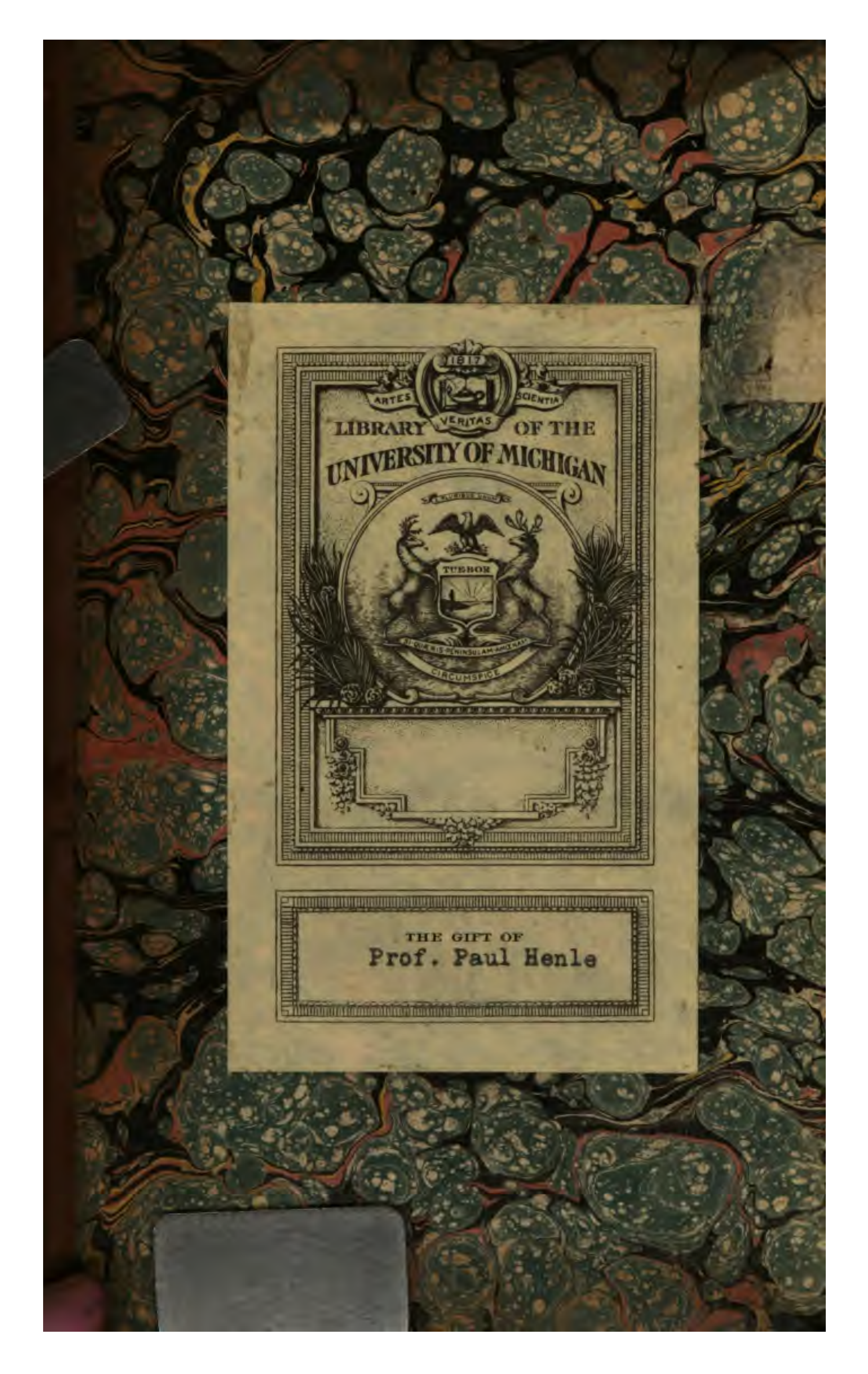
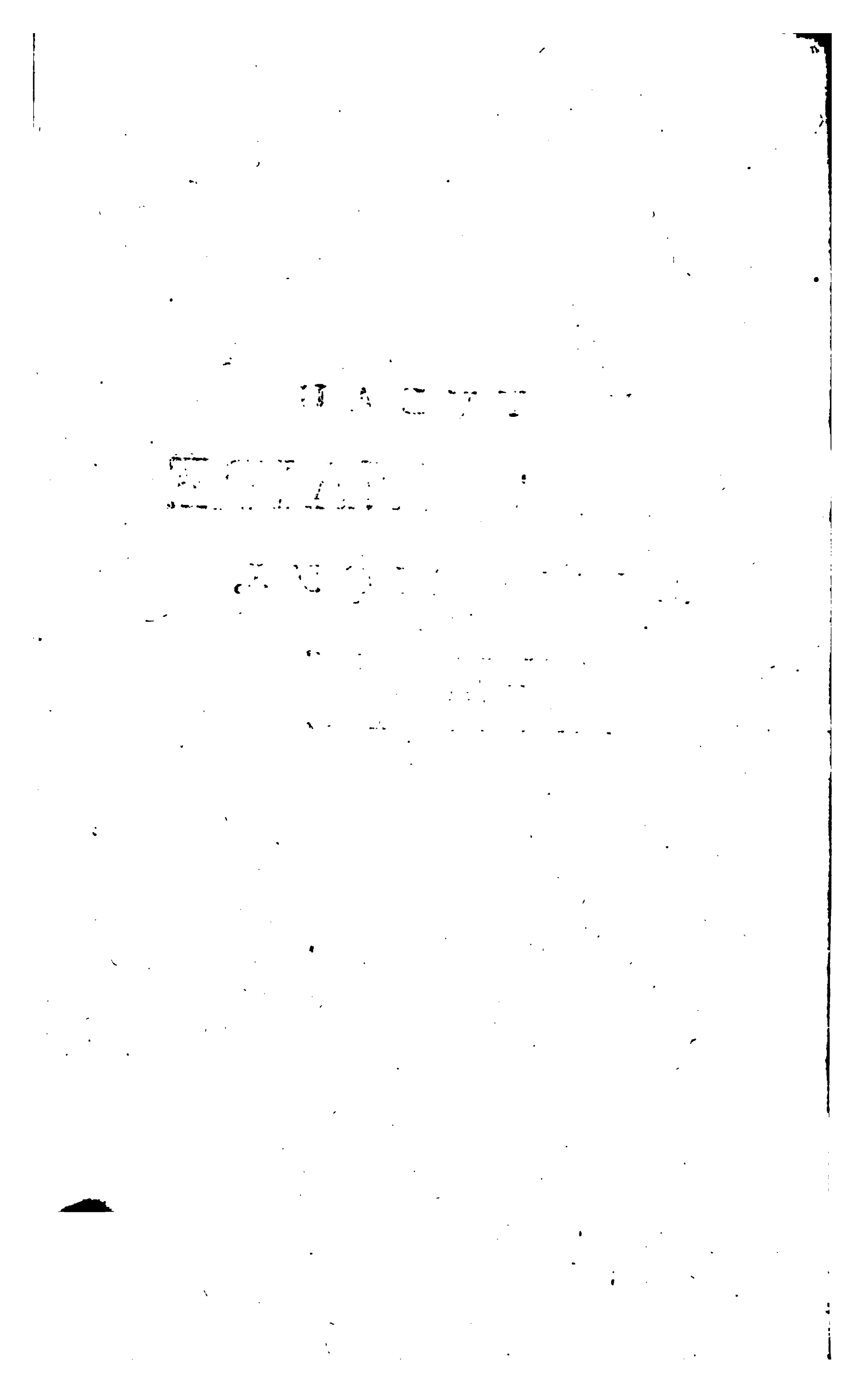


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
THE GIFT OF
Prof. Paul Henle



NOUVEAU DICTIONNAIRE *HISTORIQUE.*

NE = PI



NOUVEAU DICTIONNAIRE *HISTORIQUE*,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE de tous les Hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours ; dans laquelle on expose avec impartialité ce que les Écrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs et les ouvrages des Hommes célèbres dans tous les genres ;

AVEC des Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Par L. M. CHAUDON et F. A. DELANDINE.

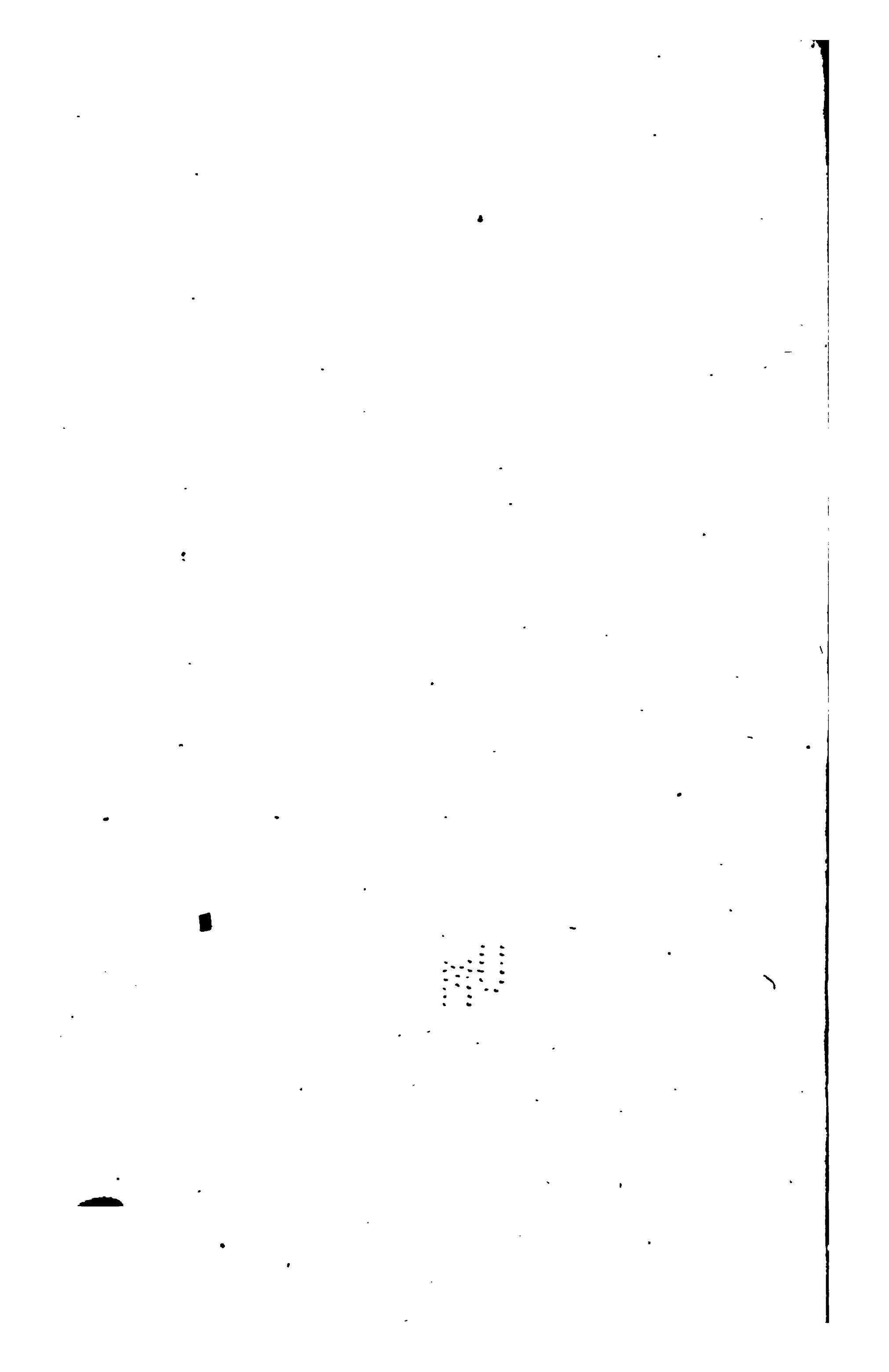
Huitième Édition, revue, corrigée et considérablement augmentée.

Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti.
TACIT. Hist. lib. I. § 1.

TOME NEUVIÈME.

A LYON,
Chez BRUYSET AINÉ et Comp.e

An XII — 1804.



NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

Prof. Paul Henle 9-13-46

N

NEANDER, (Michel) théologien Protestant, recteur d'Ilfeldt en Allemagne, étoit né à Soraw en Silésie, et mourut en 1595, à 70 ans. Il fut auteur de divers ouvrages : I. *Erotemata Linguæ Græcæ*, in-8.° II. *Grammaire Hébraïque*, in-8.° III. *Pindarica aristologia et aristologia Euripidis*, Basle, 1556, in-8.° IV. *Gnomologia è Stobæo confecta*, in-8.° V. Des Editions de plusieurs auteurs Grecs, etc. (*Voy.* le xxxe vol. de *Niceron*.) Ce savant possédoit bien les langues. —Il ne faut pas le confondre avec *Jean* NEANDER, médecin de Brême, auteur d'un livre curieux et peu commun, intitulé : *Tabacologia*, à Leyde, 1622, in-4° ; c'est une Description de la plante du Tabac, avec des réflexions sur l'usage qu'on peut en faire dans la médecine. On a encore de lui : I. *Sassafrologia*, 1627. II. *Syntagma, in quo Medicinæ laudes, natalitiæ, Sectæ*, etc. *depinguntur*, 1623. —Il faut aussi distinguer des précédens *Michel* NEANDER, médecin et physicien d'Iène, mort en 1581, dont nous avons le *Synopsis mensurarum et ponderum*, à Basle, 1555, in-4.° Cet ouvrage est savant.

NEARQUE, (*Nearchus*) l'un des capitaines d'*Alexandre le Grand*, qui l'envoya naviguer sur l'Océan des Indes, avec *Onesicrite*. En côtoyant les bords de la mer, depuis l'embouchure de l'Indus, il parvint jusqu'à Harmusia, aujourd'hui Ormus. *Alexandre* n'en étoit qu'à cinq journées. *Néarque* le joignit, et en fut récompensé d'une manière digne de ses travaux. On a de lui, la *Relation* de sa navigation de l'embouchure de l'Indus à Babylone : elle est très-curieuse. *Néarque* et *Pythéas* sont les seuls parmi les anciens qui aient fait sur l'Océan des voyages de quelque étendue.

NEBRISSENSIS, *Voyez* ANTOINE, n.° XII.

NEBRUS, *Voyez* HIPPOCRATE.

NÉCESSITÉ, (Myth.) Divinité allégorique, fille de la For-

10-15-46

tune, étoit adorée par toute la terre. Sa puissance étoit telle, que *Jupiter* lui-même étoit forcé de lui obéir. Personne n'avoit droit d'entrer dans son temple à Corinthe. On la représentoit toujours avec la *Fortune* sa mère, ayant des mains de bronze, dans lesquelles elle tenoit de longues chevilles et de grands coins d'airain. *Horace* la peint énergiquement dans ces vers :

Te semper anteit sæva Necessitas,
Clavos trabales et cuneos manu
Ges'ans ahenâ, nec severus
Uncus abest liquidumque plumbum.

La Déesse *Némésis* étoit sa fille.

I. NÉCHAO I[er], roi d'Egypte, commença à régner l'an 691 avant J. C., et fut tué huit ans après, par *Sabacon*, roi Ethiopien. *Psammitique* son fils lui succéda, et fut père de *Néchao II* qui suit.

II. NÉCHAO II, roi d'Egypte, appelé *Pharaon Néchao* dans l'Ecriture, étoit fils de *Psammitique*, auquel il succéda au trône d'Egypte l'an 616 avant J.C. Ce prince, dès le commencement de son règne, entreprit de creuser un canal depuis le Nil jusqu'au golfe d'Arabie; mais il fut obligé d'abandonner cet ouvrage, à cause du prodigieux nombre d'hommes qui y avoient péri. Il équipa plusieurs flottes qu'il envoya reconnoître la Mer Rouge et la Mer Méditerranée. Ses vaisseaux parcoururent la Mer Australe, et ayant poussé jusqu'au détroit appelé Gibraltar, ils entrèrent dans la Méditerranée, et revinrent en Egypte trois ans après leur départ. *Néchao*, jaloux de la gloire des Assyriens, qui avoient envahi l'empire d'Assyrie, s'avança vers l'Euphrate pour les combattre. Comme il passoit sur les terres de Juda, le pieux *Josias*, qui étoit tributaire du roi de Babylone, vint avec son armée pour lui disputer le passage. *Néchao*, qui n'avoit rien à démêler avec le roi de Juda, lui envoya dire que son dessein étoit d'aller du côté de l'Euphrate, et qu'il le prioit de ne pas le forcer à le combattre. Mais *Josias* n'eut aucun égard aux prières de *Néchao*. Il lui livra bataille à Mageddo, sur la frontière de la tribu de Manassès, et il la perdit avec la vie. Le roi d'Egypte continua sa route, acheva heureusement son entreprise contre les Assyriens; mais il fut vaincu à son tour par *Nabuchodonosor*, qui le resserra dans ses anciennes limites. Il mourut l'an 600 avant J. C.

NECKAM, *Necquam* ou *Nekam*, (Alexandre) théologien Anglois, étudia à Paris, et voulut entrer dans l'abbaye de Saint-Albans; mais ayant reçu quelques mécontentemens de l'abbé, il se fit chanoine régulier, et fut nommé à l'abbaye d'Excester. Il y mourut en 1227. On a de lui, en latin : I. Des *Commentaires* sur les Pseaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques et les Evangiles. II. Un Traité *De nominibus Ustensilium*; un autre des *Vertus*; un troisième *De naturis rerum*.

NECKER, (Suzanne-N.) fille d'un ministre Protestant, acquit un grand nombre de connoissances, et s'attacha d'abord à l'éducation d'une jeune personne de Genève, qu'elle quitta pour s'unir à M. *Necker*, qui n'étoit encore que simple commis d'un

banquier Suisse. Elle suivit la fortune de son époux dans toutes ses chances. Lorsque ce dernier fut parvenu à la direction des finances de France, Mad. *Necker*, loin d'en prendre plus d'orgueil, ne se servit de son pouvoir que pour augmenter le bien qu'elle se plaisoit à faire. Son occupation favorite fut de contribuer à l'amélioration du régime intérieur des hôpitaux, et de diriger elle-même un hospice de charité qu'elle établit à ses frais près de Paris. Son caractère obligeant et son esprit facile, lui donnèrent beaucoup d'amis parmi les gens de lettres. *Thomas* et *Buffon* étoient du nombre. Elle appeloit le premier *l'Homme de ce siècle*, et le second *l'Homme des siècles*. Après la retraite de M. *Necker*, elle le suivit à Coppet en Suisse, et y est morte en 1794. On lui doit les ouvrages suivans : I. Des *Inhumations précipitées*, 1790, in-8.° II. *Mémoire* sur l'établissement des hospices. in 8.° III. *Réflexions* sur le divorce, 1795, in-8.° L'auteur, née dans une religion qui autorise le divorce, n'en soutient pas moins, dans cet écrit, l'indissolubilité de l'union conjugale. On y trouve plus de sentiment que de raisonnement. Le style en est souvent peu naturel et trop précieux. Des comparaisons le surchargent, et n'ont pas toujours une juste application. Mad. *Necker* y oublie son sujet pour s'occuper d'elle, de sa famille, de son époux. C'est une terrible tentation que celle de trouver l'occasion de se louer, et de ne pas le faire ; aussi n'y résiste-t-elle pas. Cet écrit, très-censuré, offre cependant beaucoup d'idées fortes et touchantes, et on en peut juger par celles-ci : « Le mariage réunit nos affections éparses ; il met deux ames en communauté de vie, et la différence des sexes et des facultés empêche que ces deux ames ne soient jamais rivales. — Les hommes aiment la gloire ; les femmes en montrent le chemin et décident les succès. Ce sont les blanches colombes qui conduisirent *Enée* au rameau d'or. — La solitude est sans doute un des plus grands malheurs de l'age avancé. Être deux est déjà un moyen de se rassurer dans les ténèbres qui environnent le tombeau : mais il faut une grande réunion de bienfaits et d'estime, pour que des vieillards, s'aidant mutuellement à supporter le poids des années, parviennent à se le rendre agreable. — Il faut que de longs jours représentent une longue suite de sentimens délicats et d'actions nobles ; il faut que le son d'une voix chérie, un reste de feu dans les regards, des paroles sensibles et toujours amies, soient pour les époux comme ces airs connus qui rappellent à une grande distance les plaisirs de la jeunesse et les douceurs de la patrie, qui nous y ramènent et nous y retiennent pour vivre et mourir dans son sein. - Deux vies qui ont toujours fait partie l'une de l'autre, deviennent encore plus inséparables après une longue et paisible union. Lorsque tout nous abandonne, un seul ami, une seule amie nous restent : notre existence est suspendue au souffle dont ils sont animés. La terre dévastée par le temps de tout ce qui l'embellissoit autrefois, n'est peuplée pour nous que par un seul être qui nous ressemble. Tous les autres nous sont étran-

gers. — Ah ! qui pourroit supporter d'être jeté seul dans cette plage inconnue de la vieillesse ! Nos goûts sont changés ; nos passions sont affoiblies ; le témoignage et l'affection d'un autre sont les seules preuves de la continuité de notre existence. Le sentiment seul nous apprend à nous reconnoître ; il commande au temps d'alléger son empire. Ainsi, loin de regretter le monde qui nous fuit, nous le fuyons à notre tour. Nous échappons à des intérêts qui ne nous atteignent déjà plus, nos pensées s'agrandissent comme les ombres à l'approche de la nuit ; et un dernier rayon d'amour, qui n'est plus qu'un rayon divin, semble former la nuance des plus purs sentimens que nous puissions éprouver sur la terre, avec ceux qui nous pénétreront dans le Ciel. » IV. *Mélanges* extraits des manuscrits de Mad. *Necker*, 1798, 8 vol. in-8.° Ils ont été publiés après la mort de l'auteur. En général, on trouve dans tous ses ouvrages un grand nombre de pensées vraies et fines, des tableaux d'un beau coloris, des conseils sages et bien exprimés ; mais on peut plusieurs fois lui appliquer ce que *Voltaire* a dit de l'éloge de *Colbert* par son époux ; « qu'il y a autant de mauvais que de bon, autant de phrases obscures que de claires, autant de mots impropres que d'expressions justes, autant d'exagérations que de vérités. » Moins de desir de jouer un rôle, auroit peut-être diminué sa célébrité et augmenté son bonheur. *Thomas* qui lui a consacré des vers adressés à *Suzanne*, fait ainsi indirectement l'éloge de Mad. *Necker*, dans son *Essai sur les Femmes* : « Celle qui est véritablement estimable, est la femme qui, prenant dans le monde les charmes de la société, c'est-à-dire le goût, la grace et l'esprit, sait en même temps sauver sa raison et son cœur de cette vanité froide, de cette fausse sensibilité qui naissent de l'esprit de société ; celle qui, asservie malgré elle aux conventions et aux usages, ne perd point de vue la nature, et se retourne encore quelquefois vers elle pour l'honorer du moins par ses regrets ; celle qui, par son état, forcée à la dépense et au luxe, choisit du moins des dépenses utiles, et associe l'indigence industrieuse à sa richesse ; celle qui, en cultivant la philosophie et les lettres, les aime pour elles-mêmes, non pour une vaine réputation ; celle enfin qui, parmi tant de légèreté, a un caractère, qui dans la foule a conservé une ame, qui dans le monde ose avouer son ami, après l'avoir entendu calomnier, qui ose le défendre quand il doit n'en rien savoir, qui hors de sa maison et chez elle sait garder son estime à la vertu, son mépris au vice et sa sensibilité à l'amitié. »

NECTAIRE, natif de Tarse, d'une maison illustre, fut mis, à la place de *St. Grégoire* de Nazianze, sur le siége de Constantinople, par les Pères assemblés dans cette ville en 381. Il n'étoit alors que catéchumène ; ainsi il fut évêque avant d'être Chrétien. L'empereur *Théodose* avoit demandé pour lui le trône épiscopal, et on ne put le lui refuser. Ce fut sous son épiscopat que la dignité de *Pénitencier* fut supprimée dans l'église de Constan-

tinople. Une femme de qualité s'étant, par un ordre très-imprudent du Pénitencier, accusée d'avoir été corrompue par un diacre, la révélation de ce crime secret fut un sujet de scandale pour le peuple. *Nectaire* laissa alors la liberté à chacun de participer aux saints mystères, selon le mouvement de sa conscience, sans avoir recours au prêtre pénitencier. La plupart des églises d'Orient suivirent l'exemple de l'église de Constantinople, et chacun fut libre de se choisir un confesseur. *Nectaire* mourut en 397. Il avoit de la naissance, et beaucoup de talent pour les affaires; mais son savoir étoit fort borné, et sa vertu n'avoit pas ce degré de supériorité qu'on est en droit d'exiger d'un évêque.

NÉE DE LA ROCHELLE, (Jean-Baptiste) avocat, subdélégué de l'intendant d'Orléans à Clameci sa patrie, mourut en 1772, à 80 ans. On a de lui : I. Quelques Romans dont on ne parle guère, tels que le *Maréchal de Boucicaut*, 1714, in-12, la *Duchesse de Capoue*, 1732, in-12. II. Un *Commentaire sur la Coutume d'Auxerre*, 1748, in-4°; ouvrage plus estimé que ses autres productions.

I. NÉEDHAM, (Marchamont) médecin, né à Burford en 1620, abandonna pendant quelque temps l'art de guérir pour celui de gouverner. Il ne fut ni roi, ni ministre; mais il publia, sous le protectorat de *Cromwel*, un Traité de *la Souveraineté du peuple et de l'excellence d'un état libre*, traduit en françois par *Mandard*, Paris, 1791, 2 vol. in-8.° *Néedham*, en posant le principe de la souveraineté du peuple, flattoit alors la passion qui dominoit dans sa patrie. Son ouvrage est savant, méthodique et hardi. Il recueille toutes les preuves que lui fournit l'histoire, et cherche à répondre aux objections qu'on tire des *orages*, de l'*esprit de faction* qui règnent dans les administrations populaires, et de l'*ingratitude* du peuple. *Charles II*, rétabli sur le trône de ses pères, lui accorda son pardon; il se consacra alors à la médecine, et après de grands succès dans l'exercice de cet art, il amassa une fortune considérable, et mourut en 1718.

II. NÉEDHAM, (Jean Tuberville) né à Londres le 10 septembre 1713, étoit de la branche puînée de la famille dont milord Kilmotey est le chef. Né dans la religion Catholique, il s'établit, en 1768, dans le séminaire des Anglois à Paris, et devint correspondant de l'académie des Sciences, et ensuite membre de la Société royale de Londres en 1749. Il est le premier ecclésiastique Catholique que cette compagnie ait adopté. Le gouvernement des Pays-Bas l'appela, en 1769, pour concourir à l'établissement d'une société littéraire. Il mourut le 30 décembre 1781, à Bruxelles, où il étoit recteur de l'académie des Sciences et Belles-Lettres. Il s'est fait un nom distingué par des connoissances étendues et variées, sur-tout dans la physique et l'histoire naturelle. Des observations pénibles sur des objets non moins inaccessibles aux yeux qu'à l'intelligence de l'homme, l'ont fait regarder comme un des plus laborieux coopérateurs de M. *de Buffon*, et ont préparé le sys-

tème sur la génération des êtres vivans, publié par le Pline François. Quoique ses expériences sur les animaux microscopiques n'aient pas eu le succès qu'il leur a supposé, elles ne méritent pas le mépris que *Voltaire* leur a prodigué. *Néedham*, malgré l'abus que des hommes superficiels pourroient faire de quelques-unes de ses hypothèses, étoit inébranlable dans les bons principes et dans son attachement au Christianisme. Il avoit plus de science qu'il n'avoit de talent de la faire paroître. Soit modestie, soit éloignement naturel du bruit, soit difficulté de s'énoncer dans une langue étrangère, ou je ne sais quelle opposition qui se trouve quelquefois entre la multitude et la précision des idées : l'estimable académicien parlant ou écrivant, paroissoit presque toujours au-dessous de ce qu'il étoit en effet. On a de lui : I. Diverses *Observations* insérées dans l'Histoire naturelle de M. *de Buffon*. II. *Nouvelles Recherches sur les découvertes microscopiques et la génération des corps organisés*, traduites en françois par *Lavirotte*, Paris, 1750. in-8.° III. Des notes sur les *Recherches microscopiques* de *Spalanzani*, à la suite de l'ouvrage de cet auteur; Paris, 1769, 2 vol. in-8.° IV. *Des Recherches sur la nature et la religion*.

NÉEL, (Louis-Balthazar) mort à Rouen sa patrie en 1754, est auteur de : I. *Voyage de Paris à Saint-Cloud, par mer et par terre*, 1751, in-12 : bagatelle agréable et plaisante qu'on lit avec plaisir. II. *Histoire du Maréchal de Saxe*, 1752, 3 vol. in-12. III. *Histoire de* Louis *duc d'Orléans, fils du régent*, 1753, in-12. IV. Et de plusieurs *Pièces de vers* sur différens sujets. Son style est quelquefois gêné, et sa poésie foible; on y trouve cependant quelques bons vers.

NEELS, (Nicolas) *Neelsius*, Dominicain du Brabant, docteur en théologie, enseigna cette science avec réputation dans l'université de Douai, et fut provincial de son ordre. On a de lui, en latin, de savans *Commentaires* sur la Genèse, le Cantique des Cantiques, les Epîtres de *St. Paul* et l'Apocalypse. Il mourut en 1604.

NÉERCASSEL, (Jean de) né à Gorcum en 1623, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir professé avec succès la philosophie et la théologie dans cette congrégation, il devint archidiacre d'Utrecht et provicaire apostolique. Le chapitre de cette ville ayant perdu son archevêque, donna cette place à *Néercassel*. Le pape *Alexandre VII* avoit voulu faire élire l'abbé *Catz*, doyen du chapitre de Harlem. Les deux compétiteurs, amis l'un et l'autre de la paix, convinrent que *Catz* gouverneroit le diocèse de Harlem sous le titre d'*Archevêque de Philippes*, et *Néercassel* celui d'Utrecht, sous le titre d'*Evêque de Castorie*. Le nonce du pape approuva cet accord; et après la mort de *Catz*, *Néercassel* fut le seul évêque de tous les Catholiques de Hollande, dont le nombre étoit, dit-on, de plus de 400,000. L'évêque de Castorie ne s'occupa, pendant toute sa vie, que du bonheur et du salut de ses ouailles. Il mourut le 8 juin 1686, à 60 ans, des fatigues

qu'il essuya en visitant son diocèse. On a de lui, trois Traités latins : le premier sur la *Lecture de l'Ecriture-sainte ;* le second sur le *Culte des Saints et de la Sainte Vierge ;* et le troisième, intitulé : *L'Amour pénitent.* C'est un *Traité de l'amour de Dieu dans le Sacrement de Pénitence.* La meilleure édition de l'*Amor pœnitens*, est celle de 1684, deux vol. in-12. Il parut en françois, en 1740, en 3 vol. in-12. Les deux autres Traités ont été traduits en françois par *le Roy*, abbé de Haute-Fontaine. Ils sont excellens, à quelques endroits près, où *Néercassel* paroît favorable aux erreurs de *Jansénius.* L'*Amor pœnitens* fut censuré par *Alexandre VIII*, et défendu par un décret de la sacrée congrégation. *Innocent XI*, à qui il avoit été déféré, ne voulut jamais le condamner ; mais ce qu'on a fait dire là-dessus à ce pape : *Il libro è buono, è l'autore è un santo*, est une fable, suivant un auteur Jésuite. Que ce pontife ait donné ou non cet éloge à l'auteur et à l'ouvrage, il n'en est pas moins vrai que l'un et l'autre le méritoient à certains égards.

NÉESSEN, (Laurent) natif de Brabant, chanoine de la cathédrale de Malines, fut président du séminaire de cette ville. Il augmenta considérablement les revenus de ce séminaire, à condition qu'on n'y nommeroit pour professeurs que des clercs séculiers. Il mourut en 1679. On a de lui une *Théologie* en latin, Lille, 1693, 2 vol. in-folio. Le dogme n'y est pas traité avec beaucoup d'étendue ; la morale y occupa plus de place, et l'auteur n'est pas relâché.

NEGRO ou NEGRI BASSANÈSE, (François) ainsi surnommé de Bassano sa patrie, petite ville des états de Venise dans le Vicentin, mourut à Chiavène, chez les Grisons, où il étoit maître d'école. On a de lui une Tragédie allégorique, en prose, intitulée : *Il libero Arbitrio*, imprimée en 1546, in-4° ; et en 1550, in-8.° L'auteur, qu'on prétend avoir été disciple du vieux *Socin*, y combat plusieurs dogmes de l'Eglise Romaine, et se répand en invectives contre ses ministres. *Jean de la Casa*, qui, en qualité de nonce à Venise, avoit instruit le procès de *Paul Vergerio*, évêque de Capo-d'Istria ; *Stella* qui avoit remplacé cet évêque apostat, et *Jérôme Muzio* qui écrivoit contre lui, y sont fort maltraités. C'est ce qui a fait croire à quelques-uns que *Vergerio* lui-même pourroit bien être l'auteur de cette pièce, dont l'édition de 1550 qui est rare, est fort recherchée des curieux, ainsi que la traduction françoise imprimée à Genève en 1558, in-8°, sous le titre de *Tragédie du roi Franc-Arbitre.* On a encore de Negro : *De Fanni Faventini ac Domini Bassanensis morte*, in-8°, 1550.

NÉHÉMIE, pieux et savant Juif, s'acquit la faveur d'*Artaxercès Longue-main*, roi de Perse, dont il étoit échanson, et obtint de ce prince la permission de rebâtir Jérusalem. Les ennemis des Juifs mirent tout en œuvre pour s'y opposer : (*Voyez* SEMEIAS.) Ils vinrent en armes à dessein de les surprendre dans le travail ; mais *Néhémie* ayant fait amener une partie de ses gens, les rangea par troupes

derrière la muraille. Ils bâtissoient d'une main, et se défendoient de l'autre. Tous les efforts des ennemis de *Néhémie* ne purent ralentir l'ardeur de ce généreux chef. Enfin, après un travail assidu de 52 jours, les murs de Jérusalem furent achevés, l'an 454 avant Jésus-Christ. On se prépara à en faire la dédicace avec solennité. *Néhémie* sépara les prêtres, les lévites et les princes du peuple en deux bandes. L'une marchoit du côté du midi, et l'autre du côté du septentrion sur les murs. Elles se rencontrèrent dans le Temple, où l'on immola de grandes victimes avec des transports de joie. Il établit ensuite un ordre pour la garde et la sureté de la ville. Il voulut que les principaux de la nation, et la dixième partie du peuple de Juda, y fixassent leur demeure. Il s'appliqua à corriger les abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement, et il réussit sur-tout à faire rompre les mariages contractés avec des femmes idolâtres. Après avoir rétabli le bon ordre, il voulut le perpétuer, en engageant les principaux de la nation à renouveler solennellement l'alliance avec le Seigneur. La cérémonie s'en fit dans le Temple : on en dressa un acte, qui fut signé des premiers du peuple et des prêtres; et tout le reste donna parole avec serment, qu'il seroit fidelle à l'observer. L'état des Juifs fut alors une espèce d'Aristocratie dépendante de la Monarchie des Perses ou des Grecs. Les Souverains Prêtres joignoient au sacerdoce l'administration civile, mais ils ne l'exerçoient que du consentement du peuple, et autant que les Rois dominans vouloient bien le souffrir. Cette forme de gouvernement dura jusqu'au temps des Macchabées, qui, ayant secoué le joug des Rois étrangers, prirent le titre de Princes Juifs, et réunirent la souveraine Sacrificature avec l'autorité suprême. *Néhémie* retourna enfin à la cour d'*Artaxercès*, où ayant demeuré quelques années, il obtint par ses instantes prières, la permission de revenir à Jérusalem. A son arrivée il trouva que pendant son absence, il s'étoit glissé plusieurs abus qu'il travailla à corriger. Après avoir gouverné le peuple Juif, pendant environ 30 ans, il mourut en paix vers l'an 430 avant Jésus-Christ. *Néhémie* passe pour être auteur du second livre d'*Esdras* qui commence ainsi : *Ce sont ici les paroles de Néhémie.* L'auteur y parle presque toujours en première personne. Cependant, en le lisant avec réflexion, on y remarque diverses choses qui n'ont pu avoir été écrites par *Néhémie*... C'est du temps de *Néhémie* que fut trouvé le feu sacré que les prêtres, avant la captivité de Babylone, avoient caché dans le fond d'un puits qui étoit à sec. Ceux que ce saint homme envoya pour en faire la recherche, ne rapportèrent qu'une eau épaisse, qu'il fit répandre sur l'autel. Le bois qui en avoit été arrosé, s'alluma aussitôt que le Soleil vint à paroître, ce qui remplit d'admiration tous ceux qui étoient présens. Ce miracle étant venu à la connoissance du roi de Perse, ce prince fit fermer de murailles le lieu où le feu avoit été caché, et accorda aux prêtres de grands priviléges.

NEKAM, *Voy.* NECKAM.

NELDELIUS, (Jean) philosophe Péripatéticien de Glogaw

en Silésie, professa la logique et la morale à Leipzig, où il mourut en 1612, âgé de 58 ans. Il a laissé sur *Aristote* un ouvrage intitulé : *Institutio de usu organi Aristotelici in disciplinis omnibus*, in-8° : livre aujourd'hui inutile.

NELÈE, (Mythol.) fils de *Neptune* et de la nymphe *Tyro*, ayant été chassé de la Thessalie par son frère *Pélias*, alla se réfugier à Lacédémone, où il épousa *Chloris*, dont il eut 12 enfans. *Hercule* le massacra avec eux à l'exception de *Nestor*, pour lui avoir refusé le passage en allant en Espagne. *Voyez* MELAMPUS et MEDON.

NELLER, (George-Christophe) chanoine de Saint-Siméon à Treves, conseiller intime du prince-électeur, docteur en droit, étoit né à Auba Ganerbial dans la Franconie, le 23 novembre 1709, et mourut à Trèves le 31 octobre 1783. Il excelloit dans la connoissance des monumens antiques et des médailles dont il avoit une belle collection, et s'est fait un nom distingué par une multitude de dissertations savantes qu'il a données au public. I. *Dissertatio de Decretis Basileensibus*. II. *De Primatu Sanctæ Ecclesiæ Trevirensis*. III. *Hermenia inauguralis in magni Balduini Trevirensis documentum anecdotum*. Il soutient, dans ces deux dissertations, que la primatie d'Allemagne appartient à l'église de Trèves. IV. *De Genuinâ ideâ et signis parochialitatis primitivæ ejusque principio, incorporatione, ex chartis Trevirensibus confectâ*, 1752. V. *De Juribus parochi primitivi*, 1752. VI. *De Sacro electionis processu*, 1756. VII. *Dissertatio de varietate residentiarum canonicalium*, 1759. VIII. *De Statu resignantium ad favorem apud Germanos*, 1765. IX. *Exercitium juridicum historico-chronologicum de Sancto Henrico imperatore, Bambergensis episcopatûs fundatore*, 1771, qui fut suivi de deux Apologies en 1772 et 1773. X. *Collectio methodica sanctorum Canonum*. XI. Plusieurs Dissertations sur les monnoies : *De solido ficto*, 1759; *De solido speciei argenteæ*, 1759; *De monetâ rotatâ*, 1760; *De Grosso Turonensi et Trevirensi*, 1760, etc. On trouve une de ses dissertations sur *Jean XII*, pape, à l'*Index* de Rome, 25 mai 1767. On ne peut pas se dissimuler que cet homme savant n'ait eu trop d'affection pour quelques idées systématiques et paradoxales.

NELSON, (Robert) gentilhomme de Londres, voyagea beaucoup et se fit estimer par sa probité et par son mérite. On a de lui en anglois, plusieurs ouvrages de piété. Il vivoit dans le 17e siècle. *Voyez* l'art. BULL.

NEMBROD, fils de *Chus*, petit-fils de *Cham*, commença le premier à usurper la puissance souveraine sur les autres hommes. L'Ecriture dit de lui que c'étoit un puissant chasseur ; c'est-à-dire qu'il fut le plus hardi, le plus adroit et le plus infatigable de tous les hommes dans ce dangereux exercice. Il s'adonna d'abord à la chasse des bêtes farouches, avec une troupe de jeunes gens fort hardis, qu'il endurcit au travail, et qu'il accoutuma à manier les armes avec adresse. La Tour de Babel, à l'entreprise

de laquelle il avoit sans doute contribué, lui servit de citadelle. Il environna ce lieu de murailles, et en fit une ville appelée Babylone, qui fut le siége de son empire. A mesure qu'il étendoit ses conquêtes, il bâtit d'autres villes, dont la plus considérable fut Ninive sur le Tigre. Son règne fut de 65 ans. Il fut plus doux que son ambition ne sembloit le promettre. Ses sujets lui élevèrent des autels après sa mort.

NÉMÉE, (Mythol.) fille de *Jupiter* et de la *Lune*, donna son nom à une contrée de l'Elide, où il y avoit une vaste forêt, fameuse par le terrible lion qu'*Hercule* étouffa en faveur de *Molorchus*. On y célébroit des jeux en l'honneur de ce demi-Dieu.

I. NÉMÉSIEN, (Saint) et ses collégues, évêques, confesseurs et martyrs en Afrique durant la persécution de *Valérien*, l'an 257 de Jésus-Christ. *St. Cyprien* fait un grand éloge des vertus et de la constance de ces illustres martyrs.

II. NÉMÉSIEN, mauvais poëte Latin dans le 3e siècle, dont il nous reste deux fragmens d'un Poëme intitulé : *Ixeutique*, ou *De la Chasse à la glu*, dans les *Poëtæ rei Venaticæ*, Leyde, 1728, in-4°; et dans *Poëtæ Latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4.°

III. NÉMÉSIEN, (*Aurelius-Olympius-Nemesianus*) poëte Latin natif de Carthage, vivoit vers l'an 281, sous l'empire de *Numérien*, qui voulut bien entrer en concurrence avec lui pour le prix de la poésie. On ne sait rien de particulier sur sa vie, sinon qu'il avoit les qualités du cœur jointes à celles de l'esprit. On croit qu'il périt dans les proscriptions qui ensanglantèrent le commencement du règne de *Dioclétien*. Il nous reste de lui des fragmens d'un Poëme intitulé, *Cynegetica*, sive *De Venatione*, adressé à *Carin* et à *Numérien*, après la mort de leur père *Carus*. Ce poëme dont il ne reste que le commencement et environ 330 vers, étoit resté inconnu pendant douze siècles. *Sannasar* dans son voyage en France, le découvrit manuscrit à Tours et l'emporta en Italie. Il parut bientôt imprimé à Venise par Pierre *Manuce*, fils du célèbre *Alde Manuce*. Il est plus connu par quatre *Eglogues*, qui ne sont pas sans mérite. Le dessein en est assez régulier, les idées fines, et les vers ne manquent ni de tour ni d'élégance. Du temps de *Charlemagne*, elles étoient au nombre des ouvrages classiques. Nous en avons une traduction en françois par *Mairault*, dont la fidélité, l'exactitude, la précision et l'élégance ont mérité les éloges des gens de goût. Elle parut en 1744, in-12, enrichie de notes qui offrent de la mythologie, des traits d'histoire, une érudition variée, et beaucoup de critique. Depuis la traduction de *Mairault*, il en a paru une autre à Paris, l'an huit, par M. *Latour*, traducteur de *Claudien*. Celle-ci ne fera pas oublier la première. Les écrits de *Némésien* ont été imprimés avec ceux de *Calpurnius* et de *Gratius*, dans les *Poëtæ rei Venaticæ*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4.° Les autres éditions de *Némésien* et de *Gratius*, sont d'Augsbourg en 1534, in-8°; de Venise, la même année; de Lyon chez les *Gryphe*, en 1527 et 1573; de

Hanau en 1613; de Leipzig, en 1659; de Londres, en 1629, chez *Johnson*, etc. Ces deux poëtes se trouvent encore dans les collections de *Seyerabondius* en 1582, de *Pithou* en 1590, de *Vlitius* en 1645, de *Maittaire* en 1713, et de *Burmann* en 1731.

NÉMÉSIS, *ou* ADRASTÉE, (Mythol.) Déesse de la Vengeance, fille de *Jupiter* et de la *Nécessité*, châtioit les méchans et ceux qui abusoient des présens de la *Fortune*. On la représentoit toujours avec des ailes, armée de flambeaux et de serpens, et ayant sur sa tête une couronne rehaussée d'une corne de cerf. Elle avoit à Rome un Temple sur le Capitole, et un autre fort célèbre à Rhamnus, d'où lui vint le nom de *Rhamnusie*.

NÉMÉSIUS, philosophe Chrétien, évêque d'Emèse, lieu de sa naissance dans la Phénicie, vivoit sur la fin du IVe siècle, ou au commencement du V.e Il nous reste de lui un livre *De la nature de l'Homme*, qui se trouve en grec et en latin dans la Bibliothèque des Pères... *Némésius* y combat avec force la fatalité des Stoïciens et les erreurs des Manichéens; mais il y soutient l'opinion de la préexistence des ames. On lui attribue (dans l'édition de son livre, faite à Oxford, 1671, in-8°,) des découvertes considérables sur la qualité et l'usage de la bile. On y dit même qu'il connoissoit la circulation du sang. Ses mœurs honorèrent la philosophie et la religion.

NÉMORARIUS, (Jourdan) mathématicien du XIIIe siècle. On a de lui: I. Une *Arithmétique* en dix livres, commentée par *Jacques le Febvre* d'Etaples, et publiée à Paris en 1496. II. *De Ponderibus Propositiones XIII*, Nuremberg, 1533.

I. NEMOURS, (Jacques d'ARMAGNAC, duc de) petit-fils de *Bernard d'Armagnac*, connétable de France, commença à servir dans un temps où le royaume étoit déchiré par les factions. Son caractère inquiet et remuant ne lui permit pas de rester tranquille au milieu de ces orages. Malgré ses sermens réitérés d'être fidelle au roi, il se laissa entraîner dans les conjurations que le duc *de Guienne* et le comte *d'Armagnac* formèrent contre *Louis XI*; le premier ayant péri par le poison, et l'autre ayant été massacré, il n'en devint pas plus sage. Les ducs *de Bretagne* et *de Bourgogne*, qui cherchoient à perpétuer les troubles de l'état, en appelant les Anglois en France, l'engagèrent dans leur parti. *Louis*, instruit de la trame de *Nemours*, donna ordre de le saisir. Il fut arrêté à Carlat, amené à Paris et renfermé à la Bastille. Ni sa haute naissance, ni son alliance avec le roi, dont il étoit proche parent par sa femme, ne purent le soustraire au châtiment qu'il méritoit. Condamné comme criminel de lèse-majesté par le parlement, il eut la tête tranchée le 4 août 1477. Le roi, par un raffinement de cruauté, fit placer les malheureux enfans de cet infortuné sous l'échafaud, afin que le sang de leur père ruisselât sur leur tête: trait horrible, et plus digne d'un chef de Cannibales, que du roi d'un peuple policé, et sur tout d'un monarque Fran-

çois. Aucun de ses enfans ne laissa de postérité.

II. NEMOURS, (Jacques DE SAVOIE, duc de) fils de *Philippe de Savoie*, duc de Nemours, et de *Charlotte d'Orléans Longueville*, né à l'abbaye de Vauluisant en Champagne l'an 1531, signala son courage sous *Henri II*. Après avoir servi avec éclat en Piémont et en Italie, il fut fait colonel général de la cavalerie. Il réduisit le Dauphiné, défit par deux fois le baron *des Adrets*, le ramena dans le parti du roi, contribua à sauver *Charles IX* à Meaux où les rebelles étoient près de l'investir, se trouva à la bataille de Saint-Denis, s'opposa au duc *de Deux-Ponts* en 1569, et mourut à Anneci en 1585. Ce prince étoit aussi recommandable par les qualités du cœur et par sa générosité, que par son esprit et son savoir. Il parloit diverses langues, écrivoit dans la sienne avec beaucoup de facilité en vers et en prose, et joignoit à tous ces avantages les agrémens de la figure. Il avoit de *Françoise de Rohan de la Garnache*, (*Voyez* GARNACHE) un fils qui fut déclaré illégitime par arrêt du parlement en 1566. Il se maria depuis à *Anne d'Est* veuve de *François* duc de *Guise* tué devant Orléans, et qui en eut plusieurs enfans. Cette princesse n'en donna pas moins au duc de *Nemours*, dont la postérité masculine s'est éteinte dans *Henri* duc *de Nemours*, mort en 1659. La veuve de *Jacques de Nemours*, figura dans la ligue sous le nom de *Duchesse de Nemours;* et comme elle étoit bossue, sa figure et son enthousiasme fournirent des sujets de plaisanterie aux Royalistes. Elle mourut à Paris en 1607, à 76 ans.

III. NEMOURS, *Voy.* GASTON duc de... n.° II.

IV. NEMOURS, (Henri DE SAVOIE, duc de) prit ce titre après la mort de *Charles-Amédée* son frère aîné, tué en duel l'an 1652 par le duc *de Beaufort*, dont il avoit épousé la sœur *Elizabeth de Vendôme*. Il fut attaché au parti des Princes pendant la guerre de la *Fronde*, et la jalousie du commandement le brouilla avec le duc *de Beaufort*. Il laissa deux filles : l'une, mariée au duc de Savoie, et l'autre, qui épousa successivement les rois de Portugal *Alfonse* et *Pierre*... Le duc *Henri* n'eut point d'enfans, et mourut l'an 1659. Sa veuve, *Marie d'Orléans - Longueville*, lui survécut long-temps : elle est l'objet de l'article suivant.

V. NEMOURS, (Marie D'ORLÉANS) fille du duc *de Longueville*, duchesse *de Nemours* par son mariage avec *Henri de Savoie*, et souveraine de Neuchâtel en Suisse, née en 1625, et morte en 1707, à 82 ans, a laissé des *Mémoires* écrits avec fidélité et d'un style très-léger. Elle y fait des portraits pleins de finesse, de vérité et d'esprit, des principaux auteurs des troubles de la *Fronde*, dont elle décrit l'histoire. Il y a plusieurs particularités intéressantes sur ces temps orageux. Ces *Mémoires* ont été imprimés à Paris séparément, in-12. On les a joints ensuite à ceux de *Joly*, dans une édition d'Amsterdam.

NEMOURS, (la duchesse de). *Voyez la fin de* NEMOURS, n.° II.

NENIE, Déesse des funérailles. On donnoit aussi ce nom aux chants funèbres, dont on attribue l'invention à *Linus*. Comme ces chants étoient ordinairement vides de sens, on en prit occasion d'appeler *Neniæ* les mauvais vers et les chansons vaines et puériles.

NÉOBULE, fille de *Lycandre*, citoyen de Thèbes; son père l'avoit promise au poëte *Archiloque*, auquel il manqua de parole. Le poëte indigné de cette perfidie, fit contre lui des vers ïambes si piquans, qu'il se pendit de désespoir.

NÉOPTOLÈME, *Voy.* PYRRHUS, n.° I.

NEPER, (Jean) gentilhomme Écossois, et baron de Merchiston, se rendit très-habile dans les mathématiques, et inventa les Logarithmes. On a de lui divers ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue : I. *Arithmetica Logarithmica*, 1628, in-fol.; ouvrage rare et important. II. *Logarithmorum descriptio*, in-4.° Il vivoit au commencement du dix-septième siècle.

NEPHTHALI, sixième fils de *Jacob*, qu'il eut de *Bala*, servante de *Rachel*. Nous ne savons aucune particularité sur la vie de *Nephthali* : il eut quatre fils, *Jaziel*, *Guni*, *Jezer* et *Sallem*, et mourut en Égypte âgé de 132 ans. La bénédiction que *Jacob* lui donna en mourant, est diversement interprétée ; mais il semble que l'explication la plus naturelle, est celle qui rend les termes de l'original de cette manière : *Nephtali est comme un tronc d'arbre qui pousse des branches nouvelles, et dont les rejetons sont beaux*. Les versions grecques, chaldéennes et arabes, sont conformes à cette interprétation, qui d'ailleurs est justifiée par l'Histoire. Car aucune tribu ne multiplia aussi prodigieusément que celle de *Nephthali*, qui n'avoit que quatre fils lorsqu'il entra en Égypte, lesquels, en moins de deux cent vingt ans, produisirent environ 53000 hommes portant les armes.

NEPOMUCÈNE, *ou* de NEPOMUCK. (Saint-Jean) chanoine de Prague, confesseur et martyr, naquit à Nepomuck en Bohême vers 1320. Il entra dans l'état ecclésiastique, et il auroit pu en obtenir les plus hautes dignités, si la grande idée qu'il avoit de l'épiscopat ne lui eût fait refuser jusqu'à trois évêchés. Il accepta seulement la place de confesseur de la reine *Jeanne*, femme de *Wenceslas*. Des courtisans accusèrent cette princesse d'avoir un commerce illégitime avec un seigneur de la cour. *Wenceslas*, trop crédule, fit venir *Népomucène*, et voulut l'obliger de révéler la confession de la reine. Le refus l'irrita ; il fit jeter le Saint dans une prison, avec des entraves aux pieds. *Wenceslas* revenu à lui-même, rendit le Saint à ses fonctions ; mais sa fureur s'étant ranimée, et n'ayant pu arracher les secrets inviolables de *Népomucène*, il le fit jeter dans la Moldaw l'an 1383. Ce Saint avoit été honoré comme martyr en Bohême, depuis sa mort : mais pour rendre son culte plus authentique et plus universel, l'empereur *Charles VI* sollicita sa canonisation, et l'obtint l'an 1729. On a institué une *Confrérie* sous son nom, *pour des*

mander le bon usage de la langue. On le regarde comme le patron de la réputation et de l'honneur, et on réclame son intercession contre les calomniateurs et les détracteurs. Sa *Vie* a été écrite en latin par le Père *Balbin* Jésuite, et publiée avec des remarques par le Père *Papebroch.* Le Père *de Marne*, Jésuite, l'a publiée en françois.

I. NEPOS, (*Cornelius*) historien Latin, natif d'Hostilie près de Vérone, florissoit du temps de l'empereur *Auguste.* Il étoit ami de *Cicéron* et d'*Atticus*, qui chérissoient en lui un esprit délicat et un caractère enjoué. De tous les ouvrages dont il avoit enrichi la littérature, il ne nous reste que le premier livre de ses *VIES des plus illustres Capitaines Grecs et Romains*, et quelque chose du second. On les a longtemps attribués à *Æmilius Probus*, qui les publia, dit-on, sous son nom, pour s'insinuer dans les bonnes graces de *Théodose.* Cet ouvrage est écrit avec la précision et l'élégance qui faisoient le caractère des écrivains du siècle d'*Auguste.* L'auteur sème de fleurs ses récits, mais sans profusion. Il sait donner aux plus simples un coloris agréable. Tout y est rangé dans un ordre clair et net. Les réflexions n'y sont pas prodiguées ; mais celles qu'on y trouve sont vives, brillantes, neuves, et respirent la vertu. Sa Vie d'*Atticus* est l'une des plus intéressantes ; mais il altère la vérité en faveur de l'amitié, lorsqu'il avance qu'il ne mettoit point d'argent à intérêt ; qu'il n'étoit jamais entré dans aucune intrigue ; qu'il avoit toujours eu pour *Cicéron* une amitié constante et fidelle, etc. etc. Nous avons une traduction prolixe et froide de *Cornelius Nepos*, par le P. *le Gras* de l'Oratoire, qui l'a enrichie de notes utiles ; et une autre par M. l'abbé *Paul*, publiée en 1781, in-12. Les meilleures éditions de cet historien sont : I. Celle *ad usum Delphini*, à Paris, *Léonard*, 1674, in-4°, donnée par *Courtin.* II. Celle de *Cuick*, in-8°, 1542, à Utrecht. III. Celle dite *Variorum*, in-8°, Leyde, 1734. *Coustelier* en a publié une édition en 1745, in-12. Elle est décorée des têtes des capitaines, gravées d'après les médailles et les anciens monumens. M. *Philippe* la dirigea.

II. NEPOS, (*Flavius-Julius*) né dans la Dalmatie, du général *Népotien* et d'une sœur du patrice *Marcellin*, étoit digne de régner. L'empereur *Léon I*, qui lui avoit fait épouser une nièce de sa femme, le nomma empereur d'Occident en 474, à la place de *Glicère* : (*Voyez* ce mot.) Il marcha à Rome avec une armée, et s'assura le sceptre par sa valeur. *Euric*, roi des Visigoths, lui ayant déclaré la guerre, il lui céda l'Auvergne en 475, pour conclure la paix, et pour laisser respirer ses peuples accablés par une longue suite de guerres et de malheurs. La révolte du général *Oreste* troubla cette paix. Ce tyran obligea *Nepos* de quitter Ravenne, où il avoit établi le siége de son empire. Il se retira dans une de ses maisons près de Salone en Dalmatie ; et après y avoir langui près de quatre ans, il y fut assassiné en 480 par deux courtisans, que *Glycère* avoit, dit-on, su-

bornés. *Julius Nepos* avoit de la vertu, de l'humanité, et il auroit pu rétablir l'empire d'Occident ; mais la providence avoit décidé sa destruction, et elle étoit prochaine.

NÉPOTIEN, (*Flavius-Popilius-Nepotianus*) fils d'*Eutropie* sœur de l'empereur *Constantin*, prétendit à l'empire après la mort de l'empereur *Constant* son cousin. Il se fit couronner à Rome le 3 juin 350, dans le temps que *Magnence* usurpoit la puissance impériale dans les Gaules. *Népotien* ne porta le sceptre qu'environ un mois. *Anicet*, préfet du prétoire de *Magnence*, lui ôta le trône et la vie. Sa mère, et tous ceux qui avoient favorisé son parti, furent mis à mort. *Népotien* n'avoit pas reçu de la nature un génie propre à seconder son ambition. Il étoit d'ailleurs cruel et inhumain ; et, au lieu de gagner le cœur des Romains par des bienfaits, il les irrita par des proscriptions et des meurtres.

NEPTUNE, (Mythol.) fils de *Saturne* et de *Rhée*. Lorsqu'il partagea avec ses frères, *Jupiter* et *Pluton*, la succession de *Saturne* qui avoit été chassé du ciel, l'empire des eaux lui échut, et il fut nommé le Dieu de la mer. *Rhée* l'avoit sauvé de la fureur de son père, comme elle en avoit garanti *Jupiter*, et l'avoit donné à des bergers pour l'élever. *Neptune* épousa *Amphitrite*, eut plusieurs concubines, et fut chassé du ciel avec *Apollon*, pour avoir voulu conspirer contre *Jupiter*. Ils allèrent ensemble aider *Laomédon* à relever les murailles de Troye ; et il punit ce roi pour lui avoir refusé son salaire, en suscitant un monstre marin qui désoloit tout le rivage. Il fit sortir des entrailles de la terre le premier cheval, l'occasion de sa querelle avec *Pallas*, pour savoir à qui il appartiendroit de donner un nom à la ville d'Athènes : c'est pour cela qu'on lui donnoit le soin des chevaux et des chars, et que ses fêtes se célébroient par des jeux équestres. Il exerçoit un empire souverain sur toutes les mers, et présidoit à tous les combats qui se livroient dans l'étendue de ses domaines. On le représente ordinairement sur un char en forme de coquille, traîné par des chevaux marins, tenant à sa main un trident. *Neptune* a eu plusieurs surnoms. Il étoit honoré à Athènes, sous le nom d'*Asphalée*, parce qu'il procuroit la sureté à ceux qui étoient sur mer. On l'appeloit *Consus*, à cause des bons avis qu'il donnoit ; *Equester* ou *Hippius*, parce qu'il fut le premier qui trouva l'art de dompter les chevaux ; *Natalitius*, parce qu'il présidoit, dit-on, à la naissance des hommes ; *second Jupiter*, à cause du rang qu'il tenoit parmi les Dieux ; enfin les Philistins l'honoroient sous le nom de *Dagon*.

NEPVEU, (François) né à Saint-Malo en 1639, embrassa l'institut des Jésuites en 1654. Il professa les humanités et la rhétorique durant six ans, et la philosophie l'espace de huit. Il étoit à la tête du collége de Rennes, lorsqu'il mourut ; mais on ne dit point en quelle année. Tous les ouvrages du P. *Nepveu* ont la piété pour objet ; et l'auteur y joint la pureté du style à la solidité de la morale. Tels sont : I. *De la connoissance et de l'amour de Notre-Seigneur*

JÉSUS-CHRIST, à Nantes, 1681, in-12; réimprimé plusieurs fois. II. *Méthode d'Oraison*, in-12, Paris, 1691 et 1698. Le Père *Ségneri* a traduit cet ouvrage en italien. III. *Exercices intérieurs pour honorer les Mystères de Notre-Seigneur* JÉSUS-CHRIST, Paris, 1691, in-12. IV. *Retraite selon l'esprit et la méthode de St. Ignace*, Paris, 1687, in-12; et encore en 1716. Cet ouvrage a été traduit en latin, et imprimé à Ingolstadt en 1707, in-8.° V. *La Manière de se préparer à la Mort*, Paris, 1693, in-12; en italien, Venise, 1715, in-12. VI. *Pensées et Réflexions Chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Paris, 1699, in-12, 4 vol. Cet ouvrage a été traduit en latin, à Munich, 1709, in-12, 4 tomes; et en italien, à Venise, 1715, in-12, aussi 4 tomes. VIII. *L'Esprit du Christianisme*, ou *la Conformité du Chrétien avec* JÉSUS-CHRIST, Paris, 1700, in-12.

NÉRÉE, (Mythol) *Nereus*, Dieu marin, fils de l'*Océan* et de *Téthys*, épousa sa sœur *Doris*, dont il eut cinquante filles appelées *Néréides* ou Nymphes de la Mer. — Il ne faut pas confondre ce Dieu avec la Nymphe NEÉRÉE, (*Neæra*) que le *Soleil* aima et dont il eut deux filles.

I. NÉRI, (*S.* PHILIPPE de) fondateur de la congrégation des Prêtres de l'Oratoire en Italie, naquit à Florence le 23 juillet 1515, d'une famille noble. Elevé dans la piété et dans les lettres, il se distingua bientôt par sa science et par sa vertu. A l'âge de 19 ans, il alla à Rome, où il orna son esprit, servit les malades, et donna des exemples de mortification et d'humilité. *Philippe*, élevé au sacerdoce à l'âge de 36 ans, fonda en 1550 une célèbre Confrérie dans l'Eglise de *Saint-Sauveur* del Campo, pour le soulagement des pauvres étrangers, des pélerins, des convalescens qui n'avoient point de retraite. Cette confrérie fut comme le berceau de la congrégation de l'Oratoire. Le saint instituteur ayant gagné à Dieu *Salviati* frère du cardinal du même nom, *Tarugio* depuis cardinal, le célèbre *Baronius*, et plusieurs autres excellens sujets, ils commencèrent à former un corps en 1564. Les exercices spirituels avoient été transférés, en 1558, dans l'église de *Saint-Jérôme* de la Charité, que *Philippe* ne quitta qu'en 1574, pour aller demeurer à *Saint-Jean* des Florentins. Le pape *Grégoire XIII* approuva sa congrégation l'année d'après. Le père de cette nouvelle milice détacha quelques-uns de ses enfans, qui répandirent son ordre dans toute l'Italie. On ne doit pas être surpris qu'il eut beaucoup de succès : on ne fait point de vœux dans cette congrégation; on n'y est uni que par le lien de la charité; le général n'y gouverne que trois ans, et ses ordres ne sont ni d'un tyran, ni d'un despote. Le saint fondateur mourut à Rome la nuit du 25 au 26 mai 1595, à 80 ans. Il s'étoit démis du généralat trois ans auparavant en faveur de *Baronius*, qui travailloit par son conseil aux Annales ecclésiastiques. Les *Constitutions* qu'il avoit laissées à sa congrégation, ne furent imprimées qu'en 1612. L'emploi principal qu'il donne à ses prêtres, est de faire tous les jours

dans leur Oratoire ou Eglise, des instructions à la portée de leurs auditeurs : emploi vraiment apostolique, et dont les disciples de *Néri* s'acquittent avec succès. Ils rabaissent leur esprit, pour élever à Dieu l'ame des simples. *Philippe* fut canonisé en 1622, par *Grégoire XV.*

II. NÉRI, (Pompée) né à Florence en 1707, d'un père jurisconsulte éclairé, étudia la philosophie et les lois dans l'université de Pise. Il obtint bientôt une chaire de Droit public dans cette université. Lors de l'extinction de la maison de *Médicis*, la Toscane ayant passé à *François* duc de Lorraine, il fut choisi pour un des secrétaires du conseil, et il occupa cet emploi jusqu'en 1749, qu'il fut nommé par l'impératrice *Marie-Thérèse*, président de la Junte des impôts de la Lombardie Autrichienne à Milan. L'impératrice ayant formé avec le roi de Sardaigne, le projet d'un réglement sur les monnoies, *Néri* fut mis à la tête de la commission qu'on établit pour cet objet. Rappelé dans sa patrie en 1758, par le Grand-duc *Léopold*, il y fonda l'académie de Botanique, dont il forma le plan et dicta les statuts. Il est mort à Florence le 14 septembre 1776, laissant une bibliothèque qu'on regardoit comme une des plus riches de l'Europe pour la partie de la jurisprudence. Ses ouvrages sont : I. *Discours* sur la compilation d'un nouveau code de lois municipales pour la Toscane. II. *Observations sur l'état ancien et actuel de la Noblesse de Toscane.* III. *Description de l'état où se trouve le système universel d'impositions dans le duché de Milan.* Il opéra dans cette partie des changemens avantageux, et prévint les désordres qui accompagnent d'ordinaire les réformes subites. IV. *Observations sur le prix légal des Monnoies et la difficulté de le fixer et de le soutenir.* — Il y a eu un savant du nom de NÉRI, (Antoine) dont nous avons un livre curieux imprimé à Florence, 1612, in-4°, sous ce titre : *Dell' Arte verraria, lib. VII*; (*Voyez* KUNCKEL,) et un Dominicain nommé *Thomas Néri*, qui consacra sa plume à défendre le fameux *Savonarole*, son confrère.

NÉRICAULT DESTOUCHES, *Voyez* ce dernier mot.

I. NÉRON, (Domitien) empereur Romain, fils de *Caïus-Domitius-Ænobarbus*, et d'*Agrippine*, fille de *Germanicus*, fut adopté par l'empereur *Claude* l'an 50 de Jésus-Christ, et lui succéda l'an 54. Les commencemens du règne du jeune empereur furent comme la fin de celui d'*Auguste*. *Burrhus* et *Sénèque* lui avoient donné une excellente éducation ; le premier, en imprimant dans son ame ces qualités fortes et nobles qui produisent les grandes actions ; l'autre, en polissant et en ornant son esprit. Les Romains le regardèrent comme un présent du Ciel. Il étoit juste, libéral, affable, poli, complaisant, et son cœur paroissoit sensible à la pitié. Un jour qu'on lui présentoit à signer la sentence d'une personne condamnée à mort : *Je voudrois bien*, dit-il, *ne pas savoir écrire.* Une modestie aimable relevoit ses qualités. Le sénat l'ayant loué sur la sagesse

places, et environna les quartiers de portiques superbes. Un palais magnifique tout brillant d'or et d'argent, de marbre, d'albâtre, de jaspe et de pierres précieuses, s'éleva pour lui avec une magnificence vraiment royale : (*Voyez* CELER *et* ÉPICHARIS.) S'il fut prodigue pour le dedans et le dehors de cet édifice, il ne le fut pas moins dans tout le reste. Alloit-il à la pêche ? les filets étoient d'or trait et les cordes de soie. Entreprenoit-il un voyage ? Il falloit mille fourgons pour sa garde-robe seule. On ne lui vit jamais deux fois le même habillement. *Suétone* assure qu'au seul enterrement de son singe, il employa toutes les richesses du plus riche usurier de son temps. Ses libéralités envers le peuple Romain surpassèrent toutes celles de ses prédécesseurs. Il répandoit sur lui l'or et l'argent, et jusqu'à des pierres précieuses ; et lorsque ses présens n'étoient pas de nature à être délivrés à l'instant, il faisoit jeter des billets qui en exprimoient la valeur. Cette prodigalité, si avantageuse à la ville de Rome, fut funeste aux provinces. Il se forma plusieurs conspirations contre ses jours : la plus connue est celle de *Pison*, qui fut découverte par un affranchi. Parmi les conjurés qui furent exécutés, étoit un *Subrius Flavius*, tribun. Comme *Néron* lui demandoit ce qui avoit pu le porter à oublier le serment militaire, par lequel il s'étoit lié à son empereur ? Il répondit : *Tu m'as forcé de te trahir. Aucun Officier, aucun Soldat ne t'a été plus attaché, tant que tu as mérité d'être aimé ; mon affection s'est changée en haine, depuis que tu es devenu parricide de ta mère et de ta femme, Cocher, Comédien, Incendiaire.* — Un *Sulpicius-Asper*, centurion, interrogé de même par *Néron*, lui répondit avec une égale fermeté : *J'ai conspiré contre toi par amour pour toi-même ; il ne restoit plus d'autre moyen d'arrêter le cours de tes crimes...* (*Voyez* LATERANUS.) La dernière conjuration fut celle de *Galba*, gouverneur de la Gaule Tarragonnoise. Cet homme illustre par sa naissance et par son mérite, désapprouvoit hautement ses vexations. *Néron*, instruit de cette hardiesse, envoie ordre de le faire mourir. *Galba* évite le supplice en se faisant proclamer empereur. Il fut poussé à cette démarche par *Vindex*, qui lui écrivoit d'*avoir pitié du Genre Humain, dont leur détestable Maître étoit le fléau.* Bientôt tout l'empire le reconnoît. Le sénat déclare *Néron* ennemi public, et le condamne à être précipité de la roche du Capitole, après avoir été traîné tout nu publiquement, et fouetté jusqu'à la mort. Le tyran prévint son supplice et se poignarda, l'an 68 de J. C., dans sa 32e année. Il étoit bien juste qu'un parricide et le plus exécrable monstre que l'enfer eût vomi, fût son propre bourreau. En vain implora-t-il, dans ses derniers instans, quelqu'un qui daignât lui donner la mort, personne ne voulut lui rendre ce dangereux service. *Quoi ! s'écria-t-il dans son désespoir, est-il possible que je n'aie ni amis pour défendre ma vie, ni ennemis pour me l'ôter ?* il seroit difficile d'exprimer la joie des Romains lorsqu'ils apprirent sa mort. On arbora publiquement le signal

de la liberté, et le peuple se couvrit la tête d'un chapeau, semblable à celui que prenoient les esclaves après leur affranchissement. Le sénat n'y fut pas moins sensible; *Néron* avoit dessein de l'abolir, après avoir fait mourir tous les sénateurs. Lorsqu'il apprit les premières nouvelles de la rebellion, il forma le projet de faire massacrer tous les gouverneurs des provinces et tous les généraux d'armée, comme ennemis de la République, de faire périr tous les exilés, d'égorger tous les Gaulois qui étoient à Rome, d'abandonner le pillage des Gaules à son armée; d'empoisonner le sénat entier dans un repas; de brûler Rome une seconde fois, et de lâcher en même temps dans les rues les bêtes réservées pour les spectacles, afin d'empêcher le peuple d'éteindre le feu. Ce ne fut par aucun remords, ni par aucun effet de sa raison, qu'il renonça à ses projets insensés et furieux, mais par la seule impossibilité de les exécuter. (*Voyez* l'article de GALBA son successeur, *vers la fin;* et II. MACER.) Ce prince si justement détesté pendant sa vie, ne laissa pas d'avoir après sa mort, des partisans zélés qui ornèrent son tombeau de fleurs. D'autres, encore plus hardis, placèrent ses statues en robe prétexte sur la tribune aux harangues, et publièrent des édits de sa part, comme s'il eût été vivant, et qu'il eût dû bientôt reparoître pour se venger de ses ennemis. Son nom étoit cher à une grande partie du peuple et des soldats; plusieurs imposteurs se l'attribuèrent, comme une recommandation capable de les accréditer. Une façon de penser si étrange et si dépravée, venoit de la corruption générale des mœurs. *Néron* avoit gagné les soldats par ses largesses et par le relâchement de la discipline : il avoit amusé le peuple par des spectacles licencieux auxquels il prenoit part lui-même d'une façon si indécente. Tous les vices trouvoient en lui un protecteur déclaré, et les vicieux le regrettoient. D'ailleurs, ce prince entendoit quelquefois raillerie; et, tout cruel qu'il étoit, il laissoit, par lassitude du crime ou par bizarrerie, échapper quelques traits de clémence. Lorsqu'après le parricide d'*Agrippine* on eut répandu ces vers-ci :

Quis negat Æneæ magnâ de stirpe Neronem?
Sustulit hic matrem, sustulit ille patrem.

Loin de rechercher les auteurs de cette épigramme et de quelques autres vers satiriques, il empêcha, selon *Suétone*, qu'on ne punît ceux qui étoient accusés d'y avoir eu part. Les Chrétiens, justes estimateurs de la vertu, n'ont jamais varié sur *Néron*; ils ont toujours témoigné, pour ses crimes, l'horreur qui leur est dûe. Ce sentiment si légitime en a même jeté plusieurs dans une erreur innocente. Ce fut une opinion assez commune dans les premiers siècles de l'Eglise, que *Néron* vivoit, et qu'il étoit réservé à faire le personnage de l'*Antechrist*. Il reste de *Néron* quelques vers qui ne sont remarquables que par l'enflure et un air d'affectation. Il fut le premier des empereurs qui employa des secours étrangers pour les discours qu'il prononçoit en public. Le talent et l'exercice de la

parole avoient été toujours en honneur tant à Rome que dans la Grèce, et dès le temps d'*Homère* l'éducation des princes avoit ces deux grands objets ; *bien dire et bien faire*. *Sénèque* prêtoit sa plume à *Néron*, et le faisoit parler ou écrire dans un nouveau genre d'éloquence qui n'étoit pas le meilleur.

II. NÉRON, (le Consul) *Voyez* ANNIBAL, *et* ASDRUBAL, n.° II.

III. NÉRON, (Pierre) jurisconsulte François, dont nous avons une collection d'Édits. La meilleure édition est celle de Paris, 1720, sous ce titre : *Recueil d'Edits et Ordonnances de* Pierre Néron *et d'*Etienne Girard, *avec les notes d'Eusèbe de Laurière*, 2 vol. in-fol.

NERVA, (*Cocceïus*) empereur Romain, succéda à *Domitien* l'an 96 avant J. C. C'est le premier empereur qui ne fut point Romain ou Italien d'origine ; car, quoiqu'il fût né à Narni, ville d'Ombrie, ses parens étoient originaires de Crète. (*Voyez* COCCEÏUS.) Son aïeul *Marcus Cocceïus* NERVA, avoit été consul sous *Tibère*, et avoit eu toujours beaucoup de crédit auprès de cet empereur qui l'emmena avec lui dans l'isle de Caprée, où il se laissa mourir de faim, ne voulant plus être témoin des crimes de ce méchant prince. Son père étoit ce savant jurisconsulte, que *Vespasien* avoit comblé d'honneurs et de bienfaits. Le fils fut digne de lui, par sa sagesse, son affabilité, sa générosité, son activité et sa vigilance. Il sentit que la vraie grandeur des souverains, ainsi que le bonheur des peuples, consistent à savoir unir l'empire d'un seul avec la liberté de tous. *Nerva César*, dit Tacite, *res olim dissociabiles miscuit, principatum et libertatem*. Son premier soin fut de rappeler tous les Chrétiens exilés et de leur permettre l'exercice de leur religion. Les Païens qui avoient eu le sort des Chrétiens bannis, revinrent aussi de leur exil. Aussi libéral que juste, il abolit tous les nouveaux impôts ; et ayant épuisé ses revenus par ses largesses, il y remédia par la vente de ses meubles les plus riches. Il voulut qu'on élevât à ses propres dépens les enfans mâles des familles indigentes. Une de ses plus belles lois, fut celle qui défendoit *d'abuser du bas âge des Enfans pour en faire des Eunuques*. Sa modestie égaloit son équité. Il ne souffrit pas qu'on élevât aucune statue en son honneur ; et il convertit en monnoie toutes les statues d'or et d'argent que *Domitien* s'étoit fait ériger, et que le sénat avoit conservées après les avoir abattues. Ses bienfaits s'étendirent à tous ses sujets. Un certain *Atticus* ayant trouvé dans sa maison un trésor, en informa l'empereur et le pria de lui en assigner l'usage. *Nerva* lui répondit : *Vous pouvez user de ce que vous avez trouvé*... *Atticus* lui marqua par une seconde lettre que le trésor trouvé étoit au-dessus de la fortune d'un particulier. L'empereur lui récrivit en ces termes : *Abusez si vous voulez, du gain inopiné que vous avez fait, car il vous appartient*. Le fils d'*Atticus*, connu sous le nom de *Tiberius Claudius Atticus Herodes*, n'abusa point des richesses de son père ; car il s'en servit pour em-

bellir Athènes de superbes édifices... La clémence de *Nerva* donnoit le plus beau relief à toutes ses autres vertus. Il avoit juré solennellement que tant qu'il vivroit, nul sénateur ne seroit mis à mort. Il fut si fidelle à sa parole, qu'au lieu de punir deux d'entr'eux qui avoient conspiré contre sa vie, il se contenta de leur faire connoître qu'il n'ignoroit rien de leur projet. Il les mena ensuite au théâtre, il les plaça à ses côtés, et leur montrant les épées qu'on lui présentoit suivant la coutume, il leur dit : *Essayez sur moi si elles sont bonnes.* Quelque doux que fût son gouvernement, son règne ne fut pas pourtant exempt de ces complots que la tyrannie fait naître. Les Prétoriens se révoltèrent la seconde année de son empire. Ils allèrent au palais, et forcèrent l'empereur, les armes à la main, à se prêter à tout ce qu'ils voulurent. *Nerva*, trop foible ou trop vieux pour opposer une digue aux rebelles et soutenir seul le poids du trône, adopta *Trajan.* Il mourut l'année d'après, l'an 98 de J. C. Ce prince étoit recommandable par toutes les qualités d'un prince philosophe, et sur-tout par sa modération dans la plus haute fortune ; mais sa douceur eut de malheureux effets. Les gouverneurs des provinces commirent mille injustices, et les petits furent tyrannisés, parce que celui qui étoit à la tête des grands ne savoit pas les réprimer. Aussi *Fronton*, un des principaux seigneurs de Rome, dit un jour publiquement : *C'est un grand malheur, que de vivre sous un prince où tout est défendu ; mais c'en est un plus grand, d'être sous celui où tout est permis.* La facilité excessive de *Nerva*, lui fut reprochée ingénieusement par *Junius Mauricus.* Ce grave sénateur, de retour de l'exil auquel *Domitien* l'avoit condamné, étoit à table avec l'empereur, et il voyoit parmi les convives *Veïento*, l'un des instrumens de la tyrannie de *Domitien.* On vint à parler de l'aveugle *Catullus Messalinus* qui ne vivoit plus alors et dont la mémoire étoit en exécration à cause de ses délations odieuses, et des avis sanguinaires qu'il avoit toujours été le premier à ouvrir dans le sénat. Comme chacun en disoit beaucoup de mal, *Nerva* lui-même proposa cette question : *Que pensez-vous qu'il lui fût arrivé, s'il eût vécu jusqu'à ce jour ? —Il souperoit avec nous*, répondit *Mauricus...* *Nerva* aimoit les lettres, et récompensoit ceux qui s'y adonnoient... *Néron* l'avoit beaucoup aimé, à cause de son talent pour la poésie, qu'il cultivoit en homme sage, sans trop s'y appliquer.

NERVET, (Michel) médecin, né à Évreux, mort en 1729, à 66 ans, exerça sa profession dans sa patrie avec distinction. L'étude des langues grecque et hébraïque, remplit les momens de loisir que lui laissa le soin des malades. Elle lui facilita les moyens de travailler avec succès dans l'interprétation de l'Écriture-Sainte. Il a laissé un grand nombre de *Notes*, en manuscrit, sur les livres sacrés. On a de lui, *quatre Explications* sur autant de passages du Nouveau Testament, dans les *Mémoires* du P. *Desmolets*, tom. 3, partie première, pag. 162.

NESLE, *Voy.* II. MAILLY.

NESLE, (N... de) né à Meaux, cultiva d'abord la poésie, et fit beaucoup de vers médiocres. Son Poëme du *Sansonnet*, imitation de *Vert-vert*, est ce qu'il a fait de plus passable en ce genre : on y trouve quelques détails agréables. Ayant quitté la poésie pour la prose, il donna des ouvrages non moins médiocres que ses vers. Les principaux sont : I. *L'Aristippe Moderne*, 1738, in-12 ; plein de choses communes, et écrit sans énergie. II. Les *Préjugés du Public*, 1747, 2 vol. in-12. III. Les *Préjugés des anciens et des nouveaux Philosophes sur l'Ame humaine*, Paris, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, meilleur que le précédent, est un recueil des plus forts argumens qu'on a opposés aux Matérialistes. IV. Les *Préjugés du Public sur l'Honneur*, Paris, 1766, 3 vol. in-12. Quoique ce livre, ainsi que ceux du même auteur, soit écrit d'un style foible, et rempli de trivialités, on l'estime, parce que l'honnêteté des mœurs de l'écrivain a passé dans ses ouvrages. Il mourut pauvre à Paris, en 1767, dans un âge avancé, après avoir soutenu l'indigence avec fermeté. C'étoit un véritable philosophe, du moins aux yeux de ceux qui ne font pas consister la philosophie en paroles.

NESMOND, (Henri de) d'une famille illustre de l'Angoumois, se distingua de bonne heure par son éloquence. Il fut élevé à l'évêché de Montauban, ensuite à l'archevêché d'Albi, et enfin à celui de Toulouse. L'académie Françoise se l'associa en 1710. *Louis XIV* faisoit un cas particulier de ce prélat. Un jour qu'il haranguoit ce prince, la mémoire lui manqua : *Je suis bien aise*, lui dit le roi avec bonté, *que vous me donniez le temps de goûter les belles choses que vous me dites.* Il mourut en 1727. On a un recueil de ses *Discours*, *Sermons*, etc., imprimé à Paris, 1734, in-12. Son style est simple, soutenu, énergique ; mais il manque souvent de chaleur. — Ce prélat étoit neveu du vertueux *François de* NESMOND, évêque de Baïeux, dont la mémoire est encore en grande vénération dans ce diocèse pour tous les bienfaits qu'il y a répandus, et qui mourut en 1715, doyen des évêques de France. On ne sut qu'après sa mort qu'il faisoit à l'infortuné *Jacques II* une pension de trente mille livres.

NESSUS, (Mythol.) Centaure, fils d'*Ixion* et de la *Nue*, offrit ses services à *Hercule* pour porter *Déjanire* au-delà du fleuve Évène. Lorsqu'il l'eut passée, il voulut l'enlever ; mais *Hercule* le tua d'un coup de flèche : le Centaure donna en mourant une chemise teinte de son sang à *Déjanire*, l'assurant que cette chemise auroit la vertu de rappeler *Hercule*, lorsqu'il voudroit s'attacher à quelqu'autre maîtresse. Elle étoit imprégnée d'un poison très-subtil, qui fit perdre la vie à ce héros.

I. NESTOR, fils de *Nélée* et de *Chloris*, étoit roi de Pylos, ville du Péloponnèse près du fleuve Æmathe en Arcadie. Après être échappé au malheur de ses frères, qui furent tous tués par *Hercule*, il fit la guerre fort jeune, et du vivant de son père, aux Epéens, peuple du Pélo-

ponnèse, appelés dans la suite *Pyléens*. Étant aux noces de *Pirithoüs*, il combattit contre les Centaures qui vouloient enlever *Hippodamie*. La vieillesse ne l'empêcha pas de partir pour la guerre de Troye avec les autres princes Grecs auxquels il fut si utile par la sagesse de ses conseils, que *Agamemnon* disoit que s'il avoit dix *Nestor* dans son armée, il prendroit la ville d'Ilion en peu de temps. Son éloquence étoit si douce et si touchante, qu'*Homère* dit que le miel couloit de ses lèvres quand il parloit. Il avoit épousé *Eurydice* fille de *Climène*, dont il eut sept fils et une fille, comme l'écrit *Cicéron* à *Atticus*. *Homère* dit qu'il vécut 3 siècles.

II. **NESTOR**, *ou* **Letopis Nesterova**, historien Russe, né en 1056, entra dès l'âge de 17 ans au monastère de Peczerich à Kiow, où il mourut dans un âge avancé. Il a laissé une *Chronique de Russie*, qui va jusqu'à l'an 1115. Elle a été continuée par *Sylvestre* moine à Kiow, et ensuite évêque de Péréaslaw, et par d'autres qui sont inconnus. Elle se termine à l'an 1206. Cette *Chronique* a été publiée à Pétersbourg, in-4°, 1767, d'après un manuscrit trouvé à Konigsberg, et qui a été reconnu par les critiques comme le plus fidelle de tous ceux que l'on connoissoit. La simplicité et la naïveté forment le caractère de cette Chronique estimée chez les Russes; c'est le plus ancien monument de leur histoire.

NESTORIUS, né à Germanicie dans la Syrie, embrassa la vie monastique près d'Antioche, et se consacra à la prédication. C'étoit le chemin des dignités, et il avoit tous les talens nécessaires pour réussir. Un esprit vif et pénétrant, un extérieur plein de modestie, son visage exténué, tout concourut à lui concilier le respect et l'admiration des peuples. Après la mort de *Sisinnius*, en 428, *Théodose le Jeune* l'éleva sur le siége de Constantinople. *Nestorius* enflammé par le zèle le plus ardent, tâcha de l'inspirer à ce prince. Il lui dit dans son premier Sermon : *Donnez-moi la terre purgée d'hérétiques, et je vous donnerai le Ciel. Secondez-moi pour exterminer les ennemis de Dieu, et je vous promets un secours efficace contre ceux de votre empire.* Après avoir établi son crédit par des édits rigoureux qu'il obtint de l'empereur contre les Ariens, il crut que le temps étoit venu de donner une nouvelle forme au Christianisme. Un prêtre, nommé *Anastase*, prêcha par son ordre qu'on ne devoit point appeler la Sainte Vierge la *Mère de Dieu*, et *Nestorius* monta bientôt en chaire pour soutenir cette doctrine. Il falloit, selon lui, reconnoître en Jésus-Christ deux personnes aussi bien que deux natures, le Dieu et l'homme : de façon qu'on ne devoit pas appeler *Marie* mère de Dieu, mais mère du Christ. Cette erreur anéantissoit le mystère de l'Incarnation qui consiste dans l'union des deux natures divine et humaine en la personne du Verbe; d'où résulte l'homme-Dieu, appelé Jésus-Christ, dont les mérites infinis ont racheté le genre humain. Voici, suivant l'abbé *Pluquet*, quels étoient les sophismes sur lesquels *Nestorius* appuyoit son hérésie. « On ne peut, disoit-il, admettre entre

Il vit alors que ce qu'il avoit pris dans *Nestorius* pour du zèle et pour de la fermeté, n'étoit que l'effet d'une humeur violente et superbe. Il passa de l'estime et de l'amitié, au mépris et à l'aversion. *Qu'on ne me parle plus de Nestorius*, disoit-il; *c'est assez qu'il ait fait voir une fois ce qu'il est....* (*Voyez* CYRILLE, n.° II, *à la fin*) Cet hérésiarque devint donc odieux à toute la cour; son nom seul excitoit l'indignation des courtisans, et l'on traitoit de séditieux tous ceux qui osoient agir pour lui. Il en fut informé, et demanda à se retirer dans le monastère où il étoit avant de parvenir au siége de Constantinople. Il en obtint la permission, et partit aussitôt avec une fierté stoïque qui ne l'abandonna jamais. Du fond de son monastère, il excita des factions et des cabales. L'empereur, informé de ses intrigues, le relégua l'an 432 dans la Thébaïde, où il mourut dans l'opprobre et dans la misère. Sa fin ne fut pas celle de l'hérésie. Elle passa de l'empire Romain en Perse, où elle fit des progrès rapides; de là elle se répandit aux extrémités de l'Asie, et elle y est encore aujourd'hui professée par les Chaldéens ou Nestoriens de Syrie. *Nestorius* avoit composé des *Sermons* et d'autres ouvrages, dont il nous reste des fragmens.... *Voyez* l'*Histoire du Nestorianisme*, par le Père *Doucin*, Jésuite, 1698, in-4°, et l'article II. LIBERAT dans ce Dictionnaire.

NETHENUS, (Matthias) théologien de la Religion prétendue-réformée, né en 1618 dans le pays de Juliers, fut quelque temps ministre à Clèves, puis professeur de théologie à Utrecht en 1646, ensuite pasteur et professeur de théologie à Herborn, où il mourut en 1686. On a de lui, divers livres de théologie et de controverse, où il y a plus de vivacité que de raison. Les plus connus sont: le Traité *De interpretatione Scripturæ*, Herborn, 1675, in-4°, et celui *De Transsubstantiatione*.

NETCHER, (Gaspard) peintre, né à Prague en 1636, mort à la Haye, en 1684, à 48 ans, étoit fils d'un ingénieur, mort au service du roi de Pologne. Sa mère, qui professoit la religion Catholique, fut obligée de sortir de Prague. Elle se retira avec ses trois enfans dans un château assiégé, où elle vit périr de faim deux de ses fils. Le même sort la menaçoit, elle se sauva une nuit, tenant *Gaspard* entre ses bras, et vint à Arnheim, où un médecin nommé *Tulkens*, lui donna du secours et prit soin du jeune *Netcher*. Il le destinoit à sa profession; mais la nature en avoit décidé autrement: il fallut lui donner un maître de dessin. Un vitrier, le seul homme qui sût un peu peindre à Arnheim, lui montra les premiers principes de l'art. Bientôt l'élève surpassa le maître. Il alla à Deventer chez *Terbug*, peintre célèbre et bourgmestre de cette ville, pour se perfectionner. *Netcher* faisoit tout d'après nature, il avoit un talent singulier pour peindre les étoffes et le linge. Des marchands de tableaux occupèrent longtemps son pinceau, achetant à très-bas prix ce qu'ils vendoient fort cher. *Gaspard* s'en apperçut

et résolut d'aller à Rome : on l'arrêta en chemin; il se logea à Bordeaux chez un marchand qui avoit une nièce fort aimable ; *Netcher* ne put se défendre de l'aimer et de l'épouser. Il ne songea plus à son voyage et retourna en Hollande. Ce peintre s'appliqua au Portrait ; il acquit beaucoup de réputation dans ce genre, et se fit une fortune honnête. Il préféra même son état à une pension considérable que *Charles II*, roi d'Angleterre, lui fit offrir pour l'attirer à son service. *Netcher* a travaillé en petit ; il avoit un goût de dessin assez correct, mais qui tenoit toujours du goût flamand. Sa touche est fine, délicate et moëlleuse ; ses couleurs locales sont bonnes. Il avoit aussi une grande intelligence du clair-obscur. Sa coutume étoit de répandre sur ses tableaux un vernis, avant d'y mettre la derniere main ; il ranimoit ensuite les couleurs, les lioit et les fondoit ensemble.

NETTER, (Thomas) théologien de l'ordre des Carmes, plus connu sous le nom de *Thomas Waldensis* ou de *Walden*, village d'Angleterre où il prit naissance, fut employé par ses souverains dans plusieurs affaires importantes. Il parut avec éclat au concile de Constance, où il terrassa les Hussites et les Wicléfites. Il mourut l'an 1430, après avoir été élevé aux premières charges de son ordre. On a de lui, un Traité intitulé : *Doctrinale Antiquitatum Fidei Ecclesiæ Catholicæ* : trois vol. in-folio, à Venise, 1571. Cette édition, qui est rare, est la plus estimée. Il est auteur d'autres ouvrages pleins d'érudition.

NEU, (Jean-Christian) professeur d'histoire, d'éloquence et de poésie à Tubinge, où il mourut en 1720, est auteur de quelques ouvrages historiques dans lesquels on remarque un savoir profond et une critique exacte.

NEUBAUER, (Ernest-Fréderic) théologien Protestant, né à Magdebourg en 1705, fut professeur en antiquités, en langues, puis en théologie à Giessen, où il mourut en 1748, à 43 ans. On a de lui : I. Des *Dissertations académiques*. II. Des *Explications* heureuses de divers textes de l'Écriture-Sainte. III. Des *Sermons*. IV. Des *Recueils* de petits *Traités* des Savans de Hesse. V. Les *Vies* des Professeurs en théologie de Giessen. Ces divers ouvrages lui ont acquis un nom parmi les savans Allemands, par l'érudition qui y règne.

NEUBRIDGE, *Voy.* LITLE.

I. NEVERS, (Jean comte de) *Voyez* JEAN, n.° LXVII.

II. NEVERS, (Louis *de Gonzague*, duc de Nevers) fils de *Fréderic II*, duc de Mantoue, naquit en 1538. Ayant passé de bonne heure en France, il devint duc de Nevers en 1565 par son mariage avec *Henriette* de Clèves, héritiere de ce duché. Il servit avec distinction sous *Henri II*, *Charles IX* et *Henri III*. Il obtint le gouvernement de Champagne, et fut le premier chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Il avoit été blessé à la cuisse en 1567, en combattant contre les Calvinistes. On a prétendu que des propos durs que *Henri IV* lui tint dans le conseil, l'affligèrent tellement que

ses blessures se rouvrirent. Il mourut peu de jours après, en octobre 1595, à 56 ans. Si la cause de sa mort est véritable, on peut dire qu'il méritoit un meilleur sort; car s'il eut des emplois considérables en France, il en fut digne par ses talens, ses vertus et ses services. M. *Turpin* a publié son *Histoire*, Paris, 1760, in-12. Nous avions déjà ses *Mémoires* publiés par *Gomberville*, 1665, deux vol. in-fol. Ils renferment des choses curieuses, et s'étendent depuis 1574 jusqu'en 1595. On y a joint beaucoup de pièces intéressantes, dont quelques-unes vont jusques en 1610, année de la mort de *Henri IV*. *Voyez* I. GONZAGUE.

III. NEVERS, (Philippe-Julien MAZARIN-MANCINI, duc de) chevalier des ordres du roi, étoit neveu du cardinal *Mazarin*, qui le fit confirmer dans la possession de ses états par le Traité de *Quiérasque* en 1631. Il naquit à Rome, et reçut de la nature beaucoup de goût et de talent pour les belles-lettres; mais ce goût ne parut point dans ses cabales pour la *Phèdre* de *Pradon* contre celle de *Racine*. Mad. *des Houlières*, amie des rimailleurs, fit, au sortir de la première représentation d'un des chefs-d'œuvre de la scène françoise, le fameux Sonnet :

> Dans un fauteuil doré, *Phèdre*, tremblante et blême,
> Dit des vers où d'abord personne n'entend rien, *etc.*

Mais il ne parut point sous son nom. On chercha par-tout à deviner l'auteur de ces vers. Les amis de *Racine* les attribuèrent au duc *de Nevers*, et parodièrent le Sonnet :

> Dans un Palais doré; *Damon*, jaloux et blême,
> Fait des vers où jamais personne n'entend rien; *etc.*

C'étoit aussi peu rendre justice à ce duc, dont on a des vers fort agréables, qu'il la rendoit peu lui-même à *Racine* dont il n'estimoit point les ouvrages. Mais, dans une telle chaleur des esprits, pouvoit-on bien apprécier les choses? Un parti ne cherchoit qu'à décrier l'autre, qu'à l'écraser. Les couleurs dont on peignoit le duc dans la Parodie, étoient affreuses; mais on y traita sa sœur encore plus indignement :

> Une sœur vagabonde, aux crins plus noirs que blonds,
> Va dans toutes les Cours, *etc.*

Il ne douta point que cette atrocité ne vînt de *Despréaux* et de *Racine*. Dans son premier transport, il parla de les faire assommer. Tous deux désavouèrent les vers dont le duc les croyoit les auteurs : ils en appréhendèrent les suites terribles. Cette affaire eût pu réellement en avoir, sans le prince *de Condé*, fils du grand *Condé*, qui prit *Racine* et *Despréaux* sous sa protection. Il fit dire au duc *de Nevers*, et même en termes assez durs, qu'il regarderoit comme faites à lui-même, les insultes qu'on s'aviseroit de leur faire. Il fit même offrir aux deux amis l'hôtel *de Condé* pour retraite. *Si vous êtes innocens*, leur dit-il, *venez-y; et si vous êtes coupables, venez-y encore.* Cette querelle fut éteinte, lorsqu'on sut que le chevalier *de Nantouillet*, le comte *de Fiesque*, *Manicamp*, et quelques autres seigneurs de distinction,

avoient fait dans un repas la parodie du Sonnet. Le duc *de Nevers* mourut en 1707, après avoir publié plusieurs *Pièces de Poésie* d'un goût singulier, et qui ne manquent ni d'esprit, ni d'imagination. On connoît ses vers contre *Rancé*, le réformateur de la Trappe, qui avoit écrit contre l'archevêque *Fénélon* :

> Cet Abbé qu'on croyoit pétri de sainteté,
> Vieilli dans la retraite et dans l'humilité,
> Orgueilleux de ses croix, bouffi de sa souffrance,
> Rompt ses sacrés statuts en rompant le silence ;
> Et contre un saint Prélat s'animant aujourd'hui,
> Du fond de ses déserts déclame contre lui ;
> Et, moins humble de cœur, que fier de sa doctrine,
> Il ose décider ce que Rome examine.

Son esprit et ses talens se sont perfectionnés dans son petit-fils le duc *de Nivernois*, *Voy*. NIVERNOIS.

NEVEU, (Guillaume) avocat au présidial de Lyon, a été l'éditeur des Œuvres de *Nicolas Boyer*, président au parlement de Bourgogne en 1558.

NEUFGERMAIN, (Louis de) poëte François, sous le règne de *Louis XIII*, s'avisa de faire des vers dont les rimes étoient formées des syllabes qui composoient le nom de ceux qu'il prétendoit louer. *Voiture* tourna en ridicule cette manie pédantesque. *Neufgermain* voulut lui répondre; mais c'étoit la brebis qui se battoit contre le lion. Cet homme singulier se qualifioit de *Poëte Hétéroclite de* MONSIEUR, *frère unique de Sa Majesté*. Ses Poésies ont été imprimées en 1630 et 1637, 2 vol. in-4°; mais on ne les trouve plus, si ce n'est peut-être quelques lambeaux pourris chez les épiciers.

I. NEUFVILLE, (Nicolas de) seigneur de Villeroy, etc., conseiller et secrétaire d'état, grand trésorier des ordres du roi, étoit d'une famille anoblie au commencement du 16e siècle, et éteinte depuis peu. Il épousa la fille de l'*Aubespine*, secrétaire d'état, et fut employé par *Catherine de Médicis*, dans les affaires les plus importantes. Dès l'âge de 18 ans, on le regardoit comme un homme d'un mérite consommé, et il exerça la charge de secrétaire d'état en 1567, à 24 ans, sous *Charles IX*. C'est en cette qualité qu'il signa le premier pour le roi : (*Voy*. CHARLES IX, roi de France.) Il continua d'exercer la même charge sous les rois *Henri III*, *Henri IV* et *Louis XIII*, auxquels ils rendit les services les plus distingués. Ce ministre eut cependant beaucoup d'ennemis et de jaloux, qui le firent passer long-temps pour Ligueur, et ligueur qui depuis la paix, avoit encore conservé des liaisons avec l'Espagne. L'*Hoste*, commis, filleul et créature de *Villeroy*, fut convaincu de trahir l'état, et d'envoyer à Madrid un double de tout ce qui passoit par ses mains. Il se noya en s'enfuyant. (*Voy*. III. HOSTE.) Les ennemis de son maître renouvelèrent à cette occasion leurs accusations contre lui; mais les gens désintéressés, qui creusèrent cette affaire, ne crurent point qu'il y eût trempé. Il mourut à Rouen, le 12 nov

vembre 1617, à 74 ans, dans le temps qu'on tenoit une assemblée des notables. On a des *Mémoires* imprimés sous son nom, en 4 vol. in-12, réimprimés à Trévoux en 7, en y comprenant la continuation. Ils contiennent moins de particularités curieuses et intéressantes, qu'une apologie de sa conduite, et des leçons pour les ministres et pour les peuples. Le style n'en est pas léger, mais le fonds en est judicieux et solide. On y trouve plusieurs Pièces importantes sur les affaires qui se sont traitées depuis 1567 jusqu'en 1604. Ce qui les rend surtout recommandables, c'est l'idée avantageuse qu'ils donnent de *Villeroy*. Habile politique, ministre appliqué, humain, ennemi de la flatterie et des flatteurs, protecteur des gens de bien et des gens de lettres, ami fidelle, bon père, bon mari, maître généreux, il fut le modèle des bons citoyens. Voici sous quels traits le peignit *Henri IV*, un jour qu'il s'entretenoit avec ses courtisans, des talens de ses différens ministres : « VILLEROY a une grande routine dans les affaires, et une connoissance entière dans celles qui se sont faites de son temps, auxquelles il a été employé dès sa première jeunesse. Il tient un grand ordre dans l'administration de sa charge, et dans la distribution des expéditions qui passent par ses mains. Il a le cœur généreux, n'est nullement adonné à l'avarice, et fait paroître son habileté dans son silence et sa grande retenue à parler en public. Cependant il ne peut souffrir qu'on contredise ses opinions, croyant qu'elles doivent tenir lieu de raison; il les réduit à temporiser, à patienter et à s'attendre aux fautes d'autrui; de quoi je me suis pourtant très-bien trouvé. » (*MÉMOIRES de Sully*, liv. 26.) *Villeroy* avoit épousé, comme on a dit, *Magdeleine de l'AUBESPINE*. *Voyez* ce dernier mot, n.° IV.

II. NEUFVILLE, (Charles de) seigneur de Villeroy, fils du précédent, gouverneur du Lyonnois et ambassadeur à Rome, mourut le 18 janvier 1642, à 70 ans. — Son fils *Nicolas* fut gouverneur de *Louis XIV*, en 1646. Ce prince le fit duc *de Villeroy*, pair et maréchal de France, chef du conseil royal des finances, etc. Ce duc mourut le 28 novembre 1685, à 88 ans, avec la réputation d'un courtisan honnête homme.

III. NEUFVILLE, (François de) fils de ce dernier, duc de *Villeroy*, pair et maréchal de France, etc., commanda en Lombardie, où il fut fait prisonnier à Crémone, le premier février 1702. Lorsqu'il fut choisi pour aller commander en Italie, toute la cour s'empressa de le complimenter; le maréchal *de Duras* fut le seul qui lui dit : *Je garde mon compliment pour votre retour*. Les ennemis le rendirent sans rançon : ce qui nous coûta plus cher, dit *Duclos*, que si on l'eût payée pour le faire retenir. Au lieu de se borner au métier de courtisan, il alla en Flandre, et eut encore le malheur de perdre la bataille de Ramillies, le 23 mai 1706. La perte étoit égale de part et d'autre, lorsque les troupes Françoises se débandèrent pour fuir plus vite. L'ennemi, averti de ce désordre, détacha sa cavalerie après les fuyards; un grand nombre fut pris,

avec

avec l'artillerie, les bagages et les caissons qui se trouvèrent abandonnés. Malheureux à la guerre, il fut plus heureux dans le cabinet. Il devint ministre d'état, chef du conseil des finances, et gouverneur du roi *Louis XV*, auquel il parla peut-être plus de sa puissance que de ses devoirs à l'égard de son peuple. Il mourut à Paris, le 18 juillet 1730, à 87 ans, regardé comme un général incapable, et un seigneur hautain; mais comme un honnête homme, fidèle à l'amitié, généreux et bienfaisant. (*Voy.* MONNOYE.) Ces qualités l'avoient rendu le favori de *Louis XIV*. Dans les orages de la cour, il parla hautement pour ses amis. Lorsque les sceaux furent ôtés au chancelier *d'Aguesseau*, il s'éleva contre cette injustice, et il dit à d'*Armenonville*, son successeur: *Je ne vous fais point de compliment, persuadé que vous êtes fâché de succéder à un homme comme M.* d'Aguesseau.

NEUFVILLE, *Voyez* QUIEN, n.° II.

NEUHOFF, (Théodore de) gentilhomme Allemand, du comté de la Marck, porta d'abord les armes en France, et ensuite en Espagne, où le cardinal *Alberoni* lui donna le grade de colonel. *Riperda*, après la disgrâce d'*Alberoni* lui fit épouser Mlle *de Kilmancek*, favorite et demoiselle d'honneur de la reine. S'étant saisi des bijoux et de la garde-robe de son épouse, il vint à Paris, se lia avec le fameux *Law*, qui lui fit une fortune aussi brillante que passagère. *Neuhoff*, ruiné, se retira en Angleterre, puis en Hollande. Enfin, après avoir voyagé et cherché fortune dans toute l'Europe, il se trouva à Livourne en 1736. Il eut des correspondances avec les mécontens de Corse, et leur offrit ses services. Il s'embarqua pour Tunis, y négocia de leur part, en rapporta des armes, des munitions et de l'argent, entra dans la Corse avec ce secours, et enfin s'y fit proclamer roi. Il fut couronné d'une couronne de laurier, et reconnu dans l'isle où il maintint la guerre. Le sénat de Gênes mit sa tête à prix; mais n'ayant pu le faire assassiner, ni soumettre les rebelles, on eut recours à la France, qui envoya successivement des généraux et des troupes. *Théodore* fut chassé. Il se retira dans Amsterdam, où ses créanciers le firent mettre en prison. Du fond de cette prison, il promettoit toujours aux Corses qu'il viendroit bientôt les délivrer du joug de Gênes et de l'arbitrage de la France. «En effet, il trouva, dit *Voltaire*, le secret de tromper des Juifs et des marchands étrangers établis à Amsterdam, comme il avoit trompé Tunis et la Corse. Il leur persuada non-seulement de payer ses dettes, mais de charger un vaisseau d'armes, de poudre, de munitions de guerre et de bouche, avec beaucoup de marchandises; leur persuadant qu'ils feroient seuls le commerce de la Corse, et leur faisant envisager des profits immenses. L'intérêt leur ôtoit la raison; mais *Théodore* n'étoit pas moins fou qu'eux. Il s'imaginoit qu'en débarquant en Corse des armes, en paroissant avec quelque argent, toute l'isle se rangeroit incontinent sous ses drapeaux, malgré les François et les Génois. Il ne put aborder; il se sauva à Livourne, et ses

créanciers de Hollande furent ruinés. Il se réfugia bientôt en Angleterre; il fut mis en prison pour dettes à Londres, comme il l'avoit été à Amsterdam. Il y resta jusqu'au commencement de l'année 1756. M. *Walpole* eut la générosité de faire pour lui une souscription, moyennant laquelle il appaisa ses créanciers, et délivra de prison ce prétendu monarque, qui mourut misérablement le 2 décembre de la même année. On grava sur son tombeau : *Que la Fortune lui avoit donné un Royaume, et refusé du pain.* »

NEVISAN, (Jean) jurisconsulte Italien, natif d'Asti, mort en 1540, étudia le droit à Padoue, et l'enseigna ensuite à Turin. Son principal ouvrage est intitulé : *Sylvæ nuptialis libri sex, in quibus materia matrimonii, dotium, filiationis, adulterii, discutitur*, Paris, 1521, in-8°; et Lyon, 1572 : livre curieux, qui souleva contre lui les femmes. Il y débite des plaisanteries, et y étale une érudition assaisonnée de diversités amusantes, mais une érudition mal digérée. Son livre est un vrai fatras, où il a ramassé différentes choses qui n'ont aucune liaison entr'elles, et qui sont noyées dans une infinité de citations. Il avoit tellement la fureur de citer, que, lorsqu'il rapporte un passage de l'Écriture, il ne se contente pas de marquer l'endroit d'où il est pris, il y joint encore les citations de cinq ou six jurisconsultes, qui l'ont allégué. C'étoit la méthode des autres jurisconsultes de son temps. Cette manie servoit à faire connoître leur grande lecture et leur peu de jugement. Au reste, on trouve dans l'ouvrage bien des choses singulières et des pensées originales. Il dit que Dieu ne créa pas la femme en même temps que l'homme; mais qu'il se réserva de la créer avec les autres animaux. Il dit que, dans la révolte des Anges contre Dieu, ceux qui demeurèrent neutres ne furent point précipités dans les enfers; mais que Dieu les envoya dans les corps des femmes pour faire enrager les hommes. Il soutient d'ailleurs des opinions dangereuses, et prétend que la simple fornication n'est pas un péché mortel. Les Dames de Turin, choquées de ses déclamations contre leur sexe, le chassèrent, dit-on, de leur ville à coups de pierres, et ne lui permirent de revenir qu'après une amende honorable qu'il fit à genoux devant elles.

NEUKIRCH, conseiller d'état du margrave d'Anspach, fut un poëte agréable, quoique dans sa jeunesse il ait déparé ses poésies par une foule de comparaisons avec les drogues du Levant, que les voyages que l'on faisoit aux Indes rendoient à la mode dans son pays. Ayant été nommé gouverneur du fils du margrave, il crut ne pouvoir mieux s'acquitter de l'éducation de son élève, qu'en traduisant pour lui, le *Télémaque* en vers. Il est mort au milieu du 18e siècle.

I. NEUMANN, (Gaspard) théologien Allemand, mourut le 27 janvier 1715, à Breslaw, où il étoit pasteur, et inspecteur des églises et des écoles. On a de lui, I. Une Grammaire hébraïque, sous le titre de *Clavis domûs Heber.* II. *De punctis Hebræorum litterariis.* III. *Genesis linguæ sanctæ.* Il y a des choses ha-

gardées dans cet. ouvrage. *Neumann* étoit homme d'une imagination vive, mais bizarre. Il écrivoit mieux en allemand qu'en latin. On a encore de lui, d'autres ouvrages.

II. NEUMANN, (Jean-George) né en 1661, fut professeur de poésie et de théologie, et bibliothécaire de l'université de Wirtemberg, où il mourut, le 5 septembre 1709, à 48 ans. On a de lui, des *Dissertations* sur des matières de controverse et de théologie. Elles sont curieuses, mais trop prolixes.

NEURÉ, (Mathurin de) habile mathématicien du 17e siècle, natif de Chinon fut précepteur des enfans de *Champigny*, intendant de justice à Aix, par le crédit du célèbre *Gassendi*, dont il fut toute sa vie un zélé défenseur. Il fut chargé ensuite de l'éducation des princes *de Longueville*, qui l'honorèrent de leur estime et de leurs bienfaits. Ses ouvrages sont : I. Deux *Lettres* en françois, en faveur de *Gassendi*, contre *Morin*, à Paris, chez *Courbé*, 1650, in-4.o II. Une autre *Lettre* fort longue en latin, au même philosophe, qu'on trouve dans la dernière édition de ses Œuvres. III. Et un *Ecrit*, aussi en latin, de 61 pag. in-4°, sur quelques coutumes ridicules et superstitieuses des Provençaux. *Neuré* cultivoit avec succès les Muses Latines ; mais il manquoit de goût : l'enflure et le boursouflage sont les principaux défauts de son style.

NEUSTAIN, *Voy*. ALEXANDRINI.

NEWCASTLE, *Voyez* CAVENDISH.

NEUVILLE, (Charles Frey de) Jésuite, né en 1693, dans le diocèse de Coutances, d'une famille noble établie en Bretagne, fit retentir les chaires de la cour et de la capitale, de sa voix éloquente, pendant plus de trente années. Ce ne fut qu'en 1736 qu'il prêcha pour la première fois ; mais il fit dès-lors une sensation singulière. Après la destruction de sa Société en France, il se retira à Compiegne, où il eut la permission de demeurer, quoiqu'il n'eût pas rempli les conditions que le parlement de Paris exigeoit des Jésuites qui vouloient rester dans son ressort. Mais la supériorité de ses talens, embellis par des vertus, lui avoit mérité à la cour des protectrices puissantes, qui obtinrent de *Louis XV* qu'il pût vivre tranquillement dans la solitude qu'il s'étoit choisie. Les bienfaits du roi et de la famille royale, vinrent le chercher dans sa retraite ; et répandirent quelque douceur sur sa vieillesse. Ce bonheur passager fut troublé par le bref du pape *Clément XIV*, qui anéantit les Jésuites. Le P. *de Neuville*, extrêmement sensible, mais toujours soumis au saint Siége, écrivit à ses confrères : « Montrons par notre conduite, que la Société étoit digne d'une autre destinée. Que les discours et les procédés des enfans fassent l'apologie de la mère. Cette manière de la justifier sera la plus éloquente et la plus persuasive. » De tels sentimens prouvent que le chrétien étoit encore supérieur à l'orateur dans le P. *de Neuville*. Il mourut le 13 juillet 1774, dans sa 81e année. Sa conversation étoit aussi brillante que ses discours. Dans l'entretien le plus

connoître aux hommes en le décomposant, et en anatomisant ses rayons. Il perfectionna aussi les télescopes, et il en inventa un qui montre les objets par réflexion : invention dont *Jacques Gregory* pouvoit avoir eu l'idée, mais qu'on attribue communément au philosophe Anglois, parce qu'il exécuta ce que d'autres n'avoient que soupçonné. Il brille dans tous ses ouvrages une haute et fine géométrie, qui lui appartient. L'Allemagne voulut donner la gloire à *Leibnitz* des découvertes de *Newton* en ce genre; mais on sait avec quelle chaleur l'Angleterre défendit *Newton* contre les partisans de *Leibnitz* : (*Voy.* l'article de celui-ci.) Ce zèle étoit bien juste : *Newton* étoit la gloire de sa nation ; aussi l'honora-t-elle comme elle le devoit. En 1696, le roi *Guillaume* le créa garde des monnoies. Le philosophe rendit des services importans dans cette charge, à l'occasion de la grande refonte qui se fit alors. Trois ans après il fut maître de la monnoie, emploi d'un revenu très-considérable, qu'il exerça jusqu'à sa mort avec désintéressement et une intégrité peu commune. Tous les savans d'Angleterre le mirent à leur tête, par une espèce d'acclamation unanime : ils le reconnurent pour chef et pour maître. On lui donna, en 1703, la place de président de la Société royale, qu'il conserva jusqu'à sa mort, pendant vingt-trois ans : exemple unique, dont on ne crut pas devoir craindre les conséquences. Son nom parvint jusqu'au trône, et y parvint avec tout son éclat. La reine *Anne* le fit chevalier en 1705. Il fut plus connu que jamais à la cour sous le roi *George*. La princesse de *Galles*, depuis reine d'Angleterre, digne admiratrice de ce grand homme, disoit souvent : qu'*Elle se tenoit heureuse de vivre de son temps*. Dès que l'académie des Sciences de Paris put choisir des associés étrangers, elle ne manqua pas d'orner sa liste du grand nom de *Newton*.... Depuis que ce réformateur de la philosophie fut employé à la monnoie, il ne s'engagea plus dans aucune entreprise considérable de mathématique ni de physique. Il eut le plaisir touchant pour un bon citoyen, d'être utile à sa patrie dans les affaires d'état, après avoir servi si utilement toute l'Europe dans les connoissances spéculatives. « Ce grand homme, dit *Voltaire*, n'entendoit jamais prononcer le nom de Dieu sans faire une inclination profonde, qui marquoit et son respect et son admiration pour les œuvres du Créateur. Le même écrivain a dit encore dans un mouvement d'enthousiasme : « C'est le plus grand génie qui ait existé. Quand tous les génies de l'univers seroient arrangés, il conduiroit la bande. » *Newton* posséda, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, une santé égale : circonstance essentielle du rare bonheur dont il a joui. Alors il commença d'être incommodé de la pierre, et le mal devenu incurable l'enleva aux sciences, le 20 mars 1727, à 85 ans. Dès que la cour de Londres eut appris sa mort, elle ordonna que son corps, après avoir été exposé sur un lit de parade, comme les personnes du plus haut rang, fût ensuite transporté dans l'abbaye de Westminster. Le poële du cercueil fut soutenu par le grand chancelier et par trois pairs

d'Angleterre. On lui éleva un tombeau magnifique, sur lequel est gravée l'Épitaphe la plus honorable. Elle finit ainsi : *Que les Mortels se félicitent de ce qu'un d'entr'eux a fait tant honneur à l'humanité.* SIBI GRATULENTUR MORTALES, TALE TANTUMQUE EXSTITISSE HUMANI GENERIS DECUS. Le célèbre *Pope* lui en fit une en vers anglois, qui commence par ceux-ci :

Nature and nature's laws lay in night.
God said, NEWTON be ; *and all was light*, etc.

Dorat l'a traduite en notre langue :

L'épaisse nuit régnoit sur le monde encor brut ;
Dieu dit : *Que* NEWTON *soit...* Soudain le jour parut.
Pour second créateur tout l'Univers le nomme.
Interrogez le Ciel, la Nature, le Temps :
C'est un Dieu, diront-ils, il ne craint rien des ans...
Hélas ! ce marbre seul atteste qu'il fut homme.

Newton avoit la physionomie agréable, l'air noble, l'œil vif et perçant. Il n'eut jamais besoin de lunettes ; et ne perdit qu'une seule dent pendant toute sa vie. Il étoit philosophe dans la pratique autant que dans la théorie. Il n'étoit point marié, et n'avoit jamais approché d'aucune femme. Son caractère doux, tranquille, modeste, simple, affable, toujours de niveau avec tout le monde, ne se démentit point pendant le cours de sa longue et brillante carrière. Il auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de sa vie troublé par ces orages littéraires, que l'esprit et la science attirent à ceux qui cherchent trop la gloire. *Je me reprocherois*, disoit-il, *mon imprudence, de perdre une chose aussi réelle* (*) *que le repos, pour courir après une ombre.* Il ne cherchoit point à faire la cour aux rois et aux grands. Un jour qu'il donnoit à dîner à quelques philosophes, on voulut suivre l'usage d'Angleterre, de boire à la fin du repas, à la santé des princes. *Newton* dit : *Buvons à la santé de tous les honnêtes gens, de quelque pays qu'ils soient. Ils sont ordinairement tous amis, parce qu'ils tendent au seul but digne de l'homme, la connoissance de la vérité.* Il observoit exactement tous les devoirs de la société, et il savoit n'être, lorsqu'il le falloit, qu'un homme du commun. L'abondance où il se trouvoit par son patrimoine, par son emploi, par ses épargnes, ne lui donnoit pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyoit pas que laisser par testament, ce fût véritablement donner. Ce fut de son vivant qu'il fit ses libéralités. Quand la bienséance exigeoit quelque dépense d'éclat, il étoit magnifique sans regrets ; hors de là, le faste étoit retranché, et les fonds réservés pour des usages utiles ou pour les besoins des malheureux. Quoiqu'il fût attaché sincèrement à l'Église Anglicane, il n'eût pas persécuté les non-Conformistes pour les y ramener. Il jugeoit les hommes par les mœurs ; et les vrais non-Conformistes étoient pour lui les vicieux et les méchans. Ce n'est pas cependant qu'il s'en tînt à la

(*) *RES VERÈ SUBSTANTIALIS.* Ce sont ses expressions.

religion naturelle. Il étoit fermement persuadé de la révélation. Une preuve de sa bonne foi, c'est qu'il a commenté l'*Apocalypse*. Il y trouve clairement que le Pape est l'Antechrist, et les autres chimères que les Protestans y ont découvertes contre l'Église Romaine. Apparemment qu'il a voulu par ses rêveries, dit un homme d'esprit, consoler la race humaine de la supériorité qu'il avoit sur elle. On a dit que *Newton*, dans sa vieillesse, n'entendoit plus ses propres ouvrages. *Pemberton* assure expressément le contraire. Sa tête ne s'affoiblit que trois mois avant sa mort, dans les douleurs de la gravelle et de la pierre. On a de lui, outre ses *Principes* et son *Optique* : I. Un *Abrégé de Chronologie*, traduit en françois par *Granet*, 1728, in-4°, où il a des sentimens et un système très-différens des autres chronologistes. *Fréret* attaqua ce système, et *Newton* lui répondit avec vivacité en 1726. Le Père *Souciet* Jésuite, s'éleva aussi contre la *Chronologie* de *Newton* dans plusieurs *Dissertations*. On reproche en Angleterre aux deux savans François de n'avoir pas trop bien entendu la partie astronomique de ce système. Quoi qu'il en soit, *Newton* change beaucoup d'idées reçues en chronologie, et place le voyage des Argonautes et la guerre de Troye cinq cents ans plus près de l'Ère chrétienne que ne font les autres chronologistes. Il réduit la durée du règne de chaque roi à vingt ans l'un portant l'autre. Si ses idées ne sont pas vraies, elles sont du moins fort ingénieuses, et prouvent beaucoup de sagacité. II. Une *Arithmétique universelle*, en latin, Amsterdam, 1761, deux vol. in-4°, avec des *Commentaires* de *Castillon*. III. *Analysis per quantitatum series, fluxiones et differentias*, 1716, in-4°, traduit en françois par M. *de Buffon*, à Paris, 1740, vol. in-4.° IV. Plusieurs *Lettres* dans le *Commercium epistolicum*. Les découvertes de *Newton* déposent en faveur de son génie, tout à la fois étendu, juste et profond. En enrichissant la philosophie par une grande quantité de biens réels, il a mérité sans doute toute sa reconnoissance ; mais il a peut-être plus fait pour elle, dit un philosophe, en lui apprenant à être sage, et à contenir dans de justes bornes cette espèce d'audace que les circonstances avoient forcé *Descartes* à lui donner. Sa Théorie du monde est aujourd'hui si généralement reçue, qu'on commence à disputer à l'auteur l'honneur de l'invention. On veut que les Grecs en aient eu l'idée ; mais ce qui n'étoit chez les philosophes de l'antiquité qu'un système hasardé et romanesque, est devenu une espèce de démonstration dans les mains du philosophe moderne. S'il a rendu de grands services à la physique, en l'unissant à la géométrie, il faut convenir aussi qu'il a poussé cette alliance si loin, qu'elle a paru dégénérer en abus, et que la science de la nature n'est presque devenue qu'une combinaison de mesures et de nombres. Dans cet état décharné, la physique n'a présenté à la jeunesse qu'un aspect rebutant. L'influence d'une étude purement algébrique sur les belles-lettres, n'a point été favorable à leurs progrès. En réprimant l'essor de l'imagination, elle a diminué les ressources du

génie : des efforts pénibles et des calculs arides ont remplacé cet enthousiasme qui produit les beautés naturelles et touchantes. On a souvent comparé *Descartes* et *Newton*; parmi les différens parallèles qu'on en a faits, nous choisirons quelques traits tirés de l'*Eloge* de *Newton*, par *Fontenelle*, et de celui de *Descartes*, par *Thomas*. « L'attraction et le vide bannis de la physique par *Descartes*, et bannis pour jamais, selon les apparences, y furent ramenés, dit *Fontenelle*, par *Newton*, armés d'une force toute nouvelle dont on ne les croyoit pas capables. Ces deux grands hommes qui se trouvent dans une si grande opposition, ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer sur les autres esprits, et pour fonder des empires; tous deux, géomètres excellens, ont vu la nécessité de transporter la géométrie dans la physique. Tous deux ont fondé leur physique sur une géométrie qu'ils ne tenoient presque que de leurs propres lumières. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires et fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux phénomènes de la nature, comme à des conséquences nécessaires. L'autre plus timide ou plus modeste, a commencé sa marche par s'appuyer sur les phénomènes, pour remonter à des principes inconnus, résolu de les admettre, quels que pût les donner l'enchaînement des conséquences. L'un part de ce qu'il entend nettement, pour trouver la cause de ce qu'il voit. L'autre part de ce qu'il voit, pour en trouver la cause, soit claire, soit obscure. Les principes évidens de l'un, ne le conduisent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils sont. Les phénomènes ne conduisent pas toujours l'autre à des principes évidens. Les bornes qui, dans ces deux routes contraires, ont pu arrêter deux hommes de cette espèce, ne sont pas les bornes de leur esprit, mais celles de l'esprit humain. » La comparaison que *Thomas* a faite de *Newton* avec *Descartes*, est très-avantageuse à ce dernier philosophe. « *Descartes*, dit l'éloquent orateur, a mérité d'être mis à côté de *Newton*, parce qu'il a créé une partie de *Newton*, et qu'il n'a été créé que par lui-même; parce que, si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités. Géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait pas fait un aussi grand usage de la géométrie; plus original par son génie, quoique ce génie l'ait souvent trompé; plus universel dans ses connoissances comme dans ses talens, quoique moins sage et moins assuré dans sa marche; ayant peut-être en étendue, ce que l'autre avoit en profondeur; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que *Newton* donnoit aux plus petits détails l'empreinte du génie; moins admirable sans doute pour la connoissance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain par sa grande influence sur les esprits. » *Voyez aussi* à l'article CASTEL, n.° IV.

I. NICAISE, (Saint) évêque de Rheims au cinquième siècle, fut martyrisé par les Vandales. — Il ne faut pas le confondre

avec *St.* NICAISE, martyr du Vexin, que l'on marque pour le premier archevêque de Rouen, au milieu du troisième siècle.

II. NICAISE, (Claude) de Dijon, où son frère étoit procureur général de la chambre des Comptes, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra tout entier à l'étude et à la recherche des monumens antiques. Cette étude lui fit prendre la résolution d'aller à Rome, et dans ce dessein il se défit d'un canonicat qu'il avoit à la Sainte-Chapelle de Dijon. Il demeura plusieurs années dans cette patrie des arts, jouissant de l'estime et de l'amitié d'un grand nombre de savans et de personnes distinguées. De retour en France, il cultiva les lettres jusqu'à sa mort, arrivée au village de Velley, en octobre 1701, à 78 ans. On a de lui, quelques écrits sur des matières d'érudition; entr'autres, l'*Explication d'un ancien Monument trouvé en Guienne*, Paris, in-4°; et un *Discours sur les Syrènes*, Paris, 1691, in-4.° Il y prétend qu'elles étoient des oiseaux, et non pas des poissons ou des monstres marins. Mais il est principalement connu par les relations qu'il entretenoit avec une partie des savans de l'Europe. Jamais on n'a tant écrit et tant reçu de lettres. Les cardinaux *Barbarigo* et *Noris*, le pape *Clément XI* avant son exaltation au pontificat, entretenoient avec lui une correspondance régulière. Ils aimoient en lui la pureté de ses mœurs, la douceur de son caractère généreux et obligeant, son zèle et sa constance dans l'amitié. *La Monnoie* fit cette Epitaphe singulière à l'abbé *Nicaise* :

Ci gît l'illustre abbé NICAISE,
Qui, la plume en main, dans sa chaise
Mettoit lui seul en mouvement,
Toscan, François, Belge, Allemand...
De tous côtés à son adresse,
Avis, Journaux, venoient sans cesse,
Gazettes, livres frais éclos,
Soit en paquets, soit en ballots...
Falloit-il écrire au Bureau
Sur un phénomène nouveau;
Annoncer l'heureuse trouvaille
D'un Manuscrit, d'une Médaille;
S'ériger en solliciteur
De louanges pour un Auteur;
D'*Arnauld* mort avertir la Trappe;
Féliciter un nouveau pape?
L'habile et fidelle Écrivain
N'avoit pas la goutte à la main.
C'étoit le Facteur du Parnasse.
Or gît-il, et cette disgrace
Fait perdre aux *Huets*, aux *Noris*,
Aux *Toinards*, *Cuper*, et *Leibnits*,
A *Basnage* le Journaliste,
A *Bayle* le Vocabuliste,
Aux Commentateurs *Grævius*,
Luhnius, *Perizonius*,...
Mainte curieuse riposte...
Mais nul n'y perd tant que la Poste.

NICANDRE, (*Nicander*) grammairien, poëte et médecin Grec, dans l'Ionie, demeura long-temps en Etolie, et s'acquit une grande réputation par ses ouvrages. Il ne nous reste de lui que deux excellens Poëmes, intitulés : *Theriaca et Alexipharmaca*, grec et latin, dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*. Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-folio, et séparément, par *Goris*, à Paris, 1557, in-4°, et à Florence, 1764, in-8°; traduits en françois par *Grevin*, Anvers, 1567, in-4.° Les anciens les citent souvent avec éloge. Il vivoit l'an 140 avant Jésus-Christ.

I. NICANOR, général des armées du roi de Syrie et grand ennemi des Juifs, vint d'abord en Judée par ordre de *Lysias*, régent du royaume pendant l'absence d'*Antiochus*, pour s'opposer aux entreprises de *Judas Macchabée*. Ce dernier l'ayant vaincu dans un premier combat, quoiqu'il n'eût que 7000 hommes, *Nicanor* plein d'admiration et de respect pour ce grand homme, se lia d'amitié avec lui. Cette liaison dura jusqu'à ce que ses envieux le calomnièrent auprès du roi, l'accusant de s'entendre avec *Judas Macchabée* pour le trahir. Le roi, ajoutant foi aux calomnies, écrivit à *Nicanor*, qu'il trouvoit fort mauvais qu'il eût fait alliance avec *Macchabée*; et lui ordonna de le faire prendre vif, et de l'envoyer pieds et mains liés à Antioche. *Nicanor* fut surpris et affligé de cet ordre; mais, ne pouvant résister à la volonté du roi, il chercha l'occasion de se saisir de *Judas*. Celui-ci se défiant de ses mauvais desseins, se retira avec quelques troupes, avec lesquelles il battit *Nicanor*, qui l'avoit poursuivi. Ce général, désespéré de voir échapper sa proie, vint au temple, et levant la main contre le saint lieu, il jura avec serment qu'il détruiroit le temple jusqu'aux fondemens, et qu'il en éléveroit un en l'honneur de *Bacchus*, si on ne lui remettoit *Judas* entre les mains. Ensuite ayant appris qu'il étoit sur les terres de Samarie, il résolut de l'attaquer avec toutes ses forces le jour du sabbat. Il marcha donc comme à une victoire assurée, au son des trompettes, contre *Judas*, qui ne mettant son salut qu'en Dieu, lui livra bataille, le défit, et lui tua 15000 hommes. *Nicanor* lui-même perdit la vie dans cette bataille, et son corps ayant été reconnu, *Judas* lui fit couper la tête et la main droite, qu'il fit porter à Jérusalem. Lorsqu'il fut arrivé, il rassembla dans le parvis du temple les prêtres et le peuple, et leur montra la tête de *Nicanor*, et cette main détestable qu'il avoit levée insolemment contre la maison du Dieu tout puissant. Puis, ayant fait couper en petits morceaux la langue de cet impie, il la donna à manger aux oiseaux. Sa main fut attachée vis-à-vis le temple, sa tête exposée aux yeux de tout le monde, comme un signe visible du secours de Dieu, l'an 162 avant J. C.

II. NICANOR, natif de l'isle de Chypre, fut un des *Sept Diacres* choisis par les Apôtres. On dit qu'il prêcha dans son pays, et qu'il y fut martyrisé.

NICANOR, *Voyez* I. SÉLEUCUS, et DÉMÉTRIUS, n.° III.

NICAUSIS, c'est le nom qu'on donne à la reine de Saba, qui vint rendre hommage à la sagesse de *Salomon*. Cette princesse le mit d'abord à l'épreuve par des questions obscures, pour s'assurer de ses lumières. *Salomon* satisfit pleinement à toutes ses difficultés. Il y a lieu de penser qu'il attira cette princesse au culte du vrai Dieu. La reine éblouie de tout l'éclat de la magnificence de *Salomon*, mais plus enchantée encore des charmes de sa sagesse, envia le bonheur de ceux qui pouvoient puiser sans cesse à cette source intarissable de lumières. Elle fit de magnifiques présens à ce roi, qui de son côté lui en offrit de plus grands, et la combla

d'honneurs. Les sentimens sont partagés sur le pays d'où vint cette reine : quelques-uns prétendent qu'elle régnoit en Arabie, et d'autres en Ethiopie. Ceux qui suivent ce dernier sentiment, disent que Saba est l'ancien nom de la ville de Meroë, ainsi nommée de la sœur de *Cambyse ;* que l'isle de Meroë est quelquefois comprise dans l'Ethiopie, qu'elle est au midi de la Palestine; et que l'eunuque baptisé par *Philippe*, étoit officier d'une princesse du même pays. Ceux qui la font venir d'Arabie, outre plusieurs raisons qu'ils apportent de leur sentiment, se fondent sur ce que les présens d'or, d'argent, d'aromates, de pierres précieuses que fit cette princesse à *Salomon*, se trouvent plus facilement dans l'Arabie que dans l'isle de Meroë.

NICÉARQUE, l'un des plus habiles peintres de l'antiquité. On admiroit sur-tout, I. Une *Vénus* au milieu de trois *Graces*. II. Un *Cupidon*. III. Un *Hercule* vaincu par l'*Amour*. Les auteurs anciens parlent de ces trois morceaux comme de trois chefs-d'œuvre.

I. NICÉPHORE, (Saint) martyr d'Antioche sous l'empereur *Valérien*, vers l'an 260, étoit simple laïque. Une amitié aussi tendre que chrétienne l'avoit lié avec le prêtre *Saprice*. Ils eurent le malheur de se brouiller, et la persécution s'étant allumée au moment de leur désunion, *Saprice* fut condamné à avoir la tête tranchée. Son ennemi fit tout ce qu'il put pour se réconcilier avec lui ; mais *Saprice* ne voulut point lui pardonner, et renonça à la religion chrétienne. Alors *Nicéphore* se déclara Chrétien, et eut la tête tranchée à la place de *Saprice*.

II. NICÉPHORE, (St.) patriarche de Constantinople, succéda à *Taraise* en 806. Il défendit avec zèle le culte des saintes Images, contre l'empereur *Léon l'Arménien*, qui l'exila en 815 dans un monastère, où il mourut saintement en 828, à 70 ans. On a de lui : I. *Chronologia tripartita*, traduite en latin par *Anastase* le Bibliothécaire. C'est une Chronologie depuis la création du monde jusqu'au temps où vivoit le Saint. On y a fait quelques additions dans les siècles postérieurs. Le Père *Goar* Dominicain, la publia à Paris en 1632, avec des notes à la suite de *George Syncelle*. On la trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans l'*Histoire Byzantine*, Venise, 1729. II. *Historiæ Breviarium*, publié par le P. *Petau*, en 1616, in-8°, et traduit par le président *Cousin*. Cet abrégé historique, écrit d'une manière trop sèche et trop succincte, mais exacte, s'étend depuis la mort de l'empereur *Maurice* jusqu'à *Léon IV :* il a été réimprimé au Louvre en 1648, in-folio, et fait partie de la *Byzantine*. III. La *Sticométrie*, c'est-à-dire l'énumération des livres sacrés ; elle est ordinairement jointe à la *Chronologie*. Les *Antirrhétiques* ou Écrits contre les Iconoclastes, dont quelques-uns se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*. La Présence réelle y est établie de la manière le plus claire et la plus précise. V. *Dix-sept Canons* insérés dans la Collection des Conciles, etc. Dom *Anselme Banduri* avoit projeté de donner une édition de tous les

ouvrages de *St. Nicéphore;* mais la mort l'en a empêché. Il en avoit publié en 1705 le *prospectus*, qui a été inséré tout entier dans la *Bibliothèque Grecque* de *Fabricius*, tome VI, page 640. Ces ouvrages sont des monumens de la saine critique et de l'érudition de *Nicéphore*, qui étoit aussi grand évêque, qu'écrivain judicieux. — Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE CALIXTE, dont nous avons une *Histoire Ecclésiastique* en grec, qui va jusqu'en 610, Paris, 1630, deux vol. in-fol. Celui-ci florissoit au XIVe siècle. On lui reproche d'être trop crédule. Il rapporte beaucoup de faits qui ressemblent à des fables.

III. NICÉPHORE, fils d'*Artabasde* et d'*Anne*, sœur de *Constantin Copronyme*, reçut le titre d'empereur, lorsque le sénat et le peuple de Constantinople l'eurent donné à son père en 472. *Constantin Copronyme* vint les attaquer, les vainquit et leur fit crever les yeux. *Nicéphore* avoit beaucoup de mérite, et il s'étoit signalé par son courage — Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE, second fils de *Constantin Copronyme*, honoré du titre de César par son père en 769. *Constantin VI*, son neveu, jaloux du crédit que ses talens et ses vertus lui donnoient à Constantinople, lui fit crever les yeux en 792; et, comme s'il eût été encore à craindre dans cet état, l'impératrice *Irène* le fit mourir, cinq ans après, à Athènes, où il avoit été exilé.

IV. NICÉPHORE Ier, empereur d'Orient, surnommé LOGOTHÈTE, auparavant intendant des finances et chancelier de l'empire, s'empara du trône en 802 sur l'impératrice *Irène*, qu'il relégua dans l'isle de Mételin. Il envoya des ambassadeurs à *Charlemagne*, et fit un traité avec ce prince pour régler les bornes de leurs empires. Un de ses premiers soins fut d'établir une chambre de justice contre ceux qui avoient pillé le peuple; mais, au lieu de rendre aux pauvres le bien qu'on leur avoit enlevé, il se l'appropria. Pour s'affermir sur le trône et perpétuer le sceptre dans sa famille, il déclara Auguste, l'an 802, son fils *Staurace*. Une telle précaution, loin d'arrêter les révoltes, ne fit qu'exciter les mécontens. Plusieurs périrent dans l'exil par le poison ou par le dernier supplice. Ces cruautés allumèrent la haine générale. Les troupes d'Asie proclamèrent empereur *Bardane*, surnommé *le Turc*, patrice et général d'Orient. Le nouvel empereur, désespérant de faire entrer Constantinople dans sa révolte, propose à *Nicéphore* de se dépouiller de la pourpre impériale, s'il veut lui accorder son pardon. L'empereur, prenant le masque de la clémence, se contente de l'enfermer dans un monastère; mais quelque temps après, il lui fait crever les yeux et poursuit ses complices. Des affaires importantes interrompirent ces exécutions. Les Sarasins ravagent la Cappadoce, prennent Thyane; *Nicéphore* marche contre eux, et est battu; il en obtint la paix en 804, moyennant un tribut annuel de 33 mille pièces d'or. Libre des horreurs de la guerre, il désola ses peuples pendant la paix. On établit un impôt sur toutes les denrées et sur tous les chefs de famille. Le droit de feu

toutes sortes de chiffres simples, traduite de l'italien d'*Antonio-Maria Cospi*, in-8°, 1641. II. La *Perspective curieuse*, ou *Magie artificielle des effets merveilleux de l'Optique*, avec la *Catoptrique* du P. *Mersenne*, Paris, 1652, in-folio. III. *Thaumaturgus Opticus*, in-folio, 1646. L'ouvrage précédent n'est qu'un essai, qui est beaucoup développé dans celui-ci.

II. NICERON, (Jean-Pierre) parent du précédent, né à Paris, comme lui, en 1685, entra dans la congrégation des Clercs réguliers de Saint-Paul, connu sous le nom de *Barnabites*. Après avoir professé les humanités, la philosophie et la théologie dans son ordre, il se consacra à la chaire, à la direction et au cabinet. Les langues vivantes et les langues mortes lui devinrent familières. Il s'adonna sur-tout avec succès à la bibliographie et à l'histoire littéraire. Il mourut à Paris le 8 juillet 1738, à 53 ans. Les gens de lettres le regrettèrent autant pour ses connoissances que pour la franchise et la bonté de son caractère. Gai sans la plus légère ombre de dissipation, il étoit sérieux quand il devoit l'être. Il parloit peu, mais bien, et toujours à propos. Quand la conversation étoit animée, il savoit y donner de nouveaux agrémens, par des saillies, ni étudiées, ni affectées. Quoiqu'il eût l'ouïe un peu dure, il ne répondoit jamais le contraire de ce qu'il falloit répondre, parce qu'il écoutoit avec tranquillité, et qu'il entendoit de l'esprit et des yeux. Il préféroit les conversations des gens de lettres, où il pouvoit s'instruire, à celles des gens du monde qui l'intéressoient peu. Il n'avoit cependant pas dans celles-ci un air emprunté; et dans les premières, il cherchoit plus à faire briller l'érudition des autres, qu'à montrer la sienne. Avec les jeunes gens, sur-tout, il s'étudioit à leur donner de l'esprit; et en général il savoit se proportionner à tous les esprits. Si son ardeur pour l'étude faisoit qu'il se trouvoit toujours bien dans son cabinet, la prudence guidoit néanmoins son travail. Il prévenoit l'épuisement et le dégoût, par des délassemens utiles, après lesquels il se remettoit à l'étude avec plus d'activité. Ami sincère, il se plaisoit à rendre service à tout le monde. Il paroissoit si indifférent pour tout ce qu'on appelle *Grandeurs*, que quoiqu'il eût vu sa famille illustrée par des alliances honorables, par des charges et des emplois de distinction, on ne l'entendit presque jamais en parler. Ses ouvrages sont : I. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la République des Lettres*, avec un *Catalogue raisonné de leurs Ouvrages*, à Paris, chez *Briasson*, in-12. Le premier volume de cette compilation parut en 1727. Les autres ont été donnés successivement jusqu'au 39e, qui a paru en 1738; le quarantième parut en 1739. On a donné, depuis, trois autres volumes, dans lesquels il y a plusieurs articles qui ne sont point du Père *Niceron*. Quoique son style soit négligé, et qu'il ne démêle pas avec beaucoup de finesse les caractères de ses différens personnages, on ne peut que louer son travail. Ses recherches sont en général utiles, et souvent curieuses. L'auteur ne promet dans

son

son titre que les Vies des *Hommes Illustres ;* mais il y a fait entrer une foule d'Auteurs, dont plusieurs ne sont que médiocres ou méprisables. Il est aisé de voir qu'il ne s'est jamais renfermé dans le plan annoncé par le titre de son livre, et qu'à mesure qu'il avoit rassemblé des faits sur un écrivain, il en publioit la vie, soit qu'il fût illustre ou obscur. Pour donner des Mémoires exacts et curieux, il auroit fallu lire avec soin les ouvrages de chaque auteur. Le Père *Niceron* l'a fait quelquefois ; mais, pressé de fournir sa carrière, il a souvent copié les fautes des journalistes et des bibliographes. Heureusement, dans des Supplémens donnés de loin en loin, il en a corrigé plusieurs, et a fait des additions importantes. On lui a encore reproché de n'avoir point gardé l'ordre des temps. Son recueil forme 44 volumes, parce que le dixième a deux parties qui se relient séparément. II. Le *Grand Fébrifuge, où l'on fait voir que l'*Eau commune *est le meilleur remède pour les Fièvres, et vraisemblablement pour la Peste ;* traduit de l'anglois de *Jean Hanckock*, in-12. Ce livre eut beaucoup de cours. La meilleure édition est celle de Paris, chez *Cavelier*, en 1730, sous le titre de *Traité de l'Eau commune*, en 2 vol. in-12. III. La *Conversion de l'Angleterre au Christianisme, comparée avec sa prétendue Réformation ;* traduite de l'anglois, in-8.° IV. Traduction des *Réponses de* Woodward *au docteur* Camérarius, *sur la Géographie Physique* ou *Histoire naturelle de la Terre*, in-4.° V. *Voyages de Jean Owington*, 1725... *Voyez* son *Eloge* (par l'abbé *Goujet*) dans le tome quarantième de ses *Mémoires pour l'Histoire des Hommes Illustres.*

NICET, (Flavius NICETIUS) l'un des plus éloquens orateurs et jurisconsultes des Gaules, sortoit d'une famille de sénateurs. A la cérémonie du consulat d'*Astère*, faite à Lyon en 449, il harangua le peuple, et l'enchanta par les agrémens de son éloquence. *Sidoine Apollinaire* étoit lié avec cet homme célèbre, et trouvoit en lui un conseil dans les affaires les plus épineuses, et un encouragement dans le travail. Ses talens étoient relevés par toutes les qualités du cœur, et sur-tout par une grande modestie.

I. NICETAS, (St.) de Césarée en Bithynie, souffrit beaucoup sous l'empire de *Léon l'Arménien*, qui le persécuta pour ses vertus et son zèle pour la Foi et pour le culte des saintes Images. Il fut abbé des Acemètes, dans le monastère de Médicée sur le Mont Olympe, et mourut en 824.

II. NICETAS-SERRON, diacre de l'Eglise de Constantinople dans le 11e siècle, puis évêque d'Héraclée, est connu par plusieurs ouvrages. On lui attribue : I. Une *Chaîne* des Pères Grecs sur le livre de *Job*, Londres, 1637, in-folio, en grec et en latin. II. Une autre sur les *Pseaumes.* III. Une troisième sur le *Cantique des Cantiques.* IV. Des *Commentaires* sur une partie des Œuvres de *St. Grégoire* de Nazianze. Il recueillit dans ces différentes compilations, les passages des plus savans écrivains de l'Eglise Grecque.

III. NICETAS-ACHOMINATE, historien Grec, surnommé *Choniate*, parce qu'il étoit de Chone ville de Phrygie, exerça des emplois considérables à la cour des empereurs de Constantinople. Après la prise de cette ville par les François en 1204, il se retira à Nicée, où il mourut en 1206. On a de lui : I. Une *Histoire* depuis 1118 jusqu'à 1205. Cet ouvrage, traduit en latin par *Jérôme Wolf*, et en françois par le président *Cousin*, est plus agréable dans ces copies que dans l'original. Son style est emphatique, obscur, embarrassé ; mais il y a assez d'exactitude dans les faits. On le trouve dans le corps de l'*Histoire Byzantine*, édition du Louvre, où on l'imprima en 1657, in-folio. II. *Trésor* ou *Traité de la Foi Orthodoxe*, et d'autres ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec NICETAS le Paphlagonien, né à Constantinople dans le 9e siècle, et auteur d'une Vie de *St. Ignace*, patriarche de Constantinople, publiée par *Mulius*, évêque de Termoli, à Ingolstadt, en 1504.

I. NICIAS, capitaine Athénien, s'éleva par son mérite aux premières places de sa patrie. Il se signala dans la guerre du *Péloponnèse*, qu'il eut la gloire de terminer. La République ayant résolu d'armer contre la Sicile, il fut nommé général avec *Eurimédon* et *Démosthènes*. Ces trois généraux formèrent le siége de Syracuse, qui se défendit pendant plus de deux ans sans se rendre. La consternation se mit parmi les assiégeans. Résolus de lever le siége et de se retirer, ils hasardent en vain un combat sur mer, pour forcer les passages que l'ennemi tenoit fermés. Ils sont obligés de se sauver par terre. L'armée, épuisée de fatigues, est accablée par les Syracusains. *Démosthènes* et *Nicias* se rendent avec le reste de leurs troupes, à condition qu'on leur laissera la vie, et qu'on ne pourra les retenir dans une prison perpétuelle. On le leur promet, et on les met à mort l'an 413 avant J. C. Athènes pleura sur-tout *Nicias*, guerrier aussi prudent que brave. Il étoit respecté par ses compatriotes et craint par ses ennemis. On connoît encore deux *Nicias* fort célèbres, l'un peintre à Athènes, qui réussissoit surtout à peindre les femmes. *Pline* dit qu'il travailloit avec tant d'application, que souvent il oublioit de manger. L'autre étoit un grammairien, ami de *Pompée* et de *Cicéron*, qui en parle avec éloge dans une lettre à *Atticus*, et dans une autre à *Dolabella*.

II. NICIAS d'Athènes, célèbre peintre, fut le premier qui trouva l'art des enfoncemens, et de procurer ainsi à ses figures des reflets, des ombres, et ces arrondissemens de traits qui en font le charme : il peignoit supérieurement les femmes. Il refusa 60 talens d'un tableau où il avoit représenté l'enfer, tel qu'il est décrit par *Homère*, préférant en faire don à sa patrie. On admiroit encore de lui une dryade que *Silanus* apporta de Grèce à Rome, avec un *Bacchus* du même artiste, qui fut placé dans le temple de la *Discorde*. *Nicias* vivoit 330 ans avant J. C. Il avoit été élève d'*Antidotus*.

I. NICOCLÈS, fils et successeur d'*Evagoras*, roi de Chypre et de Salamine l'an 374 avant

J. C., étoit un prince magnifique et voluptueux. C'est à lui qu'*Isocrate* adresse ses deux Discours intitulés : *Nicoclès*.

II. NICOCLÈS, roi de Paphos, régnoit sous la protection de *Ptolomée*, fils de *Lagus;* mais il abandonna le parti de son bienfaiteur pour prendre celui d'*Antigone*. *Ptolomée* voulant intimider les princes qui auroient pu suivre son exemple, chargea quelques officiers qu'il avoit en Chypre de le faire mourir. Ceux-ci ne pouvant se résoudre à exécuter cet ordre par eux-mêmes, pressèrent vivement *Nicoclès* de les prévenir par une mort volontaire. C'est le parti qu'il prit; et se voyant sans ressource, il se tua lui-même. La reine ne pouvant survivre à sa douleur, après avoir donné de sa propre main le coup mortel à ses filles, et avoir exhorté les autres princesses ses belles-sœurs, à ne pas survivre au malheur qui venoit d'arriver au roi leur frère, s'ôta la vie aussi à elle-même. La mort de ces princesses fut suivie de celle de leurs époux, qui, avant de se tuer, mirent le feu aux quatre coins du palais. Telle fut l'horrible et sanglante tragédie qui se passa en Chypre, l'an 310 avant J. C.

III. NICOCLÈS, poëte ancien, dont on a souvent répété ce sarcasme contre les médecins. « Ils sont heureux, disoit-il dans une de ses pièces, parce que la lumière éclaire leurs succès, et que la terre cache leurs fautes. »

NICOCRATE, *Voyez* les Tables Chronologiques, *article* ARGOS.

NICOCRÉON, *Voyez* ANAXARQUE.

NICODÊME, disciple de J. C. étoit un sénateur Juif de la secte des Pharisiens. Le Sauveur ayant annoncé qu'il falloit renaitre de nouveau pour entrer dans le Ciel, *Nicodême* fut étonné; mais le divin Maître voulut bien lui dire qu'il étoit question de la renaissance spirituelle, qui devoit se faire par le Baptême : dès-lors *Nicodême* s'attacha à lui, et devint un de ses plus zélés disciples, mais en secret. Il se déclara ouvertement, lorsqu'il vint avec *Joseph* d'Arimathie pour rendre les derniers devoirs à J. C. crucifié. Ils embaumèrent son corps et l'enterrèrent. L'Ecriture ne nous apprend plus rien de *Nicodême*. La tradition ajoute, qu'ayant reçu le baptême, avant ou après la passion, les Juifs le déposèrent de sa dignité de sénateur, l'excommunièrent et le chassèrent de Jérusalem. Ils vouloient même, dit-on, le faire mourir; mais, en considération de *Gamaliel* son parent, ils se contentèrent de le charger de coups et de piller son bien : alors il demeura jusqu'à sa mort chez *Gamaliel*, qui le fit enterrer auprès de *Saint Etienne*. Leurs corps furent trouvés en 415, avec celui de *Gamaliel*. Il y a un Evangile sous le nom de *Nicodême*, plein d'erreurs et de faussetés, qui a été composé par les Manichéens.

I. NICOLAÏ, (Nicolas de) gentilhomme Dauphinois, mort à Paris en 1583, mit au jour, en 1568, l'Histoire de ses voyages, sous le titre de *Discours et Histoire véritable des navigations et voyages faits en Turquie*,

réimprimés à Anvers, 1586, in-folio, avec des figures, qui rendent ce livre cher : elles sont en bois, et gravées d'après *le Titien*. L'Histoire est assez curieuse, mais elle est quelquefois inexacte.

II. NICOLAÏ, (Philippe) Luthérien emporté, né dans le Landgraviat de Hesse, vers la fin du 16e siècle, connu par deux Satires atroces contre le pontife Romain, intitulées : l'une, *De duobus Antichristis, Mahumete et Pontifice Romano*, Marpurg, 1590, in-8.o L'autre, *De Antichristo Romano perditionis filio Conflictus*, Rostoch, 1609, in-8.o L'exactitude avec laquelle on a supprimé ces deux libelles, les a rendus rares, sur-tout le premier, et ils ne méritent guère d'être recherchés.

III. NICOLAÏ, (Jean) Dominicain, né à Monza dans le diocèse de Verdun, en 1594, prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1632. Pendant 20 ans qu'il professa la théologie à Paris, il se distingua également par ses lumières et par ses vertus. Il mourut le 7 mai 1673, à 78 ans, dans le couvent de Saint-Jacques dont il avoit été prieur. On a de lui : I. Une excellente édition de la *Somme de St. Thomas*, avec des notes, et de tous les ouvrages de ce saint docteur, Lyon, 1660 et années suivantes, 19 volumes in-folio. Il avoit passé une partie de sa vie à concilier les principes de ce Père, avec ceux des théologiens qui ne sont pas de son école. II. Cinq *Dissertations* pleines d'érudition, sur plusieurs points de la discipline ecclésiastique, contre *Launoy*, in-12. L'auteur critiqué répondit brutalement, qu'*il craignoit moins sa plume que son canif.* III. *Judicium, seu Censorium Suffragium de propositione Antonii Arnaldi*, in-4.o C'est le jugement de la faculté de théologie de Paris, contre la proposition d'*Arnauld*, *Defuit Gratia Petro*, etc. Le Père *Nicolaï* donna aussi cet écrit en françois, sous le titre d'*Avis délibératif ;* et il combattoit la doctrine de *Jansénius*, quoiqu'il fit profession de soutenir celle des Thomistes, et de rejeter les sentimens de *Molina*. IV. *Ludovici Justi XIII triumphalia Monumenta*. C'est un Poëme latin de *Charles Beys*, que *Nicolaï* traduisit en françois. Cet ouvrage semé d'emblêmes, de figures et de vers latins et françois, les uns et les autres assez mauvais, valut à l'auteur une pension de 600 liv. V. Des *Thèses* sur la grace, attaquées par *Nicole* dans la *Causa Arnaldina*. VI. Quelques autres écrits, où il s'éloigne quelquefois des sentimens reçus. —On trouve encore *Philippe* et *Michel Nicolaï*, professeurs de théologie renommés, dont on a des Ouvrages. Le premier mourut en 1608; le second en 1656, à Tubinge.

I. NICOLAS, prosélyte d'Antioche, qui de Païen s'étant fait Juif, embrassa ensuite la religion Chrétienne, et fut choisi pour être un des *Sept* premiers *Diacres* de l'Eglise de Jérusalem. La mémoire de ce diacre est flétrie par l'accusation vraie ou fausse, intentée contre lui, d'être l'auteur, ou du moins d'avoir donné occasion à la secte des *Nicolaïtes*. Ceux qui le font coupable, prétendent que *Nicolas* ayant été blâmé par les Apôtres de ce qu'il

avoit repris sa femme, dont il s'étoit séparé pour garder la continence, se fit des principes opposés à la vérité et à la pureté, et se livra aux derniers excès. D'autres soutiennent avec plus de raison, qu'il ne donna jamais dans ces abominations ; mais que quelques libertins, abusant de certaines expressions équivoques échappées à *Nicolas*, avoient donné lieu à une hérésie qu'ils appelèrent de son nom pour l'accréditer. On dit que *Nicolas* fut établi évêque de Samarie. Les sectaires qui se parèrent de son nom, avoient des sentimens extravagans sur la Divinité et sur la création. Ils admettoient la communauté des femmes, et pratiquoient sans scrupule toutes les impiétés du Paganisme.

II. NICOLAS, (St.) évêque de Myre en Lycie, étoit honoré par un culte public dès le 6e siècle ; mais il n'y a rien de bien certain sur les circonstances de sa vie et de sa mort. On trouve une bonne Dissertation sur *Saint Nicolas*, dans les *Mémoires de Littérature et d'Histoire* du Père *Desmolets*, tome I, page 106. Il y est prouvé contre *Tillemont* et *Baillet*, que le saint évêque de Myre vivoit sous *Constantin le Grand*, et qu'il assista au premier concile général de Nicée. *Voyez* aussi son *Histoire*, par D. *Delisle*, 1745, in-12.

III. NICOLAS DE TOLENTIN, (St.) né à Tolentin en 1239, fut chanoine de cette ville. Il entra ensuite dans l'ordre des *Augustins*, et s'acquit une grande réputation par ses austérités. Il mourut à Tolentin le 10 septembre 1310, et fut inscrit peu de temps après dans le catalogue des Saints.

IV. NICOLAS Ier, dit *le Grand*, étoit fils de *Théodore*, et diacre de l'Eglise de Rome, sa patrie. Il fut élu pape après *Benoît III*, le 24 avril 858, et fut sacré le même jour dans l'Eglise de Saint-Pierre, en présence de l'empereur *Louis II*. Il envoya des légats à Constantinople en 860, pour examiner l'affaire de *St. Ignace*, et frappa d'anathème *Photius*. Cette démarche fut l'origine du schisme déplorable qui subsiste encore entre l'Eglise Grecque et l'Eglise Latine. *Nicolas*, animé par un zèle ardent, excommunia ensuite *Lothaire*, roi de Lorraine, et *Valdrade*, concubine de ce prince. Les évêques de France n'eurent aucun égard à ses censures, et ne voulurent pas le reconnoître pour juge. Les soins que se donna le pape pour la propagation de la Foi, produisirent la conversion de *Bogoris*, roi des Bulgares. Ce prince embrassa la religion Chrétienne, avec une partie de sa nation, en 865. Il envoya l'année d'après son fils à Rome, accompagné de plusieurs seigneurs, chargés de demander des évêques et des prêtres, et de consulter le pape sur plusieurs questions de religion. *Nicolas* fit une ample réponse à leur consultation, et leur accorda tout ce qu'ils demandoient. Il envoya en même temps trois légats à Constantinople ; mais, ayant été arrêtés et maltraités sur les frontières de l'Empire, ils furent obligés de revenir sur leurs pas. Les affaires venoient de changer de face à Constantinople. *Photius* triomphoit ; il assembla un concile,

dans lequel il prononça une sentence de déposition contre *Nicolas* et d'excommunication contre ceux qui communiqueroient avec lui. Ce schismatique prétendoit que *quand les Empereurs avoient passé de Rome à Constantinople, la primauté de l'Eglise Romaine et ses priviléges avoient passé à l'Eglise de Constantinople.* Le pape écrivit aux évêques de France en 867, pour les informer de ces prétentions extravagantes, des calomnies que les Grecs vomissoient contre l'église de Rome, et des reproches injustes qu'ils lui faisoient. « Avant que nous leur eussions envoyé nos légats, dit le pape, ils nous combloient de louanges et relevoient l'autorité du St. Siége : mais depuis que nous avons condamné leurs excès, ils ont parlé un langage tout contraire, et nous ont chargé d'injures : et n'ayant trouvé, graces à Dieu, rien de personnel à nous reprocher, ils se sont avisés d'attaquer les traditions de nos Pères, que jamais leurs ancêtres n'ont osé reprendre. » Il mourut le 13 novembre de la même année, regardé comme un des plus grands pontifes. Son zèle, sa fermeté, sa charité, lui ont mérité une place dans le Martyrologe Romain. On a de lui un grand nombre de *Lettres* sur différens points de morale et de discipline, qu'on a recueillies à Rome, en 1542, in-folio.

V. NICOLAS II, (GERARD *de Bourgogne*) étoit né dans cette province. Ses talens et ses vertus le firent élever sur le siége de Florence, et ensuite sur celui de Rome, où il fut placé le 28 décembre 1058, et couronné le 18 janvier 1059. C'est le premier pape dont l'Histoire ait marqué le couronnement. Une faction lui opposa *Jean* évêque de Vélétri, connu sous le nom de *Benoît X*, mais il le fit déposer par les évêques de Toscane et de Lombardie assemblés à Sutri. Un second concile convoqué à Rome, régla qu'à la mort du pape les évêques-cardinaux traiteroient ensemble les premiers de l'élection, qu'ils y appelleroient ensuite les clercs-cardinaux, et enfin que le reste du clergé et du peuple y donneroit son consentement. « On choisira, ajoute le Décret, dans le sein de l'Eglise même, s'il s'y trouve un sujet capable ; sinon, dans un autre : sauf l'honneur dû à notre cher fils *Henri*, qui est maintenant roi, et qui sera, s'il plaît à Dieu, empereur, comme nous lui avons déjà accordé ; et on rendra le même honneur à ses successeurs, à qui le saint-Siége aura personnellement accordé le même droit. » *Nicolas* passa ensuite dans la Pouille à la prière des Normands, qui lui restituèrent les domaines de l'Eglise Romaine dont ils s'étoient emparés. Le pape y fit un traité avec eux, après avoir levé l'anathème qu'ils avoient encouru. *Richard* l'un de leurs chefs, fut confirmé dans la principauté de Capoue, qu'il avoit conquise sur les Lombards. *Robert Guichard* autre chef de ces conquérans, fut confirmé dans le duché de la Pouille et de la Calabre, et dans ses prétentions sur la Sicile qu'il enlevoit aux Sarasins. Il promit au pape une redevance annuelle, et se rendit son vassal. C'est l'origine du royaume de Naples, selon *Fleuri*.

Les Normands travaillèrent aussitôt à délivrer Rome des seigneurs qui la tyrannisoient depuis si long-temps, et à raser les forteresses qu'ils avoient aux environs. *Nicolas* mourut peu de temps après, en 1061, avec la réputation d'un assez bon politique. Il garda le siége de Florence pendant son pontificat. On a de lui, neuf *Lettres* concernant les affaires de France.

VI. NICOLAS III, (*Jean* GAETAN) de l'illustre famille des *Ursins*, étoit cardinal-diacre, lorsqu'il obtint la tiare le 25 novembre 1277, après *Jean XXI*. Sa prudence étoit si connue, qu'avant son élection on ne l'appeloit que le *Cardinal composé*, CARDINALIS COMPOSITUS. Il travailla avec zèle à la conversion des schismatiques et des Païens. Il envoya des légats à *Michel Paléologue* empereur d'Orient, et des missionnaires en Tartarie, mais ses soins produisirent peu de fruit. Ce pontife avoit de grandes qualités, mais son attachement excessif à ses parens, et les injustices qu'il commit pour les enrichir, ternirent l'éclat de ses vertus. Il ne s'oublia pas moins dans la haine injuste qu'il conçut contre *Charles d'Anjou* roi de Sicile qui avoit méprisé son alliance. Il obligea ce roi à se démettre de ses charges de vicaire de l'Empire et de gouverneur de Rome. Sa vengeance n'étant pas encore assouvie, il fit, dit-on, avec le roi d'Aragon une ligue, qui produisit bientôt après l'horrible massacre connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes*. *Nicolas* ne fut cependant ni témoin, ni complice de cette barbarie, qui, selon *Voltaire* même, ne fut pas préméditée. Il étoit mort deux ans auparavant, d'une attaque d'apoplexie, le 22 août 1280. Ce pontife aimoit la vertu et les lettres, et les récompensoit dans ceux qui les cultivoient. On lui attribue un traité, *De electione dignitatum*.

VII. NICOLAS IV., (N. *de* RUBEIS) général des Frères Mineurs, sous le nom de *Frère Jérôme*, né à Ascoli dans la Marche d'Ancone, fut élevé sur le siége pontifical le 22 février 1288. Il renonça deux fois à son élection, et n'y consentit qu'avec beaucoup de peine. Le commencement de son pontificat fut marqué par une ambassade d'*Argon*, kan des Tartares. Ce prince demandoit le baptême, et promettoit de faire la conquête de Jérusalem pour les Chrétiens; mais ces projets s'évanouirent. La Palestine étoit alors en proie à la fureur des Musulmans. Acre fut prise et pillée; les Chrétiens de Tyr abandonnèrent leur ville sans la défendre: enfin les Latins perdirent tout ce qui leur restoit dans ce pays. A ces nouvelles, *Nicolas* redoubla ses efforts pour exciter le zèle des princes Chrétiens. Il donna des Bulles pour une nouvelle Croisade; il fit assembler des conciles: mais sa mort, arrivée le 4 avril 1292, après quatre ans de règne, rendit tous ses soins inutiles. Ce pontife joignoit à des intentions pures, les talens nécessaires pour remplir sa place. Il savoit ce qu'on pouvoit savoir de son temps. Il érigea en 1289, l'université de Montpellier, et composa plusieurs ouvrages: I. Des *Commentaires* sur l'Écriture. II. — sur le

Maître des *Sentences*. III. Plusieurs *Bulles* en faveur des Franciscains ses confrères, etc.

VIII. NICOLAS V, (*Thomas de* SARZANNE) cardinal, évêque de Bologne, né dans un bourg près de Luni, fut élu pape malgré lui après *Eugène IV*, le 16 mars 1447. Son premier soin, dès qu'il fut assis sur le trône pontifical, fut de travailler à la paix de l'Eglise et de l'Italie : il y réussit heureusement. Les Allemands le reconnurent, et renoncèrent à toute communication avec l'antipape *Félix IV*. *Charles VIII*, roi de France, approuva aussi cette élection, et envoya rendre obéissance au nouveau pape par une magnifique ambassade, que *Mézerai* croit avoir donné lieu à la pompe et à la dépense de ces grandes ambassades d'obédience, que les rois envoient à chaque mutation de pontife. L'antipape *Félix* se prêta à la paix, et fut traité généreusement par *Nicolas*, qui le nomma doyen des cardinaux. Cette modération lui acquit l'estime et l'amitié des grands. Les princes d'Italie se reprochèrent d'être en guerre, tandis que Dieu donnoit la paix à son Eglise après un schisme aussi long que déplorable. L'année 1450 fut célèbre par l'ouverture du Jubilé. Cette solennité attira tant de monde à Rome, que plusieurs personnes furent étouffées dans les églises et ailleurs. (*Voy.* FRÉDERIC IV, n.° V.) Jusqu'alors *Nicolas* avoit gouverné avec beaucoup de bonheur ; mais la conjuration formée contre lui et contre les cardinaux par un *Etienne Porcario*, et la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, empoisonnèrent sa félicité. Il avoit exhorté pendant long-temps les princes et les peuples à secourir les Grecs, mais son zèle ne produisit aucun fruit. Les malheurs des Chrétiens Orientaux lui causèrent une tristesse si vive, qu'il en mourut le 24 mars 1455, à 57 ans, après avoir tenu huit ans le saint-Siége. Les belles-lettres, ensévelies pendant plusieurs siècles sous la barbarie Gothique, ressuscitèrent avec éclat. *Nicolas* les cultiva, et répandit ses bienfaits sur ceux qui s'y consacrèrent. Sa bibliothèque fut enrichie des plus beaux manuscrits grecs et latins, recueillis par son ordre dans tous les lieux du monde. Il fit traduire les ouvrages grecs, et récompensa magnifiquement ceux à qui il confioit ces traductions et la recherche des livres. On prétend qu'il promit cinq mille ducats à celui qui lui apporteroit l'Evangile de *St. Matthieu* en hébreu. Des ouvrages publics élevés à Rome et ailleurs, des palais, des Eglises, des Ponts, des fortifications, les Grecs réfugiés et les pauvres gentilshommes secourus avec libéralité, les filles mariées honorablement, les bénéfices et les charges conférés au seul mérite : tout dépose en faveur de l'inclination de ce pontife pour le bien du peuple, pour l'honneur des lettres et pour la gloire de la Religion. Les bons citoyens qui voudront connoître plus particulièrement *Nicolas V*, doivent consulter sa *Vie* publiée en 1742, à Rome, in-4°, en latin, par l'abbé *Georgi*, chapelain de *Benoît XIV*. Cet ouvrage intéressant, composé sur les monumens les plus authentiques, fait honneur au héros et au panégyriste.

IX. NICOLAS DE DAMAS, philosophe, poëte et historien du temps d'*Auguste*, et l'un des plus savans hommes de son siècle, jouit d'une grande réputation. Il ne nous reste que des fragmens de ses Ouvrages, publiés par *Henri de Valois*, à Paris, 1634, vol. in-4.°

X. NICOLAS *le Grammairien*, patriarche de Constantinople en 1084, s'employa fortement avec l'empereur *Alexis Comnène*, pour dissiper une secte qui s'étoit formée d'une espèce de Manichéens, depuis plusieurs années. Il mourut en 1111. On a de lui, des *Décrets* et une *Epître synodale* dans les *Basiliques* de *Fabrot*. — Il faut le distinguer du patriarche NICOLAS, que *Léon VI* empereur de Constantinople fit déposer, parce qu'il avoit excommunié ce prince qui convoloit en quatrièmes noces.

XI. NICOLAS DE CLAIRVAUX, fut disciple et secrétaire de *St. Bernard*. Il se retira ensuite dans le monastère de Montiramey, où il mourut vers 1180. On a de lui, un volume de *Lettres* qui sont utiles pour la connoissance des affaires de son temps. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

XII. NICOLAS DE MÉTHONE, ainsi appelé, parce qu'il étoit évêque de cette ville, qu'il régla selon les Canons et qu'il édifia par ses vertus, dans le 11e siècle. Il l'éclaira aussi par sa science. On trouve dans l'*Auctuarium* de la Bibliothèque des Pères, un *Traité* de cet évêque *sur la vérité du Corps et du Sang de* Jésus-Christ *en l'Eucharistie* : et dans ALLATIUS un *Traité de la Procession du Saint-Esprit*.

XIII. NICOLAS DE CUSA, *Cusanus*, né en 1401 à Cusa, village situé sur la Moselle, au diocèse de Trèves, étoit fils d'un pêcheur. Le comte de *Manderscheidt* l'ayant pris à son service dès son enfance, lui trouva des dispositions, et l'envoya à Deventer pour le faire étudier. *Nicolas de Cusa* fit des progrès considérables. Il fréquenta ensuite les plus célèbres universités d'Allemagne et d'Italie, prit à Padoue le bonnet de docteur en droit canon, à l'âge de 22 ans, et se rendit habile non-seulement dans les langues, mais aussi dans les sciences. Il se passionna sur-tout pour la scolastique et pour la métaphysique ancienne, qui domine un peu trop dans ses ouvrages. Ce défaut les rend obscurs et abstraits, quoiqu'ils soient écrits d'ailleurs d'un style net et facile, sans affectation et sans vains ornemens. Il paroît constant qu'il n'a fait profession dans aucun ordre religieux. Il devint curé de Saint-Florentin à Coblentz, puis archidiacre de Liége. Il assista en cette qualité, l'an 1431, au concile de Basle, dont il fut un des plus grands défenseurs. *Eugène IV* instruit de son mérite, se l'attacha et l'envoya en qualité de légat à Constantinople, puis en Allemagne et en France. Après la mort de ce pape, *Cusa* se retira dans son archidiaconé de Liége. Mais *Nicolas V*, zélé protecteur des gens de lettres, le tira de la retraite pour l'honorer de la pourpre en 1448, et lui donna l'évêché de Brixen dans le Tirol. Le nouveau cardinal assista à l'ou-

verture du Jubilé, en 1450, et fut envoyé légat *à latere*, vers les princes d'Allemagne, pour les porter à faire la paix entre eux et à tourner leurs armes contre *Mahomet II*, qui menaçoit la Chrétienté. Il fit publier en même temps dans ce pays les indulgences du Jubilé, et se comporta dans sa légation avec tant de prudence, de vertu et de désintéressement, qu'il mérita l'estime et la vénération des peuples. Rien n'étoit plus simple que son équipage. Il étoit monté sur une mule. Son domestique étoit très-peu nombreux. Sa cour n'étoit pas composée de flatteurs, mais de gens de lettres. Les princes et les prélats alloient au-devant de lui avec une foule de peuple, et *Cusa* n'en étoit que plus modeste. Il refusa tous les présens qui lui furent offerts, et voulut que ceux de sa suite l'imitassent dans ce désintéressement. L'Allemagne ne l'admira pas moins, lorsqu'il y fut envoyé de nouveau, en qualité de légat, par les papes *Calixte III* et *Pie II*. Ce dernier pontife fit ce qu'il put pour reconcilier *Cusa* avec l'archiduc *Sigismond*, qui s'étoit brouillé avec lui à l'occasion d'un monastère où le cardinal avoit voulu introduire la réforme en retournant à Rome avec *Calixte III*. *Sigismond* fit les plus belles promesses; mais à peine le cardinal *de Cusa* eut-il remis le pied dans son diocèse, qu'il fut enlevé et mis en prison par ordre de l'archiduc. Dès ce moment on cessa l'office divin dans presque tout son diocèse. Le pape excommunia *Sigismond*, et celui-ci relâcha enfin le cardinal *de Cusa*, à des conditions injustes et très-dures. Ce grand homme, rendu à ses ouailles, mourut quelque temps après à Todi, le 11 août 1454, à 53 ans. Toutes ses Œuvres furent imprimées à Basle, en 1565, en 3 tomes in-folio. On trouve dans le premier vol. : I. Les *Traités Théologiques* sur les *Mystères*. II. Trois livres *De la docte ignorance*, dont il fait l'apologie. III. Un écrit touchant la *Filiation de Dieu*. IV. Des *Dialogues* sur la *Genèse* et sur la *Sagesse*.... Le deuxième volume comprend : I. De savantes *Exercitations*. II. La *Concordance Catholique*, en trois livres. III. Plusieurs Traités de controverse, dont l'un, intitulé l'*Alcoran criblé*, offre sous un titre bizarre des choses judicieuses; et l'autre intitulé *Conjectures sur les derniers Temps*, traduit en françois, 1700, in-8°, est une rêverie extravagante. L'auteur y place la défaite de l'*Antechrist* et la glorieuse résurrection de l'Eglise avant l'année 1734. Le troisième volume renferme des ouvrages de *Mathématiques*, de *Géométrie* et d'*Astronomie*. On sait que le cardinal *de Cusa* tâcha de ressusciter l'hypothèse du mouvement de la terre, oubliée depuis *Pythagore*; mais ses efforts eurent peu de succès; *Copernic* et *Galilée* furent plus heureux. C'étoit un homme savant et pieux, possédé de cette heureuse avidité de savoir qui fait tout embrasser, mais en même temps un esprit faux et visionnaire, qui se laissoit dominer par une imagination déréglée. Il fut singulier dans ses sentimens, subtil jusqu'à se rendre inintelligible, ennemi du naturel et du simple, amateur de l'allégorie jusqu'au plus ridicule excès. Sa *Vie* a été imprimée à Trèves, en

1730, par le P. *Hartzheim*, Jésuite : elle est en latin et sagement écrite. *Voy.* l'art. I. CHANLIER, à la fin.

XIV. NICOLAS DE LYRE ; ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville de Normandie au diocèse d'Evreux. On a dit qu'il étoit né Juif, et qu'il avoit commencé d'étudier sous les rabbins : mais le Père *Berthier* révoque en doute cette origine hébraïque. Quoi qu'il en soit, la grace ayant touché son cœur, il prit l'habit des Frères Mineurs l'an 1291. Il vint à Paris, où il fut reçu docteur, et expliqua long-temps l'Écriture-Sainte dans le grand couvent de son ordre. Ses talens lui concilièrent l'estime de la reine *Jeanne*, comtesse de Bourgogne, femme du roi *Philippe V*, dit *le Long*. Cette princesse le nomma parmi les exécuteurs de son testament fait l'an 1325. Il mourut à Paris le 23 octobre 1340, dans un âge avancé, après avoir été provincial de son ordre. On a de lui : I. Des *Postilles* ou petits *Commentaires* sur toute la Bible, qui ont été autrefois très-consultés. L'édition la plus rare est de Rome, 1472, en sept tomes in-folio; et la meilleure, d'Anvers, 1634, six vol. in-fol. Ces Commentaires sont refondus dans la *Biblia maxima*, à Paris, 1660, 19 vol. in-folio. Il y en a une traduction françoise, Paris, 1511 et 1512, cinq vol. in-folio. La méthode de *Nicolas de Lyre* est estimable. Le sens littéral est son premier objet : viennent ensuite les divers sentimens des rabbins ; et il ne manque pas de les réfuter, quand ils mêlent des fables aux vérités des livres saints. On peut lui reprocher qu'à cet égard il entre quelquefois dans des détails inutiles. On trouve aussi qu'il n'est pas assez en garde contre la philosophie de son temps ; il la ramène fréquemment, il subtilise trop, et s'appuie souvent sur *Aristote*. II. Une *Dispute* contre les Juifs, in-folio. III. Un *Traité* contre un Rabbin, qui se servoit du Nouveau Testament pour combattre la religion Chrétienne, et d'autres ouvrages. Cet auteur possédoit la langue hébraïque, aussi bien qu'on pouvoit la posséder dans un temps où cette étude n'étoit pas commune. Il étoit d'ailleurs simple, modeste et très-attaché à son ordre et à l'église. On lui donna dans les écoles le titre de *Docteur utile* : dénomination aussi vraie que peu fastueuse.

XV. NICOLAS DE PISE, architecte et sculpteur, florissoit au milieu du XIIIe siècle. C'est lui qui construisit à Boulogne l'église et le couvent des Frères Prêcheurs, après avoir fini un tombeau de marbre pour ensévelir le corps de *St. Dominique*, instituteur de cet ordre ; il fut aussi fort employé à Pise et dans plusieurs autres villes célèbres d'Italie.

XVI. NICOLAS EYMERICK, Dominicain de Gironne, mort dans sa patrie en 1399, fut inquisiteur général contre les Vaudois sous le pape *Innocent VI*, puis chapelain de *Grégoire XI* et juge des causes d'hérésie. Son principal ouvrage est intitulé : *Le Directoire des Inquisiteurs*. Cet ouvrage, imprimé à Rome, 1687, in-folio ; et à Venise, 1607, offre des maximes ex-

traordinaires, développées dans des Commentaires qui ne le sont pas moins. Des trois parties qui composent ce livre, la première est consacrée à établir le pouvoir de l'Inquisition sur les hérétiques et les fauteurs d'hérésie; et la dernière explique la forme de procéder contre eux. Les particuliers ne sont pas seulement soumis à ce tribunal; le *Directoire* y soumet les rois eux-mêmes. Il est vrai que ceux-ci sont jugés secrètement. Les ennemis de l'Inquisition ont ajouté que le Saint-Office députoit des *Clément*, des *Barrière*, des *Ravaillac*, pour exécuter ses sentences. C'est une calomnie absurde. Quelle puissance pourroit souffrir ce tribunal dans ses états, s'il se permettoit des choses si abominables? Il eût été plus sage de faire sentir les conséquences dangereuses que peuvent avoir les principes du *Directoire*, sans ajouter des mensonges ridicules, qui ne prouvent rien, parce qu'ils prouvent trop. M. l'abbé *Morellet* a donné, en 1762, in-12, un Abrégé du *Directoire* et du *Commentaire*.

XVII. NICOLAS DE MUNSTER, auteur d'une secte qui s'appeloit *Famille* ou *Maison d'Amour*, se prétendit d'abord inspiré, et se donna ensuite pour un homme déifié. Il se vantoit d'être plus grand que JÉSUS-CHRIST, *qui*, disoit-il, *n'avoit que son type* ou son *image*. Vers l'an 1540, il tâcha de pervertir *Théodore Volkars-Kornhert*. Leurs disputes furent aussi fréquentes qu'inutiles; car quand *Nicolas* ne savoit plus que répondre à *Théodore*, il avoit recours à l'Esprit *qui lui ordonnoit*, disoit-il, *de se taire*. Cet enthousiaste ne laissa pas de se faire bien des disciples, qui comme lui se croyoient des hommes déifiés. *Nicolas* fit quelques livres: tels furent l'*Evangile du Royaume*; la *Terre de Paix*, etc. La secte de la *Famille d'Amour* reparut en Angleterre l'an 1604. Elle présenta au roi *Jacques I*, une confession de foi, dans laquelle elle se déclare séparée des *Brownistes*. Cette secte fait profession d'obéir aux magistrats, de quelque religion qu'ils puissent être: c'est un point fondamental chez eux.

NICOLAS, (Gabriel) *Voyez* REINIÉ.

XVIII. NICOLAS, (Augustin) avocat de Besançon, devint conseiller d'état du duc *Charles* de Lorraine dont il avoit sollicité l'élargissement auprès du roi d'Espagne, et fut pourvu d'une charge de maître des requêtes au parlement de Dôle, à la sollicitation de Dom *Louis de Haro*. Il mourut à Besançon en 1695. Il écrivoit facilement en vers et en prose. On a de lui: I. Des *Poésies*, réimprimées à Besançon en 1693. Elles prouvent qu'il avoit la vanité des poëtes, mais non qu'il en eût les talens. II. Une *Relation de la dernière révolution de Naples*, Amsterdam, 1660, in-8°, assez bonne et vraie; une autre *de la Campagne de 1664 en Hongrie*, avec diverses *Pièces historiques*. III. *Dissertation morale et juridique*; savoir: *Si la torture est-un moyen sûr de vérifier les crimes secrets?* à Amsterdam, 1682, in-12. Ce livre, difficile à trouver, est le meilleur ou le moins médiocre de ceux qu'a produits *Nicolas*.

NICOLAS LE CALABROIS, *Voyez* II. GONSALVE (Martin).

NICOLAS DE PALERME, *Voy.* TUDESCHI.

I. NICOLE, (Claude) conseiller du roi, puis président de l'élection de Chartres, sa patrie, cultiva les Muses jusqu'à sa mort, arrivée le 22 novembre 1685, à 74 ans. On a de lui, un *Recueil de Vers*, en deux vol. in-12, réimprimés à Paris en 1693. Le style en est foible et languissant. On y trouve des imitations de différens morceaux de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, de *Juvenal*, de *Perse*. Ce sont les chefs-d'œuvre d'*Apelle* copiés par un peintre d'enseignes.

II. NICOLE, (Pierre) parent du précédent, naquit à Chartres le 10 octobre 1625. La nature lui accorda un esprit pénétrant et une mémoire heureuse. Avec de telles dispositions, ses progrès ne purent qu'être rapides. Dès l'âge de 14 ans il possédoit parfaitement le latin et le grec. Son père, sous les yeux duquel il avoit fait ses humanités, l'envoya à Paris pour faire son cours de philosophie et de théologie. Il s'adonna à ces deux sciences avec d'autant plus de fruit, que son esprit avoit la maturité, la profondeur et la justesse qu'elles demandent. Ce fut pendant son cours qu'il connut les cénobites de Port-Royal. Ils trouvèrent en lui ce qu'ils cherchoient avec tant d'empressement, l'esprit, les mœurs et la docilité. *Nicole* donna une partie de son temps à l'instruction de la jeunesse qu'on élevoit dans cette solitude. En formant des élèves distingués, il se forma lui-même. Il acquit une facilité extrême d'écrire en latin. Après ses trois années ordinaires de théologie, il soutint sa tentative avec un succès peu commun. Le jeune théologien se préparoit à entrer en Licence, mais les querelles que les *Cinq Propositions* avoient allumées dans la faculté de théologie de Paris, le déterminèrent à se contenter du Baccalauréat qu'il reçut en 1649. Plus libre alors, ses engagemens avec Port-Royal devinrent plus suivis et plus étroits; il fréquenta cette pieuse et savante maison; il y fit même d'assez longs séjours, et travailla avec le grand *Arnauld* à plusieurs écrits pour la défense de *Jansénius* et de sa doctrine. En 1664, il se rendit, avec ce célèbre écrivain, à Châtillon près de Paris, et y consacra son temps à défendre l'Église de deux ennemis ligués contre elle, les Calvinistes et les Casuistes relâchés. Il sortit de temps en temps de cette retraite, pour aller tantôt à Port-Royal, tantôt à Paris. Au commencement de 1676, sollicité d'entrer dans les ordres sacrés, il consulta *Pavillon* évêque d'Alet, auprès duquel il s'étoit rendu. La décision qu'il lui demandoit fut bientôt donnée. Pour entrer dans les ordres sacrés, il avoit besoin du consentement de l'évêque de Chartres; et ce prélat, prévenu contre ses opinions, le lui refusoit. L'évêque d'Alet lui fit envisager ce refus, comme une disposition de la providence, qui vouloit le retenir dans l'état de simple clerc. Il est donc faux que s'il ne sortit point de cet état, ce fut parce que sa timidité l'avoit empêché de répondre à un examen qu'il avoit subi à

Arles : anecdote qu'on trouve dans plusieurs *Ana*, mais dont on ne voit la preuve nulle part. Une *Lettre* qu'il écrivit l'année d'après, en 1677, pour les évêques de Saint-Pont et d'Arras, au pape *Innocent XI*, contre le relâchement des Casuistes, attira sur lui un orage qui l'obligea de quitter la capitale. La mort de la duchesse *de Longueville*, la plus ardente protectrice du Jansénisme, arrivée en 1679, lui donna du dégoût pour la France. *J'ai perdu*, dit-il, *tout mon crédit; j'ai même perdu mon Abbaye; car cette Princesse étoit la seule qui m'appelât M. l'Abbé.* Il quitta son pays au printemps de la même année. Cette retraite fut un peu forcée; mais après différentes courses, il obtint la liberté de revenir à Chartres, sa patrie, et quelque temps après à Paris. L'illustre fugitif profita du repos dont il jouissoit après la tempête, pour enrichir l'Église de différentes productions. Il entra, à la fin de ses jours, dans deux querelles célèbres : celle des Études Monastiques, et celle du Quiétisme. Il défendit les sentimens de *Mabillon* dans la 1re, et ceux de *Bossuet* dans la 2e; mais sans donner dans les emportemens ordinaires aux écrivains polémiques. *Je n'aime pas*, disoit-il, *les guerres civiles.* (*Voyez* IV. ARNAULD.) Les deux dernières années de sa vie furent fort languissantes, et enfin il mourut d'une seconde attaque d'apoplexie, le 16 novembre 1695, à 70 ans. *Nicole* est le *Boëce* ou le *Rodriguès* de la France. Ses *Essais de Morale* ont produit beaucoup de bien. La vérité et la méthode caractérisent cet ouvrage. Si la marche de l'auteur est lente, elle est ordinairement sûre. Ses raisonnemens sont pleins d'une justesse, qui vaut quelquefois autant que la chaleur. Il va de principe en principe, de conséquence en conséquence : *Aussi*, disoit un incrédule, *quand on le lit, il faut prendre garde à soi; si on lui passe quelque chose, on est bientôt confondu : arrêtez-le dès le premier pas.* Cet homme, si fort la plume à la main, étoit un second *la Fontaine* dans la conversation : il sentoit lui-même qu'il n'y brilloit pas. Il disoit, au sujet de *Tréville*, homme d'esprit et qui parloit bien : *Il me bat dans la chambre; mais je ne suis pas plutôt au bas de l'escalier, que je l'ai confondu.* Peu de philosophes ont eu plus de candeur d'ame; simple, timide, sans aucun usage du monde, il amusoit souvent, par ses naïvetés, les Solitaires de Port-royal. Une Demoiselle étoit venue le consulter sur un cas de conscience. Au milieu de l'entretien, arrive le Père *Fouquet* de l'Oratoire, fils du fameux surintendant; *Nicole*, du plus loin qu'il l'apperçoit, s'écrie : *Voici, Mademoiselle, quelqu'un qui décidera la chose;* et sur-le-champ il compte au Père *Fouquet* toute l'histoire de la Demoiselle, qui rougit beaucoup. On fit des reproches à *Nicole* de cette imprudence; il s'excusa sur ce que cet Oratorien étoit son confesseur. *Puisque je n'ai*, dit-il, *rien de caché pour ce Père*, Mlle *ne doit pas être réservée pour lui.* Ce célèbre écrivain étoit enfant à bien des égards. Il fut logé très-long-temps au faubourg Saint-Marcel. Quand on lui en demandoit la raison : *C'est,*

répondit-il, *que les ennemis qui ravagent tout en Flandres et menacent Paris, entreront par la porte Saint-Martin avant que de venir chez moi.* La crainte continuelle qu'il ne lui tombât quelque tuile sur la tête, l'empêchoit de paroître dans les rues. Les nombreux ouvrages sortis de sa plume sont : *Les Essais de Morale*, en quatorze vol. in-12, à Paris, 1704, parmi lesquels on trouve trois volumes de *Lettres.* Il règne dans cet ouvrage un ordre qui plaît, et une solidité de réflexion qui convainc ; mais l'auteur ne parle qu'à l'esprit : il est sec et froid. Son Traité des *Moyens de conserver la paix dans la Société*, mérite d'être distingué ; « mais cette paix, dit *Voltaire*, est peut-être aussi difficile à établir, que celle de l'abbé *de Saint-Pierre.* Dans les autres traités il y a trop d'idées communes, selon *d'Alembert*, et délayées souvent dans un style un peu lâche. « *Nicole*, disoit le marquis de *Sevigné* à sa sœur, met une quantité de belles paroles dans le sien ; cela fatigue et fait mal à la fin. C'est comme quelqu'un qui mangeroit trop de blanc-manger. Pouvez-vous mettre en comparaison le style de *Port-Royal* avec celui de M. *Pascal.* C'est celui-là qui dégoûte de tous les autres. » Les *Réflexions Morales sur les Epîtres et Evangiles de l'année*, en cinq volumes in-12, sont comprises dans les quatorze volumes dès *Essais de Morale.* Et si on y joint les *Instructions Théologiques* sur les *Sacremens*, deux volumes ; sur le *Symbole*, deux volumes ; sur le *Pater*, un volume; sur le *Décalogue*, deux volumes ; et sur le *Traité de la Prière*, deux volumes; cela forme vingt-trois volumes. On ne peut mieux faire connoître le mérite de ces *Instructions Théologiques*, qu'en rapportant le jugement des Journalistes de *Trévoux* (février 1707). « On y reconnoît, disent-ils, M. *Nicole*, au soin d'approfondir les matières, et de les rédiger dans un bel ordre ; à la précision des idées, à la justesse des conclusions tirées des principes ; enfin à la sécheresse presque inséparable de cette exactitude géométrique dont il fait profession ; on doit ajouter, à une grande connoissance du cœur humain, et à une expression toujours pure. On voit bien qu'il a toujours suivi l'ordre du Cathéchisme Romain. Son dessein a été de dégager la théologie des subtilités et des longueurs de l'école, et de la mettre à la portée des gens du monde, et de certains ecclésiastiques trop occupés pour s'engager dans des études profondes : il a été au-delà de son projet ; et les savans peuvent lire ses *Instructions*, comme le système théologique d'un auteur de réputation. L'ouvrage est écrit en forme de dialogues ; c'est la meilleure manière de composer les instructions : cette méthode contribue beaucoup à les rendre claires et précises. » Ce grand moraliste avoit peu de talent pour les sermons, encore moins pour les panégyriques, quoiqu'il eût fait quelques discours de ce genre pour ses amis, entr'autres pour l'abbé *de Roquette*, contre lequel on fit cette épigramme :

On dit que l'Abbé *Roquette*
Prêche les Sermons d'autrui ;
Moi qui sais qu'il les achette,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

Nicole auroit pu le mieux servir. Il n'avoit aucun talent pour l'éloquence de la chaire : « il falloit qu'il eût quelque chose à prouver et à démêler ; sans cela il tomboit », comme il le dit lui même. II. *Traité de la Foi humaine*, composé avec *Arnauld*, 1664, in-4° ; Lyon, 1693, in-12. C'est, suivant de bons juges, un chef-d'œuvre en son genre. III. *La Perpétuité de la Foi de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie*, à Paris, 1670, 1672 et 1674, 3 vol. in-4°, avec *Arnauld*, qui y a eu très-peu de part. IV. *Les Préjugés légitimes*, contre les Calvinistes. V. *Traité de l'Unité de l'Eglise*, contre le ministre *Jurieu*. VI. *Les Prétendus-Réformés convaincus de Schisme*, et quelques ouvrages de controverse, estimables pour la science et la solidité. VII. *Les Lettres imaginaires et visionnaires*, 2 vol. in-12, 1657 ; il y en a dix-huit. Elles furent commencées en 1664, et finies en 1666. L'auteur y réfute fort bien les rêveries de *des Marêts de Saint-Sorlin*. Mais en les comparant aux *Provinciales*, on les trouvera communes et verbeuses. VIII. Un très-grand nombre d'Ouvrages pour la défense de *Jansénius* et d'*Arnauld*. IX. Plusieurs *Ecrits* contre la morale des Casuistes relâchés. X. Quelques-uns sur la *Grace générale*, recueillis en 4 vol. in-12, avec les écrits d'*Arnauld*, de *Quesnel* et des autres théologiens qui ont combattu ce système. Il y en a une édition de 1715, en 2 vol. in-12, avec une Préface de l'éditeur. XI. Un choix d'Epigrammes latines, intitulé : *Epigrammatum delectus*, 1659 in-12. (*Voyez* II. LANCELOT, vers la fin.) XII. *Traduction latine* des *Lettres Provinciales* avec des notes, etc. sous le nom de *Wendrock*. Tout ce qu'a fait *Nicole* sous ce nom, a été traduit en françois par Mlle de *Joncoux*. La Ire édition des *Provinciales latines* parut en 1658 ; la 4e, qui est beaucoup plus ample, est de l'année 1665. *Pascal* revit cette version dont on a loué la fidélité et l'élégance, mais non pas la pureté. Sa latinité est, dit-on, celle de *Térence* qu'il avoit lu plusieurs fois, et sur laquelle il avoit formé son style. « A cela, dit *d'Alembert*, je n'ai qu'une question à faire : Croit-on que le style épistolaire doive être le même que celui de la comédie ? » Seroit-ce en effet louer un auteur de Lettres écrites en françois et sur-tout de Lettres théologiques, de dire qu'en le lisant on croit lire *Molière ?* XIII. *Belga percontator*, contre la relation Anti-Jansénienne de *Marca*, 1657, in-4°... Voy. l'*Histoire de la Vie et des Ouvrages de* NICOLE, 1733, in-12, par l'abbé *Goujet ;* le Tome XXIX des *Mémoires* de *Niceron ;* et le nouveau *Moréri*, dans lequel il y a une liste exacte des productions de cet écrivain célèbre. Il seroit à souhaiter qu'on en donnât une édition complète, du moins de celles qui peuvent intéresser le public impartial, également ennemi du Jansénisme et du Molinisme.

III. NICOLE, (François) né à Paris en 1683, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Il donna, en 1706, à l'académie des Sciences, un *Essai sur la théorie des Roulettes*, qui le fit recevoir l'année suivante dans cette compagnie. Il commença, en 1717, un *Traité du*

Calcul

Calcul des Différences finies, sur lequel il a donné ensuite beaucoup de Mémoires. En 1729, il donna à l'académie un *Traité des Lignes du troisième ordre*, plus complet que celui de *Newton*. En 1727 il se fit adjuger et céda à l'Hôtel-Dieu de Lyon un prix de 3000 livres, que M. *Mathulon* avoit déposées pour celui qui démontreroit la fausseté d'une Quadrature du cercle qu'il croyoit avoir trouvée. Cet habile académicien mourut le 10 janvier 1758, d'un érysipèle, à 75 ans. Quelque profond qu'il fût dans la géométrie, il n'avoit point le ton aride et sec des géomètres : il vivoit dans la meilleure compagnie, et y étoit toujours gai et aimable.

NICOLLE DE LA CROIX, (Louis-Antoine) mort le 14 septembre 1760, à Paris sa patrie, à 56 ans, étoit un ecclésiastique de mœurs pures et d'un savoir assez étendu. On a de lui : I. *Méthode d'étudier, tirée des Ouvrages de St. Augustin*, traduite de l'italien de *Ballerini*, 1760, in-12. II. *Géographie Moderne*, 1756, réimprimée avec des augmentations considérables, par *Barbeau des Bruyères*, en 1763, 2 vol. in-12. Cet ouvrage eut beaucoup de succès, quoiqu'il y eût quelques fautes, et on le lit avec fruit : il est instructif, clair, méthodique. III. *Abrégé de la Géographie à l'usage des jeunes personnes*, petit volume in-12. C'est un extrait de sa Géographie Moderne.

NICOLO DEL ABBATE, peintre, né à Modène en 1512. On lui a donné le surnom *del Abbate*, parce qu'il étoit élève du *Primatice*, abbé de Saint-Martin. Le *Primatice* ayant connu le mérite de *Nicolo*, l'amena avec lui en France, l'an 1552, et l'y employa à peindre à fresque sur ses dessins, dans le château de Fontainebleau. *Nicolo* excelloit sur-tout dans le coloris; ses dessins arrêtés d'un trait de plume et lavés au bistre, sont la plupart terminés. Son goût de dessin approche de celui de *Jules Romain* et du *Parmesan*. La chapelle de l'Hôtel Soubise est ornée des peintures de *Nicolo* : il a aussi fait plusieurs dessus de porte à l'Hôtel de Toulouse. On voit au Palais-royal un de ses tableaux, représentant l'*Enlèvement de Proserpine*.

NICOLO-FRANCO, *Voyez* II. FRANCO.

NICOLOSIO, (Jean-Baptiste) Sicilien, mort à Rome en 1670, étoit très-versé dans les mathématiques et la géographie, et mérita l'estime d'*Alexandre VII*. On a de lui : I. *Hercules Siculus sive Studium geographicum*, 2 vol. II. *Guida allo studio geografico*. III. *La Theorica del globo terrestre*. IV. *Orbis descriptio*, en dix grandes cartes. V. Une *Description de l'état de l'Eglise*. VI. — *du royaume de Naples*. VII. Des *Cartes* avec des notes pour l'*histoire d'Alexandre*, par *Quinte-Curce*, etc.

I. NICOMÈDE Ier, roi de Bithynie, fils de *Zipoëte*, fondateur de cette monarchie, monta sur le trône après son père l'an 278 avant Jésus-Christ. Il traita ses frères avec la cruauté d'un tyran. On prétend que c'est lui qui bâtit Nicomédie, à laquelle il donna son nom.

II. NICOMÈDE II, surnommé par dérision *Philopator*, petit-fils

du précédent, ôta le sceptre à *Prusias* son père qu'il fit assassiner dans un temple où il s'étoit réfugié, l'an 148 avant Jésus-Christ. Il régna ensuite en paix. La fin de sa vie fut agitée par la crainte de la puissance de *Mithridate*, dont il avoit épousé la sœur, veuve d'*Ariarathe*. Il fit paroître un jeune homme, qu'il disoit être troisième fils d'*Ariarathe*. Les Romains pour mortifier les deux rois rivaux, ôtèrent la Cappadoce à *Mithridate*, et la Paphlagonie à *Nicomède* qui mourut l'an 90 avant Jésus-Christ. Ce monarque se concilia l'amour de ses sujets par la douceur de son caractère et par les qualités qui font un bon roi; mais sa gloire fut souillée par le meurtre de son père et par son ambition.

III. NICOMÈDE III, fils du précédent et son successeur, fut détrôné par son frère aîné, appelé *Socrate*, puis par *Mithridate*; mais les Romains le rétablirent. Il mourut sans enfans, l'an 75 avant Jésus-Christ, laissant les Romains héritiers de son royaume de Bithynie, qui fut réduit en province.

IV. NICOMÈDE, géomètre célèbre par l'invention de la courbe appelée *Conchoïde*, qui sert également à la résolution des deux problêmes de la duplication du cube, et de la trisection de l'angle. Il vivoit peu après *Eratosthène*, puisqu'il badinoit ce géometre sur le mécanisme de son Mésolabe; et que *Geminus*, qui vivoit dans le second siècle avant Jésus-Christ, avoit écrit sur cette *Conchoïde*, dont ce *Nicomède* étoit néanmoins réputé l'inventeur. Ceux qui l'ont placé 4 ou 5 siècles après Jésus-Christ, ignorent ces faits, qui déterminent à peu près le temps où il vivoit.

NICON, (Saint) moine du xe siècle, surnommé *Métanoïte*, travailla, avec autant de zèle que de fruit, à la conversion des Arméniens. Il laissa un *Traité* sur la Religion de ces peuples, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Il mourut en 998, à Corinthe.

NICON, *Voyez* NIKON.

NICOT, (Jean) né à Nîmes d'un notaire de cette ville, quitta sa patrie de bonne heure, et s'introduisit à la cour, où son mérite lui procura les bonnes graces de *Henri II* et de *François I*. On le nomma ambassadeur en Portugal; à son retour il apporta en France la plante qu'on appelle *Nicotiane* de son nom. Cette plante, qui a fait quelque bien et tant de mal, est connue aujourd'hui sous le nom de *Tabac*, qu'elle tire de l'isle Tabago. Elle fut présentée à la reine *Catherine de Médicis*, et de là lui vint son nom d'*Herbe à la reine*. On l'appela aussi *Herbe du Grand Prieur*, parce que le grand prieur en prenoit beaucoup. (*Voyez* GOHORRI.) *Nicot* mourut à Paris en 1600, laissant plusieurs ouvrages manuscrits. I. Un *Traité de la Marine*, où il avoit recueilli tous les termes des Mariniers. II. *Trésor de la Langue Françoise tant ancienne que moderne*. Ce Dictionnaire qui eut beaucoup de cours dans son temps, ne parut qu'après la mort de l'auteur, en 1606, in-fol.

NIDER, (Jean) Dominicain, qui assista au concile de Basle,

et. qui mourut vers l'an 1440, est connu par son *Formicarium*, où il y a beaucoup de choses touchant les sortiléges. Nous avons aussi de lui *De reformatione Religiosorum*, Anvers, 1611, in-8.°

NIDHARD, *ou* NITHARD, (Jean-Everard) né au château de Falkenstein en Autriche, l'an 1607, entra dans la Société des Jésuites en 1631. Appelé à la cour de l'empereur *Ferdinand III*, il fut confesseur de l'archiduchesse *Marie*, qu'il suivit en Espagne lorsqu'elle épousa *Philippe IV*. Ce monarque conçut tant d'amitié et d'estime pour lui, qu'il voulut le faire décorer de la pourpre romaine. Après la mort de *Philippe*, la reine-mère lui donna la charge d'Inquisiteur général et le fit entrer dans le ministère. Le Père *Nidhard* n'avoit rien d'un ministre et d'un Jésuite, à ce que disoient ses ennemis, que la hauteur et l'ambition, et étoit plus capable de dominer sur l'ame foible de sa pénitente, que de gouverner un Etat. Il osa dire un jour au duc *de Lerme*, son rival en crédit et en pouvoir : *C'est vous qui me devez du respect, puisque j'ai tous les jours votre Dieu dans mes mains, et votre Reine à mes pieds.* Tandis que le Jésuite et le duc se disputoient l'autorité, le trésor étoit sans argent, les places de la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline et sans chef qui sût les conduire. L'incapacité du ministre Jésuite et des généraux, contribua aux premiers succès de *Louis XIV*, quand il attaqua son beau-frère et sa belle-sœur en 1667, et qu'il leur ravit une partie de la Flandre et toute la Franche-Comté. Cependant il se forma contre *Nidhard* un parti suscité par le duc *de Lerme*, et soutenu par Don *Juan d'Autriche*, fils naturel de *Philippe IV*; et malgré la protection de la reine, il fallut que son confesseur cédât à l'orage. Le ministre disgracié se retira à Rome, où il fut ambassadeur d'Espagne auprès du pape. *Clément X* l'éleva au cardinalat en 1672, et lui donna l'archevêché d'Edesse. Le cardinal *Nidhard* mourut le 1.er février 1681, à l'âge de 73 ans. On a de lui quelques Ouvrages sur *la Conception immaculée* de la *Sainte Vierge*, imprimés à Paris, 1677, 2 vol. in-12. Quelques ex-Jésuites se sont plaints de l'impartialité que nous avons mise dans le portrait du Père *Nidhard*. Tous les historiens le peignent comme nous, entr'autres l'abbé *Millot*, qui parle de l'*arrogance*, de l'*incapacité orgueilleuse* de ce ministre, *sous qui tout empira*. Il seroit bien singulier qu'un historien ex-Jésuite pût faire de tels aveux, et que la vérité fût interdite à un lexicographe, qui ne tient ni aux Jésuites, ni à leurs adversaires.

NIEL, (N.) musicien, mort vers 1760, a fait la musique de plusieurs grands ballets de l'Opéra.

NIEREMBERG, (Jean-Eusèbe de) Jésuite, Allemand d'origine, naquit à Madrid en 1590, et y mourut le 7 avril 1658, à 68 ans. C'étoit un homme pénitent, austère même, et très-laborieux. Il a beaucoup écrit; et la plupart de ses ouvrages de piété, composés soit en espagnol, soit en latin, ont été traduits en diverses langues, et quelques-uns en françois. Le

Traité du *Discernement du Temps et de l'Eternité*, ou *De la différence du Temps et de l'Eternité*, n'a pas seulement été mis en françois par le P. *Brignon ;* il l'a été aussi en arabe par le Père *Fromage*, de la même Société. Celui de ses ouvrages qui est le plus recherché des curieux, est sa *Curiosa y Filosofia de las Maravillas de Naturaleza*, à Madrid, 1643, in-4.° On a encore de lui : I. L'*Eloge des Jésuites*, en espagnol, Madrid, 1643, 6 vol. in-fol. II. Traité de l'*Origine de l'Écriture-Sainte*, Lyon, 1641, in-fol. III. *Historia Naturæ*, Anvers, 1635, in-fol.

NIEUHOFF, (Jean de) auteur Hollandois, né vers le commencement du 17e siècle, à qui nous devons une Relation estimée, de son *Ambassade de la part de la Compagnie Orientale des Provinces-Unies vers l'Empereur de la Chine.* Cette Relation curieuse est en hollandois. *Jean le Carpentier* en a donné une bonne traduction en françois, in-fol., Leyde, 1665 : cette édition est rare, et le livre est recherché.

NIEULANT, (Guillaume) célèbre paysagiste, né à Anvers, en 1584, mort à Amsterdam en 1635. On a gravé d'après lui.

NIEUWENTYT, (Bernard) né à Westgraafdyck, en Nort-Hollande, l'an 1654, marqua dès sa première jeunesse, de l'inclination pour les sciences ; mais avec le desir de tout savoir, il eut la sagesse de se borner. Il s'attacha d'abord à l'art de raisonner juste, et il pénétra ensuite dans ce que les mathématiques ont de plus profond. Il passa à la médecine et au droit, et ses progrès dans ces deux sciences ne furent pas moins rapides. Il devint, par son application continuelle, et en secondant l'étendue de son génie, bon philosophe, grand mathématicien, médecin célèbre, magistrat habile et équitable. Plus attentif à cultiver les sciences, qu'avide des honneurs du gouvernement, il se contenta de les mériter. Il fut cependant conseiller et bourgmestre de la ville de Purmerende, où il demeuroit, sans briguer des emplois qui l'auroient tiré de son cabinet. Ce savant mourut le 30 mai 1718, à 63 ans. Quoiqu'il fût d'un caractère naturellement froid, il ne laissoit pas d'être agréable en conversation. Ses manières engageantes lui gagnoient l'amitié de ceux qui jouissoient de sa société, et sa douceur ramenoit souvent à son avis des personnes qui en paroissoient fort éloignées. Ses principaux ouvrages sont : I. Un Traité en hollandois, traduit en françois par *Noguès*, sous ce titre : *L'Existence de Dieu démontrée par les Merveilles de la Nature*, in-4°, Paris, 1740. Cet ouvrage excellent en son genre, s'il étoit moins diffus, et si l'auteur ne se trompoit quelquefois dans les vues qu'il prête au Créateur, est divisé en trois parties, dans lesquelles il traite de la structure du corps humain, des élémens, des astres et de leurs divers effets. C'est une espèce de physique, dans laquelle ce sage écrivain tourne tout à la gloire de l'Être-suprême et de ses ouvrages. II. Une *Réfutation de Spinosa*, in-4°, en hollandois. III. *Analysis Infinitorum*, à

Amsterdam 1695, in-4.° IV. *Considerationes secundæ circa Calculi differentialis principia*, à Amsterdam, 1696, in-4.° (*Voy.* HERMANN.) Il avoit donné, deux ans auparavant une *Brochure* sur la même matière.

I. NIGER-PERATE, fut un des plus vaillans hommes de son temps parmi les Juifs. Il commandoit dans la province d'Idumée au commencement de la guerre de ce peuple contre les Romains, et il se signala dans plusieurs rencontres, principalement contre *Cestius Gallus*, à Gabaon et à Ascalon. *Simon* et *Jean* ayant usurpé toute l'autorité dans Jérusalem, *Niger* dont les talens excitoient leur jalousie, fut un des premiers qu'ils accusèrent d'intelligence avec les Romains. Ils lui firent mille outrages, et le traînèrent enfin hors des murailles de Jérusalem, où ils le firent assommer à coups de pierre, sans vouloir lui permettre de se justifier des crimes dont il étoit accusé.

II. NIGER, (*C. Pescennius-Justus*) gouverneur de Syrie, se signala par sa valeur et sa prudence. Les légions Romaines le saluèrent empereur à Antioche vers la fin d'avril 193, sur la nouvelle de la mort de *Pertinax*. *Niger* respectant et chérissant la mémoire des bons princes, se proposa d'imiter *Tite*, *Trajan*, *Antonin*, *Marc-Aurèle*. Il avoit des vues, de la fermeté, et une douceur soutenue et animée par la vigueur du courage. La fortune ne l'enivra point ; il dédaigna même les flatteries que la bassesse prodigue à la puissance. Un orateur ayant voulu célébrer son avénement à l'empire par un panégyrique : *Composez plutôt*, lui dit NIGER, *l'éloge de quelque fameux Capitaine qui soit mort, et retracez à nos yeux ses belles actions pour nous servir de modèle. C'est se moquer que d'encenser les vivans, sur-tout les Princes, dont il y a toujours quelque chose à craindre ou à espérer. Pour moi, je veux faire du bien pendant ma vie, et n'être loué qu'après ma mort... Niger* ne jouit pas long-temps du commandement ; il perdit plusieurs batailles contre *Sévère*, et enfin l'empire avec la vie dans les premiers mois de l'an 195 de Jésus-Christ. (*Voyez* I. CLÉMENT.) Ce prince n'avoit pas dû son élévation à sa naissance ; elle étoit honnête, mais médiocre. Sorti d'une famille de chevaliers Romains, né probablement à Aquinum où son grand-père exerça l'emploi d'intendant des *Césars*, il prit dans sa jeunesse quelque teinture des lettres. Se sentant plus de courage et d'ambition que de fortune, il se conduisit dans les différens degrés de la milice par lesquels il passa, de manière à mériter les éloges de *Marc-Aurèle*. Sous *Commode*, il se signala dans une guerre contre les Barbares voisins du Danube. Il fut aussi employé dans la guerre des déserteurs qui avoient inondé les Gaules, et il y réussit si bien, que *Sévère*, alors gouverneur de la Lyonnoise, lui rendit auprès de l'empereur, le plus glorieux témoignage, l'appelant un *homme nécessaire à la République*. Il parvint au consulat par une voie honorable, c'est-à-dire sur la recommandation des officiers qui servoient sous ses ordres. Sa fermeté à maintenir la discipline étoit si

connue, que *Sévère* lui-même, son ennemi déclaré et son vainqueur, le citoit pour modèle à ceux à qui il donnoit le commandement des troupes. Jamais un soldat de *Niger* n'exigea d'un sujet de l'empire, ni bois, ni huile, ni corvée; ou si quelques-uns violèrent en ce point les défenses de leur général, ils en furent sévèrement punis. Il ordonna que l'on tranchât la tête à dix soldats, qui avoient mangé une poule volée par l'un d'eux. Les murmures de l'armée l'ayant empêché de faire exécuter un ordre si sévère, il voulut du moins que les coupables rendissent chacun dix poules pour celle qui avoit été enlevée : il les condamna de plus à ne point faire de feu de toute la campagne, à ne manger rien de chaud, et à se contenter d'eau et de nourritures froides; et il leur donna des surveillans qui les obligeassent à observer la loi qu'il leur imposoit... Il se montroit ennemi déclaré de tout ce qui ressentoit le luxe et la mollesse dans une armée. Ayant remarqué des soldats, qui pendant qu'on étoit en marche pour aller à l'ennemi, buvoient dans une tasse d'argent, il interdit l'usage de toutes pièces d'argenterie dans le camp. Il disoit que la vaisselle de bois devoit suffire, et qu'il ne falloit pas que les Barbares, s'ils venoient à s'emparer des bagages, pussent tirer vanité d'une argenterie conquise sur les Romains. Il ne souffroit point de boulanger dans l'armée durant les expéditions, et il réduisoit au biscuit les soldats et les officiers. Il proscrivit le vin, voulant qu'on se contentât de vinaigre mêlé avec de l'eau, suivant l'ancien usage. On peut juger qu'une telle réforme déplaisoit beaucoup aux troupes. Mais *Niger* tint ferme, et des soldats qui gardoient les frontières de l'Égypte lui ayant demandé du vin : *Que dites-vous*, leur répondit-il ? *Vous avez le Nil, et le vin vous est nécessaire !* Dans une autre occasion, des troupes vaincues par les Sarasins, s'excusèrent sur l'épuisement de leurs forces. *Belle raison*, leur dit-il, *vos vainqueurs ne boivent que de l'eau !*... et il ne prescrivit rien, qu'il ne le pratiquât lui-même. Il sut à la fin se faire craindre des soldats, et aimer des peuples.

NIGIDIUS FIGULUS, (*Publius*) bon humaniste, habile philosophe et grand astrologue, passa pour le plus savant des Romains après *Varron*. Ses talens lui procurèrent les charges de préteur et de sénateur. Il fut utile à *Cicéron* pour dissiper la conjuration de *Catilina* ; mais ayant pris le parti de *Pompée* contre *César*, il fut exilé, et mourut dans son exil, l'an 45 avant J. C. *Cicéron*, qui fait de lui le plus grand éloge, lui écrivit une belle lettre de consolation. *St. Augustin* dit qu'il fut surnommé *Figulus*, c'est-à-dire *Potier*, parce qu'il se servit d'un exemple tiré de la roue de Potier, pour répondre à cette question qu'on lui faisoit contre l'astrologie : *Pourquoi la fortune de deux Enfans jumeaux n'est-elle pas la même ?* Il ne nous reste de ses Écrits que des fragmens. Il écrivoit d'une manière si abstraite, que ses contemporains les négligèrent.

I. NIGRISOLI, (Jérôme) savant médecin, mort à Ferrare en 1689, à 69 ans, a fait im-

primer à Guastalla, 1665, *Progymnasmata Medica.* Il pratiqua son art avec succès.

II. NIGRISOLI, (François-Marie) mort à Ferrare le 10 décembre 1727, à 79 ans, étoit fils du précédent, et ne se rendit pas moins habile que son père dans la médecine. Il laissa plusieurs ouvrages, dont la plupart furent bien accueillis : entr'autres un *Traité du Quinquina*, en latin, Ferrare, 1700, in-4°, et *Pharmacopæa Ferrariensis.* On ignore à qui du père ou du fils on doit attribuer une Dissertation très-érudite : *De chartâ veterum ejusque usu.*

NIHUSIUS, (Barthold) né l'an 1589 à Wolpe, dans les états de Brunswick, d'une famille Luthérienne, embrassa à Cologne la religion Catholique vers 1622. Après avoir eu pour premier emploi la direction du collége des Prosélytes, il devint abbé d'Ilfeld en 1629, puis suffragant de l'archevêque de Maïence, sous le titre d'évêque de Mysie. Il mourut au commencement de mars 1657, à 66 ans. On a de lui : I. *Annotationes de Communione Orientalium sub specie unicâ*, in-4° ; Cologne, 1648. II. *Tractatus chorographicus de nonnullis Asiæ provinciis ad Tigrim, Euphratem, etc.*, 1658, in-8° ; et d'autres ouvrages de littérature, de théologie, de controverse et d'histoire.

NIKON, né en 1613, d'une famille obscure, dans le gouvernement de Novogorod en Russie, embrassa l'état monastique, devint successivement archimandrite, métropolite de Novogorod, et enfin patriarche de Russie en 1652. Le czar *Alexiowits* lui donna toute sa confiance. Il introduisit dans l'église Russe le chant, à l'exemple de l'église Grecque, et assembla une espèce de concile pour la restitution du Texte Sacré. Il avoit remarqué dans les exemplaires dont on se servoit, beaucoup de passages altérés, peu conformes à la version des Septante. On rassembla les anciennes versions slaves, dont quelques-unes avoient au moins cinq siècles d'antiquité. Les moines du Mont-Athos et les Grecs de l'Orient fournirent beaucoup de copies des Livres saints. Il y fut prononcé que l'ancienne version slavone étoit fidelle, et qu'il ne s'y étoit glissé des fautes que par la multiplication des copies. On en fit une nouvelle édition à Moskow, que *Nikon* signa. Ces changemens causèrent une division dans cette église. Ceux qui étoient attachés aux anciens usages, furent appelés *Raskolniki.* Ce schisme n'est pas encore fini. La faveur dont *Nikon* jouissoit auprès du prince, fut suivie d'une disgrace qui lui donna le loisir de rassembler différentes Chroniques, de les confronter, de les corriger l'une par l'autre, et peut-être de les altérer ; il en composa une *Histoire* qui conduit jusqu'au règne du czar *Alexiowitz*, Saint-Pétersbourg, 1767, 2 vol. in-4.° *Nikon* s'étoit démis de la dignité patriarcale en 1658, pour se consacrer entièrement à la retraite et à la pénitence. Cette démission généreuse n'empêcha pas ses ennemis de le déposer en 1666, dans un concile, et de le faire enfermer. L'empereur *Fœdor* lui rendit la liberté ; il n'en jouit pas longtemps, étant mort en 1681.

I. NIL, (Saint) *Nilus*, disciple de *St. Chrisostôme*, avoit une grande réputation de piété dès le commencement du 5e siècle. On dit qu'il étoit de Constantinople, et de la première noblesse. Après avoir eu deux enfans de son mariage, il se sépara de sa femme, et se retira dans la solitude avec son fils, nommé *Théodule*, laissant sa fille avec sa femme à Constantinople. Il alla au désert du Mont-Sinaï, et y vécut long-temps avec des moines d'une sainteté exemplaire. Ils demeuroient dans des cavernes ou dans des cellules qu'ils bâtissoient eux-mêmes, éloignées les unes des autres. La plupart ne mangeoient point de pain, mais seulement des fruits sauvages et des herbes crues ; quelques-uns ne mangeoient qu'une fois la semaine. Ils avoient un prêtre, et s'assembloient le dimanche dans l'église, pour recevoir la communion et s'entretenir des vérités saintes de la religion. Des Sarasins attaquèrent les Solitaires de Sinaï, en tuèrent plusieurs, en emmenèrent d'autres captifs, et donnèrent à quelques-uns de ceux qui étoient plus âgés la liberté de se retirer. *St. Nil* fut de ces derniers; mais son fils *Théodule* fut emmené captif. On l'exposa en vente, et personne n'en voulant donner ce que les Sarasins demandoient, ces barbares vouloient le mettre à mort. A force de larmes, il obtint qu'on l'achetât. Il fut revendu à l'évêque d'Eluze, qui ayant reconnu son mérite, l'éleva à la cléricature. *St. Nil* alla chercher ce cher fils chez l'évêque d'Éluze, qui n'usa de son autorité de maître, que par la violence qu'il fit au père et au fils de leur imposer les mains pour l'ordre sacré de la prêtrise. L'histoire ne nous apprend plus rien de *St. Nil*, mais il y a apparence qu'il écrivoit encore vers l'an 450, temps auquel on place ordinairement sa mort. Parmi ses ouvrages, on estime principalement ses *Epîtres* et ses *Exhortations à la vie spirituelle*. L'édition de ses Œuvres, donnée par *Allatius* et *Suarès*, en 2 vol. in-folio, à Rome, 1668 et 1678, commence à devenir rare en France. Elle est en grec et en latin.

II. NIL, archevêque de Thessalonique dans le 14e siècle, écrivit contre la primauté du pape. *Barlaam* après avoir écrit en faveur du siége de Rome, adopta l'erreur de *Nil*, et la soutint dans un Traité semblable pour le fond à celui de ce schismatique. Ces deux Traités ont été réunis par *Saumaise* en un vol. in-4°, imprimé chez *Elzevir*, en 1645. Ce commentateur infatigable y a ajouté des notes et quelques autres Traités. En 1608, il en avoit donné une édition in-8°, moins ample que celle que nous venons de citer.

III. NIL, surnommé DOXOPATRIUS, *Archimandrite*, (c'est-à-dire abbé d'un monastère grec) composa, par ordre de *Roger*, roi de Sicile, à la fin du onzième siècle, un *Traité des cinq Patriarcats* de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de Constantinople. *Etienne le Moine* en a donné une édition en grec et en latin, Leyde, 1685, in-4.°

NILHISDALE, (N.) Angloise célèbre par sa tendresse conju-

gale, sauva la vie à son époux condamné à mort en 1716, comme ayant secondé le roi *Jacques* dans son entreprise pour remonter sur le trône. La veille du jour fixé pour l'exécution, miladi *Nilhisdale* entre dans la tour, un mouchoir sur les yeux et dans l'attitude d'une femme désolée. Aussitôt elle change de vêtement avec son mari qui étoit de même taille qu'elle, et le fait évader. Le lendemain le ministre qui vint pour préparer le prisonnier à son dernier moment, trouva une femme au lieu d'un homme. La cour consultée sur cet évènement, ordonna de mettre en liberté miladi *Nilhisdale*, qui alla rejoindre son mari en France.

NINIAS, *ou* NINUS *le Jeune*, fils de *Ninus* et de *Sémiramis*, monta, vers l'an 2108 av. J. C., sur le trône d'Assyrie, après sa mère, qui avoit abdiqué l'empire, ou selon quelques auteurs, qu'il avoit fait mourir parce qu'elle l'avoit sollicité au crime. Quoi qu'il en soit, il ne fut pas plutôt affermi dans ses états, qu'il en abandonna le soin à ses ministres, et se renferma parmi ses femmes dans son palais, où il mena la vie la plus voluptueuse, ne se faisant voir que très-rarement en public. On lui donne trente-huit ans de règne. Ses successeurs ne suivirent que trop l'exemple de ce prince lâche et fainéant; aussi connoît-on à peine leurs noms jusqu'à *Sardanapale*.

NINO DE GUEVARA, (N.) peintre célèbre, né à Madrid en 1631, mort en 1698, embellit les églises de Cordoue, de Malaga et de Grenade, de ses ouvrages. Sa touche est ferme, son coloris vrai, et son dessin très-correct. Formé sur les peintres Italiens, Espagnols et François, il se fit une manière particulière, qui tenoit de toutes les trois.

NINON, *Voyez* LENCLOS.

NINUS, premier roi des Assyriens, étoit, dit-on, fils de *Bélus*. Il fit la conquête de plusieurs pays, depuis l'Égypte jusqu'à l'Inde et la Bactriane; et à son retour, il bâtit Ninive, ville célèbre, située sur le bord oriental du Tigre. Après ce grand ouvrage, *Ninus* marcha à la tête d'une armée formidable contre les Bactriens, qu'il n'avoit encore osé attaquer. Il se rendit maître d'un grand nombre de villes, et singulièrement de Bactres, capitale du pays. Il dut en partie la prise de cette place forte à *Sémiramis*, femme d'un de ses premiers officiers. *Ninus* conçut une forte passion pour cette héroïne, et l'épousa après la mort de son mari, qui s'étoit tué pour prévenir les terribles menaces de son puissant rival. Le roi laissa en mourant le gouvernement de son royaume à *Sémiramis*, vers l'an 2164 avant Jésus-Christ, après un règne de cinquante-deux ans. Nous remarquerons ici, que l'histoire de *Ninus* et de ses successeurs est vraisemblablement peu digne de croyance. « *Ctésias* de Gnide, médecin de *Cyrus le Jeune*, est le père de toutes les faussetés tant de fois écrites sur l'empire Assyrien. *Diodore de Sicile*, contemporain de *César*, a copié les récits de *César*; plusieurs historiens postérieurs ont copié *Diodore*; une source corrompue a infecté presque tous les canaux de l'histoire. De quel poids peut

donc être l'autorité du médecin de *Cyrus ? Aristote* le jugeoit indigne de croyance. » Tout le monde avoue que son Histoire des Indes étoit pleine de fictions, qu'il attestoit hardiment comme témoin oculaire. Convaincu d'imposture à cet égard, il ne devoit pas en imposer sur d'autres objets, et il le devoit d'autant moins que son Histoire d'Assyrie avoit elle-même des caractères frappans d'absurdité. (*Voy.* NINIAS. — SÉMIRAMIS.)

NIOBÉ, (Mythol.) fille de *Tantale*, sœur de *Pélops* et femme d'*Amphion*, roi de Thèbes. Enorgueillie de se voir une puissante reine et mère de quatorze enfans, (*Homère* ne lui en donne que douze, six garçons et six filles) osa non-seulement se préférer à *Latone* qui n'en avoit que deux, mais encore défendre qu'on lui fît des sacrifices. La Déesse irritée de l'orgueil de *Niobé*, implora le secours de ses enfans, *Apollon* et *Diane*, qui, pour venger l'outrage fait à leur mère, percèrent à coups de flèches tous les enfans de *Niobé* sous ses yeux. Alors cette mère infortunée fut pénétrée d'une si vive douleur à la vue de ce spectacle, qu'elle en demeura immobile, et les Dieux la changèrent en rocher près de la ville de Sipile sa patrie. — Elle est différente de NIOBE fille de *Phoronée*, et mère d'*Argus* et de *Pelasgus*.

NIPHUS, (Augustin) né à Jopoli dans la Calabre, vers 1473, fit la plus grande partie de ses études à Tropéa. Son père et sa mère lui ayant été enlevés, il entra chez un bourgeois de Sessa, pour être précepteur de ses enfans. Il suivit ensuite ses disciples à Padoue, où il s'appliqua à la philosophie sous *Nicolas Vernia*. De retour à Sessa, il résolut de s'y fixer, et y épousa une fille vertueuse, nommée *Angelella*, dont il eut plusieurs enfans. Quelque temps après on lui donna une chaire de philosophie à Naples. A peine y fut-il arrivé, qu'il composa un Traité *De Intellectu et Dæmonibus*, dans lequel il soutenoit qu'il n'y a qu'un seul entendement. Cet écrit souleva aussitôt tout le monde, surtout les religieux, contre *Niphus*; il lui en auroit peut-être coûté la vie, si *Pierre Barocci* évêque de Padoue, n'eût détourné l'orage en l'engageant à publier son Traité avec des corrections. Il parut en 1492, in-folio, avec les changemens nécessaires; et fut réimprimé, en 1503 et en 1527. *Niphus* donna depuis ce temps au public une suite d'autres ouvrages, qui lui acquirent une grande réputation. Les plus célèbres universités d'Italie lui offrirent des chaires avec des honoraires considérables. Il est constant qu'il avoit mille écus d'or d'appointement, lorsqu'il professoit à Pise vers 1520. Le pape *Léon X* admirateur de ses talens, le créa comte Palatin, lui permit de joindre à ses armes celles de la maison de *Médicis*, et lui donna le pouvoir de créer des maîtres-ès-arts, des bacheliers, des licenciés et des docteurs en théologie et en droit civil et canonique, de légitimer des bâtards et d'anoblir trois personnes. Les lettres patentes de ces priviléges singuliers sont du 15 juin 1521. Ce savant auteur mourut vers l'an 1550, âgé de plus de 70 ans. C'étoit un philosophe d'assez mauvaise mine; mais il

parloit avec grace, aimoit la bonne chère et les plaisirs. Il avoit le talent d'amuser par ses contes et par ses bons mots. Son enjouement lui procura de l'accès auprès des grands seigneurs et des dames de considération, et il profita de cet accès pour satisfaire les passions dont il étoit dévoré. On prétend que, dans un de ces enthousiasmes que lui inspiroit l'orgueil, il dit à *Charles-Quint: Je suis Empereur des Lettres, comme vous êtes Empereur des Soldats.* Ce prince lui ayant demandé « comment les Rois pouvoient bien gouverner leurs états? » *Ce sera*, lui répondit-il, *en se servant de mes semblables*, (les *Philosophes.*) On a de lui : I. Des *Commentaires* latins sur *Aristote* et *Averroès*, en 14 vol. in-folio. II. Des *Opuscules de Morale et de Politique*, Paris, 1645, vol. in-4.° III. Des *Epîtres*. IV. Un *Traité de l'immortalité de l'Ame* contre *Pomponace*, etc. 1618, in-folio. V. *De amore, de pulchro, Veneris et Cupidinis venales*, Leyde, 1641, vol. in-16. VI. Un Traité très-rare : *De falsâ Diluvii prognosticatione, quæ ex conventu omnium Planetarum qui in Piscibus continget, anno 1524, divulgata est*; Rome, 1521, in-4.° Tous ces ouvrages sont écrits en latin, d'un style diffus et incorrect.

NIRÉE, roi de Samos, dont la beauté étoit passée en proverbe, formoit un parfait contraste avec *Thersite*, l'homme le plus laid du camp des Grecs.

I. NISUS, roi de Mégare en Achaïe, avoit parmi ses cheveux blancs, un cheveu de couleur de pourpre sur le haut de sa tête, d'où dépendoit, selon l'Oracle, la conservation de son royaume. *Scylla*, sa fille, ayant conçu de l'amour pour *Minos*, qui assiégeoit Mégare, coupa adroitement à son père pendant qu'il dormoit, le cheveu fatal, et alla le porter à *Minos* qui peu après se rendit maître de la ville. *Nisus* en conçut tant de dépit qu'il sécha de douleur, et les Dieux touchés de compassion le changèrent en épervier. *Scylla* se voyant méprisée de *Minos* qui manqua à sa parole en partant sans elle, se jeta de désespoir dans la mer pour le suivre, et y périt. Les Dieux l'ayant changée en alouette, l'épervier fondit aussitôt sur elle, et devint son plus cruel ennemi.

II. NISUS, héros Troyen, qui suivit *Enée* en Italie. Ayant voulu venger la mort de son ami *Euriale*, tué par les Rutules, il fut la victime de l'amitié et de son courage.

NITARD, *Voy.* NIDHARD.

NITARD, abbé de Saint-Riquier, étoit fils d'*Angilbert* et de *Berthe*, fille de *Charlemagne*. Il s'attacha à *Charles le Chauve*, qui estimoit son savoir et ses vertus. Nous avons de lui, dans le recueil de *du Chesne*, une *Histoire des Guerres* entre les trois fils de *Louis le Débonnaire*. Elle est utile pour connoître les événemens de son siècle. Il mourut vers 853.

NITIUS, *Voyez* ROSSI.

NITOCRIS, reine de Babylone, rompit le cours de l'Euphrate, et fit bâtir un pont sur ce fleuve. Elle se fit élever un tombeau au-dessus d'une des portes les plus remarquables de

la ville, avec ces paroles : *Si quelqu'un de mes successeurs a besoin d'argent, qu'il ouvre mon Sépulcre, et qu'il en puise autant qu'il voudra ; mais qu'il n'y touche point sans une extrême nécessité, sinon sa peine sera perdue.* Le tombeau demeura fermé jusqu'au règne de *Darius*, fils d'*Hystaspes*, qui l'ayant fait ouvrir vers l'an 116 avant Jésus-Christ, au lieu des trésors immenses qu'il se flattoit d'en tirer, n'y trouva qu'un cadavre et cette inscription : *Si tu n'étois insatiable d'argent et dévoré par une basse avarice, tu n'aurois pas violé la sépulture des Morts.*

I. NIVELLE, (Jean de Montmorency, seigneur de) fils aîné de *Jean de Montmorency*, grand chambellan de France sous *Charles VII*, embrassa, avec *Louis* son frère, le parti du comte de *Charolois* contre le roi *Louis XI*, dans la guerre du *Bien public*. Son père fut si indigné de cette rebellion, qu'après l'avoir fait sommer, à son de trompe, pour rentrer dans son devoir, sans qu'il comparût, il le traita de *Chien ;* d'où est venu ce proverbe, encore à la mode aujourd'hui : *Il ressemble au chien de* Jean de Nivelle, *il s'enfuit quand on l'appelle.* Ce seigneur mourut en 1477, à 55 ans. Il étoit bisaïeul du comte *Philippe de Horne* et du baron *de Montigny*, que le duc *d'Albe* fit décapiter, en 1568 et 1570, avec le comte *d'Egmont*, durant la guerre des Pays-Bas.

II. NIVELLE de la Chaussée, (Pierre-Claude) naquit à Paris en 1692, d'une famille riche. Il fit ses premières classes au collége des Jésuites, sa rhétorique et sa philosophie au Plessis. Né dans le sein de la fortune, et neveu d'un fermier général, il eut le courage d'écarter toutes les illusions qui l'entouroient, et de se livrer à l'amour de l'étude. Il répandit son ame dans des vers, qu'il ne montroit qu'à ses intimes amis. Il négligeoit même depuis long-temps les talens qu'il avoit reçus de la nature, lorsque *la Mothe*, cet esprit si fécond en paradoxes ingénieux, fit paroître son système de la poésie en prose. *La Faye*, quoique ami de ce poëte détracteur de la poésie, prit le parti de *la Chaussée* dans sa querelle. Ce fut ce qui donna naissance à son *Epître à Clio :* ouvrage plein d'une saine critique, sage, mais froid, et sans cette énergie qui caractérise les Épîtres des *Boileau*, des *Rousseau* et des *Voltaire*. Animé par le succès de ce petit Poëme, il se livra au théâtre. Les lauriers qu'il y cueillit, lui méritèrent une place à l'académie Françoise. Il y fut reçu en 1736. Son discours de remercîment, moitié prose et moitié vers, fut applaudi. Cet ingénieux académicien mourut, le 14 mars 1754, âgé de 62 ans, avec la tranquillité d'un sage. Son sang froid dans ses derniers momens, lui permit des plaisanteries jusques sur son successeur à l'académie. Il s'étoit opposé à la réception de *Bougainville*, qui ambitieux du titre d'académicien, avoit employé toutes sortes de moyens pour l'obtenir. *La Chaussée* réfléchissant qu'après sa mort ce candidat devoit trouver moins d'obstacles, dit : *Il seroit plaisant que ma place lui fût donnée.* Elle le fut en effet, et *Bougainville* loua *la Chaussée*, comme

en avoit eu à s'en louer. Ce poëte n'oublioit pas aussi facilement les offenses que son successeur. Ayant à se plaindre de *Piron*, auteur d'une Épigramme contre ses Comédies, il traversa son élection à la place d'académicien. Aussi les amis de *Piron* le comparèrent-ils au *la Rancune* du roman comique de *Scarron*. La *Chaussée* étoit d'ailleurs un homme aimable et un honnête homme. Quant à son mérite dramatique, cet auteur a de la raison, de la noblesse, du sentiment, du pathétique, et il tourne bien un vers. Il s'est exercé avec succès dans le comique larmoyant. On peut mettre à la tête de ses Comédies l'*Ecole des Mères*, le premier des Drames romanesques au goût des bons juges. Une mère qui voit les sottises de son fils, qui les sent, et qui ne peut s'empêcher de les favoriser, forme un contraste très-saillant avec la fermeté du bon *Argant*, homme simple, sage et sans ridicule. *Mélanide* fut le triomphe de *la Chaussée*; elle est pleine de sentiment, de chaleur, et de détails bien rendus. L'action est un peu lente dans les premiers actes; mais elle marche avec vivacité dans les derniers. Le célèbre *Piron*, jaloux de voir *Mélanide* jouir du même succès que la *Métromanie*, plaisanta beaucoup sur les Comédies attendrissantes, qu'il comparoit à de froids Sermons. *Tu vas donc entendre prêcher le Père* LA CHAUSSÉE? dit-il un jour à un de ses amis, qu'il rencontra allant à *Mélanide*. On lui attribua même des couplets fort piquans, dont *Collé* est le véritable auteur. Le comique larmoyant y est représenté comme un genre fantasque, comme une comédie bâtarde, flasque avorton de la tragédie, et qui n'a de ce dernier genre que le ton pleureur et l'ennui. On y dit des pièces de *la Chaussée*, que les plans semblent faits par *la Grange*, et les vers par l'abbé *Pellegrin*. On finit par ce couplet :

> **Révérend Père *la Chaussée*,**
> **Prédicateur du saint Vallon,**
> **Porte ta morale glacée**
> **Loin des neuf Sœurs et d'*Apollon*.**
> **Ne crois pas, *Cotin* dramatique,**
> **A la Muse du vrai comique**
> **Devoir tes passagers succès :**
> **Non, la véritable *Thalie***
> **S'endormit à chaque homélie**
> **Que tu fis prêcher aux François.**

« Cependant, dit M. *de la Harpe*, l'*Andrienne* des anciens, transportée sur notre théâtre, étoit absolument une comédie larmoyante. Elle offroit un fond d'aventures romanesques, des caractères passionnés, et l'intérêt alloit quelquefois jusqu'aux larmes; c'est qu'en effet la comédie n'exclut rien de tout cela. La peinture de la vie humaine doit nous présenter des passions, comme elle nous montre des travers et des ridicules; et tous ces objets sont également du ressort de la bonne comédie. Nous nous sommes long-temps persuadés que la comédie ne devoit que faire rire, et c'est avec ces préjugés étroits, que l'on circonscrit l'étendue des arts et le vol du génie. Certainement le *Misantrope* et le *Tartuffe*, deux chefs-d'œuvre de l'esprit humain, ne sont pas toujours plaisans, quoiqu'ils le soient souvent et beaucoup. — *La Chaussée* est venu ensuite, et trouvant qu'on avoit saisi les grands caractères

et les grands ridicules, il a tâché de joindre une morale douce et utile à des situations touchantes. Ce sont des romans en dialogue, mais ces romans peignent des mœurs vraies; ils intéressent, et sont versifiés en général avec assez de pureté et d'élégance. Voilà sans doute assez de mérite, pour justifier tous les succès qu'on lui a tant reprochés de son vivant, et qui ont augmenté après sa mort. » *Maximien*, tragédie bien conduite, a quelques beautés, ainsi que le *Préjugé à la mode*, qui est intéressant, malgré quelques scènes froides et languissantes, dans les premiers actes, quelques caractères outrés et des plaisanteries froides. Mais le fonds du sujet, le ton de vertu qui y règne, l'élégance et la pureté du style, un grand nombre de vers heureux, et la chaleur qui anime les derniers actes, la feront toujours lire avec plaisir. Après ces quatre pièces, auxquelles on pourroit joindre encore la *Gouvernante*, pièce en cinq actes, on ne voit plus chez lui que des ouvrages très-médiocres, où règne un mauvais goût de Roman, qui déprime beaucoup le talent de *la Chaussée*. Rien de vrai, rien de naturel, point de ces plans heureux, qui se développent sans peine, et qui nous offrent une action qui attache sans fatiguer. *La Chaussée*, même dans le genre larmoyant, n'a pas rempli entièrement sa carrière. Que l'on compare tout son Théâtre au seul *Georges Barneveld* ou *le Marchand de Londres*, et l'on verra combien le François en ce genre est inférieur à l'Anglois. Son style, dans ses mauvaises pièces, est lâche, diffus, traînant et souvent froid.

Malgré ces observations sévères, il aura un rang distingué sur le Parnasse; il sera regardé comme un des premiers auteurs dans une branche du Théâtre, connue avant lui, mais qu'il a fait revivre. — Voici, suivant *Voltaire*, à quelle occasion il ressuscita ce genre. Quelques personnes s'amusoient à jouer dans un château quelques petites comédies, qui tenoient de ces farces qu'on appelle *Parades*. On en fit une en 1732, dont le principal personnage étoit le fils d'un Négociant de Bordeaux, très-bon homme, et marin fort grossier, lequel ayant perdu sa femme et son fils, venoit se remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde. Sa femme étoit une impertinente, qui étoit venue faire la grande dame dans la capitale, manger une bonne partie du bien acquis par son mari, et marier son fils à une demoiselle de condition. Le fils, beaucoup plus impertinent que la mère, se donnoit des airs de seigneur; et son plus grand air étoit de mépriser beaucoup sa femme, laquelle étoit un modèle de vertu et de raison. Cette jeune femme l'accabloit de bons procédés sans se plaindre, payoit ses dettes secrètement quand il avoit joué et perdu sur sa parole, et lui faisoit tenir de petits présens très-galans sous des noms supposés. Cette conduite rendoit notre jeune homme encore plus fat. Le Marin revenoit à la fin de la pièce, et mettoit ordre à tout. Une Actrice de Paris, fille de beaucoup d'esprit, nommée Mlle *Quinault*, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourroit faire une comédie très-intéressante, et d'un genre tout nouveau pour les Fran-

çois, en exposant sur le théâtre le contraste d'un jeune homme qui croiroit en effet que c'est un ridicule d'aimer sa femme, et d'une épouse respectable qui forceroit enfin son mari à l'aimer publiquement. Elle pressa *Voltaire* d'en faire une pièce régulière, noblement écrite; mais ayant été refusée, elle demanda permission de donner ce sujet à *La Chaussée*, jeune homme qui faisoit très-bien les vers, et qui avoit de la correction dans le style. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode*. Cette pièce quoique attendrissante et bien écrite, étoit froide auprès de celles de *Molière* et de *Regnard*; elle ressembloit, dit un homme de goût, à un homme un peu pesant, qui danse avec plus de justesse que de grace. L'auteur voulut mêler la plaisanterie au sentiment : mais ses railleries sont presque toujours froides et forcées. « La comédie larmoyante, dit *Voltaire*, n'est au fonds qu'un monstre, né de l'impuissance d'être ou plaisant ou tragique. Celui qui n'a pas le don du comique, cherche à y suppléer par l'intérêt; il ne peut s'élever au cothurne; il rehausse un peu le brodequin. Il peut arriver, sans doute, des aventures très-funestes à de simples citoyens; mais elles sont bien moins attachantes que celles des souverains, dont le sort entraîne celui des nations. Un bourgeois peut être assassiné comme *Pompée*, mais la mort de *Pompée* fera toujours un tout autre effet que celle d'un bourgeois. » Les ŒUVRES de Théâtre de *La Chaussée* ont été imprimées à Paris, 1763, en cinq petits vol. in-12.

III. NIVELLE, (Gabriel-Nicolas) prêtre, prieur commendataire de Saint-Géréon, diocèse de Nantes, né à Paris, mourut, le 7 janvier 1761, âgé de 74 ans. Comme il aimoit la retraite et l'étude, il s'étoit retiré de bonne heure au Séminaire de *Saint-Magloire*, d'où il fut obligé de sortir en 1723, époque des changemens arrivés à ce Séminaire; son opposition à la Bulle *Unigenitus* le fit renfermer quatre mois à la Bastille, en 1730. Il a publié : I. Les *Relations de ce qui s'est passé dans la Faculté de Théologie de Paris, au sujet de la* Constitution *Unigenitus*, 7 vol. in-12. II. *Le Cri de la Foi*, 3 vol. in-12, 1719. III. *La Constitution* Unigenitus *déférée à l'Eglise Universelle*, ou *Recueil général des Actes d'appel*, 1757, 4 vol. in-folio. L'Histoire Romaine est moins volumineuse que cette compilation. L'éditeur y a ajouté des préfaces historiques, des observations qui en lient les parties, et l'analyse des ouvrages considérables qu'il n'a pas cru devoir faire entrer dans son entier. IV. Un *Catalogue* manuscrit *de tous les Ouvrages faits sur le Jansénisme et la Constitution, jusqu'en* 1738. On le conservoit dans la bibliothèque du roi; et on en a suivi l'ordre dans l'arrangement du Catalogue de cette bibliothèque, tome II. *de la Théologie*. *Voyez* son Eloge dans le *Supplément au Nécrologe des Défenseurs de la vérité*, 1703, in-12.

NIVELON, (N.) fut le plus célèbre danseur de son temps. Il avoit imaginé une danse de Suisses, dans laquelle il excel-

loit. Sur la fin de ses jours il devint entrepreneur d'un spectacle, où il se ruina, et qui fut fermé en 1712. Son fils, héritier de ses talens, débuta à Paris, en 1728, par une entrée de paysan en sabots, qui fit courir toute la ville. Ce dernier exécutoit les danses grotesques avec la plus grande légèreté, et en composoit lui-même les airs. Il a légué à sa famille son goût pour la danse et ses succès.

NIVERNOIS, (Louis-Jules MANCINI duc de) ministre d'état, membre de l'académie Françoise et de celle des Belles-Lettres, naquit à Paris le 16 décembre 1716, et étoit petit-fils du duc de *Nevers*, connu par son esprit et son goût pour la poésie. (*Voyez* NEVERS.) Après avoir suivi quelque temps la carrière militaire, le jeune *Nivernois* fut nommé ambassadeur à Rome, puis à Berlin, où il fut très-accueilli de *Fréderic ;* enfin à Londres, où il négocia la paix de 1763. Par-tout il se conduisit en ministre éclairé, sage et prudent, tempérant l'austérité de ses fonctions par les charmes de ses discours, et unissant les graces à la dignité. De retour à Paris, les lettres le possédèrent entièrement, et ses ouvrages lui eussent fait un nom distingué, s'il ne l'eût été déjà par sa naissance et ses services publics; aussi un poëte moderne à dit avec raison :

Nivernois au Parnasse est encor duc
et pair.

la facilité de son esprit se montre dans la variété de ses productions. Ses imitations de *Virgile*, d'*Horace*, de *Tibulle*, d'*Ovide*, de l'*Arioste* et de *Milton*, sont faites avec goût, et sont aussi naturelles que ce morceau imité par lui, de la seizième Ode d'*Horace :*

Un clair ruisseau, de petits bois,
Une fraîche et tendre prairie,
Me font un trésor que les rois
Ne pourroient voir qu'avec envie.
Je préfère l'obscurité
Qui suit la médiocrité,
A l'éclat qui suit la puissance.
Le riche est au sein des plaisirs
Moins heureux par la jouissance
Que malheureux par ses desirs.

Je n'ai point ces riches habits
Qu'avec orgueil *Plutus* étale ;
Ni vins rares, ni mêts exquis
Ne couvrent ma table frugale ;
Mais dans ma douce pauvreté,
De la dure nécessité
J'ignore l'affligeante peine.
Je jouis d'un destin heureux :
Et n'ai-je pas toujours *Mécène*,
Si je voulois former des vœux ?

Les fables et les chansons de *Nivernois* furent renommées par leur délicatesse. On peut en juger par celle-ci, intitulée, *mes Souhaits :*

D'aimer jamais si je fais la folie,
Et que je sois le maître de mon
choix,
Connois amour, celle qui sous ses
loix
Pourra fixer le destin de ma vie.

Je la voudrois moins belle que
gentille,
Trop de fadeur suit de près la
beauté,
Simples attraits piquent la volupté,
Du feu d'amour joli minois pétille.

Je la voudrois moins coquette que
tendre,
Sans être Agnès ayant peu de desir,
Sans le chercher se livrant au plaisir,
Et l'augmentant en voulant se défendre.

Je

Je la voudrois simple dans sa parure,
Sans négliger le soin de ses appas;
Car un peu d'art qui ne s'apperçoit
pas,
Ajoute encor un prix à la nature.

Je la voudrois n'ayant pas d'autre
envie
D'autre bonheur que celui de m'aimer;
Si cet objet-y Amour, peut se
trouver,
De te servir je ferai la folie.

Les poésies fugitives de l'auteur ont de l'à-propos, et luttent souvent d'agrément avec celles de *Voltaire*; telle est cette réponse à Mad. *de Mirepoix* qui lui avoit envoyé de ses cheveux blancs, et que sa brièveté nous permet de citer encore :

Quoi! vous parlez de cheveux
blancs!
Laissons, laissons courir le temps;
Que vous importe son ravage?
Les amours sont toujours enfans,
Et les graces sont de tout âge.
Pour moi, *Thémire*, je le sens,
Je suis toujours dans mon printemps
Quand je vous offre mon hommage.
Si je n'avois que dix-huit ans,
Je pourrois aimer plus long-temps,
Mais non pas aimer davantage.

Nivernois mis en prison, malgré son grand âge, sous le gouvernement de *Robespierre*, y resta jusqu'au neuf thermidor; mais il ne jouit que deux ans de sa liberté, étant mort le 7 ventôse de l'an 6, (1798) âgé de 82 ans. Il conserva jusqu'au dernier moment son goût pour la poésie; et dans la matinée même du jour de sa mort, il écrivit à son médecin ce billet en vers, pour le dissuader d'en appeler d'autres en consultation :

« Je n'en veux point d'autre en ma
cure,
J'ai l'amitié, j'ai la nature
Qui font bonne guerre au trépas;
Mais peut-être dame nature
A déjà décidé mon cas;
Ah! du moins, sans changer d'allure,
Je veux mourir entre vos bras. »

Les ouvrages de cet auteur sont: I. *Lettres* sur l'usage de l'esprit, dans la société, la solitude et les affaires. II. *Dialogues des Morts*. Ils sont au nombre de quatre, et offrent des rapprochemens heureux et philosophiques. III. *Réflexions* sur le génie d'*Horace*, de *Despréaux* et de *Jean-Baptiste Rousseau*, in-12. « Malgré la contagion du mauvais exemple que commençoient à donner quelques gens de lettres, dit M. *Palissot*, *Nivernois* rend à *Despréaux* une justice que l'on affecte aujourd'hui de lui refuser, même dans des poétiques. Il nous semble à cet égard, d'autant plus digne d'éloges, qu'il avoit à combattre non-seulement les préjugés de nos beaux esprits, mais encore un sentiment d'aversion pour le genre satirique, qu'il ne dissimule pas, et qui tenoit sans doute à l'aménité de son caractère. » IV. *Traduction* de l'essai sur l'art des jardins modernes, par *Horace Walpole*, 1784. V. *Notice* sur la Vie de l'abbé *Barthélemi*, 1795. Ce dernier fut lié avec l'auteur de la plus étroite amitié. VI. *Réflexions* sur *Alexandre* et *Charles XII*. VII. *Traduction* de la vie d'*Agricola*, par *Tacite*. VIII. *Autre* en vers, de l'*Essai sur l'Homme* de *Pope*. IX. *Portrait* de *Fréderic le Grand* roi de Prusse. X. *Adonis* et *Richardet*, poëmes traduits en vers

de l'italien. XI. *Recueil de Fables.* Elles ne furent réunies qu'en 1796. On y trouve beaucoup d'esprit et de finesse, mais quelquefois trop d'afféterie, et cette recherche de traits saillans qui exclut la naïveté. Plusieurs sont aussi ingénieuses que celles de *la Mothe*, et présentent les mêmes défauts. On a publié en l'an 4, (1796) chez *Didot* le jeune, les Œuvres de *Nivernois*, 8 vol. in-8.°

NIXES, (*Nixii Dii*) (Myth.) Dieux qu'on invoquoit dans les accouchemens difficiles, et quand on croyoit qu'il y avoit plusieurs enfans. Ils étoient au nombre de trois.

NIZOLIUS, (*Marius*) grammairien Italien de Bersello dans le Modénois, contribua beaucoup à la renaissance des lettres dans le 16e siècle, par son esprit et par son érudition. On a de lui; I. *De veris principiis et verâ ratione philosophandi contra pseudo-Philosophos, Libri quatuor*, à Parme, 1553, in-4.° Il y attaque vivement les scolastiques, non-seulement sur la barbarie de leurs termes, mais aussi sur leurs ridicules opinions en plusieurs points. « Les faux Philosophes, dit *Fontenelle*, étoient tous les scolastiques passés et présens; et *Nizolius* s'élève avec la dernière hardiesse contre leurs idées monstrueuses et leur langage barbare, jusques-là qu'il traite *St. Thomas* lui-même de *Borgne entre des Aveugles.* La longue et constante admiration qu'on avoit eue pour *Aristote*, ne prouvoit, disoit-il, que la multitude des sots et la durée de la sottise. » Le célèbre *Leibnitz*, charmé de l'élégance et de la solidité de cet ouvrage, en donna en 1670, une nouvelle édition in-4°; mais en homme impartial, il prit à certains égards la défense d'*Aristote* et de *St. Thomas*. II. *Thesaurus Ciceronianus*, ou *Apparatus linguæ latinæ è scriptis Tullii Ciceronis collectus*, in-fol. C'est un bon Dictionnaire latin, composé des mots et des expressions de *Cicéron*, par ordre alphabétique. *Nizolius* est un des premiers qui a composé ces sortes de Dictionnaires des écrits de *Cicéron*. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation, l'auteur avoit un génie fort supérieur à celui des simples compilateurs. III. *Observationes in Ciceronem*, à Basle, 1548, in-fol. Ces remarques philologiques sont utiles, et les éditeurs de l'Orateur Romain en ont profité.

NOADIAS, *Voyez* SÉMÉIAS.

I. NOAILLES, (Antoine de) chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, gouverneur de Bordeaux, d'une illustre et ancienne maison du Limousin, qui possède depuis un temps immémorial la terre et le château de Noailles situé près de Brives, naquit en 1504. Son mérite l'éleva aux places d'ambassadeur d'Angleterre, de chambellan des enfans de France, et d'amiral de Guienne, puis de France en 1543. Il ménagea, pendant son ambassade d'Angleterre, la trève faite à Vaucelles entre *Henri II* et *Philippe II*, rois de France et d'Espagne. A son retour il chassa les Huguenots de la ville de Bordeaux dont ils s'étoient emparés; et mourut le 11 mars 1562, à 58 ans, regardé comme un homme également propre aux négociations et aux armes.

II. NOAILLES, (François de) frère du précédent, évêque de Dax, et l'un des plus habiles négociateurs de son siècle, fut ambassadeur en Angleterre, à Rome, à Venise et à Constantinople, où il rendit de grands services à la Chrétienté. Il mourut à Baïonne le 16 septembre 1585, à 66 ans. *Henri III* et *Catherine de Médicis* le consultoient dans les affaires les plus épineuses. Ce fut sur son avis qu'ils résolurent de porter la guerre en Espagne, pour délivrer la France de ce fléau. Ses *Ambassades* en Angleterre, et celles de son frère, ont été imprimées à Paris, en 1763, 3 vol. in-12.

III. NOAILLES, (Anne-Jules de) duc et pair et maréchal de France, etc., étoit fils d'*Anne de Noailles*, en faveur duquel le comté d'Ayen fut érigé en duché-pairie au mois de décembre 1663. *Anne* étoit petit-fils d'*Antoine*. Il mourut le 15 février 1678, après avoir bien mérité de la patrie. *Anne-Jules*, né en 1650, fut fait premier capitaine des gardes du corps, en survivance de son père, eut le commandement de la maison du roi en Flandre, l'an 1680, commanda en chef dans le Roussillon et la Catalogne en 1689, et fut fait maréchal de France au mois de mars 1693. Il gagna la bataille du Ther, le 27 mai de l'année suivante, prit les villes de Palamos, de Gironne, et mourut à Versailles le 20 octobre 1708, à 59 ans. Ce seigneur se distingua par la réunion des qualités qui forment l'honnête homme, l'homme d'esprit et le général. Il fut aussi recommandable par son amour pour la religion, que par son zèle ardent pour le bien de l'état.

IV. NOAILLES, (Adrien-Maurice, duc de) fils du précédent, vit le jour en 1678. Né avec des talens pour la guerre, il servit de bonne heure, et se trouva à tous les siéges que le duc son père fit dans la Catalogne, en 1693 et 1694. Il se signala ensuite sous le duc *de Vendôme* dans la même province, passa en Flandre l'an 1696, et continua d'y montrer sa valeur et sa prudence. Ces deux qualités le firent choisir en 1700, pour accompagner le roi d'Espagne jusqu'à Madrid. Personne n'ignore les services qu'il rendit en Catalogne pendant la guerre de la succession d'Espagne. On le distinguoit dès-lors comme un homme dont les talens et les qualités étoient au-dessus du commun. « Une belle ame, un esprit supérieur, une gaieté charmante, beaucoup d'amabilité et beaucoup de culture; l'amour du roi et de la patrie, le zèle du bien public, une ardeur prodigieuse pour le travail, une émulation vive pour tout ce qui est digne d'éloges, formoient, dit l'abbé *Millot*, le fonds de son caractère. Ses défauts mêmes tenoient à de grandes qualités. Une conception rapide lui faisoit voir d'un coup d'œil trop d'objets, pour ne pas le rendre quelquefois indécis ou trop lent à se décider. La passion de bien faire, le desir de mériter les suffrages, lui inspiroient une sorte d'inquiétude sur les jugemens d'autrui, capable d'altérer son ame, quand il se croyoit en butte à des injustices. Ardent pour tous ses devoirs, il étoit sujet à s'emporter quand on ne remplissoit pas les siens; mais sa colère étoit celle d'un homme vertueux qui se calme aisément et qui par-

des ordres du roi. Dans la guerre de 1733, il servit au siége de Philipsbourg, pendant lequel il fut honoré du bâton de maréchal de France. Il eut le commandement des troupes pendant l'hiver de 1734, et obligea les Allemands d'abandonner Worms dont ils s'étoient emparés. Nommé, en 1735, général en chef des troupes Françoises en Italie, il alla cueillir de nouveaux lauriers. Si la guerre de 1741 ne prouva pas son bonheur, elle montra du moins ses talens. L'affaire d'Ettingen en Allemagne, dont un événement malheureux fit manquer le succès en 1743, avoit été préparée par la plus savante manœuvre, et ménagée avec une intelligence digne des plus grands capitaines. Enfin, dans la dernière guerre, son grand âge ne lui permettant pas d'être à la tête d'une armée, il entra dans le ministère, et servit l'état de ses conseils. Ce citoyen illustre mourut à Paris, le 24 juin 1766, âgé de près de 88 ans. Il joignoit à beaucoup de facilité d'esprit, l'art de développer ses pensées avec force et avec élégance. Personne n'a écrit des Dépêches mieux que lui. « Si nous le considérons comme général, dit l'abbé *Millot*, les vrais connoisseurs ont toujours admiré son talent pour les plans de campagne; mais ils lui ont reproché d'avoir manqué de vigueur dans l'exécution. Nul homme n'est sans défauts. Quelquefois indécis à force de prévoyance, quelquefois trop vivement agité par les contradictions ou par de justes sujets d'inquiétude, il put, en certaines conjonctures, perdre des momens favorables. Il put aussi paroître timide, lorsqu'il n'étoit que prudent. Quoi qu'il en soit, depuis ses premières campagnes jusqu'aux dernières, on vit des traits frappans d'activité et de courage, et des résolutions également promptes et heureuses, couronnées par le succès. » *Duclos* ne pense pas aussi favorablement du maréchal *de Noailles*, que l'abbé *Millot*; et il n'est point étonnant que deux portraits, l'un fait par un historien non payé, et l'autre par un peintre gratifié par la famille, ne se ressemblent pas en tout. Voici celui de *Duclos* : « A l'égard de *Noailles*, président du conseil des finances, en le décomposant on en auroit fait plusieurs hommes, dont quelques-uns auroient eu leur prix. Il a (car il vit encore) beaucoup et de toute sorte d'esprit, une éloquence naturelle, flexible et assortie aux différentes matières; séduisant dans la conversation, prenant le ton de tous ceux à qui il parle, et souvent par-là leur faisant adopter ses idées, quand ils croient lui communiquer les leurs. Une imagination féconde et vive, toutefois plus fertile en projets qu'en moyens. Sujet à s'éblouir lui-même, il conçoit avec feu, commence avec chaleur, et quitte subitement la route qu'il suivoit, pour prendre celle qui vient la traverser: Il n'a de suite que pour son intérêt personnel qu'il n'a jamais perdu de vue. Maître alors de lui-même, il paroît tranquille quand il est le plus agité. Sa conversation vaut mieux que ses écrits; car en voulant combiner ses idées, à force de vouloir analyser, il fait tout évaporer. Ses connoissances sont étendues, variées et peu profondes. Il accueille fort les gens de lettres.... Dévot ou libertin, suivant les circons-

fiances, il se fit disgracier en Espagne, en proposant une maîtresse à *Philippe V.* Il suivit ensuite Mad. *de Maintenon* à l'église, et entretint une fille d'opéra, au commencement de la régence, pour être au ton régnant. Le desir de plaire à tous les partis, lui a fait jouer des rôles embarrassans, souvent ridicules et quelquefois humilians. Citoyen zélé quand son intérêt propre le lui permet, il s'appliqua à rétablir les finances, et y seroit peut-être parvenu si le régent l'eût laissé continuer ses opérations. Quelque fortune que *Noailles* se fût procurée, ce ne pouvoit être un objet pour l'état. On auroit du moins évité la secousse du pernicieux système de *Law*, etc. » De son mariage, célébré en 1698, avec *Françoise d'Aubigné*, fille unique du comte *d'Aubigné* frère de Mad. *de Maintenon*, il eut deux fils, l'un et l'autre maréchaux de France; l'un sous le nom de *Noailles*, et l'autre sous celui de *Mouchi*. L'abbé *Millot* a publié ses *Mémoires* en 1777, en 6 vol. in-12. On les a lus avec empressement, parce qu'ils sont curieux, instructifs et sagement écrits. La froideur et l'uniformité de style qu'on a reproché au rédacteur, étoit difficile à éviter dans un livre qui est une espèce de journal, et où il faut sans cesse couper la narration par les extraits des *Lettres* de *Louis XIV*, de *Louis XV*, de *Philippe V*, du duc *d'Orléans*, de Mad. *de Maintenon*, de plusieurs généraux et de divers ministres. En supprimant ces lettres et les réflexions qu'elles font naître, la diction auroit été plus intéressante et plus rapide; mais on auroit perdu du côté de l'instruction ce qu'on auroit gagné du côté de l'agrément.

V. NOAILLES, (Louis-Antoine de) frère d'*Anne-Jules*, dont nous avons parlé au n.° III, naquit le 27 mai 1651. Il fut élevé dans la piété et dans les lettres. Appelé à l'état ecclésiastique, il en remplit les devoirs avec un zèle si exemplaire, que sa mère, femme d'une haute vertu, n'eut point d'autre confesseur que lui. Après avoir fait sa Licence en Sorbonne avec distinction, il prit le bonnet de docteur en 1676. Le roi, instruit de son mérite, le nomma à l'évêché de Cahors en 1679. Il fut transféré à Châlons-sur-Marne l'année d'après, et rappela dans ces deux villes, par sa sollicitude pastorale, la mémoire des évêques des premiers siècles de l'Église. L'archevêché de Paris étant venu à vaquer en 1695, *Louis XIV* jeta les yeux sur lui pour remplir ce siége important. *Noailles* hésita à l'accepter. Il représenta au roi, « qu'il seroit accablé de contradictions dans la capitale; qu'il auroit pour ennemis les Jésuites, dont il n'épouseroit pas les passions, et les Jansénistes, dont il combattroit les sentimens. » *Voilà bien des ennemis*, lui dit le roi; *mais vous pouvez compter sur toute mon autorité...* *Noailles* ayant accepté, LOUIS XIV dit aux courtisans: *Si j'avois connu un homme plus digne de cette place, l'Évêque de Châlons ne l'auroit pas eue.* Le nouvel archevêque, plus indifférent sur son élévation que sur celle de sa famille, se servit d'un tour à peu près pareil, pour avoir pour successeur à Châlons l'abbé DE NOAILLES, son frère. SIRE, dit-il au Roi, *si je connoissois un*

meilleur sujet je vous le proposerois. L'archevêque de Paris continua comme il avoit commencé à Châlons: il fit d'excellens Réglemens pour le gouvernement de son diocèse et pour la réforme de son clergé ; mais ce qu'il avoit prévu lui arriva. Il perdit la tranquillité dont il avoit joui dans son premier évêché. *Noailles* avoit donné, en 1685, n'étant encore qu'évêque de Châlons, une approbation authentique aux *Réflexions Morales* du Père *Quesnel*, ou plutôt il en avoit continué l'approbation; car son prédécesseur, *Félix Vialart*, l'avoit accordée pour son diocèse. Devenu archevêque de Paris, il chargea plusieurs docteurs d'examiner ce livre; et ce fut après cette révision que parut l'édition de 1699. Ce n'est pas qu'il pensât comme *Quesnel;* il avoit condamné, en 1696, le livre de l'abbé *de Barcos*, intitulé: *Exposition de la Foi Catholique touchant la Grace;* mais ayant approuvé d'abord le livre de l'Oratorien, il se crut engagé d'honneur à le défendre. Les ennemis de cet ouvrage lui parurent les siens. La guerre ne tarda pas à s'allumer entre lui et les Jésuites. Le Père *Doucin* en donna le signal en 1698. Il publia le fameux problême : *Auquel falloit-il croire, ou de M.* de Noailles, *archevêque de Paris ; condamnant l'exposition de la Foi ; ou de M.* de Noailles, *évêque de Châlons, approuvant les Réflexions Morales ?* Cette méchanceté, attribuée aux Jésuites, ne le disposa pas favorablement pour eux. Il avoit dit au Père *Bourdaloue*, qu'*il vouloit toujours être l'ami des Jésuites et jamais leur valet;* et il ne fut bientôt ni l'un ni l'autre. Dans l'assemblée de 1700, à laquelle il présida, il fit condamner 127 propositions tirées de différens Casuistes, parmi lesquels plusieurs étoient Jésuites. La pourpre, dont il fut honoré cette même année, loin de désarmer l'envie, ne fit que l'exciter. Lorsque le nouveau cardinal vint remercier *Louis XIV*, qui lui avoit fait obtenir cette grace, ce prince lui dit : *Je suis assuré, Monsieur le Cardinal, que j'ai eu plus de plaisir à vous donner le Chapeau, que vous n'en avez eu à le recevoir.* Malgré ce propos obligeant, ce prince ne tarda pas à être indisposé contre lui. On proposa, en 1701, un problême théologique, qu'on appela le *Cas de Conscience par excellence. Pouvoit-on donner les Sacremens à un homme qui auroit signé le Formulaire, en croyant dans le fond de son cœur que le Pape et même l'Eglise peuvent se tromper sur le fait?* Quarante docteurs signèrent qu'on pouvoit donner l'absolution à cet homme. Le cardinal de *Noailles* ordonna qu'on crût le droit d'une foi divine, et le fait d'une foi humaine. Les autres évêques exigèrent la foi divine pour le fait. *Clément XI* crut terminer la querelle en donnant, en 1705, la Bulle *Vineam Domini*, par laquelle il ordonna de croire le fait, sans expliquer si c'étoit d'une foi divine ou d'une foi humaine. L'assemblée du Clergé de la même année reçut cette Bulle, mais avec la clause que *les évêques l'acceptoient par voie de jugement.* Cette clause, suggérée par le cardinal *de Noailles*, indisposa *Clément XI* contre lui. Cependant le cardinal voulut

faire signer la Bulle aux religieuses de Port-Royal-des-Champs. Elles signèrent, mais en ajoutant que « c'étoit sans déroger à ce qui s'étoit fait à leur égard à la paix de *Clément XI.* » Cette déclaration fut mal interprétée. Le roi demanda une Bulle au Pape pour la suppression de ce monastère, et en 1709 il fut démoli de fond en comble. Le cardinal *de Noailles*, qui avoit dit plusieurs fois que Port-Royal étoit le *séjour de l'innocence*, se prêta à sa destruction, parce qu'il crut voir ensuite que c'étoit celui de l'opiniâtreté. L'année d'auparavant 1708, *Clément XI* avoit porté un décret contre les *Réflexions Morales ;* mais le parlement de Paris y ayant trouvé des nullités, il ne fut point reçu en France. Les foudres lancés contre *Quesnel* ne produisirent leur effet qu'en 1713, année dans laquelle la fameuse Constitution *Unigenitus* vit le jour. Cette Bulle fut sollicitée en partie par le Père *le Tellier*, confesseur du roi. Ce Jésuite, homme dur, sombre, ardent, vindicatif, inflexible, étoit mal personnellement avec le cardinal-archevêque. Il remua toute l'Église de France, et dressa des Mandemens et des Lettres contre l'ouvrage de *Quesnel*, que des évêques devoient signer et lui envoyer avec un cachet volant. Une lettre de l'abbé *Bochart*, neveu de l'évêque de Clermont, découvrit cette manœuvre. *Noailles* au désespoir en demande justice au roi, au duc de *Bourgogne*, à Mad. *de Maintenon*, et n'est écouté de personne. Le cardinal-archevêque, opprimé par un Jésuite, s'en prit à tous les Jésuites : il leur ôta le pouvoir de prêcher et de confesser. *Le Tellier*, dans les premiers mouvemens du ressentiment, dit, à ce qu'on prétend, qu'*il falloit qu'il perdît sa place, ou le Cardinal la sienne.* Il n'est pas sûr qu'il tînt ce propos, rapporté dans le *Dictionnaire de Ladvocat* et ailleurs ; mais on le lui prêta, et on peut juger par-là de quoi on le croyoit capable. Enfin la *Bulle Unigenitus* arriva, et cette guerre civile n'en fut que plus vive. Une partie de la nation accueillit d'abord peu favorablement ce décret. Une nombreuse assemblée d'évêques fut convoquée à Paris ; les uns acceptèrent la Bulle, moyennant quelques explications ; les autres ne voulurent ni de la Bulle, ni des correctifs. Le cardinal *de Noailles* se mit à la tête de ces derniers, qui étoient au nombre de sept. *Louis XIV*, croyant que sa conscience l'obligeoit à écouter son confesseur contre son archevêque, défendit à celui-ci de paroître à la cour, et renvoya les évêques ses adhérens dans leur diocèse. Le cardinal exilé de Versailles, n'en eut que plus de partisans à Paris. Beaucoup de personnes de tous les corps de l'État, se joignirent à lui contre Rome et la Cour ; mais quoique la Bulle n'eût pas d'abord la pluralité des suffrages, elle fut enfin enregistrée par la Sorbonne et par le Parlement. La quatre-vingt-onzième proposition condamnée paroissoit si vraie aux magistrats, que la proposition contraire auroit été, selon eux, une hérésie politique dans tous les gouvernemens. *La crainte d'une excommunication injuste ne doit pas nous empêcher*, disoit Quesnel, *de*

faire notre devoir. Le Parlement pensoit que si cette maxime étoit fausse, aucun souverain ne seroit en sureté contre un sujet superstitieux. Cependant il enregistra la Bulle, mais avec des modifications. Les ennemis du cardinal triomphoient. On prétend que le confesseur du Roi proposa de donner une Déclaration, par laquelle « tout Évêque qui n'auroit pas reçu la Bulle purement et simplement, seroit tenu d'y souscrire, ou poursuivi à la requête du Procureur général. » Mais, après la mort de *Louis XIV* en 1715, tout changea de face. Le duc d'*Orléans*, régent du royaume, exila *le Tellier*, et mit le cardinal *de Noailles* à la tête du conseil de conscience. Ce prélat étant bien accueilli à la cour du Régent, tous les évêques opposés à la Bulle appelèrent et réappelèrent à un futur Concile. *Noailles* appela aussi en 1717; mais il ne vouloit point d'éclat, et son appel fut imprimé malgré lui. Le régent détestoit ces querelles; il ordonna le silence aux deux partis. Cette loi du silence, toujours recommandée et toujours violée, ne fut observée par aucun. La cour de France et la cour de Rome se consumoient inutilement en négociations, lorsque le *Système des Finances* calma les esprits, et tourna leur activité vers les espérances que la fortune donnoit. *Law* fit, lui seul, ce que tant d'évêques, ni *Louis XIV*, ni le Pape, n'avoient pu faire. Ces momens favorables furent employés à réunir l'Église de France, trop long-temps et trop souvent déchirée. Le cardinal-archevêque se prêta à tout, il rétracta son appel, et son Mandement de rétractation fut affiché le 21 août 1720. Cette réunion du Clergé de France fut principalement l'ouvrage du nouvel archevêque de Cambrai, *du Bois*, fils d'un apothicaire, depuis cardinal et premier ministre. Ceux qui furent fâchés de l'acceptation du cardinal *de Noailles*, observèrent qu'il étoit alors avancé en âge, et que des personnes attachées à la cour le gouvernoient totalement; mais les gens sages crurent cette soumission sincère. En effet, il accepta purement et simplement la Constitution par un Mandement du 1er octobre 1728. Il mourut le 4 mai de l'année suivante, à 78 ans. Dans l'épitaphe qu'on grava sur un marbre noir près de son tombeau, on disoit de lui :

Sollicitudine pastor, Charitate pater,
In oratione assiduus, in labore indefessus,
In cultu modestus, in victu simplex;
Sibi parcus, in cæteros sanctè prodigus;
A teneris ad senium æqualis idemque,
Semper prudens, mitis, pacificus,
Vitam transegit benefaciendo.

En effet, ses charités étoient immenses; ses meubles vendus et toutes les autres dépenses payées, il ne laissa pas plus de 500 livres. Ses ennemis ne purent refuser de voir en lui les meilleures intentions. Il aimoit le bien et le faisoit. Écriture Sainte, Pères de l'Église, Tradition, Théologie positive, Théologie morale, il savoit tout ce qu'un évêque doit savoir. Doux, agréable dans la société, brillant même dans la conversation, sensible à l'amitié, plein de candeur et de franchise, il attachoit le cœur et l'esprit. S'il se laissa quelquefois prévenir, c'est qu'il jugeoit

des autres par l'élévation de son ame, et cette ame étoit incapable de tromper. Ses adversaires crurent voir en lui un mélange de grandeur et de foiblesse, de courage et d'irrésolution ; et il faudroit en juger ainsi, s'il étoit vrai qu'il existât deux Actes de sa main, datés de 1728 et 1729, où il protestât contre toute acceptation arrachée à sa vieillesse. Plein de bonne foi, il soutenoit des gens qu'on accusoit d'en manquer. Il favorisoit ceux qu'on appelle *Jansénistes*, sans l'être lui-même. L'idée seule de faction le révoltoit ; il aimoit la paix, et il auroit voulu la donner à l'Église. Un évêque, en lui faisant une visite, lui dit : *Je viens me ranger à votre parti.* — *Je ne suis*, répondit l'archevêque choqué du terme, *d'aucun autre parti que de celui de Jésus-Christ.* Malgré ces dispositions, son épiscopat fut continuellement agité. Montant par un méchant escalier pour aller voir une réparation qu'on avoit faite au haut de l'église de Notre-Dame, *Jamais*, dit-il, *on n'a fait passer Archevêque par d'aussi mauvais chemins que moi.* Son administration prouve très-bien que, pour gouverner à la satisfaction de tout le monde, il ne suffit pas d'être vertueux. On lui doit en partie l'établissement de la maison des *Prêtres* de Saint François de Sales : (*Voyez* WITASSE.) *Gaston-Jean-Baptiste-Louis de* NOAILLES, son frère, qui lui succéda dans l'évêché de Châlons, avoit les mêmes sentimens que lui, et y étoit plus attaché. Il mourut en 1720, à 52 ans. Le cardinal *de Noailles*, son frère, lui fit ériger un tombeau avec une épitaphe, où on lui donnoit des éloges mérités :

In sermone verax, asper in victu, in cultu simplex,
In utroque facilis, in castimonia severus,
In oratione assiduus, in eleemosynis profusus.

On voit que les deux frères se ressembloient dans les vertus et dans les lumières. Nous ajouterons que l'évêque de Châlons avoit moins de douceur que l'archevêque de Paris, et qu'il étoit ardent et entier dans tout ce qu'il vouloit, sur-tout s'il croyoit le vouloir pour le bien de l'Église ou de son diocèse.

NOBILIUS, *Voyez* FLAMINIUS, n.° III.

I. NOBLE, (Eustache le) né à Troyes en 1643, d'une famille distinguée, s'éleva par son esprit à la charge de procureur général du parlement de Metz. Il jouissoit d'une réputation brillante et d'une fortune avantageuse, lorsqu'il fut accusé d'avoir fait à son profit de faux actes. Il fut mis en prison au Châtelet, et condamné à faire amende-honorable et à un bannissement de neuf ans. *Le Noble* appela de cette sentence qui n'étoit que trop juste, et il fut transféré à la Conciergerie. *Gabrielle Perreau*, connue sous le nom de la *Belle Épicière*, étoit alors en cette prison, où son mari l'avoit fait mettre pour son inconduite. *Le Noble* la connut, l'aima, et se chargea d'être son avocat. Cette femme ne fut pas insensible ; une figure prévenante, beaucoup d'esprit, une imagination vive, une facilité extrême de parler et d'écrire, tout en lui



annonçoit l'homme aimable. Les deux amans en vinrent aux dernières foiblesses. La *Belle Epicière* demanda à être enfermée dans un couvent, pour y accoucher secrétement, entre les mains d'une sage-femme, que *le Noble* y fit entrer comme pensionnaire. Le fruit de ses désordres parut bientôt au jour, et elle fut transférée dans un autre couvent, d'où elle trouva le moyen de se sauver. *Le Noble* s'évada aussi quelque temps après de la Conciergerie, en avril 1695, pour rejoindre sa maîtresse. Ils vécurent ensemble quelque temps; mais ils changeoient souvent de quartier et de nom, de peur de surprise. Pendant cette vie errante, elle accoucha de nouveau. *Le Noble* fut repris et mis en prison, où il fut jugé comme faussaire, le 24 mars 1698, et condamné derechef à faire une amende honorable dans la chambre du Châtelet, et à un bannissement de 9 ans. Sa maîtresse fut jugée au mois de mai suivant, et par l'arrêt, *le Noble* fut chargé de trois enfans déclarés bâtards. Malgré ce nouvel incident, il obtint la permission de revenir en France, à condition de ne point exercer de charge de judicature. Les malheurs de *le Noble* ne l'avoient point corrigé. Il fut déréglé et dissipateur toute sa vie, qu'il termina dans la misère le 31 janvier 1711, à soixante-huit ans. Il fallut que la charité de la paroisse Saint-Severin fit enterrer cet homme, qui avoit fait gagner plus de cent mille écus à ses imprimeurs. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, recueillis en 19 volumes in-12, par *Brunet*, imprimeur de Paris. On peut les diviser en trois classes; dans la 1re nous placerons les ouvrages sérieux, dans la 2e les ouvrages romanesques, et dans la 3e les ouvrages poétiques. On a de lui, dans le premier genre : I. *L'Histoire de l'établissement de la République de Hollande ;* c'est un extrait, fait avec trop de précipitation, de l'Histoire de *Grotius*, en deux vol. in-12, Paris, 1689 et 1690. Cet ouvrage, peu favorable aux Hollandois, fut proscrit dans les Etats de la république, quoique l'auteur eût dit la vérité, ou plutôt parce qu'il l'avoit dite. II. *Relation de l'Etat de Gênes*, Paris, 1685, in-12; ouvrage superficiel. III. *Traité de la Monnoie de Metz*, in-12. L'auteur y donne un Tarif de sa réduction avec celle de France. IV. *Dissertation Chronologique de l'année de la naissance de Jésus-Christ*, Paris, 1693, in-12. V. *Le Bouclier de la France*, ou les *Sentimens de* Gerson *et des Canonistes touchant les différends des Papes et des Rois de France ;* cet ouvrage a aussi paru sous le titre de l'*Esprit de Gerson*. VI. Une *Traduction des Pseaumes*, en prose et en vers, avec des Réflexions et le texte latin à côté; ce qui forme un volume in-8°, à trois colonnes. VII. *Entretiens politiques sur les affaires du temps :* ouvrage périodique, plein de saillies heureuses et de plaisanteries basses, qui eut le plus grand succès dans sa naissance... On a de lui dans le second genre : I. *Histoire secrète de la Conjuration des* Pazzi *contre les* Médicis. II. La *Fausse Comtesse d'Isambert*. III. *Milord Courtenai*. IV. *Epicaris*. V. *Idegerte, Reine de Norwége*. VI. *Zulima*. VII. *Mé-*

moires du Chevalier Balthazar. VIII. *Aventures Provinciales.* IX. Les *Promenades.* X. *Nouvelles Africaines.* XI. Le *Gage touché.* XII. L'*Ecole du Monde ;* ouvrage qui renferme beaucoup de bonne morale, mais écrit avec la légèreté propre à une production frivole. XIII. L'*Histoire du détrônement de Mahomet IV.* Ces différens ouvrages sont moitié romanesques et moitié historiques. On y trouve de loin en loin quelques morceaux intéressans ; mais le total n'en vaut rien ordinairement. Le style, presque toujours facile et abondant, manque de précision, de pureté, d'élégance et de délicatesse. On voit cependant, à travers ces défauts, de l'esprit, du feu et des connoissances variées... On a de lui, dans le troisième genre : I. Des *Traductions* rampantes, en vers, des Satires de *Perse*, et de quelques Odes d'*Horace.* II. Des *Contes* et des *Fables*, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé, ne méritoit pas tant d'empressement. Il y règne une prolixité froide, un ton familièrement bas, un style languissant. Les moralités n'y sont pas rendues avec finesse, et les images y sont mal choisies. Ces *Fables* eurent pourtant quelque vogue dans le temps, parce qu'elles étoient relatives aux événemens qui faisoient la matière de ses pasquinades. III. Des *Comédies*, qu'on ne joue plus ; le bon comique y domine moins que la polissonnerie. IV. Des *Epîtres*, des *Stances* et des *Sonnets*, qui ne sont guère au-dessus du médiocre. *Le Noble* a encore traduit les curieux *Voyages* de *Gemelli Carreri*, Paris, 1727, 6 vol. in-12. Il fit ces quatre vers pour son portrait :

Nobilitas si clara dedit nomenque, genusque ;
Clarior ingenio, nobiliorque micat.
Invida Fortuna sic spernes tela maligna :
Per scopulos Virtus sæpiùs astra petit.

II. NOBLE, (Pierre le) substitut du procureur général du parlement de Rouen, mort en 1720, a donné un *Recueil de Plaidoyers* sur des sujets utiles ou curieux.

NOCETI, (Charles) Jésuite, né à Pontre-Moli, enseigna la théologie au collége Romain, fut donné pour coadjuteur au Père *Turano*, pénitencier de Saint-Pierre, et fut un des examinateurs des évêques. Il mourut à Rome en 1759. On a de lui, *Veritas vindicata*, en 2 vol. C'est une critique de la *Theologia Christiana* du P. *Concina*, qui fit beaucoup de bruit. *Noceti* étoit bon poëte, comme on le voit par ses églogues et par les *Poëmes* sur l'*Arc-en-Ciel* et l'*Aurore Boréale.*

NODINUS, NODITIS, *ou* NODUTUS, (Mythol.) Dieu qui présidoit aux moissons lorsqu'elles germoient, et que les nœuds se formoient aux chaumes.

NODOT, (N.) auteur qui n'est connu que par des *Fragmens de Pétrone*, qu'il prétendit avoir trouvés à Belgrade en 1688, et qu'il publia à Paris en 1694. Les savans se sont partagés sur l'authenticité de ces Fragmens, dans lesquels on trouve des expressions, que ni *Ciceron*, ni *Virgile*, ni *Horace* n'ont jamais employées : *Voyez* II. PÉTRONE.



I. NOÉ, fils de *Lamech*, naquit l'an 2978 avant J. C. Il fut juste, et trouva grace devant le Seigneur, qui voyant la malice des hommes, résolut de faire périr par un Déluge tout ce qui respiroit sur la terre. Dieu ordonna donc à *Noé* de bâtir une Arche pour se sauver du Déluge, lui et toute sa famille, avec des bêtes et des oiseaux de toute espèce, mâles et femelles. Il marqua lui-même la forme, les mesures et les proportions de ce grand vaisseau : il devoit être de la figure d'un coffre, long de 300 coudées, large de 50, et haut de 30, enduit de bitume, et distribué en trois étages, dont chacun devoit avoir plusieurs loges. Le premier pour les animaux à quatre pieds, le second pour les provisions, et le troisième pour les oiseaux et la famille de *Noé*. Il y avoit une porte au premier étage, et une grande fenêtre au troisième, outre plusieurs petites pour donner du jour à tous les étages. Quelques-uns en mettent quatre, dont le plus bas étoit destiné à recevoir les immondices de l'Arche. Dans chacun de ces étages, il y avoit différens compartimens, séparés par des cloisons pour les différentes espèces d'animaux, et pour les provisions nécessaires. De toutes les descriptions qui ont été faites de l'Arche, celle de M. *le Pelletier* paroît la plus commode et la plus vraisemblable. Il fait voir que l'Arche, disposée dans son système, pouvoit contenir à l'aise tous les hommes, animaux et oiseaux qui devoient y être renfermés, avec les provisions nécessaires pour les nourrir pendant un an, et que les personnes qui étoient dans l'Arche pouvoient en avoir soin chaque jour. *Noé* crut à la parole de Dieu, et exécuta tout ce qu'il avoit commandé. Après qu'il eut fait porter dans l'Arche toutes les choses nécessaires pour la vie des hommes et des animaux, sept jours avant le Déluge, Dieu lui ordonna d'y entrer avec sa femme, ses trois fils et leurs femmes, et des animaux de toute espèce. Il étoit alors âgé de 600 ans. Le jour de la vengeance étant venu, la mer se déborda de tous côtés, et il tomba une pluie horrible pendant 40 jours et 40 nuits. Toute la terre fut inondée, et tout périt, *excepté* ce qui étoit dans l'Arche. Après que les eaux eurent couvert la face de la terre pendant 150 jours, Dieu fit souffler un grand vent, qui commença à faire diminuer les eaux. Sept mois après le commencement du Déluge, l'Arche se reposa sur les montagnes d'Arménie ou le mont Ararath, près la ville d'Erivan. Le dixième jour du dixième mois, les sommets des montagnes se découvrirent, et 40 jours s'étant passés depuis que l'on eut commencé à les appercevoir, *Noé* ouvrit la fenêtre de l'Arche, et lâcha un corbeau, qui ne rentra plus. Il envoya ensuite la colombe, qui n'ayant pu trouver où asseoir son pied, revint dans l'Arche : sept jours après il la renvoya de nouveau, et elle revint, portant dans son bec un rameau d'olivier dont les feuilles étoient toutes vertes. *Noé*, déterminé à quitter l'Arche, en sortit un an après qu'il y fut entré. Son premier soin fut de dresser un autel au Seigneur, et de lui offrir en holocauste un de tous les animaux purs qui étoient dans l'Ar-

che. Dieu fit une alliance éternelle avec lui, et voulut que l'Arc-en-ciel en fût comme le signe. Soit que ce météore n'existât point avant le Déluge comme quelques auteurs le prétendent; soit que ne paroissant que dans des temps pluvieux, il fût plus propre que tout autre signe, à rappeler la promesse faite à *Noé*, et à le rassurer contre une nouvelle inondation. Cette grande catastrophe du globe, décrite dans les saintes Lettres avec tous les caractères de la vérité, empreinte pour ainsi dire dans tous les traits qui forment le tableau de la nature actuelle, s'est conservée dans le souvenir de toutes les nations. « Point de vérité historique, dit un critique moderne, mieux prouvée que celle du Déluge. *Berose* le Chaldéen nous parle de l'Arche qui s'arrêta vers la fin du Déluge sur une montagne d'Arménie. *Nicolas de Damas*, dans le 96e livre de ses histoires, dit qu'au temps du déluge, il y eut un homme qui, arrivant avec une arche ou un vaisseau sur une haute montagne d'Arménie, échappa à ce fléau universel, et que les restes de cette arche se sont long-temps conservés sur cette montagne. *Abydène*, auteur d'une Histoire des Chaldéens et des Assyriens, donne de ce Déluge quantité de détails semblables à ceux qu'en donne *Moyse*. Qu'on lise le Traité de *Lucien* sur la Déesse Syrienne, on y trouvera toutes les circonstances de ce terrible événement aussi clairement et aussi énergiquement exposées que dans le livre de la Genèse; ce qui ne peut être que l'effet de la tradition générale établie alors chez les Orientaux. On verra les mêmes choses dans le 1er livre des Métamorphoses d'Ovide. *Varron* parle du temps qui s'écoula depuis *Adam* jusqu'au Déluge, *ab hominum principio ad Cataclismum*. Les Chinois disent qu'un certain *Puen-Cuus* échappa seul avec sa famille du Déluge universel. *Jean de Laët* et *Lescarbot* rapportent la tradition constante du Déluge parmi les Indiens de l'Amérique. *Boulanger* convient que la plupart des usages de l'antiquité sont autant de monumens de la révolution arrivée sur notre globe par le Déluge. Les divers déluges, dont les historiens et les mythologistes ont fait mention, ne sont dans le fait que celui de *Noé*, défiguré par des traits qui n'empêchent pas qu'on ne le reconnoisse très-distinctement. » Après le Déluge, *Noé* se mit à cultiver la terre, et il planta la vigne. Elle étoit connue avant ce temps-là; mais il fut le premier qui la planta avec ordre, et qui découvrit l'usage qu'on pouvoit faire du raisin en exprimant sa liqueur. Ayant donc fait du vin, il en but, et comme il n'en avoit point encore éprouvé la force, il s'enivra, et s'endormit dans sa tente. *Cham* son fils, l'ayant trouvé découvert d'une manière indécente, s'en moqua et en donna avis à ses frères, qui, marchant en arrière, couvrirent d'un manteau la nudité de leur père. *Noé*, à son réveil, apprenant ce qui s'étoit passé, maudit *Chanaan*, fils de *Cham*, dont les descendans furent dans la suite exterminés par les Israélites, et bénit *Sem* et *Japhet*. Ce saint homme vécut encore 350 ans depuis le Déluge, et mourut à l'âge de 950, l'an 2029 avant J. C. Quelques commentateurs

ont cru que l'Arc-en-ciel ne paroissoit point avant le Déluge, parce que le texte sacré nous apprend que Dieu l'établit pour être un signe que le Déluge n'inonderoit plus. D'autres assurent que l'Arc-en-ciel étant un météore naturel, il avoit paru dans les premiers siècles du monde; mais qu'après le Déluge il commença d'être un signe suivant l'ordre de Dieu, ce qu'il n'étoit pas auparavant... On demande si *Noé* eut des enfans après le Déluge, ou s'il n'y eut que *Sem*, *Cham* et *Japhet* qui multiplièrent le genre humain. Dieu ayant béni *Noé*, et lui ayant commandé de croître et de multiplier, il n'est pas croyable que ce patriarche n'ait pas contribué à repeupler la terre, pendant les 350 ans qu'il vécut depuis. *Cajetan* semble être de ce sentiment; mais *Pererius* et d'autres soutiennent le contraire, parce que l'Ecriture ne parle que de *Sem*, de *Cham* et de *Japhet*. Les Rabbins rapportent à ce sujet une fable, semblable à celle de *Cœlus* et de *Saturne*. Ils disent que *Cham* employa un secret magique pour rendre son père stérile pendant qu'il dormoit. Les Chaldéens donnent à *Noé* un fils, nommé *Junithum;* mais ce *Junithum* étoit un petit-fils de *Noé*, et non pas son véritable fils. On a donné le nom de *Noachides* aux descendans de *Noé*, et les préceptes des *Noachides* sont ceux que les Juifs disent avoir été donnés à *Noé* et à ses enfans, lesquels ne renferment que le droit naturel, et sont d'une pratique indispensable pour tous les hommes. Ces préceptes sont au nombre de sept. Le premier défend l'idolâtrie; le second ordonne de bénir le nom de Dieu; le troisième défend l'homicide; le quatrième condamne l'adultère et l'inceste; le cinquième défend le larcin; le sixième commande de rendre la justice et d'y obéir; le septième défend de manger la chair qui aura été coupée d'un animal qui étoit encore en vie.

II. NOÉ, (Marc-Antoine de) d'une famille ancienne de Gascogne, naquit dans le diocèse de la Rochelle, en 1724. D'abord grand vicaire de l'archevêché de Rouen, il fut nommé évêque de Lescar en 1763, et se fit aimer de ses diocésains par son caractère doux et honnête, par sa bienfaisance et sa popularité. Après le concordat il passa au siége de Troye, et mourut dans cette ville le cinquième jour complémentaire an dix, vivement regretté. Ses lumières étoient aussi étendues que ses vertus. Il possédoit l'hébreu et le grec, et il a laissé des ouvrages estimés; tels qu'un *Discours* sur une bénédiction de drapeaux, une *Lettre* sur une épizootie, un autre *Discours* sur l'état futur de l'Eglise, où l'on trouve de l'éloquence, des idées fortement conçues, et une sorte de prédiction de tout ce qui devoit arriver au clergé dix ans après. En prenant possession de l'évêché de Troye, M. *de Noé* publia un discours plein d'onction et d'un zèle véritablement apostolique. On peut en juger par ce morceau adressé au préfet de l'Aube : « Vous êtes au dehors ce que Dieu a voulu que nous fussions au dedans; vous veillez autour de l'enceinte sacrée et défendez ses avenues; nous, nous sommes les sentinelles

qui

qui veillons dans le Saint des Saints. Vous écartez le trouble et le scandale du sanctuaire ; nous, nous répondons de sa pureté. Vous réprimez les entreprises et les délits que notre charité ne doit pas poursuivre ; nous, nous attendons dans le secret de leurs consciences les coupables, et punissons les crimes que vos lois ne sauroient atteindre. Faisons le saint accord qu'un grand pape proposoit à un grand empereur. Unissons nos vues et nos moyens ; croisons nos armes, disoit-il, *Jungamus dextras ;* et par la réunion de nos efforts, vous, par les plus heureux dons de la nature et l'autorité des lois ; nous, par la prière et l'instruction, faisons marcher ensemble deux intérêts qui ne doivent en former qu'un, le bonheur de la société civile et religieuse, qui ne voyage sur la terre que pour aller chercher son établissement dans le Ciel. » Ce morceau semble une paraphrase élégante de ces deux vers d'*Owen*.

Lex et religio junxerunt fœdera : pravas
Hac hominum mentes comprimit ; illa manus.

Le *Journal officiel* a tracé cette esquisse du portrait de M. *de Noé*. « Il avoit cette charité douce qui concilie les partis, et cette force de tête qui ne se laisse point conduire par des intrigans subalternes. Huit jours après son installation, il ne fut plus question dans son diocèse de prêtres assermentés, ni insermentés. Tous se réunirent autour de leur respectable prélat ; tous le pleurèrent. »

NOÉ, (Le Père la) Voyez MENARD, n.° IV.

NOEMA, fille de *Lamech* et de *Sella* sa seconde femme, passa pour avoir inventé la manière de filer la laine et de faire la toile. Quelques-uns ont cru qu'elle avoit épousé *Noé*, et d'autres qu'elle étoit la même que la *Minerve* des Grecs, nommée aussi *Nemanoun*.

NOÉMI, femme d'*Elimelech*, de la tribu de Benjamin, ayant été obligée de suivre son mari dans le pays des Moabites, l'y perdit, et maria ses deux fils *Chélion* et *Mahalon*, à *Orpha* et à *Ruth*, filles Moabites. Ces deux jeunes époux étant morts sans laisser d'enfans, *Noémi* résolut de retourner dans la Judée. *Ruth* ne voulut point la quitter, et elles arrivèrent ensemble à Bethléhem, dans le temps que l'on commençoit à couper les orges. *Ruth* alla glaner dans le champ de *Booz*, homme fort riche, et le proche parent d'*Elimelech*, qui l'invita à suivre ses moissonneurs et à manger avec eux. *Ruth* de retour à la maison, ayant appris à *Noémi* ce qui s'étoit passé, celle-ci l'avertit que *Booz* étoit son proche parent, et elle lui donna un expédient pour le déterminer à l'épouser. *Ruth* suivit le conseil de sa belle-mère, et parvint à se marier avec *Booz*, dont elle eut un fils nommé *Obed*, qui fut un des ancêtres de J. C. *Voy.* RUTH.

NOET, *Noëtus*, hérésiarque du 3e siècle, fut maître de *Sabellius*. Il enseigna que J. C. n'étoit pas différent du Père ; qu'il n'y avoit qu'une seule personne en Dieu, qui prenoit tantôt le nom de Père, tantôt celui de Fils, qui s'étoit incarné, qui étoit né de la Vierge, et avoit

souffert sur la croix. Ayant été cité devant les prêtres, il désavoua d'abord ses erreurs. Il ne changea cependant pas d'avis, et ayant trouvé le moyen de faire adopter ses rêveries à une douzaine de personnes, il les professa hautement, et se fit chef de secte ; il prit le nom de *Moyse*, et donna le nom d'*Aaron* à son confrère. Ses sectateurs s'appellèrent *Noétiens*. Leurs erreurs étoient les mêmes que celles de *Praxeas* et de *Sabellius*.

NOGARET, *Voyez* I. VALETTE.

NOGARET, (Guillaume de) fut chargé par *Philippe le Bel*, d'aller signifier au pape *Boniface VIII* l'appel au futur concile, des Bulles dont le roi se plaignoit. Il s'acquitta de sa commission avec beaucoup de dureté, (*Voyez* BONIFACE VIII.) et revint en France où il obtint les sceaux en 1307, et la place de chancelier l'année suivante. Il sollicita l'absolution pour les violences qu'il avoit laissé commettre contre le pape : il ne l'obtint qu'à condition de passer en la Terre-sainte, et de n'en pas revenir; mais il mourut en 1313, avant que de partir. Sa postérité finit à son petit-fils.

I. NOGAROLA, (Isotta) fille savante de Vérone, possédoit les langues, la philosophie, la théologie, et même les Pères de l'Eglise. Le cardinal *Bessarion* fit exprès le voyage de Vérone pour s'entretenir avec elle. *Isotta* étoit en relation avec la plupart des savans de son temps. Ses lettres les charmoient, par la profondeur du savoir et par les graces du style. Elle mourut en 1468, à 38 ans. Elle laissa un *Dialogue* sur la question : *Qui d'Adam ou d'Ève avoit péché le plus grièvement en mangeant du fruit défendu ?* Elle prit le parti de la première femme, contre *Louis Foscaro* qui défendit vivement le premier homme, et qui auroit pu mieux employer son temps.

II. NOGAROLA, (Louis) Véronois, d'une famille illustre, se rendit très-habile dans la langue grecque, et s'acquit beaucoup de réputation par ses *Traductions* de plusieurs livres grecs, en latin. Il parut avec éclat au concile de Trente, eut des emplois honorables dans sa patrie, et mourut à Vérone en 1559, âgé d'environ 50 ans. On a de lui divers ouvrages.

NOGAROLE, (les) dames de Vérone, d'une famille illustre, se distinguèrent par leur esprit dans le 16e siècle; elles étoient au nombre de cinq. *Antoinette*, célèbre par sa beauté et son savoir, épousa *Salvatico Bonacolti*, seigneur de Mantoue.—*Angèle*, fille de la précédente, belle et vertueuse, se livra à l'étude de l'Ecriture-Sainte, dont elle mit en vers l'explication des mystères et les prophéties. —*Isotta* savoit les langues et la philosophie, prononça diverses harangues au concile de Mantoue, et devant les papes *Nicolas V* et *Pie II*. La bibliothèque de M. *de Thou* possédoit un recueil de 566 lettres en manuscrit de cette savante, sur divers sujets. (*Voyez son article.*)—*Geneviève* et *Laure* ses sœurs, suivirent ses traces dans la littérature et la pratique des vertus. Elles épousèrent des sénateurs Vénitiens.

NOINVILLE, (Jacques-Bernard du Rey de) président honoraire au grand conseil, mort le 19 juillet 1768, étoit membre de l'académie des Inscriptions. Il se rendit recommandable dans cette compagnie par son caractère, son savoir, et sur-tout par un prix de 400 livres qu'il fonda en 1733. On a de lui: I. *Histoire de l'Opéra*, 1757, 2 vol. in-8.º II. *Dissertation* sur les bibliothèques et les dictionnaires, 1756, in-12. III. — sur les *Almanachs*, 1762, in-12.

NOIR, (Le Prince) *Voyez* EDOUARD, n.º X.

NOIR, (Jean le) fameux chanoine et théologal de Sées, étoit fils d'un conseiller au présidial d'Alençon. Il prêcha à Paris et en province avec réputation. Il eût pu jouir tranquillement de sa gloire; mais son zèle inconsidéré le brouilla avec son évêque, qui avoit donné un mandement pour la publication du Formulaire. Il l'accusa de plusieurs erreurs dans des écrits publics. Il dénonça un Catéchisme publié dans le diocèse par le sieur *Enquessen*, sous ce titre: *Le Chrétien champêtre.* On y lisoit en termes exprès, qu'*il y avoit quatre Personnes Divines, qui devoient être l'objet de la dévotion des Fidelles: savoir*, JÉSUS-CHRIST, St. Joseph, Ste Anne et St. Joachim... *Que Notre-Seigneur étoit dans le Saint-Sacrement de l'Autel, comme un poulet dans la coque d'un œuf.* Le refus que fit l'évêque de Sées de satisfaire à cette réquisition, porta le théologal à accuser juridiquement ce prélat de favoriser les erreurs. Il présenta sa requête au roi, et l'accompagna d'une dénonciation de plusieurs propositions qu'il croyoit hérétiques. *Le Noir* publia à ce sujet des écrits où il franchissoit toutes les bornes de la modération, non-seulement à l'égard de son évêque, mais encore à l'égard de son métropolitain. On nomma des commissaires pour le juger, et sur la représentation de ses libelles, il fut condamné le 24 avril 1684, à faire amende honorable devant l'Eglise métropolitaine de Paris, et aux galères à perpétuité. Quelques jours après ce jugement on fit courir une *Complainte* latine, dans laquelle on disoit, « qu'il étoit *Noir* de nom, mais *Blanc* par ses vertus et son caractère. » Cependant la peine des galères ayant été commuée, il fut conduit à Saint-Malo, puis dans les prisons de Brest, et enfin dans celles de Nantes où il mourut le 22 avril 1692. On a de lui plusieurs ouvrages qui sont écrits d'un style vif et singulier, mais remplis d'injures et d'emportement. Les principaux sont: I. *Recueil de ses Requêtes et Factums*, in-folio; l'on y trouve une éloquence impétueuse, et une connoissance du droit peu commune. II. *Traduction de l'Echelle du Cloître.* III. *Les Avantages incontestables de l'Eglise sur les Calvinistes*, in-8.º IV. *Les nouvelles Lumières Politiques* ou *l'Evangile nouveau du Cardinal* Pallavicini *dans son Histoire du Concile de Trente*, 1676, in-12: écrit qui fit supprimer la Traduction françoise que l'on préparoit de l'Histoire de *Pallavicini.* V. *L'Hérésie de la domination Episcopale que l'on établit en France*, in-12. VI. *L'Evêque de Cour*, in-12. VII. *Protestation contre les Assemblées du*

Clergé de 1681, in-4°; et plusieurs autres, tant imprimés que manuscrits, dont le plus curieux est un écrit contre le *Catéchisme de Sées.* « Cet homme illustre, dit l'abbé *Barral*, n'avoit point l'humeur farouche, l'aigreur et l'emportement que ses ennemis lui attribuent; il étoit au contraire doux, humain, sociable; si l'on remarque de la vivacité dans ses écrits, elle vient de son grand zèle pour la vérité et la discipline ecclésiastique, pour l'intérêt desquelles il avoit bien compris toute l'étendue du mal que fait dans l'église l'hérésie de la domination épiscopale, et il s'étoit voué à la combattre. » Ce passage n'a pas besoin de commentaire. Il est seulement étrange qu'un homme d'un caractère doux, soit violent dans ses ouvrages.

NOLASQUE, *Voy.* PIERRE, n.° XXII.

NOLDIUS, (Christian) né à Hoybia en Scanie l'an 1626, fut nommé en 1650, recteur du collége de Landscroon, charge qu'il remplit pendant quatre ans. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en France, et retourna dans sa patrie en 1657. Trois ans après il obtint la place de gouverneur des enfans du seigneur de Gerstorff, grand-maître de la cour de Danemarck. *Noldius* devint, en 1664, ministre et professeur de théologie à Copenhague, où il mourut le 22 août 1683, à 57 ans. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont; I. *Concordantiæ Particularum Hebræo-Chaldaïcarum:* ouvrage estimé, dont la meilleure édition est celle d'Iène, en 1734, in-4.° II. *Historia Idumæa*, seu *De vitâ et gestis Herodum Diatribe.* III. *Sacrarum Historiarum et Antiquitatum Synopsis.* IV. *Logica.* V. Une nouvelle édition de l'historien *Josèphe*, etc. *Noldius* étoit en commerce de littérature avec grand nombre d'hommes savans. C'est l'un des premiers qui ont soutenu que *les Diables ne peuvent faire aucun miracle pour introduire ou autoriser le vice.* C'étoit un homme sans cesse occupé de ses études; les matières d'érudition recherchée avoient pour lui un attrait singulier. Il ne se bornoit pas, comme tant d'autres savans, à faire usage de sa mémoire; il savoit se servir aussi de son esprit et de sa raison.

I. NOLIN, (Denis) avocat au parlement de Paris, quitta le barreau pour s'appliquer à l'étude de l'Écriture-Sainte. On a de lui: I. *Lettre de N.* Indès, *théologien de Salamanque, où l'on propose la manière de corriger la version grecque des* Septante, *avec des éclaircissemens sur quelques difficultés*, à Paris, 1708, in-12. II. Deux *Dissertations*, l'une sur les *Bibles Françoises* jusqu'à l'an 1541, et l'autre sur l'*éclaircissement du Phénomène littéraire*, et *Lettre critique* de la Dissertation anonyme et des Lettres de *Richard Simon*, touchant les antiquités des Chaldéens et des Égyptiens, in-12. *Nolin* mourut en 1710, après avoir mené une vie occupée et édifiante. Sa Bibliothèque, choisie avec soin, fut après sa mort le partage des pauvres de sa paroisse, dont il avoit été le consolateur et le père.

II. NOLIN, (Jean-Baptiste) géographe de Paris, mort le

1er juillet 1762, âgé de 76 ans. Il travailloit avec application, et donnoit de la netteté et de la grace à ses Cartes. On estime, pour leur exactitude, celles surtout qui portent le nom du sieur *Tillemond*, c'est-à-dire M. *du Trélage.* Son fonds de géographie est aujourd'hui épuisé, et l'on a peine à en recouvrer les meilleurs morceaux.

NOLLET, (Jean-Antoine) diacre, licencié en théologie, maître de Physique et d'Histoire naturelle des Enfans de France, professeur royal de Physique au collége de Navarre; membre de l'académie des Sciences de Paris, de la Société royale de Londres, de l'Institut de Bologne, de l'académie des Sciences d'Erfort; naquit à Pimbré, diocèse de Noyon, le 17 novembre 1700, de parens honnêtes mais peu accommodés des biens de la fortune. Au défaut des richesses, ils voulurent assurer à leur fils l'avantage d'une bonne éducation. Ils le mirent au collége de Clermont en Beauvoisis, ensuite à Beauvais pour y achever ses humanités. Les succès qu'il eut dans ses classes, les déterminèrent à l'envoyer à Paris pour y faire sa philosophie. Ils le destinoient dès-lors à l'état ecclésiastique : des mœurs pures et sévères, beaucoup d'application au travail, leur parurent des preuves suffisantes de vocation. Le jeune *Nollet* obéit sans répugnance au choix de ses parens. Le goût qu'il avoit annoncé pour la Physique, dès qu'il avoit été capable de montrer quelque inclination, n'étoit pas devenu sa passion dominante. Il le sacrifia à l'étude de la théologie scolastique, et s'y livra tout entier pendant son cours de licence en 1728. A peine eut-il reçu le diaconat, qu'il sollicita et obtint une dispense pour prêcher. Ce nouveau genre d'occupation ne put cependant lui faire perdre entièrement de vue les premiers objets de ses études. Insensiblement le partage de son temps se fit, même sans qu'il s'en apperçût, d'une manière plus égale. L'amour des sciences l'emporta, et dès ce moment il se livra à l'étude de la Physique avec une ardeur, que l'espèce de privation dans laquelle il vivoit depuis si long-temps avoit encore augmentée. Il fut reçu de la société des Arts établie à Paris sous la protection de feu M. le comte *de Clermont.* En 1730, l'abbé *Nollet* travailla conjointement avec *Reaumur* et *Dufay*, de l'académie des Sciences. En 1734 il fit un voyage à Londres avec *Dufay*, *Duhamel* et *Jussieu.* Son mérite le fit recevoir de la Société royale, sans qu'il eût brigué cet honneur. Deux ans après il passa en Hollande, où il se lia étroitement avec *Desaguliers*, *s'Gravesande* et *Musschembroëck.* De retour à Paris, il reprit le cours de Physique expérimentale qu'il avoit ouvert en 1735, et qu'il a continué jusqu'en 1760. Ce sont ces cours de Physique qui ont fait naître l'idée des cours particuliers en d'autres genres, tels que ceux de Chimie, d'Anatomie, d'Histoire naturelle, etc. En 1738, le comte *de Maurepas* fit agréer au cardinal *de Fleury* l'établissement d'une chaire publique de Physique expérimentale à Paris, dont l'abbé *Nollet* fut nommé le premier professeur. Au commencement de 1739 il

II. NONNIUS, (Louis) médecin d'Anvers au XVII[e] siècle, se signala par son habileté dans son art, et par une érudition peu commune. On a de lui : I. Un excellent Traité, intitulé : *Diæteticon*, sive *De re cibariâ*, Anvers, 1646, in-4° : ouvrage utile et agréable. II. Un *Commentaire* fort étendu, en un vol. in-folio, 1620, sur les médailles de la Grèce, sur celles de *Jules César*, d'*Auguste* et de *Tibère*. Il contient les deux ouvrages de *Goltzius* sur le même sujet. III. *Hispania*, sive *Populorum et Urbium accuratior descriptio*, à Anvers, in-8°, 1607 : description nécessaire pour la connoissance de l'ancienne Espagne. IV. Un *Commentaire* sur la *Grèce*, les *Isles*, etc. de *Goltzius*; ouvrage savant. V. *Ichthyophagia*, sive *De Piscium esu*, in-8°, Anvers, 1616 : il y fait voir que le poisson est un aliment très-salutaire aux personnes sédentaires, aux vieillards, aux malades et aux gens de foible complexion, parce qu'il fait un sang de moyenne consistance, propre à leur tempérament. VI. Des *Poésies* assez foibles.

NONNUS, poëte Grec du V[e] siècle, de Panople en Egypte, est auteur, I. D'un *Poëme* en vers héroïques, en 48 livres, intitulé : *Dionysiaca*, græc. *et* lat. *ex versione Lubini*, Hanau, 1605, in-8°, Leyde, 1610, in-8°; la première édition à Anvers, chez *Plantin*, 1569, in-8°, est fort rare. II. D'une *Paraphrase*, en vers, sur l'*Evangile* de *Saint-Jean*, 1677, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères. Cette Paraphrase peut servir de commentaire. Elle est fort claire, mais très-peu poétique.

NOODT, (*Gérard*) professeur en droit à Nimègue, lieu de sa naissance, puis à Franeker, à Utrecht, et enfin à Leyde où il mourut le 15 *août* 1725, à 78 ans. C'étoit un homme bien fait, d'une santé robuste, d'un travail infatigable, pacifique, nullement égoïste. Il porta dans l'étude du droit l'esprit philosophique, mais il le pousse quelquefois trop loin. Il ne se montra pas cependant entêté de ses sentimens, ni fâché qu'on ne les adoptât point. Lorsque ses étudians s'en éloignoient dans leurs disputes, il leur indiquoit lui-même ce qu'ils pouvoient avoir oublié de favorable à leur opinion. Quand il ne trouvoit rien de satisfaisant sur certaines difficultés qui se rencontrent dans l'explication ou dans la conciliation des lois, il ne décidoit rien ; il avouoit de bonne foi son ignorance. *Ce n'est pas ma coutume*, disoit-il, *d'enseigner aux autres ce que j'ignore moi-même*. Mais, dit le Père *Niceron*, « lorsqu'une fois, en suivant les règles de la *critique*, il étoit bien convaincu du sens et de la véritable étendue d'une loi; quoiqu'il y remarquât quelque chose de contraire, ou à l'équité, ou à d'autres lois *aussi* claires, il ne s'en mettoit pas en peine, et ne se tourmentoit pas pour faire violence aux termes par des adoucissemens forcés, ou par des conciliations précaires, comme le font la plupart des commentateurs. » Il avoit beaucoup lu les originaux de la jurisprudence Romaine, et

les auteurs de l'antiquité qui servent à les éclaircir; c'est ce qu'on voit par son style pur, mais trop concis. Il est difficile à entendre pour ceux qui ne sont pas versés dans la lecture de *Pline* et de *Tacite*. On a de lui de savans *Traités* sur des matières de jurisprudence dont il donna un recueil à Leyde, en 1724, in-folio. *Noodt* possédoit les belles-lettres, l'histoire, les langues, etc. *Barbeyrac* a traduit et commenté le *Traité de Noodt* sur le pouvoir des Souverains et la liberté de conscience, Amsterdam, 1715, in-12. Dans le premier, *Noodt* parle de l'autorité des rois en républicain outré; dans le second, il prêche une tolérance absolue, tant ecclésiastique que civile, et ne veut pas qu'on inquiète ceux qui s'efforcent d'introduire de nouvelles religions dans un état; il n'en excepte pas même l'idolâtrie déclarée.

NORADIN, fils de *Sanguin*, (autrement *Emadeddin*,) Soudan d'Alep et de Ninive, tué par ses eunuques au siége de Calgembar en 1145; partagea les états de son père avec *Sciffedin* son frère aîné. La souveraineté d'Alep étoit tombée dans le partage de *Noradin*: il l'augmenta par ses armes et par sa prudence, et devint un des plus puissans princes d'Asie. C'étoit alors le temps des Croisades: *Noradin* signala sa valeur contre les Croisés, (*Voyez* I. AMAURI.) défit *Josselin* comte d'Edesse, se rendit maître de ses états et le fit prisonnier, après avoir vaincu *Raimond* prince d'Antioche, dans une bataille où ce dernier fut tué. Le conquérant tourna ensuite ses armes contre le sultan d'Icone, qui fut vaincu à son tour. Celui d'Égypte détrôné par *Margan*, ayant appelé *Noradin* à son secours, lui donna occasion de le dépouiller lui-même. *Gyracon*, général de ses armées, se fit établir soudan d'Egypte, au préjudice de *Noradin* son maître; mais ce nouveau soudan mourut en 1170. Il laissa pour successeur le grand *Saladin*. Celui-ci épousa, dit-on, la veuve de *Noradin*, qui étoit mort en 1174, avec la réputation d'un grand capitaine. Il n'avoit rien de barbare que le nom. Sa valeur étoit soutenue par beaucoup de prudence, de religion et de générosité. *Baudouin*, roi de Jérusalem, ayant été empoisonné par son médecin à l'âge de 32 ans, *Noradin* refusa de tirer avantage de cette mort: *Compatissons plutôt*, dit-il, *à la douleur qu'elle cause, puisqu'on pleure la mort d'un Prince qui ne laisse point d'égal après lui.* De pareils traits honoreroient la nation la plus civilisée.

NORBERG, *Voyez* NORDBERG.

I. NORBERT, (Saint) né l'an 1082, à Santen dans le duché de Clèves, d'une des plus illustres familles d'Allemagne, passa à la cour de l'empereur *Henri V*, son parent. Il y brilla par les agrémens de son esprit et de sa figure, et y plut par l'enjouement et la vivacité de son caractère. La cour produisit sur ses mœurs l'effet qu'elle devoit produire; elle les adoucit et les corrompit. *Norbert*, touché par la grace, se retira du sein de la corruption, se démit de ses bénéfices, vendit son patrimoine et en donna le prix aux pauvres. Dégagé de tous



les liens qui le retenoient au monde, il s'en alla de ville en ville prêcher le royaume de Dieu. *Barthélemi*, évêque de Laon, lui ayant donné un vallon solitaire nommé *Prémontré*, il s'y retira en 1120, et y fonda l'ordre des chanoines réguliers qui porte le nom de ce désert. Ses sermons, appuyés par ses exemples, lui attirèrent une foule de disciples; il leur donna la règle de *Saint-Augustin*, et l'habit blanc qui étoit celui des clercs, mais tout de laine et sans linge. Cette nouvelle milice ecclésiastique gardoit un silence perpétuel, jeûnoit en tout temps, et ne faisoit qu'un repas par jour et très-frugal. Cet ordre confirmé six ans après, en 1126, par *Honorius II*, avoit alors huit abbayes fondées, outre *Prémontré*. Quoiqu'il ait mis divers adoucissemens à la première rigueur de son institution, c'est un de ceux qui servent le plus utilement l'Eglise. Si on excepte quelques maisons où l'esprit du siècle s'est introduit, la régularité, l'application à l'étude, des mœurs pures, un zèle actif et éclairé distinguent encore les enfans de *St. Norbert*. Ils ont dans plusieurs pays un grand nombre de cures à administrer, et ils s'acquittent de cet emploi important avec beaucoup de fruit et d'édification. Il est naturel que des hommes qui ont pris dans le sein de la vie religieuse les grands principes de charité, de zèle, de désintéressement, soient propres aux fonctions pastorales. C'est sans doute cette considération, qui durant plusieurs siècles, a fait choisir les évêques dans les monastères. *St. Norbert* ayant été appelé à Anvers pour combattre l'hérétique *Tanchelin*, se distingua contre lui. L'archevêché de Magdebourg ayant vaqué, le clergé et le peuple le choisirent pour le remplir. Il appela ses chanoines dans cette ville, et leur vie austère étonna ceux du chapitre de Magdebourg, sans les changer. Le dessein de réforme que leur archevêque méditoit, les anima, pendant un temps, d'une haine si violente, qu'ils attentèrent plusieurs fois sur sa vie. L'occasion du concile de Rheims le rappela en France pour quelque temps; et après avoir eu la consolation de voir sa maison de *Prémontré* peuplée de 500 religieux, il alla mourir dans sa ville épiscopale, le 6 juin 1134, à 52 ans. *Grégoire XIII* le plaça dans le catalogue des Saints en 1584. Il ne faut pas juger de *St. Norbert* par ce qu'en dit *Abailard*, son ennemi, qui le représente comme séduisant le peuple par de faux prodiges. L'archevêque de Magdebourg s'étoit trop montré contraire aux erreurs du théologien du Paraclet, pour que celui-ci lui pardonnât le zèle qui servit à le faire condamner. On attribue à *St. Norbert* des *Sermons* et trois livres de ses *Visions*; mais il y a apparence que ce dernier ouvrage a été enfanté par quelque tête moins bien réglée que celle de *St. Norbert*. Son ordre possède un grand nombre de cures et plusieurs bénéfices considérables. *Voyez* l'*Histoire* de ce saint archevêque par Don *Hugo*, qui a aussi écrit celles des *Prémontrés*.

II. NORBERT, (le Père) Capucin, dont le vrai nom étoit *Pierre Parisot*, naquit à Bar-le-Duc l'an 1697, d'un tisserand, à ce que dit *Chevrier* qui ne lui

a peut-être donné cette origine que pour avoir l'occasion de dire : que *Parisot quitta la navette pour le Rudiment.* Quoi qu'il en soit, il fit sa profession chez les Capucins de Saint-Mihiel, en 1716. Le provincial allant à Rome, pour assister à l'élection d'un général, en 1734, emmena avec lui le Père *Norbert* en qualité de secrétaire. Le Capucin Lorrain, avec l'air lourd avoit le caractère intrigant. Les cardinaux, dont il se procura la bienveillance, lui firent avoir la place de procureur général des missions étrangères. En 1736 il étoit à Pondichery, bien accueilli par *Dupleix*, qui le fit nommer curé de cette ville. Les Jésuites auxquels il faisoit ombrage, vinrent à bout de lui faire perdre sa cure. Des Indes orientales il passa en Amérique. Après y avoir exercé les fonctions du ministère pendant deux ou trois ans, il revint à Rome en 1744. Il s'y occupa de son ouvrage sur les rits Malabares ; mais craignant les intrigues des Jésuites, il se retira à Lucques, où il fit paroître son livre en deux volumes in-4°, sous le titre de *Mémoires historiques sur les Missions des Indes.* Cet ouvrage mal écrit, mais plein de faits curieux, fit une grande sensation, parce qu'il dévoiloit tous les moyens dont les missionnaires de la Société se servoient pour faire des néophytes, et pour les conserver malgré leur attachement aux superstitions et aux préjugés de leur enfance. L'abbé *des Fontaines*, surpris de cette levée de bouclier de la part d'un Capucin, dont l'ordre passoit pour attaché aux Jésuites, lui appliqua ces mots connus : *Et tu quoque, Brute !* qu'il traduisit malignement et injustement ainsi : *Et toi aussi, Brute !* Quelques confrères du Père *Norbert* désapprouvèrent, dit-on, sa hardiesse. La crainte d'être exposé à des tracasseries claustrales, et peut-être l'inconstance, l'obligèrent de passer à Venise, en Hollande, en Angleterre, où il établit à trois milles de Londres deux manufactures de Tapisseries, l'une d'après les Gobelins, l'autre d'après celle de Chaillot. De là il se rendit en Prusse, et dans le duché de Brunswick. Ce fut dans ce dernier asile qu'il reçut du pape, en 1759, un Bref qui lui permettoit de porter l'habit de prêtre séculier. Il prit le nom d'abbé *Platel*, reparut en France, et la quitta pour passer en Portugal, où ses démêlés avec les Jésuites lui procurèrent une pension considérable. Enfin, il revint en France faire réimprimer son grand Ouvrage contre les Jésuites, en six vol. in-4.° Il rentra dans l'ordre des Capucins à Commerci, en sortit de nouveau, et se retira enfin dans une chambre d'un misérable village de Lorraine, où il finit sa vie errante en 1770, à 73 ans. Ceux qui l'ont connu dans les derniers temps, nous assurent que dans la société c'étoit un fort bon homme, sans fiel et sans méchanceté, quoique les Jésuites l'aient peint avec quelque raison sous d'autres couleurs. Il est vrai que, lorsqu'il étoit question d'eux, sa bile s'échauffoit ; mais les persécutions qu'il en avoit essuyées ne lui permettoient point, à ce qu'il disoit, d'entendre avec tranquillité prononcer leur nom. Au reste, ses écrits anti-Jésuitiques, ne sont que de prolixes compilations, qui n'auroient pas peut-être été

achetées sans la haine qu'on portoit alors aux membres de la Société éteinte. Il écrivoit à peu près comme il parloit, sans correction et sans graces. *Chevrier* donna sa *Vie*, en 1762, in-12; c'est un tissu de méchancetés.

NORDBERG, (J. A.) chapelain de *Charles XII*, mort en 174... suivit ce prince dans toutes ses campagnes. Il en a écrit l'*Histoire*. Cet ouvrage fut traduit du suédois en françois, par *Warmholtz*, et imprimé à la Haye en 1743, in-12. Il fut recherché, à cause des remarques critiques de l'historien sur ceux qui avoient parlé avant lui de son héros. Cette Histoire est d'ailleurs assez mal écrite. Il est vrai, dit *Voltaire*, que c'est un ouvrage bien mal digéré et bien mal écrit, dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à son sujet, et où les grands événemens deviennent petits, tant ils sont mal rapportés. C'est un tissu de rescrits, de déclarations, de publications qui se font d'ordinaire au nom des rois quand ils sont en guerre. Elles ne servent jamais à faire connoître le fonds des événemens. Elles sont inutiles au militaire et au politique, et sont ennuyeuses pour le lecteur. Un écrivain peut seulement le consulter quelquefois dans le besoin, pour en tirer quelques lumières, ainsi qu'un architecte emploie des décombres dans un édifice.

NORDEN, (Fréderic-Louis) né à Gluckstadt en 1708, devint capitaine de vaisseau, et alla en Egypte, où il prit les dessins des monumens de l'ancienne Thèbes. Après avoir voyagé en Angleterre, il vint à Paris, où il mourut en 1742. Les *Mémoires* de cet habile voyageur ont été imprimés à Copenhague en 1755, 2 vol. in-fol. en françois. *Il sont* très-curieux et très-importans, sur-tout pour ceux qui aiment l'antiquité. On y voit *les dessins* des Monumens qui subsistent dans la Thébaïde. Ce voyageur *mérite* plus de croyance que ceux qui l'avoient précédé.

NORDENFLEICHT, (Chedevig-Charlotte de) née à Stockholm, et connue *sous le nom* de la *Bergère du Nord*, a fait passer dans la poésie *suédoise* la chaleur, l'énergie et les beautés des poëtes anciens. Parmi ses ouvrages, on distingue *deux* poëmes, le premier intitulé le *Passage des Belts*. Ce sont *deux* petits détroits de la mer Baltique que *Charles Gustave* passa sur la glace avec son armée *en 1658*, pour aller combatre les Danois. Le second a pour titre : *Apologie des Femmes*. L'auteur y combat particulièrement J. J. *Rousseau* qui dans sa *Lettre* sur *les spectacles*, refuse au beau sexe la force et les talens nécessaires pour exceller dans les sciences, et sur tout dans l'art du gouvernement. Mad. *de Nordenfleicht* est morte dans sa patrie le 29 juin 1793, à l'âge de 44 ans.

NORDENSCHOLD, Suédois, gouverneur de Finlande et chevalier de l'ordre de l'Épée, *s'est* distingué par ses connoissances dans l'économie politique, *et par* plusieurs *Mémoires* qu'il a publiés sur cette partie. Il est mort en 1764; et son éloge *a été prononcé* publiquement à l'académie de Stockholm dont il étoit membre, par M. *Kryger* commissaire au bureau des manufactures.

NORÈS, (Jason de) littérateur, poëte et philosophe, né à Nicosie dans l'isle de Chypre, fut dépouillé de ses biens par les Turcs, qui s'emparèrent de sa patrie en 1570. Il se retira à Padoue, où il enseigna la philosophie morale avec beaucoup de réputation. Ce savant avoit cette dureté de caractère, que l'on contracte quelquefois dans la poussière de l'école. C'étoit un de ces hommes infatués d'*Aristote*, qui discutent tout et ne sentent rien. Le *Pastor Fido* de *Guarini* parut : les Pastorales étoient devenues la lecture à la mode dans toute l'Italie. *Norès* qui ne goûtoit pas ces sortes de productions, attaqua celle de *Guarini*, qui le foudroya par une brochure imprimée à Ferrare en 1588. *Norès* répliqua deux ans après, et le poëte lui préparoit une réponse encore plus piquante que la première, lorsque son adversaire mourut cette année, de la douleur que lui causa l'exil de son fils unique, banni pour avoir tué un Vénitien dans une querelle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns en italien et les autres en latin. Les principaux des italiens sont ; I. La *Poétique*, à Padoue, 1588, in-4°; cette édition est rare. II. Un *Traité de la République*, 1578, in-4°, qu'il forme sur le modèle de celle des Vénitiens, ses souverains. III. Un *Traité du Monde et de ses Parties*, à Venise, 1571, in-8.° IV. *Introduction aux trois Livres de la Rhétorique* d'*Aristote*, Venise, 1584, in-4°; estimé. V. *Traité de ce que la Comédie, la Tragédie et le Poëme héroïque peuvent recevoir de la Philosophie morale*, etc. Ceux qu'il a écrits en latin sont : I. *Institutio in Philosophiam Ciceronis*, Padoue, 1576, in-8.° II. *Brevis et distincta Summa Præceptorum de arte discendi, ex Libris Ciceronis collecta ;* Venise, 1553, in-8° : bon ouvrage. III. *De Constitutione partium humanæ et civilis Philosophiæ*, in-4.° IV. *Interpretatio in Artem Poeticam Horatii*, etc. On remarque dans tous ces ouvrages beaucoup de méthode et de clarté, une profonde érudition, des expressions heureuses, un style élevé, mais quelquefois emphatique. *Pierre de* NORÈS son fils, successivement secrétaire de plusieurs cardinaux, homme-de-lettres et homme-d'affaires, laissa divers ouvrages manuscrits, entre autres, la *Vie* du pape *Paul IV*, en italien.

NORFOLCK, (Le duc de) *Voyez* VIII. ÉLIZABETH.

NORIS, (Henri) né à Vérone le 29 août 1631, d'une famille originaire d'Irlande, montra, dès son enfance, beaucoup d'esprit et d'application à l'étude. Son père fut son premier maître, et il eut la consolation de voir dans son fils un élève qui donnoit les plus grandes espérances. Son goût pour les ouvrages de *St. Augustin* l'engagea à prendre l'habit des Hermites qui portent le nom de ce Père de l'Église. Le général, instruit de son mérite, l'appela à Rome. Le jeune *Noris* passoit le jour et une partie de la nuit dans la bibliothèque. Il étudioit ordinairement quatorze heures par jour, et il continua ce travail jusqu'à ce qu'il fût honoré de la pourpre. Ses talens le firent choisir pour professer dans différentes maisons de son ordre. Il s'en acquitta avec

certaine personne une somme de vingt mille livres, et quelques années après cette personne étant devenue insolvable, il se crut obligé de restituer ces vingt mille livres. Il mourut, le 4 juin 1745, à 58 ans. *Voy.* COCHIN, n.° I.

NORTHOFF, (Levold a) né dans le comté de la Marck le 21 janvier 1278, devint chanoine de l'église de Liége, et abbé séculier de Visé en 1322. Il présida à l'éducation d'*Engelbert*, fils du comte de *la Marck*, l'accompagna dans ses voyages en Italie, obtint des bénéfices à Rome, et passa le reste de sa vie au service des comtes de *la Marck*. Il étoit encore en vie en 1360. On a de lui, *Origines Marcanas sive Chronicon comitum de Marckd et Altend*. Cet ouvrage, écrit d'un style barbare, a été corrigé, mis en bon latin et enrichi de notes savantes par *Henri Meibomius*, Hanovre, 1613, in-folio; puis inséré dans *Scriptores rerum Germanicarum*, tome premier, édition de 1688.

NORTHUMBERLAND, *Voyez* I. GRAY, (Jeanne).

I. NOSTRADAMUS, (Michel) né à Saint-Rémi en Provence l'an 1503, d'une famille autrefois Juive, prétendoit être de la tribu d'*Issachar*, parce qu'il est dit dans les Paralipomènes; *De filiis quoque Issachar viri eruditi, qui noverant omnia tempora.* Après avoir été reçu docteur en médecine à Montpellier, il parcourut la France et se maria à Agen. Devenu veuf, il retourna en Provence, et obtint une pension de la ville d'Aix, qu'il avoit secourue dans un temps de contagion. Il se fixa ensuite à Salon, et s'y maria une seconde fois. Le loisir dont il jouit dans sa nouvelle retraite, l'engagea à se livrer à l'étude, et sur-tout à celle de l'astronomie. Il se mêla de faire des prédictions, qu'il renferma dans des Quatrains *rimés*, divisés en centuries. La première édition de cet ouvrage extravagant, imprimé à Lyon en 1555, in-8°, n'en contient que sept. Leur obscurité impénétrable, le ton prophétique que le rêveur y prend, l'assurance avec laquelle il y parle, joint à sa *réputation*, les firent rechercher. Enhardi par ce succès, il en publia de nouvelles: il mit au *jour*, en 1558, la 8e, 9e et 10e Centuries, qu'il dédia au roi *Henri II. C'étoit* alors le règne de l'astrologie et des prédictions. Ce prince, entêté de cette folie, voulut voir l'auteur, et le récompensa comme un grand homme. On l'envoya à Blois pour tirer l'horoscope des jeunes princes. *Nostradamus* se tira le mieux qu'il put de cette commission difficile; mais on ne sait point ce qu'il dit. *Henri II* étant mort l'année d'après, d'une blessure reçue dans un tournois, on appliqua à ce triste *événement* le 35e quatrain de la première centurie de *Nostradamus*:

Le Lion jeune le vieux surmontera
En champ bellique par singulier duel,
Dans cage d'or les yeux lui crevera.
Deux plaies une, puis mourir: mort
cruelle!

Cette sottise augmenta beaucoup la réputation du prophète, *qui* s'étoit retiré à Salon, comblé d'honneurs et de biens. Ce fut dans cette ville qu'il reçut la visite d'*Emmanuel* duc de Savoie, de la princesse *Marguerite* sa femme, et quelque temps après de

Charles IX.

Charles IX. Ce monarque lui fit donner deux cents écus d'or, avec un brevet de médecin ordinaire du roi, et des appointemens. *Nostradamus* mourut 16 mois après, en 1566, à Salon; regardé par le peuple comme un homme qui connoissoit autant l'avenir que le passé, quoiqu'aux yeux des philosophes il ne connût ni l'un ni l'autre. *Naudé* comparoit ses prophéties, dont la plupart peuvent être appliquées à différens événemens, « au soulier de *Théramène*, qui alloit bien à tous les pieds. » *Gassendi* rapporte, (dans le premier volume de sa *Physique*) que dans un voyage qu'il fit à Salon en 1638, *Jean-Baptiste Suffren* juge de cette ville, lui communiqua l'horoscope d'*Antoine Suffren* son père. Cet horoscope étoit écrit de la propre main de *Nostradamus*. Charmé de cette découverte, le philosophe voulut examiner cette pièce; il interrogea *Suffren* sur les circonstances de la vie de son père, et elles se trouvèrent précisément toutes contraires aux prédictions de l'astrologue médecin. Le prétendu prophète disoit, que *Suffren* porteroit une longue barbe et fort crêpée, et il se fit toujours raser; qu'il auroit les dents mal-propres et rongées par la rouille, et il les eut jusqu'à sa mort très-blanches; que dans sa vieillesse il seroit fort courbé, et au contraire il porta toujours son corps fort droit; qu'à sa 19e année il auroit une succession étrangère, et il n'eut jamais que celle de son père; que ses frères lui dresseroient des embûches, et que dans sa 37e année il seroit blessé par ses frères utérins: mais il n'en eut jamais, et son père n'eut qu'une femme; qu'il se marieroit hors de la province, et il se maria à Salon même. Qu'à sa vingt-cinquième année ses maîtres lui apprendroient la théologie, les sciences naturelles; qu'il s'appliqueroit sur-tout à la philosophie occulte, à la géométrie, à l'arithmétique, à l'éloquence: il n'étudia que la jurisprudence, dont le charlatan Provençal ne dit mot. Que dans sa vieillesse il aimeroit la navigation, la musique, les instrumens: il ne s'embarrassa, ni jeune ni vieux, de toutes ces sciences: il ne fit jamais aucun voyage sur mer, et mourut l'an 1597, quoique *Nostradamus* ne fixât sa mort qu'en 1618. Cet horoscope est une des meilleures preuves de la folie des astrologues; mais il ne guérira personne, ni les fourbes qui séduisent, ni les simples qui sont séduits. Le tombeau de *Nostradamus* est dans l'église des Cordeliers, chargé d'une magnifique Épitaphe que le temps a effacée. On y traite sa plume de *divine*. Ses partisans disent encore aujourd'hui que tout ce qu'il a prédit lui avoit été révélé: cela pourroit être; mais ce n'étoit sûrement que par le démon du délire. *Nostradamus*, avant que de faire des Prophéties, avoit débité une poudre purgative, qui seule auroit été capable de l'enrichir en France, où l'on court après tous les nouveaux remèdes, et où ces remèdes font ordinairement des malades sans nombre. Outre ses douze *Centuries*, imprimées en Hollande, 1668, in-12, et réimprimées plusieurs fois pour le peuple et pour les esprits qui sont peuple, avec la Vie de l'auteur; on a de lui, des ouvrages de *Médecine*, qui ne valent pas mieux que ses Pré-

dictions. (*Voy.* CHAVIGNI.) *Jodelie* a fait ces deux vers sur ce faux prophète :

Nostra damus cùm falsa damus, nam fallere nostrum est ;
Et cùm falsa damus, nil nisi nostra damus.

Salon, patrie de *Nostradamus*, donna le jour, dans le 17e siècle, à un autre insensé. C'est le nommé *François* MICHEL, maréchal ferrant. Ce prétendu devin s'adressa à l'intendant de Provence, pour lui annoncer qu'un spectre, qui lui étoit apparu, lui avoit ordonné d'aller révéler au roi les choses les plus importantes et les plus secrètes. On eut la bonté de le faire partir pour la cour dans le mois d'avril 1697. Les uns assurent qu'il parla à *Louis XIV*, d'autres disent que le roi refusa de le voir. Mais ce qu'il y a de vrai, ajoute-t-on, c'est qu'au lieu de l'envoyer aux petites maisons, il obtint de l'argent pour son voyage, et l'exemption des tailles et des autres impositions royales. C'est apparemment tout ce que vouloit cet imposteur, qui fit beaucoup de bruit dans le temps. *Voyez* le tome VI de l'*Histoire de Louis XIV*, par *Larrey*.

II. NOSTRADAMUS, (Jean) frère puîné du précédent, exerça long-temps la charge de procureur au parlement de Provence, et l'exerça avec honneur. Il cultivoit les Muses Provençales, et faisoit des *Chansons* assez peu délicates, mais qui plaisoient dans un temps grossier. On a de lui, une plate rapsodie pleine de fables et d'absurdités, sous le titre de *Vies des anciens Poëtes Provençaux*, à Lyon, 1575, in-8.° *Jean Juge* perdit son temps à les traduire en italien.

III. NOSTRADAMUS, (César) fils aîné de *Michel*, né à Salon en 1555, mort en 1629, à 74 ans, se mêla de rimer. Le recueil de ses productions en ce genre parut à Toulouse en 1606 et 1608, 2 vol. in-12. Il laissa aussi une *Histoire et Chronique de Provence*, in-folio, à Lyon, 1614. C'est une compilation fort mal écrite, et qui n'est estimable que pour les recherches qu'elle renferme.

IV. NOSTRADAMUS, (Michel) appelé *le Jeune*, frère du précédent, se livra à l'astrologie comme son père. Il fit imprimer ses Prophéties dans un *Almanach*, en l'année 1568. Ses oracles lui coûtèrent cher. *La Mothe le Vayer* dit, qu'il prédit que le Pouzin devant lequel on avoit mis le siége en 1629, périroit par le feu ; que pour ne pas passer pour faux prophète, on le vit, lors de la prise de cette place, mettre le feu par-tout dans le tumulte du pillage ; et que *Saint-Luc* indigné lui fit passer son cheval sur le ventre et le tua. Mais l'abbé *le Clerc* doute de ce fait, attendu que *Nostradamus* avoit alors 74 ans. *Michel Nostradamus* faisoit passablement des vers provençaux.

NOSTRE ou NÔTRE, (André le) né à Paris en 1613, mort dans la même ville en septembre 1700, à 87 ans, succéda à son père dans l'emploi d'intendant des Jardins des Tuileries. Il mérita, par ses rares talens, d'être nommé chevalier de l'ordre de *Saint-Michel*, contrôleur général des bâtimens de Sa Majesté, et dessi-

nateur des Jardins. Choisi par *Fouquet* pour décorer les Jardins du château de Vaux-le-Vicomte, il en fit un séjour enchanté, par les ornemens nouveaux et pleins de magnificence qu'il y prodigua. On vit alors pour la première fois, des portiques, des berceaux, des grottes, des treillages, des labyrinthes, etc. embellir et varier les spectacles des grands Jardins. Le roi témoin de ces merveilles, lui donna la direction de tous ses Parcs. Il embellit par son art Versailles, Trianon, et fit à Saint-Germain cette fameuse terrasse qu'on voit toujours avec une nouvelle admiration. Les jardins de Clagny, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Meudon, de Seaux, le Parterre du Tibre, les Canaux qui ornent ce lieu champêtre à Fontainebleau, sont encore son ouvrage. Il demanda à faire le voyage d'Italie, dans l'espérance d'acquérir de nouvelles connoissances; mais son génie créateur l'avoit conduit à la perfection : il ne vit rien de comparable à ce qu'il avoit fait en France. Ce fut à Rome que *le Nostre* connut le cavalier *Bernini*, qui avoit alors une pension de deux mille écus pour travailler à la statue équestre de *Louis XIV*. Il engagea ce prince à faire venir cet ouvrage en France, malgré la voix publique qui le blâmoit. Le pape *Innocent XI*, instruit de son mérite, voulut le voir et lui donna une assez longue audience, sur la fin de laquelle *le Nostre* s'écria, en s'adressant au pape : *J'ai vu les deux plus grands hommes du monde*, VOTRE SAINTETÉ *et le* ROI *mon Maître*. —*Il y a grande différence*, dit le Pape : *le Roi est un grand Prince victorieux ; je suis un pauvre Prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu... Le Nostre* charmé de cette réponse, oublia qui la lui faisoit, et frappant sur l'épaule du pape, lui répondit à son tour : *Mon Révérend Père, vous vous portez bien, et vous enterrerez tout le sacré collége*. Le pape, qui entendoit le françois, rit du pronostic. *Le Nostre*, charmé de plus en plus de sa bonté et de l'estime particulière qu'il témoignoit pour le roi, se jeta au cou du pape et l'embrassa. C'étoit au reste sa coutume d'embrasser tous ceux qui publioient les louanges de *Louis XIV*, et il embrassoit le roi lui-même, toutes les fois que ce prince revenoit de la campagne. *Voltaire* dit que le conte des embrassades faites au pape et au roi est très-faux, et qu'il le tient de *Collineau*, élève de *le Nostre*. Quoi qu'il en soit, *le Nostre* ayant un jour trouvé le roi dans les jardins de Marli, ce monarque monta dans sa chaise couverte, traînée par des Suisses, et voulut que *le Nostre* prit place dans une autre à peu près semblable. Ce vénérable vieillard, les larmes aux yeux, se voyant à côté du roi, et remarquant *Mansard* surintendant des bâtimens, qu'il avoit produit à la cour, marchant à pied, s'écria : *Sire, en vérité, mon bonhomme de père ouvriroit de grands yeux, s'il me voyoit dans un char, auprès du plus grand roi de la terre. Il faut avouer que Votre Majesté traite bien son maçon et son jardinier*. En 1675, *Louis XIV* lui ayant accordé des lettres de noblesse et la croix de *Saint-Michel*, voulut lui donner des armes; mais il répondit qu'il avoit

les siennes, qui étoient trois limaçons couronnés d'une pomme de chou. *Sire*, ajouta-t-il, *pourrois-je oublier ma bêche? Combien doit-elle m'être chère! N'est-ce pas à elle que je dois les bontés dont Votre Majesté m'honore?... Le Nostre* avoit beaucoup de vivacité dans l'esprit, un goût infini pour les arts en général, et particulièrement pour la peinture. Il a enrichi le cabinet du roi, de quelques morceaux d'un prix inestimable. Sa *Vie* a été publiée par son neveu *Desgots*.

NOTGER, issu d'une illustre famille de Suabe, embrassa la vie monastique de Saint-Gal, et s'y distingua tellement par son érudition, qu'il fut appelé dans le célèbre monastère de Stavelot pour y enseigner les hautes sciences. Il fut ensuite fait abbé de Saint-Gal; et enfin élevé sur le siége épiscopal de Liége, l'an 971. Il s'y signala par toutes les vertus qui font l'ornement de l'épiscopat. Il mourut l'an 1007. *Aubert le Mire* croit qu'il a composé avec *Herigère*, abbé de Lobbes, mort l'an 1007, l'*Histoire des évêques de Liége;* mais il est plus que vraisemblable que *Herigère* la composa seul, à la sollicitation de *Notger*. Elle est insérée dans les *Gesta Pontificum Leodiensium* de *Chapeauville*.

NOTHUS, *Voyez* III. Darius.

NOTKER, (Saint) *le Bègue*, moine de Saint-Gal, mort le 6 avril 912, est auteur d'un *Martyrologe* publié dans les *Antiquæ Lectiones* de *Henri Canisius*, mais pas en entier. On conserve quelques manuscrits de *St. Notker* dans la bibliothèque de Saint-Gal. I. Les *Vies* des *Saints Gal* et *Fridolin* abbé. II. *Paraphrase* en langue teutonique, des *Pseaumes. Lambecius*, pour en donner une idée, a inséré la paraphrase du premier Pseaume dans son *Commentaire de la Bibliothèque de Vienne*, liv. second, chap. 5. On trouve plusieurs ouvrages de ce Saint dans le *Novus Thesaurus Monumentorum*, de dom *Pez*, Augsbourg, 1721 à 1729, 5 vol. in-folio.

NOTRE-DAME, (les Religieuses de) *Voy* Lestonac.

NOTRE-DAME de la Miséricorde, (les Religieuses de) *Voyez* Yvan.

NOVARINI, (Louis) religieux Théatin de Vérone, mort en 1650, à 56 ans, exerça les premiers emplois de son ordre, et se fit aimer des princes et des savans de son temps. « Il savoit suffire à tout, dit *Niceron*, et ménager si bien son temps, qu'il en a trouvé assez pour composer un nombre prodigieux d'ouvrages qui font connoître qu'il avoit extrêmement lu, et fait de grands recueils de ses lectures. On assure qu'il savoit fort bien les langues grecque, hébraïque et syriaque; et il ne manque pas de faire parade de sa science en ce genre dans ses onvrages. Sa vivacité naturelle ne lui permettoit pas de polir ses productions. Il mettoit indistinctement sur le papier tout ce qu'il trouvoit dans ses recueils sur le sujet qu'il avoit à traiter, soit bon, soit mauvais. L'envie même d'employer tout ce qu'il avoit ramassé, le jetoit souvent dans des écarts, qui ne servent qu'à enfler ses livres. Aussi

songeoit-il plutôt à faire de gros et nombreux ouvrages, qu'à en composer de bons... » Les Principaux sont : I. Des *Commentaires* sur les quatre Évangiles et sur les Actes des Apôtres, 4 vol. in-fol. II. *Electa Sacra*, 6 vol. in-fol. III. *Adagia Sanctorum Patrum*, etc., 2 vol. in-folio. IV. *Calamita de cuori*, à Vérone, 1647, in-16. C'est sous ce titre singulier qu'il a écrit la Vie de *J. C.* dans le sein de la Sainte Vierge. V. *Paradiso di Betelemme*, Vérone, 1646, in-16. C'est la Vie de *J. C.* dans la crêche. Ces deux derniers ouvrages sont recherchés pour leur singularité.

NOVAT, *Novatus*, prêtre de l'église de Carthage au 3e siècle, étoit un homme perfide, arrogant, dévoré par une extrême avarice, et qui pilloit effrontément les biens de l'église, des pupilles et des pauvres. Il crut éviter la punition de ses crimes, en se joignant au diacre *Félicissime* contre *St. Cyprien*, et prétendit avec lui qu'on devoit recevoir les *Laps* à la communion, sans aucune pénitence. Étant allé à Rome en 251, il s'unit avec *Novatien*, et embrassa l'erreur de celui-ci diamétralement opposée à celle qu'il avoit soutenue en Afrique. Cette union causa non-seulement le premier schisme, mais fit encore une hérésie. *Voyez* l'article suivant.

NOVATIEN, philosophe Païen, se trouvant dangereusement malade, demanda le baptême, et on le lui conféra dans son lit. Étant relevé de sa maladie, il fut quelque temps après ordonné prêtre, contre les règles canoniques et contre l'avis de son évêque. Son éloquence lui acquit une grande réputation. Cet ambitieux portoit ses vues sur le siége de Rome, et il fut si outré de se voir préférer *Corneille* après la mort du pape *Fabien*, qu'il publia des calomnies atroces contre son successeur. S'étant uni avec *Novat*, ils firent venir trois évêques simples et ignorans; et les ayant fait boire, il les obligèrent d'ordonner *Novatien* évêque de Rome. Cette ordination irrégulière produisit un schisme funeste, qui dégénéra en hérésie : car *Novatien* soutint que l'Église n'avoit pas le pouvoir de recevoir à la communion ceux qui étoient tombés dans l'idolâtrie, et se sépara de *Corneille*. Ses premiers disciples n'étendirent pas plus loin la sévérité de leur discipline. Dans la suite, ils exclurent pour toujours ceux qui avoient commis des péchés pour lesquels on étoit mis en pénitence : tels étoient l'adultère, la fornication : ils condamnèrent ensuite les secondes noces. La sévérité de *Novatien* à l'égard de ceux qui étoient tombés dans l'idolâtrie, étoit en usage : ainsi il ne faut pas s'étonner de ce qu'il trouva des partisans, même parmi les évêques; mais presque tous l'abandonnèrent. Il y avoit encore des *Novatiens* en Afrique du temps de *St. Léon*, et en Occident jusqu'au 8e siècle. Les *Novatiens* prirent le nom de *Cathares*, c'est-à-dire *purs ;* ils avoient un grand mépris pour les Catholiques, et lorsque quelqu'un d'eux embrassoit leur sentiment, ils le rebaptisoient. *Novatien* ne faisoit que renouveler l'erreur des Montanistes. (*Voyez* Montan.) Sa sévérité venoit en partie de son caractère dur et

austère. Il étoit Stoïcien, et il avoit une mauvaise santé. On lui attribue le *Traité de la Trinité*, le *Livre des Viandes Juives*, qui sont parmi les Œuvres de *Tertullien ;* et une *Lettre*, qu'on trouve parmi celles de *St. Cyprien*. C'est lui, et non pas *Novat*, qui a donné son nom aux hérétiques appelés *Novatiens*... *Jackson* a publié à Londres en 1728, in-4°, une édition de tous les Ouvrages de *Novatien*.

NOUCHIREVAN, roi de Perse, prince très-enclin à la colère, donna sujet au trait suivant, qui mérite d'être rapporté. Il avoit condamné à la mort un de ses pages, pour avoir répandu sur lui par mégarde, de la sauce en le servant à table. Le page ne voyant aucune espérance de pardon, versa le plat tout entier sur ce maitre implacable. *Nouchirevan*, plus étonné qu'indigné d'une pareille audace, en voulut savoir la raison. *Prince*, lui dit le page, *j'ai voulu que ma mort ne fît aucun tort à votre renommée. Vous passez pour le plus juste des Monarques ; mais vous perdriez ce titre, si la Postérité savoit que vous avez condamné un de vos Sujets pour une faute si légère*.... *Nouchirevan* revenu à lui-même, eut honte de son arrêt sanguinaire, et lui fit grace.

I. NOUE, (François de la) surnommé *Bras-de-Fer*, gentilhomme Breton, naquit en 1531 d'une maison ancienne. Il porta les armes dès son enfance, et se signala d'abord en Italie. De retour en France, il embrassa le parti des Calvinistes, auxquels il rendit les plus grands services. Ce héros prit Orléans sur les Catholiques en 1567, conduisit l'arrière-garde à la bataille de Jarnac en 1569, et se rendit maître de Fontenai, d'Oleron, de Marennes, de Soubise et de Brouage. Ce fut à la prise de Fontenai qu'il reçut au bras gauche, un coup qui lui brisa l'os. On le lui coupa à la Rochelle, et on lui en fit un de fer, dont il se servoit très-bien pour manier la bride de son cheval. Envoyé dans les Pays-Bas en 1571, il y surprit Valenciennes. A son retour en France, après l'affreuse journée de *la St. Barthélemi*, le roi le nomma général des troupes envoyées pour le siége de la Rochelle : il s'en servit pour fortifier le parti des rebelles. Le remords que lui causa cette perfidie, lui inspira la résolution de chercher une mort honorable dans les sorties que firent les assiégés. Il se mêla une fois si avant, qu'il eût été tué sans un gentilhomme nommé *Marcel*, qui se mit au-devant du coup dont il alloit être percé. Pendant ce siége, il proposa à diverses reprises des voies de conciliation entre les deux partis. Le ministre *la Place*, Protestant d'un caractère inquiet, outré de cette modération, prodigue à ce héros pacifique les noms les plus odieux, et finit par lui donner un soufflet. *La Noue* calme jusque dans ses premiers mouvemens, se borne à renvoyer le brutal à sa femme, *pour remédier*, dit-il, *au dérangement de sa raison*. Cette modération s'accordoit avec ses principes. « La cause de la fureur des duels, a-t-il écrit, gît en nos erreurs et folies, et est un faux honneur. C'est aux guerres qu'on doit montrer sa valeur,

et hasarder librement sa vie... Pour moi, tant que j'aurai une goutte de sang et un arpent de terre, je l'emploîrai pour la défense de l'état dans lequel Dieu m'a fait naître; mais quant à ceux qui vont précipitant leur valeur dans des querelles personnelles, il faut croire qu'ils ne s'estiment point à grand prix. » Sa valeur et sa vertu n'éclatèrent pas moins en 1578. Il passa au service des États-généraux dans les Pays-Bas, fit prisonnier le comte *d'Egmont* à la prise de Ninove, et inspira une telle ardeur aux soldats, que, loin de piller, ils négligèrent même de recevoir leur paye. On leur annonça que leurs soldes étoient arrivées à Menin; ils répondent : « qu'ils ne savent point perdre à compter de l'argent, un temps qu'ils peuvent employer à vaincre. » Le courage de *la Noue* ne l'empêcha pas d'être fait prisonnier en 1580, et il n'obtint sa liberté que cinq ans après. Pendant les troubles de la Ligue, il se signala contre les furieux soutiens de cette confédération. Les Ligueurs entreprirent le siége de Senlis, en 1589. Comme les Royalistes n'avoient pas de forces suffisantes pour attaquer les assiégeans, ils se bornèrent à vouloir faire entrer dans la place des munitions de guerre et de bouche. Les marchands ne veulent pas les livrer sans argent, et les Traitans refusent de l'avancer. *Oh! oh!* dit le brave et vertueux la Noue, *ce sera donc moi qui ferai la dépense! Garde son argent quiconque l'estimera plus que son honneur. Tandis que j'aurai une goutte de sang et un arpent de terre, je l'emploîrai pour la défense de l'etat où Dieu m'a fait naître.* Il engage aussitôt la terre des Tournelles aux marchands qui doivent fournir les munitions... *La Noue* continua de servir avec gloire sous *Henri IV*. Ce héros bienfaisant périt au siége de Lamballe, en 1591, d'un coup de mousquet, dans le temps qu'il étoit monté sur une échelle, pour reconnoître ce qu'on faisoit dans la place. *La Noue* fut pleuré des Catholiques et des Protestans. Aux vertus du citoyen et aux qualités du guerrier, il joignoit les connoissances de l'homme de lettres. Il laissa des *Discours politiques et militaires*, 1587, in-4°, qu'on estime encore, et qui ont été imprimés plusieurs fois. Il les composa pendant sa prison. *Amirault*, ministre Protestant, a écrit sa *Vie*, Leyde, 1661, in-4.° Ce livre offre des recherches; mais il loue son héros pour les choses les plus ordinaires de la vie. D'ailleurs, son style est dur, incorrect, et ses réflexions languissantes... (*Voy.* I. MONTLUC, *à la fin.*)

II. NOUE, (Odet de la) fils aîné du précédent, fut employé avec distinction au service de *Henri IV*, qui l'aimoit beaucoup, et qui lui en donna des preuves, lorsque ce prince fit son entrée à Paris en 1594. Des sergens venoient d'arrêter l'équipage, pour des engagemens que son père avoit pris pour soutenir le parti d'*Henri IV*. Il alla se plaindre au roi de cette insolence : *La Noue*, lui dit publiquement le roi, *il faut payer ses dettes; je paye bien les miennes.* Ensuite le tirant à l'écart, il lui donna ses pierreries pour les

engager aux créanciers à la place de ce qui avoit été saisi. Ce brave officier mourut vers 1618. Il est auteur de quelques *Poésies Chrétiennes*, Genève, 1594, in-8°, qui prouvent plus de piété que de génie.

III. NOUE, (Stanislas-Louis de la) comte de *Vair*, de la même famille que les précédens, naquit au château de Nazelles près Chinon, en 1729. Il étoit le cinquième de six frères, qui tous à l'exemple de leurs ancêtres, ont servi l'état avec distinction. Entré dès l'âge de douze ans au service, il se signala dans nombre d'actions de la guerre de 1741, et continua de se distinguer dans celle de 1756, au point qu'il obtint le commandement d'un corps de 1600 volontaires, à la tête desquels il se fit beaucoup de réputation. Il fut tué à l'affaire de Saxenhausen en 1760, à l'âge de 31 ans, et mérita ce mot de *Louis XV*, équivalant aux plus belles oraisons funèbres : *Je viens de perdre un homme qui seroit devenu le* Laudon *de la France.* Le comte *de Vair*, habile à se concilier l'estime et l'attachement de ses égaux et de ses supérieurs, ne l'étoit pas moins à captiver la confiance et l'affection du soldat. Il cultivoit aussi les belles-lettres, sans négliger les devoirs et l'étude de sa profession. On a de lui, un livre intitulé : *Nouvelles Constitutions Militaires, avec une Tactique adaptée à leurs principes*; grand in-8°, imprimé à Francfort en 1760, et accompagné de 20 planches en taille-douce. Il s'y montre zélé partisan de l'*Ordre profond.* Sa *Vie* a été écrite par M. le vicomte *de Toustain*, major de cavalerie, qui l'a dédiée aux trois princes enfans de S. A. S. Monseigneur le duc *de Chartres*, sous le titre de : *Précis historique sur le comte* de Vair, *commandant les Volontaires de l'armée*, in-8°, Rennes, 1782.

IV. NOUE, (Denis de la) imprimeur de Paris, renommé par son savoir, a publié un grand nombre de belles éditions, parmi lesquelles on distingue la *Somme de St. Thomas*, et une *Concordance de la Bible*, publiée en 1635, et recherchée pour la netteté de l'impression et l'exactitude de la correction. *La Noue* mourut en 1650.

V. NOUE, (N... la) fameux financier sur la fin du XVIIe siècle, effaçoit les plus grands seigneurs du royaume par son faste et ses dépenses excessives. Il fit démolir et reconstruire plusieurs fois le superbe hôtel qu'il faisoit bâtir; et lorsqu'il fut achevé, tout Paris courut en foule repaître sa curiosité de ce magnifique édifice. Un Gascon s'étant promené dans tous les appartemens, apperçut une porte qu'on n'ouvroit point. Il demanda ce que c'étoit? « *C'est*, lui dit-on, un escalier dérobé. » — *Justement*, repartit le Gascon; *dérové, comme tout le reste de la maison...* Les malversations de *la Noue* le firent condamner quelque temps après, en 1705, à neuf ans de galères, et à être mis au pilori. La nuit d'avant le jour qu'il subit sa sentence, on afficha au pilori ce quatrain;

D'un Financier, jadis laquais,
Ainsi la fortune se joue :
Je vous montre aujourd'hui LA NOUE,
Vous verrez bientôt BOURVALAIS.

La prédiction se vérifia pour *Bourvalais* à certains égards : (*Voyez ce mot.*) Il étoit cependant plus sage, et généreux sans être prodigue. *La Noue* étoit au contraire un fou sans conduite, à qui ses biens immenses avoient tourné la tête, et qui ne ressembloit à *Bourvalais* que par l'obscurité de son extraction et la rapidité de sa fortune.

VI. NOUE, (Jean-Sauvé de la) vit le jour à Meaux en 1701. Entraîné par son goût pour le théâtre, il se fit comédien au sortir du collége, et débuta à Lyon par les premiers rôles, à l'âge de vingt ans. Ayant obtenu un privilége de lever une troupe de comédiens pour le théâtre de Rouen, il y resta cinq ans, et passa de là à Lille. Sollicité, au nom du roi de Prusse, de se rendre à Berlin, il leva une nouvelle troupe. La guerre qui survint fit échouer ce projet : il fut obligé non-seulement de congédier ses acteurs, mais encore de les payer à ses dépens. Il revint alors à Paris, et débuta à Fontainebleau, le 14 mai 1752, par le *Comte d'Essex*. On trouva son jeu naturel, rempli d'intelligence, de noblesse, de sentiment, quoiqu'il eût contre lui la figure et la taille. Comme il étoit à la fois auteur et acteur, la cour le chargea d'un Divertissement pour les fêtes du mariage de monseigneur le Dauphin. Il se trouva le concurrent de *Voltaire*, qui composa pour cette fête *la Princesse de Navarre*. *La Noue* fit *Zélisca*, qui lui valut la place de répétiteur des Spectacles des petits appartemens, avec 1000 livres de pension. Le duc *d'Orléans* lui donna la direction de son théâtre à Saint-Cloud, à peu près dans le même temps. Dégoûté de la vie de comédien, il la quitta pour achever quelques ouvrages dont il avoit préparé le canevas; mais la mort l'enleva le 15 novembre 1761, âgé de 60 ans. Ses mœurs, son caractère et sa probité le faisoient rechercher par les personnes les plus respectables. Les *Œuvres de Théâtre* de *la Noue* ont été publiées à Paris chez *Duchesne*, 1765, in-12. Les pièces qui composent ce recueil, sont : I. *Mahomet Second*, tragédie, 1739. Le style de cette pièce est fort inégal, le dialogue enflé et peu dramatique ; les scènes en sont trop peu liées, et le dénouement n'est pas heureux. Elle eut cependant quelque succès sur le théâtre; mais elle le perdit à la lecture. II. *Zélisca*, comédie-ballet, en trois actes et en prose, 1746. III. *Le Retour de Mars*. Cette pièce est semée d'allusions fines et de traits agréables. IV. *La Coquette corrigée*, comédie en vers et en cinq actes, 1757. Cette pièce, qui est la meilleure de *la Noue*, fut applaudie au Théâtre Italien ; et quoique ce ne soit pas un chef-d'œuvre, elle a néanmoins des beautés, et sur-tout de l'élégance et de l'esprit. Il y règne quelquefois un assez mauvais ton, mais qui étoit celui du temps où elle fut jouée. Mlle *Contat* et *Molé* ont introduit cette pièce au Théâtre François, et ils en ont rempli long-temps les principaux rôles avec succès. V. *L'Obstiné*, en un acte et en vers, comédie posthume, qui n'a pas été jouée. VI. Quelques *Pièces fugitives*, qui terminent le recueil de ses Œuvres.

VII. NOUE, (le Père) Minime. *V.* MERSENNE, *vers la fin.*

NOVES, (Laure de) *Voyez* LAURE.

NOULLEAU, (Jean-Baptiste) né à Saint-Brieuc en 1604, de parens distingués dans la magistrature, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et devint archidiacre de Saint-Brieuc en 1639, puis théologal en 1640. Il prêcha avec applaudissement à Saint-Malo, à Paris et dans plusieurs autres villes. Son zèle imprudent l'ayant engagé dans de fausses démarches, *la Barde* son évêque l'interdit de toutes fonctions ecclésiastiques dans son diocèse. *Noulleau* composa plusieurs *Ecrits* et *Factums* pour sa défense; mais ne pouvant réussir à faire lever son interdit, il fit pendant trois ans sept lieues par jour, pour se rendre à Saint-Quel dans le diocèse de Dol, afin d'y dire la messe. Les fatigues de ces fréquens voyages, et la rigueur de ses austérités, hâtèrent sa mort, arrivée vers 1662, âgé d'environ 68 ans. On a de lui: I. *Politique Chrétienne et Ecclésiastique, pour chacun de tous Messieurs de l'Assemblée générale du Clergé*, en 1665 et 1666, vol. in-12; livre oublié. II. L'*Esprit du Christianisme dans le Saint Sacrifice de la Messe*, in-12. III. *Traité de l'extinction des procès*, in-12. IV. *De l'usage canonique des biens de l'Eglise*, in-12, etc.

NOURRISSON, *Voyez* LORRAIN, n.° II. *et* CHEMIN.

NOURRISSON, (Guillaume) né à Ambert en Auvergne, vint se fixer à Lyon, où il acquit une grande réputation en horlogerie. Il y répara la célèbre horloge de *Lippius;* et y ajouta plusieurs pièces de son invention.

NOURRY, (Dom Nicolas le) né à Dieppe en 1647, Bénédictin de la congrégation de *Saint-Maur*, en 1665, s'appliqua avec succès à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. Ce savant religieux, également estimable par ses mœurs et ses connoissances, mourut à Paris le 14 mars 1724, à 77 ans. A la piété tendre qui l'animoit, il joignoit un caractère bon et officieux. L'édition des Œuvres de *Cassiodore* est le fruit de son travail et de celui de Dom *Garet* son confrère. Il travailla, avec Dom *Jean du Chesne* et Dom *Julien Bellaise*, à l'édition des Œuvres de *St. Ambroise*, qu'il continua avec Dom *Jacques Friches.* On a de lui 2 vol. sous le titre d'*Apparatus ad Bibliothecam Patrum; Parisiis*, in-folio, 1703 et 1715. Le premier volume est rare, et le second plus commun: on les a joints à la *Bibliothèque des Pères*, de *Marguerin de la Bigne*, Lyon, 1677, 27 volumes in-folio; et avec l'*Index* de *Siméon de Sainte-Croix*, Gênes, 1707, in-folio. Le tout forme 30 vol. Il y en a qui y joignent *Bibliotheca Patrum primitivæ Ecclesiæ*, à Lyon, 1680, in-folio. La collection de Dom *le Nourry* renferme des Dissertations remplies de recherches curieuses et savantes sur la vie, les écrits et les sentimens des Pères, dont il éclaircit un grand nombre de passages difficiles. La saine critique et la bonne théologie dont cet ouvrage est rempli, ont fait regretter aux savans qu'il n'ait pas exécuté son projet d'une seconde édition de la *Bibliothè-*

que des Pères suivant le même plan. On a encore de lui une Dissertation sur le traité *De Mortibus persecutorum*, à Paris 1710, in-8.° Il prétend, mal-à-propos, que ce Traité n'est point de *Lactance*, mais de *Lucius Cæcilius*. « Le style du Père *le Nourry*, dit *Dupin*, est simple, pur et facile. Il est exact dans ses citations, modeste dans sa critique, et juste dans ses conjectures. »

NOYER, (Du) *Voy.* CASTEL n.° III.

I. NOYER, (Anne-Marguerite PETIT, femme de M. du) naquit à Nîmes vers l'an 1663. Sa mère étoit de la famille du Père *Cotton*, confesseur d'*Henri IV*. Après avoir abjuré le Protestantisme dans lequel elle étoit née, elle épousa M. *du Noyer*, gentilhomme de beaucoup d'esprit et d'une famille distinguée. Quoiqu'elle ne se piquât pas d'une fidélité scrupuleuse envers son époux, elle étoit extrêmement jalouse. Cette passion, jointe à son penchant pour le Calvinisme, mit la désunion dans leur ménage. Mad. *du Noyer* passa en Hollande avec ses deux filles, pour professer plus librement la religion qu'elle avoit quittée. Sa plume fut une ressource dans ce pays de liberté. Elle écrivit des *Lettres Historiques d'une Dame de Paris à une Dame de Province*, en 5 vol. in-12. Les dernières éditions sont en 9 petits in-12, parce qu'on y a ajouté les *Mémoires* de Mad. *du Noyer* et une suite à ses *Lettres*. Elles sont semées d'anecdotes, dont quelques-unes sont vraies, mais la plupart fausses ou hasardées. Elle ramassoit les sottises de la province, et on les prenoit dans les pays étrangers pour les nouvelles de la cour. Elle écrivoit avec plus de facilité que de délicatesse. Son style est diffus, et ses plaisanteries ne sont pas toujours de bon aloi. L'exemple de Mad. *du Noyer* fut suivi par une foule de barbouilleurs de papier, qui se métamorphosèrent en Hollande, en ministres, en plénipotentiaires, et qui dans des écrits satiriques, insultèrent les Souverains en prétendant les gouverner. Mad. *du Noyer* mourut en 1720, avec la réputation d'une femme aussi bizarre qu'ingénieuse. Elle avoit paru à la cour, où elle se couvrit de ridicule par sa hauteur, et avoit vécu long-temps en province, où elle recueillit des risées par de faux airs de cour. Ses *Mémoires*, imprimés séparément en un vol. in-12, ne donnent pas une grande idée de la solidité de son caractère, quoiqu'elle les eût écrits en partie, pour faire son apologie. On a imprimé une Satire contr'elle, assez plate, intitulée: *Le Mariage précipité*, comédie en 3 actes, en prose, Utrecht, 1713, in-12.

I. NOYERS, (Hugues de) évêque d'Auxerre en 1183, d'une famille noble, étoit d'un caractère fort vif. Il eut des démêlés avec *Pierre de Courtenai* comte d'Auxerre, qui le forcèrent à l'excommunier. Le comte, pour s'en venger, chassa tous les ecclésiastiques de l'Eglise cathédrale. L'excommunication, qui dura assez long-temps, fut enfin levée, à condition que le comte déterreroit un enfant qu'il avoit enterré dans une salle de l'évêché, et qu'il l'apporteroit pieds nus et en chemise dans le



cimetière; ce qui fut exécuté à la vue de tout le peuple. *Hugues* mourut en 1206.

II. NOYERS, (Milès de) arrière-petit-neveu du précédent, fut fait maréchal de France en 1302 par *Philippe le Bel*, auquel il rendit de grands services. Il se démit de cet état pour être porte-oriflamme; et en cette qualité il se trouva, l'an 1328, à la bataille de Cassel. L'avis qu'il donna à propos, avant l'action, à *Philippe de Valois* près d'être enlevé par les Flamands, fut la cause du salut de ce prince et de la victoire. Il combattit aussi à la bataille de Creci en 1346. Il avoit conseillé au roi de remettre le combat au lendemain. Son avis fut goûté, mais il ne fut pas suivi, et les Anglois furent vainqueurs. Il fut nommé exécuteur du testament de *Louis Hutin*, et mourut en 1350. Sa maison s'éteignit en 1415.

NOYERS, (Des) *Voyez* SUBLET.

NUIT, (Mythol.) déesse des Ténèbres, étoit fille du *Chaos*, et femme de l'*Erèbe*. Elle enfanta plusieurs monstres qui assiégeoient l'entrée des enfers. *Hésiode* compte parmi ses enfans, le *Travail*, la *Misère*, les *Destins*, les *Parques*, les *Hespérides*, *Némésis*, la *Tromperie*, l'*Amour*, les *Contentions*, la *Vieillesse* et la *Mort*. *Virgile* met aussi à la porte du royaume de *Pluton*, une foule de monstres mal-faisans qui sont à peu près les mêmes. Les peintres et les poëtes représentent la *Nuit* avec des habits noirs parsemés d'étoiles, tenant à sa main un sceptre de plomb, et traînée dans un char d'ébène, par deux chevaux dont les ailes ressemblent à celles des chauve-souris.

NUMA-POMPILIUS, fut élu par le sénat Romain pour succéder à *Romulus*, l'an 714 avant Jésus-Christ. C'étoit un homme d'environ 40 ans, plein de probité et d'honneur. Retiré à la campagne depuis long-temps, il ne s'occupoit que de l'étude des lois et du culte religieux. Le mariage qu'il avoit fait avec *Tatia*, fille de ce *Tatius* qui partageoit la royauté avec *Romulus*, n'avoit pu l'engager à quitter sa retraite pour venir jouir des honneurs qui l'attendoient dans Rome. Il fallut, pour lui faire accepter le sceptre, que ses proches et ses compatriotes joignissent leurs instances à celles des ambassadeurs Romains. *Numa* n'avoit point les qualités guerrières de son prédécesseur; mais il fut un grand roi par ses seules vertus politiques. Les Romains étoient naturellement féroces et indociles; il leur falloit un frein: *Numa* le leur donna, en leur inspirant l'amour pour les lois et le respect pour les Dieux. Il s'étoit répandu une opinion qu'il avoit des entretiens secrets avec la nymphe *Egérie*: il en profita, pour faire croire au peuple qu'il ne faisoit rien que par les conseils de cette Nymphe. Le plus beau trait de la politique de *Numa*, est la distribution qu'il fit des citoyens Romains par arts et par métiers. Jusqu'alors Rome avoit été comme partagée en deux factions, à cause de la distinction qui subsistoit toujours entre les Romains et les Sabins. Par la nouvelle distribution, chacun se trouva porté à oublier les anciennes partialités, pour ne plus

songer qu'aux intérêts du corps où il étoit entré. Pour attacher de plus en plus les Romains à la culture des terres, il les distribua par bourgades, leur donna des inspecteurs et des surveillans. Il visitoit souvent lui-même les travaux de la campagne, et élevoit aux emplois ceux qu'il connoissoit laborieux, appliqués et industrieux. Il mourut l'an 672 avant Jésus-Christ, après un règne de 42 ans. Ce bon roi emporta avec lui les regrets, non-seulement de ses sujets, mais encore des peuples voisins. Ils s'empressèrent tous d'assister à ses funérailles : espèce de triomphe qu'il avoit bien mérité, puisqu'il fit plus pour le bonheur des Romains, que *Romulus* pour leur grandeur. Parmi les établissemens que ce prince fit pour la Religion, on peut remarquer : I. Le *Collége des Pontifes*. Le premier d'entr'eux étoit appelé le Souverain Pontife. II. Celui des *Flamines*, ainsi nommés à cause du voile couleur de feu, qu'ils portoient (*Flammeum*). III. Celui des *Vestales*, vierges consacrées au culte de la déesse *Vesta*. IV. Celui des prêtres *Saliens*. V. Celui des *Augures*. VI. Il distingua les jours en fastes et néfastes, c'est-à-dire, en jours de fêtes et en jours ouvrables. VII. Enfin, il divisa l'année en douze mois. Plusieurs auteurs ont cru que ce prince étoit parvenu à reconnoître l'existence d'un seul vrai Dieu; qu'il en faisoit mention dans ses livres; qu'il défendit de représenter la divinité sous aucune forme corporelle, et qu'en conséquence les Romains n'eurent, pendant plus d'un siècle et demi, aucunes statues dans leurs Temples. Mais tout ce que nous apprenons du culte religieux de ce peuple, ne sert point à confirmer cette opinion ; et l'idée que l'histoire nous a laissée de *Numa-Pompilius*, la contredit ouvertement. Presque toutes ses institutions se ressentent des erreurs du paganisme; mais quelque défectueuses, quelque ridicules même qu'elles puissent être, elles sont infiniment au-dessus des principes d'une philosophie irréligieuse. « Telle est, dit *Voltaire*, la foiblesse du genre humain, et telle est sa perversité, qu'il vaut mieux sans doute pour lui d'être subjugué par toutes les superstitions possibles, pourvu qu'elles ne soient point meurtrières, que de vivre sans religion. L'homme a toujours eu besoin d'un frein; et quoiqu'il fût ridicule de sacrifier aux Sylvains, aux Naïades, il étoit bien plus utile d'adorer ces images fantastiques de la Divinité, que de se livrer à l'athéisme. » La conformité des sentimens de *Numa* avec quelques principes de *Pythagore*, a induit quelques historiens à croire que le législateur des Romains étoit disciple du philosophe de Crotone; mais cet anachronisme est insoutenable. *Numa* régnoit plus de cent ans avant que *Pythagore* eût ouvert son école.

NUMÉNIUS, philosophe Grec du 2ᵉ siècle, natif d'Apamée, ville de Syrie, suivoit les opinions de *Pythagore* et de *Platon*, qu'il tâchoit de concilier ensemble. Il prétendoit que *Platon* avoit tiré de *Moyse*, ce qu'il dit de Dieu et de la création du monde. *Qu'est-ce que* Platon, disoit-il, *sinon* Moyse *parlant Athénien ?*.... Il ne nous reste de *Numénius* que des fragmens, qui

se trouvent dans *Origène*, *Eusèbe*, etc. Ce philosophe étoit un modèle de sagesse.

NUMÉRIEN, (*Marcus-Aurelius-Numerianus*) empereur Romain, fils de *Carus*, suivit son père en Orient, étant déja César; et il lui succéda avec son frère *Carin*, au mois de janvier 284. Il fut tué par la perfidie d'*Arrius Aper*, son beau-père, au mois de septembre suivant. Cet empereur possédoit toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Les affaires de l'état étoient son unique occupation, et les sciences son seul amusement. (*Voyez* III. NÉMÉSIEN.) Il se faisoit aimer de ses sujets et admirer des savans, qui l'ont fait passer pour le plus habile de son temps. *Aper* poignarda *Numérien* dans sa litière, qu'il fit refermer après. Il l'accompagnoit, comme si le prince eût été vivant, dans l'espérance de trouver une occasion favorable de se faire déclarer empereur; mais la puanteur du cadavre trahit son crime, et il en subit sur-le-champ la peine.

NUMÉRIUS, gouverneur de la Gaule Narbonnoise: *Voyez* DELPHIDIUS.

NUMITOR, étoit fils de *Procas* roi d'Albe, et frère d'*Amulius*. *Procas*, en mourant l'an 795 avant Jésus-Christ, le fit héritier de sa couronne avec *Amulius*, à condition qu'ils régneroient tour-à-tour d'année en année; mais *Amulius* s'empara du trône, et donna l'exclusion à *Numitor*, dont il fit mourir le fils nommé *Lausus*. Il contraignit ensuite *Rhea Sylvia*, fille unique de *Numitor*, d'entrer parmi les Vestales. Cette princesse étant devenue enceinte malgré ces précautions, publia que c'étoit du dieu *Mars*, et accoucha de *Remus* et de *Romulus*. Lorsqu'*Amulius* en fut instruit, il fit enfermer la mère dans une étroite prison, et jeter les enfans dans le Tibre. Ceux qui étoient chargés de cet ordre, crurent qu'il suffiroit de les exposer dans leur berceau sur ce fleuve: en effet, après avoir flotté quelque temps au gré des eaux, ils furent jetés à bord, où ils restèrent jusqu'à ce qu'une louve, descendue des montagnes voisines, accourut aux cris des enfans et les allaita. Lorsqu'ils furent en âge, ils chassèrent l'usurpateur du trône et y rétablirent leur aïeul l'an 754 avant Jésus-Christ.

NUNDINA, (Mythol) Déesse que les Romains invoquoient quand ils donnoient un nom à leurs enfans: ce qu'ils faisoient le *neuvième jour* après leur naissance.

NUNEZ *ou* NONIUS, (Ferdinand) critique Espagnol, connu aussi sous le nom de *Pincianus*, parce qu'il étoit de Pincia près de Valladolid, introduisit le premier en Espagne le goût de l'étude de la langue grecque. Ce savant étoit modeste. Quoiqu'il fût de l'illustre maison des *Guzman*, il ne crut pas se déshonorer en professant les belles-lettres à Alcala et à Salamanque. Il mourut en 1552, dans un âge fort avancé, emportant des regrets aussi vifs que sincères de tous les gens de bien. Il ordonna qu'on ne mettroit sur son tombeau que ces mots: *LA MORT EST LE PLUS GRAND BIEN DE LA VIE*. On estime surtout ses *Commentaires* sur *Pline*, sur *Pomponius Méla*, et sur *Sé-*

nèque. On lui doit aussi en partie la *Version* latine des Septante, imprimée dans la Polyglotte de *Ximenès*. Le roi *Ferdinand le Catholique* le mit à la tête de ses finances. Il laissa à l'université de Salamanque une grande et curieuse Bibliothèque, dans laquelle on trouve beaucoup de manuscrits grecs qu'il avoit achetés fort cher en Italie.

NUNEZ, *Voyez* I. NONNIUS. — BLASCO — *et* BALBOA.

NUZZI, *Voyez* MARIO.

NYCTIMUS, fils de *Lycaon*. *Jupiter* l'épargna, quand il foudroya ses frères avec son père. Ce fut de son temps qu'arriva le Déluge de *Deucalion*.

NYDER, (Jean) Dominicain Allemand, professa la théologie à Paris, et alla mourir à Nuremberg vers l'an 1440. Son *Dispositorium moriendi*, in-4°, sans nom de ville et sans date, est très-rare.

NYMANNUS, (Grégoire) professeur d'anatomie et de botanique à Wirtemberg sa patrie, mourut le 8 octobre 1638, à 43 ans. On a de lui : I. Un *Traité* latin *de l'Apoplexie*, Wirtemberg, 1629 et 1670, in-4°, estimé. II. Une *Dissertation* recherchée et curieuse, sur la vie du *Fœtus*, ibid. 1628, in-4°; Leyde, 1644, in-12. Ce docteur y prouve qu'un enfant vit dans le sein de sa mère par sa propre vie; et que, sa mère venant à mourir, on peut le tirer souvent de son sein encore vivant et sans l'offenser.

NYMPHES, (Mythol) Déesses, filles de l'*Océan* et de *Téthys*, ou de *Nérée* et de *Doris*: les unes appelées *Océanitides*, ou *Néréides*, demeuroient dans la mer : les autres, appelées *Naïades*, habitoient les fleuves, les fontaines et les rivières ; celles des forêts se nommoient *Dryades*, et les *Hamadryades* n'avoient chacune qu'un seul arbre sous leur protection : les *Napées* régnoient dans les bocages et les prairies ; et les *Orcades*, sur les montagnes ; celles des lacs s'appeloient *Limniades*. Remarquez que tous ces noms sont tirés du grec. On faisoit des sacrifices aux *Nymphes*, mais on n'y versoit point de sang. On leur offroit seulement du lait, du miel, de l'huile, des fleurs et du vin.

NYNAULD, (Jean de) auteur peu connu, dont nous avons un livre curieux, sous ce titre : *De la Lycanthropie, transformation et extase des Sorciers*, à Paris, 1615, in-8.° Il y a des contes bien singuliers dans cet ouvrage peu commun.

NYON, (Jean-Luc) l'aîné, savant libraire de Paris, mort en 1799, s'est distingué dans sa profession, autant par ses connoissances bibliographiques que par sa probité. On lui doit, le *Catalogue* de la bibliothèque de *Courtanvaux*, 1782, in-8°; celui de la bibliothèque de *la Vallière*, seconde partie, 1788, 6 vol. in-8°; celui, enfin, de la bibliothèque de *Malesherbes* 1796, in-8.°

NYXES, *Voyez* NIXES.

NZAMY, célèbre poëte Persan, se plut à imiter *Saadi*. Il vivoit à la fin du 16e siècle.

O

O, (François d') seigneur de *Frênes*, d'une famille illustre de Normandie, s'acquit les bonnes graces de *Henri III* par toutes les bassesses de courtisan. Il devint un de ses favoris, et fut l'un des trois seigneurs de la cour que ce prince appeloit *ses enfans;* les autres étoient *Joyeuse* et *d'Epernon*. *D'O*, élevé par *Henri III* à l'emploi important de surintendant des finances, l'engagea à accabler son peuple d'impôts : c'étoit tous les jours quelque nouvel édit bursal. Son luxe dévora long-temps la substance du peuple. Quand on lui parloit de misères et de misérables : *N'en faut-il pas*, disoit-il ? *Ils sont aussi nécessaires dans la vie, que les ombres dans un tableau.* Après la mort de *Henri III* en 1589, il s'attacha à *Henri le Grand*. On dit qu'après la journée d'Ivri, *Biron* et lui empêchèrent ce monarque d'aller à Paris, pour des intérêts particuliers auxquels ils sacrifièrent l'intérêt général. Cette ville ayant ouvert ses portes à *Henri IV*, il en donna le gouvernement à *d'O*, qui mourut en 1594, *ayant l'ame et le corps également gâtés de toutes sortes de vilainies*. Le roi se consola d'autant plus aisément de sa perte, qu'outre que le surintendant vouloit le tenir en tutelle, il faisoit d'effroyables dissipations, et que rien ne pouvoit suffire à sa rapacité. Cet homme si fastueux n'étoit pas encore abandonné des médecins, dit *Sully*, que ses parens et ses domestiques (qu'il avoit cependant toujours affectionnés,) le dépouillèrent au point, que long-temps avant son dernier soupir il n'y avoit plus un seul meuble dans sa chambre : il ne lui restoit que le lit où il expira. Le Brave *Crillon* apprenant qu'il étoit à l'extrémité, dit tout haut à une dame de la cour : *A l'heure qu'il est, le pauvre d'O va rendre son ame à tous les diables. S'il faut que chacun rende ses comptes là-haut, je crois que le cher d'O se trouvera bien empêché pour fournir de bons acquits.* Au reste, il signoit ordinairement *François O*, et non *d'O;* et il trouvoit mauvais qu'on alongeât son nom de moitié par l'addition d'une lettre. Le dernier rejeton de sa famille est mort en 1734.

OANNÈS, Oanès ou Oen, un des Dieux des Syriens. On le représentoit sous la figure d'un monstre à deux têtes, avec des mains et des pieds d'homme ; le corps et une queue de poisson. On croyoit qu'il étoit sorti de la Mer-Rouge, et qu'il avoit enseigné aux hommes les arts, l'agriculture, les lois, etc.

OATÈS, (Titus) Anglois, né vers 1619, fut d'abord ministre de l'Église Anglicane, puis Jésuite, ensuite apostat, et enfin Athée. Après avoir demeuré quelque temps en France, il retourna en Angleterre, et s'y signala par des calomnies atroces. Il accusa juridiquement, en 1678, les Catholiques Anglois d'avoir

conspiré

conspiré contre la vie du roi *Charles II* et des Protestans Anglois, de concert avec le Pape, les Jésuites, les François et les Espagnols, pour établir par cet horrible attentat la seule religion Catholique en Angleterre. « Le général des Jésuites (dit le Père *d'Orléans* qui se moque avec raison de ces ridicules et odieuses imputations,) étoit reconnu le chef de l'entreprise. Ce chef au reste, étoit si sûr du succès de son noir projet, qu'il avoit envoyé par avance aux principaux des conjurés des lettres-patentes signées de sa main, pour posséder les premières charges de la cour, de l'armée et des tribunaux d'Angleterre. Il en avoit envoyé une au baron *d'Arondel*, de grand chancelier, une seconde au comte *de Powis*, de grand trésorier du royaume : milord *Bellasis* et milord *Peters* avoient le commandement des armées, et le chevalier *Godolphin* étoit fait garde du sceau privé; d'autres avoient d'autres emplois. Le meurtre du roi et celui des Protestans ne devoient guère coûter qu'une heure, tant les mesures étoient bien prises : et s'il en fût resté quelques-uns plus prompts à se cacher et à fuir, ils devoient être suivis, exterminés jusqu'au dernier par une armée de deux cent mille hommes, partie levée dans le pays, partie envoyée de deçà la mer, payée par le pape, et animée par une indulgence plénière à concourir à tant d'attentats. Ailleurs on enfermeroit comme des fous, des témoins qui viendroient déposer de si ridicules chimères; en Angleterre on les crut, ou, ce qui est pis, on feignit de les croire. » Malgré l'absurdité de l'accusation, les preuves démonstratives de l'imposture, les variations des témoins, milord *Stafford*, d'autres personnes de mérite et quelques Jésuites furent mis à mort, comme convaincus du crime de haute trahison. En vain seize étudians de St-Omer avoient attesté qu'*Oatès* étoit avec eux au collége de cette ville, dans le temps qu'il juroit avoir été à Londres. Leur témoignage, dit l'abbé *Millot*, ne leur attira que des railleries. L'un d'eux ayant dit que le fait étoit certain, qu'il devoit s'en rapporter à ses sens; *Vous autres Papistes*, répliqua le chef de justice, *on vous apprend de bonne heure à ne pas croire vos sens.* Ce qui mit le comble à l'horreur de cette scène, c'est que le scélérat *Oatès* obtint une pension. Mais, sous le règne de *Jacques II*, leur mémoire fut réhabilitée, et *Oatès* condamné comme parjure à une prison perpétuelle, et à être fustigé par la main du bourreau quatre fois l'année, et mis ces jours-là au pilori. Ce châtiment fut exécuté jusqu'en 1689, que le prince *d'Orange* s'étant emparé de la couronne d'Angleterre, le fit sortir de prison et lui rendit sa pension. Ce malheureux mourut à Londres le 23 juillet 1705. On a de lui quelques ouvrages. Ce fut à l'occasion de cette horrible et ridicule accusation, que le ministre *Jurieu* publia son livre de la *Politique du Clergé*, auquel *Arnauld* répondit par l'*Apologie des Catholiques.* Il y justifie les Catholiques et en particulier l'archevêque de Paris, le P. *de la Chaise* et les autres Jésuites. Cette Apologie lui fit d'autant plus d'honneur, qu'elle tendoit à laver ceux

qu'*Arnauld* regardoit comme ses plus cruels ennemis. Nous n'aurions pas fait cet article si long, si les calomnies d'*Oatès* n'étoient répétées dans quelques livres, (comme dans le *Moréri* de Hollande, 1740,) et par quelques vieillards imbécilles.

OBADIAS, *Voyez* ABDIAS.

OBED, fils de *Booz* et de *Ruth*, père d'*Isaï* et aïeul de *David*, naquit vers l'an 1275 avant Jésus-Christ.

OBED, *Voyez* ODED.

OBED-EDOM, Hébreu distingué par ses vertus, vers l'an 1045 avant l'ère Chrétienne. Ce fut dans sa maison que le roi *David* déposa l'Arche d'alliance, lorsqu'il la faisoit transporter à Jérusalem. *David* frappé et épouvanté de la punition d'*Oza*, et ne se croyant pas digne de la recevoir auprès de lui, la fit porter chez *Obed-Edom* : elle n'y resta que trois mois; car *David* s'appercevant que la famille d'*Obed-Edom* étoit comblée de bénédictions, fit transférer ce sacré dépôt à Jérusalem.

OBIZZI, (Lucrèce de gli Orologgi. femme d'*Enée*, marquis d') dans le Padouan, s'est rendue aussi célèbre au 17e siècle par sa pudicité, que l'ancienne *Lucrèce*. Vers l'an 1645, pendant que le marquis d'*Obizzi* étoit à la campagne, un gentilhomme de la ville, éperdument amoureux de la marquise, entra dans sa chambre, où elle étoit encore au lit avec son fils *Ferdinand*, âgé de cinq ans. Le gentilhomme prit la précaution de transporter l'enfant dans une chambre voisine, et sollicita ensuite la mère de condescendre à ses desirs ; mais n'ayant pu rien gagner, ni par caresses, ni par menaces, il la poignarda. On fit arrêter le meurtrier, qui nia toujours son crime. On se contenta de le tenir en prison pendant 15 ans, au bout desquels il en sortit. Mais, peu de mois après, le jeune marquis d'*Obizzi* vengea la mort de sa mère, en tuant d'un coup de pistolet son adultère et lâche assassin. Ayant ainsi satisfait son ressentiment, il passa au service de l'empereur, qui le fit successivement marquis du Saint-Empire, commandant de Vienne, conseiller d'état et maréchal général de camp. Il mourut à Vienne en 1710, après 50 ans de service, avec une grande réputation de valeur et de probité.

OBLATES, Voyez I. FALCONIERI, et II. FRANÇOISE.

OBRECHT, (Ulric) habile professeur en droit à Strasbourg, étoit petit-fils de *George Obrecht* professeur en droit comme lui, mort en 1612 à 66 ans, après avoir publié quelques ouvrages. Le Luthéranisme étoit la religion de leur famille. *Ulric* se fit Catholique après la prise de Strasbourg par les François, et *Louis XIV* le fit *Préteur Royal* de cette ville en 1685. Les langues grecque, latine, hébraïque, les antiquités, l'histoire, la jurisprudence, lui étoient familières. Il parloit, dit-on, de tous les personnages de l'histoire comme s'il avoit été leur contemporain; de tous les pays comme s'il y avoit vécu, et des différentes lois comme s'il les avoit établies. Mais on sent qu'en cela, comme dans ce qu'on raconte des mémoires extraordinaires, il y a souvent

de l'exagération. Cependant *Bossuet*, charmé de voir tant de connoissances réunies dans un seul homme, le nomma *Epitome omnium scientiarum*. On a de lui : I. *Prodromus rerum Alsaticarum*, in-4°, 1681 ; livre curieux pour l'Histoire d'Alsace et de Strasbourg. II. *Excerpta Historica de naturâ successionis in Monarchiâ Hispaniæ*, en 3 parties in-4.° Il y prouve que la couronne d'Espagne est héréditaire, et que les lois la défèrent à *Philippe V*. III. *Mémoire* concernant la sureté publique de l'Empire. IV. Une édition de *Quintilien*, avec des remarques, 2 vol. in-4.° V. Version de la *Vie de Pythagore* par *Jamblique*. Ce savant mourut le 6 août 1701 à 55 ans, consumé par un travail opiniâtre, qui avoit peu à peu affoibli ses forces.

OBREGON, (Bernardin) instituteur des *Frères Infirmiers Minimes* qui ont soin des malades dans les hôpitaux en Espagne, naquit à Las-Huelgas près de Burgos, en 1540, d'une famille ancienne. *Bernardin* vécut d'abord dans la dissipation qu'entraîne le parti des armes qu'il avoit embrassé ; mais un exemple de vertu dans un homme de la lie du peuple, qui le remercia d'un soufflet, toucha son cœur. Il renonça au monde en 1568, et forma sa congrégation, qu'il instruisit autant par son exemple que par ses discours. Ce saint homme mourut dans son Hôpital-général de Madrid, le 6 août 1599, à 59 ans. Le peuple appela *Obregons*, les religieux établis par cet homme vertueux.

OBSEQUENS, (*Julius*) écrivain Latin, que l'on conjecture avoir vécu un peu avant l'empire d'*Honorius*, vers l'an 395 de J. C., composa un livre *De Prodigiis*, qui n'est qu'une liste de ceux que *Tite-Live* a insérés très-mal-à-propos dans son Histoire. *Obsequens*, aussi crédule que lui, emprunte souvent les expressions de cet historien, sans corriger ses erreurs. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage, auquel *Conrad Lycosthènes* a fait des additions pour suppléer à ce qui manque dans l'original. Les meilleures éditions de *Julius Obsequens*, sont celles où les additions de *Lycosthènes* sont distinguées du texte. C'est ainsi que *Schefferus* dirigea l'édition qu'il en donna à Amsterdam, en 1679. Elle a été réimprimée à Leyde en 1720, in-8°, et on la joint aux Auteurs *cum notis Variorum*.

OBSTAL, *Voyez* VAN-OBSTAL.

OCCAM *ou* OCKAM, (Guillaume) théologien scolastique, de l'ordre des Cordeliers, étoit Anglois et disciple de *Scot*. Il fut le chef des *Nominaux*, et s'acquit une si grande réputation, qu'on le surnomma le *Docteur invincible*. On auroit dû plutôt le nommer le *Docteur querelleur*. Il imagina de nouvelles subtilités, pour mettre aux prises de nouveaux champions de l'école. Il entra dans les querelles des papes et des empereurs ; et à la prière de son général *Michel de Cezène*, il écrivit en fanatique pour *Louis de Bavière* contre *Jean XXII*. *Occam* eut, dit-on, l'imprudence de dire à ce prince : *Seigneur, défendez-nous de l'anti-pape* Jacques de Cahors, *avec votre épée, et nous saurons bien vous défendre contre lui avec*

notre plume. (*Hist. d'Allemagne* par M. *de Montigni*, qui cite *Trithême.*) il auroit été beau en effet qu'il y eût eu une bataille pour faire adopter les idées des *Nominaux*. Le ridicule auteur de cette secte philosophique fut accusé d'avoir enseigné avec *Cezène*, que JÉSUS-CHRIST ni ses Apôtres n'avoient rien possédé, ni en commun, ni en particulier. C'est ce qui donna lieu à cette plaisante question qu'on appela *le Pain des Cordeliers*. Il s'agissoit de savoir si le domaine des choses qui se consumoient par l'usage, comme le pain et le vin, leur appartenoit? *ou* s'ils n'en avoient que le simple usage sans domaine, leur règle ne leur permettant pas d'avoir rien en propre? *Nicolas III* voulant les enrichir sans la choquer, ordonna qu'ils n'auroient que l'usufruit des biens qui leur seroient donnés, et que le fonds seroit à l'Église Romaine. *Jean XXII* révoqua la Bulle de *Nicolas III*. Le pape en parlant de *Michel de Cezène*, le traita d'opiniâtre, de téméraire, d'insensé, de fauteur de *Louis* de Bavière et des hérétiques, de serpent venimeux que l'Église nourrissoit dans son sein : il le déclara ensuite excommunié, lui et ses complices, et le déposa de sa charge. On vit alors de quelle estime jouissoit ce général des Cordeliers dans toute l'Europe. Les rois de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Naples, de Majorque; les archevêques, les évêques, et les plus grands seigneurs de tous ces royaumes, écrivirent au pape en sa faveur, le priant de ne pas pousser à bout un homme dont la science et la vertu étoient généralement reconnues. Les lettres arrivèrent trop tard, et le coup étoit déjà porté. Ce fut alors que *Michel de Cezène* ne garda plus de mesures, et se mit à écrire contre le pape avec toute l'amertume d'un homme irrité. *Occam* seconda son ressentiment; mais il se repentit ensuite, et se fit absoudre des censures pontificales. Il mourut en 1347, laissant différens *Ouvrages*, Paris, 1476, 2 vol. in-fol., qui prouvent un esprit subtil, mais bizarre.

OCCATOR, (Mythol.) un des Dieux des laboureurs, présidoit à cette partie de l'agriculture qui consiste à *herser* les terres labourées.

OCCHIALI, *Voyez* LOUCHALI.

OCCO, (N**) médecin Allemand, né à Augsbourg, publia en 1579, la première description des *Médailles Impériales*, dont la suite s'étend depuis *Pompée* jusqu'à *Héraclius*. Cet ouvrage a été réimprimé en 1601, et en 1730 par les soins d'*Argelati*, qui l'a enrichi de notes et d'additions. *Occo* est mort à la fin du 16e siècle.

OCÉAN, (Mythol.) Dieu marin, fils du *Ciel* et de *Vesta*, père des fleuves et des fontaines, épousa *Téthys*, dont il eut plusieurs enfans. Les anciens Païens l'appeloient le père de toutes les choses, parce qu'ils croyoient qu'elles en étoient engendrées; ce qui est conforme au sentiment de *Thalès*, qui établit l'eau pour premier principe.

OCELLUS, ancien philosophe Grec de l'école de *Pythagore*, étoit natif de Lucanie, ce

qui lui a fait donner le nom de *Lucanus*. Il descendoit d'une ancienne famille de Troye en Phrygie, et vivoit long-temps avant *Platon*. Il composa un *Traité des Rois et du Royaume*, dont il ne nous reste que quelques fragmens ; mais le livre *de l'Univers*, qu'on lui attribue, est parvenu tout entier jusqu'à nous, et il y en a plusieurs éditions en grec et en latin. Les meilleures sont celles qui se trouvent dans les *Opera Mythologica*, Cambridge, 1670, in-8°, ou Amsterdam, 1688, in-8°; et séparément, Amsterdam, 1661, in-8.° Il s'efforce vainement d'y prouver l'éternité du monde. Le marquis *d'Argens* a traduit et commenté cet ouvrage en 1762, in-8.° Son but n'est pas seulement d'éclaircir le texte, mais de répandre plus de jour sur les anciens systèmes. Ses remarques sont autant de petits Traités, qui développent la suite des anciennes opinions, et qui en présentent pour ainsi dire la filiation. On souhaiteroit seulement un peu plus de correction dans le style, et moins de hardiesse dans sa façon de penser. L'abbé *Batteux* a depuis traduit l'ouvrage d'*Ocellus*, dans son *Histoire des Causes premières*, 1769, in-8°; et sa version est regardée comme plus exacte que celle du marquis *d'Argens*.

OCHIN, (Bernardin) *Ochinus* ou *Ocellus*, né à Sienne en 1487, entra jeune chez les religieux de l'Observance de *Saint-François*; mais il les quitta bientôt, pour s'appliquer à l'étude de la médecine. Touché quelque temps d'un nouveau desir de faire pénitence, il rentra dans l'ordre qu'il avoit abandonné, et s'y distingua, par son zèle, sa piété et ses talens. La réforme des Capucins venoit d'être approuvée; il l'embrassa en 1534, contribua beaucoup au progrès de cet ordre naissant, et en fut général. Sa vie paroissoit régulière, et sa conduite édifiante. Ses austérités, son habit grossier, sa longue barbe qui descendoit jusqu'au dessous de sa poitrine, son visage pâle et décharné, une certaine apparence d'infirmité et de foiblesse affectée avec beaucoup d'art, et l'idée que tout le monde avoit de sa sainteté, le faisoient regarder comme un homme merveilleux. Ce n'étoit pas seulement le peuple qui en portoit ce jugement; les plus grands seigneurs et les princes souverains le révéroient comme un Saint. Lorsqu'il venoit dans leur palais, ils alloient au devant de lui, et lui rendoient de grands honneurs, qu'ils accompagnoient de marques distinguées d'affection et de confiance. Cet hypocrite avoit recours à toutes sortes d'artifices pour confirmer l'opinion si avantageuse que l'on avoit conçue de lui. Il alloit toujours à pied dans ses voyages, et lorsque les princes le forçoient de loger chez eux, la magnificence des palais, le luxe des habits et toute la pompe du siècle, sembloient ne lui rien faire perdre de son amour pour la pauvreté et pour la mortification. On ne parloit que de sa vertu dans toute l'Italie, et cette réputation facilitoit les progrès du nouvel ordre. Il étoit savant, quoiqu'il ne sût pas beaucoup de latin; et quand il parloit sa langue naturelle, il s'énonçoit avec tant de grace et de facilité, que ses discours ravissoient tous ses

alla presenza del Corpo di G. C. nel Sacramento della Cena, Basilea, 1561, in-8°; le même en latin, avec un *Traité du Libre Arbitre*, in-8.° V. *Sincerœ et verœ Doctrinœ de Cœnâ Domini defensio*, Tiguri, 1556, in-8.° VI. *Il Catechismo*, 1561, in-8.° VII. *Liber adversùs Papam*, 1549, in-4.° VIII. D'autres *Satires* sanglantes contre la cour de Rome et contre les dogmes Catholiques. Tous les ouvrages de cet apostat ayant été supprimés par les papes, sont peu communs. On peut en voir une liste plus détaillée dans le *Dictionnaire Typographique*. Le plus rare et le plus singulier est ses *Apologi nelli quali si scuoprano gli abusi errori della Sinagoga del Papa e de soi Preti, Monaci e frati*; à Genève, 1554, in-8° : il n'y a que le premier livre d'imprimé, contenant cent Apologues. On recherche encore son *Espistole alli Senori della Cità di Siena*; Geneva, 1543, in-8.° Elle est traduite en françois.

OCHNUS *ou* AUCNUS, (Myth.) insigne fainéant qui fut condamné dans le Tartare à tordre une corde de jonc, qu'un âne rongeoit à mesure qu'elle étoit faite. On a voulu peindre apparemment sous cet emblême, et le travail inutile, et l'extrême fainéantise.

I. OCHOSIAS, fils et successeur d'*Achab*, roi d'Israël, fut aussi impie que son père. Il commença à régner l'an 898 avant Jésus-Christ. La seconde année de son règne, il tomba d'une fenêtre et se froissa tout le corps. Il envoya aussitôt consulter *Béelzébub*, divinité des habitans d'Accaron, pour savoir s'il relèveroit de cette maladie. Alors *Elie* vint au-devant de ses gens par ordre du Seigneur, et les chargea de dire à leur maître, que puisqu'il avoit mieux aimé consulter le Dieu d'*Accaron* que celui d'*Israël*, il ne relèveroit point de son lit, mais qu'il mourroit très-certainement. Les gens d'*Ochosias* retournèrent sur leurs pas, et dirent à ce prince ce qui leur étoit arrivé. Le roi, reconnoissant que c'étoit *Elie* qui leur avoit parlé, envoya un capitaine avec cinquante hommes pour l'arrêter. Cet officier, impie comme son maître, ayant parlé au Prophète d'un ton menaçant, le saint homme, embrasé d'un zèle ardent pour l'honneur de Dieu insulté en sa personne, lui demanda qu'il tirât une vengeance éclatante de l'insolence de ses ennemis, et il fut exaucé sur-le-champ : un feu lancé du Ciel consuma l'officier avec sa troupe. La même chose arriva à un second, que le malheur du premier n'avoit pas rendu plus sage. Le troisième qui fut envoyé, se jeta à genoux devant *Elie*, et le pria de lui conserver la vie. L'Ange du Seigneur dit alors au Prophète, qu'il pouvoit aller avec ce capitaine sans rien craindre. Il vint donc trouver *Ochosias*, auquel il annonça sa mort prochaine en punition de son impiété. Il mourut en effet l'an 896 avant Jésus-Christ.

II. OCHOSIAS, roi de Juda, étoit le dernier fils de *Joram* et d'*Athalie*. Ce prince étoit âgé de vingt-deux ans, lorsqu'il commença à régner. Il marcha dans les voies de la maison d'*Achab*, dont il descendoit par sa mère, fille de ce roi impie, et ce fut

la cause de sa perte. Il alloit à Ramoth de Galaad avec *Joram* roi d'Israël, pour combattre contre *Hazaël* roi de Syrie ; et *Joram* ayant été blessé dans le combat, retourna à Jezraël pour se faire traiter de ses blessures. *Ochosias* se détacha de l'armée pour aller lui rendre visite. Mais *Jéhu*, général des troupes de *Joram*, s'étant soulevé contre son maître, courut pour le surprendre à Jezraël, sans lui donner le temps de se reconnoître. *Joram* et *Ochosias*, qui ignoroient son dessein, allèrent au-devant de lui; mais le premier ayant été tué d'un coup de flèche, *Ochosias* prit la fuite. *Jéhu* le fit poursuivre, et ses gens l'ayant atteint à la montée de Gaver, près de Jeblaan, le blessèrent mortellement. Il eut encore assez de force pour aller à Mageddo, où ayant été trouvé, il fut amené à *Jéhu* qui le fit mourir, l'an 884 avant Jésus-Christ.

OCHS, (Jean-Rodolphe) gravoit les pierres avec une précision qui les faisoit confondre avec les antiques. Il étoit né à Berne en 1673, et il mourut en 1750, à Londres, où ses talens furent employés et bien payés.

OCHUS, *Voyez* III. DARIUS, — *et* III. ARTAXERCÈS.

OCKLEY, (Simon) professeur d'arabe à Cambridge, étoit né à Excester en 1678. On a de lui : *Introductio ad Linguas orientales*, 1706, et une *Histoire des Sarasins*, traduite en françois, 1748, 2 vol. in-12. L'entretien d'une nombreuse famille l'engagea dans des dettes, qui le firent mettre quelque temps en prison. Il fut du grand nombre des savans dont le mérite est au-dessus de la fortune.

OCQUETONVILLE, (Raoul d') *Voyez* l'art. II. ORLÉANS.

OCTAVE, *Voyez* I. AUGUSTE.

I. OCTAVIE, petite-nièce de *Jules-César* et sœur d'*Auguste*, fut mariée en premières noces avec *Claudius-Marcellus*, et en secondes avec *Marc-Antoine*. Ce mariage fut le lien de la paix entre ce Triumvir et *Auguste*. C'étoit une femme d'une rare beauté et d'un plus rare mérite, *Marc-Antoine*, loin d'y être sensible, se rendit en Egypte auprès de *Cléopâtre*, dont il étoit éperdument amoureux. *Octavie* voulut arracher son époux à cette passion, en allant le trouver à Athènes; mais elle en reçut le plus mauvais accueil et un ordre de s'en retourner à Rome. *Auguste* outré de cet affront, résolut de s'en venger. La généreuse *Octavie* tâcha d'excuser son époux dans l'espérance de renouer quelque négociation entre lui et son frère : mais tous ses soins furent inutiles. Après la défaite entière de *Marc-Antoine*, elle vécut auprès d'*Auguste*, avec tous les agrémens dûs à son mérite. Son fils *Marcellus*, qu'elle avoit eu de son premier mari, (jeune homme qui donnoit de grandes espérances, et qui étoit regardé comme l'héritier présomptif de l'empire) épousa *Julie* fille d'*Auguste* ; mais il mourut à la fleur de son âge. *Octavie*, plongée dans une profonde douleur, mourut de chagrin, 11 ans avant Jésus-Christ. Cette perte fut un deuil public. *Au-*

guste prononça un discours funèbre, qui étoit un éloge de ses vertus. Les gendres d'*Octavie* portèrent eux-mêmes son cercueil; et le peuple Romain dont elle étoit la gloire et les délices, auroit rendu des honneurs divins à sa mémoire si l'empereur avoit voulu le permettre. Elle eut de *Marc-Antoine* : *Antonia* l'aînée, qui épousa *Domitius Ænobarbus*; et *Antonia* la jeune, femme de *Drusus* frère de *Tibère*.

II. OCTAVIE, fille de l'empereur *Claude* et de *Messaline*, fut fiancée à *Lucius Silanus*; mais ce mariage fut rompu par les intrigues d'*Agrippine*, qui lui fit épouser *Néron*, à l'âge de 16 ans. Ce prince la répudia peu de temps après, sous prétexte de stérilité. *Poppée* qu'il prit après elle, accusa *Octavie* d'avoir eu un commerce criminel avec un de ses esclaves. On mit à la question toutes les servantes de cette princesse. Quelques-unes ne pouvant résister à la violence des tourmens, la chargèrent du crime dont elle étoit faussement accusée; mais la plupart des autres eurent la force de la déclarer innocente. Cependant *Octavie* fut envoyée en exil dans la Campanie; mais les murmures du peuple obligèrent *Néron* à la faire revenir. On ne sauroit exprimer la joie qu'on fit éclater dans Rome pour ce rappel, ni les honneurs que le peuple fit à cette princesse. *Poppée* se crut perdue, si *Octavie* ne périssoit; elle se jeta aux pieds de *Néron*, et obtint enfin sa mort, sous divers prétextes. *Octavie* fut reléguée dans une isle, où on la contraignit de se faire ouvrir les veines, à l'âge de vingt ans; et on lui coupa la tête, qui fut portée à son indigne rivale.

OCTAVIEN, antipape, de la famille des comtes *de Frescati*, se fit élire en 1159, par deux cardinaux, après la mort d'*Adrien IV*, et prit le nom de *Victor IV*. Il fut soutenu par l'empereur *Fréderic I*, protecteur de cet antipape. Il convoqua un concile en 1160, à Pavie, où *Alexandre III* fut déposé. Ce pape contraint de fuir en France, laissa le trône pontifical à l'usurpateur qui mourut à Lucques en 1164, également haï et méprisé.

OCYPÈTE, (Mythol.) une des Harpies, ainsi appelée de son vol rapide, habitoit les isles Strophades avec ses sœurs *Aello* et *Célæno*.

OCYROÉ, (Mythol.) nymphe, fille de *Chiron le Centaure* et de *Chariclé*, étoit née sur les bords d'un fleuve rapide, comme son nom qui est grec, le signifie. Les poëtes disent que peu satisfaite d'avoir été instruite dans tous les secrets de la nature, elle voulut se mêler de prédire l'avenir, et que les Dieux irrités de son audace, la changèrent en jument.

ODAZZI, (Jean) peintre et graveur, né à Rome en 1663, mort dans la même ville en 1731, à 68 ans, apprit d'abord à graver de *Corneille Bloëmaërt*. Il passa de cette école dans celles de *Ciro-Ferri* et *du Bacici*. Son mérite le fit recevoir de l'académie de Saint-Luc, et le pape lui donna l'ordre de Christ. Ce peintre étoit infatigable dans le travail, et peignoit avec une rapidité singulière. Son dessin est

correct ; ses peintures à fresque sont sur-tout fort estimées. La plupart de ses ouvrages se voient à Rome ; il a principalement travaillé pour les églises : la Coupole du Dôme de *Velletri*, peinte de la main de ce maître, est un morceau qui le place au rang des artistes distingués. *Odazzi* se fit une fortune considérable par son travail ; mais il ruina sa santé, par une trop grande attention à la conserver.

ODED *ou* OBED, Prophète, qui s'étant trouvé à Samarie dans le temps que *Phacée* roi d'Israël, revenoit dans cette ville avec deux cent mille prisonniers que les Israélites avoient faits dans le royaume de Juda, alla au-devant des victorieux, leur reprochant leur inhumanité et leur fureur contre leurs frères que Dieu avoit livrés entre leurs mains. Les soldats se laissèrent toucher par les paroles du Prophète. La compassion et le désintéressement prirent tout-à-coup dans leurs cœurs la place de la cruauté et de l'avarice : ils rendirent la liberté aux captifs, et abandonnèrent le riche butin qu'ils avoient fait.

ODENAT, roi des Palmyréniens, naquit à Palmyre, suivant les uns d'une famille bourgeoise, et suivant d'autres, d'une famille de princes. Il s'étoit exercé dès son enfance, à combattre les lions, les léopards et les ours. Cet exercice anima son courage et devint un des fondemens de sa fortune. Après cette fameuse journée, où l'empereur *Valérien* fut pris et traité avec tant d'ignominie par *Sapor* roi de Perse, l'an 260, l'Orient consterné tâcha de fléchir cet insolent vainqueur. *Odenat* lui envoya des députés chargés de présens, avec une lettre, dans laquelle il lui protestoit qu'il n'avoit jamais pris les armes contre lui. *Sapor* indigné qu'un aussi petit prince eût osé lui écrire et ne fût pas lui-même venu lui rendre hommage, déchire sa lettre, fait jeter ses présens dans la rivière, et jure « qu'il ruinera bientôt tout son pays, et qu'il le fera périr lui et toute sa famille, s'il ne vient pas se jeter à ses pieds les mains liées derrière le dos. » *Odenat* indigné à son tour, prit le parti des Romains, et fit la guerre à *Sapor* avec tant de succès, qu'il lui enleva sa femme et ses trésors. Il ruina ensuite le parti de *Quiétus* fils de *Macrien*, et demeura fidelle aux Romains. L'empereur *Gallien* crut ne pouvoir mieux récompenser ses services, qu'en l'associant à l'empire. En 264 il lui donna les titres de César et d'empereur, et celui d'Auguste à la reine *Zénobie* sa femme et à leurs enfans. *Odenat* fit mourir *Baliste* qui s'étoit révolté, prit la ville de Ctésiphon, et se préparoit à marcher contre les Goths qui ravageoient l'Asie, lorsqu'une conspiration formée dans sa propre maison, mit fin à tous ses projets. *Odenat* avoit eu d'une première femme un fils nommé *Hérodien*, auquel il témoignoit une prédilection marquée, et qu'il faisoit jouir de tous les droits d'aînesse sur ses frères nés de *Zénobie*. *Hérodien* étoit néanmoins peu digne de l'affection d'un père tel qu'*Odenat*. Ce jeune prince n'étoit connu que par son goût pour le luxe et la mollesse. Son père, qui auroit dû réprimer ce penchant,

le favorisoit par une complaisance aveugle. Après ses premières victoires sur *Sapor*, il donna à son fils et les concubines du roi de Perse qu'il avoit fait prisonnières, et tout ce qu'il avoit amassé de richesses dans son expédition : or, étoffes précieuses, diamans et pierreries. *Zénobie* souffrit impatiemment la préférence que donnoit *Odenat* à son fils aîné sur les enfans qu'il avoit eus d'elle ; et il n'est pas hors de vraisemblance qu'elle joignit son ressentiment à celui de *Meonius*, neveu d'*Odenat* et aigri contre son oncle pour une cause assez légère dans son origine. Dans une partie de chasse, *Meonius*, par une vivacité peu mesurée, tira le premier sur la bête, et malgré la défense d'*Odenat*, répéta jusqu'à deux et trois fois ce manque de respect. *Odenat* irrité lui fit ôter son cheval ; ce qui étoit un grand affront parmi ces nations ; et *Meonius* s'étant emporté jusqu'à le menacer, s'attira enfin un traitement rigoureux et fut mis dans les chaînes. Il résolut de se venger ; mais pour y réussir, il dissimula sa colère. Il recourut humblement à *Hérodien*, et le pria de lui obtenir sa grace. Il ne se vit pas plutôt en liberté, qu'il trama une conspiration contre son oncle et contre son libérateur ; et profitant de l'occasion d'une fête que donnoit *Odenat* pour célébrer le jour de sa naissance, il l'attaqua au milieu de la joie du repas et de la bonne chère, et le tua avec son fils. Cette scène tragique se passa à Émèse, et est placée par *Tillemont* sous l'an de J. C. 267. *Zénobie* gouverna après lui, sous le titre de reine d'Orient.

ODESPUN DE LA MESCHINIÈRE, (Louis) prêtre de Chinon en Touraine, après avoir été employé par le Clergé de France, en recueillit les *Mémoires*, dont il donna deux vol. in-folio en 1646 ; mais d'autres collections, plus amples et mieux faites, ont éclipsé la sienne. Il fit paroître aussi, la même année, une collection des *Conciles de France*, tenus depuis celui de Trente, in-folio, qui sert de suite à ceux du P. *Sirmond*, en 3 vol. in-folio, et auxquels on joint les *Supplémens* de *la Lande*, 1666, in-fol. Nous ignorons le temps de sa mort.

ODET DE COLIGNI, *Voyez* II. COLIGNI.

ODETTE DE CHAMPDIVERS, *Voyez* CHAMPDIVERS.

ODIEUVRE, (Michel) né en Normandie, d'abord *tailleur*, puis maître peintre et marchand de tableaux et d'estampes à Paris, s'est rendu recommandable par une suite de six cents Portraits de personnes illustres, qui forment les six volumes in-4° de l'*Europe Illustre* de M. *Dreux du Radier* : *Odieuvre* les a fait graver à ses frais ; et sa collection est curieuse, non-seulement par les estampes, mais encore par les discours qui accompagnent chaque portrait. *Odieuvre* mourut en 1756 à Rouen, où il étoit allé pour son commerce.

ODILON, (Saint) 5e abbé de Cluni, fils de *Bérault le Grand*, seigneur de Mercœur, naquit en Auvergne l'an 962. Dès son enfance il fit des progrès dans les lettres et dans la vertu. Le desir de mener une vie plus parfaite, lui inspira la résolution de se retirer à Cluni. *St. Mayeul* jeta

les yeux sur lui pour lui succéder : *Odilon* fut le seul qui désapprouva ce choix. La réputation que lui firent ses vertus, vint jusqu'à l'empereur *St. Henri*, qui l'appeloit souvent à sa cour pour jouir de ses pieux entretiens. L'impératrice *Ste Adélaïde*, les rois de France *Hugues Capet*, *Robert* et *Henri*, *Rodolphe* roi de Bourgogne, *Sanche* et *Garcias* rois de Navarre, *Casimir* roi de Pologne, eurent aussi pour *Odilon* une tendre affection et une confiance filiale. Ils lui écrivoient et lui envoyoient souvent des présens pour cultiver son amitié. Les faveurs des grands n'affoiblirent point sa modestie. Son humilité étoit si grande, qu'il refusa l'archevêché de Lyon et le *Pallium* dont *Jean XIX* voulut l'honorer. Ce saint abbé mourut à Sauvigni en Bourbonnois le 31 décembre 1048, à 87 ans, après avoir répandu son ordre en Italie, en Espagne et en Angleterre. *Odilon* étoit d'une taille médiocre, mais relevée par un air noble, plein d'autorité et de graces. La blancheur de ses cheveux donnoit une nouvelle majesté à son visage pâle et exténué par les jeûnes. Les larmes que sa piété douce et touchante lui faisoit verser, n'éteignirent point la vivacité de ses yeux. Sa vertu quoique austère, n'eut jamais rien de rebutant. Exact sans rigueur, complaisant sans affectation, enjoué même sans dissipation, insinuant sans artifice, il sut se rendre agréable à Dieu et aux hommes. Plus père que supérieur, il fit aimer la règle, et par-là il la fit observer. Son caractère dominant étant une bonté extrême, il fut appelé *le Débonnaire*. Son nom est immortel dans l'Église par l'institution de la *Commémoration générale des Trépassés*. Cette pratique passa des monastères de Cluni dans d'autres églises, et fut enfin adoptée par l'église universelle. On raconte diversement la révélation qu'on dit y avoir donné lieu. Dans le doute, il est plus prudent d'attribuer cette institution à la piété de l'illustre abbé de Cluni, qu'à des visions incertaines. On a de lui, dans le recueil intitulé, *Bibliotheca Cluniacensis*, 1614, in-folio : I. La *Vie* de *St. Mayeul*. II. Celle de *Ste Adélaïde*, impératrice. III. Des *Sermons* qui marquent une grande connoissance de l'Écriture-Sainte. IV. Des *Lettres*. V. Des *Poésies*... *St. Odilon*, dit le P. *Longueval*, s'est peint lui-même dans ses ouvrages. On y retrouve son esprit, son caractère, sa piété. Autant cet écrivain fut soigneux de cultiver lui-même les lettres, autant le fut-il de les favoriser et d'exciter les talens dans son ordre. Comme *St. Odilon* mourut, dit *Baillet*, un peu avant minuit d'entre 1048 et 1049, on a mis quelquefois sa fête au 31 décembre. On la place dans les Vies des Saints au 1er janvier, et on la célèbre le jour suivant dans l'ordre de Cluni. —Il ne faut pas le confondre avec ODILON, moine de Saint-Médard de Soissons, dont on a un *Traité sur les translations des Reliques des Saints*, dans les *Acta Benedictinorum* de *Mabillon*. Celui-ci vivoit à peu près dans le même temps que le premier.

ODIN, fut à la fois prêtre, conquérant, monarque, orateur et poëte. Il parut dans le Nord, environ 70 ans avant J. C. Le

viron 14 ans; mais les bonnes qualités qu'on voyoit éclore en lui, et l'autorité du duc son frère utérin qui l'avoit nommé, firent passer par-dessus les règles prescrites par les canons. L'an 1066, *Guillaume* ayant résolu de conquérir par les armes le royaume d'Angleterre, dont *Harald* s'étoit emparé à son préjudice, l'évêque de Baïeux fit équiper à ses frais cent vaisseaux, et voulut l'accompagner dans cette périlleuse entreprise. Le conquérant le fit son lieutenant pour gouverner ce royaume en son absence. Ebloui de l'éclat de ce poste important, *Odon* se livra à une prodigalité et à des dépenses inouies; et, pour fournir au luxe de sa table et de ses équipages, il accabla les peuples d'impôts excessifs, qui les firent révolter. Au lieu d'adoucir la colère du roi en leur faveur, il lui conseilla de les dépouiller de leurs terres, qui furent partagées aux Normands, et il eut pour sa part jusqu'à deux cent cinquante-trois fiefs dans différens cantons, outre le château de Douvres et le comté de Kent, dont il avoit déjà été gratifié. Ces grands biens lui firent naître l'idée, à l'occasion de quelques fausses prédictions, de se faire pape. Il amassa par toutes sortes d'extorsions, des sommes immenses en Angleterre, et il se fit acheter et meubler un palais à Rome; mais au moment où il se disposoit à partir avec des troupes qu'il avoit gagnées, il fut arrêté par ordre du roi, indigné de ses concussions, et fut conduit à Rouen, où il resta enfermé jusqu'à la mort de ce prince. Sa prison ne fut pas capable de le rappeler à lui-même. Après avoir semé la division entre les princes ses neveux, il se mit à la tête d'un gros parti pour arracher le sceptre à *Guillaume le Roux*, en faveur de son frère *Robert*; mais il ne réussit qu'à perdre tous les biens qu'il avoit en Angleterre, et à être renvoyé avec mépris en Normandie. Le duc *Robert*, pour lequel il avoit tout sacrifié, le prit pour son principal ministre. Il ne pouvoit faire un plus mauvais choix. Ce prélat ambitieux remplit l'état de troubles par ses cabales, et manqua de le bouleverser; mais il n'est pas vrai, comme l'ont avancé quelques historiens, qu'il se soit oublié au point de donner la bénédiction nuptiale à *Philippe* roi de France, et à *Bertrade*, que ce prince avoit enlevée à son mari *Foulques* comte d'Anjou. Enfin déchiré par les remords, haï et méprisé, *Odon* s'enrôla dans la première Croisade, et étant parti l'an 1096 avec le duc *Robert* pour la Terre sainte, il mourut en chemin l'année suivante à Palerme en Sicile.

III. ODON *ou* ODOARD, évêque de Cambrai, né à Orléans, mourut en 1113. On a de lui, une *Explication du Canon de la Messe*, Paris, 1640, in-4°; et d'autres *Traités* imprimés dans la *Bibliothèque des Pères*. Sa vie fut remplie par le travail et les bonnes œuvres.

ŒBALUS, fils de *Cynortas*, roi de Sparte. *Voy*. GORGOPHONE.

ŒBARE, écuyer de *Darius*, procura la couronne de Perse à son maître, après la mort de *Smerdis*, en lui enseignant le moyen de faire hennir son cheval avant ceux de ses compétiteurs. *Voyez* II. DARIUS.

ŒBOAS,

ŒBOAS, héros Grec, remporta le prix de la course aux Jeux Olympiques dans la septième Olympiade. Les Achéens lui érigèrent une statue, que les vainqueurs aux jeux couronnoient après leur victoire.

ŒCOLAMPADE, (Jean) naquit au village de Reinsperg dans la Franconie, en 1482. Il apprit assez bien le grec et l'hébreu, et acquit diverses connoissances. L'amour de la retraite et de l'étude l'engagea à se faire religieux de *Sainte-Brigite* dans le monastère de *Saint-Laurent* près d'Augsbourg ; mais il ne persévéra pas long-temps dans sa vocation. Il quitta son cloître pour se rendre à Basle, où il fut fait curé. La prétendue réforme commençoit à éclater ; *Œcolampade* en adopta les principes, et préféra le sentiment de *Zuingle* à celui de *Luther* sur l'Eucharistie. Il publia un traité intitulé : *De l'exposition naturelle de ces paroles du Seigneur*, CECI EST MON CORPS, c'est-à-dire selon lui, le *Signe*, la *Figure*, le *Type*, le *Symbole*. Les Luthériens lui répondirent par un livre intitulé : *Syngramma*, c'est-à-dire, *Écrit commun*, composé à ce qu'on croit, par *Brentius*. *Œcolampade* en publia un second, intitulé : *Anti-Syngramma*, qui fut suivi de divers Traités contre le *Libre-Arbitre*, l'*Invocation des Saints*, etc. A l'exemple de *Luther*, *Œcolampade* se maria, quoique prêtre, à une jeune fille dont la beauté l'avoit touché. Voici comment *Erasme* le raille sur ce mariage. *Œcolampade*, dit-il, *vient d'épouser une assez belle fille : apparemment que c'est ainsi qu'il veut mortifier sa chair. On a beau dire que le Luthéranisme est une chose tragique ; pour moi, je suis persuadé que rien n'est plus comique : car le dénouement de la pièce est toujours quelque mariage, et tout finit en se mariant, comme dans les Comédies....* *Erasme* avoit beaucoup aimé *Œcolampade*, avant qu'il eût embrassé la Réforme. Il se plaignit que, depuis que cet ami étoit entré dans un parti, il ne le connoissoit plus ; et qu'au lieu de la candeur dont il faisoit profession tant qu'il agissoit par lui-même, il n'y trouvoit plus que dissimulation et artifice. *Œcolampade* eut beaucoup de part à la réforme de Suisse ; il mourut à Basle, le 1er décembre 1531, à 49 ans. On lit entre autres choses sur son Épitaphe dans le temple de cette ville : *Auctor Evangelicæ Doctrinæ, in hâc Urbe primus et Templi hujus verus Episcopus.* Expressions bien dignes de l'orgueilleux réformateur, mais bien au-dessous de la simplicité évangélique. On a de lui, des *Commentaires* sur plusieurs livres de la *Bible*, in-folio ; et d'autres ouvrages qui passèrent dans leur temps pour être écrits avec force.

ŒCUMÉNIUS, auteur Grec du 10e siècle. On a de lui, des *Commentaires* sur les *Actes* des Apôtres, sur l'Épître de *St. Jacques*, etc.... et d'autres ouvrages, recueillis avec ceux d'*Arétas*, par *Fréderic Morel*, à Paris, 1630, en 2 vol. in-folio, grec-latin. Il ne fait presque qu'abréger *St. Chrysostôme*, et il le fait avec assez peu de choix.

ŒDIPE, (Myth.) roi de Thèbes, fils de *Laïus* et de *Jocaste*. L'Oracle avoit prédit à *Laïus* que

son fils le tueroit, et épouseroit sa mère. Pour éviter de tels crimes, *Laïus* donna *Œdipe*, aussitôt après sa naissance, à un de ses officiers, pour le faire mourir; mais cet officier ému de compassion, l'attacha par les talons à un arbre. Un berger passant par-là prit l'enfant et le porta à *Polybe* roi de Corinthe, qui l'éleva comme son fils. L'Oracle ayant menacé *Œdipe* des malheurs dont *Laïus* avoit déjà été averti, il s'exila de Corinthe, croyant que c'étoit sa patrie. Il rencontra un jour *Laïus* dans la Phocide, sans le connoître, eut querelle avec lui et le tua. De là il alla à Thèbes, et y expliqua l'énigme du *Sphinx*. Il falloit répondre à cette question : *Quel est l'animal qui marche à quatre pieds le matin, qui ne se sert que de deux sur le midi, et qui marche à trois vers le soir ? Œdipe* répondit, que l'animal dont il s'agissoit étoit l'*Homme*, qui dans son enfance se traînoit sur les mains et sur les pieds; dans la force de son âge, il n'avoit besoin que de ses deux jambes; mais dans la vieillesse, il se servoit de *bâton* comme d'une troisième jambe pour se soutenir. Le *Sphinx*, outré de dépit de ce qu'on avoit deviné cette énigme, se brisa la tête contre un rocher: c'est ainsi que Thèbes en fut délivrée. *Jocaste* la reine devoit être le prix de celui qui vaincroit ce monstre; et il épousa ainsi sa propre mère. Les Dieux, irrités de cet inceste, frappèrent les Thébains d'une peste, qui ne cessa que quand le berger qui avoit sauvé *Œdipe*, vint à Thèbes, le reconnut, et lui fit découvrir sa naissance. *Œdipe*, après ce terrible examen, se creva les yeux de désespoir, et s'exila de sa patrie. *Ethéocle* et *Polynice* si célèbres chez les Grecs, étoient nés du mariage incestueux d'*Œdipe* et de *Jocaste*, aussi bien qu'*Antigone* et *Ismène*. L'abbé *Gedoyn* dit qu'*Œdipe* n'eut point d'enfans de *Jocaste*; mais qu'il avoit eu ces quatre-là d'*Euryganée* fille de *Périphas*. Les malheurs d'*Œdipe* ont fourni un sujet de Tragédie à plusieurs de nos Poëtes. Celle de *Voltaire* est la meilleure, quoique défectueuse à plusieurs égards.

ŒILLETS, (N.. des) première actrice tragique de son temps, fut attachée à la troupe de l'Hôtel de Bourgogne; et mourut en 1670 à l'âge de 49 ans.

I. OELHAF, (Nicolas-Jérôme) théologien de Nuremberg, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne; et dans celles de Strasbourg et d'Utrecht. Il devint dans sa 38e année pasteur à Laussen, où il mourut en 1675. Il a écrit sur le *Droit naturel* et sur la *Prédestination*. Il a fait aussi une *Réfutation* du *Traité de l'état des Ames après la mort, etc.* Ses ouvrages sont restés dans son pays.

II. OELHAF, (Tobie) jurisconsulte, né aussi à Nuremberg, fut vice-chancelier de l'académie d'Altorf, où il mourut en 1666, âgé de soixante-cinq ans. On a de lui des écrits sur les *Monnoies*, sur les *formes* et les *espèces des Républiques*; sur les *Donations*, les *Magistrats*, les *Principes du Droit*, les *Appellations*, où il a semé beaucoup d'érudition.

III. OELHAF, (Nicolas) médecin, a écrit en latin sur les

Plantes des environs de Dantzig, 1643 ou 1646, in-4.° Il y a eu d'autres savans du même nom ; mais ils sont peu connus en France.

I. ŒNOMAÜS, fils de *Mars*, étoit roi d'Elie et de Pise. Ayant appris de l'oracle que son gendre le feroit mourir, il ne vouloit accorder sa fille *Hippodamie* à aucun de ceux qui la demandoient, qu'à condition qu'ils remporteroient sur lui la victoire à la course des chars ; et que s'ils étoient vaincus, ils périroient de sa main. Déjà treize jeunes gens avoient eu le malheur de succomber, lorsque *Pélops* fils de *Tantale*, se mit sur les rangs. Mais avant que d'entrer en lice, il eut soin de corrompre *Myrtile* écuyer du Roi, qui mit au char de son maître un essieu si foible, qu'ayant cassé au milieu de la carrière, *Œnomaüs* fut renversé et brisé de sa chûte. Se voyant près de mourir, il conjura *Pélops* de le venger de la perfidie de son écuyer. En effet, ce jeune prince, au lieu de donner à *Myrtile* la récompense qu'il lui avoit promise, et qu'il demandoit avec hauteur, le précipita dans la mer.

II. ŒNOMAÜS, philosophe et orateur Grec du 2e siècle. Piqué d'avoir été trompé plusieurs fois par l'Oracle de Delphes, il fit un *Recueil des Mensonges* de ce lieu fameux. *Eusèbe* nous a conservé, dans sa *Préparation Evangélique*, une partie considérable de ce Traité, où ces prétendus Oracles sont réfutés avec beaucoup d'esprit et de solidité.

ŒNONE, (Mythol.) une des Nymphes du Mont-Ida, se livra à *Apollon*, qui lui donna une parfaite connoissance de l'avenir et de la médecine. Elle épousa *Pâris*, qui l'abandonna bientôt, et à qui elle prédit qu'il seroit la cause de la ruine de Troye. Lorsque ce prince fut blessé par *Philoctète*, il alla la trouver sur le Mont Ida ; mais elle le reçut mal. Blessé une seconde fois par *Pyrrhus*, il y retourna et en fut traité comme la première. Cependant elle le suivit de loin, dans le dessein de le guérir ; mais il mourut de sa blessure avant qu'elle arrivât : elle se pendit de désespoir avec sa ceinture, ou suivant d'autres, se jeta dans le bûcher de *Pâris* : elle en avoit un fils nommé *Corinthus*.

ŒNOPEUS *ou* ŒNOPION, roi de l'isle de Chio, fit crever les yeux à *Orion* qui avoit séduit sa fille.

ŒNOTRUS, un des fils de *Lycaon*, donna son nom à une contrée d'Italie où il vint s'établir. Quelques-uns rapportent le nom d'*Œnotrie* qui fut donné à cette contrée, à un ancien roi des Sabins, nommé aussi *Œnotrus*.

ŒONUS, fils de *Lycimnius*, frère d'*Alcmène*, ayant été tué par les fils d'*Hippocoon*, *Hercule* vengea sa mort sur le père et sur les enfans.

OFFA, roi des Merciens en Angleterre, succéda à *Ethelbald* son oncle, l'an 757 de J. C. Il assassina lâchement *Ethelbert* roi des Anglois orientaux, qu'il avoit attiré chez lui, sous prétexte de lui faire épouser sa fille. Il eut ensuite des différends avec *Charlemagne* ; mais *Alcuin*, moine savant et politique, les

réconcilia. *Offa* fit faire un large fossé pour la défense d'une partie de ses états ; et après diverses conquêtes, il retourna à Dieu par une sincère pénitence : enfin, il remit le trône à *Egfrid* son fils. Il mourut peu de temps après, l'an 796, illustré par son courage et ses conquêtes, et haï pour sa cruauté et son ambition. Ce prince, dans un voyage qu'il fit à Rome, augmenta le tribut établi par *Ina* pour l'entretien du collége Anglois ; mais il fut depuis aboli par *Henri VIII*, lorsqu'il se sépara de la communion de Rome.

OG, étoit roi de Basan, ou de cette partie de la *Terre-promise* qui étoit au-delà du Jourdain, entre ce fleuve et les montagnes de Galaad. Les Israélites voulant entrer dans la Terre-promise, *Og* pour s'y opposer, vint au-devant d'eux avec tous ses sujets jusqu'à Edraï. *Moyse* l'ayant attaqué par l'ordre de Dieu, le vainquit et le tua, passa au fil de l'épée tous ses enfans et tout son peuple, sans qu'il en restât un seul. Les Israélites se mirent en possession de son pays, ruinèrent soixante villes fortes, et en exterminèrent tous les habitans. *Og* étoit seul resté de la race de *Raphaïm*. On peut juger de la taille de ce Géant, par la grandeur de son lit, qu'on a conservé long-temps dans la ville de Rabbath, capitale des Ammonites. Il étoit de neuf coudées de long et de quatre de large, c'est-à-dire de quinze pieds quatre pouces et demi de long sur cinq pieds dix pouces de large.

OGER *le Danois*, appelé aussi OTGER et AUTCAIRE, est célèbre dans les anciens Romans. Il rendit de grands services à *Charlemagne*, et fut aussi aimé qu'estimé par ce prince et par sa cour. Le Ciel lui ayant ouvert les yeux sur les prestiges du monde, il se fit religieux dans l'abbaye de *Saint-Faron* de Meaux, où il attira un de ses amis nommé *Benoît*. Ils moururent tous deux au XIe siècle, avec de grands sentimens de piété.

OGER, *Voyez* AUGER et CAVOYE.

OGGIATI, (Antoine) savant bibliothécaire de l'Ambroisienne à Milan, y recueillit plus de dix mille manuscrits, parmi lesquels *Montfaucon* dit qu'on en voit un du 6e siècle, en papier d'Egypte, qui contient, suivant lui, quelques livres des *Antiquités Judaïques* de *Josèphe*.

I. OGIER, (Charles) naquit à Paris en 1595, d'un procureur au parlement. Dégoûté de la profession d'avocat qu'il avoit d'abord embrassée, il suivit le comte *d'Avaux*, ambassadeur en Suède, en Danemarck et en Pologne. De retour en France il s'appliqua à différens ouvrages, et mourut à Paris le 11 août 1654, à 59 ans. On a de lui, une Relation de ses voyages sous ce titre : *Iter Danicum, Suecicum, Polonicum*, in-8°, à Paris, 1636. Quoique cette Relation soit minutieuse, elle offre bien des choses intéressantes sur les pays qu'il avoit parcourus, sur leurs usages, leurs mœurs, et les hommes célèbres qu'il avoit visités.

II. OGIER, (François) frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, et suivit le comte *d'Avaux* lorsqu'il alla signer la

paix en 1648. L'abbé *Ogier* s'étoit signalé dans la querelle de *Balzac* avec le P. *Goulu*. Il publia l'Apologie du premier, ou plutôt son panégyrique. On vit alors ce qu'on voit presque toujours dans les écrits polémiques, l'exagération des deux côtés. L'agresseur de *Balzac* en avoit fait un pygmée, et son apologiste en fit un géant. La louange parut si prodiguée dans cette Apologie, qu'on soupçonna *Balzac* d'avoir été assez vain pour la composer, et d'être lui-même le sacrificateur et l'idole. On crut y reconnoître sa manière : on prétend même qu'il ne s'en cachoit pas, et qu'il disoit hautement : *Je suis le père de cet ouvrage; Ogier n'en est que le parrain. Il a fourni la soie, et moi le canevas.* L'abbé *Ogier*, fâché qu'on lui enlevât la gloire de son ouvrage, rompit avec *Balzac*. La chaire l'occupa autant que le cabinet, et il y parut avec éclat. Cet écrivain mourut à Paris, le 28 juin 1670, dans un âge assez avancé. On a de lui : I. *Jugement et Censure de la Doctrine curieuse de François* Garasse, *Jésuite*, 1623, in-8.° Cette critique fut bien accueillie. II. *Actions publiques*, en 2 vol. in-4° : ce sont de médiocres Sermons applaudis dans le temps. III. Des *Poésies*, répandues dans différens recueils. Le temps a beaucoup affoibli le mérite de ses ouvrages. Ses *Sermons* ne le placeroient aujourd'hui qu'au troisième rang.

OGIER, (Jean) *Voy.* GOMBAULD.

OGILBI, (Jean) en latin *Ogilvius*, auteur Écossois, né à Édimbourg ou aux environs en 1600, commença par être maître de danse; mais s'étant appliqué au grec et au latin, et y ayant fait des progrès rapides, il se consacra à la géographie et à la littérature, tant sacrée que profane. Ses principaux ouvrages sont : I. *Biblia Regia Anglica*, Cambridge, 1660, grand in-fol. Cette édition magnifique est ornée de très-belles gravures en taille-douce, et accompagnée du livre des *Prières* et des *Offices* anglois. Les curieux la recherchent beaucoup pour sa beauté et sa rareté. II. Une *Traduction* de *Virgile*, avec des notes et de belles planches qui la rendent chère; Londres, 1658, in-fol. III. Un *Atlas*, qui lui mérita le titre de cosmographe du roi d'Angleterre. IV. Plusieurs *Versions* en anglois d'Auteurs anciens; entr'autres des Fables d'*Esope*, en vers, en 1673, 2 vol. in-8.° Sa maison fut brûlée dans l'incendie de Londres, en 1666. Il la fit rebâtir et répara tout par son économique industrie. Il mourut en 1676, avec le titre d'imprimeur-géographe du roi.

OGIVE, reine de France, célèbre par son courage, sa beauté et son génie, étoit fille d'*Edouard I* roi d'Angleterre. Elle épousa *Charles le Simple*, dont elle eut en 920, *Louis* surnommé *d'Outremer*. Lorsque son époux eut été fait prisonnier par le comte *de Vermandois*, qui le retint en captivité pendant sept ans, *Ogive* chercha une retraite à la cour d'*Adelstan* son frère, et y éleva avec sagesse son fils, qui revint ensuite en France pour y remonter sur le trône de ses aïeux. Le président *Hénault* a fait l'Eloge de cette Reine.

OGNA SANCHA, comtesse de Castille, vivoit vers l'an 990.

Étant veuve, elle devint passionnément amoureuse d'un prince Maure. Pour l'épouser, elle forma le dessein d'empoisonner son fils *Sanche Garcias* comte de Castille, qui pouvoit s'y opposer. *Garcias* en fut averti. Il étoit à table, lorsqu'on lui présenta du vin empoisonné par l'ordre de cette princesse. Il dissimula ce qu'il savoit, et par civilité la pria de boire la première. *Ogna* voyant son crime découvert, et désespérant d'en obtenir le pardon, but le vin qui étoit dans la coupe, et mourut peu de temps après. On dit que de là vient la coutume de Castille, de faire boire les femmes les premières : ce qui s'observe encore aujourd'hui en divers endroits d'Espagne.

OGYGÈS, fils de *Neptune* et d'*Alistra*, régna dans la Grèce, où il fonda plusieurs villes. De son temps un déluge affreux submergea toute l'Attique et toute l'Achaïe. On en place l'époque communément à l'an 248 avant le déluge de *Deucalion*.

OIHENART, (Arnauld) avocat au parlement de Navarre au 17e siècle, étoit natif de Mauléon. On a de lui : *Notitia utriusque Vasconiæ*, Paris, 1638 ou 1656, in-4°; c'est la même édition de ce livre fort savant, et qui n'eut pas autant de succès qu'il méritoit.

OISEAU, *Voyez* LOYSEAU.

OISEL, (Jacques) né à Dantzig, en 1631, d'une famille originaire de France, mort le 20 juin 1686 à 55 ans, devint professeur de droit public et de droit des gens, dans l'université de Groningue. Il lia une étroite amitié avec *Puffendorff*, rassembla une belle bibliothèque, et entretint un commerce de littérature et d'amitié avec plusieurs savans. On a de lui quelques ouvrages qui marquent beaucoup d'érudition : I. Des *Corrections* et des *Notes* sur divers Auteurs. II. Un Traité intitulé : *Thesaurus selectorum Numismatum antiquorum ære expressorum*, à Amsterdam, 1677, in-4°; curieux, instructif et peu commun. III. *Catalogue* de sa bibliothèque, imprimé en 1686.

II. OISEL, (Antoine l') *Voy.* LOISEL.

OKOLSKI, (Simon) Jacobin Polonois du 17e siècle, est auteur d'une Histoire de sa nation, sous ce titre : *Orbis Polonus*, à Cracovie, 1641, in-fol., *3 vol.* Cet ouvrage est rare; mais l'auteur y montre la partialité ordinaire à ceux qui ont écrit l'histoire de leur patrie. Il est d'ailleurs plein de savantes recherches sur l'origine des Sarmates, et sur celle des plus anciennes familles Polonoises, qui enlevèrent presque toute l'édition. *Okolski* devint provincial de son ordre en Pologne, l'an 1649.

OKSZI, (Stanislas) *Orichovius*, gentilhomme Polonois, né dans le diocèse de Prémislaw, étudia à Wirtemberg sous *Luther* et sous *Mélanchthon*, puis à Venise sous *Egnace*. De retour dans sa patrie, il entra dans le clergé et devint chanoine de Prémislaw. Son éloquence et sa fermeté le firent surnommer le *Démosthènes Polonois*. Mais son attachement aux erreurs de *Luther*, causa de grands maux au clergé. Il fut excommunié par son évêque, et il n'en devint que plus furieux. En-

fin il rentra dans l'Église Catholique au synode tenu à Varsovie en 1561, et fit imprimer sa *Profession de Foi.* Depuis ce temps-là il s'éleva avec zèle contre les Protestans, et publia un grand nombre de livres de controverse. Ceux qu'il fit *pour obtenir aux Prêtres la liberté de se marier*, sont curieux et recherchés : on les imprima avec d'autres *Opuscules*, en 1563, in-8.° On lui doit aussi, les *Annales du règne de Sigismond-Auguste*, in-12, en latin.

OLAGARRAY, (Pierre) ministre Protestant, a publié : *Histoire* de Foix, Béarn, et Navarre, 1609, in-fol. C'est l'une des meilleures histoires de province que nous ayons. *Marca* la cite avec éloge.

OLAHUS, (Nicolas) né à Hermanstadt en 1493, d'une famille qui descendoit des princes de la Moldavie, après avoir rempli différens emplois comme ecclésiastique et comme négociateur, il fut nommé par *Ferdinand* frère de *Charles-Quint* et roi de Hongrie, évêque de Zagrab et chancelier du royaume de Hongrie, et placé ensuite sur le siége d'Agrie en 1548. Il répara les maux que l'hérésie avoit faits dans ce vaste diocèse. Pendant le fameux siége de cette ville, en 1552, il anima les généraux et les soldats à la défendre courageusement contre l'ennemi du nom Chrétien. Ses libéralités et ses discours ne contribuèrent pas peu à faire lever le siége de cette ville. *Ferdinand* le nomma ensuite à l'archevêché de Strigonie, en 1553; il occupa ce siége pendant 15 ans, et s'appliqua sans relâche à faire fleurir dans son diocèse la religion et les bonnes mœurs. Il tint deux conciles nationaux à Tyrnau, dont les actes ont été imprimés à Vienne en 1560, in-4.° C'est par sa munificence et celle de l'empereur que se forma le collége des Jésuites à Tyrnau, le premier qui fut établi en Hongrie; il fonda encore dans la même ville un séminaire pour les jeunes clercs. En 1562, il fut fait palatin du royaume ; et après avoir couronné *Maximilien* en qualité de roi de Hongrie, il mourut à Tyrnau l'an 1568. On a de ce savant et pieux prélat : I. Une *Chronique de son temps*. II. Une *Histoire d'Attila*, Presbourg, 1538. III. Une *Description de la Hongrie*, Presbourg, 1735. On trouve sa *Vie* très-détaillée dans l'Histoire des Palatins de Hongrie, par le P. *Muszka*, Jésuite, Tyrnau, 1752, in-fol.

OLAVIDÈS, (N. comte d') né dans l'Amérique Espagnole, vint perfectionner son éducation à Madrid, où ses talens, son esprit naturel et l'envie d'être connu, le portèrent bientôt à d'importantes places. Nommé secrétaire du comte *d'Aranda*, il le suivit dans son ambassade en France. Il y perdit son maintien austère au milieu d'une nation enjouée, et finit par en adopter plusieurs usages et aimer son caractère. De retour en Espagne, *Charles III* le créa comte et le nomma intendant de Séville. Là, il conçut plusieurs projets grands et utiles, et sur-tout celui de défricher la *Sierra Morena* ou *Montagne Noire*. Cette montagne, aride dans ses sommités, pleine de marais dans ses vallons, impraticable dans tous les temps,

a 27 lieues d'étendue sur une largeur qui varie de 4 à 5. Pour rendre à l'agriculture et au commerce cette vaste contrée, *Olavidès* y appela des colonies de toutes les nations, et sur-tout beaucoup d'Allemands. Une protection sûre de la part de l'autorité les eut bientôt attachés au sol et à leurs travaux. Des hôtelleries abondamment fournies de tout ce que les passans peuvent demander, s'élevèrent dans des lieux jusqu'alors déserts ; et ce canton est encore celui de l'Espagne où le voyageur se trouve le mieux. Des villes s'élevèrent sous les ordres de l'intendant qui voulut y établir des manufactures de Lyon, et y appela des fabricans et des dessinateurs de cette ville. Des imputations graves et peut-être exagérées vinrent interrompre ces succès, et l'homme qui avoit contribué à la gloire et à la splendeur de son pays par d'heureuses institutions, fut jeté dans un cachot et emprisonné pendant trois ans. Cependant les services qu'il avoit rendus à l'Espagne étoient trop éclatans pour pouvoir les oublier; ils servirent du moins à favoriser son évasion, et il s'échappa de sa prison pour se retirer à Venise. Il est mort depuis quelques années, à l'âge d'environ 65 ans. On lui attribue un ouvrage espagnol, intitulé : *El Evangelio en triunfo, Triomphe de l'Evangile*, 4 vol. in-4.° Cet écrit, destiné à consacrer le retour à Dieu d'un homme livré aux illusions du monde et des sens, a pour objet de défendre les vérités et les bienfaits de la religion contre les sophismes de l'incrédulité, les sarcasmes de l'impiété et la séduction des passions. Il est plein d'onction et de force, et l'espace de deux années en a vu paroître huit éditions consécutives, dans un pays où peu de livres nouveaux prennent cet essor. Les éditeurs de ce Dictionnaire en préparent une traduction françoise qui doit paroître incessamment en 4 vol. in-8.°

OLAÜS MAGNUS, *Voyez* MAGNUS, n.° II.

OLAÜS RUDBECK, *Voyez* RUDBECK.

OLDECORN, Jésuite plus connu en Angleterre sous le nom de *Hall*, étoit né en 1561. Après avoir fait ses études à Rheims et à Rome, il entra dans la Société de Jésus. Ses supérieurs l'envoyèrent en 1588 en Angleterre, en qualité de missionnaire. Il en remplissoit les fonctions depuis dix-sept ans, lorsque la conjuration des poudres éclata. *Jacques Ier* ayant trompé les Catholiques dans les espérances qu'il leur avoit fait concevoir, quelques furieux conçurent l'horrible dessein de se venger, par un seul coup, du roi et de leurs principaux ennemis. *Catesby*, gentilhomme de la province de Northampton, imagina de faire sauter la grand'chambre du parlement, lorsque *Jacques* y seroit avec les princes et les différentes chambres. Ce scélérat s'étant associé une vingtaine de conjurés, leur fit promettre le secret par les plus horribles sermens. Pour calmer leur conscience agitée, il consulta *Oldecorn*, qui décida, dit-on, qu'on pouvoit pour défendre la cause des Catholiques contre les Hérétiques, envelopper dans la ruine des coupables quelques innocens. Mais nous

ne voyons point, dit l'abbé *Millot*, de preuve certaine d'un fait si atroce. Quoi qu'il en soit, les conjurés louèrent une maison qui avoit une cave placée directement sous la chambre des assemblées. Trente-six barils de poudre, transportés secrétement dans cette cave, préparoient la plus horrible tragédie, lorsqu'un des conjurés découvrit le secret par son imprudence. *Oldecorn* accusé d'avoir été l'approbateur de cet affreux complot, fut condamné à être pendu. Cette sentence fut exécutée à Worcester, le 17 avril 1606. *Garnet* son confrère, périt par le même supplice. Le P. *Jouvenci* qui les regarde comme des martyrs, prétend que non-seulement ces deux Jésuites n'eurent aucune part à la conjuration; mais qu'ils tâchèrent de détourner les conjurés de leur affreux dessein.

OLDENBURG, (Henri) habile gentilhomme Allemand, natif du duché de Brême, étoit consul à Londres, pour la ville de Brême, dans le temps du long parlement de *Cromwell*. Il étudia dans l'université d'Oxford en 1656, et fut ensuite précepteur du lord *Guillaume Cavendish*. Lorsque la Société royale de Londres fut établie, il en fut secrétaire et associé. Son goût pour les hautes sciences l'unit d'une étroite amitié avec *Robert Boyle*, dont il traduisit en latin plusieurs ouvrages; et cette amitié fut constante. Enfin il mourut à Charlton, dans la province de Kent, en 1678. C'est lui qui a publié les *Transactions Philosophiques* des 4 premières années, en quatre tomes: savoir, depuis le n.° 1er, 1664, jusqu'au n.° CXXXVI, 1667.

OLDENBURGER, (Philippe-André) enseigna le droit et l'histoire à Genève avec réputation. On a de lui, un très-grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs sont: I. *Thesausus Rerum publicarum totius Orbis*, en 4 vol. in-8°: livre qui, quoique imparfait, est utile et curieux pour la connoissance des nouvelles monarchies et de leurs intérêts. II. *Limnæus enucleatus*, in-folio, estimé et nécessaire pour l'étude du droit public de l'empire. III. *Notitia Imperii*, sivè *Discursus ad instrumenta Pacis Osnabrugo — Monasteriensis*, in-4°, sous le nom de *Philippe-André Burgoldensis*. IV. Un Traité des moyens de procurer un état tranquille aux Républiques, sous ce titre: *Tractatus de Rebuspublicis turbidis in tranquillum statum reducendis*. Tous ces ouvrages furent goûtés de ceux qui aiment l'érudition recherchée. Ce savant mourut à Genève en 1678, emportant les regrets de tous ceux qui l'avoient connu. Comme il prit différens noms en publiant ses ouvrages, les uns l'ont soupçonné de vouloir se faire encenser sous le masque; d'autres ont pensé qu'il avoit voulu éviter par-là les tracasseries du métier d'auteur.

OLDENDORP, (Jean) religionnaire, natif de Hambourg, enseigna le droit à Cologne, puis à Marpurg, où il mourut l'an 1561. Il étoit neveu du célèbre *Albert Krantz*. On a de lui, divers écrits de jurisprudence, peu connus.

OLDFIELD, (Anne) célèbre comédienne Angloise, née en 1683, morte à Londres en 1730, fut enterrée à l'abbaye de Westminster, avec

les grands hommes de sa nation. Elle méritoit du moins d'être avec les poëtes les plus renommés, puisqu'elle avoit donné sur la scène un nouvel éclat à leurs ouvrages. Son génie vif et facile saisissoit l'esprit de tous les rôles. Dans le tragique, sa beauté, sa figure noble et son port majestueux étoient tempérés par une voix touchante et par une sensibilité tendre. Dans le comique, son enjouement plein de graces et ses attraits piquans charmoient tous les spectateurs; hors du théâtre, elle se faisoit aimer par des manières honnêtes et un cœur généreux.

OLDHAM, (Jean) né à Shipton près de Thedbury, en 1653, étoit fils d'un ministre non-Conformiste, qui l'éleva avec soin et l'envoya étudier à Oxford. Il y devint bon humaniste, et s'appliqua avec ardeur à la poésie et aux belles-lettres. Après avoir présidé à l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs, il alla jouir du fruit de ses travaux à Londres. Il y partagea son temps entre l'étude, la société et la table. *Dryden*, et tout ce que l'Angleterre possédoit de plus aimable et de plus illustre, le recherchèrent. Sa conversation avoit des agrémens infinis. Ce littérateur mourut de la petite vérole en 1683, à 30 ans. *Dryden* immortalisa la mémoire de son ami par un Poëme funèbre, dans lequel il l'appela le *Marcellus* du Parnasse Anglois. On a de lui : I. Des *Poésies* et des *Satires*, Londres, 1722, 2 vol. in-12, qui lui méritèrent quelques suffrages. Ses *Satires* contre les Jésuites n'ont point assez de finesse. II. Des *Traductions* de divers Auteurs, dont quelques-unes approchent des originaux.

I. OLEARIUS, (Adam) né en 1603, à Steenwick dans les Pays-Bas, d'un tailleur d'habits, professa quelque temps à Leipzig avec beaucoup de succès. Il quitta ce poste pour passer dans le Holstein, où le prince *Fréderic* le nomma secrétaire de l'ambassade qu'il envoyoit au Czar et au roi de Perse. Cette course dura près de six ans, depuis 1633 jusqu'en 1639. *Olearius*, de retour à Gottorp, fut fait en 1650, bibliothécaire, antiquaire et mathématicien du duc. Il remplit ces postes avec applaudissement jusqu'à sa mort, arrivée en 1671 à 68 ans. Ce savant joignoit à la connoissance des mathématiques, celle des langues Orientales et sur-tout du Persan. Egalement propre aux choses utiles et aux arts agréables, il possédoit la musique, et jouoit avec goût de plusieurs instrumens. Son caractère étoit enjoué, et on aimoit à jouir de sa société. On lui doit : I. Une *Relation de son voyage*, aussi exacte que bien détaillée. On en a une Traduction françoise par *Wiquefort*, dont la meilleure édition est celle de 1726, en 2 vol. in-folio. II. Une *Chronique* abrégée du Holstein, in-4.° III. La *Vallée des roses de Perse.* C'est un recueil d'histoires agréables, de bons-mots et de maximes, tirés des livres persans. Tout n'y est pas saillant, mais il y a quelques pensées heureuses.

II. OLEARIUS, (Godefroi) docteur en théologie et surintendant de Hall, mort en 1687 à 81 ans, est auteur d'un *Corps de Théologie* à l'usage des Luthé-

riens. —*Jean* OLEARIUS son fils, professeur de rhétorique, puis de théologie, à Leipzig, fut l'un des premiers auteurs des Journaux de cette ville, sous le titre d'*Acta Eruditorum*. Il étoit né à Hall en Saxe en 1639, et il mourut à Leipzig en 1713 à 74 ans, après avoir exercé les emplois les plus distingués de l'université. On a de lui : I. Une *Introduction à la Théologie*. II. Une *Théologie positive, polémique, exégétique et morale, etc. etc.*

III. OLEARIUS, (Godefroi) naquit à Leipzig en 1672, de *Jean Olearius* qui professoit la langue grecque dans cette ville. Après ses études il voyagea en Hollande et en Angleterre. La réputation de l'académie d'Oxford, et la bibliothèque Bodléïenne, l'attirèrent dans ce royaume. Il y demeura plus d'un an, occupé à se perfectionner dans la connoissance de la philosophie, de la langue grecque et des antiquités sacrées. De retour à Leipzig avec une abondante moisson, il fut agrégé au premier collége de cette ville, nommé professeur en langues grecque et latine, puis en théologie, obtint un canonicat, et eut la direction des étudians et la charge d'assesseur dans le consistoire électoral et ducal. Il mourut de phthisie le 10 novembre 1715, âgé de 43 ans. On a de lui : I. *Dissertatio de adoratione Patris per Jesum-Christum*, in-4°, 1709. Il y réfute une des principales erreurs des Sociniens, qui refusoient à Jésus-Christ le titre et les fonctions de médiateur entre Dieu et les hommes. II. Une bonne *Edition* de *Philostrate* en grec et en latin, in-folio, 1709, à Leipzig. Les notes font près de la moitié de cette édition; les unes sont grammaticales, les autres historiques, et toutes partent d'une main savante, exercée à manier les bons livres. III. La *Traduction* latine de l'*Histoire de la philosophie* de *Thomas Stanley*, in-4°, à Leipzig, 1712. Cet ouvrage bon en lui-même, est encore meilleur par les additions et les corrections du traducteur. IV. *Histoire Romaine et d'Allemagne*, Leipzig, 1699, in-8.° Ce n'est qu'un abrégé.

OLEASTER, (Jérôme) habile Dominicain Portugais, natif du bourg de Azambuja, assista au concile de Trente en qualité de théologien de *Jean III* roi de Portugal. Il refusa à son retour un évêché, fut inquisiteur de la Foi, et exerça les principales charges de son ordre dans sa province. On a de lui, des *Commentaires* sur le *Pentateuque*. La bonne édition de cet ouvrage, imprimée à Lisbonne, 1556–1558, cinq parties en un vol. in-folio, est recherchée, parce qu'elle n'a point passé par les mains des inquisiteurs. Il est rare d'en trouver toutes les parties exactement rassemblées, vu qu'elles parurent en différentes années. On a encore d'*Oleaster* des *Commentaires* sur *Isaïe*, Paris, 1628, in-folio. Le latin, le grec et l'hébreu étoient aussi familiers à *Oleaster* que sa propre langue. Il mourut en 1563, en odeur de sainteté.

OLEG, prince Russe, tuteur du jeune *Igor* fils de *Rourick*, garda pendant 34 ans la régence des états de son pupille. Il soumit les Drewliens, et conquit la ville de Smolensko. Ayant

armé une flotte de deux mille bateaux, il alla rançonner Constantinople, sous le règne de *Léon* le philosophe, et y commit tous les crimes dont la barbarie peut se souiller. Cette expédition est de l'an 904.

OLEN, poëte Grec, plus ancien qu'*Orphée*, étoit de Xanthe ville de Lycie. Il composa plusieurs *Hymnes*, que l'on chantoit dans l'isle de Délos aux jours solennels. On dit qu'*Olen* fut l'un des fondateurs de l'Oracle de Delphes, qu'il y exerça le premier la fonction de prêtre d'Apollon, et qu'il rendoit des oracles en vers; mais tous ces faits sont très-incertains.

OLESNIKI. (Sbignée) l'un des plus grands hommes que la Pologne ait produits, issu d'une noble et ancienne famille, fut secrétaire du roi *Ladislas Jagellon*. Ce fut en cette qualité qu'il suivit ce monarque dans ses expéditions militaires. Il fut assez heureux pour lui sauver la vie, en renversant avec un tronçon de lance un cavalier qui venoit droit à ce prince. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et obtint l'évêché de Cracovie et le chapeau de cardinal. *Ladislas* l'employa dans les ambassades et dans les affaires les plus importantes. Ce prince lui laissa en mourant, pour marque de sa bienveillance, l'anneau qu'il avoit reçu autrefois de la reine *Hedwige*, sa première femme, comme le gage le plus cher et le plus précieux de son amitié. *Olesniki* lui marqua bientôt sa reconnoissance: dès qu'il fut mort, il fit élire à Posnanie en 1434, le jeune *Ladislas* son fils aîné, qui fut depuis roi de Hongrie, et qui périt malheureusement à la bataille de Varnes en 1444. Le cardinal évêque de Cracovie fit ensuite élire *Casimir* frère du jeune *Ladislas*, et rompit l'élection où quelques Polonois avoient élu *Boleslas* duc de Moscovie. Cet illustre prélat finit tranquillement ses jours à Sandomir, le 1[er] avril 1455, à 66 ans. Une régularité exemplaire, et une fermeté inflexible qui n'avoit en vue que les intérêts et la gloire de la religion, du roi et de sa patrie, formoient son caractère. Il laissa en mourant tous ses biens aux pauvres, dont il avoit été le père pendant sa vie.

OLGIATI, *Voyez* LAMPUGNANI.

OLIER, (Jean-Jacques) instituteur, fondateur et premier supérieur de la communauté des Prêtres et du Séminaire de Saint-Sulpice à Paris, étoit second fils de *Jacques Olier* maître des requêtes. Il naquit en 1608. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il fit un voyage à Notre-Dame de Lorette. De retour à Paris, il se lia très-étroitement avec *Vincent de Paul* instituteur des Lazaristes. Son union avec ce Saint lui inspira l'idée de faire des missions en Auvergne, où étoit située son abbaye de Pébrac. Son zèle y produisit beaucoup de fruit. Quelque temps après le cardinal *de Richelieu* lui offrit l'évêché de Châlons-sur-Marne, qu'il refusa. Il projetoit de fonder un Séminaire, pour disposer aux fonctions sacerdotales les jeunes gens qui embrassent l'état ecclésiastique, lorsqu'on lui proposa la cure de Saint-Sulpice. Après s'être démis de son abbaye, il accepta cette cure comme un moyen propre à exécuter ses desseins, et en prit possession

en 1642. La paroisse de Saint-Sulpice servoit alors de retraite à tous ceux qui vivoient dans le désordre. De concert avec les ecclésiastiques qu'il avoit emmenés avec lui de Vaugirard, où ils avoient vécu quelque temps en communauté, il travailla à la réforme des mœurs avec autant de zèle que de succès. Sa paroisse devint la plus régulière de Paris. On sait combien les duels étoient alors fréquens : il vint à bout d'en arrêter la fureur. Il engagea plusieurs seigneurs à faire publiquement dans son Église, un jour de Pentecôte, une protestation qu'ils signèrent, de ne donner ni accepter aucun appel, et de ne se servir jamais de seconds ; ce qu'ils exécutèrent très-fidellement. Cet exemple fut suivi par plusieurs autres seigneurs, avant même que l'autorité du roi eût arrêté le cours de ce désordre. Au milieu de tant de travaux, il n'abandonna pas le projet de fonder un Séminaire. Comme le nombre des Prêtres de sa communauté s'étoit très-multiplié, il crut trouver une occasion favorable, et commença à les partager. Il en destina une partie à la direction du Séminaire, pour la fondation duquel il obtint des lettres-patentes en 1645. L'autre partie continua à l'aider dans les fonctions du saint ministère. Quoique partagés pour deux objets différens, ces ecclésiastiques n'ont jamais formé qu'un même corps. « Une obéissance aveugle à toutes les décisions de Rome, un grand éloignement du jansénisme, une entière dépendance des évêques, les fit, dit *St.-Simon*, paroître très-utiles aux prélats qui vouloient éloigner les soupçons de la cour sur la doctrine, ou qui craignoient le joug des Jésuites, lesquels les perdoient sans ressource s'ils ne parvenoient à les dominer. » En 1646, *Olier* fit commencer la construction de l'Église de Saint-Sulpice ; mais le vaisseau de cette Église n'étant pas assez grand pour le nombre des paroissiens, il fit, de concert avec son successeur, jeter de nouveaux fondemens, en 1655, pour l'Eglise que nous voyons aujourd'hui. Ce pieux fondateur s'étant démis de sa cure en 1652, se retira dans son Séminaire, et travailla à faire de semblables établissemens dans quelques diocèses. Il envoya plusieurs de ses ecclésiastiques dans l'isle de Montréal en Amérique, pour travailler à la conversion des Sauvages. Il mourut saintement le 2 avril 1657, à 49 ans. *Olier* étoit un homme d'une charité ardente et d'une piété tendre, et on pourroit le proposer pour modèle à tous les ecclésiastiques, s'il ne l'avoit pas quelquefois déparée par des petitesses, et si son zèle avoit été toujours bien réglé. Ses successeurs contribuèrent beaucoup à la distribution des bénéfices sous *Fleury* et *Boyer*. L'un d'eux, *Couturier*, homme rusé sous un air grossier, souple avec les ministres de la feuille, hautain avec les évêques ou les aspirans aux évêchés, remplit l'Église de France de sujets zélés, mais peu éclairés, qui perpétuèrent les querelles sur la Bulle, et les aigrirent encore par l'intolérance, les lettres de cachet et les billets de confession. Ce *Couturier* disoit quelquefois de bons mots que sa figure grotesque rendoit encore plus plaisans. C'est lui qui



dit lorsqu'on lui proposa une maison des ex-Jésuites : *je crains les revenans.* Il avoit une correspondance très-étendue ; et il avoit des modèles de lettres pour le haut, le moins haut et le bas clergé, que ses séminaristes copioient aux approches du jour de l'an, et qu'il ne faisoit que signer. On a d'*Olier* quelques ouvrages de spiritualité, entre autres des *Lettres*, publiées à Paris, in-12, 1674, remplies d'onction; mais dans lesquelles on desireroit quelquefois une dévotion moins minutieuse et plus éclairée. Il y parle de quelques-uns de ses rêves, que son imagination échauffée prenoit pour des révélations. Le P. *Giry* a donné un court Abrégé de sa *Vie* en un petit vol. in-12, d'après des Mémoires que lui avoit communiqués *Leschassier*, un des successeurs d'*Olier* dans la place de supérieur du Séminaire.

OLIMPO, (Balthasar) poëte Italien du XVIe siècle, dont on a : *Pegasea in stanse amorose*, Venet. 1525, in-8.° *La gloria d'Amore*, 1530, in-8.° Le recueil de ses *Œuvres*, avec les deux pièces précédentes, 1538 et 1539, a huit parties en 2 vol. in-8.° Comme il y a des variantes, on recherche aussi les deux premières.

OLINA, (Jean-Pierre) naturaliste de Novare au XVIe siècle, dont on a un traité curieux sur divers oiseaux, intitulé : *Vercelliera.* L'auteur s'est attaché à expliquer la nature et la propriété de plusieurs sortes d'oiseaux, sur-tout des chantans. Ce traité, estimé par sa singularité, et les planches de *Tempeste* et de *Villamène* qui le décorent, fut imprimé à Rome en 1622, in-4.°

OLIVA, *Voyez* GABRIELI.

I. OLIVA, (Alexandre) général de l'ordre de Saint-Augustin, et célèbre cardinal, né à Sassoferrato de parens pauvres, prêcha avec réputation dans les premières villes d'Italie. Son savoir, sa vertu, et sur-tout une modestie extrême au milieu des applaudissemens, lui méritèrent l'amitié et l'estime de *Pie II*, qui l'honora de la pourpre et le nomma à l'évêché de Camerino. Ce pontife l'employa dans plusieurs négociations importantes, et il eut autant à se louer de sa dextérité que de sa prudence. Ce vertueux cardinal mourut à Tivoli le 21 août 1463, à 55 ans. On a de lui : I. *De Christi ortu Sermones centum.* II. *De Cœnâ cum Apostolis factâ.* III. *De peccato in Spiritum sanctum.* Ces ouvrages sont des monumens de son érudition et de sa piété. Son caractère étoit fort doux, et il y avoit autant d'agrément à vivre avec lui que de plaisir à le lire.

II. OLIVA, (Jean-Paul) général des Jésuites, natif de Gênes, d'une famille illustre qui a donné deux doges à cette république, fit construire et peindre l'église des Jésuites, qui est une des plus belles de Rome. Il mourut dans cette ville en 1681, à 82 ans. On a de lui un Recueil de *Lettres*, et d'autres ouvrages, qui furent plus applaudis par ses confrères que par le public.

III. OLIVA, (Jean) né en 1689 à Rovigo dans les états de Venise, embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé au sacerdoce en 1711. Son goût et son talent

décidés pour la littérature, le firent nommer à la place de professeur d'humanités à Azolo, qu'il occupa pendant huit ans. Il alla à Rome en 1715, où il fut bien accueilli par *Clément XI*. Après la mort de ce pape, il eut la place de secrétaire du conclave : place qui lui procura la connoissance du cardinal *de Rohan*, qui se l'attacha et le fit son bibliothécaire en 1722. Le cardinal n'eut qu'à se louer de ce choix. Sa bibliothèque devint le centre de l'érudition et l'asile des savans étrangers. Trente-six années de recherches continuelles enrichirent prodigieusement le dépôt confié à l'infatigable abbé *Oliva*. Il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 19 mai 1757 à 68 ans. On doit à sa plume laborieuse et savante : I. Un *Discours* latin, qu'il prononça dans le collége d'Azolo, *sur la nécessité de joindre l'étude des médailles anciennes à l'Histoire des faits*. II. Une *Dissertation* sur la manière dont les études s'introduisirent chez les Romains, et sur les causes qui firent décheoir les lettres parmi eux. III. Une autre *Dissertation* sur un monument de la Déesse *Isis*. Ces trois ouvrages ont été publiés à Paris, in-8°, 1758, chez *Martin*, sous le titre d'*Œuvres diverses* de l'abbé *Oliva*. IV. Une *Edition* d'un manuscrit de *Silvestri* sur un ancien monument de *Castor* et de *Pollux*, avec la *Vie* de l'auteur, in-8.° V. Une *Edition* in-4° de plusieurs *Lettres* du *Pogge*, qui n'avoient pas encore paru. VI. Une *Traduction* françoise des *Farfalloni* de l'abbé *Lancelotti* : plaisanterie ingénieuse, qui eut beaucoup de succès à Rome. Cette traduction n'a pas été imprimée. VII. Un *Catalogue* manuscrit de la bibliothèque du cardinal *de Rohan*, en 25 volumes in-folio. VIII. La *Traduction*, en italien, du *Traité des Etudes* de l'abbé *Fleury*.

OLIVARÈS, (Gaspar de *Guzman* comte d') duc de San-lucar, d'une illustre maison d'Espagne, acquit une grande faveur auprès de *Philippe IV*, en lui procurant le moyen de satisfaire son goût pour les femmes. Après avoir été son favori, il devint son premier ministre à la place du duc *d'Uzeda* qu'il eut l'adresse de supplanter, et jouit d'une autorité presque absolue pendant vingt-deux ans. Il signala le commencement de son ministère par des réglemens utiles. Une ordonnance de 1624 supprimoit les deux tiers de justice et de finance. Pour favoriser la population, il exempta les nouveaux mariés de charges publiques pour quatre ans ; et de tout impôt pour la vie, quiconque auroit eu six enfans mâles. Il permit même les mariages sans le consentement des parens : permission dangereuse, que l'extrême dépopulation du royaume pouvoit seule justifier. Il défendit aux habitans des provinces de venir à Madrid ou à Séville, sans y avoir des affaires importantes, sous peine d'une amende considérable. Il promit exemption des taxes aux artisans et aux laboureurs étrangers qui s'établiroient en Espagne. Mais au lieu de maintenir ces sages lois et de faire fleurir le royaume par le commerce, il ne s'occupa que des moyens d'en tirer de l'argent pour soutenir la guerre avec les puissances voisines. Sa dureté inflexible fut cause que la Catalogne se révolta, pour conserver les priviléges qu'on vouloit lui

enlever. Les Portugais poussés à bout par de mauvais traitemens, secouèrent aussi le joug de cette cruelle domination, et reconnurent pour roi, l'an 1640, le duc *de Bragance*. Les Espagnols battus sur terre par les François et sur mer par les Hollandois, et n'éprouvant par-tout que des malheurs, s'en prirent à la négligence du ministre. Leurs plaintes parvinrent jusqu'au trône. On fut obligé de renvoyer, l'an 1643, le ministre, au moment où délivré de son plus redoutable rival, le cardinal *de Richelieu*, il auroit pu rétablir les affaires du gouvernement. *Olivarès* alloit être rappelé, s'il n'eût pas précipité ses espérances, dit *Hénault* : « Car en voulant se justifier par un écrit qu'il publia, il offensa plusieurs personnes puissantes, dont le ressentiment fut tel, que le roi jugea à propos de l'éloigner encore davantage, en le confinant à Toro où il mourut de chagrin en 1643, sans enfans, quoiqu'il eût été marié trois fois. » Don *Louis de Haro* son neveu, fut l'héritier de ses biens et de sa faveur. On a la *Relation de sa disgrace*, traduite de l'italien par *André Félibien*, 1650, in-8°, et l'*Histoire de son Ministère*, traduite de l'espagnol du comte *de la Roca*, 1673, in-12. Don *Guzman* étant comte d'Olivarès et duc de Sanlucar, il prenoit le titre de comte-duc, comme *Richelieu* prenoit celui de cardinal-duc... *Voyez les articles* XIX. PHILIPPE IV, roi d'Espagne, et FONTRAILLES.

I. OLIVE, (Pierre-Jean) Cordelier de Serignan dans le diocèse de Beziers, étoit un partisan zélé de la pauvreté et de la désappropriation des biens. Les religieux de son ordre, ennemis du joug qu'il vouloit leur imposer, cherchèrent des erreurs dans son *Traité de la Pauvreté* et dans son *Commentaire* sur l'*Apocalypse*. Ils crurent en avoir trouvé plusieurs qui furent censurées sur leur dénonciation. *Olive* expliqua sa doctrine au Chapitre général tenu à Paris en 1292, et ses accusateurs furent confondus. Il mourut à Narbonne l'an 1297, en odeur de sainteté.

II. OLIVE, (N... d') conseiller au parlement de Toulouse, avoit d'abord été avocat. On a de lui un recueil d'Arrêts et de ses Plaidoyers, intitulé : *Actions Forenses*, in-4.° On l'a partagé depuis et l'on a donné les Arrêts avec des additions, séparément des Plaidoyers. *Bretonnier* le loue comme un homme qui étoit à la fois orateur et jurisconsulte, dont le style est élégant et le raisonnement solide.

OLIVET, (Joseph Thoulier d') né à Salins en 1682, fut élevé par son père, depuis conseiller au parlement de Besançon. Il entra de bonne heure chez les Jésuites où il avoit un oncle distingué par son savoir. Après y avoir essayé ses talens en divers genres, comme poëte, comme prédicateur, comme humaniste, il quitta cette Compagnie célèbre à l'âge de trente-trois ans. Quelque temps avant sa sortie des Jésuites on voulut lui confier l'éducation du prince des Asturies; il aima mieux venir à Paris, vivre dans le sein des lettres. Il se fit en peu d'années une telle réputation, que, lorsqu'il étoit occupé à rendre les derniers soins à son père mourant, l'académie Françoise le

choisit

choisit absent, par la seule considération de son mérite, en 1723. Il n'eut besoin que d'un ami, pour répondre à cette compagnie de son desir. L'étude de la langue françoise devint alors son amour de préférence, sa pensée habituelle; mais il n'oublia pas les langues anciennes. Il s'attacha surtout à *Cicéron*, pour lequel il conçut une admiration qui tenoit de l'enthousiasme. (*Voy*. I. CRÉBILLON, *vers la fin.*) La cour d'Angleterre lui proposa de faire une magnifique édition des Ouvrages de cet orateur. Ayant montré les lettres qu'on lui écrivoit à ce sujet, au cardinal *de Fleury*, et oubliant les riches promesses de l'étranger, il consacra à l'éducation du *Dauphin* le travail qu'il eût offert au duc *de Cumberland*. Cet ouvrage, long et pénible, parut en 9 vol. in-4°, en 1740, à Paris, avec des commentaires choisis, purement écrits et pleins d'érudition. L'abbé d'*Olivet* avoit eu dès sa jeunesse les liaisons littéraires les plus étendues et les plus illustres. Il compta au nombre de ses amis l'évêque de Soissons et toute la maison de *Sillery*, le savant *Huet*, le Père *Hardouin*, le Père *de Tournemine*, *Despréaux*, *Rousseau*, le président *Bouhier*, etc. *Newton* et *Pope* le traitèrent à Londres comme *Clément XI* l'avoit traité à Rome, avec une distinction qui supposoit une haute estime. Il avoit l'accès le plus familier chez le cardinal *de Fleury*; l'évêque de Mirepoix l'écoutoit avec confiance. Les deux prélats furent plus d'une fois étonnés de son zèle pour les autres, et de son indifférence pour lui-même. Comme il se contentoit de peu, il laissa de grandes épargnes à sa mort arrivée le 8 octobre 1768, à 86 ans. « On a eu raison de louer, dit le *Nécrologe des Hommes célèbres de France*, l'égalité d'ame qu'il a conservée dans les deux mois de sa maladie, et l'indifférence avec laquelle il a vu sa fin approcher. » C'étoit un homme attaché à la religion, et dont les mœurs étoient sévères sans rigorisme. Il aimoit la société, et quoique son extérieur fût peu attirant, il savoit s'y rendre aimable par les saillies d'une gaieté franche : d'ailleurs un peu entiché de ses opinions, les défendant avec vivacité et avec chaleur. Malgré des dehors qui sembloient repousser, l'abbé d'*Olivet* portoit au fond du cœur une envie d'obliger sincère et active. Il plaça un grand nombre de gens de lettres, qu'il croyoit propres à l'éducation, et qui ne répondirent pas tous à son choix. Quelques-uns même furent peu reconnoissans; et il se consola de leur ingratitude par le plaisir d'avoir fait du bien. Son attachement à sa famille, le soin qu'il prit de ses neveux auxquels il sacrifia une partie de ses revenus, le justifièrent du reproche d'avarice et d'insensibilité, que des ennemis injustes lui faisoient. Sans afficher la philosophie, il avoit la véritable, celle qui est dans le cœur. Il regardoit la renommée comme un avantage léger et périssable dont il faut savoir jouir quand on le possède, et se passer quand on l'a perdu. Considéré comme littérateur, on voit en lui un excellent critique, un grammairien consommé, un traducteur exact. Savant sans pédanterie et sans faste, il défendit les beautés nobles et simples des anciens contre la dépravation

qu'occasionna dans les lettres le faux bel esprit de quelques écrivains modernes. Disciple de *Boileau*, il adopta sans réserve toute la sévérité de ses jugemens littéraires. Peut-être avoit-il comme son oracle, le goût plus austère que fin. Son esprit, dit *d'Alembert* que nous suivons en ceci, ressembloit à ces palais sains et vigoureux qui expriment avec force et goûtent avec plaisir le suc des viandes pleines de substance, mais qui ne savent ni distinguer, ni apprécier des alimens plus délicats. Ses ouvrages sont : I. *Entretiens de Cicéron sur la nature des Dieux*, traduits en françois, 1765, 2 vol. in-12. Le président *Bouhier* eut part à cette version, dont les notes sont savantes. II. La Traduction des *Philippiques* de *Démosthènes* et des *Catilinaires* de *Cicéron*, élégante et fidelle, conjointement avec le président *Bouhier*, 1765, in-12. III. *Histoire de l'Académie Françoise*, pour servir de suite à celle de *Pelisson*, in-12 : ouvrage estimable pour les recherches, mais dont le style est quelquefois languissant. En cherchant la simplicité, en voulant éviter le style guindé et précieux, peut-être tombe-t-il, dit *d'Alembert*, dans le style bourgeois et familier. L'auteur entre d'ailleurs dans de petits détails, indignes de la gravité de l'histoire ; et il n'a pas le talent qu'avoit *Fontenelle*, de peindre avec autant de finesse que d'énergie le caractère de ses personnages. Attaché avec superstition au goût des anciens, il s'élevoit par une espèce d'ostracisme contre toutes les innovations en littérature, et sur-tout contre la recherche d'esprit et la subtilité des idées. IV. Les *Tusculanes* de *Cicéron*, 2 vol. in-12, dont trois sont traduites par l'abbé *d'Olivet*, et les deux autres par le président *Bouhier*. V. *Remarques sur Racine*, in-12. (*Voyez* l'article de ce grand poëte, et celui de l'abbé DES FONTAINES.) VI. *Pensées de Cicéron pour servir à l'éducation de la Jeunesse*, in-12. « Je ne sais (écrivoit *Voltaire*, lorsque ce petit recueil parut en 1744,) si ces pensées détachées feront une grande fortune. Ce sont des choses sages ; mais elles sont devenues lieux communs, et elles n'ont pas cette précision et ce brillant qui sont nécessaires pour retenir les maximes. *Cicéron* étoit diffus et il devoit l'être, parce qu'il parloit à la multitude. On ne peut pas d'un orateur, avocat à Rome, faire un *la Rochefoucault*. Il faut dans les pensées détachées plus de sel, plus de figures, plus de laconisme. Il me paroît que *Cicéron* n'est pas là à sa place. » Mais l'abbé *d'Olivet* auroit pu répondre que tous ces extraits n'étoient pas puisés dans les harangues, et qu'il avoit pris une partie des pensées répandues dans les livres philosophiques de l'orateur romain. Quoi qu'il en soit, toutes les traductions de l'abbé *d'Olivet* sont estimées, quoique écrites avec une élégance froide, et que cette chaleur douce et vive qu'on éprouve en lisant *Cicéron*, ne s'y fasse presque pas sentir ; mais il est fidelle au sens et son style est clair et nombreux. Ce fut le hasard qui le fit traducteur. Il s'agissoit de revoir quelques versions de l'abbé *de Maucroix*. L'habile littérateur les refit d'un bout à l'autre, et les donna au public sous le nom de *Maucroix*. Lorsque dans la suite il voulut

revendiquer son propre bien, il eut à combattre et fut obligé de produire ses titres. Sa traduction des *Entretiens de Cicéron sur la Nature des Dieux*, et l'édition du fameux Traité d'*Huet* De *la Foiblesse de l'Esprit humain*, lui attirèrent quelques démêlés, et l'engagèrent à brûler une *Histoire de l'Académie d'Athènes*, qui auroit figuré avec celle de l'Académie Françoise, et qui auroit été plus intéressante. VII. Il publia le recueil des poésies latines de ses amis *Massieu*, *Huet*, *la Monnoye* et *Fraguier*, et y joignit une *Idylle* de sa façon, sur l'origine des Salines de Franche-Comté : c'est une Métamorphose dans le goût de celles d'*Ovide*. On lui attribue aussi la *Vie de l'abbé de Choisy*.

OLIVETAN, (Robert) parent du fameux *Calvin*, fit imprimer à Neuchâtel en 1535, in-fol., une *Traduction* françoise *de la Bible*, la première qui ait été faite sur l'hébreu et sur le grec. Elle est écrite d'un style dur et barbare, et n'est pas trop fidelle. Le caractère de l'impression est gothique, et la diction ne l'est pas moins. Sa rareté est son seul mérite. *Calvin* passe pour avoir eu la plus grande part à cette traduction. *Olivetan* survécut peu à sa publication, car on prétend qu'elle fut cause qu'on l'empoisonna à Rome l'année d'après. On réimprima la *Bible* d'*Olivetan* à Genève, 1450, in-4°, revue par *Jean Calvin* et *N. Malingre*. Cette édition est encore plus rare que la première. On l'appelle la *Bible de l Epée*, parce que c'étoit l'enseigne de l'imprimeur.

OLIVEYRA, (François d') Portugais, quitta la religion Catholique pour se retirer à Londres, où il publia quelques ouvrages sur la littérature portugaise, qui ont servi, dit-on, à perfectionner les études dans sa patrie. Il mourut en 1783, à 83 ans.

I. OLIVIER *de Malmesbury*, savant Bénédictin Anglois au XIe siècle, s'étant appliqué à la mécanique, voulut imiter *Dédale* et voler, il s'élança du haut d'une tour; mais les ailes qu'il avoit attachées à ses bras et à ses pieds, n'ayant pu le porter qu'environ 120 pas loin de cette tour, il se cassa les jambes en tombant, et mourut à Malmesbury l'an 1060. Cette expérience, quoique malheureuse, prouve qu'il n'est point impossible à l'homme de se soutenir quelque temps en l'air. On sait que les efforts du célèbre *Dante*, de *Bacville*, de *Paul Guidotti*, d'un Jésuite de Padoue, d'un Théatin de Paris, etc eurent aussi quelque succès. En 1782, M. *Blanchard* parvint à s'élever à une certaine hauteur. Il ne faut cependant pas conclure de là que nous planerons un jour dans les airs comme les aigles des Alpes; presque tous les hommes volans, dont nous venons de parler, furent fracassés de leur chûte. M. *Mongez*, chanoine régulier de la congrégation de France, dans un *Mémoire sur l'Imitation du vol des Oiseaux*, lu à l'académie de Lyon en 1773, a très-bien démontré que les efforts de l'homme n'atteindront jamais à cette dangereuse imitation, qui seroit peut-être un nouveau fléau pour le genre humain. M. *de la Lande*, dans une *Lettre adressée* en 1782, *aux Auteurs du Journal des Savans*, a prouvé la même chose :

Pennis non homini datis. Hor. (*Voyez* DANTE, Jean-Baptiste.)

II. OLIVIER, (Séraphin) natif de Lyon, étudia à Tournon, et ensuite à Bologne en droit civil et canon; il y obtint dès l'âge de 24 ans une chaire de professeur. Etant allé à Rome, il y fut connu par *Pie IV*, devint auditeur de Rote, et exerça cet emploi pendant quarante ans. *Grégoire XIII* et *Sixte V* l'employèrent en diverses nonciatures. *Clément VIII* lui donna en 1604 le chapeau de cardinal, à la recommandation du roi *Henri IV*. Il fut évêque de Rennes après la mort du cardinal *d'Ossat*. On a de lui : *Decisiones Rotæ Romanæ*, en 2 vol. in-folio, à Rome, 1614; et à Francfort, avec des additions et des notes, en 1615. *Olivier* mourut en 1609, âgé de 71 ans.

III. OLIVIER DE LEUVILLE, (Jacques) fils d'un procureur au parlement de Paris, qui amassa de grands biens, parvint par son mérite à la charge d'avocat général, et ensuite à la présidence du premier tribunal de la nation. Il s'y soutint avec honneur, fut estimé des rois *Louis XII* et *François I*, et termina sa carrière en 1519, après avoir signalé sa gestion par des services distingués.

IV. OLIVIER, (François) fils du précédent, et président à mortier au parlement de Paris, étoit un magistrat habile, éloquent, judicieux, sincère, bon ami, d'un courage inflexible, et d'une force d'esprit qui ne se relâchoit jamais dans ce qu'il devoit à son roi et à sa patrie. *François I* lui donna, en 1545, la place de chancelier de France; mais la duchesse *de Valentinois* lui fit ôter les sceaux, sous *Henri II*, qu'elle gouvernoit. L'austérité de ses mœurs et les entraves qu'il mettoit aux libéralités du roi, lui avoient attiré cette dangereuse ennemie. Mais ce qui lui nuisoit plus que tout le reste, auprès des avides courtisans, c'étoit son opiniâtreté à rejeter tous les projets de finance trop onéreux au peuple, et le peu de soin qu'il se donnoit pour imaginer de nouvelles taxes. On prit occasion d'une fluxion qui étoit tombée sur les yeux du chancelier, et qui l'avoit forcé de suspendre pendant quelques jours les expéditions, pour lui demander la démission de sa place, moyennant une récompense telle qu'il voudroit l'exiger. *Olivier* répondit, « qu'il étoit parvenu au grade de chancelier de France, par de longs travaux et des services importans rendus à l'Etat dans plus d'un genre; que depuis qu'il en étoit revêtu, il s'en étoit acquitté d'une manière irréprochable; qu'il sommoit ceux qui cherchoient à le dépouiller, de déclarer publiquement en quoi il avoit démérité : que le possédant à juste titre, et sous la sauve-garde des lois, il ne consentiroit jamais que personne, de son vivant, en prît le titre et en touchât les gages; mais que n'ayant jamais eu en vue que de servir l'état et de contenter le roi, il verroit sans peine qu'un autre, plus heureux peut-être mais non plus zélé que lui, en exerçât les fonctions, et qu'il donneroit à cet égard toutes les facilités qu'on pourroit desirer. » Il se démit donc de la commission de Garde-des-sceaux, qu'on érigea en titre

d'office, et il vécut paisiblement dans une retraite honorable. Rappelé à la cour par *François II*, en 1559, il s'y trouva lorsque l'empereur *Ferdinand I* envoya l'évêque de Trente en France, pour y demander la restitution de Metz, Toul et Verdun. L'ambassadeur de *Ferdinand* avoit gagné la plupart des membres du conseil. Le chancelier qui y présidoit déconcerta ses mesures, en proposant de trancher la tête à celui qui favoriseroit ses demandes. Ce digne magistrat mourut à Amboise le 30 mars 1560. Sa postérité masculine finit à *Charles Olivier*, mort en 1671, à 22 ans.

V. OLIVIER, (Jean) oncle du chancelier de France, fut évêque d'Angers en 1532. De simple religieux étant devenu grand aumônier au monastère de Saint-Denis, et ensuite abbé de Saint-Crespin et de Saint-Médard de Soissons, il permuta cette dernière abbaye pour l'évêché d'Angers, où il partagea son temps entre les fonctions pastorales et les lettres. On a de lui un Poëme latin, intitulé : *Jani Olivarii Pandora*, Paris, 1542, in-12; et Rheims, 1618, in-8.° Cet ouvrage acquit à l'auteur, parmi ses contemporains, une réputation qui a un peu dégénéré. Il fut traduit en françois, par *Gabriel-Michel de Tours*, dès qu'il parut, in-12. Ce prélat littérateur gouverna son diocèse avec autant de zèle que de lumières, et fit le bien sans faste et sans ostentation : il mourut en 1540. — Il ne faut pas le confondre avec un autre *Jean Olivier* ou *Olivarius* de Gand, professeur d'éloquence et de la langue grecque à Douai, mort à Cambrai vers l'an 1624, qui nous a laissé plusieurs *Poëmes* estimés, et une bonne édition de *St. Prosper*, enrichie de variantes, plus ample et plus correcte que celles qui avoient paru jusqu'alors, Douai, 1577, et réimprimée plusieurs fois depuis.

VI. OLIVIER, (Claude-Matthieu) avocat au parlement d'Aix, né à Marseille en 1701, parut avec éclat dans le barreau. Il contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Marseille, dont il fut un des premiers membres. C'étoit un homme d'un esprit vif et facile. Quelques heures enlevées à son amour pour la société et les plaisirs, lui suffisoient souvent pour se mettre en état de parler et d'écrire, même sur des causes importantes; mais ses ouvrages se sentoient ordinairement de cette précipitation. Excessif en tout, après avoir donné quinze jours à étudier le Code et le Digeste, ou à se remplir des beautés de *Démosthènes*, d'*Homère*, de *Cicéron*, de *Bossuet*, il en abandonnoit quinze autres, souvent un mois entier, à une vie désoccupée et frivole. Il mourut en 1736, à 35 ans, après avoir publié : I. L'*Histoire de* Philippe, *roi de Macédoine et père d'*Alexandre *le Grand*, deux vol. in-12. Nul écrivain n'a si bien développé l'Histoire du siècle de *Philippe*, les intérêts des peuples de la Grèce, leurs mœurs et leurs coutumes; mais son ouvrage manque d'art. Les digressions sont trop fréquentes, et quelquefois ennuyeuses. Le style n'est nullement historique. Il est en général sec, décousu, et sur le ton de dissertation. On y ren-

contre cependant des morceaux pleins de feu et de graces, et des tours vraiment originaux. La maladie dont son cerveau fut attaqué et qui le fit languir pendant plusieurs années, l'empêcha d'y mettre la dernière main. II. *Mémoire sur les secours donnés aux Romains par les Marseillois, pendant la 2de Guerre Punique.* III. *Mémoire sur les secours donnés aux Romains par les Marseillois, durant la Guerre contre les Gaulois...* Voyez aussi l'article de KRETZCHMER.

OLIVIER-MAILLARD, *Voy.* MAILLARD.

OLLENIX, *Voy.* MONTREUX.

OLON, (St.) *Pinou.*

OLONE, (Louis *de la Trimouille*, comte d') né en 1626, se trouva à la bataille de Nortlingue en 1645, commanda les chevaux-légers à la majorité de *Louis XIV*, et mourut en 1686 sans laisser d'enfans. Il avoit épousé, en 1652, *Catherine-Henriette d'Angennes*, parente de la maréchale *de la Ferté*. C'est cette dame, morte en 1714, que le comte *de Bussy* n'a rendue que trop fameuse dans son *Roman Satirique*. Le frère du comte *d'Olone* termina cette branche en 1690. Sa fille en a fait passer les biens dans la maison de *Montmorency*... *Voyez* I. RACINE.

OLONNOIS, (Jean-David l') fameux aventurier du 17e siècle, naquit près d'Olonne en Poitou, dont il conserva le nom. Il quitta la France dès sa jeunesse, et s'embarqua à la Rochelle, où il s'engagea à un habitant des isles de l'Amérique. Lorsqu'il fut sorti de servitude, il se retira sur la côte de Saint-Domingue où il se joignit aux Boucaniers. Après avoir mené ce genre de vie pendant quelque temps, il voulut aller faire des courses avec les aventuriers François qui se retiroient à l'isle de la Tortue, proche la grande isle Espagnole. Il fit fort peu de voyages comme soldat; car ses camarades le prirent bientôt pour commandant, et lui donnèrent un vaisseau avec lequel il fit quelques prises. Les Espagnols armèrent contre lui, tuèrent presque tout son monde, et le blessèrent; il se mit parmi les morts, et sauva sa vie par ce stratagème. Dès qu'ils furent retirés, il prit l'habit d'un Espagnol qui avoit été tué dans le combat, et s'approcha de la ville de Campesche. Il trouva le moyen d'y parler à quelques esclaves, auxquels il promettoit la liberté s'ils vouloient lui obéir. Ces esclaves amenèrent le canot de leur maître à l'*Olonnois*, qui se sauva à la Tortue; ensuite il se présenta avec deux canots devant la Havane. Le gouverneur de cette isle envoya contre lui une frégate de dix pièces de canon. L'*Olonnois* s'en rendit maître, et coupa lui-même la tête à tous les Espagnols, les faisant passer devant lui l'un après l'autre, et ne pardonnant qu'au dernier, qu'il envoya au gouverneur de la Havane pour lui annoncer qu'il lui préparoit le même traitement. Cet homme aussi cruel qu'intrépide, fut pris, après plusieurs autres exploits, par les Indiens sauvages, qui le hâchèrent par quartiers, le firent rôtir et le mangèrent.

OLYBRIUS, (*Anicius*) de l'ancienne et illustre famille des

Anices, épousa *Placidie* sœur de l'empereur *Valentinien III*, qui l'envoya en Italie à la tête d'une armée. Le général *Ricimer* s'y étoit révolté contre l'empereur *Anthemius*. Le rebelle, au lieu de combattre *Olybrius*, le fit proclamer empereur au commencement d'avril 472, après avoir détrôné *Anthemius*. *Olybrius* resta paisible possesseur de l'empire d'Occident, mais il n'eut pas le temps d'exécuter rien de mémorable. Il mourut le 23 octobre, après un règne très-court. Ce prince étoit recommandable par son courage, ses mœurs, sa piété et son patriotisme. Il laissa une fille nommée *Julienne*, qui épousa le patrice *Aréobinde*; celui-ci refusa l'empire d'Orient, que le peuple de Constantinople mécontent de la conduite de l'empereur *Anastase*, vouloit lui faire accepter.

OLYMPIAS, sœur d'*Alexandre* roi des Epirotes, femme de *Philippe* roi de Macédoine, et mère d'*Alexandre le Grand*, (*Voyez* CALLIXÈNE.) est aussi connue par son esprit que par son ambition. Son époux l'ayant soupçonnée d'infidélité, la répudia pour épouser *Cléopâtre* nièce d'*Attale*. *Olympias* fut d'autant plus sensible à sa chûte, que les cérémonies du mariage de sa rivale furent magnifiques. *Attale* eut l'imprudence de dire, au milieu d'un repas donné pendant le cours de ces fêtes brillantes : « Qu'il ne lui restoit plus qu'à prier les Dieux d'accorder un légitime successeur au roi *Philippe*. » *Alexandre* fils de *Philippe*, piqué de cette double insulte pour sa mère et pour lui : *Misérable! lui dit-il, me prends-tu pour un bâtard?* et lui jeta en même temps sa coupe à la tête. Après la mort de *Philippe*, à laquelle on soupçonna *Olympias* d'avoir eu part, elle accourut de l'Epire où elle s'étoit réfugiée auprès du roi son frère, et vint cabaler en Macédoine. Se rappelant avec indignation l'outrage ignominieux qu'on lui avoit fait, elle rassembla les membres épars du meurtrier de son mari, lui mit une couronne d'or sur la tête; et après lui avoir fait rendre les derniers devoirs, elle plaça l'urne qui contenoit sa cendre à côté de celle du roi de Macédoine. Tous ses soins se bornèrent alors à gouverner son fils, qui n'aimoit pas à l'être. Elle le railla quelquefois sur sa vanité. *Alexandre* ayant pris le titre de Fils de *Jupiter* dans une lettre qu'il lui écrivoit, elle lui répondit : *Qu'ai-je fait, pour que vous vouliez me mettre mal avec Junon?* Le conquérant Macédonien étant mort, sa mère tâcha de recueillir une portion de son empire. *Philippe Aridée*, et sa femme *Euridice*, excitèrent des troubles dans la Macédoine : *Olympias* les fit mourir cruellement l'un et l'autre. Elle ordonna encore le supplice de *Nicanor* frère de *Cassandre*, et de cent des principaux Macédoniens attachés à son parti. Tant de cruautés ne demeurèrent pas impunies. *Olympias* s'étoit retirée dans Pydna, avec le jeune roi *Alexandre*, *Roxane* sa mère, et *Thessalonice* sœur d'*Alexandre le Grand*. *Cassandre* vint l'y assiéger par terre et par mer. *Olympias*, après avoir souffert avec un courage invincible toutes les extrémités d'une famine cruelle, ayant perdu toute espé-

rance de secours, fut enfin contrainte de se rendre à discrétion. *Cassandre*, pour s'en défaire d'une manière moins odieuse, inspira aux parens des principaux officiers qu'*Olympias* avoit fait mourir pendant sa régence, de l'accuser dans l'assemblée des Macédoniens. Ils le firent, et après qu'on les eut ouïs, elle fut condamnée quoique absente, à mourir, sans que personne prît sa défense. Elle demanda inutilement à plaider sa cause dans l'assemblée publique. *Cassandre*, craignant que le souvenir de *Philippe* et d'*Alexandre* pour qui les Macédoniens conservoient du respect, ne leur fît changer tout-à-coup de sentiment, envoya sur-le-champ deux cents soldats pour la tuer. Mais, quelque déterminés qu'ils fussent, ils ne purent soutenir l'éclat de la majesté qui partoit des yeux et du visage de la princesse, et ils se retirèrent sans avoir exécuté leurs ordres. Il fallut employer, pour ce meurtre, les parens de ceux qu'elle avoit fait mourir. Ils furent ravis de satisfaire leur vengeance particulière, en faisant leur cour à *Cassandre*. Ainsi périt, l'an 316 avant J. C., la fameuse *Olympias*, fille, sœur, femme et mère de rois.

OLYMPIODORE, philosophe Péripatéticien d'Alexandrie, sous *Théodose le Jeune*, a fait des *Commentaires* sur quelques Traités d'*Aristote*, 1551, in-fol., ainsi que sur *Platon*; et une *Vie de Platon*, où il y a bien des choses qui ne se trouvent pas dans *Diogène Laërce*. *Jacques Windet* a traduit cette Vie en latin, et l'a enrichie de savantes notes.

OLYMPO, *Voyez* OLIMPO.

I. OMAR Ier, successeur d'*Aboubekre* et second calife des Musulmans après *Mahomet* son gendre, commença son règne l'an 634 de J. C. Ce prince fut un des plus rapides conquérans qui aient désolé la terre. Il prit d'abord Damas capitale de la Syrie, et chassa les Grecs de cette province et de la Phénicie. Il tourna ensuite ses armes vers Jérusalem, et la reçut à composition, après un siége opiniâtre, l'an 637. *Omar* fit son entrée dans cette ville, monté sur un chameau chargé de deux sacs, l'un plein de fruits, l'autre de blé, qui composoient toutes ses provisions. Un plat de bois étoit toute sa vaisselle, et il n'avoit d'autre siége que la terre. Comme la capitulation de Jérusalem a servi depuis de règle à beaucoup d'autres que les Musulmans accordèrent, nous en donnerons un extrait: « Les habitans conserveront leur vie, leurs biens, leurs églises; mais ils n'en pourront bâtir de nouvelles, ni ériger des croix au-dessus des anciennes. Ils ne sonneront point les cloches et se borneront à tinter. Si quelque Musulman passe par leur ville, ils le défrayeront pendant trois jours. Ils n'engageront personne à quitter le mahométisme, et n'empêcheront point leurs parens de l'embrasser. Ils ne prendront ni la langue, ni l'habit, ni les noms des Mahométans. Ils ne porteront point d'armes, ne vendront point de vin, seront fidelles au calife, et payeront régulièrement les impôts. » D'autres victoires assuroient le triomphe d'*Omar*. Ses lieutenans s'avançoient en Perse, et défaisoient

en bataille rangée *Izdegerde*, le dernier des rois idolâtres de cette grande monarchie. Cette victoire fut suivie de la prise de Mœdain, la capitale de l'empire des Perses. *Amrou*, un de ses lieutenans, battit les troupes de l'empereur *Héraclius;* Memphis et Alexandrie se rendirent; l'Egypte entière et une partie de la Libye furent enlevées aux Romains. C'est dans cette conquête que fut brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, monument des connoissances et des erreurs des hommes, commencée par *Ptolomée Philadelphe*, et augmentée par tant de rois. Alors les Sarasins ne vouloient d'autre science que celle de l'*Alcoran;* mais ils faisoient déjà voir que leur génie pouvoit s'étendre à tout. L'entreprise de renouveler en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, rétabli ensuite par *Trajan*, et de rejoindre ainsi le Nil à la Mer Rouge, est digne des siècles les plus éclairés. Un gouverneur d'Egypte entreprit ce grand travail sous le califat d'*Omar*, et en vint à bout. Rien ne résistoit aux armes des Musulmans : ils poussèrent leurs conquêtes bien avant dans l'Afrique, et même suivant quelques-uns, jusqu'aux Indes. *Omar* ne jouit pas longtemps de ses conquêtes; il fut assassiné l'an 644 de J. C., à 63 ans, par un esclave Persan. Son assassin s'appeloit *Firouz*. Il vint un jour porter ses plaintes à *Omar* contre son maître, qui exigeoit tous les jours de lui deux drachmes d'argent. C'étoit le plus souvent tout ce qu'il pouvoit gagner par son travail. *Omar* lui demanda combien de métiers il savoit; et ayant appris qu'il étoit architecte, charpentier, sculpteur, il lui dit que cette somme n'étoit pas excessive, et que son maître pouvoit l'obliger à lui donner trois drachmes, puisqu'il avoit trois professions. Il ajouta qu'il vouloit l'employer à construire des moulins à vent, pour moudre le blé des greniers publics. *Firouz*, irrité de la réponse d'*Omar* et frémissant de colère, lui dit : *Je vous ferai un moulin dont on parlera, tant que la roue de celui du Ciel tournera sur la tête des hommes... Omar*, entendant ces paroles, dit à ses courtisans : *Il semble que cet homme me menace?* et son soupçon fut juste. L'esclave prit si bien son temps, qu'il le frappa quelques jours après d'un coup de couteau au-dessous du nombril, dont il mourut trois jours après. Les grands le prièrent de se choisir un successeur; mais leurs instances furent inutiles. Il répondit seulement : *Si* Salem *étoit encore en vie, je l'aurois préféré à tous les autres.* On lui proposa d'élever son fils à cette dignité; mais il s'en défendit avec vivacité, disant que *c'étoit bien assez qu'il se fût trouvé dans sa famille un homme qui eût bien voulu se charger d'un tel fardeau.* Pendant son règne, qui ne fut que d'environ dix ans, les Arabes se rendirent maîtres de 36,000 villes, places ou châteaux, détruisirent 4000 temples des Chrétiens ou Idolâtres, firent bâtir 1400 Mosquées pour l'exercice de leur religion. L'enthousiasme les animoit autant dans leurs conquêtes, que le desir de dominer et de s'enrichir. *Omar* se bornoit dans sa table et ses vêtemens au seul nécessaire, ne se nourrissant que de pain d'orge, ne buvant que de l'eau, et pra-

tiquant toutes les austérités prescrites par l'*Alcoran*. Le Mahométisme n'a point eu d'apôtre plus zélé et plus vertueux que ce guerrier. Il fut le premier qui rendit le califat électif, voulant que le mérite seul pût élever à cette dignité, et se contentant de demander pour son fils une place dans le conseil d'état. Ce fut lui qui bâtit le grand Caire.

II. OMAR II, 13e calife, de la race des *Ommiades*, succéda à son cousin *Soliman*, l'an 717 de J. C. Il attaqua Constantinople avec toutes les machines et toutes les ruses de guerre imaginables; mais il fut obligé d'en lever le siége, et sa flotte ayant été submergée par une horrible tempête, il persécuta cruellement les Chrétiens de son empire. Son zèle outré pour sa religion en étoit le motif; car d'ailleurs il étoit équitable : en voici une preuve remarquable. Les *Ommiades* ses prédécesseurs avoient établi des malédictions solennelles contre la mémoire d'*Ali*, afin de la rendre exécrable à tous les peuples. *Omar* voulut abolir ces anathèmes, parce qu'il les croyoit injustes. C'étoit rouvrir la route du trône aux *Alides*. Pour se garantir de cette révolution, sa famille le fit empoisonner auprès d'Emèse ville de Syrie, l'an 720 de J. C., après un règne de deux ans cinq mois.

OMEIS, (Magnus-Daniel) né à Nuremberg, obtint par son savoir la place de professeur en éloquence, en morale et en poésie, à Altorf, où il mourut le 22 novembre 1708, à 63 ans. On a de lui : I. *Ethica Pythagorica*. II. *Ethica Platonica, cui accessit Speculum virtutum quotidiè consulendum*. III. *Theatrum virtutum et vitiorum ab* Aristotele *omissorum*. IV. *Juvenci Historia Evangelica cum notis*. Ces ouvrages ne sont guère consultés aujourd'hui.

OMER, (St.) *Audomarus*, né dans le val de Goldenthal près de Constance, sur le haut Rhin, d'une famille noble et riche, se retira dans sa jeunesse au monastère de Luxeuil, et fut nommé évêque de Térouane par le roi *Dagobert*, en 636. Il travailla avec zèle à rétablir la discipline dans son diocèse, et bâtit le monastère de Sithin, auquel *St. Bertin* qui en fut le second abbé, donna son nom. Sa mort fut sainte comme sa vie; elle arriva en 668.

OMONT, *Voyez* AUMONT.

OMPHALE, reine de Lydie et femme d'*Hercule*, répondit à l'amour de ce héros, parce que, selon la Fable, il tua près du fleuve Sangaris un serpent qui désoloit son royaume. *Hercule* eut tant de passion pour cette princesse, qu'il prenoit sa quenouille et s'amusoit à filer avec elle.

OMPHALIUS, (Jacques) natif d'Andernach dans l'électorat de Cologne, fut un habile jurisconsulte, et conseiller du *duc de Clèves*. Il mourut en 1570. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, qui contiennent un grand fonds de littérature. Les plus connus sont : I. *De officio et potestate Principis*. II. *De elocutionis imitatione et apparatu*.

ONAM, *Voyez* HONAM.

ONAN, fils de *Juda* et petit-fils de *Jacob*. *Juda* ayant donné

Thamar pour femme à *Her* son fils aîné, celui-ci mourut sans avoir d'enfans ; alors *Juda* fit épouser *Thamar* à *Onan* son second fils, afin qu'il fît revivre le nom de son frère. Mais *Onan* empêcha par une action détestable que *Thamar* ne devînt mère, et le Seigneur le frappa de mort.

ONÉSICRITE, philosophe à la suite d'*Alexandre le Grand*. Ce prince l'envoya vers les Sophistes Indiens avec lesquels il eut de longues conférences, surtout avec *Calamis*, le plus célèbre de tous, qu'il détermina à le suivre jusqu'en Perse, où après avoir donné de grandes preuves de sagesse, il quitta la vie en se faisant brûler vif en présence de toute l'armée des Macédoniens.

ONESIME, Phrygien, esclave de *Philémon* ami de *Saint Paul*, fit un vol considérable à son maître, se sauva et rencontra *St. Paul* à Rome. Cet apôtre le convertit, et lui donna une lettre pour *Philémon*, qui, ravi de voir son esclave Chrétien, le combla de biens en le mettant en liberté. On croit que *St. Paul* le fit évêque de Bérée en Macédoine, où il couronna sa vie par le martyre.

ONESIPHORE, disciple de *St. Paul*, souffrit le matyre avec *St. Porphyre* : il fut traîné à la queue d'un cheval.

ONGOSCHIO, *Voyez* FIDERI.

I. ONIAS I, successeur de *Jeddoa* ou *Joaddus*, obtint le souverain pontificat l'an 324 avant Jésus-Christ. Pendant son gouvernement, *Ptolomée* surnommé *Soter*, fils de *Lagus*, prit Jérusalem par trahison, un jour de Sabbat que les Juifs l'avoient reçu dans la ville en qualité d'ami.

II. ONIAS II, grand Prêtre l'an 242 avant Jésus-Christ, étoit un homme de peu d'esprit et d'une avarice sordide. Il refusa de payer le tribut de 20 talens d'argent que ses prédécesseurs avoient toujours payé aux rois d'Égypte, comme un hommage qu'ils faisoient à cette couronne. *Ptolomée Evergète*, qui régnoit alors, envoya à Jérusalem un de ses courtisans pour demander les arrérages qui montoient fort haut, menaçant cette ville en cas de refus, d'abandonner la Judée à ses soldats, et d'y envoyer d'autres habitans à la place des Juifs. Ces menaces mirent l'alarme dans Jérusalem. *Onias* fut le seul qui ne s'en effraya point; et les Juifs alloient éprouver les derniers malheurs, si *Joseph* neveu du grand Prêtre, n'eût détourné l'orage par sa prudence. Il se fit députer à la cour d'Égypte : il sut si bien gagner l'esprit du roi et de la reine, qu'il se fit donner la ferme des tributs du roi dans les provinces de Célésyrie et de Palestine. Cet emploi le mit en état d'acquitter les sommes dues par son oncle, et fut le salut de sa nation. *Onias* eut pour successeur *Simon II*, son fils.

III. ONIAS III, fils de *Simon* et petit-fils d'*Onias II*, fut établi dans la grande sacrificature après la mort de son père, vers l'an 200 avant Jésus-Christ. C'étoit un homme juste, qui a mérité que le *Saint-Esprit* lui

donnât les plus grandes louanges. Sa piété et sa fermeté faisoient observer les lois de Dieu dans Jérusalem, et inspiroient aux rois mêmes et aux princes idolâtres un grand respect pour le Temple du Seigneur. C'est sous lui qu'arriva l'histoire d'*Héliodore*. Un Juif nommé *Simon*, outré de la résistance qu'*Onias* apportoit à ses injustes entreprises, fit dire à *Seleucus* roi de Syrie, qu'il y avoit dans les trésors du Temple des sommes immenses, qu'il pouvoit très-facilement verser dans le sien. Le roi, sur cet avis, envoya à Jérusalem HÉLIODORE : (*Voyez ce mot.*) Le perfide *Simon*, toujours plus animé contre *Onias*, ne cessoit de le faire passer pour l'auteur de tous les troubles, qu'il excitoit lui-même. *Onias* craignant les suites de ces accusations, se détermina à aller à Antioche pour se justifier auprès du roi *Séleucus* : ce prince mourut sur ces entrefaites. *Antiochus Epiphanes* son frère, lui ayant succédé, *Jason* frère d'*Onias*, qui desiroit avec ardeur d'être élevé à la souveraine sacrificature, l'acheta du roi à prix d'argent, et en dépouilla son frère qui se retira dans l'asile du bois de Daphné. Ce saint homme n'y fut pas en sureté ; car *Ménélaüs*, qui avoit usurpé sur *Jason* la souveraine sacrificature et pillé les vases d'or du Temple, fatigué des reproches que lui en faisoit *Onias*, le fit assassiner par *Andronic* gouverneur du pays. Ce meurtre révolta tout le monde. Le roi lui-même, sensible à la mort d'un si grand homme, ne put retenir ses larmes, et la vengea sur l'auteur qu'il fit tuer au même lieu où il avoit commis cette impiété... *Onias* laissa un fils, qui, se voyant exclus de la dignité de son père par l'ambition de *Jason* et de *Ménélaüs* ses oncles, et par l'injustice des rois de Syrie, se réfugia en Égypte auprès du roi *Ptolomée Philometor*. Ce prince lui accorda la permission de faire bâtir un Temple au vrai Dieu dans la préfecture d'Héliopolis. Il appela ce Temple *Onion*, et le construisit sur le modèle de celui de Jérusalem, y établit des Prêtres et des *Lévites*, qui faisoient le même service et pratiquoient les mêmes cérémonies que dans le vrai Temple. Le roi lui assigna de grandes terres et de forts revenus, pour l'entretien des Prêtres, et pour les besoins du Temple. Après la ruine de Jérusalem, *Vespasien*, craignant que les Juifs ne se retirassent en Égypte et ne continuassent à faire les exercices de leur religion dans le Temple d'Héliopolis, le fit dépouiller de tous ses ornemens, et en fit fermer les portes.

IV. ONIAS, Juif d'une vertu éminente, obtint de Dieu par ses prières la fin d'une cruelle famine qui affligeoit ses compatriotes ; mais il n'obligea que des ingrats. Voyant la guerre allumée pour le pontificat entre *Hyrcan* et *Aristobule*, il se retira dans une caverne, pour ne point prendre part à ces horreurs, l'un et l'autre parti étant composé de Juifs. Il fut cependant accusé d'être de celui d'*Hyrcan*. Comme on voulut le forcer à maudire *Aristobule* et les sacrificateurs attachés au Temple, le saint homme fit cette prière : *Grand Dieu, puisque ceux-ci sont votre*

Peuple et ceux-là vos Sacrificateurs, je vous conjure de n'exaucer ni les uns ni les autres? Le peuple furieux l'accabla aussitôt de pierres; et ce crime fut puni peu après par le même fléau, dont Dieu, à sa considération, les avoit délivrés.

ONKELOS, surnommé le *Prosélyte*, fameux rabbin du premier siècle, est auteur de la première *Paraphrase Chaldaïque* sur le Pentateuque. On dit dans le Talmud, qu'il fit les funérailles du rabbin *Gamaliel*, et que pour les rendre plus magnifiques il y brûla des meubles pour la valeur de plus de 20,000 livres. C'étoit la coutume des Hébreux de brûler le lit et les autres meubles des rois après leur mort. On observoit la même cérémonie aux funérailles des présidens de la Synagogue, tels qu'étoit *Gamaliel*.

ONOMACRITE, poëte Grec, que l'on croit auteur des Poésies attribuées à *Orphée* et à *Musée*, florissoit vers l'an 516 avant Jésus-Christ. Il fut chassé d'Athènes par *Hipparque*, un des fils de *Pisistrate*.

ONOSANDER, philosophe Platonicien, dont il nous reste un traité *Du devoir et des vertus d'un Général d'Armée*, que *Rigault* a publié en 1600, in-4°, en grec, avec une bonne traduction latine. *Blaise de Vigenère* l'a traduit en françois, in-4°, et sa version est rare: elle parut à Paris en 1605. M. le baron *de Zurlauben* en a donné une meilleure dans sa *Bibliothèque Militaire*, 1760, trois volumes in-12. Il y en a une édition grecque et françoise de Nuremberg, 1762, in-folio, qui est estimée.

ONSEMBRAY, *Voyez* PAJOT.

ONUPHRE PANVINI, *Voyez* PANVINI.

OORT, *Voyez* WAN-OORT.

OPHIONÉE, chef des mauvais Génies qui se révoltèrent contre *Jupiter*, au rapport de *Phérécyde* de Scyros: d'où quelques Mythologistes bizarres ont conclu assez mal-à-propos, que les anciens Païens ont eu quelque connoissance de la chûte de *Lucifer*. Ce mot grec signifie *Serpent*; ce qui a encore contribué à accréditer son système.

OPHNI *et* PHINÉES, enfans du grand prêtre *Héli*, furent si impies et si méchans, que l'Écriture leur a donné le nom de *Fils de Bélial*. Le père étoit sage et vertueux; mais sa foiblesse pusillanime et sa criminelle complaisance, furent, en quelque sorte, la cause des débordemens de ses enfans, et il en fut puni avec eux. Ces infames faisoient violence aux femmes et aux filles qui venoient au Temple, s'approprioient les offrandes, exigeoient des contributions pour rendre la justice ou plutôt l'injustice. Le père en fut souvent averti, et il n'eut jamais le courage ni la force d'y remédier. Enfin, Dieu irrité lui envoie le Prophète *Samuel*, et lui fait annoncer que bientôt il lui arriveroit des malheurs si grands, que tous ceux qui les apprendroient en seroient effrayés. En effet la guerre s'étant allumée entre les Israélites et les Philistins, on en vint à une bataille:

c'étoit là le moment des vengeances de Dieu. Vingt mille Israélites restèrent sur le champ de bataille ; l'Arche d'alliance, cette sauve-garde qui assuroit ordinairement la victoire, tomba entre les mains des ennemis ; et les deux fils du pontife, *Ophni* et *Phinées*, furent trouvés au nombre des morts noyés dans leur sang. On apporte en tremblant la fatale nouvelle au père, qui, frappé comme d'un coup de foudre, tombe à la renverse ; sa cervelle se répand sur le pavé, et il expire à l'instant. Ainsi périrent le père et les fils, victimes, les uns de leurs injustices sacriléges, et l'autre de sa foiblesse aveugle pour d'indignes enfans.

OPILIUS, (*Aurelius*) habile grammairien, auteur d'un ouvrage intitulé : *Libri Musarum*, florissoit l'an 94 avant Jésus-Christ. Ce recueil n'est pas venu jusqu'à nous.

I. OPITIUS, (Martin) poëte de Breslaw, s'est fait un nom célèbre par ses Poésies latines, et encore plus par ses Poésies allemandes. Après avoir beaucoup voyagé, il profita de ses connoissances pour donner à son pays les premières leçons de goût et de pureté de langage. On a de lui, des *Sylves*, des *Épigrammes*, un Poëme sur le *Vésuve*, les *Distiques de Caton*, etc. Ses vers allemands, qui l'ont mis à la tête des poëtes de sa nation, sont également naturels et brillans. Ils ont été recueillis à Amsterdam en 1698. Les latins l'avoient été en 1631 et 1640, in-8.° On l'a comparé à *Pope*, parce que ses écrits offrent une philosophie éclairée. L'auteur mourut de la peste à Dantzig, le 13 août 1639, aimé et estimé.

II. OPITIUS, (Henri) théologien Luthérien, né à Altenbourg en Misnie l'an 1642, fut professeur en langues orientales et en théologie à Kiel, où il mourut en 1712, à 70 ans. On a de ce savant un grand nombre d'ouvrages sur les antiquités Hébraïques ; il ternit sa réputation en voulant établir le rapport de la langue grecque avec les langues orientales, selon la méthode que *Wasmuth* avoit suivie pour montrer la liaison que tous les dialectes de l'Orient ont entr'eux. Cette envie bizarre d'assujettir la langue grecque aux mêmes règles que l'hébreu, l'engagea à donner quelques livres ridicules. *Opitius* étoit d'ailleurs un des hommes les plus savans de sa secte et de son siècle. On ne recherche de lui que sa *Biblia Hebraïca*, Kiel, 1719, in-4°, deux volumes.

OPMÉER, (Pierre) natif d'Amsterdam, se distingua par son érudition et par son zèle pour la défense de la religion Catholique. On a de lui : I. Un *Traité de l'Office de la Messe*, 1570, in-8.° II. L'*Histoire des Martyrs de Gorcum et de Hollande*, Leyde, deux vol. in-8.° C'est l'histoire des Catholiques les plus zélés, dont les Hollandois ont versé le sang pour cimenter l'hérésie et la révolte. III. Une *Chronique depuis le commencement du Monde* jusqu'en 1569, avec des supplémens par *Laurent Beverlinck*, jusqu'en 1611 ; Anvers, 1611, deux vol. in-folio, avec figures. Cet ouvrage est un des meilleurs

qu'on ait en ce genre, le style en est net et fort intelligible. *Opméer* a le plus souvent puisé dans les sources : tous ses ouvrages sont écrits en latin. Cet écrivain mourut à Delft en 1595, âgé de 69 ans.

OPORIN, (Jean) imprimeur de Basle, vit le jour en 1507. Il fut plus favorisé de la nature que de la fortune : obligé d'être maître d'école pour avoir du pain, il transcrivit des manuscrits, et se mit en état d'être correcteur d'imprimerie, et enfin imprimeur lui-même. Il enrichit la république des lettres de plusieurs ouvrages des Anciens, imprimés avec une exactitude scrupuleuse, et ornés de Tables très-amples. Il mourut le 6 juillet 1568, à 61 ans. Il fut inhumé dans la cathédrale de Basle près de son ami *Erasme*, dont il avoit publié les ouvrages, et près d'*Œcolampade* et de *Sébastien Munster*. *Oporin* s'étoit imposé dans sa jeunesse le joug du mariage. Sa première femme étoit une furie; la seconde étoit une prodigue; il eut le bonheur de les perdre, et il passa en paix le reste de ses jours avec deux autres femmes plus sages, qu'il épousa successivement. On a de lui : I. De savantes *Scolies* sur différens ouvrages de *Cicéron*. II. Des *Notes* pleines d'érudition sur quelques endroits de *Démosthènes*. III. L'édition de 38 *Poëtes Bucoliques*. *Conrad Gesner* a donné le catalogue des livres sortis des presses d'*Oporin*.

OPPÈDE, (Jean Meynier, baron d') premier président au parlement d'Aix, sa patrie, succéda dans cette place à *Chasseneux*, et joignit à sa charge la lieutenance générale de Provence et le commandement militaire en l'absence du comte *de Grignan*. Ce magistrat guerrier se signala par un zèle cruel. Le parlement d'Aix avoit ordonné le 18 novembre 1540, par un arrêt solennel, que toutes les maisons de Mérindol occupées par les hérétiques nommés *Vaudois*, seroient entièrement démolies, ainsi que les châteaux et les forts qui leur appartenoient. Dix-neuf des principaux habitans de ce bourg furent condamnés à périr par le feu. Les Vaudois effrayés députèrent vers le cardinal *Sadolet* évêque de Carpentras, prélat philosophe, qui les reçut avec bonté et intercéda pour eux. *François premier* touché par leurs représentations, leur pardonna, à condition qu'ils abjureroient leurs erreurs. On n'abjure guère par force ce qu'on a sucé avec le lait. (*Voyez* CHASSENEUX.) *D'Oppède*, irrité de l'opiniâtreté de ces esprits inflexibles, fit exécuter en 1545, l'arrêt dont on avoit suspendu l'exécution. Il falloit des troupes : *d'Oppède* et l'avocat général *Guerin*, s'étant fait une petite armée, fondirent sur les villages de Cadenet, de Pertuis, de la Mothe, de Saint-Martin, de Villelaure, de Lourmarin, de Genson, de Tremezines, de la Roque, de Cabrières, de Mérindol; tuèrent tout ce qu'ils rencontrèrent; brûlèrent les maisons, les granges, les moissons et les arbres. Les fugitifs furent poursuivis à la lueur de l'embrasement. Il ne restoit dans le bourg de Cabrières que 60 hommes et 30 femmes. Ils se rendent, sous la promesse qu'on épargnera leur vie; mais à peine se sont-ils rendus,



qu'on les massacre. Quelques femmes réfugiées dans une Eglise, en sont tirées par l'ordre de l'implacable *d'Oppède ;* il les enferme dans une grange, à laquelle il fait mettre le feu. « Lorsqu'elles se présentoient à la fenêtre pour se jeter en bas, dit le continuateur de *Fleury*, on les repoussoit avec des fourches, ou on les recevoit sur les pointes des hallebardes. Ceux qui se sauvèrent dans les montagnes ne furent pas plus heureux : la faim et les bêtes farouches les dévorèrent, parce qu'on leur coupa tous les chemins. On les assiégea, comme des lions dans un fort ; on défendit, sous peine de la vie, de leur donner aucuns alimens. Ces misérables députèrent vers *d'Oppède* pour obtenir de lui la permission d'abandonner leurs biens, et de se retirer la vie sauve dans les pays étrangers. Le baron *de la Garde*, quoique aussi cruel que l'autre, paroissoit fléchi ; mais le président lui répondit brusquement, qu'*il les vouloit tous prendre sans qu'aucun n'échappât, et les envoyer habiter les Enfers*. Huit cents personnes périrent dans cette action. On alla ensuite à la Coste, dont le seigneur avoit promis aux habitans qu'il ne leur seroit fait aucun dommage, pourvu qu'ils portassent leurs armes dans le château, et qu'ils abattissent les murailles de la ville en quatre endroits. Ces bonnes gens, trop crédules, firent ce qui leur étoit ordonné ; mais à l'arrivée du président, les fauboùrgs furent brûlés, la ville fut prise, et les habitans taillés en pièces, sans qu'il en restât un seul. Les femmes et les filles, qui pour se dérober à la première furie du soldat, s'étoient retirées dans un jardin proche le château, furent toutes violées et si cruellement traitées, que plusieurs moururent de faim ou de tristesse, ou des tourmens qu'on leur fit souffrir. Ceux qui étoient cachés dans Mussi ayant été enfin découverts, éprouvèrent le même sort que les autres ; et ceux qui erroient dans les forêts et sur les montagnes désertes, cherchoient plutôt la mort que la vie dans leur retraite, ayant perdu leurs biens, leurs femmes et leurs enfans. Il y eut vingt-deux bourgs ou villages saccagés ou brûlés. » (Et non quarante-quatre, comme le dit le continuataur du petit *Dictionnaire Historique* de *Ladvocat.*) Lorsque les flammes furent éteintes, la contrée, auparavant florissante et peuplée, fut un désert affreux où l'on ne voyoit que des cadavres. Le peu qui échappa, se sauva vers le Piémont. *François I* eut horreur de cette destruction atroce. L'arrêt, dont il avoit permis l'exécution, portoit seulement la mort de dix-neuf hérétiques : *d'Oppède* et *Guérin* en firent périr plus de quatre mille par le fer et par le feu, hommes, femmes et enfans. (*Voy.* I. GUÉRIN.) Les seigneurs dont les villages et les châteaux avoient été consumés par les flammes, demandèrent justice au roi, qui recommanda expressément à son fils *Henri II*, en mourant, de faire punir les auteurs de cette barbarie. L'affaire fut portée en 1551, au parlement de Paris. Jamais cause ne fut plus solennellement plaidée ; elle tint cinquante audiences consécutives. Le président *d'Oppède* parla avec tant de force, et fit agir tant de protecteurs, qu'il fut renvoyé

absous.

absous. Il toucha sur-tout beaucoup par son Plaidoyer, qui commençoit par ces mots : *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sanctâ*. Il tâcha de prouver qu'il n'avoit fait qu'exécuter les ordres de *François premier* contre les sectaires ; et que le roi avoit ordonné, qu'au cas qu'ils refusassent d'abjurer l'hérésie, on les exterminât comme Dieu avoit ordonné à *Saül* d'exterminer tous les Amalécites. C'est ainsi que cet homme dur et inflexible abusoit de l'Ecriture-Sainte pour autoriser ses horreurs. Mais les gens sages le soupçonnoient d'avoir des motifs personnels de haine contre les *Vaudois*. « Un de ses fermiers, dit M. *Garnier*, lui avoit dérobé le prix de sa terre, et s'étoit caché parmi eux. La comtesse *de Cental*, qui n'étoit devenue riche que parce qu'elle avoit peuplé ses terres d'habitations Vaudoises, avoit rejeté avec mépris l'offre de sa main. Ce ressentiment secret, qu'il se dissimuloit à lui-même, put bien le porter aux atrocités dont il se souilla. C'étoit d'ailleurs un homme d'une probité et d'une intégrité incorruptibles ; il exerça sa charge avec beaucoup d'honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1558. » Les écrivains Protestans, et après eux le président *de Thou* et *Dupleix*, disent que la Justice divine le punit de sa cruauté, en le faisant mourir dans des douleurs horribles. *Maimbourg* dit : « que la vraie cause de ses douleurs fut la trahison d'un opérateur Protestant, qui le sonda avec une sonde empoisonnée pour venger sa secte ; » mais il ne donne aucune preuve de ce fait. On a de lui une *Traduction* françoise de six *Triomphes* de *Pétrarque*.

OPPENORT, (Gilles-Marie) architecte, mort à Paris en 1730, est regardé par les connoisseurs comme un génie du premier ordre dans l'art qu'il a professé. Aucun maître n'a possédé dans un degré plus éminent, le dessin convenable à cet art. Le duc *d'Orléans* régent du royaume, juste estimateur des talens, lui donna la place de directeur général de ses bâtimens et jardins. *Oppenort* a laissé des *Dessins* dont M. *Huquier* artiste connoisseur, a gravé avec beaucoup de propreté et d'intelligence, une suite considérable.

OPPIEN, poëte Grec, natif d'Anazarbe ville de Cilicie, florissoit dans le deuxième siècle, sous le règne de l'empereur *Caracalla*. Ce poëte a composé plusieurs ouvrages où l'on remarque beaucoup d'érudition embellie par les charmes et la délicatesse de sa versification. Nous avons de lui cinq livres *de la Pêche* et quatre *de la Chasse*. L'empereur *Caracalla*, touché des beautés de sa poésie, lui fit donner un écu d'or pour chaque vers du *Cynegeticon* ou *Traité de la Chasse*. C'est de là que les vers d'*Oppien*, dit-on, furent appelés *Vers dorés*. Son portrait du cerf dans ce Poëme, est d'un grand peintre. Ce poëte fut moissonné par la peste dans sa patrie, au commencement du troisième siècle, à l'âge de 30 ans. Ses compatriotes firent graver sur son tombeau cette inscription : *Les Dieux ne se sont hâtés de rappeler* Oppien *à la fleur de l'âge, que parce qu'il avoit déjà surpassé les mortels*. Les meilleures éditions de ses Poëmes imprimés dès 1478, in-4°, sont celles de

Paris, chez *Vascosan* en 1549, remarquable par la beauté et l'exactitude; et de Leyde, 1597, in-8°, en grec et en latin, avec des notes de *Rittershuys*, pleines d'érudition. On a une Traduction en mauvais vers françois, par *Florent Chrétien*, du Poëme de la *Chasse*, 1575, in-4°; et en prose, par *Samuel Fermat*, à Paris, 1690, in-12. *Suidas*, dans son Dictionnaire grec, à l'article de la vie d'*Oppien*, assure que ce poëte avoit composé un Poëme en cinq livres, sur *la Chasse aux Oiseaux*; cet ouvrage n'est point parvenu jusques à nous. *Erasme Winding* a donné la paraphrase du sophiste *Eutecnius*, sur ce dernier Poëme d'*Oppien*, d'après un manuscrit du Vatican, publié à Copenhague en 1702, in-8.° —*Voyez* VERGÈCE.

OPPIUS, (Caïus) est auteur, selon quelques-uns, des *Commentaires sur les guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne* attribués à *Hirtius*. (Voyez *ce mot*.) On croit aussi qu'il a fait un *Traité des Hommes illustres*.

OPPORTUNE, (Sainte) abbesse de Montreuil dans le diocèse de Sées, étoit d'une famille illustre, et sœur de *St. Godegrand* évêque de ce siége. Elle mourut le 22 avril 770, après avoir passé sa vie dans les exercices de la pénitence.

OPS, (Mythol.) fille du *Ciel* et de *Vesta*, sœur et femme de *Saturne*; est la même que *Rhée* et *Cybèle*. *Cicéron* la prend pour la *Terre*, parce que c'est elle qui produit les choses nécessaires à la subsistance des hommes. *Voy.* CYBÈLE.

I. OPSOPÆUS, (Vincent) Allemand, écrivain du 16e siècle, dont nous avons en latin un Poëme bachique, intitulé : *De arte bibendi*, Francfort, 1578, in-8°, qui plut à ceux de sa nation.

II. OPSOPÆUS, (Jean) né à Breten dans le Palatinat, en 1556, fut correcteur de l'imprimerie de *Wechel*, qu'il suivit à Paris, et auquel il fut fort utile par ses connoissances. Son zèle pour les nouveaux hérétiques le fit mettre deux fois en prison. Il se consacra à la médecine, et il y fit de si grands progrès, qu'étant de retour en Allemagne, on lui donna une chaire de professeur en cette science à Heidelberg. Il y mourut en 1596, à 40 ans. Il avoit un frère nommé *Simon*, qui excella dans la pratique de l'art de guérir et qui comme lui brilloit dans la théorie. On a de *Jean* divers Traités d'*Hippocrate*, avec des traductions latines corrigées, et des remarques tirées de divers manuscrits. On lui doit encore le Recueil des *Oracles des Sybilles*, Paris, 1607, in-8.°

OPSTRAET, (Jean) né à Beringhen dans le pays de Liége, en 1651, professa d'abord la théologie à Louvain, ensuite au séminaire de Malines. L'archevêque de cette ville, instruit de son attachement à *Jansénius* et à *Quesnel*, le renvoya comme un homme qu'il croyoit dangereux. De retour à Louvain, il entra dans les querelles excitées par les écrits de *Steyaërt*, et fut banni par lettre de cachet, en 1704, de tous les états de *Philippe V*. Revenu à Louvain deux ans après, lorsque cette ville passa

sous la domination de l'empereur, il fut fait principal du collège de Faucon. Il mourut dans cet emploi, le 29 novembre 1720, à 69 ans. Ce savant avoit de l'esprit, de la lecture, et écrivoit assez bien en latin lorsqu'il le vouloit; mais souvent il s'accommodoit exprès au style plus précis et moins pur, des Scolastiques. Sa vie exemplaire et son désintéressement le rendirent le modèle des Jansénistes de Hollande, ainsi que ses lumières l'en avoient rendu l'oracle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en françois, recherchés avec avidité par les partisans de *Quesnel*. Les principaux sont : I. *Theses Theologicæ*, 1706. On y trouve, suivant le Lexicographe des *Livres Jansénistes*, cette plaisanterie basse et impie, « que les Messes pour les Morts servent bien plus au Réfectoire qu'au Purgatoire ; » mais c'est une calomnie. II. *Dissertation Théologique sur la manière d'administrer le Sacrement de Pénitence*, contre *Steyaërt*, in-12. III. *La vraie Doctrine touchant le Baptême laborieux*, trois volum. in-12, contre le même. IV. *Instructions Théologiques* pour les jeunes Théologiens. V. *Le bon Pasteur*, où l'on traite des devoirs des Pasteurs. Ce livre a été traduit en françois par *Hermant* curé de Maltot près Caen, en 2 vol. in-12. VI. *Le Théologien Chrétien*, mis en françois par *Saint-André de Beauchesne*, fils d'un président à mortier du parlement de Grenoble, et imprimé avec quelques retranchemens et quelques additions, à Paris, en 1723, sous ce titre : *Le Directeur d'un jeune Théologien*, in-12. VII. *Instructions Théologiques sur les Actes humains*, 3 vol. in-12. VIII. *Théologie Dogmatique, Morale, Pratique et Scolastique*, en 3 vol. in-12. IX. *Traité des lieux Théologiques*, en 3 vol. in-12. C'est un des plus estimés. X. *Dissertation Théologique sur la Conversion du Pécheur*. Ce livre a été traduit en françois, mais avec beaucoup de liberté, par l'abbé *de Natte* ; il a été imprimé plusieurs fois sous ce titre : *Idée de la Conversion du Pécheur*. La dernière édition françoise est de 1732, en deux vol. in-12, avec des additions qui ne sont pas du traducteur.

OPTAT, évêque de Milève, ville de Numidie en Afrique, sous l'empire de *Valentinien* et de *Valens*, a un nom célèbre dans l'Eglise, quoiqu'il n'y soit guère connu que par ses ouvrages : *St. Augustin*, *St. Jérôme*, *St. Fulgence* le citent avec éloge. « *Optat*, dit le premier, pourroit être une preuve de la vérité de l'Eglise Catholique, si elle s'appuyoit sur la vertu de ses ministres. » Nous n'avons d'*Optat* que *sept Livres du Schisme des Donatistes*, contre *Parménien* évêque de cette secte. Cet ouvrage est une marque de son érudition et de la netteté de son esprit. Son style est noble, véhément et serré. La meilleure édition de ce livre est celle du docteur *Dupin*, en 1700, in-folio. L'éditeur l'a enrichie de courtes notes au bas des pages, avec un recueil de tous les Actes des Conciles, des Lettres des évêques, des Edits des empereurs, et des Actes des martyrs, qui ont du rapport à l'histoire des Donatistes, disposés par ordre chronologique jus-

qu'au temps de *Grégoire le Grand*. On trouve à la tête une Préface savante et bien écrite, sur la vie, les Œuvres et les différentes éditions d'*Optat*. Avant celle de *Dupin*, on estimoit l'édition qu'en avoit donné *Gabriel Aubespine* avec des annotations, à Paris, en 1631, et celle de *le Prieur*, 1679.

ORANG-ZEB, *Voyez* AURÉNG-ZEB.

I. ORANGE, (Philibert de Châlons, prince d') né en 1502, quitta le service de *François I* en 1520, piqué de ce qu'à Fontainebleau le maréchal des logis de la cour, par ordre du roi, l'avoit délogé pour faire place à un ambassadeur de Pologne, et passa à celui de l'empereur. Il perdit par ce changement sa principauté d'Orange, que le roi fit saisir, ainsi que le gouvernement de Bretagne qu'il avoit eu dès le berceau. L'empereur l'en dédommagea en lui donnant la principauté de Melphes, le duché de Gravina, plusieurs autres terres en Italie et en Flandre, et l'ordre de la Toison d'or. Il fit ses premières armes à la reprise de Tournai sur les François en 1521, et commanda toute l'infanterie Espagnole au siége de Fontarabie en 1522. Ayant été fait prisonnier par *André Doria* en 1524, il fut envoyé à la tour de Bourges, où il resta jusqu'au traité de Madrid après la bataille de Pavie, par lequel l'empereur lui fit rendre sa principauté. Il fut général de l'armée impériale en 1527, prit Rome qu'il saccagea après la mort du connétable *de Bourbon*, et perdit la vie le 3 août 1530, dans un combat en Toscane près de Pistoie, où il commandoit les troupes de l'empereur contre les Florentins alors en guerre avec le pape. Il n'avoit pas encore atteint l'âge de vingt-huit ans, et il ne laissa qu'une fille, qui porta ses titres et ses biens dans la maison de *Nassau*.

II. ORANGE, *Voy.* CHARNACÉ. — NASSAU, — *et* GUILLAUME, n.° III.

ORANTES, (François) Cordelier Espagnol, mort en 1584, assista en qualité de théologien, au concile de Trente, où il prononça un savant *Discours* en 1562. Il fut ensuite confesseur de Don *Juan d'Autriche*, puis évêque d'Oviedo en 1581. On a de lui, en latin, un *Livre contre les Institutions de Calvin*, etc.

ORATOIRE D'ITALIE, (Les Pères de l') *Voyez* NÉRI. — *DE FRANCE*, *Voyez* BERULLE.

ORBAY, *Voyez* DORBAY.

ORBELLIS, (Nicolas de) Cordelier, natif d'Angers, mort en 1455, laissa un *Abrégé de Théologie selon la doctrine de Scot*, in-8.°

ORBIANA, (*Barbia*) impératrice Romaine, fut la troisième femme d'*Alexandre Sévère*. Ses médailles sont recherchées.

ORBILIUS, ancien et célèbre grammairien de Bénevent, parvint à un si grand âge, que l'on dit qu'il oublia tout ce qu'il savoit; et comme il ne savoit que des mots, il n'oublia pas grand-chose.

ORCAN, *Voyez* ORKAN.

ORCIDÈS, capitaine Hébrycien, combattit vaillamment contre les Argonautes descendant sur le rivage de sa patrie, et tua de sa main *Talaüs*.

ORCUS, (Mythol.) Dieu des Enfers, le même que *Pluton*, ainsi appelé du nom grec Ὄρκος, tombeau ou sépulcre. Les anciens donnoient ce nom à toutes les divinités de l'enfer, même à *Cerbère*. Il y avoit de ce nom un fleuve de Thessalie qui sortoit des marais du Styx, dont les eaux étoient si épaisses, qu'elles surnageoient comme de l'huile sur celles du fleuve Pénée, dans lequel elles se déchargeoient. Ce fleuve auroit bien pu donner une idée aux poëtes des demeures infernales.

ORDELAFFI, *Voyez* CIA.

ORDRIC VITAL, originaire d'Orléans, né en Angleterre en 1075, fut amené à l'âge de dix ans en Normandie, et fut élevé dans l'abbaye d'Ouche, (*Saint-Evroult*) après que son père, qui étoit prêtre et veuf, eut embrassé l'état monastique. Il en prit lui-même l'habit à onze ans, et quoiqu'il eût reçu le sous-diaconat dès 16 ans, il ne fut élevé au sacerdoce que dans sa 33ᵉ année. Il passa toute sa vie dans l'état de simple religieux, n'étant occupé que de ses devoirs et de l'étude. Il mourut après 1143. Nous lui devons une *Histoire Ecclésiastique* en 13 livres, que *Duchesne* a fait imprimer dans les *Historiæ Normannorum Scriptores*, Paris, 1619, in-fol. Cet ouvrage contient, parmi quantité de fables adoptées dans le siècle d'*Ordric*, beaucoup de faits très-intéressans qu'on ne trouveroit pas ailleurs, tant par rapport à la Normandie et à l'Angleterre, que par rapport à la France. Ce seroit un grand service rendu à la littérature, que de publier la nouvelle édition préparée par D. *Bessin*, que l'on conservoit à l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen.

OREGIUS, (Augustin) philosophe et théologien, né à Florence de parens pauvres, alla à Rome pour y faire ses études. On le plaça dans une petite pension bourgeoise, où il éprouva les mêmes sollicitations que le patriarche *Joseph*, et ne fut pas moins fidelle à son devoir. Il fuit de la maison de son hôtesse, et eut le courage de passer une nuit d'hiver dans la rue, sans habits. Le cardinal *Bellarmin* instruit de sa vertu, le fit élever dans un collége de pensionnaires de la première qualité à Rome. *Oregius* fut chargé par le cardinal *Barberin*, d'examiner quel étoit le sentiment d'*Aristote* sur l'immortalité de l'ame; et c'est pour ce sujet qu'il publia en 1631, son livre intitulé: *Aristotelis verâ de rationalis Animæ immortalitate Sententiâ*, in-4.° Enfin, ce cardinal étant devenu pape sous le nom d'*Urbain VIII*, l'honora de la pourpre en 1634, et lui donna l'archevêché de Bénevent où il mourut en 1635, à 58 ans. On a de sa plume, les Traités DE *Deo*, DE *Trinitate*, DE *Angelis*, DE *Opere sex dierum*; et d'autres Ouvrages imprimés à Rome en 1637 et en 1642, in-folio, par les soins de *Nicolas Oregius* son neveu. Le cardinal *Bellarmin* l'appeloit son *Théologien*, et le pape *Urbain VIII* son *Docteur*.

ORELLANA, (François) est, comme on le croit communé-

ment, le premier Européen qui a reconnu la rivière des Amazones. Il s'embarqua en 1539, assez près de Quito, sur la rivière de Coca, qui plus bas prend le nom de Napo. De celle-ci il tomba dans une autre plus grande, et se laissant aller sans autre guide que le courant, il arriva au Cap du Nord, sur la côte de la Guiane, après une navigation de près de 1800 lieues. *Orellana* périt dix ans après, avec trois vaisseaux qui lui avoient été confiés en Espagne, sans avoir pu retrouver l'embouchure de sa rivière. La rencontre qu'il fit en la descendant, de quelques femmes armées, dont un cacique Indien lui avoit dit de se défier, la fit nommer rivière des *Amazones*.

ORESME, (Nicolas) docteur de Sorbonne et grand maître du collége de Navarre, natif de Caen, fut précepteur de *Charles Cinq*, qui lui donna, en 1377, l'évêché de Lisieux. On l'avoit député à Avignon en 1363 vers le pape *Urbain V*, à qui il persuada de ne pas retourner à Rome. *Oresme*, de retour dans son diocèse, y fit fleurir la science et la piété. Les belles-lettres, la philosophie, la théologie et les bonnes œuvres, remplirent entièrement sa vie qu'il termina saintement en 1382. Ses ouvrages les plus connus sont : I. Un *Discours* contre les dérèglemens de la cour de Rome. II. Un Traité estimé, *De communicatione Idiomatum*. III. Un *Discours* contre le changement de la Monnoie. IV. Un Traité *De Antichristo*, imprimé dans le tome IXe de l'*Amplissima Collectio* du Père *Martenne* : il est plein de réflexions judicieuses. V. Sa *Traduction* de la *Morale* et de la *Politique d'Aristote*, qu'il entreprit ainsi que la suivante, par ordre du roi *Charles V*. VI. Celle du Traité de *Pétrarque*, des *Remèdes de l'une et de l'autre fortune*. On le fait auteur encore d'une *Traduction françoise de la Bible*, qui est également attribuée à *Raoul de Presle*, et à *Guyars des Moulins*.

ORESTE, roi de Mycènes, fils d'*Agamemnon* et de *Clytemnestre* : sa sœur *Electre*, craignant qu'*Egisthe*, qui avoit tué *Agamemnon* et déshonoré *Clytemnestre*, ne le fit mourir, l'envoya secrètement chez *Strophius* roi de Phocée, qui le fit élever avec son fils *Pylade* dont il devint dès-lors l'ami inséparable. Après y être resté douze ans, il revint à Argos avec quelques Phocéens envoyés par *Strophius*, qui avoient ordre d'annoncer la mort d'*Oreste* dans la ville. *Electre*, qui étoit du complot, l'introduisit avec les Phocéens chez sa mère *Clytemnestre* qu'il tua d'abord, et ensuite *Egisthe*, pour venger la mort de son père. De là passant en Epire dans le temple de Delphes, il y poignarda *Pyrrhus* au pied de l'autel où il alloit épouser *Hermione*, et voulut enlever cette princesse ; mais toujours agité des Furies depuis son parricide, l'Oracle lui ordonna d'aller dans la Tauride pour se purifier de ses crimes. Il partit accompagné de *Pylade* son intime ami, qui ne voulut jamais le quitter ; et lorsqu'ils furent arrivés, ils furent arrêtés par ordre de *Thoas* roi de cette contrée, pour être sacrifiés. *Oreste* ayant été désigné

pour l'être le premier, *Pylade* voulut inutilement prolonger la vie de son ami, en mourant à sa place; mais dans le moment qu'*Oreste* alloit recevoir le coup de couteau, *Iphigénie* sa sœur, prêtresse de *Diane*, le reconnut. Ils tuèrent *Thoas* et prirent la fuite. *Pylade* épousa *Iphigénie*, et *Oreste* eut *Hermione* dont il gouverna les états. Il mourut de la morsure d'une vipère, vers l'an 1144 avant J. C.

ORESTE, préfet d'Alexandrie, *Voyez* HYPATIE.

ORESTE, général Romain; *Voy.* II. NEPOS *et* II. GLYCÈRE.

ORESTE, tyran de Rome, *Voyez* AUGUSTULE *et* ODOACRE.

ORESTILLE, (Livie) d'une illustre famille Romaine, belle et pleine d'esprit, fut promise au sénateur *Calpurnius Pison*, qui, pour rendre la célébration de son hymen plus solennelle, y invita l'empereur *Caligula*. Celui-ci, charmé de la nouvelle épouse, l'emmena après le festin et l'épousa le jour même. Quelque temps après, il la répudia; et ayant appris qu'elle avoit reçu chez elle *Calpurnius*, il les exila l'un et l'autre dans des isles séparées et lointaines.

ORFANEL, (Hyacinthe) Dominicain Espagnol, né à Valence en 1578, fut brûlé vif dans sa mission du Japon, en 1622, à 44 ans. Il est auteur d'une *Histoire de la prédication de l'Evangile au Japon*, depuis 1602 jusqu'en 1621. Cet ouvrage exact et curieux fut imprimé à Madrid en 1633, in-4.°

ORGAGNA, (André de Cicioné) peintre, sculpteur et architecte, natif de Florence en 1329, mourut en 1389, âgé de 60 ans. C'est comme peintre qu'il s'est rendu recommandable: il avoit un génie facile, et ses talens auroient pu être plus considérables, si ce maître eût eu devant les yeux de plus beaux ouvrages que ceux qui existoient de son temps. C'est à Pise qu'il a le plus travaillé; il y a peint un *Jugement Universel*, dans lequel il a affecté de représenter ses amis dans la gloire du Paradis, et ses ennemis dans les flammes de l'Enfer.

ORGEMONT, (Pierre d') de Lagny-sur-Marne, conseiller au parlement de Paris, sous le roi *Philippe de Valois*, s'éleva par son mérite. Il devint successivement maître des requêtes de l'Hôtel, second président au même parlement, chancelier de Dauphiné, premier président, et enfin chancelier de France en 1373. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, suivant les actes anciens de la chambre des Comptes de Paris, il fut élu chancelier de France par voie de scrutin en présence du roi *Charles V*. Il exerça cette charge jusqu'au mois d'octobre 1380, que son grand âge l'obligea de remettre les sceaux au roi. Il mourut à Paris en 1389, avec une grande réputation d'intégrité. Sa postérité masculine finit à *François*, mort au siége de Chorges en 1587.

ORGEVILLE, *Voyez* MORAINVILLIERS.

ORIBASE DE PERGAME, disciple de *Zénon* de Chypre, et médecin de *Julien l'Apostat*, qui le fit questeur de Constantinople. Il fut exilé sous les empereurs suivans, et se fit estimer des Bar-

bares mêmes par sa vertu. On le rappela dans la suite. Il mourut au commencement du 5ᵉ siècle. On a de lui, un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Basle en 1557, en 3 vol. in-fol.; et dans les *Artis Medicæ Principes* d'*Etienne*, le plus estimé est son livre des *Collections*, entrepris à la prière de *Julien*. L'auteur avoit puisé, pour former ce recueil, dans *Galien* et dans les autres médecins. Il étoit en 72 livres, dont il ne nous reste plus que 17. Son *Anatomie* parut à Leyde en 1735, in-4.°

ORICELLARIUS, *Voy.* RUCCELLAI, n.° II.

* ORICHOVIUS, *Voyez* OKSZI.

ORIENTIUS, écrivain ecclésiastique et évêque d'Elvire en Espagne dans le 6ᵉ siècle, cultiva la morale et la poésie. Dans la *Bibliothèque des Pères* et dans le *Trésor* du P. *Martenne* on trouve de lui des *Avertissemens aux Fidelles*, en vers, dont la poésie foible est relevée par l'excellence des préceptes qu'il y donne.

ORIFICUS, *Voyez* AURIFICUS.

ORIFLAMME, *Voyez*, au sujet de cet étendard, *l'article de* LOUIS le Gros, *vers la fin.*

I. ORIGÈNE, naquit à Alexandrie, l'an 185 de J. C., et fut surnommé *Adamantinus* à cause de son assiduité infatigable au travail. Son père *Léonide*, l'éleva avec soin dans la religion Chrétienne et dans les sciences, et lui apprit de très-bonne heure l'Écriture-Sainte. *Origène* donna des preuves de la grandeur de son génie dès sa plus tendre jeunesse. *Clément Alexandrin* fut son maître. Son père ayant été dénoncé comme Chrétien et détenu dans les prisons, il l'exhorta à souffrir le martyre plutôt que de renoncer au Christianisme. A 18 ans il se trouva chargé du soin d'instruire les fidelles à Alexandrie. Les hommes et les femmes accouroient en foule à son école. La calomnie pouvoit l'attaquer; il crut lui fermer la bouche en se faisant eunuque, s'imaginant être autorisé à cette barbarie par un passage de l'Évangile. Après la mort de *Septime Sévère*, un des plus ardens persécuteurs du Christianisme, arrivée en 211, *Origène* alla à Rome, et s'y fit des admirateurs et des amis. De retour à Alexandrie, il y reprit ses leçons à la prière de *Démétrius* qui en étoit évêque. Une émeute qui survint dans cette ville, le fit retirer en secret dans la Palestine. Cette retraite l'exposa à la jalousie et au ressentiment de son évêque. Les prélats de la province l'engagèrent, à force d'instances, à expliquer en public les divines Écritures. *Démétrius* le trouva si mauvais, qu'il ne put s'empêcher d'en écrire aux évêques de Palestine, comme d'une nouveauté inouie. *Alexandre*, évêque de Jérusalem, et *Théoctiste de Césarée*, justifièrent hautement leur conduite. Ils alléguèrent, « que c'étoit une coutume ancienne et générale de voir des évêques se servir indifféremment de ceux qui avoient du talent et de la piété; et que c'étoit une espèce d'injustice de fermer la bouche à des gens à qui Dieu avoient accordé le don de la parole. » *Démétrius* insen-

sible à leurs raisons, rappela *Origène*, qui continua d'étonner les fidelles par ses lumières, par ses vertus, par ses veilles, ses jeûnes et son zèle. L'Achaïe se trouvant affligée de diverses hérésies, il y fut appelé peu de temps après. En passant à Césarée de Palestine, il fut ordonné prêtre par les évêques qui s'y trouvèrent. Ce fut là le commencement des persécutions qui empoisonnèrent sa vie, et celui des troubles de l'Égypte et des disputes qui déchirèrent si long-temps l'Église. *St. Alexandre* défendit *Origène*, qui vint reprendre à Alexandrie ses exercices ordinaires; mais *Démétrius* dont la réconciliation n'étoit que feinte, ayant assemblé deux Conciles, le déposa du sacerdoce, lui défendit d'enseigner dans Alexandrie, l'obligea d'en sortir et l'excommunia. Cette condamnation fut approuvée à Rome, ainsi que par presque tous les autres évêques : mais les Églises de la Palestine, de l'Arabie, de la Phénicie et de l'Achaïe, entretinrent toujours communion avec *Origène*. Cependant *Démétrius* écrivoit de tous côtés pour le rendre odieux. Ce fut sur la peinture qu'en fit cet évêque, que l'Eglise Romaine le condamna. *Origène* s'en plaignit à ses amis, désavoua les erreurs qu'on lui imputoit, et se retira à Césarée en Palestine. *Théoctiste* qui en étoit évêque, l'y reçut comme son maître, et lui confia le soin d'interpréter les Ecritures. Son persécuteur étant mort l'an 231, *Origène* jouit du repos et de la gloire qu'il méritoit. *Grégoire Thaumaturge* et *Athénodore* son frère se rendirent auprès de lui, et en apprirent les sciences humaines et les vérités sacrées. Une sanglante persécution s'étant allumée sous *Maximin* contre les Chrétiens, et particulièrement contre les prélats et les docteurs de l'Église, *Origène* demeura caché pendant deux ans. La paix fut rendue à l'Eglise par *Gordien*, l'an 237; *Origène* en profita pour faire un voyage en Grèce. Il demeura quelque temps à Athènes, et après être retourné à Césarée, il alla en Arabie à la prière des évêques de cette province. Leur motif étoit de retirer de l'erreur l'évêque de Bostres, nommé *Bérylle*, qui nioit que « Jésus-Christ eût eu aucune existence avant l'Incarnation, voulant qu'il n'eût commencé à être Dieu qu'en naissant de la Vierge. » *Origène* mania cette affaire avec une dextérité singulière. Il parla si éloquemment à *Bérylle* qu'il rétracta son erreur et qu'il remercia depuis *Origène*. Les évêques d'Arabie l'appelèrent ensuite à un Concile qu'ils tenoient contre certains hérétiques, qui assuroient que « la mort étoit commune au corps et à l'ame. » *Origène* y assista, et il traita la question avec tant de force, qu'il ramena au chemin de la vérité tous ceux qui s'en étoient écartés. Cette déférence des évêques pour *Origène*, sur un point qu'on croit être la principale de ses erreurs, l'en justifie pleinement. *Dèce* ayant succédé, l'an 249, à l'empereur *Philippe*, alluma une nouvelle persécution. *Origène* regardé comme la principale colonne de l'Eglise, fut mis en prison. On le chargea de chaînes; on lui mit au cou un carcan de fer et des entraves aux pieds; on lui fit souffrir plusieurs autres tourmens, et on le menaça sou-

vent du feu : mais on ne le fit pas mourir, dans l'espérance d'en abattre plusieurs par sa chûte. *Origène* épuisé par les tourmens et les austérités, mourut à Tyr, peu de temps après, l'an 254, dans sa 69e année. Peu d'auteurs ont autant travaillé que lui, peu d'hommes ont été autant admirés et aussi universellement estimés qu'il le fut pendant long-temps. Personne n'a été plus vivement attaqué et poursuivi avec plus chaleur, qu'il l'a été pendant sa vie et après sa mort. On peut dire qu'*Origène* mérita en partie ces divers traitemens. Qui n'auroit admiré un homme qui, dès sa plus tendre jeunesse, compta au nombre de ses disciples tout ce qu'il y avoit de savans parmi les Chrétiens et de philosophes parmi les Païens; qui, à peine sorti de l'enfance, fut jugé capable d'être mis à la tête de l'école célèbre d'Alexandrie, école qui sous lui devint celle du martyre ? Sa vertu ainsi que son génie fut si précoce, que *Léonide* son père alloit baiser sa poitrine lorsqu'il dormoit, comme le sanctuaire de l'Esprit divin. Un tel homme méritoit, sans doute, l'estime que tant d'illustres personnages conçurent pour lui. Mais il fut très-blâmable d'avoir voulu accommoder les vérités de la Religion avec les idées des Platoniciens. C'est sur-tout dans son livre des *Principes* contre les Hérétiques, qu'il expose un système tout fondé sur la philosophie de *Platon*, et dont le principe fondamental est que *toutes les peines sont médicinales*. Malgré cela on peut penser avantageusement de lui, puisqu'il ne proposoit ses opinions qu'en doutant, et que d'ailleurs, comme il s'en plaint lui-même, les Hérétiques de son temps avoient falsifié ses ouvrages. On lui a reproché sans raison, qu'il étoit favorable au Matérialisme. Il réfute expressément ceux qui croyoient que *Dieu étoit corporel*. Il dit que *Dieu n'est ni un corps, ni dans un corps;* qu'*il est une substance simple, intelligente, exempte de toute composition, qui, sous quelque rapport qu'on l'envisage, n'est qu'une ame, et la source de toutes les Intelligences. Si Dieu*, dit-il, *étoit un corps, comme tout corps est composé de matière, il faudroit aussi dire que Dieu est matériel ; et la matière étant essentiellement corruptible, il faudroit encore dire que Dieu est corruptible.* Peut-on croire qu'un homme tel qu'*Origène*, qui conduit le Matérialisme jusqu'à ces conséquences, puisse être incertain sur l'immortalité de l'Être suprême ? On ne s'est pas contenté de calomnier sa doctrine ; on a calomnié sa conduite. On a prétendu que pour sortir de prison, il fit semblant d'offrir de l'encens à l'idole *Sérapis* à Alexandrie ; mais c'est une imposture forgée par les ennemis de ce grand homme, et rapportée trop légèrement par *St. Epiphane*.... Ses ouvrages sont : I. Une *Exhortation au Martyre*, qu'il composa pour animer ceux qui étoient dans les fers avec lui. II. Des *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte.* Il est peut-être le premier qui l'ait expliquée toute entière. Les explications d'*Origène* étoient de trois sortes : des *Notes* abrégées sur les endroits difficiles : des *Commentaires* étendus, où il donnoit l'essor à son génie : et des *Homélies* au peuple, où il se bornoit aux expli-

cations morales, pour s'accommoder à la portée de ses auditeurs. Il nous reste une grande partie des Commentaires d'*Origène*; mais la plupart ne sont que des traductions fort libres. L'on y voit par-tout un grand fonds de doctrine et de piété. II travailla à une édition de l'Ecriture à six colonnes, qu'il intitula *Hexaples*. La première contenoit le Texte hébreu en lettres hébraïques; la seconde, le même Texte en lettres grecques, en faveur de ceux qui entendoient l'hébreu sans le savoir lire; la troisième renfermoit la version d'*Aquila*; la quatrième colonne, celle de *Symmaque*; la cinquième, celle des *Septante*; la sixième, celle de *Théodotion*. Il regardoit la version des Septante comme la plus authentique, et celle sur laquelle les autres devoient être corrigées. Les *Octaples* contenoient de plus deux Versions grecques, qui avoient été trouvées depuis peu, sans qu'on en connût les auteurs. *Origène* travailla à rendre l'édition des *Septante* suffisante pour ceux qui n'étoient point en état de se procurer l'édition à plusieurs colonnes. III. On avoit recueilli de lui plus de mille *Sermons*, dont il nous reste une grande partie. Ce sont des discours familiers qu'il prononçoit sur-le-champ; et des notaires écrivoient pendant qu'il parloit, par l'art des notes qui s'est perdu. Il avoit ordinairement sept secrétaires, uniquement occupés à écrire ce qu'il dictoit. IV. Son livre des *Principes*. Il l'intitula ainsi, parce qu'il prétendoit y établir des principes auxquels il faut s'en tenir sur les matières de la religion, et qui doivent servir d'introduction à la théologie. C'est, de tous les Ouvrages d'*Origène*, celui où il suit le plus le raisonnement humain et la philosophie de *Platon*. Nous ne l'avons que de la version de *Rufin*, qui déclare lui-même y avoir ajouté ce qui lui a plu, et en avoir ôté ce qui lui paroissoit contraire à la doctrine de l'Église, principalement touchant la Trinité. On ne laisse pas d'y trouver encore des principes pernicieux. V. Le *Traité* contre *Celse*. Cet ennemi de la Religion Chrétienne avoit publié contre elle son *Discours de vérités* qui étoit rempli d'injures et de calomnies. *Origène* n'a fait paroître dans aucun de ses écrits autant de science chrétienne et profane que dans celui-ci, ni employé tant de preuves fortes et solides. On le regarde comme l'Apologie du Christianisme la plus achevée et la mieux écrite que nous ayons dans l'antiquité. Le style en est beau, vif et pressant; les raisonnemens bien suivis et convaincans; et s'il y répète plusieurs fois les mêmes choses, c'est que les objections de *Celse* l'y obligeoient, et qu'il n'en vouloit laisser aucune sans les avoir entièrement détruites. *Origène* entreprit cette Réponse, à la sollicitation de son ami *Ambroise*. Il la commence en disant, « qu'il auroit peut-être été plus à propos d'imiter JÉSUS-CHRIST qui ne répondoit aux calomnies de ses ennemis que par la sainteté de sa vie et par la grandeur de ses miracles. » A peine *Origène* avoit-il été enlevé à l'Église, qu'il s'éleva des disputes sur son orthodoxie. Dans le 4ᵉ siècle, les Ariens se servirent de son autorité pour prouver leurs erreurs. *St. Athanase*, *St. Basile* et *St.*

Grégoire de Nazianze le défendirent, comme ayant parlé d'une manière orthodoxe sur la divinité du Fils. *St. Hilaire*, *Tite* de Bostes, *Dydyme* d'Alexandrie, *St. Ambroise*, *Eusèbe* de Verceil, et *St. Grégoire* de Nysse, ont cité ses ouvrages avec éloge : mais *Théodore* de Mopsueste, *Apollinaire* et *Césaire*, ne lui furent pas favorables; et *St. Basile* dit expressément (*De Spiritu Sancto*, chap. 20.) « qu'il n'a pas pensé sainement sur la divinité du Saint-Esprit. » Dans le même siècle où s'éleva la dispute sur l'orthodoxie d'*Origène*, *Jean* de Jérusalem et *Rufin* firent son Apologie, et *St. Chrysostôme* se joignit à eux. *St. Epiphane* et *St. Jérôme* au contraire l'attaquèrent vivement. *Théophile* d'Alexandrie persécuta les moines de Nitrie, qu'il accusa d'Origénisme, et qu'il condamna dans un Concile d'Alexandrie. Son jugement fut approuvé par le pape *Anastase I* et par la plupart des évêques d'Occident; mais *Origène* eut quantité de défenseurs en Orient. Dans le 6e siècle, l'empereur *Justinien* se déclara ennemi de sa mémoire, écrivit une lettre à *Mennas* contre sa doctrine, donna un Édit contre lui l'an 640, le fit condamner dans un concile tenu la même année à Constantinople, dont les Actes ont été recueillis avec ceux du cinquième Concile général. *Justinien* dans son édit expose les erreurs imputées à *Origène*, et les rapporte à six chefs. « 1.° *Sur la Trinité :* Le Père est plus grand que le Fils, le Fils que le Saint-Esprit, et le Saint-Esprit plus grand que tous les autres Esprits. Le Fils ne peut voir le Pere, ni le Saint-Esprit ne peut voir le Fils; et ce que nous sommes à l'égard du Fils, le Fils l'est à l'égard du Père. 2.° *Sur la Création :* La puissance de Dieu est bornée; et il n'a pu faire qu'un certain nombre d'Esprits et une certaine quantité de matière dont il pût disposer. Les genres et les espèces sont co-éternels à Dieu. Il y a eu et il y aura plusieurs Mondes; en sorte que Dieu n'a jamais été sans créatures. 3.° Les substances raisonnables n'ont jamais été attachées à leurs corps que pour être punies; et les Ames des hommes en particulier ont été d'abord des intelligences pures et saintes, qui s'étant dégoûtées de la contemplation divine et tournées au mal, ont été jetées dans des corps pour en recevoir la punition. 4.° Le Ciel, la Lune, les Étoiles et les Eaux qui sont sur les Cieux, sont animées et raisonnables. 5.° A la résurrection, les corps humains seront de figure ronde, comme la plus parfaite. 6.° La punition des méchans Hommes et des Démons finira, et ils seront rétablis dans leur premier état.... » On peut consulter sur les erreurs attribuées à *Origène* dont on a dit avec raison : *ubi benè, nil meliùs; ubi malè, nemo pejùs ;* I. Les *Vies* de *Tertullien* et d'*Origène*, par le sieur *de la Mothe*, (c'est-à-dire par *Thomas*, sieur *du Fossé*) imprimées à Paris en 1675. II. *Dupin*, dans sa *Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques*. III. *Dom Cellier*, Histoire *des Auteurs Sacrés et Ecclésiastiques*, tomes deux et trois, article PAMPHILE. IV. *Doucin*, Jesuite, *Histoire de l'Origénisme*. Le savant *Huet* a publié ce qui reste des Commentaires d'*Origène* sur le nouveau Testament, en grec

et en latin, 2 vol. in-folio, avec la *Vie d'Origène* et des notes estimées. Cet ouvrage fut imprimé à Rouen en 1668. On en a fait une seconde édition à Paris en 1679, et une troisième en Allemagne, en 1685. Dom *de Montfaucon* a donné les *Hexaples* en 1713, en 2 vol. in-fol. On a actuellement une édition complète des Œuvres d'*Origène*, en 4 vol. in-fol. Cette édition a été commencée par le P. *Charles de la Rue*, Bénédictin, mort en 1739, et continuée par Dom *Charles de la Rue*, son neveu, qui a donné le quatrième et dernier volume, à Paris, en 1759. *Voyez* I. Masius.

II. ORIGÈNE, dit *l'Impur*, étoit Égyptien. Il enseigna, vers l'an 290, que le *Mariage étoit de l'invention du Démon ;* qu'il étoit permis de suivre tout ce que la passion pouvoit suggérer de plus infame, afin que l'on empêchât la génération par telle voie que l'on pourroit inventer, même par les plus exécrables moyens. *L'Impur* eut des sectateurs, qui furent rejetés avec horreur par toutes les Eglises. Ils se perpétuèrent cependant jusqu'au 5[e] siècle. On ne sait quelle raison a eu le continuateur de *Ladvocat*, pour donner à cet hérétique le surnom d'*Empereur*, et pour taire cette bévue dans ses Errata périodiques.

III. ORIGÈNE, philosophe Platonicien, disciple et ami de *Porphyre*, étudia la philosophie sous *Ammonius*. Il avoit fait un *Panégyrique* de l'empereur *Gallien*, que nous n'avons plus.

ORIGNY, *Voy.* Dorigny.

ORIGNY, (Pierre-Adam d') mort le 9 septembre 1774, à Rheims sa patrie, entra de bonne heure au service. Une blessure qu'il reçut à l'attaque des lignes de Wissembourg en Allemagne, le contraignit de le quitter, après avoir obtenu une pension et la croix de Saint-Louis. Il s'adonna à l'étude de l'Histoire, et produisit *l'Egypte ancienne*, et la *Chronologie des Egyptiens*, l'une en 1762, l'autre en 1765, chacune en 2 vol. in-12. On y trouve des recherches laborieuses et importantes ; mais comme il tâche de faire valoir un système particulier, il avance bien des conjectures fausses et des idées insoutenables. Le savant M. *Paw* l'a quelquefois très-bien réfuté dans ses recherches sur les Egyptiens. *D'Origny* s'occupoit, quand il est mort, d'une *Histoire générale d'Egypte*, depuis sa fondation jusqu'à sa ruine entière.

ORIOL, (Pierre) Cordelier, natif de Verberie-sur-Oise en Picardie, enseigna la théologie à Paris avec tant de réputation qu'il fut surnommé *le Docteur éloquent*. Il devint provincial dans son ordre, puis archevêque d'Aix en 1321. Il vivoit encore en 1345. Quelques-uns ont prétendu qu'il fut cardinal. On a de lui, des *Commentaires* fort subtils *sur le Maître des Sentences*, Rome, 1595 et 1605, deux vol. in-folio; et un *Abrégé* de la Bible, intitulé : *Breviarium Bibliorum*, Paris, 1508 et 1685, in-8.°

ORIOL, *Voy.* Auriol.

ORIOLLE, (Pierre d') chancelier de France et seigneur de

dessous, n.° II. — Il eut un fils nommé *Charles : Voyez* ci-dessous, n.° III. — Le titre de *Duc d'Orléans* passa successivement à deux fils de *François premier*, dont le second fut *Henri II*... à *Gaston*, 3e fils de *Henri IV*: (*Voyez* GASTON, n.° III)... et enfin à un fils de *Louis XIII*, nommé *Philippe*, mort en 1701, qui eut *Philippe*. *Voyez* les deux PHILIPPES, nos XXI *et* XXII. — Le dernier fut père de *Louis* : *Voy.* ci-dessous, n.° IV. Son petit-fils a porté le titre de *Duc* d'*Orléans*.

II. ORLÉANS, (Louis DE FRANCE, duc d') comte de Valois, d'Ast, de Blois, etc., fils du roi *Charles V*, naquit en 1371, et eut beaucoup de part au gouvernement pendant le règne de *Charles VI* son frère. *Jean* duc de *Bourgogne*, oncle du roi, jaloux de l'autorité du duc *d'Orléans*, le fit assassiner à Paris le 23 novembre 1407 : (*Voyez* JEAN, n.° LXVII.) Le chef des assassins, nommé *Raoul d'Ocquetonville*, gentilhomme Normand, lui décharge d'abord un grand coup de sabre qui lui abat le poignet. Il crie qu'*il est le Duc d'Orléans*. On lui répond, que *c'est à lui-même qu'on en veut ;* et sur-le-champ la troupe des meurtriers fond sur lui et le perce de plusieurs coups, avec un de ses écuyers, qui avoit tâché de couvrir de son corps celui de son maître. Ainsi finit, à l'âge de 36 ans, un prince qui passoit pour le plus bel homme du royaume, le plus éloquent, le plus affable. Sa taille étoit majestueuse, son air noble et prévenant. Il avoit le talent de la parole, l'esprit vif et aisé, et aimoit la littérature et les gens de lettres. Il abusa un peu de ces heureuses dispositions. Il se livra aux plaisirs ; il écouta son ambition, et fut la victime de l'ambition d'un autre. Le meurtre du duc *d'Orléans* fut l'origine de la fameuse division, si fatale à la France, entre les maisons d'*Orléans* et de *Bourgogne*.

III. ORLÉANS, (Charles duc d') fils de *Louis* de France duc d'*Orléans*, et de *Valentine de Milan*, porta le titre de *Duc d'Angoulême* durant la vie de son père, qui périt victime de la trahison du duc de Bourgogne. *Charles* se trouva à la malheureuse bataille d'Azincourt en 1415, où il fut fait prisonnier. De retour en France, après avoir été retenu vingt-cinq ans en Angleterre, il entreprit la conquête du duché de Milan, qui lui appartenoit du chef de sa mère ; mais il ne put se rendre maître que du comté d'Ast : (*Voyez* II. SFORCE.) Ce prince aima les lettres, et les cultiva avec succès. On a de lui, un recueil de *Poésies*, dont plusieurs ont été insérées dans les *Annales Poétiques*, où l'on découvre un vrai talent. L'abbé *Sallier* de l'académie des Inscriptions, a donné une très-bonne *Notice* des ouvrages de ce prince ; et il dit avec raison que si le hasard les eût fait tomber entre les mains de *Despréaux*, ce dernier eût regardé *Charles d'Orléans*, plutôt que *Villon*, comme le restaurateur du Parnasse François. On trouve dans cette Notice une chanson que *Charles* fit pendant sa longue captivité en Angleterre.

Il

Il mourut à Amboise en 1465, laissant un fils, *Charles* duc *d'Angoulême*, qui épousa *Louise* de Savoie mère de *François Ier*, depuis roi de France, (*Voyez* II. FRANÇOIS.) et de *Marguerite de Valois*, depuis reine de Navarre. (*Voy.* VII. MARGUERITE *et* I. GAILLARD.) De *Marie de Clèves*, *Charles d'Orléans* eut, entr'autres enfans, *Louis* qui fut le roi LOUIS XII : *Voyez* ce mot, n.° XVII; *et* IV. JEANNE de France.

IV. ORLÉANS, (Louis duc d') premier prince du sang, né à Versailles le 4 août 1703, de *Philippe*, depuis régent du royaume, reçut de la nature un esprit pénétrant, propre à tout, et beaucoup d'ardeur pour l'étude. Sa jeunesse fut assez dissipée; mais après la mort de son père et celle de son épouse, il quitta le monde pour se consacrer entièrement aux exercices de la pénitence, aux œuvres de charité, et à l'étude de la religion et des sciences. En 1730 il prit un appartement à l'abbaye Sainte-Geneviève, et s'y fixa totalement en 1742. Il ne sortoit de sa retraite que pour se rendre à son conseil au Palais-Royal, ou pour aller visiter des hôpitaux et des églises. Marier des filles, doter des religieuses, procurer une éducation à des enfans, faire apprendre des métiers, fonder des colléges, répandre ses bienfaits sur les missions, sur les nouveaux établissemens : voilà les œuvres qui remplirent tous les instans de la vie de ce prince, jusqu'à sa mort, arrivée le 4 février 1752, à 48 ans et demi. La reine dit en apprenant cette triste nouvelle : *C'est un bienheureux qui laisse après lui beaucoup de malheureux.* Le duc *d'Orléans* cultiva toutes les sciences; il possédoit l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, le grec, l'Histoire sainte, les Pères de l'Église, l'Histoire universelle, la Géographie, la Botanique, la Chimie, l'Histoire naturelle, la Physique, la Peinture. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en manuscrit. Les principaux sont, suivant l'abbé *Ladvocat* de qui nous empruntons ces particularités : I. Des *Traductions littérales*, des *Paraphrases* et des *Commentaires* sur une partie de l'*Ancien Testament.* II. Une *Traduction* littérale des Pseaumes, faite sur l'hébreu, avec une paraphrase et des notes. Cet ouvrage est un des plus complets de ce pieux et savant prince. Il y travailloit encore pendant la maladie qui l'enleva, et il y mit la dernière main peu de temps avant sa mort. On y trouve des explications savantes et ingénieuses, et une critique saine et exacte. Il est accompagné d'un grand nombre de dissertations très-curieuses et remplies d'érudition, dans l'une desquelles il prouve clairement que « les notes grecques sur les Pseaumes, qui se trouvent dans la Chaîne du Père *Cordier* et qui portent le nom de *Théodore d'Héraclée*, sont de *Théodore de Mopsueste* » : découverte que ce prince éclairé a faite le premier, et qui est due à sa grande pénétration et à ses recherches. III. Plusieurs *Dissertations* contre les Juifs, pour servir de réfutation au fameux livre hébreu intitulé : *Le Bouclier de la Foi.* Le duc *d'Orléans* n'étant point satisfait de la

réfutation de ce livre par *Gousset*, entreprit lui-même de le réfuter ; mais il n'a point eu le temps d'achever cette réfutation, qui est beaucoup meilleure que celle de *Gousset*, et répond mieux aux difficultés des Juifs qu'il a examinées. IV. Une *Traduction littérale des Épîtres de St. Paul*, faite sur le grec, avec une paraphrase, des notes littérales et des réflexions de piété. V. Un *Traité contre les Spectacles.* VI. Une *Réfutation* solide du gros ouvrage françois intitulé : *Les Exaples.* VII. Plusieurs autres *Traités et Dissertations* curieuses sur différens sujets. Il ne voulut jamais, par modestie, faire imprimer aucun de ses écrits. —*Louis* PHILIPPE duc *d'Orléans* son fils, né le 12 mai 1725, mort le 18 novembre 1785, a été bien caractérisé dans les vers suivans :

> Que *Philippe* en effet mérite bien nos pleurs !
> Digne par ses vertus du sang qui le fit naître,
> Il sut être à la fois noble et simple en ses mœurs,
> Père, ami, citoyen, tendre époux et bon maître.

Ses bonnes actions, sur-tout dans les derniers temps de sa vie, rachetèrent les foiblesses de ses premières années. Un particulier qui avoit sa confiance visitoit, à sa prière, les prisons, pénétroit dans les tristes réduits de la misère, payoit les dettes des pères de famille détenus dans les liens, faisoit des pensions à des veuves, assuroit la subsistance des orphelins, secouroit de vieux soldats ou d'anciens officiers. Le secret cachoit tant de bienfaits.

ORLÉANS, (autres Princes et Princesses de la maison d') *Voyez* ANTOINETTE, DUNOIS, LONGUEVILLE, VALENTINE, *et au mot* PHILIPPE.

V. ORLÉANS, (Louis) *ou plutôt* DORLÉANS, avocat au parlement de Paris, se signala par son fanatisme. La Ligue le choisit pour son avocat, et le députa aux états, où il parla d'une manière emportée. De retour à Paris, il écrivit et il déclama contre *Henri IV.* Dans un Libelle publié en 1593, sous le titre d'*Expostulatio Ludovici Dorléans*, ce bon roi est appelé *fœtidum Satanæ stercus*. L'évêque de Senlis, *Rose*, mit de sa propre main des notes marginales à cet écrit en signe d'approbation ; le parlement l'obligea de les rétracter, et condamna l'ouvrage au feu. *Dorléans*, apprenant la conversion du roi, devint plus furieux et composa une autre Satire, qui fit universellement détester l'ouvrage et l'auteur. Ce malheureux, chassé de la capitale, n'y revint qu'après un exil de neuf années. Ses discours séditieux le firent arrêter et mettre à la Conciergerie. *Henri IV* par un excès de bonté, le fit sortir. Quand on eut représenté à ce grand prince que cet avocat avoit déclamé d'une manière injurieuse dans ses ouvrages contre la reine sa mère, et qu'on lui en eut lu quelques endroits, il s'écria : *Oh ! le méchant ! Mais il est revenu sur la foi de mon passe-port, je ne veux point qu'il soit maltraité : D'autant plus*, disoit-il encore, *qu'on ne devoit pas plus lui vouloir de mal et à ses semblables, qu'à des furieux quand ils frappent, et à des insensés quand ils*

se promènent tout nus.... *Dorléans* sortit donc de sa prison, et fit imprimer en 1604 un *Remerciment au Roi*, dans lequel il lui donna autant d'éloges qu'il lui avoit donné de malédictions. Ce misérable fanatique mourut à Paris en 1627 à 87 ans, laissant deux fils, l'un aveugle, l'autre condamné aux galères pour un homicide. On lui attribue la *Réponse des vrais Catholiques François, à l'Avertissement des Catholiques Anglois, de* Louis Dorléans, *pour l'exclusion du Roi de Navarre de la couronne de France*, 1588, vol. in-8° : libelle qu'il suppose avoir traduit du latin. L'auteur exhale sa haine en déclamations pleines d'amertume. Il y a dans ce libelle un grand nombre de faits calomnieux, en particulier contre *Louis de Bourbon* prince de *Condé*, chef des Calvinistes en France, qu'on accuse faussement d'avoir fait frapper une monnoie à son coin, où il prenoit le nom de *Louis XIII* roi de France. On a encore de lui : I. *Défense des Catholiques unis contre les Catholiques associés aux Réformés*, 1586, in-8.° II. *Premier et deuxième Avertissement des Catholiques Anglois*, 1590, in-8.° III. *Banquet du Comte d'Arète*, 1594, in-8° : autre Satire sanglante contre *Henri IV*. IV. *Discours sur les Ouvertures du Parlement*, au nombre de 29, pleins de traits grossièrement satiriques. V. Des *Commentaires* sur *Tacite* et *Sénèque*. C'est la sagesse commentée par la folie.

VI. ORLÉANS, (Pierre-Joseph d') Jésuite, né à Bourges en 1641. Après avoir professé les belles-lettres, il fut destiné par ses supérieurs au ministère de la chaire. S'étant ensuite consacré à l'Histoire, il travailla dans ce genre jusqu'à sa mort arrivée à Paris le 31 mars 1698, dans sa 57e année. Le P. *d'Orléans* parlant avec feu et avec esprit, et ayant eu des succès en littérature, étoit bien accueilli dans le grand monde. Il voulut un jour ramener *Ninon de Lenclos* à une vie plus réglée et à une foi plus ferme. Cette fille célèbre lui ayant dit qu'elle doutoit de bien des articles de notre religion, on a prétendu que le Jésuite lui avoit répondu : *Hé bien ! Mademoiselle, en attendant que vous soyez convaincue, offrez toujours à Dieu votre incrédulité*. Le Père *d'Orléans* ne fit pas sans doute une réponse si niaise; il lui dit vraisemblablement : *Priez Dieu d'éclairer votre incrédulité*. Mais la réponse ainsi rendue, n'auroit pas fourni au poëte *Rousseau* le sujet d'une épigramme... Les principaux ouvrages du Père *d'Orléans* sont : I. *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1693, 3 vol. in-4°, et 4 vol. in-12. Le P. *d'Orléans* avoit une imagination vive, noble et élevée : elle paroît dans plusieurs morceaux de cet ouvrage : mais sa diction est inégale et quelquefois incorrecte. D'ailleurs depuis le règne de *Henri VIII*, on sent qu'il est quelquefois plus déclamateur qu'historien. « Le P. *d'Orléans*, dit le sévère *Mably*, a prétendu faire une *Histoire des Révolutions d'Angleterre*. Au lieu de ne parler que des guerres que se faisoient les princes, il auroit dû faire connoître le gouvernement des Bretons, des Anglo-Saxons, des Danois et des Nor-

mands, parce que c'est de ces différentes constitutions que sont sortis, comme de leur foyer, les intérêts différens, les querelles, les troubles, les révolutions qui ont agité l'Angleterre. Oh ! le plaisant historien qui néglige de faire connoître la grande charte, et se contente de l'appeler l'écueil de l'autorité royale et la source des mouvemens qui agitèrent depuis les Anglois ! Il en faut convenir : le P. *d'Orléans* ne vouloit traiter que les changemens que la religion a soufferts depuis *Henri VIII*. Mais pourquoi ne donnoit-il pas à son ouvrage le titre qui lui convenoit ? Quand il est parvenu à cette époque, il entend mieux ce qu'il veut dire; il marche d'un pas plus ferme et plus rapide; et on le jugeroit digne d'écrire l'histoire, si les préjugés lui eussent permis de voir et de dire toujours la vérité. » On lit dans les Œuvres complètes de l'abbé *de Voisenon*, (dernière édition) une singulière anecdote sur l'auteur de cet ouvrage. « Le Père *d'Orléans* présenta ces *Révolutions* au Régent, qui frappé de la conformité du nom, crut que cela ne venoit pas en droiture. Il questionna le Jésuite, qui écarta ses soupçons en assurant que sa famille étoit d'une très-bonne noblesse d'Orléans. *N'en a-t-elle pas obligation à quelqu'un de mes ancêtres*, reprit le prince ? — *Monseigneur*, lui répliqua modestement le Père, *je sais que ma famille existoit long-temps avant que le Roi eût donné l'apanage au premier des Ducs d'Orléans.* » Cette anecdote est ou hasardée, ou mal énoncée, et elle présente un anachronisme d'autant plus évident, qu'on sait que *Philippe d'Orléans* ne fut nommé à la régence que 17 ans après la mort de l'auteur des *Révolutions d'Angleterre*. A moins que l'abbé *de Voisenon* n'ait voulu parler du père du Régent, ou qu'il n'ait cru dire que ce fut au prince depuis Régent, que le Jésuite présenta son ouvrage. II. *Histoire des Révolutions d'Espagne*, Paris, 1734, en 3 vol. in-4°, et 5 vol. in-12; avec la continuation par les Pères *Arthuis* et *Brumoi*. Cette Histoire est digne de la précédente à certains égards. Le style est en général élégant ; quelques portraits sont brillans et fidelles; les réflexions justes; les faits bien choisis. Peu d'historiens ont saisi comme ce Jésuite, ce qu'il y a de plus piquant et de plus intéressant dans chaque sujet. III. Une *Histoire* curieuse de deux conquérans Tartares, *Chunchi* et *Can-hi*, qui ont subjugué la Chine, in-8.° IV. *La Vie du Père Cotton*, Jésuite, in-12. Il a omis plusieurs traits, rapportés dans la Vie du même Jésuite par le P. *Rouvier*. V. Les *Vies du bienheureux* Louis *de Gonzague* et de quelques autres Jésuites, in-12. VI. La *Vie de Constance*, premier ministre du roi de Siam, in-12; elle est accusée d'infidélité, mais il a écrit sur les mémoires que lui fournirent les ambassadeurs envoyés par *Louis XIV*. VII Deux volumes de *Sermons*, in-12, qui, quoiqu'ils ne soient pas du premier mérite, offrent quelques traits éloquens; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on y trouve moins de chaleur que dans ses Histoires, quoique le genre de la chaire en comportât bien davantage. On remarque moins d'invention dans les plans, moins

d'art dans l'arrangement; la morale en est pesante, et le style négligé. La raison de cette différence est, qu'il cultivoit l'histoire par goût et la prédication par devoir.

ORLÉANS, (le Père d') *Voy.* CHÉRUBIN.

VII. ORLÉANS DE LA MOTTE, (Louis-François-Gabriel d') l'un des plus vertueux évêques du 18e siècle, naquit à Carpentras l'an 1683, d'une famille noble. Successivement chanoine théologal de l'église de cette ville, grand vicaire d'Arles, administrateur du diocèse de Senès, il fut nommé l'an 1733 évêque d'Amiens. Il ne dut cette dignité qu'à ses qualités personnelles; jamais en effet il n'avoit approché de la cour, et la capitale (chose peut-être unique dans ce siècle,) ne l'avoit pas vu une seule fois. Ses vertus se manifestèrent avec un nouvel éclat après sa promotion. La principale fut son humilité. *Les hommes*, disoit-il, *nous louent pour la moitié de notre devoir que nous faisons, et nous devons trembler pour l'autre moitié que nous ne faisons pas.* Vivant sans faste et comme un simple prêtre, à peine avoit-il les meubles nécessaires pour ses besoins. Il n'étoit que dépositaire de ses revenus, dont les pauvres étoient pour la plus grande partie, les usufruitiers. Dans les saisons les plus rudes, il rejetoit tout adoucissement. *L'aspérité des saisons*, selon lui, *est une espèce de Pénitence publique que Dieu impose aux hommes; il n'y a qu'une disposition anti-chrétienne qui peut seule chercher à en éviter les rigueurs.* Ses visites pastorales dans les campagnes, étoient pour lui une mission continuelle. Il prenoit plaisir à s'entretenir avec le peuple laborieux, qui, selon un auteur moderne, expie les crimes des grands. Ce digne évêque, accablé sous le poids des années et des infirmités, mourut à l'âge de 91 ans, le 10 juillet 1774. « Comme un nouveau *François de Sales*, il allioit à l'aménité du caractère la vivacité de l'esprit le plus aimable : bienfaisant, charitable comme lui, le plaisir de soulager les malheureux étoit un besoin pour son cœur : comme lui enfin, homme sans préjugés, prélat sans ambition, M. *d'Orléans de la Motte* fut tout à la fois le modèle des pasteurs, l'exemple de son clergé, l'apôtre de son diocèse, et les délices des gens de bien. » La gravité pastorale et l'austérité chrétienne n'avoient point étouffé en lui la plaisanterie honnête, et même piquante, que l'occasion faisoit briller pour un moment, comme une lueur rapide, sur sa bouche ingénue. Entre autres saillies vives qu'on lui attribue, nous rapporterons celle-ci. Une dame lui disoit un jour : *Mais, Monseigneur, passez-moi un peu de rouge. — Oui, Madame, je vous le permets, pourvu que vous n'en mettiez que sur une joue...* Des personnes accoutumées à venir chez lui, avoient pris l'habitude de se tourner le derrière vers la cheminée, après avoir relevé les basques de leur habit, pour se chauffer plus à leur aise. Cette habitude, si fort adoptée par nos petits-maîtres, parut indécente au prélat. *Je savois bien*, leur dit-il avec son air enjoué, *que les Picards avoient la tête chaude; mais je ne savois pas*

qu'ils eussent le derrière froid... Ses LETTRES *Spirituelles* ont été imprimées à Paris en 1777, en un vol. in-12. Elles renferment le double avantage de l'instruction et de l'agrément. Tout y respire la candeur, la droiture, le desir du bien, et sur-tout cette noble simplicité qui caractérisoit cet illustre évêque. L'abbé *Proyart* a publié sa vie en 1788, in-12.

ORLETON, *Voy.* V. ADAM.

ORME, *Voyez* LORME.

ORMÉA, (le Marquis *Ferreri* d') d'une famille noble de Mondovi, s'étant attaché à la jurisprudence et y ayant réussi, fut fait intendant de Suze, et ensuite général des finances du roi de Sardaigne *Victor-Amédée*. Envoyé ensuite à Rome, il termina les anciennes contestations du Saint-Siége avec la cour de Turin. La place de secrétaire des affaires internes fut la récompense de ce service important. Lorsque le roi *Victor* eut abdiqué la couronne, *Charles-Emmanuel* l'honora de l'ordre de l'Annonciade, lui confia le ministère des affaires étrangères, et le fit, en 1742, *Chancelier de robe et d'épée*. Le marquis *d'Orméa* mort depuis quelques années, méritoit toutes les dignités dont il étoit revêtu. Ce ministre infatigable dans le travail, d'un esprit pénétrant et d'une prudence consommée, étoit encore agréable dans la conversation, et avoit autant de majesté que d'agrément dans la figure. L'histoire doit dire le pour et le contre. *Condorcet*, dans une note sur le siècle de *Louis XV*, lui attribue les brouilleries qui éclatèrent entre le prince *Victor* et son fils *Charles-Emmanuel*. Il dit que *d'Orméa* rappelé de Rome, et placé dans le ministère, forma dès son arrivée le projet d'être le maître. « Il craignoit peu, ajoute-t-il, les autres ministres, qu'il parvint bientôt à rendre suspects ou inutiles. Mais le roi *Victor* étoit un obstacle à son ambition. » Dès-lors il le décria dans l'esprit de son fils, et la haine entre les deux monarques fut entretenue par lui avec tant de soin, qu'ils devinrent irréconciliables.

I. ORMESSON, (Olivier le *Fèvre* d') d'une famille illustre dans la robe, étoit fils d'*André le Fèvre d'Ormesson*, mort en 1665, doyen des conseillers au parlement de Paris. Il fut digne de son père par sa probité et ses talens, et fut regardé comme le magistrat le plus intègre de la cour de *Louis XIV*. Il résista avec fermeté, dit le président *Henaut*, aux ministres qui vouloient faire périr le surintendant *Fouquet*, dont il étoit chargé de rapporter le procès : (*Voyez* I. FOUQUET.) Ni les menaces, ni les promesses de la place de chancelier, ne purent lui faire suivre d'autre avis que celui que la vérité lui dictoit. *Louis XIV* n'oublia jamais cette belle action, et quand on lui présenta son petit-fils, il lui dit : *Je vous exhorte à être aussi honnête homme que le Rapporteur de M. Fouquet.* Il mourut le 4 novembre 1686.

II. ORMESSON, (André *le Fèvre* d') fils du précédent et de *Marie de Fourcy*, naquit en 1644. Il fut formé aux belles-lettres et à la connoissance du droit par le

célèbre abbé *Fleury*. Il fut successivement avocat du roi au Châtelet, conseiller au grand conseil, et maître des requêtes. La place de contrôleur général lui fut offerte, et il la refusa. Il n'accepta que l'intendance de Lyon. Il visita sa province avec soin, séjourna dans les plus petites villes et dans les villages. Il pénétra même dans des lieux où depuis 50 ans on n'avoit point vu d'intendant, uniquement pour y recevoir les plaintes des pauvres qui n'auroient pu l'aller trouver à Lyon. Accablé de travail et d'austérités, et d'ailleurs d'une complexion délicate, il succomba à l'âge de 40 ans, et mourut en 1684. Sa fille épousa depuis l'immortel chancelier *d'Aguesseau.*

III. ORMESSON, (Henri-François-de-Paule *le Fèvre* d') fils du précédent et d'*Eléonore le Maître*, naquit en 1681. Le duc *d'Orléans*, régent, le fit entrer dans le conseil de régence. Bientôt après il fut nommé plénipotentiaire du roi pour régler les limites de la Lorraine. Il fut successivement conseiller d'état, intendant des finances, et conseiller au conseil souverain des finances. Le trait suivant caractérise bien la candeur de son ame. Lorsque l'illustre *d'Aguesseau* fut exilé sous la régence, il se retira dans sa terre de Fresnes, où *d'Ormesson* son beau-frère alloit souvent partager sa solitude. M. le Régent, qui conservoit toujours à *d'Aguesseau* son estime et même son amitié, dit un jour en présence d'une partie de la cour, qu'*il vouloit avoir l'avis du Chancelier sur une affaire importante*. Tout le monde garda le silence, et trembla d'avoir aucune liaison avec un homme disgracié. *D'Ormesson* prit la parole, et offrit au Régent « de se charger de sa commission, parce qu'il partoit pour Fresnes en sortant du conseil... ». Les courtisans se regardoient les uns les autres, et murmuroient de cette imprudence. M. le Régent s'en apperçut, et après avoir dit à *d'Ormesson* qu'il lui donneroit volontiers ses dépêches, il se retourna et dit: *Messieurs, j'aime bien mieux cette noble franchise, que votre fausse prudence et votre dissimulation.* Ce magistrat mourut le 20 mars 1756.

IV. ORMESSON, (A. L. *le Fèvre* d') fils du précédent, remplit avec honneur la place de président au parlement de Paris. Ayant eu pendant quelque temps l'administration de la maison de Saint-Cyr, il avoit été dans le cas de travailler, pour cet objet, directement avec *Louis XVI*, et de s'en faire connoître. Après la retraite de M. *de Fleuri*, en 1783, du contrôle général, le ministre *de Vergennes* proposa pour le remplacer *le Fèvre d'Amécourt*, *Calonne* et *Foulon*. Le roi nomma *d'Ormesson*, et dit aussitôt: « Pour le coup, on ne dira pas que ce soit la cabale qui ait fait appeler celui-ci. » Le nouveau ministre jouissoit alors de cent mille livres de rente et de la considération générale; sa mère voulut l'empêcher d'accepter une place qui, dans les circonstances critiques où l'on se trouvoit, devenoit un fardeau, mais il répondit à tout: *Le roi le veut.* Il eut d'abord l'intention de refuser les émolumens de la

place, et il ne les accepta que lorsqu'on lui eut fait observer que son désintéressement pourroit paroître de l'orgueil et nuire aux intérêts de ses successeurs. Nommé député par la ville de Paris aux états généraux de 1789, il y parut doux, modéré, attaché à l'ordre, ennemi des nouveautés dangereuses. Bientôt après, le tribunal révolutionnaire le récompensa de son zèle et de ses services, en le condamnant à mort, le 1er floréal de l'an 2, comme conspirateur et ayant protesté contre l'autorité légitime. *D'Ormesson* étoit alors âgé de 42 ans; il avoit la vue basse, une figure agréable, un jugement sain, beaucoup de mémoire; il connoissoit les lois et en citoit à propos les dispositions, à l'appui de ses opinions. Sa famille prétendoit descendre de *St. François de Paule*, fondateur des Minimes, et d'après cette origine, elle n'avoit pour livrée que des habits bruns.

I. ORNANO, (Alphonse d') maréchal de France et colonel général des Corses qui servoient en France, étoit Corse lui-même. Il étoit fils du fameux *San-Pietro Bastelica*. (*Voyez* le premier mot.) Malgré la réputation que celui-ci s'étoit acquise par ses exploits, le nom de *Bastelica*, après la mort de sa femme, devint si odieux, qu'*Alphonse* son fils fut contraint de le quitter, pour prendre celui d'*Ornano*, nom de la famille de sa mère. Il fut envoyé à Lyon après le massacre du duc *de Guise*, pour se saisir du duc *de Mayenne*; mais au moment qu'il y entroit par une porte, le duc s'enfuit par une autre. C'est ce général qui disposa, en 1594, Grenoble, Valence et les autres villes du Dauphiné, à secouer le joug de la Ligue. *Lesdiguières* et lui avoient fait dans cette province une guerre opiniâtre aux Ligueurs. Ces deux héros étoient égaux en valeur, en âge, en mérite; mais cette égalité fit naître entre eux la jalousie, et il fallut que *Henri IV* les séparât. *D'Ornano* demeura lieutenant de roi en Dauphiné : *Lesdiguières* le fut en Provence; mais le premier eut sur le second l'avantage d'être fait maréchal de France en 1595, et *Lesdiguières* ne le devint qu'en 1608. *Alphonse d'Ornano* mourut le 2 janvier 1610, âgé de 62 ans, avec la réputation d'un grand homme de guerre, et plus encore avec celle d'avoir toujours chéri la vérité, et de n'avoir jamais craint de la dire en face aux rois.

II. ORNANO, (Jean-Baptiste d') fils aîné du précédent, gouverneur de *Gaston* de France, frère unique du roi *Louis XIII*, s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il sut à la fois corriger les mauvaises habitudes du jeune *Gaston* et gagner sa confiance. *D'Ornano* fut en grande considération jusqu'en 1624, qu'il suggéra à ce prince, qui n'avoit pas encore 16 ans, le desir d'entrer au conseil, afin d'y entrer lui-même. Il fut éloigné de la cour; néanmoins par les bons offices de la reine *Marie de Médicis*, qui craignoit que cet incident ne brouillât *Louis XIII* et *Gaston*, *d'Ornano* y fut rappelé et fait maréchal de France à la prière de son pupille, le 7 avril 1726; mais on ne fut pas long-temps à s'en repentir. A

peine d'*Ornano* eut-il ce qu'il souhaitoit, qu'il recommença ses menées; malheureuses intrigues, qui quelques mois après le conduisirent en prison, (*Voy.* ALIGRE.) et qui donnèrent occasion de lui faire faire son procès. Pendant qu'on y travailloit, il mourut à Vincennes le 9 novembre de la même année, à 45 ans, de poison selon quelques-uns, et selon d'autres d'une fièvre maligne et d'une rétention d'urine. C'étoit un maréchal de grace qui reçut le bâton sans avoir servi; il fut entre ses mains une marotte. Sa postérité s'éteignit en 1774.

ORNANO, (Vanina d') *Voy.* SAN-PIETRO.

ORNEVAL, *Voyez* DORNEVAL.

OROBIO, (Isaac) fameux Juif Espagnol, fut élevé dans la religion Judaïque par son père et par sa mère, quoiqu'ils fissent profession extérieure de la religion Catholique. Il étudia la philosophie scolastique à la mode d'Espagne, et y fit de si grands progrès qu'il fut fait lecteur en mathématiques dans l'université de Salamanque. *Orobio* s'appliqua ensuite à la médecine, et l'exerça même avec succès. Mais ayant été accusé de Judaïsme, il fut mis dans les prisons de l'Inquisition, où il souffrit pendant trois ans des tourmens horribles sans rien avouer. Sa liberté lui ayant été rendue, il passa en France et demeura quelque temps à Toulouse, exerçant la médecine et professant extérieurement la religion Catholique. *Orobio*, las de porter le masque, se retira à Amsterdam, quitta le nom de *D. Balthasar* qu'il avoit porté jusqu'alors, reçut la circoncision et mourut en 1687 dans l'indifférence de toutes les religions. Les trois petits écrits qu'il composa en latin, à l'occasion de la fameuse conférence qu'il eut avec *Philippe de Limborch* sur la religion Chrétienne, sont imprimés dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *Amica Collatio cum erudito Judæo*, Goude, 1687, in-4.° On a d'*Orobio*, *Certamen philosophicum adversùs Spinosam*, Amsterdam, 1684, in-4°, et d'autres ouvrages en manuscrit, qui marquent de l'érudition. Son caractère étoit doux et honnête.

ORODES, roi des Parthes, succéda à son frère *Mithridate*, auquel il ôta le trône et la vie. Les Romains lui ayant déclaré la guerre, il vainquit *Crassus*, l'an 53 avant J. C., prit l'enseigne des Romains, et fit un très-grand nombre de captifs. On ajoute qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de ce général Romain, pour lui reprocher son avarice insatiable, qui lui avoit fait commettre tant d'injustices et de sacriléges. Les Romains se vengèrent de la défaite de *Crassus*, sur *Pacore* fils d'*Orodes*, qui manqua d'en perdre l'esprit. Comme le monarque Parthe étoit alors vieux et hydropique, 30 enfans qu'il avoit eus de différentes femmes, le sollicitèrent pour avoir sa succession. *Phraate*, l'aîné de tous, l'emporta sur ses frères. C'étoit un monstre : il n'eut pas plutôt la couronne, qu'il voulut empoisonner celui qui la lui avoit donnée ; mais le poison, bien loin de lui être mortel, fit évacuer, dit-on, son hydropisie.

Alors l'indigne *Phraate* l'étrangla de ses propres mains, l'an 35 avant J. C. Ainsi mourut *Orodes*, après 50 ans de règne : prince illustre par son courage, s'il n'avoit souillé sa gloire par son ambition et sa cruauté.

OROMAZE, le Principe ou le Dieu du bien, selon *Zoroastre*, qui admettoit un autre Principe ou auteur du mal, nommé *Arimanes*. Ce législateur représentoit le *bon Principe* comme environné de feu ; c'est pourquoi il voulut qu'on entretînt un feu perpétuel en son honneur, et qu'on rendît un culte religieux au Soleil.

ORONCE FINÉ, *Voy.* FINÉ.

ORONOKO, *Voyez* BEHN.

OROSE, (Paul) prêtre de Tarragone en Catalogne, fut envoyé par deux évêques Espagnols, l'an 414, vers *St. Augustin*. Il demeura un an avec ce saint Docteur, et fit auprès de lui de grands progrès dans la science des Ecritures. Il alla de sa part en 1415, à Jérusalem pour consulter *St. Jérôme* sur l'origine de l'ame. A son retour il composa, par le conseil de l'illustre évêque d'Hippone, son *Histoire* en VII livres, depuis le commencement du monde, jusqu'à l'an 316 de J. C. Cet ouvrage, plus dogmatique qu'historique, plein d'inexactitudes et de bruits populaires, ne donne pas une grande idée de l'historien ; mais il pourra être utile à ceux qui le liront avec discernement. La première édition est de 1471, in-folio. Les meilleures sont celles de 1615, in-4° ; de 1738, publiée à Leyde par *Havercamp* ; et de 1767, in-4.° On a encore de lui : I. Une *Apologie* du *Libre-arbitre* contre *Pélage*. II. Une *Lettre* à *St. Augustin*, sur les erreurs des Priscillianites et des Origénistes.

ORPHANEL, *Voyez* ORFANEL.

ORPHÉE, (Mythol.) fils d'*Apollon* et de *Calliope*, [d'autres disent d'*Æagre* roi de Thrace, et de *Polymnie*,] jouoit si bien de la lyre, que les arbres et les rochers émus quittoient leurs places, les fleuves suspendoient leur cours, et les bêtes féroces s'attroupoient autour de lui pour l'entendre.

Sylvestres homines sacer interpresque deorum,
Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus ;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.
Hor. *Art. Poet.*

Euridyce sa femme, étant morte de la morsure d'un serpent le jour même de ses noces, en fuyant les poursuites d'*Aristée* ; *Orphée* descendit aux Enfers pour la redemander, et toucha tellement *Pluton*, *Proserpine* et toutes les Divinités infernales par les accords de sa lyre, qu'ils la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderoit pas derrière lui jusqu'à ce qu'il fût sorti des Enfers. Ne pouvant maîtriser son impatience, il se retourna pour voir si sa chère *Eurydice* le suivoit ; mais elle disparut aussitôt. Depuis ce malheur il renonça aux femmes. Son indifférence irrita si fort les *Bacchantes*, qu'elles se liguèrent contre lui, le mirent en pièces, et jetèrent sa tête dans l'Hèbre. Les Muses recueillirent ses membres disper-

sés, et leur rendirent les honneurs funèbres. Il fut métamorphosé en cygne par son père, et son instrument fut placé au nombre des constellations. On représente ordinairement *Orphée* une lyre ou un luth à la main. Nous avons sous son nom des *Hymnes* et d'autres *Pièces de Poésie*, dont la première édition est de Florence, 1500, in-4.° Les meilleures sont: Celle d'Utrecht, 1689, in-8°; *Cum notis Variorum*, Leipzig, 1764, in-8°: et dans les *Miscellanea Græcorum Carmina*, de *Maittaire*, Londres, 1722, in-4°; mais il est constant qu'elles sont supposées. Son *Poëme des Argonautes* est d'*Onomacrite*, qui vivoit du temps de *Pisistrate*. *Orphée* étoit-il un personnage imaginaire? c'est sur quoi les savans ont disputé. Il n'exista sans doute jamais d'*Orphée* tel que les poëtes l'ont imaginé, traînant après lui les arbres et les rochers, et pénétrant aux enfers à la faveur de ses chants harmonieux. Mais les témoignages d'*Homère*, d'*Hérodote*, d'*Hésiode*, de *Pindare*, d'*Euripide*, d'*Aristophane*, de *Platon*, d'*Isocrate*, de *Pausanias*, attestent assez qu'il a existé un personnage très-réel sous le nom d'*Orphée*, lequel se distingua comme poëte, musicien et fondateur de secte.

ORPHIREUS, *Voyez* S'GRAVESANDE.

ORRERY, *Voy.* BOYLE, n°s II *et* III.

I. ORSATO, (Sertorio) *Ursatus*, né à Padoue en 1617, d'une des premières familles de cette ville, fit paroître de bonne heure d'heureuses dispositions pour les lettres et les sciences. La poésie fut pour lui un amusement, et la recherche des antiquités et des inscriptions anciennes une occupation sérieuse. Sur la fin de ses jours, il fut chargé d'enseigner la physique dans l'université de Padoue, et il s'en acquitta avec beaucoup de succès. Le doge et le sénat de Venise voulurent bien agréer l'hommage de son *Histoire de Padoue*. En leur présentant cet ouvrage, il leur fit un long discours, pendant lequel il lui survint un besoin naturel qu'il maîtrisa, et qui lui causa une rétention d'urine dont il mourût le 3 juillet 1678, à 61 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages estimés, les uns en latin et les autres en italien. Les principaux de ceux qui sont en latin, sont: I. *Sertum philosophicum, ex variis Scientiæ naturalis floribus consertum*, 1635, in-4.° II. *Monumenta Patavina*, 1652, in-fol. III. *Commentarius de notis Romanorum*: ouvrage utile, et très-rare avant qu'on l'eût réimprimé à Paris en 1723, in-12. On le trouve aussi dans le tome XIe de *Grævius*. IV. *Prænomina, Cognomina et Agnomina antiquorum Romanorum*. V. *Deorum Dearumque Nomina et attributa*. VI. *Lucubrationes in quatuor Libros Meteororum Aristotelis*. VII. *Orationes et Carmina*. Voici les principaux de ceux qu'il a composés en italien. I. *Histoire de Padoue*, en deux parties, 1678, in-fol. II. *Marmi eruditi*, à Padoue, 1662 et 1719, in-4°; ouvrage curieux, aussi en deux parties. III. *Cronologia di Reggimenti di Padoua*, revue avec des notes, 1666, in-4.° IV. Des *Poésies Lyriques*, 1637, in-12. V. Des *Comédies*, et d'autres

Pièces de poésies, etc. L'académie des *Ricovrati* et d'autres compagnies littéraires l'avoient mis au nombre de leurs membres.

II. ORSATO, (Jean-Baptiste) habile médecin et antiquaire, né à Padoue en 1673, et mort en 1720, à 47 ans, cultiva les belles-lettres et la médecine avec un succès égal. On a de lui : I. *Dissertatio epistolaris de Lucernis antiquis.* II. Un petit Traité *De Sternis veterum.* III. *Dissertatio de Paterâ antiquorum.* Il règne dans ces ouvrages une profonde érudition.

I. ORSI, (Jean-Joseph) philosophe, né à Bologne en 1652; de *Mario Orsi* patrice de cette ville, étudia avec soin les belles-lettres, la philosophie, le droit et les mathématiques, et s'appliqua aussi à la poésie. Il avoit sur-tout du goût pour la morale. Sa maison étoit une espèce d'académie, où plusieurs gens de lettres se rassembloient régulièrement. Leurs conférences littéraires commençoient toujours par un repas, assaisonné du sel de l'esprit et de celui de l'enjouement. Le but de ces conférences étoit de comparer la morale des anciens philosophes avec celle des premiers écrivains Chrétiens. En 1712, il alla s'établir à Modène, et y continua ses exercices académiques. Il se signala sur-tout dans l'art des Sonnets Italiens. La netteté, la légèreté, le tour et la liaison des phrases formoient le caractère des siens. Il mourut en 1733, à 81 ans, après avoir été marié deux fois. Il avoit des sentimens de religion qui avoient un peu modéré son tempérament, naturellement bilieux et emporté. On a de lui : I. Des *Sonnets* ingénieux, des *Pastorales* et plusieurs *Pièces* de poésie. II. La *Défense* de quelques auteurs Italiens, entr'autres du *Tasse*, contre le P. *Bouhours*. III. Des *Lettres*. IV. La *Traduction* de la *Vie* du comte *Louis de Sales*, écrite en françois par le P. *Buffier* Jésuite. Nous avons dit qu'*Orsi* étoit d'un caractère fort vif, et sa vivacité paroît assez dans ses ouvrages polémiques. *Voy.* l'art. II. MAFFEY (Scipion), n.° III de ses ouvrages.

II. ORSI, (François-Joseph-Augustin) cardinal, né dans le duché de Toscane en 1692, prit l'habit de *Saint-Dominique*, et profita des leçons et des exemples des hommes pieux et savans que renfermoit cet ordre. Après avoir professé la théologie et rempli l'emploi de maître du sacré palais, il fut honoré de la pourpre Romaine par *Clément XIII*, en 1759. Son élévation ne changea rien au caractère de son ame simple, modeste, ni à celui de son esprit uniquement occupé de l'étude et du zèle pour la gloire de l'Église. Il est principalement connu par une *Histoire Ecclésiastique* en 20 vol. in-4° et in-8°, un peu prolixe, mais très-bien écrite en italien. Le XXe volume de ce savant ouvrage a été publié en 1761, année de la mort de cet illustre cardinal. Il contient la fin du 6e siècle, depuis l'an 587 jusqu'à l'an 600. On voit quelle auroit été l'étendue de ce livre, si l'auteur l'avoit poussé jusqu'à nos jours. Cet écrivain connoissoit les principaux auteurs François de l'Histoire Ecclésiastique, tels que *Fleury* et *Tillemont* : il a profité avec raison de leurs

ouvrages. Cette Histoire est continuée par le P. *Philippe-Ange Becchetti* du même ordre. Le tome XXI de cette continuation a paru à Rome en 1779, in-4°, et renferme l'Histoire de l'Église jusqu'à l'an 1179. On a encore de lui, *Infallibilitas act. Romani Pontificis*, 1741, 3 vol. in-4.°

ORSILOQUE, fils d'*Idoménée*, avoit suivi son père à la guerre de Troye avec les autres princes de la Grèce. S'étant opposé de toutes ses forces à ce qu'*Ulysse* n'eût aucune part au butin de cette ville, ce prince lui passa son épée à travers du corps et le tua. C'est aussi le nom d'un capitaine Troyen dont parle *Virgile*.

ORSINI, *Voy*. II. FULVIUS.

ORTE, (N... vicômte d') gouverneur de Baïonne pendant le vertige sanguinaire de la *Saint-Barthélemi*, se signala dans sa ville par la même fermeté généreuse et humaine que l'évêque *Hennuyer* dans Lisieux, que le président *Jannin* à Dijon, que le consul *Villars* à Nîmes, et quelques autres hommes sages en petit nombre. *Charles IX* avoit envoyé des ordres dans toutes les provinces pour exterminer les Huguenots. Tandis que la plupart des gouverneurs étoient assez féroces ou assez lâches pour obéir, *d'Orte* écrivit au roi ce billet, digne d'un Spartiate : « SIRE, j'ai communiqué la lettre de Votre Majesté à la garnison et aux habitans de cette ville. Je n'y ai trouvé que de braves soldats, de bons citoyens, et pas un bourreau. »

ORTELIUS, (Abraham) né à Anvers en 1527, se rendit habile dans les langues et dans les mathématiques, et sur-tout dans la géographie. Il fut surnommé *le Ptolomée de son temps*. *Juste Lipse* et la plupart des grands hommes du 16e siècle, eurent des liaisons de littérature et d'amitié avec ce savant. Il mourut à Anvers sans avoir été marié, le 26 juin 1598 à 72 ans. On a de lui d'excellens ouvrages de géographie. Les principaux sont : I. *Theatrum orbis Terrarum*, plusieurs fois imprimé, et augmenté par *Jean-Baptiste Vrientius* qui l'a publié en latin, espagnol et italien. *Michel Coignetus* en a donné un Abrégé. II. *Synonyma Geographia*, 1578, in-4° : cet ouvrage a été donné avec des additions sous le titre de *Thesaurus Geographicus*, 1578 et 1596, in-fol. III. *Aurei seculi Imago*, 1598, in-4.° C'est une description des mœurs et de la religion des Germains, avec des figures. IV. *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, par *Ortelius* et *Jean Viviane*, 1588, in-8° ; Iène 1684 ; avec les Opuscules de *Conrard Peutinger*. V. *Syntagma herbarum encomiasticum*, Anvers, 1614, in-4.° *Juste Lipse* lui a fait cette épitaphe :

Brevis terra cùm capit,
Qui ipse orbem terrarum cepit,
Stylo et tabulis illustravit,
Sed mente contempsit
Quâ cœlum et alta suspexit,
Constans adversùm spes aut metus :
Amicitiæ cultor, candore, fide, officiis ;
Quietis cultor, sine lite, uxore, prole ;
Vitam habuit quale alius votum.
Ut nunc quoque æterna ei quies sit,
Votis fave, lector.

I. ORTILZ, (Alphonse) né à Tolède au milieu du XVe siècle, mort vers 1530, s'appliqua à

l'étude des matières ecclésiastiques. Sa science et son mérite lui procurèrent un canonicat dans la métropole de sa patrie. Le cardinal *Ximenès* l'honora de sa confiance, et le chargea de rédiger l'Office Mosarabe : *Ortilz* s'en acquitta avec intelligence. Cet Office, que l'on croit composé par *St. Léandre* et *St. Isidore* son frère, fut d'abord appelé Gothique et ensuite Mosarabe. *Ximenès*, voulant perpétuer la mémoire de ce rite particulier qui étoit dans l'oubli, fit imprimer à Tolède, l'an 1500, le Missel de cet idiome, et en 1502 le Brévaire : ce sont deux petits vol. in-folio, très-rares. *Ortilz* en dirigea l'édition, et orna chacun de ses ouvrages d'une Préface aussi savante que curieuse. Il faut y joindre, pour la parfaite connoissance de cet Office : I. *Vie* de *Ximenès* avec l'*Histoire du Rite Mosarabe*, en espagnol, Tolède, 1604, in-4°, par *François* de *Roblès*. II. *Joannis Pinii Liturgia Mosarabica*, Romæ, 1716, deux vol. in-fol. III. Le *Bref Mosarabe*, par *Eugenio de Roblès*, Tolède, 1603, in-4°, de 23 feuillets : rare. Le *Missel Mosarabe* a été réimprimé à Rome, 1756, in-4.°

II. ORTILZ, (Blaise) parent et contemporain du précédent, chanoine de Tolède comme lui, fut aussi considéré pour ses lumières. Il s'est rendu célèbre par un ouvrage très-curieux et peu commun, dont voici le titre : *Descriptio summi Templi Toletani*, Toleti, in-8°, 1549. On trouve dans cette Description un détail intéressant de tout ce qui concerne la magnificence, les ornemens, les rites et les usages de cette Église fameuse. L'ouvrage est curieux, sur-tout pour la partie où l'auteur décrit la chapelle que le cardinal *Ximenès* fit bâtir tout auprès, et dans laquelle il fonda des chanoines et des clercs pour y célébrer journellement l'Office Mosarabe. On appeloit *Mosarabes* les Chrétiens, qui, en payant tribut, vivoient sous la domination des *Maures*, suivant leurs coutumes et leurs lois.

ORTUINUS GRATIUS, *Voyez* GRATIUS, n.° II.

ORVAL, *Voyez* MONTGAILLARD.

I. ORVILLE, *Voy.* I. LUILLIER.

II. ORVILLE, (Jacques-Philippe d') naquit à Amsterdam en 1696, d'une famille originaire de France. Son goût pour les belles-lettres se perfectionna dans différens voyages, en Angleterre, en Italie, en Allemagne et en France. Il fréquentoit par-tout les savans, visitoit les bibliothèques et les cabinets d'antiquités et de médailles, et formoit des liaisons avec tous les hommes célèbres dans la république des lettres. De retour dans sa patrie, il obtint, en 1730, la chaire d'histoire, d'éloquence et de langue grecque, à Amsterdam. Il remplit cette place avec la plus haute réputation, jusqu'en 1742, qu'il s'en démit volontairement pour se livrer entièrement à l'étude, et pour travailler avec plus de loisir aux différens ouvrages qu'il avoit commencés. Ce savant mourut en 1751, à 55 ans. On a de lui : I. *Observationes miscellaneæ novæ*, ouvrage d'une profonde

Érudition et d'une critique exacte. Ces observations avoient été commencées par de savans Anglois. Elles furent continuées par *Burmann* et d'*Orville*, qui en publia dix volumes avec son collègue, et quatre autres après que la mort le lui eut enlevé. On trouve dans ce recueil quelques ouvrages qui ne sont que de lui ; parmi lesquels on distingue sa *Dissertation sur l'antiquité de l'isle de Délos*, et ses *Remarques* sur le Roman grec de *Chariton* d'Aphrodise. II. *Critica Vannus in inanes Joannis Cornelii Pavonis paleas, etc.* C'est un ouvrage aussi savant que satirique contre M. *de Paaw*, littérateur d'Utrecht. Après sa mort, M. *Burmann* a donné ses Observations sur la Sicile, sous le titre de *Sicula*, Amsterdam, 1764, vol. in-folio.

III. ORVILLE, (Pierre d') frère du précédent ; mort en 1739, cultiva à la fois l'art d'*Apollon* et celui de *Mercure*: il fut commerçant, et fit des vers avec succès. On a de lui des *Poésies*. — Un *Nicolas-Philippe d'*ORVILLE, parent des précédens, est auteur d'un recueil de dissertations chrétiennes, morales et historiques, composées sous le nom de *Pulcherie*. Cet ouvrage manuscrit, en dix vol. in-folio, est indiqué dans le Catalogue des manuscrits de *Milsoneau*, publié à Paris en 1770.

IV. ORVILLE, (N. Valois d') fils d'un trésorier de France, de Rouen, naquit à Paris et y est mort vers 1766. Il est auteur d'une foule de pièces de théâtre, soit seul, soit en société avec *Laffichard* et *Favart*. Les plus connues sont : *les Souhaits*, *l'Ecole des Veuves*, *l'Ecole de Salerne*, *les Talens comiques*, *la Fontaine de Sapience*. Ces pièces n'ont pas été imprimées, et ce n'est pas une grande perte pour le public.

OSBORN, (François) écrivain Anglois, mort en 1659 à Nether-Worton, prit le parti du parlement durant les guerres civiles, et eut divers emplois sous *Cromwell*. On a de lui, des *Avis à un Fils*, 2 vol. in-8°, 1656 et 1658, et d'autres ouvrages en anglois.

I. OSÉE, fils de *Béeri*, un des XII petits Prophètes, et le plus ancien de ceux qui prophétisèrent sous *Jéroboam II*, roi d'Israël, et sous *Ozias*, *Joathan*, *Achaz* et *Ezéchias*, rois de Juda, l'an 800 avant Jésus-Christ. Il fut choisi de Dieu pour annoncer ses jugemens aux dix Tribus d'Israël, et il le fit par des paroles et des actions prophétiques. Lorsque le Seigneur commença à parler à *Osée*, il lui commanda de prendre pour femme une prostituée, et d'en avoir des enfans. C'étoit pour figurer l'infidelle maison d'*Israël*, qui avoit quitté le vrai Dieu pour se prostituer au culte des idoles. *Osée* épousa donc *Gomer*, (*Voy.* ce mot) fille de *Debelaïm*, dont il eut trois enfans, auxquels il donna des noms qui signifioient ce qui devoit arriver au royaume d'Israël. Le commandement fait à *Osée* a paru si extraordinaire à plusieurs interprètes, qu'ils ont cru que ce n'étoit qu'une parabole, et que cet ordre s'étoit passé en vision. Mais *St. Augustin* l'explique comme un mariage réel avec une femme qui avoit d'abord vécu dans le dé-

sordre, mais qui depuis son mariage s'étoit retirée de tout mauvais commerce. La prophétie d'*Osée* est divisée en quatre chapitres. Il y représente la Synagogue répudiée, prédit sa ruine et la vocation des Gentils ; il parle fortement contre les désordres qui régnoient alors dans le royaume des dix Tribus. Il s'élève aussi fortement contre les déréglemens de Juda, et annonce la venue de *Sennacherib* et la captivité du peuple. Il finit par tracer admirablement les caractères de la fausse et de la véritable conversion. Le style de ce prophète est pathétique et plein de sentences courtes et vives, très-éloquent en plusieurs endroits, mais quelquefois obscur par l'ignorance où nous sommes de l'histoire de son temps.

II. OSÉE, fils d'*Ela*, ayant conspiré contre *Phacée* roi d'Israël, le tua et s'empara de son royaume ; mais il n'en jouit pleinement que neuf ans après l'assassinat de ce prince. *Salmanasar* roi d'Assyrie, dont *Osée* étoit tributaire, ayant appris qu'il pensoit à se révolter, et que pour s'affranchir de ce tribut il avoit fait alliance avec *Sua* roi d'Égypte, vint fondre sur Israël. Il ravagea tout le pays, et le remplit de carnage, de désolation et de larmes. *Osée* se renferma dans Samarie ; mais il y fut bientôt assiégé par le monarque Assyrien, qui, après trois ans d'un siége où la famine et la mortalité se firent cruellement sentir, prit la ville, massacra tous ses habitans, et la réduisit en un monceau de pierres. *Osée* fut pris, chargé de chaînes, et envoyé en prison. Les Israélites furent transférés en Assyrie, à Hala et à Habor, ville du pays des Mèdes, près de la rivière de Gozan, où ils furent dispersés parmi des nations barbares et idolâtres, sans espérance de réunion. C'est ainsi que finit le royaume d'Israël, l'an 721 avant Jésus-Christ, 250 ans après sa séparation de celui de Juda.

I. OSIANDER, (André) né en Bavière l'an 1498, apprit les langues et la théologie à Wirtemberg et à Nuremberg, et fut l'un des premiers disciples de *Luther*. Il devint ensuite professeur et ministre de l'université de Konigsberg. Il se signala parmi les Luthériens par une opinion nouvelle sur la *Justification*. Il ne vouloit pas, comme les autres Protestans, qu'elle se fît par l'imputation de la justice de Jésus-Christ, mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos ames. Il se fondoit sur ces paroles, souvent répétées dans *Isaïe* et dans *Jérémie : Le Seigneur est votre justice*. Selon *Osiander*, de même que nous vivons par la vie substantielle de Dieu, et que nous aimons par l'amour essentiel qu'il a pour lui-même ; nous sommes justes par la justice essentielle qui nous est communiquée ; et par la substance du Verbe incarné, qui est en nous par la foi, par la parole et par les Sacremens. Dès le temps qu'on dressa la Confession d'Augsbourg, il avoit fait les derniers efforts pour faire embrasser cette doctrine par tout le parti, et il la soutint avec une audace extrême à la face de *Luther*, dans l'assemblée de Smalkade. On fut étonné de sa témérité ; mais

comme

comme on craignoit de faire éclater de nouvelles divisions dans le parti où il tenoit un rang considérable par son savoir, on le toléra. Il avoit un talent particulier pour divertir *Luther*. Il faisoit le plaisant à table, et y disoit de bons mots souvent très-indécens. *Calvin* dit que toutes les fois qu'*Osiander* trouvoit le vin bon, il en faisoit l'éloge, en lui appliquant cette parole que Dieu disoit de lui même : *Je suis celui qui suis*, Ego sum qui sum ; ou ces autres mots : *Voici le Fils de Dieu vivant*. Il ne fut pas plutôt en Prusse, qu'il mit en feu l'université de Konigsberg par sa nouvelle doctrine sur la Justification. Cet homme turbulent mourut le 17 octobre 1552, à 54 ans. Son caractère emporté ressembloit à celui de *Luther*, auquel il plaisoit beaucoup. Il traitoit d'*ânes* tous les théologiens qui n'étoient pas de son avis, et il disoit orgueilleusement qu'*ils n'étoient pas dignes de décrotter ses souliers*. Ses principaux ouvrages sont : I. *Harmonia Evangelica*, in-folio. II. *Epistola ad* Zwinglium *de Eucharistiâ*. III. *Dissertationes duæ, de Lege et Evangelio et Justificatione*. IV. *Liber de imagine Dei, quid sit*.

II. OSIANDER, (Luc) fils du précédent, fut comme lui ministre Luthérien, et hérita de son savoir et de son orgueil. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Commentaires* sur la Bible, en latin. II. Des *Institutions de la Religion Chrétienne*. III. Un *Abrégé* en latin *des Centuriateurs de Magdebourg*, 1592 et 1604, in-4.° IV. *Enchiridia controversiarum Religionis cum Pontificiis, Calvinianis et Anabaptistis*, à Tubinge, 1605, in-8.° Il mourut en 1604. — Il faut le distinguer de *Luc* Osiander, chancelier de l'université de Tubinge, mort en 1638 à 68 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, entre autres : I. *Justa Defensio de quatuor quæstionibus quoad omnipræsentiam humanæ* Christi *naturæ*. II. *Disputatio de omnipræsentiâ* Chriti *hominis*. III. Des *Oraisons funèbres* en latin. IV. *De Baptismo*. V. *De regimine Ecclesiast*. VI. *De viribus liberi Arbitrii*, etc.

III. OSIANDER, (André) petit-fils du disciple de *Luther*, fut ministre et professeur de théologie à Wirtemberg. On a de lui : I. Une *Edition* de la Bible avec des observations. II. *Assertiones de conciliis*. III. *Disputatio in Librum Concordiæ*. IV. *Papa non Papa*, seu *Papæ et Papicolarum Lutherana Confessio*, in-8.° Tub. 1599. V. *Responsa ad Analysin Gregorii de Valentiâ, de Ecclesiâ*, etc. Il mourut en 1617, à 54 ans.

IV. OSIANDER, (Jean-Adam) théologien de Tubinge, mort en 1697, tint la plume d'une main infatigable. On a de lui : I. Des *Observations* latines sur le livre de Grotius *De jure Belli et Pacis*. II. *Commentaria in Pentateuchum, Josue, Judices, Ruth, et duos libros Samuelis*, trois vol. in-folio. III. *De Jubilæo Hebræorum, Gentium et Christianorum*. IV. *De Asylis Hebræorum, Gentilium et Christianorum*, dans le tome VI du *Trésor* de *Gronovius*. V. *Specimen Jansenismi*. VI. *Theologia casualis*,

de Magid, Tubinge, 1687, in-4°, etc.

OSIAS, *Voyez* AZARIAS.

OSIO, *Voyez* OSIUS, n.° II.

OSIRIS, (Myth.) fils de *Jupiter* et de *Niobé*, régna sur les Argiens; puis ayant cédé son royaume à son frère *Egialée*, il voyagea en Égypte dont il se rendit maître. Il épousa ensuite *Io* ou *Isis*. Ils établirent d'excellentes lois parmi les Égyptiens, et y introduisirent les arts utiles. *Tibulle* regarde *Osiris* comme l'inventeur de la charrue :

Primus aratra manu solerti fecit Osiris,
Et teneram ferro sollicitavit humum.

Les Égyptiens l'adoroient sous divers noms, comme *Apis*, *Serapis*, et sous les noms de tous les autres Dieux. Les symboles ou les marques par lesquelles on désignoit *Osiris*, sont une mître ou bonnet pointu et un fouet à la main. Quelquefois, au lieu d'un bonnet on lui mettoit sur la tête un globe, ou une trompe d'éléphant, ou de grands feuillages. Assez souvent, au lieu d'une tête d'homme on lui donnoit une tête d'épervier, avec une croix ou un T attaché à sa main par le moyen d'un anneau. *Voyez* MEZRAÏM.

I. OSIUS, évêque de Cordoue en 295, étoit né en Espagne l'an 257. Il eut la gloire de confesser Jésus-Christ, sous l'empereur *Maximien-Hercule* qui le trouva inébranlable. La pureté de ses mœurs et de sa foi lui concilia l'estime et la confiance du grand *Constantin*, qui le consulta dans toutes les affaires ecclésiastiques. *Osius* profita de son crédit auprès de ce prince, pour l'engager à convoquer le concile de Nicée l'an 325, auquel il présida, et dont il dressa le *Symbole*. L'empereur *Constance* ne respecta pas moins que son père cet illustre confesseur : ce fut à sa prière qu'il convoqua le concile de Sardique en 347. Mais ce prince s'étant laissé prévenir par les Ariens et les Donatistes, il devint l'ennemi déclaré de celui dont il avoit été jusqu'alors l'admirateur. Il le fit venir à Milan où il résidoit, pour l'engager à favoriser l'Arianisme. *Osius* reprocha avec force à l'empereur son penchant pour cette secte, et obtint la permission de renoncer à son Église. Les Ariens en firent des plaintes à *Constance*, qui écrivit à ce respectable prélat des lettres menaçantes, pour le porter à condamner *St. Athanase*. *Osius* lui répondit par une lettre, qui est un chef-d'œuvre de la magnanimité épiscopale. « J'ai confessé dit-il, JÉSUS-CHRIST dans la persécution que *Maximien* votre aïeul excita contre l'Église ; si vous voulez la renouveler, vous me trouverez prêt à tout souffrir, plutôt que de trahir la vérité et de consentir à la condamnation d'un innocent. Je ne suis ébranlé ni par vos lettres, ni par vos menaces. Ne vous mêlez pas, ajouta-t-il, des affaires ecclésiastiques ; ne commandez point sur ces matières, mais apprenez plutôt de nous ce que vous devez savoir. Dieu vous a confié l'empire, et à nous ce qui regarde l'Église. Comme celui qui entreprend sur votre gouvernement, viole la loi divine craignez aussi, à votre tour, qu'en vous arrogeant la con-

-noissance des affaires de l'Église, vous ne vous rendiez coupable d'un grand crime. Il est écrit : *Rendez à César ce qui est à César ; et à Dieu ce qui est à Dieu.* Il ne nous est pas permis d'usurper l'empire de la terre, ni à vous, Seigneur, de vous attribuer aucun pouvoir sur les choses saintes. » L'empereur, nullement touché de ce langage, le fit encore venir à Sirmich, où il le tint un an comme en exil, sans respect pour son âge qui étoit de cent ans. Les prières ne produisant rien sur lui, on eut recours aux menaces, et des menaces on en vint aux coups. Cet illustre vieillard accablé sous le poids des tourmens et de l'âge, signa la Confession de foi dressée par *Potamius*, *Ursace* et *Valens*, au second concile de Sirmich l'an 357. Exemple encore moins étonnant qu'effrayant de la fragilité humaine, contre laquelle la plus solide vertu ne doit jamais nous rassurer. Dès qu'il eut acquiescé à ce qu'on prétendoit, il obtint la liberté de retourner en Espagne, où il mourut bientôt après, mais en pénitent et dans la communion de l'église, comme *St. Athanase* et *St. Augustin* nous l'apprennent. A l'article de la mort il protesta d'une manière authentique et par forme de testament, contre la violence qui l'avoit abattu, anathématisa l'Arianisme avec le plus grand éclat, et il exhorta tout le monde à en concevoir la même horreur.

II. OSIUS ou OSIO, (Félix) né à Milan en 1587, savant dans les langues et les belles-lettres, se distingua par son éloquence. Il fut long-temps professeur de rhétorique à Padoue, où il mourut le 29 Juillet 1631, à 44 ans. On a de lui divers ouvrages en prose et en vers. Les principaux sont : I. *Romano-Græcia*. II. *Tractatus de Sepulchris et Epitaphiis Ethnicorum et Christianorum*. III. *Elogia Scriptorum illustrium*. IV. *Orationes*. V. *Epistolarum Libri duo*. VI. Des Remarques sur l'*Histoire* de *Mussati*. VII. Un Recueil des Écrivains de l'*Histoire* de Padoue, etc. *Théodat* OSIUS son frère, est aussi auteur de divers *Traités*. Leur famille a produit plusieurs autres hommes distingués. Elle prétendoit avoir été considérable dès le temps de *St. Ambroise*. C'est de cette branche qu'étoit sorti, selon eux, le cardinal *Stanislas Osius*, ou plutôt HOSIUS. *Voy.* ce mot.

OSMA, *Voyez* PIERRE d'*Osma*, n.° XXVIII.

I. OSMAN I ou OTHMAN, empereur des Turcs, fils d'*Achmet I*, succéda à *Mustapha* son oncle en 1618, à l'âge de douze ans. Il marcha en 1621 contre les Polonois, avec une armée formidable ; mais ayant perdu plus de 80 mille hommes et 100 mille chevaux en différens combats, il fut obligé de faire la paix à des conditions désavantageuses. Il attribua ce mauvais succès aux Janissaires, et résolut de les casser pour leur substituer une milice d'Arabes ; cette nouvelle s'étant répandue, ils se soulèverent, se rendirent au nombre de trente mille à la place de l'Hippodrome, et renversèrent *Osman* du trône, le 19 mai 1622. On rétablit *Mustapha*, qui fit étrangler le jeune empereur le lendemain. Il n'y a que trop

d'exemples d'un pareil forfait parmi les Turcs. Telle est la destinée de leurs rois : du trône ils passent à l'échafaud ou à la prison.

II. OSMAN II, empereur des Turcs, parvint au trône après la mort de son frère *Mahomet V*, en 1754, à l'âge de 56 ans. Son règne, peu fertile en événemens, fut terminé par sa mort arrivée le 29 novembre 1757, à 59 ans. Il renouvela, sous des peines grièves, la défense à ses sujets de boire du vin.

OSMAN, *Voyez* OTHMAN... *et* RIPPERDA.

OSMOND, (Saint) né en Normandie d'une famille noble, joignit à une grande connoissance des lettres, beaucoup de prudence, et les qualités guerrières. Après la mort de son père, qui étoit comte de Séès, il distribua aux Eglises et aux pauvres la plus grande partie de ses revenus, et suivit l'an 1066, *Guillaume le Conquérant* en Angleterre. Ce prince récompensa *Osmond* en le faisant comte de Dorset, puis son chancelier, et dans la suite évêque de Salisbury. Il corrigea la Liturgie de son diocèse, la purgea de plusieurs termes barbares et grossiers, et la mit dans un ordre commode. Cette Liturgie ainsi corrigée, devint dans la suite celle de tout le royaume d'Angleterre. Ce prélat également recommandable par ses connoissances et par son zèle, mourut en décembre 1099; et fut canonisé 350 ans après par le pape *Calixte III*.

OSORIO, (Jerôme) natif de Lisbonne, apprit les langues et les sciences à Paris, à Salamanque et à Bologne, et devint archidiacre d'Évora, puis évêque de Silves et des Algarves. L'infant Dom *Louis*, qui lui avoit confié l'éducation de son fils, l'en récompensa en lui procurant ces dignités. Ce savant s'exprimoit avec tant de facilité et d'éloquence, qu'on le surnomma *le Cicéron de Portugal*. Il mourut à Tavila dans son diocèse, le 20 août 1580, à 74 ans, en allant appaiser une sédition qui s'y étoit élevée. Ses mœurs et son érudition justifièrent l'estime dont les rois de Portugal l'honorèrent. Il nourrissoit dans son palais plusieurs hommes savans et vertueux. Il se faisoit toujours lire à table, et après le repas il recueilloit les sentimens de ses convives sur ce qu'on avoit lu. On a de lui : I. Des *Paraphrases* et des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture-Sainte. II. *De Nobilitate civili*. III. *De Nobilitate Christianâ*. IV. *De Gloriâ*. V. *De Regis institutione*. VI. *De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ Regis, virtute et auspicio gestis, Libri XII*, 1575, in-fol. Lisbonne; traduit en françois par *Simon Goulard*, sous le titre d'*Histoire de Portugal*, 1581, 1587, in-fol. et in-8.° VII. *De Justitiâ cœlesti*. VIII. *De Sapientiâ*, etc. Tous ces ouvrages, que les moralistes pourroient lire avec fruit, ont été recueillis et imprimés à Rome en 1592, en 4 tomes in-fol. : cette edition est fort rare. *Jérôme Osorio* son neveu, et chanoine d'Evora, qui a écrit sa *Vie*, est connu par une *paraphrase latine sur l'Ecclésiastique*, Lyon 1611, in-4.°

OSSAT, (Arnaud d') naquit en 1536 à Cassagnabère, petit village près d'Auch, de parens

pauvres : les uns veulent que son père fît le métier d'opérateur, d'autres qu'il fût maréchal-ferrant ; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que *d'Ossat* se trouva sans père, sans mère et sans biens à l'âge de 9 ans. Il ne dût son élévation qu'à lui-même. Placé au service d'un jeune seigneur de son pays, appelé *Castelnau de Magnoac*, de la maison de *Marca*, qui étoit aussi orphelin, il fit ses études avec lui ; mais il le surpassa bientôt et devint son précepteur. On les envoya à Paris en 1559, et on y joignit deux autres enfans, cousins germains de ce jeune seigneur. *D'Ossat* les éleva avec soin jusqu'au mois de mai 1562, que, leur éducation étant finie, il les renvoya en Gascogne. Il acheva de s'instruire dans les belles-lettres, apprit les mathématiques, et fit à Bourges un cours de droit sous *Cujas*. De retour à Paris, il suivit le barreau, et s'y fit admirer par une éloquence pleine de force. Ses talens lui firent des protecteurs, entr'autres *Paul de Foix*, pour lors conseiller au parlement de Paris. Il obtint par leur crédit, une charge de conseiller au présidial de Melun. Ce fut alors qu'il commença à jeter les fondemens de sa fortune. *Paul de Foix*, devenu archevêque de Toulouse, et nommé ambassadeur à Rome par *Henri III*, emmena avec lui *d'Ossat* en qualité de secrétaire d'ambassade. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1584, *Villeroy* secrétaire d'état, instruit de son mérite et de son intégrité, le chargea des affaires de la cour de France. « *D'Ossat*, disoit-il, fait plus avec de la raison, que tous les autres ambassadeurs avec de l'argent. » Le cardinal *d'Est* protecteur de la nation Françoise, le fut aussi de *d'Ossat*. Le roi lui fit offrir une charge de secrétaire d'état, qu'il refusa avec autant de modestie que de sincérité. *Henri IV* dut à ses soins sa réconciliation avec le Saint-Siége et son absolution qu'il obtint après bien des peines, du pape *Clément VIII*. Ses services furent récompensés par l'évêché de Rennes, par le chapeau de cardinal en 1598, enfin par l'évêché de Baïeux en 1601. Après avoir servi sa patrie en sujet zélé et en citoyen magnanime, il mourut à Rome le 13 mars 1604, à 68 ans. Le cardinal *d'Ossat* étoit un homme d'une grande pénétration. Il prenoit ses mesures avec tant de discernement, que dans toutes les affaires et les négociations dont il fut chargé, il est impossible de trouver une fausse démarche. Il sut allier dans un degré éminent, la politique avec la probité, les grands emplois avec la modestie, les dignités avec le désintéressement. Nous avons de lui un grand nombre de *Lettres* qui passent avec raison pour des chefs-d'œuvre de politique. On y voit un homme sage, profond, mesuré, décidé dans ses principes et dans son langage. (*Voyez* I. PERRON.) La meilleure édition est celle d'*Amelot de la Houssaye*, à Paris en 1698, 2 vol. in-4°, et 5 vol. in-12. Quoique les affaires dont traite *d'Ossat*, soient moins intéressantes aujourd'hui qu'autrefois, les politiques peuvent toujours en faire usage, sur-tout pour se former aux négociations avec la cour de Rome : c'est ce qui engagea *Jérôme Canini* à les traduire en italien, Venise, 1629, in-4.° Le cardinal *d'Ossat*, disciple de *P. Ramus*, composa dans sa jeunesse, pour la défense de

son maître, un ouvrage sous ce titre : *Expositio Arnoldi Ossati in disputationem Jacobi Carpentarii de methodo*, 1564, in-8.° Le style en est pur, vif, les réflexions judicieuses et les saillies piquantes. *Jacques Charpentier* répondit à *d'Ossat*, mais par des injures, suivant la méthode de ceux qui n'ont rien de mieux à dire.

OSSIAN, Barde ou Druide Ecossois au 3e siècle, prit d'abord le parti des armes. Après avoir suivi son père *Fingal* dans ses expéditions, principalement en Irlande, il lui succéda dans le commandement. Devenu infirme et aveugle, il se retira du service, et pour charmer son ennui, il chanta les exploits des autres guerriers, et particulièrement ceux de son fils *Oscar* qui avoit été tué en trahison. *Malvina*, veuve de ce fils, restée auprès de son beau-père, apprenoit ses vers par cœur et les transmettoit ainsi à d'autres. Ces *Poésies* et celles des autres Bardes ayant été conservées de cette manière pendant 1400 ans, M. *Macpherson* les recueillit dans le voyage qu'il fit au nord de l'Ecosse et dans les isles voisines. Il les fit imprimer avec la version angloise, à Londres, en 1765, 2 vol. in-fol. Elles ont été traduites depuis en françois par M. *le Tourneur*, 1777, 2 vol. in-8°, avec des notes. On y voit la simplicité des premiers temps avec tout l'enthousiasme qu'inspire la pure nature; mais le gout, la précision, le choix des figures s'y font desirer. Le peintre moderne *Girodet* a représenté *Ossian* devant lequel les ombres des héros François morts pour la patrie sont conduites par la victoire. *Ossian* se penche pour embrasser *Desaix*, et *Fingal* tend une main à *Kléber*. Ce superbe tableau a été fait en l'an dix pour le gouvernement.

OSSONE, *Voyez* GIRON.

OSSUN, *Voy.* AUSSUN.

OSTADE, *Voyez* VAN-OSTADE.

OSTERMANN, né dans la Westphalie, d'un ministre luthérien, obtint par son esprit agréable et très-souple la confiance de *Pierre I* empereur de Russie, qui le fit vice-chancelier. La faveur de *Menzikoff* l'importunant, il s'efforça de le faire disgracier, et après lui avoir conseillé la démarche imprudente de chercher à faire épouser sa fille par le grand duc, il parvint à le faire exiler en Sibérie par *Catherine I*. En 1741, l'impératrice *Elizabeth* exila *Ostermann* lui-même vers les confins de la mer glaciale, et il y mourut en 1747. Son fils obtint ensuite la place de vice-chancelier sous *Catherine II*.

OSTERWALD, (*Jean-Frédéric*) né en 1663 à Neufchâtel d'une famille ancienne, fut fait pasteur dans sa patrie en 1699. Il forma alors une étroite amitié avec *Jean-Alphonse Turretin* de Genève, et 2 ans après avec *Samuel Werenfels* de Basle; et l'union de ces trois théologiens, qu'on appela le *Triumvirat des Théologiens Suisses*, a duré jusqu'à la mort. *Osterwald* n'étoit pas celui des trois qui valoit le moins. Ses talens, ses vertus, et son zèle à former des disciples et à rétablir la discipline ecclésiastique, le rendirent le modèle des pasteurs réformés. Il mourut en 1747, à

84 ans, et sa mort inspira des regrets à tous les bons citoyens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. *Traité des Sources de la corruption*, in-12. C'est un bon Traité de morale. II. *Catéchisme ou Instruction dans la Religion Chrétienne*, in-8.° Ce Catéchisme, très-bien fait dans son genre, si l'on excepte les matières relatives au Calvinisme, a été traduit en allemand, en hollandois et en anglois. L'*Abrégé de l'Histoire sainte*, qui est à la tête, fut traduit et imprimé en arabe, pour être envoyé aux Indes Orientales, par les soins de la Société royale, pour la propagation de la Foi. Cette Société, établie à Londres, admit l'auteur au nombre de ses membres. III. *Traité contre l'Impureté*, in-12, écrit avec beaucoup de sagesse, et dans lequel il n'apprend pas le vice, en voulant le corriger, comme font trop souvent des moralistes et des casuistes indiscrets. IV. Une édition de la *Bible* françoise de Genève, avec des *Argumens et des Réflexions*, in-folio. V. Un Recueil de *Sermons*, in-8.° *Jean-Rodolphe* OSTERWALD son fils aîné, pasteur de l'Église Françoise à Basle, qui soutient avec honneur la réputation de son père, a donné au public un Traité intitulé: *Les devoirs des Communians*, in-12, estimé des Protestans.

OSTIENSIS, *Voyez* HENRI *de Suze*, n° XXIV.

I. OSWALD, (S.) roi de Northumberland en Angleterre, fut obligé après la mort d'*Edelfrid* son père, de se réfugier chez les Pictes et de là en Irlande, parce qu'*Edwin* son oncle s'étoit emparé de son royaume. Il se fit Chrétien durant sa retraite, revint ensuite dans son pays, défit *Cerdowalla*, roi des anciens Bretons, dans une grande bataille où il perdit la vie. *Oswald* réunit ensuite les deux royaumes de Northumberland, et donna l'exemple de toutes les vertus d'un prince Chrétien. *Penda* roi de Mercie, lui ayant déclaré la guerre, *Oswald* arma pour le repousser; mais il fut tué dans la bataille de Marsefelth, en 643.

II. OSWALD, (Erasme) professeur d'hébreu et de mathématiques à Tubinge et à Fribourg, mort en 1579, à 68 ans, publia une *Traduction* du Nouveau Testament en hébreu, et d'autres ouvrages.

OSWEN, (Jean) l'un des plus anciens imprimeurs Anglois, porta le premier la connoissance de l'art typographique à Worcester en 1549. On lui doit quelques traductions d'ouvrages étrangers dans sa langue.

OSYMANDYAS, fameux roi d'Egypte, fut, selon quelques auteurs, le premier monarque qui rassembla un grand nombre de livres pour en faire une bibliothèque. Il donna à cette curieuse collection le titre de *Pharmacie de l'Ame.* De tous les monumens des rois de Thèbes, celui d'*Osymandyas* étoit un des plus superbes. Il étoit composé de la Bibliothèque dont nous venons de parler, de Portiques, de Temples, de vastes Cours, du Tombeau du roi et d'autres bâtimens. On ne peut lire sans surprise ce que *Diodore* raconte de la magnificence presque incroyable de

ce monument, et des sommes immenses qu'il avoit coûté. Entre autres merveilles, on y voyoit une statue dans la posture d'une personne assise, et qui étoit la plus grande de toute l'Egypte, la longueur de l'un de ses pieds étant de plus de sept coudées. Ce qui rendoit cette pièce un vrai chef-d'œuvre, n'étoit pas seulement l'art du sculpteur, mais aussi la beauté de la pierre, qui étoit parfaite dans son genre. On y lisoit l'inscription suivante : *Je suis* OSYMANDYAS *Roi des Rois ; que celui qui voudra me disputer ce titre, me surpasse dans quelqu'un de mes ouvrages.* Ce prince soumit les Bactriens, qui s'étoient révoltés. On ne sait pas au juste en quel temps il vivoit. Tout ce que *Diodore* en dit, c'est qu'il fut un des princes qui régnèrent entre *Menès* et *Myris ;* mais si ce qu'il dit de la Bibliothèque d'*Osymandyas* est véritable, son règne doit avoir été plus récent.

OTACILIA, (*Maria Otacilia Severa*) femme de l'empereur *Philippe*, étoit Chrétienne, et elle rendit son époux favorable aux Chrétiens. Ses traits étoient réguliers, sa physionomie modeste, et ses mœurs furent d'autant plus réglées, qu'elle avoit embrassé une religion qui inspire toutes les vertus. Le Christianisme ne put cependant la guérir de l'ambition : elle étoit entrée dans les vues de *Philippe*, qui parvint au trône par le meurtre de l'empereur *Gordien*. Son époux ayant été tué, elle crut mettre son fils en sureté dans le camp des Prétoriens; mais elle eut la douleur de le voir poignarder entre ses bras. Elle acheva ses jours dans la retraite.

OTHELIO, (Marc-Antoine) *Othelius*, natif d'Udine, et mort en 1628, enseigna avec succès le droit à Padoue jusqu'à l'âge de 80 ans. Ses écoliers lui donnoient ordinairement le nom de *Père*, qu'il méritoit par son extrême douceur. On a de lui : I. *Consilia*. II. *De Jure dotium*. III. *De Pactis*. IV. Des *Commentaires* sur le Droit Civil et Canonique.

OTHER, (N.) né en Norwége, passa à la cour d'*Alfred le Grand* roi d'Angleterre, et fut envoyé par ce prince faire le voyage de la Baltique et des mers septentrionales. *Other* écrivit ses trois voyages au-delà de la Norwége et jusqu'aux contrées les plus froides. Ils doivent avoir eu lieu vers l'an 890, pendant les temps paisibles du règne d'*Alfred*. L'ouvrage d'*Other* a été imprimé en 1678, à Oxford. *André Bussæus* Danois en a donné une nouvelle édition en 1733, à Copenhague, in-4.°

OTHMAN, *ou* OSMAN, 3ᵉ calife des Musulmans depuis *Mahomet*, monta sur le trône après *Omar*, l'an 644 de J. C., dans sa 70ᵉ année. Il fit de grandes conquêtes par *Moavias* général de ses armées, et fut tué dans une sédition l'an 656. Ce prince, doué des plus grands talens, sut combattre et gouverner. Attentif à la conservation de la foi Musulmane, il supprima plusieurs copies défectueuses de l'*Alcoran*, et fit publier ce livre d'après l'original qu'*Abubeker* avoit mis en dépôt chez *Aysha* l'une des veuves du prophête. *Ali* chef des révoltés, lui succéda.

OTHMAN Ier, *V.* Ottoman.

I. **OTHON**, (*Marcus Salvius*) empereur Romain, naquit à Rome l'an 32 de J. C. d'une famille qui descendoit des anciens rois de Toscane. *Néron*, dont il avoit été le favori et le compagnon de débauches, l'éleva aux premières dignités de l'empire. Nommé gouverneur du Portugal, *Othon* se fit estimer des grands dans ce poste, et chérir des petits. Après la mort de *Néron*, l'an 68 de J. C., il s'attacha à *Galba*, auprès duquel il rampa en vil courtisan. *Othon* se persuadoit que cet empereur l'adopteroit; mais *Pison* lui ayant été préféré, il résolut d'obtenir le trône par la violence. Sa haine contre *Galba* et sa jalousie contre *Pison*, ne furent pas les seuls motifs de son projet. Il étoit accablé de dettes contractées par ses débauches; et il regardoit la possession de l'empire comme l'unique moyen de s'acquitter. Il dit même publiquement, que *s'il n'étoit au plutôt Empereur, il étoit ruiné sans ressource;* et qu'*après tout, il lui étoit indifférent de périr, ou de la main d'un ennemi dans une bataille, ou de celle de ses créanciers prêts à le poursuivre en Justice.* Il gagna donc les gens de guerre, fit massacrer *Galba* et *Pison*, et fut mis sur le trône à leur place l'an 69. Le sénat le reconnut, et les gouverneurs de presque toutes les provinces lui prêtèrent serment de fidélité. Durant les changemens arrivés à Rome, les légions de la basse-Germanie avoient décerné le sceptre impérial à *Vitellius*. *Othon* lui proposa en vain des sommes considérables, pour l'engager à renoncer à l'empire : tout fut inutile. *Othon* voyant son rival inflexible, marcha contre lui et le vainquit dans trois combats différens; mais, son armée ayant été entièrement défaite dans une bataille générale livrée près de Bedriac, entre Crémone et Mantoue, il se donna la mort le 15 avril de la même année 69, à 37 ans. « Othon, dit *Crevier*, fit paroître dans les dernières heures qui précédèrent sa mort, le même flegme et les mêmes attentions pour les autres, que *Caton*, à qui d'ailleurs il ressembloit si peu. D'un air serein, d'un ton ferme, réprimant les larmes et les plaintes déplacées de ceux qui l'environnoient, il leur parla à tous avec douceur, les exhortant ou les priant, suivant les différences du rang et de l'âge, de partir promptement, et de ne point aigrir par leur retardement la colère du vainqueur. Il fit donner des bateaux et des voitures à ceux qui s'en alloient. Il brûla les mémoires et les lettres qui contenoient des témoignages d'un zéle trop vif pour lui, ou des reproches capables d'offenser *Vitellius*. Il distribua l'argent, mais avec discrétion et sagesse, et non pas comme un homme qui ne ménage plus rien parce qu'il va mourir. Comme il vit que le jeune *Salvius Coceïanus* son neveu, étoit tremblant et extrêmement affligé, il s'appliqua à le consoler, louant son bon cœur et blâmant ses craintes. » *Vitellius*, lui disoit-il, *à qui je conserve toute sa famille, seroit-il assez ingrat et assez impitoyable pour ne pas épargner la mienne ? Je mérite la clémence du vainqueur par ma promptitude à le délivrer d'un rival...*

« Othon écrivit aussi à sa sœur un billet de consolation, et il recommanda le soin de ses cendres à la veuve de *Néron*, *Statilia Messalina*, (*Voy.* II. MESSALINE.) qu'il se proposoit d'épouser. Il prit ensuite quelque repos. Mais lorsqu'il ne pensoit plus qu'à mourir, une émeute subite parmi les soldats qui troubloient par des menaces la retraite des sénateurs, le rappela à d'autres soins. *Ajoutons encore*, dit-il, *une nuit à notre vie.* Il sortit, et réprimandant avec sévérité les auteurs de la sédition, il donna audience à ceux qui prenoient congé de lui jusqu'à ce que toutes les mesures fussent prises pour leur départ. » Ses dernières paroles, avant de se donner le coup mortel : *Il vaut mieux qu'un seul périsse pour tous, que tous pour un seul*, attendrirent son armée jusqu'aux larmes. Plusieurs soldats vinrent baiser ses mains et ses pieds, et après une infinité de regrets, mêlés de louanges, ils se tuèrent eux-mêmes sur le bois élevé pour son bûcher. On ne sait si *Othon* méritoit ces marques de douleur. Étroitement lié avec *Néron*, il avoit eu part à ses crimes ainsi qu'à ses plaisirs. Ses complaisances pour ce monstre de cruauté, ont fait penser à plusieurs historiens, qu'il auroit plutôt été un tyran qu'un bon empereur. Ce fut, dit encore *Crevier*, un caractère étrangement mêlé de bien et de mal. Son attentat contre la vie de son prince, ses débauches outrées, sa mollesse, qui alloit jusqu'à prendre soin de son ajustement et de son teint comme une femme coquette, sont des faits avérés. La modération et la douceur qui honorèrent son règne, peuvent être attribuées en partie aux périls continuels auxquels il fut exposé pendant la courte durée de son empire. On pourroit le regarder comme un homme extrême, de qui l'on avoit tout à craindre s'il eût suivi ses premiers penchans, et tout à espérer s'il eût tourné vers la vertu les ressources de son esprit.

II. OTHON Ier, empereur d'Allemagne, dit *le Grand*, fils aîné de *Henri l'Oiseleur*, naquit en 912, et fut couronné à Aix-la-Chapelle en 936. Le nouvel empereur ne fut tranquille sur le trône, qu'après avoir essuyé beaucoup de contradictions de la part de sa mère *Mathilde*. Cette princesse s'efforçoit d'y placer son frère cadet *Henri*, sous prétexte qu'au temps de la naissance d'*Othon*, *Henri l'Oiseleur* n'étoit encore que duc de Saxe; au lieu que le jeune *Henri* étoit fils de *Henri l'Oiseleur* roi d'Allemagne. La couronne, devenue pour ainsi dire héréditaire aux ducs des Saxons, rendit ce peuple extrêmement fier. *Eberhard* duc de Franconie, entreprit de les humilier par la force des armes; mais *Othon* l'humilia lui-même. Il fut condamné à une amende de cent talens, et ses complices à la peine du Harnescar. Ceux de la haute noblesse que l'on condamnoit à cette peine, étoient obligés de charger un chien sur leurs épaules, et de le porter souvent jusqu'à une distance de deux lieues. La petite noblesse portoit une selle, les ecclésiastiques un grand missel, et les bourgeois une charrue. *Othon* sut non-seulement se faire respecter au-dehors; mais

il rétablit au-dedans une partie de l'empire de *Charlemagne ;* il étendit, comme lui, la religion Chrétienne en Germanie par des victoires. Les Danois, peuple indomptable, qui avoient ravagé la France et l'Allemagne, reçurent ses lois. Il soumit la Bohême en 950, après une guerre opiniâtre, et c'est depuis lui que ce royaume fut réputé province de l'Empire. *Othon* s'étant ainsi rendu le monarque le plus considérable de l'Occident, fut l'arbitre des princes. *Louis d'Outremer* roi de France, implora son secours contre quelques seigneurs François qui s'érigeoient en souverain et en petits tyrans. L'Italie qui étoit vexée par *Bérenger II*, usurpateur du titre d'empereur, appelle *Othon* contre ce rebelle. Les Italiens vouloient avoir deux maîtres, pour n'en avoir réellement aucun ; mais *Othon* paroît, et ils se soumettent. *Bérenger* prend la fuite. L'empereur fit marcher ensuite à Rome ; on lui ouvre les portes, et *Jean XII* le couronne empereur en 962. *Othon* étant entré en Italie comme *Charlemagne*, et s'y étant conduit de même, prit les noms de *César* et d'*Auguste*, et obligea le pape à lui faire le serment de fidélité. Le clergé et la noblesse Romaine se soumirent à ne jamais élire de pape qu'en présence des commissaires de l'empereur. *Othon* confirma en même temps les donations de *Pepin*, de *Charlemagne* et de *Louis le Débonnaire*, sans spécifier quelles étoient ces donations si contestées. Le pape ne vouloit se donner qu'un protecteur ; il s'étoit donné un maître, et il lui fut bientôt infidelle. Il se ligua contre l'empereur avec *Bérenger* même, réfugié chez des Mahométans qui venoient de se cantonner sur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de ce *Bérenger* à Rome, tandis que *Othon* étoit à Pavie. *Jean XII* n'étoit pas assez puissant pour soutenir cette entreprise hardie, et l'empereur l'étoit assez pour le punir. Il passa à Rome, fit déposer le pontife, et élire *Léon VIII* à sa place en 963. Le nouveau pape, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solennellement assemblés dans *Saint-Jean* de Latran, accordèrent à perpétuité à *Othon* et à tous ses successeurs le droit de nommer au saint Siége, ainsi qu'à tous les archevêchés et évêchés de ses royaumes. On fit en même temps un *Décret*, portant « que les Empereurs auroient le droit de se nommer tels successeurs qu'ils jugeroient à propos. » C'est ainsi que l'empire d'Occident échut aux princes Allemands, qui l'ont toujours possédé depuis. A peine *Othon* étoit retourné en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en prison leur nouveau pape, créature de l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat, voulurent faire revivre les anciennes lois ; mais ce qui dans un temps est une entreprise de héros, devient dans d'autres une révolte de séditieux. *Othon* revole en Italie, fait pendre une partie du sénat ; le préfet de Rome qui avoit voulu être un *Brutus*, fut fouetté dans les carrefours, promené nu sur un âne, et jeté dans un cachot où il mourut de faim. Les Romains voulurent en vain s'affranchir du joug des papes et des empereurs. Pour briser ses fers, il ne suffit

pas de les détester ; il faut encore des mœurs, du courage, du patriotisme ; et le peuple de Rome étoit si loin de ces vertus, que le nom de *Romain*, dit *Luitprand*, étoit de son temps synonime de ceux de lâche et de scélérat. Les dernières années de *Othon* furent occupées par une guerre contre les empereurs d'Orient. Il avoit envoyé des ambassadeurs pour amener en Allemagne la fille de l'empereur Grec, fiancée à son fils *Othon II ;* mais le traître *Nicéphore II* fit assassiner les ambassadeurs, et s'empara des présens dont ils étoient chargés. *Othon* à la tête d'une armée, se jeta sur la Pouille et la Calabre qui appartenoient encore aux Grecs. L'armée de *Nicéphore* fut défaite, et les prisonniers renvoyés à Constantinople avec le nez coupé. *Jean Zimiscès* successeur de *Nicéphore*, fit la paix avec *Othon*, et maria sa nièce *Théophanie* avec le jeune *Othon II*. L'empereur d'Allemagne mourut peu de temps après, le 7 mai 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de *Charlemagne* en Italie ; mais *Charles* fut le vengeur de Rome, au lieu qu'*Othon* en fut le vainqueur et l'oppresseur, et son empire n'eut pas de fondemens aussi fermes que celui de *Charlemagne*. *Othon* avoit d'ailleurs de grandes qualités, beaucoup de courage, une piété fervente, une extrême droiture, et un amour ardent pour la justice. C'est à lui principalement que le clergé d'Allemagne est redevable de ses richesses et de sa puissance ; il lui conféra des duchés et des comtés entiers, avec la même autorité que les princes séculiers y exerçoient. On dit qu'*Othon* avoit coutume de jurer par sa barbe, qu'il laissoit croître jusqu'à la ceinture suivant la mode du temps.

III. OTHON II, surnommé *le Sanguinaire*, succéda à *Othon I*, son père, à l'âge de 18 ans, le 13 mai 973. Sa mère *Adélaïde* profita de sa jeunesse pour s'emparer des rênes de l'état ; mais *Othon*, lassé de la dépendance où elle le tenoit, l'obligea de quitter la cour. A peine a-t-elle disparu, que la guerre civile est allumée. Le parti d'*Adélaïde* fait couronner empereur le jeune *Henri* duc de Bavière. *Harold* roi de Danemarck, et *Boleslas* duc de Bohême, profitent de ces troubles. *Othon* étant seul contre tous réduit ces différens ennemis et punit les rebelles. Les limites de l'Allemagne et de la France étoient alors fort incertaines. *Lothaire* roi de France, crut avoir des prétentions sur la Lorraine et les fit revivre. *Othon* assembla près de 60 mille hommes, désola toute la Champagne et alla jusqu'à Paris. On ne savoit alors ni fortifier les frontières, ni faire la guerre dans le plat-pays ; les expéditions militaires n'étoient que des ravages. *Othon* fut battu à son retour au passage de la rivière d'Aine. *Geoffroi* comte d'Anjou, le poursuivit sans relâche dans la forêt des Ardennes, et lui proposa, suivant les règles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. *Othon* refusa le défi, soit qu'il crût sa dignité au-dessus d'un combat avec *Geoffroi*, soit qu'étant cruel il ne fût point courageux. Enfin l'empereur et le roi de France firent la paix en 980 ; et par cette paix, *Charles*,

frère de *Lothaire,* reçut la basse-Lorraine avec quelque partie de la haute. Pendant qu'*Othon* s'affermissoit en Allemagne, les Romains avoient voulu soustraire l'Italie au joug Germanique. L'antipape *Boniface VII* avoit invité les empereurs Allemands à venir reprendre Rome : *Othon* passe les Alpes, et fait rentrer, en 981, les rebelles dans leur devoir, après avoir fait égorger les principaux. Il fallut ensuite combattre les Grecs ligués avec les Sarasins, qui inondoient la Pouille et la Calabre. Les deux armées se trouvèrent en présence auprès de Busentelle, bourgade au bord de la mer. Il fallut livrer bataille. Mais à peine eut-on donné le signal, que la plupart d'entr'eux, et sur-tout les Romains et les Béneventins, lâchèrent le pied, et abandonnèrent les Germains à la fureur des Grecs qui en firent un horrible carnage. *Othon* ne se sauva qu'avec peine. Il eut le bonheur de trouver sur le rivage de la mer, une barque dans laquelle il se jeta avec précipitation. Mais il crut n'avoir évité un danger que pour tomber dans un autre, lorsqu'il eut reconnu qu'il étoit parmi des pirates. Cependant, comme il entendoit le grec et qu'il le parloit même assez bien, les pirates ne le reconnurent point et le mirent en liberté moyennant une grosse rançon qu'il leur promit, et que l'impératrice qui fut avertie de cette aventure lui fit tenir dans un petit port de Sicile. Les Grecs et les Sarasins, au lieu de marcher droit à Rome, s'amusèrent à prendre les places de la Pouille et de la Calabre, que l'empereur avoit ramenées sous son obéissance. Ce prince eut donc le temps de mettre sur pied une nouvelle armée, avec laquelle il résolut d'abord de châtier les Béneventins de leur trahison. Il s'empara de leur ville, l'abandonna au pillage pendant trois jours, et y fit mettre le feu. Il passa ensuite en Lombardie pour y lever de nouvelles troupes, et pour y recevoir celles qu'il attendoit de son pays. Toutes ces forces étant réunies, il se trouva à la tête d'une armée presque aussi nombreuse que la première, avec laquelle il marcha contre les Grecs et les Sarasins. La fortune se déclara cette fois en sa faveur, et il fit de ses ennemis une si grande boucherie, qu'on l'appela *la pâle mort des Sarasins,* PALLIDA MORS SARACENORUM. Après cette grande victoire, il tint une assemblée à Vérone, où il fit élire roi son fils *Othon* qui n'avoit pas trois ans. Il retourna ensuite à Rome, et y mourut le 7 décembre 983, suivant les uns, d'une flèche empoisonnée ; suivant d'autres, de déplaisir ; enfin, selon quelques-uns, d'un poison que lui fit prendre sa femme. Ce prince, dont le règne ne fut que de dix années, n'égaloit point son père ; il avoit moins de grandes qualités, et le peu qu'il en possédoit, étoit terni par son caractère cruel et perfide. On prétend que lorsqu'il arriva à Rome en 981, il invita à dîner les principaux sénateurs et les partisans du rebelle *Crescentius*, et les fit tous égorger au milieu du repas. C'étoit renouveler les temps de *Marius*, et c'étoit tout ce qui restoit de l'ancienne Rome.

IV. OTHON III, fils unique du précédent, né en 980, avoit

à peine atteint l'âge de trois ans quand son père mourut. Les états d'Allemagne, prévoyant les troubles qui arrivèrent quelque temps après, se hâtèrent de le faire sacrer à Aix-la-Chapelle en 983. *Henri* duc de Bavière, rebelle sous *Othon II*, le fut sous *Othon III*. Il s'empara de la personne du jeune empereur, usurpa la régence durant sa minorité ; mais les Etats la lui enlevèrent, et la donnèrent à la mère de ce prince. L'Italie fut encore déchirée par les factions sous ce règne. *Crescentius* remplit Rome de troubles et de désordres. *Othon*, appelé en Italie par le pape *Jean XV*, chasse les rebelles, et est sacré par *Grégoire V*, successeur de *Jean XV* qui venoit de mourir. A peine fut-il de retour en Allemagne, que *Crescentius* chassa de Rome le pape *Grégoire V*, et mit à sa place *Jean XVI*. Cet antipape de concert avec le rebelle, projetoit de rétablir les empereurs Grecs en Italie. *Othon* obligé de repasser les Alpes, assiége et prend Rome, dépose l'antipape et le fait mutiler. *Crescentius* attiré hors du château Saint-Ange sur l'espérance d'un accommodement, eut la tête tranchée en 998, avec douze de ses gens. Son corps fut pendu par les pieds comme celui d'un scélérat. *Grégoire V* que l'empereur avoit rétabli, mourut en 999. *Othon III* mit à sa place *Gerbert* son précepteur, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de *Silvestre II*. Ce fut à la prière de ce pontife que l'empereur donna cette année 999, à l'Eglise de Verceil, la ville même de Verceil, avec toute la puissance publique : premier exemple de l'autorité séculière donnée à une église sans aucunes bornes. *Othon*, de retour en Allemagne, passa en Pologne, et donna au duc *Boleslas* le titre de roi. Il se rendit de nouveau en Italie pour arrêter le progrès des Sarasins, et ceux des défenseurs de la liberté Italienne, plus dangereux que les Sarasins. Son voyage de Rome faillit à lui être funeste; le peuple l'assiégea dans son palais, et tout ce qu'il put faire contre cette populace mutinée, fut de s'enfuir tandis qu'il lui faisoit faire des propositions d'accommodement. Il mourut sans gloire au château de Paterno dans la Campanie, le 28 janvier 1002, à 22 ans, après un règne de dix-huit. Sa mort laissa plus indécis que jamais le long combat de la Papauté contre l'Empire, des Romains contre l'un et l'autre, et de la liberté Italienne contre la puissance Allemande. C'est ce qui tenoit l'Europe toujours attentive. C'est là le fil qui conduit dans le labyrinthe de *l'Histoire d'Allemagne*. Quelques auteurs anciens prétendent qu'*Othon III* distribua l'Allemagne en quatre duchés, quatre archevêchés, quatre margraviats, conservant en tout le nombre de *quatre* ; mais rien n'est plus fabuleux que cette division prétendue, imaginée par quelque petit esprit. — *Voy.* VIII. MARIE.

V. OTHON IV, dit *le Superbe*, fils de *Henri le Lion*, duc de Saxe, fut élu empereur en 1197, et reconnu par toute l'Allemagne en 1208. Pour s'affermir sur le trône, il alla recevoir la couronne impériale en *Italie*. Le pape *Innocent III* la lui donna, après lui avoir fait jurer qu'il lui abandonneroit le fameux hé-

ritage de *Mathilde*, et nommément la Marche d'Ancone et le duché de Spolette. Malgré ce serment, *Othon* réunit à son domaine les terres de *Mathilde*. Le pape le menaça de l'excommunication, l'empereur, à la tête d'une armée, s'empara de la Pouille. Alors *Innocent* lance ses foudres. L'archevêque de Mayence, à qui il adressa cette excommunication, la publia en Allemagne, et invita les princes à procéder à une nouvelle élection en faveur de *Fréderic* roi de Sicile, fils de *Henri IV*. *Othon* vole en Allemagne pour appaiser les troubles, convoque la diète de Nuremberg, et après avoir déclamé beaucoup contre le saint Siége, il se soumet au jugement des princes, et leur abandonne l'empire. *Fréderic*, appuyé par *Innocent III* et par le roi de France *Philippe-Auguste*, se fit couronner à Maïence ; et toute l'Allemagne se joignit à lui. *Othon IV*, trop foible pour lui résister quoique soutenu par l'Angleterre, se retira dans ses terres de Brunswick. L'espérance de renverser le principal appui de *Fréderic II*, le fit entrer dans la ligue du comte de Flandre contre le roi de France ; mais son armée fut entièrement défaite à la bataille de Bouvines, le 2 juillet 1214. Cette perte ruina ses affaires, et ne lui permit plus de songer à celles de l'empire. Il s'enferma dans le château de Hantzbourg, où il mena une vie privée jusqu'à sa mort, arrivée le 19 mai 1218. *De Prades* dit faussement qu'il mourut désespéré, et qu'il se fit étouffer par son cuisinier. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il fut plus heureux dans la retraite que sur le trône, sur lequel il n'avoit eu ni assez de courage, ni assez de prudence. *Heiss* rapporte, au sujet de son élection à l'empire qui lui fut disputée par *Philippe de Suabe*, une particularité qu'on ne trouve que chez lui. *Othon* étoit en Angleterre auprès de son oncle *Richard I*, lorsqu'il apprit sa nomination. *Richard* lui fit présent, selon *Heiss*, de cinquante chevaux chargés de cent cinquante mille marcs d'or, et lui conseilla de prendre son chemin par la France, pour attirer *Philippe-Auguste* dans son parti. *Philippe* fit sentir à *Othon* qu'il regardoit son entreprise comme chimérique.... « J'apprends, lui dit *Philippe*, que vous êtes appelé à l'empire. — Il est vrai, repartit *Othon* ; mais il n'en sera que ce qu'il plaira à Dieu. — Croyez-vous de bonne foi, répliqua le roi de France, que vous parviendrez à cette dignité ? Pour moi, je doute fort que vous en veniez à bout, et si vous vouliez me céder celui de vos chevaux de charge qu'il me plaira de prendre, je consens, si vous êtes empereur, à vous donner le choix des trois principales villes de mon royaume ; de Paris, d'Estampes ou d'Orléans. » *Othon*, piqué de cette raillerie, accepta la gageure, et laissa au roi le plus beau de ses chevaux avec sa charge. Il se rendit aussitôt en Allemagne, où, du vivant de *Philippe de Suabe* son compétiteur, il ne put parvenir à l'empire. Il est vrai qu'il y fut élevé après la mort de ce prince. « Alors, dit *Heiss*, *Othon* envoya une ambassade solennelle à *Philippe-Auguste*, pour le prier de lui remettre Paris, qu'il choisissoit, disoit-il, en conséquence de la gageure faite entr'eux. *Philippe*-

Auguste répondit aux ambassadeurs, qu'il y avoit long-temps que la gageure n'existoit plus, puisqu'*Othon* n'avoit pas emporté la couronne sur son concurrent, et qu'il ne l'avoit que par sa mort. Cette réponse piqua *Othon ;* et ce fut là, suivant l'historien Allemand, la cause de leur inimitié. » Mais je crois, dit M. *de Montigni*, que sa qualité de neveu de *Richard* roi d'Angleterre, suffisoit pour lui attirer la haine du roi de France : du moins est-ce le sentiment de *Spener*, du Père *Daniel*, du Père d'*Orléans*, de *Rapin Thoiras*, de *Maimbourg* et de *Fleury*, dont aucun ne parle ni des cinquante chevaux chargés de cent cinquante mille marcs d'or, ni du voyage d'*Othon* à la cour de France, ni de sa conversation avec *Philippe-Auguste*, ni de leur ridicule gageure.... *Othon* ne laissa aucun enfant de ses deux femmes. La première fut *Marie de Brabant*, sa parente, qu'il répudia ; la seconde, *Béatrix de Suabe*, morte quatre jours après son mariage. Ce prince étoit d'une très-grande taille et d'une force extraordinaire : qualités qui semblent avoir été attachées de tout temps à la maison de Saxe.

VI. OTHON ou HATTON, archevêque de Maïence, est célèbre par une histoire qu'on trouve dans presque tous les annalistes Allemands. On prétend que dans une famine, il fit enfermer beaucoup de pauvres qui pressés de la faim lui demandoient l'aumône, et les fit brûler vifs. Dieu punit sa cruauté ; car les rats et les souris l'incommodèrent tellement, qu'il fut obligé de se réfugier dans une tour qu'il fit bâtir au milieu du Rhin et qu'on appelle encore aujourd'hui *Mausthurn* (tour des souris). Cette précaution fut inutile ; les souris l'y poursuivirent. Le P. *Serarius*, dans son ouvrage *de Rebus Moguntinis*, a tâché de prouver la fausseté de cette histoire ; mais il fut vivement attaqué dans une savante Dissertation qui parut dans le *Journal de Verdun*. *Lenglet du Fresnoi* a placé la même histoire dans ses *Tablettes chronologiques ;* le fameux *Misson*, qui certainement n'étoit pas trop porté à croire aux miracles, assure qu'on ne peut la combattre par des raisons solides. (*Voyage d'Italie*, tome I, pag. 58.) Pour détruire l'argument tiré de l'invraisemblance, il amène l'exemple de *Popiel II* roi de Pologne, et diverses histoires rapportées par *Pline* et par *Varron*. Enfin si Dieu a rempli de grenouilles le palais d'un roi superbe et obstiné, (*Edidit terra illorum ranas in penetralibus regum ipsorum.* Ps. 104.) il n'est pas ridicule de croire qu'il a puni un prince cruel et avare par des souris. La ville de Cosa qui n'est pas fort éloignée de Montalte en Italie, fut tellement dévastée par les souris, que ses habitans furent obligés de l'abandonner, comme le rapporte *Rutilius Nomatianus Gallus :*

Dicuntur cives quondam migrare coacti,
Muribus infestas deseruisse domos.

Enfin l'histoire d'*Othon* fût-elle fausse, il seroit à souhaiter qu'elle fût vraie pour effrayer les cœurs durs et les ames atroces. On place la mort de cet archevêque en 913. *Gualtorius* dit, que dès qu'il eut rendu le dernier soupir, les démons s'emparèrent de son corps et

et de son ame, et allèrent les précipiter dans les gouffres de l'Etna, en lui disant : *Sic peccata lues et ruendo rues.* Le petit livre intitulé : *Pensez y bien*, rapporte le même fait d'un évêque de Saltzbourg. Ces récits pourroient bien avoir été inventés par la haine populaire, souvent aveugle, mais inspirée plus souvent encore par des injustices tyranniques.

VII. OTHON, (Saint) évêque de Bamberg et apôtre de Poméranie, naquit en Souabe vers 1069. Formé de bonne heure à la vertu par des exemples domestiques, engagé dans le clergé, choisi par l'empereur *Henri IV* pour être le chapelain de sa sœur *Judith* reine de Pologne, il revint en Allemagne après la mort de cette princesse, et devint chapelain et chancelier de *Henri IV*, puis évêque de Bamberg l'an 1100. Il convertit *Uratislas* duc de Poméranie, avec une grande partie de ses sujets, et mourut à Bamberg, le 30 mai 1139, à 70 ans. Ses vertus, son zèle, ses lumières furent l'admiration de l'Allemagne. On a de lui, une *Lettre à Paschal II. Voyez* sa *Vie* écrite par Dom *Anselme Meiller* abbé d'Ensdorf dans le Haut-Palatinat, sous ce titre : *Mundi miraculum, S. Otho*, etc. Bamberg, 1739, in-4.°

VIII. OTHON DE FRISINGUE, ainsi nommé parce qu'il étoit évêque de cette ville au douzième siècle, étoit fils de *Léopold* marquis d'Autriche, et d'*Agnès* fille de l'empereur *Henri IV*. Il vint en France faire ses études dans l'université de Paris, et s'y distingua. L'amour de la solitude lui fit choisir le monastère de Morimond, dont il devint abbé. Nommé évêque de Frisingue en 1138, il accompagna l'empereur *Conrad* dans la Terre sainte. On a de lui une *Chronique* en sept livres, depuis le commencement du monde jusqu'en 1146. Cet ouvrage qui peut être utile malgré les fables dont il fourmille, a été continué jusqu'en 1210 par *Othon de Saint-Blaise*. Mais si *Othon* a souffert, dit le P. *Fontenai*, des défauts de son temps, il y a montré que l'esprit, le sentiment, l'énergie, sont de tous les temps. Il y a en effet dans sa *Chronique*, quelques tableaux peints avec noblesse et des réflexions dictées par le jugement. On la trouve dans les Recueils de *Pistorius* et de *Muratori*, ainsi que deux autres productions du prélat Allemand ; la première est un *Traité* de la fin du Monde et de l'Antechrist, et la seconde une *Vie* de l'empereur *Fréderic Barberousse*, en deux livres, dans laquelle il loue beaucoup ce prince. *Othon de Frisingue* mourut à Morimond, le 12 septembre 1158, après avoir rempli dignement la carrière épiscopale.

OTHONIEL, fils de *Cenez* et parent de *Caleb*, ayant pris Dabir, autrement Cariath-Sepher, épousa *Axa* fille de *Caleb*, que celui-ci avoit promise en mariage à quiconque prendroit cette ville des Chananéens. Les Israélites ayant été assujettis pendant huit ans par *Chusan-Rasathaïm* roi de Mésopotamie, *Othoniel* suscité de Dieu, vainquit ce prince, et après avoir délivré de servitude les Israélites, il en fut le juge et les gouverna en paix l'espace de quarante ans;

Sa mort, arrivée l'an 1344 avant Jésus-Christ, fit couler les larmes des Israélites.

OTROKOTSI FORIS, (François) hongrois, fit ses études à Utrecht, et fut ministre dans sa patrie : après bien des disgraces occasionnées par son attachement à l'erreur, il embrassa la religion Catholique, enseigna le droit à Tirnau, mit en ordre les archives de l'église de Strigonie, et mourut à Tirnau l'an 1718. On a de lui, I. Plusieurs Ouvrages polémiques imprimés en Hollande, dont il rougit ensuite et qu'il réfuta lui-même. II. *Origines Hungaricæ*, Franeker, 1693, 2 vol. in-8°; ouvrage plein de recherches. Il y faut joindre *Antiqua religio Hungarorum verè christiana et catholica*, Tirnau, 1706, in-8°, que le même auteur fit, lorsqu'il fut revenu de ses préjugés.

OTTER, (Jean) né en 1707, à Christianstadt ville de Suède d'une famille commerçante, engagée dans les erreurs du Luthéranisme, fit de bonne heure son étude principale des langues. Il apprit d'abord celles du Nord, dont il joignit la connoissance à l'étude des humanités. Quand la paix de Neustadt eut rendu en 1724 le calme à la Suède, il alla étudier dans l'université de Lunden, où il se livra deux ans à la physique et à la théologie. Ce fut alors qu'il commença à avoir des doutes sur la religion qu'il professoit. Il passa en France, où il fit son abjuration. Le cardinal *de Fleury* l'accueillit avec distinction, lui donna un emploi dans les postes, et l'envoya dans le Levant en 1734; d'où il ne revint qu'au bout de dix ans. Le fruit qu'il retira de ses courses, fut une connoissance profonde des langues turque, arabe, persane, et de la géographie, de l'histoire et de la politique des états qu'il avoit fréquentés. Il avoit aussi travaillé avec soin à remplir un autre objet de sa mission, qui étoit de rétablir le commerce des François dans la Perse. La cour de France ne tarda pas à récompenser son zèle et ses travaux. Outre une pension qui lui fut d'abord accordée, on l'attacha à la bibliothèque royale, en qualité d'interprète pour les langues orientales. On le nomma, au mois de janvier 1746, à une chaire de professeur royal pour la langue arabe ; et en 1748 il fut admis dans l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Otter avoit tout ce qu'il falloit pour remplir ces différens postes, avec autant d'honneur pour lui que d'utilité pour le public ; mais il n'en jouit pas long-temps. Epuisé par ses voyages et par la continuité de ses travaux, il mourut la même année dans la 41e année de son âge. Il venoit de publier son *Voyage en Turquie et en Perse avec une Relation des expéditions de Thamas-Koulikan*, en 2 vol. in-12, enrichis d'un grand nombre de notes intéressantes, et écrits d'un ton sec et d'un style pesant. Il avoit lu dans l'académie des Belles-Lettres un premier *Mémoire sur la Conquête de l'Afrique par les Arabes*, et il a laissé le deuxième fort avancé.

OTTFRIDE *ou* OTFRIDE, *Otfridus*, moine Allemand vers le milieu du IXe siècle. Il passa la plus grande partie de sa vie au

monastère de Weissembourg en basse-Alsace, et fit de grands progrès dans la littérature sacrée et profane. Il épura la langue Allemande, qu'on appeloit alors *Théodisque* ou *Tudesque*. Il fit dans cette vue une Grammaire, ou plutôt il perfectionna celle que *Charlemagne* avoit commencée. Pour faire tomber les chansons profanes, il mit en vers tudesques rimés les plus beaux endroits de l'Évangile. Comme ces vers pouvoient se chanter, ils se répandirent beaucoup, et produisirent l'effet qu'il en attendoit. *Ottfride* a fait aussi des *Sermons*, des *Lettres*, des *Poésies mêlées*, et d'autres ouvrages, qui prouvent plus en faveur de sa piété qu'en faveur de son goût.... *Voyez* les *Antiquités Teutoniques* de *Jean Schilter*.

OTTO GUERICK, *Voy.* GUERIKE.

OTTOBONI, (Pierre) *Voy.* ALEXANDRE VIII, n.º XIV.

OTTOCARE II, roi de Bohême, obtint l'Autriche et la Stirie par son mariage avec *Marguerite d'Autriche*, à l'exclusion de *Fréderic* de Bade, fils de la sœur aînée de *Marguerite*; et acquit à prix d'argent la Carinthie, la Carniole et l'Istrie, en 1262. Fier de ses richesses et de sa puissance, il porta la guerre en Prusse, en Hongrie, et eut plusieurs avantages sur ses ennemis. *Rodolphe* comte d'Hapsbourg, ayant été élu empereur en 1273, le somma de rendre hommage pour les fiefs qui étoient de sa dépendance. Sur son refus, ce prince le cita à la diète de l'empire pour rendre raison de ses acquisitions injustes; mais il ne comparut ni par lui-même, ni par autrui. Ce mépris irrita tellement les princes Impériaux, qu'on résolut de lui déclarer la guerre. L'empereur marcha donc vers l'Autriche; *Ottocare* ne se fiant pas au succès d'une bataille, et craignant les démarches de *Fréderic* de Bade, demanda la paix, consentit de céder l'Autriche, et prêta hommage à genoux pour la Bohême et pour les autres terres qu'il possédoit: (*Voyez* RODOLPHE I, n.º II.) Mais la reine son épouse et quelques esprits brouillons, lui ayant reproché une si lâche démarche, il rompit la paix et s'empara de l'Autriche avec une puissante armée. L'empereur se mit en campagne pour le combattre, avec toutes ses troupes Allemandes et Hongroises qu'il avoit ramassées. La bataille se donna à Marckfeld près de Vienne, l'an 1278, et *Ottocare* la perdit avec la vie, après 25 ans de règne.

OTTOMAÏO, (Jean-Baptiste, dell') poëte Italien du 16e siècle, est auteur de 51 *Canzoni*, qui furent insérées sans sa participation dans l'édition que donna *Grazzini*; en 1555, du deuxième livre de *Berni*, intitulé: *De tutti i Triunfi, etc.* L'auteur les fit supprimer de ce recueil par l'autorité des magistrats de Florence, et les publia en 1556, in-8º, y ajoutant quatre nouvelles Chansons. Cependant, malgré ce supplément, on préfère l'édition du Recueil de *Grazzini*, à cause des changemens que fit *Ottomaïo* dans la sienne, pour la différencier de la première: les curieux les rassemblent toutes les deux.

OTTOMAN *ou* OTHMAN I, premier empereur des Turcs, étoit un des émirs ou généraux d'*Alaëdin*, dernier sultan d'Iconium. Ce souverain étant mort sans postérité, *Ottoman* partagea ses états avec les autres généraux, comme autrefois les capitaines d'*Alexandre le Grand*. Une partie de la Bithynie et de la Cappadoce lui échurent. Il sut conserver ses possessions par de nouvelles conquêtes qu'il fit sur les Grecs du côté de la Lycie et de la Carie, et prit la qualité de Sultan en 1299 ou 1300. Il fit de la ville de Pruse la capitale de son empire naissant, et mourut en 1326. La bonté singulière de ce sultan et la sagesse de son gouvernement ont passé en proverbe chez les Turcs. Quand leurs empereurs montent sur le trône au milieu des acclamations, on ne manque jamais de leur souhaiter, entre les vertus dignes d'un souverain, la bonté d'*Ottoman*.

OTTOMAN, (le Père) *Voy.* IBRAHIM.

OTWAY, (Thomas) poëte Anglois, né en 1651 à Trottin dans le Sussex, fut élevé à Winchester et à Oxford; puis alla à Londres où il se livra tout entier au théâtre. Il étoit en même temps auteur et acteur. Ses Tragédies sont plus estimées que ses autres pièces. On fait sur-tout beaucoup de cas de l'*Orphelin*, de *Venise sauvée*, et de *Dom Carlos*. Quelques beautés qu'il y ait dans ces Pièces, vraiment pathétiques et touchantes, *Otway* y laissa glisser des irrégularités et des bouffonneries dignes des farces monstrueuses de *Shakespear*. Dans sa *Venise sauvée*, il introduit le sénateur *Antonio* et la courtisane *Naki*, au milieu des horreurs de la conspiration du marquis *de Bedmar*. L'amoureux vieillard fait auprès de sa courtisane, toutes les singeries d'un vieux débauché impuissant et hors de bon sens. Il contrefait le taureau et le chien; il mord les jambes de sa maîtresse, qui lui donne des coups de pied et des coups de fouet. Dans cette même pièce, le son d'une cloche se fait entendre : et cette terrible extravagance qui ne seroit que risible sur le théâtre de Paris, réussit à jeter l'effroi dans l'ame des spectateurs Anglois. Son style est d'ailleurs trop empoulé et trop rempli de l'enflure Asiatique. Ce poëte mourut en 1685, à 34 ans. On a recueilli ses *Œuvres*, à Londres, 1736, 2 vol. in-12; et 1757, 3 vol. in-12. *M. de la Place* a imité et traduit en partie sa *Venise sauvée*, 1747, in-8.°

OUBACHÉ, kan des *Tartares* Tourgouths, étoit parvenu à un âge assez avancé dans l'exercice des vertus paisibles et hospitalières, lorsqu'une insulte grossière vint troubler sa vie. Il commandoit à une horde de 600,000 Tartares, qui occupoient les plaines arrosées par le Wolga, entre Astrakan et Casan. Un lieutenant Russe, nommé *Kischenskoï*, vint exiger au nom de la cour de Russie, le tribut que ces peuples lui donnoient annuellement; mais avide et féroce, il s'empara de plusieurs troupeaux, et les vendit à son profit. *Oubaché* se plaignit à lui-même de ses exactions, et *Kischenskoï* osa lui donner un soufflet. Le kan offensé demanda justice à *Catherine II;* ses envoyés furent à peine écoutés

par le ministre de l'impératrice. Les Tourgouths, suivant *Castéra*, avoient souffert tranquillement la rapacité et le brigandage; mais ils ne purent endurer ni l'outrage fait à leur kan, ni l'injustice de la cour de Russie. *Oubaché* et les anciens de la horde ayant tenu conseil, résolurent d'abandonner le territoire de l'empire Russe, de traverser les déserts, et de se retirer jusques dans la Chine, au pied des montagnes du Thibet, dont une tradition leur faisoit croire qu'ils étoient originaires. Les Tourgouths partirent des bords du Wolga le 10 décembre 1770, et arrivèrent sur ceux de l'Ily le 9 août 1771, après avoir perdu près de la moitié de leur peuplade dans les déserts ou en combattant d'autres Tartares qui voulurent s'opposer à leur passage. *Catherine* fit redemander les Tourgouths à l'empereur de la Chine. Ce monarque lui répondit: «qu'il n'étoit point assez injuste pour livrer ses propres sujets à une puissance étrangère, ni assez cruel pour chasser des enfans qui rentroient dans le sein de leur famille; qu'il n'avoit été instruit du projet des Tourgouths qu'au moment de leur arrivée, et qu'il s'étoit empressé de leur rendre le pays de leurs ancêtres; que l'impératrice ne pouvoit se plaindre que de celui qui avoit porté la main sur le visage d'un kan et d'un vieillard aussi respectable qu'*Oubaché*.» Ce dernier mourut quelque temps après sa courageuse émigration.

OUDAR, *Voyez* BIEZ *et* HOUDAR.

OUDENHOVEN, (Jacques) ministre Protestant, né à Bois-le-Duc, mort vers l'an 1683, fit sa principale étude de l'histoire de son pays. Ses ouvrages écrits en Flamand sont: I. *Description de la ville et mairie de Bois-le-Duc*, 1670, in-4.° Il y parle des Catholiques avec partialité. II. *Description de la ville de Heusdin*, Amsterdam, 1743, in-4.° III. — *de Dordrecht*, Harlem, 1670, in-8.° IV. *Origine et antiquité de la ville de Harlem*, 1671, in-12. V. *Antiquités Cimbriques*, Harlem, 1682; on y trouve des choses curieuses touchant les différentes inondations arrivées en Hollande. VI. *Description de la Hollande ancienne ou de la Sud-Hollande*, 1654, in-4.°

I. **OUDIN**, (César) fils de *Nicolas Oudin* grand prévôt de Bassigny, fut élevé à la cour du roi de Navarre, qui fut depuis *Henri IV*. Ce prince l'employa en diverses négociations importantes, et lui donna la charge de secrétaire et d'interprète des langues étrangères, en 1597. Il mourut en 1625, avec la réputation d'un citoyen zélé et d'un homme intelligent. On a de lui, des *Grammaires* et des *Dictionnaires pour les langues Italienne et Espagnole*, dont on ne se sert plus.

II. **OUDIN**, (Antoine) fils du précédent, succéda à son père dans la charge d'interprète des langues étrangères. *Louis XIII* l'envoya en Italie. Le pape *Urbain VIII* se faisoit un plaisir de s'entretenir avec lui. De retour en France, il fut choisi pour enseigner la langue italienne à *Louis XIV*. Nous avons de lui quelques ouvrages: I. *Curiosités Françoises pour servir de supplément*

aux Dictionnaires, in-8.° C'est un recueil de nos façons de parler proverbiales. II. *Grammaire Françoise, rapportée au langage du temps*, in-12. Elle n'est plus d'aucune utilité. III. *Recherches Italienne et Françoise*, deux vol. in-4.° IV. *Le Trésor des deux langues, Espagnole et Françoise*, in-4°, 1655. Il mourut en 1653.

III. OUDIN, (Casimir) né à Mezières sur la Meuse en 1658, entra chez les Prémontrés en 1656, et s'appliqua principalement à l'étude de l'Histoire ecclésiastique. *Louis XIV* passant par l'abbaye de Bucilly en Champagne, *Oudin*, chargé de le complimenter, plut à ce prince. Le roi étant entré le 1er mars 1680 dans la salle de l'abbaye, après un temps nébuleux, le soleil parut tout-à-coup. Un rayon, passé au travers des vitres, donna à plomb sur le portrait du roi; ce qui donna occasion à ces deux vers qu'il fit sur-le-champ:

Solem verè novum nunc Sol antiquus adorat,
Et Martem primum Martia prima dies.

Le roi fut surpris de trouver, dans un lieu si sauvage, un homme qui eût tant d'esprit. Mais *Oudin* ne soutint pas l'idée que son distique avoit donné de lui. Car *Louis XIV* lui ayant demandé quelle charge il avoit dans la maison? il répondit avec la dernière de toutes les impolitesses, *qu'il portoit son Mousquet; et que quand il ne pouvoit le porter, il le traînoit*. Le roi indigné le fit retirer, et ne voulut plus le voir. Cependant son général le chargea de visiter toutes les abbayes de son ordre, pour tirer des archives ce qui pourroit servir à son Histoire. Il s'en acquitta avec succès, et vint à Paris en 1683, où il se lia avec plusieurs savans illustres. *Oudin* ayant essuyé quelques mécontentemens, se retira à Leyde en 1690, embrassa la Religion Prétendue Réformée, et y fut sous-bibliothécaire de l'université. Ses principaux ouvrages sont: I. *Commentarius de Scriptoribus Ecclesiæ antiquis, illorumque scriptis*, etc. à Leipzig, 1722, 3 vol. in-fol.: compilation qui prouve beaucoup de recherches, mais pleine de fautes et d'inexactitudes. II. *Veterum aliquot Galliæ et Belgii Scriptorum Opuscula sacra nunquam edita*, 1692, in-8.° III. Un *Supplément des auteurs Ecclésiastiques omis par Bellarmin*, in-8.°, 1688, en latin. IV. *Le Prémontré défroqué*, etc. Ce savant finit sa carrière à Leyde en septembre 1717, à 79 ans. Il avoit de la chaleur dans l'esprit et de l'inquiétude dans le caractère.

IV. OUDIN, (François) né l'an 1673 à Vignori en Champagne, fit ses études à Langres, et entra chez les Jésuites en 1691. Après avoir professé les humanités et la théologie avec un succès distingué, il se fixa à Dijon et y passa le reste de ses jours, partagé entre l'étude et le commerce des gens de lettres. C'est dans cette ville qu'il mourut d'une hydropisie de poitrine le 28 avril 1752, âgé de 79 ans. Le P. *Oudin* avoit fait une étude particulière de l'Ecriture-Sainte, des Conciles et des Pères, sur-tout de *St. Jean-Chrysostôme*, de *St. Augustin* et de *St. Thomas*, qui avoient pour lui un attrait,

particulier. Les vertus du religieux ne cédoient point en lui aux connoissances du savant. Il étoit si zélé pour l'éducation de ses écoliers, qu'il consacroit souvent une partie de sa pension pour le soulagement de ceux qui étoient dans la misère. Il employoit le reste à acheter des livres en tout genre de littérature. Le latin, le grec, l'espagnol, le portugais, l'italien et l'anglois lui étoient familiers. Il étoit profondément versé dans la connoissance des antiquités profanes et sacrées, et des médailles. Il joignit à une érudition étendue, les graces de la belle littérature, beaucoup de justesse dans l'esprit, une ardeur infatigable pour le travail, et une facilité merveilleuse à faire des vers latins. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : Une pièce intitulée *Somnia*, imprimée in-8° et in-12, pleine d'élégance et de bonne poésie, qu'il composa à vingt-deux ans : une autre sur le *Feu ;* des *Odes*, des *Mimes*, des *Elégies*, dont la plupart sont imprimées dans le recueil intitulé *Poëmata Didascalica*, en 3 vol. in-12, et les autres sont dignes de l'être. Ses ouvrages en prose sont plus considérables. Les plus connus sont : I. *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*. Il en avoit achevé les quatre premières lettres quand il est mort, et il a laissé plus de sept cents articles pour le reste de l'ouvrage. Ce livre, bien exécuté, est desiré par tous les amateurs de l'Histoire littéraire; mais il intéresse moins le public, depuis la destruction de la Société. La *Bibliothèque des Ecrivains Jésuites* avoit été commencée par le Père *Ribadeneira*, et poussée jusqu'en 1618. Elle fut continuée par le pape *Philippe Alegambe* jusqu'en 1643, et par *Sotwel* jusqu'en 1673. Les Pères *Bonanni*, *de Tournemine* et *Kervillars* furent ensuite successivement chargés d'en composer la suite ; mais n'ayant rien donné au public, et ayant seulement recueilli quelques Mémoires informes, on crut que le P. *Oudin* s'en acquitteroit mieux, et on ne se trompa point. II. Un *Commentaire* latin sur l'Épître de *St. Paul* aux Romains, in-12, où il a principalement suivi les explications de *St. Chrysostôme*. III. Des *Etymologies Celtiques*. IV. Un bon *Eloge du président Bouhier*, en latin. V. Des *Commentaires* sur les Pseaumes, *St. Matthieu* et sur toutes les Épîtres de *St. Paul*. VI. *Historia Dogmatica Conciliorum*, in-12. VII. Les *Vies* d'*Antoine Vieyra*, de *Melchior Inchofer*, de *Denis Petau*, de *Fronton du Duc*, de *Jules-Clément Scotti*, de *Jacques Billy* et de *Jean Garnier*. Ces sept Vies sont imprimées dans les *Mémoires* du P. *Niceron*. La conversation de l'auteur de tant de savans ouvrages, ne pouvoit être qu'instructive et variée. Sa mémoire lui rappeloit une infinité de faits; son esprit lui fournissoit des pensées fines et ingénieuses. Il parloit volontiers des savans et des ouvrages; il citoit sur-tout avec une justesse admirable, les plus beaux endroits des anciens poëtes qu'il avoit remarqués. Il disoit quelquefois « que dans sa jeunesse les belles-lettres avoient eu pour lui des charmes inexprimables, et que dans sa vieillesse elles adoucissoient encore les infirmités et les chagrins attachés à cet âge. » M. *Michault*, célèbre littérateur de Dijon, ami du P. *Oudin*, a

consacré à la mémoire de ce savant Jésuite une partie du second volume de ses *Mélanges Historiques et Philosophiques*, imprimés à Paris, en 1754, en deux vol. in-12.

OUDINET, (Marc-Antoine) médailliste, né à Rheims en 1643, brilla beaucoup dans le cours de ses études par l'étendue de sa mémoire. En rhétorique, il apprit toute l'*Enéide* de *Virgile* en une semaine. Nommé professeur en droit dans l'université de Rheims, il remplissoit cette place avec honneur, lorsque *Baissant* son parent, garde des médailles du cabinet du roi, l'engagea à venir partager ce soin avec lui. *Oudinet* se rendit avec empressement à ses invitations, et obtint sa place quelques années après. Il mit beaucoup d'ordre et d'arrangement dans ce précieux dépôt, eut pour récompense une pension du roi de cinq cents écus, fut reçu de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1701, et mourut à Paris en 1712, à 68 ans, consumé par le travail. Une politesse douce et aimable relevoit son savoir. Il avoit beaucoup de religion, et cette vertu ne se bornoit pas à son esprit; elle éclatoit encore dans sa conduite. On a de lui, dans la collection académique, trois *Dissertations* estimées: l'une *sur l'origine du nom de Médailles;* l'autre *sur les Médailles d'Athènes et de Lacédémone;* et la troisième *sur deux Agathes* du cabinet du roi.

OUDRI, (Jean-Baptiste) peintre, né en 1686, mourut à Paris sa patrie, le 1er mai 1755. Il apprit les principes de son art sous le célèbre *Largillières*, et il retint de ce maître des principes sûrs pour le coloris, qu'il a communiqués dans une *assemblée* de l'académie de Peinture dont il étoit membre, et l'un des professeurs. On connoît le talent supérieur d'*Oudri* pour peindre des animaux; ses compositions en ce genre sont de la plus grande vérité et admirablement traitées. On a gravé les *Fables de la Fontaine*, 4 vol. in-folio, d'après ses dessins ébauchés; mais ceux qui les ont finis n'avoient pas ses talens. Il a fait pour le roi, des *Chasses* qui sont l'ornement de plusieurs châteaux de Sa Majesté, entr'autres de la Meute. *Oudri* connoissoit si bien la magie de son art, qu'il s'est plu souvent à peindre des objets blancs sur des fonds blancs, et ces tableaux sont d'un bon effet. Ce maître eût pu réussir dans l'Histoire, comme il est aisé d'en juger par plusieurs morceaux qui lui font honneur. Il dirigea la manufacture de Beauvais, et l'on en vit sortir des tapisseries aussi brillantes que les tableaux qui leur avoient servi de modèle. Le roi lui avoit accordé une pension et un logement aux galeries du Louvre.

OUEN, (Saint) *Audoënus*, archevêque de Rouen en 640, s'acquit une grande considération par son savoir et ses vertus. Il employa l'autorité que lui donnoient son caractère et ses lumières, pour établir la paix entre les princes François. Ce fut au retour d'une de ces négociations qu'il mourut à Clichi près Paris, le 14 août 683, âgé de 74 ans. Il s'étoit trouvé au concile de Châlons, la quatrième année de son épiscopat. Il est au-

teur de la *Vie de St. Eloy*, traduite en françois, 1693, in-8.°

OVERALL, (Jean) d'abord professeur en théologie à Cambridge, puis doyen de St-Paul à Londres, devint en 1614, évêque de Coventry et de Litchfield, et quatre ans après évêque de Norwich. Il tâcha de concilier par lettres, les controverses de Hollande sur la Prédestination et sur le Libre-Arbitre. On trouve quelques-unes des siennes dans le recueil intitulé : *Epistolæ præstantium Virorum*, à Amsterdam, 1704, in-folio. Ce prélat termina sa carrière en 1619, emportant l'estime et les regrets des gens de bien.

OVERBÈKE, (Bonaventure Van), dessinateur et antiquaire Hollandois, né à Amsterdam en 1660. Il avoit conçu un goût si grand pour les antiquités, qu'il fit trois fois le voyage de Rome, où il prit les dessins des précieux restes de l'ancienne magnificence de cette ville. Il dessina d'abord les monumens qui subsistent en entier, puis il crayonna ceux qui sont endommagés sans y rien ajouter, et il en observa toutes les proportions avec la plus grande exactitude. De retour dans sa patrie, il grava lui-même ses dessins, recueillit les descriptions qu'on en trouve dans les meilleurs antiquaires, pour les placer à côté. Il y joignit les noms et les médailles des papes qui ont rétabli quelques-uns de ces monumens, et les inscriptions anciennes et modernes qui s'y rapportent. Il mourut l'an 1706, dans sa ville natale. Ce recueil qui étoit d'abord en flamand, a été traduit en latin et en françois. On l'a publié en latin sous ce titre : *Reliquiæ antiquæ urbis Romanæ*, etc., à Amsterdam, 3 vol. in-folio. Chaque volume est composé de 50 planches et d'autant de descriptions. On l'a donné en françois à Amsterdam, en 1709 et en 1763, en trois vol. in-folio.

OVERBURY, (Thomas) poëte Anglois, né dans le comté de Warwick, fut mis à la Tour de Londres pour avoir voulu détourner le comte *de Rochester* de sa passion pour la comtesse *d'Essex* qui vint à bout de le faire empoisonner, de concert avec son amant. Ce fut le 15 septembre 1613, qu'*Overbury* termina ainsi sa malheureuse et imprudente vie. On a de lui deux Poëmes que les Anglois louent beaucoup : *La Femme*, 1614, in-4.° ; et le *Remède d'Amour*, 1620, in-8.°

OUGHTRED, (Guillaume) né à Eaton vers 1573, fut élevé au collége royal de Cambridge, dont il fut membre environ douze ans. Il reçut ensuite la prêtrise, et devint recteur d'Adelbury, où l'on dit qu'il mourut de joie en apprenant le rétablissement du roi *Charles II*, au mois de mai 1660, à 87 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques, dont *Wallis* fait un grand éloge. Son *Arithmetica* parut à Londres en 1648, in-8.° Ses mœurs et ses sentimens le rendoient cher et respectable aux honnêtes gens. On imprima après sa mort ses *Opuscula*, 1676, in-8.°

OVIDE, (*Publius Ovidius Naso*) chevalier Romain, naquit à Sulmone, dans la contrée des

Saepe miser voluit patriis occumbere terris,
Sed frustrà! hunc illi fata dedêre locum.

Mais cette Épitaphe, qui n'a rien du siècle d'*Auguste*, a fait penser que la découverte du tombeau d'*Ovide* étoit une pure supposition, pour illustrer un lieu assez peu connu. Les ouvrages qui nous restent de ce poëte, sont : I. Les *Métamorphoses*. C'est, dit-on, son chef-d'œuvre. *Ovide* sembloit le penser lui-même, car il assure qu'il durera éternellement :

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.

Mais quel nom peut-on donner à cet ouvrage ? Ce n'est point un Poëme épique ; ce genre de poésie a des règles, et *Ovide* n'en connoît point dans son ouvrage. Ce n'est point non plus un Poëme historique, c'est plutôt une ingénieuse compilation, dont l'invention étoit due aux poëtes anciens, et les ornemens à *Ovide*. Le nom de Poëme didactique convient encore moins à cette production bizarre ; ce sont des peintures sans gaze, des amours des Dieux et des hommes. Ces tableaux sont d'autant plus propres à corrompre les mœurs, qu'*Ovide* les expose d'une manière pathétique, tendre et touchante, et les embellit des plus vives couleurs de la poésie. Nous avons la Traduction des *Métamorphoses* par l'abbé *Banier*, à Amsterdam, 1732, 2 vol. in-fol., figures de *Picart ;* et réimprimée à Paris avec de nouvelles figures fort bien exécutées, 1767 et suivantes, 4 vol. in-4.° Elles sont aussi imprimées en 3 vol. in-12 de Hollande et de Paris. M. *de Fontanelle* en a donné une nouvelle version, en deux vol. in-8°, qui est estimée. *Thomas Corneille* a traduit en vers françois les *Métamorphoses* ainsi que les *Epîtres* amoureuses et une partie des *Elégies*. M. *de Saint-Ange* a déjà publié une nouvelle version, aussi en vers, des trois premiers chants des *Métamorphoses*. II. Ses *Fastes*, en six livres, dans lesquels, à travers plusieurs morceaux négligés et quelques écarts, on découvre une imagination belle, noble et riante. Le Père *Rapin* regardoit cette production comme du meilleur goût, et la plus judicieuse de celles qui sont sorties de la plume de ce poëte. C'est un ouvrage d'une grande érudition, mais de cette érudition puisée dans la plus belle antiquité. III. Les *Tristes* et les *Elégies* : elles sont pleines de graces touchantes. L'auteur donne du relief aux plus petites choses ; mais il manque souvent de précision et de noblesse, et en cherchant les ornemens de l'esprit, il perd le langage de la nature. Le Père *Kervillars* Jésuite, a traduit les *Tristes* et les *Fastes*, en trois vol. in-12 ; et l'on prépare actuellement une nouvelle *Version* de ces dernières, avec notes et figures, quatre vol. in-8.° IV. Les *Héroïdes*, pleines d'esprit, de bonne poésie et de volupté. (*Voy*. MEZIRIAC.) V. Les trois livres des *Amours*, qu'on peut joindre à ses trois chants sur l'*Art d'aimer*. L'un et l'autre ouvrages, en plaisant beaucoup à l'esprit, sont très-propres à gâter le cœur. Le poison y est préparé avec tout l'art possible. VI. *Ibis*, Poëme satirique, sans finesse, et où le sel est trop

délayé. VII. Des fragmens de quelques autres ouvrages. VIII. Il avoit fait une tragédie de *Médée*, qui ne nous est point parvenue; « mais il y a tout lieu de croire, dit M. *d'Arnaud*, qu'*Ovide* qui est très-souvent hors du sentiment, eût été un mauvais auteur dramatique. » La nature n'avoit point été avare à l'égard d'*Ovide*; son esprit est vif et fécond, son imagination belle et riche, mais sans frein; ses expressions semblent courir au-devant de sa pensée, et embarrassé du choix, il la noie souvent, pour ne rien perdre de son esprit, dans une mer de mots harmonieux. Avec les grandes qualités et les défauts brillans dont nous venons de parler, *Ovide* gâta le goût des Romains; il prodigua les fleurs, les saillies et les pointes. Ce défaut plut à son siècle : il lui donna le ton. La belle nature fut négligée; on courut après le faux brillant. Ce ne fut pas assez de ce qui plaît aux yeux, on chercha ce qui les éblouit... Les premières éditions de ses *Œuvres* complètes, sont de Rome, 1471, deux vol. in-fol.; et de Bologne, même année in-fol. Les bonnes sont d'*Elzevir*, 1629, trois volumes in-12... *Cum notis Variorum*, 1662, trois vol. in-8°, à cause des figures; mais moins ample que celles de 1670, 1683 et 1702, *ad usum Delphini*; de Lyon, 1686 et 1689, quatre vol. in-4°; et avec les notes de *Burmann*, 1727, 4 vol. in-4° Il y a encore celle de 1762, en trois vol. in-12, à Paris, chez *Barbou* : elle est faite sur l'édition de *Nic. Heinsius*, et on a profité des corrections d'un exemplaire qu'avoit possédé *Politien*. *Martignac* a traduit toutes les *Œuvres d'Ovide*, en neuf vol. in-12, avec le latin.

OVIEDO, (Jean Gonsalve d') né à Madrid vers l'an 1478, fut élevé parmi les pages du *Ferdinand* roi d'Aragon, et d'*Isabelle* reine de Castille, et il se trouva à Barcelone en 1493, lorsque *Christophe Colomb* revint de son premier voyage à l'isle Haïti, qu'il nomma *Hispaniola*, aujourd'hui connue sous le nom de *Saint-Domingue*, il lia une étroite société avec lui et avec ses compagnons, s'instruisant avec soin de tout ce qui regardoit les nouvelles découvertes. Il rendit de grands services à l'Espagne pendant la guerre de Naples; c'est ce qui détermina *Ferdinand* à l'envoyer à l'isle de Haïti en qualité d'intendant et d'inspecteur général du commerce dans le Nouveau-Monde. Les ravages que la maladie vénérienne avoit faits pendant les guerres de Naples, l'engagèrent à s'y appliquer à la recherche des remèdes les plus efficaces contre cette maladie, que l'on croyoit venue des Indes Occidentales. Il étendit ses recherches à tout ce qui concerne l'histoire naturelle de ces contrées; et à son retour en Espagne, il publia *Summario de la Historia general y natural de las Indias Occidentales*, qu'il dédia à *Charles-Quint*. Il augmenta depuis cet ouvrage, et le donna au public sous le titre de *La Historia general y natural de las Indias Occidentales*, Salamanque, 1535, in-folio. Elle a été traduite en italien et ensuite en françois, Paris 1556, in-folio. C'est dans cet ouvrage qu'*Oviedo* dit que la vérole est endémique dans l'isle de Haïti,

et que de là elle avoit passé en Europe. Il y vante beaucoup l'usage du bois de gaïac pour la guérison de cette maladie; mais soit que le mal soit aujourd'hui plus intraitable, soit que le remède n'ait jamais eu l'efficace qu'on lui attribue, il a beaucoup perdu de son crédit.

OULTREMAN, (Pierre d') Jésuite, mort à Valenciennes sa patrie le 23 avril 1656, âgé de 65 ans, a donné plusieurs ouvrages au public, entre autres : I. *Vie de Pierre l'Hermite et de plusieurs Croisés*, Valenciennes, vol. in-8°, 1632. II. *La Constantinople Belgique*, Tournai, 1643, in-4.° C'est l'histoire de *Baudouin* et *Henri*, empereurs de Constantinople. III. *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, Douai, 1639, in-folio. Il n'est proprement que l'éditeur de cet ouvrage qu'il a corrigé et augmenté. *Henri d'Oultreman* son père, seigneur de Rombise, l'un des premiers magistrats de Valenciennes sa patrie, mort dans cette ville en 1605 à 49 ans, en est l'auteur. *Pierre d'Oultreman* avoit un frère, Jésuite comme lui, mort en 1652, et auteur du *Pédagogue chrétien*, corps complet de la morale chrétienne, plusieurs fois réimprimé in-4°, et embelli d'histoires dont plusieurs ne soutiennent pas l'épreuve de la critique.

OURS, (Des) *Voyez* MENDAJORS.

OUSEL, (Philippe) né à Dantzig en 1671, d'une famille originaire de France, devint ministre de l'Église Allemande de Leyde; puis professeur en théologie à Francfort-sur-l'Oder en 1717. Il remplit cette chaire avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1724, à 53 ans. Il conserva, jusqu'au dernier moment, une présence d'esprit admirable. Son collégue lui rappelant pendant sa dernière maladie des passages de l'Écriture-Sainte en latin ou en allemand pour sa consolation, il corrigeoit la version sur l'hébreu ou sur le grec, avec la même exactitude que si son lit eût été une chaire de philosophie sacrée. Ses principaux ouvrages : I. *Introductio in Accentuationem Hebræorum metricam*, in-4.° Il soutient dans la Préface de cet ouvrage, que les points et les accens hébreux sont aussi anciens que les livres de l'Écriture-Sainte. Cette singularité l'engagea dans quelques disputes littéraires. II. *De Accentuatione Hebræorum prosaicâ*, in-8.° III. *De Leprâ*, in-4°, 1709. — Un autre OUSEL, (Jacques) parent du précédent, a laissé des Notes estimées sur l'*Octavius* de *Minutius Felix*. Elles ont été insérées en entier, avec celles de *Meursius*, dans l'édition *Variorum* de 1672, in-8.°

OUSTRILLE, (Saint) *Voyez* AUSTREGESILE.

OUTRAM, (Guillaume) théologien Anglois du 17ᵉ siècle, dont nous avons un Traité estimé sous ce titre : *De sacrificiis Judæorum Libri duo*, à Londres, 1677, in-4.° L'auteur y disserte sur les sacrifices de la Loi ancienne et sur ceux des Gentils, et finit par celui de la Croix. Les préjugés de sa secte l'ont engagé à rejeter celui de la Messe.

OUTREIN, (Jean d') ministre Protestant, né à Middelbourg en 1662, fut professeur en philosophie et en antiquités sacrées dans l'*Illustre Ecole* de Dordrecht, et mourut ministre à Amsterdam le 24 février 1722. On a un très-grand nombre d'ouvrages ascétiques et philologiques de ce ministre, la plupart en flamand. I. *Courte esquisse des Vérités divines*, Amsterdam, 1736, in-12, que les Protestans ont traduit en différentes langues. II. *Essai d'Emblêmes sacrés*, 1700, deux vol. in-4.° III. Plusieurs Dissertations sur différens passages de l'Écriture-Sainte. On y voit de l'érudition, mais souvent placée mal-à-propos.

OUTREMER, (Louis d') *Voyez* Louis, n.° IX.

OUVILLE, *Voyez* Louville.

OUVILLE, (Antoine le Metel, sieur d') frère de l'abbé *de Boisrobert*, et fils d'un procureur de la cour des Aides de Rouen, étoit ingénieur géographe. Il cultiva moins les mathématiques que la poésie. On a de lui diverses *Comédies*, imprimées depuis 1638 jusqu'en 1650: elles sont au-dessous du médiocre. Celle intitulée l'*Absent de chez soi* parut telle à l'abbé *de Boisrobert*, qui le dit à son frère. Celui-ci en appela au parterre. Une autre de ses pièces ayant été sifflée, *Boisrobert* lui demanda s'il s'en rapportoit encore au parterre? *Non*, répondit d'Ouville, *il n'a pas le sens commun.* — *Est-ce d'aujourd'hui que vous vous en appercevez*, repartit Boisrobert? *Pour moi, je m'en étois apperçu dès votre première pièce....* Il est beaucoup plus connu par un recueil de *Contes*, qui, quoique inférieurs à ceux de *la Fontaine*, ont eu du succès. La pudeur n'y est guère ménagée.

OUVRARD, (René) chanoine de Tours, habile dans les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, la théologie, et dans la musique, mourut en sa patrie l'an 1694, aimé pour son caractère et respecté pour sa conduite. Ses ouvrages sont: I. *Secret pour composer en Musique par un art nouveau.* II. *Biblia Sacra*, 529 *carminibus mnemonicis comprehensa.* Le même ouvrage en françois. III. *Motifs de réunion à l'Eglise Catholique*, etc. IV. *Calendarium novum perpetuum et irrevocabile.* Le docteur *Arnauld* ne faisoit pas grand cas de ce dernier ouvrage. On voit sur la tombe d'*Ouvrard* les deux vers suivans, de sa composition:

Dum vixi, divina mihi laus unica cura:
Post obitum sit laus divina mihi unica merces!

Mon soin fut ici-bas de louer le Seigneur:
Que ce soin, dans le Ciel, fasse tout mon bonheur.

I. OWEN, (Jean) *Audoënus*, né à Armon, dans le comté de Caërnarvan en Angleterre, se rendit habile dans les belles-lettres, et fut obligé de tenir école pour subsister. Il soutint cet état d'indigence avec une fermeté qui fit honneur à sa philosophie. C'est principalement dans la poésie qu'il excella. Il mourut à Londres en 1622. Ses

compatriotes lui laissèrent passer sa vie dans la misère, et après sa mort ils lui ont élevé un tombeau dans l'Église de Saint-Paul. C'est le sort de presque tous les gens de lettres. Persécutés ou méprisés lorsqu'ils vivent, ils sont adorés lorsqu'ils ne sont plus. On voit sur le monument d'*Owen* son buste de cuivre, couronné de lauriers, avec ces vers au bas :

Parva tibi Statua est, quia parva statura, supellex
Parva; volat parvus magna per ora liber.
Sed non parvus honos, non parva est gloria, quippè
Ingenio haud quicquam est majus in orbe tuo.
Parva domus texit, templum sed grande; Poëta
Tum verè vitam, cùm moriuntur, agunt.

En effet les grands écrivains ne commencent à vivre qu'en mourant. On a de lui un grand nombre d'*Epigrammes*, Elzevir, 1625, in-16, qui sont estimées, mais qui ne sont pas toutes dignes de l'être. *Owen* a raison de dire, au commencement de son ouvrage :

Qui legis ista, tuam reprehendo, si mea laudas
Omnia, stultitiam; si nihil, invidiam.

Si tu n'approuvois rien, ou si tu louois tout,
Tu serois, cher Lecteur, envieux ou sans goût.

On fait cas de la pureté et de la simplicité de son style. Ses pointes sont assez naturelles, à quelques-unes près : on peut dire même qu'elles sont trop naturelles : car la plupart manquent de ce trait vif et saillent qui fait l'épigramme. *Le Brun* a fait un choix des meilleures, et les a publiées en vers françois, 1709, in-12. Il a retranché avec raison celles dans lesquelles l'auteur déclame contre les moines, les ecclésiastiques et la cour de Rome. Les ennemis de cette cour n'ont point manqué de répéter ses bons-mots. Par exemple, dans une de ses Epigrammes, *Owen* dit qu'*il est incertain que St. Pierre ait été à Rome, mais qu'on est sûr du voyage de* Simon. C'est une saillie qui a été copiée par l'auteur du *Dictionnaire Philosophique*. *Owen* tourne cependant quelquefois ses pointes contre les incrédules et les faux philosophes; témoin cette épigramme contre les Athées :

Nulla domus Domino caruit. Vos hactenus tantam
Nullius Domini creditis esse domum?

II. OWEN, (Jean) élevé à Oxford, prit les ordres selon le rit Anglican; mais dans le temps de la puissance du parlement, il prêcha avec la fureur d'un enthousiaste contre les évêques, les cérémonies, etc. Il fut ministre dans le parti des Non-Conformistes. *Owen*, sur la fin de 1649, fit l'apologie des meurtriers du roi *Charles I*, prêcha contre *Charles II* et contre tous les royalistes. Il devint ensuite doyen de l'Eglise de Christ à Oxford, et vice-chancelier de cette ville. On le dépouilla de ces deux places quelques années après. Il mourut le 24 août 1683, à 67 ans, à Eling près d'Acton. On a de lui un très-grand nombre d'Ouvrages de controverse, remplis d'emportement, et indignes d'être lus par les gens raisonnables.

OUYN, (Jacques) né à Louviers dans le milieu du 16e

siècle,

siècle, fit jouer en 1597 la tragicomédie de *Tobie*.

I. OXENSTIERN, (Axel) né en 1583, devint grand chancelier de Suède, et premier ministre d'état de *Gustave-Adolphe*. [Voyez l'*article* de ce monarque.] Il mérita la confiance de ce prince par son génie et son intégrité. Il eut, après la mort de ce héros tué à la bataille de Lutzen en 1632, l'administration des affaires des Suédois et de leurs alliés en Allémagne, en qualité de directeur général; mais la perte de la bataille de Nortlingue l'obligea de passer par la France pour pouvoir s'en retourner en Suède, où il fut l'un des cinq tuteurs de la reine pendant sa minorité. Toutes les affaires de ce royaume s'y gouvernèrent principalement par son conseil, jusqu'à sa mort arrivée le 28 août 1654, à 71 ans. Le chancelier étoit savant dans la politique et dans les belles-lettres. On lui attribue le second vol. de l'*Histoire de Suède* en allemand. Son fils *Jean Oxenstiern*, ambassadeur et plénipotentiaire à la paix de Munster, en 1648, soutint dignement la réputation de son père. *Gabriel Oxenstiern*, grand maréchal de Suede; *Benoît Oxenstiern*, grand chancelier de Suède, et principal ministre d'état de ce royaume, tous les deux de la même famille que le précédent, se firent un nom par leur mérite.

II. OXENSTIERN, (N... comte d') petit-neveu d'*Axel Oxenstiern*, mourut fort âgé en 1707, dans son gouvernement du duché de Deux-Ponts. Il se fit connoître par les voyages qu'il fit dans presque tous les pays de l'Europe. Il embrassa la religion Catholique en Italie. Son esprit étoit naturellement très-enjoué; mais un mariage malheureux, les douleurs de la goutte, la perte de ses biens qu'il avoit consumés dans le luxe des cours, remplirent sa vieillesse d'amertume. C'est alors qu'il écrivit ses *Pensées sur divers sujets, avec des Réflexions morales* imprimées à la Haye, chez *Van-Duren*, en 1754, deux vol. in-12. *Bruzen de la Martinière* qui dirigea cette édition, en retoucha le style, qui étoit celui d'un étranger; mais il y laissa bien des trivialités, dont le lecteur est quelquefois dédommagé par des pensées solides et des traits agréables.

OXFORD, (Le Comte d') *Voy*. George I *et* Walpole.

OZANAM, (Jacques) né à Bougneux en Bresse, l'an 1640, d'une famille Juive d'origine, fut destiné par son père à l'état ecclésiastique. Il entreprit son cours de théologie par obéissance; mais, après la mort de son père, il quitta la cléricature par amour pour les mathématiques. Cette science avoit toujours eu beaucoup d'attraits pour lui, et dès l'âge de quinze ans, il composa un ouvrage sur cette matière, qui resta manuscrit; mais où il trouva dans la suite, des choses dignes de passer dans ses ouvrages imprimés. Il se mit à enseigner à Lyon, et il y fit quelques bons mathématiciens. La passion du jeu l'agitoit presque autant que celle des sciences spéculatives. Il jouoit bien et heureusement; mais il ne gagnoit que pour donner. Deux étrangers qui étoient au nombre de ses élèves, n'ayant point reçu de lettres de change pour se rendre à Paris, ils en té-

moignèrent leur chagrin à leur maître. *Ozanam* leur prêta sur-le-champ cinquante pistoles, sans vouloir de billet. Arrivés à Paris, ils firent part d'une action si noble au père du chancelier *d'Aguesseau*, qui appela dans la capitale le généreux mathématicien. Son nom fut bientôt connu ; il étoit jeune, assez bien fait, assez gai, quoique mathématicien. Des aventures de galanterie vinrent le chercher. Le célibat lui paroissant un état dangereux, il épousa une femme presque sans bien, qui l'avoit touché par son air de douceur et de modestie. Ces belles apparences ne le trompèrent point ; ce qui est aussi heureux que rare. Ses études ne l'empêchèrent pas de goûter avec elle et avec ses enfans, les plaisirs purs et simples attachés aux noms de mari et de père; plaisirs presque entièrement réservés pour les familles obscures. Il eut jusqu'à 12 enfans, dont la plupart moururent, et il les regretta comme s'il eût été riche. A l'âge de 61 ans, c'est-à-dire en 1701, il perdit sa femme, et avec elle tout le repos et le bonheur de sa vie. La guerre qui s'alluma aussitôt pour la succession d'Espagne, lui enleva presque tous ses élèves, et le réduisit à un état fort triste. Ce fut alors qu'il entra dans l'académie des Sciences, où il voulut bien prendre la qualité d'*Elève*, qu'on avoit sans doute dessein de relever par un homme de cet âge et de ce mérite. Sa situation ne lui fit perdre ni sa gaieté naturelle, ni une sorte de plaisanterie, qui le délassoit d'autant mieux qu'elle étoit moins recherchée. Il mourut d'apoplexie le 17 avril 1717, à 77 ans. Un cœur naturellement droit et simple avoit été en lui une grande disposition à la piété. La sienne n'étoit pas seulement solide, elle étoit tendre, et ne dédaignoit pas ces petites pratiques qui paroissent être plus à l'usage des femmes que des hommes. Il ne se permettoit pas d'en savoir plus que le peuple en matière de religion. *Il appartient*, disoit-il souvent, *aux Docteurs de Sorbonne de disputer, au Pape de prononcer, et aux Mathématiciens d'aller en Paradis en ligne perpendiculaire... Ozanam* savoit trop d'astronomie pour donner dans l'astrologie judiciaire ; et il réfutoit courageusement tout ce qu'on lui offroit pour l'engager à tirer des horoscopes, car presque personne ne sait, dit *Fontenelle*, combien on gagne à ignorer l'avenir. Une fois seulement il se rendit aux prières d'un comte de l'Empire, qu'il avoit bien averti de ne le pas croire. Il dressa le thème de sa nativité ; et ensuite, sans employer les règles de l'astrologie, il lui prédit tous les bonheurs qui lui vinrent à l'esprit. Le comte avoit en même temps fait faire son horoscope par un médecin entêté de cet art, qui s'y croyoit fort habile, et qui ne manqua pas d'en suivre exactement et avec scrupule toutes les règles. Vingt ans après le seigneur Allemand apprit à *Ozanam* que toutes ses prédictions étoient arrivées, et pas une du médecin. Cette nouvelle lui fit un plaisir tout différent de celui qu'on prétendoit lui faire. On vouloit applaudir à son grand savoir en astrologie; et on le confirmoit seulement dans la pensée qu'il n'y a point d'astrologie... Il composoit avec une extrême facilité, quoique ses études roulassent sur des sujets

difficiles. Ses ouvrages sont : I. Un *Dictionnaire des Mathématiques ou Idée générale des Mathématiques*, 1691, in-4.° L'auteur y donne, par occasion, la solution d'un très-grand nombre de problêmes. II. Un *Cours de Mathématiques* en 5 vol. in-8°, publié en 1693. III. *Récréations Mathématiques et Physiques :* ouvrage curieux, réimprimé en quatre vol. in-8°, en 1724. On y trouve plusieurs problêmes d'Arithmétique, de Géométrie, d'Optique, de Gnomonique, de Cosmographie, de Mécanique, de Pyrotechnie et de Physique, utiles et agréables, avec un *Traité* des Horloges élémentaires. IV. *Méthode facile pour arpenter*, in-12. On y apprend l'art de mesurer toutes sortes de superficies, de toiser exactement la maçonnerie, les vidanges des terres et tous les autres corps ; avec le *Toisé* du bois de charpente et un *Traité* de la séparation des terres. V. L'*Usage du Compas de Proportion*, in-12. VI. *Nouveaux Elémens d'Algèbre*, in-4.° « L'Algèbre d'*Ozanam*, dit *Leibnitz*, me paroît bien meilleure que celles qu'on a vues depuis quelque temps, qui ne font que copier *Descartes* et ses commentateurs. Je suis bien aise qu'il fasse revivre une partie des préceptes de *Viète*, qui méritoient de n'être pas oubliés. » VII. *Géometrie pratique*, in-12. La nouvelle Géometrie n'y paroît point, c'est-à-dire celle qui s'est élevée si haut par le moyen de l'infini ; on n'y trouve que l'ancienne, mais approfondie avec beaucoup de travail.

OZELL, (Jean) poëte dramatique Anglois, mort à Londres en 1743, étoit auditeur général de la cité et jouissoit d'une fortune considérable. On a de lui un grand nombre de pièces de théâtre, imitées ou traduites de nos auteurs François tragiques et comiques.

OZIAS, *Voyez* AZARIAS.

OZIER, *Voyez* HOZIER.

OZOLLES, *Voyez* PEYRE.

OZUN-AZEMBEC, *Voyez* USUM-CASSAN.

OZY, (François) né au Mans, et mort dans sa patrie en 1657, a publié quelques ouvrages de droit estimés, tels qu'un *Apparat* de jurisprudence, une et *Dissertation* sur les variations de *Cujas*.

P

PAAS, *Voyez* PAS (Crispin de).

PAATS, *Voyez* PAETS.

PAAW, (Pierre) né à Amsterdam en 1564, exerça la médecine avec succès. Sa réputation le fit appeler à Leyde, et après s'y être distingué dans l'exercice de son art, il mourut en 1617, à 53 ans. Ses ouvrages roulent sur l'Anatomie et la Botanique. Les Traités qu'il a donnés, plus exacts que ce qui avoit paru jusqu'alors, ont été éclipsés par ceux qui sont venus après. On les estime pourtant encore. Les principaux sont : I. Un *Commentaire* sur *Vésale*, en latin, Leyde, 1616, in-4.° II. Un *Traité de la Peste*, en latin, Leyde, 1636, in-12. III. *Hortus Lugduno-Batavus*, 1629, in-8.° On trouve dans le *P. Niceron*, (Mémoires, tome 12.) le catalogue de tous ses écrits.

PACÆUS, *Voyez* PACZ *et* PASSÆUS.

PACARONI, (N. de) poëte dramatique, mort en 1747, a donné au théâtre la tragédie de *Bajazet I*, représentée et imprimée en 1739.

PACATIEN, (*Titus-Julius-Marinus Pacatianus*) se souleva dans le Midi des Gaules, sur la fin du règne de l'empereur *Philippe*; mais il fut défait et mis à mort l'an 249, par les troupes qui avoient élevé *Dèce I.* l'empire. Cet usurpateur n'est connu que par les médailles latines qu'on trouve de lui.

PACATUS, *Voyez* LATINUS

PACAUD, (Pierre) prêtre de l'Oratoire, né en Bretagne, mort le 9 mai 1760, dans un âge avancé, et après avoir montré du zèle et de la piété, s'acquit de la réputation pour la chaire. Les personnes qui aimoient la noble simplicité de l'Evangile, l'entendirent avec plaisir. On a de lui des *Discours de Piété*, sur les plus importans objets de la religion, en 3 vol. in-12, 1745, qui ont été bien reçus du public. On y trouve un Avent, un Carême, et des Discours sur les principaux Mystères.

PACHACAMAC, nom que les Idolâtres du Pérou donnoient au souverain Être qu'ils adoroient avec le Soleil. Le principal Temple de cette fausse Divinité étoit dans une vallée, à quatre lieues de Lima, et avoit été fondé par les *Incas* ou empereurs du Pérou. Ils lui offroient ce qu'ils avoient de plus précieux, et ils avoient pour lui une si grande vénération qu'ils n'osoient le regarder. Les rois mêmes et les prêtres entroient à reculons dans son Temple ayant toujours le dos tourné à l'autel, et en sortoient sans se retourner. Les ruines de ce temple témoignent encore aujourd'hui la magnificence de sa structure et de sa grandeur prodigieuse. Les Péruviens y avoient mis plusieurs Idoles.

I. PACHECO, gentilhomme Portugais, l'un des assassins d'*Inès* de Castro. *Voyez* Inès.

II. PACHECO, (Jean de) marquis de Villena, grand maître de l'ordre de *Saint-Jacques*, devint le favori de *Henri IV* roi de Castille, avec lequel il avoit été élevé. Son autorité fut si grande, qu'il disposa presque de tout au-dedans et au-dehors du royaume. Ce perfide ministre paya son souverain d'ingratitude. *Louis XI* roi de France, trouva le secret de le corrompre moyennant une pension de 12,000 écus. Il le fit consentir, en 1443, à plusieurs articles préjudiciables à son maître, au sujet de la Catalogne. *Henri IV* instruit de cette prévarication, lui en fit des reproches; mais *Pacheco*, au lieu de reconnoître sa faute, chercha à se venger du monarque son bienfaiteur. Il voulut le faire enlever de son palais, pour mettre sur le trône le prince *Alphonse* frère de ce roi, sous prétexte que celui-ci étoit impuissant. *Alphonse* fut en effet proclamé roi de Castille en 1465, par les soins de *Pacheco*, après avoir déclaré avec des cérémonies injurieuses, *Henri* déchu de la couronne. Cependant le nouveau roi mourut peu de temps après, et le bruit courut que *Villena* lui avoit ôté la vie par le poison, après lui avoir procuré le trône. Quoi qu'il en soit, après cette mort précipitée le ministre turbulent se réconcilia avec son légitime souverain, et n'eut que plus d'ascendant sur ce trop foible monarque. Il profita de son crédit, pour se faire remettre par ruse ou par force, des villes, des châteaux et d'autres places. Ce fut au milieu de ces injustices criantes qu'il mourut d'un abcès dans le gosier, en 1473. Ce qui est étonnant, c'est que *Henri IV* qui avoit eu tant à se plaindre de ce monstre de perfidie, le regretta beaucoup, et le fit enterrer avec autant de pompe que s'il eût honoré le ministère par les plus grandes vertus.

PACHOME, *Voy.* Pacome. *et de même* Pacorus.

PACHYMÈRE, (George) naquit à Nicée, et se distingua de bonne heure par ses talens. *Michel Paléologue* l'emmena avec lui à Constantinople, lorsqu'il reprit cette ville sur les François. Il parvint aux premières dignités de l'église et de l'état, et mourut vers 1310. Nous avons de lui une *Histoire d'Orient*, qui commence à l'an 1308. Cet ouvrage est estimable. L'historien a été non-seulement témoin des affaires dont il parle, mais même il y a eu très-grande part. Son style est à la vérité obscur, pesant et chargé de digressions; mais il est plus sincère que les autres historiens Grecs. Son ouvrage remplit d'ailleurs la suite de l'Histoire Byzantine, qui étoit interrompue depuis le temps où *Nicetas* et *Acropolite* finissent, jusqu'à celui où *Cantacuzène* commence. Le P. *Poussines* Jésuite, le donna au public en 1666 et 1669, à Rome, in-fol., avec une traduction latine et de savantes notes. Le président *Cousin* l'a aussi traduit en françois. L'édition du P. *Poussines* est quelquefois reliée en 2 vol., dont le premier contient ce que fit *Michel Paléologue* avant qu'il fût sur le trône et après qu'il y fut monté, et le deuxième, ce que

fit *Andronic le Vieux*. On attribue encore à *Pachymère* une *Paraphrase* des Ouvrages de *Saint Denis* l'Aréopagite. L. P. *Cordier* l'a insérée, avec les Scolies de *St. Maxime*, dans l'édition qu'il a donnée de *St. Denis*. On trouve dans le recueil d'*Allatius*, Rome, 1651 et 1659, deux vol. in-4°, un *Traité* sur la Procession du Saint-Esprit, de *Pachymère*.

PACCIAUDI, (Paul-Marie) Théatin, correspondant de l'académie des Belles-Lettres de Paris, et bibliothécaire de D. *Philippe* duc de Parme, naquit à Turin en 1710, et mourut d'apoplexie en 1785. Ses *Monumenta Peloponesiaca*, 2 volumes in-4°, et divers écrits sur des antiquités particulières prouvent sa vaste érudition. On a encore de lui, *Memorie de' gran maestri dell' ordine Gerosolimitano*, trois volum. in-4.° On a imprimé en l'an XI la correspondance de *Pacciaudi* avec le comte *de Caylus*, in-8.° Elle offre peu d'intérêt. C'est une espèce de catalogue de divers morceaux d'antiquités que ce Théatin envoyoit à son ami. *Pacciaudi* étoit un homme laborieux et retiré, qui vécut en religieux et en savant, uniquement occupé de ses devoirs et de ses études.

PACIEN, (St.) évêque de Barcelone, florissoit sous le règne de *Valens*. Il mourut vers l'an 390, sous celui de *Théodose*, après avoir gouverné saintement son troupeau, et s'être distingué par ses vertus, son savoir et son éloquence. Il nous reste de lui : I. Trois *Lettres* au Donatiste *Sempronien*, dans la première desquelles on trouve ces paroles si connues : *CHRÉTIEN est mon nom, et CATHOLIQUE mon surnom*. II. Une *Exhortation à la Pénitence*. III. Un *Discours sur le Baptême*. Son latin est pur et élégant, ses raisonnemens justes, ses pensées nobles. L'auteur sait à la fois inspirer la vertu et détourner du vice. Ses ouvrages ont été mis au jour par *Jean du Tillet*, à Paris, en 1538, in-4.°

PACIFICATEURS, *Voyez* COUGHEM.

I. PACIFICUS, archidiacre de Vérone dans le 6e siècle, a été, dit-on, l'inventeur des horloges à roues et à ressorts, divisant le jour en vingt-quatre parties égales. Avant lui, on ne connoissoit que les horloges de sable ou d'eau. *Sidoine Apollinaire* nous apprend que de son temps les gens riches tenoient encore des serviteurs pour les avertir des heures du bain et du souper, d'après l'inspection de ces dernières espèces d'horloge.

II. PACIFICUS MAXIMUS, né à Ascoli d'une famille noble, l'an 1400, vécut un siècle. Ses Poésies latines ont été imprimées sous le titre de *Hecatelegiam, sivè Elegiæ*, etc. à Florence, 1489, in-4°; édition très-rare, réimprimée à Boulogne, 1523, in-8°; et avec ses autres Ouvrages, à Parme, 1691, in-4.° On a retranché les vers licencieux dans cette dernière édition. La maladie vénérienne paroit si bien décrite dans ses Poésies, qu'on croiroit que ce poison avoit infecté l'Europe avant le voyage de *Christophe Colomb* en Amérique, en 1493, puisque notre auteur en fait mention dans un

ouvrage imprimé en 1489. L'opinion de ceux qui regardent l'introduction de cette maladie comme une épidémie qui régna dans ce temps-là, n'est donc point à rejeter.

PACIUS, (Jules) chevalier de *Saint-Marc*, philosophe, né à Vicence en 1550, composa un *Traité d'Arithmétique* dès l'âge de 13 ans. Son humeur inconstante et des tracasseries que lui suscita son évêque, l'ayant tiré de sa patrie, il alla enseigner le Droit en Suisse, en Allemagne, en Hongrie. *Pacius* vint ensuite en France, et il y professa à Sedan, à Nîmes, à Montpellier, à Aix et à Valence, avec tant de réputation, qu'on lui offrit des chaires de droit à Leyde, à Pise et à Padoue. Il préféra cette dernière ville; et après y avoir enseigné quelque temps avec un succès qui lui mérita le collier de Saint-Marc, il revint à Valençe, où il mourut en 1635 à 85 ans. Un de ses amis fit ce distique:

Itala dat cunas tellus, Germanica famam,
Gallica jus civis: dic mihi quæ patria?

Il vit le jour sous le ciel d'Hespérie,
Dut aux Germains l'éclat de ses talens;
La France l'adopta pour un de ses enfans:
Germain, Franc, Italien, quelle est donc sa patrie?

On a de lui un grand nombre d'ouvrages de Droit. Les principaux sont: I. *De Contractibus*, à Lyon, 1606, in-folio. II. *Synopsis Juris*, ibid. 1616, in-fol. III. *De Jure Maris Adriatici*, à Francfort, 1669, in-8.° IV. *In Decretales Libri V*, in-8.° V. *Corpus Juris civilis*, à Genève, 1580, in-fol. VI. *Aristòtelis organum*, Francfort, 1598, in-8.° C'est une traduction fidelle de la Logique d'*Aristote*. *Huet* parle avantageusement de lui dans son Traité *De claris interpretibus*... *Pacius* étoit un Protestant zélé; *Peiresc*, qui avoit été son disciple, tenta en vain de le ramener à la religion Catholique; mais il y rentra avant que de mourir.

PACOME, (St.) né dans la haute Thébaïde, de parens idolâtres, porta les armes dès l'âge de 20 ans. Les vertus des Chrétiens le touchèrent, et dès que la guerre fut finie il reçut le Baptême. Il y avoit alors dans la Thébaïde un saint Solitaire, nommé *Palémon*; il se mit sous sa discipline. Le disciple fit des progrès si rapides dans la vertu sous cet excellent maître, qu'il devint lui-même chef du monastère de Tabène sur le bord du Nil. Ses austérités et ses lumières se répandirent au loin; les solitaires accoururent en grand nombre. La haute Thébaïde fut bientôt peuplée de monastères, qui reconnurent ce saint homme pour leur fondateur. Ses disciples étoient dispersés dans différentes maisons, composées de 30 à 40 moines. Il falloit autant de maisons pour former un monastère, de façon que chaque monastère comprenoit depuis 12 jusqu'à 1600 cénobites. Ils s'assembloient tous les dimanches dans l'Oratoire commun de tous les monastères. Chaque monastère avoit un abbé, chaque maison un supérieur, et chaque dixaine de moines un doyen. Tous ces différens membres reconnoissoient

un même chef, et s'assembloient avec lui pour célébrer la fête de Pâques ; quelquefois jusqu'au nombre de 5000. La sœur de *St. Pacôme*, touchée des exemples de son frère, fonda elle-même un monastère de filles de l'autre côté du Nil, gouverné par la règle que son frère avoit donnée à ses moines. Le saint Solitaire, affligé d'un mal contagieux qui avoit désolé son monastère, mourut le 3 mai 348. Nous avons de lui : I. Une *Règle*, qu'on trouve dans sa Vie. II. Onze *Lettres*, imprimées dans le Recueil de *Benoît* d'Aniane. Un ancien auteur Grec écrivit la *Vie* de cet illustre patriarche; *Denis le Petit* la traduisit en latin, et *Arnauld d'Andilly* l'a mise en François. On la trouve parmi celles des *Pères du Désert.*

PACONIUS, (*Agrippinus*) sénateur Romain, enveloppé sous *Néron* dans la disgrace de *Soranus* et de *Thrabea*, étoit un philosophe Stoïcien, qui avoit toutes les vertus de sa secte. Lorsqu'on lui eut annoncé que le sénat l'avoit banni d'Italie et qu'on lui avoit laissé ses biens: *Allons*, dit-il froidement, *allons dîner à* Aricia... *Tibère* avoit fait mourir son père *Marcus Paconius*, parce qu'il avoit déplu à un nain dont ce prince bateleur se servoit dans ses divertissemens.

PACORI, (Ambroise) né de parens obscurs à Ceaucé dans le bas-Maine, devint principal du collége de cette ville. Un de ses écoliers ayant tenté de l'empoisonner en mettant du vert-de-gris dans sa soupe, il quitta cet emploi et se retira en Anjou. Peu de temps après, *Coislin* évêque d'Orléans, le chargea de son petit Séminaire de Meun. Pendant 18 ans qu'il eut la conduite de ce Séminaire, il procura au diocèse d'Orléans l'établissement d'un grand nombre d'écoles pour l'éducation des jeunes clercs. Après la mort du cardinal *de Coislin*, il fut obligé de sortir du diocèse. Il vint alors à Paris, où il passa tout le reste de sa vie dans la retraite. Il y mourut en 1730, à près de 80 ans. La pureté de ses mœurs donnoit beaucoup de lustre à ses talens. La haute idée qu'il avoit de l'auguste caractère de prêtre, ne lui permit pas de recevoir le sacerdoce, quoiqu'il eût été élevé au diaconat. On a de lui un grand nombre de Livres de piété. Les principaux sont : I. *Avis salutaires aux Pères et aux Mères pour bien élever leurs Enfans*, in-12. II. *Entretiens sur la sanctification des Dimanches et des Fêtes.* III. *Règles Chrétiennes pour faire saintement toutes ses actions.* IV. *Journée Chrétienne.* V. *Les Regrets de l'abus du* Pater. VI. *Pensées Chrétiennes.* VII. Une *Edition*, augmentée des *Histoires choisies :* livre utile et agréable à la jeunesse, pour laquelle l'abbé *Génevaux* prêtre du collége de Fortet, l'avoit rédigé. VIII. Une nouvelle *Edition* des Epîtres et Evangiles, en 4 vol. in-12. Ces ouvrages eurent beaucoup de cours dans un certain parti, quoique écrits d'un style pesant et prolixe.

PACORUS, fils d'*Orodes* roi des Parthes, neveu de *Mithridate*, se signala par la défaite de *Crassus*, dont il tailla l'armée en pièces, l'an 53 avant J. C. Il prit le parti de *Pompée*, et se déclara pour les meurtriers

de *César*. Après avoir ravagé la Syrie et la Judée, *Ventidius* marcha contre lui, et lui ôta la victoire et la vie, l'an 39 avant J. C. — Il ne faut pas le confondre avec PACORUS roi des Parthes, et ami de *Décébale* roi des Daces. Il mourut l'an 107 de J. C.

PACTYAS, fut chargé de la garde des trésors de *Crésus*, après la destruction du royaume de Lydie. Cet emploi qui devoit faire son bonheur, ne contribua qu'à le perdre : il crut pouvoir se servir des richesses qu'on lui avoit confiées, pour se rendre indépendant. Il attira à lui par ses largesses beaucoup de vagabonds ou de gens qui haïssoient la domination des Perses. On le vit bientôt à la tête d'un parti considérable, auquel rien ne manquoit qu'un bon chef. *Pactyas* ayant assiégé en vain la citadelle de Sardes, prit honteusement la fuite dès qu'il apprit que *Mazares*, l'un des généraux de *Cyrus*, approchoit. Il erra ensuite de ville en ville, jusqu'à ce que les insulaires de Chio le livrèrent aux Perses.

PACUVIUS, (*Marcus*) fils d'une sœur du poëte *Ennius*, se distingua dans la poésie et dans la peinture. Il publia des *Satires*, et diverses pièces de théâtre dont la plus applaudie fut celle d'*Oreste*. Son style n'a ni élégance ni pureté. Il nous reste de lui quelques fragmens, qu'on trouve dans le *Corpus Poëtarum Latinorum* de *Maittaire*. Ce poëte étoit né à Brindes et il mourut à Tarente âgé de plus de 90 ans, l'an 154 avant J. C. *Voy.* ACCIUS.

PACZ *ou* PAS, (Richard) *Pacæus*, doyen de Saint-Paul de Londres, fut employé par *Henri VIII* dans plusieurs négociations importantes, dont il se tira avec honneur. *Wolsey*, jaloux de son crédit, le lui fit perdre par de faux rapports. *Pacz* sensiblement touché de sa disgrace, en mourut de chagrin en 1532, après avoir perdu l'esprit. Son savoir et son caractère lui avoient mérité l'amitié et l'estime d'*Erasme* et des autres savans de son siècle. On a de lui : I. Des *Lettres*. II. *De fructu Scientiarum*, 1515, in-4.° III. Un Traité *De lapsu Hebraïcorum Interpretum*, et d'autres ouvrages.

PADILLA, (Marie de) demoiselle Espagnole, aussi belle qu'artificieuse, étoit au service de la femme d'*Alfonse d'Albuquerque*, lorsque *Pierre le Cruel* roi de Castille en devint amoureux. Elle ne le fit pas soupirer long-temps. Entraînée par son penchant et conseillée par *Jean de Hinistrosa* son oncle maternel, elle se livra aux desirs du roi qui en eut bientôt une fille. Malgré sa passion pour *Padilla*, les intérêts politiques exigeoient qu'il épousât *Blanche de Bourbon*. Les noces royales furent suivies du plus grand dégoût. Ni les charmes de la jeune reine, ni les remontrances de la reine-mère ne purent vaincre la froideur de *Pierre*. Trois jours après, il alla rejoindre sa maîtresse. Le triomphe de *Padilla* ne fut que passager. *Jeanne de Castro* toucha le cœur du monarque; et comme elle résista soit par vertu, soit par ambition, il lui proposa de l'épouser. Deux évêques courtisans attestèrent que son mariage avec *Blanche* étoit nul. *Jeanne de Castro* fut proclamée reine de

Castille ; mais deux jours après *Padilla* reprit son premier empire. Cette favorite termina sa carrière peu de temps après. On fit ses funérailles dans tout le royaume comme pour une reine légitime ; et l'on éleva ses enfans comme les héritiers présomptifs de la couronne. Pendant sa faveur, sa famille avoit été élevée aux premiers grades. Ses frères obtinrent les places les plus importantes de la couronne. Divers historiens, entr'autres, l'auteur de l'*Histoire des Favorites*, la peignent sous des couleurs très-odieuses. *Mariana*, écrivain plus croyable, assure qu'il ne manquoit à *Padilla* que des mœurs pures pour mériter le trône.

PADIOLCAU, (Albert) avocat à Rennes, mort à la fin du 17e siècle, a publié un ouvrage historique intitulé : *Antiquités de Jérusalem*, 1686, et un *Traité* de jurisprudence de la chambre des comptes de Bretagne.

PADOUAN, (Louis Léon, surnommé le) peintre, natif de Padoue, mort âgé de 75 ans, sous le pontificat de *Paul V*, se consacra au portrait, genre dans lequel il a excellé. Il a aussi gravé sur l'acier et sur l'argent des Médailles fort recherchées des curieux connoisseurs. On a gravé d'après lui. Il eut un fils, qui se faisoit pareillement appeler *le* PADOUAN quoique né à Rome, où il mourut âgé de 52 ans. On confond souvent les ouvrages du père et du fils, qui sont dans le même goût et dans le même genre.

PÆTUS, *Voyez* ARRIE.

PAETZ *ou* PAATZ, (Adrien de) *Pacæus*, Hollandois, fonda l'école de Rotterdam en faveur de *Jurieu* et de *Bayle*. Il avoit beaucoup de talens pour les négociations, dont il donna des preuves dans son ambassade d'Espagne. Il mourut en 1685, à 55 ans. On a de lui une *Lettre* qui parut en 1685, *sur les derniers troubles d'Angleterre, où il est parlé de la tolérance de ceux qui ne suivent pas la Religion dominante*. On trouve aussi plusieurs de ses *Lettres* dans le Recueil intitulé : *Præstantium ac eruditorum Epistolæ*, Amsterdam 1704, in-folio. *Paetz* avoit le caractère doux et l'esprit conciliant.

I. PAEZ, (François-Alvar) théologien Portugais, se fit Cordelier en 1304, et devint pénitencier du pape *Jean XXII*. Ce pontife lui donna l'évêché de Coron, puis celui de Sylves, et la qualité de nonce en Portugal. On a de lui : I. Un fameux Traité *De planctu Ecclesiæ*, où il soutient avec une chaleur outrée les opinions des Ultramontains sur l'autorité du pape. Voici quelques-uns de ses raisonnemens, tels que *Fleury* les rapporte. « Comme *Jésus-Christ* est seul pontife, roi et seigneur de tout, ainsi il a sur la terre un seul vicaire général pour toutes choses. *Jésus-Christ*, ajoute-t-il, établissant *Pierre* son vicaire, n'a pas partagé la puissance qu'il avoit ; mais il faut entendre qu'il la lui a donnée pleinement comme il l'avoit lui-même... Le pape, continue-t-il, n'est pas vicaire d'un pur homme, mais de Dieu : or toute la terre est au Seigneur, avec ce qui la remplit : donc tout est aussi au pape. Les empereurs Païens n'ont jamais possédé l'empire justement ; car celui qui,

soin d'être soumis à Dieu lui est contraire par l'idolâtrie ou l'hérésie, ne peut rien posséder justement sous lui. Aucun empereur n'a exercé légitimement le droit du glaive s'il ne l'a reçu de l'Église Romaine, principalement depuis que *Jésus-Christ* a donné à *St. Pierre* l'une et l'autre puissance. Car il lui a dit : *Je te donnerai les Clefs du Royaume des Cieux ;* non pas *la Clef*, mais *les Clefs :* l'une pour le spirituel, l'autre pour le temporel. » Il s'ensuivroit de ces propositions, que non-seulement les empereurs, mais tous les rois et tous les princes sont vassaux du pape. II. Une *Somme de Théologie*. III. L'*Apologie de Jean XXII*, Ulm 1474 ; Lyon 1517 ; Venise 1560, in-folio. Ce savant évêque mourut à Séville le 8 mai 1352. Il joignoit à beaucoup d'érudition un esprit insinuant.

II. PAEZ, (Balthasar) docteur en théologie, de l'ordre de la Trinité, natif de Lisbonne, mort dans sa patrie en 1638, étoit pieux et savant. On a de lui des *Sermons* et des *Commentaires* sur l'Épître de *St. Jacques*, et sur quelques autres livres de l'Écriture-Sainte, à Paris 1631, deux vol. in-folio.

I. PAGAN, (Pierre) *Paganus*, c'est-à-dire *Heide* en allemand, poëte de Wanfrid dans la basse-Hesse, fut professeur en poésie et en histoire à Marpurg, et mourut à Wanfrid le 29 mai 1576. On a de lui : I. Plusieurs *Pièces de Poésie*, qui se ressentent de l'humeur enjouée de l'auteur. II. *Praxis Metrica*. III. L'*Histoire* des *Horaces* et des *Curiaces* en vers latins. Ce morceau prouve plus de facilité que de véritable talent pour la poésie, sur-tout pour cette poésie sublime, pleine de traits et d'images.

II. PAGAN, (Blaise-François, comte de) naquit à Remies près de Marseille en 1604. A peine avoit-il douze ans qu'il commença à porter les armes ; il montra une valeur au-dessus de son âge. Il n'y eut presque aucun siége, ni aucun combat où il ne se signalât par quelques actions d'adresse ou de bravoure. Au passage des Alpes et aux barricades de Suze, il entreprit à la tête des Enfans-perdus d'arriver le premier à l'attaque par un chemin particulier. Ayant gagné le haut d'une montagne escarpée qui aboutissoit dans la place, il se laissa glisser le long de cette montagne en disant : *Voici le chemin de la gloire !* Ses compagnons le suivirent, et forcèrent les barricades. *Louis XIII* charmé de cette action héroïque, la raconta avec beaucoup de complaisance au duc de Savoie, en présence de la cour. Ce monarque le nomma maréchal de camp, et l'envoya servir en Portugal l'an 1642. Ce fut cette année qu'il devint entièrement aveugle, à l'âge de 38 ans. Un coup de mousquet lui avoit fait perdre l'œil gauche au siége de Montauban, et une maladie lui enleva l'autre... Hors d'état de servir son prince par son bras, il voulut être utile au public par sa plume. Les mathématiques avoient toujours eu beaucoup d'attrait pour lui : il s'y consacra avec plus d'ardeur que jamais, et se fit un nom parmi les ingénieurs et parmi les astronomes. Sa maison étoit le ren-

dez-vous de ce que la cour et la ville avoient de plus distingué dans les sciences. Cet illustre mathématicien mourut à Paris le 18 novembre 1665, à 62 ans. Le roi le fit visiter dans sa dernière maladie par son premier médecin. *Pagan*, malgré ses lumières, avoit le foible de l'astrologie judiciaire. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité des Fortifications*, imprimé en 1645. Il passa pour le meilleur ouvrage qu'on eût publié jusqu'alors sur cette matière. Ses principes furent détruits par le célèbre *Vauban*; il prouva qu'ils avoient le défaut de rendre les flancs trop courts, trop étroits et trop serrés. II. *Théorèmes Géométriques*, 1651. III. *Théorie des Planètes*, 1657. IV. *Tables astronomiques*, 1658. V. Une *Relation historique de la Rivière des Amazones*, in-8°, qui est curieuse et n'est pas commune.

PAGANUCCI, (Jean) né à Lyon, y embrassa la profession du commerce et devint juge au tribunal civil après la révolution. Modeste, savant et intègre, il est mort en 1797. On lui doit un ouvrage estimable et qui eut dans le temps un succès mérité, intitulé : *Manuel historique et politique des Négocians*, 1762, 3 vol. in-8°.

PAGEAU, (Gui) poëte *Manceau*, publia en 1584 un vol. de *Cantiques* et de *Noëls*, in-12.

PAGENSTECHER, (Alexandre-Arnold) natif de Brême dans la basse-Saxe, sur la fin du dernier siècle, mourut vers 1730. Cet auteur appliqua ce qu'il savoit de jurisprudence, à des Traités burlesques sur la même matière. Celui qu'il donna au public sous ce titre : *De jure ventris*, et auquel il joignoit deux Dissertations *de Cornibus* et *de Cornutis*, est recherché pour sa singularité, et ne devoit pas l'être à cause de son obscénité. Ces trois petits ouvrages ne forment ensemble qu'un volume in-12, imprimé en 1714.

PAGEOT, *Voy*. PAJOT.

PAGET, (Guillaume) fils d'un simple huissier de Londres, s'éleva par son mérite aux premières charges. Il devint clerc du cachet du roi *Henri VIII*, ensuite clerc du conseil et du sceau privé, et peu de temps après clerc ou greffier au parlement. Il se conduisit dans ces divers emplois avec une prudence consommée. *Henri VIII* l'envoya à la cour de France en qualité d'ambassadeur, et le fit à son retour chevalier, secrétaire d'état, et l'un des exécuteurs de son testament. Après la mort de ce prince, *Paget* fut membre du conseil privé d'*Edouard VI*, puis envoyé ambassadeur à l'empereur *Charles-Quint*, pour demander du secours contre les Écossois et les François. De retour, il fut élevé à de nouvelles dignités; mais sa faveur auprès d'*Edouard* ne se soutint pas. Il fut enveloppé dans la disgrace du duc de *Sommerset*, et renfermé dans la tour de Londres. On l'obligea en même temps de se démettre de toutes ses charges, et on le condamna à six mille livres sterlings d'amende. *Paget* fut rétabli dans ses emplois à l'avénement de la reine *Marie* à la couronne, et mourut en 1564, la 6e année du règne d'*Élizabeth*. Celle-ci, pour ré-

compenser les services qu'il avoit rendus à l'état, fit transporter son corps à Londres aux dépens du trésor public, et lui fit faire des funérailles magnifiques. C'est le seul homme en Angleterre qui ait été inhumé aux frais de la nation.

I. **PAGI**, (Jean-Baptiste) peintre et graveur, né à Gênes en 1555, mourut dans la même ville en 1629, à 74 ans. Son père noble Génois, voulant détruire la passion de son fils pour la peinture, lui fit étudier les mathématiques et employa les menaces, mais ce fut inutilement : il fallut céder à son inclination. *Pagi* avoit appris de lui-même le dessin. Il n'avoit pas encore essayé de mélanger des couleurs, lorsqu'il se trouva chez un peintre qui faisoit très-mal un portrait. Le jeune homme prit le pinceau, et conduit par le seul instinct de la nature, il peignit le portrait fort ressemblant. Il se mit depuis dans l'école du *Cangiage*. Une malheureuse affaire l'obligea de se retirer à Florence, où les princes *François* et *Ferdinand de Médicis*, protecteurs des artistes célèbres, l'arrêtèrent quelque temps par leurs bienfaits et par la protection dont ils l'honorèrent. La faveur de ces grands hommes donne une grande idée des talens de *Pagi*. Ce maître s'occupa aussi à graver des planches de cuivre, et à écrire sur la peinture un ouvrage intitulé : *Definizione è divizione della Pittura*, in-folio.

II. **PAGI**, (Antoine) Cordelier, naquit à Rogne en Provence le 31 mars 1624. Après avoir achevé son cours de philosophie et de théologie, il prêcha quelque temps avec succès. Ses talens lui méritèrent les premiers emplois de son ordre. Il fut quatre fois provincial, et les occupations de sa place, ainsi que celles du confessional, ne l'empêchèrent pas de s'appliquer avec ardeur à l'étude de la chronologie et de l'histoire ecclésiastique. Il entreprit l'examen des Annales de *Baronius*. Le livre de cet illustre cardinal, quoique le plus étendu qu'on eût alors sur cette matière, offroit une infinité de méprises, et il étoit difficile de les éviter dans un temps où la saine critique étoit encore au berceau. Le P. *Pagi* les apperçut, et entreprit de les réformer année par année. Il fit paroître le premier tome de sa critique à Paris en 1689, in-folio, *Critica Historico-Chronologica in annales Ecclesiasticos Cardinalis Baronii*. Les trois autres volumes n'ont vu le jour qu'après sa mort, à Genève en 1705, par les soins de son neveu *François Pagi*. Cet ouvrage important a été réimprimé dans la même ville en 1727. On y voit un savant profond, un critique sage, un écrivain d'un esprit net et solide, et un homme doux et modéré. Cette critique est d'une utilité infinie ; elle va jusqu'à l'an 1198, où finit *Baronius*. L'abbé *de Longuerue* avoit beaucoup aidé l'auteur de ce grand ouvrage. Le P. *Pagi* finit sa carrière à Aix le 5 juin 1699, à 75 ans. Ses mœurs douces le faisoient autant aimer que son savoir profond le faisoit estimer. Les infirmités, compagnes ordinaires de la vieillesse, le retinrent au lit pendant une partie de ses dernières années. Mais la foiblesse du corps ne se fit point sentir à l'esprit ; et sur le lit de

douleur il continuoit ses corrections et résolvoit les questions que les savans lui proposoient. On a encore du P. *Pagi* : *Dissertatio hypatica*, seu *de Consulibus Cæsareis*, Lyon 1682, in-4.° Cet ouvrage, plein de remarques curieuses, répand un grand jour sur la chronologie des consulats.

III. PAGI, (François) neveu du précédent et Cordelier comme lui, naquit à Lambesc en 1654. Il hérita du goût de son oncle pour l'histoire, et le soulagea dans la critique des Annales de *Baronius*, dont il publia les trois derniers volumes. Il mourut le 21 janvier 1721 à 66 ans, après avoir été élevé aux charges de son ordre. On a de lui, une *Histoire des Papes* sous ce titre : *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustriora Pontificum Romanorum gesta.... complectens ;* en 4 vol. in-4°, dont le premier parut en 1717, et le dernier a été publié en 1747, par le P. *Antoine Pagi*, second du nom, son neveu, qui a continué cet ouvrage. Le zèle qu'on y trouve pour les prétentions Ultramontaines, lui a donné plus de cours en Italie qu'en France. Il soutient par-tout l'infaillibilité du pape, sa supériorité sur les conciles, le droit des appellations à la cour de Rome, le pouvoir d'anathématiser les souverains. Il semble qu'il n'a entrepris son ouvrage que pour établir ses opinions. Il est assez exact dans ses recherches et assez net dans son style. Il a fait entrer dans son ouvrage, l'histoire des conciles généraux et plusieurs détails sur la discipline, les mœurs et les rits de l'Eglise.

IV. PAGI, (l'abbé) ex-Jésuite, prévôt de Cavailhon, né au Martigue en Provence, étoit neveu du P. *François Pagi*. Il est auteur de l'*Histoire de Cyrus le Jeune*, publiée à Paris en 1736, in-12. C'étoit un homme plein d'esprit et d'imagination, mais d'une imagination sans frein. Son Histoire de *Cyrus* est plutôt l'ouvrage d'un orateur de collége, que celui d'un historien formé sur la lecture des anciens. Le style en est ampoulé, diffus, romanesque, et très-souvent négligé. L'auteur promettoit une Histoire d'Athènes ; mais sa mort prématurée priva le public de cet ouvrage. On a encore de lui, l'*Histoire des Révolutions des Pays-Bas*, 1727, in-12.

PAGNIN, *Voy.* SANCTÈS.

PAJET, *Voyez* PAGET.

PAIKEL, *Voyez* PATKUL.

PAJON, (Claude) célèbre ministre de la Religion prétendue-Réformée, et l'une des meilleures plumes que les Protestans aient eues, naquit à Romorantin en 1626. Il se distingua tellement par son esprit et ses talens, qu'il devint ministre à 24 ans, et quelques années après, professeur de théologie à Saumur. A peine avoit-il commencé ses leçons, que les Calvinistes d'Orléans le choisirent pour leur ministre. Il eut de grands démêlés avec *Jurieu*, sur l'efficacité de la Grace, et sur la manière dont s'opère la conversion du pécheur. *Jurieu* fit condamner ses opinions dans quelques synodes. Cette condamnation n'empêcha pas son système de prendre faveur, et ses disciples qui étoient en grand nombre furent nommés *Pajoni-*

tes. Il mourut en 1685, à 59 ans, immédiatement avant la révocation de l'édit de Nantes. Ses ouvrages sont : I. Examen des *Préjugés légitimes contre les Calvinistes*, 2 vol. in-12. II. Remarques sur l'*Avertissement Pastoral*, etc. Ces deux ouvrages passent chez les Calvinistes pour des chefs-d'œuvre, et chez les Catholiques, pour des livres qui ne sont pas sans réplique. (*Voyez* PAPIN.) — Un avocat Parisien de ce nom, (*Henri* PAJON) mort en 1776, a donné quelques Romans au-dessous du médiocre, et des *Observations sur les Donations*, 1761, in-12.

PAJOT, *Voyez* LINIÈRE.

PAJOT, (Louis-Léon) comte *d'Onsembray*, naquit à Paris en 1678. Il essuya dans sa jeunesse un mal d'yeux considérable, pendant lequel on lui apprit la philosophie de *Descartes.* Sa vue étant rétablie, il fit un voyage en Hollande, où il se lia avec les grands hommes qu'elle possédoit alors, *Huyghens*, *Ruysch*, *Boerhaave*, etc. Chargé de la direction générale des postes, il l'exerça avec tant d'exactitude, qu'il mérita l'estime du public et la confiance de *Louis XIV.* Ce monarque le fit appeler dans sa dernière maladie pour cacheter son testament, avant de l'envoyer déposer au parlement. Il hérita, après la mort de son père, d'une maison de campagne à Bercy. Il la destina, non pas à être une maison de plaisir, mais un cabinet philosophique qu'il remplit de curiosités naturelles et mécaniques, et pour lequel il n'épargna ni soins ni dépenses. Il devint si célèbre, qu'il attira à son possesseur les visites de *Pierre le Grand*, de l'Empereur, du prince *Charles* de Lorraine, etc. C'étoit peut-être le cabinet le plus curieux de l'Europe, surtout en mécanique. Le Recueil de l'académie des Sciences dont il étoit membre, renferme plusieurs *Mémoires* de lui sur cette partie des mathématiques. Les principaux sont : I. Un sur un *Instrument* pour mesurer les liquides. II. Sur l'*Aëromètre* ou *mesure-vent.* III. Un 3e, sur une *Machine* pour battre la mesure de différens airs de musique, d'une manière fixe, etc. L'intérêt des sciences lui étoit si cher, qu'il légua ses cabinets à l'académie avec des conditions qui les rendent utiles au public. Cette compagnie le perdit en 1753, à 75 ans. Ce fut aussi une perte pour les pauvres des paroisses de Bercy et de Saint-Germain-l'Auxerrois. L'humanité, la probité et le desir du progrès des sciences, étoient, pour ainsi dire ses seules passions.

PAIVA, *Voyez* I. ANDRADA.

PAIX, (Myth.) Divinité allégorique, fille de *Jupiter* et de *Thémis.* On la représente avec un air doux, tenant d'une main une petite statue du dieu *Plutus*, et de l'autre une poignée d'épis, de roses et de branches d'olivier, avec une demi-couronne de laurier sur sa tête, et des cornes d'abondance à ses pieds. On trouve dans les Œuvres de *Rousseau*, une belle *Ode* à la *Paix.*

PALÆSTRA, (Mythol.) fille de *Mercure*, à qui l'on attribue l'invention de l'exercice de la lutte. D'autres la disent fille d'*Hercule.*

PALAFOX, (Jean de) naquit en 1600, dans le royaume d'Aragon, d'une famille illustre. Après avoir étudié avec succès dans l'université de Salamanque, il fut choisi par *Philippe IV* pour être du conseil de guerre, puis de celui des Indes; mais il ne tarda pas de se dégoûter du monde et d'embrasser l'état ecclésiastique. Le monarque Espagnol, auquel son mérite étoit connu, le nomma, l'an 1639, à l'évêché de Los Angelos (*Angelopolis*) en Amérique, avec le titre de juge de l'administration des trois vice-rois des Indes. L'Amérique étoit alors le théâtre du brigandage ainsi que du dérèglement: *Palafox* mit tous ses soins à réprimer la tyrannie des grands et les vices du peuple. Les Indiens gémissoient sous le fardeau d'un joug insupportable; le saint prélat adoucit leur servitude. Comme il soutenoit vivement les droits de l'épiscopat, et que ces droits lui paroissoient blessés par les missionnaires Jésuites, il eut un démêlé fort vif avec ces Pères. Cette contestation fut portée au pape *Innocent X*, qui la termina en partie par un bref du 14 mars 1648. *Palafox* avoit passé en Espagne pour soutenir cette affaire. Le roi d'Espagne fut si satisfait de son esprit et de sa piété, qu'il l'éleva à l'évêché d'Osma en 1653. Le saint évêque ne fit pas moins éclater sa charité et son zèle sur ce nouveau théâtre. Ses ouailles furent sa famille, et il fut pour elles le père le plus tendre et le plus compatissant. Il mourut en odeur de sainteté le 30 septembre 1659, à 59 ans, après s'être dressé lui-même cette épitaphe, monument de son humilité: *HIC JACET PULVIS ET CINIS, JOANNES OXAMIENSIS.* L'Eglise lui doit plusieurs ouvrages écrits avec onction: I. *Le Pasteur de la nuit de Noël*, à Léon, 1660, en espagnol; et à Paris, 167.... en françois. Plusieurs *Traités* mystiques, dont quelques-uns ont été traduits en françois par l'abbé *le Roy*. III. Des *Homélies* sur la Passion de Notre-Seigneur J.C., traduites par *Amelot de la Houssaye*, in-16. IV. Des *Remarques* sur les Lettres de *Ste Thérèse.* V. *L'Histoire de la Conquête de la Chine par les Tartares*, publiée en françois à Paris en 1678, volume in-8°, par *Collé.* VI. *L'Histoire du Siége de Fontarabie*, en 1628, imprimé à Madrid l'année d'après, in-4.° On trouve dans le 4ᵉ vol. de la *Morale pratique des Jésuites*, l'Histoire de D. *Jean de Palafox* et des différends qu'il a eus avec les Jésuites. Cette Histoire, composée principalement sur les écrits du prélat, qui y mit quelquefois un peu trop de vivacité, est du docteur *Arnauld*, qui y a inséré plusieurs de ses Lettres traduites en françois. Comme dans quelques-unes de ces Lettres il fait un portrait affreux des Jésuites du Mexique, ceux d'Europe ont prétendu qu'elles étoient fausses ou altérées, et leur ont opposé d'autres écrits de l'évêque d'Osma, où il fait les plus grands éloges de leur compagnie. Le roi d'Espagne demanda à *Clément XIII* et à *Clément XIV* la canonisation de *Palafox*; mais cette affaire n'a pas été suivie depuis ces deux pontifes. L'abbé *Dinouart* a donné en 1767, in-12, une nouvelle *Histoire* de cet illustre prélat. Le Recueil de ses ouvrages a été publié à Madrid en

en 1762, 13 vol. in-fol., qui se relient en 15.

PALAMÈDE, *Voyez* CORINUS.

PALAMÈDE, fils de *Nauplius* roi de l'isle d'Eubée, étoit parti avec les princes Grecs pour la guerre de Troye, lorsqu'on s'apperçut qu'*Ulysse* roi d'Itaque, étoit resté dans son royaume. En effet, ce prince ne pouvant se résoudre à quitter sa femme *Pénélope* qui étoit jeune et belle, contrefit l'insensé; et pour prouver qu'il l'étoit, il s'avisa d'atteler à sa charrue des animaux d'espèces différentes, et de semer du sel au lieu de blé. *Palamède* son ennemi déclaré, ayant été envoyé pour s'assurer de la vérité, découvrit sa feinte en mettant son fils encore au berceau, sur le bord du sillon; alors *Ulysse* qui l'apperçut de loin, leva doucement le soc de la charrue de peur de le blesser. La ruse étant découverte, il fut obligé de suivre *Palamède*. Mais lorsqu'ils furent arrivés au camp, *Ulysse* pour se venger de son ennemi, supposa une lettre du roi *Priam* à *Palamède*, par laquelle ce prince le remercioit d'un service qu'il lui avoit rendu, et il lui annonçoit qu'il lui envoyoit la somme d'argent dont ils étoient convenus. La fausse lettre ayant été lue dans l'assemblée des princes Grecs, *Palamède* accusé de trahison alloit être condamné, lorsqu'*Ulysse* feignit de prendre la défense de son ennemi, en déclarant qu'on ne devoit point le juger sur cette lettre, mais envoyer dans sa tente pour s'assurer si l'argent y avoit été déposé. On y trouva en effet la somme énoncée qu'*Ulysse* y avoit fait enfouir par des esclaves affidés. *Palamède* par cette perfidie, fut convaincu de trahison et lapidé.

PALAMNÉENS, (Mythol.) dieux mal-faisans qu'on croyoit toujours occupés à nuire aux hommes. Ils sont les mêmes que les dieux TELCHINES. *Jupiter* étoit surnommé *Palamnéen*, quand il punissoit les coupables.

PALANTHA *ou* PALANTHIA, *ou* PALATUA, (Mythol.) fille d'*Hyperborée*, épousa *Hercule*, dont elle eut *Latinus*. C'est ce que dit *Festus*; mais *Varron* la fait fille d'*Evandre* et femme de *Latinus*. On croit qu'elle donna son nom au Mont Palatin. Elle étoit particulièrement révérée à Rome sur ce Mont. On nommoit ses prêtres *Palàtuales*, et le sacrifice qu'on lui offroit *Palatual*.

PALAPRAT, (Jean) né à Toulouse en 1650, d'une famille de robe, se signala de bonne heure par le talent de la poésie. A peine avoit-il fini ses études, qu'il remporta plusieurs prix aux Jeux Floraux. Il prit d'abord le parti du barreau, auquel sa naissance sembloit l'appeler. Créé capitoul en 1674, et chef de consistoire en 1685, il s'acquitta de ces deux emplois avec la droiture de cœur et la liberté d'esprit qui formoient son caractère; mais ces charges ne purent l'arrêter dans sa patrie. Il en sortit trois fois, d'abord pour voir Paris, ensuite pour passer à Rome auprès de la reine *Christine*, qui tâcha vainement de l'arrêter auprès d'elle. De retour à Paris, il plut au duc *de Vendôme*, qui se l'attacha en qualité de secrétaire des commandemens du grand

prieur. Il se permettoit avec ce prince des saillies ingénieuses et des vérités hardies. Le maréchal *de Catinat* craignoit que sa hardiesse ne fût prise en mauvaise part. *Rassurez-vous*, lui dit plaisamment Palaprat, *ce sont mes gages.* (*Voyez* CATINAT.) Il logeoit au Temple où l'ordinaire n'étoit pas trop réglé; tantôt il n'y avoit pas de quoi manger, tantôt il y avoit des repas splendides. *Ici*, disoit Palaprat, *on risque de mourir d'inanition ou d'indigestion.* Dès les premières années de son séjour à Paris, il travailla pour le théâtre, et son goût pour le genre dramatique augmenta, lorsqu'il eut fait connoissance avec l'abbé *Bruéys*. Ces deux poëtes amis avoient le même génie pour la plaisanterie. Ils étoient tous les deux desirés dans les compagnies, d'où ils bannissoient l'ennui et le sérieux par leurs saillies et leurs propos amusans. Ils travailloient presque toujours de concert; et s'ils se disputoient quelques morceaux de leurs ouvrages, c'étoient toujours les endroits foibles. Enfin leur amitié dura jusqu'à la mort: exemple rare et difficile à imiter pour ceux qui courent la même carrière. Les pièces de *Bruéys* auxquelles *Palaprat* a eu part, sont: le *Secret révélé*, le *Sot toujours Sot* ou *le Marquis Paysan*, le *Grondeur*, le *Muet*, le *Concert ridicule*. Ces trois dernières ont été conservées au théâtre. Les pièces auxquelles il a seul travaillé, sont: *Hercule et Omphale*, le *Ballet extravagant*, et la *Prude du Temps*. Le *Ballet extravagant* se joue encore. *Palaprat*, à une imagination vive et plaisante, joignoit une candeur de mœurs, une simplicité de caractère singulière. Il réunissoit à la fois les saillies d'un bel esprit et la naïveté d'un enfant. Il mourut à Paris le 23 octobre 1721, à 72 ans. Il se fit lui-même cette Epitaphe:

> J'ai vécu l'homme le moins fin
> Qui fût dans la machine ronde,
> Et je suis mort la dupe enfin
> De la dupe de tout le monde.

Ses ouvrages respirent la *gaieté* et la légèreté d'un esprit vif et fécond. La plupart manquent de justesse et de précision. Ils se trouvent dans le recueil de ceux de *Bruéys*, publié en cinq petits vol. in-12.

PALATI, (Jean) historien Latin, né dans les états de Venise au commencement du XVIIe siècle, mort vers 1680, *s'est fait* connoître par quelques Histoires, ou plutôt quelques compilations sur l'Empire d'Occident. La principale est sous ce titre: *Monarchia Occidentalis, sive Aquila inter lilia, et aquila Saxonica;* Venise, 1671 et 1673, deux vol. in-folio. Elle comprend les empereurs François depuis *Charlemagne*. L'auteur a orné cette Histoire de médailles, d'emblêmes et de figures. On a encore de lui: I. *Aquila Franca*, 1679, in-folio. II. *Aquila Sueva*, 1679, in-folio. III. *Fasti Ducales Venetorum*, 1696, in-4.° Celui-ci est le plus exact.

PALATUA, *Voyez* PALANTHA.

PALAYE, *Voyez* SAINTE-PALAYE.

PALAZZO, (Paul de) théologien, né à Grenade, fut professeur des saintes Lettres à Coimbre, et mourut en 1582. On

de lui, un *Commentaire* sur l'Ecclésiastique, et des *Enarrations* sur *St. Matthieu*, en deux vol. in-folio.

PALEARIUS, (Aonius) né à Véroli en Italie, fit de bonnes études sous les plus célèbres maîtres de son pays. Après avoir passé plusieurs années à Rome, il se fixa à Sienne, et y professa le grec et le latin avec beaucoup de réputation. Son mérite, joint à quelques paroles indiscrètes, lui suscita des envieux, et ces envieux devinrent bientôt des ennemis implacables. *Palearius* échappa à leur persécution en se retirant à Lucques, où les magistrats lui accordèrent une chaire avec des appointemens considérables. De Lucques il passa à Milan, et il y jouissoit des avantages dûs à ses talens, lorsqu'il fut arrêté par ordre du pape *Pie V*, et conduit à Rome. Convaincu d'avoir parlé en faveur des Luthériens et contre l'Inquisition, il fut condamné à être brûlé, après avoir été préalablement pendu et étranglé. Cette sentence fut exécutée en 1570. Le président *de Thou* remarque qu'un des griefs de sa condamnation fut d'avoir comparé l'Inquisition à un poignard porté à la gorge des gens de lettres : *Inquisitionem sicam esse districtam in jugula Litteratorum*. C'est être bien malheureux, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot; mais c'est l'être bien davantage, d'aimer mieux se perdre soi-même. On a de lui un *Poëme* de l'*Immortalité de l'Ame*, dont la versification n'est rien moins que *Virgilienne*; et d'autres ouvrages en vers et en prose. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1696, in-8°; ou d'Iène, 1728, in-8.° Ils sont la plupart bien écrits, en latin. *Sadolet* en faisoit cas. Les *Amœnitates Historiæ Ecclesiasticæ*, Leipzig, 1737, in-8°, (Tome 1er) renferment une Lettre de *Palearius* à *Luther* et à *Calvin*, au sujet du concile de Trente. Il pensoit comme ces deux réformateurs. Il s'éloignoit d'eux seulement en deux choses : la première, que le mariage est un sacrement; la seconde, qu'un Chrétien ne doit jamais jurer pas même devant les juges.

I. PALÉMON, *ou* MÉLICERTE, (Mythol.) Dieu marin, fils d'*Athamas* roi de Thèbes, et d'*Ino*, qui craignant la fureur du prince son époux, prit *Mélicerte* entre ses bras, et se jeta avec lui dans la mer. Ils furent changés en Divinités marines : la mère, sous le nom de *Leucothée*, que l'on suppose être la même que l'*Aurore*; et le fils, sous celui de *Palémon* ou de *Portumne*, Dieu qui présidoit aux ports. *Pausanias* dit que *Mélicerte* fut sauvé sur le dos d'un dauphin, et jeté dans l'isthme de Corinthe, où *Sisyphe* son oncle qui régnoit en cette ville, institua les Jeux Isthmiques en son honneur.

II. PALÉMON, (*Q. Rhemmius*) grammairien, natif de Vicence, étoit fils d'un esclave. Il enseigna à Rome avec une réputation extraordinaire, sous *Tibère* et *Claude*; suivant *Suétone*, il faisoit des vers sur-le-champ. Il ne nous reste que des fragmens de ses écrits, dans les *Poetæ Latini Minores*, Leyde, 1731, deux vol. in-4°; et ces fragmens donnent une idée avantageuse de son érudition. On a encore de lui un Traité *de Pon-*

deribus et Mensuris, Leyde, 1587, in-8.° Sa présomption et la corruption de ses mœurs dégradèrent ses talens.

PALÉMON, *Voyez* PACOME.

PALÉOLOGUE, *Voyez* ANDRONIC, n.os II, III *et* IV. — JEAN, n.os LIV *et* LV. — MICHEL, n.° VII.

PALEOTTI, (Gabriel) cardinal, natif de Bologne, fut lié d'une étroite amitié avec *saint Charles Borromée*, et mourut à Rome le 23 juillet 1597, à 73 ans. On a de lui divers ouvrages, qui font honneur à son savoir. Les plus connus sont : I. *De bono Senectutis*, Anvers, 1598, in-8°, plein d'excellentes réflexions morales et chrétiennes. II. *Archiepiscopale Bononiense*, Rome, 1494, in-folio. III. *De nothis spuriisque filiis*, in-8°; curieux. IV. *De consistorialibus consultationibus*; estimé.

PALEPHATE, ancien philosophe Grec, dont il nous reste un Traité *Des choses incroyables*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Amsterdam, en 1688, vol. in-8°; et il y en a une d'*Elzevir*, 1649, in-12. On ignore en quel temps vivoit *Palephate*. Il paroît probable qu'il est postérieur au temps d'*Aristote*, et antérieur à la naissance de Jésus-Christ. Cet auteur explique d'une manière historique, dans son ouvrage, diverses fables.

PALÈS, (Myth.) Déesse des Pasteurs, à laquelle ils faisoient des sacrifices de miel et de lait, afin qu'elle les délivrât, eux et les troupeaux, des loups et des dangers. On lui offroit dans ces sacrifices du vin cuit, du millet ou d'autres grains; et l'on faisoit tourner les troupeaux autour de l'autel, pour la prier d'écarter les loups. Une cérémonie essentielle à la fête, étoit de mettre le feu à des tas de paille, sur lesquels les bergers passoient en sautant.

PALEUR, (*Pallor.*) Les Romains l'adoroient conjointement avec la *Peur*. Ils en avoient fait des Dieux, parce qu'en latin leurs noms sont masculins.

PALFIN, (Jean) lecteur en chirurgie à Gand sa patrie, s'est acquis une grande réputation par son savoir et par ses ouvrages. Les principaux sont : I. Une excellente *Ostéologie*, Paris, 1731, in-12. C'est une traduction du flamand. II. Une *Anatomie du corps humain*, traduite par *Jean Devaux*, Paris, 1753, deux vol. in-12. Il mourut à Gand en 1730, dans un âge avancé, avec la réputation d'un des plus habiles anatomistes du siècle.

PALICAN, *Voyez* II. PISON.

PALICE, (La) *Voyez* CHABANES *et* I. GUICHE.

PALICES, frères jumeaux, enfans de *Jupiter* et de *Thalie*. Cette Nymphe se voyant grosse, craignoit la colère de *Junon*, et pria la *Terre* de l'engloutir. Sa prière fut exaucée, et elle y accoucha de deux garçons, qui furent appelés *Palices*, parce qu'ils naquirent deux fois : la première fois, de *Thalie*; et la seconde, de la *Terre*, qui les rendit au jour. Il se forma deux lacs formidables aux parjures et aux criminels, dans l'endroit où ils naquirent. Les Siciliens leur sa-

crifioient comme à des Divinités, et leur Temple étoit un lieu de refuge et de sureté pour les esclaves fugitifs.

PALINGÈNE, (Marcel) *Palingenius*, fameux poëte du XVIe siècle, dont le vrai nom étoit *Pierre-Ange* MANZOLI; il est très-connu par son Poëme en 12 livres, intitulé : *Zodiacus vitæ*, Rotterdam, 1722, in-8.º Il le dédia à *Hercule II d'Est* duc de Ferrare, dont, selon quelques-uns, il étoit médecin; mais d'autres disent qu'il étoit un de ces savans Luthériens, que la duchesse de *Ferrare* reçut à sa cour et qu'elle honora de sa protection. Ce Poëme, dont le fond des choses ne se rapporte pas toujours au titre, renferme quelques maximes judicieuses; mais il fait trop valoir les difficultés des libertins contre la religion. Ce défaut, joint aux traits satiriques qu'il lance contre le clergé, l'Église Catholique, le pape et les cardinaux, fit beaucoup d'ennemis à l'auteur. Ils obtinrent, dit-on, que son cadavre fût exhumé et brûlé. La congrégation de l'*Index* mit son ouvrage au nombre des livres hérétiques de la première classe. Nous en avons une traduction françoise en prose, publiée en 1730, par *la Monnerie*. Elle est indigne de l'original.

PALINURE, pilote du vaisseau d'*Énée*, s'étant endormi, tomba dans la mer avec son gouvernail. Après avoir nagé trois jours, il aborda en Italie. Les habitans le tuèrent, et jetèrent son corps dans la mer. Ils en furent punis par une peste terrible, qui ne cessa que quand ils eurent rendu, suivant la réponse de l'Oracle, les derniers devoirs à *Palinure*. (*Voy.* PHORBAS.) *Enée* le trouva dans les Enfers, où il apprit au héros sa triste catastrophe.

PALISSY, (Bernard de) né à Agen, étoit potier de terre, ou plutôt faïencier à Saintes ; mais il étoit au-dessus de son état par son esprit et ses connoissances. Il peignoit sur verre, et il avoit cultivé la chimie et tous les arts qui y ont rapport. Il vivoit encore en 1584 ; et il avoit alors 60 ans. Comme il étoit Calviniste, *Henri III* lui dit un jour, « qu'il seroit contraint de le livrer à ses ennemis, s'il ne changeoit de religion. » *Vous m'avez dit plusieurs fois*, SIRE, répondit-il, *que vous aviez pitié de moi ; mais moi, j'ai pitié de vous qui avez prononcé ces mots : JE SUIS CONTRAINT. Ce n'est pas parler en Roi ; mais je vous apprendrai en langage Royal, que les Guisarts, tout votre peuple, ni vous, ne sauriez contraindre un Potier à fléchir les genoux devant des statues.* On voit par cette réponse combien il étoit prévenu contre la religion Catholique et attaché à sa secte. Il disoit ordinairement ; *Je n'ai point eu d'autre bien que le* CIEL *et la* TERRE.... Nous avons de lui quelques livres singuliers et difficiles à trouver, imprimés séparément. Ils traitent de l'agriculture, des émaux, du feu, des terres argileuses, de la marne, des pierres, des sels, des eaux, des métaux, de la chimie, de l'or potable, du mithridate, des glaces, des abus de la médecine. On fit un recueil de ces différens Ouvrages à Paris, 1636, en deux vol. in-8°, sous

le titre de *Moyen de devenir riche*. Il y a dans ces Traités quelques idées hasardées ; mais ils offrent aussi des observations très-justes et fondées sur la pratique. On a réimprimé les Ouvrages de *Palissy* à Paris, en 1777, in-4°, avec les notes de M. *Faujas de Saint-Fonds*. Cette édition est plus complète que celle de 1636 ; et M. *Gobet* qui a présidé à l'impression, l'a ornée d'excellentes recherches sur la vie de *Palissy* ; des extraits de différens auteurs et de quelques remarques, qui ne peuvent partir ainsi que celles de M. *de Saint-Fonds*, que d'un homme très-instruit. *Palissy* fut le premier qui enseigna la vraie théorie des fontaines. *Fontenelle* dit qu'*il étoit aussi grand Physicien que la nature seule puisse en former*. Il développa des vues fines, sur la perfection de l'Agriculture et de l'Histoire naturelle. Il fut le premier qui osa dire que toutes les coquilles fossiles étoient de véritables coquilles, disposées autrefois par la mer dans les lieux où elles se trouvoient alors ; et ce n'est pas la seule idée qui lui soit commune avec l'illustre M. *de Buffon*.

PALLADE, *Palladius*, de Cappadoce, se fit solitaire de Nitrie en 388, et devint en 401, évêque d'Hélénopolis en Bithynie, puis d'Aspone. Il étoit lié d'une étroite amitié avec *St. Jean-Chrysostôme*, pour lequel il essuya de cruelles persécutions. Chassé de son Église, il parcourut les différentes provinces, recueillant avec soin les actions édifiantes qu'il voyoit. C'est d'après ces Mémoires qu'il forma son *Histoire des Solitaires*, appelée *Histoire Lausiaque*; parce qu'il la composa à la prière de *Lausus*, gouverneur de Cappadoce, auquel il la dédia en 420. *Hervet* l'a fait imprimer en latin, à Paris, 1555, in-4.° On lui attribue encore un *Dialogue*, contenant la Vie de *St. Jean-Chrysostôme*, grec et latin, dans la *Bibliothèque des Pères*, et Paris, 1680, in-4.° Mais ce dernier ouvrage est vraisemblablement d'un autre PALLADE, ami de *St. Chrysostôme*, et évêque en Orient au commencement du ve siècle.

PALLADINO, (Jacques) auteur ecclésiastique du XIVe siècle, connu sous le nom de *Jacques de Taramo*, parce qu'il naquit dans cette ville en 1349, devint successivement évêque de Monopoli, de Tarente, de Florence, de Spolette, légat en Pologne ; et tout cela pour quelques pitoyables ouvrages vraiment dignes d'un siècle aussi barbare. Le plus fameux est un roman de piété, plusieurs fois imprimé, et traduit dans presque toutes les langues. Il est intitulé ; *Jacobi de Teramo Compendium perbreve*, Consolatio peccatorum *nuncupatum, et apud nonnullos* Belial *vocitatum : id est*, *Processus Luciferi contra Jesum*, Augsbourg, 1572, in-folio ; et plusieurs autres fois dans les XVe et XVIe siècles. On le trouve aussi dans un recueil intitulé : *Processus Juris joco-serii*, Hanoviæ, 1611, in-8°, qui contient encore le *Procès de Satan contre le genre humain*, et les *Arrêts d'Amour*. *Pierre Farget*, Augustin, a traduit en françois le *Procès de Bélial*, Lyon, 1485, in-4°, et

plusieurs autres fois du même format. Il a été aussi imprimé sous le nom de *Jacques d'Ancharano*. L'auteur mourut en Pologne l'an 1417.

PALLADIO, (André) architecte, né à Vicence en 1508, mourut l'an 1580. Ses parens étoient d'une condition médiocre ; mais en considération de son mérite et des avantages qu'il avoit procurés à sa patrie, il fut mis au nombre des citoyens et anobli. Il commença par exercer la sculpture; mais le célèbre poëte *Jean-George Trissino* lui voyant beaucoup d'inclination pour les mathématiques, se mit à lui expliquer l'architecture de *Vitruve*, et ensuite le conduisit avec lui à trois voyages qu'il fit à Rome. Ce fut dans ces voyages et en deux autres qu'il fit depuis exprès, que *Palladio* s'appliqua à dessiner et à étudier les monumens antiques de cette ville. Son livre posthume des *Antiquités de l'ancienne Rome*, tout imparfait qu'il est, montre assez combien il avoit approfondi le génie des anciens. C'est dans cette étude qu'il découvrit les véritables règles d'un art, qui jusqu'à son temps étoit demeuré enséveli sous les débris de la barbarie Gothique. Il nous a laissé un *Traité d'Architecture* divisé en quatre livres, admiré et recherché des connoisseurs. Il le publia en 1570, in-folio, avec figures. *Rolland Friard* l'a traduit en françois, la Haye, 1726, deux vol. in-folio. Entre plusieurs magnifiques édifices dont cet illustre architecte a donné les dessins et qu'il a conduits, le *Théâtre* dit *degli Olimpici*, qu'il construisit à Vicence sa patrie, est la preuve la plus complète de l'excellence de ses talens.

PALLADIUS, (*Rutilius Taurus Æmilianus*) vivoit après la décadence des lettres à Rome, et avant *Cassiodore ;* mais on ne sait précisément en quel temps. On a de lui un Traité *De re rusticâ*, dans les *Rei rusticæ Scriptores*, à Leipzig, 1735, 2 vol. in-4.° M. *Saboureux de la Bonneterie* en a donné une traduction françoise, Paris, 1775, in-8°, qui fait le tome v^e de l'Économie Rurale, en 6 vol. in-8.° On trouve aussi des vers de *Palladius*, dans le *Corpus Poëtarum* de *Maittaire*.

PALLAS, *Voyez* MINERVE.

PALLAS, affranchi de l'empereur *Claude*, eut la plus grande autorité sous le règne de ce prince. Il avoit été d'abord esclave d'*Antonia*, belle-sœur de *Tibère*. C'est lui qui porta la lettre où elle donnoit avis à l'empereur de la conspiration de *Séjan*. Il engagea *Claude* à épouser *Agrippine* sa nièce, à adopter *Néron* et à le désigner pour son successeur. La haute fortune à laquelle il parvint, le rendit si insolent qu'il ne parloit à ses esclaves que par signes. *Agrippine* acheta ses services, et de concert avec elle, la mort de *Claude* fut par lui accélérée. Quoique *Néron* dût sa couronne à *Pallas*, ce prince se dégoûta de lui, le disgracia, et sept ans après le fit périr secrétement pour hériter de ses biens ; mais il laissa subsister le tombeau de cet orgueilleux affranchi. Ce tombeau superbe étoit sur le chemin de Tibur, à un mille de la ville, avec une inscription fastueuse gravée dessus, et ordonnée

par un décret du sénat. *Pallas* étoit frère de ce *Félix* devant qui parut *St. Paul.*

I. PALLAVICINI, (Antoine) cardinal, évêque de Vintimille et de Pampelune, naquit à Gênes l'an 1441, d'une maison noble et ancienne en Italie, et dont les diverses branches établies à Rome, à Gênes et en Lombardie, ont été fécondes en grands hommes. Ce cardinal eut la confiance des papes *Innocent VIII*, *Alexandre VI* et *Jules II.* Il rendit de grands services au saint-Siége, dans les négociations dont il fut chargé, et mourut à Rome le 10 septembre 1507, à 66 ans.

II. PALLAVICINI, (Sforza) cardinal, naquit à Rome en 1607. Il étoit l'aîné de sa maison; son goût pour la piété le fit renoncer aux espérances du siècle pour embrasser l'état ecclésiastique. Il devint par son mérite, l'un des membres des congrégations Romaines, puis de l'académie des Humoristes, et ensuite gouverneur de Jesi, d'Orviette et de Camerino. *Pallavicini* renonça à tous ces avantages, et se fit Jésuite en 1638. Après son noviciat, il enseigna la philosophie et la théologie dans sa Société. Le pape *Innocent X* le chargea de diverses affaires importantes; et *Alexandre VII* son ancien ami, qui lui devoit en partie sa fortune, l'honora de la pourpre en 1657. *Pallavicini* fut en grand crédit auprès de ce pape. Il mourut à Rome le 5 juin 1667, à 60 ans. Son principal ouvrage est l'*Histoire du Concile de Trente*, qu'il opposa à celle de *Fra-Paolo.* Les faits sont à peu près les mêmes; mais les circonstances, et les conséquences que les deux historiens veulent en tirer, sont différentes. Si *Pallavicini* ne s'étoit pas montré trop ultramontain, son Histoire seroit plus agréable à lire. Le style en est noble et soutenu. L'auteur avoit puisé ses matériaux dans les archives du château *Saint-Ange*, où sont toutes les négociations du Concile. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage intéressant, est celle de Rome, 1656 et 1657, en 2 vol. in-folio, qui est la première. Il fut réimprimé dans la même ville, 1664, 3 vol. in-4°; et traduit en latin, 1670, 3 vol. in-4.° Le Père *Puccinelli* en a donné un assez bon Abrégé, dépouillé de toutes les discussions théologiques. On a encore de lui : I. *Traité du Style et du Dialogue*, en italien, Rome, 1662, in-16 : ouvrage estimé. II. Des *Lettres*, 1669, in-12, aussi en italien.

III. PALLAVICINI, (Ferrante) chanoine régulier de *St.-Augustin*, de la congrégation de Latran, naquit à Plaisance vers 1615. Il reçut de la nature beaucoup d'esprit et d'imagination. Ce présent lui fut funeste; il composa des Satires sanglantes contre le pape *Urbain VIII*, de la maison des *Barberins*, pendant la guerre de ce pontife contre *Odoard Farnèse* duc de Parme et de Plaisance. Ces Satires parurent d'abord écrites à la main, et peu après furent imprimées, avec une planche sur laquelle étoit gravé un *Crucifix*, planté dans des épines ardentes, et environné d'un gros essaim d'abeilles, avec ce verset : « *Circumdederunt me sicut apes, et exarserunt sicut ignis in spinis;* » faisant allusion aux abeilles que

les *Barberins* portent dans l'écusson de leurs armes. *Pallavicini* devint l'exécration de la cour de Rome, et le saint Siége mit sa tête à prix. Il se retira à Venise. Il y vivoit en repos, lorsqu'un jeune François (*Charles de Brèche*, fils d'un libraire de Paris) qui affecta de prendre part à son malheur, lui conseilla de venir en France, où il lui faisoit espérer de grands avantages. Le malheureux *Ferrante* se laissa conduire par ce faux ami, qui le fit passer sur le pont de Sorgues dans le comtat Venaissin ; il y fut arrêté par des gens apostés expres, qui le conduisirent à Avignon, et il eut la tête tranchée dans cette dernière ville quatorze mois après, en 1644, à la fleur de son âge. Le perfide qui avoit ainsi vendu sa vie, ne jouit pas long-temps du fruit de sa trahison ; un des amis de l'infortuné *Pallavicini*, le tua quelques années après. Nous avons de lui plusieurs écrits en italien. Le lecteur curieux trouvera un bon abrégé de sa Vie à la tête de la Traduction du *Céleste Divorce*, ou *la séparation de Jésus-Christ avec l'Eglise Romaine son épouse, causé par ses dissolutions, et dédié à la simplicité des Chrétiens scrupuleux*, Cologne (Amsterdam) 1696, in-12. *Brodeau d'Oiseville* conseiller au parlement de Metz, est le Traducteur de ce livre, que *la Monnoye* soutient n'être pas de *Pallavicini*, quoiqu'on le lui attribue communément. On a imprimé un *Choix des Œuvres* de ce satirique, en un vol. qui se relie en deux, in-12, 1644, à Genève, sous le titre de *Villa Franca*. Le continuateur de *Ladvocat* veut qu'on prenne garde si la *Retorica delle Putane* s'y trouve. On a ajouté depuis deux autres vol. (Genève, 1679) au *Divorce Céleste*. Dans le 1er l'auteur traite des bâtards de l'église Romaine, et dans le 2e du concours des autres églises pour les secondes noces de *Jésus-Christ ;* et tout cela n'est pas bien plaisant. On prétend que c'est le fécond et diffus *Gregorio Leti* qui fit cette continuation. Toutes les Œuvres permises de *Pallavicini* ont été imprimées à Venise, 1655, en quatre vol. in-12.

PALLIOT, (Pierre) imprimeur-libraire à Dijon, né à Paris en 1608, mourut en 1698, dans la ville où il étoit établi. C'étoit un homme exact, laborieux et infatigable. Ses connoissances dans le blason et dans les généalogies, lui méritèrent le titre de Généalogiste des duché et comté de Bourgogne. Les curieux recherchent deux de ses ouvrages : I. *Le parlement de Bourgogne, ses origines, qualités, Blason ;* Dijon, 1649, in-folio. *François Petitot* a donné une continuation de cet ouvrage, 1733, in-folio. II. *Science des Armoiries* de *Gelliot*, augmentée de plus de 6000 écussons ; Paris, 1660, in-folio, avec figures. Ce qu'il y a de singulier, c'est que non-seulement il imprima ses livres ; mais qu'il grava encore le nombre infini de planches dont ils sont remplis. Il y a des vers de *la Monnoye* sur cet imprimeur, dans lesquels il lui dit ;

> Vrai registre vivant, oracle plein de foi,
> Trésor en recherches fertile,
> Fameux *Palliot*, explique-moi,
> Cette énigme si difficile :

Comment, sans cesse à lire appliquant
ton esprit,
Tu sus trouver le temps d'écrire ?
Et comment, ayant tant écrit,
Tu sus trouver le temps de lire ?

Palliot a laissé 13 vol. in-folio manuscrits, sur les familles de Bourgogne.

PALLU, *Voyez* PALU.

PALLU, (Martin) né en 1661, entra dans la compagnie de Jésus, et exerça le ministère de la chaire avec beaucoup de succès. Il prêcha l'Avent en 1706, devant *Louis XIV*, et ce prince le nomma pour un Carême; mais ses infirmités l'obligèrent de renoncer à la chaire. Il s'attacha dans la suite à composer plusieurs ouvrages de piété, qui eurent du succès. Nous avons de lui : I. Un *Traité du saint et fréquent usage des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie*, Paris, 1739, vol. in-12. II. Des *Sermons*, publiés en 6 vol. in-12 par le P. *Ségaud* en 1744. Ils sont remplis d'onction, et enrichis de l'application de l'Écriture et des pensées des Pères. Le style est d'une simplicité noble. Le P. *Pallu* mourut à Paris en 1642, à 81 ans. Sa piété étoit comme son caractère, douce et onctueuse. — Il y a eu de même nom, *Etienne* PALLU, dont on a la *Coutume de Touraine commentée*, 1661, in-4°; ouvrage rare et recherché.

PALLUAU, (le comte de) *Voyez* CLEREMBAULT.

PALMA, *Voyez* CAÏET.

I. PALME *l'Ancien*, (Jacques) peintre, né à Sarmaleta dans le territoire de Bergame, en 1548, est ainsi nommé, pour le distinguer de *Palme le jeune* son neveu. Élevé dans l'école du *Titien*, il reçut de ce grand maître un pinceau moëlleux, qui le fit choisir pour finir une *Descente de croix* que ce peintre avoit laissé imparfaite en mourant. Ce n'est point dans les ouvrages de *Palme* qu'il faut chercher la correction et le grand goût de dessin; mais il n'y en a point qui soient terminés avec plus de patience, où les couleurs soient plus fondues, plus unies, plus fraîches, et dans lesquels la nature soit mieux imitée par rapport au caractère de chaque objet en particulier. Ce peintre a été fort inégal; ses premiers ouvrages sont les plus estimés. Ses dessins sont dans la manière du *Titien* et du *Giorgion* : mais pour la plupart, inférieurs à ceux de ces deux grands artistes. Le roi possédoit plusieurs tableaux de *Palme*. On a gravé d'après ce maître, qui mourut à Venise en 1588, à 40 ans.

II. PALME *le Jeune*, (Jacques) peintre, né à Venise en 1544, étoit neveu du précédent. On croit que ce peintre étudia sous le *Tintoret*, dont il a retenu le goût. Le duc *d'Urbin*, et à sa recommandation le cardinal *d'Urbin*, protégèrent cet illustre artiste. Sa réputation s'accrut en peu de temps avec sa fortune; mais l'amour du gain lui fit faire un trop grand nombre de tableaux, pour qu'ils lui fissent tous également honneur. *Palme le Jeune* avoit un bon goût de peinture. Son génie est en même temps vif et fécond : sa touche admirable pour la hardiesse et la légèreté; ses draperies bien jetées, et son coloris très-agréable.

Ses dessins sont des plus précieux; il y mettoit beaucoup d'esprit. Sa plume est d'une finesse et d'une légèreté surprenantes. *Palme le Jeune* a gravé de sa main un *Saint-Jean-Baptiste* et un *Livre à dessiner*. On a aussi gravé d'après lui. Il mourut à Venise en 1628, à 84 ans.

III. PALME, (l'abbé Marc *d'Alverny* de la) un des auteurs du *Journal des Savans*, né à Carcassonne le 3 mars 1711, avoit un talent distingué pour le genre d'ouvrages auquel il s'étoit consacré. Ses mœurs et son caractère lui procurèrent beaucoup d'amis, entr'autres l'abbé *Trublet*, qui eut la générosité de lui donner un indult dont il auroit pu se servir avantageusement pour lui-même. Il mourut à Paris en 1759, à 47 ans.

PALMER, (Samuel) savant imprimeur Anglois, exerçoit son art à Londres en 1730, et a publié dans sa langue une *Histoire de l'Imprimerie*. Il fut le maître de *Francklin*.

PALMIERI, (Matthieu) parut avec éclat au concile de Florence sa patrie, et mourut en 1475, à 70 ans. On a de lui : I. Une continuation de la Chronique de *Prosper* jusqu'en 1449. *Matthias* PALMIERI de Pise qui vivoit à peu près dans le même temps, poussa cet ouvrage jusqu'en 1481; in-4°, 1483. On le trouve dans la *Collection des Ecrivains de l'Histoire d'Italie*. II. Un Traité *della Vita civile*, à Florence, 1529, in-8°. III. Un Poëme intitulé *Citta Divina*, en trois livres, qui n'a point été imprimé. Cet ouvrage lui attira des désagrémens. Il y enseignoit que nos ames sont les Anges qui, dans la révolte de *Lucifer*, ne voulurent s'attacher ni à Dieu, ni à ce rebelle; et que Dieu pour les punir les relégua dans des corps, afin qu'ils pussent être sauvés ou condamnés, suivant la conduite bonne ou mauvaise qu'ils mèneroient dans ce monde. Ce Poëme fut condamné au feu; mais il n'est pas vrai que l'auteur ait essuyé le même sort. *Matthias Palmieri* dont nous parlons à la tête de cet article, traduisit en latin l'*Histoire* fabuleuse des LXX interprètes par *Aristée*. Cette version parut pour la première fois à la tête de la Bible qu'il fit imprimer à Rome en 1471, in-fol., deux vol. C'est la première publiée dans cette ville.

PALOMINO, (Antoine) peintre Espagnol dont les ouvrages ornent la cathédrale de Valence, embrassa l'état ecclésiastique, et mourut en 1725, à 72 ans. On a de lui, un ouvrage sur la peinture et sur les vies des peintres, en deux vol. in-folio. Il étoit né près de Cordoue.

PALU, (Pierre de la) *Paludanus*, d'une maison illustre, prit l'habit de *Saint-Dominique*, et professa la théologie à Paris avec succès. *Jean XXII* récompensa son mérite par le titre de patriarche de Jérusalem, en 1329. *La Palu* partit pour la Palestine, y fit quelques fruits, et revint en Europe avec une forte envie de faire entreprendre une nouvelle Croisade. Son zèle fit de vains efforts pour animer les princes. Le patriarche de Jérusalem ne pouvant aller se signaler en Asie, se distingua en Europe; il fut un des premiers

docteurs qui se déclarèrent contre l'opinion de *Jean XXII* sur la vision béatifique. Il mourut à Paris en 1342 : après avoir publié des *Commentaires* sur le *Maître des Sentences*, in-folio, et d'autres ouvrages qui sont heureusement restés manuscrits.... *Voyez* PALLU.

PALUD, (La) *Voyez* GOFRIDY.

I. PALUDANUS, (Jean) de Malines, professeur en théologie dans l'université de Louvain, chanoine et curé de Saint-Pierre dans la même ville, mourut en 1630. On a de lui, plusieurs ouvrages, pour lesquels le public montra quelque empressement. Les principaux sont : I. *Vindiciæ Theologicæ, adversùs verbi Dei corruptelas*, Anvers, 2 vol. in-8°, 1620. C'est une explication de presque tous les endroits de l'Écriture sur lesquels on dispute entre les Catholiques et ceux qui suivent une autre communion. II. *Apologeticus Marianus*. Il traite des louanges et des prérogatives de la Sainte Vierge, dans ce livre, publié in-4° à Louvain, 1623. III. *De Sancto Ignatio Concio sacra*, in-8°, ibid. 1623. IV. *Officina spiritalis sacris Concionibus adaptata*, in-4°, Louvain, 1624.

II. PALUDANUS, (Bernard) professeur de philosophie à Leyde, mort vers 1634, voyagea dans les quatre parties du monde. Il avoit de la pénétration, de l'éloquence, une érudition variée, et, ce qui vaut encore mieux, une exacte probité. On a de lui divers ouvrages : le plus connu est un *Recueil* de notes dont il a enrichi les *Voyages maritimes* de *Linschot*, Amsterdam, 1610, in-folio.

PALUDANUS, *Voy.* PALU.

PAMÈLE, (Jacques de) *Pamelius*, né à Bruges en 1536, d'un conseiller d'état de l'empereur *Charles-Quint*, obtint un canonicat dans sa patrie. Après avoir acquis beaucoup de connoissances à Louvain et à Bruges, son premier soin fut de dresser une belle Bibliothèque : mais les guerres civiles l'obligèrent de se retirer à Saint-Omer, où l'évêque lui donna l'archidiaconé de sa cathédrale. *Philippe II* le mit dans la suite à la tête de ce diocèse. Ses ouvrages sont : I. *Liturgica Latinorum*, 2 vol. in-4°, Cologne, 1571 : ouvrage curieux et peu commun, qui renferme le rit de la Messe observé par les Apôtres et les saints Pères. II. *Micrologus de Ecclesiasticis observationibus*. III. *Catalogus Commentariorum veterum selectorum in universam Bibliam*, Anvers, 1566, in-8.° IV. *Conciliorum Paralipomena*, *etc.* Il publia les Œuvres de *Tertullien* et de *St. Cyprien*, avec des notes ; et le Traité de *Cassiodore*, *De divinis nominibus*. On a encore de lui une nouvelle *Edition* de *Raban Maur*, qui parut à Cologne après sa mort, en 1627. On trouve dans cette édition les *Commentaires* de *Pamelius* sur *Judith* et l'Epître de *St. Paul* aux Hébreux. Ce savant mourut en septembre 1587, à 52 ans, en allant prendre possession de l'évêché de Saint-Omer. Il se fit autant estimer par les dons de l'ame que par ceux de l'esprit.

PAMMAQUE, (Saint) sénateur de Rome, célèbre par sa

vertu, étoit d'une famille illustre. Il fut décoré de la dignité proconsulaire, et épousa *Pauline* qui étoit la seconde des filles de *Ste Paule*. Il découvrit le premier les erreurs de *Jovinien*, et les dénonça au pape *Sirice* qui les condamna en 390. *St. Jérôme* tira de grandes lumières de *Pammaque* pour la composition de ses ouvrages contre *Jovinien*. *Pammaque* ayant perdu sa femme, fit offrir le saint Sacrifice pour elle, et donna, selon ce qui se pratiquoit alors, un festin à tous les pauvres de Rome. On lit dans *St. Jérôme*, que *Pammaque* oignit les cendres de son épouse, du baume de l'aumône et de la miséricorde. Il fit bâtir un hôpital à Porto, et y servit les pauvres de ses propres mains. Son zèle pour la foi lui mérita une lettre de félicitation et d'encouragement de la part de *St. Augustin*. Le sentiment de quelques auteurs modernes qui prétendent qu'il reçut les ordres sacrés, n'est fondé sur aucune preuve solide. Il étoit ami de *St. Jérôme* et de *St. Paulin*, et mourut en 410, honoré des regrets de ces deux grands hommes.

I. PAMPHILE, (Saint) prêtre et martyr de Césarée en Palestine, recueillit une très-belle bibliothèque dont il fit présent à l'église de cette ville. Cette bibliothèque, au rapport de *St. Isidore* de Séville, étoit composée de trente mille volumes, et contenoit presque tous les ouvrages des anciens. Il transcrivit de sa main la *Bible* avec le plus grand soin et la plus grande exactitude, et travailla presque toute sa vie sur ce dépôt des oracles divins. *Montfaucon* a publié dans sa *Biblioth. Coisliniana* une courte explication des Actes des Apôtres, faite par *St. Pamphile*. Il copia aussi plusieurs ouvrages d'*Origène*, et composa l'Apologie de ce Père, lorsqu'il étoit en prison avec *Eusèbe* de Césarée. *St. Jérôme* attribue cette Apologie à *Eusèbe*; mais *Socrate*, *Photius*, *etc.*, la donnent à *Pamphile*. Ce saint Prêtre reçut la couronne du martyre sous *Maximin*, vers 308, et *Eusèbe* de Césarée donne de justes éloges à ses différentes vertus.

II. PAMPHILE, peintre Macédonien, qui florissoit sous le roi *Philippe*, savoit parfaitement les mathématiques. Il honora l'art de la peinture par ses mœurs et par ses talens. Les personnes de condition l'apprenoient sous lui. Il fit ordonner par un édit à Sicyone, et ensuite dans toute la Grèce, qu'il n'y auroit que les enfans des nobles qui s'exerceroient à la peinture, et que les esclaves ne pourroient s'en mêler. Il fut le fondateur de l'école de peinture à Sicyone, et fut le premier peintre qui appliqua les mathématiques à son art. *Apelles* fut disciple de cet illustre maître.

III. PAMPHILE MAURILIEN, nom sous lequel a été donné, par un auteur inconnu, le Roman en vers latins de *Pamphile et Galatée*, qui est imprimé avec la traduction en vers françois, à Paris, chez *Vérard*, 1494, in-folio. Cet ouvrage fut fait pour *Charles VIII*, avant qu'il partît pour l'Italie.

PAN, (Mythol.) étoit fils de *Mercure*, Dieu des campagnes et particulièrement des bergers. Il poursuivit *Syrinx* jusqu'au fleuve

Ladon, entre les bras duquel se jeta cette Nymphe, qui fut aussitôt métamorphosée en roseau. *Pan* le coupa, et en fit la première flûte : (*Voyez* les articles PITTIS *et* MARSYAS.) Il accompagna *Bacchus* dans les Indes, et fut père de plusieurs Satyres. Les poëtes le représentent avec un visage enflammé, des cornes sur la tête, l'estomac couvert d'étoiles, un bâton recourbé à la main, et la partie inférieure du corps semblable à celle d'un bouc. Ses cornes marquoient, dit-on, les rayons du Soleil et les cornes de la Lune. Son visage enflammé désignoit l'élément du feu ; son estomac couvert d'étoiles signifioit le Ciel ; ses cuisses et ses jambes velues et hérissées marquoient les arbres, les herbes et les bêtes. Il avoit des pieds de chèvre, pour montrer la solidité de la Terre ; sa flûte représentoit l'harmonie que les Cieux font, selon l'opinion de quelques anciens philosophes. Son bâton recourbé signifioit la révolution des années. C'est sans doute l'imagination qui a donné ces explications ; car, pour ne parler que des cornes, on sait que, dans l'antiquité sacrée et profane, elles ne sont ni le symbole de la Lune, ni celui du Soleil, mais de la force, de la puissance, de la majesté : voilà pourquoi l'on se plut à représenter les rois successeurs d'*Alexandre*, avec des cornes à la tête. Les anciens croyoient que PAN couroit la nuit par les montagnes : ce qui a fait nommer *Terreur Panique*, cette épouvante dont on est saisi pendant l'obscurité de la nuit, ou par une imagination sans fondement. Il est souvent arrivé que des armées fort nombreuses ont été frappées tout-à-coup d'une terreur semblable, et sont tombées dans la consternation : (*Voy.* I. BRENNUS.) Quelques Mythologistes l'ont confondu avec le Dieu *Sylvain* et le Dieu *Faune*. Les Arcadiens l'honoroient d'un culte particulier et principalement sur les monts Lycée et Ménale. Les bergers se couronnoient de branches de pin, qui lui étoit consacré, pour célébrer ses fêtes appelées *Lupercales* : dans la suite elles se célébrèrent aussi à Rome au mois de février sur le Mont-Aventin, où l'on croyoit qu'elles avoient été instituées par le roi *Evandre*. On n'y offroit à ce Dieu que du lait, du miel et du vin dans des vases de terre.

PANACÉE, fille d'*Esculape*, fut révérée comme une Déesse. On croyoit qu'elle présidoit à la guérison de toutes sortes de maladies.

PANAGIOTI, premier interprète du grand-seigneur, né dans l'isle de Chio, mort en 1673, défendit avec zéle la Foi de l'Eglise Grecque contre le patriarche *Cyrille Lucar*. Il eut beaucoup de crédit à la Porte, et il en profita pour rendre des services importans à sa nation. On a de lui un livre curieux, écrit en grec vulgaire, et imprimé en Hollande sous le titre de : *Confession orthodoxe de l'Eglise Catholique et Apostolique d'Orient.* (*Voy.* III. MÉLÈCE.) *Panagioti* étoit un homme très-estimable. Les Grecs ont un proverbe qui dit, « qu'il est aussi difficile de trouver un cheval vert, qu'un homme sage de l'isle de Chio. » *Panagioti* étoit de cette isle, et comme il avoit beaucoup de prudence et de génie, on le nommoit le *Cheval vert*.

PANARD, (Charles-François) né à Courville près de Chartres, montra de bonne heure beaucoup de génie pour le Vaudeville moral, dont il est regardé comme le père. Il resta long-temps inconnu dans un bureau où il avoit un petit emploi. Le comédien *le Grand*, ayant vu quelques-uns de ses essais, alla déterrer l'auteur, l'encouragea, et lui promit qu'il feroit mieux que lui. M. *Marmontel* l'a surnommé le *la Fontaine* du Vaudeville. Il ressembloit encore plus à ce poëte par son caractère. C'étoit le même désintéressement, la même probité, la même douceur de mœurs. Cet homme qui savoit si bien aiguiser les traits de l'épigramme, ne s'en servit jamais contre personne; il chansonna le vice et non le vicieux. Il avoit de la philosophie, et savoit se contenter de peu. Ce poëte estimable mourut à Paris d'une apoplexie, le 13 juin 1765, à 74 ans. Il s'est peint lui-même dans ces vers :

Mon corps dont la structure a cinq pieds de hauteur,
Porte sous l'estomac une masse rotonde,
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur,
Peu vif dans l'entretien, craintif, distrait, rêveur;
Aimant, sans m'asservir; jamais Brune ni Blonde,
Peut-être pour mon bien, n'ont captivé mon cœur.
Chansonnier, sans chanter, passable Coupleteur,
Jamais dans mes Chansons on n'a rien vu d'immonde.
. . . .
. . . .
D'une indolence sans seconde,
Paresseux s'il en fut, et toujours endormi,
Du revenu qu'il faut je n'eus pas le demi;
Plus content toutefois que ceux où l'or abonde.

On a imprimé ses ouvrages sous le titre de : *Théâtre et Œuvres diverses de M. Panard*, à Paris, chez *Duchêne*, 1763, 4 volum. in-12. On y trouve cinq Comédies, treize Opéra comiques, et des Œuvres diverses qui commencent à la fin du troisième volume. Elles contiennent des Chansons galantes et bachiques, de petits morceaux détachés sur l'amour, des Plaisanteries et des Mots, des Pièces Anacréontiques, des Fables, des Allégories, des Tableaux de la nature et de nos mœurs, des Comparaisons et des Maximes, des Epigrammes et des Madrigaux, des Cantates, des Bouquets, des Etrennes, des Conseils à une jeune Demoiselle, et des Moralités religieuses, qui sont les dernières productions de l'auteur. Il y a dans ces différens ouvrages beaucoup de facilité, de naturel, de sentiment, d'esprit, de bon sens; mais trop de négligences, de longueurs, et de fautes contre la langue et la poésie. Cet auteur, ainsi que *Boursault*, ignoroit le latin : il dut tout à la nature, qu'il seconda à propos par l'exercice et le travail.

PANCIROLE, (Gui) né à Reggio en 1523, d'une famille distinguée, fit de grands progrès dans l'étude du droit, auquel il s'appliqua dans les différentes universités d'Italie. Sa réputation engagea le sénat de Venise à le nommer, en 1547, le second professeur des *Institutes* à Pa-

doue. Il remplit successivement plusieurs chaires dans la même université, et toujours avec beaucoup d'honneur. La science du droit ne l'occupoit pas seule : il consacroit une partie de son temps à l'étude des belles-lettres. *Philibert-Emmanuel* duc de Savoie, touché de son mérite, l'attira dans l'université de Turin en 1571. *Pancirole* y eut autant d'admirateurs qu'à Padoue; mais la crainte de perdre la vue, le fit revenir dans cette dernière ville. Il continua d'y enseigner le droit, et y mourut le 1er juin 1599, à 76 ans. On a de lui : I. Un Traité, curieux et intéressant, *De rebus inventis et perditis*. Il écrivit ce livre en italien; mais *Henri Salmuth* le traduisit en latin, et le fit imprimer en 1599 et 1602, en 2 vol. in-8.° On donna une nouvelle édition de cette version à Francfort, in-4°, en 1660. *Pierre de la Noue* mit cette traduction latine en françois, à Lyon, 1617, in-8.° II. *Commentarii in notitiam utriusque Imperii et de Magistratibus*, Lyon, 1608, in-fol.; et dans la collection des *Antiquités Romaines* de *Grævius*. Cet ouvrage, plein d'érudition, roule sur un sujet important. III. *De Numismatibus antiquis*. IV. *De Juris antiquitate*. V. *De claris Juris Interpretibus*, Francfort, 1721, in-4.° VI. *De Magistratibus municipalibus et corporibus artificum*. VII. *De quatuordecim regionibus urbis Romæ, earumque ædificiis tam publicis quàm privatis*, etc. Plusieurs autres ouvrages sur différentes parties du Droit.

I. PANCKOUCKE, (André-Joseph) libraire de Lille, né en 1700, mourut à Paris en 1753. Ses ouvrages les plus connus sont : I. Les *Etudes convenables aux Demoiselles*, 2 vol. in-12, où l'on trouve de l'ordre et de la clarté. II. *Abrégé chronologique de l'Histoire des Comtes de Flandre*, 1762, in-8.° III. *L'Art de désopiler la rate*, 2 vol. in-12. Recueil de bons mots, qui offre des choses piquantes, et quelques-unes trop peu voilées. IV. *Dictionnaire des proverbes françois*, in-8° : moins ample, mais plus décent que celui de *le Roux*. V. *Manuel Philosophique*, 1748, deux volum. in-12. VI. *Elémens de Géographie et d'Astronomie*, 1740, in-12. VII. *Essais sur les Philosophes*, in-12. A la mort de l'auteur, le curé de sa paroisse ne voulut point l'inhumer, comme ayant signé le Formulaire ; il fallut des ordres supérieurs pour l'y forcer.

II. PANCKOUCKE, (Charles-Joseph) fils du précédent, naquit à Lille en 1736, et suivit avec éclat la profession de son père. Son esprit naturel, ses ouvrages et ses vastes entreprises typographiques, l'ont fait connoître dans toute l'Europe. On peut citer parmi ces dernières les éditions de l'*Encyclopédie*, des *Œuvres* de *Buffon*, des *Mémoires* de l'académie des Sciences et de l'académie des Belles-Lettres, du *Vocabulaire François*, du *Répertoire universel de Jurisprudence*, du *Voyageur François* de l'abbé *de la Porte*, du *Mercure de France*, etc.... Ses ouvrages particuliers sont : I. Des *Mémoires mathématiques*, adressés à l'académie des Sciences. II. Des traductions de *Lucrèce*,

de

de la *Jerusalem délivrée* et du *Roland le furieux*. Cette dernière traduction est en dix vol. in-12. III. *Discours philosophique* sur le Beau, 1779, in-8.° IV. *Autre* sur le Plaisir et la Douleur, 1790, in-8.° V. Le plan de l'*Encyclopédie méthodique*, et plusieurs Mémoires et Dissertations dans le *Mercure* et les autres Journaux. *Panckoucke* est mort à Paris en 1799.

PANDA, (Mythol.) déesse en grande vénération chez les Romains, non-seulement parce qu'elle ouvroit le chemin à toutes les entreprises, mais aussi parce qu'elle présidoit à la paix pendant laquelle les portes des villes étoient ouvertes. Son nom vient de *pandere*, ouvrir.

PANDARE, fils de *Lycaon*, un de ceux qui vinrent au secours des Troyens contre les Grecs, fut tué par *Diomède*. — Il y eut un autre PANDARE, qui suivit *Enée* et fut tué par *Turnus*.

PANDION, cinquième roi d'Athènes, vers l'an 1463 avant Jésus-Christ, eut la consolation de voir sous son règne une si grande abondance de blé et de vin, que l'on disoit que « *Cérès* et *Bacchus* étoient allés dans l'Attique. » Il donna sa fille *Progné* en mariage à *Térée*; mais la brutalité de ce prince envers *Philomèle* sa belle-sœur, alluma le flambeau de la discorde dans la famille de *Pandion*, qui en mourut de chagrin, vers l'an 1423 avant J. C.

PANDORE : (Mythol.) C'étoit une statue que *Vulcain* fit et que *Minerve* anima. Les Dieux s'assemblèrent pour la rendre accomplie, en l'ornant à l'envi des dons les plus précieux. *Vénus* lui donna la beauté, *Pallas* la sagesse, *Mercure* l'éloquence, etc. *Jupiter*, irrité contre *Prométhée* qui avoit dérobé le feu du Ciel pour animer les premiers hommes, envoya *Pandore* sur la terre, avec une boîte où tous les maux étoient renfermés. *Prométhée*, à qui elle présenta cette boîte, l'ayant refusée, elle la donna à *Epiméthée*, qui eut l'indiscrétion de l'ouvrir. C'est de cette boîte fatale que sortirent tous les maux qui inondèrent la terre : il ne resta que la seule espérance dans le fond. *Voyez* ÉPIMÉTHÉE.

PANEL, (Alexandre-Xavier) né en Franche-Comté, se fit Jésuite et passa en Espagne, où il devint précepteur des enfans du roi. Il est mort dans cette place en 1777, à 82 ans, après avoir publié un grand nombre d'opuscules sur les antiquités et la numismatique : I. *Lettre* sur la médaille de *le Bret*, 1737, in-4.° II. *Dissertation* sur une médaille d'*Alexandre*, 1739, in-4.° III. *De Cistophoris*, 1746, in-4.° IV. *De Coloniæ Tarraconæ nummo*, 1748, in-4.°

PANETIUS, philosophe Stoïcien, étoit de Rhodes, et florissoit environ 150 ans avant Jésus-Christ. Il alla prendre des leçons de philosophie à Athènes. Les Stoïciens y avoient une école fameuse. *Panetius* la fréquenta avec assiduité, et en soutint dans la suite la réputation avec éclat. Les Athéniens, résolus de se l'attacher, lui offrirent le droit de bourgeoisie, il les en remercia. *Un homme modeste*, leur dit-

il, *doit se contenter d'une seule patrie.* Il imitoit en cela *Zénon*, qui dans la crainte de blesser ses concitoyens, ne voulut point accepter la même grace. Le nom de *Panetius* ne tarda guère de passer à Rome. *Panetius* se rendit lui-même dans cette capitale, où il étoit ardemment souhaité. La jeune noblesse courut à ses leçons, et il compta parmi ses disciples les *Lælius* et les *Scipion.* Une amitié tendre les unit depuis, et *Panetius* accompagna *Scipion* dans ses diverses expéditions. Cet illustre Romain lui donna dans une occasion éclatante, des marques de la confiance la plus flatteuse. *Panetius* fut le seul sur lequel il jeta les yeux, lorsque le sénat le nomma son ambassadeur auprès des peuples et des rois de l'Orient, alliés de la république. Les liaisons de *Panetius* avec *Scipion* ne furent pas inutiles aux Rhodiens, qui employèrent souvent avec succès le crédit de leur compatriote. On ne sait point précisément l'année de sa mort. *Cicéron* nous apprend que *Panetius* a vécu trente ans après avoir publié le *Traité des devoirs de l'Homme*, que *Cicéron* a fondu dans le sien. Le cas que ce célèbre orateur en faisoit, doit nous en faire regretter la perte. On sait la réponse qu'il fit à un jeune Romain, qui lui demandoit « s'il étoit permis au Sage d'aimer les femmes? » *A l'égard du Sage*, lui répondit Panetius, *c'est une question que nous pourrons examiner une autre fois; mais pour vous et pour moi, qui sommes bien éloignés de la sagesse, nous ferons parfaitement bien de nous défendre de l'amour.* — *Voyez* sur *Panetius* un Mémoire de l'abbé *Sévin*, dans le tome X de ceux de l'académie des Belles-Lettres.

PANIGAROLA, (François) évêque d'Asti en Piémont, né à Milan en 1548, entra jeune dans l'ordre des Frères Mineurs Observantins, où il se rendit très-savant dans la philosophie et la théologie, et se distingua surtout par ses talens pour la prédication. Son mérite lui valut l'évêché d'Asti, qui lui fut donné par *Sixte V* en 1587; et le fit choisir avec le Jésuite *Bellarmin*, pour accompagner en France le cardinal *Gaëtan*, envoyé en 1590 par le pape *Grégoire XIV*, pour y soutenir le parti de la Ligue contre *Henri IV*. Il employa toute son éloquence pour exciter les Parisiens à n'écouter que les instructions des *Guise*, à ne pas reconnoître leur souverain légitime et à souffrir toutes les horreurs de la famine pendant le siége de leur ville. Quand *Henri IV* l'eut levé, *Panigarola* retourna dans son diocèse, où il montra un zèle ardent contre les abus qui s'y étoient glissés. On a prétendu que ceux qui craignoient la réformation de ces abus l'empoisonnèrent. Quoi qu'il en soit, il mourut à Asti en 1594, à 46 ans. Ses *Sermons* furent imprimés à Rome en 1596, in-4.° On a de lui plusieurs autres ouvrages, la plupart de piété et de controverse, tant en latin qu'en italien. Le plus connu est un Traité de l'éloquence de la chaire, en italien, intitulé: *Il Predicatore*, à Venise, *Giunti*, 1609, in-4.° *Landi* dit que cette rhétorique est un savant Commentaire du livre de *Démétrius de Phalère* sur l'éloquence. Il ajoute que les Sermons de *Panigarola* sont ce que

l'éloquence sacrée a produit de meilleur parmi les orateurs d'Italie pendant le 16e siècle. Je ne dirai pas, ajoute-t-il, qu'ils sont sans défaut, et il renvoie au n.o 102 du douzième livre de son Histoire de la littérature Italienne. C'est là qu'il rapporte que lorsqu'on demandoit à *Bembe*, pourquoi il n'alloit pas au sermon pendant le Carême, il répondoit : *Qu'irois-je faire à des discours où l'on n'entend que le docteur* Subtil *guerroyer contre le docteur* Angélique, *jusqu'à ce qu'*Aristote *survienne et les mette d'accord ?*

I. PANIN, (Nikita Ivanowitz, comte de) naquit le 15 septembre 1718, d'un lieutenant général des armées du czar *Pierre I*, originaire de Lucques en Italie. *Panin* commença par être soldat dans les gardes à cheval de l'impératrice *Elizabeth ;* mais l'amitié du prince *Kourakin* le fit nommer gentilhomme de la chambre. Son esprit insinuant et vif ne tarda pas à être distingué de sa souveraine, qui l'envoya en 1747, à Copenhague, et deux ans après à Stockholm avec le titre de ministre plénipotentiaire. A son retour, il fut choisi pour gouverneur du grand duc *Paul Petrowitz*, et devint enfin premier ministre de *Catherine II.* Son séjour en Suède lui en fit admirer le gouvernement, et il fit vainement des efforts pour faire adopter en Russie un sénat et une constitution aristocratique. Ce ministre avoit des vues judicieuses, mais on lui a reproché beaucoup d'orgueil, de la paresse et de l'inexactitude dans les affaires. Extrêmement désintéressé, ce qu'il recevoit d'un côté, il le donnoit de l'autre. Il étoit gourmand, grand mangeur et grand dormeur. Rarement il lisoit les dépêches des ambassadeurs, et s'occupoit plus rarement encore à leur répondre ; mais il fut le seul ministre de *Catherine* qui connût parfaitement les affaires, et qui prévoyant tous les événemens, donnoit nonchalamment les vrais moyens d'arriver à tous les succès. Sa taille étoit énorme en grosseur. Il mourut à la fin de mars 1783 ; et à sa mort, la vente de son mobilier ne suffit pas pour payer ses dettes.

II. PANIN, (N.) général, frère du précédent, signala son courage dans la guerre de sept ans, où les Russes combattirent le roi de Prusse. Placé à la tête des armées Moscovites, il battit les Turcs, prit Bender et établit l'indépendance de la Crimée. Retiré dans ses terres, il en sortit pour s'opposer à la rebellion de *Putgatscheff*, et il en triompha. Il mourut quelque temps après, regardé comme l'un des plus habiles généraux du Nord.

PANNARTZ, (Arnauld) sortit de l'atelier typographique de Maïence avec *Ulric-Han* de Vienne en Autriche, et *Conrad Sweynheim*, pour porter l'imprimerie en Italie au commencement du pontificat de *Paul II.* Ils s'établirent d'abord dans la campagne de Rome au monastère de Sublac, où ils donnèrent le *Donat* sans date, le *Lactance* de 1465, et la *Cité de Dieu* de 1467. A cette époque, *Pannartz* fut appelé à Rome par *François de Maximis*, riche Romain protecteur des arts, qui plaça son imprimerie dans sa maison. C'est là que *Pannartz* publia en 1467,

les *Epîtres familières* de *Cicéron* ; et l'année suivante, les *Lettres* de *St. Jérôme*, en 2 vol. in-fol., et la première édition du *Speculum vitæ humanæ.*

PANNIER, (Jacques) sieur D'ORGEVILLE, né à Lyon en 1680, devint conseiller au parlement de Metz, ministre du roi à Cologne, enfin intendant des isles Françoises en Amérique. Ce fut lui qui leur procura l'entrée de leur café en France. *Pannier* avoit remporté l'un des premiers prix de l'académie Françoise. Il mourut à Saint-Domingue en 1739.

PANNIUS, Romain, alla s'établir en Egypte, où il devint renommé par sa fabrique de papier ou *papyrus*, auquel il donna le nom de *fanniaque.* On sait que le *papyrus* étoit une espèce de jonc qui croissoit sur les bords du Nil. C'est sur cette matière que sont tracés les plus anciens manuscrits. *Cassius Hemina* dit qu'on trouva dans un tombeau sur le Janicule les livres de *Numa*, écrits sur ce papier. Il y en avoit de plusieurs sortes, l'*Hiératique* ou *sacré*, ainsi nommé parce qu'on le réservoit pour les livres qui traitoient du culte; le *Livien*, auquel *Livie* femme d'*Auguste*, avoit donné son nom et qui avoit douze pouces de largeur ; le *Saïtique*, l'*Amphitriatique*, l'*Emporétique* ou celui du commerce ordinaire, qui n'avoit que six pouces de largeur, et enfin le *Fanniaque* plus solide, plus blanc, et qui portoit dix pouces.

PANNON, (*Janus Pannonius*) ou *Jean le Hongrois*, né le 29 août 1434, évêque de la ville de Cinq-Eglises dans la Basse-Hongrie, mort à la fin de 1472, âgé de 38 ans, cultiva les belles-lettres avec succès en Italie, et travailla ensuite à les faire fleurir en Hongrie. On a de lui des *Poëmes*, des *Elégies* et des *Epigrammes*, Venise, 1553, vol. in-8°, et dans les *Deliciæ Poëtarum Hungarorum*, vol. in-16, Francfort, 1619; parmi lesquelles on en trouve quelques-unes d'heureuses. La dernière édition de ses œuvres, faite sur un manuscrit de la Bibliothèque impériale, a paru à Utrecht en 1784, 2 vol. in-8.° L'abbé *Mercier* en a donné une *Notice* parmi celles des poëtes latins modernes.

PANŒTIUS, philosophe Grec, *Voy.* PANETIUS.

PANOPE, (Mythol.) l'une des Néréides, se rendit recommandable par sa sagesse et par l'intégrité de ses mœurs C'étoit une des Divinités qu'on nommoit *Littorales.* — Il y eut une autre PANOPE fille de *Thésée*, qu'*Hercule* épousa, et dont il eut un fils qu'il nomma aussi *Panope.*

PANOPION, Romain dont parle *Valère-Maxime*, à l'occasion d'un trait de fidélité héroïque de son esclave. Celui-ci ayant appris que des soldats accouroient pour tuer son maître qui avoit été proscrit, changea d'habit avec lui, et le fit sortir secrètement par une porte de derrière, et montant à la chambre, alla se mettre dans le lit de son maître, où il se laissa tuer à la place de *Panopion.*

PANORMITA, (le *Panormitain*) *Voyez* ANTOINE de Palerme, n.° XI, — *et* TUDESCHI.

PANSA, (*Caïus Vibius*) élu consul avec *Hirtius*, étoit comme lui ami et disciple de *Cicéron*. Il s'attacha au parti de *César*, et ensuite d'*Octave*. Il fit la guerre avec ce dernier contre *Antoine* : il fut blessé dans un combat livré vers Bologne, où il s'exposa beaucoup, et mourut peu de temps après de sa blessure.

I. **PANTALÉON**, (Saint) célèbre martyr de Nicomédie, que l'on croit avoir souffert la mort vers 305, sous l'empire de *Galère*.

II. **PANTALÉON**, diacre de l'église de Constantinople dans le 13e siècle, est auteur d'un *Traité* contre les erreurs des Grecs, qui se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

PANTALÉON, (Jacques) *Voyez* URBAIN IV.

PANTENUS, philosophe Stoïcien, né en Sicile, florissoit sous l'empereur *Commode*, et vivoit encore en 216. Il enseigna dans la célèbre école d'Alexandrie, où, depuis *St. Marc*, fondateur de cette Église, il y avoit toujours eu quelques théologiens qui expliquoient l'Écriture-Ste. Les Éthiopiens ayant demandé quelqu'un capable de les instruire dans la religion Chrétienne, on leur envoya *Pantenus*. On prétend qu'il trouva chez ces peuples un *Evangile* de *St. Matthieu*, écrit en hébreu, que *St. Barthélemi* leur avoit laissé. *Pantenus*, de retour à Alexandrie, continua d'y expliquer l'Écriture-Ste. Il avoit composé des *Commentaires* sur la Bible, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Les interprètes lui sont redevables d'une remarque touchant les *Prophéties* : c'est qu'elles sont souvent exprimées en termes indéfinis, et que le temps présent y est mis pour le passé et pour le futur. On peut juger de la manière dont *Pantenus* expliquoit le Texte sacré, par celle qu'ont suivie *Clément* d'Alexandrie, *Origène*, et tous les élèves de cette école. Leurs Commentaires sont pleins d'allégories ; ils s'éloignent souvent de la lettre, et trouvent presque par-tout des mystères, dont l'explication est mêlée de beaucoup d'érudition. — *Voyez* II. CLÉMENT d'Alexandrie.

PANTHÉE femme d'*Abradate* ; *Voyez* ABRADATE.

PANTHÉE, *Voyez* PENTHÉE.

PANTHOT, (Louis) naquit à Lyon d'une famille qui de père en fils s'étoit distinguée en se consacrant à l'art de guérir. Celui-ci chirurgien célèbre, fut l'un des premiers qui accrédita l'opération césarienne. — Son fils *Horace* excella dans la lithotomie. — Son autre fils *Jean-Louis* PANTHOT, devint doyen du collége des médecins de Lyon, et publia : I. Un *Traité sur la Baguette divinatoire*. II. Un autre *sur les Eaux minérales d'Aix en Savoie*. III. Un autre *sur les vertus du Mercure*. Il est mort très-âgé en 1707.

I. **PANTIN**, (Guillaume) médecin à Bruges, mort en 1583, laissa un savant Commentaire sur le Traité de CELSE, *De re medicâ*, à Basle, 1552, vol. in-folio. Il étoit grand-oncle du suivant.

II. **PANTIN**, (Pierre) de Thiel en Flandre, se rendit habile dans les langues, et les en-

seigna à Louvain et à Tolède. Il devint doyen de Sainte-Gudule à Bruxelles, et mourut dans cette ville en 1611, à 56 ans. On a de lui : I. Des *Traductions* de plusieurs auteurs Grecs. II. Un Traité *De Dignitatibus et Officiis regni ac domûs regiæ Gothorum*, dans les Conciles de *Loaysa*, et dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-folio; et d'autres écrits dont les savans ne sont pas fort curieux.

PANVINI, (Onuphre) célèbre religieux Augustin du 16e siècle, natif de Vérone, mourut à Palerme en 1568, à 39 ans, après avoir rempli divers emplois dans son ordre. Ses manières affables, polies et prévenantes le firent aimer de ses confrères, autant que son érudition profonde le fit estimer des savans. *Paul Manuce* l'appelle *Helluonem antiquarum Historiarum*. Il avoit pris pour devise : *In utrumque paratus*, avec un bœuf placé entre une charrue et un autel. Il vouloit dire qu'il étoit également prêt à supporter les fatigues du service divin et celles des sciences humaines. Nous avons de lui : I. Les *Vies des Papes*, 1567, in-4.° L'auteur dédia son ouvrage à *Pie V*, et cet hommage n'annonce pas une grande impartialité : aussi la vérité y est-elle souvent desirée; un vernis de flatterie s'y fait remarquer à chaque page. II. *De antiquis Romanorum nominibus*, in-folio. III. *De ritu sepeliendi mortuos apud veteres Christianos, et de Cœmeteriis eorumdem*, in-8°, traduit en françois, in-8.° IV. *De Principibus Romanis*, in-folio. V. *De antiquo ritu baptizandi Catechumenos*, in-4° et in-8° : savant. VI. *De republicâ Romanâ*, in-8°, Paris, 1588 : profond et instructif. VII. *Fastorum libri V*, in-fol., Venise, 1557 : livre peu commun et utile pour l'ancienne Histoire et celle du moyen âge. VIII. *De primatu Petri*. IX. *Topographia Romæ*, Francfort, 3 vol. in-folio. X. *De triumpho et ludis Circensibus*, Patavii, 1681, in-folio. XI. *Chronicon Ecclesiasticum*, in-folio : ouvrage plein de recherches. On a cependant accusé l'auteur de forger des inscriptions et des monumens antiques, pour autoriser ses opinions. XII. *De Episcopatibus, titulis et Diaconis Cardinalium*. XIII. *Annotationes et Supplementa ad Platinam de Vitis SS. Pontificum*. XIV. *De septem præcipuis urbis Romæ Basilicis*.

I. PAOLI, (Sébastien) né dans le territoire de Lucques en 1684, se fit religieux dans la congrégation des Clercs réguliers de la Mère de Dieu, se distingua par sa science, s'acquit l'estime des savans, sur-tout du marquis *d'Orsi*, de l'abbé *Salvini* et de *Lazzarini*, fut membre de plusieurs académies, et mourut d'hydropisie en 1751. Il a enrichi les Journaux d'Italie d'un grand nombre de Dissertations pleines d'érudition sur les antiquités, l'histoire, la critique sacrée, la physique, etc. entr'autres sur le titre de *Divin* donné aux anciens empereurs, sur une *Médaille* d'or de l'empereur *Valens*, sur l'*Histoire de Naples* de *Pierre Giannone*, etc. Plusieurs de ses *Dissertations* ont été imprimées à Lucques et à Venise en 1748 et 1750. On a aussi de lui des *Vies* de plusieurs hommes illustres, entr'autres d'*Ambroise Salvio* évêque de Nardo, de *Philippe Ma-*

chiarelli, religieux Camaldule, etc. — Il y a eu un peintre du même nom *Pierre Paoli*, né à Lucques en 1681, dont les tableaux sont d'un bon coloris.

II. PAOLI, (Hyacinthe) d'une bonne famille de Corse, acquit beaucoup de considération dans sa nation par sa sagesse et son courage. Il fut élu l'un des chefs qui la gouvernèrent en 1735. Les diverses révolutions qu'éprouva sa patrie l'obligèrent de se retirer à Naples, où il mourut.

III. PAOLI, (Paschal) fils du précédent, doué d'une figure imposante et d'une grande énergie dans le caractère, fut envoyé par son père chez les Corses en 1755. Dès qu'il parut, il fut reconnu pour commandant général de toute l'isle, quoiqu'il n'eût que vingt-neuf ans. Il ne prit pas le titre de *Roi*, comme *Théodore de Neuhoff;* mais il le fut en effet à plusieurs égards, en se mettant à la tête d'un gouvernement démocratique. Il établit une administration régulière chez un peuple indiscipliné. Il forma des troupes réglées. Il institua une université, pour adoucir les mœurs par la culture des sciences. Les assassinats étoient commis avec impunité; il sut y mettre un frein. Enfin il se fit aimer, en se faisant obéir. *Paschal Paoli* soutint les Corses contre l'argent des Génois et les armes des François. Quand ces derniers firent la conquête de l'isle en 1769, il passa à Londres, où il fut regardé comme le législateur et le défenseur de sa patrie. Lors de la révolution de France, il songea à repasser en Corse, et y revint en 1790. Il y fut reçu avec transport; mais il en fut bientôt expulsé par les Anglois, et mourut quelque temps après. Son portrait par *Martin Drelling*, a été gravé en France par *Henriquez*.

PAOLO, *Voy.* Sarpi *et* Corbinelli.

PAOLUCCIO, (Paul-Anafeste) autrement *Paul-Luc Anafeste*, premier doge ou duc de Venise. Cette république fut d'abord gouvernée pendant 200 ans, par des tribuns qu'on élisoit tous les ans. Mais en 697, les Vénitiens choisirent un doge: ce choix tomba sur *Paoluccio* qui mourut en 717, et auquel succédèrent deux autres doges. Ensuite on donna le gouvernement de la république à des généraux d'armée, dont le pouvoir ne duroit qu'un an. Mais six ans après, on élut des doges comme auparavant; et cet usage s'est toujours observé depuis.

PAPE, (Gui) *Voyez* Gui-Pape.

PAPEBROCH, (Daniel) Jésuite, d'Anvers, né en 1628, professa les belles-lettres et la philosophie avec beaucoup de succès. Les Pères *Bollandus* et *Henschenius*, collecteurs des Actes des Saints, l'associèrent à leur immense travail. (*Voy.* Bollandus.) *Papebroch* étoit également propre à rétablir l'Histoire dans les faits authentiques et par sa sagacité et par ses recherches. Il épura la Légende des absurdités dont elle fourmilloit. Le savant Jésuite ayant à fixer l'origine des Carmes, ne donna dans aucune chimère. Il la marqua au 12e siècle; il assigna d'après *Baronius* et *Bellarmin*, le bienheureux *Berthold* pour premier général de l'ordre. Quelques Carmes

qui faisoient remonter leur origine jusqu'à *Elie*, entrèrent en fureur. Ils inondèrent les Pays-Bas de libelles contre *Papebroch*, et le traitèrent avec ce ton de hauteur qu'un noble Allemand prend à l'égard d'un généalogiste qui a méconnu son auguste origine. C'étoit par-tout de grands mots, échafaudés sur des passages de l'Écriture. Le *nouvel Ismaël*, le *Jésuite réduit en poudre*, le *Jésuite* Papebroch *Historien conjectural et bombardant*, firent beaucoup rire le public. Les descendans d'*Elie* ne s'en tinrent pas à des brochures. Ils dénoncèrent en 1691, le Père *Papebroch* au pape *Innocent XII* et à l'Inquisition de Madrid, comme auteur des erreurs grossières qui remplissoient les 14 vol. des Actes des Saints de *mars*, *avril* et *mai*, à la tête desquels on voyoit son nom. Quelles étoient ces erreurs? Celles-ci. Il n'est pas certain que la face de Jésus-Christ ait été imprimée sur le mouchoir de *sainte Véronique*, ni même qu'il y ait jamais eu une Sainte de ce nom. L'Eglise d'Anvers est en possession de montrer le prépuce du Sauveur du monde; mais cette Eglise est-elle bien assurée de l'avoir? Le mont Carmel n'étoit pas anciennement un lieu de dévotion, et les Carmes n'ont point eu le Prophète *Elie* pour leur fondateur, etc. (*Voyez* MALDONADO.) Toute l'Europe savante attendoit avec impatience le jugement de Rome et de Madrid. L'Inquisition d'Espagne prononça enfin en 1695, son anathème contre les 14 vol. des *Actes des Saints*. Le triomphe des Carmes étoit complet; mais un incident vint affoiblir leur gloire. Un religieux de la congrégation de *Saint-Jean de Dieu*, disputa d'ancienneté avec eux. Il prétendit que l'ordre des Frères de la Charité avoit neuf cents ans de primauté sur celui des Carmes. Son raisonnement étoit tout simple. *Abraham* a été le premier général des Frères de la Charité: ce grand patriarche fonda l'ordre dans la vallée de Mambré, en faisant de sa maison un hôpital... Cependant les Jésuites furent admis à se justifier au tribunal de l'Inquisition. Le Père *Papebroch* défendit article par article, les propositions dénoncées au saint Office. Ce tribunal fatigué de cette affaire, prohiba seulement les écrits faits *pour* et *contre*; le pape confirma ce sage décret par un Bref, qui faisoit défense de traiter de l'institution primitive et de la succession de l'ordre des Carmes par les Prophètes *Elie* et *Elisée*. Le P. *Papebroch* continua à travailler à son ouvrage, et à bien mériter de la république des lettres jusqu'à sa mort arrivée en 1714, à 86 ans. Ce savant laborieux a eu grande part aux *Acta Sanctorum* des mois de mars, d'avril, de mai et de juin, et les volumes qui contiennent ces mois passent pour les plus exacts et les plus judicieux de cette vaste compilation. Il est auteur du *Propylœum ad Acta Sanctorum maii*, in-folio. C'est un catalogue chronico-historique des souverains pontifes. Les exemplaires qui contiennent l'Histoire des Conclaves ont été défendus à Rome. Ses *Réponses* aux Carmes sont en 4 vol. in-4.°

PAPER, (Roger) relieur Anglois, mort depuis peu, exerça son art à Londres avec une telle habileté, qu'il en acquit une for-

tune considérable. Lord *Spencer* a payé à ce relieur quinze guinées pour la reliûre d'un *Eschyle*.

PAPHNUCE, disciple de *St. Antoine*, puis évêque de la haute Thébaïde, confessa J. C. durant la persécution de *Galère* et de *Maximin*. Il eut le jarret gauche coupé, l'œil droit arraché, et fut condamné aux mines. Ce généreux confesseur assista dans la suite au concile de Nicée en 325, et il y reçut de grands honneurs. L'empereur *Constantin* le faisoit venir presque tous les jours dans son palais, et lui baisoit l'œil qu'il avoit perdu pour la Foi. *Socrate* et *Sozomène* rapportent que quelques évêques ayant proposé dans ce Concile d'obliger au célibat ceux qui étoient dans les ordres sacrés, *Paphnuce* s'y opposa, en disant « qu'il ne falloit point imposer aux Clercs un joug si pesant. » On croit que c'est sans fondement que *Baronius* et quelques autres auteurs ont voulu contester la vérité de ce trait d'histoire, et s'appuient sur le silence des autres écrivains, ainsi que sur l'autorité de *St. Jérôme* et de *St. Epiphane*. Le premier assure (*Adv. Vigilantium*) que les Eglises d'Orient, d'Egypte et de Rome n'admettoient au nombre des Clercs que ceux qui gardoient la continence, ou qui étant mariés, promettoient de regarder leurs femmes comme leurs sœurs. *St. Epiphane* s'exprime presque dans les mêmes termes : ce qui prouve au moins que si *St. Paphnuce* a tenu ce discours, il a parlé. *Paphnuce* soutint avec zèle la cause de *St. Athanase* son ami, au concile de Tyr, et engagea *Maxime* évêque de Jérusalem, à prendre sa défense. *Voyez* III. MAXIME.

PAPHUS, (Myth.) fils de *Pygmalion* et d'*Eburnée*. Son père qui étoit excellent sculpteur, fit une femme d'ivoire si parfaitement belle, qu'il en devint amoureux, et pria *Vénus* de l'animer. La déesse ayant exaucé sa prière, il trouva à son retour sa statue vivante, l'épousa, et en eut un fils nommé *Paphus*.

I. PAPIAS, évêque d'Hiéraples, ville de Phrygie, fut disciple de *St. Jean* l'Evangéliste avec *St. Polycarpe*. Il composa un ouvrage en cinq livres, qu'il intitula : *Explications des Discours du Seigneur*. Il ne nous reste que des fragmens de cet ouvrage qui donnent une mauvaise idée de sa critique et de son goût. Il fut auteur de l'erreur des Millénaires, qui prétendoient que J. C. viendroit régner sur la terre d'une manière corporelle, mille ans avant le jugement, pour assembler les Elus après la résurrection, dans la ville de Jérusalem.

II. PAPIAS, grammairien qui florissoit vers 1053, est auteur d'un *Vocabularium Latinum*, dont la première édition à Milan, 1476, in-folio, est rare, ainsi que celle de Mantoue, 1596, in-fol.

I. PAPILLON, (Almaque) poëte François, ami et contemporain de *Marot*, naquit à Dijon en 1487, d'une famille noble, ancienne et originaire de Tours, établie depuis 1321 en Bourgogne. Il fut page de *Marguerite* de France femme du duc *d'Alençon*, et valet de chambre de

François I. Il suivit ce prince et fut fait prisonnier avec lui à la bataille de Pavie. *La Croix du Maine*, dans sa *Bibliothèque Françoise*, attribue à *Papillon* un livre intitulé: *Le Trône d'honneur.* Ce poëte mourut à Dijon en 1559, âgé de 72 ans.

II. PAPILLON, (Thomas) neveu du précédent, bon jurisconsulte, célèbre avocat au parlement de Paris, et l'un des plus grands orateurs de son siècle, naquit à Dijon en 1514, d'un père qui lui-même avoit acquis un nom par ses talens pour le barreau. Il l'envoya à Paris pour y faire ses études de droit. Il s'y livra avec ardeur, et devint en peu de temps un habile jurisconsulte. Il se perfectionna dans l'étude des langues, des grands orateurs Grecs, Latins et François, et mourut à Paris en 1596. On a de lui un Traité intitulé: *Libellus de jure accrescendi*, imprimé à Paris en 1571, in-8°... un autre, *De directis Hæredum substitutionibus*, à Paris, en 1616, in-8°... et encore, *Commentarii in quatuor priores titulos libri primi Digestorum*, à Paris, 1624, in-12. Les deux premiers ont été réimprimés dans le quatrième volume de la *Collection du Jurisconsulte Othon*, publiée à Leyde en 1729, in-fol., sous le titre de *Thesaurus Juris Romani.* Ces différens ouvrages sont très-estimés.

III. PAPILLON, (Philibert) naquit à Dijon le premier mai 1666, de *Philippe Papillon* avocat distingué. Après avoir fait avec succès ses études au collége des Jésuites de Dijon, il vint à Paris, et fut reçu docteur de Sorbonne en 1694. Il se procura par ses talens un accès facile chez les savans, et recueillit, dans leur commerce, des richesses littéraires qu'il augmenta toujours depuis. De retour dans sa patrie, il y fut pourvu d'un canonicat de la Chapelle-aux-Riches, bénéfice d'un revenu médiocre, mais suffisant pour un homme qui n'avoit d'autre ambition que celle de cultiver les lettres, et qui d'ailleurs jouissoit d'un patrimoine considérable. L'histoire littéraire de sa province fut le principal objet de ses savantes recherches. Après sa mort, arrivée à Dijon le 23 février 1738, à l'âge de 72 ans, le fruit de son travail parut sous le titre de *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*, 1742 et 1745, en 2 vol. in-folio, par les soins de M. *Papillon de Flavignerot* son neveu, maître en la chambre des Comptes de Dijon, le seul qui reste de cette famille. Cet ouvrage marque un grand fonds de littérature et des connoissances très-variées. Il y a quelques discussions qui pourroient paroître minutieuses à un philosophe, mais qui sont nécessaires dans ces sortes de livres. La république des lettres est redevable à l'abbé *Papillon*, savant communicatif, d'un grand nombre de *Mémoires* intéressans, que le P. *le Long* inséra dans sa *Bibliothèque des Historiens de France*, imprimée en 1719. Il fournit au même auteur beaucoup d'observations, dont il a fait usage dans sa *Bibliothèque Sacrée*, composée en latin, et imprimée en 1723. Le P. *Desmolets* de l'Oratoire, successeur du P. *le Long*, enrichit ses *Mémoires d'Histoire et de Littérature*, de divers morceaux pré-

pieux que lui avoit communiqués l'abbé *Papillon*. Il est encore auteur de la *Vie de Pierre Abailard* et de celle de *Jacques Amyot* évêque d'Auxerre, toutes deux imprimées en 1702. Il dirigea par ses recherches et ses lumières, l'ouvrage de M. *Garreau*, qui a pour titre : *Description du Gouvernement de Bourgogne*, imprimée à Dijon en 1717, et réimprimée en 1734. L'abbé *Papillon* fut intimement lié avec le président *Bouhier*, le savant Père *Oudin*, le célèbre *la Monnoye*, et il a aidé beaucoup d'autres savans de ses lumières. La mort l'empêcha de mettre en ordre les matériaux qu'il avoit recueillis avec soin pour l'Histoire de sa province. On a inséré son éloge dans le *Mercure de France* du mois de juin 1738.

IV. PAPILLON, (Jean) né à Saint-Quentin en 1661, d'un graveur en bois, hérita des talens de son père et les perfectionna. Il vint de bonne heure à Paris, où dès l'année 1684 il fut en réputation parmi les brodeurs, les tapissiers, les gaziers, les rubaniers, pour lesquels il faisoit des dessins pleins de graces et de goût. Ce fut lui qui fit ceux des dentelles, cravates, rabats, manchettes pour le mariage de l'empereur, du roi des Romains et des princesses leurs femmes. *Papillon* fut sur-tout employé par les imprimeurs. Il y a de lui un grand nombre de vignettes, de culs de lampes et d'autres ornemens de livres, exécutés avec la plus grande propreté. Cet habile graveur mourut en 1744, à 83 ans. Son talent s'est perpétué dans son fils, qui a donné une *Histoire de la Gravure en bois*, 1766, 2 vol. in-8.° Celui-ci s'appeloit *Jean-Michel*. Il étoit né à Paris en 1698, et il y est mort en 1776, laissant des regrets aux amateurs des beaux arts et à ses amis. Il laissa au cabinet des estampes de la bibliothèque du roi son *Œuvre*, formant 2 vol. in-fol.

V. PAPILLON DU RIVET, (Nicolas-Gabriel) Jésuite, né à Paris le 19 janvier 1717, mort à Tournai en 1782, a traduit plusieurs Discours latins du Père *la Sante*. On a encore de lui quelques Poëmes latins, entre autres : *Templum assentationis*; et *Mundus physicus, effigies mundi moralis*, où il prétend trouver en morale l'image des tourbillons physiques de *Descartes*. Ses *Sermons*, imprimés à Tournai, 1770, 4 vol. in-12, ont eu du succès. Son éloquence est féconde, douce, coulante; son style châtié et correct : mais il ne s'anime et ne s'échauffe pas assez.

PAPIN, (Isaac) né à Blois en 1657, étudia la philosophie et la théologie à Genève, et le grec et l'hébreu à Orléans, sous le ministre *Pajon* son oncle maternel. Ce ministre admettoit le dogme de la *Grace efficace*; mais il ne l'expliquoit pas selon la même manière que les Prétendus Réformés en général et *Jurieu* en particulier. *Papin* embrassa le sentiment de son oncle, et le défendit contre ce dernier avec chaleur. *Jurieu*, théologien fanatique et persécuteur, sonna le tocsin contre *Papin*, qui se vit contraint de passer en Angleterre et de là en Allemagne. Il prêcha avec succès à Hambourg et à Dantzig. Dès que son per-

sécuteur le suit en Allemagne, il écrivit par-tout qu'on ne devoit point lui donner de chaire. En effet c'étoit un ministre indulgent et foible selon lui, qui soutenoit que les Catholiques faisant gloire de suivre l'Ecriture, les Protestans les plus zélés devoient les tolérer. Le sage *Papin*, persécuté par ceux de sa secte, revint en France abjurer le Calvinisme entre les mains du grand *Bossuet* en 1690. Le fougueux *Jurieu* écrivit à ce sujet une Lettre pastorale bien digne de lui. Il y prétendoit que le nouveau converti avoit toujours regardé toutes les religions comme indifférentes, et que c'étoit dans cet esprit qu'il étoit rentré dans l'église Catholique. *Papin* mourut à Paris le 19 juin 1709, à 52 ans. Le P. *Pajon* de l'Oratoire, son cousin, publia en 1723, en 3 vol. in-12, le recueil des *Ouvrages composés par feu M. Papin, en faveur de la Religion.* Cette collection offre plusieurs Traités : I. *La Foi réduite à ses justes bornes.* II. *De la tolérance des Protestans et de l'autorité de l'Eglise.* III. *La Cause des Hérétiques disputée et condamnée par la méthode du Droit*, etc. Tous ces Traités sont solidement écrits. *Nicolas* PAPIN son oncle, et *Denis* PAPIN son cousin germain, tous deux habiles médecins et Calvinistes, sont aussi auteurs de divers ouvrages. Le premier d'un *Traité* sur la salure, le flux et reflux de la mer, l'origine des sources tant des fleuves que des fontaines, vol. in-12 ; et de quelques *Dissertations* latines sur la poudre sympathique, sur la diastole du cœur, etc. Le second laissa une Dissertation sur une *Machine propre à amollir les Os pour en faire du Bouillon*, Paris, 1682, en françois, in-12 ; et dans *Fasciculus Dissertationum de quibusdam Machinis Physicis*, à Marpurg, 1695, in-12, figures. Cette machine qui porte son nom, et qui a été perfectionnée depuis son auteur, peut être d'une grande épargne dans les Hôpitaux.

PAPINIEN, célèbre jurisconsulte du 3e siècle, fut avocat du fisc, puis préfet du prétoire, sous l'empereur *Septime-Sévère.* Ce prince conçut une grande estime pour lui, et on prétend qu'il contribua beaucoup à adoucir son humeur féroce. Le principal emploi du préfet du prétoire, étoit de juger les procès avec l'empereur. *Sévère* ne décida jamais rien sans son avis ; il lui recommanda en mourant ses deux fils *Caracalla* et *Geta.* Le premier ayant fait massacrer son frère entre les bras même de leur mère, voulut, dit-on, engager *Papinien* à lui faire un discours pour excuser ce forfait devant le sénat. On prétend que le généreux jurisconsulte lui répondit : *Sachez qu'il n'est pas aussi aisé d'excuser un parricide que de le commettre. D'ailleurs, c'est se souiller d'un second meurtre, que d'accuser un innocent après lui avoir ôté la vie.* Cette réponse irrita *Caracalla*, qui le fit décapiter en 212. Cet homme illustre n'avoit que 36 ans selon les uns, et plus de 70 suivant d'autres savans dont l'opinion paroît mieux fondée. Tous les jurisconsultes en font un cas infini. *Valentinien III* ordonna en 426, que quand les juges se trouveroient partagés sur quelque point de Droit épineux, on suivroit le

sentiment qui seroit appuyé par ce *Génie éminent*. C'est le titre qu'il donna à *Papinien*. *Cujas* dit que c'est le plus habile jurisconsulte qui ait jamais été et qui sera jamais. *Zozime*, qui lui avoit donné le même éloge, ajoute que *Papinien* aimoit autant la justice qu'il la connoissoit. Il y a plusieurs lois de ce célèbre jurisconsulte dans le *Digeste*; mais la plupart de ses ouvrages sont perdus. Il avoit un fils qui étoit questeur, et que *Caracalla* fit mourir après l'injuste mort de son père.

PAPIRE-MASSON, (Jean) né à Saint-Germain-Laval en Forez l'an 1544, prit l'habit de Jésuite, et le quitta après avoir enseigné avec réputation en Italie et en France. Il se consacra à l'étude du droit à Angers, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Ses connoissances et son intégrité lui méritèrent la charge de substitut du procureur général. Il l'exerça avec honneur, et mourut à Paris le 9 janvier 1611, à 67 ans, vivement regretté des gens de lettres, dont la plupart étoient ses amis. Il étoit d'une humeur gaie et aisée, généreux au-delà de sa fortune, donnant son temps et sa peine pour servir les grands et les petits sans en attendre d'autre récompense que le plaisir de rendre service. Il fut enterré aux Billettes, et l'on mit sur son tombeau cette Epitaphe faite par lui-même.

Si sepulchra sunt domus mortuorum,
Papirius Massonus, *Annalium scriptor,*
in hâc domo quiescit.
De quo alii fortasse aliquid,
Ipse de se nihil,
Nisi quòd olim qui hæc legerit, illum
vidisse cupiet.

Ses ouvrages sont : I. *Annalium libri IV*, 1598, in-4°; ouvrage plus exact que profond, où l'on trouve cependant des choses curieuses et recherchées sur l'Histoire de France. Quoiqu'il ait mis à son livre le titre d'*Annales*, il ne s'est pas astreint à rapporter sous chaque année ce qui s'y est fait. Dans sa première édition, publiée en 1577, il ne parloit pas de *Pharamond*, parce que *Grégoire de Tours* n'en fait pas mention. II. *Notitia Episcoporum Galliæ*, in-8.° Il y a des recherches et des inexactitudes. III. *Vita Joannis Calvini*, in-4.° Cette Histoire, qui est assez bien écrite, appartient, suivant quelques-uns, à *Jacques Gillot*. IV. Des *Eloges* latins des hommes illustres, recueillis par *Balesdens*, de l'académie Françoise, 1656, in-8°; ils sont plus emphatiques qu'instructifs. Cet ouvrage comprend les grands généraux, ainsi que les littérateurs célèbres. Mais on n'y trouve pas tous les éloges composés par *Masson*, qui étoient au nombre de cinquante. Il y en a même qui ne sont pas de lui. V. Une Histoire des Papes, sous ce titre : *De Episcopis Urbis*, in-4.° VI. Une *Descriptio fluminum Galliæ*. L'abbé *Baudrand* a donné une édition avec des notes, 1685, in-8°, de ce livre, estimé selon les uns, confus et peu exact selon d'autres. Ce dernier jugement est le plus juste. VII. *Agobardi, Episcopi Lugdunensis, Opera*, Paris, 1605, in-8.° *Papire-Masson* est le premier qui ait publié les Œuvres d'*Agobard*, qu'il trouva chez un relieur prêt à s'en servir pour en couvrir des livres. *Baluze* a donné du même auteur une édition plus exacte.

I. PAPIRIUS, surnommé *Cursor*, le Coureur, à cause de sa légèreté à la course. Etant dictateur vers l'an 320 avant J. C., il avoit résolu de livrer bataille aux Samnites; mais s'appercevant que cette résolution étoit désapprouvée de toute son armée, il retourna à Rome ponr y prendre de nouveaux auspices. En partant, il défendit expressément à *Quintus-Fabius-Maximus-Rullianus* son général de la cavalerie, d'en venir aux mains avec l'ennemi. Cependant celui-ci ayant trouvé une occasion favorable, chargea les Samnites et les défit entièrement. *Papirius* à son retour voulut lui faire couper la tête pour sa désobéissance; mais *Rullianus* s'enfuit à Rome, où il obtint sa grace du peuple. Le dictateur triompha des Samnites.

II. PAPIRIUS CURSOR, (*Lucius*) fils du précédent, ayant remporté après son père une seconde victoire sur les Samnites, employa les dépouilles des ennemis à faire bâtir un temple à la *Fortune*. — Un autre PAPIRIUS-CRASSUS qui vainquit les Privernates et les poursuivit jusque dans leur ville, n'ayant pu obtenir les honneurs du triomphe à Rome, alla avec ses troupes triompher sur le mont Albain, où au lieu de porter une couronne de laurier suivant l'usage, il en prit une de myrte.

III. PAPIRIUS, surnommé *Prætextatus*, étoit de la même famille que le précédent. Il acquit le surnom de *Prætextatus*, parce qu'il fit une action d'une rare prudence dans le temps qu'il portoit encore la robe nommée *Prætexta*. Son père l'ayant mené au sénat un jour où l'on traitoit des affaires les plus importantes, sa mère voulut absolument savoir ce qui s'étoit passé à l'assemblée. Le jeune *Papirius* se délivra de ses importunités, en lui faisant accroire que l'on avoit agité la question : *S'il seroit plus avantageux à la République de donner deux femmes à un mari, que de donner deux maris à une femme ?* La mère de *Papirius* communiqua ce secret aux dames Romaines, qui se présentèrent le lendemain au sénat pour demander que l'on ordonnât plutôt le mariage d'une femme avec deux hommes, que celui d'un homme avec deux femmes. Les sénateurs ne comprenant rien aux cris et aux larmes de ces femmes attroupées tumultueusement, le jeune *Papirius* leur apprit qu'il étoit l'auteur de leurs alarmes. Il fut extrêmement loué de sa prudence; mais on ordonna qu'à l'avenir aucun jeune homme n'auroit l'entrée au sénat, à la réserve de *Papirius*. C'est ainsi que fut aboli l'usage où étoient les sénateurs d'introduire leurs enfans au sénat, avant même qu'ils eussent atteint l'âge de puberté, afin de les former de bonne heure à la science du gouvernement. *Auguste* rétablit cet usage, qui, ainsi que toutes les institutions humaines, avoit ses avantages et ses désavantages.

IV. PAPIRIUS, surnommé *Fænerator*, l'Usurier, tenant en prison *C. Publilius* pour une somme d'argent qui lui étoit due par son père, promit à ce jeune homme de l'élargir, s'il vouloit consentir à ses infames desirs. *Publilius* ayant rejeté avec horreur une telle proposition,

l'usurier qui avoit d'abord employé les caresses, en vint aux menaces, et enfin aux tourmens. Il fit dépouiller le jeune homme et le fit déchirer à coups de fouet. Une violence si inouie ayant été portée au sénat, *Papirius* fut non-seulement condamné à une grosse amende, mais on fit une loi qui défendoit de mettre à l'avenir en prison un homme libre pour dettes. *Tit. Liv. lib. VIII. Valère-Maxime* rapporte le même fait sous des noms différens : il appelle le jeune prisonnier *Titus Veturius*, et l'usurier *C. Plotius*.

PAPIUS, (André) né à Gand vers l'an 1547, fut élevé avec soin dans les lettres et dans les sciences par *Levinus Torrentius* son oncle, qui étant grand vicaire à Liége, l'appela auprès de lui. *Papius* devint chanoine de la collégiale de Saint-Martin à Liége, et mourut fort jeune en 1581. On a de lui, une Traduction en vers latins du livre de *Denys* d'Alexandrie, *De situ Orbis ;* de celui de *Musée, De amore Erûs ac Leandri*, et une édition de *Priscien ;* le tout accompagné de notes savantes, Anvers, 1575, in-8.° On a encore de lui : *De Harmoniis musicis*, Anvers, 1581, in-12.

I. PAPON, (Jean) lieutenant général de Montbrison en Forez, naquit dans cette ville en 1505, et y mourut en 1590, à 85 ans. Il devint maître des réquêtes ordinaire de la reine *Catherine de Médicis*, qui l'honora de sa confiance. On a de lui : I. Des *Commentaires* latins sur la Coutume du Bourbonnois, in-fol. ; ouvrage peu exact. II. *Rapport des deux principes de l'Eloquence Grecque et Latine*, in-8.° III. *Recueil d'Arrêts notables*, en 3 vol. in-fol. C'est une espèce de pratique de toutes les parties du droit. Ce jurisconsulte ne jouit plus de la même célébrité qu'autrefois.

II. PAPON, (Jean-Pierre) né au Pujet près de Nice, en 1736, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il professa d'abord avec distinction, et où ses ouvrages lui acquirent de la célébrité. Exempt d'intrigue et d'ambition, il ne chercha ni la faveur, ni la fortune. Réfugié dans le département du Puy-de-Dôme pendant le temps de la terreur, il revint ensuite à Paris jouir du calme et des douceurs de l'amitié. Il y mourut subitement le 25 nivôse de l'an XI, à l'âge de 65 ans. Ses ouvrages sont : I. *Ode* sur la mort. Elle est insérée dans le *Recueil* des Jeux Floraux de la ville de Toulouse. II. L'*Art du Poëte et de l'Orateur*, in-12. Cet ouvrage, devenu classique, a eu cinq éditions. La première parut à Lyon en 1768 ; la dernière à Paris en l'an IX. L'auteur plaça en tête de celle-ci un *Essai sur l'Education*. III. *Oraison funèbre* de *Charles Emmanuel III*, roi de Sardaigne, 1773, in-8.° Elle fut prononcée à Nice et imprimée à Turin, en françois et en italien. IV. *Voyage de Provence*, 1787, 2 vol. in-12. Il est plein de recherches historiques, et très-agréablement écrit. On y suit avec intérêt le voyageur dans toutes ses stations qu'il embellit par des souvenirs. V. *Histoire de Provence*, 4 vol. in-4.° *Papon* ajouta plusieurs documens et ti-

tres à ceux des anciens historiens Provençaux. Pour en découvrir de nouveaux, il fit le voyage de Naples, dont les comtes de Provence avoient occupé le trône pendant long-temps. « Parmi les pièces curieuses que *Papon* y trouva, on remarque, dit M. *Bernardi* dans une notice qu'il a consacrée à la mémoire de son compatriote, la quittance que la reine *Jeanne* donna au pape *Clément VI*, du prix de la ville d'Avignon, qu'elle lui avoit vendue. Je ne sais qui avoit imaginé le premier de dire que le pape s'étoit acquitté envers *Jeanne*, par une absolution du meurtre de son premier mari. Une anecdote pareille étoit précieuse pour certaine gens, aussi la trouve-t-on répétée en bien des endroits. *Voltaire* sur-tout ne l'a pas oubliée. On n'a jamais montré, dit-il, la quittance de *Jeanne*; mais l'historien lui a donné le démenti sur ce point en la produisant. » Les états de Provence accordèrent à *Papon*, en récompense de son zèle et de ses travaux, une pension de 8000 livres, que la révolution lui ôta; et quoique ce fut presque son unique ressource, cette perte n'altéra point la tranquillité naturelle de son ame. VI. *Histoire du gouvernement François*, depuis l'assemblée des Notables du 22 février 1787, jusqu'à la fin de la même année 1788, in-8.° On y joint ordinairement un *Discours* de l'auteur, intitulé; *De l'Opinion sur le Gouvernement.* VII. *Epoques mémorables de la Peste*, et moyens de se préserver de ce fléau, en 1800, deux vol. in-8.° VIII. Il a laissé en manuscrit le commencement d'une Histoire de la révolution.

I. PAPPUS, philosophe et mathématicien d'Alexandrie, sous le règne de *Théodose le Grand*, se fit un nom par ses *Collections Mathématiques*, en huit livres, Pisauri, 1588, in-folio. On y trouve les Traités suivans: *Syntaxis Mathematica in Ptolomæum.... Explicationes in Aristarcum Samium, de magnitudinibus ac distantiis Solis ac Lunæ*, etc. *Tractatus de Fluviis Libyæ... Universalis Chorographia*, etc. Tous ces ouvrages sont utiles, quoiqu'ils ne soient pas exempts de fautes.

II. PAPPUS, (Jean) théologien Protestant, né à Lindau en 1549, devint dès l'âge de 21 ans, ministre et professeur à Strasbourg, et mourut en 1610, après s'être acquis une grande réputation par son savoir. On dit qu'il avoit une mémoire si heureuse, qu'il retenoit une page entière, après l'avoir lue ou entendu lire une seule fois. On a de lui, en latin, un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, 1584, in-8°; et quelques *Livres* de controverse, in-4°, qui eurent quelque vogue dans le temps parmi les Protestans. *Voy.* KIPPING.

PAPUS, (*Æmilius*) *Voy.* FABRICIUS.

PAR, *Voyez* PARR.

PARABOSCO, (Jérôme) né à Plaisance vers le commencement du 16e siècle, est auteur de plusieurs Comédies italiennes en prose et en vers: *Il Ladro*; *Il Marinaio*; *La Notte*; *Il Pellegrino*, etc. La plupart de ces pièces sont d'un caractère original, qui les fait rechercher. Les meilleures éditions sont celles de *Giolito*,

Giolito, à Venise, 1560. *Parabosco* a aussi composé des Nouvelles dans le gout de celles de *Bocace*, de *Bandello*, etc., imprimées à Venise, sous le titre de *Diporti di Girolamo Parabosco*, 1558, in-8°; *Lettere*, 1546, in-12, et quelques autres ouvrages moins connus et qui méritent peu de l'être.

PARACELSE, (Aurèle-Philippe-Théophraste Bombast de Hohenheim) naquit à Einsidten bourg du canton de Schwitz, en 1493. Son père, fils naturel d'un prince, lui donna une excellente éducation : il fit en peu de temps, de grands progrès dans la médecine. Il voyagea ensuite en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, pour y connoître les plus célèbres médecins. De retour en Suisse, il s'arrêta à Basle en 1527, où il guérit le célèbre imprimeur *Froben*. Cette cure et son *Élixir de propriété* l'accréditèrent. Les magistrats le nommèrent à la chaire de médecine; il fit ses leçons en langue allemande. Il croyoit que le latin n'étoit pas aussi propre à être entendu du vulgaire, cependant il l'employoit quelquefois. Il expliquoit ses propres ouvrages, et particulièrement ses livres intitulés : *De Compositionibus, de Gradibus et de Tartaro ;* livres, dit *Helmont*, pleins de bagatelles et vides de choses. Gravement assis dans sa chaire, à la première leçon il fit brûler les Œuvres de *Galien* et d'*Avicenne*.... *Sachez*, disoit-il, *Médecins, que mon bonnet est plus savant que vous, que ma barbe a plus d'expérience que vos Académies ; Grecs, Latins, François, Italiens, je serai vôtre Roi.* Se seroit-on attendu à une pareille rodomontade de la part d'un homme qui convenoit que sa bibliothèque ne contenoit pas dix pages? *Paracelse* se faisoit une gloire de détruire la méthode d'*Hippocrate* et de *Galien* qu'il croyoit peu sûre. C'étoit selon lui, des Charlatans, et le Ciel l'avoit envoyé pour être le *Réformateur de la Médecine*. Cette science lui a réellement des obligations. « On doit à *Paracelse* l'art de préparer des médicamens par le moyen de la chimie; celui de la chimie métallique; la connoissance de l'opium et du mercure; celle des trois principes, savoir le sel, le soufre et le mercure, que *Basile Valentin* n'avoit fait qu'entrevoir. Avant lui le langage de la médecine étoit un composé de latin, de grec et d'arabe; et *Galien* avoit une autorité aussi despotique dans les écoles de médecine, qu'*Aristote* dans celle de philosophie. La théorie de sa médecine étoit fondée sur les qualités, les degrés et les tempéramens; et toute la pratique de cet art consistoit à saigner, à purger, à faire vomir, et à donner des lavemens. *Paracelse* blâma et cette théorie et cette pratique, et fit voir aux médecins combien elles étoient bornées. Il publia les véritables maximes de la médecine. Il écrivit sur la chirurgie, qu'il entendoit très-bien, et fit connoître les principaux remèdes pour guérir toutes sortes de maladies. Le chancelier *Bacon* l'accuse de faire mentir quelquefois l'expérience, de ne pas vouloir toujours entendre sa voix, et d'imaginer ses réponses. Il avoue cependant que ses principes sont fondés sur la nature, et qu'on en peut tirer beaucoup d'avantages. Mais celui

qui a le mieux apprécié notre philosophe, est *Gautherus d'Andernac.* — *Paracelse* est, dit-il, un très-habile chimiste; il a mis dans ses Ouvrages d'excellentes choses. Il y en a mêlé aussi un grand nombre de frivoles et de fausses, et a répandu une si grande obscurité sur les meilleures, qu'on ne peut pas toujours les entendre et en profiter. Il seroit à souhaiter, dit ce savant, que *Galien* eût été moins diffus et plus exact, et *Paracelse* moins obscur et plus sincère. Mais chacun a ses bonnes qualités et ses vices; il faut profiter du bon et laisser le mauvais.... Voilà un jugement vrai et judicieux. Il est certain que *Paracelse* a vérifié cette vérité de morale : *Il n'y a point de grand génie sans un peu de folie :* Nullum magnum ingenium sine mixturâ dementiæ. » (*Saverien* HIST. *des Philosophes modernes.*) Il se vantoit de pouvoir conserver, par ses remèdes, la vie aux hommes pendant plusieurs siècles; mais il éprouva lui-même la vanité de ses promesses, étant mort à Saltzbourg le 24 septembre 1541, à 48 ans. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Genève, 1658, en 3 vol. in-folio. Elles roulent toutes sur des matières philosophiques et médicinales. L'auteur parle toujours avec la modestie d'un homme qui s'attribuoit la monarchie de la médecine. «Dieu lui avoit révélé, disoit-il, le secret de faire de l'or, de prolonger la vie à son gré, etc.» Aussi, malgré ses lumières, on l'a comparé à ces effrontés qui montent sur des tréteaux, qui se font un revenu de leur babil et de leur impudence. On lui a attribué un livre satirique contre la cour de Rome. Il est composé de plusieurs figures énigmatiques sous lesquelles on a voulu désigner le pape et ses ministres. *Paracelse* dans cet ouvrage, les explique avec autant de licence que de malignité. En voici le titre : *Expositio vera harum Imaginum Nurembergæ repertarum, ex fundatissimo veræ Magiæ vaticinio deducta*, 1570, in-8.° Il est peu commun, et on ne doit pas en être fâché.

PARADEL, (Eudaldo) né en Catalogne, se distingua dans la fonte des caractères d'imprimerie au dix-septième siècle, et produisit les plus beaux que l'Espagne eût encore vus. Depuis cette époque les éditions y furent plus soignées et mieux imprimées.

I. PARADIN, (Guillaume) laborieux écrivain du 16e siècle, né à Cuiseaux dans la Bresse Châlonoise, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. L'*Histoire d'Aristée*, touchant la version du Pentateuque, in-4.° II. L'*Histoire de notre temps, faite en latin par* Guillaume Paradin, *et par lui mise en françois*, à Lyon, 1552, in-16. C'est la traduction de l'Histoire latine, dont nous parlons au n.° VIII. Elle est assez estimée; mais il est difficile d'écrire l'Histoire du temps, sans que l'on ne flatte plus ou moins. III. *Annales de Bourgogne*, 1566, in-fol. Cette Histoire, qui est assez mal digérée, mais où l'on trouve des recherches, commence en 378 et finit en 1482. IV. *De moribus Galliæ Historia*, in-4.° V. *Mémoires de l'Histoire de Lyon*, 1625, in-fol. VI. *De rebus in Belgio anno* 1543 *gestis*; 1543, in-8.° VII. La *Chro-*

nique de Savoie, 1602, in-folio. VIII. *Historia Galliæ à Francisci I coronatione, ad annum* 1550. IX. *Historia Ecclesiæ Gallicanæ.* X. *Memorialia insignium Franciæ familiarum.* *Paradin* étoit doyen de Beaujeu; il vivoit encore en 1581, et il avoit alors plus de quatre-vingts ans.

II. PARADIN, (Claude) chanoine de Beaujeu et frère du précédent, fut comme lui un homme de lettres. Il vivoit encore en 1569. Il est connu, 1.° par ses *Alliances généalogiques de France*, 1636, in-folio; livre curieux: 2.° par ses *Devises héroïques*, qu'augmenta *François d'Amboise*, 1621, in-8.°

III. PARADIN, (Jean) parent des précédens, et natif de Louhans en Bourgogne, se mêloit de versifier vers le milieu du seizième siècle. Il donna ses rimailles sous le titre de *Micropœdie*, à Lyon, in-12.

I. PARADIS ou PARADES, (Jacques de) en latin *de Paradiso*, Chartreux Anglois, mort à Erford en 1465, à 80 ans, est auteur d'un *Traité des sept états de l'Eglise* marqués dans *l'Apocalypse*, dans lequel il desire sa réformation dans le chef et dans les membres. Cet ouvrage est meilleur que la plupart de ceux qui parurent dans ce temps sur le même sujet. *Goldast* lui a donné une place dans sa *Monarchie*. Quelques auteurs prétendent que *Jacques de Paradis* n'est pas différent de *Jacques de Cluse*. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas le confondre avec *Jacques* PARADISO, Polonois, de l'ordre de Cîteaux, appelé ainsi du nom d'un monastère dans le diocèse de Posen en Pologne; il refusa la dignité abbatiale en 1696; on a de lui *Speculum Religiosorum*: — ni avec *Paul* PARADISY, Juif Vénitien, le premier qui ait enseigné la langue hébraïque dans le collége royal à Paris en 1559, dont on a un dialogue sur la manière de lire l'hébreu. *Voyez* MONCRIF.

II. PARADIS DE RAYMONDIS, (Jean-Zacharie) né à Bourg le 8 février 1746, y remplit avec honneur la place de lieutenant général au bailliage. La foiblesse de sa santé le força à s'en démettre et à aller chaque année passer les hivers à Nice. Il y connut *Thomas*, et s'y lia avec lui de l'amitié la plus tendre. Après avoir voyagé en Italie, *Paradis* est revenu mourir dans sa patrie en 1792. Lors du jugement de *Louis XVI*, il s'étoit offert à l'accusé pour son défenseur officieux. On lui doit des *Opuscules* sur divers objets d'agriculture, et entr'autres sur l'amélioration des serres; et un petit *Traité élémentaire* de morale et du bonheur, 1784, 2 vol. in-12. Il a été réimprimé en 1795. Ecrit avec simplicité, les réflexions en sont justes et douces. Un journaliste qui ne connoissoit pas le nom de l'auteur, dit en parlant de cet ouvrage. « Personne n'a vanté ce livre; son mérite a percé comme l'odeur de la violette s'élève du sein de l'herbe: la renommée atteindra l'auteur dans son obscurité volontaire et dans sa retraite, où il mérite de trouver le bonheur dont il a si bien enseigné la recherche. »

PARAMO, (Louis de) Inquisiteur Espagnol, publia à Ma-

drid en 1598, in-folio, l'ouvrage le plus rare et le plus curieux que nous ayons sur le tribunal appelé le Saint-Office. Ce livre singulier est intitulé : *De origine et progressu Officii Sanctæ Inquisitionis, ejusque utilitate et dignitate, libri tres.* L'auteur étoit un homme simple, très-exact dans les dates, n'omettant aucun fait intéressant, et supputant avec scrupule les hérétiques que le Saint-Office avoit condamnés. Le compte n'en étoit pas court.

PARASOLS, (Barthélemi de) fils d'un médecin de la reine *Jeanne*, naquit à Sisteron. On a de lui plusieurs ouvrages en provençal, entre autres des *Vers* à la louange de *Marie*, fille de *Jean* roi de France, et femme de *Louis I* roi de Naples. Il se signala sur-tout par *cinq Tragédies*, qui contiennent toute la Vie de la reine *Jeanne*. Il les dédia à *Robert* de Genève (*Clément VII*,) qui lui donna un canonicat de Sisteron et la prébende de Parasols, où l'on dit que notre poëte fut empoisonné en 1383. Ses ouvrages sont grossiers ainsi que son siècle ; mais on y voit briller de temps en temps quelques étincelles de génie. La reine *Jeanne* qui se crut insultée dans les vers de *Parasols*, défendit dans ses états la représentation de ses comédies. Cette défense fit avorter l'enfance de l'art, qui ne recommença ses essais que long-temps après.

PARC, (Du) *Voy*. II. SAUVAGE.

PARCIEUX, (Antoine de) membre des académies des Sciences de France, de Suède, de Prusse, et censeur royal, naquit au Clotet de Cessoux dans le diocèse d'Uzès, en 1703. Elevé au collége de Lyon, il vint de bonne heure à Paris, où ses talens pour les mathématiques lui firent des protecteurs. Pour se soutenir dans cette ville, il traça d'abord des Méridiennes et des cadrans avec une justesse peu commune, et lorsqu'il fut plus à son aise, il communiqua ses lumières au public dans différens ouvrages bien accueillis. Les principaux sont : I. *Traité de Trigonométrie rectiligne et sphérique*, 1741, in-4° ; ouvrage exact et méthodique, que l'auteur dédia à l'académie des Sciences. II. *Essais sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, 1746, in-4.° Ce livre intéressant, dont on propose une nouvelle édition, a été aussi bien reçu par les étrangers que par les François. III. *Mémoires sur la possibilité d'amener à Paris les eaux de la rivière d'Yvette*, réimprimés avec des additions en 1777, in-4° : projet digne d'un bon citoyen. *De Parcieux* l'étoit. Son cœur étoit aussi respectable que ses écrits étoient estimables. Il se livroit avec zèle à tout ce qui avoit rapport au bien public. Il ignoroit l'art de se faire valoir, et on pouvoit dire de lui ce qu'on avoit dit autrefois du P. *Sébastien*, qu'il étoit aussi simple que ses machines. Les fermiers généraux lui durent une presse très-avantageuse pour les fabriques de tabac. Cet académicien mourut, justement regretté, le 2 septembre 1768, à 65 ans, d'un rhumatisme goutteux.

PARDAILLAN, *Voy*. GONDRIN.

PARDIES, (Ignace-Gaston) né à Pau en 1636, d'un conseiller au parlement de cette ville, se fit Jésuite à l'âge de 16 ans. Après avoir enseigné les humanités, il se consacra à l'étude des mathématiques et de la physique. Il fut depuis appelé à Paris pour professer la rhétorique au collége de *Louis le Grand*, et sa réputation qui l'y avoit précédé, le fit rechercher par tous les savans. Le Père *Pardies* mourut en 1673, à 57 ans, victime de son zèle, ayant gagné une maladie contagieuse à Bicêtre, où il avoit confessé et prêché pendant les fêtes de Pâques. Ses ouvrages sont écrits d'un style net, concis et assez pur, à quelques expressions provinciales près. On a de lui : I. *Horologium Thaumanticum duplex*, Paris, 1662, in-4.° II. *Dissertatio de motu et naturâ Cometarum*, à Bordeaux, 1665, in-8.° III. *Discours du Mouvement local*, Paris, 1670, in-12, et 1673. IV. *Elémens de Géométrie*, Paris, 1671, et plusieurs fois réimprimés depuis. On en a deux traductions latines : l'une de *Joseph Serrurier*, professeur en philosophie et en mathématiques à Utrecht, imprimée dans la même ville en 1711, in-12 : l'autre de *Jean-André Schmidt*, Iène, 1685. V. *Discours de la connoissance des Bêtes*, Paris, 1672. On y trouve les raisons des Cartésiens proposées dans toute leur force, et réfutées très-foiblement. On s'apperçoit aisément que le P. *Pardies* se fût déclaré ouvertement pour *Descartes*, si la crainte de déplaire à ses supérieurs ne l'eût empêché de le faire. D'ailleurs il aimoit mieux passer pour l'inventeur de ses idées, que pour le propagateur de celles des autres. Il avoit l'art de donner à ses sentimens un air neuf et une tournure plausible. VI. *La Statique ou la Science des Forces mouvantes*, Paris, 1673. VII. *Description et explication de deux Machines propres à faire des Cadrans avec une grande facilité*, Paris, 1678. On en donna une troisième édition à Paris en 1689, in-12. VIII. *Globi cœlestis in Tabulâ planâ redacti Descriptio*, Paris, 1675, in-fol. Ces Cartes étoient les meilleures avant celles de *Flamstéed ;* mais elles ne sont plus aujourd'hui d'aucun usage. Le P. *Pardies* est le premier qui ait cherché à déterminer la dérive d'un vaisseau par les lois de la mécanique. Son principe, adopté d'abord par le chevalier *Renau*, fut démontré faux par *Huyghens*. Ses principaux OUVRAGES ont paru à Lyon en 1725, in-12.

PARÉ, (Ambroise) né à Laval dans le Maine, fut chirurgien de *Henri II*, de *François II*, de *Charles IX* et de *Henri III*. La cure d'une blessure du duc d'*Aumale*, qui avoit reçu en 1545 un coup de lance, dont le fer entroit par l'angle de l'œil droit et sortoit près de l'oreille, commença sa réputation. Comme il étoit Huguenot, il auroit été enveloppé dans l'affreux massacre de la *Saint-Barthélemi*, si *Charles IX*, qui tiroit lui-même avec une arquebuse sur ses sujets, n'eût enfermé *Paré* dans sa chambre, en disant : *Qu'il n'étoit pas raisonnable qu'un qui pouvoit servir à tout un petit monde, fût ainsi massacré.* C'est ce que rapporte *Brantôme*. *Paré* donna au public plusieurs *Traités* en fran-

çois, qui parurent en 1561, avec des figures. *Jacques Guillemeau* les traduisit en latin, et les fit imprimer in-folio en 1561, à Paris. Cette collection a été plusieurs fois réimprimée ; la meilleure édition est celle de 1614, Paris, in-folio. *Paré* fut le premier qui donna une description de la membrane commune des muscles. Il étoit cependant plus habile opérateur que profond anatomiste. Il mourut le 22 décembre 1590, dans un âge avancé, après avoir joui d'une considération méritée, soit comme chirurgien, soit comme citoyen.

PARELLI, *Voyez* LAPARELLI.

PARENNIN, *Voyez* PARRENNIN.

PARENT, (Antoine) né à Paris en 1666, d'un avocat au conseil, étudia la jurisprudence par devoir, et les mathématiques par inclination. Son droit fini, il s'enferma dans une chambre du collége de Beauvais, pour se dévouer à son étude chérie. Il vécut content dans cette retraite, avec de bons livres, et moins de 200 liv. de revenu. Quand il se sentit assez fort sur les mathématiques, il prit des écoliers pour pouvoir donner des leçons de fortifications. Il fit deux campagnes avec le marquis d'*Alègre*, et s'instruisit à fond par la vue des places. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie des Sciences. Il enrichit les *Mémoires* de cette compagnie d'un grand nombre de pièces. Cet estimable académicien mourut de la petite vérole le 20 septembre 1716, à 50 ans, avec la fermeté que donne la philosophie soutenue par la piété la plus tendre. Malgré une fortune très-médiocre, il faisoit beaucoup de charités; et quoiqu'il dût être avare de son temps, il le sacrifioit sans peine à ceux de ses écoliers qui souhaitoient de voir dans Paris les curiosités des sciences, sur-tout aux étrangers. Il avoit un grand fonds de bonté, sans en avoir l'agréable superficie. On ne laissoit pas de sentir son mérite à travers ses manières; mais on l'auroit senti encore mieux, s'il avoit su se plier à certains égards que demande la société. On a de lui : I. Des *Recherches de Mathématiques et de Physique*, en 3 vol. in-12, 1714. Cet ouvrage, dit *Fontenelle*, est plein de bonnes choses, et n'a pas eu cependant un fort grand cours. La prévention où l'on étoit sur le peu de clarté de l'auteur, le peu de faveur qu'il s'attiroit par sa liberté de critiquer, le peu d'ordre des matières ou l'ordre peu agréable, la forme incommode des volumes, tout contribua à diminuer le débit. II. Une *Arithmétique Théorico-pratique*, 1714, in-8.° III. *Elémens de Mécanique et de Physique*, 1700. in-12. IV. Plusieurs Ouvrages manuscrits.

PARÈS ou PERÈS, (Jacques) théologien Espagnol, connu sous le nom de *Jacques de Valence* sa patrie, se fit religieux parmi les Hermites de Saint-Augustin, et devint évêque de Christopole. Son zèle et sa charité le rendirent l'objet de l'amour et du respect de ses ouailles, qui le perdirent en 1491. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur les *Pseaumes*, sur le *Cantique des Cantiques*, etc.

II. Un livre contre les Juifs, *De Christo reparatore generis humani*, Paris, 1518, in-fol.

PARESSE *ou* OISIVETÉ, (Myth.) Divinité allégorique fille du *Sommeil* et de la *Nuit*, métamorphosée en tortue, pour avoir prêté l'oreille aux paroles flatteuses de *Vulcain*. Le limaçon et la tortue lui étoient consacrés.

I. PAREUS, (David) né à Franckenstein dans la Silésie en 1548, fut mis d'abord en apprentissage chez un cordonnier; mais ses talens engagèrent son maître à le tirer de cet état pour le faire étudier. Son professeur, de Luthérien le rendit Calviniste et lui procura une place dans l'académie d'Heidelberg. Cette école étoit alors florissante : *Pareus* y mérita par son application une chaire de théologie, la remplit avec succès, et mourut le 15 juin 1622, à 74 ans. La vie de ce savant ne fut guère tranquille; sans cesse aiguillonné par les épines de la controverse, il ne sut ni faire des heureux, ni l'être lui-même. On a de lui différens Traités contre *Bellarmin* et d'autres ouvrages de controverse, qui se trouvent dans le *Recueil de ses Œuvres*, publiées par son fils à Francfort, en 1647, en 4 vol. in-fol. Ce recueil renferme aussi des *Commentaires* sur l'Ancien et le Nouveau Testament. Son *Commentaire* sur l'Epître de *St. Paul* aux Romains fut brûlé en Angleterre par la main du bourreau, comme contenant des maximes contraires au droit des souverains.

II. PAREUS, (Jean-Philippe) fils du précédent, né en 1576, a été un des plus laborieux grammairiens de l'Allemagne. Il mourut vers l'an 1650, après avoir été recteur de divers collèges. Nous avons de lui *Lexicon Criticon*, à Nuremberg; ce n'est qu'un gros in-8°, mais qui lui coûta de grandes recherches. II. *Lexicon Plautinum*, 1614, in-8.° C'est un excellent Vocabulaire des *Comédies* de *Plaute*. Il mériteroit d'être réimprimé dans quelque nouvelle édition de ce comique latin. III. *Electa Plautina*, 1617, in-8.° Il s'étoit élevé entre *Pareus* et *Gruter* une querelle furieuse à l'occasion de *Plaute*. On en voit des traces dans ce livre, assaisonné de toutes les élégantes saillies des crocheteurs. IV. Une nouvelle *Edition de Plaute*, en 1619, avec de savantes remarques. V. *Electa Symmachiana*, in-8.° VI. *Galligraphia Romana*, in-8.° VII. Des *Commentaires* sur l'Ecriture-Sainte, et d'autres ouvrages.

III. PAREUS, (Daniel) fils du précédent, marcha sur les traces de son père; il fut tué par des voleurs de grand chemin, vers l'an 1645. *Vossius* en faisoit beaucoup de cas. On a de lui un grand in-4°, intitulé *Mellificum Atticum* : c'est un recueil de lieux communs tirés des auteurs Grecs. II. *Historia Palatina*, Francfort, 1717, in-4° : c'est un assez bon abrégé. III. *Medulla Historiæ Ecclesiasticæ*. IV. *Medulla Historiæ universalis*, in-12. V. Un *Lexicon*, avec des notes sur *Lucrèce*, in-8.°

PARFAIT, (François le) né à Paris en 1698, d'une famille ancienne et distinguée, fit paroître de bonne heure du goût pour le théâtre. Il fréquenta les acteurs et les auteurs dramatiques jus-

çois, qui parurent en 1561, avec des figures. *Jacques Guillemeau* les traduisit en latin, et les fit imprimer in-folio en 1561, à Paris. Cette collection a été plusieurs fois réimprimée ; la meilleure édition est celle de 1614, Paris, in-folio. *Paré* f[illegible] le premier qui donna une d[illegible] cription de la membrane [illegible] mune des muscles. Il ét[illegible] pendant plus habile c[illegible] *son* que profond anatomis[illegible] quinze rut le 22 décembre [illegible] dans cet un âge avancé, a[illegible] d'une considérati[illegible] *mais* écrit avec comme chirur[illegible] correction, par citoyen. [illegible] *ur*, son frère, [illegible] II. *Mémoires pour*

PARF[illegible] *[illegible]oire du Théâtre de* RELLI. [illegible] *deux* vol. in-12, avec [illegible] III. *Histoire de l'an-*

P[illegible] [illegible] *[illegible]âtre Italien*, 1753, in- RE[illegible] IV. *Histoire de l'Opéra*, [illegible] *[illegible]uscrite*. V. *Dictionnaire des* [illegible] *[illegible]tres*, sept vol. in-12 : com[illegible] *pilation* mal digérée et fort en[illegible] *nuyeuse*. VI. *Atrée*, Tragédie ; *et Panurge*, Ballet. Ces deux pièces n'ont point été représentées, et ne méritent guère de l'être, à ce que nous ont assuré des gens de goût. Il travailla avec *Marivaux* aux deux comédies du *Dénouement imprévu* et de la *Fausse Suivante*.

PARIGI, (Jules) architecte Florentin, mort en 1590, bâtit la maison de plaisance appelée *Poggio imperiale* et le palais *Manetti ; Alphonse* son fils mit sur ses aplombs le second étage du palais *Pitti* qui surplomboit de plus de huit pouces du côté de la place, et éleva divers édifices. Il mourut en 1656, du chagrin des traverses que l'envie lui suscita.

la philo[illegible] ou ALEXANDRE, piété [illegible] s de *Priam* et d'*Hé*- fort[illegible] [illegible]re étant enceinte de be[illegible] [illegible] songe où elle croyoit [illegible] [illegible]ns son sein un flambeau. [illegible], elle alla consulter l'O- [illegible] qui répondit « que cet [illegible] t seroit un jour cause de la [illegible] e de sa patrie. » *Priam*, pour [illegible]iter ce malheur, ordonna à *Archélaüs*, un de ses officiers, de faire mourir l'enfant aussitôt qu'il seroit né ; mais *Archélaüs*, touché de compassion à la vue de cette tendre victime, le donna à des Bergers du Mont-Ida pour l'élever, et montra à *Priam* un autre enfant mort. Quoique *Pâris* fût élevé parmi des bergers, ce jeune prince s'occupoit à des choses bien au-dessus de cette condition. Sa valeur lui fit donner le nom d'*Alexandre*, et sa beauté lui mérita le cœur et la main d'*Œnone* nymphe du Mont-Ida. *Jupiter* le choisit pour terminer le différend entre *Junon*, *Pallas* et *Vénus*, touchant la pomme que la *Discorde* avoit jetée sur la table dans le festin des Dieux aux noces de *Thétis* et de *Pélée*. *Pâris* devant qui ces trois Déesses parurent, donna la pomme à *Vénus*, dont il mérita la protection par ce jugement ; mais il s'attira la haine de *Junon* et de *Pallas*. *Pâris* étoit aussi un des fameux Athlètes de son temps. Il se signaloit dans tous les jeux et les combats qui se donnoient à Troye, et y remportoit la victoire sur tous ses concurrens, même sur *Hector*, qui piqué d'être vaincu par un berger, tira son épée pour le percer, lorsque *Pâris* lui fit connoître, par des bijoux de son enfance, qu'il étoit son frère. Il fut en même temps reconnu par *Priam* qui le réta-

rang. Peu de temps 'té envoyé en am- ce pour ramener que *Télamon* du temps de a à Sparte où il vit HÉLÈNE) passion en l'ab- . Celui-ci de promptement des urs au roi *Priam* pour emander sa femme. Celui-ci a ayant refusée avec fierté, tous les princes Grecs indignés de ce procédé se liguèrent, et vinrent mettre le siége devant Troye. La brave résistance des Troyens le fit durer dix ans, après lesquels la ville fut prise et réduite en cendres. *Pâris* qui avoit vu ses frères et tous les princes de Troye tomber sous les coups d'*Achille*, vengea leur mort en décochant une flèche empoisonnée à ce héros dans le temple d'*Apollon*, où il s'étoit rendu pour épouser *Polyxène* fille de *Priam*, sa sœur. Il fut tué lui-même peu après par *Pyrrhus* fils d'*Achille*, ou selon d'autres, par *Philoctète* ami de ce héros. Lorsqu'il fut blessé, il se fit porter sur le Mont-Ida, auprès d'*Œnone* pour s'en faire guérir : car elle avoit une connoissance parfaite de la médecine : mais *Œnone*, indignée contre lui de ce qu'il l'avoit abandonnée, le reçut mal, et le laissa mourir. *Voyez* ŒNONE.

II. PARIS, (Matthieu) Bénédictin Anglois au monastère de Saint-Alban, mort en 1259, possédoit à la fois l'art de la poésie, celui de l'éloquence, la peinture, l'architecture, les mathématiques, l'histoire et la théologie. Il fit paroître tant de régularité, qu'on le chargea de réformer les monastères. Il s'en acquitta avec zèle et avec succès. Son principal ouvrage est, *Historia major sive rerum anglicarum Historia à Guillelmi conquæstoris adventu* (1066) *ad annum* 43 *Henri III* (1259) *edita studio Matthæi Parkeri*, Londres, 1571, in-folio, avec des additions, par *Guillaume Wats*, Londres, 1640, deux vol. in-folio. Il y a un Appendice qui commence en 1260, et finit en 1273. Il est de *Guillaume de Rishanger*, moine de Saint-Alban et historiographe du roi *Edouard*. *Guillaume Cave* assure que *Matthieu Pâris* a copié de la Chronique de *Roger de Vendover*, ce qu'il rapporte jusqu'à l'année 1235. Le style en est pesant et lourd; l'auteur écrit avec beaucoup de sincérité le bien et le mal, à moins qu'il ne prenne parti dans une affaire : *C'est alors*, dit un critique, *le moins croyable de tous les historiens*. *Matthieu* avoit fait un abrégé de cet ouvrage, qu'il intitula *Historia minor*, par opposition à sa grande Histoire, qu'il appeloit *Historia major*.

III. PARIS, (François) né à Châtillon près de Paris, d'une famille pauvre, fut domestique de l'abbé *Varet*, grand vicaire de Sens, qui le fit élever au sacerdoce. Il desservit la cure de Saint-Lambert, travailla ensuite dans une autre, et vint se fixer à Paris, où il mourut fort âgé en 1718, sous-vicaire de Saint-Étienne-du-Mont. On a de lui divers ouvrages de piété ; les principaux sont : I. Les *Pseaumes en forme de Prières*, in-12. II. *Prières tirées de l'Ecriture*,

Saints, paraphrasées, in-12. III. Un *Martyrologe* ou *Idée de la Vie des Saints*, in-8.° IV. *Traité de l'usage des Sacremens de Pénitence et de l'Eucharistie*, imprimé en 1673, par ordre de *Gondrin* archevêque de Sens. V. *Règles Chrétiennes pour la conduite de la vie, etc.*, in-12. VI. Quelques Écrits pour prouver contre *Bocquillot*, que *les Auteurs peuvent légitimement retirer quelque profit honnête des ouvrages qu'ils font imprimer sur la Théologie et la Morale.* L'abbé *Bocquillot*, plus sévère que raisonnable, soutenoit le contraire, et agissoit d'après ses principes.

IV. PARIS, (François) fameux diacre de Paris, étoit fils aîné d'un conseiller au parlement. Il devoit naturellement succéder à sa charge ; mais il aima mieux embrasser l'état ecclésiastique. Après la mort de son père, il abandonna tous ses biens à son frère. Il fit pendant quelque temps des catéchismes à la paroisse de Saint-Côme, se chargea de la conduite des clercs et leur fit des conférences. Le cardinal de *Noailles*, à la cause duquel il étoit attaché, voulut le faire nommer curé de cette paroisse ; mais un obstacle imprévu rompit ses mesures. L'abbé *Pâris* se consacra alors entièrement à la retraite. Après avoir essayé de diverses solitudes, il se confina dans une maison du faubourg Saint-Marcel. Il s'y livra sans réserve à la prière, aux pratiques les plus rigoureuses de la pénitence, et au travail des mains. Il faisoit des bas au métier pour les pauvres, qu'il regardoit comme ses frères. Il mourut dans cet asile le 1er mai 1727, à 37 ans. L'abbé *Pâris* avoit adhéré à l'appel de la Bulle *Unigenitus*, interjeté par les *IV Évêques*, et avoit renouvelé son appel en 1720. Ainsi il a dû être peint diversement par les partis opposés. Avant que de faire des bas, il avoit enfanté des livres assez médiocres. On a de lui des *Explications sur l'Epître de St. Paul aux Romains*, sur celle *aux Galates* et une *Analyse de l'Epître aux Hébreux*, que peu de personnes lisent. Son frère lui ayant fait ériger un tombeau dans le petit cimetière de *Saint-Médard*, les pauvres que le pieux diacre avoit secourus, quelques riches qu'il avoit édifiés, plusieurs femmes qu'il avoit instruites, allèrent y faire leurs prières. On lui attribua des guérisons qui parurent merveilleuses ; il y eut des convulsions, qu'on trouva dangereuses et ridicules. La cour fut enfin obligée de faire cesser ce spectacle, en ordonnant la clôture du cimetière le 27 janvier 1732. Alors les mêmes enthousiastes allèrent faire leurs convulsions dans les maisons. (*Voyez* MONTGERON.) On a différentes *Vies* imprimées de ce diacre, dont on n'auroit peut-être jamais parlé, si on n'avoit voulu en faire un *Thaumaturge*.

V. PARIS, (Claude) célèbre opticien, né à Chaillot près de Paris en 1703, mort dans cette dernière ville en 1763, tenta de faire des télescopes de réflexion, après avoir vu celui de Skarlett, en 1733, et il réussit. Son premier télescope ne fut que de seize pouces ; mais il les porta ensuite jusqu'à huit, et il ne cessa de perfectionner cet instrument. Son fils a suivi ses traces.

VI. PARIS, comédien affranchi de *Domitia*, concubine de *Néron*, qui amusoit ce prince pendant ses repas. Ce fut lui qui par son crédit auprès de *Domitia*, fit envoyer le poëte *Juvenal* commander une cohorte en Égypte, parce qu'il lui avoit déplu.

VII. PARIS-DUVERNEI, (N.) l'un des quatre frères *Pâris*, dont le père tenoit une auberge en Dauphiné au pied des Alpes, rendit des services à l'armée d'Italie commandée par le duc de *Vendôme*. Ce prince l'employa, en 1710, dans les vivres. Sa fortune fut rapide, ainsi que celle de ses frères. Sous la régence, ils influoient déjà assez dans les finances, pour devenir suspects au charlatan *Law*, dont ils n'approuvoient pas les opérations désastreuses. Il les fit exiler; mais après la disgrace de cet homme dangereux et singulier, l'usage qu'on pouvoit faire de leur activité et de leur intelligence, les fit rappeler. *Pâris-Duvernei* joua un grand rôle sous le ministère du duc de *Bourbon*, par la protection de la marquise de *Prie* maîtresse de ce prince. Ce fut lui qui conseilla le renvoi indécent de l'infante d'Espagne, destinée à *Louis XV*. « D'abord garçon cabaretier, puis soldat aux Gardes, ensuite plongé dans les opérations financières, dit *Voltaire*, il retint toute sa vie un peu de la dureté de ces trois professions, et ne connoissoit guères les bienséances. » D'autres conseils non moins dangereux, des impôts nouveaux, des taxes odieuses soulevèrent la nation contre le ministère du duc de *Bourbon*. Il fut renvoyé, et sa disgrace en 1725, entraîna celle de *Duvernei* qui fut enfermé à la Bastille. En 1730, il reprit faveur, et fut utile au ministre des finances d'alors. Son frère, *Pâris de Montmartel*, devint garde du trésor royal, ensuite banquier de la cour, et en cette qualité influant sur toutes les finances du royaume. *Duvernei* jouit d'une grande faveur, lorsque la marquise de *Pompadour* gouverna *Louis XV*; et il donna l'idée et le plan de l'*Ecole Militaire*. Il mourut en 176... jouissant d'une grande considération, parce qu'indépendamment de ses vues administratives et de son crédit à la cour, il s'étoit signalé par quelques traits de générosité, qui doivent peu coûter à un homme opulent, mais qu'on remarque davantage, à cause de son opulence même. *Voltaire*, en parlant des ouvrages de *Melon* et *du Tot*, sur les monnoies et le commerce, dit que les livres de ces écrivains devoient en produire un autre par M. *Duvernei*, *lequel vaudroit probablement beaucoup mieux que les deux autres, parce qu'il seroit fait*, ajoute-t-il, *par un homme d'état.* Nous ne savons pas que cette production ait vu le jour.

PARIS, *Voyez* ALEXANDRE, n.° XXVI. — XII. JOSEPH de.... — JEAN, n.° LXXIX *et* YVES.

PARISATIS, *Voyez* PARYSATIS.

PARISEAU, (N.) né à Paris, se consacra à l'art dramatique, et donna aux divers théâtres de la capitale plusieurs petites pièces qui y eurent du succès. I. Le *Prix Académique*, comédie en un acte, 1780. II. La *Veuve*

de Cancale, parodie de la *Veuve du Malabar*, 1780. III. *Richard*, parodie de *Richard III*, 1781. IV. La *Soirée d'été*, opéra comique joué aux Italiens en 1782. V. Les *Etrennes* et le *Bouquet*, comédie en un acte, dont le sujet est tiré d'un conte d'*Imbert*. VI. Le *Rendez-vous* ou les *Deux Rubans*, opéra en un acte, 1784. Une singularité de cette pièce, c'est que les airs en furent faits avant les paroles; l'auteur de la musique l'ayant fait entendre sur des syllabes sans ordre ni suite, *Pariseau* eut la patience de les remplir. VII. *Julien et Colette*, comédie en un acte, 1788. VIII. L'auteur fut rédacteur d'un journal agréable qui parut au commencement de la révolution sous le titre de la *Feuille du jour*. Il est mort victime de la tyrannie révolutionnaire.

PARISIÈRE, (Jean-César Rousseau de la) né en 1667 à Poitiers, d'une des plus anciennes familles du Poitou, évêque de Nîmes, mourut dans cette ville en 1736 à 69 ans. On publia, en 1740, le recueil de ses *Harangues, Panégyriques, Sermons de morale et Mandemens*, en deux vol. in-12. La modestie, ou l'amour propre éclairé de ce prélat, le porta à brûler presque toutes les productions qu'il avoit composées dans un âge moins mûr. Les pièces qui composent les deux vol. dont nous avons parlé, échappèrent à ses perquisitions. La *Fable allégorique* sur le *Bonheur* et l'*Imagination*, qu'on trouve dans le recueil des Ouvrages de Mlle *Bernard*, est de ce prélat : elle est ingénieuse. Cet auteur a employé dans sa prose un style serré et concis, qui nuit quelquefois à la clarté de ses pensées. Quelques-unes de ses pièces offrent néanmoins de temps en temps des traits de la plus grande force. Les belles-lettres avoient occupé *la Parisière* dans sa jeunesse, et elles adoucirent les maux dont il fut affligé sur la fin de ses jours. Le prélat étoit plus estimable en lui que l'orateur. Toutes ses ouailles lui étoient également chères. Les Calvinistes eurent à se louer de sa modération. Il appuyoit la morale qu'il prêchoit, par l'exemple d'une régularité vraiment épiscopale.

I. PARISOT, (Jean-Patrocle) auteur impie de la fin du XVIIe siècle, est connu par un mauvais ouvrage rempli d'impiétés ; il parut sous ce titre : *La Foi dévoilée par la Raison*, Paris, 1681, in-8.° La religion et ses mystères, Dieu et sa nature y sont également attaqués. Il fut supprimé dès sa naissance. Ce livre, mauvais en tout sens, n'est recherché que par ceux qui trouvent bon tout ce qui est licencieux.

II. PARISOT, (Gilbert) chirurgien renommé de Lyon, joignit à une grande pratique de son art le goût de la littérature. Il mourut en 1721.

PARISOT, *Voyez* NORBERT (le Père). — VALETTE.

I. PARKER, (Matthieu) né à Norwich en 1504, mort le 17 mai 1575, à 71 ans, fut élevé à Cambridge au collége de *Bennet*. Il devint ensuite doyen de l'Eglise de Lincoln, puis archevêque de Cantorbery en 1559. Quelques écrivains Catholiques ont dit que *Parker* fut ordonné

dans un cabaret, et les théologiens Anglois mettent avec raison un pareil récit au nombre des fables; mais ils ne peuvent nier que sous *Elizabeth*, les Catholiques Anglois refusèrent de reconnoître *Parker* pour évêque aussi-bien que ceux qu'il avoit consacrés. *Sanderus*, *Stapleton*, *Harding* en fournissent des preuves authentiques, et le Père *le Courrayer* l'avoue lui-même. On a de lui: I. Un Traité *De antiquitate Britannicæ Ecclesiæ*, in-folio, dans lequel il donne l'Histoire de soixante et dix archevêques. *Jean Stype* publia en 1711, en un vol. in-folio, la *Vie* de ce célèbre prélat. Mais cette antique Église Britannique, dont il fait l'histoire, n'est pas celle dont il étoit prélat; elle ne datoit tout au plus que du règne de *Henri VIII*. II. Une édition de l'*Historia major* de *Matthieu Paris*, Londres, 1571, in-fol. III. — de la *Chronique* de *Matthieu* de Westminster, Londres, 1570, in-folio.

II. PARKER, (Samuel) né à Northampton en 1640, d'une famille noble, fut élevé au collége de Vadham à Oxford, puis à celui de la Trinité. Son mérite le fit nommer archidiacre de Cantorbery, puis évêque d'Oxford en 1686. Ce prélat mourut au mois de mars 1688, à 43 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en anglois, sur des matières de controverse et de théologie. Les travaux de l'épiscopat et du cabinet l'épuisèrent. Ses productions n'ont pas passé la mer. Les principales sont: I. *Tentamina Physico-Theologica*. II. *Disputationes de Deo et Providentiâ*, Londres, 1678, in-4.° III. *Démonstration de l'autorité divine de la Loi naturelle et de la Religion Chrétienne*, en anglois, ainsi que les suivans. IV. *Discours sur le Gouvernement Ecclésiastique*. V. *Discours apologétique pour l'Evêque* Bramhall, *etc.* VI. *De rebus sui temporis commentaria*, Londres, 1726, in-8.°

III. PARKER, (Richard) chef de l'insurrection qui éclata en 1797 sur l'escadre de l'amiral Anglois *Bridport*, étoit né à Excester et avoit fait avec distinction la guerre d'Amérique. Embarqué à bord du Sandwich, il acquit la confiance des matelots par ses propos séditieux, et la révolte qu'il avoit suscitée ayant bientôt éclaté, il fut nommé un instant amiral général de la flotte. La plupart des insurgés étant bientôt rentrés dans le devoir, *Parker* se livra lui-même et demanda à être jugé. Il répondit avec noblesse et fermeté devant le tribunal qui le condamna à mort. Il reçut son arrêt avec le plus grand respect pour ses juges et en sollicitant la grace des autres matelots. Il fut exécuté le 30 juin 1797, à bord du Sandwich, près de Scheerness, et son corps fut ensuite exposé sur l'isle de Cheppi, vis-à-vis la rade du Nord.

PARKINSON, (Jean) célèbre botaniste Anglois, florissoit dans le 17e siècle. On a de lui un ouvrage aussi estimé que recherché, sous ce titre: *Theatrum Botanicum sive Herbarium amplissimum, anglicè descriptum*, à Londres, 1640, 2 vol. in-fol. Ce livre est rare en France, et n'est pas commun en Angleterre, non plus que sa *Collection de*

Fleurs, qu'il publia sous ce titre : *Paradisi in sole Paradisus terrestris*, Londres 1629, in-folio, avec des augmentations et des corrections, 1656, in-fol. Ces ouvrages dont les titres sont en latin, sont écrits en anglois.

PARME, (Ducs de); *Voyez* I. FARNÈSE. — XVI. ALEXANDRE... V. PAUL. — XXVI. PHILIPPE.

PARMENIDES D'ÉLÉE, philosophe Grec, vivoit vers l'an 436 avant J. C. Il étoit disciple de *Xénophane*, et adopta toutes les idées de son maître. Il n'admettoit que deux élémens, le Feu et la Terre, et soutenoit que la première génération des hommes est venue du Soleil. Il disoit aussi qu'il y a deux sortes de philosophie : l'une fondée sur la raison, et l'autre sur l'opinion. Il avoit mis son système en vers. Il ne nous reste que des fragmens de cet ouvrage. Il a moins servi à le faire connoître, que sa doctrine touchant les idées qui nous a été transmise par *Platon*, dans le dialogue intitulé *Parmenide*. Voici un précis de cette doctrine. « 1.° Les idées ont une existence réelle et indépendante de notre volonté. 2.° Elles subsistent en deux manières, et dans nous et hors de nous. D'un côté ce ne sont que de simples notions, des appréhensions de notre entendement. De l'autre, ce sont des formes immortelles, des natures invariables, qui donnent le nom et l'essence aux choses. 3.° Dans chaque idée se rencontrent l'unité et la pluralité. L'unité est l'idée originale ou primitive ; les êtres particuliers qu'elle représente font la pluralité. 4.° Les idées sont quelque chose d'invisible; mais elles se terminent à des objets réels, semblables l'un à l'autre et en proportion de qualités et de rapports. 5.° La première de toutes les idées est le beau et le bon, c'est-à-dire Dieu même. Toutes les autres en dérivent ; toutes les autres en tirent leur efficacité. 6.° Nos perceptions ne sont point des êtres distingués de nous-mêmes, mais de simples images qui nous représentent les êtres qui sont hors de nous. 7.° Nous ne sommes pas les maîtres de créer nos idées, de les tirer de notre propre fonds. 8.° Dieu gouverne toutes choses ; son entendement est la source du vrai, l'origine de ce qui existe; parce que lui seul est absolument immuable, lui seul ne peut changer. Par conséquent Dieu renferme toutes les idées ; elles sont à lui, quoiqu'elles ne soient pas à son choix ni à son caprice. Quant aux hommes, il ne leur accorde précisément que ce qu'il leur en faut pour se conduire pendant les courtes bornes de cette vie. »

PARMÉNION, général des armées d'*Alexandre le Grand*, eut beaucoup de part à la confiance et aux exploits de ce conquérant. *Darius* roi de Perse, ayant offert à *Alexandre* de lui abandonner tout le pays d'au-delà de l'Euphrate, avec sa fille *Statira* en mariage, et 10,000 talens d'or pour avoir la paix. *Parménion* lui conseilla d'accepter des offres si avantageuses. On sait la réponse d'*Alexandre*. (*Voyez son article.*) Le zèle et la fidélité inviolable avec laquelle cet illustre capitaine avoit servi son prince, furent mal payés par ce héros, qui, sur un simple soupçon assez léger, fit massacrer le fils, et

ensuite le père, âgé pour lors de 70 ans. L'Histoire nous le peint comme un homme qui avoit les vertus que donnent les exercices militaires, la force, la constance et l'intrépidité ; et celles qui naissent de la paix, la douceur, la générosité, l'humanité. Il avoit remporté plusieurs victoires sans *Alexandre ;* mais *Alexandre* n'avoit jamais vaincu sans *Parménion.* Il étoit aimé des grands, ce qui fait l'éloge de sa conduite et de sa prudence ; il étoit encore plus chéri des soldats, dont l'estime ne s'acquiert que par des vertus et de grandes qualités.

PARMENTIER, (Jean) marchand de la ville de Dieppe, né en 1494, se fit un nom par son goût pour les sciences et par ses voyages. Il mourut en 1530, à trente-six ans, dans l'isle de Sumatra. Voici ce que *Pierre Crignon* son intime ami, nous en dit : « Dès l'an 1522, il s'étoit appliqué à la pratique de la cosmographie sur les grosses et lourdes fluctuations de la mer. Il y devint très-profond, ainsi que dans la science de l'Astrologie... Il a composé plusieurs *Mappemondes* en globe et en plat, d'après lesquelles on a navigué sûrement. C'étoit un homme digne d'être estimé de tous les savans, et capable s'il eût vécu, de faire honneur à son pays par ses hautes entreprises. Il est le premier pilote qui ait conduit des vaisseaux au Brésil, et le premier François qui ait découvert les Indes jusqu'à l'isle de Samothra ou Sumatra, nommée Trapobane par les anciens cosmographes ; il comptoit même aller jusqu'aux Moluques, et m'avoit dit plusieurs fois qu'il étoit déterminé quand il seroit de retour en France, d'aller chercher un passage au Nord et découvrir par-là jusqu'au Sud. » On a de *Jean Parmentier* diverses *Poésies*, entr'autres une pièce intitulée : *Moralité à dix personnages à l'honneur de l'Assomption de la Vierge* MARIE. Le recueil de ses vers, imprimé en 1531, vol. in-4°, porte ce titre : *Description des dignités du Monde.*

PARMESAN, (Le) *Voyez* MAZZUOLI.

PARNASSUS, (Mythol.) fils de *Neptune* et de *Cléodore*, habitoit les environs du Mont-Parnasse, auquel il donna son nom. On lui attribue l'invention de l'art des Augures.

PARNELL, (Thomas) poëte Anglois, né à Dublin en 1679, fut vicaire de l'église de cette ville. S'étant rendu à Londres, il prêcha en faveur du parti de la cour, espérant de parvenir à un bon bénéfice. Mais la mort de la reine *Anne* dissipa ses espérances ambitieuses. Il jouit de l'amitié et de l'estime de *Pope*, de *Swift*, de *Gay*, des comtes de *Bolymbrocke* et d'*Oxford*. *Swift* l'ayant mené un jour à l'audience de ce dernier, au lieu de présenter le poëte au ministre, il alla prendre le comte et le mena chercher *Parnell* à travers la foule des courtisans. *Swift* s'applaudit d'avoir soutenu ainsi l'honneur des talens, *persuadé*, disoit-il, *que le génie est supérieur au rang et à la dignité.* *Parnell* est auteur de quelques pièces de poésie dont la plus remarquable est : *Hésiode* ou *la Naissance de la femme ;* et la plus connue en France est l'*Her-*

mite, dont *Voltaire* a profité dans son Roman de *Zadig*. On a encore de lui, une *Vie* de *Zoïle* et cinq visions dans le *Spectateur* ou dans le *Gardien*. Il n'a dans ses ouvrages en prose que le mérite de l'imagination. Il composa pour *Pope* la *Vie* d'*Homère*, qui se trouve à la tête de sa traduction de l'*Iliade*; mais le traducteur d'*Homère* fut obligé d'en retravailler le style ; et cette refonte, disoit-il, lui fut aussi pénible que l'ouvrage l'avoit été à *Parnell*. *Feutri* et *Berquin* ont imité dans deux Romances, son conte de l'*Hermite*. Cet auteur mourut à Chester en juillet 1717, à 38 ans. *Cazin* a imprimé ses ouvrages poétiques à Paris, en 2 vol. in-12.

PARONCI, (César) est auteur de quelques traductions d'ouvrages François en italien et entr'autres du traité de *Vénerie* de *du Fouilloux*, imprimé à Milan en 1615, in-8° avec figures.

PARQUES, (Mythol.) filles de l'*Enfer* et de la *Nuit*, étoient trois: *Clothon*, *Lachésis* et *Atropos*. La vie des hommes, dont ces trois sœurs filoient la trame, étoit entre leurs mains : *Clothon* garnissoit et tenoit la quenouille, *Lachésis* tournoit le fuseau, et *Atropos* coupoit le fil avec des ciseaux. Ainsi la 1re présidoit à la naissance, la 2e au cours de la vie, et la dernière à la mort. Elles employoient de la laine blanche, mêlée d'or et de soie, pour composer les jours longs et heureux; et de la laine noire et sans consistance, pour les jours dévoués au malheur ou de peu de durée. Quelques anciens leur donnent une autre origine, d'autres fonctions et d'autres noms. Ils les appellent *Vesta*, *Minerve*, *Martia* ou *Marté*, ou bien *Nona*, *Decim* et *Marta*. *Voyez* MÉLÉAGRE.

I. PARR, (Catherine) fut la sixième femme de *Henri VIII* roi d'Angleterre. Ce prince ayant fait mourir *Catherine Howard*, qu'il n'avoit pas, disoit-il, trouvée vierge, se maria vers l'an 1542, à *Catherine Parr*, veuve du baron *Latimer* et sœur du comte de *Northampton*. La nouvelle reine avoit du penchant pour le Luthéranisme. *Henri VIII*, destructeur de la religion Catholique, et cependant ennemi de *Luther* et de *Calvin*, fut sur le point de l'immoler à son zèle dogmatique. « Ce prince, dit l'abbé *Millot*, surchargé d'embonpoint, incommodé d'un ulcère à la jambe, menacé d'une maladie mortelle, trouvoit dans la complaisance et dans les soins empressés de son épouse, le soulagement de ses maux. Malheureusement elle ne pensoit pas en tout comme lui. Il parloit sans cesse théologie, pour avoir le plaisir de dogmatiser. Dans la chaleur d'une conversation, la reine laissa trop appercevoir ses sentimens. Le soupçon d'hérésie effaroucha le cruel monarque. L'évêque *Gardiner* et le chancelier envenimèrent la plaie. On dressa aussitôt une accusation contre *Catherine*. *Henri* la signa. Cette princesse alloit périr sur un échafaud, peut-être dans les flammes, si le papier fatal n'étoit tombé de la poche du chancelier, et n'avoit été ramassé par un des partisans de la reine, qui le lui porta. Avertie du danger, sans perdre courage, elle fait sa visite

au roi, déjà un peu plus tranquille. La conversation tombe encore sur la théologie. *Catherine* s'excuse adroitement d'entrer en matière. Elle dit qu'une femme doit suivre les principes de son époux, sur-tout quand il est comme lui, distingué par ses lumières et par une profonde science; que si quelquefois elle s'est avisée de discourir sur ces objets trop au-dessus de sa portée, c'étoit parce qu'il y trouvoit de l'amusement; qu'elle avoit même pris la liberté de le contredire, afin d'animer la conversation et d'acquérir des connoissances, en lui procurant le plaisir de la réfuter. *Oh! s'écrie* HENRI, *vous voilà devenue un Docteur. Vous êtes plus propre à donner des leçons qu'à en recevoir; mon cœur, nous sommes toujours bons amis.* Il l'embrasse tendrement et lui jure un attachement inviolable. » *Henri* mourut en 1546, peu de temps après cette conversation. *Catherine* ne resta que 34 jours veuve du roi, et elle se remaria à *Thomas de Seymour*, amiral d'Angleterre, qui la garda peu de temps: car elle mourut le 7 septembre 1547. On soupçonna, peut-être témérairement, que son mari, qui aimoit la princesse *Elizabeth* qu'il se flattoit d'épouser, avoit avancé cette mort.

II. PARR, (Guillaume) gentilhomme Gallois, fut puni en 1584 du dernier supplice, pour avoir conspiré contre la reine *Elizabeth*. Ce fanatique vouloit, par sa mort, mettre *Marie Stuart* reine d'Écosse, sur le trône d'Angleterre, pour rétablir dans cette isle la religion Catholique.

III. PARR, (Thomas) centenaire célèbre, né dans la province de Shropshire en Angleterre, mort à Londres en 1635, à 152 ans 9 mois, étoit un pauvre paysan, qui ne vécut presque toute sa vie que de vieux fromage, de lait, de pain et de petite bière. A 120 ans il épousa une veuve. Cet homme extraordinaire fut capable, jusqu'à sa 130e année, de tous les travaux d'un laboureur, et même des plus pénibles. Le comte d'*Arondel* l'ayant retiré chez lui, le changement d'air, les nouveaux mets, l'abondance des vins hâtèrent sa mort, et l'intempérance abrégea une vie que la sobriété avoit prolongée au-delà des bornes ordinaires.

PARREIN, *Voy.* COUTURES.

PARRENNIN, (Dominique) Jésuite de la province de Lyon, fut envoyé à la Chine en 1698. L'empereur *Cam-Hi* le goûta et l'estima; il avoit souvent des entretiens avec lui; ce fut pour ce prince que le P. *Parrennin* traduisit en langue Tartare ce qu'il y avoit de plus nouveau en géométrie, astronomie et anatomie, etc. dans les ouvrages de l'académie des Sciences et dans les auteurs modernes. Il suivoit toujours le monarque Chinois dans ses voyages de Tartarie, et il a été le médiateur dans les contestations survenues entre les cours de Pékin et de Moskow. C'est à lui qu'on est redevable des *Cartes* de l'empire de la Chine. Il mourut le 27 septembre 1741, dans un âge avancé. L'empereur voulut faire les frais de ses funérailles, et les grands de l'empire y assistèrent. Le Père *Parrennin* étoit en correspondance avec M. *de Mairan*, et leurs *Lettres* respectives ont été imprimées en 1759.

in-12; elles font honneur à l'un et à l'autre. *Voy.* Dionis.

I. PARRHASIUS, *ou* Parrasius, (Mythol.) fils de *Mars* et de *Philonomie*, Nymphe de *Diane*, fut nourri par une louve avec son frère *Lycaste*, dans une forêt où leur mère les avoit abandonnés aussitôt après leur naissance.

II. PARRHASIUS, peintre, natif d'Ephèse, contemporain et rival de *Zeuxis*, vivoit vers l'an 420 avant J. C. Ce fameux artiste réussissoit particulièrement dans la partie qu'on appelle le Dessin. Ce fut le premier qui peignit bien les cheveux, et qui donna à ses figures la symétrie ou la juste proportion qu'elles devoient conserver entr'elles. On remarquoit encore dans ses ouvrages beaucoup de génie et d'invention. Il avoit étudié, sous *Socrate*, les expressions qui caractérisent ordinairement les grandes passions; il rendoit, dans toute leur force, les mouvemens impétueux de l'ame. Ses figures étoient à la fois correctes et élégantes, ses touches savantes et spirituelles; enfin, son pinceau embellissoit la nature sans l'altérer. Le tableau allégorique que ce peintre fit du *Peuple d'Athènes*, lui acquit une grande réputation. Cette nation bizarre, tantôt fière et hautaine, tantôt timide et rampante, et qui, à l'injustice et à l'inconstance allioit l'humanité et la clémence, étoit représentée avec tous les traits distinctifs de son caractère. On sait qu'après avoir peint un rideau, il trompa *Zeuxis* lui-même. Les artistes d'un mérite supérieur ne sont pas souvent assez en garde contre la vanité. *Parrhasius* avoit conçu une si haute idée de lui-même, qu'il se prodiguoit les louanges les plus fortes; il étoit méprisant et magnifique dans tout ce qui environnoit sa personne. Il étoit ordinairement vêtu de pourpre, avec une couronne sur la tête, se regardant comme le *Roi de la Peinture*. Il avoit une canne fort riche; les attaches de ses souliers étoient d'or, et ses brodequins superbes. Avec tout ce faste et cette vanité, il ne laissoit pas de se donner pour un homme vertueux. *Voy.* Timanthe *et* Zeuxis.

I. PARROCEL, (Joseph) peintre et graveur, né en 1648, à Brignoles en Provence, mourut à Paris en 1704, à 56 ans. Il perdit son père dans son enfance, et n'hérita que de ses talens pour son art. Un de ses frères fut son premier maître. Il le quitta pour se perfectionner à Paris et en Italie. Il rencontra à Rome *le Bourguignon*, fameux peintre de batailles, et se mit sous sa discipline. Il passa ensuite à Venise, où il étudia le coloris des savans maîtres qui ont embelli cette ville. La réputation que ses ouvrages lui firent, l'avoit déterminé à se fixer dans ce pays; mais ses envieux ayant tenté de le faire assassiner, il changea de résolution, revint en France, et se maria à Paris. On le reçut avec distinction à l'académie de Peinture, et il fut nommé conseiller. Ce célèbre artiste a peint avec succès le portrait, des sujets d'histoire et de caprice; mais il a excellé à représenter des batailles, faisant tout de génie, sans avoir jamais été dans des camps ni servi des armées. Cependant il a mis dans ses tableaux de batailles, un mouvement et un fracas prodigieux.

Il a peint avec la dernière vérité, la fureur du soldat; *aucun peintre suivant*, son expression, *n'a su mieux tuer son homme*. Sa touche est d'une légèreté, et son coloris d'une fraîcheur admirables. Il peignoit avec beaucoup de facilité, et ne négligeoit jamais de consulter la nature. A ces rares talens, il joignoit un esprit cultivé, un cœur généreux, un caractère franc et une physionomie heureuse. Il a gravé avec beaucoup d'intelligence une suite de la *Vie de Jésus-Christ*, et quelques autres morceaux; on a peu gravé d'après lui.

II. PARROCEL, (Charles) ancien professeur de l'académie; mort au mois de mai 1752, à soixante-trois ans, étoit fils du précédent, et son élève. Il excelloit dans le genre de son père. Cet artiste eut la gloire d'être choisi pour peindre les *Conquêtes de Louis XV*. Plusieurs de ses tableaux ont été exécutés en tapisserie aux Gobelins. Si *Charles Parrocel* a mis moins de chaleur dans son coloris que son père, il y a répandu plus de vérité. Il s'étoit engagé dans la cavalerie, pour dessiner avec plus de goût, de fermeté et d'enthousiasme, les chevaux et les diverses évolutions militaires. *Voyez* XVI. François.

III. PARROCEL, (Pierre) d'Avignon, mort en 1739, à 74 ans, peintre d'histoire, fut l'élève de *Joseph Parrocel* son oncle, et de *Charles Marate*. Son ouvrage le plus considérable est à Saint-Germain-en-Laie, où il a peint dans une galerie de l'hôtel de Noailles, l'*Histoire de Tobie* en XVI tableaux. Son chef-d'œuvre est à Marseille, dans l'église des Religieuses de Sainte-Marie; *l'Enfant Jésus* assis sur un trône est représenté couronnant la *Vierge* qui est humblement inclinée devant lui. Cet ouvrage offre les graces du dessin et du coloris, unies aux charmes des effets agréables et séduisans. *Pierre Parrocel* a répandu plusieurs de ses productions dans la Provence, le Languedoc et le Comtat Venaissin. L'académie royale de peinture et de sculpture le reçut au nombre de ses agréés.

PARSONS, (Jacques) médecin Anglois, né à Barnstaple, en mars 1705, mourut en 1770, membre de la Société royale de Londres. On a de lui *Figuræ quædam miscellaneæ quæ ad rem anatomicam historiamque naturalem spectant*, in-folio.

I. PARTHENAY, (Anne de) de l'illustre maison de Parthenay, femme d'*Antoine de Pons* comte de Marennes, fut un des principaux ornemens de la cour de *Renée* de France, duchesse de Ferrare et fille de *Louis XII*. Elle avoit une belle voix, chantoit bien, et savoit parfaitement la musique. Elle apprit le latin, le grec, l'Écriture Sainte et la Théologie. Elle prenoit un plaisir singulier à s'entretenir presque tous les jours avec les savans; mais cette curiosité lui fut funeste. Elle embrassa les erreurs de *Calvin*, et travailla beaucoup à les répandre.

II. PARTHENAY, (Catherine de) nièce de la précédente, étoit fille et héritière de *Jean de Parthenay* seigneur de Soubise et chef des Protestans, mort en 1566, à 54 ans. Elle épousa en

1568, le baron *de Pons;* puis en 1575, *René* vicomte *de Rohan*, II[e] du nom, qu'elle perdit dix ans après. Son veuvage fut un modèle de vertu. Uniquement occupée à élever ses enfans, elle leur inspira les grands sentimens de l'héroïsme et la magnanimité. Le fameux *Henri* duc *de* ROHAN son fils aîné, (*Voyez* son article n.° II.) et ses deux filles, *Catherine* et *Anne de Rohan*, répondirent dignement à ses soins. *Catherine* décédée en 1607, femme de *Jean II* duc des Deux-Ponts, s'immortalisa par sa vertu. Ce fut elle qui fit cette belle réponse à *Henri IV : J'ai trop peu de bien pour être votre femme, et trop de sentimens pour être votre maîtresse...* *Anne* morte sans alliance en 1646, soutint courageusement toutes les incommodités du siége de la Rochelle aussi bien que sa mère, qui malgré sa vieillesse, supporta avec fermeté la nécessité où elle se vit réduite, de vivre pendant trois mois de chair de cheval, et de quatre onces de pain par jour. Elle et sa fille refusèrent d'être comprises dans la capitulation, et demeurèrent prisonnières de guerre. Cette dame d'un courage au-dessus de son sexe, mourut en 1631, à 77 ans. Elle avoit fait une *Tragédie* d'*Holopherne*, jouée à la Rochelle pendant le siége de cette ville, et d'autres *pièces Tragiques et Comiques* qui n'ont pas été imprimées.

III. PARTHENAY, (Jean de) *Voyez* SOUBISE.

IV. PARTHENAY, (Emmanuel de) aumônier de la duchesse *de Berry*, mort en 1761, à 96 ans. On a de lui une *Traduction* latine publiée en 1718, in-12, du Discours sur l'Histoire Universelle de *Bossuet*, sous ce titre : *Commentarii universum complectentes Historiam, ab Orbe condito ad Carolum Magnum ; quibus accedunt series religionis et Imperiorum vices.*

V. PARTHENAY, (Jean-Baptiste des *Roches* de) né à la Rochelle, et mort au milieu du siècle qui vient de finir, fut un écrivain laborieux et exact, à qui l'on doit : I. *Histoire* de Danemarck, 1733, 6 vol. in-12. II. *Pensées morales* par *Holberg*, traduites du Danois, 1754, deux vol. in-12. III. *Voyage d'Egypte et de Nubie*, traduit de *Norden*, 1755, in-folio. IV. *Histoire naturelle* du Groenland, traduite du Danois *Egède*, 1753, in-8.° V. *Histoire* de la Pologne sous *Auguste II*, 1794, 2 vol. in-8.° Cet auteur laborieux a fourni beaucoup d'articles au Dictionnaire géographique de *la Martinière*.

PARTHÉNIUS, de Nicée, qui florissoit sous l'empire d'*Auguste*, est auteur d'un Traité *De amatoriis affectibus*, imprimé en grec et en latin in-8°, plusieurs fois, entr'autres dans *Historiæ Politicæ Scriptores*, de *Gale*. Jean *Formier* les a traduits en françois, Lyon, 1555, in-8°; on les a réimprimés en 1743, petit in-8.°

PARTHÉNOPE, (Mythol.) l'une des Syrènes qui tentèrent en vain de charmer *Ulysse* par leur chant, se tua de désespoir. Son corps fut jeté par les flots sur les côtes d'Italie ; et les peuples habitans de ces bords qui le trouvèrent, lui élevèrent un tombeau. La ville où étoit ce tombeau fut depuis appelée *Parthénope* du

nom de la Syrène dont elle possédoit les dépouilles; mais cette ville ayant été renversée, on y en bâtit une autre plus magnifique, qu'on appela *Néapolis*, c'est-à-dire Ville nouvelle.

I. PARUTA, (Paul) noble Vénitien, né en 1540, mort en 1598 à 59 ans, après avoir eu quatre fils, se fit un nom par son savoir et par son habileté dans les affaires d'état. Il fut d'abord historiographe de la république. Son esprit s'éleva par degrés aux premières charges. Il fut nommé à plusieurs ambassades, devint gouverneur de Bresse, et fut enfin élu procurateur de Saint-Marc. Il remplit ces divers postes avec une intégrité et un zèle peu communs. On a de lui plusieurs ouvrages en italien : I. De bonnes *Notes* sur *Tacite*. II. Des *Discours Politiques*, in-4°, pleins d'idées profondes, dont quelques-unes sont fausses. Ils parurent à Venise en 1599, in-4.° Le président *de Montesquieu* en a fait usage dans sa *Décadence des Romains*. III. Un *Traité de la perfection de la Vie politique*, à Venise, 1582, in-4°: livre judicieux. IV. Une *Histoire de Venise, depuis* 1513 *jusqu'en* 1551; in-4°, 1605 et 1703, avec une *Relation* de la guerre de Chypre. Quoique cet ouvrage ait son mérite, il n'est pas difficile de s'appercevoir qu'il a été écrit par un Vénitien qui ne pouvoit ni ne vouloit tout dire.

II. PARUTA, (Philippe) connu par ses immenses recherches sur la Sicile, donna la première édition de sa *Collection des Médailles de Sicile*, à Palerme 1612, in-folio. Cet ouvrage fut réimprimé à Rome en 1649, et à Lyon en 1697. L'édition de Rome est la plus estimée après celle de Palerme. *Havercamp* en publia une édition latine, en trois volumes in-folio, qui font partie de la grande collection des *Antiquités d'Italie*, par *Grævius* et *Burmann*, à Leyde, 1725 et années suivantes, quarante-cinq vol. in-folio.

PARYSATIS, sœur de *Xercès*, et femme de *Darius Ochus* roi de Perse, fut mère d'*Artaxercès-Mnémon* et de *Cyrus le Jeune*. Elle favorisa l'ambition de ce dernier, qui se révolta contre son frère *Artaxercès*, et fut tué à la fameuse bataille du Cunaxa, l'an 405 avant J. C. *Parysatis* infiniment sensible à cette perte, tira une cruelle vengeance de tous ceux qui avoient eu part à sa mort. Elle fit empoisonner *Statira* femme de son fils *Artaxercès*, qu'elle n'aimoit point, et se souilla de tous les crimes que la vengeance animée par l'ambition peut commettre. *Voyez* ATOXARÈS.

I. PAS, (Manassès de) marquis de *Feuquières*, d'une des plus anciennes maisons de l'Artois, naquit à Saumur en 1590. Il se trouva en naissant le seul de sa maison. Son père *François de Pas*, chambellan de *Henri IV*, avoit été tué à la bataille d'Ivri. Ce prince touché des services qu'il avoit reçus d'une maison qui paroissoit alors éteinte : *Ventre-saint-gris*, dit-il en apprenant sa mort, *j'en suis fâché ! La race en est bonne. N'y en a-t-il plus ?* On lui répondit : *La veuve est grosse ;* (c'étoit *Magdeleine de la Fayette*.) — *Je donne donc au ventre*, repartit Henri IV, *la même pension que celui-ci avoit.*

Les frères de *François de Pas* avoient perdu la vie pour le même monarque. Le jeune *Feuquières*, seul rejeton de la famille, prit le mousquet à l'âge de 13 ans, et monta de degré en degré jusqu'aux grades de lieutenant général et de général d'armée. Ce fut lui qui pendant le siége de la Rochelle conduisit toutes les menées pour surprendre cette ville, et il fut pris en reconnoissant l'endroit par lequel on devoit entrer. *Louis XIII* fit faire des offres considérables pour sa rançon; mais les rebelles les refusèrent toutes, dans l'espérance qu'un tel prisonnier sauveroit la vie à ceux de leur parti qui étoient au pouvoir du roi. Sa prison dura neuf mois, pendant lesquels il contribua beaucoup à la reddition de la place, par les intrigues de Mad. *de Noailles* belle-mère de sa femme. Après la mort de *Gustave-Adolphe*, il fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Allemagne pour y maintenir les alliés. Son esprit y parut avec autant d'éclat, que son courage s'étoit montré à la Rochelle. Il forma après bien des peines, cette importante union des Suédois et de plusieurs princes de l'Empire avec le roi, si avantageuse à la France et si utile à la liberté de l'Europe. La guerre s'étant bientôt allumée contre la maison d'*Autriche*, il commanda en 1635, l'armée Françoise conjointement avec le duc *de Saxe-Weimar*. La fatigue de cette campagne lui causa la seule maladie qu'il ait eue dans sa vie. Le roi envoyoit tenir conseil à la ruelle de son lit. Dès qu'il fut rétabli, il continua de se signaler. Il assiégea en 1639, Thionville avec un petit corps d'armée. *Piccolomini* l'attaqua avec une armée supérieure, et il ne put le vaincre, que lorsque le sang qu'il perdoit par ses blessures l'eut fait tomber évanoui entre les mains des ennemis. Sa rançon coûta au roi le général *Ekenfort*, deux colonels et 18 mille écus. *Feuquières* étoit alors mourant de ses blessures : il expira à Thionville le 14 mars 1640, à cinquante ans. Les courtisans avoient osé blâmer un homme qui s'étoit signalé par le plus grand courage. Mais *Louis XIII* dit à ses enfans : *Mandez à votre père que je suis très-satisfait de sa conduite, et qu'il a fait devant* Thionville *tout ce que pouvoit un homme d'honneur*. Il dit dans une autre occasion, en parlant du peu de fortune qu'il avoit laissé : *Le pauvre Feuquières songeoit plus à faire la guerre qu'à accommoder sa maison*. Ses *Négociations* d'Allemagne, en 1633 et 1634, ont été publiées à Paris, 1753, en 3 vol. in-12.

II. PAS, (Isaac de) fils aîné du précédent, lieutenant général du roi et gouverneur de Verdun, mourut ambassadeur extraordinaire en Espagne l'an 1688. Il avoit été vice-roi de l'Amérique, et ambassadeur en Suède où il demeura dix ans, et où il donna plusieurs preuves, non-seulement de sa sage conduite comme ambassadeur, mais encore de son courage comme capitaine.

III. PAS, (Antoine de) marquis de *Feuquières*, fils aîné d'*Isaac*, commença à se signaler en Allemagne, en 1688. Il partit d'Heilbron à la tête de mille chevaux, parcourut un pays très-étendu, battit plusieurs partis fort considérables, passa des ri-

vières, évita des piéges, retira des contributions; et après 35 jours de courses, retourna triomphant au lieu d'où il étoit parti. *Vous avez beaucoup risqué*, lui dit un de ses amis : — *Pas tant qu'on se l'est imaginé*, répond le modeste Feuquières. *On étoit ignorant, comme on l'est toujours, lorsque la guerre a commencé : les ennemis étoient épouvantés, et ils me croyoient plus fort que je n'étois.* Cette campagne lui valut le grade de maréchal de camp l'année d'après. D'Allemagne il passa en Italie, et se signala à la bataille de Stafarde, aux prises de Suse et de quelques autres villes du Piémont, et dans les vallées de Luserne contre les Barbets. Nommé lieutenant général en 1693, il servit en cette qualité jusqu'à la paix, et mourut le 27 janvier 1711, à 63 ans. Douze heures avant que d'expirer, il écrivit à *Louis XIV* une lettre pleine de résignation et de sensibilité, où il imploroit les bontés du roi pour un fils unique, *innocent de ses malheurs, et né d'un sang qui avoit toujours bien servi S. M... Louis XIV*, touché de cette lettre, accorda au fils les pensions du père. Le marquis de *Feuquières* étoit un excellent officier, et connoissoit la guerre par principes et par expérience; mais son esprit n'étoit pas moins chagrin qu'éclairé. *Aristarque* et quelquefois *Zoïle* des généraux, il se plaignoit de tout le monde, et tout le monde se plaignoit de lui. On disoit qu'*il étoit le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il dormoit au milieu de cent mille de ses ennemis.* Sa capacité n'ayant point été récompensée par le bâton de maréchal de France, il employa trop contre ceux qui servoient l'Etat, des lumières qui auroient été très-utiles, s'il eût eu le génie aussi conciliant que pénétrant, appliqué et hardi. (*Voy.* CATINAT.) On a de lui des *Mémoires* in-4° et 4 vol. in-12. C'est la liste des généraux François du règne de *Louis XIV*. L'auteur altère quelquefois les faits, pour avoir le plaisir de censurer. A cela près, on peut mettre ces Mémoires au nombre des meilleurs livres qui aient paru sur l'art militaire. La clarté du style, la variété des faits, la liberté des réflexions, la fidélité des portraits, soit des ministres de la guerre, soit des généraux ; la sagacité avec laquelle il développe les causes diverses de tous les funestes événemens de la guerre de 1701 : tout cela rend cet ouvrage digne d'être lu non-seulement par les guerriers, mais encore par les bons citoyens. On voit qu'il exigeoit des généraux non-seulement de grands talens, mais de vastes connoissances. *Croit-on*, disoit-il, *que pour savoir le nom de quelques villages d'un pays, on soit capable d'y conduire une armée?* Souvent il devina l'issue d'une campagne. La surprise de Gand, en 1708, fut généralement applaudie. *Cela ne vaut rien*, dit-il : *on commence la campagne par où il faudroit la finir.* En effet cette place exigeant une forte garnison, nous empêchoit d'aller en avant. *Louvois* faisoit le plus grand cas de ses conseils et n'en profitoit pas toujours, par une suite des contradictions que les ministres qu'on croit les plus despotiques ont quelquefois à essuyer. Il dit un jour à *Feuquières : Si je n'ai pas fait exé-*

cuter ce que vous conseilliez, je n'en ai pas été le maître. Croyez-vous qu'il me soit si facile de faire tout ce que je voudrois ?... Le marquis de *Feuquières* eut de *Marie de Mouchy-Hocquincourt*, un fils et une fille.

IV. PAS, (Crispin de) célèbre graveur, né à Cologne, fut disciple de *Cornehard*, et se rendit digne de son maître. Le roi de Danemarck l'appela à sa cour. Il y demeura jusqu'à sa mort arrivée vers le commencement du 17e siècle. On a de lui un grand nombre d'Estampes. Il grava toutes les histoires de la Bible et une partie des contes de la Fable. (*Voy*. PLUVINEL.) Ses filles *Magdelaine* et *Barbe* héritèrent du burin de leur père, et s'en servirent avec distinction ; ainsi que deux autres graveurs de la même famille, nommés l'un *Simon*, l'autre *Crispin de Pas* dit *le Jeune*.

PAS, *Pacœus*, (Richard) *Voyez* PACZ.

PASCAL, *Voy*. les PASCHAL.

I. PASCAL, (Blaise) né à Clermont en Auvergne le 19 juin 1623, d'un président à la cour des Aides, nommé à l'intendance de Rouen en 1640, fut un grand homme dès son enfance. Son père fut son précepteur ; il se retira de bonne heure à Paris pour être à portée d'orner l'esprit de son fils de toutes les connoissances dont il paroissoit avide. Les mathématiques eurent pour lui un attrait singulier ; mais son père lui en cacha avec soin les principes, de peur qu'elles ne le dégoûtassent de l'étude des langues. Le jeune *Pascal* gêné dans son goût pour la géométrie, ne devint que plus ardent à l'apprendre. Sur la simple définition de cette science, il vint, dit-on, à bout de deviner, par la seule force d'un génie pénétrant, jusqu'à la 32e proposition d'*Euclide*. Son père cédant enfin à la nature, lui confia les élémens du géomètre Grec. Le jeune mathématicien en saisit si bien toutes les difficultés, qu'à l'âge de 16 ans il publia un *Traité des sections Coniques*. *Descartes*, qui croyoit que ce Traité avoit été pris dans celui d'un géomètre nommé *des Argues*, ne voulut jamais convenir qu'il fût de *Pascal* le fils, et il prétendit que son père lui en faisoit honneur. De la géométrie l'illustre savant passa avec la même facilité, aux autres parties des mathématiques ; mais sa grande application donna quelque atteinte à sa santé dès l'âge de 18 ans. A peine en avoit-il 19 qu'il inventa la roulette, *Machine d'arithmétique* singulière, par laquelle on fait non-seulement toutes sortes de supputations sans plume et sans jetons, mais même sans savoir l'arithmétique. Il est fâcheux seulement que cette machine soit d'un volume un peu embarrassant, qui en rend l'usage incommode; mais étant composée de beaucoup de roues et d'autres pièces, cela ne pouvoit pas être autrement. De nouveaux succès lui méritèrent les éloges des savans. *Toricelli* avoit fait des expériences sur le vide ; *Pascal* les vit et les exécuta à l'âge de 23 ans. Il fut l'un des premiers qui prouvèrent clairement que les effets que l'on avoit attribués jusqu'alors à l'horreur du vide, sont causés par la pesanteur de l'air. Il découvrit quelques années après, au milieu des vives douleurs d'un mal de

dents, la solution du problème proposé par le Père *Mersenne*, contre lequel la pénétration de tous les géomètres avoit échoué. Il s'agit dans ce problème de déterminer la ligne courbe que décrit en l'air le clou d'une roue, quand elle roule de son mouvement ordinaire. Tous les vieux mathématiciens de l'Europe furent défiés par ce jeune homme. Il consigna 40 pistoles pour celui qui trouveroit la solution du problème; mais aucun n'ayant réussi, il mit au jour la sienne sous le nom d'*A... d'Ettenville*, Paris 1649, in-4.° Il inventa encore, comme l'on sait, la *Brouette* et les *Hachets*, deux machines fort communes et d'un usage journalier. Les sciences profanes ne le détournèrent pas de la grande science de la Religion. S'étant trouvé à Rouen dont son père avoit l'intendance, il fit revenir un philosophe de ses erreurs, et l'éclaira sur le précipice qu'il avoit à ses pieds. Sa piété devenant de jour en jour plus tendre, il se retira à Port-Royal-des-Champs, et se consacra dans cette retraite à l'étude de l'Écriture-Sainte. Les Solitaires qui habitoient ce désert, étoient alors dans l'ardeur de leurs disputes avec les Jésuites. Ils cherchoient toutes les voies de rendre ces Pères odieux. *Pascal* fit plus aux yeux des François : il les rendit ridicules. Ses dix-huit *Lettres Provinciales*, écrites d'un style dont on n'avoit point eu jusqu'alors d'idée en France, parurent toutes in-4° l'une après l'autre, depuis le mois de janvier 1656 jusqu'au mois de mars de l'année suivante. Elles sont un mélange de plaisanterie fine, d'éloquence forte; du sel de *Molière* et de la dialectique de *Bossuet*. *Boileau* les regardoit comme le plus parfait ouvrage en prose qui fût dans notre langue, et il le disoit même aux Jésuites. «Un jour, dit Mad. *de Sévigné* dans une de ses Lettres, on parla des ouvrages des anciens et des modernes : *Despréaux* soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne, qui surpasse à son goût et les vieux et les nouveaux. Un Jésuite qui accompagnoit le P. *Bourdaloue* et qui faisoit l'entendu, lui demanda quel étoit donc ce livre si distingué dans son esprit ? Il ne voulut pas le nommer. *Corbinelli* lui dit : *Monsieur, je vous conjure de me le dire, afin que je le lise toute la nuit.* — *Despréaux* lui répondit en riant : *Ah! Monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré.* Le Jésuite reprend et presse. *Despréaux* de nommer cet auteur si merveilleux, avec un air dédaigneux, avec un ris amer. *Despréaux* lui dit : *Mon père, ne me pressez point.* Le Père continue. Enfin *Despréaux* le prend par le bras, et le serrant bien fort, lui dit : *Mon Père, vous le voulez? Eh bien ! c'est* PASCAL. — *Morbleu*, PASCAL ! dit le P. tout étonné. PASCAL *est beau, autant que le faux le peut être.* — *Le faux !* dit Despréaux ; *le faux ! Sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable ; on vient de le traduire en trois langues...* » Le P. *Bouhours* s'entretenant avec le même *Despréaux* sur la difficulté de bien écrire en françois, lui nommoit ceux de nos écrivains qu'il regardoit comme les modèles pour la pureté de la langue. *Despréaux* rejetoit tous ceux qu'il nommoit, comme mauvais modèles. *Quel est donc, selon vous*, lui dit le

Jésuite, *l'écrivain parfait? Que lirons-nous? — Mon Père*, reprit Boileau, *lisons les Lettres Provinciales, et croyez-moi, ne lisons pas d'autre livre...* Un autre Jésuite plaisantant un jour devant le même poëte sur *Pascal*, et sur le travail des mains de ses confrères : *Pascal*, disoit-il, *s'occupe à Port-Royal à faire des sabots. — J'ignore*, répondit le satirique avec plus de franchise que de finesse, *si Pascal travaille à des souliers; mais je sais bien qu'avec ses* Provinciales *il vous a porté une bonne botte...* (D'autres attribuent ce calembourg à l'abbé *Boileau* son frère.) *Bossuet*, interrogé lequel de tous les ouvrages écrits en françois il aimeroit mieux avoir fait? répondit, à ce que prétend *Voltaire* : Les *Provinciales*. En effet les contemporains de *Pascal* y virent un genre d'éloquence qui leur étoit inconnu. Il n'y a peut-être pas un seul mot qui, depuis 140 ans, se soit ressenti du changement qui altère souvent les langues vivantes. Il faut rapporter à ces Lettres, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, l'époque de la fixation du langage. Si l'on considère cet ouvrage du côté des choses, on y attribue adroitement à toute la Société, des opinions extravagantes de quelques Jésuites Flamands et Espagnols. On les auroit peut-être aussi bien déterrées ailleurs; mais c'étoit aux seuls Jésuites qu'on en vouloit. Ces Pères, n'ayant alors presque aucun bon écrivain, ne purent effacer l'opprobre dont *Pascal* les couvrit; mais il leur arriva dans leurs querelles la même chose à peu près qu'au cardinal *Mazarin*. Les *Blot* et les *Marigni* avoient fait rire toute la France à ses dépens, et il fut maître de la France. Les Jésuites eurent le crédit de faire foudroyer les *Provinciales* par la puissance ecclésiastique et par la puissance civile. Le pape, le conseil d'état, les parlemens, les évêques, les condamnèrent comme un Libelle diffamatoire; mais tous ces anathèmes ne servirent qu'à les répandre. Les Jansénistes y trouvoient les avantages d'un traité théologique, et les agrémens d'une comédie : car c'en étoit une, suivant *Racine*, avec cette différence, que les dramatiques ordinaires prennent leurs rôles dans le monde, et que *Pascal* avoit choisi ses personnages dans les couvens et dans la Sorbonne. Cependant *Pascal* dépérissoit tous les jours; sa santé s'affoiblissoit, et son cerveau se sentit de cette foiblesse. Il croyoit toujours voir un abyme à son côté gauche : il y faisoit mettre une chaise pour se rassurer. Ses amis, son confesseur, son directeur, avoient beau calmer ses alarmes; il se tranquillisoit pour un moment, et l'instant d'après il creusoit de nouveau le précipice. Voici à quelle occasion il eut pour la première fois cette vision singulière. Les médecins, alarmés de l'état d'épuisement où il se trouvoit, lui avoient conseillé de substituer l'exercice agréable de la promenade, aux méditations fatigantes du cabinet. Un jour du mois d'octobre 1654, étant allé se promener, suivant sa coutume, au Pont de Neuilly dans un carrosse à quatre chevaux, les deux premiers prirent le mors aux dents vis-à-vis d'un endroit où il n'y avoit pas de parapet, et se précipitèrent dans la Seine. Heureu-

sement la première secousse rompit les traits qui les attachoient au train de derrière, et le carrosse demeura sur le bord du précipice. Mais on se représente aisément la commotion que dut recevoir la machine frêle et languissante de *Pascal.* Il eut beaucoup de peine à revenir d'un long évanouissement. Son cerveau fut tellement ébranlé, que le souvenir de cet accident le troubloit sans cesse, et sur-tout au milieu de ses insomnies et de ses exténuations. On attribue à la même cause une espèce de vision ou d'extase qu'il eut peu de temps après, et dont il conserva la mémoire le reste de sa vie dans un papier qu'il portoit toujours sur lui entre l'étoffe et la doublure de son habit. Quelques Jésuites ont eu la bassesse de reprocher avec amertume à *Pascal* le dérangement de ses organes. Suivant le Dictionnaire des *Livres Jansénistes*, c'étoit un *hypocondre*, un *cerveau blessé*, ainsi qu'un *cœur ulcéré.* Mais pourquoi faire tant valoir cette maladie ? Elle n'est, dit un homme d'esprit, ni plus surprenante ni plus humiliante que la fièvre et la migraine. Si le grand *Pascal* en a été attaqué, c'est *Samson* qui a perdu sa force. Durant les dernières années de sa vie il se trouvoit à tous les Saluts, visitoit toutes les églises où l'on exposoit des reliques, et avoit un Almanach spirituel qui l'instruisoit de tous les lieux où il y avoit des dévotions particulières. On a dit à cette occasion que *la Religion rendoit les grands esprits capables de petites choses, et les petits esprits capables de grandes...* *Pascal* mourut à Paris le 19 août 1662, à 39 ans. (*Voy.* DOMAT.) Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de *Pascal* : I. Des *Pensées*, recueillies et données au public depuis sa mort, Amsterdam, 1688, en un volume in-12. C'est le fruit de différentes réflexions qu'il avoit faites sur le Christianisme. Cet auteur éloquent avoit destiné les dernières années de sa vie à méditer sur la Religion, et à travailler pour sa défense contre les Athées, les Libertins et les Juifs. Ses infirmités l'empêchèrent d'achever cet ouvrage, et il n'en resta que quelques fragmens, écrits sans aucune liaison et sans aucun ordre : ce sont ces fragmens qu'on a donnés au public ; et dans ces restes précieux d'un grand homme, on reconnoît cette force, cette sublimité de génie, cette précision qui le distinguoient. « Le grand athlète du Christianisme, a-t-on dit, celui qu'on ne peut vaincre ni ébranler, c'est *Pascal.* Il tient l'homme en sa puissance ; tantôt il l'élève aux célestes régions et tantôt il le plonge dans l'abyme de sa propre misère. Ses *Pensées* qui n'étoient pour lui que des matériaux imparfaits d'un très-grand ouvrage, nous présentent les traces du génie le plus vaste et le plus puissant ; si elles ne renferment point de vérités importantes, il n'y a point de vérité sur la terre. » Cependant cet ouvrage a été attaqué par *Voltaire.* Non content d'avoir traité l'auteur de *misanthrope sublime* et de *vertueux fou*, il a beaucoup déprimé son livre. On convient généralement que ce poëte célèbre a tort dans tout ce qui regarde la Religion ; mais il a presque toujours raison dans quelques discussions de littérature. *Pascal* s'est trom-

pé, par exemple, en avançant que « la Poésie n'avoit point d'objet fixe. » Ce sublime génie, qui savoit tant de choses et qui les savoit si bien, ne se connoissoit que très-médiocrement en beautés poétiques. Pourquoi parler de ce qu'on n'entend pas? C'est ce que dit *Voltaire* à *Pascal*. Le public auroit souhaité que cet homme distingué par tant de talens se fût renfermé dans ceux qui lui sont propres, sans étendre sa critique sur des objets respectables, qui ne sont ni du ressort de la philosophie, ni de celui du bel esprit. II. Un *Traité de l'Equilibre des Liqueurs*, in-12. III. Quelques autres *Écrits* pour les Curés de Paris, contre l'Apologie des Casuistes, du Père *Pirot*.... Les éditions les plus recherchées des *Provinciales* sont, celle qui fut imprimée en quatre langues, à Cologne, en 1684, in-8°; et celle in-12, en françois seulement, sans notes, imprimée à Cologne en 1657. On estime encore l'édition d'Amsterdam, en 4 vol. in-12, 1749, avec les notes de *Wendrock* : (*Voyez* NICOLE.) *Gilberte* PASCAL sa sœur, veuve de *Florin Perrier*, a mis à la tête des *Pensées sur la Religion*, la *Vie* de son frère. Les ŒUVRES de *Blaise Pascal* ont été recueillies en 5 vol. in-8°, à la Haye, chez *de Tune*, et à Paris chez *Nyon* l'aîné, 1779. Cette édition des Œuvres de *Pascal* peut être regardée comme la première jusqu'à présent; du moins la plupart de ses ouvrages n'avoient point été réunis en corps, et quelques-uns étoient restés manuscrits. Cette collection est due à l'abbé *Bossu*, de l'académie des Sciences, et *Pascal* méritoit de l'avoir pour éditeur. « Cet homme extraordinaire, dit-il, reçut en partage de la nature tous les dons de l'esprit : géomètre du premier ordre, dialecticien profond, écrivain éloquent et sublime. Si on se rappelle que dans une vie très-courte, accablée de souffrances presque continuelles, il a inventé la *Machine arithmétique*, les Élémens du calcul des Probabilités, la méthode pour résoudre les problèmes de la *Roulette*; qu'il a fixé d'une manière irrévocable toutes les opinions encore flottantes des savans, touchant la pesanteur de l'air; qu'il a écrit un des ouvrages les plus parfaits qui existent dans la langue françoise; que, dans ses *Pensées*, il a des morceaux d'une profondeur et d'une éloquence incomparables : on sera porté à croire que chez aucun peuple, dans aucun temps il n'a existé de plus grand génie... Tous ceux qui l'approchoient dans le commerce ordinaire de la vie, reconnoissoient sa supériorité : on la lui pardonnoit, parce qu'il ne la faisoit jamais sentir lui-même. Sa conversation instruisoit sans qu'on s'en apperçût et qu'on pût en être humilié. Il étoit d'une indulgence extrême pour les défauts d'autrui : seulement par une suite de l'attention qu'il avoit de réprimer en lui-même les mouvemens de l'amour propre, il en auroit souffert difficilement dans les autres l'expression trop marquée. Il disoit à se sujet, qu'*un honnête homme doit éviter de se nommer*; que *la piété Chrétienne anéantit le* MOI *humain*, *et* que *la civilité sociale le cache et le supprime*. On voit par les LETTRES *Provinciales* et par plusieurs autres ouvrages, qu'il étoit né avec un

grand fonds de gaieté : ses maux mêmes n'avoient pu parvenir à la détruire entièrement. Il se permettoit volontiers dans la société les railleries douces et ingénieuses qui n'offensent point, et qui réveillent la langueur des conversations : elles avoient ordinairement un but moral. Ainsi, par exemple, il se moquoit avec plaisir de ces auteurs qui disent : *Mon Livre, mon Commentaire, mon Histoire!* Ils feroient mieux, ajoutoit-il plaisamment, de dire : *Notre Livre, notre Commentaire, notre Histoire;* vu que d'ordinaire il y a en cela bien plus du bien d'autrui, que du leur.... » Nous terminerons son article par ces vers de *la Harpe*, destinés pour le portrait de ce grand homme :

> Par la nature instruit, prodige dès l'enfance,
> Son esprit créateur devina la science
> Des calculs et des mouvemens ;
> De l'Homme et de Dieu même interrogea l'essence,
> Connut l'art des bons mots et l'art de l'éloquence.
> Admirez et pleurez... Il mourut à trente ans !

II. **PASCAL**, (Françoise) Lyonnoise, donna au théâtre en 1657 une tragédie d'*Endymion*; et en 1664, une comédie en un acte, intitulée : *Le Vieillard amoureux*. Cette pièce est en vers de huit syllabes; et le sujet fut tiré d'une aventure arrivée à Lyon.

I. **PASCHAL Ier**, (Saint) *Paschasius*, Romain, succéda dans la chaire de *Saint-Pierre* à *Etienne IV*, en 817. Il envoya des légats à *Louis le Débonnaire*, qui confirma en sa faveur les donations faites au Saint-Siége. Il reçut à Rome les Grecs exilés pour le culte des saintes images, et couronna *Lothaire* empereur. Ce pontife, digne des temps apostoliques par ses vertus et ses lumières, mourut le 12 mai 824. Il ne lui manquoit qu'un caractère plus ferme. Rome fut déchirée par les factions sous son pontificat; il s'y commit des meurtres et d'autres crimes, suites de l'anarchie.

II. **PASCHAL II**, Toscan, nommé auparavant *Reinier*, succéda au pape *Urbain II*, le 12 août 1099. Il avoit été religieux de Cluny, avant que d'être souverain pontife. Il excommunia l'antipape *Guibert*, mit à la raison divers petits tyrans qui maltraitoient les Romains, tint plusieurs conciles, et s'attira de grandes affaires au sujet des investitures de la part de *Henri I* roi d'Angleterre, et de l'empereur *Henri IV*. Ce prince passa en Italie, l'an 1110, pour recevoir la couronne impériale; mais le pape ne voulut la lui accorder, qu'à condition qu'il renonceroit au droit des investitures. *Henri* étoit si peu disposé à satisfaire le pontife, qu'après avoir chicané quelques heures il le fit arrêter. Cette violence irrita tellement les citoyens de Rome, que dès le même jour ils firent main basse sur tous les Allemands qui se trouvoient dans leur ville. L'empereur obligé de quitter Rome, emmena le pape avec lui, et le retint prisonnier jusqu'à ce qu'il lui eût accordé ce qu'il souhaitoit. La concession des investitures qui avoit été le prix de la liberté de *Paschal*, fut cassée dans deux conciles que le pape rendu

à son siége, fit tenir à Rome en 1112 et 1116. Il s'éleva peu de temps après une autre révolte contre le pontife, qui fit des efforts inutiles pour réduire les rebelles. Accablé autant que dégoûté du poids de la grandeur, il voulut abdiquer le pontificat et n'en put venir à bout. Il mourut le 22 janvier 1118. On a de lui, un grand nombre de *Lettres*, dans la collection des *Conciles* du P. *Labbe*. — Il ne faut pas le confondre avec deux antipapes du nom de *Paschal*; l'un du temps de *Sergius I*, l'autre qui s'opposa au pape *Alexandre III*. *Voyez* ce dernier article, *et* Gui *de Crême*.

III. PASCHAL, (*St. Pierre*) religieux de la Mercy, enseigna la philosophie et la théologie avec succès dans son ordre. Sa réputation le fit nommer précepteur de l'infant Dom *Sanche*, puis évêque de Jaën en 1295. Il combattit avec zèle le Mahométisme, et fut pris par les Maures de Grenade en 1297. Ces barbares le retinrent en esclavage et le firent ensuite mourir cruellement. Son nom est en grande vénération en Espagne. Sa *Vie* fut imprimée à Paris en 1674, in-12.

IV. PASCHAL, (Charles) né l'an 1547 à Coni en Piémont, vicomte de Quente, conseiller d'état et avocat général au parlement de Rouen, fut ami du célèbre *Pibrac*, dont il écrivit la *Vie*. Ses talens le firent envoyer ambassadeur en Pologne l'an 1576, puis en Angleterre l'an 1589, et chez les Grisons en 1604. Il servit son prince en homme d'esprit et en citoyen zélé. Son ambassade de Pologne plut si fort au roi, qu'il l'honora du titre de chevalier, et ajouta à ses armes une fleur de lys. Une paralysie ne lui permettant plus de travailler pour l'état, il alla mourir à sa terre de Quente près Abbeville en 1625, à 79 ans. On a de lui: I. Un Traité intitulé *Legatus*, dans lequel il parle des devoirs du négociateur, en homme qui savoit et les connoître et les remplir. La meilleure édition est celle d'*Elzevir*, 1643, in-12. II. Son ambassade chez les Grisons, publiée in-8° sous le *titre de Legatio Rhætica*, n'est pas marquée au même coin que l'ouvrage précédent. III. La *Vie de Gui du Faur de Pibrac*, 1584, in-12, en latin. Elle est curieuse, et a été traduite en françois par *du Faur d'Hermay*, 1617, in-12. IV. Un bon ouvrage *De Coronis*, Leyde, 1671, in-8.° V. *Censura animi ingrati*, in-8.°

PASCHAL, *Voyez* Pascal.

PASCHASE RATBERT, né à Soissons, fut élevé avec soin par les religieuses de Notre-Dame de cette ville, dans l'extérieur de leur monastère. Il prit ensuite l'habit de Bénédictin dans l'abbaye de Corbie, sous *St. Adélard*. Pendant l'exil de son abbé *Wala* successeur d'*Adelard*, il composa vers 831 un *Traité du Corps et du Sang du Seigneur*, pour l'instruction des jeunes religieux de la nouvelle Corbie en Saxe. Il enseigne dans ce Traité, que « le Corps de J. C. est réellement dans l'Eucharistie, le même qui est né de la Vierge, qui a été crucifié, qui est ressuscité et qui est monté au Ciel. » Cet ouvrage, où l'auteur ne disoit rien de nouveau, renfermoit quelques expressions nouvelles. *Ratramne* et *Jean Scot* les atta-

quèrent; *Paschase* les défendit avec force, et prouva qu'il n'avoit écrit que ce que tout le monde croyoit depuis les Apôtres : *QUOD TOTUS ORBIS CREDIT ET CONFITETUR*. *Paschase* étoit alors abbé de Corbie. Les tracasseries que ses ennemis lui suscitèrent, et l'aversion que ses moines conçurent contre lui, l'obligèrent de s'en démettre. Il vécut en simple religieux, uniquement occupé à orner son esprit des connoissances sacrées et ecclésiastiques, et à enrichir son cœur de toutes les vertus de son état. Ce saint religieux mourut le 26 avril 865, n'étant que diacre, et n'ayant point voulu par humilité être ordonné prêtre. Le ministre *Claude* et plusieurs autres écrivains Calvinistes, échos de cet écrivain, ont prétendu que le dogme de la Transsubstantiation n'étoit pas antérieur à *Paschase*, qui en est l'inventeur selon eux; mais *Arnauld* et *Nicole* ont fait voir le ridicule de cette prétention chimérique. Ils ont démontré dans leur traité de la *Perpétuité de la Foi*, que *Paschase* n'a rien enseigné de nouveau sur ce point, et que la *Présence réelle* a été crue et enseignée de tout temps dans l'Eglise. Les ouvrages du savant abbé de Corbie sont : I. Des *Commentaires* sur *St. Matthieu*, sur les Lamentations de *Jérémie*. II. Un *Traité du Corps et du Sang de J. C.* dans l'Eucharistie. III. Une *Epître* à *Frudegard*, sur le même sujet. IV. La *Vie* de *St. Adelard*; et d'autres Ouvrages savans, mais mal écrits, que le P. *Sirmond* fit imprimer à Paris en 1618, in-fol. D. *Martenne* a inséré dans sa collection le traité *De Corpore Christi*, plus exact que dans l'édition du P. *Sirmond*, et quelques ouvrages découverts depuis 1618. Le P. *d'Achery* a publié dans le tome XII de son *Spicilége*, le traité de *Paschase Ratbert*, *De partu Virginis*: question qui fit grand bruit aussi dans le 11e siècle, et à laquelle cet illustre Bénédictin prit part.

PASCHASIUS, *Voyez* l'article précédent, *et* I. PASCHAL.

PASCHIUS, (George) né à Dantzig en 1661 d'un marchand de cette ville, fit différens voyages en Allemagne, en France et en Angleterre. Ses courses finies, il fut fait professeur de morale en 1701 à Kiel, et en 1706 professeur extraordinaire en théologie. Il mourut l'année suivante, à 56 ans. On a de lui: I. *Tractatus de novis inventis, quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, à Leipzig, 1700, in-4.o Ce livre peu commun est rempli de recherches profondes, qui auroient demandé un ordre plus méthodique. L'auteur tâche de découvrir quelles étoient les connoissances des anciens, dont celles des modernes sont venues imperceptiblement. Il veut prouver que les choses que nous nous flattons d'avoir inventées, ne nous doivent tout au plus que leur perfection. C'est une espèce de paradoxe; mais il le soutient par un grand nombre de faits curieux sur l'histoire et les progrès des sciences et des arts. II. *De fictis Rebuspublicis*, 1705, in-4.o C'est un Traité sur les Républiques imaginées par *Platon*, par *Morus*, par *Campanella*. III. *De variis modis moralia tractandi*, 1707, in-4o : compilation indigeste, mais pleine d'une érudition peu commune.



PASIPHAÉ, (Mythol.) fille d'*Apollon* ou du *Soleil*, et de la nymphe *Perséide*, épousa *Minos* roi de Crète, dont elle eut *Androgée*, *Ariadne* et *Phèdre*. Elle conçut, selon la Fable, de la passion pour un taureau, et en eut le MINOTAURE, (monstre moitié homme et moitié taureau) que *Minos* enferma dans un labyrinthe, parce qu'il ravageoit tout et qu'il ne se nourrissoit que de chair humaine. *Thésée* ayant été du nombre des jeunes Grecs qui devoient en être la proie, le tua, et sortit du labyrinthe par le moyen d'un peloton de fil qu'*Ariadne* fille de *Minos*, son amante, lui avoit donné. Quant à l'objet de l'amour de *Pasiphaé*, le plus grand nombre des mythologistes font à l'humanité l'honneur de présumer que ce fut un seigneur de la cour de *Minos*, nommé TAUROS, plutôt qu'un animal mugissant.

PASMANS, (Barthélemi) de Maestricht, docteur en théologie à Louvain, obtint la place de président au collége d'Arras, où il forma d'excellens sujets. Il servit très-utilement l'évêque de Ruremonde, dont il fut le conseil. Ce savant et pieux ecclésiastique mourut à Louvain en 1690, à 49 ans. On a de lui, un grand nombre de *Thèses* sur la règle des mœurs, qui renferment des leçons utiles.

PASOR, (Matthias) né à Herborn dans le comté de Nassau, en 1599, fit de très-bonnes études à Heidelberg, où ses succès dans plusieurs actes académiques lui valurent une chaire de mathématiques en 1620. Les guerres du Palatinat l'obligèrent de s'enfuir en Angleterre; il se fixa à Oxford, et y professa les langues Orientales jusqu'en 1629, qu'on lui offrit la chaire de philosophie à Groningue. Il y enseigna aussi les mathématiques, la théologie, la morale, et y mourut aimé et estimé, en 1568, à 59 ans. On a de lui : I. *Recueil* des *Thèses* auxquelles il avoit présidé lui-même. II. Un *Traité* contenant des idées générales de quelques sciences. Il a publié les Ouvrages de *George* PASOR son père, professeur en grec à Franéker, mort en 1637. Les principaux sont : I. *Lexicon Novi Testamenti*; livre utile contenant tous les mots grecs du Nouveau Testament; *Elzevir*, 1672, in-8.° II. *Manuale Testamenti*, *etc.* III. *Collegium Hesiodæum*, dans lequel il analyse les mots difficiles d'*Hésiode*.

PASQUALIGUS, (Zacharie) Théatin de Verone vers le milieu du 17e siècle, s'appliqua à l'étude de la théologie morale. Il a donné *Praxis jejunii*, Gênes, 1655, in-folio. Le pays où il naquit a conservé l'usage de dépouiller quelques enfans de leur virilité : usage barbare que la jalousie inventa autrefois en Orient, et qu'on renouvela en Occident pour avoir quelques belles voix de plus. *Pasqualigus* a fait un *Traité* moral sur cette cruelle opération. La singularité de la matière le fait rechercher. *Voyez* I. INCHOFER et BORDES.

PASQUALINUS, (Pompée) chanoine de Sainte-Marie-Majeure à Rome, a publié un *Index vocum* sur les métamorphoses d'*Ovide*. Cet écrit a été imprimé à Rome en 1614, in-8.°

PASQUIER,

PASQUIER, (Étienne) né à Paris en 1529, fut reçu avocat au parlement, et y plaida avec un succès distingué. Son éloquence brilla sur-tout dans le temps des querelles des Jésuites avec l'université. *Versoris* se chargea de la cause des enfans d'*Ignace*, et *Pasquier* défendit celle de leurs adversaires. Le portrait qu'il fit de la Société, n'étoit rien moins que flatteur. « Cette Société, disoit *Pasquier*, sous l'apparence d'enseigner gratuitement la jeunesse, ne cherche que ses avantages. Elle épuise les familles par des testamens extorqués, gagne la jeunesse sous prétexte de piété, médite des séditions et des révoltes dans le royaume. Avec ce beau vœu qu'elle fait au pape, elle en a obtenu des priviléges qui doivent faire soupçonner sa fidélité, et craindre pour les libertés de l'Eglise de France, l'autorité et la personne de nos rois, et le repos de tous les particuliers. » Sa conclusion fut : « Que cette nouvelle société de Religieux, qui se disoient de la compagnie de Jésus, non-seulement ne devoit point être agrégée au corps de l'université, mais qu'elle devoit encore être bannie entièrement, chassée et exterminée de France. » Cette conclusion parut un peu dure, ainsi que le reste du plaidoyer, qui n'étoit d'ailleurs qu'une déclamation ampoulée. Les Jésuites furent seulement exclus de l'université. Le mérite de *Pasquier* fut récompensé par *Henri III*. Ce monarque le gratifia de la charge d'avocat général de la chambre des Comptes, qu'il exerça avec une intégrité peu commune. Il la remit à son fils peu de temps après, et mourut à Paris en se fermant les yeux lui-même le 31 août 1615, à 87 ans. *Pasquier* s'étoit marié trois fois, et dans une épigramme latine qu'il a fait sur ses trois épouses, il dit qu'il avoit pris la première *propter Opus*, la deuxième *propter Opes*, la troisième *propter Opem*. Cet homme célèbre avoit une imagination vive et une mémoire heureuse. Sa conversation étoit agréable et facile, son caractère enjoué, mais trop porté à la satire. Il étoit sur-tout très-emporté dans ses plaidoyers ou dans ses écrits. La parfaite connoissance qu'il avoit de l'histoire ancienne, et particulièrement de celle de France, font rechercher ses ouvrages. Les principaux sont : I. Des *Poésies* latines et françoises. Celles-ci sont très-foibles, et les autres l'emportent de beaucoup. On trouve dans les latines six livres d'*Epigrammes* et un livre des *Portraits* de plusieurs grands hommes. Les françoises sont divisées en *Jeux Poétiques*, en *Versions Poétiques*, en *Sonnets*, en *Pastorales*. La *Puce* et la *Main* sont ce qu'il y a de plus saillant. *Pasquier* ayant apperçu une puce sur le sein de Mlle *des Roches*, en 1588, pendant la tenue des grands Jours de Poitiers, tous les poëtes Latins et François du royaume prirent part à cette rare découverte, et cet insecte fit bourdonner tous les insectes du Parnasse. Ce fut le sujet d'un recueil intitulé : *La Puce des Grands Jours de Poitiers*. La *Main* de *Pasquier* est un autre recueil de vers à l'honneur de cet homme célèbre. S'étant trouvé aux grands Jours de Troyes, un peintre par qui il s'étoit fait tirer, avoit oublié de

lui faire des mains : cette singularité excita la verve de tous les rimailleurs du temps. *Pasquier* lui-même fit les *Vers* suivans pour être mis au bas de son portrait :

Nulla hic Pascasio *manus est : Lex Cincia quippè*
Causidicos nullas sanxit habere manus.

C'est à cette occasion qu'un poëte malin lança cette *Epigramme :*

Une certaine loi, chez les premiers Romains,
A tous les Avocats défend d'avoir des mains.
Elle a trop de rigueur ; il falloit la combattre.
Je pense qu'ils révoient ces gens des temps passés.
Deux mains, ce n'est pas trop ; point, ce n'est pas assez :
Plût à Dieu qu'en ce temps ils n'en eussent que quatre !

II. *Ordonnance d'Amour*, Anvers (au Mans,) 1574, in-8°; livre obscène. III. *Recherches sur la France*, en dix livres, dont la meilleure édition est de 1665, in-folio. Cet ouvrage est un parterre varié de fruits et de fleurs; on y trouve l'utile et l'agréable. Quoique le style en ait vieilli, il ne laisse pas de plaire, parce que l'auteur avoit de l'imagination. Mais il faut se défier de ses éloges et de ses satires. Quand il parle des personnes ou des choses qui lui déplaisent, il se livre à ses préventions, il s'échauffe, il outre. IV. Des *Epîtres*, en 5 vol. in-8°, publiées en 1619. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses sur notre Histoire. « On sent, dit M. *Anquetil*, l'importance des anecdotes qu'un homme curieux comme *Pasquier*, peu crédule, bon critique, pouvoit mander dans l'intimité d'un commerce secret, à des amis dont il croyoit être sûr. Aussi y a-t-il peu d'auteurs du temps qui inspirent autant de confiance. Non content de rapporter les actions, *Pasquier* en raisonne avec ses amis. Les motifs les plus cachés n'échappent pas à sa pénétration, et sa sagacité lui en fait quelquefois prévoir et annoncer les suites. Il étoit zélé royaliste. La moindre atteinte à l'autorité royale, par quelque main qu'elle fût portée, Catholique ou Calviniste, par quelque raison qu'elle fût autorisée, excite également son indignation. Cependant, juge équitable, jusque dans ses affections les plus vives, *Pasquier* condamne hautement les vices des princes ; mais il inculque partout que leurs défauts, quelqu'énormes qu'ils paroissent, ne doivent jamais autoriser la révolte ni même la désobéissance. Enfin c'est un de ces auteurs qu'on peut suivre pour ainsi dire aveuglément, parce qu'il joignoit à la bonne foi l'esprit de discussion, et une pénétration peu commune à la justesse des caractères. » V. Le *Catéchisme des Jésuites*, 1602, in-8.° Ce n'est pas celui des hommes qui abhorrent la satire. Selon un auteur Jésuite, qui a pris plaisir de ramasser les sarcasmes de *Pasquier* pour excuser ceux que *Garasse* vomit contre lui : « Il traite *Ignace* fondateur des Jésuites, de *chevalier errant*, de *fourbe*, de *menteur*, de *cafard*, qui voulut être reconnu pour un autre *Jésus-Christ ;* de *gourmand*, de *régicide*, de *Manès*, *pire que Luther*, parce que sa secte est revêtue de papelarderie ; de *démon*

incarné, de *grand Sophi*; de *grand âne*, de *Don Quichotte* : telles sont les injures qu'il prodigue à pleines mains contre le fondateur de cette Société, dont le seul nom excitoit sa bile; aussi *Bayle* s'écrioit-il : *Quelle doit être sa rage en voyant mettre au nombre des Saints, celui qu'il avoit peint des couleurs les plus noires ? François-Xavier* étoit selon lui un *cafard*, un *Machiavel*, un successeur de l'hérésiarque *Manès*; ses miracles, des contes de la quenouille, etc. etc. Les Jésuites sont les *scorpions* de la France; ils sont *non les premiers piliers du saint Siége, mais les premiers pilleurs*. On ne doit pas les appeler *ordre Jésuite*, mais *ordure Jésite*, parce qu'ils vendent en gros les sacremens, plus cher que *Giési* ne voulut vendre le don des miracles à *Naaman*; les *Jésuites sont autant de Judas; il y a dans la jésuiterie beaucoup de la juiverie, voire que tout ainsi que les anciens Juifs avoient fait le procès à Jésus-Christ, aussi ces nouveaux Juifs le font maintenant aux Apôtres*. Il va jusqu'à dire que dans les vœux des Jésuites, il y a *de l'hérésie, du machiavélisme et une piperie manifeste*. Enfin ce qu'il dit sur le nom de *Pères* qu'on donnoit aux Jésuites, ne pouvoit sortir que de la plume de l'auteur des *Ordonnances d'Amour*. On trouve à la fin de ce *Catéchisme*, le *Pater noster* travesti, et la parodie de l'*Ave Maria*, où il y a autant de sacriléges que de mots. » VI. Le *Monophile*, en sept livres, en prose mêlée de vers.... Ce magistrat laissa trois enfans, *Théodore, Nicolas* et *Gui*. Le premier fut avocat général à la chambre des comptes; le second, maître des requêtes, laissa un volume de *Lettres*, in-8°, pleines de particularités historiques, (*Voyez* POITIERS à la fin;) et le dernier fut auditeur des comptes. Les Œuvres de *Pasquier* ont été imprimées en 1723, à Trévoux, en deux vol. in-fol. Il y manque, 1.° Son *Catéchisme des Jésuites*; 2.° Son *Exhortation aux Princes, etc. pour obvier aux séditions qui semblent nous menacer pour le fait de la Religion*, 1562, in-8°, de vingt-sept feuillets, indiquée dans le nouveau P. *le Long*, sous le n.° 17838. Si le P. *Garasse* eût connu cet ouvrage, dont l'objet est de prouver la nécessité et l'avantage de l'exercice des deux Religions, il n'auroit pas manqué de s'en prévaloir. *Pasquier* s'est indiqué à la fin de cet écrit par ces lettres : *S. P. P. Faciebat*. Dans l'exemplaire de M. *Pithou*, elles sont ainsi remplies de sa main : *Stephanus Paschasius, Parisinus*. Il en avoit paru dès 1561 des éditions mutilées, que *Pasquier* désavoue dans un Avis à la tête de l'in-8.° Il a depuis été inséré dans le recueil connu sous le titre de *Mémoires de Condé*, dont il termine le premier volume. La notice de cet écrit est d'autant plus nécessaire ici, que les rédacteurs de l'édition de Trévoux ne lui ont point donné place dans leur collection, à la tête de laquelle il auroit dû paroître. *Pasquier* étoit âgé de 32 ans, lorsqu'il publia cet écrit.

PASQUIN, Statue de marbre, sans nez, sans bras et sans jambes, placée à Rome près du palais des Ursins, à laquelle les plaisans viennent attacher la nuit les

billets satiriques appelés *Pasquinades*. Il semble que ce tronc soit le reste de la figure d'un Gladiateur qui en frappe un autre. L'usage de charger ce buste de toutes les satires du temps, vient, dit-on, d'un Savetier Romain appelé *Pasquin*, diseur de bons mots, dans la boutique duquel s'assembloient les oisifs et les malins de Rome. Ce bureau de médisance leur ayant été fermé par la mort du propriétaire, ils dressèrent à côté de sa porte une statue nouvellement déterrée, à laquelle ils attachèrent secrètement les productions de leur méchanceté. Cette liberté s'est conservée successivement jusqu'à notre temps. On voit encore tous les jours les seigneurs et les prélats de la cour de Rome, les princes étrangers et les Papes même, exposés aux traits ingénieux des *Pasquinades*. » Il est surprenant, dit un auteur, que dans une ville où l'on fait bien fermer la bouche aux hommes, on n'ait encore pu trouver le secret de faire taire un morceau de marbre. » Ce n'est pas que quelques papes n'aient eu dessein de réprimer la licence de ces railleries, qui dégénèrent quelquefois en libelles diffamatoires; mais ç'a toujours été sans succès. *Adrien VI*, entre autres, indigné de se voir si souvent attaqué par les satires qui couroient sous le nom de *Pasquin*, résolut de faire enlever la Statue, pour la précipiter dans le Tibre, ou pour la réduire en cendres; mais un de ses courtisans l'en détourna. Il lui représenta que, « si l'on noyoit *Pasquin*, il se feroit entendre plus haut que les grenouilles du fond de leurs marais; et que si on le brûloit, les poëtes, nation naturellement portée à médire, s'assembleroient tous les ans dans le lieu du supplice de leur patron, pour y célébrer ses obsèques, en déchirant la mémoire de celui qui lui auroit fait son procès. » *Pasquin* resta donc en possession du droit impuni de déchirer les vivans et les morts. Il adresse ses saillies à *Marforio*, autre Statue de Rome, qui met dans ses réponses autant de malignité que dans les interrogations. *Voyez les articles* **BONA**, II. BOURBON, etc.

PASSÆUS, (Crispin) savant fleuriste d'Arnheim, y a publié en 1607, 1614, 1616 et 1617, les quatre parties de son *Hortus Floridus*, in-4°, format oblong. *Voyez* PACZ.

PASSAVANTE, (Jacques) né à Florence d'une famille distinguée, mort en 1357, entra dans l'ordre de *Saint-Dominique*, et rendit son nom célèbre en Italie par un Traité intitulé : *Le Miroir de la vraie Pénitence*, imprimé pour la première fois en 1495, in-4.° Cet ouvrage est estimé pour le fonds et pour le style. L'académie de la Crusca en donna une édition en 1681, qui est la septième; celle de Florence, 1725, in-4°, qui est la dernière, est la meilleure.

PASSEMANS, *Voyez* PASMANS.

PASSEMANT, (Claude-Siméon) né en 1702 à Paris, de parens peu accommodés des biens de la fortune, fut d'abord clerc de procureur, ensuite commis d'un marchand drapier, enfin marchand mercier; mais il se reposa du détail de son commerce sur son épouse. Dès sa jeunesse il s'étoit beaucoup occupé de physique, d'optique et d'astro-

nomie. Quoique les machines qui regardoient l'optique fussent son principal goût et son plus grand talent, il en exécuta plusieurs autres; entre autres: I. La *Pendule astronomique*, couronnée d'une sphère mouvante, présentée à *Louis XV*, et qu'on voyoit dans les appartemens de Versailles. Les révolutions des planètes sont si exactes dans ce rare ouvrage, qu'elles ne s'écartent pas des Tables astronomiques. Il en fit une autre pour le grand Seigneur, où l'on observoit le lever et le coucher du Soleil et de la Lune. II. Un grand *Miroir ardent* de glace, de 45 pouces de diamètre, d'un grand effet. III. Deux *Globes*, l'un céleste, l'autre terrestre, qui tournent sur eux-mêmes. Il présenta au roi en 1765, un *Plan en relief et un Mémoire contenant des moyens de la plus grande simplicité pour faire arriver les vaisseaux à Paris*. Il y a divers détails relatifs à ce sujet, dans l'ouvrage de M. *de Lalande* sur les *Canaux de Navigation*. On estime deux écrits de ce célèbre artiste, l'un est intitulé: *Construction d'un Télescope de réflexion*, Paris, 1738, in-4°, avec figures. Il y en eut une contrefaction à Avignon, qui est devenue aussi rare que le traité original. Cet ouvrage apprend la manière de faire les télescopes. L'autre a pour titre: *Description et usage des Télescopes*, in-12. Cet écrit n'est qu'un Catalogue que l'auteur offroit aux amateurs qui venoient acheter chez lui les différens objets qui y sont indiqués. Ce Catalogue a été réimprimé après la mort de *Passemant*, avec des augmentations par *Nicolet* et *d'Olivier*, qui ont continué son fonds de commerce. *Passemant* n'a pas seulement perfectionné les télescopes et les lunettes d'approche, comme le prouve l'usage qu'on en fait sur les vaisseaux, mais aussi l'horlogerie. Cet habile artiste mourut subitement le 6 novembre 1769, à 67 ans. La douceur de son caractère et son honnêteté égaloient ses talens et ses connoissances. M. *Sue* le jeune, son gendre, a publié sur la vie et les écrits de *Passemant*, une notice imprimée à Paris en 1778, in-8.°

PASSERAT, (Jean) né en 1534 à Troyes en Champagne, étudia le droit à Bourges, sous *Cujas*. Ses talens lui firent prendre le chemin de la capitale. Il enseigna les belles-lettres avec réputation dans les colléges de l'Université, et obtint en 1572 la charge de professeur royal en éloquence, vacante par la mort de *Ramus*. Ses leçons furent extrêmement fréquentées par ce que Paris avoit de plus brillant et de plus délicat. *Charles IX* et *Henri III* lui donnèrent des marques d'estime. Les fureurs de la Ligue ayant bouleversé la république des lettres ainsi que l'état, le savant professeur ferma son école, et ne l'ouvrit que lorsque la paix eut été rendue à la France, après l'entrée d'*Henri le Grand* dans Paris en 1594. Se trouvant à Epernay lorsque le prince de *Condé* vint assiéger cette ville, les habitans le députèrent au prince qui menaçoit de les passer au fil de l'épée; et le prince leur fit grace en faveur de *Passerat*. Ce poëte eut le malheur de perdre un œil, d'un coup de balle qu'il reçut dans un jeu

de paume. Cet accident le défigura ; mais quoiqu'il eût l'air sévère, sombre et farouche, il n'y avoit rien de si aimable que son esprit, et de plus gai que sa conversation. Son mérite lui acquit l'amitié de *Henri de Mesmes*, qui lui accorda un appartement dans sa maison. Il y demeura 30 ans, pendant lesquels il ne cessa de célébrer son généreux *Mécène*. Son ardeur pour l'étude étoit extrême ; il passoit souvent des journées entières sans prendre aucun repas. Cette opiniâtreté au travail lui fut funeste ; il fut attaqué d'une paralysie dont il mourut le 14 septembre 1602, à 68 ans, après avoir souffert les douleurs les plus aiguës pendant cinq années. On connoît l'Epitaphe qu'il se fit peu de temps avant que de mourir.

Hic situs in parvâ Janus Passeratius *urnâ*,
Ausonii Doctor regius eloquii.
Discipuli memores, tumulo date serta magistri,
Ut vario florum munere vernet humus :
Hoc culta officio mea molliter ossa quiescent,
Sint modò carminibus non onerata malis.
VENI, ABII ; SIC VOS VENISTIS, ABIBITIS OMNES.

Plus bas on lit cette inscription, qui n'est pas inférieure à celle qui est ici rapportée :

Qui sim, viator, quaeris : ipse nescio :
Qui sis futurus, tu tamen per me scies.
Ego tuque pulvis umbra, et umbra somnium.

Son tombeau étoit dans l'église des Jacobins de la rue *Saint-Jacques*... Cet écrivain s'est principalement distingué par ses *Poésies* latines et françoises. Parmi ses Vers latins on distingue ses *Epigrammes*, ses *Epitaphes*, et quelques pièces intitulées *Etrennes*. On voit que l'auteur avoit acquis, par la lecture assidue des anciens, cette facilité d'expression, cette pureté de langage, si rares dans les poëtes Latins modernes ; mais il n'a point cet enthousiasme, ce beau feu d'imagination, qui caractérisent le génie. Il étoit plus fait pour donner de l'agrément à de petits riens, que pour exprimer les grands traits de la poésie. Il appeloit les ignorans des demi-hommes, *semi-homines*. Ses Vers françois, publiés en 1606, in-8°, sont divisés en *Poëmes*, en *Elégies*, en *Sonnets*, en *Chansons*, en *Odes*, en *Epigrammes*. Quoique le langage ait vieilli, on les lit encore avec plaisir, pour les traits ingénieux et les graces naïves qu'ils offrent : ces agrémens se font sur-tout remarquer dans la *Métamorphose d'un Homme en Oiseau*, morceau charmant, sur lequel le célèbre *la Fontaine* se forma dans le siècle suivant pour ses Contes. « *Passerat*, disent les auteurs des *Annales poétiques*, est un de nos plus agréables poëtes. On trouve dans ses Poésies la plus grande facilité, de la gaieté, point de recherche pour l'expression, ni pour la pensée, et toujours le ton le plus aimable. L'habitude d'enseigner et de régenter, n'imprima jamais de morgue à la poésie. Chez lui, l'homme du monde aimable accompagne toujours le bon poëte. Il n'écrit jamais sans projet ; il a toujours une idée qui lui fait prendre la plume. Ce n'est jamais ce docte enfilage de mots, aussi vides qu'harmonieux, qui, ne parlant

qu'à l'oreille, ne disent jamais rien à l'esprit ni au cœur. Il est plus harmonieux que la plupart de ses contemporains; mais son harmonie n'existe jamais aux dépens de sa pensée.

« Et son vers bien ou mal, dit toujours quelque chose. »

Passerat composa avec *Rapin* les vers de la *Satire Ménipée*, Ratisbone, 1709, 5 vol. in-8°, à la Lamentation près sur le trépas de l'*Ane Ligueur*, qui est de *Durand de la Bergerie*. Ces vers ne se trouvent point dans le recueil de ses Poésies; mais on y trouve son Poéme intitulé le *Chien courant*, qu'il composa à la prière de *Henri III*. C'est un traité en vers de dix syllabes. des propriétés, de l'usage, de l'éducation et des maladies des chiens de chasse. *Papyre-Masson* dit que ce fut *Charles IX* qui engagea *Passerat* à écrire ce poëme; mais le début même de l'ouvrage prouve qu'il s'est trompé. Le voici:

Dans ces forêts où bruit un doux zéphyre,
Je veux des chiens et de la chasse écrire
Sans invoquer Diane et les neuf Sœurs
Nymphes des bois, Déesses des chasseurs.
Henri, grand roi, fleur des princes du monde
A qui Diane à la chasse est seconde,
Donne courage et force à ton sujet,
Pour bien traiter un si noble sujet.

Le style est suranné... *Antoine Teissier*, *Niceron*, et sur-tout *Leclerc*, dans le tome septième de sa Bibliothèque, donnent une très-grande notice des ouvrages de *Passerat*... On a encore de lui: I. *De cognatione Litterarum*, imprimé à Paris en 1606, in-8°, par les soins de *Rougevalet* son neveu. L'auteur y parle de l'ancienne orthographe des mots; il en faisoit tant de cas, qu'il souhaitoit que ce fût le seul de ses ouvrages qui passât à la postérité. II. *Orationes et Præfationes*, publiées d'abord en 1606, et réimprimées en 1637, in-8.° Ces Discours écrits avec élégance, offrent différentes remarques de littérature. Quoiqu'il fasse souvent allusion à l'antiquité et à des passages des anciens, son style n'est point composé de lambeaux tirés de leurs ouvrages et mal cousus par un orateur de collége. III. Des *Commentaires* sur *Catulle*, *Tibulle* et *Properce*, dont les savans font cas. IV. Une Traduction de la *Bibliothèque d'Apollodore*, 1605, in-8°, dont le style est suranné... *Voyez* MARSILE.

I. PASSERI, (Jean-Baptiste) poëte médiocre et peintre de quelque mérite, mort à Rome en 1679, âgé d'environ 70 ans, a écrit les *Vies des Peintres*, *Sculpteurs et Architectes* qui travaillèrent à Rome de son temps, et qui fleurirent depuis 1641 jusqu'en 1673. Cet ouvrage, rempli d'anecdotes curieuses et intéressantes, a été publié à Rome en italien, en 1772. L'auteur comme peintre, étoit élève du célèbre *Domenichino*, et ami d'*Algardi* et de *Garzi*. Comme poëte, il fit d'assez mauvais Sonnets, dont l'un servit à sa fortune. Il sut s'enrichir à peu de frais.

II. PASSERI, (Jean-Baptiste) né à Farnèse le 10 novembre 1694, s'acquit beaucoup de réputation par sa profonde érudition

et par la connoissance de l'antiquité. Son père le destina à la jurisprudence ; mais pendant qu'il se donna à cette étude, il ne perdit pas de vue celle de l'antiquité, pour laquelle il avoit un goût particulier. Après un séjour de quatre ans à Rome, où il avoit beaucoup étendu ses connoissances favorites, il vint à Todi, où son père exerçoit la médecine. Il y recueillit les monumens antiques de cette ville et des environs. En 1726 il tourna toute son attention du côté des antiquités Étrusques, et rassembla un grand nombre de lampes, qu'il arrangea par classes. Ayant perdu son épouse en 1738, après douze ans d'une union paisible et heureuse, il embrassa l'état ecclésiastique et obtint l'emploi de vicaire général de Pésaro, qu'il remplit avec zèle. Revenant de sa campagne, il tomba de sa voiture dans un fossé, et mourut de cette chûte le 4 février 1780. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entr'autres : I. *Lucernæ fictiles Musei Passerii*, 3 vol., 1739, 1743, 1751. Il en avoit fait un quatrième qui n'a pas été imprimé ; il contient les lampes des Chrétiens. II. *Discours sur l'Histoire des Fossiles de la Campagne Pésaroise*, Bologne, 1775. III. *Picturæ Etruscorum in vasculis, in unum collectæ, dissertationibus illustratæ*, 3 vol. IV. Plusieurs *Dissertations* sur des monumens antiques, dont *Clément XIV* a orné le *Museum* Clémentin. V. Il est auteur du second et du troisième volume de l'ouvrage intitulé : *Thesaurus Gemmarum Astriferarum, antiquarum*, publié par *Gori* en 1750, et du quatrième volume du *Thesaurus veterum Diptychorum consularium*, publié par le même. Il a enrichi de notes les autres volumes de cet ouvrage. VI. Un très-grand nombre de *Dissertations*, savantes et pleines de recherches dans différens Journaux d'Italie. VII. En 1780 on imprimoit à Rome le premier volume d'un grand ouvrage de *Passeri*, intitulé : *Thesaurus Gemmarum selectissimarum*.

PASSIENUS, (*Crispus*) orateur célèbre qui fut le premier mari de *Domitia*. Ayant épousé *Agrippine* en secondes noces, il devint un personnage considérable, et fut deux fois consul. C'est lui qui disoit de *Caïus César*, qu'il n'y avoit jamais eu de meilleur esclave et de plus mauvais maître. *Pline* écrit qu'il aimoit si passionnément un mûrier dont le fruit étoit exquis, que non-seulement il alloit souvent l'embrasser et le baiser, mais qu'il se couchoit dessous, y prenoit ses repas, et lui faisoit des libations comme à un Dieu, en versant du vin sur son tronc.

PASSIGNANI, (Dominique) peintre, natif de Florence, mourut dans cette ville âgé de 80 ans, sous le pontificat d'*Urbain VIII*. Il étoit élève de *Fréderic Zuccharo*, et se distingua par plusieurs grands ouvrages à Rome. On y admire son goût de dessin, et la noblesse de ses compositions. La fortune et les honneurs furent la récompense de son mérite. Il eut pour disciple *Matthieu Rosselli*.

PASSIONEI, (Dominique) cardinal, naquit à Fossombrone, dans le duché d'Urbin, en 1682, d'une famille illustre. Il fit ses études au collége Clémentin à

Rome, où il commença à former dès-lors une riche bibliothèque, devenue depuis si utile aux savans. En 1706 il vint à Paris pour porter la barrette au nonce *Gualterio* son parent; il s'y livra, comme à Rome, à son goût pour les lettres, visitant les bibliothèques et les hommes illustres dans tous les genres d'érudition. Dom *Mabillon* et Dom *de Montfaucon* furent sur-tout l'objet de son attention. *Passionei*, déjà fort riche du côté de l'esprit et des connoissances, passa en Hollande en 1708 et y augmenta ses richesses. Il n'avoit entrepris ce voyage que comme savant; mais il joua bientôt le rôle de négociateur. On commençoit à être fatigué de la longue et funeste guerre de la succession d'Espagne. Les puissances belligérantes y avoient envoyé des députés pour la paix. Le pape *Clément XI*, ne pouvant y avoir un nonce, choisit *Passionei* pour défendre secrètement les intérêts du saint Siége. Ses soins ne furent pas inutiles; il obtint des Alliés l'évacuation des domaines du pape, où les troupes Allemandes s'étoient établies. Le jeune négociateur repassa par la France en retournant à Rome. *Louis XIV* lui fit l'accueil le plus favorable, et lui donna son portrait enrichi de diamans. *Clément XI* le récompensa en 1713 par les places de camérier secret et de prélat domestique. En 1714 il l'envoya au congrès de Basle, et en 1715 à Soleure. Son zèle, ses talens, sa dextérité, son activité, sa prudence, sa fermeté, son éloquence éclatèrent dans ces deux négociations. Quoiqu'il ne fût pas heureux dans la première, *Clément XI* n'approuva pas moins sa conduite, et le nomma secrétaire de la Propagande en 1719. Sa faveur continua, après la mort de ce pontife, sous *Innocent XIII*, qui le nomma archevêque d'Ephèse, et lui donna la nonciature de Suisse, qu'il garda jusqu'en 1730. *Clément XII* le nomma alors à celle de Vienne, où l'empereur *Charles VI* et le prince *Eugène* lui firent un accueil distingué. Ses travaux apostoliques dans ces différens pays furent utiles à plusieurs personnes. L'abjuration du savant *Eccard* et celle du prince de *Wirtemberg*, furent son ouvrage. Cet illustre bienfaiteur des lettres et du Christianisme, fut fait secrétaire des brefs et cardinal en 1738, et incorporé dans le même temps aux différentes congrégations de Rome. *Benoît XIV* étant monté sur le trône pontifical, le chargea des affaires les plus importantes, et le nomma bibliothécaire du Vatican en 1755. Il enrichit considérablement ce trésor, et il en augmenta l'utilité par la communication. L'académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres lui donna la même année le titre d'associé étranger. Le cardinal *Passionei* ne survécut pas long-temps à ces honneurs. Il mourut d'apoplexie le 5 juillet 1761, à 79 ans. L'auteur de son *Eloge historique*, imprimé en 1763, prétend que la violence qu'il se fit en signant le Bref de condamnation lancé contre l'*Exposition de la Doctrine Chrétienne* de *Mesengui*, hâta sa mort. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'étoit pas favorable aux ennemis de cet écrivain. Il s'opposa fortement à la canonisation du cardinal *Bellarmin*, et proscrivit, dit-on,

de sa bibliothèque tous les ouvrages des Jésuites. Il n'aimoit pas davantage les autres religieux. La vivacité de son esprit le jetoit dans des disputes dont il vouloit toujours sortir victorieux. Malgré l'amitié que *Benoît XIV* avoit pour lui, il s'obstinoit à soutenir dans la conversation ses sentimens avec une opiniâtreté inflexible; et c'étoit presque toujours le pape qui étoit obligé de céder. Il n'aimoit pas le cardinal *Valenti*, secrétaire d'état : il l'appeloit le *Bacha*. Un jour en lui donnant le baiser de paix, il lui dit assez haut *Salamalec*, au lieu de *Pax tecum*. Malgré ces défauts, le cardinal *Passionei* a des droits aux regrets des savans et à l'estime de la postérité. La révision qu'il fit avec le célèbre *Fontanini* du *Liber diurnus Romanorum Pontificum*; une *Paraphrase* du Pseaume XIX, faite sur l'Hébreu; une du premier chapitre de l'Apocalypse sur le Syriaque; la *Traduction* d'un ouvrage Grec sur l'Antechrist, l'*Oraison funèbre* du prince *Eugène*, traduite en françois par Mad. *du Boccage*; mille secours littéraires fournis aux savans les plus illustres de son siècle, sont autant de monumens de son goût, de ses connoissances, de son esprit, de sa bienfaisance et de son amour généreux pour les lettres. Outre les Ouvrages dont nous avons parlé, *Passionei* est auteur des *Acta Legationis Helveticæ*, in-folio. C'est pour ainsi dire un compte rendu des affaires qu'il eut à traiter en Suisse. Il peut servir d'instruction et de modèle aux nonces qui lui succéderont, puisqu'ils doivent avoir le même but, le maintien de la Religion Catholique. L'abbé *Goujet* a donné un abrégé de la *Vie* de ce cardinal... *Benoît Passionei* son neveu, a rendu à la littérature un service important, en publiant à Lucques en 1765, un volume italien in-folio, où il a réuni toutes les *Inscriptions* grecques et latines, rassemblées par ce savant cardinal. Cette précieuse collection qui a été dissipée après sa mort, renfermoit aussi beaucoup de bas-reliefs, d'urnes, etc.

PASSY (M. de) : c'est le nom que prit l'évêque *Spifame* quand il eut apostasié. *Voyez* Spifame.

PASTEUR, (Les *Filles* du *Bon*) *Voyez* Cyz.

PASTOUREAUX, *Voyez* Jacob, n.° II.

PASTRINGO, *Voyez* Guillaume *de Pastringo*, n.° XXII.

PATEL, peintre appelé communément *Patel le tué* ou *le bon Patel*. On a de lui des *paysages* et des morceaux d'architecture d'une manière agréable, d'un coloris brillant; mais ses ouvrages sont la plupart trop finis et manquent d'effet. Nous ignorons dans quel temps il vivoit, ainsi qu'un autre peintre de ce nom, dit *le Jeune*, qui a travaillé dans le même genre.

I. PATER, (Paul), né en 1656, à Menersdorf en Hongrie, fut chassé de son pays dès sa jeunesse, à cause de son attachement à la religion Protestante. Il devint successivement bibliothécaire du duc de *Wolffembutel*, professeur au collége de Thorn, et enfin professeur en mathématiques à Dantzig, où il mourut en 1724, à 68 ans. Son ardeur

pour le travail étoit si vive, qu'il ne dormoit d'ordinaire que deux heures par jour en été et quatre en hiver. Il est auteur de divers ouvrages de *Philosophie* et de *Littérature*, qui réussirent en Allemagne, entre autres : I. *Labor solis, sive de eclipsi Christo patiente Hierosolymis visâ.* II. *De Astrologiâ Persicâ.* III. *De Mari Caspio ; de Cœlo Empyrio*, Francfort, 1687, in-8.° IV. *De insignibus Turcicis, ex variis superstitionum tenebris Orientalium maximè illustratis*, etc.

II. PATER, (Jean-Baptiste) peintre, né à Valenciennes en 1695, mort à Paris en 1736, à 41 ans, se mit sous la discipline de *Watteau* son compatriote. Mais ce maître étoit d'une humeur trop difficile et d'un caractère trop impatient pour former un élève. Il l'obligea de sortir de son école et d'étudier seul, sans autre secours que celui de ses réflexions et de son travail. *Watteau* sur la fin de ses jours, eut regret de n'avoir pas secondé *Pater*. Il consacra les derniers momens de sa vie à former ses talens ; mais la mort enleva le maître au bout d'un mois. *Pater* avoit pour le coloris ce goût si naturel aux Flamands. Il auroit pu devenir un excellent peintre ; mais il a trop négligé le dessin, cherchant plus à se faire une fortune honnête qu'une réputation brillante. Ses compositions sont mal ordonnées et ses tableaux sont faits de pratique. Il étoit continuellement adonné au travail, et se refusoit tous les plaisirs pour amasser du bien. On a gravé quelques morceaux d'après lui.

PATERCULUS, *Voy.* VELLEÏUS.

I. PATÈRE ou PATERA, (*Attius*) né à Baïeux et élevé dans l'école des Druides de cette ville, alla enseigner la grammaire et les lettres à Bordeaux. Il passa depuis à Rome, où il professa la rhétorique avec réputation vers l'an 326. *Ausone* en fait un magnifique éloge. Ce portrait est bien capable d'honorer l'école des Druides de Baïeux, si comme il y a apparence, les mœurs de ce rhéteur, qu'il peint si avantageusement, furent le fruit des leçons qu'il y avoit reçues. *Patère* eut pour fils *Delphidius*, digne de son père par les talens de l'esprit, mais bien différent par les qualités du cœur. *Voyez* DELPHIDIUS.

II. PATÈRE, *Paterius*, disciple et intime ami de *St. Grégoire le Grand* dans le 6ᵉ siècle, fut notaire de l'Eglise Romaine, et ensuite évêque de Bresse, suivant quelques savans. Cet écrivain ecclésiastique est principalement connu par un *Commentaire* sur l'Ecriture-Sainte, tiré des ouvrages de *St. Grégoire*, à la suite desquels il a été imprimé. Ce livre est meilleur pour le sens spirituel que pour le littéral.

PATERIN, (Claude) né à Lyon, se distingua par ses connoissances en jurisprudence et ses négociations. Il assista à l'assemblée d'Orléans pour réprimer les entreprises du pape *Jules II*, *Louis XII* le fit vice-chancelier du duché de Milan, et après la perte des conquêtes des François en Italie, il devint premier président du parlement de Bour-

gogne. C'est en cette qualité qu'il assista au lit de justice de 1527, et y examina la validité du traité de Madrid. Ses bienfaits le firent surnommer le *Père du peuple*. Il mourut le 20 novembre 1551, et le parlement assista en corps à ses obsèques.

I. PATIN, (Gui) médecin, né à Houdan petite ville de Beauvoisis, en 1601, prit le bonnet de docteur en 1626, à Paris. Ce fut dans cette ville qu'il exerça son art, et il y fut moins connu par son habileté que par l'enjouement de sa conversation et par son caractère satirique. Il avoit, dit-on, le visage de *Cicéron*, et dans l'esprit la tournure de celui de *Rabelais*. Tout en lui portoit un air de singularité; son habillement ressembloit à celui qu'on portoit un siècle auparavant. Il s'exprimoit en latin d'une manière si recherchée et si extraordinaire, que tout Paris accouroit à ses Thèses comme à une comédie. Il étoit grand partisan des anciens, et avoit pour adversaires tous les disciples des modernes; les malades étoient la victime de ce double fanatisme; et on pouvoit les comparer à l'*Homme entre deux âges*, courtisé par deux femmes, dont la plus âgée arrache tous les cheveux noirs, et la plus jeune tous les cheveux blancs, de façon que le pauvre homme reste chauve. Les querelles de l'*antimoine*, qui s'élevèrent de son temps dans la faculté de médecine de Paris, donnèrent beaucoup d'exercice à la bile de *Patin*; il regarda toujours ce remède comme un poison, et il n'oublia rien pour le décrier. Il avoit dressé un gros registre de ceux qu'il prétendoit avoir été les victimes de ce remède, et il nommoit ce registre le *Martyrologe de l'Antimoine*. Les injures ne furent pas épargnées; il les prodigua et on les lui rendit avec usure. (*Voyez* III. CHESNE.) A tous les reproches généraux que pouvoient se faire des sectateurs d'*Hippocrate* et de *Galien*, ils ajoutèrent des accusations particulières et des personnalités diffamantes. Jamais la dignité doctorale ne fut plus compromise; la querelle devint si vive, qu'il fallut que le parlement ordonnât que la Faculté décideroit au plutôt sur les dangers et l'utilité de l'*antimoine*. Les docteurs s'assemblèrent le 29 mars 1666; quatre-vingt-douze furent d'avis de mettre le *vin émétique* au rang des remèdes purgatifs. *Patin* fut inconsolable; il mourut en 1672, à 71 ans, regardé comme un savant médecin et un bon littérateur. Il possédoit assez bien la science des livres, et il en avoit amassé un grand nombre. On a de lui : I. Le *Médecin* et l'*Apoticaire charitables*. II. Des *Notes* sur le *Traité de la Peste*, de *Nicolas Allain*. III. Des *Lettres* en 5 vol. in-12, qu'il ne faut lire qu'avec défiance. La plupart de ses anecdotes politiques et littéraires sont ou fausses ou mal rendues. *Patin* y déchire impitoyablement ses amis et ses ennemis. Outre son penchant à la médisance, il en avoit, dit-on, beaucoup à l'impiété; mais cette accusation odieuse n'a pas été prouvée. Que peut-on dire cependant du christianisme d'un homme qui se consoloit de quitter ce monde, pourvu qu'il trouvât dans l'autre *Aristote*, *Platon*, *Virgile*, *Galien* et *Cicéron*. — Ses fils, *Robert* PATIN, habile mé-

decin mort en 1670, et *Charles* qui suit, se firent un nom.

II. PATIN, (Charles) fils du précédent, né à Paris en 1633, fit des progrès surprenans dans les sciences. A peine étoit-il âgé de quatorze ans, qu'il soutint sur toute la philosophie des Thèses grecques et latines, auxquelles assistèrent et applaudirent trente-quatre évêques, beaucoup de grands seigneurs et le nonce du pape. On le destina d'abord au barreau, mais son goût le portoit vers la médecine; il quitta le droit après avoir pris le grade d'avocat, et reçut le bonnet de médecin. *Marescot* qui avoit exercé la médecine avec succès, le détermina à embrasser cette profession, *à laquelle*, disoit-il, *il devoit trois avantages : 1.° D'avoir joui d'une parfaite santé jusqu'à quatre-vingt-deux ans : 2.° D'avoir gagné cent mille écus : 3.° De s'être concilié l'estime et l'amitié de plusieurs personnes illustres....* *Patin* pratiquoit son art avec distinction, lorsqu'il fut obligé de quitter la France. On attribua sa disgrace à un prince du sang, qui l'accusa d'avoir débité quelques exemplaires d'un ouvrage satirique, qu'il s'étoit chargé d'anéantir. Il parcourut successivement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la Suisse et l'Italie. Il fixa enfin son séjour à Padoue, où on le gratifia de la première chaire de chirurgie et du titre de chevalier de Saint-Marc. Il mourut dans cette ville en 1694, à 68 ans. On a de lui un grand nombre d'écrits en latin, en françois et en italien. Les plus considérables sont : I. *Itinerarium Comitis Brienne*, in-8°, Paris, 1662. II. *Familiæ Romanæ ex antiquis Numismatibus*, Paris, 1663, in-folio. Il y en a une édition de 1703, augmentée. Le fonds de l'ouvrage est de *Fulvius Ursinus*. III. *Traité des Tourbes combustibles*, Paris, 1663, in-12. IV. *Introduction à l'Histoire par la connoissance des Médailles*, Paris, 1665, et Amsterdam, 1667, in-12. Ce livre, selon le *Journal des Savans*, n'est presque qu'une redite de ce qui étoit dans *Savot*. Mais il y a quelques remarques qui ne sont pas dans cet auteur : d'ailleurs il est un peu mieux écrit, quoiqu'il ne le soit pas encore fort élégamment. V. *Imperatorum Romanorum Numismata*, Strasbourg, 1671, vol. in-folio. VI. Quatre *Relations historiques* de divers Voyages en Europe : Basle, 1673, et Lyon, 1674, in-12. VII. *Pratica delle Medaglie*, Venezia, 1673. VIII. *Suetonius ex Numismatibus illustratus*, Basileæ, 1675, vol. in-4.° IX. *De optimâ Medicorum Sectâ*, Padoue, 1676. X. *De Febribus*, ibid., 1677. XI. *De Scorbuto*, ibid., 1679. XII. *Lycæum Patavinum*, Padoue, 1682. XIII. *Thesaurus Numismatum à Petro Mauroceno collectorum*, Venise, 1684, in-4.° XIV. *Commentarii in Monumenta antiqua Marcellina*, Padoue, 1688.

III PATIN, (Charlotte et Gabrielle) filles du précédent, étoient ainsi que leur mère de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, dont leur père avoit été long-temps chef et directeur. L'une et l'autre ont publié des ouvrages savans en latin, et leur mère est auteur d'un recueil de *Réflexions morales et chrétiennes*. Les ouvrages de *Charlotte* sont :

Une *Harangue* latine sur la levée du siége de Vienne ; et *Tabellæ selectæ*, in-folio, Padoue, 1691, avec des figures. C'est l'explication de quarante-un Tableaux des plus fameux peintres, que l'on voit à Padoue. Il y a une 42e estampe représentant la famille des *Patin*. On compte parmi les productions de *Gabrielle*, le *Panégyrique de Louis XIV;* et une *Dissertation*, in-4°, sur le Phénix d'une médaille de *Caracalla*, à Venise, 1683.

PATISSON, (Mamert) imprimeur Parisien, natif d'Orléans, devint imprimeur du roi en 1579. Ses talens et son savoir lui méritèrent cette place. Il étoit mort en 1602. De toutes ses éditions on ne cite que le *Discours sur les Médailles* de *le Pois*, 1579, in-4.° Les autres ont été éclipsées par des livres postérieurs ou des éditions subséquentes. Il avoit épousé la veuve de *Robert-Etienne*.

PATKUL, (Jean Réginald de) gentilhomme Livonien, supportoit impatiemment la perte des priviléges de sa patrie, anéantis par l'autorité absolue que *Charles XI* et *Charles XII* s'étoient arrogée. A la mort du premier, il fut accusé d'avoir voulu livrer la Livonie au czar *Pierre*, ou au roi de Pologne *Auguste*. Son entreprise ayant, dit-on, échoué, il passa au service de ce dernier prince, et fut revêtu du caractère de résident de Moscovie en Saxe. *Charles XII* n'en contraignit pas moins le roi *Auguste* de lui livrer *Patkul* par le traité d'Alt-Ranstadt. Le czar le réclama en vain ; *Charles XII* le fit rouer et écarteler à Casimir en 1707. Il n'est point de jurisconsulte en Europe, il n'est pas même d'esclave qui ne sente toute l'horreur de cette injustice barbare que les flatteurs de *Charles XII* tentèrent de justifier. « Le premier crime de cet infortuné, dit *Voltaire*, étoit d'avoir représenté respectueusement les droits de sa patrie à la tête de six gentilshommes Livoniens députés de tout l'état. Condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de servir son pays selon les lois, cette sentence inique l'avoit mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de se choisir une patrie. Devenu ambassadeur d'un des plus grands monarques du monde, sa personne étoit sacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature et des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvroit de telles cruautés ; aujourd'hui elles la ternissent. » A peu près vers le même temps, un autre officier Livonien nommé aussi PATKUL, crut racheter sa vie en offrant à *Charles XII* le secret de faire de l'or. Ce prince répondit qu'il n'accorderoit jamais à l'intérêt ce qu'il avoit refusé à l'amitié. (Quelques généraux Suédois, amis du roi, avoient sollicité la grace du Livonien.) Le roi *Auguste* informé de ce refus, dit : *Je ne m'étonne pas que le roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philosophale ; il l'a trouvée en Saxe.* En effet ses officiers et ses soldats s'y étoient enrichis. Les membres du premier *Patkul* coupés en quartiers, restèrent exposés sur des poteaux jusqu'en 1713, qu'*Auguste* étant remonté sur son trône, les fit rassembler et mettre dans une cassette.

PATRAT, (Joseph) né à Arles, suivit la carrière du théâtre, et y eut moins de succès comme acteur que comme auteur. Quelques-unes de ses pièces sont dialoguées avec facilité et offrent des situations plaisantes. Les principales sont : *L'Heureuse Erreur*, les *Déguisemens amoureux*, le *Fou raisonnable*, les *Méprises par ressemblance*, le *Complot inutile*, les *Deux Frères*, comédies. Cette dernière représentée au théâtre François, a de l'intérêt : elle est traduite de l'allemand. On doit encore à *Patrat* des Opéra, tels que *les Deux Morts*, la *Kermesse* ou *la Foire Allemande*, les *Amans protées; Adélaïde et Mirval; Toberne*. Cet auteur est mort à Paris en 1801, à l'âge de 69 ans.

I. PATRICE, (Saint) évêque et apôtre d'Irlande, né en 377, mort vers l'an 460, à 83 ans, fonda divers monastères, dont l'un étoit à Armagh ; bâtit un grand nombre d'églises, forma des écoles et fit fleurir les lettres. On a de lui un écrit appelé *La Confession de St. Patrice*, et une *Lettre à Carotic*, prince du pays de Galles, dont il eut beaucoup à souffrir. Ces ouvrages sont écrits avec peu d'élégance, mais ils montrent qu'il étoit versé dans la science des Saints. On lui attribue le *Traité des douze Abus*, publié parmi les ouvrages de *St. Augustin* et de *St. Cyprien*. *Jacques Ware* a publié les Œuvres de *St. Patrice*, à Londres, 1658, in-8.° Le *Purgatoire de St. Patrice*, dont *Denys le Chartreux* et plusieurs autres écrivains ont dit tant de choses fausses, comme *Bollandus* l'a démontré, est une caverne située dans une petite isle du lac Dearg dans l'Ultonie. Elle fut fermée par ordre du pape en 1497, pour arrêter le cours de certains contes superstitieux. On la rouvrit ensuite, et on la visita pour y prier et y pratiquer les austérités de la pénitence, à l'imitation de *St. Patrice* qui se retiroit souvent dans ce lieu et dans des endroits écartés, pour y vaquer plus librement aux exercices de la contemplation. Ceux qui sont étonnés de lire dans la Vie de ce Saint des singularités en matière de piété et de mortification peu conciliables avec nos goûts, nos usages et nos mœurs, ne doivent pas perdre de vue cette réflexion de *Fleury*. « Il est à croire que Dieu leur inspira cette conduite pour le besoin de leur siècle. Ils avoient à faire à une nation si perverse et si rebelle, qu'il étoit nécessaire de la frapper par des objets sensibles. Les raisonnemens et les exhortations étoient foibles sur des hommes ignorans et brutaux, accoutumés au sang et au pillage. Ils auroient même compté pour rien des austérités médiocres, eux qui étoient nourris dans la fatigue de la guerre et qui portoient toujours le harnois. Mais quand ils voyoient un *St. Boniface* disciple de *St. Romuald*, aller nu-pieds dans les pays froids ; un *St. Dominique Loricat* se mettre tout en sang en se donnant la discipline, ils comptoient que ces Saints aimoient Dieu, et détestoient le péché. Ils auroient compté pour rien l'oraison mentale ; mais ils voyoient bien que l'on prioit quand l'on récitoit des pseaumes. Enfin ils ne pouvoient douter que ces Saints n'aimassent leur prochain, puisqu'ils faisoient pénitence pour les autres.

Touchés de tout cet extérieur, ils devenoient plus dociles, ils écoutoient ces prêtres et ces moines dont ils admiroient la vie; et plusieurs se convertissoient. » Cette réflexion suffit pour expliquer plusieurs singularités, qui dans l'histoire des Saints, peuvent offenser des esprits délicats.

II. PATRICE, (Pierre) né à Thessalonique, vivoit sous l'empereur *Justinien*, qui l'envoya l'an 534, en ambassade vers *Amalasonte* reine des Goths, et en 550 à *Chosroès* roi des Perses, pour conclure la paix avec lui. La charge de maître du palais fut la récompense de ses services. Nous avons des fragmens de l'*Histoire des Ambassadeurs*, qu'il avoit composée en deux parties. *Chanteclair* a traduit cet ouvrage intéressant de grec en latin avec des notes savantes, auxquelles *Henri de Valois* joignit les siennes. On a imprimé les unes et les autres dans le corps de l'Histoire Byzantine, publiée au Louvre en 1648, in-folio.

III. PATRICE, (*Patricius*) Augustin *Piccolomini*, habile écrivain du quinzième siècle, né à Sienne d'une famille illustre, fut d'abord chanoine de cette ville, puis secrétaire de *Pie II* en 1460. Ce pape lui donna ordre de composer un *Abrégé* des Actes du concile de Basle, qui se trouvoit en manuscrit dans la bibliothèque du roi. Ses services lui valurent la place de maître des cérémonies de la chapelle du pape, et l'évêché de Pienza dans la Toscane. Il y mourut en 1496, regardé comme un des plus savans hommes de son temps. Il étoit également versé dans l'histoire sacrée et profane. Il eut part au *Pontifical*, imprimé à Rome en 1485, in-folio. On trouve de lui dans le *Musæum Italicum* du Père Mabillon, *Adventus Friderici III ad Paulum II; Vita Bencii*... et dans Freher, *De Comitiis Ratisbonæ celebratis*. On lui attribue le *Traité des Rits de l'Eglise Romaine*, que *Christophe Marcel* archevêque de Corfou fit imprimer en latin sous son nom, à Venise, 1516, in-folio. Cette première édition est très-rare, parce que *Grassi* fit tous ses efforts pour faire supprimer ce livre; et n'ayant pu réussir, il brûla tous les exemplaires qui lui tombèrent entre les mains.

IV. PATRICE, (André) habile Polonois du 16e siècle. Après avoir été prévôt de Varsovie et archidiacre de Wilna, il fut nommé premier évêque de Wenden dans la Livonie. Il dut ces différentes places à son mérite; mais il ne jouit pas long-temps de la dernière, étant mort en 1583. Il a laissé des Harangues latines à *Etienne Battori* roi de Pologne; des Commentaires sur deux Oraisons de *Cicéron*; et divers ouvrages de controverse et de belles-lettres.

PATRICE, *Voyez* l'art. PLATON, vers la fin.

PATRICIUS, *Voy.* III. PATRICE *et* PATRIZI.

PATRICK, (Simon) né en 1626 à Cainsborough, dans la province de Lincoln d'un marchand, fut élevé au collége de Cambridge. Il s'y distingua tellement par son savoir et par son mérite, qu'il en devint président. Il fut ensuite vicaire de Batersea dans le Surrey, puis curé de Coventgarden, paroisse de *Saint-*

Paul

Paul à Londres, où sa charité compatissante et ses connoissances supérieures lui gagnèrent les cœurs et les esprits. Après avoir refusé plusieurs autres bénéfices, il fut élevé en 1678 au doyenné de Petersborough, puis à l'évêché de Chichester en 1689. On le transféra en 1691, à l'évêché d'Ély, où il termina sa carrière en 1707 à 81 ans. Ses mœurs honoroient les dignités dont il étoit revêtu, mais son emportement contre l'Eglise Romaine ternit sa gloire. Cet emportement éclata sur-tout dans ses ouvrages. Les principaux sont: I. Des *Commentaires* sur le *Pentateuque* et sur d'autres Livres de l'Écriture-Sainte. II. Un *Recueil de Prières*. III. Un grand nombre d'autres ouvrages très-bien écrits en anglois, et remplis d'érudition.

PATRIX, (Pierre) né à Caen en 1585, d'un conseiller au bailliage, fut élevé par son père dans l'étude des lois. Le barreau ne lui inspirant que de l'ennui, il se livra à son goût pour la poésie. Parvenu à l'âge de quarante ans, il entra chez *Gaston d'Orléans*. *Patrix* suivit constamment ce prince dans la bonne et la mauvaise fortune, et après sa mort il fut attaché avec autant de fidélité à *Marguerite de Lorraine* sa veuve. Il fit les délices de cette cour par son esprit et par son enjouement, malgré son accent Normand dont il n'avoit jamais pu se défaire et une niaiserie affectée qu'il avoit apportée de sa ville: il étoit d'une conversation agréable et facile. La grace ayant touché son cœur, il supprima autant qu'il put les Poésies licencieuses de sa jeunesse. Il mourut à Paris en 1672, à 88 ans, avec de grands sentimens de religion et de repentir. L'esprit de plaisanterie l'accompagna jusqu'au tombeau; il répondit à ses amis qui le félicitoient d'être revenu d'une grande maladie à quatre-vingts ans, et qui lui conseilloient de se lever: *Hélas! Messieurs, ce n'est pas la peine de me r'habiller....* On a de lui: I. Un *Recueil* de Vers intitulé: *La Miséricorde de Dieu sur un pécheur pénitent*, in-4°, à Blois, 1660. Quoique ses vers sentent le terroir Normand et le déclin de l'âge, on y voit un esprit original et un cœur rempli de componction. II. *Plaintes des Consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer dans le nom de* NEUF-GERMAIN, dans les Œuvres de *Voiture*. III. *Poésies diverses*, dans le Recueil de *Barbin*. La plupart sont très-foibles, à quelques endroits près, qui sont remarquables par un tour facile et original. Sa pièce la plus connue ne se lit point dans ce recueil. La voici:

Je songeois cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un Pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage:
« Retire-toi, coquin! va pourrir loin d'ici:
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— Coquin, (*ce me dit-il, d'une arrogance extrême*)
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même!
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien;

Je suis sur mon fumier, comme toi
sur le tien. »

Il la fit quelques jours avant sa mort.

I. PATRIZI ou PATRIZIO, (François) en latin *Patricius*, évêque de Gaïète dans la Terre de Labour, mort en 1494, fut enveloppé dans une sédition arrivée dans sa ville épiscopale en 1457, et le bruit courut qu'il avoit été condamné à perdre la tête, mais c'étoit une fausseté. On a de lui plusieurs ouvrages de morale, de politique et de poésie, qui ont leur mérite. Les principaux sont : I. Dix *Dialogues* en italien *sur la manière d'écrire et d'étudier l'Histoire*, Venise, 1560, in-4.° C'est son meilleur ouvrage. II. *De Regno et Regis institutione*, 1531, in-fol. III. *De institutione Reipublicæ*, 1519, in-fol. Ces deux dernières productions ont été traduites en françois : la première par *Jean de Ferrey*, Paris, 1577, in-8° : la seconde, *ibid*, 1520, in-folio. *La Mouchetière* en fit une nouvelle version, Paris, 1610, in-octavo. IV. *Del vero Reggimento*. V. *Discorsi*. VI. *Poemata de antiquitate Sinarum*.

II. PATRIZI ou PATRIZIO, (François) de Cherso en Istrie, enseigna la philosophie à Ferrare, à Rome et à Padoue, avec une réputation extraordinaire, et fut ennemi déclaré des sentimens Péripatéticiens. Il mourut à Rome en 1597, à 67 ans. On a de lui : I. Une édition des livres attribués à *Mercure Trismégiste*. II. Une *Poétique* en italien, Ferrare, 1536, in-4°, divisée en deux décades, qui est une preuve que l'auteur avoit bien lu les anciens. III. *Paralleli Militari*, à Rome, 1594, in-fol. C'est un parallèle de l'art militaire ancien avec le moderne. *Joseph Scaliger* dit que *Patrizio* est le seul qui ait expliqué les difficultés de ce sujet important : ceux qui sont venus après lui, n'ont fait que le copier. C'est le plus rare et le plus utile des écrits de cet auteur.

PATRIZI, (Augustin) *Voyez* PATRICE.

PATROCLE, fils de *Mencætius* et de *Sthenelé*, fut élevé par *Chiron* avec *Achille* et devint célèbre par l'étroite *amitié* qu'il lia avec ce héros. Il fut l'un des princes Grecs qui allèrent au siége de la ville de Troye ; voyant qu'*Achille*, qui s'étoit brouillé avec *Agamemnon* ne vouloit plus combattre en faveur des Grecs, et ayant tenté vainement de le fléchir, il s'avisa de se couvrir des armes de son ami, pour inspirer au moins par ces dehors de la terreur aux Troyens. Cet artifice ranima la valeur des Grecs consternés. *Patrocle* fit fuir devant lui les Troyens qui le prenoient pour *Achille*, et vainquit *Sarpedon* dans un combat singulier ; mais ayant été reconnu, il fut enfin vaincu lui-même et tué par *Hector*. *Achille* devint furieux à la nouvelle de sa mort, et s'en vengea par la mort d'*Hector* dont il traîna trois fois impitoyablement le cadavre autour des murs de Troye.

PATRONA-KALIL, Albanois de nation, âgé de 43 ans, excita la fameuse révolte de Constantinople en 1730. Après avoir servi sur mer et sur terre,

et commis plusieurs assassinats, il fut fait Janissaire de la garde du grand Seigneur. Les Perses étant en guerre avec les Turcs, firent couper le nez à trois cents Janissaires qui tombèrent entre leurs mains, et les renvoyèrent par mer en Turquie. *Ibrahim* bacha, ne voulant pas que Constantinople fût témoin de cet horrible spectacle, fit noyer ces infortunés. *Patrona* résolut de tirer vengeance de cet outrage ; il excita une rebellion, dans laquelle entrèrent tous les Janissaires. Il fit fermer les boutiques de Constantinople, et eut la hardiesse d'envoyer un détachement au sérail et de faire demander qu'on lui livrât le grand visir *Ibrahim*, le gouverneur de Constantinople et le chef des Janissaires. Le sultan étonné assemble le divan, et après plusieurs délibérations il fit étrangler les trois personnes qu'on lui demandoit et envoya leurs corps aux rebelles. Ceux-ci, surpris et irrités, se plaignirent de ce qu'on leur avoit envoyé morts ceux qu'ils vouloient avoir en vie, et sous ce prétexte ils déposèrent le sultan. Ils mirent sur le trône *Mahmoud* son neveu, âgé de 33 ans, dont le père avoit été déposé vingt-cinq ans auparavant. Le nouveau sultan eut d'abord beaucoup d'égards pour *Patrona*. Il accorda à sa demande, la suppression de quelques impôts qui avoient été mis sous le règne de celui qu'il remplaçoit. Ce chef des révoltés resta tranquille quelque temps ; mais ennuyé de son oisiveté, il forma de nouveaux complots ; il distribua des places, il se nomma capitan-bacha ou amiral, et eut la hardiesse de se saisir de l'arsenal. Le grand Seigneur ne pouvant se défaire de lui, le fit appeler dans la salle d'audience, où il fut massacré avec ceux qui l'accompagnoient, par des gens armés, pendant que ce prince lui conféroit des graces et des honneurs dont il n'avoit pas dessein de le revêtir.

PATRU, (Olivier) naquit à Paris en 1604, d'un procureur au parlement. Après avoir fait un voyage à Rome, il suivit le barreau et cultiva le talent qu'il avoit pour parler et pour écrire. Sa réputation lui mérita une place à l'académie Françoise, où il fut reçu en 1640. Il fit à sa réception un *Remercîment*, qui plut tellement aux académiciens qu'ils ordonnèrent qu'à l'avenir tous ceux qui seroient reçus feroient un Discours pour remercier cette compagnie. L'académie ne s'est écartée de cette loi que pour *Colbert* et *d'Argenson*. L'auteur étoit lié avec la plupart des membres de ce corps. *Vaugelas* le consultoit comme un oracle, dans toutes les difficultés qui s'élevoient sur la langue. Cet auteur avoue dans ses Remarques qu'il lui doit beaucoup. *Patru* jugeoit sainement des choses de goût, et mérita le surnom de *Quintilien* François. *Despréaux*, *Racine* et les autres beaux esprits de son temps lui lisoient leurs ouvrages, et s'en trouvoient bien. C'est lui que le premier a eu en vue dans son *Art Poétique*, lorsqu'il dit :

« Faites choix d'un censeur solide et salutaire,
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr, d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent foible et qu'on veut se cacher. »

Racine le trouvoit même quelquefois trop sévère ; et quand *Despréaux* épluchoit ses vers avec trop de rigueur, il lui disoit : *Ne sis* PATRU *mihi :* parodie du proverbe latin : *Ne sis patruus mihi ;* « N'ayez pas pour moi la sévérité d'un oncle. » *Patru* avoit une vertu à l'épreuve de la corruption du monde. Après la mort de *Conrart* de l'académie Françoise, un grand seigneur ignorant se présenta pour remplir sa place ; *Patru* détourna cette compagnie d'un tel choix par cet apologue : *Un ancien Grec avoit une lyre admirable à laquelle il se rompit une corde : au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, et la lyre n'eut plus d'harmonie.* Ami fidelle et officieux, *Patru* avoit un cœur supérieur à son esprit ; il étoit généreux, compatissant, et toujours gai malgré sa mauvaise fortune. *Boileau* acheta sa bibliothèque et lui en laissa la jouissance. Les deux amis furent encore plus unis par ce bienfait :

> Je l'assistai dans l'indigence ;
> Il ne me rendit jamais rien.
> Mais quoiqu'il me dût tout son bien,
> Sans peine il souffroit ma présence.
> O la rare reconnoissance !

Ce sont les vers que fit *Boileau*, en voyant que son ami étoit toujours le même à son égard. *Patru* se contenta long-temps de vivre en honnête homme, et un peu en philosophe sceptique. *Bossuet* l'étant allé voir dans sa dernière maladie, lui dit : *On vous a regardé jusqu'ici*, Monsieur, *comme un Esprit fort ; songez à détromper le public par des discours sincères et religieux.* ...'st plus à propos que je me *taise*, répondit Patru ; *on ne parle dans ces derniers momens que par foiblesse ou par vanité.* On prétend néanmoins qu'il se rendit à cet avis salutaire, et qu'il mourut en bon Chrétien à Paris, le 16 janvier 1681, dans sa 77e année, après avoir reçu une visite de la part de *Colbert* qui lui envoya une gratification de cinq cents écus. L'indigence qui accompagna *Patru* jusqu'au tombeau, fit dire à un magistrat ingénieux : *Comment cet Avocat qui plaida si bien la cause de l'Académie et de la Langue Françoise, n'a-t-il rien entendu à plaider la cause de sa fortune ?* Ce dénuement fit dire à *Linière* qui voyoit *Patru* et *Chapelain* se promener ensemble : « Voilà un auteur pauvre et un pauvre auteur. » On a de lui des *Plaidoyers* et d'autres ouvrages, dont les meilleures éditions sont celles de 1714, *in-4°*, et de 1732 en deux vol. in-4.° On y trouve des *Lettres* et les *Vies* de quelques-uns de ses amis. La plupart de ces ouvrages sont très-foibles, et ils n'ont pas la réputation dont ils ont joui autrefois. *Patru* correct et froid, dit M. *de la Cretelle*, retrancha les défauts qui défiguroient l'éloquence judiciaire ; mais il n'en connut ni le caractère, ni les ressources, ni les effets. « C'étoit, dit *Vigneul-Marville*, un orateur de ceux que *Cicéron* appeloit *orator parùm vehemens.* Le geste, la voix et quelques autres graces extérieures lui manquant, le reste avoit peu de lustre. Il se tuoit de parler, on se tuoit de l'écouter, et après tout on ne l'entendoit pas. Les Plaidoyers qu'il a donnés au public sont des ouvrages, qui à force d'être re-

passés et polis, paroissent comme rasés au jugement de ceux qui demandent moins d'art et plus de naturel. La meilleure partie de la vie de cet orateur s'est passée à cet exercice de revoir et de retoucher ses écrits. Il ne venoit guère au palais pour y plaider, ni pour être consulté sinon sur les difficultés du langage par un certain nombre d'admirateurs qui se rangeoient à son pilier. Il ne passoit pas pour un grand jurisconsulte, ni pour un avocat utile aux autres ni à lui-même. *Auzanet*, *Defita*, *Petitpied*, avec leur vieux style, remportoient tous les écus du palais, tandis que *Patru* n'y gagnoit pas de quoi avoir une bonne soupe. » Ce jugement d'un contemporain sur *Patru* est assez juste. En effet quelques vers de *Despréaux*, qui attestent sa vertu et l'amitié qui le lioit avec les beaux génies de son siècle, font plus aujourd'hui pour sa renommée que ses ouvrages. *Voyez* MAISTRE, n.° III.

PATU, (Claude-Pierre) écuyer, avocat au parlement de Paris, naquit posthume à Paris, au mois d'octobre 1729. Il se produisit sur la scène en 1754, et le succès brillant de sa petite Comédie des *Adieux du Goût*, justifia sa témérité. Le sujet, le plan, la distribution sont entièrement de lui, ainsi que les petits vers. M. *Portelance*, alors son ami, se chargea des vers alexandrins : genre de travail, dont *Patu* convenoit que la vivacité de son esprit ne s'accommodoit pas. Encouragé par les applaudissemens donnés aux *Adieux du Goût*, le jeune poëte fit le voyage d'Angleterre, uniquement pour s'en rendre la langue familière. Le fruit de cette étude fut une *Traduction* aussi fidelle qu'élégante, de quelques *Comédies Angloises*, qu'il donna en 1756. Le desir de connoître les savans, et peut-être aussi l'inquiétude que cause à tous les hommes le dépérissement d'une santé chancelante, lui donnèrent le goût des voyages. Il se rendit à Genève avec M. *Palissot*, pour voir le célèbre *Voltaire*, qui les reçut avec bonté. De Genève *Patu* passa à Naples, et de Naples à Rome, où l'académie des Arcades lui donna une place parmi ses bergers. Il revenoit en France ; mais une pulmonie l'emporta, à Saint-Jean-de-Maurienne, le 20 août 1757, à 28 ans. *Patu* savoit le latin, l'anglois, l'italien, et parloit ces langues avec facilité. Il en connoissoit tous les bons auteurs, il les avoit lus avec goût, et en auroit approché par ses talens si sa carrière eût été plus longue.

PATYE, (Jean) chantre ordinaire de la chapelle du roi, chanoine de Baïeux, mort en 1540, étoit du diocèse de Chartres. Cet ecclésiastique, plus connu sous le nom de *Chanoine de Cambremer*, ne se seroit jamais douté du rôle qu'on lui a prêté après sa mort dans un Roman forgé à la fin du 16e siècle. On y raconte que le chapitre de Baïeux étoit obligé d'envoyer tous les ans un de ses membres à Rome, pour y chanter l'Épître à la Messe de la nuit de Noël, en réparation du crime qu'il avoit commis au 9e siècle, par l'assassinat de *Waltfride* son évêque : que le tour de *Patye* étant venu d'aller à Rome, il

employa le secours du diable; qui l'y porta et le rapporta à Baïeux; et qu'il fit ce voyage en la même nuit, après avoir jeté au feu l'acte original qui obligeoit à cette servitude. Ce conte, également absurde et ridicule, se trouve dans l'*Histoire* manuscrite *des Evêques de Baïeux*. Nous n'en faisons mention, que pour citer un trait à ajouter aux extravagances déjà nombreuses de l'esprit humain.

PAUCTON, (Alexis) né près de Lassay dans le département de la Maïenne, de parens pauvres, se rendit jeune à Nantes pour y étudier les mathématiques et l'art du pilotage. Venu à Paris, où il se fit instituteur, il obtint enfin après beaucoup de peine et de longs travaux une place dans le bureau du cadastre. Avec des mœurs simples, un caractère obligeant, une probité sévère, il ne connut pour toute jouissance que l'étude et l'amitié. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Théorie* de la Vis d'*Archimède*, 1768, in-12. II. *Métrologie*, ou Traité des mesures, poids et monnoies des peuples anciens et modernes. III. *Théorie* des lois de la nature, suivie d'une *Dissertation* sur les pyramides d'Égypte, 1780, in-8.° On a dit qu'il avoit laissé en manuscrit une Traduction des hymnes d'*Orphée*.

PAVIE, (Raimond de) baron de FOURQUEVAUX. *Voyez* ce dernier mot.

I. PAVILLON, (Nicolas) fils d'*Étienne Pavillon* correcteur de la chambre des comptes, et petit-fils de *Nicolas Pavillon* savant avocat au parlement de Paris, naquit en 1597. *Vincent de Paule* instituteur des missions, sous la direction duquel il s'étoit mis, connut ses talens et les employa. Il le mit à la tête des Assemblées de Charité et des Conférences des jeunes Ecclésiastiques. La réputation de son zèle, de ses vertus et de ses talens pour la chaire, parvint au cardinal *de Richelieu*, qui l'éleva à l'évêché d'Alet. L'ignorance et le vice, deux fléaux également funestes, suite des guerres civiles et de la négligence des pasteurs, régnoient depuis longtemps dans ce diocèse. Le nouvel évêque travailla avec une ardeur infatigable à l'instruction et à la réforme de son clergé et de son peuple. Il augmenta le nombre des écoles pour les filles et pour les garçons. Il forma lui-même des maîtres et des maîtresses, et leur donna des instructions et des exemples. La vivacité de son zèle lui fit des ennemis; on porta à la cour des plaintes très-graves contre *Pavillon*. Le roi nomma des commissaires qui après le plus mûr examen, rendirent justice à son innocence. S'étant déclaré contre ceux qui signoient le formulaire, cette démarche prévint de nouveau *Louis XIV* contre lui. Ce monarque fut encore plus irrité, lorsque l'évêque d'Alet refusa de se soumettre au droit de régale. Il mourut dans la disgrace le 8 décembre 1677, âgé de plus de 80 ans. Les partisans que ses vertus lui avoient faits disoient de lui, « qu'il étoit un autre *St. Paul* en chaire; à l'autel un autre *Basile*; avec les princes un autre *Ambroise*; envers les pauvres un autre *Nicolas*. » Son tombeau fut honoré d'une épitaphe qui est un pané-

gyrique. On l'appelle le *Père des pauvres*, le *Conseil des gens de bien*, la *Lumière et le soutien du Clergé*, le *Défenseur de la discipline, de la vérité et de la liberté Ecclésiastique*; un *Homme humble au milieu des vertus et des éloges; toujours le même dans des situations différentes*; enfin un *Prodige de piété et de sollicitude pastorale.* On a de lui : I. *Rituel à l'usage du Diocèse d'Alet*, avec les Instructions et les Rubriques en françois, à Paris 1667 et 1670, in-4.° Cet ouvrage, attribué au docteur *Arnauld*, est un des mieux faits qu'on connoisse en ce genre. Il fut examiné à Rome avec sévérité, et enfin condamné par le pape *Clément IX;* le Décret est de 1668. L'évêque d'Alet malgré cet anathème, continua de faire observer son *Rituel* dans son diocèse. II. Des *Ordonnances* et des *Statuts Synodaux*, 1675, in-12... *Voyez* les *Mémoires pour servir à la Vie de* Nicolas Pavillon, *évêque d'Alet*, in-12, 1733. Ils sont sur le même ton que son épitaphe.

II. PAVILLON, (Étienne) neveu du précédent, né à Paris en 1652, fut membre de l'académie Françoise et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres. Il se distingua d'abord en qualité d'avocat général au parlement de Metz. L'amour du repos et la foiblesse de son tempérament le retirèrent bientôt de la pénible carrière qu'il couroit. Il se livra dans un doux loisir aux charmes de la poésie. *Louis XIV* lui donna une pension de 2000 livres. Mad. *de Pontchartrain* en lui envoyant le brevet, lui fit dire que *ce n'étoit qu'en attendant*... *Pavillon* alors très-malade, fit répondre à cette dame, « que si elle vouloit lui faire du bien, il falloit qu'elle se hâtât. » Il mourut le 10 janvier 1705, à 73 ans, avec la réputation d'un homme qui avoit beaucoup de philosophie sans afficher le philosophe. Il ne voulut jamais se charger de l'éducation d'un jeune prince qui lui faisoit espérer une brillante fortune. La douceur de ses mœurs et la gaieté de son caractère lui firent beaucoup d'amis. Sa taille avantageuse, sa figure noble et un certain air de gravité bien entendu qui lui étoit naturel, donnoient à son ton quelque chose d'imposant. Lorsqu'il fut assiégé des douleurs de la goutte, son fauteuil fut entouré par plusieurs personnes distinguées par leur naissance et par leur mérite. Comme sa tête étoit libre et saine, il fournissoit beaucoup à la conversation. Quelquefois il décidoit en maître, mais sans morgue et sans pédanterie; et quoiqu'il parlât très-facilement et sur toutes sortes de matières, il ne faisoit pas étalage de savoir. Ses *Poésies* ont été recueillies en 1720, in-12, et réimprimées depuis en 2 petits vol. in-12. Quoique la plupart soient négligées et que quelques-unes se sentent des glaces de la vieillesse, elles ont un naturel et une délicatesse qui flattent. Il a travaillé dans le goût de *Voiture;* mais il a quelquefois surpassé son modèle. Ses Poésies consistent en *Stances*, en *Lettres*, dont la plupart sont mêlées de prose et de vers. Il a fait aussi quelques *Fables*, un *Conte*, une *Idylle*, et une *Métamorphose d'Iris en Astre*, pièce d'un style enjoué, mais dont le fond est peu noble; plusieurs *Elé-*

gies, etc. En prose, le *Portrait du pur Amour*; les *Conseils désintéressés* : ces deux pièces offrent de la morale, de l'esprit, de la délicatesse; l'*Art de se taire*, etc. etc. Les premiers écrits de *Pavillon* sentent la frivolité et la galanterie; mais il se dégoûta d'un genre vain pour s'attacher à des idées plus nobles et plus utiles. On a dit de lui :

Rival ingénieux d'*Ovide*
S'il vouloit fléchir une *Iris*,
Les Grâces dictoient ses Écrits,
Et l'Amour lui servoit de guide.
La sagesse bientôt sut bannir de son cœur
Les vains amusemens de l'amoureuse ardeur.

PAVIN, *Voy.* SAINT-PAVIN.

SAINTS.

I. PAUL, (Saint) nommé auparavant *Saul*, de la tribu de *Benjamin*, naquit à Tarse ville de Cilicie, et étoit en cette qualité citoyen Romain. Son père qui étoit Pharisien l'envoya à Jérusalem, où il fut élevé et instruit par *Gamaliel* dans la science de la loi. Il puisa dans la secte des Pharisiens une haine violente contre le Christianisme. Lorsqu'on lapidoit *St. Etienne* il consentit à sa mort, en gardant les habillemens des bourreaux qui lapidoient ce saint martyr. Il ne respiroit alors que le sang et le carnage contre les disciples de Jésus-Christ. Il obtint des lettres du grand prêtre des Juifs pour aller à Damas se saisir de tous les Chrétiens et les mener chargés de chaînes à Jérusalem; mais dans le chemin il fut tout-à-coup frappé d'un éclat de lumière qui le renversa. Il entendit en même temps une voix qui lui dit : *Saul, Saül, pourquoi me persécutez-vous? — Qui êtes vous, Seigneur*, répondit-il? — *Je suis Jésus que vous persécutez.* — Paul en tremblant s'écria : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* — *Jésus* lui dit de se lever et d'aller à Damas, où il lui feroit connoître ses volontés. Il fut baptisé à Damas par *Ananie*, et prêcha aussitôt l'Évangile avec zèle en Arabie, à Jérusalem, à Césarée et à Tarse, d'où *St. Barnabé* le mena à Antioche. Ils y instruisirent un si grand nombre de personnes l'an 38 de J. C., que ce fut alors que le nom de *Chrétiens* fut donné pour la première *fois* aux disciples du Sauveur. De là il fut envoyé à Jérusalem pour y porter les aumônes des Chrétiens d'Antioche. *St. Barnabé* l'accompagna dans ce voyage. Après avoir rempli leur commission, ils revinrent à Antioche. Ils allèrent ensuite dans l'isle de Chypre, l'an 43; puis à Paphos, où ils convertirent le proconsul *Sergius-Paulus* : (*Voyez* ce mot *et* ELYMAS.) On croit que ce fut du nom de ce magistrat que l'apôtre des Gentils prit le nom de *PAUL*, pour lequel il changea son nom primitif de *SAUL*. De l'isle de Chypre ils passèrent à Antioche de Pisidie, et d'Antioche à Icone. Ils convertirent plusieurs Juifs et plusieurs Gentils; mais ayant encore couru risque d'être lapidés par les Juifs incrédules, ils allèrent à Lystres. Ce fut là que l'Apôtre guérit un homme perclus dès sa naissance, nommé *Enés*. Ce miracle les fit prendre pour des Dieux, et le peuple vouloit leur sacrifier. Ils avoient bien de la peine à réprimer les mouvemens de leur idolâtre reconnoissance, lorsque quelques Juifs venus d'I-

cone et d'Antioche de Pisidie, changèrent les dispositions de la populace qui se jeta sur *Paul*, l'accabla de pierres, et l'ayant traîné hors de la ville l'y laissa pour mort. Il revint néanmoins dans la ville, d'où il sortit le lendemain pour aller à Derbe avec *Barnabé*. Ils repassèrent par Lystres, Icone, Antioche de Pisidie, vinrent à Pamphylie, et ayant annoncé la parole de Dieu à Perge, ils passèrent à Attalie, où ils s'embarquèrent pour Antioche de Syrie, d'où ils étoient partis l'année précédente. Les fidelles de cette ville les députèrent à Jérusalem vers les Apôtres pour les consulter sur l'observation des cérémonies légales. Les Apôtres s'étant assemblés pour en délibérer, arrêtèrent d'après le sentiment de *Paul* qui prévalut sur celui de *Pierre*, que l'on n'imposeroit point aux Gentils le joug de la loi; mais qu'on les obligeroit seulement à éviter l'idolâtrie, la fornication et l'usage des chairs étouffées et du sang. *Paul* et *Barnabé* revinrent avec cette décision dont ils firent part à l'Église d'Antioche. *Paul* ayant proposé à *Barnabé* de parcourir ensemble les villes où ils avoient prêché l'Évangile, ils se séparèrent à l'occasion de *Marc* que *Barnabé* vouloit emmener avec eux. *Paul* prit *Sylas* avec lui, et parcourut la Syrie, la Cilicie, la Lycaonie, la Phrygie, la Galatie, la Macédoine, etc. Il convertit à Athènes *Denys l'Aréopagite*. Étant retourné à Jérusalem l'an 58 de J. C., il y fut arrêté par le tribun *Lysias*, et conduit à *Félix* gouverneur de la Judée, qui le retint pendant deux ans prisonnier à Césarée, *Festus* son successeur, ayant fait paroître *Paul* devant son tribunal et ne le trouvant coupable d'aucun crime, lui proposa d'aller à Jérusalem pour y être jugé. Mais *Paul* averti que les Juifs vouloient le tuer en chemin, en appela à *César*, et il fut arrêté qu'on l'enverroit à Rome. Quelques jours après il parut devant *Agrippa* et la reine son épouse, qu'il convainquit de son innocence. Il partit pour Rome, et aborda dans l'isle de *Meleda*, (et non pas de Malte) dont les habitans le reçurent humainement. L'Apôtre passa trois mois dans cette isle; il guérit le père de *Publius* le premier du lieu, et fit plusieurs autres miracles. Arrivé à Rome, il eut permission de demeurer où il voudroit avec le soldat qui le gardoit. Il passa deux ans entiers à Rome, occupé à prêcher le royaume de Dieu et la religion de Jésus-Christ, sans que personne l'en empêchât. Il convertit plusieurs personnes, jusque dans la cour même de l'empereur. Enfin, après deux ans de captivité, il fut mis en liberté, sans que l'on sache comment il fut déchargé de l'accusation que les Juifs avoient intentée contre lui. Il parcourut alors l'Italie, d'où il écrivit l'Épître aux Hébreux. Il repassa en Asie, alla à Éphèse, où il laissa *Timothée* en Crète et où il établit *Tite*. Il fit ensuite quelque séjour à Nicopole, revint à Troade, passa par Éphèse, puis par Milet, et enfin se transporta à Rome où il fut de nouveau mis en prison. Ce grand Apôtre consomma son martyre le 29 juin de l'an 66 de J. C. Il eut la tête tranchée par l'ordre de *Néron*, au lieu nommé les *Eaux Salviennes*, et fut enterré sur le chemin d'Ostie.

On bâtit sur son tombeau une magnifique église qui subsiste encore aujourd'hui... Nous avons de *St. Paul* quatorze *Epîtres* qui portent son nom. A l'exception de l'Épître aux Hébreux, elles ne sont pas rangées dans le Nouveau Testament selon l'ordre des temps : on a eu égard à la dignité de ceux à qui elles sont écrites et à l'importance des matières dont elles traitent. Ces Epitres sont : I. L'*Épître* aux Romains, écrite de Corinthe vers l'an 57 de J. C. Cette Épître se met à la tête de celles de l'Apôtre, non selon l'ordre du temps, mais à cause de la dignité de l'église de Rome ou à cause de la grandaur du sujet. Le dessein de *St. Paul* dans cette Épître, est de faire cesser certaines disputes qui divisoient les Juifs convertis et les Gentils devenus Chrétiens. Les Juifs fiers de leur naissance et des promesses faites à leurs pères, prétendoient que la loi n'avoit été donnée qu'à eux, que le Messie n'étoit venu que pour eux seuls, et que les Gentils n'avoient obtenu que par pure grace l'entrée dans la société des Fidelles. Les Gentils au contraire piqués des reproches des Juifs, relevoient le mérite de leurs Sages et de leurs Philosophes, vantoient la pureté de leur morale et leur fidélité à suivre la loi naturelle. Ils accusoient en même temps les Juifs d'infidélité envers Dieu, d'avoir rejeté et crucifié le Messie, et d'avoir mérité qu'à leur exclusion, eux Gentils fussent appelés à la foi. *St. Paul*, pour terminer ces différends, s'applique d'abord à ôter aux uns et aux autres l'orgueil de leur propre mérite. Il confond les Gentils en leur faisant voir l'aveuglement et l'impiété de leurs philosophes, et ensuite les Juifs en leur remontrant qu'ils faisoient eux-mêmes ce qu'ils condamnoient dans les Païens. II. La première et la onzième *Epître* aux Corinthiens, écrites d'Ephèse vers l'an 57. III. L'*Epître* aux Galates, écrite à la fin de l'an 56. IV. L'*Épître* aux Éphésiens, écrite de Rome pendant sa prison. V. L'*Epître* aux Philippiens, écrite vers l'an 62. VI. L'*Epître* aux Colossiens, la même année. VII. La première *Epître* aux Thessaloniciens, qui est la plus ancienne, fut écrite l'an 52. VIII. La onzième *Epître* aux mêmes, écrite quelque temps après. IX. La première à *Timothée*, l'an 58. X. La onzième au même écrite de Rome pendant sa prison. XI. Celle à *Tite*, l'an 63. XII. L'*Epître* à *Philémon* écrite de Rome l'an 61. XIII. Enfin l'*Epître* aux Hébreux. *St. Paul* écrivit cette dernière épître étant encore à Rome ou du moins en Italie ; il l'adresse aux Fidelles de la Palestine pour les affermir contre les maux qu'ils avoient à souffrir de la part des Gentils et des Juifs incrédules. L'Apôtre n'a point mis son nom à la tête de cette Épître, peut-être parce qu'il savoit qu'il étoit odieux à ceux de sa nation, ou parce qu'il se déclare lui-même plutôt l'apôtre des Gentils que des Juifs. Son dessein, dans cette Lettre, paroît semblable à celui qu'il se propose dans celles qu'il écrivit aux Romains et aux Galates ; car ces trois Épîtres ont un même but, qui est de prouver que la vraie justice ne vient point de la loi ; mais que c'est J. C. qui nous la donne par la foi et par son esprit. Il établit l'excellence et la vertu du sacrifice de J. C.

qui a rendu inutiles tous les anciens sacrifices. Il prouve que le sacerdoce du Fils de Dieu l'emporte sur celui d'*Aaron*, la loi nouvelle sur l'ancienne, et l'Église sur la Synagogue. On lui a attribué plusieurs ouvrages apocryphes, comme les prétendues Lettres à *Sénèque;* une aux Laodiciens; les Actes de *Ste Thècle*, dont un prêtre d'Asie fut convaincu d'être le fabricateur; une *Apocalypse* et un *Evangile* condamnés dans le concile de Rome sous *Gelase*. Ce qui nous reste de ce saint Apôtre suffit pour le faire considérer comme un prodige de grace et de sainteté, et comme le maître de toute l'Église. *St. Augustin* le regarde comme celui de tous les Apôtres qui a écrit avec le plus d'étendue, de profondeur et de lumière. *Bossuet* disoit que si toutes les preuves du Christianisme disparoissoient, les Épîtres de *St. Paul* l'y tiendroient constamment attaché. « Toutes les Epîtres de *St. Paul*, dit *Dupin*, sont savantes et instructives, persuasives, nobles et touchantes. Si ses termes ne sont pas toujours les plus élégans, le tour de l'expression est grand, élevé, grave, sentencieux, méthodique, plein d'art et de figures. Il sait accompagner ses reproches et ses réprimandes, de douceur et de charité. Il parle avec autorité, et cependant avec humilité. La véhémence et la force de son discours sont mêlées d'agrémens et de prudence. Enfin, il conserve par-tout le caractère qu'il a lui-même marqué, de se faire TOUT A TOUS pour gagner tout le monde. Il est dit dans la seconde Epître de *St. Pierre*, chapitre 3, ♈. 16, qu'il y a dans les Épîtres de *saint Paul*, quelques endroits *difficiles à entendre*, ce qui peut venir ou de l'obscurité des choses mêmes dont il traite, *qui a donné occasion*, comme dit encore saint Pierre, *à des hommes légers de détourner les paroles de* St. Paul *en de mauvais sens, et d'en abuser aussi bien que des autres écritures, pour leur propre ruine;* ou même du style de *St. Paul*, qui n'est pas également clair partout, à cause des longues et fréquentes hyperbates dont il se sert, des termes qui lui sont particuliers, des expressions ou sous-entendues ou superflues, des transitions d'une matière à une autre, et de quelques autres irrégularités de son discours. » (*Dissertation préliminaire sur la Bible*, liv. 2, chapitre 2, § VIII.) La conversion de *St. Paul*, telle qu'il la rapporte lui-même dans les Actes des Apôtres et dans ses Epîtres, a ramené au Christianisme un célèbre déiste Anglois, (*Voyez* la fin de l'article LITTLETON Thomas.) Le roi *Agrippa* ne put en entendre le récit sans se sentir porté à professer la religion de Jésus-Christ. (*Act.* 26.) Le gouverneur *Félix* en fut ému jusqu'au fond de l'ame, et refusa d'écouter davantage un prisonnier si propre à persuader des vérités terribles aux hommes du siècle. (*Act.* 24.) Les premiers fidelles sentoient parfaitement la force de l'argument tiré de la conversion de *Paul*, et bénissoient Dieu de l'avoir fait servir à la gloire de la foi. (*Gal.* 1.) Les plus grands ennemis du Christianisme ont toujours été embarrassés de l'impression qui résulte invinciblement de l'histoire et des écrits de cet illustre Apôtre. *Frérét* qui a fait tant d'inutiles ef-

forts pour répandre des nuages sur les livres saints, n'a point osé toucher aux Epîtres de *St. Paul.* D'autres ont substitué des sarcasmes et des injures personnelles aux raisons qui leur manquoient. Le prétendu *Bolymbrocke* rejette tout ce qu'écrit *Paul, parce que*, dit-il, *il étoit chauve et petit. Boulanger* décide l'affaire en disant que c'est un *enthousiaste forcené. St. Paul* s'est attiré sans doute ces politesses philosophiques par le peu d'égard qu'il a eu pour les philosophes, qu'il regardoit comme des hommes vains, remplis d'une fausse sagesse et bouffis d'orgueil jusqu'au délire.

II. PAUL, (Saint) premier hermite, naquit dans la Thébaïde de parens riches. Il perdit son père et sa mère dès l'âge de 15 ans, et se trouva maître d'un bien considérable. Il en fit deux emplois également utiles : il soulagea les pauvres, et se fit instruire dans les sciences. Le feu de la persécution s'étant allumé sous *Dèce* en 250, il se retira dans une maison de campagne. Son beau-frère avide de son bien, ayant voulu le dénoncer pour en jouir plutôt, *Paul* s'enfonça dans les déserts de la Thébaïde. Une caverne habitée autrefois par de faux monnoyeurs, lui servit de retraite. Cette solitude à laquelle il s'étoit d'abord condamné par nécessité, ne tarda pas de lui plaire. Il y passa le reste de sa vie, inconnu au reste des hommes, et ne vivant que des fruits d'un palmier, dont les feuilles servoient à le couvrir. Dieu le découvrit à *St. Antoine*, quelque temps avant sa mort. Cet anachorète alla le chercher et vint jusqu'à la grotte de *Paul*, après avoir surmonté toutes les difficultés d'un chemin inconnu, parmi les frayeurs que lui inspiroient divers monstres, et sur-tout un hippocentaure et un satyre. Le saint solitaire apprit à *Antoine* qu'il touchoit à son dernier moment, et lui demanda le manteau de *St. Athanase. Antoine* l'alla chercher, mais au retour il ne trouva plus que le cadavre de *Paul*. Ce Saint expira en 341, à 114 ans, après avoir donné naissance à la vie érémitique. On dit qu'après qu'il se fut nourri des dattes d'un palmier jusqu'à l'âge de 53 ans, un corbeau lui apporta tous les jours du pain miraculeusement ; et que quand il fut mort, deux lions firent la fosse dans laquelle *St. Antoine* l'enterra. « Ce que nous avons rapporté de *St. Paul*, dit *Baillet*, est appuyé sur la foi de *St. Jérôme*, qui a écrit sa Vie. Nous souhaiterions que *St. Athanase* eût parlé de *St. Paul* dans celle qu'il a écrite de *St. Antoine*. On ne peut pas dire qu'il n'ait pas eu l'occasion belle de le faire, ayant été beaucoup plus en état que *St. Jérôme* de connoître notre saint hermite pour la commodité des lieux, des temps et d'un témoin tel que *St. Antoine* qu'il avoit vu assez souvent. Les soupçons qui naissent naturellement d'une telle omission font douter si cette histoire, comme celle de *Ste Synclétique*, ne seroit point une parabole composée pour nous exciter agréablement au mépris du monde.» Mais l'Eglise n'ayant point regardé *St. Paul* comme un être chimérique, et son culte étant fort ancien, on doit en conclure qu'il y a eu un saint Solitaire de ce nom. Quant à cer-

taines circonstances de son histoire, comme celles des hippocentaures et des satyres qui se rencontrèrent sur le chemin de *St. Antoine*, on peut les regarder comme des circonstances qu'il est permis d'admettre ou de rejeter.

PAPES.

III. PAUL Ier (Saint) pape, succéda à *Étienne II* son frère en 757. Il donna avis de son élection à *Pepin*, lui promettant amitié et fidélité jusqu'à l'effusion de son sang. Ce prince lui prêta des secours pour le défendre contre les vexations de *Didier* roi des Lombards. *Paul* fonda diverses églises, et après avoir gouverné avec sagesse et avec prudence, il mourut l'an 767. On a de lui, vingt-deux *Lettres* dans le Recueil de *Gretser*. Elles prouvent que ce pontife n'étoit pas aussi éclairé que pieux.

IV. PAUL II, (Pierre *Barbo*) noble Vénitien, neveu du pape *Eugène IV* qui l'honora du chapeau de cardinal en 1440, monta sur la chaire de Saint-Pierre après *Pie II* le 29 août 1464. On fit jurer au nouveau pape d'observer plusieurs lois que les cardinaux avoient faites dans le conclave. Elles regardoient la continuation de la guerre contre les Turcs, le rétablissement de l'ancienne discipline de la cour Romaine, la convocation d'un *Concile Général* dans huit ans, et la fixation du nombre des cardinaux à 44. De tous ces articles *Paul* n'exécuta que celui qui regardoit la guerre contre les Infidelles. Cependant, pour se concilier les cardinaux il leur accorda le privilége de porter l'habit de pourpre, le bonnet de soie rouge, et une mître de soie, semblable à celle que les souverains pontifes avoient seuls droit de porter. Il excommunia ensuite *Podiebrack* roi de Bohême, qui persécutoit ouvertement les Catholiques de ses états. Cet anathème fut suivi d'une croisade qu'il fit prêcher contre ce prince, mais elle ne produisit aucun effet remarquable. Les seigneurs d'Italie, divisés entr'eux, exerçoient des vexations horribles : *Paul II* travailla à les réunir, et eut le bonheur d'y réussir. Ce pontife mourut le 26 juillet 1471, à 54 ans, d'un excès de melon. On a de lui, des *Lettres* et des *Ordonnances*; et on lui attribue un *Traité des règles de la Chancellerie*. Le cardinal *Quirini* a donné sa *Vie*, Rome, 1740, in-4.° C'étoit un bel homme et il ne l'ignoroit pas. A son exaltation il voulut prendre le nom de *Formose* qui signifie *Beau*; mais il sentit le ridicule qu'il se donneroit par cette vanité, et il prit celui de *Paul*. Jamais on n'a pleuré avec autant de facilité que ce pontife. *Pie II* l'appeloit *Notre-Dame de Pitié*. (MORÉRI, édit. de 1740.) Il tâchoit d'obtenir par ses larmes ce qu'il ne pouvoit persuader par ses raisons. C'est lui qui réduisit le Jubilé à 25 ans, par une Bulle du 19 avril 1470. Il n'aimoit pas les gens de lettres, et il supprima le collége des abréviateurs, composé des plus beaux esprits de Rome. (*Voyez* ESPERIENTÉ, *et* COETIVY.) *Platine*, l'un de ces abréviateurs, ne le ménage pas; mais comme il avoit été dépouillé de ses biens et mis deux fois en prison par ordre de ce pape, il ne faut pas toujours compter sur ce qu'il en dit. On ne peut pas cependant se dissimuler sa mol-

lesse et son faste. Il paroissoit souvent en public, dit l'abbé *de Choisy*, avec une triple couronne brillante de diamans. Il faisoit battre des médailles de son image avec des titres pompeux, et les jetoit lui-même dans les fondemens des édifices superbes qu'il faisoit élever. Pour plaire au peuple Romain, on représentoit souvent par son ordre des jeux publics qui rappeloient la mémoire des anciens *Césars*. Mais si *Paul II* avoit le foible de la pompe mondaine et de la magnificence extérieure, il faut avouer qu'il fit des choses utiles à l'Église. Il abolit entièrement la simonie. Il donna rarement des indulgences, quoique ce fût un trésor, dit l'abbé *de Choisy*, où il n'y avoit qu'à pêcher. Il abrogéa les graces expectatives. Il défendit d'aliéner les biens ecclésiastiques, et même de les affermer à la même personne plus de trois ans. Il pourvut libéralement aux besoins des pauvres et à la dotation des filles indigentes. Si d'abord il paroissoit dur dans les audiences publiques, il accordoit ordinairement plus qu'on ne lui demandoit. Il disoit souvent : *Un* PAPE *doit être un* Ange *quand il fait des Evéques, et presque un* Dieu *quand il fait des Cardinaux; mais dans les autres actions de la vie, on doit lui pardonner d'être un* Homme.

V. PAUL III, (Alexandre *Farnèse*) évêque d'Ostie, et doyen du sacré collége, fut mis sur la chaire de Saint-Pierre d'une voix unanime, après *Clément VII*, le 13 octobre 1534, naquit à Carin en Toscane en 1468, quoique sa famille fut Romaine. Son père étoit *Pierre-Louis Farnèse*, et sa mère *Janelle Cajetan* de la maison de *Boniface VIII.* Il reçut une excellente éducation sous *Pomponius Lœtus*, à Rome, et sous divers maîtres à Florence. Il avoit du goût et quelque talent pour la poésie. *Alexandre VI* l'honora de la pourpre en 1493, quoiqu'il n'eût alors qu'environ 26 ans. Le commencement de son pontificat fut marqué par l'indication d'un concile général à Mantoue, qu'il transféra ensuite à Trente, où la première session se tint le 13 décembre 1545. Il fit avec l'empereur et les Vénitiens une ligue contre les Turcs, qui échoua. Il engagea en 1538 le roi *François I* et *Charles-Quint* de se trouver à Nice, où ils firent une trève de dix ans, qui fut rompue par l'ambition de l'empereur. Son zèle étoit ardent et s'étendoit à tout. Il établit l'inquisition, approuva la société des Jésuites, condamna l'*Interim* de *Charles-Quint*, et se conduisit, dit *Ladvocat*, avec beaucoup de rigueur envers *Henri VIII* roi d'Angleterre; mais cette rigueur qu'on pouvoit se contenter d'appeler fermeté, ne contribua point à la défection de l'église Anglicane, puisque le schisme étoit consommé avant *Paul III.* Ce pontife avoit eu, avant que d'embrasser l'état ecclésiastique, une fille qui épousa *Bosio Sforce*, et un fils nommé *Pierre-Louis* FARNÈSE, qu'il fit duc de Parme et de Plaisance, en retranchant du patrimoine de Saint-Pierre ces deux villes. C'étoit une grande imprudence dans un pape de faire son fils souverain à la face de l'Europe mécontente, dont une partie s'étoit déjà séparée de l'église Catholique. Mais quelques princes ont trop sou-

vent insulté à l'opinion publique, jusqu'à ce que cette opinion les ait accablés. *Farnèse* fils ingrat répondit mal aux soins de son père; il gouverna en tyran. Ses sujets se révoltèrent et lui ôtèrent la vie. Le petit-fils de *Paul III* (*Octave* FARNÈSE) ne se comporta pas mieux que son père; et les chagrins qu'il fit naître dans le cœur du pontife, le mirent, dit-on, au tombeau le 10 novembre 1549, à 82 ans, quoiqu'on eût pu croire avec autant de vraisemblance que sa mort fut l'effet naturel de la vieillesse. Près d'expirer il s'écria, pénétré de douleur d'avoir souillé son ame pour des ingrats : *Si mei non fuissent dominati, tunc immaculatus ero, etc.* « *Paul III*, dit le P. *Berthier*, étoit plein de force et de lumière dans les conseils, égal dans tous les événemens, toujours prêt à récompenser le mérite, n'épargnant rien pour rétablir la paix entre les princes Chrétiens, amateur des gens de lettres, humain dans ses manières, noble dans ses sentimens. » Il aimoit tant la France, que *Charles-Quint* dit en apprenant sa mort : *Si on ouvre son corps on doit lui trouver trois fleurs de lis empreintes sur le cœur.* On lui fit cette épitaphe :

Tertius hic gelido condor sub marmore Paulus ;
Continet hac cineres nunc brevis urna meos.
Funera non lacrymis mea sunt spargenda ; peregi
Naturæ cursum ; mors nova vita fuit.

Il nous reste de lui quelques *Lettres* de littérature à *Sadolet* et à *Erasme*. Il avoit composé des remarques sur plusieurs épîtres de *Cicéron*.

VI. PAUL IV, (Jean-Pierre *Caraffe*,) doyen des cardinaux et archevêque de Théate, *autrement* Chieti dans le royaume de Naples, obtint la tiare après *Marcel II*, le 23 mai 1555, âgé de près de 80 ans. Il étoit né en 1476 de *Jean-Antoine*, fils du comte *de Matalone*. Dès l'âge de 18 ans il fut camérier secret d'*Alexandre VI*. *Jules II* le fit archevêque de Théate, et l'envoya nonce vers *Ferdinand* d'Aragon, qui prenoit alors possession du royaume de Naples. *Léon X* l'employa dans diverses négociations. Il quitta toutes ces dignités pour seconder *St. Gaëtan* de Thienne, qui venoit de fonder les *Théatins*. *Paul III* récompensa ses vertus par le chapeau de cardinal, et lui fit reprendre l'archevêché de Théate. Il montra, dès le commencement de son pontificat, une vigueur qu'on n'attendoit pas de son grand âge. Il menaça des foudres ecclésiastiques l'empereur *Charles-Quint* qui ne s'opposoit pas avec assez de zèle aux Luthériens, et se ligua avec la France pour faire la conquête du royaume de Naples sur la maison d'Autriche. *Ferdinand* ayant accepté l'empire sans consulter le saint Siége, *Paul IV*, qui en qualité de pape croyoit que les couronnes dépendoient de son autorité, le trouva fort mauvais. Il renvoya l'ambassadeur de ce prince, qui outré de cette dureté, ne se rendit point à Rome pour se faire couronner; exemple que tous ses successeurs ont imité. Ce pontife ne se conduisit pas avec plus de prudence à l'égard d'*Elizabeth* reine d'Angleterre, qui lui envoya un ambassadeur. Il se plaignit de ce qu'elle montoit, sans le consen-

tement de la cour de Rome, sur un trône qui étoit un des fiefs du saint Siége, et qui d'ailleurs *n'appartenoit pas à une bâtarde.* Il lui déclara en même temps, que le seul parti qu'elle eût à prendre, étoit de renoncer à toutes ses prétentions pour s'en rapporter à ce qu'il en ordonneroit. *Elizabeth* trop haute de son côté pour se soumettre à ce que vouloit le pontife Romain, rappela son ambassadeur, et rompit entièrement avec le saint Siége, qui vraisemblablement ne l'auroit pas conservée par de plus grands ménagemens. *Paul IV* odieux au dehors, n'étoit pas plus aimé au dedans. Il fulmina en 1559, une bulle terrible contre les hérétiques, par laquelle il déclara tous ceux qui faisoient profession publique d'hérésie, prélats, princes, rois, empereurs, déchus de leurs bénéfices, dignités, royaumes et empires. Le dernier supplice lui paroissoit le principal remède contre l'erreur. Ce pontife érigea ensuite divers évêchés en archevêchés, et créa de nouveaux évêchés pour être leurs suffragans. Enfin, après avoir rendu à l'Eglise quelques services, qui furent affoiblis par la maladresse qu'il eut de lui susciter de nouveaux ennemis, il mourut le 18 août 1559, à 83 ans. Il s'étoit rendu recommandable par son zèle, sa charité, et la régularité de sa vie. « Mais trompé long-temps par ses proches, engagé à cette occasion dans de mauvaises affaires, trop précipité lui-même dans ses démarches, trop prompt, trop impétueux dans ses conseils, il rendit presque inutiles ses vertus et ses talens. » (*Bertier*, *Histoire de l'Eglise Gallicane.*) Il aimoit la magnificence dans les occasions d'éclat. Lorsqu'il eut été élu pape, on lui demanda comment il vouloit être servi? *Magnifiquement*, répondit-il, *et comme il convient à un pape.* Aussi fut-il couronné avec beaucoup de pompe par l'évêque d'Ostie. Cet éclat extérieur qui gagne quelquefois le cœur du peuple, ne put lui concilier l'attachement des citoyens de Rome. Ils ne lui pardonnèrent jamais d'avoir fait construire une nouvelle prison de l'Inquisition. Elle fut abattue dès qu'on eut appris sa mort, et on en fit sortir tous les prisonniers. Sa statue fut insultée par la populace, qui la brisa, en jeta la tête dans le Tibre, et brûla la maison de l'inquisiteur qu'il avoit créé. On a de lui divers écrits : I. *De Symbolo.* II. *De emendandâ Ecclesiâ.* III. La *Règle des Théatins*, dont il fut l'instituteur avec *St. Gaëtan*, et qui tirèrent leur nom de son évêché de Théate.

VII. PAUL V, (*Camille Borghèse*) Romain, originaire de Sienne, fut d'abord clerc de la chambre, et ensuite nonce en Espagne sous *Clément VIII* qui lui accorda le chapeau de cardinal. Il monta sur le trône pontifical le 16 mai 1605, après *Léon XI.* L'ancienne querelle de la juridiction séculière et de l'ecclésiastique qui avoit fait verser autrefois tant de sang, renaquit sous ce pontife. Le sénat de Venise avoit défendu par deux décrets : 1.° Les nouvelles fondations de monastères faites sans son concours : 2.° L'aliénation des biens-fonds, soit ecclésiastiques, soit séculiers. Le premier décret fut donné en 1603, et le second en 1605. Le sénat fit arrêter vers

le

le même temps un chanoine et un abbé, accusés de rapine et de meurtres, et en attribua la connoissance à la justice séculière. C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour choquer la cour de Rome. *Clément VIII* avoit cru dissimuler; mais *Paul V* qui venoit de faire plier les Génois dans une pareille occasion, se flatta que les Vénitiens seroient aussi souples : il se trompa. Le sénat soutint qu'il ne tenoit que de Dieu le pouvoir de faire des lois. Il refusa de révoquer ses décrets, et de remettre les ecclésiastiques prisonniers entre les mains du nonce, comme le pape le demandoit. *Paul V* irrité, excommunie le doge et le sénat, et met tout l'état en interdit si on ne lui donne satisfaction dans vingt-quatre jours. Le sénat ne fit que protester contre ce monitoire, et en défendit la publication dans toute l'étendue de ses états. Une foule d'écrits lancés de part et d'autre, annonçoient l'animosité des deux partis. Les Capucins, les Théatins et les Jésuites, furent les seuls qui observèrent l'interdit. Le sénat les fit tous embarquer pour Rome, et les Jésuites furent bannis à perpétuité. Cependant *Paul V* se préparoit à soutenir les armes spirituelles par les temporelles. Il leva des troupes contre les Vénitiens; mais il s'apperçut bientôt qu'il ne pourroit pas sortir de cette affaire aussi aisément qu'il s'y étoit engagé. La cause des Vénitiens paroissoit la cause commune de tous les princes. Il eut recours à *Henri IV*, qui eut tout l'honneur de cet accommodement. Ses ambassadeurs à Rome et à Venise entamèrent la négociation, et le cardinal *de Joyeuse* la termina en 1607. On convint que ce cardinal déclareroit à son entrée dans le sénat, que les censures étoient levées ou qu'il les levoit; et qu'en même temps le doge lui remettroit la révocation et la protestation. On accorda le rétablissement des religieux bannis, excepté celui des Jésuites. Enfin les Vénitiens promirent d'envoyer à Rome un ambassadeur extraordinaire, pour remercier le pape de leur avoir rendu ses bonnes graces; mais ils ne voulurent pas qu'on parlât d'absolution. *Paul V* ne pensa plus qu'à terminer un autre différend, long-temps agité dans les Congrégations *de Auxiliis*. Le pape fit dire aux disputans et aux consultans, que les congrégations étant finies, il faisoit défense aux parties belligérantes de se censurer mutuellement. Quelques auteurs ont avancé que *Paul V* avoit dressé contre la doctrine de *Molina* une Bulle, à laquelle il n'a manqué que d'être promulguée; mais ce fait est demeuré jusqu'à présent sans autre preuve, que le projet de cette Bulle qui se trouva à la fin de l'*Histoire* des Congrégations *de Auxiliis*. On pressa *Paul V* non moins vainement, de faire un article de foi de l'*Immaculée Conception de la Sainte Vierge*. Il se contenta de défendre d'enseigner le contraire en public, pour ne pas choquer les Dominicains qui prétendoient alors qu'elle avoit été conçue comme les autres créatures, dans le péché originel. *Paul V* s'appliqua ensuite à embellir Rome, et à y rassembler les plus beaux ouvrages de peinture et de sculpture. Cette ville lui doit ses plus belles fontaines, sur-tout celle qui fait jaillir l'eau d'un vase an-

tique tiré des Thermes de *Vespasien*, et celle qu'on appela l'*Aqua-Paola*, ancien ouvrage d'*Auguste*, que *Paul V* rétablit. Il y fit conduire l'eau par un aqueduc de trente-cinq mille pas, à l'exemple de *Sixte-Quint*. Il acheva le frontispice de Saint-Pierre et le magnifique palais de Monte-Cavallo. Il s'appliqua surtout à relever et à réparer les anciens monumens, et à les faire servir autant que leur nature le comportoit, à la gloire du christianisme ; comme l'exprime élégamment l'inscription placée sur une colonne de porphyre, tirée du temple de la Paix, et portant une belle statue de la Vierge, à côté de l'église de Sainte-Marie-Majeure :

Impura falsi templa
Quondam numinis
Jubente mæsta perferebam Cæsare :
Nunc læta veri
Perferens Matrem Dei
Te, Paule, nullis obticebo seculis.

Son pontificat fut honoré de plusieurs illustres ambassades. Un roi du Japon, celui de Congo et quelques autres princes des Indes, lui envoyèrent des ambassadeurs. Ce pontife eut soin de leur donner des missionnaires, et de fonder des évêchés dans ces pays nouvellement conquis à la foi. Il témoigna la même bonté aux Maronites et aux autres Chrétiens Orientaux. Il envoya des légats à divers princes orthodoxes, soit pour leur témoigner son estime, soit pour les confirmer dans leur zèle pour la religion. *Paul V* termina sa carrière le 28 janvier 1621, à 69 ans, après avoir confirmé l'*Oratoire* de France, les *Ursulines*, l'ordre de la *Charité* et quelques autres instituts. *Paul V* hardi dans ses prétentions, mais borné dans ses vues, brilloit plus par sa piété et son savoir que par sa politique. On a remarqué qu'il ne passa aucun jour de son pontificat sans célébrer la messe. Il ordonna à tous les religieux d'avoir dans leurs études, des professeurs réguliers pour le latin, le grec, l'hébreu et l'arabe s'il s'en trouvoit parmi eux d'assez habiles, ou du moins de séculiers jusqu'à ce qu'il y eût des religieux assez savans pour instruire leurs confrères. Il étoit bien difficile qu'un pareil décret eût son entière exécution, et il ne l'a eue en effet que très-imparfaitement.

VIII. PAUL Ier, (Pétrowitz) naquit le 1er octobre 1754 de *Catherine II Alexiewna* et de *Pierre III* empereur de Russie. Elevé par le comte *Panin* principal ministre de sa mère, il n'oublia jamais les soins qu'il en avoit reçus, et le soutint toujours contre le crédit de *Grégoire Orloff* qui ne l'aimoit pas. Il épousa en premières noces *Wilhelmine* fille du landgrave de Hesse d'Armstadt, qui embrassa le rit grec et prit le nom de *Natalie*. Elle mourut deux ans après cette union, en 1776. *Paul I* prit pour seconde épouse la princesse de *Wirtemberg*, nièce du roi de Prusse ; il se rendit pour cet hymen à la cour de Berlin, où il fit son entrée le 21 juillet 1776 avec une pompe éclatante. Les magistrats le reçurent sous un arc de triomphe, où soixante et dix jeunes filles vêtues en nymphes lui présentèrent des vers et des fleurs. Il n'étoit encore que grand duc de Russie, lorsqu'en

1780 il se mit à parcourir l'Europe, accompagné de la grande duchesse. Après avoir traversé la Pologne, l'Autriche, l'Italie, il revint à Pétersbourg par la France et la Hollande. Ce voyage dura quatorze mois; et par-tout il parut doux, affable, modeste, curieux d'observer et de s'instruire, plus occupé à repousser les hommages publics qu'à les obtenir. Lorsque la guerre se déclara en 1787 entre la Porte et la Russie, le grand duc sollicita vivement la permission d'aller combattre contre les Turcs. Mais *Catherine*, craignant peut-être de sa part quelques desseins ambitieux, ne put jamais se résoudre à la lui accorder. « L'intention que j'ai d'aller combattre les Ottomans, lui écrivit *Paul*, est connue de toute l'Europe; que dira-t-elle en voyant que je ne l'exécute pas? » L'impératrice lui répondit: « L'Europe dira que le grand duc de Russie est un fils respectueux. » A la mort de celle-ci, arrivée le 17 novembre 1796, *Paul I* monta sur le trône. « Rigoureusement juste, suivant un historien trop souvent sévère, il fut accessible à la vérité, pour peu qu'elle lui fût présentée avec courage et avec adresse. Lorsqu'il l'ignora, ce fut moins sa faute que celle de ceux qui pouvant la lui faire parvenir, se turent. » Il s'allia aux autres puissances pour faire la guerre à la France, et envoya une armée considérable sous les ordres du général *Souwarow*, qui pénétra en Italie en 1799 et en fut repoussée après divers combats par le général *Moreau*. *Paul I*, avec un esprit inquiet et souvent chagrin, se livra dans l'intérieur de ses états à une foule d'innovations dont plusieurs ne furent pas goûtées; il est mort subitement en 1801. On a dit que la violence avoit terminé ses jours; mais cet événement étant encore presqu'inconnu, nous laissons au temps le soin de l'éclaircir. Ce prince étoit instruit, et possédoit diverses connoissances qu'il devoit en partie à son précepteur *Epinus*, savant aussi distingué par ses vertus que par ses lumières, et connu par une excellente *Théorie de l'Aiman*. C'est à *Paul I* que *la Harpe* adresse les lettres qui forment la *Correspondance littéraire* que ce dernier a publiée en 1801. — *Alexandre* PAULOWITZ, qui a déjà annoncé le plus grand respect pour sa mère, une raison éclairée, l'amour du bien et de grandes vues, est le successeur de *Paul I* au trône de Russie.

IX. PAUL DE SAMOSATE, ainsi appelé, parce qu'il étoit de la ville de Samosate sur l'Euphrate, fut nommé patriarche d'Antioche, l'an 260 de Jésus-Christ. *Zénobie* régnoit alors en Syrie, et sa cour rassembloit tous les hommes célèbres par leurs talens et par leurs lumières. Elle y appela *Paul de Samosate*, admira son éloquence, et voulut s'entretenir avec lui sur les dogmes du christianisme. Cette princesse préféroit la religion Juive à toutes les religions, et elle ne pouvoit se soumettre à croire les mystères de la religion Chrétienne. Pour affoiblir cette répugnance, *Paul* tâcha de réduire les mystères à des notions simples et intelligibles. Il dit à *Zénobie*, que *les trois Personnes de la Trinité n'étoient point trois*

Dieux, mais trois attributs sous lesquels la Divinité s'étoit manifestée aux hommes; que Jésus-Christ *n'étoit point un Dieu, mais un homme auquel la sagesse s'étoit communiquée extraordinairement, et qu'elle n'avoit jamais abandonné*... PAUL *de Samosate* ne regarda d'abord ce changement dans la doctrine de l'Église, que comme une condescendance propre à faire cesser les préjugés de *Zénobie*. Mais lorsque les fidelles lui reprochèrent cette prévarication, il s'efforça de la justifier, en soutenant « qu'*en effet Jésus-Christ n'étoit pas Dieu*, et qu'il n'y avoit en Dieu qu'une personne. » Les erreurs de *Paul* alarmèrent le zèle des évêques; ils s'assemblèrent à Antioche, et l'adroit sectaire leur protesta qu'il n'avoit point enseigné les erreurs qu'on lui imputoit. On le crut, et les évêques se retirèrent; mais *Paul* persévéra dans son erreur, et elle se répandit. Les prélats d'Orient s'étant assemblés de nouveau à Antioche en 270, il fut convaincu de nier la divinité de Jésus-Christ, déposé et excommunié. Ses rêveries se dissipèrent peu à peu. Il ne fut chef que d'une secte obscure, dont on ne voyoit pas les moindres restes au milieu du 5e siècle, et que la plupart ne connoissoient pas même de nom; tandis que l'Arianisme dont on fit une affaire d'état, remplissoit dans le siècle suivant l'empire de troubles et de désordres. *Paul* refusant de souscrire à la décision du concile qui l'avoit condamné comme hérétique et déposé comme chargé de plusieurs crimes, demeuroit toujours à Antioche et ne vouloit pas quitter sa maison qui appartenoit à l'Eglise. Les Chrétiens s'en plaignirent à l'empereur *Aurélien*, qui ordonna que la maison fût adjugée à ceux qui seroient unis aux évêques de Rome; tant il étoit notoire, même aux Païens, que l'union à l'Eglise de Rome étoit la marque des vrais Chrétiens. Les disciples de *Paul* furent nommés *Paulianistes*. Leur maître n'avoit pas suivi la méthode de la plupart des hérésiarques, qui cachent sous un air austère le venin de leur doctrine. C'étoit un homme voluptueux. Il avoit chez lui des femmes jeunes et belles; il faisoit bonne chère, et non-seulement il permettoit que ses ecclésiastiques vécussent comme lui; mais il tâchoit de les excuser lorsque leur conduite causoit du scandale. Son orgueil étoit extrême. Il ne siégeoit que sur une espèce de trône; il donnoit des audiences comme les magistrats séculiers. Pour soutenir son faste, il usa tour-à-tour de la violence et de l'artifice, et parvint à la fortune par ces différens moyens. Avide de louanges, il souffroit qu'on lui en donnât dans la chaire, et il substitua aux cantiques sacrés, des hymnes en son honneur, qu'il faisoit chanter dans l'église par des femmes habillées en comédiennes.

X. PAUL DE TYR, professeur de rhétorique l'an 120 de Jésus-Christ, fut député par ses concitoyens vers *Adrien*. Cet empereur, touché de son éloquence, lui accorda le titre de métropole pour la ville de Tyr. Il a laissé quelques *Ecrits* en grec sur son art, qui sont judicieux.

PAUL, *Voy.* JULES PAUL.

XI. PAUL LE SILENTIAIRE, auteur Grec, ainsi nommé de la dignité qu'il avoit dans le sacré palais à Constantinople, florissoit sous l'empereur *Justinien* au 6e siècle. Nous lui devons une *Histoire* curieuse, en vers grecs, *de l'Eglise de Sainte-Sophie*. On la trouve dans l'Histoire Byzantine, avec la traduction et les notes de *du Cange*, Paris 1670, in-folio. II. Un *Poëme*, aussi en vers grecs, sur les *Thermes Pythiques*, que le savant *Huet* a éclairci de ses notes. III. Plusieurs *Epigrammes* dans l'Anthologie.

XII. PAUL ÉGINETTE, médecin du septième siècle, fut ainsi nommé parce qu'il étoit natif de l'isle d'Egine, aujourd'hui *Engia*. Il laissa un *Abrégé* des *Œuvres de Galien*, et plusieurs autres ouvrages en grec, qui renferment des choses curieuses et intéressantes. Son Traité *De re medicâ* fut imprimé à Basle en 1551, in-folio; et ses autres écrits le furent en grec, à Venise 1528, in-folio, et en latin 1538, in-4.° Les modernes y ont beaucoup puisé.

XIII. PAUL, diacre de Mérida dans l'Estramadure, florissoit aux premières années du 7e siècle. On a de lui une *Histoire des Pères d'Espagne*, dont la meilleure édition est celle d'Anvers en 1635, in-4.°

XIV. PAUL, diacre d'Aquilée, illustre par sa piété et ses lumières, fut secrétaire de *Didier* dernier roi des Lombards. Il fut reçu ensuite à la cour de *Charlemagne*, puis appelé à Metz pour y établir des écoles. Accusé par des envieux d'avoir voulu attenter aux jours de l'empereur, il fut relégué dans l'isle de Diomède, aujourd'hui Trémiti, dans la mer Adriatique. *Archise* prince de Bénevent, l'appela quelque temps après à sa cour; lorsque ce prince mourut en 787, *Paul* se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la vie monastique et mourut vers 801. Il est auteur d'une *Histoire des Lombards* en six livres, depuis leur origine jusqu'à la mort de *Luitprand* en 744. On la trouve dans les Recueils de *Vulcanius* et de *Grotius*. Il a eu beaucoup de part à l'*Historia Miscella*. Cet ouvrage renferme vingt-quatre livres. Les onze premiers ne sont que les dix livres de l'Histoire Romaine d'*Eutrope* avec des additions de *Paul*, insérées par-ci, par-là. Les cinq suivans sont entièrement de *Paul*, et servent de continuation à *Eutrope;* les huit derniers sont de *Landulphus Sagax* qui vivoit du temps de *Lothaire* fils de *Louis le Débonnaire :* ces huit derniers sont presque entièrement tirés de *Théophanes*, ou plutôt de son traducteur *Anastase* le bibliothécaire. *Henri Canisius* en a donné une édition enrichie de notes, Ingolstadt, 1603, in-8.° L'*Historia Miscella* et *de Rebus Longobardorum*, se trouvent dans le premier volume des *Rerum Italicarum Scriptores* de *Muratori*. *Paul* diacre est encore auteur de quelques Vies de Saints, et d'une *Histoire des Evêques de Metz*, et de l'Hymne de *St. Jean : Ut queant laxis*, etc. Il s'appeloit *Warnefride* de son nom de famille.

XV. PAUL DE SANCTA MARIA ou de BURGOS, savant Juif, natif de cette ville, fut détrompé de ses erreurs en lisant la *Somme*

de St. Thomas. Il embrassa la religion Chrétienne, et entra dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme. Son mérite lui procura des places importantes et des bénéfices considérables. Il fut précepteur de *Jean II* roi de Castille, puis archidiacre de Trévigno, évêque de Carthagène et enfin de Burgos. On dit qu'il mourut patriarche d'Aquilée le 29 août 1445, à 82 ans, après avoir défendu la religion par ses écrits. Les principaux sont : I. Des Additions aux *Postilles* de *Nicolas de Lyra*. II. Un Traité intitulé : *Scrutinium Scripturarum*, Mantoue, 1474, in-folio, et d'autres savans ouvrages. Ses trois fils furent baptisés avec lui, et se rendirent recommandables par leur mérite. Le premier, *Alphonse* évêque de Burgos, composa un *Abrégé* de l'Histoire d'Espagne, qu'on trouve dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-folio; le second, *Gonsalve* fut évêque de Placentia ; et le troisième, *Alvarès* publia l'*Histoire de Jean second* roi de Castille.

XVI. PAUL, (François) médecin des académies de Montpellier et de Marseille, né à Saint-Chamas bourg de Provence, mort en 1777, âgé de 43 ans, auroit pu rendre encore beaucoup de services à la littérature. Il étoit savant, laborieux, et avoit l'esprit d'analyse. On a de lui : I. Les *Mémoires de l'académie de Prusse*, qu'il a rédigés et réduits en 3 vol. in-4° et en dix vol. in-12. On estime plus cet abrégé que les *Mémoires originaux de Berlin*, qui pèchent par le style et qui manquent de précision. II. *Mémoires de l'Académie de Bologne*, in-4.° III. *Mémoires de l'Académie de Turin*; in-4.° Il a suivi dans ces deux ouvrages la méthode qu'il s'étoit prescrite pour les *Mémoires de Berlin*. IV. *Institutions Chirurgicales*, traduites du latin d'*Heister*, 2 vol. in-4° et 4 vol. in-8.° L'auteur ne s'est pas borné à traduire cet ouvrage important : il l'a enrichi d'observations sur les découvertes que la chirurgie a faites depuis *Heister*. Il a traduit encore trois Traités de *Van-Swieten* : *De la Peripneumonie*, de *la Pleurésie*, des *Maladies des Enfans*, chacun en un vol. in-12. Il avoit commencé une nouvelle rédaction des *Mémoires* de l'académie des Sciences de Paris, lorsque la mort l'enleva à la république des lettres. — M. l'abbé PAUL son frère, est connu par ses traductions.

PAUL LUCAS, *Voyez* LUCAS.

PAUL DE CASTRO, *Voyez* CASTRO, n.° III.

PAUL-ÉMILE, *Voy.* ÉMILE, n.os I. *et* II.

PAUL, (Saint Vincent de) VINCENT, n.° V.

PAUL DE VENISE, *Voyez* SARPI.

PAUL-JOVE, *Voy.* JOVE.

PAUL, voyag. *Voyez* MARC-PAUL.

PAULA, (*Julia Cornelia*) première femme de l'empereur *Héliogabale*, étoit fille de *Julius Paulus* préfet du prétoire, d'une des plus anciennes maisons de Rome. *Héliogabale* en étoit éperdument amoureux lorsqu'il l'épousa ; mais bientôt après il se dégoûta d'elle et la chassa du

palais. Paula dépouillée du titre d'Auguste et des honneurs qui l'accompagnoient, rentra paisiblement dans le cours d'une vie ordinaire, comme si elle se fût éveillée après un beau songe. Elle avoit des vertus embellies par la beauté et les agrémens. On croit qu'elle avoit eu un premier époux et des enfans, puisque *Héliogabale* dit qu'il se marioit avec elle pour être bientôt père, lui que ses débauches avoient presque rayé du rang des hommes.

PAULE, (Sainte) dame Romaine, née en 347, descendoit par sa mère des *Scipions* et des *Gracques*. Elle en eut les grandes qualités, qu'elle releva par toutes les vertus du Christianisme. Devenue veuve, elle quitta toutes les pompes et les délices de Rome, pour se renfermer dans le monastère de Bethléem. Elle y mena une vie pénitente sous la conduite de *St. Jérôme*, et fit bâtir des monastères et des maisons d'hospitalité. Elle apprit l'hébreu pour mieux entendre l'Écriture-Sainte dont elle faisoit sa consolation. *St. Jérôme* l'exhorta en vain à modérer ses mortifications: *Il faut*, lui répondit-elle, *défigurer ce visage que j'ai si souvent peint avec du rouge et du blanc; affliger ce corps qui a été dans les délices; expier par des pleurs continuels, ces ris et ces joies qui ont duré si longtemps. Il faut changer en cilice rude ce beau linge et ces étoffes de soie dont j'ai été vêtue. Après avoir tant cherché à plaire au monde, je n'ai plus d'autre plaisir que de plaire à Jésus-Christ.* Son abstinence étoit telle, que les hommes les plus robustes ne pouvoient y atteindre. *St. Jérôme* lui-même craignoit qu'elle ne la poussât trop loin. Il rapporte que cette Sainte ayant été malade à l'extrémité, lorsqu'elle commença à se trouver mieux les médecins la pressèrent de boire un peu de vin. Ils le jugeoient nécessaire pour la fortifier et empêcher qu'elle ne devînt hydropique. *St. Jérôme* pria *Saint Épiphane* qui étoit alors à Bethléem, d'obliger *Paule* à suivre les conseils des médecins. Lorsque ce saint évêque sortit d'auprès d'elle, après l'avoir longtemps exhortée, *St. Jérôme* lui demanda ce qu'il avoit fait? A quoi il répondit: *J'ai si bien réussi, qu'elle a presque persuadé à un homme de mon âge de ne pas boire de vin.* Cette illustre Sainte termina sa carrière le 26 janvier 405, et non 407 comme dit *Ladvocat*, à 57 ans. [*Voyez* PAMMAQUE (St.) qui avoit épousé *Ste Pauline* sa seconde fille;] EUSTOCHIE (Ste.) troisième fille de *Ste. Paule*, resta vierge et ne quitta jamais sa mère. C'est à cette dernière Sainte que *Saint Jérôme* écrivit cette lettre qu'on appelle l'*Epitaphe de Ste. Paule*; ce même Père écrivit une Lettre à *Ste. Paule* pour la consoler de la perte qu'elle avoit faite de l'aînée de ses filles nommée *Blésille*.

PAULE, (Saint François de) *Voyez* FRANÇOIS, n.° II.

PAULE, *Voy.* I. PAULO.

I. PAULET, fils d'un gentilhomme Suédois établi à Foligni, prit l'habit de *Saint-François* en 1323, à 14 ans. Il ne voulut être que frère lai, afin de pratiquer mieux l'humilité. Gémissant sur l'inobservance de la règle, il en-

treprit une réforme qu'il appela *de l'Observance.* Plusieurs religieux se rangèrent sous sa bannière, et les *Observantins* occupoient déjà un grand nombre de couvens, lorsque leur instituteur mourut saintement en 1390.

II. PAULET, (Guillaume) d'une noble et ancienne famille du comté de Sommerset, fut fait trésorier de la maison du roi d'Angleterre *Henri VIII*, et fut élevé à la dignité de baron du royaume. Il eut divers autres emplois importans sous *Edouard VI*, et fut confirmé dans la charge de grand trésorier du royaume par la reine *Marie* et par la reine *Elizabeth.* Il mourut la 13e année du règne de cette dernière princesse à 97 ans, comptant cent trois personnes descendues de lui. (Ce fut en 1572.) On lui demanda un jour comment il avoit fait pour se maintenir sous quatre règnes différens, parmi tant de troubles et de révolutions dans l'Etat et dans l'Eglise? Il répondit : *En étant un Saule, et non pas un Chêne.* Cette réponse peint le caractère, non d'un ministre intègre, mais d'un courtisan qui ne chérit que sa place, se prête à tout, et s'embarrasse peu du bien public. Quelques historiens ont cependant loué sa probité, et les gens de lettres ont fait valoir la protection qu'il leur accorda.

PAULI, (Grégoire) ministre de Cracovie vers l'an 1560 et 1566, étoit infecté de l'erreur des nouveaux Ariens. Il fut un des premiers qui la répandirent dans la Pologne. Il eut même l'effronterie de faire peindre un grand TEMPLE, dont *Luther* abattoit le toît, dont *Calvin* démolissoit les murailles, et dont lui-même sapoit les fondemens en combattant le Mystère de la Trinité. Aussi disoit-il hautement, « que Dieu n'avoit révélé que peu de choses à *Luther ;* qu'il en avoit plus dit à *Zuingle*, et plus encore à *Calvin ;* que lui-memé en avoit appris davantage; et qu'il espéroit qu'il en viendroit d'autres qui auroient encore de plus parfaites connoissances de tout. » *Voyez* PAULLI.

PAULIAN, (Aimé-Henri) né à Nîmes en 1722, entra dans l'institut des Jésuites, et y professa long-temps la physique avec succès. Après l'extinction de la Société il revint dans sa patrie, et y mourut en l'an 10, à l'âge de près de 80 ans. La douceur de son caractère et le calme de son ame prolongèrent ses jours. On lui doit plusieurs ouvrages estimés : I. *Dictionnaire de Physique*, 1789, 5 vol. in-8.° C'est la neuvième édition de cet ouvrage qui parut pour la première fois en 1761. II. *Dictionnaire* des nouvelles découvertes faites en physique, 1787, in-8°, 2 vol. III. *Nouvelles conjectures sur les causes des Phénomènes électriques*, 1762, in-4.° IV. *Traité de Paix* entre *Descartes* et *Newton*, 1763, trois vol. in-12. V. *Système général de Philosophie*, 1769, quatre vol. in-12. VI. *Dictionnaire Philosopho-Théologique*, 1774, in-4.° VII. *Guide des jeunes Mathématiciens* ou *Commentaire* des Leçons de mécanique de *la Caille*, 1772, in-8.° VIII. *Véritable Système de la Nature*, 1788, in-8.° L'auteur avoit aussi publié un Commentaire sur l'*Analyse* des infiniment-petits de *l'Hospital.*

I. PAULIN, (Saint) né à Bordeaux vers 353, d'une famille illustrée par la dignité consulaire, fut conduit dans ses études par le célèbre *Ausone*. Ses talens, ses richesses et ses vertus l'élevèrent aux plus hautes dignités de l'empire. Il fut honoré du consulat l'an 378, et épousa peu de temps après *Thérasie* fille illustre d'Espagne, qui lui apporta de grands biens. Au milieu des richesses, des honneurs et de la gloire, *Paulin* reconnut le néant du monde. De concert avec sa femme, ils allèrent chercher une retraite en Espagne, où il avoit des terres. Après y avoir demeuré quatre ans, ils se dépouillèrent en faveur des pauvres et des églises, et vécurent dans la continence. *Ausone* qui désapprouvoit la nouvelle vie de *Paulin*, l'attribua aux vapeurs de la mélancolie ou aux persuasions de sa *Tanaquil*. (C'est ainsi qu'il appeloit *Thérasie*.)

Si prodi, Pauline, *times, nostræque vereris*
Crimen amicitiæ; Tanaquil *tua nesciat istud.*

Paulin le pria de la traiter plus doucement, et lui dit que sa femme étoit une *Lucrèce*, et non une *Tanaquil*.

.....Nec Tanaquil *mihi, sed* Lucretia *conjux.*

Le peuple et le clergé de Barcelone où demeuroit *Paulin*, touchés des grands exemples de vertu et de mortification qu'il leur donnoit, le firent ordonner prêtre en 393. Le saint solitaire trop connu et trop admiré en Espagne, passa en Italie, et se fixa à Nole en Campanie, où il fit de sa maison une communauté de moines. Le peuple de cette ville le tira bientôt de son monastère pour le placer sur le siége épiscopal. Les commencemens de son épiscopat furent troublés par les incursions des Goths qui prirent la ville de Nole. Ce fut dans ces malheurs publics que sa charité éclata le plus; il soulagea les indigens, racheta les captifs, consola les malheureux, encouragea les foibles, anima les forts. Après avoir donné des exemples d'humanité et de grandeur d'ame, il jouit assez paisiblement de son évêché jusqu'à sa mort, arrivée le 22 juin 431, à 74 ans. On lit dans les *Dialogues* de *St. Grégoire*, qu'il se mit dans les fers en Afrique pour délivrer le fils d'une veuve qui avoit été pris par les Vandales; mais ce trait ne s'accorde nullement avec les circonstances du temps et de la vie de *St. Paulin*. Le P. *Papebroch* (*Acta Sanctorum, tom. 4. jun.*) distingue trois *Paulin* de Nole, et prétend que ce fut le troisième qui se vendit aux Vandales avant l'an 535, et que c'est de lui qu'on doit entendre ce que dit *St. Grégoire* qui composa ses Dialogues vers l'an 540. Quelques écrivains lui ont attribué sans fondement, l'invention des cloches, qui suivant *Maggius*, sont d'une bien plus haute antiquité. Nous avons de ce Saint plusieurs ouvrages en vers et en prose dans la *Bibliothèque des Pères*. La plus ample édition est celle de Vérone, 1736, in-folio, par le marquis *Maffei*. La plus estimée est celle de *le Brun Desmarettes*, 1685, deux tomes en un vol. in-4.° On y trouve: I. Cinquante *Lettres* traduites en françois, 1724, in-8°, que *St. Augustin* ne se lassoit point de lire. II. Un *Discours* sur

l'Aumône. III. *Histoire du martyre de St. Geniès.* IV. Plusieurs *Pièces de Poésie.* Le style de *St. Paulin* est fleuri, quoiqu'il ne soit pas toujours correct. Il y a de la vivacité dans les pensées, de la noblesse dans les comparaisons. Il écrit tour-à-tour avec onction et avec agrément, et on peut le mettre au rang des Pères de l'Eglise qui méritent le plus d'être lus. *Voyez* sa VIE, in-4°, par Dom *Gervaise*, et le second tome *Della Nolana Ecclesiastica Storia* de *Remondi*, de la congrégation des Sommasques; Naples, 1759, in-folio. Cette Histoire renferme la *Vie* de *St. Paulin* et une excellente Traduction italienne de ses Œuvres, sur-tout de ses Poëmes.

II. PAULIN, évêque de Trèves, mort en exil dans la Phrygie l'an 359, fut le défenseur de la doctrine et de la personne de *St. Athanase.* Ses vertus et les persécutions qu'il essuya à ce sujet, déterminèrent les Orthodoxes à le regarder comme un Saint. Les Ariens assemblés à Arles en concile, le condamnèrent. On en trouve les *Actes* dans la Collection Royale et dans celle du P. *Labbe.*

III. PAULIN, (Saint) né en Autriche, fut élevé au patriarcat d'Aquilée, vers l'an 777, par *Charlemagne* qui vouloit récompenser ses connoissances en littératnre. Il parut avec éclat au concile de Francfort tenu en 794, contre *Elipand* de Tolède et *Félix* d'Urgel. Le savant archevêque réfuta ce dernier par ordre de *Charlemagne*, auquel il dédia son ouvrage. Il mourut le 11 janvier 804, aimé et estimé. *Madrisi*, prêtre de l'Oratoire d'Italie, a publié à Venise en 1737, une édition complète des *Ouvrages* de ce Saint, avec des notes et des corrections. Les principaux sont: I. *Le Traité de la Trinité* contre *Félix* d'Urgel, connu sous le nom de *Sacro-Syllabus.* II. Un livre d'*Instructions salutaires*, attribué longtemps à *St. Augustin.* La plus ample édition de ses Œuvres est celle de Venise, en 737.

IV. PAULIN, (Louis) acteur de la comédie Françoise, mort en 1770 à l'âge d'environ 54 ans, étoit fils d'un maçon de Paris. Il excelloit dans le rôle de *Paysan.* Il jouoit aussi dans le tragique: une voix forte et de grands sourcils noirs, furent en partie ce qui lui fit donner les rôles de *Tyrans.* Quoiqu'il ne fût pas du premier mérite, il étoit agréable au public. Honnête homme et bon citoyen, d'une société paisible, égale et douce, *Paulin* vécut garçon et aimé de tous ses égaux.

PAULIN, évêque d'Antioche, *Voyez* MELÈCE.

PAULIN, frère de l'impératrice *Athenoïs*, *Voyez* II. EUDOXIE.

I. PAULINE, dame Romaine, également illustre par les avantages de la naissance et de la figure, épousa *Saturnin* gouverneur de Syrie, dans le premier siècle. Un jeune homme très-mal-à-propos nommé *Mundus*, conçut pour elle une violente passion, à laquelle il ne put jamais la faire répondre. Pour satisfaire ses desirs, il corrompit un des prêtres de la Déesse *Isis*, qui fit dire à *Pauline* que le Dieu *Anubis* vouloit la voir en parti-

culier. *Mundus* sous le masque du Dieu, jouit de l'objet de son amour. Quelque temps après, *Pauline* ayant appris du jeune homme cet artifice, le découvrit à son mari qui en porta ses plaintes à *Tibère*. Ce prince fit pendre les prêtres d'*Isis*, renverser le temple de cette Déesse après en avoir fait jeter la statue dans le Tibre. *Mundus* en fut quitte pour quelques années d'exil.

II. PAULINE, (*Pompeïa*) femme de *Sénèque* le Philosophe, voulut mourir avec son époux, lorsque le barbare *Néron* l'eut condamné à perdre la vie. Elle s'etoit déjà fait ouvrir les veines : mais *Néron* qui n'avoit aucune haine particulière contre elle, les lui fit refermer. Elle vécut encore quelques années, portant sur son visage les glorieuses marques de l'amour conjugal.—L'Histoire a conservé aussi la mémoire de PAULINE femme de *Maximin I*, impératrice d'une beauté parfaite et d'une douceur admirable : elle calma souvent les fureurs de son époux.

PAULINE, *Voy*. LOLLIA.

PAULLI, (Simon) né en 1603, devint professeur de médecine à Copenhague, et fut appelé à la cour par *Fréderic III* qui le fit son premier médecin. *Christiern Cinq* successeur de ce prince, lui donna l'évêché d'Arhusen, qui est devenu héréditaire dans sa famille. Il mourut le 23 avril 1680, à 77 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages : I. Un Traité *De febribus malignis*, 1678, in-4.° II. Un *Traité de l'abus du Tabac et du Thé*, 1681, in-4.° Il en condamne l'usage. III. *Quadripartitum de simplicium medicamentorum facultatibus*, Copenhague, 1668, in-4.° Il a donné le nom de *Quadripartitum* à cet ouvrage, parce qu'il l'a divisé selon les quatre saisons de l'année. IV. *Flora Danica*, 1647, in-4°, et Francfort, 1708, in-8°, dans lequel il parle des plantes singulières qui naissent dans le Danemarck et en Norwége. Cet ouvrage est enrichi de 393 figures. V. *Viridaria Regia varia et academica*, Copenhague, 1653, in-12. C'est un catalogue de plantes de différens jardins.—Son fils *Jacques-Henri* PAULLI se distingua aussi dans la médecine, fut professeur d'anatomie à Copenhague en 1662, professeur d'histoire en 1664, et obtint le titre d'historiographe de *Fréderic III*. Il ajouta à son nom celui de *Rosenschild*. On a de lui un ouvrage sur l'Anatomie, Copenhague, 1663, in-4.° Ses qualités le rendirent cher à sa patrie, et son caractère doux et officieux le fit aimer et estimer des courtisans... *Voyez* PAULI.

PAULLINI, (Christian-François) médecin d'Eisenach sa patrie né en 1643, mort en 1712, a donné en latin in-8°, la description de différens animaux, du *Chien*, de l'*Ane*, du *Loup*, du *Lièvre*, du *Corbeau*, etc., et des *Observationes medicæ*, 1689, in-4.°

I. PAULMIER DE GRENTEMESNIL, (Julien le) né dans le Cotentin d'une famille ancienne, docteur en médecine à Paris et à Caen, fut disciple de *Fernel* et égala son maître. Des veilles immodérées ayant réduit le roi *Charles IX* dans le plus triste état, *Paulmier* entreprit de guérir ce prince et y réussit. Il suivit le duc d'*Anjou* frère de ce mo-

narque, dans les Pays-Bas, s'y signala comme médecin et comme guerrier. Cet homme estimable mourut à Caen en 1588, à 68 ans. On a de lui : I. Un Traité *De Vino et Pomaceo*, in-8°, imprimé à Paris en 1588. II. *De Lue Venereá*, in-8.° (Ces deux ouvrages ont été traduits en françois par *Cahagnes* son compatriote.) III. *De morbis contagiosis*, in-4.° — Il ne faut pas le confondre avec un autre médecin nommé aussi PAULMIER, qui fut chassé en 1609 de la Faculté de Paris, pour avoir ordonné l'*Antimoine* malgré l'arrêt du parlement qui en défendoit l'usage. *Voyez* GREVIN.

II. PAULMIER DE GRENTEMESNIL, (Jacques le) fils de *Julien*, né au pays d'Auge en 1587, fut élevé par ses parens dans la religion prétendue-Réformée. Il servit avec honneur en Hollande et en France, et se retira ensuite chez lui pour se livrer à l'étude. Les belles-lettres et l'antiquité avoient toujours eu pour lui des charmes invincibles, il les cultiva avec succès jusqu'à sa mort, arrivée le 1er octobre 1670, à 83 ans. C'étoit un homme d'un esprit droit, d'un jugement exquis, dont les mœurs étoient pures, et qui détestoit le mensonge et la dissimulation. Il s'étoit établi à Caen. Ce séjour lui plaisoit, parce que cette ville renfermoit dans son sein un grand nombre de gens d'esprit et d'hommes de lettres. Il fut le premier promoteur de l'académie qui y est établie, et il la soutint contre les efforts de l'envie et de l'ignorance. Ses principaux ouvrages sont : I. *Observationes in optimos Auctores Græcos*, Leyde, 1668, in-4.° « J'ose assurer, dit *Huet*, que ce fut sur mes avis qu'il se décida à publier cet ouvrage. » II. Une *Description de l'ancienne Grèce*, en latin, in-4°, 1678. On trouve à la tête de cet ouvrage une ample vie de l'auteur. III. Des *Poésies* grecques, latines, françoises, italiennes, espagnoles, qui sont au-dessous du médiocre. L'auteur versifioit en trop de langues, pour réussir dans aucune. *Niceron* a donné une longue notice sur cet auteur.

PAULO ou PAULE, (Antoine de) d'une famille ancienne de Languedoc, grand-maître de Malte, entra dans l'ordre en 1575. Il fut grand'croix en 1611, ensuite grand prieur de Saint-Gilles, enfin grand maître le 10 mars 1627. Il fit de beaux établissemens. La Religion n'avoit entretenu jusqu'en 1627 que cinq galères; *Paulo* en fit construire une sixième, et fonda une maison de religieuses Maltoises à Toulouse. Le chapître général tenu en 1635, accorda en reconnoissance de son zèle pour les intérêts de l'ordre, deux privilèges à sa famille : le premier, fut l'exemption du droit de passage à tous ses descendans lorsqu'ils entreroient dans l'ordre; par le second, il fut permis à tous les aînés mâles de porter dans leurs armes un chef de la Religion, qui est de *gueules à la Croix d'argent*, avec les attributs de leur écu. Ce grand maître mourut le 10 juin 1636, après 13 ans et 3 mois de magistère.

PAULO, (Marco) *Voyez* MARC-PAUL.

PAULUS, *Voyez* I. SERGIUS et JULES-PAUL.

PAULZE, (N...) né à Montbrison où il remplit long-temps une place dans la magistrature, fut appelé à Paris par son parent, l'abbé *Terray* et y devint fermier général. Ce fut l'un des plus instruits et des plus probes. Il réunissoit aux connoissances de son état une grande rectitude de raison et de jugement. Ami de l'ordre, avec des goûts simples et des vertus privées, il ne méritoit pas la proscription qui l'atteignit du temps de la terreur et lui fit perdre la vie sur l'échafaud en 1794. Il avoit formé une compagnie de commerce pour la Guyane, dans l'intention d'améliorer cette immense contrée, et il avoit fait divers mémoires sur cette colonie. Plusieurs hommes de lettres lui ont attribué la plus grande partie des détails commerciaux et surtout ceux qui ont rapport à nos colonies et aux possessions des François en Asie et en Amérique, dans l'ouvrage de l'abbé *Raynal*.

I. PAUSANIAS, fils de *Cléombrote* roi de Sparte, et faisant les fonctions de la royauté pour son neveu encore enfant, se signala d'abord par un grand nombre de beaux exploits. Ayant été envoyé pour châtier les Athéniens qui avoient excité la guerre dans la Grece, il s'empara d'Athènes et en chassa les dix tyrans; mais peu après, *Lysandre* y en établit trente autres qui anéantirent les lois et changèrent tout le gouvernement de cette ville. Il contribua beaucoup au succès de la journée de Platée, où *Aristide* livra bataille aux Perses. La valeur et la prudente activité de *Pausanias* forcèrent *Mardonius* général de l'armée ennemie, à combattre dans un lieu étroit où ses forces lui devinrent inutiles. Le nom Persan n'en imposa plus aux Grecs. *Pausanias* porta ses armes et son courage en Asie, et mit en liberté toutes les colonies de la Grece; mais il aliéna les cœurs par ses manières rudes et impérieuses. Les alliés ne voulurent plus obéir qu'à des généraux Athéniens. (*Voyez* CLÉONICE *et* SIMONIDES.) Le héros Spartiate, mécontent de sa patrie, se laissa séduire par les présens et les promesses du roi de Perse. Il trahit non-seulement les intérêts de Lacédémone, mais il aspira encore à devenir le tyran de la Grèce. Les Ephores instruits de ses projets ambitieux, le rappelèrent. On avoit de violens soupçons contre lui, mais aucune preuve suffisante. Sparte restoit en suspens sur le sort de son sujet, lorsqu'un esclave à qui *Pausanias* avoit remis une lettre pour *Artabaze* satrape du roi de Perse, acheva de convaincre les magistrats de la trahison de cet indigne citoyen. Le coupable se sauva dans le temple de *Minerve*. On mura la porte, et sa mère porta la première pierre. Il y mourut consumé par la faim, l'an 474 avant J. C.

II. PAUSANIAS, historien et orateur Grec, établi à Rome sous l'empereur *Antonin le Philosophe*, y mourut dans un âge très-avancé. Cet auteur s'est fait un nom célèbre par son *Voyage historique de la Grèce*, en dix livres. Cet ouvrage, plein de faits historiques, de mythologie, de science géographique et chronologique, et où il est parlé de tant

de héros et de tant de statues, est très-utile à ceux qui veulent s'appliquer à l'Histoire ancienne. Le style, quoique serré et obscur, offre quelquefois des morceaux pleins de noblesse. *Pausanias* avoit l'art de raconter, mais il étoit crédule, comme la plupart des anciens historiens. Toutes les traditions populaires se trouvent consignées dans son livre. La meilleure édition que nous en ayons a été publiée en 1696, in-folio, avec les savantes remarques de *Kuhnius*.... *Voyez* GÉDOYN.

PAUSE, (La) *Voy.* MARCON et PLANTAVIT.

PAUSIAS, peintre, natif de Sicyone, disciple de *Pamphile*, florissoit vers l'an 352 avant J. C. Il réussissoit dans un genre particulier de peinture appelé *Caustique*, parce qu'on faisoit tenir les couleurs sur le bois ou sur l'ivoire par le moyen du feu. Il est le premier qui ait décoré de cette sorte de peinture, les voûtes et les lambris. On a surtout célébré parmi ses tableaux une *Ivresse*, peinte avec un tel art que l'on appercevoit à travers un vase qu'elle vidoit, tous les traits de son visage enluminé. La courtisane *Glycère* vivoit de son temps, et elle étoit aussi de Sicyone; elle excelloit dans l'art de faire des couronnes avec des fleurs. *Pausias*, pour lui faire sa cour, imitoit avec le pinceau ses couronnes, et son art égaloit souvent le fini et l'éclat de la nature. La ville de Sicyone se trouvant fort endettée long-temps après la mort de *Pausias*, fut obligée d'engager tous les Tableaux qu'elle possédoit. *M. Scaurus*, beau-fils de *Sylla*, paya tous les créanciers de cette ville, et retira de leurs mains tous les tableaux, et entr'autres ceux de *Pausias*. Il transporta ces différens chefs-d'œuvre à Rome, et les plaça dans le fameux théâtre qu'il fit élever pour immortaliser son édilité.

PAUSON, ancien peintre, fut le premier qui pour adoucir les inégalités de ses peintures, eut l'adresse de les couvrir d'un verre qui en rendit les traits plus fins et plus délicats.

I. PAUTRE, (Antoine le) architecte de Paris, excelloit dans les ornemens et les décorations des édifices. Ses talens en ce genre lui méritèrent les places d'architecte de *Louis XIV*, et de *Monsieur* frère unique du roi. Ce fut lui qui donna le dessin des *Cascades* du château de Saint-Cloud, et qui bâtit l'*Eglise* des Religieuses de Port-Royal à Paris, en 1625. Il fut reçu de l'académie de sculpture en 1671. Cette compagnie le perdit quelques années après. Les Œuvres d'*Antoine le Pautre* parurent à Paris en 1652, in-fol. avec 60 planches.

II. PAUTRE, (Jean le) parent du précédent, né à Paris en 1617, fut mis chez un menuisier, qui lui donna les premiers élémens du dessin. Il devint, par son application, un excellent dessinateur et un habile graveur. Ce maître entendoit très-bien les ornemens d'architecture, et les décorations des maisons de plaisance, comme les fontaines, les grottes, les jets d'eau, et tous les autres embellissemens des jar-

dins. Il fut reçu de l'académie royale de peinture et de sculpture en 1677, et mourut le 2 février 1682, à 65 ans. Son Œuvre comprend plus de mille planches, dont le *Cavalier Bernini* faisoit un cas infini. On le partage en 3 vol. in-fol.

III. PAUTRE, (Pierre le) fils du précédent, né à Paris le 4 mars 1659, mort dans la même ville le 22 janvier 1744, à 84 ans, s'appliqua à la sculpture. Son père développa ses talens pour le dessin; l'étude de la nature et des grands maîtres les perfectionna. Cet habile artiste fut directeur de l'académie de Saint-Luc. Plusieurs de ses ouvrages embellissent Marly. Il fit à Rome, en 1691, le groupe d'*Enée* et d'*Anchise;* que l'on voit dans la grande allée des Tuileries. Il acheva, en 1716, celui de *Lucrèce* qui se poignarde en présence de *Collatinus*, ouvrage qui avoit été commencé à Rome par *Théodon*. Son imagination est vive et abondante; ses compositions pleines de feu: on y remarque toujours de la facilité, mais quelquefois peu de précision.

PAW, (N. de) chanoine Allemand, mort le 19 messidor an 7, à Xanten près d'Aix-la-Chapelle, étoit oncle du fameux *Anacharsis Clootz*. Comme lui il penchoit vers les opinions singulières; mais il avoit infiniment plus de sens et de savoir. Il est très-connu par ses *Recherches*, 1.° *sur les Grecs;* 2.° *sur les Américains*, *les Egyptiens et les Chinois*, qui forment 7 vol. in-8°, imprimés à Paris l'an 3. *Paw* affirme beaucoup, prouve peu. On voit que l'auteur aime à contredire tous les historiens et à déprimer les peuples dont il parle; mais on ne peut lui refuser beaucoup d'érudition, de l'esprit, de la philosophie, des rapprochemens inattendus: il est vrai que son érudition est systématique, son esprit porté au paradoxe et sa philosophie trop hardie. Cependant on le lit avec plaisir, parce que son style, quoiqu'un peu rude, est précis, éloquent, énergique, et qu'on trouve chez lui des faits qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Le roi de Prusse, *Fréderic le Grand*, en faisoit beaucoup de cas, peut-être à cause de ses principes philosophiques. Ces mêmes principes lui firent des ennemis dans le clergé; mais il leur commandoit le respect par ses vertus. Sous un extérieur simple, il cachoit beaucoup d'esprit, qui brilloit chez lui comme un filon d'or dans une roche informe.

PAW, (Corneille de) *Voyez* les articles ANACRÉON, CALABER, ESCHYLE, HÉPHESTION et HORAPOLLON.

PAUWELS, (Nicolas) né en 1655, curé de Saint-Pierre, président du collége d'Arras, professeur royal du catéchisme à Louvain sa ville natale, mort en 1718, a donné une *Théologie pratique* en 5 vol. in-12, Louvain, 1715. Elle est estimée, quoique le style soit peu châtié.

PAWLET, *Voy.* PAULET.

I. PAYS, (Pierre le) Jésuite, a un nom parmi les Géographes pour avoir, le premier des Européens, découvert la source du Nil au mois d'avril 1618. Les observations qu'il donna à ce

sujet, ont détruit toutes les fables qu'il avoit plu aux voyageurs de débiter, et aux compilateurs de répéter sur cette matière qu'ils ne connoissoient pas.

II. PAYS, (René le) sieur de Villeneuve, né à Nantes en 1636, passa une partie de sa vie dans les provinces du Dauphiné et de Provence, où il étoit directeur général des Gabelles. Il mêla les fleurs du Parnasse avec les épines des Finances. Ses *Amitiés, Amours* et *Amourettes*, ouvrage mêlé de vers et de prose, publié en 1685, in-12, trouvèrent des admirateurs à la cour et à la ville. Les dames sur-tout les lurent avec plaisir, et quelques-unes en prenant du goût pour l'ouvrage en prirent pour l'auteur. On s'informa du libraire comment il étoit fait ? La duchesse de *Nemours* ayant eu cette curiosité, *le Pays* lui adressa le *Portrait de l'Auteur des Amitiés, Amours* et *Amourettes*. Cette production est en vers et en prose comme la précédente. Le style en est enjoué. L'auteur affectoit d'imiter *Voiture ;* mais aux yeux des gens d'esprit, il n'en fut que le singe. *Despréaux* ne le cacha point, dans la Satire où il fait dire à un campagnard qui préfère *le Pays* à *Voiture :*

Le *Pays*, sans mentir, est un bouffon plaisant.

Le rimeur ridiculisé, loin de s'en fâcher fut le premier à en badiner, dans une lettre qu'il écrivit de Grenoble à un de ses amis de la capitale. Quelque temps après il vint à Paris, alla voir *Boileau*, soutint devant ce satirique le caractère enjoué qu'il avoit pris dans sa lettre, et ils se séparèrent bons amis. Son esprit facile, plein de vivacité et d'agrément, plut à *Despréaux* ainsi qu'à la plupart des gens de lettres qui connurent *le Pays*. Il faut pourtant en excepter *Linière*. *Le Pays* lui disoit un jour : *Vous êtes un sot en trois lettres*. *Et vous*, répondit Linière, *en mille que vous avez composées*. Le duc *de Savoie* honora *le Pays* du titre de chevalier de Saint-Maurice, et l'académie d'Arles se l'associa. Ses derniers jours furent troublés par un procès très-fâcheux ; un de ses associés ayant malversé, il fut condamné à payer pour ce fripon. Il mourut peu de temps après, le 30 avril 1690, à 54 ans. On a de lui, outre les ouvrages dont nous avons parlé : I. *Zélotide*, Histoire galante, qui fut goûtée en province et méprisée à Paris. II. Un recueil de *Pièces* de poésies, *Eglogues*, *Sonnets*, *Stances*, où l'on trouve les finesses du petit bel-esprit et presque jamais les beautés du génie. Il le publia sous le titre de *Nouvelles Œuvres*, Paris, 1672, deux vol. in-12.

PAZ, (Jacques Alvarez de) Jésuite, né à Tolède en 1570, mort à Lima au Pérou en 1620, a donné plusieurs ouvrages de piété qui sont estimés ; ils ont été traduits en plusieurs langues, et entre autres en françois par le P. *Belon*, et imprimés à Lyon en 1740.

PAZMANI, (Pierre) né au Grand-Waradin en Hongrie, se fit Jésuite, se distingua par son zèle pour le salut des ames, et remplit long-temps les fonctions de missionnaire dans sa patrie ;

Il s'acquit une telle réputation, qu'après la mort du cardinal *Forgacs* archevêque de Strigonie, l'empereur *Matthias* le fit nommer pour son successeur. Il s'occupa dès-lors à réformer son diocèse, à soulager les pauvres, à construire des églises et à élever d'autres pieux monumens à la religion. Tirnau lui doit sa cathédrale, Presbourg un beau collége, et plusieurs villes d'édifiantes et d'utiles fondations. *Ferdinand II* obtint pour lui le chapeau de cardinal en 1629. Il mourut à Presbourg le 19 mars 1637. On a de lui : I. Un grand nombre d'Ouvrages ascétiques, polémiques, etc. en hongrois. II. Des *Sermons* pour les dimanches et les fêtes dans la même langue, 1636, in-fol. III. Quelques Ouvrages polémiques en latin. IV. *Vindiciæ Ecclesiasticæ*, Vienne, 1620, in-4.° V. *Acta et decreta Synodi Strigoniensis celebratæ* 1629, Presbourg, 1629, in-4°, etc.

PAZZI, (Jacques) banquier Florentin, d'une famille distinguée, fut chef de la faction opposée aux *Médicis*. Il s'unit avec *François Salviati* archevêque de Pise, et le cardinal *Riario*, pour se défaire des deux frères *Julien* et *Laurent*, dont l'autorité faisoit ombrage à quelques-uns de ses concitoyens et des princes voisins, et sur-tout au pape. *Pazzi* devoit les faire assassiner, l'archevêque devoit s'emparer du palais; et *Riario* neveu de *Sixte IV*, devoit approuver l'entreprise au nom de son oncle. Ce projet fut exécuté le 26 avril 1478. On choisit pour cela la solennité d'une grande fête qu'on célébroit dans l'Eglise de Sainte-Réparate. Le moment de l'élévation de l'hostie (d'autres disent du *Sanctus*) fut celui qu'on prit pour le meurtre, afin que le peuple attentif et prosterné ne pût empêcher l'exécution. En effet dans cet instant même *Julien* fut assassiné par un frère de *Pazzi* et par d'autres conjurés; et *Laurent* blessé légèrement se sauva dans la sacristie. L'archevêque se promenoit dans le palais, pour s'en emparer à l'instant qu'il apprendroit la mort des deux frères. Mais aux premières rumeurs du peuple, le gonfalonier se doutant de quelque chose arrêta ce prélat; *Pazzi* le fut aussi, et on les pendit aux fenêtres du palais. La dignité de cardinal sauva *Riario*, qui fut renvoyé à Rome un mois après. Les Florentins qui aimoient les *Médicis*, les vengèrent par le supplice de tous les coupables. *Bernard Bandini* l'un des meurtriers, s'étant retiré chez les Turcs, fut livré à *Laurent de Médicis* par le sultan *Bajazet*. La maison des *Pazzi* se réconcilia ensuite avec les *Médicis*, et s'unit à elle par des mariages. *Côme Pazzi* archevêque de Florence en 1508, homme versé dans la littérature grecque et romaine, auroit été honoré de la pourpre par *Léon X* son oncle et son ami, s'il n'étoit mort peu de temps après l'élection de ce pontife. Il traduisit *Maxime de Tyr* de grec en latin. *Alexandre Pazzi* son frère, publia quelques *Tragèdies* et une Traduction de la *Poétique* d'*Aristote* qui lui a mérité une place dans les Eloges de *Paul Jove*... *Le Noble* a donné l'*Histoire secrète de la conjuration des Pazzi*, que nous ne conseillerons pas de lire : la fable y est mêlée à la vérité.

PAZZI, *Voyez* MAGDELEINE, n.° II.

PÉAN, (N.) Janséniste obscur, mort en 1764 à 80 ans, est auteur de divers écrits polémiques, dont le plus connu est le *Parallèle de la morale des Jésuites avec celle des Païens*, 1726, in-8.°

PEARCE, (Zacharie) successivement évêque de Bangor, de Rochester, et doyen de Westminster, naquit à Londres en 1690 et mourut en 1774. On a de lui des *Sermons*, la *Défense* des miracles de J. C., 1727; et un *Essai* sur l'origine et les progrès des temples, 1726. Ses ouvrages prouvent beaucoup d'érudition.

PEARSON, (Jean) né à Snoring en 1613, fut élevé à Eaton et à Cambridge, et prit les ordres selon le rit Anglican en 1639. Il eut ensuite plusieurs emplois ecclésiastiques jusqu'à la mort funeste de *Charles I* dont il étoit zélé partisan. Il demeura sans emploi sous *Cromwel;* mais *Charles II* étant remonté sur le trône, le fit son chapelain, le nomma principal du collége de la Trinité, et enfin en 1672 évêque de Chester, où il mourut en 1686, à 73 ans. Ce prélat fut un exemple de la force et de la foiblesse de l'esprit humain. Après avoir fait éclater son génie dans la maturité de l'âge, il perdit entièrement la mémoire sur la fin de ses jours, et tomba dans l'enfance. Ses mœurs et son caractère étoient faciles; on le trouvoit même trop relâché dans son diocèse, et l'on ne peut nier qu'il ne fût plus sévère dans ses écrits que dans sa conduite. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. *Vindiciæ Epistolarum Sancti Ignatii*, 1672, in-4°: ouvrage dans lequel il démontre l'authenticité des *Epîtres de St. Ignace* martyr, contre quelques Calvinistes. II. Des *Annales de la Vie et des Ouvrages de St. Cyprien*, qui se trouvent dans l'édition de ce Père, donnée par *Jean Fell* évêque d'Oxford. III. Un excellent *Commentaire* en anglois sur le *Symbole* des Apôtres. Il a été traduit en latin, in-4°, Francfort, 1691. IV. Les *Annales de la Vie de St. Paul* et des *Leçons* sur les *Actes* des Apôtres, avec des *Dissertations* chronologiques sur l'ordre et la succession des premiers évêques de Rome, en latin, etc. Ces deux ouvrages se trouvent dans ses *Opera posthuma*, 1688, in-4.° V. *Prolegomena in Hieroclem*, in-8°, avec les Œuvres de ce philosophe. Dans tous ces différens écrits on voit le savant profond, le critique judicieux, et ce qui est plus rare dans un hétérodoxe, beaucoup de modération à l'égard de l'église Catholique. On lui doit aussi, conjointement avec son frère *Richard*, mort en 1670 Catholique-Romain, une édition des *Grands Critiques*, Londres, 1660, dix vol. in-folio, réimprimés à Amsterdam en 1684, 8 tom. en 9 vol. in-folio. Il faut y joindre le *Thesaurus Theologico-Philologicus*, Amsterdam, 1701 et 1702, 2 vol. in-folio; la *Critica sacra* de *Louis de Dieu*, un vol. in-fol.; le *Synopsis Criticorum*, Londres, 1669, ou Utrecht, 1684, 5 vol. in-fol.

PECHANTRÉ, (Nicolas de) naquit à Toulouse en 1638, d'un

chirurgien de cette ville. Il fit quelques pièces de vers latins, qui sont estimées, et s'appliqua principalement à la poésie françoise. Couronné trois fois par l'académie des jeux Floraux, il se crut digne des lauriers du Théâtre. Il vint donc à Paris et débuta par la tragédie de *Geta*, représentée en 1687. Le jeune auteur ayant montré cette pièce à *Baron*, ce comédien commença par lui en dire le plus de mal qu'il put, et finit par lui en offrir 200 liv. *Pechantré* homme simple et d'ailleurs peu aisé, accepta l'offre ; mais un autre comédien ayant su cette convention et ayant lu *Geta*, jugea autrement de cette pièce, et prêta à l'auteur les vingt pistoles nécessaires pour la retirer. Quoi qu'il en soit de cette anecdote que quelques auteurs contestent, cette tragédie reçut de grands applaudissemens. Le poëte enhardi en fit la dédicace à *Monseigneur*, qui lui donna des marques de sa libéralité. On a encore de lui *Jugurtha*, tragédie jouée en 1692, le *Sacrifice d'Abraham* et *Joseph vendu par ses Frères*, tragédies, qui ont été représentées à Paris dans plusieurs colléges de l'université. On rapporte à l'égard de sa tragédie de la *Mort de Néron*, une anecdote assez singulière. *Péchantré* travailloit ordinairement dans une auberge ; il oublia un jour un papier où il disposoit sa pièce et où il avoit mis, après quelques chiffres : *Ici le Roi sera tué.* L'aubergiste avertit aussitôt le commissaire du quartier, et lui remet le papier en main. Le poëte étant revenu à son ordinaire à l'auberge, fut bien étonné de se voir environné de gens armés qui vouloient s'emparer de sa personne. Mais ayant apperçu son papier entre les mains du commissaire, il s'écria plein de joie : *Ah ! le voilà ; c'est la Scène où j'ai dessein de placer la mort de Néron.* C'est ainsi que l'innocence du poëte fut reconnue. (*Voyez* aussi l'article Cyrano.) *Péchantré* mourut à Paris en 1709, à 71 ans. Il avoit exercé la médecine pendant quelque temps, avant que de se produire sur le brillant et dangereux théâtre de la capitale.

PECHLIN, (Jean-Nicolas) né en 1646, reçut le bonnet de docteur en médecine en 1667, à Leyde sa patrie, obtint une chaire à Kiel en 1673, fut nommé successivement premier médecin, bibliothécaire et conseiller du duc *de Holstein-Gottorp*, et ensuite précepteur du prince héréditaire. C'est en cette qualité qu'il l'accompagna à Stockholm en 1704. Il y mourut en 1706. On a de lui divers ouvrages, dont quelques-uns font preuve plutôt de son éloquence que de la solidité de son jugement. I. *De purgantium medicamentorum facultatibus*, Amsterdam, 1702, in-8.° II. *De vulneribus sclopetorum*, Kiel, 1674, in-4.° III. *De aëris et alimenti defectu et vitâ sub aquis*, 1676, in-8.° IV. *De habitu et colore Æthiopum*, Kiel, 1677, in-8.° Il établit le siége de la couleur des nègres dans le réseau cutané, et dit que la bile contribue à cette couleur, par la noirceur dont elle est empreinte. *Barrère* a fait revivre cette opinion vers le milieu du 18e siècle. V. *Theophilus Bibalcus*, Paris, 1685, in-12. C'est un éloge du Thé, écrit en style

poétique. VI. *Observationum physico-medicarum libri tres*, Hambourg, 1691, in-4.° On y trouve d'excellentes remarques, mais aussi beaucoup de preuves de la crédulité de *Pechlin*.

PECHMEJA, (Jean de) ancien professeur d'éloquence au collége royal de la Flèche, né à Villefranche de Rouergue en 1741, mort à Saint-Germain-en-Laie en 1785, étoit un littérateur distingué et un homme vertueux, simple et modeste. Son éloge du grand *Colbert* obtint en 1773 le second *accessit* au jugement de l'académie Françoise. Mais il est principalement connu par un poëme en prose, en douze livres, publié en 1784, in-8°, sous le titre de *Télèphe*, et traduit en Anglois. On l'a réimprimé en 1795, deux vol. in-18, avec figures. La pureté et l'élégance du style, des images riantes et vraies, une peinture de l'amitié telle qu'il la sentoit lui-même, demandent grace pour beaucoup d'endroits où il n'est que déclamateur. « Quoiqu'on ne puisse lui refuser de l'esprit et du talent, dit *la Harpe*, il est loin du bon goût et du vrai génie dont le siècle de *Louis XIV* nous a laissé les modèles. L'auteur manque souvent son but, faute de mesure dans ses idées et son style. Il semble comme *Rousseau*, faire un crime de la propriété, sans laquelle cependant toute société est impossible; il ne veut pas que les enfans succèdent à la fortune de leurs pères, comme si cette succession n'étoit pas de droit naturel, et comme si les pères eux-mêmes ne travailloient pas pour leurs enfans ! C'est un vrai délire d'imaginer qu'il faille détruire les lois primitives, parce que l'observation de ces lois entraîne quelques abus. Il y a quelques morceaux d'une éloquence noble et des momens d'intérêt, mais en général nul art dans la disposition et la préparation des événemens; point de nœud qui attache des faits sans vraisemblance; des tableaux gigantesques, une nature fausse, des principes outrés et une diction abstraite. » Ce jugement est trop sévère sans être dénué de vérité. On a attribué à *Pechmeja* plusieurs morceaux philosophiques et hardis de l'*Histoire politique* du commerce par l'abbé *Raynal*, dont il étoit ami. Il fut lié par la plus vive et la plus constante tendresse avec un médecin de ses amis, M. *du Breuil* son compatriote. Ils renouvelèrent dans ce siècle d'égoïsme, l'exemple trop rare d'*Oreste* et de *Pilade*. M. *de Pechmeja* étant tombé malade à Paris en 1776, M. *du Breuil* vola à son secours; et dès-lors tout fut commun entre ces deux amis, logement, sociétés, biens, maux, etc.; la mort même ne put les séparer. Le médecin étant mort le 10 avril 1785, d'une maladie contagieuse, l'homme de lettres qui ne le quitta pas dans ses derniers momens, mourut vingt jours après, victime de l'amitié. Il comptoit sur M. *du Breuil* comme sur lui-même. Un jour qu'on lui demandoit quelle étoit sa fortune ? *J'ai*, répondit-il, 1200 *livres de rente;* et comme on s'étonnoit qu'un si modique revenu pût lui suffire : *Oh !* dit-il, *le docteur en a davantage*. Il orna le portrait de son ami de ces quatre vers :

Il oublia son art pour le créer encore ;

Au sort de ses amis son bonheur fut
lié,
Et la Grèce l'eût pris pour le Dieu
d'Épidaure,
Ou pour celui de l'Amitié.

PÉCHON DE RUBY, gentilhomme de Bretagne, avoit été enlevé dans sa jeunesse par une bande de Bohémiens qui le conduisirent pendant long-temps de village en village, et dont il a ensuite décrit les tours et escroqueries dans un ouvrage devenu rare, intitulé : La *Vie* généreuse des Matois, Gueux, Bohémiens et Cagoux, avec un *Dictionnaire* de la langue Blesquienne, 1622, in-8.° L'auteur est mort au milieu du 17e siècle.

I. PECK, (Pierre) *Peckius*, jurisconsulte de Ziriczée en Zélande, enseigna pendant 40 ans le droit à Louvain, et devint en 1586 conseiller de Malines, où il mourut en 1589, à 60 ans. On a de lui divers Ouvrages de jurisprudence, que personne ne consulte plus.

II. PECK, (François) né à Stamford en 1692, mort en 1743, fut littérateur, naturaliste et même poëte. On a de lui divers ouvrages, dont quelques-uns ont eu du succès en Angleterre. Nous ne citerons que son *Histoire naturelle* et les *Antiquités du comté de Leicester et de Rutland*, in-4°, 1740, et ses *Mémoires sur la Vie de Cromwel*, 1740, 2 vol. in-4.° *Voyez* MILTON.

PECOUR, (N.) maître de ballet, danseur de l'opéra, et maître à danser de Mad. la duchesse *de Bourgogne*, mort à Paris en 1729, à 78 ans, excella dans son art, et fut un des premiers qui mit dans la danse du caractère et de l'expression. Il eut la direction des ballets de l'opéra, et les composa, dit-on, avec génie. Son talent, ses graces, sa figure inspirèrent une folle passion pour ce danseur à plus d'une femme. La fameuse *Ninon de Lenclos* l'aima autant qu'une courtisane peut aimer. Le comte, depuis maréchal *de Choiseul*, fut jaloux du danseur, et l'ayant un jour rencontré chez *Ninon* avec un habit ressemblant à un uniforme, lui demanda d'un ton railleur, *dans quel corps il servoit ?* — *Je commande un corps*, lui répondit *Pecour* avec fierté, *où vous servez depuis long-temps ;* et cela étoit vrai.

I. PECQUET, (Jean) médecin de Dieppe, mort à Paris en 1674, avoit été médecin du célèbre *Fouquet*, qu'il entretenoit à ses heures perdues des questions les plus agréables de la physique. Il s'est immortalisé par la découverte d'une veine lactée qui porte le chyle au cœur, et qui de son nom est appelée *le Réservoir de Pecquet.* Cette découverte fut une nouvelle preuve de la vérité de la circulation du sang ; mais elle lui attira plusieurs adversaires, entr'autres *Riolan*, qui écrivit contre lui un livre intitulé : *Adversùs Pecquetum et Pecquetianos.* On a de lui : I. *Experimenta nova Anatomica*, à Paris 1654. II. *De thoracis lacteis*, à Amsterdam 1661. Ce médecin avoit l'esprit vif et actif; mais cette vivacité le jetoit quelquefois dans des opinions dangereuses. Il conseilloit, comme un remède universel, l'usage de l'eau de vie; elle fut pour lui un vrai poison, car elle

avança ses jours, qu'il auroit pu employer à l'utilité du public.

II. PECQUET, (Antoine) grand maître des eaux et forêts de Rouen et intendant de l'école militaire en survivance, naquit en 1704, et mourut le 27 août 1762, à 58 ans. C'étoit un homme d'un esprit très-cultivé, et qui s'étoit consacré à la politique, à la philosophie, à la littérature et à la morale. On a de lui : I. *Analyse de l'Esprit des Lois*, et l'*Esprit des Maximes politiques*, 1756, 3 vol. in-12. II. *Lois Forestières de France*, 1753, en 2 vol. in-4° ; ouvrage estimé. III. L'*Art de négocier*, in-12. IV. *Pensées sur l'Homme*, in-12. V. *Discours sur l'emploi du loisir*, in-12. VI. *Parallèle du Cœur, de l'Esprit et du Bon sens*, in-12. VII. Il a traduit le *Pastor fido* de *Guarini*, l'*Aminte* du *Tasse*, l'*Arcadie* de *Sannazar*, et ses traductions se font lire avec plaisir.

PEDARETTE, citoyen de l'antique Lacédémone, est connu par une réponse magnanime qu'il fit dans une occasion où tout autre qu'un Spartiate ou un Romain auroit laissé échapper des regrets. S'étant présenté pour être admis au conseil des *Trois cents*, il fut rejeté : *Graces aux Dieux immortels !* dit-il en s'en retournant plein de joie, *il s'est trouvé dans Sparte trois cents Hommes qui me surpassent en mérite*. Si cette démonstration fut sincère, dit *J. J. Rousseau*, et il y a lieu de le croire, voila le vrai citoyen !... *Voy.* Brasidas.

PEDIANUS, *Voy.* Asconius.

PÊDRE, (Dom) roi de Portugal, *Voyez* Inès de *Castro*.

PEDRUZZI, (Paul) savant Jésuite de Mantoue, se fit un nom par ses connoissances dans l'antiquité. *Raynuce* duc de Parme le choisit pour arranger son riche cabinet de médailles. Ce travail l'occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 20 janvier 1721, à 75 ans. On a de lui huit volumes du *Museo Farneze*, depuis 1694 à 1727, qui forment dix tomes in-folio. C'étoit un homme estimable pour les qualités du cœur et de l'esprit.

PEGANE, *Voy.* Symbace.

PÉGASE, (Mythol.) cheval ailé, célèbre dans la Fable et produit par *Neptune ;* selon d'autres il naquit du sang de *Méduse* lorsque *Persée* lui coupa la tête. En naissant il frappa du pied contre terre et fit jaillir une fontaine, qui fut appelée Hippocrène. Il habitoit les monts Parnasse, Hélicon et Piérius, et paissoit sur les bords d'Hippocrène, de Castalie et du Permesse. *Persée* le monta pour aller en Égypte délivrer *Andromède*. *Bellérophon* s'en servit aussi pour combattre la *Chimère*.

PÉGASE, (Manuel-Alvarès) jurisconsulte Portugais, natif d'Estremos, mort à Lisbonne en 1696, à 60 ans, laissa un *Recueil* des Ordonnances et des Lois de Portugal, en 14 vol. in-folio, depuis 1669 jusqu'en 1714, et d'autres ouvrages qui ne l'empêchèrent pas de donner ses avis sur les affaires des particuliers.

PEGUILLON, *Voy.* Beaucaire de *Peguillon*.

PEIRESC, (Nicolas-Claude Fabri, seigneur de) naquit au

château de Beaugencier en Provence, l'an 1580. Sa famille originaire d'Italie, étoit établie en Provence depuis le 13e siècle. Après avoir étudié avec succès à Aix, à Avignon et à Tournon, il passa ensuite en Italie, et s'arrêta à Padoue pour finir son droit. Il séjourna quelque temps à Venise, pour y jouir des lumières de *Fra-Paolo* et des autres savans de cette ville. Florence, Rome, Naples le possédèrent ensuite tour-à-tour. Il y parut en savant qui vouloit tout voir et tout remarquer. Rien n'échappa à ses regards des restes de l'antiquité, et de ce que les bibliothèques et les cabinets offroient de curieux et de rare. De retour à Aix, il y prit en 1604 le degré de docteur. Les Thèses qu'il soutint dans cette occasion pendant trois jours de suite, furent long-temps célèbres en Provence. Le jeune savant se rendit ensuite à Paris, où les *de Thou*, les *Casaubon*, les *Pithou*, les *Sainte-Marthe* l'aimèrent et l'estimèrent. Il alla de là en Angleterre, y visita les savans de Londres et d'Oxford, et fut très-bien accueilli par le roi *Jacques*. De Londres il passa en Hollande; il y vit *Joseph Scaliger* à Leyde, et *Hugues Grotius* à la Haye. Enfin après avoir parcouru la Flandre et une partie de la France il revint à Aix et y fut reçu conseiller au parlement. Sa maison fut dès-lors l'asile des sciences et le bureau d'adresse de tous les savans. (*Voyez* I. VALOIS.). Cet homme illustre mourut à Aix le 24 juin 1637, à 57 ans, également regretté pour les qualités brillantes et les morales. On célébra son mérite dans toutes sortes de langues; et ce recueil d'éloges a été imprimé sous le titre de *Panglossia*. L'académie Romaine lui rendit des honneurs distingués, et l'abbé *Bouchard* Parisien, prononça son éloge funèbre dans une nombreuse assemblée de cardinaux et de savans. La trop vaste érudition de *Peiresc*, jointe peut-être à la passion d'embrasser trop de matières, l'empêcha de finir aucun ouvrage. On n'a de lui qu'une *Dissertation* curieuse et savante sur un Trépied ancien, imprimée dans le tome 10e des *Mémoires de Littérature* du P. *Desmolets*. Il laissa plusieurs manuscrits : mais la plupart n'ont pas reçu le dernier coup de plume. *Gassendi* a donné la *Vie* de ce savant, la Haye 1651, in-12; écrite avec beaucoup de pureté et d'élégance, et traduite en françois par M. *Requier*, in-12, 1770.

I. PÉLAGE Ier, Romain, diacre de l'eglise Romaine, fut archidiacre du pape *Vigile*, et apocrisiaire en Orient, où il se signala par sa prudence et sa fermeté. Il fut mis sur la chaire de Saint-Pierre en 555. Il dut en partie son élévation à l'empereur *Justinien*, qui avoit goûté son esprit. Le nouveau pontife s'appliqua à réformer les mœurs et à réprimer les nouveautés. Il anathématisa les *Trois Chapitres*, dont il paroissoit avoir parlé favorablement en écrivant en 546 à *Ferrand* diacre de Carthage, pour le prier de délibérer avec son évêque et les autres les plus instruits sur cette affaire, et travailla à faire recevoir le 5e concile, tenu à Constantinople en 553. Les évêques de Toscane refusant d'adhérer à ce concile, et

s'étant séparés de sa communion, il leur écrivit en ces termes remarquables : « Comment ne croyez-vous pas être séparés de la communion de tout le monde, si vous ne récitez pas mon nom suivant la coutume dans les saints mystères ? puisque tout indigne que j'en suis, c'est en moi que subsiste à présent la fermeté du siége apostolique avec la succession de l'épiscopat. » Les Romains, assiégés par les Goths, lui durent beaucoup. Il distribua des vivres, et obtint de *Totila* à la prise de la ville en 556, plusieurs graces en faveur des citoyens. Il mourut le 2 mars 560. On a de lui seize *Epîtres*. Le droit que s'attribua alors *Justinien* dans l'élection des papes, droit nouveau selon le P. *Pagi*, soutenu par ses successeurs, occasionna dans la suite des vacances du siége de Rome beaucoup plus longues qu'auparavant. On voit cependant que dès le temps d'*Odoacre*, les souverains d'Italie usoient de ce droit.

II. PÉLAGE II, Romain, fils de *Wingil* qui est un nom Goth, obtint le trône pontifical après *Benoît premier*, le 27 novembre 578. Il travailla avec zèle, mais avec peu de succès, à ramener à l'unité de l'église les évêques d'Istrie et de Vénétie, qui faisoient schisme pour la défense des *Trois Chapitres*. Non moins zélé pour les droits de l'église, il s'opposa à *Jean* patriarche de Constantinople, qui prenoit le titre d'évêque Œcuménique. Il s'éleva de son temps une peste si violente, que souvent on expiroit en éternuant et en bâillant; d'où est venue, selon quelques historiens, la coutume de dire à celui qui éternue, *Dieu vous assiste !* et celle de faire le signe de la croix sur la bouche lorsqu'on bâille. (*Voyez* l'article I. GRÉGOIRE, *à la fin.*) *Pélage II* fut attaqué de cette peste, et en mourut le 12 février 590. Sa mort fût honorée des larmes des pauvres qu'il secouroit avec largesse. On lui attribue dix *Epîtres;* mais la première, la seconde, la huitième et la neuvième sont supposées.

III. PÉLAGE, proche parent de *Rodrigue* roi Visigoth en Espagne, fut forcé d'abandonner sa principauté aux Maures, et de se tenir caché lors des incursions de ces Barbares. Il eut pour asile le sanctuaire de Notre-Dame de Covagonda, enséveli dans la profondeur d'une grotte et dans des rochers presque inaccessibles. Là, ayant laissé mûrir pendant trois ans le projet de secouer le joug de ces conquérans étrangers, il en sortit enfin plein d'espoir et de courage. S'étant fait un parti nombreux, il chassa les usurpateurs. Les Maures ne pouvant l'entamer, entrèrent en négociation avec lui et le laissèrent jouir moyennant un léger tribut, d'une certaine étendue de pays. Ayant été ensuite insulté par les Maures, il marcha contre eux et les défit en 716, conquit plusieurs provinces, et peu après il fut proclamé roi de Léon et des Asturies ; il mourut en 737 avec la réputation d'un prince sobre, ennemi du luxe, courageux, et d'une piété exemplaire. C'est sans doute cette piété qui a excité *Voltaire* contre ce prince, jusqu'à lui refuser le titre de roi, contre le témoignage unanime des anciens historiens.

IV. PÉLAGE, fameux hérésiarque, né au 4e siècle dans la Grande-Bretagne, embrassa l'état monastique, et vint à Rome où il brilla par ses mœurs et par ses connoissances. Il étoit né avec un esprit ardent et impétueux. Son zèle étoit extrême, et il croyoit être toujours au-dessous du devoir, lorsqu'il n'étoit pas au premier degré de la vertu. Dans des caractères de cette espèce, la piété est jointe ordinairement au desir d'amener tout le monde à leur manière de vivre et de penser. Ceux que *Pélage* exhortoit à se dévouer à la perfection, répondoient qu'il n'étoit pas donné à tout le monde de l'atteindre, et s'excusoient sur la foiblesse et la corruption de la nature humaine. *Pélage* chercha dans l'Écriture et dans les Pères tout ce qui pourroit ôter ces excuses aux pécheurs. Son attention se fixa naturellement sur tous les endroits dans lesquels les Pères défendent la liberté de l'homme contre les partisans de la fatalité, et tout ce qui prouvoit la corruption de l'homme ou le besoin de la grace, lui échappa. Il crut donc ne suivre que la doctrine de l'église, en enseignant que « l'homme pouvoit, par ses propres forces, s'élever au plus haut degré de perfection, et que l'on ne pouvoit rejeter sur la corruption de la nature l'attachement aux besoins de la terre, et l'indifférence pour la vertu. » Il développa ces idées dans le 4e livre du *Libre-Arbitre* qu'il publia contre *St. Jérôme*; et dans lequel il découvroit toute sa doctrine, en y ajoutant des erreurs nouvelles. Les principales étoient : I. Qu'*Adam* avoit été créé mortel, et qu'il seroit mort soit qu'il eût péché ou non. II. Que le péché d'*Adam* n'avoit fait de mal qu'à lui et non à tout le genre humain. III. Que la Loi conduisoit au royaume céleste, aussi bien que l'Evangile. IV. Qu'avant l'avénement de *J. C.* les hommes ont été sans péché. V. Que les enfans nouveaux nés sont dans le même état où *Adam* étoit avant sa chûte. VI. Que tout le genre humain ne meurt point par la mort et par la prévarication d'*Adam*, comme tout le genre humain ne ressuscite point par la résurrection de *Jésus-Christ*. VII. Que l'homme nait sans péché, et qu'il peut aisément obéir aux commandemens de Dieu, s'il veut.... Rome ayant été prise par les Goths, *Pélage* en sortit et passa en Afrique avec *Celestius* le plus habile de ses sectateurs. Il ne s'arrêta pas longtemps en Afrique; il y laissa *Celestius* qui se fixa à Carthage, où il enseigna les sentimens de son maître. Cependant *Pélage* dogmatisa en Orient où il s'étoit rendu. Ses erreurs furent dénoncées au concile de Diospolis. Les Pères de cette assemblée les anathématisèrent solennellement, et l'auteur fut forcé de se rétracter; mais cette rétractation ne changea pas son cœur. Il fut condamné de nouveau en 415, dans le concile de Carthage et dans celui de Milève. Les Pères de ces conciles firent part de leur jugement au pape *Innocent I*, qui se joignit à eux pour l'anathématiser. Ce saint pontife étant mort peu de temps après, *Pélage* écrivit à *Zozime* son successeur, et lui députa *Celestius* pour faire lever l'excommunication portée contre lui et contre son ami. Le pape *Zozime* voulut bien recevoir son apologie; mais

il assembla en même temps des évêques et des prêtres, qui condamnèrent ses sentimens en approuvant la résolution où il étoit de se corriger. Il reçut en même temps une *Confession de Foi* de *Pélage*, captieuse, à laquelle il se laissa surprendre, et il écrivit en sa faveur aux évêques d'Afrique. Ces prélats assemblèrent un nouveau concile à Carthage en 417 : il s'y trouva deux cents quatorze évêques qui ordonnèrent que la sentence prononcée par le pape *Innocent* contre *Pélage* et *Celestius*, subsisteroit jusqu'à ce qu'ils anathématisassent leurs erreurs. Le pape *Zozime* eut la grandeur d'ame de reconnoître qu'il avoit été surpris. Il confirma le jugement du concile, et condamna les deux hérétiques dans le même sens que son prédécesseur. L'empereur *Honorius* instruit de ces différens anathèmes, ordonna qu'on traiteroit les Pélagiens comme les hérétiques, et que *Pélage* seroit chassé de Rome avec *Celestius*, comme hérésiarques et perturbateurs. Ce rescrit est du 30 avril 418. Le 1er mai suivant il y eut un concile général à Carthage contre les Pélagiens, dans lequel brilla *St. Augustin*, le docteur de la Grace. On y dressa neuf articles d'anathèmes contre cette hérésie. Les évêques qui ne voulurent point souscrire à la condamnation, furent déposés par les juges ecclésiastiques, et chassés de leurs siéges par l'autorité impériale. *Pélage* obligé de sortir de Rome, se retira à Jérusalem où il ne trouva pas d'asile ; et l'on n'a su ni en quel temps, ni en quel pays il mourut. *Julien d'Eclane* fut le chef des Pélagiens après la mort de leur premier père. Cette hérésie prit une nouvelle forme sous ce nouveau chef. Elle ravagea pendant quelque temps l'Orient et l'Occident, et s'éteignit enfin tout-à-fait. Quelques écrivains sont étonnés de cette extinction subite du *Pélagianisme ;* mais leur surprise cessera s'ils font attention, 1.° Que lorsque *Pélage* enseigna ses erreurs, l'Italie étoit ravagée par les Goths. Rome assiégée plusieurs fois par *Alaric*, étoit dans la consternation et dans l'abattement ; ce n'étoit pas le moment de s'occuper de disputes lorsqu'on voyoit le fer et la flamme autour de ses murailles. 2.° Le souvenir des fureurs récentes des Donatistes, inspiroit de la crainte contre tout ce qui pouvoit faire naître un nouveau schisme et un nouveau fanatisme. 3.° *Pélage* qui étoit passé en Orient, ne pouvant s'y faire entendre que par un interprète, ne devoit pas espérer de donner à son parti beaucoup de célébrité. 4.° Le savoir, l'éloquence de *St. Augustin*, son crédit auprès de l'empereur et la crainte de voir dans l'empire de nouvelles divisions, firent traiter les Pélagiens comme les autres hérétiques, et délivrèrent l'Occident de ce nouveau poison. 5.° Le Nestorianisme commençant alors à faire du bruit, le *Pelagianisme* trouva tous les esprits assez occupés pour qu'ils ne s'amusassent pas à le soutenir contre l'Eglise Latine et contre les lois des empereurs. « D'ailleurs, dit *Pluquet*, un parti ne devient séditieux que par le moyen du peuple, et la doctrine de *Pélage* n'étoit pas propre à échauffer le peuple. Il élevoit la liberté de l'homme, et nioit la corruption originelle ; mais c'étoit

pour l'obliger à une plus grande austérité. Il faisoit dépendre de l'homme seul sa vertu et son salut; mais c'étoit pour lui reprocher plus amèrement ses défauts et ses péchés, et pour lui ôter toute excuse s'il ne se corrigeoit pas : Or un peuple aime mieux un dogme qui l'excuse et l'humilie, qu'un système qui flatte sa vanité, mais qui le rend inexcusable dans ses vices et dans ses défauts. Pour mettre le peuple dans les intérêts du *Pélagianisme*, il falloit en exagérant les forces de l'homme, diminuer ses obligations, et *Pélage* s'étoit proposé tout le contraire. Le *Pélagianisme*, tel que *Pélage* le proposoit, et dans les circonstances où il a paru, ne pouvoit donc former aucun parti, aucune secte, et ne devoit rester que comme une opinion ou comme un système, se conserver parmi les personnes qui raisonnoient, se disputer, se rapprocher du dogme de l'Eglise sur la nécessité de la grace, et donner la naissance au sémi-Pélagianisme; » et c'est ce qui arriva. Nous avons de *Pélage* une *Lettre* à *Démétriade*, dans le tome second de *St. Augustin*, de l'édition des Bénédictins ; des fragmens de ses quatre *Livres du Libre-Arbitre ;* et des *Commentaires* sur les Epîtres de *St. Paul* qui se trouvent dans l'*Appendix Operum Divi Augustini*, Antuerpiæ, 1703, in-folio. *L'Histoire* du Pélagianisme a été très-bien traitée par le savant cardinal *Noris*. Le P. *Patouillet* en a aussi publié une in-12, 1751.

PÉLAGE-ALVARÈS *ou* ALVARÈS-PÉLAGE, *Voy.* PAEZ.

I. **PÉLAGIE**, (Sainte) vierge et martyre d'Antioche, dans le quatrième siècle, durant la persécution de *Maximien Daïa*. Elle se précipita du haut du toît de sa maison, pour échapper par cette mort violente à la perte de son honneur, que des gens envoyés par les magistrats Païens vouloient lui ravir.

II. **PÉLAGIE**, (Sainte) illustre pénitente du 5e siècle, avoit été la principale comédienne de la ville d'Antioche. La grace ayant touché son cœur, elle reçut le Baptême, et se retira sur la montagne des Oliviers près de Jérusalem, où, selon *Jacques* diacre d'Héliopolis, déguisée en homme, elle mena une vie très-austère; mais *Théophane*, (*Chron. ad an.* 25, *Theod. jun.*) *Nicéphore Calixte*, (*Hist. lib.* 14, *cap.* 30) la représentent comme une religieuse. *Basile* dans son Ménologe la peint habillée en religieuse, et assure formellement qu'elle se fit religieuse. Et en effet comment croire que cette Sainte auroit porté un habit contraire à son sexe ? Ce genre de déguisement condamné par l'Ecriture et les Pères, ne pourroit être excusé que par la bonne foi et la simplicité. *Voy.* MIRAMION.

PELARGUS, *Voy.* STORCK.

PÉLÈE, *Voyez* THÉTIS *et* ACASTE.

I. **PELETIER**, (Claude le) né à Paris en 1630, avec des dispositions heureuses, fut lié de bonne heure avec *Bignon*, *Molé*, *Lamoignon*, *Despréaux* et les autres grands hommes de son siècle. Il fut d'abord conseiller au châtelet, puis au parlement, ensuite président de la quatrième chambre des enquêtes: nommé prévôt des marchands en 1668,

il signala sa gestion en faisant construire le Quai de Paris, qu'on appelle encore aujourd'hui le *Quai* PELETIER. Il se distingua extrêmement dans cette place, et succéda en 1683, au grand *Colbert*, dans celle de contrôleur général des finances. Ce fut alors que *Despréaux* se présentant dans la foule pour le complimenter, lui dit simplement : *Monseigneur, je n'envie de votre nouvelle dignité, que l'occasion que vous allez avoir de faire plaisir à bien des gens....* *Peletier* sentit que si un contrôleur général faisoit quelques heureux, il faisoit encore plus de mécontens. Il se démit de cette place six ans après, quitta entièrement la cour en 1697, et ne s'occupa plus que de l'étude et de son salut. Il venoit passer tous les Carêmes aux Chartreux où il avoit un appartement, et demeuroit tout le reste de l'année dans sa terre de Villeneuve-le-Roi. Il mourut le 11 août 1711, à 81 ans. Les grands sentimens de piété qui l'avoient animé pendant sa vie, présidèrent à sa mort. On a de lui : I. Un très-grand nombre d'*Extraits* et de *Recueils* assez bien faits de l'Ecriture des Pères et des écrivains ecclésiastiques et profanes, en plusieurs vol. in-12. II. Des *Editions* du *Comes Theologus* et du *Comes Juridicus* de *Pierre Pithou* son bisaïeul maternel. III. A l'imitation de ces deux ouvrages, il composa le *Comes Senectutis* et le *Comes Rusticus*, l'un et l'autre in-12, qui ne sont que des Recueils de pensées des auteurs anciens et modernes. IV. On lui doit encore la meilleure *Edition* du *Corps du Droit Canon* en latin avec des notes de *Pierre* et de *François Pithou*, en deux vol. in-folio ; et celle du *Code des Canons* recueillis par M.rs *Pithou*, avec des *Miscellanea Ecclesiastica* à la fin. (*Voyez* PITHOU.) V. Enfin l'*Edition* des *Observations* de *Pierre Pithou* sur le *Code* et les *Novelles....* La VIE de *Claude le Peletier* a été écrite en latin par *Boivin* le cadet, in-4°, qui prend un ton de panégyrique capable de faire tort à son héros si ses vertus étoient moins connues. — *Voyez* IV. PELLETIER.

II. PELETIER DE SOUSY, (Michel le) frère du contrôleur général, né à Paris en 1640, se fit recevoir avocat et plaida avec distinction. Il acheta ensuite la charge d'avocat du roi au Châtelet, et il l'exerça pendant cinq ans avec un applaudissement universel. Reçu conseiller au parlement en 1665, il fut nommé l'année suivante avec *Jérôme le* PELETIER son second frère, pour l'exécution des arrêts de la cour des grands Jours tenus à Clermont en Auvergne. Le roi le choisit en 1668, pour aller établir l'intendance de la Franche-Comté. A son retour il fut intendant de Lille, de toutes les conquêtes de Flandre et des armées que le roi y entretenoit. Ses services lui méritèrent les places de conseiller d'état en 1683, d'intendant des finances, de conseiller au conseil royal et de directeur général des fortifications. Dégoûté des affaires et de la cour, il la quitta à l'âge de 80 ans, pour se retirer à l'abbaye de Saint-Victor à Paris. Il y vécut près de six ans dans les doux travaux de la littérature, et dans les exercices d'une vie chrétienne; et il mourut le 10 décembre 1725, à 86

ans. Ses différens emplois ne l'avoient point empêché de cultiver les belles-lettres, et de se rendre familiers les bons auteurs de l'antiquité, sur-tout *Cicéron*, *Horace* et *Tacite* qu'il portoit toujours avec lui dans ses voyages. Il parloit aussi avec grace l'italien et l'espagnol. L'académie des Inscriptions lui avoit donné en 1701, la place d'académicien honoraire. On de lui dans les Mémoires de cette compagnie, de savantes Recherches sur les *Curiosolites*, ancien peuple de l'Armorique dont il est parlé dans les Commentaires de *César*.... *Toureil* l'appeloit : *Homo limatissimi ingenii*. La famille de *le Peletier* est connue par ses services dans la robe et dans le ministère.

III. PELETIER, (Pierre le ou plutôt du) Parisien, d'une famille très-différente des précédens, car il étoit fils d'un épicier, se fit recevoir avocat au parlement, et négligea sa profession pour se livrer à la poésie. Sa principale occupation étoit de composer des Sonnets à la louange de tout le monde. Dès qu'il savoit qu'on imprimoit un livre, il alloit aussitôt porter un Sonnet à l'auteur, pour en avoir un exemplaire. Deveau amoureux d'une demoiselle, il fit tant de vers sur ses attraits, qu'elle se laissa gagner et qu'elle l'épousa. *Boileau* parle souvent de lui comme d'un mauvais poëte. Le *Juvenal* François ayant dit de lui dans sa seconde Satire :

> J'envie, en écrivant, le sort de Peletier.

Ce bon homme prit ce vers pour une louange. Il fit imprimer cette Satire dans un recueil de *Poésies*, où il y avoit quelques vers de sa façon. Il mourut à Paris en 1680.

PELETIER, *Voy.* PELLETIER *et* MARTINI.

PELHESTRE, (Pierre) natif de Rouen, mort à Paris en 1710, à 65 ans, étoit un homme d'une lecture prodigieuse qui lisoit tout, mais avec des intentions droites. Il n'étoit âgé que de dix-huit ans, quand l'archevêque de Paris *Péréfixe*, le manda : *J'apprends*, lui dit-il, *que vous lisez des Livres hérétiques ; êtes-vous assez docte pour cela ? —Monseigneur*, répondit le jeune homme, *votre question m'embarrasse : si je dis que je suis assez savant, vous me direz que je suis un orgueilleux ; si je dis que* non, *vous me défendrez de les lire*. Sur cette réponse, le prélat lui permit de continuer. Il a donné une seconde édition du *Traité de la lecture des Pères*, et des *Notes* excellentes sur le texte de cet ouvrage ; Paris, 1697, in-12.

PELIAS, (Mythol.) fils de *Neptune* et de *Tyro*, et frère d'*Eson* roi de Thessalie, usurpa le royaume au préjudice de *Jason* son neveu, que l'on déroba à sa fureur. *Jason* ayant atteint l'âge de vingt ans, se fit reconnoître par ses parens, et redemanda ses états. *Pelias* ne les lui refusa pas ; mais il l'engagea d'aller à la conquête de la Toison d'or, croyant qu'il périroit dans cette expédition. Il devint ensuite plus fier et plus cruel, et fut égorgé par ses propres filles, auxquelles *Médée* avoit promis de le rajeunir comme elle avoit fait à *Eson*.

PELICIER, *Voyez* PELLICIER.

PELISSON, *Voyez* PELLISSON.

PELL, (Jean) mathématicien Anglois, né en 1611, professa les mathématiques à Amsterdam et à Breda. Il résida auprès des cantons Protestans au nom de *Cromwel*, revint à Londres où il fut fait prêtre et chapelain de l'archevêque de Cantorbery, et mourut en 1685. Les mathématiques lui doivent quelques ouvrages; entr'autres: I. *De verâ Circuli mensurâ.* II. *Table de dix mille Nombres carrés*, in-folio. *Voyez* LONGOMONTAN.

I. PELLEGRIN-TIBALDI *ou* PELLEGRIN *de Bologne*, mort en 1592, à 70 ans, excella dans la peinture et l'architecture. On prétend que son ambition de se faire un nom dans la peinture étoit si ardente, que mécontent de lui-même et désespérant de pouvoir atteindre le point de perfection qu'il imaginoit, il voulut un jour se laisser mourir de faim et qu'il en fut détourné par *Octavien Mascherino* peintre son compatriote, qui lui conseilla de s'adonner à l'architecture. Devenu architecte, il s'acquit bientôt une grande réputation. Il fut appelé à Milan pour l'Eglise de *Saint-Ambroise;* et ensuite à Madrid par le roi d'Espagne qui l'employa au magnifique bâtiment de l'Escurial, comme peintre et comme architecte, et le renvoya en Italie avec cent mille écus et le titre de *Marquis.* — *Voyez* ROSSO.

II. PELLEGRIN, (Simon-Joseph) né à Marseille, entra dans l'ordre des religieux Servites, et demeura long-temps parmi eux à Moustier dans le diocèse de Riez. Ennuyé de ce séjour autant que de son genre de vie, il s'embarqua sur un vaisseau en qualité d'aumônier, et fit une ou deux courses. De retour en 1703 de ses caravanes, il composa une *Epître au roi sur les glorieux succès de ses Armes*, qui remporta le prix de l'académie Françoise en 1704. Avec cette Epître, l'auteur avoit envoyé une Ode sur le même sujet qui balança pendant quelque temps les suffrages de l'académie, de sorte qu'il eut le plaisir d'être rival de lui-même. Cette singularité le fit connoître à la cour. Madame *de Maintenon* l'accueillit comme un homme de mérite, et lui obtînt un bref de translation dans l'ordre de Cluni. L'abbé *Pellegrin* étoit un homme sans fortune. Fixé à Paris sans autre revenu que ses ouvrages et les prix de quelques académies, il multiplia les fruits de son travail. On le vit ouvrir une boutique d'*Epigrammes*, de *Madrigaux*, d'*Epithalames*, de *Complimens* pour toutes sortes de fêtes et d'occasions, qu'il vendoit plus ou moins, selon le nombre des vers et leur différente mesure. On jugea avec raison qu'un homme qui faisoit tant de vers, n'en pouvoit guère faire de bons; et le débit diminua. Il travailla alors pour les différens théâtres de Paris, et sur-tout pour celui de l'Opéra comique. Ce genre d'ouvrage n'étant nullement digne d'un prêtre, le cardinal *de Noailles* lui proposa de renoncer ou à la Messe ou à l'Opéra : l'abbé *Pellegrin* voulut garder ce qui le faisoit vivre, et le cardinal l'interdit. La défense de dire la Messe lui au-

roit été beaucoup plus sensible, si ses protecteurs ne lui avoient procuré une pension sur le *Mercure*, auquel il travailla pour la partie des spectacles. Ce poëte auroit mérité d'être plus riche. Une grande partie de ce qu'il retiroit de ses travaux passoit à sa famille, pour laquelle il se refusoit quelquefois le nécessaire. Il étoit d'ailleurs plein de droiture, et de mœurs d'une candeur, d'une simplicité et d'une modestie peu communes parmi les poëtes. Il avoit pourtant quelques petits accès de vanité. Après la première représentation de *Mérope*, un bel esprit dit en présence de l'abbé *Pellegrin : En vérité* Voltaire *est le roi des poëtes.—Eh ! qui suis-je donc moi*, répondit le poëte Provençal. —*Vous !* lui répliqua-t-on, *vous en êtes le doyen....* Son extérieur étoit très-négligé, et sa langue fort embarrassée. De là l'espèce de mépris dans lequel il étoit tombé. De là les traits dont il fut percé par les insectes des cafés et de la littérature. Il passoit dans la rue couvert d'un manteau troué. Un élégant, dont la voiture étoit retenue par divers embarras, trouva plaisant d'envoyer son laquais demander à l'abbé *Pellegrin* quelle étoit la bataille où ce manteau avoit été si maltraité ? A la bataille de *Cannes*, répondit l'abbé en frappant de son bâton le laquais trop obéissant. Lorsqu'il mourut le 5 septembre 1745, à 82 ans, un satirique lui fit cette épitaphe :

Ci gît le pauvre *Pellegrin*,
Qui dans le double emploi de Poëte et de Prêtre,
Éprouva mille fois l'embarras que fit naître
La crainte de mourir de faim.
Le matin Catholique, et le soir Idolâtre,
Il dînoit de l'Autel et soupoit du Théâtre.

Un écrivain plus sage lui fit une autre épitaphe moins piquante, mais qui le caractérisoit mieux :

Poëte, Prêtre et Provençal,
Avec une plume féconde,
N'avoir ni dit ni fait de mal;
Tel fut l'auteur du Nouveau Monde.

On a de lui : I. *Cantiques Spirituels* sur les points les plus importans de la Religion, sur différens airs d'opéra, pour les Dames de Saint-Cyr, à Paris, in-8.° II. Autres *Cantiques* sur les points principaux de la Religion et de la Morale ; à Paris, 1725, vol. in-12. III. *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, mise en Cantiques, sur les airs de l'opéra et des vaudevilles, 2 vol. in-8°, Paris, 1705. Sur deux cents Cantiques, à peine en trouve-t-on quelqu'un de supportable. Le projet de mettre l'histoire de la Religion en vers, qui pouvoit être utile à la jeunesse, méritoit d'être mieux exécuté. IV. Les *Pseaumes de David* en vers françois, sur les plus beaux airs de *Lulli*, *Lambert* et *Campra*, à Paris, 1705, in-8.° V. *L'Imitation de Jésus-Christ* sur les plus beaux vaudevilles, à Paris, 1729, vol. in-8.° VI. Les *Œuvres* d'*Horace* traduites en vers françois, éclaircies par des notes, augmentées d'autres Traductions et Pièces de poésie, avec un Discours sur ce célèbre poëte, et un abrégé de sa Vie, à Paris, 1715, 2 vol. in-12. Il n'y a que les cinq livres d'Odes qui soient traduits. On ne parleroit plus de cette Traduction, sans la jolie Epigramme que fit *la Monnoye* en voyant le texte du poëte Latin à côté de cette version ;

On devroit, soit dit entre nous,
A deux Divinités offrir tes deux Horaces ;

Le Latin à *Vénus*, la Déesse des Grâces,
Et le François à son époux.

Nous avons d'autres ouvrages qui assurent à ce poëte un rang sur le Parnasse : tels sont, sa Comédie du *Nouveau Monde*, son Opéra de *Jephté*, et sa Tragédie de *Pélopée*. Quelques personnes le dépouillent de la gloire d'avoir fait la Comédie du *Nouveau Monde*. La raison qu'ils en apportent, est qu'il n'est pas possible selon eux, qu'un homme qui a enfanté des millions de vers détestables, soit l'auteur d'une pièce aussi ingénieuse, écrite d'un style si pur et si léger. Mais rien n'est moins sûr que cette façon de juger. *Boileau* n'a-t-il pas fait l'*Art Poétique* et l'*Ode sur la prise de Namur ;* Voltaire, la *Henriade* et la *Princesse de Navarre ;* Corneille, *Cinna* et *Pertharite*, etc. etc. ? L'on compte encore parmi ses Pièces dramatiques : I. *Hyppolite et Aricie*. — *Médée et Jason*, Tragédies lyriques ; et les *Fêtes de l'Été*, Ballet. II. Pour l'Opéra comique, la *Fausse Inconstance*. — *Arlequin rival de Bacchus*. — Le *Pied-de-nez*, Comédie en trois actes. III. *Télémaque et Calypso*. — *Renaud* ou *la Suite d'Armide*, Tragédies en musique. IV. *Catilina*, Tragédie. Tous ces ouvrages sont très-foibles : le plan n'en vaut rien ordinairement, et la versification en est presque toujours fade et languissante. *Voy.* BARBIER (Marie).

PELLERIN, (Joseph) ancien commissaire géneral et premier commis de la marine, mort à Paris le 30 août 1782, dans la 99.e année de son âge, unissoit à l'activité d'un homme d'affaires le savoir d'un homme de lettres. Ayant obtenu sa retraite après 40 ans de services, il consacra le reste de sa vie à l'étude de l'antiquité. Le cabinet de médailles qu'il avoit formé, et dont le roi fit l'acquisition en 1776, étoit le plus riche et le plus précieux qu'ait jamais possédé un particulier. Les savans les plus distingués et sur-tout les étrangers, donnèrent plusieurs fois au possesseur de ce trésor des marques publiques de leur estime. Il étendit et éclaira la science numismatique par un Recueil intéressant en 9 vol. in-4°, enrichis d'un grand nombre de planches. Cette collection est composée des traités suivans : I. *Recueil des Médailles de Rois*, qui n'ont pas encore été publiées ou qui sont peu connues, 1762, in-4.° II. *Recueil de Médailles de Peuples et de Villes*, qui n'ont point encore été publiées ou qui sont peu connues, 1763, 3 volumes in-4.° III. *Mélanges de diverses Médailles*, pour servir de supplément aux recueils précédens, 1765, 2 vol. in-4.° IV. *Supplément* aux six volumes des Recueils des Médailles de Rois, de Peuples et de Villes, etc., avec la *Table* générale des sept vol., 1766, in-4.° V. Les troisième et quatrième *Supplémens* aux 6 vol. des Recueils de Médailles, avec une *Table* relative à ces deux derniers Supplémens, 1767, in-4.° VI. *Lettres* de l'auteur des Recueils des Médailles de Rois, de Peuples et de Villes, à M.**, Francfort, (*Paris*) 1768 et 1770, faisant le neuvième vol. in-4.° Cette collection est digne du cabinet des curieux, non-seulement par la beauté de l'impression, mais encore par les explications judicieuses et savantes

dont chaque planche est accompagnée. Peu de gens sont en état de se procurer une suite nombreuse de Médailles ; mais tout le monde est à portée de jouir d'un ouvrage bien fait qui peut presque en tenir lieu. Tel est celui de *J. Pellerin* qui unissoit à son savoir un caractère obligeant et communicatif.

I. **PELLETIER**, (Jacques) médecin, né au Mans en 1517 d'une bonne famille, se rendit habile dans les belles-lettres et dans les sciences, et devint principal des colléges de Baïeux et du Mans à Paris, où il mourut en juillet 1582, à 65 ans. Ses écrits sont plus nombreux que bons. On a de lui : I. Des *Commentaires* latins sur *Euclides*, in-8° ; quelques autres ouvrages de mathématiques estimés dans leur temps, quoiqu'il n'ait point trouvé comme il le prétendoit la *Quadrature du Cercle*. II. La *Description du Pays de Savoie*, 1572, in-8.° III. Un petit *Traité* latin *de la Peste*. IV. Une Concordance de plusieurs endroits de *Galien*, et quelques autres petits Traités réunis en un volume in-4°, 1559. V. De mauvaises *Œuvres Poëtiques*, qui contiennent quelques Traductions en vers, 1547, in-8.° VI. Un autre *Recueil*, 1555, in-8.° VII. Un 3ᵉ en 1581, in-4.° VIII. *Traduction* en vers françois de *l'Art Poëtique d'Horace*, 1545, in-8.° IX. Un *Art Poëtique*, en prose, 1555, in-8.° X. Des *Dialogues sur l'Ortographe et la Prononciation Françoise*, in-8°, où il veut réformer l'une et l'autre, en écrivant comme on prononce. Il eut cinq frères qui tous se distinguèrent, et dont le plus célèbre fut le jeune qui suit.

II. **PELLETIER**, (Julien) frère puîné du précédent, curé de Saint-Jacques-la-Boucherie après son frère *Jean* en 1583, fut un fameux Ligueur du conseil des *Seize*. Il eut part à la mort de *Brisson* ; et ayant été condamné à être rompu vif en 1595 pour ce crime, il fut obligé de chercher un asile dans les pays étrangers lorsque Paris eut ouvert ses portes à *Henri IV*.

III. **PELLETIER**, (Jean le) né à Rouen en 1633, s'appliqua d'abord à la peinture. Il l'abandonna pour l'étude des langues. Il apprit sans maître le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, l'hébreu, les mathématiques, l'astronomie, l'architecture, la médecine et la chimie. Sur la fin de ses jours il ne s'appliqua presque plus qu'à l'étude de la religion, et il continua cette étude jusqu'à sa mort arrivée en 1711, à 78 ans. On a de lui : I. Une savante *Dissertation sur l'Arche de Noé*. Il y explique la possibilité du Déluge universel, et comment toutes les espèces d'animaux ont pu tenir dans l'Arche. Il y a joint une *Dissertation sur l'hémine de* St. Benoît : c'est un gros vol. in-12, dans lequel il y a autant de savoir que de sagacité ; mais quelques conjectures hasardées. Quelques-uns ont cru que l'*hémine* ne contenoit qu'environ huit onces, d'autres ont été jusqu'à douze ; et ceux pour qui cette mesure paroissoit encore trop petite l'ont portée jusqu'à vingt. Il paroit par d'anciens réglemens monastiques qu'elle ne contenoit que trois verres de vin ; mais quelle étoit la capacité de

ces verres? c'est ce que chacun a expliqué selon son goût ou ses besoins. II. Des *Dissertations* sur plusieurs matières dans le *Journal de Trévoux*. III. Une *Traduction Françoise* de la *Vie* de *Sixte-Quint* par *Léti*, 1694, deux vol. in-12. IV. — de l'ouvrage anglois de *Robert* NAUNTON, sous le titre de : *Fragmenta Regalia*, ou *Caractère véritable* d'Élizabeth *Reine d'Angleterre*, *et de ses favoris*. On le trouve dans les dernières éditions de la *Vie* de cette princesse par *Léti*.

IV. PELLETIER, (Claude) docteur en théologie et chanoine de Rheims, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, la plupart en faveur de la bulle *Unigenitus*; ils sont mal écrits et assez ennuyeux, même pour ceux qui s'occupent encore de ces querelles. *Consultez-en*, si vous avez l'envie et le loisir, l'ample catalogue, à la fin de son *Traité Dogmatique de la Grace universelle*, 1727. — *Voyez* I. PELETIER.

V. PELLETIER, (Ambroise) né en 1703 à Porcieux en Lorraine, Bénédictin de St-Vannes et curé de Senones, donna le *Nobiliaire* ou *Armorial de Lorraine*, 1758, in-folio. C'étoit pour l'érudition et pour la piété, un digne élève de Dom *Calmet*. Il mourut en 1758.

VI. PELLETIER, (Gaspard) médecin de Middelbourg en Zélande, s'acquit beaucoup de réputation par la pratique de son art, fut fait échevin, puis conseiller dans sa ville natale, et mourut en 1659. On a de lui : *Plantarum, tùm patriarum, tùm exoticarum, in Walachriâ Zelandiæ insulâ nascentium, synonyma;* Middelbourg, 1610, vol. in-8° : rare et recherché.

VII. PELLETIER — SAINT-FARGEAU, (Louis-Michel le) né à Paris le 29 mai 1760 d'une famille distinguée dans la robe, devint président à mortier au parlement de Paris et ensuite député de la noblesse aux Etats généraux de 1789. Possesseur d'une immense fortune, il chercha à acquérir de la popularité en se montrant partisan des innovations, et il prit pour base de sa conduite ce mot qu'il dit un jour à l'un de ses amis : « Quand on a six cent mille livres de rente il faut être à Coblentz ou sur la crête de la montagne. » Ce fut lui qui proposa le code pénal qui fut adopté; mais vainement s'éforça-t-il d'y faire supprimer la peine de mort. On le vit ensuite s'opposer à la conservation des titres honorifiques et au droit du monarque de déclarer la guerre et de faire la paix. Appelé à la Convention, il y soutint la liberté de la presse et vota la mort de *Louis XVI*, quoiqu'il eût cherché précédemment à engager plusieurs de ses collègues à ne prononcer que la réclusion. *Pelletier*, se trouvant quatre jours après chez un restaurateur, fut poignardé le 20 janvier 1793 par le garde du corps *Pâris* : il n'eut que le temps de dire ces deux mots, *j'ai froid*, et il expira. La Convention fit inhumer son corps au Panthéon et adopta sa fille. Il laissa en manuscrit un long Discours sur l'éducation nationale, que *Robespierre* lut à la tribune.

VIII. PELLETIER, (Bertrand) né à Baïonne en 1761,

se fit apothicaire et vint se fixer à Paris, où ses connoissances en chimie et en pharmacie le firent admettre à l'académie des Sciences et ensuite à l'Institut. Il travailloit au *Journal d'Histoire naturelle*, et a laissé des *Mémoires* dans le Recueil des Sociétés savantes dont il étoit membre. Il est mort à l'âge de 36 ans, en 1797.

PELLETIER, *Voyez* PELETIER *et* MARTINI.

PELLEVÉ, (Nicolas de) né au château de Jouy en 1553, d'une ancienne famille de Normandie qui subsiste, s'attacha au cardinal *de Lorraine* qui lui procura l'évêché d'Amiens en 1553. On l'envoya en Écosse l'an 1559, avec plusieurs docteurs de Sorbonne, pour essayer de ramener les hérétiques ou par la douceur ou par la force; mais la reine *Elizabeth* ayant donné du secours aux Écossois, il fut obligé de revenir en France. Il quitta son évêché d'Amiens pour l'archevêché de Sens, et suivit le cardinal *de Lorraine* au concile de Trente, où il se déclara contre les libertés de l'Église Gallicane malgré les ordres qu'il avoit reçus de les défendre. Cette prévarication lui valut la pourpre, dont *Pie V* l'honora en 1570. Envoyé à Rome deux ans après, il servit les rois de France avec beaucoup de zèle et de fidélité pendant plusieurs années; mais dans la suite il devint l'un des premiers chefs de la Ligue. (*Voy.* GRÉGOIRE XIII, vers la fin; *et* I. LANGLOIS.) *Henri III* fit saisir les revenus de ses bénéfices en 1585; mais ce prince trop facile lui accorda la main-levée de ses biens, et le fit archevêque de Rheims, après la mort du cardinal *de Lorraine* aux États de Blois en 1588. Ces récompenses ne purent calmer l'impétuosité de son zèle. On prétend qu'il mourut de chagrin en 1594, en apprenant que Paris avoit ouvert ses portes à *Henri IV*. L'*Etoile* dit que ce cardinal étoit *bon Espagnol et mauvais François*. Son zèle pour la Ligue lui fut inspiré ou par une religion mal entendue, ou par reconnoissance pour les *Guises* qui avoient contribué à son avancement, ou par ressentiment de ce que *Henri III* avoit fait arrêter ses revenus. Cette saisie l'avoit mis pendant quelque temps à l'étroit, et il eut besoin d'être secouru par la générosité des Ligueurs et des pontifes Romains. C'étoit un caractère fier, ardent et intraitable. Il dit un jour au conseil en parlant des *Politiques*, (ou partisans de *Henri III*) « qu'il falloit chasser les plus gros, pendre et noyer les moyens, et pardonner au petit peuple. » Un bourgeois de Paris ayant passé un jour devant lui sans le saluer, il l'injuria et le menaça de le faire traîner (comme *Politique*) à la rivière ou à la voirie. On lui donna pour emblême un *Basilic* avec ces mots : VISU NECAT.

PELLICAN, (Conrad) né à Rufac en Alsace l'an 1478, se fit Cordelier en 1494, et changea le nom de sa famille qui étoit *Kursiners* en celui de *Pellican*. Il exerça les principales charges de sa province en France, en Italie et ailleurs. Ayant été fait gardien du couvent de Basle en 1522, le commerce qu'il eut avec les Hérétiques le pervertit. Il donna dans les sentimens de *Lu-*

ther, qu'il enseigna d'abord avec précaution pour ne pas s'attirer des affaires fâcheuses; mais en 1526 il quitta son habit religieux et vint enseigner l'hébreu à Zurich où il se maria bientôt après. Il mourut le 14 septembre 1556, à 78 ans. Il avoit eu des démêlés fort vifs avec *Erasme*, qui se réconcilia avec lui après lui avoir donné des marques d'estime. On a de lui, plusieurs *Ouvrages* que les Protestans ont fait imprimer en 7 vol. in-folio. On y trouve une Traduction latine des *Commentaires* hébraïques des Rabbins, non-seulement sur l'Écriture-Sainte, mais encore sur les choses secrètes de la doctrine des Juifs. On doit distinguer ses *Commentaires sur l'Écriture*, « qui sont, selon *Richard-Simon*, plus exacts que ceux des autres Protestans. Il s'attache ordinairement au sens littéral, sans perdre de vue les paroles de son texte. Il a mis à la tête une longue Préface, dans laquelle il fait trop le théologien et le prédicant. Il faut d'ailleurs lui rendre cette justice, que bien qu'il ait été fort versé dans la lecture des Rabbins, il n'a point rempli ses Commentaires d'une certaine érudition rabbinique qui se trouve dans la plupart des docteurs Allemands. Comme son dessein est de donner un Commentaire court et abrégé, il dit souvent beaucoup de choses en peu de mots. »

PELLICIER, (Guillaume) évêque de Montpellier, né dans un petit bourg de ce diocèse, s'acquit l'estime de *François Ier* par son esprit. Ce prince l'envoya en 1540 ambassadeur à Venise. *Paul III* lui accorda la sécularisation de son chapitre, et la permission de transférer son siége de Maguelone à Montpellier. Ce prélat montra beaucoup de zèle contre le Calvinisme, et ce zèle ne l'empêcha pas d'être accusé de penser en secret comme ceux qu'il foudroyoit en public. Ses mœurs ne furent pas plus épargnées que sa doctrine. Il mourut à Montpellier en 1568, d'un ulcère dans les entrailles, causé par l'ignorance ou la malice d'un apothicaire qui lui fit prendre des pillules de coloquinte mal broyées. *Pellicier* avoit une riche bibliothèque et de précieux manuscrits, qu'il avoit achetés à Venise et ailleurs, et dont plusieurs se trouvent à la bibliothèque du roi. *Cujas*, *Rondelet*, *Turnèbe*, *de Thou*, *Scévole de Sainte-Marthe*, et les autres savans de son temps, ont célébré son savoir et ses autres qualités. Il laissa plusieurs ouvrages manuscrits, et l'on prétend que l'*Histoire des Poissons* que nous avons sous le nom de *Guillaume Rondelet* médecin de Montpellier, est de lui.

PELLISSON-FONTANIER, (Paul) né à Beziers en 1624 d'une famille de robe originaire de Castres, perdit son père de bonne heure. Sa mère l'éleva dans la religion prétendue-Réformée. Ses talens donnèrent des espérances à cette secte : il avoit autant de pénétration que de vivacité dans l'esprit. Il étudia successivement à Castres, à Montauban et à Toulouse. Les auteurs Latins, Grecs, François, Espagnols, Italiens, lui devinrent familiers. A peine avoit-il donné quelques mois à l'étude du droit, qu'il entreprit de paraphraser les *Institutes de Justinien*. Cet ou-

vrage imprimé à Paris in-8° en 1645, étoit écrit de façon à faire douter que ce fût la production d'un jeune homme. *Pellisson* parut bientôt avec éclat dans le barreau de Castres; mais lorsqu'il y brilloit le plus il fut attaqué de la petite vérole. Cette maladie affoiblit ses yeux et son tempérament, et le rendit le modèle de la laideur. Sa figure étoit tellement changée que Mlle *de Scudéri* son amie disoit en plaisantant, qu'*il abusoit de la permission qu'ont les hommes d'être laids.* (*Voyez* MARTINEAU.) Quelques biographes ont attribué ce bon mot à Mad. *de Sévigné* qui disoit aussi de lui: *Il est vrai qu'il est très-laid; mais qu'on le dédouble et on lui trouvera une belle ame.* Plusieurs ouvrages qu'il composa à Paris, l'y firent connoître avantageusement de tout ce qu'il y avoit alors de gens d'esprit et de mérite. Il s'y fixa en 1652, et l'académie Françoise dont il avoit écrit l'*Histoire*, fut si contente de cet ouvrage qu'elle lui ouvrit ses portes. Il n'y avoit point alors de place vacante dans cette compagnie; mais elle ordonna que la première qui vaqueroit seroit à lui, et que cependant il auroit droit d'assister aux assemblées et d'y opiner comme académicien. *Pellisson* acheta une charge de secrétaire du roi, et s'attacha tellement aux affaires qu'il passa bientot pour un des hommes les plus intelligens en ce genre. *Fouquet* instruit de son mérite, le choisit pour son premier commis et lui donna toute sa confiance. *Pellisson* conserva au milieu des trésors le désintéressement de son caractère, et dans les épines des finances les agrémens de son esprit. Ses soins furent récompensés en 1660 par des Lettres de conseiller d'état. L'année suivante lui fut moins heureuse. Il avoit eu beaucoup de part aux secrets de *Fouquet*; il en eut aussi à sa disgrace. Il fut conduit à la Bastille, et n'en sortit que quatre ans après, sans qu'on pût jamais corrompre sa fidélité pour son maître. On crut que, pour découvrir d'importans secrets, le meilleur moyen étoit de faire parler *Pellisson*. On aposta un Allemand, simple et grossier en apparence, mais fourbe et rusé en effet, qui feignoit d'être prisonnier à la Bastille et dont la fonction étoit d'y jouer le rôle d'espion. A son jeu et à ses discours *Pellisson* le pénétra; mais ne laissant point voir qu'il connût le piége et redoublant au contraire ses politesses envers l'Allemand, il s'empara tellement de son esprit qu'il en fit son émissaire. Il eut par-là un commerce journalier de lettres avec Mlle *de Scudéri*. Il employa le temps de sa prison à lui écrire et à se défendre. Ce fut alors qu'il composa trois *Mémoires* pour ce célèbre infortuné, qui sont trois chefs-d'œuvre. Si quelque chose approche de *Cicéron*, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, ce sont ces trois *Factums*. Ils sont dans le même genre que plusieurs discours de ce célèbre orateur, un mélange d'affaires judiciaires et d'affaires d'état, traitées solidement avec un art qui paroît peu et une éloquence touchante. *Pellisson*, à qui ces Apologies éloquentes auroient dû procurer la liberté, n'en fut resserré que plus étroitement. On lui retira le papier et l'encre;

peu le bon historien. III. *Abrégé de la Vie d'Anne d'Autriche*, in-folio. Elle tient du panégyrique. IV. *Histoire de la Conquête de la Franche-Comté* en 1668, dans le tome VII[e] des *Mémoires* du P. *Desmolets*. C'est un modèle en ce genre, suivant les uns, et c'est peu de chose suivant d'autres. V. *Lettres Historiques* et *Œuvres diverses*, en trois vol. in-12, à Paris, en 1749. Ces Lettres sont comme un Journal des voyages et des campemens de *Louis XIV* depuis 1670 jusqu'en 1688 : il y en a 273. Elles sont écrites sans précision et sans pureté, mais non sans flatterie. VI. *Recueil de Pièces galantes* en prose et en vers, de Mad. la comtesse *de La Suze* et de *Pellisson*, 1695, cinq vol. in-12. Les Poésies de *Pellisson* ont du naturel, un tour heureux et de l'agrément ; mais elles manquent un peu d'imagination. VII. *Poésies Chrétiennes et Morales*, dans le Recueil dédié au prince *de Conti*. VIII. *Réflexions sur les différens de la Religion*, avec une réfutation des chimères de *Jurieu* et des idées de *Leibnitz* sur la tolérance de la Religion, en quatre vol. in-12. IX. *Traité de l'Eucharistie*, in-12. Ces deux ouvrages méritent l'estime des gens sensés, autant pour le fond des choses, que pour la modération avec laquelle ils sont écrits. X. Il donna en 1656 les *Œuvres* de *Sarasin*, in-4°, avec un Discours préliminaire, qu'on vanta beaucoup alors et dont on diroit peu de chose aujourd'hui. On fut étonné cependant que *Pellisson*, qui s'étoit déclaré hautement contre les Préfaces, eût fait une si longue Préface ; mais il répondit *qu'il en étoit des Préfaces faites pour ses amis comme des Pompes funèbres, qu'on devoit négliger pour soi-même et en prendre soin pour autrui.... Pellisson* cachoit une belle ame sous une laide figure : ami généreux, constant dans ses attachemens, il inspira des sentimens vifs pendant sa vie et des regrets non moins vifs après sa mort. — La famille de *Pellisson* a produit quelques autres gens de lettres, *Pierre* PELLISSON, conseiller au parlement de Toulouse et de la chambre de l'édit de Castres, étoit un des premiers joueurs d'échecs de son siècle. Un Italien très-habile dans ce jeu et qui cherchoit son semblable en Europe, joua avec lui *incognitò*, et ayant perdu, il dit : *O è il Diavolo, ò il signor Pellissono.*

PELLOUTIER, (Simon) ministre Protestant de l'Église Françoise à Berlin, membre et bibliothécaire de l'académie de cette ville et conseiller ecclésiastique, naquit à Leipzig en 1694 d'une famille originaire de Lyon. Il remplit avec distinction les places qu'on lui confia. Les fonctions pénibles de pasteur ne l'empêchèrent pas de cultiver les sciences avec succès. Son *Histoire des Celtes, et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois*, a fait un honneur infini à son érudition. La meilleure édition de cet ouvrage, rempli de recherches curieuses et intéressantes, est celle que M. *de la Bastide* savant estimable, a donnée à Paris en 1770, en huit vol. in-12 et deux vol. in-4°. Les Mémoires dont *Pelloutier*

orna ceux de l'académie de Berlin, sont un des principaux ornemens des Recueils de cette savante compagnie. La mort l'enleva en 1757, à 63 ans. Il avoit la réputation d'un homme qui ne laissoit jamais échapper une occasion de s'instruire et de faire du bien.

PÉLOPÉE, *Voyez* ÉGISTHE.

PÉLOPIDAS, général Thébain, né à Thèbes en Béotie, d'une des premières maisons de la ville, étoit contemporain d'*Epaminondas* avec lequel il se lia d'une amitié étroite et qui subsista pendant toute leur vie. Quoiqu'il fût resté fort jeune seul héritier des grands biens de sa maison, il les employoit dès-lors à secourir les citoyens, et cette générosité lui avoit gagné tous les cœurs. Thèbes, comme les grandes villes de la Grèce, gémissoit depuis quelques années sous la fière domination des Lacédémoniens qui avoient commencé par en chasser tous ceux qui leur faisoient ombrage. *Pélopidas* étoit de ce nombre. Ayant résolu avec quelques-uns de ses amis de secouer le joug de la tyrannie et d'en délivrer sa patrie, il assembla les bannis à Athènes où ils s'étoient réfugiés. Leur ayant fait part de son dessein, il leur apprit les mesures qu'il falloit prendre pour réussir. Tous ayant approuvé cette résolution, ils partirent pour se rendre à Thèbes. La révolution fut l'ouvrage d'une nuit: *Pélopidas* en entrant lui douzième dans une maison, et y faisant main-basse sur les magistrats et les commandans qui y étoient à table, rompit les chaînes dont sa patrie étoit accablée, l'an avant Jésus-Christ 378. Depuis ce grand exploit dont il eut seul tout l'honneur, il battit les Lacédémoniens près de Tegyre, et commanda le bataillon sacré à la journée de Leuctres. Dans la suite, il fut envoyé en ambassade auprès d'*Artaxercès* roi des Perses, qui le combla d'honneurs et lui accorda tout ce qu'il demandoit. De retour à Thèbes, il persuada à ses concitoyens de faire la guerre à *Alexandre* tyran de Phères, et eut la conduite de cette guerre. Son armée étoit moins forte que celle du tyran. On l'en avertit : *Tant mieux*, répondit-il, *nous en battrons un plus grand nombre*. Il tomba, par cet excès de confiance, entre les mains d'*Alexandre ;* mais, quoique prisonnier, il le menaça de le faire punir de ses crimes. Le tyran lui ayant fait demander pourquoi il cherchoit la mort? *C'est*, répondit-il, *afin que tu périsses plutôt, en méritant davantage la haine des Dieux et des hommes*. Délivré par *Epaminondas*, il se livra sans précaution au desir de la vengeance. Il s'exposa imprudemment dans un combat, pour tuer le tyran de sa propre main. Cette bataille se donna l'an 364 avant Jésus-Christ. *Pélopidas* remporta la victoire, et fut tué les armes à la main. Nous croyons faire plaisir au lecteur, en lui faisant part de quelques anecdotes sur ce général. *Pélopidas* qui avoit un fils dérangé, faisoit un crime à *Epaminondas* de ce qu'il n'étoit point marié, et disoit qu'il ne rendoit pas un bon service à la République, en ne lui faisant point d'enfans: *Prends garde*, repartit *Epaminondas*,

de lui en rendre un plus mauvais, en lui laissant un fils tel que le tien. Quant à moi, ma famille ne peut jamais manquer ; car je laisse après moi la bataille de Leuctres *ma fille, qui non-seulement me servira, mais qui sera immortelle.* — A la veille d'une campagne, sa femme toute en larmes le conjura de se conserver... *Voilà ce qu'il faut recommander aux jeunes gens*, répondit-il, *mais il ne faut recommander aux Chefs que de conserver les autres.* —Dans une de ses expéditions, un soldat ayant apperçu les ennemis que l'on n'attendoit pas, courut de toutes ses forces à *Pélopidas* et lui dit : *Nous sommes tombés entre les mains des ennemis...* —*Pourquoi*, répondit-il froidement, *sommes-nous tombés entre leurs mains, plutôt qu'eux entre les nôtres :* il les attaqua et les défit... *Pélopidas* au lieu de s'enrichir dans les premiers emplois de sa patrie, avoit au contraire sacrifié pour son service un bien considérable qu'il avoit hérité de ses pères. A cette occasion, ses amis lui disoient qu'il négligeoit une chose très-nécessaire, qui est d'avoir beaucoup de bien : *Très-nécessaire*, vraiment, leur répondit-il, *mais pour* Nicodème *que voilà*, en leur montrant un homme de ce nom qui étoit manchot et aveugle. On doit remarquer dans la vie de *Pélopidas*, comme une chose très-rare, la grande amitié qui régna entre lui et *Epaminondas ;* leur union qui commença avec la liberté de leur patrie, dura jusqu'à la fin de leur vie. Leurs goûts et leurs inclinations n'étoient pas les mêmes ; elle ne reçut pourtant pas d'altération, ni dans les armées, ni dans les premières charges de la ville dont ils partageoient alternativement le commandement.

PÉLOPS, fils de *Tantale* roi de Phrygie, passa en Elide, où il épousa *Hippodamie* fille d'*Œnomaüs* roi de ce pays. Il s'y rendit si puissant que tout le pays qui est au-delà de l'Isthme et qui compose une partie considérable de la Grèce, fut appelé *Péloponnèse*, c'est-à-dire *Isle de Pélops.* Les poëtes ont feint que *Tantale* son père ayant reçu dans son palais les dieux qui voyageoient sur la terre, et voulant s'assurer de leur divinité, égorgea son fils encore enfant et leur en fit servir les membres dans un grand festin qu'il leur donnoit. Tous les Dieux virent avec horreur ce mets exécrable. *Cérès* que la faim dévoroit fut la seule qui en mangea une épaule sans y faire attention. *Jupiter* rassembla sur-le-champ les membres du petit *Pélops*, et les ayant ranimés, il lui substitua une épaule d'ivoire qui avoit la vertu de guérir les maux de ceux qui la touchoient.

PELORE, pilote d'*Annibal*, fut mis à mort par ordre de ce général, à l'endroit où est actuellement le Cap *Pelore* en Sicile, parce qu'il le soupçonnoit à tort de vouloir le trahir. Comme le Carthaginois se vit enfermé de tous côtés, il crut qu'il n'y avoit pas moyen d'échapper et que *Pelore* avoit été corrompu pour le perdre ; mais dès qu'il eut découvert le détroit, il se repentit de sa précipitation, et quelques années après il y érigea une statue pour appaiser les mânes de son pilote. *Pomponius Mela* raconte cette histoire, et

en tire deux conséquences fort sages : qu'*Annibal* étoit fort passionné et qu'il n'entendoit rien du tout à la géographie. D'autres contestent cette autorité, et disent que ce cap fut nommé *Pelore*, du pilote d'*Ulysse* qui se noya près de ce lieu; mais cette conjecture n'a point de fondement; car tout l'équipage d'*Ulysse* fut englouti dans les flots en même temps, et il fut lui-même entraîné dans ce détroit, porté sur un des mâts rompus de son vaisseau. Cette dispute, dit M. *Meusnier*, ainsi que toutes les autres des érudits, est peu importante, et on laisse au lecteur une pleine liberté de choisir celle des deux opinions qui lui plaira davantage.

PELTAN, (Théodore-Antoine) né à Pelte dans le diocèse de Liége, prit l'habit de Jésuite et fut un des premiers religieux de cette compagnie qui enseignèrent dans l'université d'Ingolstadt. Après avoir professé douze ans avec un succès distingué, il fut envoyé à Augsbourg où il mourut le 2 août 1582. On a de lui divers *Traités* de controverse, et un grand nombre d'autres ouvrages sur l'Ecriture-Sainte. Les principaux sont : I. *Paraphrasis et scholia in proverbia Salomonis*, Anvers, 1606, in-4.° II. Plusieurs *Traités* de controverse contre les erreurs de son temps. III. Un grand nombre de Traductions du grec en latin : 1.° Du *Commentaire* d'André de Césarée évêque de Cappadoce, sur l'*Apocalypse*, Ingolstadt, 1574. 2.° Des *Actes* du premier concile d'Ephèse, avec des notes, 1604, in-fol. 3.° Des *Homélies* de dix-sept Pères Grecs sur les principales fêtes de l'année, 1579. 4.° Des *Commentaires* de *Victor* d'Antioche sur *St. Marc*; de *Tite* de Bostre sur *St. Luc*, dans le tome IV de la Bibliothèque des Pères. 5.° Une *Chaîne* des Pères Grecs sur les *Proverbes* de *Salomon*, Anvers, 1614. 6.° De la *Paraphrase* de *St. Grégoire* Thaumaturge sur l'*Ecclésiaste*, avec des notes.

PELVÉ, *Voyez* PELLEVÉ.

PELVERT, (N. l'abbé) né à Rouen, mort le 19 janvier 1781, se consacra à l'étude des matières théologiques et à la défense de la religion. On lui doit : I. *Dissertations* sur l'approbation nécessaire pour administrer le sacrement de pénitence, 1755, in-12. II. *Lettre* d'un théologien sur la distinction de la religion naturelle et révélée, 1770, in-12.

PEMBROCK, (Marie Herbert, épouse du comte de) morte à Londres en 1621, donna une traduction des Pseaumes en vers anglois. On les trouve dans les *Nugæ antiquæ* d'*Harrington*, 1779, 3 vol. in-12. *Voyez* SIDNEY (Philippe).

PENA, (Jean) de Moustiers au diocèse de Riès en Provence, étoit d'une famille noble d'Aix. Disciple de *Ramus* pour les belles-lettres, il fut son maître pour les mathématiques. Il les enseigna à Paris au collége royal avec distinction. Il compta parmi ceux qui prenoient ses leçons, tout ce que Paris avoit de plus grand. Ce mathématicien mourut le 23 août 1560, à 30 ans. On a de lui : I. Une Traduction latine de la *Catoptrique* d'*Euclide*, avec une Préface curieuse. Il a aussi travaillé sur les autres ouvrages

de ce géomètre. II. Une *Edition* en grec et en latin, des *Sphériques de Théodose*, 1558, in-4°, etc... *Voyez* PENA.

PÉNATES, (Mythol.) dieux domestiques des anciens. *Cicéron* dit qu'on les appeloit *Pénates*, parce qu'on les plaçoit dans l'endroit le plus reculé de la maison, *in penitis ædibus*, d'où s'est formé le mot *Penetralia*, pour signifier la petite chapelle des *Pénates*. Ces divinités étoient regardées comme les génies ou les ames des hommes décédés, auxquelles les familles rendoient un culte particulier. On les honoroit en brûlant devant leurs statues de l'encens et les prémices de ce qu'on servoit sur la table. Il y avoit des *Pénates* publics qui étoient les protecteurs des villes et des empires. Les poëtes confondent souvent les *Pénates* avec les *Lares*, parce qu'ils étoient les uns et les autres des dieux domestiques.

PENDASIUS, (Fréderic) né à Mantoue, obtint par sa renommée des lettres de citoyen de Bologne et y alla professer la philosophie. *Zabarella* et *Licetus* furent ses disciples. A sa mort sa chaire vaqua 27 ans, personne n'ayant osé le remplacer. On doit à *Pendasius* deux ouvrages. I. *De corporum cœlestium naturâ*, Mantoue, 1555, in-8.° II. *Traité de l'ouïe*, Venise, 1603, in-8.°

PENÉE, *Voyez* DAPHNÉ *et* DEUCALION.

PÉNÉLOPE, fille d'*Icare* (*Voy.* ce mot, n.° III.) et femme d'*Ulysse*, est célèbre dans la Fable par sa fidélité conjugale. Pour se délivrer de l'importunité des amans qui vouloient la séduire pendant que son mari étoit au siége de Troye, elle s'engagea d'épouser celui qui tendroit l'arc qui n'étoit connu que d'*Ulysse*. Aucun d'eux n'en put venir à bout; et comme ils la pressoient fortement, elle leur promit de se déclarer après avoir achevé une pièce de toile qu'elle travailloit; mais elle défaisoit pendant la nuit l'ouvrage qu'elle avoit fait durant le jour. *Voyez* IRUS *et* TÉLÉGONE.

PENN, (Guillaume) fils unique du chevalier *Penn* vice-amiral d'Angleterre, naquit à Londres en 1644. Elevé dans l'université d'Oxford, il y fut dressé à tous les exercices qui forment le corps et l'esprit. Sa curiosité l'attira depuis en France. Il parut d'abord à la cour, et se façonna dans Paris à la politesse Françoise. L'amour de la patrie l'ayant rappelé en Angleterre, et le vaisseau qu'il montoit ayant été obligé de relâcher dans un port d'Irlande, il entra par hasard dans une assemblée de *Quakers* ou *Trembleurs*. La piété, le recueillement et les persécutions qu'ils souffroient alors, le touchèrent si vivement qu'il se livra tout entier à leur parti. Il se fit instruire des principes de cette secte, et revint Trembleur en Angleterre. Un auteur très-moderne prétend qu'il l'étoit avant que de sortir d'Angleterre; qu'il le devint par la connoissance qu'il fit à Oxford même avec un Quaker; et que dès l'âge de 16 ans il se trouva un des chefs de cette secte. Mais cet auteur, d'ailleurs assez exact dans ce qu'il dit des Quakers, n'a pas assez examiné ce fait. *Penn*, de retour

chez le vice-amiral son père, au lieu de se mettre à genoux devant lui et de lui demander sa bénédiction selon l'usage des Anglois, l'aborda le chapeau sur la tête, et lui dit : *Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé.* Le vice-amiral crut que son fils étoit devenu fou ; il s'apperçut bientôt qu'il étoit Quaker. Il mit tout en usage pour obtenir de lui qu'il allât voir le roi et le duc d'*Yorck* le chapeau sous le bras, et qu'il ne les tutoyât point. *Guillaume* répondit que sa conscience ne le lui permettoit pas, et qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Le père indigné et au désespoir le chassa de sa maison. Le jeune *Penn* remercia Dieu de ce qu'il souffroit déjà *pour la bonne cause* : car c'est ainsi que tous les errans appeloient leurs opinions. Il alla prêcher dans la cité ; il y fit beaucoup de prosélytes. Comme il étoit jeune, beau et bien fait, les femmes de la cour et de la ville accouroient dévotement pour l'entendre. Le patriarche *George Fox* vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres sur sa réputation. Tous deux résolurent de faire des missions dans les pays étrangers ; ils s'embarquèrent pour la Hollande, après avoir laissé des ouvriers en assez bon nombre pour avoir soin de la vigne de Londres. Leurs travaux eurent un heureux succès à Amsterdam. Mais ce qui leur fit le plus d'honneur, fut la réception que leur fit la princesse Palatine *Elizabeth*, tante de *George II* roi d'Angleterre, femme illustre par son esprit et par son savoir. Elle étoit alors retirée à la Haye où elle vit *les Amis* ; car c'est ainsi qu'on appeloit alors les Quakers en Hollande. Elle eut plusieurs conférences avec eux ; ils prêchèrent souvent chez elle, et s'ils ne firent pas d'elle une parfaite Quakeresse, ils avouèrent au moins qu'elle n'étoit pas loin de penser comme eux. *Les Amis* semèrent aussi en Allemagne, mais ils y recueillirent peu. *Penn* repassa bientôt en Angleterre sur la nouvelle de la maladie de son père, et vint recueillir ses derniers soupirs. Le vice-amiral se réconcilia avec lui et l'embrassa avec tendresse, quoiqu'il fût d'une religion différente. *Guillaume* hérita de grands biens, parmi lesquels il se trouvoit des dettes de la couronne, pour des avances faites par le vice-amiral dans des expéditions maritimes. Il fut obligé d'aller tutoyer *Charles II* et ses ministres plus d'une fois pour son payement. Le gouvernement lui donna en 1680, au lieu d'argent, la propriété et la souveraineté d'une province d'Amérique, au sud de Maryland. Voilà un Quaker devenu souverain. Il partit pour ses nouveaux états avec deux vaisseaux chargés de Quakers qui le suivirent. On appela dès-lors ce pays *Pensylvanie*, du nom de *Penn* ; il y fonda la ville de *Philadelphie*, qui est aujourd'hui très-florissante. Il commença par faire une ligue avec les Américains ses voisins. C'est le seul traité entre ces peuples et les Chrétiens, qui n'ait point été juré et qui n'ait point été rompu. Le nouveau souverain fut aussi le législateur de la *Pensylvanie*. Il donna des lois dont aucune n'a été changée depuis lui. Les Constitutions fondamentales sont en vingt-quatre articles, dont voici le premier. « Au nom de Dieu,

le père des lumières et des esprits, l'auteur et l'objet de toute connoissance divine, de toute foi et de tout culte : Je déclare et établis pour moi et pour les miens, comme première loi fondamentale de ce pays, que toute personne qui y demeure ou qui viendra s'y établir, jouira d'une pleine liberté de servir Dieu de la manière qu'elle croit en conscience lui être plus agréable ; et tant que cette personne ne changera pas sa liberté chrétienne en licence, et qu'elle n'en usera pas au préjudice des autres ; en tenant par exemple des discours sales et profanes ; en parlant avec mépris de Dieu, de J. C., de l'Ecriture-Sainte ou de la Religion ; ou en commettant quelque mal moral, ou en faisant quelque injure aux autres : elle sera protégée par le magistrat civil, et maintenue dans la jouissance de sa susdite liberté chrétienne. » Un grand nombre de Quakers passèrent en Pensylvanie, pour se soustraire aux rigueurs qu'on exerçoit sur eux en Angleterre, jusqu'à la mort de *Charles II*. « Le duc *d'Yorck* qui lui succéda, dit *Pluquet*, sous le nom de *Jacques II*, fort attaché à l'Eglise Romaine, forma le projet de rétablir la religion Catholique en Angleterre : pour cet effet il permit l'exercice libre de toutes les religions ; il marqua même une estime particulière pour les Quakers. *Penn*, jouissant auprès de lui de la plus haute faveur, profita de son crédit pour rendre service sur-tout aux Quakers, et pour leur ouvrir la porte des dignités et des charges. Il obtint un édit qui cassoit celui qui prescrivoit la prestation de serment à ceux qui aspiroient aux charges... » *Penn* fut très-attaché à ce prince. On l'accusa même de s'être fait Jésuite pour lui faire sa cour. Cette calomnie l'affligea sensiblement ; mais il s'en justifia, et parla avec tant d'éloquence en présence de ses juges et de ses accusateurs, qu'il fut renvoyé absous. Il se tint dans une espèce de solitude sous le roi *Guillaume*, dans la crainte de donner lieu à de nouveaux soupçons. En 1699 il fit un second voyage avec sa femme et sa famille dans la Pensylvanie. De retour en Angleterre en 1701, la reine *Anne* voulut souvent l'avoir à sa cour. Il vendit la Pensylvanie à la couronne d'Angleterre en 1712, 280 mille livres sterlings. L'air de Londres étant contraire à sa santé, il s'étoit retiré en 1710 à Ruschomb près de Twiford dans la province de Buckingham. Il y passa le reste de sa vie, et il mourut en 1718, à 74 ans. « *Penn* fut un homme véritablement vertueux, dit *la Harpe*, dans l'extrait qu'il a donné de sa *Vie* par *J. Marsillac*, 2 vol. in-8°, 1792. Il ne se démentit pas dans le cours de sa longue carrière ; et ce qui fait plaisir à penser, il fut heureux autant qu'un homme peut l'être. Les persécutions qu'il éprouva ne troublèrent point son bonheur. Il se retira dans sa conscience, et vit les progrès de sa secte accrue par ces persécutions mêmes, et les prospérités de sa colonie naissante, aimée des sauvages ses voisins et autorisée par la mère patrie. Il trouva dans sa femme et ses enfans toutes les jouissances domestiques, les premières et les plus sûres de toutes, parce qu'elles tiennent aux sentimens naturels et qu'elles sont

de tous les momens. Il eut une existence honorée, une mort douce, et laissa une mémoire à jamais chérie. Comparez à cette destinée celle des *Cortez*, des *Pizares*, et de tous les conquérans du Nouveau monde, et jugez, etc.» On a de *Penn*, plusieurs *Écrits* en Anglois, en faveur de la secte des Trembleurs, dont il fut comme le fondateur et le législateur en Amérique et le principal soutien en Europe. *Voyez* BARCLAY (Robert).

I. PENNI, (Jean-François) peintre, né à Florence en 1488, mort en 1528, à 40 ans, étoit élève du célèbre *Raphaël*, qui le chargeoit du détail de ses affaires, d'où lui est venu le surnom de *Il Fattore*. Il fut son héritier avec *Jules Romain*. *Penni* imitoit parfaitement la manière de son maître; il a fait dans le palais de Chigi, des tableaux qu'il est difficile de ne pas attribuer à *Raphaël*. Cet artiste a embrassé tous les genres de peinture; mais il réussissoit sur-tout dans le paysage. Lorsque ce peintre a perdu de vue les dessins de *Raphaël*, il a donné dans un goût gigantesque et peu gracieux. Il dessinoit à la plume fort légèrement. Ses airs de tête sont d'un beau style; mais on desireroit que ses figures ne fussent point si maigres, et que ses contours fussent plus coulans.

II. PENNI, (Lucas) peintre, frère du précédent, moins habile que lui, travailla en Italie, en Angleterre, et en France à Fontainebleau. Il s'adonna à la gravure; mais il ne laissa que des pièces médiocres.

PENNOT, (Gabriel) de Novare, chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de *Latran*, s'est fait reconnoître: I. Par une Histoire des chanoines réguliers, sous le titre de *Generalis totius ordinis clericorum canonicorum Historia tripartita*. Elle est curieuse et pleine de recherches. Elle fut imprimée à Rome en 1624, et à Cologne en 1645. II. *Propugnaculum humanæ libertatis*, etc. L'auteur vivoit sous le pontificat d'*Urbain VIII*. C'étoit un homme savant et vertueux, que son mérite éleva aux premières charges de sa congrégation.

PENS, (George) peintre et graveur de Nuremberg, florissoit au commencement du 16e siècle. Cet artiste avoit beaucoup de génie et de talent. Ses tableaux et ses gravures en taille-douce sont également estimés. *Marc-Antoine Raymond* célèbre graveur, employa souvent le burin de *Pens* dans ses ouvrages.

PENSEUR, (le) *Voyez* COGITOSUS.

PENTHÉE, (Mythol.) fils d'*Echion* et d'*Agavé*, étoit un impie qui, se moquant des prédictions de *Tirésias*, défendit à ses sujets non-seulement de ne point honorer *Bacchus* qui venoit d'arriver en triomphe dans la Grèce, mais il leur ordonna de le prendre et de le lui amener chargé de chaînes. *Acète* eut beau lui raconter toutes les merveilles que ce Dieu avoit faites, ce récit ne servit qu'à l'irriter davantage. Il voulut aller lui-même sur le mont Citheron pour empêcher qu'on y célébrât les Orgies; mais *Bacchus* le livra à la fureur des *Bacchantes* qui le mirent en pièces.

PENTHESILÉE, reine des Amazones, succéda à *Orithye*, et donna des preuves de son courage au siége de Troye où elle fut tuée par *Achille*. On lit dans *Pline* (*liv.* 7. *ch.* 56.) qu'elle inventa la hache-d'armes.

I. PEPIN *le Bref*, fils de *Charles Martel*, et le premier monarque de la seconde race de nos souverains, fut élu roi à Soissons l'an 752 dans l'assemblée des états généraux de la nation. *St. Boniface* archevêque de Maïence le sacra, et c'est le premier sacre de nos rois dont il soit parlé dans l'Histoire par des écrivains dignes de foi. *Childeric III* dernier roi de la première race, prince foible et incapable de gouverner, fut privé de la royauté et renfermé dans le monastère de Sithin, aujourd'hui *Saint-Bertin*, et son fils *Thierri* dans celui de Fontenelles. *Pepin* avoit eu soin de faire consulter le Pape, pour savoir « s'il étoit à propos que les choses demeurassent dans l'état où elles étoient à l'égard des Rois de France, qui depuis long-temps n'en avoient que le nom ? » Le Pape répondit, *Que pour ne point renverser l'ordre, il valoit mieux donner le nom de Roi à celui qui en avoit le pouvoir*. On dit qu'au commencement de son règne, s'étant apperçu que les seigneurs François n'avoient pas pour lui le respect convenable à cause de la petitesse de sa taille, il leur montra un jour (dans un combat d'animaux) un Lion furieux qui s'étoit jeté sur un Taureau, et leur dit *qu'il falloit lui faire lâcher prise*. Les seigneurs étant effrayés à cette proposition, il courut lui-même son sabre à la main sur le Lion, lui coupa la tête ; puis se retournant vers eux : *Hé bien !* leur dit-il avec une fierté héroïque, *vous semble-t-il que je sois digne de vous commander ?*.. Tandis que *Pepin* montoit sur le trône des Mérovingiens et s'y maintenoit par sa valeur, *Astolphe* roi des Lombards enlevoit aux empereurs de Constantinople l'exarchat de Ravenne et menaçoit la ville de Rome. Le pape *Etienne II* demanda du secours à l'empereur *Constantin* son souverain légitime. La guerre d'Arménie empêchant celui-ci de sauver l'Italie, il conseilla au pape de s'adresser au roi *Pepin*. *Etienne* vient en France en 754, accompagné d'un ambassadeur d'Orient ; il absout *Pepin* du crime qu'il avoit commis en manquant de fidélité à son prince légitime, et sacre ses deux fils *Charles* et *Carloman* rois de France. Après le sacre il fulmina une excommunication contre quiconque voudroit un jour entreprendre d'ôter la couronne à la famille de *Pepin*. Ni *Hugues Capet*, ni *Conrad* n'ont pas eu un grand respect pour cette excommunication. Le nouveau roi pour prix de la complaisance du pape, passe les Alpes avec *Thassillon* duc de Bavière, son vassal. Il assiégea *Astolphe* dans Pavie, et s'en retourna la même année sans avoir bien fait ni la guerre ni la paix. A peine eut-il repassé les Alpes, qu'*Astolphe* assiégea Rome. Le pape *Etienne* conjure le nouveau roi de France de venir le délivrer. Rien ne marque mieux la simplicité de ces temps grossiers qu'une lettre que le pape fit écrire au roi Franc par *Saint Pierre*, comme si elle étoit

descendue

descendue du Ciel. *Etienne*, le clergé et tout le peuple le nommèrent, lui et ses deux fils, Patrices Romains, c'est-à-dire protecteurs de l'Eglise et chefs du peuple de Rome. Cette dignité la plus éminente de l'empire, donnoit à peu près les mêmes droits que les exarques avoient eus. *Pepin* passa en Italie malgré les Etats de son royaume, qui ne vouloient pas consentir à cette guerre. *Astolphe* fut assiégé dans Pavie et obligé de renoncer à l'exarchat. *Pepin* en fit présent au saint Siége en 756, malgré l'empereur de Constantinople qui le réclamoit comme une province démembrée de sa couronne. Le traité avec *Astolphe* fut conclu par les soins de *Carloman* frère de *Pepin*, qui s'étoit retiré au monastère du Mont-Cassin. *Pepin* vainqueur des Lombards, le fut encore des Saxons. Il paroît que toutes les guerres de ce peuple contre les Francs, n'étoient guère que des incursions de Barbares, qui venoient tour-à-tour enlever des troupeaux et ravager des moissons ; point de place forte, point de politique, point de desseín formé : cette partie du monde étoit encore sauvage. *Pepin* après ses victoires, ne gagna que le payement d'un ancien tribut de 300 chevaux, auquel on ajouta 500 vaches : ce n'étoit pas la peine d'égorger tant de millions d'hommes ! *Pepin* força ensuite, les armes à la main, *Waifre* duc d'Aquitaine à lui prêter serment de fidélité en présence du duc de Bavière, de sorte qu'il eut deux grands souverains à ses genoux. On sent bien que ces hommages n'étoient que ceux que la foiblesse rend à la force. *Waifre* le révoqua quelques années après. *Pepin* vole à lui, et réunit l'Aquitaine à la couronne en 768; ce fut le dernier exploit de ce monarque conquérant. Il mourut d'hydropisie à Saint-Denis le 23 septembre de la même année, à 54 ans. On mit sur son tombeau : *Ci gît* Pepin *père de* Charlemagne. Son nom placé dans l'Histoire entre *Charles Martel* et *Charlemagne*, ne fut effacé ni par l'un ni par l'autre. On a dit de lui :

> *Ingentes animos in parvo corpore versat.*
> « S'il fut petit de taille, il fut grand en courage. »

Il couvrit des qualités d'un héros et d'un prince sage, le crime de son usurpation. C'est lui qui le premier employa dans ses ordonnances la formule : PAR LA GRACE DE DIEU. Son administration fut dirigée avec une sagesse si constante, que dans la suite on dit en proverbe, *Prudent comme* PEPIN. Avant sa mort il fit son testament de bouche et non par écrit, en présence des grands officiers de sa maison, de ses généraux, et des possesseurs à vie des grandes terres. Il partagea tous ses états entre ses deux enfans, *Charles* et *Carloman*. Après la mort de *Pepin*, les seigneurs modifièrent ses volontés. On donna à *Charles*, que nous avons depuis appelé *Charlemagne*, la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence avec la Neustrie, qui s'étendoit alors depuis la Meuse jusqu'à la Loire et à l'Océan ; *Carloman* eut l'Austrasie, depuis le Rhin jusqu'aux derniers confins de la Thuringe. Le royaume de France comprenoit alors près de la moitié de la Germanie. La seconde race de nos rois dont il fut la tige, fut

nommée *Carlienne* ou *Carlovingienne*, à cause de *Charles Martel* ou de *Charlemagne*. Après qu'elle se fut élevée fort haut par la valeur et les talens de ses premiers princes, elle déchut sous les enfans de *Louis le Débonnaire*. Presque tous les grands seigneurs s'étant rendus maîtres de leurs gouvernemens, il ne resta presque rien en propre à ses derniers rois que la ville de Laon et celle de Rheims. « On remarque, dit *Mezerai*, qu'elle fut semblable à la première race, en ce qu'elle eut de beaux commencemens et une fin malheureuse; que *Charles de Lorraine*, son dernier mâle, fut privé de la couronne comme *Childeric*, et qu'elle eut plusieurs princes insensés et hébétés : mais elle a cet avantage par-dessus l'autre, qu'elle règne encore aujourd'hui dans toute l'Europe; par les mâles dans la maison de France, et par les femmes dans celles des autres grands princes; si bien que le sang Carlovingien est tenu pour le plus noble de la terre. » *Pepin* fils ne fut pas néanmoins aussi puissant que *Clovis* l'avoit été. Ce premier conquérant, en partageant les terres à charge de service, s'étoit réservé le droit de les ôter à ceux qui ne satisferoient pas à leur devoir : ainsi toute la conquête étoit en sa main; mais ses successeurs avoient été contraints d'en donner à vie, même de les continuer aux enfans, moyennant une rétribution. Les maires du palais au temps de *Pepin* s'étoient bien donnés de garde d'attaquer l'inamovibilité des offices et des terres, ils ne subsistoient eux-mêmes qu'en ménageant les seigneurs François. Non-seulement *Pepin* n'avoit pas une autorité aussi forte sur les grands que *Clovis*, il ne l'avoit pas même sur le peuple. Les Gaulois ou Romains qui étoient restés libres au commencement de la conquête et qui payoient de modiques tributs au roi, devenoient peu à peu serfs des seigneurs dans le district desquels ils se trouvoient, et ne payoient plus rien au souverain. Ce prince tiroit ses revenus des terres de la couronne qui lui restoient, et des présens que les seigneurs lui faisoient dans les assemblées de la nation. *Constantin Copronyme* empereur de Constantinople, envoya à *Pepin* la première orgue qui ait paru en France. Le roi la donna à l'Eglise de *Saint-Corneille* de Compiegne. On dit qu'une femme entendant toucher cette orgue pour la première fois, fut si ravie de ses sons nouveaux qu'elle tomba dans une extase dont on ne put jamais la faire revenir.

II. PEPIN *le Gros* ou *de Heristel*, maire du palais de nos rois, étoit petit-fils de *St. Arnould* qui fut depuis évêque de Metz. Il gouverna l'Austrasie après la mort de *Dagobert II*, en 680. EBROIN, (*Voyez* ce mot) maire de Neustrie, le battit; mais *Pepin* lui enleva bientôt la victoire, et se fit déclarer maire du palais de Neustrie et de Bourgogne, après avoir défait le roi *Thierry*. Il posséda toute l'autorité dans ces deux royaumes, sous *Clovis III*, *Childebert* et *Dagobert*. Ce fut lui qui statua dans un des *Parlemens* ou assemblées de la nation, qu'un premier larcin seroit puni de la perte d'un œil, que la peine d'un second seroit l'amputation du nez; et que la

troisième rechûte mériteroit la mort. Il mourut le 16 décembre 714, après avoir gouverné vingt-sept ans, moins en ministre qu'en souverain. Il laissa, entre autres enfans, *Charles Martel*, tige de la deuxième race des rois de France.

III. PEPIN, roi d'Aquitaine : (*Voyez* LOUIS I son père.) Livré à la crapule, il mourut maniaque en 838. —*PEPIN II* son fils ayant pillé ses sujets d'Aquitaine, fut livré par eux aux François qui le firent renfermer en 864, à Senlis.

PEQUIGNY, *Voy.* BERNARDIN, n.° II.

PÉRATE, (Niger) *Voyez* I. NIGER.

PERAU, (Gabriel-Louis Calabre) diacre de Paris, et licencié de la maison et société de Sorbonne, mourut le 31 mars 1767, à 67 ans. Les gens de lettres, dont il honoroit la profession par ses mœurs et les amis qu'il s'étoit faits en grand nombre, le regrettèrent sincèrement. Sa droiture et sa probité, son esprit égal et liant, sa franchise et sa gaieté naturelles, la douceur de son caractère, rendoient son commerce aussi facile que sûr. Personne ne fut plus exact à remplir tous les devoirs de l'amitié, plus officieux, plus prompt, plus actif, plus prévenant même, lorsqu'il pouvoit obliger. Vrai, simple, uni, modeste sur-tout, sans prétention, doué de toutes les qualités du cœur ; c'étoit un homme capable de vivre avec tous les hommes. Il est principalement connu par la continuation des *Vies des Hommes illustres de la France*, commencées par *d'Auvigny* ; tome treize à vingt-trois. Les volumes qui sont de lui, sont recommandables par l'exactitude des recherches et par la netteté du style. On y desireroit quelquefois plus de chaleur et d'élégance. Il est encore éditeur d'un grand nombre d'ouvrages, qu'il a retouchés, augmentés et enrichis de notes et de préfaces. (*Voy.* I. RÉAL, à la fin de l'art.) Son édition des *Œuvres de Bossuet*, en plusieurs volumes in-4°, étoit la meilleure avant celle que nous devons aux Bénédictins de *Saint-Maur*. On a encore de lui, une *Description des Invalides*, 1756, in-folio ; et la *Vie de Jérôme Bignon*, 1757, in-12, estimée.

PERCIN, *Voyez* MONTGAILLARD.

PERDICCAS, l'un des généraux d'*Alexandre le Grand*, eut beaucoup de part aux conquêtes du héros. Après la mort de ce conquérant, *Perdiccas* aspira à la couronne de Macédoine. Dans ce dessein, il répudia *Nicée* fille d'*Antipater*, pour épouser *Cléopâtre* sœur d'*Alexandre*. *Antigone* ayant découvert ses projets ambitieux, fit une ligue avec *Antipater*, *Cratère*, et *Ptolomée* gouverneur d'Egypte, contre leur ennemi commun. *Perdiccas* envoya *Eumène* officier distingué, pour dissiper cette ligue. Il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre ; mais ce sang devint inutile aux intérêts de *Perdiccas* en Egypte. Il forma et fut obligé de lever le siége d'une petite place nommée le *Château des Chameaux*, située près de Memphis. Il fit avancer son armée et l'engagea imprudemment

dans un bras du Nil, où plusieurs périrent. Enfin sa dureté, son orgueil, son imprudence soulevèrent ses principaux officiers. Il fut égorgé dans sa tente, l'an 322 avant Jésus-Christ, avec la plupart de ses flatteurs. *Perdiccas* laissoit appercevoir tous ses vices; il ne sut point commander à son cœur ni à son esprit. Il n'avoit aucun système ; il ne prenoit conseil que du moment, sans porter ses vues dans l'avenir. Mauvais politique, il ne rechercha ni l'amitié de ses officiers ni la confiance de ses soldats. Vain, emporté, cruel, son funeste exemple apprend à ceux qui sont en place, à n'oublier jamais les devoirs de leur rang et les conditions de leur pouvoir.

PERDIX, neveu de *Dédale*, à qui il avoit été confié par sa sœur pour l'instruire dans les arts mécaniques, s'y rendit fort habile. Il inventa la scie et le compas. Son oncle fut si jaloux de cette invention, qu'il le précipita du haut d'une tour. Les dieux, suivant la Fable, en eurent pitié et le changèrent en oiseau de son nom, c'est-à-dire en perdrix, qui se souvenant de sa première chûte évite les lieux élevés et fait son nid à terre.

PEREDÉE, *Voyez* I. ROSEMONDE.

PÉRÉFIXE, (Hardouin de Beaumont de) d'une ancienne maison de Poitou, étoit fils du maître-d'hôtel du cardinal *de Richelieu*. Il fut élevé par ce ministre, se distingua dans ses études, fut reçu docteur de la maison et Société de Sorbonne, et prêcha avec applaudissement. Il devint ensuite précepteur de *Louis XIV*, puis évêque de Rhodès ; mais croyant ne pouvoir en conscience remplir en même temps les obligations de la résidence et celles de l'éducation du roi, il donna volontairement la démission de cet évêché. Il fut fait archevêque de Paris en 1664. Les Jésuites le gouvernèrent, et ce fut par le conseil du P. *Annat* qu'il publia son Mandement pour la signature pure et simple du *Formulaire d'Alexandre VII*. Il imagina la distinction de la foi divine et de la foi humaine, qui déplut aux fanatiques des deux partis. Il choqua sur-tout les Jansénistes, en exigeant des religieuses de Port-Royal la signature du Formulaire. De là les peintures peu favorables qu'on a faites de ce prélat. L'abbé *Barral* le traite d'*homme de peu de sens, d'une petitesse d'esprit et d'une obstination invincible*. Le caractère doux et aimable de *Péréfixe*, et ses autres qualités, auroient dû faire fermer les yeux sur ses défauts ; mais c'est le propre du fanatisme qu'on irrite, de ne voir que le mal et de se cacher le bien. Ce prélat termina sa carrière le 31 décembre 1670, dans un âge assez avancé. Il avoit été reçu de l'académie Françoise en 1654. On a de lui : I. Une excellente *Histoire du roi Henri IV*, dont la meilleure édition est d'*Elzevir*, 1661, in-12 ; et la dernière est de Paris, in-12, 1749. Cette histoire qui n'est qu'un abrégé fait mieux connoître *Henri IV* que celle du père *Daniel*. On croit que *Mezerai* y eut part, et il s'en vantoit publiquement : mais cet historien ne fournit vraisemblablement que les matériaux. Il n'avoit point le

style de *Péréfixe*, qui, quoique très-négligé et plein d'incorrections et de tournures anciennes, est touchant et fait aimer le prince dont il écrit la vie. II. Un livre intitulé : *Institutio Principis*, 1647, in-16, qui contient un recueil de maximes sur les devoirs d'un roi enfant. Il ne donna pas à *Louis XIV* toutes les instructions qu'il auroit voulu lui donner. Ce prince étoit inappliqué, et *Péréfixe* s'en plaignit en vain à *Mazarin* qui se félicitoit d'une paresse conservatrice de son empire. *Bon*, lui répondoit ce ministre, *il n'en saura que trop; et quand il vient au conseil, il me fait cent questions sur la chose dont il s'agit.* *Voyez* PELHESTRE.

PÉRÉGRIN, fameux philosophe, surnommé *PROTÉE*, étoit natif de Parium dans la Troade, d'où il avoit été chassé pour les crimes d'adultère et de débauche contre nature. Il passoit pour constant qu'il avoit étouffé son père, qui à son gré, vivoit trop long-temps. Fuyant de pays en pays, il vint dans la Palestine où il se fit Chrétien : et comme il avoit de l'esprit et de l'adresse, il parvint aux premières places de l'Eglise, dans le temps de la persécution de l'empereur *Trajan*. Il fut mis en prison pour la foi. Les Chrétiens d'Asie envoyèrent des députés pour le visiter, le consoler, et lui porter des secours; et sous prétexte de persécution il amassa beaucoup d'argent. Le gouverneur de Syrie, qui aimoit la philosophie et qui voyoit dans *Pérégrin* un homme qui méprisoit la mort, le mit en liberté. Il retourna alors dans son pays, où, pour appaiser ceux qui vouloient poursuivre le meurtre de son père, il abandonna à la ville ce qui lui restoit de bien et s'acquit ainsi la réputation d'un philosophe désintéressé. Assuré de ne manquer de rien par la charité des Chrétiens qu'il trompoit encore, il se mit à courir le monde. Mais enfin ayant mangé de quelque viande défendue, les Chrétiens n'eurent plus de commerce avec lui. Son masque une fois à bas, il retomba dans l'indigence. Il voulut rentrer dans son bien par l'autorité de l'empereur; mais il ne put l'obtenir et se remit à voyager. En Égypte il se permit tout ce que les Cyniques pratiquoient de plus impudent, pour montrer combien il méprisoit l'opinion des hommes. En Italie il déclama contre tout le monde et principalement contre l'empereur, jusqu'à ce que le préfet de Rome voyant qu'il abusoit trop de l'excessive bonté du prince *Tite Antonin*, le chassa de la ville. Le sophiste passa en Grèce où il continua de médire des grands et tâcha d'exciter les peuples à la révolte. Pendant le séjour qu'il fit à Athènes, logé dans une cabane hors de la ville en habit de Cynique, il se fit un fonds de l'admiration des sots, qui prenoient son audace pour de la liberté et son effronterie pour une noble hardiesse. Sa vie austère et les préceptes de morale qu'il débitoit au peuple, lui acquirent une grande réputation. Mais voyant que l'enthousiasme commençoit à se refroidir, il résolut de faire quelque action d'éclat qui rendît son nom célèbre, même dans la postérité. Il publia dans toute la Grèce qu'il

se brûleroit lui-même pendant la célébration des Jeux Olympiques. Il exécuta, l'année 166, ce dessein extravagant, en présence d'un nombre infini de Grecs qu'un pareil spectacle avoit attirés à Olympie. Cette action fut admirée de quelques génies foibles ; mais elle fut blâmée de tous les gens d'esprit, du nombre desquels étoit *Lucien*. On ne manqua pas de publier bien des prodiges qu'on prétendoit être arrivés pendant cette scène tragi-comique ; mais *Lucien* assure qu'il n'en avoit vu aucun quoiqu'il fût présent. Les gens sages pensèrent que ce faux philosophe avoit bien raison de vouloir périr par le feu : supplice destiné aux parricides. Quelques temps avant sa mort, il avoit été attaqué d'une fièvre violente. Le médecin qu'il appela, lui dit que puisqu'il souhaitoit si fort de mourir, c'étoit pour lui une bonne fortune que d'être conduit au tombeau par la fièvre sans recourir à un bûcher. *La différence est grande*, répondit ce charlatan de philosophie : *la mort dans mon lit ne seroit pas aussi glorieuse.*

PEREGRIN, *Voyez* ERCHEMBERT.

I. PEREIRA, (Benoît) PERERIUS, savant Jésuite Espagnol, natif de Valence, mort à Rome le 6 mai 1610, à 75 ans, professa avec succès dans son ordre. On a de lui des *Commentaires* latins sur la *Genèse*, in-fol., à Anvers, et sur *Daniel*. Il y a beaucoup de recherches dans l'un et dans l'autre ouvrage.

II. PEREIRA-GOMEZ, (George) médecin, natif de Medina del Campo, est, dit-on, le premier des philosophes modernes qui ait écrit que *les Bêtes sont des machines sans sentiment.* Il avança cette opinion hasardée en 1554 ; mais elle n'eut point de partisans et elle tomba dès sa naissance. On prétend que c'est de ce médecin que *Descartes* avoit emprunté ses idées. Il y a grande apparence que ce philosophe qui imaginoit plus qu'il ne lisoit, ne connoissoit ni *Pereira* ni son ouvrage. D'ailleurs *Pereira* n'est pas le premier auteur de ce sentiment. *Phérécyde*, plus de 500 ans avant J. C., philosophe de l'isle de Sciros, avoit soutenu que les Bêtes sont de pures machines. On attribue à *Pereira* des systèmes sur d'autres matières de physique et de médecine, aussi hardis pour son temps que celui sur l'*Ame des Bêtes* ; mais ils sont peut-être mieux fondés, celui sur-tout où il combat et rejette la matière première d'*Aristote*. Il ne fut pas d'accord non plus avec *Galien* sur la doctrine des fièvres. Le livre où ce médecin soutient l'opinion que les Bêtes sont des automates, est fort rare. Il fut imprimé en 1554, in-fol., sous le titre d'*Antoniana Margarita* : il lui donna ce titre, pour faire honneur au nom de son père et de sa mère. Peu de temps après que cet ouvrage eut paru, il le défendit contre *Michel de Palacios* ; et cette Défense, imprimée en 1554, in-folio, se joint ordinairement avec l'ouvrage même. La réfutation du même livre, intitulée : *Indecalogo contra Antoniana Margarita*, 1556, in-8°, est recherchée, plus à cause de sa rareté que de sa bonté. *Pereira* est encore auteur d'une autre pro-

duction très-rare sur son art, intitulée : *Novaveraque Medicina, experimentis et rationibus evidentibus comprobata*, in-fol., 1558. C'est une Apologie de ses sentimens, imprimée comme ses autres ouvrages à Medina del Campo.

III. PEREIRA DE CASTRO, (Gabriel) jurisconsulte Portugais, membre du collége de Saint-Paul dans l'université de Coïmbre, expéditeur des appels, sénateur du conseil suprême de Portugal, né à Brague d'une famille illustre dans le barreau, étoit encore en vie en 1623 dans un âge avancé. Il est auteur d'un ouvrage de droit, intitulé : *De manu regiâ, seu de legibus regiis quibus regni Portugalliæ in causis ecclesiasticis cognitio est ex jure, privilegio, consuetudine ;* Lisbonne, 1622, in-fol. Il a reparu à Lyon en 1673, in-fol. ; l'édition qui porte 1698 n'a rien de nouveau que le frontispice. Cet ouvrage, divisé en deux parties, est estimé à cause de l'érudition que l'auteur a répandue sur les matières qui divisent le trône et l'autel. Mais on lui a reproché d'étendre le pouvoir du pape sur le temporel des rois.

IV. PEREIRA DE FIGUEIREDO, (Antoine) Portugais, d'abord prêtre de l'oratoire, ensuite premier interprète du ministère des affaires étrangères et de celui de la guerre à Lisbonne, mourut dans cette ville le 14 août 1797, dans sa 73e année. Né au bourg de Macao le 14 février 1725, il se signala pendant la longue querelle de la cour de Portugal avec celle de Rome, et publia divers ouvrages sur le pouvoir des rois dans les matières ecclésiastiques. Ces écrits estimés par les patriotes Portugais et critiqués sans ménagement par les Ultramontains, ont été cités avec honneur par plusieurs canonistes étrangers. L'auteur avoit des connoissances très-variées. Son air étoit ouvert et serein, quoique avec des traits grossiers ; son caractère affable, son humeur enjouée, lorsqu'il ne souffroit pas ; son cœur sensible et compatissant. Les malheureux ne l'abordoient jamais, sans recevoir ou des conseils ou des secours. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue : I. Sa *Nouvelle méthode de Grammaire latine*, estimée en Portugal et dont il y a eu dix éditions. II. La *Bible* traduite en portugais sur la vulgate, avec des préfaces et des notes, 23 vol. in-8°, imprimée depuis 1778 jusqu'en 1790, et réimprimée in-8° et in-4°, avec le texte latin. III. *Tentativa Theologica*, en portugais et ensuite en latin, 1766 et 1769. C'est un essai théologique qui a été traduit en françois, et dans lequel l'auteur tâche de prouver que si le recours au saint Siége trouve des obstacles, la faculté de dispenser est dévolue aux évêques. IV. *Elémens d'Histoire Ecclésiastique, en forme de dialogues*, 1765, deux vol. in-8°, etc. etc. Cet ouvrage n'est pas fini. L'auteur promettoit deux autres volumes, qu'il n'a point donnés et qu'on n'a pas trouvés dans ses manuscrits.

PEREIRE, (Jacob-Rodriguez) né à Cadix en 1715, demeura long-temps à Bordeaux et vint finir ses jours à Paris en 1780, âgé de 65 ans. Il fut appelé dans cette dernière ville pour y pra-

tiquer l'art de faire parler les muets. *Louis XV* lui accorda en 1760 une place d'interprète avec une pension de 800 livres, *en considération*, dit le Bref, *de l'art qu'il s'étoit acquis de pouvoir donner aux sourds et muets de naissance, une éducation dont ils avoient été jusqu'alors privés comme incapables d'en profiter*. *Pereire* avoit amené quelques-uns de ses élèves au point de comprendre le sens des paroles par le mouvement des lèvres. *Buffon* fait l'éloge de son talent dans son *Histoire Naturelle*; et *la Condamine* protecteur de *Pereire*, l'avoit produit à la cour et présenté à divers princes. L'abbé *de l'Epée* a profité, assure-t-on, d'une partie de sa méthode.

PERELLE, (Adam) rival d'*Israël Silvestre*, naquit à Paris de *Gabriel Perelle* célèbre graveur, et embrassa la profession de son père non moins habile que lui. Son génie fécond, plus porté au talent de produire qu'à celui d'imiter, se livra indifféremment aux fougues de son caprice et aux indications du naturel. Il n'a gravé que des Paysages, la plupart de fantaisie, et quelques morceaux d'après *Corneille Polembourg*. Il mourut en 1695, à 57 ans. Il avoit un frère nommé *Nicolas*, aussi graveur. Les estampes qu'on réunit sous le titre de *Délices de Paris et de Versailles*, 2 vol. in-folio, sont des trois *Perelle*.

PERENNA, *Voy.* ANNA.

PERENNIS, *Voyez* COMMODE.

PERERIUS, *Voyez* I. PEREIRA.

PERÈS, *Voyez* PARÈS. — AJALA. — ALESIO.

I. PEREZ, (Antoine) écrivain Espagnol, neveu de *Gonsalve Perez* secrétaire de *Charles-Quint* et de *Philippe II*, eut divers emplois à la cour d'Espagne et devint secrétaire d'état avec le département des affaires d'Italie. Les ennemis de *Philippe* ont dit que ce prince l'employoit également dans les intrigues de l'amour et dans celles de la politique; et que la maîtresse auprès de laquelle il négocioit (c'étoit la princesse d'*Eboli*) l'ayant trouvé à son gré, le monarque chercha des crimes au ministre. Ses partisans l'ont nié, et ont soutenu que *Perez* fut disgracié parce qu'il fut convaincu d'un grand nombre d'infidélités. Quoi qu'il en soit, il se sauva en Aragon, et tâcha d'y causer une révolte. De là il passa en France, où le roi *Henri IV* lui donna de quoi subsister avec honneur. Il mourut à Paris en 1611. On a de lui des *Lettres* ingénieuses, dans lesquelles il rend compte de sa disgrace; des *Relations* en espagnol, curieuses et recherchées, et d'autres ouvrages, Paris, 1598, in-4.° Le portrait qu'il fait de *Philippe II* n'est pas flatteur; mais on ne doit pas oublier que c'est une main ennemie qui tient le pinceau.

II. PEREZ DE VARGAS, (Bernard) autre écrivain Espagnol, publia à Madrid en 1559, in-8°, un Traité très-rare et d'un prix arbitraire. Il est intitulé: *De re Metallica en el qual se tratan muchos y diversos Secretos del conoscimiento de tota suerte de Minerales*, etc. On y trouve des détails importans et curieux sur les différentes préparations de

l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étaim, du plomb, de l'acier, etc.

III. PEREZ, (Antoine) célèbre jurisconsulte, né à Alfaro petite ville de la haute-Navarre peu éloignée des sources de l'Ebre, en 1583, fut amené fort jeune aux Pays-Bas, reçut le bonnet de docteur en droit à Louvain en 1616, et y enseigna long-temps cette science. L'empereur *Ferdinand II* et *Philippe IV* roi d'Espagne, l'honorèrent du titre de conseiller. En 1666 il célébra le jubilé de son doctorat, et mourut à Louvain en 1672. Nous avons de ce savant : I. *Assertiones politicæ*, Cologne, 1612, in-4.° II. *Prælectiones sive Commentarii in XII lib. Codicis*, Amsterdam, *Elzevir*, 1653, in-fol. C'est la meilleure édition. On estime aussi celle de Cologne, 1661, 2 vol. in-4°, avec des aditions de *Hulderique Eyben* et des tables fort amples; et celle de Genève, 1740, 2 volumes. *Perez* y éclaircit toutes les lois du Code, et il y donne dans des explications un abrégé de tout ce qui se trouve dans le *Jus novum* et dans le *Jus novissimum;* c'est ce qu'aucun jurisconsulte n'avoit exécuté avant lui. Quoique son style soit concis, il est très-intelligible. III. *Institutiones Imperiales*, Amsterdam, *Elzevir*, 1673, in-12; ouvrage universellement estimé. IV. *Jus publicum*, Amsterdam, *Elzevir*, 1682, in-12. V. *Commentarius in XXV lib. Digestorum*, Amsterdam, 1669, in-4.° — Il y a encore d'autres *Antoine Perez* qu'il ne faut pas confondre. *Antoine Perez*, Jésuite, mort en 1651 après avoir enseigné la théologie à Salamanque, à Rome, et publié divers Traités de théologie scolastique et morale. — *Antoine Perez*, médecin et chirurgien de *Philippe II*, de qui on a un *Traité sur la Peste*, en espagnol. — *Antoine Perez*, chirurgien Portugais du XVIIe siècle, qui a écrit sur son art en portugais.

IV. PEREZ, (Antoine) archevêque de Tarragone, mort à Madrid en 1637, à 68 ans. Nous avons de ce prélat, outre des *Sermons* et divers *Traités*, un ouvrage estimé et bien exécuté qui parut en 1661, à Amsterdam chez les *Elzevirs*, en 3 vol. in-4°, sous ce titre : *Annotationes in Codicem et Digestum.*

V. PEREZ, (Joseph) Bénédictin Espagnol, professeur en théologie dans l'université de Salamanque, s'appliqua à éclaircir l'Histoire d'Espagne, et sur-tout celle de son ordre. Il publia en 1688 des *Dissertations* latines contre le Père *Papebroch*, dans lesquelles il n'eut pas toujours raison. Mais il convint du moins que le savant Jésuite faisoit bien de purger les Vies des Saints des contes absurdes qui faisoient dire à *Melchior Canus*, « que la vie des anciens Philosophes a été écrite avec plus de jugement que celle de quelques Saints du Christianisme. » *Perez* mourut vers la fin du dernier siècle, et fut autant regretté pour les qualités de son cœur que pour celles de son esprit.

VI. PEREZ, (Jeanne Coëlo femme d'Antoine) Espagnole, fut, suivant *Amelot de la Houssaye*, l'un des ornemens de son sexe et de son siècle par ses graces et son esprit. Elle avoit épousé un ministre de *Philippe II* roi d'Espagne, qui le disgracia su-

bitement après lui avoir accordé la plus grande faveur : sa femme mourut vers 1620.

PERFETTI, (Bernardin) poëte Italien du 18e siècle, né à Sienne, fameux par son excessive facilité à mettre en vers sur-le-champ tous les sujets qu'on lui proposoit. On le trouva si bon poëte, qu'on fit revivre en sa faveur l'usage du couronnement, oublié depuis le *Tasse*. Il fut déclaré *Poëte Lauréat* en 1725, et son couronnement se fit dans le Capitole avec beaucoup de pompe et sur le modèle de celui de *Pétrarque*.

PERGOLÈSE, (Jean-Baptiste) né en 1704 à Casoria au royaume de Naples, fut élevé au conservatoire de cette dernière ville sous *Gaëtano Greco*, l'un des plus célèbres musiciens d'Italie. Le prince de *Stigliano* connoissant les talens du jeune *Pergolèse*, le prit sous sa protection, et depuis 1730 jusqu'en 1734 il lui procura le moyen de travailler pour le *Teatro Nuovo*, où ses *Opéra* eurent un grand succès. Après avoir fait un voyage à Rome, où son *Olympiade* ne fut pas applaudie autant qu'elle le méritoit, il retourna à Naples, et il y mourut au commencement de l'année 1737. à 33 ans. Sa dernière maladie fut un crachement de sang, qui le conduisit à la phthisie; et il est très-faux qu'il ait été empoisonné par ses rivaux. Les Italiens l'appellent le *Dominiquin* de la musique. La facilité de sa composition, la science de l'harmonie, la richesse de la mélodie, lui ont fait un nom célèbre. Sa musique est un tableau de la nature; elle parle à l'esprit, au cœur, aux passions. Personne ne l'a surpassé dans le genre de l'expression; mais on lui reproche de la sécheresse, un style coupé; son chant est quelquefois sacrifié à l'effet des accompagnemens, et son genre paroît en général trop mélancolique : défaut qu'il a dû peut-être à sa mauvaise santé et à sa complexion délicate. Ses principaux ouvrages sont : I. Plusieurs *Ariettes*. II. *La Serva Padrona;* III. *Il Maestro di Musica :* Intermèdes. IV. Un *Salve Regina;* et le *Stabat Mater*, regardé universellement comme son chef-d'œuvre. *Pergolèse* mourut en finissant le dernier verset de ce sublime morceau. « Il n'y a ni cris, ni déclamation, ni fracas d'harmonie, dit un écrivain plein de gout; tout est simple et vrai dans cette production, tout est fini; le dernier excès de la douleur, les convulsions mêmes de la mort y sont exprimés dans la langue naturelle de la musique. Par les seuls accens de la mélodie, l'expression est portée à son *plus* haut dégré de force et d'énergie; et c'est toujours du chant. »

PERI, (Dominique) pauvre berger de Toscane, devint poëte en lisant l'*Arioste*. On a de lui *Fiezole destrutta*, Florence, 1619, in-4.o

PERIANDER, (Gilles) né à Bruxelles vers l'an 1540, s'appliqua principalement aux belles-lettres, et passa une grande partie de sa vie à Maïence. Nous avons de lui : I. *Germania in quâ doctissimorum virorum elogia et judicia continentur*, Francfort, 1567, in-12. Ce recueil est savant et curieux. II. *Nobilitas Moguntinæ diœcesis, Metropolitanæque Ecclesiæ*, Maïence, 1568, in-8°, avec figures. Cet ouvrage

a reparu dans le troisième vol. des *Annales et scriptores Moguntini*, publié en 1727. Ce sont des éloges en vers.

PÉRIANDRE, *Periander*, tyran de Corinthe, fils de *Sipsile*, fut mis par la flatterie au nombre des *sept Sages* de la Grèce. Ce sage étoit un monstre. Il changea le gouvernement de son pays, opprima la liberté de sa patrie, et usurpa la souveraineté l'an 628 avant l'ère Chrétienne. Le commencement de son règne fut assez doux ; mais il prit un sceptre de fer, après qu'il eut consulté le tyran de Syracuse sur la manière la plus sûre de gouverner. Celui-ci mena les envoyés de *Périandre* dans un champ, et pour toute réponse il arracha devant eux les épis qui passoient les autres en hauteur. Le tyran de Corinthe profita de la leçon du tyran de Sicile. Il s'assura d'abord d'une bonne garde, et fit mourir dans la suite les plus puissans des Corinthiens. Ces crimes furent les avant-coureurs des forfaits les plus horribles. Il commit un inceste avec sa mère ; fit mourir sa femme *Mélisse* fille de *Proclès* roi d'Epidaure, sur de faux rapports ; et ne pouvant souffrir les regrets de *Lycophron* son second fils sur la mort de sa mère, il l'envoya en exil dans l'isle de Corcyre. Un jour de fête solennelle, il fit arracher aux femmes tous les ornemens qu'elles portoient pour leur parure. Enfin, après s'être souillé par les excès les plus barbares et les plus honteux, il mourut l'an 585 avant Jésus-Christ. Ses maximes favorites étoient : Qu'*il faut garder sa parole, et cependant ne point se faire scrupule de la rompre quand ce que l'on a promis est contraire à ses intérêts :* Que *non-seulement il faut punir le crime, mais encore prévenir les intentions de ceux qui pourroient le commettre ;* maximes pernicieuses, adoptées depuis par *Machiavel*. Les suivantes étoient plus dignes d'un sage : *Les plaisirs de ce monde sont de peu de durée : la vertu seule est immortelle. Dans la prospérité sois modeste, et prudent dans l'adversité. Fais de bon gré ce que tu ne peux éviter.* Ce tyran a été loué par quelques historiens Grecs ; ils n'ont vu en lui que le politique, le savant, le protecteur des gens de lettres ; et ils n'ont pas vu le meurtrier, le débauché, le tyran. Il aimoit les arts, et la paix mère des arts. Pour en jouir plus sûrement il fit construire et équiper un grand nombre de vaisseaux qui le rendirent formidable à ses voisins. *Voy.* ARION, CHILON *et* I. LASSUS.

PERIBÉE, fille d'*Alcathoüs* roi de l'isle Egine, fut promise pour épouse à *Télamon*, fameux par sa valeur et par son fils. Le père de cette princesse s'étant apperçu qu'elle n'avoit rien refusé à *Télamon* avant son mariage, menaça violemment cet amant téméraire, qui prenant la fuite, laissa sa maîtresse exposée au courroux d'un père irrité. *Alcathoüs* ordonna à un de ses gardes de délivrer ses yeux d'une vue si odieuse, et d'aller à l'instant jeter sa fille dans la mer ; cet officier touché de pitié, ne put se résoudre à noyer sa princesse et aima mieux la vendre. *Thésée* l'ayant achetée, la mena à Salamine : elle y trouva son cher *Télamon*, obtint la liberté du héros dont elle dépendoit, donna sa

main à son amant au pied des autels, et fut mère d'un enfant qui fut depuis si terrible sous le nom d'*Ajax*.

PÉRICLÈS, naquit à Athènes de *Xantippe* illustre citoyen de cette ville, qui le fit élever avec soin. Il eut entre autres maîtres *Zénon* d'Elée et *Anaxagore*, et devint grand capitaine, habile politique et excellent orateur. Il résolut de se servir de ces qualités pour gagner le peuple, et eut le bonheur de réussir. Aux avantages que lui donnoit la nature, il joignit tout l'art et toute la finesse d'un homme d'esprit qui veut dominer. Il partagea aux citoyens les terres conquises, et se les attacha par les jeux et les spectacles. C'est par ces moyens qu'il s'acquit sur l'esprit d'un peuple républicain, un crédit qui ne différoit guère du pouvoir monarchique. Pour mieux affermir son autorité, il entreprit d'abaisser le tribunal de l'Aréopage dont il n'étoit pas membre. Le peuple enhardi et soutenu par *Périclès*, bouleversa l'ancien ordre du gouvernement, ôta au sénat la connoissance de la plupart des causes et ne lui laissa que les communes. Il fit bannir par l'ostracisme *Cimon* son concurrent et ses autres rivaux, et resta seul maître à Athènes pendant quinze ans. On dit que la sœur de *Cimon* ayant censuré la conduite de *Périclès*, il lui répondit : *Vieille comme vous êtes, vous ne devriez plus user de fard :* bon mot dont il est difficile de sentir la finesse. Cependant *Périclès* cherchoit à se faire valoir par son courage. Il commanda l'armée des Athéniens dans le Péloponnèse, remporta une célèbre victoire près de Némée contre les Sicyoniens, ravagea l'Arcadie à la prière d'*Aspasie* fameuse courtisane qu'il aimoit. Ayant déclaré la guerre aux Samiens l'an 441 avant J. C., il prit Samos après un siége de neuf mois. Ce fut durant ce siége que *Artémon* de Clazomène inventa le bélier, la tortue et quelques machines de guerre. *Périclès* engagea les Athéniens à continuer de combattre les Lacédémoniens. Il fut blâmé dans la suite d'avoir donné ce conseil, et on lui ôta sa charge de général. Il fut condamné à une amende qui se montoit selon les uns à quinze talens, et selon d'autres à cinquante. Le peuple d'Athènes ne fut pas long-temps sans se repentir du mauvais traitement qu'il avoit fait à *Périclès*, et il desira ardemment de le revoir dans les assemblées. Il se tenoit alors renfermé dans sa maison, accablé de douleur pour la perte qu'il venoit de faire de tous ses enfans que la peste avoit enlevé. *Alcibiade* et ses autres amis lui persuadèrent de sortir et de se montrer. Le peuple lui demanda pardon de son ingratitude, et *Périclès* touché par ses prières, reprit le gouvernement. *Périclès* peu de temps après, tomba malade de la peste. Ayant été visité par un de ses amis, il lui montra une espèce d'amulette que des femmes lui avoient pendu au cou, voulant lui faire entendre que sa maladie devoit être bien grave puisqu'il ajoutoit foi à de pareilles sottises. Comme il étoit à l'extrémité et sur le point de rendre le dernier soupir, ses principaux amis s'entretenoient ensemble dans sa chambre de son rare mérite, parcourant ses ex-

ploits et ses victoires, et ne croyant pas être entendus du malade qui paroissoit n'avoir plus de connoissance. *Périclès* rompant tout-à-coup le silence : *Je m'étonne*, leur dit-il, *que vous conserviez si bien dans votre mémoire et que vous releviez des choses auxquelles la fortune a tant de part et qui me sont communes avec tant d'autres Capitaines, pendant que vous oubliez ce qu'il y a de plus grand dans ma vie et de plus glorieux pour moi !... C'est*, ajouta-t-il, *qu'il n'y a pas un seul citoyen à qui j'aie fait prendre le deuil.* Belle parole qui seule fait l'éloge le plus accompli d'un ministre ! Ce grand homme mourut l'an 429 avant Jésus-Christ. *Périclès* réunissoit en lui presque tous les genres de mérite qui font les grands hommes : celui d'amiral, d'excellent capitaine, de ministre d'état, surintendant des finances.... Il fut surnommé l'*Olympien* à cause de la force de son éloquence. Il ne parla jamais en public sans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échappât aucune expression qui ne fût propre à son sujet ou qui pût choquer le peuple. Quand il devoit paroître dans l'assemblée, avant que de sortir il se disoit à lui-même : *Songe bien*, Périclès, *que tu vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.* Sa contenance étoit ferme et assurée, son geste plein de modestie, sa voix douce et insinuante. Ces avantages étoient relevés par une certaine volubilité dans la prononciation qui entraînoit tous ceux qui l'écoutoient. Les poëtes de son temps disoient que la *Déesse de la Persuasion* avec toutes ses graces, résidoit sur ses lèvres. *Je le renverse en luttant*, disoit un de ses rivaux ; *mais lors même qu'il est à terre, il prouve aux spectateurs qu'il n'est pas tombé, et les spectateurs le croient.* C'est principalement par l'usage qu'il sut faire de la parole qu'il fut pendant près de quarante ans monarque d'une république. Sa gloire seroit sans tache s'il n'avoit pas épuisé le trésor public, pour charger Athènes d'ornemens superflus. L'amant d'*Aspasie* enivra le premier ses concitoyens de spectacles et de fêtes, et leur donna des vices pour les mieux gouverner. La simplicité des mœurs anciennes disparut et le goût du luxe prit sa place. Athènes lui dut en partie les chefs-d'œuvre de *Phidias*, ainsi que ses plus beaux temples et les autres monumens qui firent l'admiration de la Grèce comme des nations étrangères. On rapporte de lui quelques sentences. Toutes les fois que *Périclès* prenoit le commandement il faisoit cette réflexion : *Qu'il alloit commander à des gens libres et qui étoient Grecs et Athéniens....* On dit que le poëte *Sophocle* son collégue s'étant récrié à la vue d'une belle personne : *Ah ! qu'elle est belle !* — *Il faut*, lui dit Périclès, *qu'un Magistrat ait non-seulement les mains pures, mais aussi les yeux et la langue.* Cette réponse ne s'accordoit guère avec sa passion pour *Aspasie* et pour quelques autres femmes de ce genre. *Phidias* à qui il avoit procuré l'intendance des ouvrages publics, fut accusé de lui faire voir dans sa maison les plus belles dames de la ville qui se rendoient chez lui sous prétexte d'aller voir ses ouvrages. Ses mœurs étoient si décriées que *Xantippe* son fils

aîné ne craignit pas de répandre que son père avoit un commerce criminel avec sa femme. Mais ces taches d'une si belle vie furent effacées aux yeux de ses contemporains par les plus rares talens et sur-tout par un désintéressement à toute épreuve. Il fut si ennemi des présens et méprisa si fort les richesses, qu'il n'augmenta pas d'une drachme le bien que son père lui avoit laissé. Il avoit eu pourtant à sa disposition pendant près de quarante ans le trésor public de sa patrie, dont les revenus annuels montoient à plus de trente millions de notre monnoie. Il avoit dépensé des sommes immenses des fonds publics pour rendre Athènes la plus grande et la plus belle ville de la Grèce, et il avoit surpassé les rois mêmes en puissance. Ses richesses particulières lui venoient de son économie domestique. On raconte qu'il étoit dans l'usage de vendre les fruits de ses terres tous à la fois, et que chaque jour il faisoit acheter ce qui étoit nécessaire à la consommation de sa maison. Chez lui la dépense et la recette étoient si bien réglées, qu'on n'y vit jajamais la moindre trace de la prodigalité qui règne ordinairement dans les grandes maisons. Tant d'économie n'étoit pas du goût de ses femmes et de ses enfans. Comme il avoit refusé de payer une dette de son fils aîné *Xantippe* et que même il fit traduire en justice le créancier, ce fils devint pour lui le plus violent de ses ennemis. — *Périclès* son fils naturel, combattit avec chaleur contre *Callicratidas* général des Lacédémoniens, l'an 405 avant J. C.; il fut cependant condamné à perdre la tête pour n'avoir pas eu soin de faire inhumer ceux qui avoient été tués dans la bataille qu'il venoit de gagner.

PÉRICLYMÈNE, (Mythol.) fils de *Nélée* frère de *Nestor* et de *Chronius*, avoit reçu de *Neptune* son aïeul, le pouvoir de se changer en telle forme qu'il voudroit. En effet *Hercule* ayant déclaré la guerre à *Nélée*, *Periclymène* se métamorphosa en mouche pour le tourmenter, mais ce héros l'écrasa avec sa massue. *Ovide* prétend qu'il s'étoit changé en aigle, et qu'*Hercule* le perça d'une flèche au milieu des airs.

PERIEGÈTE, (Le) surnom de DENYS *de Carax* : *Voyez* ce mot.

PERIER, *Voyez* PERRIER.

PÉRIERS, (Bonaventure des) né à Arnay-le-Duc en Bourgogne, (ou selon d'autres à Bar-sur-Aube en Champagne) fut fait en 1536, valet de chambre de *Marguerite de Valois* reine de Navarre, sœur de *François I*. On ignore les autres circonstances de sa vie; on sait seulement qu'il se donna la mort en 1544, dans un accès de frénésie. On a de lui plusieurs ouvrages. Celui qui a fait le plus de bruit est intitulé : *Cymbalum Mundi* ou *Dialogues satiriques sur différens sujets*, 1537, in-8°., et 1538 aussi in-8.° Ce n'est plus un ouvrage rare, depuis qu'il a été réimprimé en 1711, à Amsterdam, in-12; et à Paris, 1732, petit in-12. Il est composé de quatre articles : le second qui offre quelques plaisanteries assez bonnes contre ceux qui recherchent la pierre philosophale est le meilleur ; les trois autres ne valent rien. Dès que

le livre parut en 1538, il fut brûlé par le parlement et censuré par la Sorbonne. On ne le condamna point comme un livre impie et détestable, ainsi qu'on l'a cru long-temps; mais parce qu'on soupçonna que *des Périers* attaché à une cour où l'erreur étoit protégée, et ami de *Clément Marot*, avoit voulu sous des allégories, prêcher la prétendue Réforme. Cependant cet ouvrage à quelques obscénités près, choque plus le bon sens que la Religion; et il ne mérite d'autre réputation que celle que la censure lui a donnée. On a d'autres écrits de ce fou : I. Une *Traduction* en vers françois de l'*Andrienne* de *Térence*, 1537, in-8.° II. Une *Traduction* en françois du *Cantique de Moyse*. III. Un *Recueil* de ses *Œuvres*, 1544, in-8.° On y trouve des poésies, entr'autres *Carême prenant en Tarantara*. Les vers en *Tarantara* sont des vers de dix syllabes, dont le repos est après la cinquième. L'abbé *Regnier des Marais* a composé une Epître morale dans cette mesure qui n'est pas fort harmonieuse, et a cru en être l'inventeur. Cependant avant *des Périers*, *Christophe de Barrousso* avoit donné son *Jardin amoureux*, Lyon, 1501, in-8°, en vers de cette façon. IV. *Nouvelles Récréations et joyeux Devis*, 1561, in-4°, et 1571, in-16; 1711, 2 vol., et 1735, 3 vol. in-12. Quelques auteurs prétendent que ce dernier n'est pas de lui.

PERIERUS, (Jean) Jésuite, natif de Courtrai, se distingua dans l'étude de l'antiquité ecclésiastique, et mérita d'être associé aux savans hagiographes d'Anvers qui ont écrit les *Acta Sanctorum*. Il mourut l'an 1762, à 51 ans.

PERIGNON, (Dom Pierre) Bénédictin, né à Sainte-Menehould, mort à Hautvilliers en 1715, rendit de grands services à la province de Champagne, en lui apprenant comme il falloit combiner les différentes espèces de raisins, pour donner à son vin cette délicatesse et ce montant qui l'ont si fort accrédité.

PERILLE, *Voy.* PHALARIS.

PERINGSKIOLD, (Jean) naquit à Strengnes dans la Sudermanie en 1654, d'un professeur en éloquence et en poésie. Son père fut son premier maître. Il se rendit habile dans les antiquités du Nord, et en devint professeur à Upsal, secrétaire antiquaire du roi de Suède, et conseiller de la chancellerie pour les antiquités. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Histoire des Rois du Nord*, Hanau, 1720, in-8°, qui n'est qu'une compilation, ainsi que la suivante. II. Celle *des Rois de Norwége*, 1697, en 2 vol. in-fol. III. Une *Edition* de différens Traités de *Jean Messenius* touchant les rois de Suède, de Danemarck et de Norwége, imprimés en 1700, en 14 vol. in-folio, etc. Ces ouvrages déposent en faveur de la vaste érudition de l'auteur qui mourut le 24 mars 1720, à 66 ans. Mais ils sont moins connus en France que ses *Tables historiques et chronologiques depuis Adam jusqu'à J. C.*, en langue suédoise avec des figures, à Stockholm, 1713, in-folio.

PERION, (Joachim) docteur de Sorbonne, né à Cormery en

Touraine, se fit Bénédictin dans l'abbaye de ce nom en 1517, et mourut dans son monastère vers 1559, âgé d'environ 60 ans. On a de lui : I. Quatre *Dialogues* latins sur l'origine de la langue françoise et sa conformité avec la grecque. II. Des *Lieux Théologiques*, Paris, 1549, in-8.° III. Des *Traductions* latines de quelques livres de *Platon*, d'*Aristote* et de *St. Jean Damascène*. Son latin est assez pur, et même élégant ; mais l'auteur manquoit de critique.

PERIPATETICIENS, *Voy.* ARISTOTE.

PÉRIPHAS, régnoit, dit-on, à Athènes l'an 1558 avant J. C. Ses sujets, touchés de ses belles actions lui rendirent des honneurs divins sous le nom de *Jupiter conservateur*. Le père des Dieux irrité d'un tel attentat, voulut l'écraser de sa foudre ; mais à la prière d'*Apollon* il se contenta de le métamorphoser en aigle, et le fit roi des oiseaux pour le récompenser des services qu'il avoit rendus aux hommes.

PERISTÈRE, (Mythol.) nymphe, est connue dans la Fable par le trait suivant. Un jour l'*Amour* défia sa mère à qui des deux cueilleroit le plus de fleurs dans l'espace d'une heure. Les enjeux placés, la jeune *Péristère* parut soudain, et se joignit à la déesse qui ne faisoit que ramasser les fleurs que la nymphe arrachoit. Cette ruse assura sans beaucoup de peine la victoire à *Vénus*. Mais *Cupidon* irrité d'une telle tricherie, s'en vengea sur l'auteur de sa défaite et la métamorphosa en colombe.

PERITZOL, (Abraham) *Voy.* HALI-BEIG.

PERIZONIUS, (Jacques) né à Dam en 1631, étudia à Deventer sous *Gisbert Cuper* ; puis à Utrecht sous *George Grævius*. Ses protecteurs et son mérite lui procurèrent le rectorat de l'école latine de Delft, et la chaire d'histoire et d'éloquence dans l'université de Franeker en 1681. Il remplit cette place avec distinction jusqu'en 1693, qu'on le fit professeur à Leyde, en histoire, en éloquence et en grec. On a de lui : I. De savantes *Explications* de plusieurs endroits de différens auteurs Grecs et Latins sous le titre d'*Animadversiones Historicæ*, in-8°, 1685. Ce livre pourroit être appelé, suivant *Bayle*, l'*Errata* des historiens et des critiques. II. Des *Dissertations* sur divers points de l'Histoire Romaine, en plusieurs vol. in-4.° III. Des *Oraisons*. IV. Plusieurs Pièces contre *Francias* professeur d'éloquence à Amsterdam, sous le titre de *Valerius accinctus*. V. *Origines Babylonicæ et Ægyptiacæ*, Utrecht, 1736, 2 vol. in-8°, remplies de quantité de remarques curieuses, dans lesquelles l'auteur relève les erreurs du chevalier *Marsham*. Cet ouvrage fait un honneur infini au profond savoir de *Perizonius*. VI. Une bonne *Edition* des *Histoires* d'*Elien*, Lyon, 1701, 2 vol. in-8.° VII. Des *Commentaires historiques* sur ce qui s'est passé dans le 17e siècle. Cet écrivain infatigable mourut à Leyde le 6 avril 1715, à 64 ans. Il sut respecter le public, et il ne livroit rien à la presse qu'après l'avoir lu et relu. Son amour pour l'étude lui fit préférer le célibat au

en mariage; mais sa trop grande application hâta sa mort. Son testament se ressentit de la bizarrerie ordinaire à quelques savans. Il y marquoit le linge qu'on devoit lui mettre après sa mort, et il ordonnoit en même temps qu'après qu'il seroit expiré, on l'habilleroit, qu'on le mettroit sur son séant dans une chaise, et qu'on lui feroit la barbe (*Voy.* les *Mémoires* de *Niceron*, tom. 1[er]).

PERKIN ou *Pierre* WARBECK, imposteur célèbre dans l'histoire d'Angleterre, eut la hardiesse de se dire *Richard* duc d'Yorck, fils du roi *Edouard IV*. Sous le règne de *Henri VII*, vers l'an 1486, *Marguerite* duchesse de Bourgogne sœur d'*Edouard IV*, voyoit avec peine *Henri VII* sur le trône. Elle fit courir le bruit que *Richard III* duc de Glocester, ayant donné ordre, en 1483, d'assassiner *Edouard V* prince de Galles, et *Richard* duc d'Yorck, tous deux fils d'*Edouard IV* roi d'Angleterre; les parricides après avoir tué le prince *de Galles* légitime héritier de la couronne, avoient mis en liberté le duc *d'Yorck* qui s'étoit caché depuis dans quelque lieu inconnu. Quand elle eut répandu ces chimères parmi le peuple, elle choisit un imposteur adroit, propre à jouer le rôle de *Duc d'Yorck*. Elle le trouva dans un jeune Juif de Tournai, dont le père s'étoit converti, et qui étoit né à Londres où il avoit eu pour parrain *Edouard IV*, soupçonné de quelque intrigue amoureuse avec sa mère. Sa figure noble, ses manières séduisantes, son génie délié, la connoissance de plusieurs langues, la souplesse et l'expérience qu'il avoit acquises par ses voyages, convenoient parfaitement au rôle qu'on lui destinoit. La duchesse lui apprit à contrefaire ce jeune duc *d'Yorck* son neveu, assassiné par l'ordre de *Richard III*. PERKIN (c'étoit le nom du fourbe) se montra d'abord en Irlande sous le nom de *Richard Plantagenet*, et le peuple crédule n'eut pas de peine à le reconnoître. *Charles VIII* roi de France, alors en guerre avec *Henri*, invita le nouveau prince à se rendre auprès de lui, le reçut comme un vrai duc *d'Yorck*, et accrédita cette fiction; mais *Perkin* fut bientôt abandonné par *Charles*, et obligé de passer auprès de la duchesse *de Bourgogne* qui l'envoya au roi d'Écosse *Jacques IV*, après le lui avoir vivement recommandé. Ce jeune monarque se laissa tromper par l'imposteur, et lui donna même en mariage une de ses parentes. (*) Une armée Écossoise ravagea bientôt les frontières de l'Angleterre. *Perkin* eut d'abord des succès; mais *Jacques* s'étant accommodé avec *Henri*, ce prince le pria de se retirer ailleurs. Il se cacha quelque temps en Irlande. De là il passa à Cornouailles où le feu de la sédition subsistoit encore: le roi, *qui ne souhaitoit*, disoit-il souvent, *que de voir les rebelles et les factieux*, témoigna une grande joie de son arrivée, et

(*) La Duchesse de *Huntley*, princesse d'une grande beauté et d'une sagesse exemplaire.

se hâta de prévenir ses progrès. En paroissant il désarma les rebelles. *Perkin* se réfugia dans un monastère qui avoit droit d'asile. Sa femme fut prisonnière et traitée avec distinction. Il se remit lui-même entre les mains de *Henri* qui lui promit sa grace. On le promena par les rues de Londres, exposé aux insultes de la populace; on lui fit faire l'aveu de ses aventures; on l'enferma dans une prison. S'étant évadé, il fut repris et envoyé à la Tour. Un génie si intrigant, après avoir joué un grand rôle ne pouvoit s'accoutumer à l'infortune. Il se ménagea une correspondance avec le comte *de Warwick* prisonnier comme lui. L'un et l'autre devoient se sauver après avoir tué le gouverneur. Leur complot ayant été découvert en 1499, *Perkin* désormais indigne de pardon, subit le supplice qu'il méritoit. *Voy.* la Nouvelle historique, intitulée *Warbeck*, par M. *d'Arnaud*.

PERKINS, (Guillaume) né en 1558 à Morston dans le comté de Warwick, se rendit habile dans l'Écriture-Sainte. Il devint professeur de théologie à Cambridge, où il mourut le 18 décembre 1602, à 43 ans. On a de lui : I. *Commentaires* sur une partie de la Bible. II. Un grand nombre de *Traités* théologiques, imprimés en 3 vol. in-fol. On estime sur-tout son *Traité des Cas de Conscience*. Cet auteur étoit aussi savant que pieux.... *Voyez* ARMINIUS, n.° II.

PERMISSION, (Bernard Bluet *d'Arbères* comte de) nom d'un homme qui trouvoit le moyen de vivre en distribuant des extravagances imprimées à diverses personnes qui lui donnoient de l'argent. Ce sont des *Oraisons*, des *Sentences*, et principalement des *Prophéties*. La plupart se trouvent réunies sous le titre de ses *Œuvres*. Il y prend le titre de *Chevalier des Ligues des treize Cantons Suisses*, et les dédia à *Henri IV* sous des titres emphatiques, 1600, in-12. Il paroît que l'exemplaire doit contenir 103 pièces: la 38e et la 82e parties doivent être doubles et différentes, de 12 pages chacune. Dans la 61e, il y a un supplément de 4 pages, qui commence ainsi: *Libéralités que j'ai reçues;* mais on n'en connoît pas d'exemplaires complets. Son *Testament* imprimé en 1606, in-8°, est de 24 pages. Bien des gens ont cherché l'explication des énigmes de ce livre: c'étoit prendre de la peine fort mal à propos. Les prédictions de ce charlatan insensé ne méritent pas plus d'attention que celles du médecin Provençal *Nostradamus*. Elles sont écrites à peu près du même style. *Voyez* la *Bibliographie de Bure*.

I. PERNETY, (l'abbé Jacques) historiographe de la ville de Lyon, et membre de l'académie de cette ville, né dans le Forez, mourut en 1777, à 81 ans. C'étoit un homme d'un caractère doux, et un ecclésiastique de mœurs réglées. Ses *Lyonnois dignes de mémoire*, 1757, 2 vol. in-8°, et son *Tableau* de la ville de Lyon, sont ce qu'il a fait de plus utile. Son roman intitulé *Histoire de Favoride* est peu piquant. Ses *Lettres philosophiques sur les Physionomies*, in-8°, n'ont point été inutiles à *Lavater;* et ses *Conseils de l'Amitié*,

offrent de la morale, de la philosophie, et sont écrits avec élégance. On lui doit encore le *Repos de Cyrus*, ou *Histoire* de sa vie depuis sa 16[e] jusqu'à sa 40[e] année, 1732, trois vol. in-12. L'auteur avoit des connoissances, de l'esprit, de l'agrément; mais malgré ces avantages il n'a rien laissé qui puisse vivre long-temps.

II. PERNETY, (Antoine-Joseph) né à Roanne en Forez le 13 février 1716, se fit Bénédictin et se livra aux recherches d'érudition auxquelles il joignit beaucoup d'idées systématiques et singulières. Elles dominent surtout dans ses *Fables* égyptiennes et grecques dévoilées, 1786, 2 vol. in-8°; dans son *Dictionnaire* mytho-hermétique, 1758, in-8°; dans son *Discours* sur la physionomie, et son ouvrage intitulé: *La connoissance de l'Homme moral par celle de l'Homme physique*, 1776, in-8.° On doit encore à ce savant: I. *Dictionnaire* de peinture, sculpture et gravure, 1757, in-12. II. *Histoire* d'un voyage aux Isles Malouines, 1770, in-8.° III. *Dissertation* sur l'Amérique et les Américains, 1770, in-8.° Il y combat les opinions du chanoine *de Paw* sur le même sujet. IV. *Examen* des recherches philosophiques de *Paw* sur les Américains, 1772, 2 vol. in-8.° V. Il a donné une *Traduction* de *Columelle* et du Cours de Mathématiques de *Wolf*; il a travaillé au 8[e] vol. du *Gallia Christiana* et donné beaucoup de *Mémoires* à l'académie de Berlin. Après avoir résidé long-temps dans cette ville, *Pernety* est revenu à Valence dans le département de la Drôme, où il est mort au sein de sa famille dans ces dernières années.

PÉRO, fille de *Nélée* et de *Chloris*, étoit sœur de *Nestor* et de *Périclymène*. Sa rare beauté la fit rechercher par plusieurs princes. Mais *Nélée* qui haïssoit *Hercule*, déclara qu'il ne la donneroit qu'à celui qui lui amèneroit les bœufs qui avoient été enlevés à ce héros. *Bias* fils d'*Amithaon*, aidé de son frère *Mélampe*, les ayant trouvés, les amena à *Nélée* qui lui donna sa fille.

PÉRONNE, (Claudine) Lyonnoise, recommandable par sa beauté, dédia quelques Pièces de poésie à *Henri II*.

PÉRONNET, (Joseph-François) né à Lyon, y suivit avec distinction les fonctions du barreau et se fit ensuite notaire comme ses aïeux. Des connoissances variées, le goût des lettres, une probité reconnue, le firent choisir par le célèbre chirurgien *Morand* pour son gendre. Sa modestie ne lui a pas permis de mettre son nom aux Opuscules sortis de sa plume. On doit distinguer parmi eux deux *Lettres* sur la tragédie de *Spartacus* et le drame de la *Famille indigente*, et sur-tout *des Regrets* sur la mort de sa femme, pleins de grace et de cette sensibilité profonde qui émeut l'ame sans la déchirer et fait couler de douces larmes. *Péronnet* mourut à Lyon le 25 novembre 1761 à l'âge de 42 ans, regretté du public éclairé et des notaires de cette ville, dont il avoit soutenu les droits avec éloquence dans des Mémoires imprimés à Paris où on l'avoit député pour les défendre.

PEROT, *Voyez* PERROT.

I. PEROTTO, (Nicolas) natif de Sasso-Ferrato bourg de l'état de Venise, d'une illustre famille et de parens fort pauvres, fut contraint d'enseigner la langue latine pour subsister. Ses talens étoient déplacés dans sa patrie. Il alla à Rome où il gagna l'amitié du cardinal *Bessarion*, qui le choisit pour son conclaviste après la mort de *Paul II*. Plusieurs historiens ont prétendu qu'il fit manquer la papauté à son protecteur par une imprudence; mais c'est une fable. Cependant, comme elle est accréditée, nous la rapporterons ici. On dit donc que toutes les voix étant réunies pour *Bessarion*; les cardinaux alloient à sa cellule pour lui porter la tiare. Mais *Perotto* ne voulut jamais les introduire, sous prétexte que son maître étoit occupé à des études qui ne demandoient pas de distraction. *Bessarion* informé de l'étourderie de son conclaviste, la lui reprocha d'un ton doux, et lui dit : *Vous m'avez ôté par un zèle déplacé la Tiare, et vous avez perdu le Chapeau.* Quoi qu'il en soit de ce conte, si *Bessarion* ne fut pas pape il méritoit de l'être. Les pontifes Romains donnèrent à *Perotto* des marques particulières de leur estime, parce qu'il travailla avec ardeur à la réunion de l'Eglise Grecque pendant le concile de Ferrare. Il devint gouverneur de Pérouse, puis de l'Ombrie, archevêque de Manfredonia en 1458, et mourut en 1480 à Fugieura maison de plaisance qu'il avoit fait bâtir près de Sasso-Ferrato. Ses ouvrages sont : I. Une *Traduction* de grec en latin des cinq premiers livres de l'Histoire de *Polybe*. II. Une autre du *Traité du Serment* d'*Hippocrate*. III. — du *Manuel* d'*Epictète*. IV. — du *Commentaire* de *Simplicius* sur la *Physique* d'*Aristote*. V. Des *Harangues*. VI. Des *Lettres*. VII. Quelques *Poésies italiennes*. VIII. Des *Commentaires* sur *Stace*. IX. Un Traité *De generibus Metrorum*, 1497, in-4.° X. *De Horatii Flacci ac Severini Boëtii metris*, etc. XI. Un long Commentaire sur *Martial*, intitulé : *Cornucopia seu Latinæ linguæ Commentarius*. La meilleure édition de ce livre est de 1513, in-fol. Il y a beaucoup d'érudition profane, mais peu d'ordre. XII. *Rudimenta Grammatices*, à Rome, 1473 et 1475, in-folio : éditions très-rares.

II. PEROTTO, (François) ami de *Fra-Paolo*, est auteur d'une Réfutation de la Bulle de *Sixte-Quint* contre le roi de Navarre. Ce livre écrit en italien est recherché par quelques curieux.

PEROUSE, (N. de la) embrassa l'état ecclésiastique, et fit des vers non avec talent, mais avec dévotion. On lui doit des *Stances* sur les Évangiles, des *Cantiques*, des *Poésies sacrées*, 1770, in-8° : il est mort vers 1775.

PERPENNA, un des lieutenans de *Sertorius*, qui eut la lâcheté d'assassiner son général dans un festin, l'an 73 avant J. C., pour avoir seul le commandement des troupes en Espagne. Il donna un combat à *Pompée*, et montra qu'il étoit aussi incapable de commander que d'obéir. Il fut battu et fait prison-

maior. Il voulut faire lire au vainqueur des lettres que plusieurs personnes considérables de Rome avoient écrites à *Sertorius*. Mais *Pompée* plus sage brûla tous ces papiers sans les lire et sans permettre que personne les lût, de peur que ce ne fût une source de troubles et de séditions ; et sur l'heure même il fit exécuter *Perpenna* sans vouloir souffrir qu'il nommât aucun de ceux qui avoient écrit à *Sertorius*.

PERPÉTUE *et* FÉLICITÉ, (Saintes) martyres, que l'on croit avoir souffert la mort à Carthage pour la Foi de J. C., en 203 ou en 205; Dom *Ruinart* a donné les Actes de leur martyre. Ces Actes sont authentiques, et ont été cités par *Tertullien* et par *St. Augustin*. La première partie de ces actes, qui va jusqu'à la veille de leur martyre, a été écrite par *Ste Perpétue; St. Sature* et un témoin oculaire ont ajouté le reste. (Voy. *Vindictæ actorum SS. Perpetuæ et Felicitatis* du cardinal *Orsi* in-4.º...) — Il y a une autre STE FÉLICITÉ (*Voyez* ce mot.) qui a souffert aussi le martyre avec ses sept fils sous *Marc-Aurèle*, dont les philosophes exaltent tant l'humanité.

PERPINIACO, (Guido de) ainsi appelé, parce qu'il étoit de Perpignan, se fit Carme, et fut général de son ordre l'an 1318, évêque de Majorque en 1321, et mourut à Avignon le 21 août 1342. On a de lui : I. Une *Concordance des Evangélistes*. II. Une *Somme des Hérésies* avec leur réfutation.

PERPINIEN, (Pierre-Jean) Jésuite, né à Elche au royaume de Valence, fut le premier de sa compagnie qui fut professeur d'éloquence à Conimbre. Il y reçut de grands applaudissemens, surtout lorsqu'il y prononça son Discours *de Gymnasiis Societatis*. Il enseigna ensuite la rhétorique à Rome, puis l'Ecriture-Sainte dans le collége de la Trinité à Lyon, et enfin à Paris où il mourut en 1566, âgé d'environ 36 ans. *Muret* et *Paul Manuce* font un grand éloge de la pureté de son langage et de celle de ses mœurs. Il est compté parmi les bons latinistes modernes. Le Père *Lazery* Jésuite a publié le recueil de ses Ouvrages à Rome en 1749, en 4 vol. in-12. Ils contiennent : I. Dix-neuf *Harangues*, foibles de pensées, mais d'une latinité agréable. II. La *Vie de Ste Elizabeth, reine de Portugal*. III. Un recueil de trente-trois *Lettres*, dont vingt-deux de *Perpinien* et onze de ses amis. IV. Seize petits *Discours*.

PERRACHE, (Michel) né à Lyon en 1685, obtint des succès dans la profession de sculpteur. Après avoir long-temps résidé en Italie et en Allemagne, il obtint des lettres de bourgeoisie de la ville de Malines pour y avoir décoré une église. Fixé dans sa patrie, il l'embellit d'un grand nombre d'Ouvrages qui assurèrent sa réputation. Il mourut en 1750. —Son fils s'est fait connoître par l'exécution du projet célèbre qui a réuni à Lyon une isle considérable par le moyen d'une chaussée qui a fait changer de lit au Rhône, et a porté à une lieue de la ville sa jonction avec la Saône. *Perrache* fils est mort en 1779, membre de l'académie de sa patrie.

I. PERRAULT, (Guillaume) né sur les bords du Rhône dans le bourg de Pierre-Haute, prit l'habit de St.-Dominique et devint suffragant de *Philippe de Savoie* archevêque de Lyon, depuis 1245 jusqu'en 1260. Il a publié une *Somme des vices et des vertus ;* un *Commentaire sur la règle de St. Benoît ;* un *Traité sur les devoirs des Religieux ;* une *Instruction sur le bonheur des Princes.*

II. PERRAULT, (Claude) né à Paris en 1613, s'appliqua d'abord à la médecine. Il a même composé des ouvrages qui sont une preuve de son érudition en ce genre. Mais son amour pour les beaux arts, et singulièrement pour l'architecture, lui fit entreprendre un travail d'un nouveau genre ; ce fut la traduction de *Vitruve*. On rapporte que *Perrault* avoit beaucoup de goût et d'adresse pour dessiner l'architecture et tout ce qui en dépend. C'est lui qui fit les dessins sur lesquels les planches de son *Vitruve* ont été gravées. La belle *Façade du Louvre* du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, le grand modèle de l'*Arc de Triomphe* au bout du faubourg Saint-Antoine, et l'*Observatoire* furent élevés sur ses dessins : (*Voyez* BERNINI.) *Boileau* lui a disputé la gloire d'avoir enfanté les deux premiers morceaux ; mais c'est une injustice qui fait peu d'honneur à ce poëte. Comme architecte *Claude Perrault* doit tenir un rang parmi les premiers hommes de son siècle ; comme médecin il est encore recommandable. Il donna la vie et la santé à plusieurs de ses amis, et nommément à *Boileau*, qui l'en remercia par des épigrammes. *Perrault* ennemi de la satire, s'étoit déclaré avec tous les gens sages, contre celles du *Juvénal* François. Le satirique s'en vengea en le plaçant dans son *Art Poétique*, sous l'emblême de ce docteur de Florence, qui de méchant médecin devint bon architecte. *Perrault* indigné contre le poëte s'en plaignit au grand *Colbert*. Ce ministre en parla au satirique, qui se contenta de lui répondre : *Il a tort de se plaindre ; je l'ai fait Précepte.* En effet il avoit dit, à la suite de la métamorphose du médecin :

> Soyez plutôt Maçon, si c'est votre
> talent.

Mais cette réponse l'auroit-elle satisfait, si son ennemi avoit voulu de son côté le rendre la fable du public ? Il eut plus de tort encore en faisant contre *Perrault* cette Epigramme ;

> Oui, j'ai dit dans mes vers, qu'un célèbre assassin,
> Laissant de *Galien* la science infertile,
> D'ignorant Médecin devint Maçon habile.
> Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein ;
> *Perrault*, ma Muse est trop correcte.
> Vous êtes, je l'avoue, ignorant Médecin,
> Mais non pas habile Architecte.

C'étoit une double injustice. L'académie des Sciences, qui ne jugeoit point du mérite de *Perrault* par des satires, se l'associa comme un homme capable de lui faire honneur, non-seulement par ses talens, mais encore par son caractère. Il avoit d'ailleurs des connoissances très-variées même

en littérature. On lui appliqua les vers suivans :

. . . . . *Sparguntur in omnes,*
In te mista fluunt, et quæ divisa beatos
Efficiunt, collecta tenes. . . . .

Cet habile homme mourut le 9 octobre 1688, à 75 ans. Quoiqu'il n'eût guère exercé la médecine que pour sa famille, ses amis et les pauvres, la Faculté plaça son portrait dans ses écoles publiques, parmi ceux des *Fernel*, des *Riolan*, etc. Ses principaux ouvrages sont : Une excellente *Traduction* françoise des *Livres d'Architecture* de *Vitruve*, 1673, in-folio, entreprise par ordre du roi et enrichie de savantes notes. La seconde édition est de 1684, in-folio, avec des augmentations ; mais les figures sont moins belles que dans la première. II. Un *Abregé* de *Vitruve*, à Paris 1674, in-12. III. Un livre intitulé : *Ordonnances des cinq espèces de Colonnes, selon la méthode des Anciens*, 1683, in-folio, dans lequel il montre les véritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'architecture. IV. Un *Recueil de plusieurs Machines* de son invention : ouvrage posthume, à Paris 1700, in-4.° V. *Essais de Physique*, 2 vol. in-4° et quatre in-12 ; les trois premiers en 1680, et le quatrième en 1680. VI. Ses *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Animaux*. Paris 1671, avec une suite de 1676, in-fol., offrent de belles figures. On les a réimprimés à Amsterdam en 1736, en 3 vol. in-4° ; mais les figures de cette édition sont inférieures à celles de la première... *Perrault* avoit trois frères, tous trois auteurs. *Pierre* l'aîné, receveur général des finances de la généralité de Paris, est connu par un Traité de l'*Origine des Fontaines*, in-12, et par une traduction du *Seau enlevé* de *Tassoni*, en deux vol. in-12. *Nicolas* le second, docteur en Sorbonne, donna en 1667, 1 vol. in-4°, sous le titre de *Théologie Morale des Jésuites*. *Charles* dont nous allons parler, est le plus célèbre parmi les beaux esprits.

III. PERRAULT, (Charles) frère du précédent, né à Paris en 1633, ne se distingua pas moins que lui. Né dans le sein des lettres, il les cultiva dès sa jeunesse. Les muses eurent ses premiers hommages. Sa probité, soutenue par ses connoissances, le fit choisir par le grand *Colbert* pour contrôleur général des Bâtimens. Aimé et considéré de ce ministre, il employa sa faveur auprès de lui pour l'utilité des arts et de ceux qui les cultivoient. Quiconque excelloit dans quelque genre que ce fût, étoit sûr d'avoir la faveur de *Perrault*, qui sollicitoit des récompenses ou des pensions. L'académie Françoise lui dut un logement au Louvre ; l'académie de peinture, de sculpture et d'architecture fut formée sur ses Mémoires et animée par son zèle. Ce généreux protecteur des lettres entra des premiers dans celle des Inscriptions. Après la mort de *Colbert*, *Perrault* fut déchargé du pesant fardeau de son emploi et jouit enfin des douceurs de la vie paisible. Ce fut alors qu'il se dévoua tout entier aux lettres. Il chanta les merveilles du règne de *Louis XIV* et la gloire de la nation sous ce monarque. Son Poëme intitulé le *Siècle de Louis le*

Grand, publié en 1687, parut aux yeux des partisans des Anciens, la satire la plus indécente qu'on pût faire des siècles d'*Alexandre* et d'*Auguste*. *Boileau*, indigné de ce qu'il avoit lu ce Poëme à l'académie, fit une épigramme, dans laquelle *Apollon* demandoit :

> Où peut-on avoir dit une telle infamie ?
> Est-ce chez les Hurons ? chez les Topinamboux ?
> — C'est à Paris. — C'est donc dans l'Hôpital des fous ?
> — Non. C'est au Louvre, en pleine Académie.

Pour soutenir ce qu'il avoit avancé, *Perrault* mit au jour en 1690 son *Parallèle* des *Anciens* et des *Modernes*, en 4 vol. in-12. Cet ouvrage parut encore plus téméraire que son Poëme. Il mit au-dessus d'*Homère*, non-seulement nos premiers écrivains, mais les *Scudéri* et les *Chapelain*. *Despréaux* et *Racine* dont *Perrault* n'avoit point parlé dans son *Parallèle* ou dont il n'avoit dit que des choses qui choquoient leur amour propre, se crurent personnellement offensés. *Racine* fit un couplet, et *Despréaux* une épigramme nouvelle ; mais ce satirique ne se permit rien de plus. Le prince de *Conti* dit un jour, qu'il iroit à l'académie Françoise écrire sur la place de *Despréaux*: Tu dors, *Brutus*!.. Le satirique se réveilla enfin. Il prit vivement le parti des anciens auxquels il étoit si redevable. Ses *Réflexions* sur *Longin* parurent ; elles furent toutes à leur avantage. A l'exception de quelques légers défauts qu'il reconnoît en eux, il les trouve divins en tout et croit la nature épuisée en leur faveur. « *Pindare*, dit-il, sera toujours *Pindare*, *Homère* toujours *Homère*, et les *Chapelain* des *Chapelain*, et les *Scudéri* des *Scudéri*. » L'abbé *Fraguier*, partisan des anciens et de *Boileau*, lança plusieurs épigrammes contre *Perrault*, parmi lesquelles celle-ci, dans le goût de *Catulle*, n'est pas la moins piquante :

> Peralte *noster*, *delicatus es nimis !*
> *Tibi videtur esse rus merum* Plato ;
> *Iliadem* Homeri *carmen à trivio aestimas* ;
> *Etiam in* Marone *nauseare diceris* ;
> *Tibi* Catullus *ille non habet salem*.
> *Solos* Cotinos *et* Capellanos *legis*.
> Peralte *noster*, *delicatus es nimis !*

Ce procès fut porté au tribunal du public, qui condamna les deux parties. Les défenseurs de *Despréaux* et *Despréaux* lui-même n'ouvroient les yeux que sur les beautés de détail des anciens et les fermoient sur l'ensemble. Les défenseurs de *Perrault* au contraire se prévaloient des défauts de l'ensemble, pour ne pas rendre justice aux détails : ainsi l'état de la question ne fut saisi ni de part ni d'autre. On l'eût décidée bientôt, si d'après un examen impartial, on avoit comparé ouvrage à ouvrage : par exemple, les comédies de *Molière* à celles de *Plaute*, les tragédies de *Sophocle* à celles de *Corneille* ; mais quel homme étoit capable de faire cette comparaison ? Aujourd'hui que le public est plus tranquille, si quelque philosophe employoit ce moyen, il verroit que la différence est à notre avantage, et que si les ouvrages des anciens sont quelquefois des chefs-d'œuvre, ils ne sont pas toujours des modèles. (*Voyez* Moschus.) La ré-

ponse de *Perrault* aux *Réflexions sur Longin* fit autant d'honneur à son jugement qu'elle en fit peu au caractère de *Boileau*. Cet *Aristarque* avoit semé sa réfutation de traits vifs et piquans, et son adversaire n'employa contre lui que la modération et la politesse. Bientôt ils se lassèrent l'un et l'autre d'être les jouets du public dont ils devoient être les maîtres. Leurs amis communs travaillèrent à la paix, et elle fut conclue en 1696. Le calme rétabli, *Perrault* s'occupa des *Eloges Historiques* d'une partie des grands hommes qui avoient illustré le 17e siècle. Il en donna deux vol. in-folio, dont le dernier parut en 1700 avec leurs portraits au naturel, que *Begon*, homme aussi zélé que lui pour la gloire des hommes célèbres, lui fournit. La beauté des portraits et la modération que respirent les Éloges, rendent ce recueil précieux. L'auteur n'oublia pas *Arnauld* et *Pascal ;* mais les Jésuites les firent exclure par la cour, et ce fut alors qu'on cita ce passage de *Tacite :* « *Præfulgebant* CASSIUS *et* BRUTUS *eo ipso quòd eorum effigies non videbantur,* » Cette allusion les fit remettre dans la suite dans cet ouvrage, d'où ils n'auroient jamais dû être exclus. On l'a réimprimé en Hollande, in-12. Il ne faut pas chercher dans les Éloges de *Perrault* les ornemens de l'éloquence. L'auteur au lieu de penser à sa propre gloire comme tant de panégyristes, n'a pensé qu'à celle de ses héros. « La plupart des oraisons funèbres, dit-il, font plus l'éloge du prédicateur que du défunt ; et si la réputation de l'auteur en est augmentée, celle du mort demeure presque toujours ce qu'elle étoit. » *Perrault* mourut le 17 mai 1703, à 70 ans, honoré des regrets des gens de lettres. Son amitié étoit tendre et affectueuse, sa probité inaltérable, ses mœurs dignes de servir de modèle aux savans. Un homme de lettres a mis au bas de son portrait ces deux vers d'un anonyme :

Alter Mecœnas *et* Horatius *exstitit alter,*
Præsidioque fovens Musas et carmina condens.

Mais il faut avouer qu'il favorisa plus les muses qu'il n'en fut favorisé. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : I. *Le Cabinet des Beaux-Arts*, ou Recueil d'Estampes où les beaux arts sont représentés avec leurs attributs, Paris, *Edelink*, 1690, in-folio oblong. *Perrault* a enrichi cette collection d'explications en vers et en prose. II. Plusieurs pièces de poésie ; les principales sont : Les Poëmes de la *Peinture*, du *Labyrinthe de Versailles*, de la *Création du Monde*, de *Griselidis ;* le *Génie ;* Épître *à Fontenelle ;* le *Triomphe de Ste Geneviève ;* l'*Apologie des Femmes ;* des *Odes*, des *Contes* en vers, etc., une Traduction en vers françois des *Fables* de *Faërne*, etc. Son Poëme de la *Chasse*, Paris 1692, in-12, a été réimprimé dans le recueil qui a pour titre : *Passe-temps Poétiques*, Paris 1657 et dans celui de l'académie de 1693. Ses vers ainsi que sa prose manquent un peu d'imagination et de coloris. On y trouve assez de facilité, mais trop de négligence. L'auteur étoit d'ailleurs un homme d'esprit qui méritoit d'être distingué dans la foule des écrivains

du second ou du troisième ordre. — Son fils PERRAULT *d'Armancourt* est auteur des *Contes des Fées* en prose, in-12, dans lesquels on trouve le *Petit Poucet* et autres Contes bons pour les enfans.

PERRAY, (Michel du) *Voy.* DUPERRAY.

PERREAU, (Gabrielle) *dite* la *Belle Epicière, Voy.* I. NOBLE.

PERRENOT, (Antoine) plus connu sous le nom de *Cardinal de* GRANVELLE, étoit fils de *Nicolas Perrenot* seigneur de Granvelle et chancelier de l'empereur *Charles-Quint*. Ce ministre étant mort en 1550, *Charles* écrivit à *Philippe II* son fils : *Nous avons perdu vous et moi un bon lit de repos. Antoine* fils du chancelier naquit en 1517 à Besançon, alors ville Impériale. Il fit ses études avec beaucoup de succès, et apprit le latin, le grec, l'allemand, l'italien, l'espagnol. Après avoir brillé dans les universités de Padoue et de Louvain, il entra dans les ordres sacrés. Son père le mena à la cour de *Charles-Quint* qui ne tarda pas à l'employer dans les négociations. Le jeune *Granvelle* s'en acquitta avec autant de facilité que de succès. Semblable à *César* il occupoit cinq secrétaires à la fois, en leur dictant des lettres en différentes langues ; il en savoit sept parfaitement. A l'âge de 25 ans il fut nommé à l'évêché d'Arras. Il assista au concile de Trente et y soutint avec tant de zèle les intérêts de l'empereur, qu'il en fut récompensé par une charge de conseiller d'état. Son maître le chargea plus d'une fois d'affaires importantes, dont il se tira avec succès. Une certaine éloquence douce et persuasive lui donnoit un grand ascendant sur les esprits. *Charles-Quint* en abdiquant l'autorité souveraine, recommanda *Granvelle* à son successeur. L'évêque d'Arras s'insinua dans les bonnes graces de *Philippe II* qui en fit son favori. Il passa de l'évêché d'Arras à l'archevêché de Malines, et obtint la dignité de chancelier qu'avoit eue son père. La duchesse de Parme, *Marguerite d'Autriche*, chargée du gouvernement des Pays-Bas, donna toute sa confiance à Granvelle et lui procura le chapeau de cardinal. Toutes ces dignités ou plutôt son zèle peu mesuré contre les Protestans, dont quelques-uns furent condamnés au dernier supplice, les indisposèrent tellement qu'il craignit pour sa personne. Il demanda au roi la permission de se retirer à Besançon pour quelque temps. L'archevêque de cette ville étant venu à mourir, *Granvelle* fut élu à sa place ; il ne demeura que peu de temps à Besançon. Il fut chargé de négocier une ligue contre le Turc et obtint la vice-royauté de Naples. Il étoit sur le point de revenir à Besançon pour y résider lorsque *Philippe II* le nomma ambassadeur pour aller conclure et célébrer le mariage de *Charles-Philibert* duc de Savoie avec l'infante *Catherine* fille du roi d'Espagne. *Granvelle* partit et exécuta sa commission. La fatigue de ce voyage lui causa la mort; il tomba malade à son retour et termina sa carrière à Madrid le 22 septembre 1586, à l'âge de 70 ans. Le cardinal de *Granvelle* étoit un homme d'un grand sens, d'un esprit aussi pénétrant que solide, qui avoit

des vues sûres et étendues, et autant de fermeté que de prudence. Il étoit d'un caractère complaisant sans flatterie, sensible aux injustices et les sachant dissimuler, mais sans trahison; fidelle aux devoirs de l'amitié, bon par tempérament et par principes, mais sévère par zèle; attaché à sa religion et à son roi, mais se prêtant un peu trop aux principes du despotisme de ses maîtres. Nous avons une *Vie* de ce ministre, publiée à Paris en 1753, en deux vol. in-12, par Dom *Prosper Levesque* Bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes.

I. PERRIER, (François) peintre et graveur, né à Mâcon l'an 1590, quitta ses parens dans son enfance par libertinage. Il se rendit à Lyon où il se détermina à être le conducteur d'un aveugle qui alloit à Rome, et par cette industrie peu honorable, il fit son voyage sans frais. Sa facilité à manier le crayon, lui donna entrée chez un marchand de tableaux qui lui faisoit copier les ouvrages des meilleurs maîtres. Les jeunes dessinateurs s'adressoient à lui pour faire retoucher leurs dessins. *Lanfranc* eut occasion de le connoître et lui apprit à manier le pinceau. *Perrier* revint à Lyon, où il peignit le petit cloître des Chartreux, et se fit un nom par son goût et ses talens pour son art. On lui conseilla de se fixer dans la capitale. Il vint donc à Paris, où *Vouet* l'employa et le mit en réputation. Cet illustre artiste fut chargé de faire les peintures de la Galerie de l'*Hôtel de la Vrillière*, aujourd'hui l'*Hôtel de Toulouse*. Son mérite le fit nommer professeur de l'Académie, et il mourut en 1650, à 60 ans. *Perrier* s'est encore distingué par ses gravures qui sont dans une manière nommée de clair-obscur. On a de lui deux *Recueils* gravés à l'eau forte. L'un est intitulé : *Segmenta nobilium Statuarum urbis Romæ*, 1638, in-folio, 100 figures. L'autre a pour titre : *Icones illustrium è marmore Tabularum quæ Romæ extant*, 1645, in-folio, oblong, 50 planches. On a aussi gravé d'après ce maître. On reproche à *Perrier* quelques défauts de correction et un coloris trop noir. Il ne mettoit point assez de choix et d'agrément dans ses airs de tête; mais on ne peut disconvenir qu'il n'ait eu un bon goût de dessin, et que ses compositions ne soient belles, savantes et pleines de feu. Il touchoit le paysage dans la manière des *Carrache*. — *Perrier* a eu un neveu qui fut son élève, *Guillaume Perrier*. Il peignoit dans sa manière. L'église des Minimes à Lyon offroit plusieurs morceaux de sa main. Ce peintre mourut en 1655.

II. PERRIER, (Charles du) poëte Latin, né à Aix, fils de *Charles du Perrier* gentilhomme de *Charles* de Lorraine duc de *Guise* gouverneur de Provence, étoit neveu de *François du Perrier*, l'un des plus beaux esprits de son temps, à qui *Malherbe* adresse les belles Stances qui commencent par ce vers :

> Ta douleur, *du Perrier*, sera donc éternelle ?

Il fit ses délices dès sa jeunesse, de la poésie Latine, et il y réussit. Il donna souvent de bons avis à *Santeuil*, dont il étoit

ami ; mais il devint jaloux de la gloire de son disciple. Après avoir disputé avec chaleur l'un contre l'autre dans la conversation, ils en vinrent aux défis et aux écrits. Ils prirent pour arbitre *Ménage*, qui donna gain de cause à *du Perrier* qu'il ne fait pas difficulté d'appeler *le Prince des Poetes Lyriques.* Il cultivoit aussi la poésie Françoise, et même avec assez de succès. L'académie le couronna deux fois, d'abord pour une Eglogue en 1681, puis en 1682, pour un Poëme. Le Parnasse perdit *du Perrier* le 28 mars 1692. On a de lui : I. De fort belles *Odes* latines. II. Plusieurs *Pièces* en vers françois. III. Des *Traductions* en vers de plusieurs écrits de *Santeuil*; car ces deux poëtes demeurèrent toujours amis malgré leurs querelles fréquentes. *Du Perrier* avoit les travers des poëtes ainsi que leurs talens. Il étoit sans cesse occupé de ses vers et il les récitoit au premier venu. *Boileau* qui avoit été souvent fatigué par ce versificateur importun, lui lança dans son *Art Poétique* ce trait imité du *Recitator acerbus* d'*Horace :*

> Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
> Qui de ses vains écrits lecteur harmonieux,
> Aborde en récitant quiconque le salue,
> Et poursuit de ses Vers les passans dans la rue.

Du Perrier disoit un jour : « Il n'y a que les fous qui n'estiment pas mes vers. » D'*Herbelot* lui répondit par ce passage de *Salomon : Stultorum infinitus est numerus.*

III. PERRIER, (Scipion du) jurisconsulte Provençal, mort en 1667, à 79 ans, est connu dans le barreau par ses *Questions notables* qui sont estimées. Il joignoit à la science propre à son état, tous les sentimens d'un vrai Chrétien. Il consultoit toujours *gratis* pour les pauvres. *Les autres consultations*, disoit-il, *sont pour mes héritiers ; mais celles-ci sont pour moi-même.*

IV. PERRIER, (François) avocat au parlement de Dijon, mort en 1700, à 55 ans, eut de la réputation dans sa province. On a de lui un *Recueil d'Arrêts* du parlement de Bourgogne, donné par *Raviot*, Dijon, 1735, deux vol. in-folio.

PERRIÈRE, (Jacques Charles François de la) né à Marancené en Aunis, mort en 1777, est connu par son *Mécanisme de l'Electricité*, en 1756, deux vol. in-12, et par sa *Physique nouvelle céleste* et *terrestre*, 1766, trois vol. in-12, où l'on trouve quelques idées justes et d'autres chimériques.

I. PERRIN, (Pierre) né à Lyon, entra dans l'état ecclésiastique. Son esprit intrigant plutôt que son mérite, lui procura la place d'introducteur des ambassadeurs près de *Gaston* de France duc d'Orléans. Il imagina le premier de donner des Opéra françois à l'imitation de ceux d'Italie, et obtint le privilége du roi en 1669. L'abbé *Perrin* céda ce privilége à *Lulli* en 1672. On a de lui quatre *Opéra*, des *Odes*, des *Stances*, des *Elégies*, et un grand nombre d'autres *Poésies*, qui sont toutes du style de la *Pucelle* de *Chapelain*. Une

de ses pastorales mise en musique par *Cambert* est le premier Opéra joué en France. Ses *Jeux de Poésies* sur divers insectes, sont de tous ses ouvrages le moins mauvais, quoique la versification en soit fade, incorrecte et traînante. Ce rimeur mourut à Paris en 1680. Ses différentes *Poésies* avoient été recueillies en 1661, en trois vol. in-12. Il traduisit l'*Enéide* en vers héroïques ou plutôt gothiques, deux volum. in-4.° Une seconde édition de cet ouvrage se fit à Paris chez *Loyson* en 1664 avec des figures en taille douce gravées par *Abraham Bosse*, en 2 vol. in-12.

II. PERRIN, (Charles-Joseph) Jésuite, né à Paris en 1690, mourut à Liége en 1767. Après la disgrace de sa Société, l'archevêque de Paris, qu'il intéressa en faveur de ses confrères, lui donna un asile dans son palais. C'étoit un religieux qui édifioit autant par la régularité de sa conduite qu'il touchoit par la douceur de ses mœurs. Mais son zèle trop ardent pour sa Société expirante, pensa lui être funeste. Il prêcha avec succès dans les villes les plus considérables de France et sur-tout dans la capitale. Ses *Sermons* ont été publiés en quatre vol. in-12, à Liége en 1768. On y trouve un style facile, mais quelquefois incorrect ; des raisonnemens pleins de force et de solidité ; un pathétique mêlé d'onction, des images vives et touchantes.

III. PERRIN, (Denis Marius de) chevalier de Saint-Louis, mort en 1754, à 72 ans, homme d'esprit et de bonne société, fut l'éditeur des lettres de *Sévigné*, en six vol. in-12.

PERRIN DEL VAGA, *Voyez* BUONACORSI.

I. PERRON, (Jacques Davy du) vit le jour dans le Canton de Berne le 25 novembre 1556, de parens Calvinistes, d'une maison ancienne de Basse-Normandie. Élevé dans la religion Protestante par *Julien Davy* son père gentilhomme très-savant, il apprit sous lui le latin et les mathématiques. Le jeune *du Perron*, né avec une facilité surprenante, étudia ensuite de lui-même le grec, l'hébreu, la philosophie et les poëtes. *Philippe Desportes* abbé de Tyron, le fit connoître au roi *Henri III*, comme un prodige d'esprit et de mémoire. La grace ayant éclairé son esprit, il abjura ses erreurs et embrassa l'état ecclésiastique. Ses talens le firent choisir pour faire l'Oraison funèbre de la reine d'Écosse et celle du poëte *Ronsard*. Il ramena à l'Église Catholique, par la solidité de ses raisonnemens un grand nombre de Protestans. *Henri Sponde*, depuis évêque de Pamiers, et *Jean Sponde*, furent deux de ses conquêtes. Ce prélat en fit depuis un aveu solennel dans l'Épître dédicatoire de la première édition de son Abrégé *des Annales* de *Baronius*, qu'il dédia au cardinal *du Perron*. Les évêques demandèrent qu'un homme qui travailloit si utilement pour l'Église, fût élevé aux dignités ecclésiastiques. En 1593, sous le pape *Clément VIII*, *du Perron* fut sacré à Rome évêque d'Évreux, par le cardinal *de Joyeuse* archevêque de Rouen. En 1600, il eut avec *du Plessis-Mornay*, en présence du roi, une Conférence publique, dans laquelle

il triompha de ce seigneur Calviniste. Il lui fit remarquer plus de 500 fautes dans son Traité contre l'Eucharistie. *Mornay* ne pouvant défendre les passages que son adversaire l'accusoit d'avoir altérés, se retira promptement à Saumur. (*Voy.* MORNAY.) *Henri IV* dit à cette occasion au duc *de Sully : Le Pape des Protestans a été terrassé.—Sire,* répondit le duc, *c'est avec grande raison que vous appelez Mornay Pape ; car il fera du Perron Cardinal.* En effet, la victoire qu'il avoit remportée contribua beaucoup à lui procurer la pourpre Romaine et l'archevêché de Sens. *Henri IV* l'envoya ensuite à Rome, où il assista aux congrégations *de Auxiliis.* Ce fut lui principalement qui détermina le pape à ne point donner de décision sur ces matières. Quand il fut revenu en France, le roi l'employa à différentes affaires, et l'envoya une troisième fois à Rome pour accommoder le grand différend de *Paul V* avec la république de Venise. On assure que ce pape avoit tant de déférence pour les sentimens du cardinal *du Perron*, qu'il avoit coutume de dire : *Prions Dieu qu'il inspire le Cardinal* du Perron; *car il nous persuadera tout ce qu'il voudra.* La foiblesse de sa santé lui fit demander son rappel en France. Après la mort à jamais déplorable de *Henri IV*, il employa tout son crédit pour empêcher qu'on ne fît rien qui déplût à la cour de Rome. Dans les États généraux assemblés en 1614, le Tiers-état proposa un article qui portoit : *Que l'assassinat commis en la personne de* Henri III *et de* Henri IV, *obligeoit tous les bons François à condamner la doctrine qui permet de tuer tous les Tyrans, et qui donne au Pape le pouvoir de déposer les Rois et d'absoudre les sujets du serment de fidélité.* Le Tiers-état espéroit d'être appuyé par la Noblesse; mais ce second corps du royaume ayant su que le projet de condamnation offensoit les prélats, résolut de s'en désister. « Pour le confirmer dans ses dispositions, la chambre ecclésiastique le fit haranguer le dernier jour de l'année 1614 par le cardinal *du Perron*, assisté des archevêques d'Aix, de Lyon, et de quelques autres prélats. Le cardinal représenta les suites que l'article mis à la tête du cahier du Tiers-état pouvoit avoir : *Que les conciles seuls avoient droit de décider une pareille question ; que la loi qu'on exigeoit avoit été fabriquée à Saumur et en Angleterre ; et que tous les membres de la Chambre ecclésiastique souffriroient plutôt le martyre que de s'y soumettre.* La harangue du cardinal fut si efficace que la chambre de la Noblesse se joignit à celle du Clergé, et nomma douze députés qui accompagnèrent ensuite le même prélat lorsqu'il alla, le 2 janvier 1615, haranguer le Tiers-état, pour leur faire entendre les raisons des deux chambres. « Le cardinal fulmina d'abord, dit l'abbé *de Choisi*, contre ceux qui attentent à la vie des rois. Il cita le canon du concile de Constance, qui dit anathème et malédiction éternelle à quiconque assassine les rois. Il est vrai que le cardinal dit qu'en certain cas, comme si un roi renonçoit à *Jésus-Christ* et se faisoit Mahométan, la plupart des docteurs prétendent que le Pape pouvoit l'excommunier et

le déposer ; qu'il ne soutenoit pas cette proposition, mais qu'au moins elle étoit problématique, puisqu'avant *Luther* et *Calvin* tous les docteurs du monde Chrétien l'avoient soutenue, et qu'on voyoit les maux qui étoient arrivés en Angleterre depuis que l'opinion contraire y avoit prévalu. » Cependant le parlement de Paris décida par un arrêt du 2 janvier 1615, ce que les états ne vouloient pas décider ; *du Perron* et quelques autres membres du clergé eurent beau solliciter la cassation de cet arrêt, il fut regardé par tous les bons citoyens comme une loi fondamentale du royaume. *Du Perron* ne montra pas moins de zèle dans l'affaire excitée par le livre du docteur *Richer* sur *la Puissance Ecclésiastique et Politique*. Il assembla ses évêques suffragans à Paris, et leur fit anathématiser l'auteur et l'ouvrage. L'espèce d'Inquisition qu'il établit contre ses partisans, lui fit tort dans l'esprit des personnes modérées. Enfin il mourut à Bagnolet près de Paris le 5 septembre 1618, à 63 ans, avec la réputation d'un mauvais François, d'un prêtre politique et d'un prélat ambitieux. On a dit de ce cardinal, par allusion à ses grands talens et à la foiblesse de ses jambes. « Qu'il ressembloit à la statue de *Nabuchodonosor*, dont la tête d'or et la poitrine d'airain étoient portées sur des pieds d'argile. » Plusieurs écrivains Protestans, qui vouloient couvrir la défaite de *Mornay* en montrant que *du Perron* soutenoit le vrai comme le faux, l'ont accusé d'irréligion : ils prétendent « qu'après avoir prouvé l'existence de Dieu en présence de *Henri III*, il lui proposa de prouver par des raisons aussi fortes, qu'il n'y en avoit point. » Mais cette anecdote n'est appuyée sur aucun fondement solide, et la haine dogmatique que ses controverses avoient inspirée aux Calvinistes, en a été vraisemblablement la source. Cependant cette calomnie s'accrédita dans le public ; car *du Perron* ayant traité d'ignorant l'avocat général *Servin*, celui-ci lui répondit : *Il est vrai, Monseigneur, que je ne suis pas assez savant pour prouver qu'il n'y a point de Dieu*. *De la Place* qui rapporte cette réponse, ajoute que le cardinal *du Perron* eut quelques autres mortifications ; ayant envoyé chercher un jour un curé de Paris pour une affaire avec ordre de ne pas tarder de venir, le curé lui fit répondre : *Allez dire à Monseigneur le cardinal, qu'il est curé à Rome et que je le suis à Paris ; qu'il est sur ma paroisse et que je ne suis pas sur la sienne. — Il a raison*, dit le cardinal, *je suis son paroissien, c'est à moi de l'aller trouver ;* et il se rendit sur-le-champ chez lui. Les ouvrages du cardinal *du Perron* ont été imprimés en 3 vol. in-folio, précédés de sa Vie. Ils renferment : I. La *République au Roi de la Grande-Bretagne*. II. Un *Traité de l'Eucharistie*, contre *du Plessis-Mornay*. III, Plusieurs autres *Traités* contre les Hérétiques. IV. Des *Lettres*, des *Harangues*, et diverses autres *Pièces* en prose et en vers. Les livres de controverse de ce célèbre cardinal offrent une vaste érudition ; mais lorsqu'il est question des prérogatives du pape, il ne peut s'empêcher de laisser entrevoir ses préjugés. Ses *Poésies*, placées au-

trefois parmi les meilleures productions de notre Parnasse, en seroient aujourd'hui les plus médiocres. Le sacré y est mêlé avec le profane ; on y trouve des *Stances amoureuses* et des *Hymnes*, des *Complaintes* et des *Pseaumes*, etc. V. On a encore de lui : Le *Recueil de ses Ambassades et de ses Négociations*, publié à Paris, in-folio, 1623. On y sent plus l'homme éloquent que le génie méditatif, et elles ne peuvent servir ni de modèle ni de leçon aux négociateurs. « *Du Perron*, dit M. *Anquetil* en le comparant à *d'Ossat*, étoit un *parleur*, et *d'Ossat* un *penseur*. Les Lettres du premier sont peu estimées ; celles du second sont devenues le livre des ministres. On y remarque surtout une politique pleine de probité, et un style ferme et nerveux. *D'Ossat* étoit fils d'un maréchal ferrant, et s'est élevé par son seul mérite. On lui doit, plus qu'à nul autre, la réconciliation d'*Henri IV* avec le saint Siége. Ses Lettres respirent la candeur, la probité, le zèle le plus vif pour le roi et la patrie. Il écrit en homme désintéressé et qui ne tire point vanité de ses services. *Du Perron* au contraire est emphatique, et n'oublie point à faire valoir ses moindres démarches.... » Le livre intitulé *Perroniana*, fut composé par *Christophe Dupuy*, prieur de la Chartreuse de Rome, et frère des célèbres *Dupuy*, qui le recueillit, dit-on, sur ce qu'il avoit appris d'un de ses frères attaché au cardinal *du Perron*. *Isaac Vossius* le fit imprimer à la Haye, et *Daillé* à Rouen, en 1669, in-12. Il y en a eu dans la suite plusieurs autres éditions. Quelques auteurs prétendent que *du Perron* n'a pas dit tout ce qu'on lui prête dans ce livre. Et il est vraisemblable que quelques anecdotes, quelques réponses ont été mal rendues ou altérées. D'un autre côté il seroit injuste de juger d'un homme célèbre, par ce qu'il dira dans une société familière, où il ne se montre qu'en déshabillé. Le cardinal *du Perron* faisoit toujours imprimer ses livres deux fois avant que de les mettre au grand jour : la première, pour en distribuer des exemplaires à des juges éclairés ; la seconde, pour les donner au public après avoir profité de leurs avis. Malgré cette précaution, presque aucun de ses livres ne lui a survécu, soit que le style ait vieilli, soit qu'on ait fait mieux après lui. *Voyez* la *Vie* de ce cardinal par M. *de Burigny*, Paris, 1768, vol. in-12.

II. PERRON de Castera, (Louis-Adrien du) mort résident de France en Pologne, le 28 août 1752, à 45 ans, avoit de l'esprit, du savoir, et connoissoit beaucoup la littérature étrangère. Il a traduit en françois le *Newtonianisme des Dames*, deux vol. in-12 ; et la *Lusiade* du *Camoëns*, 3 vol. in-12 : ouvrage qui a été éclipsé par la version du même Poëme, donné en 1776, deux vol. in-8°, par l'auteur de la tragédie de *Warwick*. On a encore de *du Perron* : I. L'*Histoire du Mont-Vésuve*, in-12. II. *Léonidas et Sophronie*, in-12. III. *La Pierre Philosophale des Dames*, in-12. IV. *Le Tombeau d'Orcavelle*, in-12. V. *Clitophon et Leucippe*, in-12. VI. *Entretiens littéraires et galans*, deux vol. VII. Le *Théâtre Espagnol*, 1738,

1738, in-12, 2 tomes. VIII. Le *Phénix* et le *Stratagême de l'Amour*, comédies publiées, l'une en 1731, l'autre en 1739, etc. Son style, sur-tout dans la *Lusiade*, est boursouflé et incorrect. Il est un peu plus naturel dans ses autres ouvrages.

PERRON, *Voyez* HAYER.

PERRONET, (N.) membre de l'académie des Sciences, s'éleva par ses talens et ses succès à la place de directeur général des ponts et chaussées de France. Les ponts de Neuilly, de Mantes et d'Orléans furent construits sous sa direction, et il en publia la description, 1783, deux volum. in-folio. On lui doit encore un savant *Mémoire* sur les moyens de construire de grandes arches de pierre d'une ouverture considérable, pour franchir de profondes vallées bordées de rochers escarpés, 1793, in-4.° On en trouve plusieurs autres de lui dans le recueil de l'académie des Sciences. *Perronet* réunissoit les vertus de l'honnête homme au génie d'un grand architecte. Il est mort en 1796.

PERROT, (Nicolas) sieur d'ABLANCOURT, naquit à Châlons-sur-Marne le 5 avril 1606, d'une famille très-distinguée dans la robe. *Paul Perrot de la Salle*, son père, avoit eu part à la composition du *Catholicon*. Son fils fut digne de lui : la vivacité de sa pénétration et de son esprit, lui fit faire des progrès rapides dans les belles-lettres et la philosophie. *D'Ablancourt* vint briller de bonne heure dans la capitale, où il fut reçu avocat au parlement de Paris à l'âge de 18 ans. Ce fut alors qu'il abjura solennellement le Calvinisme, à la sollicitation de *Cyprien Perrot* son oncle conseiller de la grand'-chambre, qui voulut en vain lui faire embrasser l'état ecclésiastique. Cet état ne s'accordoit point avec le goût qu'avoit *d'Ablancourt* pour les plaisirs. Il passa cinq ou six ans dans la dissipation des personnes de son âge, sans négliger néanmoins l'étude des belles-lettres. Il fit alors la Préface de l'*Honnête Femme*, de son ami le Père *du Bosc*. Cet écrit dans lequel il n'y a rien d'extraordinaire, fut regardé comme un chef-d'œuvre. *D'Ablancourt*, à l'âge de 25 à 26 ans, rentra dans la Religion prétendue Réformée. Il se retira en Hollande, pour laisser passer les premiers bruits de ce nouveau changement, et de là en Angleterre. De retour en France, il se fixa à Paris, où il voyoit ce qu'il y avoit de plus distingué et de plus ingénieux. L'Académie Françoise se l'associa en 1637. Contraint de quitter la capitale, pour aller dans la province veiller sur son bien, il se retira à sa terre d'Ablancourt, où il demeura ensuite jusqu'à sa mort, arrivée le 17 novembre 1664, à 59 ans. On lui fit l'Épitaphe suivante :

L'illustre *d'Ablancourt* repose en ce tombeau !
Son génie à son siècle a servi de flambeau.
Dans ses nombreux Écrits toute la France admire
Des Grecs et des Romains les précieux trésors ;
A son trépas on ne peut dire,
Qui perd le plus, des vivans ou des morts.

Cet homme célèbre n'avoit point la ridicule présomption des petits esprits : il consultoit avec soin sur ses ouvrages *Patru*, *Conrart* et *Chapelain*, ses amis intimes, dont le premier a écrit sa *Vie*. Mais sur la fin de ses jours, lorsqu'il venoit faire imprimer ses ouvrages à Paris, l'impatience qu'il avoit de retourner chez lui l'empêchoit de profiter de leurs conseils. Cette impatience augmenta avec l'âge : aussi ses dernières traductions sont beaucoup moins exactes que les autres. Quand on lui demandoit pourquoi il aimoit mieux être traducteur qu'auteur ? il répondoit, que *la plupart des Livres n'étoient que des redites des Anciens ;* et que *pour bien servir sa Patrie, il valoit mieux traduire de bons Livres que d'en faire de nouveaux qui le plus souvent ne disent rien de neuf.* Peu d'auteurs cependant auroient été plus capables que lui de composer ; il savoit la philosophie, la théologie, l'histoire et les belles-lettres. Il entendoit l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol. *Pellisson* dit que « sa conversation étoit si admirable qu'il eût été à souhaiter qu'un greffier y fût toujours présent pour écrire ce qu'il disoit » ; mais ces éloges ne doivent pas être pris à la lettre. Il est certain qu'il avoit beaucoup de chaleur dans l'esprit, et qu'*il avoit*, comme il disoit lui-même, *le feu de trois Poëtes* quoiqu'il n'ait jamais pu faire deux vers de suite. Le grand *Colbert* l'avoit choisi pour écrire l'Histoire de *Louis XIV*, et lui avoit donné une pension de mille écus. Mais ayant dit à ce prince que *d'Ablancourt* étoit Protestant : *Je ne veux point d'un Historien*, reprit le Roi, *qui soit d'une autre Religion que moi.* Sa pension lui fut néanmoins conservée. Les auteurs qu'il a traduits sont : I. *Minutius Felix.* II. Quatre *Oraisons* de *Cicéron.* III. *Tacite.* IV. *Lucien*, dont la seconde édition est la meilleure. V. La *Retraite des Dix-mille* de *Xénophon.* VI. *Arrien* des guerres d'*Alexandre.* VII. Les *Commentaires* de *César.* VIII. *Thucydide.* IX. L'*Histoire* de *Xénophon.* X. Les *Apophtegmes* des Anciens. XI. Les *Stratagêmes* de *Frontin*, à la fin desquels on trouve un petit *Traité* de la manière de combattre des Romains. XII. L'*Histoire d'Afrique* de *Marmol*, à Paris, 1667, trois vol. in-4.° Cette version d'un ouvrage curieux est encore lue avec plaisir. Dans ses autres Traductions *d'Ablancourt* parut à ses contemporains rendre le sens de l'original, sans lui rien ôter de sa force ni de ses graces. Ils trouvèrent ses expressions vives, hardies et éloignées de toute servitude. Ils croyoient lire des originaux et non pas des traductions : mais il se donne trop de liberté ; il omet ce qu'il n'entend point, et il paraphrase ce qu'il entend : c'est ce qui a fait appeler ses Versions *les Belles infidelles*. Son style n'a pas conservé à nos yeux les agrémens qu'on y trouvoit il y a 150 ans. Et quand on réimprime quelques-unes de ses versions, on est obligé de les retoucher pour les rendre plus fidelles et plus élégantes.

PERRY, (Jean) ingénieur Anglois fut appelé en Russie par *Pierre I*, qu'il seconda dans l'art de construire les vaisseaux

et de creuser des canaux ; ce qui lui donna occasion de composer une Relation de l'état de cette monarchie. Elle a été traduite en françois sous ce titre : *Etat présent de la Grande Russie*, in-12. On y trouve des particularités assez curieuses sur le règne du czar *Pierre*. *Perry* revint en Angleterre en 1712, s'illustra par ses travaux dans différens ports, entr'autres dans celui de Dublin, et mourut en 1733.

PERSANT, *Voy.* I. PRÉVOT.

PERSE, (*Aulus Persius Flaccus*) poëte Latin, naquit selon quelques-uns à Volterre en Toscane, et selon d'autres à Tigulia dans le golfe de la Spezzia, l'an 34 de Jésus-Christ. Il étoit chevalier Romain, parent et allié des personnes du premier rang. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il les continua à Rome sous la discipline du grammairien *Palémon*, du rhéteur *Virginius*, et de *Cornutus* célèbre philosophe Stoïcien qui lia avec lui une étroite amitié. *Néron* sous lequel *Perse* versifia, avoit la fureur de la poésie. Les véritables poëtes couvrirent ce monarque versificateur, des traits de la satire et de l'ironie. *Perse* entraîné par sa colère et par le dépit, répandit sur lui des torrens de bile. Pour mieux ridiculiser l'empereur, il inséra dans ses satires quelques morceaux de ses pièces. On prétend que ces vers, *Torva mimalloneis implerunt cornua bombis*, et les trois suivans, sont de NÉRON. Il osa le comparer au roi *Midas* : *Auriculas asini* MIDAS *habet*. C'étoit irriter un tigre. Le philosophe *Cornutus* précepteur du poëte, sentit le danger de ce bon mot et lui fit mettre : *Quis non habet ?* Autant les Satires de *Perse* respirent le fiel et l'emportement, autant il étoit doux, enjoué, liant dans la société. Quoique libre dans la peinture qu'il fait des vices, il avoit des mœurs austères. Il mourut l'an 62 de Jésus-Christ, à 28 ans, après avoir immortalisé dans ses Satires le nom de son ami *Cornutus*, auquel il légua sa bibliothèque et environ vingt-cinq mille écus ; mais *Cornutus* ne voulut que les livres, et laissa l'argent aux sœurs de *Perse*. Combien aujourd'hui de philosophes, dit le P. *Tarteron*, auroient tout retenu ! Il revit les ouvrages de ce poëte, et supprima ceux qu'il avoit composés dans sa jeunesse, entr'autres, ses vers sur *Arrie* illustre dame romaine parente de *Perse*. Il nous reste de lui six *Satires*, imprimées ordinairement à la suite de *Juvenal*. (*Voyez* JUVENAL.) Ce poëte paroît dur et inintelligible à bien des lecteurs : mais est-ce sa faute, disent ses partisans, si nous ne l'entendons pas ? Ecrivoit-il pour nous ? Il faudroit connoître les personnes auxquelles il fait allusion, pour goûter ses Satires. Plusieurs de ses traits sont uniques pour l'énergie. Ses contemporains en sentoient tout le prix, parce qu'ils en avoient la clef et qu'ils ne perdoient rien de la finesse des applications. *Dusaulx* qui a si bien traduit *Juvenal*, a traité *Perse* avec moins d'indulgence que ses commentateurs. Il apprécie le talent de ce poëte par les choses que tout le monde entend, sur lesquelles les glossateurs et les traducteurs sont tous d'accord ; et il lui reproche

« de n'avoir jamais de gaieté, quoiqu'il ait toujours la prétention d'en avoir; d'être succinct plutôt que précis c'est-à-dire d'être précis parce qu'il est stérile ; d'avoir écrit des Satires sans avoir étudié le monde, sans tâcher même de peindre l'homme corrompu par la société ; de laisser enfin le vice et le ridicule en paix, pour établir des principes de Stoïcisme dans un siècle où la morale la plus douce et la plus indulgente auroit paru une pédanterie. » Si l'on demande à *Dusaulx* comment il est arrivé que tant de savans, tant d'hommes de goût et d'esprit se sont obstinés à commenter, à lire, à traduire un poëte qui a tant de défauts, et qui est si difficile à comprendre ? Il répondra : précisément comme il arrive, que des gens de goût et d'esprit s'obstinent quelquefois à trouver le mot d'une énigme qui est mal faite et mal versifiée. *Perse* est une énigme en 700 vers; mais c'est une énigme qui nous vient de l'antiquité. Cependant *Dusaulx* ne dit point qu'il n'y ait rien de beau dans *Perse*. Il y admire des vers philosophiques, qui peignent la vertu avec cette majesté que les *Antonin* et *Marc-Aurèle* lui donnèrent depuis sur le trône de l'empire. *Perse* ressemble à ces Oracles, qui au milieu d'un langage enveloppé de ténèbres, laissoient échapper des mots dignes de sortir de la bouche des Dieux. Nous en avons plusieurs Traductions en françois. Celle du Père *Tarteron* est une des moins mauvaises. L'abbé *le Monnier* en a publié une depuis peu, qui a été assez bien accueillie. Il en a paru une autre en 1776, in-8°, par *Sélis*, et ces deux nouveaux traducteurs, pour soutenir chacun la prééminence de leur version, ont fait entr'eux une espèce de petite guerre.

I. PERSÉE (Mythol.) fils de *Jupiter* et de *Danaé*, est célèbre dans la Fable par ses exploits. *Acrisie* père de cette princesse, ayant appris de l'Oracle que son petit-fils lui donneroit la mort, fit enfermer *Danaé* dans une forteresse, afin qu'elle n'eût point d'enfans. Mais *Jupiter* se changea en pluie d'or, corrompit ses gardes, et eut de *Danaé* un fils nommé *Persée*. *Acrise* ayant appris que sa fille étoit enceinte, la fit enfermer dans un coffre, et jeter dans la mer; mais les flots le portèrent heureusement sur les côtes de la Daunie en Italie, et il y fut recueilli par des pêcheurs qui y trouvèrent la mère et l'enfant en vie. On les porta l'un et l'autre au roi *Pilumnus* qui ayant appris la naissance de *Danaé* et son aventure, l'épousa, et envoya son fils à *Polidecte* son parent roi de l'isle de Sériphe, pour l'élever. Quand le jeune *Persée* fut en âge de porter les armes, il reçut de *Mercure* ses talonnières et une épée recourbée. *Minerve* lui fit présent de son égide, et dans cet équipage il entreprit son expédition contre les *Gorgones*. Elles étoient trois sœurs, *Méduse*, *Sthéno* et *Euryale*, qui habitoient à l'extrémité de l'Ethiopie. Ces monstres avoient une chevelure de serpens et un seul œil pour elles trois, dont elles se servoient tour-à-tour pour changer en pierre tous ceux qui les regardoient. *Persée* étant arrivé dans le pays des *Gorgones*, se couvrit du bou-

clier de *Minerve* qui étoit d'un airain luisant, par le moyen duquel ayant apperçu *Méduse*, la plus redoutable de toutes, qui avoit fermé son œil et étoit endormie, il lui trancha la tête d'un seul coup, et l'attacha à son bouclier. Après cet exploit, il revint en Mauritanie, où par le moyen de cette tête, il changea en montagne le roi *Atlas* qui lui avoit refusé l'hospitalité. Il en usa de même à l'égard du monstre marin à la fureur duquel la jeune *Andromède* étoit exposée, et l'épousa après l'en avoir délivrée. *Phinée* et ses complices qui avoient entrepris de lui enlever sa femme, éprouvèrent le même sort : ils furent tous ou tués ou changés en pierre. De retour dans sa patrie avec *Andromède*, il changea *Prœtus* en pierre; et sans se souvenir de la cruauté de son aïeul à l'égard de sa mère, il le rétablit dans son royaume. *Hygin* prétend que *Danaé* n'aborda point sur la côte des Dauniens, mais dans l'isle de Sériphe où elle épousa *Polydecte*, et où *Acrise* son père fut tué d'un coup de palet par *Persée* qui ne le connoissoit point. Il ajoute que *Persée* fut si affligé de cet accident qu'il en sécha de douleur, et que *Jupiter* touché de compassion le transporta au nombre des constellations. *Persée* fut honoré comme un Dieu à Chemnis, ville de la Thébaïde. Il y eut un temple carré, environné de palmiers, où il apparoissoit souvent avec une chaussure de deux coudées de longueur, ce qui étoit selon les prêtres le présage d'une grande fertilité.

II. **PERSÉE**, dernier roi de Macédoine, succéda à son père *Philippe*, (*Voy.* ce mot, n° II.) l'an 178 avant J. C. Il hérita de la haine et des desseins de son père contre les Romains. Après s'être assuré de la couronne par la mort d'*Antigonus* son compétiteur, il leur déclara la guerre. Il défit d'abord l'armée Romaine sur les bords du Pénée; mais dans la suite il fut vaincu et entièrement défait à la bataille de Pydne par le consul *Paul-Emile*, et mené à Rome en triomphe devant le char du vainqueur, qui avoit d'abord été très-sensible à son humiliation. L'ayant vu après la bataille, prosterné humblement à ses pieds, il le consola de sa disgrace; et adressant la parole aux Romains qui l'environnoient, il leur dit : « *Vous voyez devant vos yeux un exemple frappant de l'inconstance des choses humaines. C'est à vous*, jeunes Romains, *que je donne principalement cet avis. Convient-il après cela, quand nous jouissons de la prospérité, de traiter qui que ce soit avec hauteur et avec dureté, puisque nous ignorons le sort qui nous attend à la fin du jour? Celui-là seul sera véritablement homme, dont le cœur ne s'enflera point dans la bonne fortune ni ne s'abattra pas dans la mauvaise...* » *Persée* mourut dans les fers quelques années après, vers l'an 168 avant J. C.

PERSEPHONE, *Voy.* PROSERPINE.

PERSÈS, *Voyez* MEDUS.

PERSON, (Claude) médecin, né à Châlons-sur-Marne, exerça avec honneur sa profession à Paris, où il est mort en 1758, après avoir publié des *Elé-*

mens d'anatomie raisonnée, qui eurent du succès dans le temps.

PERSONA, (Gobelin) né en Westphalie en 1358, devint official de l'évêque de Paderborn, et mourut vers l'an 1420. C'étoit un homme zélé et fort versé dans l'étude des Pères et dans celle de l'histoire. Nous avons de lui un *Chronicon universale*, depuis *Adam* jusqu'en 1418. *Henri Meibomius* publia en 1599, in-folio, cet ouvrage qui est très-utile pour la connoissance des événemens qui se sont passés dans les XIIIe et XIVe siècles, sur-tout en Allemagne. L'auteur avoit plus de critique qu'on n'en avoit de son temps. Il forme des doutes sur l'histoire de *Ste. Ursule* et de *Ste. Catherine*, et reprend hardiment les abus qui s'étoient glissés dans certaines églises.

PERSONNE, *V.* Roberval.

PETANA, *Voy.* Conto.

PERTINAX, (Publius Helvius) né à *Villa-Martis*, près de la ville d'Albe, le 1er août 126, étoit fils d'un affranchi nommé *Helvius*, qui gagnoit sa vie à cuire des briques. Il fut néanmoins élevé avec soin dans les belles-lettres, et y fit tant de progrès qu'il les enseigna avec réputation dans la Ligurie. Il prit ensuite le parti des armes, et s'éleva par son mérite jusqu'aux charges de consul, de préfet de Rome, et de gouverneur de plusieurs provinces considérables. Enfin après la mort de *Commode*, il fut élu empereur Romain à 70 ans par les soldats prétoriens, le 1er janvier 193. La première action d'autorité qu'il fit, fut de réprimer l'insolence des cohortes prétoriennes qui insultoient hautement à Rome le peuple et bravoient les citoyens. Il bannit aussi les délateurs qui s'étoient encore introduits de nouveau à la faveur d'un ministère corrompu; et il abolit quantité d'abus que l'iniquité des temps faisoit tolérer. Résolu d'imiter les deux *Antonin*, il exposa en vente tous les biens et tous les meubles du palais de *Commode*, qui étoient à ce prince en propre, et il remit ceux qu'il avoit usurpés sur des particuliers. Il ne voulut point permettre qu'on mît son nom à l'entrée des lieux qui étoient du domaine impérial, disant qu'*ils appartenoient à l'empire, et non à lui*. Tous les fonds stériles que les empereurs possédoient en Italie et ailleurs et qu'on appeloit leur domaine, furent remis à ceux qui les voudroient cultiver. Pour encourager ceux qui se chargeroient de les faire valoir, il leur accorda dix ans d'exemption de taxes, avec promesse de ne les vexer en aucune manière tout le temps de son règne. Il remit aussi au peuple tous les péages et les impôts qu'on levoit sur les bords des rivières, dans les ports, sur les grands chemins, et enfin tout ce que le despotisme avoit établi aux dépens de la liberté publique. Il fit vendre à l'encan les bouffons et les farceurs de *Commode*, au moins ceux que leurs obscénités avoient trop fait connoître, et qui s'étoient enrichis par des voies mal-honnêtes. Il réduisit à la moitié les dépenses ordinaires du palais. Sa table étoit frugale; chacun voulant imiter le prince, les vivres diminuèrent considérablement de prix. Si l'on en croit

Capitolin, la bonne chère étoit si modique au palais, que les convives n'y trouvoient pas de quoi vivre. Cet historien le fait passer pour un prince d'une avarice sordide et de mœurs corrompues; (*Voy.* TITIANE.) mais *Dion* et *Hérodien* auteurs contemporains, ne lui donnent que de l'économie. *Pertinax* faisoit oublier la tyrannie de *Commode* et revivre les vertus de *Marc-Aurèle*, lorsque les prétoriens mécontens de ce qu'il leur faisoit observer exactement la discipline militaire, se soulevèrent. Dans la confusion de la révolte, un soldat le perça d'un coup de lance dans la poitrine, en s'écriant: *Voilà ce que les Prétoriens t'envoient!..* *Pertinax*, père de son peuple, se voyant traité comme un tyran, pria le ciel de le venger. Ensuite s'enveloppant la tête avec sa robe, il tomba mort de diverses blessures le 28 mars de l'an 193 de J. C., après un règne de 87 jours. Il laissa un fils et une fille, qui vécurent dans la condition privée, sans que jamais ils revendiquassent aucun droit au trône; et c'est une nouvelle preuve que l'empire n'étoit nullement héréditaire chez les Romains. Le sénat et le peuple se turent sur *Pertinax* tant que *Didier Julien* régna. Mais ayant eu la liberté de témoigner leurs sentimens à son égard sous l'empire de *Sévère*, ils firent de lui un éloge parfait par des acclamations que le cœur dictoit, et dont la vérité est prouvée par les faits. *Sous Pertinax*, s'écrioient-ils à l'envi, *nous avons vécu sans inquiétude, nous avons été libres de toute crainte. Il a été pour nous un bon père, le père du sénat, le père de tous les gens de bien.* L'empereur *Sévère* fit lui-même son oraison funèbre; et voici, suivant un fragment de *Dion*, qui paroît tiré de ce discours, le tableau qu'il traça de *Pertinax* : « La valeur guerrière dégénère facilement en férocité, et la sagesse politique en mollesse : *Pertinax* réunit ces deux vertus sans mélange des défauts qui souvent les accompagnent. Sagement hardi contre les ennemis du dehors et contre les séditieux, modéré et équitable envers les citoyens, et protecteur des bons, sa vertu ne se démentit point au faîte de la grandeur; soutenant avec dignité et sans enflure la majesté du rang suprême, jamais il ne le déshonora par la bassesse, jamais il ne se rendit odieux par l'orgueil : grave sans austérité, doux sans foiblesse, prudent sans finesse maligne, juste sans discussions scrupuleuses, économe sans avarice, magnanime sans fierté... » *Pertinax* méritoit en partie ces éloges; et il fut le dernier de cette chaîne de bons princes, qui ayant commencé à *Vespasien* ne fut interrompue que par *Domitien* et *Commode*.... *Voyez* ANDRISCUS—DIDIER JULIUS.

PERTUIS DE LA RIVIÈRE, (Pierre de) né en Normandie, suivit long-temps la profession militaire, et finit ses jours à Port-Royal en 1668. Savant dans les langues anciennes, il a traduit beaucoup d'ouvrages pieux du latin et de l'espagnol, surtout plusieurs écrits de *Sainte Thérèse*.

PERUGIN, (Pierre) peintre, né à Pérouse en 1446, dans la pauvreté, supporta avec patience les mauvais traitemens d'un maître ignorant chez qui il apprenoit à dessiner; mais beaucoup d'assiduité au travail et un peu de disposition naturelle, le mirent bientôt en état de pouvoir s'avancer lui-même. Il alla à Florence, où il prit encore des leçons auprès de *Léonard de Vinci*, d'*André Verrochio*. Ce peintre donna au *Perugin* une manière de peindre gracieuse, jointe à une élégance singulière dans les airs de tête. Le *Perugin* a beaucoup travaillé à Florence, à Rome pour *Sixte IV*, et à Pérouse sa patrie. Un grand nombre d'ouvrages et une économie qui tenoit de l'avarice, le mirent dans l'opulence. Il ne s'écartoit point de sa maison que sa cassette ne le suivit. Tant de précautions lui devinrent préjudiciables: un filou s'en étant apperçu, l'attaqua en chemin et lui déroba ses trésors, dont la perte lui causa la mort en 1524, à 78 ans. Ce qui a le plus contribué à la gloire du *Perugin*, c'est d'avoir eu le célèbre *Raphaël* pour disciple.

PERUSSEAU, (Silvain) Jésuite, illustre dans la Société par ses vertus, et par les talens de la chaire et de la direction, fut confesseur de M. le Dauphin et ensuite du Roi, jusqu'à sa mort arrivée en 1751. On a de lui: I. l'*Oraison funèbre* du duc de *Lorraine*. II. *Panégyrique de St. Louis*. III. *Sermons choisis*, deux vol. in-12, 1758. On en promet une nouvelle édition, plus ample et plus fidelle. Le Père *Perusseau* n'a ni la force de raisonnement de *Bourdaloue*, ni les graces et le ton intéressant de *Massillon*: mais il montre un esprit net, facile, solide, pénétrant; un cœur sensible, une imagination vive; de l'ordre et de la justesse dans les desseins; une élocution aisée, noble, variée, mais qui n'est pas toujours assez châtiée.

PERUZZI, (Balthasar) peintre et architecte, né à Volterre en Toscane d'un gentilhomme Florentin en 1481, s'appliqua d'abord par goût et par amusement au dessin; mais son père l'ayant laissé sans bien, la peinture devint pour lui une ressource. Le pape *Jules II* l'employa dans son palais, et il fut choisi par *Léon X* pour être un des architectes de l'église de Saint-Pierre. Il fit un très-beau modèle pour cet édifice. Ce modèle qui ne fut point exécuté, se trouve gravé dans l'architecture de *Serlio* et mérite l'attention des artistes. *Peruzzi* fit beaucoup de tableaux pour les églises, et fut encore occupé à peindre sur les façades de beaucoup de maisons. C'est à ce célèbre artiste qu'on doit le renouvellement des anciennes décorations de théâtre. Celles qu'il composa pour la *Calandra* du cardinal *Bibiena*, furent admirées pour les effets de la perspective. *Peruzzi* eut le malheur de se trouver à Rome dans le temps que cette ville fut saccagée en 1527 par l'armée de *Charles-Quint*. Il fut fait prisonnier; mais son talent paya sa rançon: il obtint sa liberté en faisant le portrait du connétable *de Bourbon*. Il mou-

rut à Rome en 1536, à 55 ans, pauvre, quoique toute sa vie il eût été très-occupé : la plupart de ceux pour qui il travailloit ayant abusé de sa modestie qui l'empêchoit de demander le prix de ses talens.

PESANT, (Pierre le) sieur de *Bois-Guillebert*, lieutenant général au bailliage de Rouen, mourut en 1714. On a de lui : I. La *Traduction* d'*Hérodien*, Paris, 1675, in-12. II. Celle de *Dion-Cassius*, Paris, 1674, 2 vol. in-12. III. La *Vie de Marie Stuart*, nouvelle historique, 1675, quatre parties in-12. IV. Le *Détail de la France*, 2 vol. in-12, qu'il reproduisit ensuite sous le nom de *Testament politique du Maréchal de* VAUBAN. Ce *Bois-Guillebert*, dit *Voltaire*, n'étoit pas sans mérite ; il avoit une grande connoissance des finances du royaume, dans un temps où cette matière étoit peu connue. Mais la passion de critiquer toutes les opérations du grand ministre *Colbert*, l'emporta trop loin. On jugea que c'étoit un homme fort instruit, mais que des préventions particulières égaroient presque toujours ; un faiseur de projets qui exagéroit les maux du royaume, et qui proposoit de mauvais remèdes. Le peu de succès de son *Détail de la France* auprès du ministre, lui fit prendre le parti de mettre ses idées sous le nom d'un homme illustre. Il prit celui de *Vauban*, et certainement il ne pouvoit mieux choisir. Quelques-uns même lui attribuent le projet de la *Dixme Royale*, publié comme un ouvrage de ce maréchal. Les louanges qu'on y donne à *Bois-Guillebert* dans la Préface, semblent le trahir. On y loue beaucoup son livre du *Détail de la France*, qui est plein d'erreurs. On a cru appercevoir dans cette Préface un père qui loue son fils pour faire adopter un de ses bâtards.

PESARÈSE, *Voyez* CANTARINI.

PESAY, *Voyez* PEZAY.

PESCAIRE, *Voyez* AVALOS.

PESCENNIUS-NIGER, *Voy.* NIGER, n.° II.

PESNE, (Jean) de Paris, grava plusieurs estampes d'après les tableaux du *Poussin* et de *Raphaël*. Il s'attachoit à rendre le caractère des originaux qu'il copioit : attention sans laquelle le spectateur a bien de la peine à distinguer le goût, le style du maître que l'estampe doit retracer. Ce graveur mourut en 1700, à 77 ans.

PESSELIER, (Charles-Etienne) des académies de Nancy, d'Amiens, de Rome et d'Angers, vit le jour à Paris en 1712, d'une famille honnête. Il eut un emploi dans les fermes du roi, qu'il concilia avec l'amour des arts et de la littérature. Il commença à travailler pour le théâtre en 1737, et il a donné trois Comédies : I. La *Mascarade du Parnasse*. II. L'*Ecole du temps :* pièce qui fut applaudie pour la légèreté du style et les agrémens de la versification, mais dans laquelle on souhaiteroit plus d'unité dans le dessein et moins de longueur. III. *Esope au Parnasse*, petite comédie estimable par la facilité de l'expression, et

justesse. Quand il se proposa d'écrire sur la chronologie, il prit un maître pour lui enseigner l'astronomie; mais après quelques leçons le maître se retira, s'imaginant que c'étoit par plaisanterie qu'un tel disciple l'avoit demandé. Quoiqu'il soit sorti de sa plume un nombre infini d'ouvrages, il avoit des relations avec presque tous les savans de l'Europe, et répondoit exactement à leurs lettres. Le riche fonds de son commerce épistolaire fut brûlé quelque temps après sa mort, sous le prétexte assez frivole que les lettres des morts étoient des titres sacrés pour les vivans. Ses principaux ouvrages sont : I. *De doctrinâ Temporum*, en 2 vol. in-folio, 1627; et avec son *Uranologia*, 1630, 3 vol. in-folio : livre dans lequel il perce, avec autant de sagacité que de justesse, la nuit des temps. Cet ouvrage lui fera toujours honneur, parce qu'il y fixe les époques par un art moins difficile et d'une façon beaucoup plus sûre qu'on ne l'avoit fait avant lui. L'auteur le composa pour redresser les écarts de *Scaliger*. II. *Rationarium temporum*, plusieurs fois réimprimé. *Lenglet du Fresnoy* en a donné une édition augmentée de tables chronologiques, de notes historiques et de dissertations, Paris, 1703, 3 vol. in-12. « C'est (selon *Drouet*, continuateur de la *Méthode d'étudier l'Histoire* de *Lenglet*) de toutes les éditions la moins estimée. Le texte du P. *Petau* y est rempli de fautes, et les additions qu'on y a jointes ne méritent pas d'accompagner un ouvrage aussi exact que celui du Jésuite. Ce sont de pures compilations dont le système ne se rapporte point à celui de ce Père. » *Jean Conrad-Rungius* a donné une édition du *Rationarium Temporum*, à Leyde, 1710, 2 vol. in-8°, avec des supplémens que les savans préfèrent à celle de *Lenglet*. *Petau* y abrége son grand ouvrage sur la chronologie, et y donne un précis de l'Histoire universelle. On trouve dans la dernière partie, des discussions chronologiques pleines d'ordre et d'érudition. *Moreau de Mautour* et l'abbé *Dupin* ont traduit cet ouvrage. On en a encore une traduction par *Collin*, Paris, 1682, 3 vol. in-12. Ce faiseur de traductions s'est arrogé la liberté d'y retrancher et d'augmenter selon sa fantaisie. *Bossuet* estimoit beaucoup le *Rationarium Temporum*, et en a fait un grand usage dans son *Discours sur l'Histoire universelle*. Le rapport établi entre les époques des diverses nations depuis le commencement du monde jusqu'à J. C., lui a donné l'idée de cette liaison d'événemens dont il nous a laissé un tableau si sublime. III. *Dogmata Theologica*, en 5 vol. in-folio, à Paris, *Cramoisi*, 1644 et 1650; et réimprimés à Amsterdam, 1763, et à Florence, 1722, 6 tomes en 3 vol. in-folio. Cet ouvrage l'a fait appeler par *Muratori*, le *Restaurateur de la Théologie dogmatique*. Quelques théologiens Protestans en ont fait un si grand cas, qu'ils l'ont fait imprimer pour leur usage. « Il y a dans cet ouvrage, dit l'abbé *Duguet*, une grande érudition, sans élévation néanmoins, et avec le mélange de plusieurs choses douteuses ou fausses que l'expérience et le discernement feront remarquer. » Mais le P. *Petau* dans la Préface

de son deuxième volume, expliqua ces choses que l'abbé *Duguet* avoit en vue, et se rétracta même sur quelques-unes. Voici le jugement que porte *Richard Simon* des ouvrages du savant Jésuite, et en particulier des *Dogmes Théologiques*. « S'il y avoit quelque chose à reprendre dans les livres de *Petau*, c'est principalement dans le second tome de ses *Dogmes Théologiques*, où il paroît favorable aux Ariens. Il est vrai qu'il a adouci dans sa Préface ces endroits-là ; mais comme le corps du livre demeure dans son entier, et que la Préface qui est une excellente pièce n'est venue qu'après coup, on n'a pas tout-à-fait remédié au mal que ce livre peut faire en ce temps-ci. Les nouveaux Unitaires se vantent que le P. *Petau* a mis la tradition de leur côté. J'ai vu ici des gens qui croyoient que *Grotius* qui avoit de grandes liaisons avec *Crellius* et quelques autres Sociniens, a surpris ce savant Jésuite ; mais il n'y a aucune vraisemblance qu'un homme aussi habile qu'étoit *Petau*, se soit laissé tromper par *Grotius* qui étoit son ami. Il est bien plus probable qu'il a écrit de bonne foi ses pensées. Il seroit de l'honneur de la Société de continuer les *Dogmes* de leur confrère sur tout le reste de la théologie, en suivant sa méthode qui est excellente. Il est certain qu'il avoit eu lui-même ce dessein ; car j'ai vu le projet qu'il avoit fait là-dessus, et j'ai connu par-là sa manière d'étudier, dont je pourrai vous entretenir dans une autre Lettre. Un de mes amis m'a assuré qu'il ne passoit point parmi les Jésuites pour un habile théologien, et qu'il avoit été obligé souvent d'avoir recours à quelques Pères de sa maison lorsqu'il s'agissoit d'un raisonnement de théologie. Plusieurs des nôtres disent la même chose du Père *Morin*, qui est en effet un pauvre homme pour le raisonnement. Mais quoi qu'on dise du P. *Petau* dans sa Société, je le trouve par-tout admirable. Peut-on rien voir de plus charmant, que son beau latin dans les matières les plus épineuses ? J'aurois souhaité qu'il n'eût pas été si diffus dans ses expressions. On ne sauroit être trop resserré lorsqu'il s'agit de dogme. Il faut éviter les longues phrases autant qu'il est possible ; c'est en quoi a excellé le P. *Sirmon* qui avoit trouvé le secret de s'expliquer en peu de mots et avec netteté. Il étoit néanmoins fort inférieur au P. *Petau* pour ce qui regarde l'érudition. » (SIMON, *Lettres choisies.*) Au reste, on auroit tort de s'autoriser de ce que dit *Simon*, pour mettre *Petau* dans la classe des Unitaires. « La savante Préface du P. *Petau*, dit l'illustre *Bossuet*, est le dénouement de toute sa doctrine dans cette matière. » L'abbé *Racine* prétend qu'après avoir solidement expliqué la doctrine de *St. Augustin*, ses confrères le forcèrent à revenir sur ses pas. Il ajoute que quand on lui reprochoit ce changement, il répondoit : *Je suis trop vieux pour déménager.* Il se pourroit qu'il eût eu cette idée, mais il n'est guère vraisemblable qu'il l'eût communiquée. D'ailleurs, cette anecdote est réfutée dans la Vie du P. *Petau* par le Père *Oudin*.

IV. Les *PSEAUMES* traduits en vers grecs, in-12, 1637. Qui croiroit que cette traduction,

comparable peut-être pour le tour et pour l'harmonie aux meilleurs vers grecs, n'a été néanmoins que le délassement de son auteur ? *Petau* n'avoit d'autre Parnasse que les allées et l'escalier du collége de Clermont. Cette version si supérieurement versifiée, et que *Grotius* vouloit toujours avoir sur sa table, n'est pas exempte de défauts. On y chercheroit en vain le genre et le ton lyrique. Elle est toute en vers hexamètres et pentamètres. Le savant Jésuite ne connoissoit guère l'essence ni la construction de l'Ode. C'est manquer un peu de goût que de suivre toujours la même mesure, en traduisant des ouvrages de mouvemens très-différens. V. *De Ecclesiasticâ Hierarchiâ*, 1643, in-folio. VI. De savantes éditions des Œuvres de *Synesius*, de *Themistius*, de *Nicéphore*, de *Saint Epiphane*, de l'empereur *Julien*, etc. VII. Plusieurs *Ecrits* contre *Saumaise*, *la Peyre*, etc. Ceux qui souhaiteront connoître plus particulièrement ce qui concerne ce célèbre Jésuite, peuvent consulter l'Eloge que le P. *Oudin* en a fait imprimer dans le tome 37e des *Mémoires littéraires* du P. *Niceron*. Le P. *Merlin*, autre Jésuite, vouloit entreprendre avec le P. *Oudin* une édition complète des *Dogmes Théologiques*, corrigée, mise dans un nouvel ordre et considérablement augmentée. On ne sait ce qui a empêché l'exécution de ce louable projet.

II. PETAU, (Paul) né à Orléans, fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1588, et mourut en 1614. Il étudia les lois et les belles-lettres anciennes; les premières par devoir, et les autres par goût. Il réussit assez dans ces deux genres. Ce qui nous reste de lui sur la Jurisprudence, ne mérite guère d'être cité. Quelques personnes lui ont fait honneur de la découverte de l'étymologie du nom de *Huguenots*, donné aux Réformés en France. Il rapporte cette dénomination, dit-on, à une monnoie appelée à peu près ainsi; et comme cette monnoie étoit d'une très-petite valeur dans son temps, et que les Protestans ne valoient pas mieux, on les appela de ce nom. Cette étymologie est trop subtile comme la plupart des autres étymologies. Il est aujourd'hui presque hors de doute que ce sobriquet a une origine Allemande. Il leur vint du mot *Eignossen*, qui signifie Associés. Les prétendus Réformés prirent ce nom en Suisse, d'où, selon toute apparence, il a passé en France. Nous avons de *Petau*, en matière d'antiquité, quelques Traités. Le principal parut à Paris en 1610, in-4°, sous ce titre modeste, *Antiquariæ supellectilis Portiuncula*. On grava son portrait, autour duquel fut mis ce vers, faisant allusion à son nom :

Tot nova cùm quærant, non nisi prisca PETO.

Son fils *Alexandre Petau*, conseiller au parlement de Paris en 1628, aima les livres et eut une bibliothèque curieuse dont le catalogue a été publié.

PETERBOROUGH, (Charles Mordaunt, comte de) d'une illustre famille d'Angleterre, chevalier de l'ordre de la Jarretière, né en 1658, servit d'abord dans la marine et fut un de ceux qui

déterminèrent *Guillaume d'Orange* à passer en Angleterre. Il eut la confiance de ce prince et celle de la reine *Anne* qui l'employèrent comme homme de guerre et homme d'état. Il se signala l'an 1705 en Espagne à la tête des troupes envoyées au secours de l'archiduc *Charles*. Ayant assiégé Barcelone avec une armée qui n'étoit guère plus nombreuse que la garnison, et le siége traînant en longueur, il ordonna à son armée de se rembarquer. Il apprit dans le moment que le prince de *Darmstadt* qui commandoit les Allemands, venoit d'être tué : à cette nouvelle il change de sentiment, et presse la reddition d'une place dont personne ne peut partager la gloire avec lui. Le fort est pris; la ville capitule; le vice-roi parle à *Peterborough* à la porte de la ville. Les articles n'étoient point encore signés, quand on entend tout d'un coup des cris et des hurlemens. *Vous nous trahissez*, dit le vice-roi à Péterborough ! *Nous capitulons avec bonne foi, et voilà les Anglois qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent, ils pillent et ils violent.* — *Vous vous méprenez*, répondit milord Péterborough; *il faut que ce soit des troupes du Prince de* Darmstadt. *Il n'y a qu'un moyen de sauver votre ville : c'est de me laisser entrer sur-le-champ avec mes Anglois. J'appaiserai tout, et je reviendrai à la porte achever la capitulation.* Il parloit d'un ton de vérité et de grandeur, qui, joint au danger présent, persuada le gouverneur. On le laisse entrer. Il court avec ses officiers : il trouve des Allemands et des Catalans qui saccageoient les maisons des principaux citoyens, il les chasse, il leur fait quitter le butin qu'ils enlevoient. Il rencontre la duchesse *de Popoli* entre les mains des soldats, prête à être déshonorée; il la rend à son mari. Enfin ayant tout appaisé, il retourne à cette porte, et signe la capitulation. Non moins heureux l'année suivante, il força le maréchal *de Tessé* à abandonner le camp qu'il avoit devant cette ville, avec près de cent pièces de canon, les munitions de guerre et de bouche, et tous les blessés dont il fit prendre un soin particulier. Couvert de gloire dans ces deux campagnes, il aspira au titre de généralissime des troupes alliées, et excita contre lui la jalousie des autres commandans. Sur les plaintes de l'archiduc lui-même, il fut rappelé en Angleterre et disgracié. Ce ne fut qu'après plusieurs apologies qu'il vint à bout de se laver des inculpations dont on l'avoit chargé. On l'employa depuis dans des négociations. Il fut envoyé, en 1710, 1712 et 1713, en qualité d'ambassadeur à Vienne et dans diverses cours d'Italie; et par-tout il donna des preuves de son intelligence, aussi signalées que celles de son courage dans les armées. Il s'étoit trouvé, en 1711, aux conférences de Francfort pour l'élection d'un empereur. Sa santé s'étant dérangée, il fit le voyage de Portugal, dans la vue de la rétablir par le changement d'air; mais il trouva le terme de sa carrière en passant de Lisbonne à Londres, le 25 octobre 1735. Brave, généreux, humain, le comte de *Peterborough* obscurcit ses qualités par un caractère fier, altier et ambitieux, qui lui fit bien des ennemis. On l'a comparé à ce

héros dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres. Il étoit galant comme *Amadis*, mais plus expéditif dans ses voyages; car il disoit qu'il étoit *l'homme de l'Europe qui avoit vu le plus de rois, et le plus de postillons*. Né avec toute l'ardeur du courage, il avoit fait dès son enfance des actions que tout autre que *Charles XII* n'auroit pu égaler. Quelqu'un le louoit un jour, de ce que rien ne l'avoit jamais effrayé: *Montrez-moi* dit-il, *un danger que je croie sérieux et inévitable; vous verrez que j'ai autant de peur qu'un autre*. Il parloit avec la même hardiesse qu'il agissoit. Après la bataille d'Almanza, remportée en 1707 par les François contre les Anglois, au sujet des prétentions de *Philippe V* et de l'archiduc à la couronne d'Espagne, aucun de ces deux princes ne fut présent à cette journée. Le comte de *Peterborough*, singulier en tout et d'un esprit très-républicain, s'écria : *Qu'on étoit bien bon de se battre pour eux !* C'est ce qu'il manda au maréchal *de Tessé*; et il ajoutoit avec une fierté peu convenable, qu'*il n'y avoit que des esclaves qui combattissent pour un homme, et qu'il falloit combattre pour une Nation*. Ce comte étoit l'ennemi déclaré du duc *de Marlborough*, qui passoit pour aimer beaucoup l'argent. L'un et l'autre étoient d'une figure avantageuse et d'une égale valeur; mais *Peterborough* gâta ses plus belles actions par des rodomontades et des écarts d'esprit; au lieu que *Marlborough* conserva toujours le sang froid de la raison au milieu de l'action la plus vive, et sut cacher son amour propre après la victoire. *Voyez* MARLBOROUGH, à la fin de l'art.

PETERFFI, (Charles) né d'une famille noble de Hongrie, se fit Jésuite en 1715, enseigna les belles-lettres à Tyrnau et la philosophie à Vienne. Il se consacra ensuite tout entier à l'étude de l'histoire de sa patrie, et publia *Sacra concilia in regno Hungariæ celebrata ab anno* 1016, *usque ad annum* 1715, Vienne et Presbourg, 1742, in-fol. Cette collection renferme, outre les conciles de Hongrie, les Constitutions Ecclésiastiques des rois de Hongrie et des légats du saint Siége. On admire avec raison la beauté du style, l'ordre qui règne dans cet ouvrage, la variété des recherches, les estampes qui représentent des anciens monumens; mais on reproche à l'auteur de témoigner trop d'aigreur contre ses adversaires; ce qui lui occasionna beaucoup de chagrins. Il mourut le 14 août 1746.

PETERNEFS, (N.) peintre, né vers l'an 1580 à Anvers, fit une étude particulière de l'architecture et de la perspective. Son talent étoit de représenter l'intérieur des Eglises. On remarque dans ses ouvrages un détail et une précision qu'on ne peut se lasser d'admirer. Il distribue la lumière avec beaucoup d'intelligence; et sa manière, quoique très-finie, n'est point sèche. Il peignoit mal les figures; c'est pourquoi il les faisoit faire ordinairement par *Van-Tulden*, *Teniers* et autres. *Peternefs* a eu un fils qui a travaillé dans son genre, mais qui lui étoit inférieur pour le talent. Il y a un choix à faire dans les tableaux du père. Nous ignorons l'année de sa mort.

PETERKIN, *Voy.* PERKIN.

I. PETERS, (Bonaventure) né à Anvers en 1614, mort en 1652, peignit les marines avec la plus grande vérité.

II. PETERS, (Le Père) Jésuite, étoit le confesseur et le conseil de *Jacques II* roi d'Angleterre. Ce prince le congédia en 1688, parce qu'on le regardoit comme l'auteur des troubles qui agitoient alors le royaume. « Le Jésuite *Peters*, dit *Burnet*, étoit le plus ardent des directeurs du Roi et le plus écouté. Cet homme, sorti d'une famille de la première noblesse, n'avoit aucun savoir, et ne s'étoit fait estimer que par sa bigoterie et par son audace. » Quoique *Burnet* ne soit pas toujours croyable, il est certain, d'après plusieurs autres historiens, que le P. *Peters* n'étoit pas l'homme qu'il falloit à *Jacques II* dans les circonstances critiques où il se trouva.

PÉTHION DE VILLENEUVE, (Jérôme) né à Chartres où il suivit quelque temps la profession d'avocat, fut député de cette ville à l'assemblée constituante et y devint l'un des plus ardens moteurs des changemens politiques qui s'y opérèrent. Il parla sur un grand nombre de sujets, et entr'autres sur les biens du clergé, la permanence du corps législatif, l'organisation des jurés. Il proposa de supprimer de la formule des titres du monarque, ces mots: *Par la grace de Dieu;* il s'opposa à ce que la justice se rendît au nom du roi et à ce qu'on laissât à ce dernier le droit de déclarer la paix ou la guerre. Nommé après la session *Maire* de Paris, il y excita un tel enthousiasme que dans certaines crises il eût été dangereux de ne pas crier dans les lieux publics *vive Péthion*. Le 20 juin, il ne resta pas sans activité; et il se vanta dans une lettre publiée dans les journaux, qu'*il n'avoit pas peu contribué à amener le* 10 *août*. Ce fut sous son administration municipale que le massacre des prisons fut organisé. Il commença le 2 septembre 1792, à deux heures après midi, et dura trois jours. Tandis que trente bourreaux l'opéroient en faisant couler le sang goutte à goutte et en immolant les victimes l'une après l'autre, *Péthion* qui, d'un seul mot auroit pu requérir le secours de la garde nationale pour disperser les assassins, ne le prononça pas. Bientôt après, le *Maire* sollicita la déchéance de *Louis XVI*, et étant parvenu à la convention, il contribua à la faire prononcer et à l'envoyer à l'échafaud. Les idoles du peuple ne sont pas long-temps adorées: *Péthion* l'éprouva. Sa lutte avec *Robespierre* lui devint fatale. Mis hors de la loi après le 31 mai 1793, il fut obligé de prendre la fuite, et périt de misère et de faim dans un champ couvert de bled aux environs de St-Emilion dans le département de la Gironde. Son corps fut trouvé à moitié dévoré par les oiseaux de proie. Les amis de *Péthion* l'ont représenté comme un homme obligeant, d'une sévère probité et plein de franchise. Ils ont loué en lui le courage dans les agitations, la fermeté de ses principes, la pureté de ses mœurs. D'autres au contraire l'ont peint avec plus de vérité comme un ambitieux à conception médiocre, comme un homme adroit,

ménageant tous les partis et cherchant à caresser le peuple pour renverser toute autorité ; cachant sous un extérieur bienveillant et une figure agréable et douce, une ame froide, pusillanime et dès-lors facile à conduire à la cruauté. — *Péthion* avoit une diction verbeuse et prolixe, de la facilité dans ses discours, mais sans chaleur ni éloquence. Il prit trop souvent son insensibilité pour du courage, et se crut de bonne foi supérieur à *Aristide* dont on lui donna le surnom. On a publié ses *Œuvres* en 1793, 4 vol. in-8.° Elles renferment des Opuscules politiques écrits avant la révolution, ses Discours comme député et ses Comptes rendus comme *Maire*.

PETIS DE LA CROIX, (François) secrétaire interprète du roi pour les langues Orientales, succéda à son père en cette charge, et la remplit avec honneur. Il fit plusieurs voyages en Orient et en Afrique par ordre de la cour. *Louis XIV* l'employa dans différentes négociations, et récompensa son mérite en 1692, par la chaire de langue arabe au Collége royal. Ce savant mourut à Paris en 1713, avec la réputation d'un bon citoyen. Lorsque les Algériens demandèrent la paix à *Louis XIV*, *Petis* en traduisit les conditions. Les Tripolitains, obligés par ce Traité à rembourser au profit du roi de France 600,000 francs, offrirent à l'interprète une somme considérable s'il vouloit mettre dans le Traité le mot d'*écus de Tripoli*, au lieu d'*écus de France ;* ce qui auroit produit une différence de plus de 100,000 liv. Mais sa fidélité fut victorieuse de cette tentation, d'autant plus dangereuse qu'il eut été presque impossible de savoir qu'il y eût succombé. Outre les langues arabe, turque, persane et tartare, il savoit bien aussi l'éthiopienne et l'arménienne. On a de lui : I. La Traduction des *Mille et un jour*, contes Persans, cinq vol. in-12. II. *Etat général de l'empire Ottoman depuis sa fondation jusqu'à présent*, avec *l'Abrégé des Vies des Empereurs*, traduit d'un manuscrit turc ; à Paris en 1682, trois vol. in-12. III. L'*Histoire du Grand* GENGIS-KAN, *premier empereur des anciens Mogols et Tartares*, tirée des anciens auteurs Orientaux, 1710, in-12. IV. *Histoire de* Timur-Bec, *connu sous le nom du Grand* TAMERLAN, *empereur des Mogols et Tartares*, etc. traduite du persan, in-12, en 4 vol. ; Paris 1722. V. Il a traduit aussi du françois en persan, l'*Histoire du Roi par les Médailles*, qui fut présentée en 1708 au roi de Perse. — Son fils *Alexandre-Louis-Marie* professeur en arabe au Collége royal, mort en 1751, à 53 ans, a traduit le *Canon* de *Soliman II*, pour l'instruction de *Mourad IV*, 1725, in-12. *Petis* le père avoit fait plusieurs autres *Traductions* de livres arabes ou persans, qui sont restées manuscrites... *Voyez* HAMZA.

PETIT, (François) *Voyez* POURFOUR.

PETIT, *Voy.* LITLE ; MONTFLEURY, n.° III ; *et* II. NOYER.

I. PETIT, (Jean) docteur de Paris, s'acquit d'abord de la réputation par son savoir, par son éloquence et par les Harangues qu'il prononça au nom de l'université. Il fut de la célèbre am-

bassade que la France envoya en Italie pour la pacification du schisme, en 1407; mais il perdit bientôt le peu de gloire qu'il avoit acquise. *Jean Sans-Peur* duc de Bourgogne ayant fait assassiner en trahison *Louis de France* duc d'Orléans frère unique du roi *Charles VI; Jean Petit* vendu au meurtrier, soutint dans la grand'salle de l'Hôtel-royal de Saint-Paul, le 8 mars 1408, que le meurtre de ce duc étoit légitime. Ce docteur eut l'audace d'avancer, qu'*il est permis d'user de surprise, de trahison et de toutes sortes de moyens pour se défaire d'un Tyran, et qu'on n'est pas obligé de lui garder la foi qu'on lui avoit promise.* Il osa ajouter, que *celui qui commettoit un tel meurtre, ne méritoit non-seulement aucune peine, mais même devoit être récompensé.* Le plaidoyer qu'il prononça à cette occasion parut sous le titre de *Justification du duc de Bourgogne.* Il s'éleva un cri général contre cette doctrine meurtrière; mais le grand crédit du duc de Bourgogne mit à couvert *Petit* pendant quelque temps. Cependant les écrivains sages de ce temps-là, *Gerson* à leur tête, dénoncèrent cette doctrine à *Jean de Montaigu* évêque de Paris, qui la condamna comme hérétique le 23 novembre 1414. Le concile de Constance l'anathématisa l'année suivante, à la sollicitation de *Gerson*, mais en épargnant le nom et l'écrit de *Jean Petit.* Enfin le roi fit prononcer le 16 septembre 1416, par le parlement de Paris, un Arrêt sanglant contre ce pernicieux libelle, et l'université le censura. Mais le duc de Bourgogne eut le crédit en 1418, d'obliger les grands vicaires de l'évêque de Paris pour lors malade à Saint-Omer, de rétracter la condamnation faite par ce prélat en 1414. L'apologiste de l'assassinat étoit mort trois ans auparavant en 1411, à Hesdin. Son *Plaidoyer* en faveur du duc de Bourgogne et tous les Actes concernant cette affaire, se trouvent dans le cinquième tome de la dernière édition des Œuvres de *Gerson.* Le P. *Pinchinat* Franciscain, auteur du *Dictionnaire des Hérésies*, in-4°, a tâché de venger son ordre contre quelques écrivains qui ont traité *Jean Petit* de Cordelier. « Il prouve assez bien, dit l'abbé *Prévôt*, qu'il étoit prêtre séculier. Il apprend à ceux qui l'ignorent, que sur les mêmes preuves le P. *Mercier* Cordelier fit une vive querelle, en 1717, à *Dupin* qui avoit donné aussi ce nom à *Jean Petit* dans le Recueil des censures. Il lui exposa, dit-il, devant la Faculté assemblée, la fausseté de cette qualification, et le tort qu'il faisoit à l'ordre de *Saint-François. Dupin* convaincu déclara qu'il s'étoit trompé en suivant des écrivains infidelles, et promit de se rétracter dans la nouvelle édition des censures, qui fut donnée en 1720. *Fleury*, qui avoit été dans la même erreur, avoit promis aussi de la réparer par une rétractation solennelle; mais étant mort sans avoir eu l'occasion de rendre cette justice aux Cordeliers, le continuateur de son *Histoire Ecclésiastique*, qui n'avoit pas tous les éclaircissemens nécessaires, est tombé dans la même faute. (*Pour et Contre*, tom. x. p. 38) » Cette faute n'en est pas une, suivant le *Dictionnaire* de *Ladvocat*, qui cite les

listes de licence et l'état des pensionnaires des ducs de Bourgogne, pour prouver que *Jean Petit* étoit Cordelier. Il y a apparence que si *Dupin*, *Fleury* et le P. *Fabre* ne se rétractèrent point, c'est qu'ils savoient très-bien n'être pas tombés dans l'erreur. — Un autre *Jean Petit* fut imprimeur de l'université de Paris en 1530, et se signala par le grand nombre de ses éditions. On dit qu'il entretenoit les presses de vingt imprimeries. Il avoit pour devise un arbre entouré d'une banderole portant les deux initiales de son nom J. P. Cet imprimeur est mort vers l'an 1542.

II. PETIT, (Samuel) né en 1594 à Nîmes d'un ministre, fit ses études à Genève avec un succès peu commun. Il n'avoit que 17 ans lorsqu'on l'éleva au ministère. Il fut nommé peu de temps après à la chaire de théologie, de grec et d'hébreu de cette ville, où il mourut le 12 décembre 1643. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *Miscellanea* en IX livres; il y explique et y corrige quantité de passages de différens auteurs. II. *Eclogæ Chronologicæ*, in-4.° Il y traite des années des Juifs, des Samaritains, et de plusieurs autres peuples. III. *Variæ Lectiones*, en IV livres. Il en a employé trois à expliquer les usages de l'ancien et du nouveau Testament, les cérémonies, observations, etc. IV. *Leges Atticæ*, Paris, 1655, in-fol., dans lequel il corrige quantité d'endroits de divers auteurs Grecs et Latins. V. Plusieurs autres *Ecrits*, qui sont, ainsi que les précédens, infiniment recommandables par l'érudition vaste et profonde qui y règne. Il ne se faisoit pas moins aimer par ses lumières, qu'estimer par son caractère. Sa douceur étoit extrême. S'étant rendu par curiosité à la synagogue d'Avignon, un rabbin lui dit mille injures en hébreu. *Petit* lui répondit sur-le-champ. Le docteur Israélite confus lui fit des excuses, et le ministre Protestant sans lui témoigner le moindre ressentiment, se contenta de l'exhorter à passer de la synagogue dans l'église Chrétienne.

III. PETIT, (Pierre) mathématicien et physicien, né en 1598 à Mont-Luçon, mort en 1677 à Ligny-sur-Marne, devint par son mérite géographe du roi et intendant des fortifications de France. Il eut l'amitié et l'estime de *Descartes*. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématique et de physique qui sont curieux et intéressans; les principaux sont : I. Des *Traités du Compas de proportion; De la Pesanteur et de la grandeur des Métaux;* De la *Construction et de l'usage du Calibre d'Artillerie*, in-8.° II. Du *Vide*, in-4°, 1647. III. Des *Eclipses*, 1652, in-fol. IV. Des *Remèdes qu'on peut apporter aux inondations de la rivière de Seine dans Paris*, 1668, in-4.° V. De la *Jonction de l'Océan et de la Méditerranée par les rivières d'Aude et de la Garonne*, in-4.° VI. Des *Comètes*, 1665, in-4.° VII. De la *Nature du Chaud et du Froid*, 1671, in-12. Il fut le premier qui fit l'expérience du Vide en France, après la découverte de *Toricelli*.

IV. PETIT, (Pierre) médecin de Paris sa patrie, membre de l'académie de Padoue, se ma-

lia dans un âge avancé, et mourut le 13 décembre 1687, âgé de 70 ans. Il cultiva la poésie latine. Son talent en ce genre n'étoit que médiocre, quoique l'abbé *Nicaise* l'ait placé parmi les *Sept meilleurs Poëtes* qui composoient *la Pléïade Latine de Paris*. Le recueil de ses Vers parut en 1683, in-8.° Son Poëme intitulé *Codrus*, est remarquable par l'élévation des idées, le choix et l'élégance de l'expression. On peut donner le même éloge à son Poëme de la *Cynomagie*, ou du *Mariage du Philosophe* Cratès *avec* Hipparchie. Nous avons aussi de lui un poëme *sur la Boussole*. Outre ces vers, il reste de lui différens ouvrages en prose écrits avec netteté : I. Trois *Traités* de Physique : le 1er, *du Mouvement des Animaux*, 1660, in-8°; le 2e, *des Larmes*, 1661, in-8°; et le 3e, *de la Lumière*, 1663 et 1664, in-4.° II. Deux ouvrages de médecine, dont l'un est intitulé : *Homeri Nepentes*, seu *De Helenæ medicamento, luctum, animique omnem ægritudinem abolente*, à Utrecht, 1689, in-8°; et l'autre un *Commentaire* sur les trois premiers livres d'*Aretée*, 1726, in-4.° III. Un *Traité* des Amazones, en latin, 1687, in-8°; en françois, 1718, 2 tom. in-8.° IV. Un autre *De la Sybille*, 1686, in-8°. V. Un vol. d'*Observations mêlées*, 1683, in-8.° VI. *De naturâ et moribus Antropophagorum*, Utrecht, 1688, in-8.° (*Voyez* II. PÉTRONE.) — Il ne faut pas le confondre avec *Louis* PETIT, ancien receveur général des domaines et bois du roi, mort en 1693 à Rouen sa patrie, âgé d'environ 79 ans. Celui-ci étoit poëte François et ami de *Corneille*. Ses vers consistent en satires, épigrammes, madrigaux, dont le style est foible, naïf et naturel. On trouve une jolie Ballade de lui dans le tome second du *Tableau Historique* des littérateurs François.

V. PETIT, (Jean-Louis) chirurgien, né à Paris en 1674 d'une famille honnête, fit paroître dès sa plus tendre enfance une vivacité d'esprit et une pénétration peu communes. *Littre* célèbre anatomiste, demeuroit dans la maison de son père : le jeune *Petit* profita de bonne heure de ses lumières. Les dissections faisoient son amusement loin de l'effrayer. On le trouva un jour dans un grenier où croyant être à couvert de toute surprise, il coupoit un lapin qu'il avoit enlevé, dans le dessein d'imiter ce qu'il avoit vu faire à l'habile anatomiste. Le jeune élève fit des progrès si rapides qu'il avoit à peine 12 ans quand son maître lui confia le soin de son amphithéâtre. Il apprit ensuite la chirurgie sous *Castel* et sous *Mareschal*, et fut reçu maître en 1700. Son nom passa aux pays étrangers. Il fut appelé en 1726 par le roi de Pologne, et en 1734 par Dom *Ferdinand* depuis roi d'Espagne. Il rétablit la santé de ces princes qui lui offrirent de grands avantages pour le retenir : mais il préféra sa patrie à tout. Il n'y trouva pas des ingrats : il fut reçu de l'académie des Sciences en 1715, et devint directeur de l'académie royale de Chirurgie. Cet habile homme mourut à Paris le 20 avril 1750, à 77 ans, après avoir inventé de nouveaux instrumens pour la perfection de la chirurgie. Il fit

honneur à cet art par les qualités de son cœur. Son humeur étoit naturellement assez gaie, et il aimoit à recevoir chez lui ses amis. Ses manières se sentoient plus d'une cordialité franche que d'une politesse étudiée. Il étoit vif, sur-tout quand il s'agissoit de sa profession. Une bévue en chirurgie l'irritoit plus qu'une insulte; mais il n'étoit sujet qu'à ce premier mouvement. Aussi prompt à revenir qu'à se fâcher, il ne conservoit aucun levain de haine quelque grave qu'eût pu être l'offense. Sa sensibilité pour les misères des pauvres étoit extrême; soins, remèdes, attentions, rien ne leur étoit épargné. On a de lui : I. Une *Chirurgie* publiée en 1774 par M. *Lesne*, en 3 vol. in-8.° II. Un très-bon *Traité sur les maladies des Os*, dont la meilleure édition est celle de 1723, en 2 vol. in-12. III. Plusieurs savantes *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des Sciences, et dans le premier volume des Mémoires de chirurgie. IV. D'excellentes *Consultations sur les maladies Vénériennes*, que M. *Fabre* a fait entrer dans son Traité sur ces maladies. Tous ces ouvrages prouvent qu'il connoissoit aussi parfaitement la théorie de la chirurgie que la pratique.

VI. PETIT, (Antoine) médecin, membre de l'académie des Sciences, étoit d'Orléans. Peu d'hommes obtinrent autant que lui la confiance publique, et il la mérita. Ses succès furent nombreux. Ennemi des médicamens et des mélanges pharmaceutiques, il s'attachoit au seul remède qu'il croyoit propre à la maladie; l'habitude d'observer rendoit ses pronostics sûrs, et il désignoit souvent la venue des crises et le jour fixe de la cessation du mal. Après avoir employé l'extrait de ciguë, si recommandé par *Stork* pour la cure du cancer, il annonça l'insuffisance de cette plante. Il crut d'abord que celle qui croissoit en France pouvoit être moins efficace que celle des environs de Vienne; il en demanda l'extrait à *Stork*, et il a avoué ensuite qu'il ne lui avoit pas réussi davantage. On doit à *Petit* : I. *Anatomie chirurgicale*, 1753, 2 vol. in-12. II. *Discours sur la Chirurgie*, 1757, in-4.° III. *Pièces* relatives aux naissances tardives, 1766, in-8.° IV. *Rapport* en faveur de l'inoculation, 1766, in-8.° V. *Consultations medico-légales*, 1767, in-12. VI. *Projet de Réforme sur l'exercice de la Médecine en France*, in-8.° Ce célèbre praticien quitta Paris dans ses derniers jours pour venir mourir à Olivet près d'Orléans, le 21 octobre 1794, à l'âge de 72 ans.

PETIT-DIDIER, (Dom Matthieu) Bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Saint-Nicolas en Lorraine en 1659, enseigna la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Michel, et devint abbé de Sénones en 1715, puis évêque de Macra en 1726. *Benoît XIII* fit lui-même la cérémonie de son sacre, et lui fit présent d'une mitre précieuse. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; la plupart décèlent beaucoup d'érudition. Les principaux sont : I. Trois volum. in-8° de *Remarques* sur les premiers tomes de la *Bibliothèque Ecclésiastique* de *Dupin*. Elles sont savantes et en général judicieuses; mais il y en a quelques-

tanes qui sentent la chicane, et sur lesquelles l'abbé *Dupin* se défendit assez bien. Cependant Dom *Petit-Didier* paroît meilleur théologien que son adversaire. II. L'*Apologie des Lettres Provinciales* de *Pascal*, contre les *Entretiens* du P. *Daniel*. Il désavoua cet ouvrage qui est pourtant de lui, et où l'on trouve du savoir et de la fermeté. III. Un Traité de l'*Infaillibilité du Pape*, Luxembourg, 1724, in-12, qu'il flattoit par intérêt et par reconnoissance. Ce savant Bénédictin mourut à Sénones le 14 juin 1728, à 69 ans, avec la réputation d'un homme grave, sévère et laborieux. Il avoit d'abord été peu favorable à la constitution *Unigenitus*; mais il se déclara ensuite pour cette bulle.

I. PETIT-PIED, (Nicolas) docteur de la maison et société de Sorbonne, natif de Paris, fut conseiller-clerc au Châtelet et curé de la paroisse de Saint-Martial qui a eté réunie à celle de Saint-Pierre-des-Arcis. Il étoit sous-chantre et chanoine de l'église de Paris, lorsqu'il mourut en 1705, à 78 ans. Une contestation lui donna lieu de composer son *Traité du Droit et des Prérogatives des Ecclésiastiques dans l'administration de la Justice séculière*, in-4.° Il voulut présider au Châtelet en 1678, en l'absence des lieutenans, parce qu'il se trouvoit alors le plus ancien conseillér. Les conseillers laïques reçus depuis lui s'y opposèrent, et prétendirent que les clercs n'avoient pas le droit de *présider* et de *décaniser*. Cette contestation excita un procès, et il intervint un arrêt définitif le 17 mars 1682 qui décida en faveur des conseillers-clercs. L'ouvrage qu'il fit à cette occasion lui fit beaucoup d'honneur.

II. PETIT-PIED, (Nicolas) neveu du précédent, docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Paris en 1665, fit ses études et sa licence avec distinction. Ses succès lui méritèrent en 1701 une chaire de Sorbonne, dont il fut privé en 1703, pour avoir signé avec trente-neuf autres docteurs le fameux *Cas de Conscience*. On l'exila à Beaune. Dégoûté de ce séjour, il se retira auprès de son ami *Quesnel* en Hollande. Il y demeura jusqu'en 1718, qu'il eut permission de revenir à Paris. La faculté de théologie et la maison de Sorbonne le rétablirent dans ses droits de docteur au mois de juin 1719. Mais dès le mois de juillet suivant le roi cassa ce qui avoit été fait en faveur de ce théologien. L'évêque de Baïeux (*Lorraine*) le prit alors pour son conseil. Ce prélat étant mort en 1728, *Petit-Pied* se retira de nouveau en Hollande. Il obtint son rappel en 1734, et mena ensuite une vie tranquille à Paris jusqu'à sa mort, arrivée le 7 janvier 1787, à 82 ans. Suivant le *Dictionnaire Historique* de l'abbé *Barral*, « les disputes d'Église n'altérèrent en rien la douceur, la charité et l'humanité qui faisoient son caractère. » Si l'on en croit le *Dictionnaire des Livres Jansénistes*, à l'article de l'*Examen Théologique*, « Rien n'égale le style mordant et chagrin de *Petit-Pied*. Son ouvrage est un Dictionnaire d'injures et de calomnies. On ne sait s'il n'a pas surpassé, dans cette sorte de littérature odieuse et infamante,

les *Zoile*, les *Scaliger* et les *Scioppius* de Port-Royal. » *Petit-Pied* a laissé un grand nombre d'ouvrages sur les querelles du temps; les principaux sont : I. *Règles de l'équité naturelle et du bon sens, pour l'examen de la Constitution* Unigenitus, 1713, in-12. II. *Examen théologique de l'Instruction Pastorale*, approuvée dans l'assemblée du Clergé de France, et proposée à tous les prélats du royaume pour l'acceptation de la Bulle, etc. 1713, 3 vol. in-12. III. *Réponses* aux *Avertissemens* de l'évêque de Soissons (*Languet*), cinq tomes in-12, en 10 parties. IV. *Examen pacifique* de l'acceptation et du fond de la Bulle *Unigenitus*, 3 vol. in-12. V. *Traité de la Liberté*, en faveur de *Jansénius*, in-4.° VI. *Obedientiæ credulæ vana Religio*, seu *Silentium religiosum in causâ* Jansenii *explicatum et salvâ fide ac auctoritate Ecclesiæ vindicatum*, 1708, 2 vol. in-12. VII. Un *Traité du refus de signer le Formulaire*, 1709, in-12. VIII. *De l'injuste accusation de Jansénisme, Plainte à M. Habert*, etc., in-12. IX. *Lettres* touchant la matière de l'*Usure*. Il a aussi travaillé avec *le Gros*, à l'ouvrage intitulé : *Dogma Ecclesiæ circa Usuram expositum et vindicatum*, in-4.° X. Trois *Lettres* sur les *Convulsions*, et des Observations sur leur origine et leurs progrès, in-4°; il ne leur est point favorable. XI. Quelques *Ecrits* sur la *Crainte* et la *Confiance*, et sur la distinction des *Vertus Théologales*, etc. On ne croit pas devoir pousser plus loin cette liste; on en trouvera une plus détaillée dans le nouveau *Moréri*. Il en est de ces Brochures produites par les querelles de parti, comme des Relations des petits combats dans le cours d'une longue guerre. A peine est-elle finie qu'on a oublié et les combats et les Relations.

I. PETITOT, (Jean) peintre, né à Genève en 1607, porta la peinture en émail à sa perfection. Rien de plus parfait en ce genre, que les ouvrages qu'on a de lui. S'étant retiré en Angleterre après avoir voyagé en Italie, il parvint à trouver avec *Turquet de Mayerne* habile chimiste des couleurs d'un éclat merveilleux, et sur-tout la manière de graduer le feu. Le fameux *Van-Dyck* se plaisoit à le voir travailler et à retoucher quelquefois ses ouvrages. Son talent ne se bornoit point à être un excellent copiste; il savoit aussi dessiner parfaitement le naturel. Les premières personnes d'Angleterre employèrent son pinceau. *Charles I* ami des arts lui donna un logement à Whitehall, et il le créa chevalier. Après la mort de ce prince infortuné, il quitta un séjour qui lui rappeloit sans cesse la fin malheureuse de son illustre protecteur. Il vint à Paris en 1649, avec la famille royale de *Stuart*. *Louis XIV* lui accorda une pension considérable et un logement aux galeries du Louvre; mais comme cet artiste étoit Protestant, il se retira dans sa patrie lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut à Vévay dans le canton de Berne en 1691, à 84 ans. Ce peintre avoit l'ame noble et le cœur sensible. Il s'étoit associé dans son travail avec *Bordier* son beau-frère, qui s'étoit chargé de peindre les cheveux, les draperies et les fonds : *Petitot* faisoit la tête et les mains.

Ces deux amis vécurent toujours sans jalousie et gagnèrent ensemble plus d'un million, qu'ils partagèrent sans procès. On a de *Petitot* un grand nombre de portraits qui se vendent depuis 60 jusqu'à 200 louis. Son chef-d'œuvre est le portrait de *Rachel de Rouvigni* comtesse de *Southampton*. Cet émail unique copié sur un portrait de *Van-Dick* appartient au duc *de Devonshire*. Il a environ dix pouces de hauteur sur environ six de largeur. Le coloris en est de la plus grande beauté, et l'exécution en est très-hardie. Après celui-là, les portraits qu'on estime le plus sont ceux que *Petitot* fit d'après *Van-Dick*. L'art de la peinture en émail paroissoit perdu pour nous après la mort de *Petitot ;* mais *Pasquier* peintre en miniature en a été le restaurateur. — Il y a eu dans le 17e siècle un *François* PETITOT qui a continué les *Origines de Bourgogne* par *Palliot*.

II. PETITOT, (Simon) né à Dijon en 1682, se distingua par ses connoissances dans l'architecture hidraulique. Il éleva à Lyon l'eau du Rhône par une machine de son invention, et fournit par ce moyen de l'eau aux fontaines qui décoroient Belle-Cour. En 1736, *Dangervilliers* l'appela à Paris pour y construire le puits des Invalides devenu un objet de curiosité. En 1740, *Petitot* construisit au Pont-aux-Choux, un puits inépuisable et deux machines pour remplir le reservoir du grand égoût. Le roi vint visiter ses travaux. *Petitot* fit adapter des ressorts aux diligences de Paris à Lyon, et fit construire à Toulon une machine propre à amener de l'eau douce sur le port pour le service des vaisseaux. En 1746, il proposa d'élever trois cents pouces d'eau de la Seine à la place de l'Estrapade, pour la distribuer ensuite dans tous les quartiers. Cet homme ingénieux mourut à Montpellier le 6 septembre 1746, comme il alloit aux eaux de Balaruc pour se guérir d'une paralysie.

PETITY, (Jean-Raymond de) s'est fait connoître par les *Panégyriques* de *St. Jean Népomucène* et de *Ste Adélaïde*, et par divers Recueils qui ne sont point sans intérêt ni sans utilité. Les principaux sont : I. *Etrennes Françoises*, 1766 et 1769, in-4.o II. *Bibliothèque des Artistes et des Amateurs*, 1766, trois vol. in-4.o Cet ouvrage a été réimprimé sous le titre de *Manuel des Artistes*, 4 vol. in-12. III. *Encyclopédie Elémentaire* ou *Introduction à l'étude des Sciences et des Arts*, 1767, 3 vol. in-4.o Ce compilateur laborieux est mort depuis quelques années.

PETIVER, (Jacques) de la Société royale de Londres, s'appliqua constamment à la physique et sur-tout à la botanique. On a de lui : I. *Gazophylacii Naturæ et Artis Decades decem*, Londres, 1702, in-fol. Ce sont cent deux planches gravées; les explications sont collées au *verso* des gravures. II. *Musæi Petiveriani Centuriæ decem, variora Naturæ continentes, videlicet animalia, fossilia, plantas, ex variis mundi plagis advecta, ordine digesta et nominibus propriis signata ;* Londres, 1692 à 1703, in-8.o III. *Pterigraphia Americana*, Londres, 1712, in-folio avec des planches, IV. *Ca-*

talogus J. Raii Herbarii Britannici, ex editione L. Hans Sloane, Londres, 1732, in-folio, etc.; en anglois, à Londres 1715, in-folio. V. *Plantarum Etruriæ rariorum Catalogus*, 1715. VI. *Hortus Peruvianus medicinalis*, 1715, etc.; et un grand nombre de *Mémoires* dans les *Transactions Philosophiques*. Cet habile botaniste mourut en 1718.

PÉTRARQUE, (François) naquit à Arrezzo le 20 juillet 1304. Son père s'étant retiré à Avignon, ensuite à Carpentras pour fuir les troubles qui désoloient l'Italie, *Pétrarque* fit ses premières études dans ces deux villes. Il fut ensuite envoyé à Montpellier, puis à Bologne pour y étudier le droit. Ayant goûté dès-lors les charmes de *Virgile*, de *Cicéron*, de *Tite-Live*, il conçut la plus grande aversion pour la Jurisprudence. « Quel intérêt, écrivoit-il à ses amis, puis-je prendre à mille questions qu'on traite dans les écoles : savoir par exemple s'il faut sept témoins pour un testament; si l'enfant d'un esclave est un bien acquis pour le maître, et ainsi des autres points qu'on traite dans les assemblées de nos Jurisconsultes ? Tout cela me paroît insipide, inutile et insoutenable. » On voit par ce passage que *Pétrarque* n'étudioit le droit que par complaisance pour sa famille. Son père et sa mère étant morts à Avignon, il retourna dans cette ville où il conçut en 1327, un amour violent pour *Laure de Noves*. Il avoit le visage agréable, les yeux vifs, la physionomie fine et spirituelle. Son air ouvert et noble lui concilioit à la fois l'amour et le respect. *Laure* fut sensible à ces avantages de la nature; mais elle ne le lui laissa pas appercevoir. *Pétrarque* ne pouvant rien gagner sur son amante ou sur sa passion pour elle, ni par ses vers et sa constance, ni par ses réflexions, entreprit divers voyages pour se distraire, et vint s'enfermer enfin dans une maison de campagne à Vaucluse près de l'Isle. Les bords de la fontaine de Vaucluse retentirent de ses plaintes amoureuses. *Pétrarque* se sépara pour quelque temps de l'objet de sa flamme. Il voyagea en France, en Allemagne, en Italie, et par-tout il fut reçu en homme d'un mérite distingué. De retour à Vaucluse, il y trouva ce qu'il souhaitoit, la solitude, la tranquillité et les livres. Sa passion pour *Laure* l'y suivit. Il célébra de nouveau dans ses écrits les vertus, les charmes de sa maîtresse, et le délicieux repos de son hermitage. Il immortalisa *Vaucluse*, *Laure*, et s'immortalisa lui-même. Son nom étoit répandu par-tout. Il reçut dans un même jour des lettres du sénat de Rome, du roi de Naples et du chancelier de l'université de Paris : on l'invitoit de la manière la plus flatteuse à venir recevoir la couronne de *Poëte* sur ces deux théâtres du monde. *Pétrarque* préféra Rome à Paris : il passa par Naples où il soutint un examen de trois jours en présence du roi *Robert* le juge des savans ainsi que leur *Mécène*. Arrivé à Rome il fut couronné de lauriers le jour de Pâques de l'année 1341. Dès le matin le son des trompettes annonça cette espèce de fête. *Pétrarque* parut au Capitole précédé par douze jeunes gens de quinze ans, choisis dans les mei-

lettres maisons de Rome. Ils étoient habillés d'écarlate et récitoient des vers de *Pétrarque*. Le poëte revêtu d'une robe que le roi de Naples lui avoit donnée, marchoit au milieu des premiers citoyens de la ville habillés de vert. *Orso* comte *d'Anguillara* qui étoit alors sénateur de Rome, venoit ensuite accompagné des principaux du conseil de ville. Lorsqu'il se fut mis à sa place, *Pétrarque* appelé par un hérault, fit une courte harangue; et cria trois fois : *VIVE le Peuple Romain! VIVE le Sénateur! Dieu les maintienne en Liberté!* La harangue finie il se mit à genoux devant le Sénateur, qui après avoir fait un petit discours ôta de sa tête une couronne de laurier, et la mit sur celle de *Pétrarque*, en disant : *LA COURONNE EST LA RÉCOMPENSE DU MÉRITE. Pétrarque* récita sur les héros de Rome un beau Sonnet qui n'est pas dans ses Œuvres. Le peuple marqua sa joie et son approbation par des battemens de mains redoublés, et en criant à plusieurs reprises! *VIVE LE CAPITOLE ET LE POETE!* La cérémonie achevée au Capitole, *Pétrarque* fut conduit en pompe avec le même cortége dans l'église de Saint-Pierre, où après avoit rendu graces à Dieu de l'honneur qu'il venoit de recevoir, il déposa sa couronne pour être placée parmi les offrandes et suspendue aux voûtes du temple. La fête se termina par une expédition de lettres-patentes dans lesquelles après un préambule très-flatteur, il est dit que « *Pétrarque* a mérité le titre de *grand Poëte* et d'*Historien*; que pour marque spéciale de sa qualité de poëte on lui a mis sur la tête une couronne de laurier, lui donnant tant par l'autorité du roi *Robert* que par celle du sénat et du peuple Romain dans l'art poétique et historique à Rome et partout ailleurs, la pleine et libre puissance de lire, de disputer, expliquer les anciens livres, en faire de nouveaux, composer des Poëmes, et de porter dans tous les actes la couronne de laurier de hêtre ou de myrte à son choix, et l'habit poétique. » Enfin on le déclara citoyen Romain et on lui en donna tous les priviléges. Tous ces honneurs n'ajoutèrent rien, comme il le dit lui-même, à son savoir, et augmentèrent le nombre de ses envieux. Mais ses admirateurs n'en furent aussi que plus passionnés. Tous les princes et les grands hommes de son temps s'empressèrent à lui marquer leur estime. Les papes, les rois de France, l'empereur, la république de Venise lui en donnèrent divers témoignages. Retiré à Parme où il étoit archidiacre, il apprit en 1348 la mort de la belle *Laure*; il repassa les Alpes pour revoir Vaucluse, et pour y pleurer celle qui lui avoit fait aimer cette solitude. Après s'être livré quelque temps à sa douleur, il retourna en Italie en 1352 pour perdre de vue des lieux autrefois si chers et alors insupportables. Il passa à Milan où les *Visconti* lui confièrent diverses ambassades. Rendu aux Muses il demeura successivement à Vérone, à Parme, à Venise et à Padoue où il avoit un canonicat : il en avoit eu déjà un à Lombez, et ensuite un autre à Parme. Un seigneur du voisinage de Padone lui ayant donné une maison de campagne à Arqua tout près de cette ville, il

y vécut cinq ans dans les douceurs de l'amitié et dans les travaux de la littérature. Ce fut là qu'il reçut une faveur qu'il avoit antrefois briguée sans avoir pu l'obtenir. Sa famille avoit été bannie de la Toscane et dépouillée de ses biens pendant les querelles des *Guelfes* et des *Gibelins*. Les Florentins lui députèrent *Bocace* pour le prier de venir honorer sa patrie de sa présence et y jouir de la restitution de son patrimoine ; mais il n'étoit plus temps de posséder un si grand homme. Quelque sensible que fût *Pétrarque* à cet hommage que l'étonnement de son siècle rendoit en cet instant à son génie alors unique, il ne voulut pas quitter sa douce retraite. Il y mourut peu d'années après en 1374, à 70 ans. Le 18 juillet de cette année on le trouva mort dans sa bibliothèque, la tête appuyée sur un livre ouvert. Son testament parut un peu singulier, sur-tout dans les legs qu'il faisoit à ses amis et à ses domestiques. Il donne à *Lombardus Asericus* son petit gobelet d'argent doré, *afin qu'il s'en serve à boire de l'eau qu'il aime mieux que le vin : Cum quo bibat aquam, quam libenter bibit multò libentiùs quàm vinum.* A *Jean de Bochetta* sacristain de son église, son grand Bréviaire qui lui avoit coûté cent francs ; à *Jean de Certaldo* seu *Bocacio*, cinquante florins d'or de Florence *pour acheter une robe d'hiver convenable à ses études et à ses veilles* ; à *Thomas de Bambasia* de Ferrare, son luth pour s'en servir à chanter les louanges du Seigneur, *non pro vanitate seculi fugacis* ; à *Barthélemi* de Sienne dit *Pancaldus*, vingt ducats ; mais il ne veut pas qu'il les joue, QUOS NON LUDAT. Ses obsèques furent honorées de la présence des personnes les plus distinguées. On lui fit élever un mausolée de marbre blanc devant la porte de l'église d'Arqua ; et sur l'un des quatre piliers qui portent le sarcophage, on grava ce distique attribué à *Pétrarque* :

Inveni requiem : Spes et Fortuna, valete !
Nil mihi vobiscum est ; ludite nunc alios.

Sa dernière maladie fut une fièvre lente ; il avoit reçu de la nature un bon tempérament qu'il avoit conservé par une vie frugale ; mais l'étude constante et l'âge amenèrent les infirmités, et les infirmités la mort. Ce poëte joignoit aux plus rares talens les qualités les plus aimables. Il fut fidelle à l'amitié, et plein de droiture et de probité au milieu des artifices de la cour. Il ne souhaitoit ni ne méprisoit les richesses. Passionné pour la gloire, il ne la rechercha pas avec cet empressement qui tient de la folie et qui se permet tout pour l'acquérir, jusqu'aux bassesses. Quoique livré à la passion de l'amour, et quoiqu'il eût constaté ses foiblesses par la naissance d'un fils et d'une fille, il étoit pénétré des grands principes de la religion. Il en suivoit scrupuleusement les pratiques ; il jeûnoit trois fois la semaine, et se levoit régulièrement à minuit pour payer à l'Être suprême un tribut de louanges. Né avec un caractère bilieux et ardent, il s'y livra avec trop peu de ménagement en parlant des pontifes de son temps. Mais lorsqu'il leur écrivit à eux-mêmes pour les engager à retourner à Rome, il prit un ton flatteur et

touchant. C'est ainsi qu'il fait parler la capitale du monde Chrétien au pape *Benoît XII* dont elle déploroit l'absence. « O vous, lui dit-elle, qui étendez votre empire par toute la terre, qui voyez toutes les nations prosternées à vos pieds, regardez d'un œil de compassion une malheureuse qui embrasse les genoux de son père, de son maître et de son époux. Si j'étois dans les beaux jours de ma jeunesse lorsque les plus grands princes révéroient ma présence, il ne seroit pas nécessaire que je disse mon nom. Mais aujourd'hui que les chagrins, la vieillesse et la pauvreté m'ont entièrement défigurée, je suis obligée de me nommer pour me faire connoître. Je suis cette *Rome* si fameuse dans tout l'univers. Remarquez encore dans moi quelques traits de mon ancienne beauté. Après tout c'est moins la vieillesse qui me consume, que le regret de votre absence. Il y a peu d'années que toute la terre suivoit encore mes lois, et c'étoit la présence de mon saint époux qui me procuroit cette gloire. Aujourd'hui réduite à une triste viduité, je suis en butte à la tyrannie et aux injures.... Eh quoi! Saint Père, vous pouvez voir mes malheurs d'un œil tranquille! vous ne me tendez point une main secourable! Oh! si je pouvois vous montrer mes collines ébranlées jusques dans leurs fondemens, vous découvrir mon sein couvert de plaies, vous faire voir mes temples à demi-ruinés, mes autels sans ornemens, mes prêtres réduits à la misère! » C'est ce style allégorique qu'il employa encore auprès de *Clément VI*, lorsqu'il fut envoyé en ambassade avec *Rienzi* en 1342 pour engager ce pontife à venir habiter Rome. Mais *Pétrarque* ne réussit qu'à donner au pape de nouvelles preuves de son éloquence et de ses talens. Ce bel-esprit passoit alors avec raison pour le *Restaurateur des Lettres* et le *Père de la bonne Poésie italienne*. Il se donna une peine extrême pour déterrer et pour conserver des manuscrits d'auteurs anciens. On trouve dans ses vers italiens un grand nombre de traits semblables à ces beaux ouvrages des anciens qui ont à la fois la force de l'antique et la fraîcheur du moderne. Ses *Sonnets* sont regardés comme des chefs-d'œuvre en Italie; il n'en est aucun qui n'ait eu ses panégyristes. Le second de la collection fut le sujet d'une vive dispute parmi les Italiens, pour décider si l'auteur l'avoit composé le lundi ou le vendredi de la Semaine-Sainte. Ses Chansons ont de la sensibilité et des graces; mais suivant *Voltaire*, dans une Lettre aux auteurs de la *Gazette Littéraire*: « Il n'y en a pas une qui approche des beautés de sentiment qu'on trouve répandues avec tant de profusion dans *Racine* et dans *Quinaut*. J'oserois même affirmer, ajoute-t-il, que nous avons dans notre langue un nombre prodigieux de chansons plus délicates et plus ingénieuses que celles de *Pétrarque*, et nous sommes si riches en ce genre, que nous dédaignons de nous en faire un mérite. » l'auteur de l'*Année littéraire* le juge moins sévèrement que *Voltaire*: « Quand on songe, dit-il, que *Pétrarque* écrivoit au commencement du 14e siècle et sans aucun modèle dans sa langue, on est étonné de ce qu'il a exécuté avec le seul secours

de son génie. Non-seulement il a créé la poésie italienne, mais il l'a portée à un si haut point de perfection, que les grands poëtes qui l'ont suivi ne l'ont point encore surpassé, du moins pour le coloris du style et les graces de l'expression. Ce n'est pas que *Pétrarque* ne conserve quelques traces de la barbarie de son siècle. On peut lui reprocher de froides allégories, des jeux de mots puérils et des métaphores outrées. Il est quelquefois ingénieux et recherché, où il ne devroit être que simple et naturel; souvent il substitue l'esprit au sentiment. Mais ces taches légères sont effacées par la noblesse et les charmes du langage, par la hardiesse des tours, la douceur et l'harmonie des vers, la nouveauté des idées et des images. *Pétrarque* réunit le triple enthousiasme de la vertu, de l'amour et de la poésie. Il a donné à la tendresse un caractère de grandeur et de dignité. Les anciens ont peint l'amour comme une foiblesse; l'amant de *Laure* l'a représenté comme un hommage pur, rendu à la vertu bien plus qu'à la beauté. Sa passion est noble, héroïque; elle élève l'ame au lieu de l'amollir. Dans ses vers les Graces sont toujours décentes; il leur a donné une quatrième sœur qui est l'Honnêteté. Ce que *Platon* a conçu, *Pétrarque* l'a senti, l'a exprimé. Il a réalisé les brillantes chimères débitées par les disciples de *Socrate* sur la nature et les effets de l'amour. L'auteur de la *Nouvelle Héloïse* qui savoit si bien peindre le sentiment, a fait le plus bel éloge de *Pétrarque* en l'imitant: plus d'une fois l'amant de *Julie* s'est exprimé comme l'amant de *Laure*, et les échos des bords du lac ont répété ce que les Nymphes de Vaucluse leur avoient appris. » (*Année Littéraire*, 1779, n.° VIII.) Les *Triomphes* de *Pétrarque* moins connus que ses *Canzoni* et ses *Sonnets* offrent cependant de l'invention, des images brillantes, des sentimens nobles et de beaux vers. La Bibliothèque du Vatican conserve les *Sonnets* de *Pétrarque*, écrits de sa propre main. Tous les Ouvrages de cet homme célèbre furent réimprimés à Basle en 1581, en 4 vol. in-folio. Ses *Poésies latines* sont ce qui mérite le plus l'attention des gens de goût dans ce recueil après les *Poésies italiennes;* mais elles sont fort inférieures à celles-ci. (*Voyez* les articles DANIEL, n.° III. — *et* MESSEN.) Son Poëme de la guerre punique, intitulé *Africa*, n'est digne d'un aussi grand poëte, ni pour l'invention, ni pour l'harmonie, ni pour la versification. Ses autres ouvrages sont: I. *De remediis utriusque fortunæ*, Cologne, 1471, in-4°; traduit en françois, en 2 vol. in-12, par *de Grenaille*, Rouen, 1662, sous ce titre: *Le* SAGE *résolu contre la Fortune;* et de nouveau traduit par un anonyme, Paris, 1673, 2 volum. in-12. (*Voyez* X. ADRIEN.) « Malgré ces versions, dit *Niceron*, l'ouvrage est entièrement oublié maintenant. Aussi la lecture en est extrêmement ennuyeuse comme celle de tous les ouvrages que *Pétrarque* a écrits en prose. » Cet ennui vient de ce qu'il a mieux aimé entasser des vérités triviales et d'anciens lieux communs, qu'approfondir son sujet et l'orner de pensées neuves. II. *De otio Religiosorum.* III. *De verâ sapientiâ.* IV. *De vitâ solitariâ.* V. *De*

contemptu mundi. VI. *Rerum memorabilium libri sex*. Ce sont différens traits de l'histoire Grecque et Romaine, réunis sous plusieurs titres. On les a imprimés séparément à Berne, 1604, vol. in-12; et il y en a une vieille Traduction françoise, Lyon, 1551, in-8.° VII. *De Republicâ optimè administrandâ*, imprimé séparément avec son Traité *De officio et virtutibus Imperatoris*, Berne, 1602, in-12. L'un et l'autre ouvrage sont assez superficiels et on a écrit depuis avec plus d'étendue et de profondeur. VIII. *Itinerarium Syriacum*, in-8.° *Pétrarque* dans cet ouvrage explique à un ami prêt à faire le voyage de la Palestine, ce qu'il doit y considérer. L'abbé *de Sade* qui a recherché avec le plus grand détail tous les écrits du poëte Italien, a oublié de parler de celui-ci. IX. *Epistolæ*. Les unes roulent sur la morale, les autres sur la littérature, et d'autres sur les affaires de son temps. X. *Orationes*. Elles tiennent de la déclamation. Tous ces ouvrages sont assez foibles; on n'y trouve le plus souvent que des choses communes écrites d'un style empoulé, quoique assez pur. *Pétrarque* a eu presque autant de commentateurs et de traducteurs que les meilleurs poëtes de l'antiquité. plus de vingt-cinq auteurs ont écrit sa *Vie*. Celle qu'on trouve dans le 28e vol. des *Mémoires* du P. *Niceron* est fort inexacte. Il y en a deux qui méritent d'être distinguées; celle de *Muratori* à la tête de l'édition qu'il a donnée des Poésies de cèt auteur; et celle du baron *de la Bastie* dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*; mais elles ont été effacées par les *Mémoires* que l'abbé *de Sade* a publiés en 1764, en 3 vol. in-4°, sur ce poëte. Ils relèvent les fautes dans lesquelles les commentateurs même Italiens, étoient tombés à l'égard de *Pétrarque*. Toutes les circonstances de sa vie y sont détaillées avec la plus grande exactitude. En exaltant les qualités de son héros, il n'oublie ni ses vices ni ses défauts; sa passion excessive pour *Laure*, le libertinage de sa jeunesse, son fanatisme pour Rome, son enthousiasme pour *Rienzi*, enfin son aigreur dans la dispute et son humeur caustique. Les éditions les plus recherchées de ses *Poésies italiennes* sont: la première donnée à Venise en 1470, in-folio; celles de Padoue, 1472; Venise, Milan, Rome, 1473, in-folio. On estime aussi celles des *Aldes*, à Venise; des *Juntes*, à Florence; des *Rovilles*, à Lyon; de *Gesualdo*, 1553, in-4°; de *Castelvetro*, 1582, in-4°, réimprimée par *Muratori* en 1711. Mais la meilleure est celle de Venise, 1756, 2 vol. in-4°; et la plus jolie est celle de Paris, 1768, 2 vol. in-12. Ses *Vite del Pontefici Romani, ed Imperatori Romani*, Firenze, 1478, in-folio, sont rares.

PETREIUS, (*Marcus*) étoit lieutenant du consul *Antoine* lorsqu'il remporta une victoire complète sur l'armée des conjurés, commandée par *Catilina*. Il servit depuis en la même qualité sous *César* dans la guerre des Gaules, et s'y distingua par plusieurs beaux exploits. Peu après s'étant déclaré pour le parti de *Pompée*, il porta les armes contre *César*, et fut battu d'abord en Espagne, puis en Afrique,

où il s'étoit joint au roi *Juba* son ami. Cette dernière défaite leur ayant ôté toute espérance d'échapper au vainqueur, ils furent réduits à s'entre-tuer l'un l'autre.

I. PETRI, (*Cunerus Petrus*) né en Zélande, fut choisi pour être le premier évêque de Leewarde dans la Frise Occidentale en 1570 ; mais il fut chassé de son siége par les Protestans pendant les guerres civiles. Il mourut le 15 février 1580, à 49 ans, à Cologne où il s'étoit retiré, enseignant publiquement l'Écriture-Sainte. On a de lui plusieurs *Traités* latins sur les *Devoirs d'un Prince Chrétien*, 1579, in-8° ; sur le *Sacrifice de la Messe ;* sur l'*Accord des mérites de Jésus-Christ avec ceux des Saints ;* sur le *Célibat des Prêtres ;* sur la *Grace*, etc. etc.

II. PETRI, (*Sufridus*) né à Ryntsmaguest près de Dockum en Frise le 15 juin 1527, mort à Cologne le 23 janvier 1597 dans sa 70e année, enseigna les belles-lettres à Erford. Il fut ensuite secrétaire et bibliothécaire du cardinal *de Granvelle*, professeur en droit à Cologne et historiographe des états de Frise. Les papes *Sixte V* et *Grégoire XIII* lui donnèrent des marques d'estime. Il se signala par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *De Frisiorum antiquitate et origine*, in-8°, 1550, ou in-4°, 1533. II. *Apologia pro origine Frisiorum.* III. *De Scriptoribus Frisiæ*, 1593, in-8.° *Suffridus* y donne une notice de 165 écrivains Frisons, rangés selon l'ordre chronologique. Il en faut supprimer au moins les 50 premiers, qui ne sont que des personnages imaginaires. *Suffridus* est assez exact sur les vrais écrivains de Frise ; les détails qu'il donne sur un grand nombre sont très-curieux. IV. Il a donné des Versions en latin d'*Athénagore*, des trois derniers livres de l'*Histoire Ecclésiastique* de *Sozomène*, de quelques livres de *Plutarque :* toutes ces Versions sont enrichies de notes et de commentaires. V. *De illustribus Ecclesiæ Scriptoribus auctores præcipui veteres*, Cologne 1580 ; c'est une collection précieuse qui a été augmentée par *Aubert le Mire* et *Jean Albert Fabricius.* Ces ouvrages sont bien écrits en latin, mais sans critique et remplis de fables qu'il auroit d'autant plus dû écarter qu'il étoit versé dans l'histoire sacrée et profane.

III. PETRI, (Barthélemi) docteur et chanoine de Douai, né dans le Brabant, enseigna à Louvain, puis à Douai, où il mourut le 26 février 1630, à 85 ans. On lui doit : I. Le *Commonitorium* de *Vincent de Lérins* avec de savantes notes. II. Des *Commentaires* sur les Actes des Apôtres, 1622, in-4.° III. L'édition des *Œuvres posthumes* d'*Estius*, auxquelles il a ajouté ce qui manquoit des *Epîtres canoniques* de *St. Jean.*

PETRI DE DEVENTER, *Voy.* GERLAC.

PETRI, *Voy.* IV. PIETRO.

I. PÉTRONE, un des plus illustres et des plus célèbres sénateurs de Rome. Étant gouverneur d'Égypte, il permit à *Hérode* roi des Juifs d'acheter dans Alexandrie tout le blé dont il avoit besoin pour secourir ses

peuples affligés d'une cruelle famine. *Tibère* étant mort et *Caïus Caligula* lui ayant succédé, ce prince ôta le gouvernement de Syrie à *Vitellius* pour le donner à *Pétrone*, qui s'acquitta dignement de cet emploi. Il fut si favorable aux Juifs, qu'il courut risque de perdre l'amitié de l'empereur et sa propre vie pour avoir voulu favoriser ce peuple. Ce prince lui ordonna de mettre sa statue dans le temple de Jérusalem. *Pétrone* voyant que les Juifs aimoient mieux mourir que de voir profaner le lieu saint, ne les y voulut point contraindre par la force des armes, et préféra un relâchement dicté par l'humanité à une obéissance cruelle. — Il ne faut pas le confondre avec un autre PÉTRONE, (*Petronius Granius*) Centurion dans la huitième légion, qui servoit sous *César* dans la guerre des Gaules. Allant en Afrique dont il avoit été fait questeur, son vaisseau fut pris par *Scipion*, qui fit passer au fil de l'épée tous les soldats et promit la vie au questeur, à condition qu'il renonceroit au parti de *César*. *Pétrone* lui répondit que *les officiers de* César *étoient dans l'usage d'accorder la vie aux autres et non de la recevoir*, et en même temps il se perça de son épée.

II. PÉTRONE, (*Petronius Arbiter*) né aux environs de Marseille, proconsul de Bithynie, puis consul, fut l'un des principaux confidens de *Néron*, et comme l'intendant de ses plaisirs. Sa faveur lui attira l'envie de *Tigellin* autre favori de *Néron*, qui l'accusa d'être entré dans une conspiration contre l'empereur. *Pétrone* fut arrêté et condamné à perdre la vie. Sa mort fut singulière par l'indifférence avec laquelle il la reçut. Il la goûta à peu près comme il avoit fait les plaisirs; tantôt il tenoit ses veines ouvertes, tantôt il les fermoit, en s'entretenant avec ses amis, non de l'immortalité de l'ame qu'il ne croyoit point, mais des choses qui flattoient son esprit, comme de vers tendres et galans, d'airs gracieux et passionnés. Aussi a-t-on dit que *mourir fut simplement pour lui cesser de vivre... Saint-Evremont* fait de cet Épicurien le portrait le plus avantageux. Il possédoit, suivant lui, cette volupté exquise, également éloignée des sentimens grossiers d'un libertin, et maîtresse de ses vices et de ses vertus. Les plaisirs ne l'avoient point rendu incapable des affaires, et la douceur de sa vie ne l'avoit pas rendu ennemi des fatigues du travail. Mais au lieu d'assujettir sa vie à sa dignité, *Pétrone* supérieur à ses charges les ramenoit à lui-même. Il n'avoit, dit *Tacite*, la réputation ni d'un prodigue, ni d'un débauché, comme la plupart de ceux qui se ruinent; mais d'un voluptueux raffiné, qui consacroit le jour au sommeil et la nuit aux devoirs et aux plaisirs. Ce courtisan est fameux par une Satire qu'il envoya cachetée à *Néron*, dans laquelle il faisoit une critique de ce prince sous des noms empruntés. *Voltaire* conjecture que ce qui nous en reste, n'en est qu'un extrait, fait sans goût et sans choix par un libertin obscur. *Pierre Petit* déterra à Traou en Dalmatie l'an 1665 un fragment considérable, qui contient la suite du *Festin* de *Trimalcion*. (*Voyez* MARGON *et* I. RABUTIN.) Ce frag-

ment, imprimé l'année suivante à Padoue et à Paris, excita une guerre parmi les littérateurs. Les uns soutenoient qu'il étoit de *Pétrone*, et les autres le lui contestoient. *Petit* défendit sa découverte, et envoya le manuscrit à Rome où il fut reconnu pour être du 15e siècle. Les critiques de France qui en avoient attaqué l'authenticité se turent lorsqu'on l'eut déposé dans la bibliothèque du roi. C'est un petit in-folio de 237 pages. On l'attribue généralement aujourd'hui à *Pétrone*, et on le trouve à la suite de toutes les éditions qu'on a données de ce voluptueux délicat. Le public n'a pas jugé si favorablement des autres fragmens tirés d'un manuscrit trouvé à Belgrade en 1688, que *Nodot* publia à Paris en 1694. Quoique l'éditeur (*Charpentier*) et plusieurs autres savans dépourvus de goût les aient crus de *Pétrone*, les gallicismes et les autres expressions barbares dont ils fourmillent les ont fait juger indignes de cet auteur. Ses véritables ouvrages sont : I. Le *Poëme de la Guerre Civile* entre *César* et *Pompée*, traduit en prose par l'abbé *de Marolles*; et en vers françois par le président *Bouhier*, Hollande 1737, in-4.° *Pétrone* plein de feu et d'enthousiasme, et dégoûté de la gazette ampoulée de *Lucain*, opposa *Pharsale* à *Pharsale*; mais son ouvrage quoique meilleur à certains égards n'est nullement dans le goût de l'épopée. C'est plutôt une prédiction des malheurs qui menaçoient la république dans les derniers temps; c'est un pur caprice, et cette pièce considérée sous ce point de vue ne manque pas d'agrémens. « Quelle force, dit l'abbé *des Fontaines*, quelle finesse dans la peinture des vices des Romains et des défauts de leur gouvernement ! Que d'esprit dans ses fictions ! Ces beautés sont relevées par un style mâle et nerveux, qui mérite qu'on pardonne au poëte Latin quelques fautes contre l'élocution et certains traits dignes d'un rhéteur. » II. Un autre *Poëme* sur l'éducation de la jeunesse Romaine. III. Deux *Traités*, l'un sur la corruption de l'éloquence, et l'autre sur les causes de la perte des Arts. IV. Un *Poëme* de la vanité des Songes. V. Le *Naufrage de Licas*. VI. *Réflexions sur l'inconstance de la Vie humaine*. VII. Le *Festin de Trimalcion*. Les bonnes mœurs ne lui ont pas obligation de cette satire. C'est un tableau des plaisirs d'une cour corrompue, et le peintre est plutôt un courtisan ingénieux qu'un censeur public qui blâme la corruption. Si nous en croyons *Saint-Evremont*, « *Pétrone* est admirable par la pureté de son style, par la délicatesse de ses sentimens. Ce qui surprend davantage, dit-il, est cette facilité prodigieuse à nous donner et à peindre finement tous les caractères. Mais cette finesse tient souvent de l'afféterie, et quoique le style déclamateur lui paroisse ridicule, *Pétrone* ne laisse pas de donner dans la déclamation. » *Nodot* (*Voyez* son article) a traduit les différens ouvrages de cet auteur, 2 vol. in-12, sans en exclure ses peintures lascives, qui lui ont mérité le titre de *Auctor purissimæ impuritatis*. M. *du Jardin* en a traduit aussi une partie sous le nom de *Boispréaux*, mais malheureusement avec bien plus de succès que *Nodot*, écrivain plat et sans sel. Les meil-

leures éditions de *Pétrone* sont celles de Venise 1499, in-4°; d'Amsterdam 1669, in-8°, *cum notis Variorum*; de la même ville avec les notes de *Boschius*, 1677, in-24, et 1700, deux vol. in-24. L'édition des *Variorum* a reparu en 1743 en 2 vol. in-4°, avec les commentaires du savant *Pierre Burman* qui n'avoit pas le talent d'être court.

III. PÉTRONE, (Saint) évêque de Bologne en Italie au 5ᵉ siècle, homme éminent en piété, écrivit la *Vie* des moines d'Égypte pour servir de modèle à ceux d'Occident. Il avoit fait un voyage exprès pour les connoître : la relation qu'il nous en a donnée est dans le second livre des *Vies des Pères*, Voyez *Historia Litt. Eccl. Aquileiensis* de *Fontanini*.

IV. PÉTRONE-MAXIME, (*Petronius Maximus*) né l'an 395 d'une illustre famille, d'abord sénateur et consul Romain, se revêtit de la pourpre impériale en 455, après avoir fait assassiner *Valentinien III*. (Voyez *ce mot*.) Pour s'affermir sur le trône il épousa *Eudoxie* veuve de ce prince infortuné. L'impératrice ignoroit son crime; *Maxime* lui avoua dans un transport d'amour que l'envie d'être son époux le lui avoit fait commettre. Alors *Eudoxie* appela secrétement *Genseric* roi des Vandales, qui vint en Italie le fer et la flamme à la main. Il entra dans Rome où l'usurpateur étoit alors. Ce malheureux prend la fuite; mais les soldats et le peuple indignés de sa lâcheté se jetèrent sur lui et l'assommèrent à coups de pierres. Son corps fut traîné par les rues pendant trois jours, et après l'avoir couvert d'opprobres ils le jetèrent dans le Tibre le 12 juin de la même année 455. Son règne ne fut que de soixante-dix-sept jours. Cet assassin avoit quelques vertus; il aimoit les sciences et les cultivoit. Prudent dans ses conseils, sage dans ses actions, équitable dans ses jugemens, doux dans la société, fidelle à l'amitié, il gagna tous les cœurs tant qu'il fut particulier. Mais le prince fut d'autant plus odieux qu'après avoir acquis le trône par un forfait, il ne s'y maintint que par la violence. A peine eut-il mis la couronne sur sa tête, qu'elle lui parut un fardeau insupportable. *Heureux Damoclès*; s'écrioit-il dans son désespoir, *tu ne fus Roi que pendant un repas!*

I. PÉTRONILLE, (Sainte) vierge et martyre, a passé, mais sans fondement, pour la fille de *St. Pierre*. Elle est l'objet du plus beau tableau qu'on ait *du Guerchin*, le plus hardi des coloristes et l'un des peintres les plus habiles dans l'art d'ordonner ses compositions. La Sainte va être descendue dans le tombeau. Elle est revêtue de ses habits de fête et a la tête couronnée de fleurs. Deux hommes la descendent dans la fosse d'où les mains d'un troisième s'avancent pour la recevoir. Le Muséum de Paris possède ce tableau. *Voyez* GUERCHIN.

II. PÉTRONILLE, infante d'Aragon, succéda à son père *Ramir II* dans le gouvernement de ce royaume. Courageuse et amie de la justice, elle rendit ses sujets heureux. Mariée à *Raimond Bérenger*, comte de Barcelone, elle ne lui permit de prendre que le titre de prince

d'Aragon, et continua à gouverner par elle-même. Elle mourut au mois d'octobre 1137.

PETROWITZ, *Voyez* XI. ALEXIS.

PETRUCCI, *Voy.* LÉON XI.

PETTY, (Guillaume) écrivain Anglois, voyagea en France et en Hollande, fut professeur d'anatomie à Oxford, puis médecin du roi *Charles II* qui le fit chevalier en 1661. Il mourut à Londres en 1687, après avoir acquis de grands biens, et ce qui est encore plus flatteur, une réputation étendue et bien méritée. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : I. Un *Traité des Taxes et des Contributions*. II. *Jus antiquum Communium Angliæ assertivum*, in-8° : ouvrage intéressant pour l'Angleterre, où la chambre des Communes a proprement l'administration des finances. Ce livre utile a été traduit en françois sous ce titre : *La Défense des Droits des Communes d'Angleterre*, in-12. III. *Britannia languens*, in-8.° Cet ouvrage est rare.

PEUCER, (Gaspard) médecin et mathématicien, né à Bautzen dans la Lusace en 1525, fut docteur et professeur de médecine à Wirtemberg. Il devint gendre de *Mélanchthon*, dont il répandit les erreurs, et des ouvrages duquel il donna une édition à Wirtemberg en 1601, en cinq vol. in-folio. Outre cette édition, il nous reste de *Peucer* : I. *De præcipuis Divinationum generibus*; ce Traité curieux fut traduit en françois par *Simon Goulard*, à Anvers, 1584, in-4.° II. *Methodus curandi morbos internos*, Francfort, 1614, in-8.° III. *De Febribus*, ibid., 1614, in-8.° IV *Vitæ illustrium Medicorum*. V. *Hypotheses Astronomicæ*. VI. Les *Noms des Monnoies, des Poids et des Mesures*, in-8.° Son ardeur pour l'étude étoit extrême. Ses opinions l'ayant fait enfermer pendant dix ans dans une étroite prison, il écrivoit ses pensées sur la marge des vieux livres qu'on lui donnoit pour se désennuyer, et il faisoit de l'encre avec des croûtes de pain brûlées et détrempées dans le vin; ressource ingénieuse qu'on attribue aussi à *Pellisson*. *Peucer* mourut le 25 septembre 1602, à 78 ans. Si l'on juge de son caractère par ce qu'il en dit lui-même, on ne peut s'empêcher de l'estimer. « J'ai, dit-il, rendu service autant que je l'ai pu; je n'ai nui à personne; je n'ai dénoncé qui que ce fût. Je ne me suis jamais vengé des injures qu'on m'a faites. Je n'ai jamais inspiré aux princes d'aversion pour personne; je n'ai jamais travaillé à les aigrir contre quelqu'un. J'ai tâché de plaire à tout le monde, même à mes ennemis. La jalousie ne m'a jamais fait déchirer ceux qui étoient au-dessus de moi, et je n'ai point envié leur bonheur. Je ne me suis point réjoui des disgraces des autres, et j'ai souvent eu dans la bouche, qu'on *se rend malheureux en s'affligeant de la félicité d'autrui*, et qu'il y *a de la cruauté et de la folie à se réjouir de ses disgraces*. Je n'ai point insulté aux affligés, bien loin d'augmenter leurs maux et de contribuer à leur perte. Je n'ai jamais exagéré les fautes des autres, et si je n'ai pu les excuser, je les ai atténuées autant

qu'il m'a été possible. Je n'ai regardé la bienveillance des princes que comme un bien trompeur, et leur faveur ne m'a pas enflé ni rendu plus orgueilleux. Dieu qui connoît les cœurs, m'est témoin que je ne ments point; et mes amis à qui j'ai découvert mes pensées, peuvent en rendre témoignage. »

PEURBACH, *V.* PURBACH.

PEUTINGER, (Conrad) né à Augsbourg en 1465, fit ses études avec beaucoup de succès dans les principales villes d'Italie. De retour dans sa patrie, il y rapporta le fruit des connoissances qu'il avoit acquises. Le sénat d'Augsbourg le choisit pour secrétaire, et l'employa dans les diètes de l'empire et dans les différentes cours de l'Europe. *Peutinger* ne se servit de son crédit que pour faire du bien à sa patrie; c'est à ses soins qu'elle dut le privilége de battre monnoie. Ce bon citoyen mourut en 1547, à 82 ans, après avoir passé ses dernières années dans l'enfance. L'empereur *Maximilien* l'avoit honoré du titre de son conseiller. Il étoit marié, et il rendit sa femme heureuse : il est vrai qu'elle étoit digne de lui par ses connoissances et par son caractère. Ce savant est principalement célèbre par la *Table* qui porte son nom. C'est une Carte dressée sous l'empire de *Théodose le Grand*, dans laquelle sont marquées les routes que tenoient alors les armées Romaines dans la plus grande partie de l'empire d'Occident. On en ignore l'auteur; *Peutinger* la reçut de *Conrad Celtes* qui l'avoit trouvée dans un monastère d'Allemagne. *François-Christophe de Scheib* en a donné une magnifique édition in-folio à Vienne, en 1753, enrichie de dissertations et de savantes notes. Cette Carte devenue si fameuse, n'est pas l'ouvrage d'un géographe ni d'un savant, et dès-lors la bizarre disposition des rivages et la chimérique configuration des terres ne doivent pas nous paroître énigmatiques. Il n'y a là aucun mystère, mais seulement de l'ignorance. Il paroît que c'est l'ouvrage d'un soldat Romain, uniquement occupé des chemins et des lieux propres à camper, ou plutôt des lieux où il y avoit eu quelque campement, où il s'étoit fait quelque ouvrage, quelque expédition, etc., sans s'embarrasser en aucune façon de la situation respective que ces lieux avoient dans l'arrangement géographique des différentes plages du globe. Ses autres ouvrages sont : I. *Sermones Convivales*, qui se trouvent dans le premier vol. de la Collection de *Schardius*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Iène, 1683, in-8.° II. *De inclinatione Romani imperii, et Gentium commigrationibus*, à la suite des *Sermones Convivales* et de *Procope*. On en trouve des extraits dans les Écrivains de l'*Histoire des Goths* de *Vulcanius*. III. *De rebus Gothorum*, Basle, 1531, in-folio. IV. *Romanæ Vetustatis fragmenta in Augustâ Vindelicorum*, Maïence, 1528, in-folio.

PEYRAT, (Guillaume du) d'abord substitut du procureur général, ensuite prêtre et trésorier de la Sainte-Chapelle de Vincennes, mourut en 1645. On a de lui : I. L'*Histoire de la Chapelle de nos Rois*, 1645, in-fol.

Elle a été continuée par *Louis d'Apchon*. II. *Des Essais Poétiques*, 1633, in-12; beaucoup moins estimés que l'ouvrage précédent qui est savant et curieux. On lui attribue encore un *Traité* sur l'origine des Cardinaux, un autre sur les Légats *à lateré*, un *Discours* sur la vie et la mort d'*Henri IV*, suivi d'un recueil de 37 oraisons funèbres de ce monarque. Ce fut l'un des ancêtres de *du Peyrat* qui eut la barbarie, pour plaire à *Charles IX*, d'apporter à Lyon l'ordre du massacre de la *Saint-Barthélemi*.

PEYRAUD DE BEAUSSOL (N) maître de géographie à Paris, prit la fantaisie de devenir auteur dramatique, et fit imprimer une tragédie de *Stratonice*, n'ayant pu la faire jouer, quoique d'année en année il en changeât le nom. Il fut plus heureux en 1775; cette pièce appelée alors les *Arsacides*, étoit en six actes. Aucun des spectateurs, après l'avoir vue, n'en put expliquer le sujet ni le plan. « C'est, dit un journaliste, une déraison éternelle; aussi le parterre n'a jamais tant ri à aucune tragédie; et cela est vrai de plus d'une manière, car il y avoit un acte de plus à huer. » Le mot de *Madame* revenoit au moins mille fois dans l'ouvrage, et chaque fois qu'on le prononçoit il excitoit une risée. *Peyraud* ne se tint pas pour battu; il força les comédiens à la représenter une seconde fois; elle fit foule; et tout Paris y courut pour rire à son aise sans y rien comprendre. L'auteur enchanté s'écrioit souvent : *Tu es grand, Corneille; mais je ne te crains pas.* Il est mort quelques années après la représentation de sa pièce.

PEYRE, *Voyez* TREVILLE.

I. PEYRE, (Jacques d'Auzolles, sieur de la) gentilhomme Auvergnat, né en 1571, fut secrétaire du duc *de Montpensier*, et mourut en 1642, à 71 ans. Il s'étoit appliqué particulièrement à la chronologie, et comme elle n'étoit pas encore fort débrouillée, ses ouvrages en ce genre quoique pleins d'inexactitudes et bizarrement intitulés, passèrent pour des chefs-d'œuvre aux yeux des ignorans. On poussa la stupidité jusqu'à faire frapper une médaille en son honneur, avec le titre de *Prince des Chronologistes*. Il étoit plutôt celui des esprits bizarres. Parmi plusieurs rêveries, il soutenoit que les impostures d'*Annius* de *Viterbe* pouvoient être justifiées, qu'on pourroit ne donner à l'année que 364 jours, afin qu'elle commençât toujours par un samedi. Cet extravagant eut des disputes assez vives avec le savant *P. Petau*, qui l'accabla d'injures. Ses productions ne méritent pas d'être citées, à l'exception de l'*Anti-Babau*, Paris, 1632, in-8°, moins à cause de sa bonté que de sa singularité.

II. PEYRE, (Marie-Joseph) né à Paris en 1730, étudia avec succès les mathématiques et se livra ensuite tout entier à l'architecture. Après avoir remporté à l'âge de 20 ans le premier prix de l'académie pour un projet de construction d'une fontaine publique, il partit pour l'Italie où il forma son goût par l'étude des beaux monumens qu'elle renferme. A son retour, il fut nommé successivement membre de l'académie d'architecture, architecte du Roi et inspecteur des

bâtimens de Choisi. Il est mort en 1785, regretté pour sa bonté autant que pour ses talens. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1765, in-folio. Elles offrent divers projets de construction d'après l'antique, et un savant discours sur les distributions des anciens comparées aux nôtres, et sur leur manière d'employer les colonnes. Son fils qui suit la même carrière que son père, a fait réimprimer les œuvres de celui-ci en 1795, grand in-folio.

I. PEYRÈRE, (Isaac la) né à Bordeaux de parens Protestans, entra au service du prince *de Condé* auquel il plut par la singularité de son esprit. Il s'imagina en lisant les versets 12, 13 et 14 du cinquième chapitre de *Saint Paul* aux Romains, qu'*Adam* n'étoit pas le premier homme. Pour prouver cette opinion extravagante, il mit au jour en 1655, un livre imprimé en Hollande, in-4° et in-12, sous ce titre : *Præadamitæ sive Exercitatio super versibus* 12, 13, 14, *Cap.* 15. *Epistolæ Pauli ad Romanos*. (*Voyez* Hilpert) Cet ouvrage fut condamné aux flammes à Paris, et l'auteur mis en prison à Bruxelles par le crédit du grand vicaire de l'archevêques de Malines. Le prince *de Condé* ayant obtenu sa liberté, il passa à Rome en 1656, et y abjura entre les mains du pape *Alexandre VII* le Calvinisme et le Préadamisme. On croit que sa conversion ne fut pas sincère, du moins par rapport à cette dernière hérésie. Il est certain qu'il avoit envie d'être chef de secte. Son livre décèle son ambition ; il y flatte les Juifs, et les appelle civilement à son école. De retour à Paris, malgré les instances que lui avoit faites le pontife pour le retenir à Rome, il rentra chez le prince *de Condé* en qualité de bibliothécaire. Quelque temps après il se retira au séminaire des Vertus où il mourut le 30 janvier 1676, à 82 ans, après avoir reçu les Sacremens de l'église. Le P. *Simon* dit qu'ayant été pressé à l'article de la mort de rétracter son opinion sur les *Préadamites*, il répondit par ces paroles de l'épître de *St. Jude : Hi quæcumque ignorant, blasphemant*. On le soupçonna toute sa vie de n'être attaché à aucune religion, moins par corruption de cœur que par bizarrerie d'esprit. La douceur, la simplicité, la bonhommie, formoient son caractère. « C'étoit, dit *Niceron*, un homme d'un esprit fort égal, et qui avoit la conversation fort agréable. Il affectoit cependant un peu trop de dire des bons mots, ce qui alloit quelquefois jusqu'à la raillerie, mais il prenoit garde à ne blesser personne. Pour ce qui est de son érudition, elle étoit fort bornée. Il ne savoit ni grec, ni hébreu, et cependant il se mêloit de donner de nouveaux sens à plusieurs passages de la *Bible*. Il se piquoit de savoir bien le latin; mais à l'exception de quelques poëtes qu'il avoit lus, il n'étoit pas habile dans cette langue. Son style est fort inégal. Il y a quelquefois trop d'enflure, et il est d'autres fois bas et rampant. » Outre l'ouvrage déjà cité, on a de lui : I. Un traité aussi singulier que rare, intitulé : *Du rappel des Juifs*, 1643, in-8.° Le rappel des Israélites ne sera pas, dit-il, seulement spirituel; mais ils seront rétablis dans les bénédic-

tions temporelles dont ils jouissoient avant leur rejection. Ils reprendront possession de la Terre-sainte qui sera rétablie dans la fertilité qu'elle avoit autrefois ; Dieu leur suscitera alors un roi plus juste et plus victorieux que n'ont été leurs premiers rois. Mais qui sera ce roi ? Il est vrai qu'on doit l'entendre spirituellement de JÉSUS-CHRIST. Mais notre auteur croit qu'on doit l'entendre aussi d'un roi temporel qui sera établi pour procurer le rappel temporel : or il prétend que ce roi sera le roi de France pour les raisons suivantes, qui paroîtront concluantes à peu de personnes : 1.° Parce que les deux qualités de *Très-Chrétien* et de *Fils aîné de l'Église*, lui sont attribuées par excellence. 2.° Parce qu'il est à présumer que si les rois de France ont la vertu de guérir les écrouelles qui affligent les Juifs dans leurs corps, ils auront aussi la faculté de guérir les maladies invétérées qui tourmentent leurs ames, telles que sont l'incrédulité et l'obstination. 3.° Parce que les rois de France ont pour armes des fleurs de lis, et que la beauté de l'Église est comparée dans l'Écriture à la beauté des lis. 4.° Parce qu'il est probable que la France sera le lieu où les Juifs seront d'abord invités de venir pour se faire Chrétiens, et où ils se retireront contre la persécution des peuples qui les dominent ; car la France est une terre de franchise ; elle ne souffre point d'esclave, et quiconque la touche est libre. *La Peyrère* après avoir exposé son étrange système, cherche les moyens de convertir les Juifs au Christianisme ; mais ces moyens, dit *Niceron*, seroient du goût de peu de personnes. Il voudroit réduire toute la religion à la croyance en J. C., supposant faussement que *nos articles de Foi sont plus difficiles à comprendre, que les cérémonies de* Moïse *ne sont difficiles à observer.* « Il reviendroit de cette conduite, dit-il, un double avantage à l'Église : la réunion des Juifs et celle de tous les Chrétiens séparés du corps de l'Église. » *La Peyrère* étoit Calviniste lorsqu'il fit ce livre ; mais son Calvinisme tenoit vraisemblablement beaucoup du Déisme de notre siècle. Il avouoit lui-même qu'il n'avoit quitté les Protestans que parce qu'ils s'étoient signalés des premiers contre son livre des Préadamites. II. Une *Relation du Groenland*, in-8°, 1647 ; curieuse. On lui demanda à l'occasion de cet ouvrage : *Pourquoi il y avoit tant de Sorciers dans le Nord ?* « C'est, répondit-il, que les biens de ces prétendus Magiciens sont en partie confisqués au profit de leurs juges, lorsqu'on les condamne au dernier supplice. » III. Une *Relation de l'Islande*, 1663, in-8°, aussi intéressante. IV. Une *Lettre à Philotime*, 1658, in-8°, dans laquelle il expose les raisons de son abjuration et de sa rétractation, etc. Un poëte lui fit cette Épitaphe, rapportée dans le *Moréri* :

La Peyrère ici gît, ce bon Israélite,
Huguenot, Catholique, enfin Préadamite :
Quatre religions lui plurent à la fois ;
Et son indifférence étoit si peu commune,
Qu'après quatre-vingts ans qu'il eut à faire un choix,
Le bon homme partit et n'en choisit pas une.

II. PEYRÈRE, (Abraham) frère du précédent, fut un savant et célèbre avocat du parlement de Bordeaux. On a de lui, un livre souvent cité par les jurisconsultes de Guienne : c'est son recueil des *Décisions du parlement de Bordeaux*, dont la dernière édition est de 1725, in-folio.

PEYRONIE, (François de la) exerça long-temps la chirurgie à Paris avec un succès distingué, qui lui mérita la place de premier chirurgien du Roi. Il profita de sa faveur auprès de *Louis XV*, pour procurer à son art des honneurs qui animassent à le cultiver, et des établissemens qui servissent à l'étendre. L'académie royale de *Chirurgie* de Paris fut fondée par ses soins en 1731, éclairée par ses lumières et encouragée par ses bienfaits. A sa mort, arrivée à Versailles le 24 avril 1747, il légua à la communauté des Chirurgiens de Paris les deux tiers de ses biens, sa terre de Marigni, vendue au roi deux cent mille livres, et sa bibliothèque. Cet utile citoyen légua aussi à la communauté des Chirurgiens de Montpellier deux maisons situées en cette ville, avec cent mille livres pour y faire construire un amphithéâtre de Chirurgie. Il institua la même communauté légataire universelle pour le tiers de ses biens. Tous ces legs renferment des clauses qui ne tendent qu'au bien public, à la perfection et au progrès de la chirurgie pour laquelle il sollicita toujours la protection de la cour. Lors du fameux procès entre les Médecins et les Chirurgiens, il pria le chancelier *d'Aguesseau d'élever un mur d'airain entre les deux corps*. *Je le veux bien*, lui répondit ce ministre, *mais de quel côté faudra-t-il placer le malade ?* La *Peyronie* prit ensuite la chose avec plus de modération. Il étoit philosophe sans faste, mais de cette philosophie que tempère un long usage du monde et de la cour. La pénétration, la finesse de son esprit et son enjouement rendoient sa conversation agréable. Tous ces avantages étoient couronnés par une qualité encore plus estimable, une sensibilité sans égale pour les indigens. Dès qu'on le savoit à sa terre, son château ne désemplissoit plus de malades, qui y venoient de sept ou huit lieues à la ronde. Il avoit même projeté d'y établir un hôpital, dans lequel il comptoit se retirer pour y passer le reste de ses jours au service des pauvres.

PEYROUSE, *Voyez* LAPEYROUSE.

I. PEYSSONNEL, (Charles) né à Marseille le 17 décembre 1700, sut allier le commerce avec l'érudition. En 1735, le marquis de *Villeneuve* ambassadeur à Constantinople, le demanda pour secrétaire d'ambassade, et il travailla avec lui à arrêter les articles de la paix de Belgrade. Il parcourut ensuite toutes les côtes de l'Asie mineure pour y recueillir des médailles et reconnoître les anciennes positions géographiques depuis l'embouchure du Méandre jusqu'au golphe de Satalie. Nommé quelque temps après à la place importante de consul à Smyrne, il la remplit avec beaucoup de désintéressement et à l'avantage des commerçans. Ses connoissances dans les antiquités lui ouvrirent les portes de l'aca-

démie des Inscriptions. Les Mémoires qu'il présenta à cette savante société, et en particulier sa *Dissertation sur les Rois du Bosphore*, prouvent combien il étoit digne d'y être agrégé. On lui doit encore un éloge du maréchal *de Villars*, une dissertation sur le corail, et quelques autres ouvrages sur le commerce. Il mourut en 1757, à 69 ans.

II. PEYSSONNEL, (N.) fils du précédent, suivit ses traces, et devint comme lui consul à Smyrne et associé-correspondant de l'académie des Belles-Lettres. Ses ouvrages sont curieux et piquans par le style; il y unit l'esprit à l'érudition. On lui doit : I. *Observations* historiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin, 1760, in-4.° II. *Observations* sur les Mémoires du baron *de Tott*, 1785, in-8.° III. Les *Numéros*, 4 vol. in-12. Cet ouvrage agréable a eu plusieurs éditions. IV. *Traité* sur le commerce de la mer Noire, 1787, deux vol. in-8.° V. *Examen* des *considérations* sur la guerre des Turcs par *Volney*, 1788, in-8.° VI. *Situation* politique de la France, 1789, deux vol. in-8.° VII. *Discours* sur l'alliance de la France avec les Suisses et les Grisons, 1790, in-8.° L'auteur mourut à l'âge de 80 ans dans l'année de la publication de ce dernier ouvrage.

PEZAY, (N. Masson, marquis de) fils d'un premier commis des finances, naquit près de Blois. Il s'attacha d'abord à la littérature, et entra ensuite dans le service. Sa sœur, Mad. *de Cassini*, qui par sa figure et son esprit s'étoit fait des amis puissans, contribua beaucoup à sa fortune. Il devint capitaine de dragons, et il eut l'avantage de donner des leçons de tactique à *Louis XVI*. Nommé inspecteur général des Gardes-côtes, il se transporta dans les villes maritimes, et remplit sa commission avec plus de soin qu'on n'auroit dû l'attendre d'un élève des Muses. Mais comme il étala en même temps trop de hauteur contre les subalternes, et même contre les intendans, il y eut des plaintes portées à la cour, et il fut exilé dans sa terre, où il mourut peu de temps après le 6 décembre 1777. Il étoit lié avec *Dorat*, et il en a étudié et saisi la manière; mais sa muse inférieure pour l'abondance et la facilité à celle de son modèle, a plus de finesse et est moins déparée par le jargon des ruelles. Il a donné quelques Poésies agréables dans le genre érotique; telles que *Zélis au bain*, poëme d'abord en quatre chants, puis en six; une *Lettre d'Ovide à Julie*, et quantité de *Pièces fugitives* répandues dans les *Almanachs des Muses*, dont les agrémens font pardonner les négligences; mais il en est resté beaucoup d'autres dans son porte-feuille. Nous avons encore de lui : I. Une Traduction de *Catulle*, *Tibulle* et *Gallus*, deux vol. in-8° et in-12, peu estimée, et où les notes sont ridicules. II. Les *Soirées Helvétiennes*, *Alsaciennes et Franc-Comtoises*, in-8°, 1770; ouvrage agréablement diversifié, plein de tableaux intéressans; mais écrit avec trop peu de correction. III. Les *Soirées Provençales*, en manuscrit, qui ne sont pas, dit-on, inférieures aux précédentes. IV. La *Rosière*

de Salency, pastorale en trois actes, qui a eu du succès au théâtre des Italiens. V. *Adieux* à la Provence. VI. *Essai* sur les charmes de la solitude. VII. Les *Campagnes de Maillebois*, en 1745 et 1746, en 3 vol. in-4°, et un vol. de cartes publiés en 1775. Ces cartes peuvent être consultées utilement par les militaires. Le premier volume contient une traduction ampoulée de l'histoire de la guerre d'Italie par *Bonamici* écrivain élégant et véridique, que son traducteur injurie sans cesse dans des notes inexactes et où il paroît posséder mal la langue qu'il traduit. « *Pezay*, dit un critique sévère, n'étoit pas sans esprit ; il avoit même de la facilité à se plier à plusieurs objets et de l'activité pour les suivre ; mais l'amour propre le plus fou gâta tout en lui. Il fut un exemple frappant du danger des prétentions. Il n'étoit pas gentilhomme, et il se fit appeler *Marquis*; il ne savoit pas la syntaxe, et il a écrit des volumes; il ne savoit pas le latin, et il l'a traduit ; il étoit né pour avoir de l'agrément, et il déplut dans le monde par un excès d'affectation ; il se trouvoit à 32 ans employé dans l'état major avec le brévet de colonel, et il se plaignoit sans cesse de ce qu'on ne faisoit rien pour lui. » On a publié en 1792 les *Œuvres* poétiques et morales de *Pezay*, deux volum. in-12. *Voyez* MAILLEBOIS.

PEZENAS, (Esprit) Jésuite, né le 28 novembre 1692, mort à Avignon sa patrie le 4 février 1776, professa long-temps la physique et l'hydrographie à Marseille. Il exerça cet emploi avec succès jusqu'en 1749 que les galères furent transférées à Toulon. L'astronomie fut alors son étude favorite. Après la dissolution de sa Société, il se retira à Avignon, où son honnêteté et sa douceur le firent autant aimer que ses connoissances variées le faisoient estimer. Ses nombreux ouvrages sont : I. *Elémens du Pilotage*, 1754 in-8.° II. *Traité des Fluxions*, traduit de *Maclaurin*, 1749, 2 vol. in-4.° III. *Pratique du Pilotage*, 1749, in-8.° IV. *Théorie et pratique du Jaugeage des tonneaux*, 1778, in-8.° V. *Elémens d'Algèbre*, traduits de *Maclaurin*, 1750, in-8.° VI. *Cours de Physique expérimentale*, traduit de *Désaguliers*, 1751, 2 vol. in-4.° VII. *Traité du Microscope*, traduit de *Baker*, 1754, in-douze. VIII. *Dictionnaire des Arts et des Sciences*, traduit de l'anglois de *Dyche*, 1756, deux vol. in-4.° Ce livre réussit peu, parce que l'abbé *Prévôt* publia son *Manuel Lexique*, où il avoit profité de ce que l'auteur Anglois avoit de meilleur. IX. Le *Guide des jeunes Mathématiciens*, traduit de l'anglois de *Ward*, 1757, in-8.° X. *Cours complet d'Optique*, traduit de l'anglois de *Smith*, 1767, 2 vol. in-4.° X. *Mémoires de mathématiques et de physique*, rédigés à l'observatoire de Marseille avec Messieurs *Blanchard* et *la Grange*, 1755 et années suivantes. XI. Il fit imprimer à Avignon en 1770, les *Tables de Gardiner*, et y mit beaucoup d'exactitude. Les traductions et les autres ouvrages du Père *Pezenas*, décèlent un auteur qui avoit de la netteté dans les idées et de la clarté dans le style.

PEZRON, (Paul) né à Hennebon en Bretagne l'an 1639, se fit Bernardin dans l'abbaye de Prières en 1661. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1682, et régenta ensuite au collége des Bernardins à Paris avec autant de zèle que de succès. Son ordre lui confia plusieurs emplois honorables, dans lesquels il fit paroître beaucoup d'amour pour la discipline monastique. En 1697 il fut nommé abbé de la Charmoie ; mais son amour pour l'étude l'engagea de donner, en 1703, la démission de son abbaye, dont il ne se réserva rien. Il s'enferma alors plus que jamais dans son cabinet, et s'y livra au travail le plus assidu et le plus constant. Ses occupations affoiblirent sa santé, et il mourut le 10 octobre 1706 à 67 ans. La nature l'avoit doué d'une mémoire prodigieuse et d'une ardeur infatigable. Son érudition étoit très-profonde, mais elle n'étoit pas toujours appuyée sur des fondemens solides. Parmi les conjectures dont ses ouvrages sont remplis, il y en a quelques-unes d'heureuses et beaucoup plus de hasardées. On a de lui : I. Un savant Traité intitulé l'*Antiquité des Temps rétablie*, 1687, in-4.° L'auteur entreprend de soutenir la chronologie du Texte des *Septante*, contre celle du Texte hébreu de la Bible ; il donne au monde plus d'ancienneté qu'aucun autre chronologiste avant lui. Cet ouvrage fit d'abord un grand bruit, et, selon le sort des bons Livres, il eut des admirateurs et des critiques. Dom *Martianay* Bénédictin et le Père *le Quien* Dominicain, écrivirent contre l'*Antiquité des Temps ;* le premier avec sa chaleur ordinaire, qui ne lui permit ni de se resserrer dans son sujet, ni d'adoucir les aigreurs de ses invectives ; *le Quien*, avec plus de précision et de modération. II. *Défense de l'antiquité des Temps, où l'on soutient la tradition des Pères et des Eglises contre celle du Talmud, et où l'on fait voir la corruption de l'Hebreu des Juifs*, in-4°, 1691. Cet ouvrage, aussi bien que le précédent est rempli de recherches curieuses, et l'auteur s'y défend avec beaucoup de modestie. Le Père *le Quien* répliqua ; mais D. *Martianay* porta la cause à un autre tribunal. Il déféra en 1693 à *du Harlay* archevêque de Paris, les livres et le sentiment du Père *Pezron*. Le prélat ne se laissa pas prévenir; il communiqua au défenseur de la Chronologie des *Septante* le Mémoire de son adversaire. Le Père *Pezron* n'eut pas de peine à montrer qu'il défendoit un sentiment commun à tous les Pères avant *St. Jérôme ;* ainsi l'odieuse accusation de D. *Martianay* n'eut aucune suite. III. *Essai d'un Commentaire sur les Prophètes*, 1693, in-12 : il est littéral et historique, et il jette de grandes lumières sur l'histoire des rois de Juda et d'Israël. IV. *Histoire Evangélique, confirmée par la Judaïque et la Romaine*, 1696, deux vol. in-12. On trouve dans ce savant ouvrage, tout ce que l'Histoire profane fournit de plus curieux et de plus utile pour appuyer et pour éclaircir la partie historique de l'Evangile. V. *De l'Antiquité de la Nation et de la Langue des Celtes, autrement appelés Gaulois*, etc., 1703, in-8° ; livre plein de recherches, qui devoit faire partie d'un autre

ouvrage plus étendu sur l'origine des nations. L'auteur n'eut pas le temps de l'achever.

I. PFAFF *ou* PFAFFER, (Jean-Christophe) célèbre théologien Luthérien, né en 1651 à Pfussinge dans le duché de Wirtemberg, enseigna la théologie à Tubinge avec réputation, et y mourut en 1720. On a de lui : I. Un recueil de *Controverses*. II. Une *Dissertation* sur les passages de l'Ancien Testament allégués dans le Nouveau ; et d'autres ouvrages en latin, qui sont estimés par ceux de son parti.

II. PFAFF, (Christophe-Matthieu) l'un des fils du précédent, professeur en théologie, et chancelier de l'université de Tubinge, est auteur d'un grand nombre de savans ouvrages en latin, entre autres : *Institutiones Theologicæ*, 1716 et 1721, in-8.° On lui doit aussi l'édition du *Fragmenta anedocta Sancti Irenæi*, grec et latin, in-8°, 1715.

PFANNER, (Tobie) né à Augsbourg en 1641, d'un conseiller du comté d'Ottingen, fut secrétaire des archives du duc *de Saxe-Gotha*, et chargé en même temps d'instruire dans l'histoire et dans la politique les princes *Ernest* et *Jean-Ernest*. La manière dont il remplit ces emplois le fit nommer en 1686, conseiller de toute la branche Ernestine. Il étoit si versé dans les affaires, qu'on l'appeloit *les Archives vivantes de la Maison de Saxe*. Ce savant mourut à Gotha en 1717, à 76 ans. Ses mœurs étoient pures ; mais son caractère avoit contracté cette mélancolie sombre, que donne une étude trop constante. Ses principaux ouvragee sont : I. *L'Histoire de la Paix de Westphalie ;* l'edition de 1697, in-octavo, est la meilleure. II. *L'Histoire des Assemblées de* 1652, 1653 *et* 1654; Weimar, 1694, in-8.° III. Un *Traité des Princes d'Allemagne ;* IV. La *Théologie des Païens*. V. Un *Traité du principe de la Foi Historique*, etc. Tous ces ouvrages sont écrits en latin avec assez peu d'élégance, mais ils sont faits avec soin.

I. PFEFFEL, (Jean-André) graveur d'Augsbourg, né vers 1690, mort depuis quelques années, se fit connoître par son intelligence dans le dessin et par la délicatesse de son burin. Il fut chargé des planches d'un ouvrage très-considérable, intitulé : *La Physique sacrée*, qui parut en 1725. Ce livre est recherché des curieux pour la beauté des figures. Il contient 750 *Gravures* en taille-douce, faites sur le plan et les dessins de *Pfeffel*, et exécutées sous ses yeux par les plus habiles graveurs de son temps. *Voyez* I. SCHEUCHZER.

II. PFEFFEL, (Christian-Fréderic) né à Colmar le 3 octobre 1726 ; s'attacha à l'étude de la diplomatie et devint professeur de droit public à l'université de Strasbourg ; il est mort pendant la révolution. Ses écrits sont nombreux et savans ; il a approfondi tout ce qu'il a traité. On lui doit : I. *Abrégé chronologique du droit public d'Allemagne*. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions ; la dernière est de 1767, 2 vol. in-12. II. *Mémoires sur le Gouvernement de la Pologne*, 1759, in-douze. III. *Monumenta Boïca*, 1768,

10 vol. in-4.° C'est le recueil des chartres de la Bavière, extraites de tous les monastères de cette contrée. L'auteur s'est occupé principalement à en éclaircir l'histoire par divers mémoires sur l'origine de ses fiefs, ses limites dans les 10e et 11e siècles, et les sceaux des anciens ducs de Bavière, etc.

PFEFFERCORN, (Jean) fameux Juif converti, tâcha de persuader à l'empereur *Maximilien* de faire brûler tous les livres hébraïques, à l'exception de la Bible, *parce que*, disoit-il, *ils contiennent des blasphêmes, de la magie, et autres choses aussi dangereuses*. L'empereur publia, en 1510, un Edit conforme à la demande de *Pfeffercorn*. *Reuchlin* par ses écrits et ses discours, tâcha d'empêcher l'exécution de cet édit. *Pfeffercorn* composa alors le *Miroir Manuel* pour soutenir son sentiment; *Reuchlin* y opposa le *Miroir Oculaire* qui fut condamné par les théologiens de Cologne, la Faculté de théologie de Paris; et par le Père *Hochstrat* Dominicain, inquisiteur de la foi. (*Voy.* REUCHLIN.) *Pfeffercorn* vivoit encore en 1517. Outre le *Miroir Manuel* écrit en allemand, on a encore de lui : I. *Narratio de ratione celebrandi Pascha apud Judæos*. II. *De abolendis Judæorum scriptis*, etc.

PFEIFFER, (Auguste) naquit à Lawembourg en 1640. Il tomba à l'âge de cinq ans du haut d'une maison. Il se fracassa tellement la tête par cette chûte, qu'on le releva pour mort et qu'on se disposoit à l'ensévelir; mais sa sœur, en cousant le drap mortuaire autour du petit corps, le piqua dans un des doigts, et s'appercevant qu'il l'avoit retiré, elle le rendit à la vie par le secours de la médecine. On le fit étudier, et dans peu de temps il se rendit très-habile dans les langues Orientales. Il les professa à Wirtemberg, à Leipzig et en différens autres lieux; il fut appelé à Lubeck en 1690, pour y être surintendant des Églises. C'est dans cette ville qu'il finit ses jours le 11 janvier 1698 à 58 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de critique sacrée et de philosophie, en latin et en allemand. Les principaux de ceux du premier genre sont: I. *Pansophia Mosaïca*. II. *Critica sacra*, à Dresde, 1680, in-8.° III. *De Masorâ*. IV. *De Trihæresi Judæorum*. V. *Sciagraphia systematis Antiquitatum Hebræarum*. Tous ses ouvrages de *Philosophie* ont été imprimés à Utrecht en deux vol. in-4.° Ils ne sont plus d'aucun usage. Ses livres d'érudition sont plus recherchés, quoique écrits d'un style dur et lourd.

PFIFFER, (Louis) né à Lucerne en 1530, d'une famille féconde en grands capitaines, porta de bonne heure les armes au service de la France. Capitaine dans le régiment Suisse de Tamman, il en fut nommé colonel en 1562, après la bataille de Dreux, où il s'étoit signalé par son activité et sa bravoure. La paix ayant fait réformer son régiment, *Pfiffer* fut lieutenant de la compagnie des cent Gardes-Suisses de *Charles IX*, qui le créa chevalier. Il amena en 1567 un régiment de 6000 Suisses au service de ce prince. Ce fut avec ce corps dont il étoit co-

lonel, qu'il sauva la vie à ce monarque : il le fit conduire dans un bataillon carré de Meaux à Paris, malgré tous les efforts de l'armée du prince *de Condé*. Cette journée appelée *la Retraite de Meaux*, a immortalisé le nom de ce héros. Il continua de servir *Charles IX* par son courage et par son crédit auprès de ses compatriotes : crédit qui lui fit donner le surnom de *Roi des Suisses*. Il contribua avec son régiment, en 1569, à fixer la victoire de Montcontour contre les Huguenots. Son zèle pour la France ne se démentit point jusqu'à la naissance de la Ligue. Le duc *de Guise* l'ayant gagné sous prétexte de religion, *Pfiffer* se déclara ouvertement pour ce parti, et engagea les Cantons Catholiques à l'aider puissamment. Il mourut dans sa patrie en 1594 à 64 ans, *advoyer*, c'est-à-dire premier chef du Canton de Lucerne : charge que son zèle patriotique, sa grandeur d'ame et ses autres qualités lui avoient méritée.

PFLUG, (Jules) PHLUGIUS, évêque de Naumbourg, d'une famille distinguée, fut d'abord chanoine de Maïence, puis de Zeitz. Il entra par son mérite dans le conseil des empereurs *Charles-Quint* et *Ferdinand I*. Ce dernier prince s'en rapportoit ordinairement à lui dans les affaires les plus difficiles. *Pflug* ayant été élevé sur le siége de Naumbourg, en fut expulsé par ses ennemis le jour même de son élection; mais il fut rétabli avec beaucoup de distinction six ans après, par *Charles-Quint*. Il fut un des trois savans théologiens que l'empereur choisit pour dresser le projet de l'*Interim* en 1548, et présida aux diètes de Ratisbonne au nom de *Charles-Quint*. Il se signala sur-tout par ses ouvrages de controverse sur les dogmes attaqués par *Luther*. Ses livres sont pour la plupart en latin; il en a fait aussi quelques-uns en allemand. Ce savant et pieux évêque mourut en 1594, à 74 ans.

PHACÉE, fils de *Romelias*, général de l'armée de *Phaceïa* roi d'Israël, conspira contre son maître, le tua dans son palais, et se fit proclamer roi l'an 759 avant J. C. Il régna vingt ans, et suivit les traces de *Jéroboam* qui avoit fait pécher Israël. Dieu irrité contre les crimes d'*Achaz* qui régnoit alors en Judée, y envoya *Rasin* roi de Syrie et *Phacée* qui vinrent mettre le siége devant Jérusalem. Mais ils furent contraints de s'en retourner dans leurs états; Dieu les ayant envoyés pour châtier son peuple, et non pour le perdre. *Phacée* fit ensuite une nouvelle irruption dans le royaume de Juda, et le réduisit à l'extrémité. Il tailla en pièces l'armée d'*Achaz*, lui tua en un jour 120,000 combattans, fit 200,000 prisonniers, et revint à Samarie chargé de dépouilles. Mais sur le chemin, un prophète nommé *Obed* vint faire de vives réprimandes aux Israélites, des excès qu'ils avoient commis contre leurs frères, et leur persuada de renvoyer à Juda tous les captifs qu'ils emmenoient. *Phacée* fut détrôné par *Osée* un de ses sujets qui lui ôta la couronne et la vie l'an 739 avant J. C.

PHACÉIA, fils et successeur de *Manahem* roi d'Israël, imita l'impiété de ses pères, et fut tué par *Phacée* durant un festin qu'il

faisoit dans son palais de Samarie, l'an 759 avant J. C.

PHAÉTON, (Mythol.) fils du *Soleil* et de la nymphe *Clymène*. *Epaphus* fils de *Jupiter* lui ayant dit dans une querelle, que le *Soleil* n'étoit pas son père comme il se l'imaginoit; *Phaéton* irrité alla s'en plaindre à *Clymène* sa mère, qui lui conseilla d'aller voir son père pour qu'il fît connoître à tout l'univers qu'il étoit son fils. Le *Soleil* ne pouvant résister à ses prières et à ses larmes, lui confia son char après l'avoir revêtu de ses rayons. Dès qu'il fut sur l'horizon, les chevaux prirent le mors aux dents; de sorte que s'approchant trop de la Terre, tout y étoit brûlé par l'ardeur du nouveau Soleil, et que s'en éloignant trop tout y périssoit par le froid. *Jupiter* ne trouva d'autre moyen de remédier à ce désordre, qu'en foudroyant *Phaéton* qui tomba dans la mer à l'embouchure de l'Eridan, aujourd'hui le Pô. Ses sœurs et *Cycnus* son ami pleurèrent tant qu'elles furent métamorphosées en peuplier, leurs larmes en ambre, et *Cycnus* en cygne. On les appeloit *Phaétontiades :* elles étoient au nombre de trois; *Ovide* n'en nomme que deux, *Phaétuse* et *Lampétie*.

PHAÉTONTIADES, *Voyez* l'article précédent.

PHAINUS, ancien astronome Grec, natif d'Elide, faisoit ses observations auprès d'Athènes, et fut le maître de *Meton*. Il est regardé comme le premier qui découvrit le temps du solstice.

PHALANTE, jeune Lacédémonien fils d'*Aracus*, devint fondateur de la ville de Tarente en Italie. Les Messéniens ayant violé les filles de Sparte qui avoient assisté à une de leurs fêtes, les Lacédémoniens résolurent de venger cet outrage. Ils assiégèrent Messène, et firent serment de ne point retourner dans leur pays qu'ils n'eussent saccagé cette ville. Mais après dix ans de siége, ils furent obligés pour repeupler Sparte, de renvoyer dans leur patrie les jeunes gens qui n'avoient point eu de part au serment, avec permission d'épouser leurs filles. Les fruits de ces mariages furent appelés *Parthénies*, c'est-à-dire *enfans des filles*, et on les regarda comme des espèces de bâtards. Cette tache les obligea de s'expatrier. Ayant choisi *Phalante* pour leur chef, ils abordèrent à Tarente, petit port à l'extrémité de l'Italie, qu'ils changèrent en ville assez considérable après en avoir chassé les habitans.

PHALANX, (Mythol.) frère d'*Arachné*. *Pallas* prit un soin particulier de leur éducation; mais indignée de ce qu'ils y répondoient mal et de la passion criminelle qu'ils avoient conçu l'un pour l'autre, elle les métamorphosa en vipères.

PHALARIS, tyran d'Agrigente, se signala par sa cruauté. S'étant emparé de cette ville l'an 571 avant J. C., il chercha tous les moyens de tourmenter les citoyens. *Pérille*, artiste cruellement industrieux, seconda la fureur de *Phalaris* en inventant un Taureau d'airain. Le malheureux qu'on y renfermoit, consumé par l'ardeur du feu qu'on allumoit dessous, jetoit des cris de rage qui sortant de cette horrible machine, ressembloient aux

mugissemens d'un bœuf. L'auteur de cette cruelle invention en ayant demandé la récompense, *Phalaris* le fit brûler le premier dans le ventre du taureau. Les Agrigentins se révoltèrent l'an 561 avant J. C., et firent subir à *Phalaris* le supplice auquel il avoit condamné tant de victimes de sa barbarie. Nous avons des *Lettres* sous le nom d'*Abaris*, à ce tyran, avec les réponses; mais elles sont supposées. On les imprima à Tréviso, in-4°, en 1471, d'après la révision de *Léonard Aretin*; et on y joignit la traduction latine. Elles avoient déjà été imprimées en Sorbonne l'année d'auparavant, in-4.° Nous en avons une autre édition d'Oxford, 1718, in-8°; et une Traduction françoise, 1726, in-12.

PHALEREUS, *Voy*. DÉMÉTRIUS de *Phalère*.

PHALLUS, (Mythol.) fut l'un des quatre principaux Dieux de l'impureté. Les trois autres étoient *Priape*, *Bacchus* et *Mercure*. Les Déesses infames qu'on ne rougissoit pas d'adorer, étoient en plus grand nombre: *Vénus*, *Cotytto*, *Perfica*, *Prema*, *Pertunda*, *Lubentie*, *Volupie*, etc.

PHALOÉ, (Mythol.) nymphe, fille du fleuve *Lyris*, avoit été promise à celui qui la délivreroit d'un monstre ailé. Un jeune homme appelé *Elaathe* s'offrit de le tuer, et réussit; mais il mourut avant son mariage. *Phaloé* versa tant de larmes, que les Dieux touchés de sa douleur la changèrent en fontaine dont les eaux se mêlèrent avec celles du fleuve son père. On déméloit ses eaux à leur amertume, parce que le bord de la fontaine étoit couvert de cyprès.

PHAON, (Myth.) jeune homme de Mytilène de l'isle de Lesbos, reçut de *Vénus*, selon la Fable, un vase d'albâtre, rempli d'une essence qui avoit la vertu de donner la beauté. Il ne s'en fut pas plutôt frotté qu'il devint le plus beau des hommes. Les femmes et les filles de Mytilène en devinrent éperdument amoureuses; et la célèbre *Sapho* se précipita, parce qu'il ne voulut pas répondre à sa passion. On dit qu'il fut tué par un mari qui le surprit avec sa femme. On lit dans *Ovide* une Lettre de *Sapho* à *Phaon*. M. *Blin de Saint-More* en a publié une en vers françois.

PHARAMOND, est le nom que la plupart des historiens donnent au premier roi de France. On dit qu'il régna à Trèves et sur une partie de la France vers 420, et que *Clodion* son fils lui succéda: mais ce que l'on raconte de ces deux princes est très-incertain. Il est probable que *Pharamond* ne fut proprement qu'un général d'armée, le chef d'une société militaire de Francs, maîtres de leurs personnes et de leurs biens. Il paroît que c'étoit le sentiment de *Grégoire* de Tours. « La plupart, dit-il, ignorent quel a été le premier roi des François. *Sulpice Sévère* qui rapporte plusieurs choses qui regardent cette nation, ne nomme point son premier roi. Il dit seulement qu'elle a eu des généraux. » Quoi qu'il en soit, on attribue communément à *Pharamond* l'institution de la fameuse *Loi Salique*. C'est un recueil de réglemens sur toutes sortes de matières que *Clovis* fit rédiger. Cette

loi fut appelée *Salique*, du nom des Saliens, les plus illustres des Francs. « Elle fixoit la peine des crimes et plusieurs points de police. C'est un préjugé de croire que le droit de succession à la couronne y fut expressément réglé. Elle porte seulement que, par rapport à la Terre Salique, les femmes n'ont nulle part à l'héritage, ce qui ne regarde point la maison royale en particulier; car on appeloit généralement *Terres Saliques*, toutes celles que l'on tenoit du droit de conquête; il est facile de concevoir qu'un peuple de soldats dont le roi étoit le général, ne vouloit pas obéir à une femme. Un long usage soutenu par les principes de la nation, se changea avec le temps en loi du royaume. » (L'abbé *Millot*, *Elémens de l'Histoire de France*, Tome I.)

PHARAON, signifie *Roi* dans l'ancienne langue des Egyptiens. Plusieurs souverains d'Egypte ont porté ce nom. On distingue, 1.° Celui qui régnoit lorsqu'*Abraham* fut contraint par la famine de venir en Egypte, et qui enleva sa femme par erreur. Le second occupoit le trône lorsque *Joseph* amené par des marchands Ismaélites, fut établi intendant de toute l'Egypte. Le 3e *Pharaon* connu dans les Livres saints, est celui qui oubliant les services de *Joseph*, persécuta les Israélites. Le 4e est celui à qui *Moyse* et *Aaron* demandèrent la permission d'aller avec le peuple sacrifier dans le désert. Le 5e y régnoit du temps de *David*. Le 6e fut beau-père de *Salomon*. Le 7e étoit *Pharaon Hésac*. Le 8e, *Pharaon Sua* ou *Sô*. Le 9e, *Nechao* ou *Necho*, et le 10e, *Hophrad* ou *Vaphrès*. On peut conclure par ces quatre derniers, que les autres avoient aussi des noms propres. *Voy.* KOPHTUS.

PHARÈS, fils du patriarche *Juda* et de sa bru *Thamar*. Lorsqu'il vint au monde, *Zara* son frère jumeau, présenta le premier son bras; mais ensuite il le retira pour laisser naître *Pharès* son frère, qui par ce moyen devint l'aîné.

PHARIS, (Mythol.) fils de *Mercure* et d'une des filles de *Danaüs*, bâtit une ville dans la Laconie à laquelle il donna son nom.

PHARNACE, fils de *Mithridate* roi de Pont, fit révolter l'armée contre son père, qui se tua de désespoir l'an 64 avant J. C. Il cultiva l'amitié des Romains, et demeura neutre dans la guerre de *César* et de *Pompée*. *César* voulant qu'il se décidât, tourna ses armes contre lui l'an 47 avant J. C., et le vainquit avec tant de célérité qu'il écrivit à un de ses amis: *Veni, vidi, vici.* Il fit graver ces trois mots en gros caractères sur les brancards chargés du butin des ennemis qui suivoient son char de triomphe.

PHASE, (Mythol.) prince de la Colchide, que *Thétis* n'ayant pu rendre sensible, métamorphosa en fleuve. Il coule dans la Colchide, et ne mêle point ses eaux avec celles de la Mer-Noire où il se jette.

PHASSUR, prêtre, fils d'*Emer*, ayant entendu *Jérémie* prédire divers malheurs contre Jérusalem, le frappa et le fit

charger de chaînes. Le lendemain *Phassur* ayant fait délier le Prophète, celui-ci lui prédit qu'il seroit emmené captif à Babylone avec tous ceux qui demeuroient dans sa maison, et qu'il y mourroit lui et tous ses amis.

PHAZAËL, frère d'*Hérode le Grand*, étoit fils d'*Antipater* qui le nomma gouverneur de Judée l'an 47 avant J. C. Ayant été assiégé dans le palais de Jérusalem, par les Parthes qui étoient venus au secours d'*Antigone* fils d'*Aristobule*, il se rendit dans le camp ennemi sur la proposition qu'on lui fit d'un accommodement. Mais le général des Parthes le retint prisonnier l'an 39 avant J. C. Comme il appréhendoit moins la mort à laquelle on le destinoit, que la honte de la recevoir par la main de son ennemi, et qu'il ne pouvoit se tuer lui-même parce qu'il étoit enchaîné, il se brisa la tête contre une pierre. On dit qu'*Antigone* lui envoya des médecins qui, au lieu d'employer des remèdes pour le guérir, empoisonnèrent ses plaies. *Hérode le Grand* son frère, depuis roi de Judée, éleva plusieurs grands édifices pour honorer sa mémoire : comme une Tour dans Jérusalem nommée *Phazaëlle* ; et une ville de même nom dans la vallée de Jéricho.

PHEBADE ou FITADE, (St.) *Fitadius*, évêque d'Agen, que les habitans du pays nomment *St. Fiari*. Il se fit un nom, en réfutant la Confession de foi que les Ariens avoient publiée à Sirmich en 357, par un *Traité* que nous avons dans la *Bibliothèque des Pères*. Il assista au concile de Rimini en 359, et y soutint le parti Catholique ; mais surpris par les Ariens et entraîné par l'amour de la paix, il signa une Confession de foi orthodoxe en apparence et qui cachoit le poison de l'hérésie. Il connut depuis sa faute, et il témoigna par une rétractation publique qu'il n'avoit eu dessein que de détruire l'erreur et non d'y souscrire. *St. Phébade* se trouva au concile de Paris en 360, à celui de Valence en 374, et à celui de Sarragosse en 380. Il vivoit encore en 392 ; mais il étoit mort en 400, après plus de 40 ans de travaux dans l'épiscopat. D. *Rivet* lui attribue un savant Traité contre le concile de Rimini. On en trouve une traduction grecque parmi les Discours de *St. Grégoire de Nazianze*. C'est le 49e discours de ce Père.

PHÉBUS, *Voyez* APOLLON.

PHEDON, philosophe Grec, natif d'Elée, fut enlevé par des corsaires et vendu à des marchands. *Socrate* touché par sa physionomie douce et spirituelle, le racheta. Après la mort de son bienfaiteur dont il reçut le dernier soupir, il se retira à Elée et y devint chef de la *Secte Eléaque*. Sa philosophie se bornoit à la morale, et n'en valoit que mieux. *Platon* a donné le nom de ce philosophe à l'un de ses *Dialogues*.

I. PHÈDRE, (Myth.) *Phædra*, fille de *Minos* roi de Crète et de *Pasiphaë*, fut la seconde femme de *Thésée* roi d'Athènes. Cette princesse conçut pour *Hippolyte* fils de *Thésée* et d'*Antiope* reine des Amazones une passion très-violente. *Hippolyte* n'ayant pas voulu l'écouter, elle l'accusa auprès de son père d'a-

voir attenté à son honneur. *Thésée* irrité, livra ce malheureux fils à la fureur de *Neptune*. *Hippolyte* se promenant sur le bord de la mer, un monstre sorti tout-à-coup du fond des eaux, effraya ses chevaux qui le traînèrent à travers les rochers, où le char se fracassa, et fit périr ce jeune prince. *Phèdre* rendit témoignage à son innocence en se pendant elle-même. Ce tragique événement a fourni un sujet à *Euripide* et à *Racine*, qui en ont composé deux excellentes Tragédies, et celui d'un tableau plein de force et d'expression par *Guérin*, peintre moderne, qui a fait l'admiration des connoisseurs à l'exposition du sallon de l'an 10.

II. PHÈDRE, (*Phædrus*) natif de Thrace et affranchi d'*Auguste*, écrivoit sous *Tibère*. Il fut persécuté par *Séjan*, lâche ministre d'un prince barbare : cet homme injuste croyoit appercevoir sa satire dans les éloges que *Phèdre* fait de la vertu. Ce poëte s'est fait un nom immortel par cinq livres de *Fables* en vers iambes, auxquelles il a donné lui-même le nom de *Fables Esopiennes*, parce qu'*Esope* est l'inventeur de ce genre d'apologue, et que *Phèdre* l'a pris pour modèle. Nous n'avons rien dans l'antiquité de plus accompli que les *Fables* de *Phèdre*, pour le genre simple. Il plaît par sa douce élégance, par le choix de ses expressions, par l'heureux tour de ses vers; il instruit par ses ingénieuses moralités, qui sont autant de miroirs où l'homme voit ses qualités et ses défauts. *Van-Effen* l'a ainsi caractérisé :

> A l'esprit des Romains sa plume a retracé,
> Les utiles leçons d'un esclave sensé.
> De ses termes choisis l'élégante justesse
> Sert chez lui, de grandeur, de grace et de finesse;
> Sans tirer de l'esprit un éclat emprunté,
> Le vrai plaît en ses vers par sa simplicité:

Notre inimitable *La Fontaine* conte avec moins de précision et de justesse; mais, inférieur à *Phèdre* en ce seul point, il le surpasse dans tous les autres. Sa poésie est plus vive, plus enjouée, plus variée, et plus remplie de ces graces légères et de ces ornemens délicats, qui s'accordent avec l'aimable simplicité de la nature. Les *Fables* de *Phèdre* ont resté long-temps dans l'obscurité. *François Pithou* les rendit à la lumière, en les tirant de la bibliothèque de *Saint-Remy* de Rheims. Les meilleures éditions de ce précieux morceau, sont celles : *Cum notis Variorum*, 1667, in-8°... *Ad usum Delphini*, 1675, in-4°... d'Amsterdam, 1701, in-4°, avec les notes de *David Hoogstratten*... de Leyde, in-4°, 1727, par *Burman*... et de Paris, in-12, 1742. Celle que nous devons aux soins de M. *Philippe*, publiée par *Barbou* en 1748, in-12, mérite la préférence : elle est enrichie de plusieurs notes, de variantes et de diverses additions utiles. L'édition du Louvre, 1729, in-16, en très-petits caractères, est plus rare et beaucoup plus chère. Il en a paru une dans ce dernier genre, à Orléans, chez *Couret de Villeneuve*. M. *de Saci* a donné une assez bonne Traduction de *Phèdre*, sous le nom de *Saint-Aubin*. M. l'abbé *Lallemant* en a publié

une nouvelle Version en 1758, in-8°, avec un catalogue raisonné des différentes éditions. On en a aussi une en vers françois, plus faciles qu'élégans, 1708, in-12.

III. PHÈDRE, (Thomas) chanoine de Saint-Jean de Latran et professeur d'éloquence à Rome, mort d'une chûte vers la fin du 16e siècle. On lui attribue le fragment des *Antiquités Etrusques* de *Prosper*, auteur du temps de *Cicéron*, prétendu trouvé à Volterre par *Inghiramius*, Francfort, 1637, in-fol. Le nom de *Phèdre* lui fut donné parce qu'il avoit joué avec succès ce rôle dans l'*Hippolyte* de *Sénèque*.

I. PHELIPEAUX, (Jean) né à Angers, fit ses études à Paris avec distinction. *Bossuet* évêque de Meaux, l'ayant entendu disputer en Sorbonne, le prit pour précepteur de son neveu, depuis évêque de Troye, et le fit chanoine et trésorier de son église cathédrale, official, seul grand vicaire, et supérieur de plusieurs maisons religieuses. L'élève de l'abbé *Phelipeaux* étant allé à Rome, il l'y accompagna; et ils s'y trouvèrent dans le temps que *Fénélon* archevêque de Cambrai, y porta le jugement de son livre des *Maximes des Saints*. Il écrivit un Journal de cette dispute, mais en homme qui étoit beaucoup plus partisan de l'évêque de Meaux que de l'archevêque de Cambrai. Ce Journal vit le jour en 1732 et 1733, in-12, sous le titre de *Relation de l'origine, du progrès et de la condamnation du Quiétisme répandu en France*. Cet auteur mourut en 1708 dans un âge avancé. C'étoit un homme d'un esprit pénétrant et profond, mais fort sujet à des préventions et incapable de les perdre.

II. PHELIPEAUX, (Pierre) né à Fénières, fut député du département de la Sarthe à la Convention nationale, s'y montra un des plus ardens ennemis de la monarchie, et y proposa la création d'un tribunal révolutionnaire sans jurés. Envoyé en mission dans la Vendée, il s'adoucit tout-à-coup à la vue des cruautés dont cette contrée étoit le théâtre. Il dénonça les généraux qui y commandoient, et même le comité de salut public. Arrêté comme conspirateur, défenseur de *Roland* et calomniateur de *Marat*, il fut condamné à mort le 5 avril 1793, et la subit avec courage. On a publié la lettre qu'il écrivit à sa femme dans ses derniers momens. Lors de son interrogatoire, l'accusateur public *Fouquier-Tinville*, ayant mêlé à son ordinaire l'ironie à ses interpellations, « Il vous est permis, lui dit *Phelipeaux*, de me faire périr, mais m'outrager !... je vous le défends. » On a imprimé ses *Mémoires historiques sur la guerre de la Vendée*, 1793, in-8.°

PHELYPEAUX, (Louis-Balthasar) fils de *François Phelypeaux* seigneur d'*Herbaut*, montra de bonne heure du goût pour la vertu et pour les lettres. Nommé chanoine de Notre-Dame de Paris en 1694 et agent général du clergé en 1697, il fut placé sur le siége épiscopal de Riès en 1713. Son nom et son mérite pouvoient lui procurer un évêché plus considérable et plus voisin de la cour; il se contenta de celui que la providence lui avoit donné. Il fit le bonheur de

ses diocésains, fonda un *Collége*, un *Hôpital*, un *Séminaire*, s'attacha les indigens, pensionna les prêtres infirmes, les pauvres gentilshommes et les veuves des officiers; enfin il fit le bien dans l'obscurité, sans faste, sans orgueil : ce qui ajoute beaucoup au mérite de sa bienfaisance. Il eut d'ailleurs toutes les vertus épiscopales, et il instruisit son clergé sans faire étalage de ses lumières. Il mourut en 1751, dans un âge avancé.

PHELYPEAUX, *Voy.* PONTCHARTRAIN *et* VRILLIÈRE.

PHELYPEAUX, *Voy.* MAUREPAS.

PHENENNA, seconde femme d'*Elcana* père de *Samuel*, avoit plusieurs enfans, et loin d'en remercier Dieu seul auteur de sa fécondité, elle insultoit *Anne* et la railloit de ce que le Seigneur l'avoit rendue stérile. Mais Dieu ayant visité *Anne*, elle enfanta *Samuel*, et *Phenenna* fut humiliée.

I. PHÉNIX, (Mythol.) oiseau fabuleux, unique au monde et consacré au Soleil, que l'on dit vivre 1461 ans, nombre qui représente exactement une révolution de la grande année solaire Egyptienne. Son plumage est d'or cramoisi. Il vient du pays des Ténèbres pour mourir en Arabie, et suivant d'autres en Egypte. Sentant sa vieillesse, il fait un petit bûcher de bois odoriférant, sur lequel il se consume aux rayons du Soleil qui allume ce bûcher : et de ses cendres il renaît un ver duquel se forme un nouveau *Phénix*.

II. PHÉNIX, fils d'*Amyntor*, roi des Dolopes, fut accusé par *Clytie* concubine de son père, d'avoir voulu lui faire violence. Il fut obligé de quitter Hella sa patrie et de s'enfuir en Thessalie auprès du roi *Pélée*, qui lui confia la conduite de son fils *Achille*. *Phénix* suivit ce prince au siége de Troye, où il devint aveugle; mais *Chiron* le guérit. Il donna à *Achille* une si excellente éducation, qu'il fut regardé comme le modèle des gouverneurs de la jeunesse. Après la prise de la ville de Troye, *Pélée* reconnoissant des services qu'il lui avoit rendus dans la personne de son fils quoique mort, rétablit *Phénix* sur le trône et le fit proclamer roi des Dolopes. — Il faut le distinguer de PHÉNIX, fils d'*Agenor* et frère de *Cadmus*, qui a donné son nom aux Phéniciens peuples de la Syrie, qui furent, dit-on, les inventeurs des premières lettres, de l'usage de la pourpre, et de la navigation. (*Voyez* CADMUS.)

PHÉRÉCRATE, poëte comique Grec, étoit contemporain de *Platon* et d'*Aristophane*. A l'imitation des anciens comiques, qui introduisoient sur le théâtre non des personnages imaginaires, mais des personnages actuellement vivans, il joua ses contemporains, sans néanmoins abuser de la licence qui régnoit alors sur la scène, et se fit une loi de ne jamais diffamer personne. On lui attribue vingt-une *Comédies*, dont il ne nous reste que des fragmens, recueillis par *Hertelius* et par *Grotius*. On juge d'après ces fragmens, que *Phérécrate* écrivoit très-purement en grec, et qu'il possédoit cette raillerie fine et délicate, qu'on appelle *urbanité Attique*. Il fut auteur d'une

espèce de vers, appelés de son nom *Phérécratiens.* Ils étoient composés des trois derniers pieds du vers hexamètre, et le premier de ces trois pieds étoit toujours un spondée. Ce vers d'*Horace*, par exemple, (*Quamvis Pontica pinus*,) est un vers *Phérécratien.* On trouve dans *Plutarque* un fragment de ce poëte sur la musique des Grecs, qui a été discuté par M. *Burette* de l'académie des Inscriptions. *Voyez* le tome XVe de la collection de cette compagnie.

I. PHÉRÉCYDE, philosophe de l'isle de Scyros vers l'an 560 avant Jésus-Christ, fut l'élève de *Pittacus.* Il passe pour avoir été le premier de tous les philosophes qui ait écrit sur les choses naturelles et sur l'essence des Dieux. Il fut aussi le premier, dit-on, qui soutint l'opinion ridicule « que les animaux sont de pures machines. » Il fut le maître de *Pythagore*, qui l'aima comme son père. Ce disciple reconnoissant, ayant appris que *Phérécide* étoit dangereusement malade dans l'isle de Délos, s'embarqua aussitôt et se rendit à l'isle, où il fit donner tous les secours nécessaires à ce vieillard et ne ménagea rien de ce qui pouvoit lui rétablir la santé. Le grand âge enfin et la violence de la maladie ayant rendu tous les remèdes inutiles, il prit le soin de l'ensévelir, et quand il lui eut rendu les derniers devoirs il repartit pour l'Italie. On donne une autre cause à sa mort : selon les uns, il fut dévoré par les poux ; selon d'autres, il se tua en se précipitant du haut du Mont-Corycius lorsqu'il alloit à Delphes. On peut voir dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1747, une *Dissertation* curieuse sur la vie, les ouvrages et les sentimens de cet ancien philosophe, l'un des premiers entre les Grecs qui ait écrit en prose. *Diogène Laërce* lui attribue l'invention de la *prosodie* ou *quantité* nécessaire pour donner aux vers et sur-tout aux vers latins, une certaine mesure qui flatte l'oreille.

II. PHÉRÉCYDE, historien, natif de Leros, et surnommé l'*Athénien*, florissoit vers l'an 456 avant Jésus-Christ Il avoit composé l'*Histoire de l'Attique* ; mais cet ouvrage a péri par les ravages du temps.

PHIDIAS, sculpteur d'Athènes vers l'an 448 avant J. C., avoit fait une étude particulière de tout ce qui avoit rapport à son talent. Il possédoit sur-tout l'optique, science qui lui fut très-utile dans une occasion remarquable. *Alcamène* et lui furent chargés de faire chacun une *Minerve*, afin qu'on pût choisir la plus belle pour la placer sur une colonne. La statue d'*Alcamène*, vue de près, avoit un beau fini qui gagna tous les suffrages ; tandis que celle de *Phidias* ne paroissoit en quelque sorte qu'ébauchée. Mais le travail recherché du premier disparut lorsque la statue fut élevée au lieu de sa destination. Celle de *Phidias* au contraire fit tout son effet, et frappa les spectateurs par un air de grandeur et de majesté qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer. Ce fut lui qui après la bataille de Marathon, travailla sur un bloc de marbre que les Perses dans l'espérance de la victoire, avoient apporté pour

ériger un trophée. Il en fit une *Némésis*, Déesse qui avoit pour fonction d'humilier les hommes superbes. On chargea encore *Phidias* de faire la *Minerve*, qu'on plaça dans le fameux Temple appelé le *Panthéon*. Cette statue avoit vingt-six coudées de haut ; elle étoit d'or et d'ivoire : mais c'étoit l'art qui en faisoit le principal mérite. Cette statue auroit fait douter s'il pouvoit y avoir rien de plus parfait en ce genre, si *Phidias* lui-même n'en eût donné la preuve dans son *Jupiter Olympien*, qu'on peut appeler le plus grand effort de l'art. Ce ne fut point pour Athènes qu'il fit cette statue : l'envie l'avoit forcé de quitter son ingrate patrie. *Menon*, un de ses élèves et osant être son rival, l'avoit accusé d'avoir détourné à son profit une partie des quarante-quatre talens d'or qu'il devoit employer à la statue de *Minerve*. Le célèbre *Périclès* avoit eu un pressentiment de ce qui devoit arriver, et par son conseil *Phidias* avoit tellement appliqué l'or à sa *Minerve*, qu'on pouvoit l'en détacher aisément et le peser. L'or fut donc pesé, et à la honte de l'accusateur, on y retrouva les quarante-quatre talens. *Phidias* qui sentit bien que son innocence ne le mettroit pas à l'abri des atteintes de la jalousie, prit la fuite et se retira en Elide. Là, il songea à se venger de l'injustice et de l'ingratitude des Athéniens, d'une manière permise ou pardonnable à un artiste, si jamais la vengeance pouvoit l'être : ce fut d'employer toute son industrie à faire pour les Eléens une statue qui pût effacer sa *Minerve* que les Athéniens regardoient comme son chef-d'œuvre. Il y réussit. Son *Jupiter Olympien* fut regardé comme un prodige. On le mit au nombre des sept Merveilles du monde. Aussi n'avoit-il rien oublié pour donner à cet ouvrage la dernière perfection. Avant que de l'achever entièrement, il l'exposa aux yeux du public, se tenant caché derrière une porte, d'où il entendoit le jugement des connoisseurs ou de ceux qui croyoient l'être. L'un trouvoit le nez trop épais, un autre le visage trop alongé, etc. etc. Il profita de toutes les critiques judicieuses : persuadé, dit *Lucien* qui rapporte ce fait, que plusieurs yeux voient mieux qu'un seul. Cette statue d'or ou d'ivoire, haute de soixante pieds et d'une grosseur proportionnée, fit le désespoir de tous les grands statuaires qui vinrent après. Aucun d'eux n'eut la présomption de penser seulement à l'imiter : *Præter* J O V E M *Olympium, quem nemo æmulatur*, dit PLINE. Ce fut par ce chef-d'œuvre qu'il termina ses travaux. Long-temps après lui on conservoit encore son atelier, et les voyageurs l'alloient voir par curiosité. Les Eléens, pour faire honneur à sa mémoire, créèrent en faveur de ses descendans une charge, dont toute la fonction consistoit à nettoyer cette magnifique statue et à la préserver de tout ce qui pourroit en ternir la beauté. *Phidias* fut le premier parmi les Grecs qui étudia la belle nature, pour l'imiter. Son imagination étoit grande et hardie ; il savoit rendre la Divinité avec une telle expression et un si grand éclat, qu'il sembloit avoir été guidé dans son travail par la Divinité elle-même.

PHIDON fut, suivant *Pollux*, *Strabon* et *Sperling*, le premier qui introduisit en Grèce l'usage de marquer la monnoie. On a trouvé quelques pièces anciennes, sur lesquelles on voit d'un côté un bouclier, et de l'autre la figure d'une petite cruche et d'une grappe de raisin : l'exergue porte le nom de *Phidon*. *Plutarque* attribue à *Thésée* l'invention de l'empreinte des monnoies grecques.

PHILAGATHE, (l'Antipape) *Voyez* GRÉGOIRE V.

PHILANDER, (Guillaume) né à Châtillon-sur-Seine en 1505, fut appelé à Rhodez par *George d'Armagnac*, pour lors évêque de cette ville et depuis cardinal. *Philander* s'acquit l'estime et l'amitié de ce prélat protecteur des savans, et le suivit dans son ambassade à Venise, A son retour, il fut fait chanoine de Rhodez et archidiacre de Saint-Antonin. Il mourut à Toulouse en 1565, dans un voyage qu'il fit pour voir son *Mécène* qui en étoit devenu archevêque. On a de lui : I. Un *Commentaire* sur *Vitruve*, dont la meilleure édition est celle de Lyon, en 1552. Quoique cet ouvrage soit savant, le temps lui a ôté une partie de son mérite ; les lumières sur l'architecture étant beaucoup plus grandes qu'autrefois. II. Un *Commentaire* sur une partie de *Quintilien*.... *Philander* étoit un homme indolent, incapable de prendre soin de ses affaires domestiques, paresseux même dans les recherches littéraires, il promettoit des ouvrages qu'il ne pouvoit ni ne vouloit donner.

PHILASTRE, *Philastrius*, évêque de Bresse en Italie vers 374, se trouva au concile d'Aquilée avec *St. Ambroise*, en 381 ; il fit connoissance à Milan avec *S. Augustin*, et mourut le 18 juillet 387. On a de lui un livre des *Hérésies*, dans lequel il prend quelquefois pour erreur ce qui ne l'est pas. Cet ouvrage, écrit d'un style bas et rampant, se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. On en a une édition séparée à Hambourg, 1721, in-8°, et Bresse, 1738, in-fol.

PHILE, (Manuel) auteur Grec du 14[e] siècle, dont il nous reste un *Poëme* en vers ïambiques sur la propriété des Animaux. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de *Paw*, Utrecht, 1730, in-4.° Il est dédié à *Michel Paléologue* le jeune, empereur de Constantinople, sous lequel il vivoit.

PHILELEUTHÈRE, *Voyez* BENTLEI.

PHILELPHE, (François) né à Tolentin en 1398, étudia à Padoue les humanités avec succès. A l'âge de 18 ans, il fut chargé de professer l'éloquence. Ses talens le firent appeler à Venise. La république lui accorda des lettres de citoyen, et le nomma secrétaire du Baile à Constantinople. *Philelphe* profita de cet emploi pour se perfectionner dans la langue grecque, et passa à Constantinople en 1419. Il y épousa *Théodora* fille du savant *Emmanuel Chrysoloras*, et apprit insensiblement de sa femme toute la douceur et la finesse du grec. S'étant fait connoître à l'empereur *Jean Paléologue*, ce prince l'envoya à

l'empereur *Sigismond* pour implorer son secours contre les Turcs. *Philelphe* enseigna ensuite à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne et à Milan, avec une réputation extraordinaire. Mais si ses succès furent grands, ses défauts le furent davantage. Ne tenant par le cœur qu'à ceux dont il espéroit de tirer actuellement quelque avantage, il abandonna lâchement le parti de *Côme de Médicis* son bienfaiteur. Son orgueil étoit extrême : il vouloit régner sur tous les littérateurs : on ne pouvoit le contredire sans le choquer. Il se piquoit tellement de savoir les lois de la grammaire, que disputant un jour sur une syllabe avec un philosophe Grec nommé *Timothée*, il offrit de payer cent écus au cas qu'il eût tort, à condition qu'il disposeroit de la barbe de son adversaire si l'avantage lui étoit adjugé. *Philelphe* ayant gagné, fit raser impitoyablement la barbe à *Timothée*, quelques offres que pût lui faire celui-ci pour éviter cet affront. A cette présomption, *Philelphe* joignoit une inconstance, une inquiétude, une prodigalité, qui semèrent sa vie d'épines. Il la termina à Florence le 31 juillet 1481, à 83 ans. On fut obligé de vendre les meubles de sa chambre et les ustensiles de sa cuisine pour payer ses funérailles. C'est sans fondement qu'on l'accuse d'avoir privé le public du livre de *Cicéron*, intitulé : *De Gloriâ*. On a de lui : I. Des *Odes* et des *Poésies*, 1488, in-4°, et 1497, in-fol. II. Des *Discours*, Venise, 1492, in-fol. III. Des *Dialogues*, des *Satires*, Milan, 1476, in-folio ; Venise, 1502, in-4° ; et Paris, 1508, in-4.° IV. Un grand nombre d'autres ouvrages latins, en vers et en prose. Les plus connus sont les Traités *De Morali disciplinâ : De Exilio : De Jocis et Seriis*, les mêmes que ses *Epigrammes* ; et ses deux livres *Conviviorum*, ou *Des Repas*, pleins d'érudition. Toutes ses Œuvres, réimprimées à Basle en 1739, in-folio, prouvent que *Philelphe* étoit un grammairien pédantesque, plus occupé des mots que des choses, et qui possédoit très-bien l'histoire de la philosophie, sans être philosophe. Il traduisit du grec en latin une partie des *Œuvres* de *Xénophon*. Le recueil de ses *Lettres*, de l'édition de Venise, 1502, in-folio, est peu commun. — *Marius* Philelphe son fils mort un an avant lui, laissa aussi des *Poésies*.

PHILÉMON, *Voy*. Baucis.

I. PHILÉMON, poëte comique Grec, étoit fils de *Damon* et contemporain de *Ménandre*. Il l'emporta souvent sur ce poëte, moins par son mérite que par les intrigues de ses amis. *Plaute* a imité sa Comédie *du Marchand*. On dit qu'il mourut de rire, en voyant son âne manger des figues. Il avoit alors environ 97 ans. — Philémon *le Jeune* son fils, composa aussi cinquante-quatre Comédies, dont il nous reste des fragmens considérables recueillis par *Grotius*. Ils prouvent qu'il n'étoit pas un poëte du premier rang. Il florissoit vers l'an 274 avant J. C.

II. PHILÉMON, homme riche de le ville de Colosse, fut converti à la foi Chrétienne par *Epaphras* disciple de *St. Paul*. Sa maison étoit une retraite pour

les fidelles. Sa femme *Appia* et lui étoient la bonne odeur de la ville par leurs vertus, et la ressource de tous les malheureux par leurs libéralités. *Onésime* esclave de *Philémon*, l'ayant volé, s'enfuit à Rome, où s'étant lié avec *St. Paul*, il se fit instruire de la religion et reçut le baptême. L'Apôtre le renvoya ensuite à son maître, auquel il le recommanda par une lettre qui est un modèle d'éloquence persuasive. Les Grecs rapportent plusieurs particularités de la vie et de la mort de *Philémon*, qui sont plus qu'incertaines : ils le font martyriser à Colosse avec sa femme dans une émeute populaire.

PHILÈNES, deux frères, citoyens de Carthage en Afrique, sacrifièrent leur vie pour le bien de leur patrie. Une grande contestation étant survenue entre les Carthaginois et les habitans de Cyrène touchant les limites de leurs pays, ils convinrent de choisir deux hommes de chacune de ces deux villes, qui en partiroient dans le même temps, et que le lieu où ils se rencontreroient serviroit de bornes aux deux états. Les *Philènes* avoient déjà avancé assez loin sur les terres des Cyréniens, lorsque la rencontre se fit. Ceux-ci qui étoient les plus forts, prétendirent que les *Philènes* étoient partis avant l'heure et refusèrent de s'en tenir à l'accord, à moins que les deux frères pour écarter tout soupçon de supercherie ne consentissent à être ensévelis vivans dans le lieu même. Ils y consentirent, aimant mieux souffrir cette cruelle mort que de trahir les intérêts de leur patrie. Les Carthaginois pour immortaliser la gloire de ces deux frères, firent élever deux autels sur leur tombeau avec une inscription qui contenoit leur éloge. Ces autels, appelés *Aræ Philenorum*, servirent de limites à l'empire des Carthaginois qui s'étendoit depuis ce monument jusqu'aux Colonnes d'*Hercule*. C'est *Salluste* qui rapporte ce fait dans son Histoire de la guerre de *Jugurtha*.

PHILETAS, poëte et grammairien Grec de l'isle de Cos, florissoit sous *Philippe* et sous *Alexandre le Grand*, et fut précepteur de *Ptolomée Philadelphe*. Il composa des *Elégies*, des *Epigrammes* et d'autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. *Ovide* et *Properce* l'ont célébré dans leurs poésies comme un des meilleurs poëtes de son siècle. *Élien* dit : « qu'il avoit le corps si mince et si foible, qu'il étoit obligé de porter du plomb dans ses poches pour n'être point enlevé par le vent » : conte assez peu vraisemblable.

PHILÈTE, hérétique du premier siècle, qui sans nier ouvertement la *Résurrection*, soutenoit qu'*il n'y en avoit point d'autre que celle du péché à la grace*.

PHILIBERT, *Voy.* EMMANUEL.

PHILIDOR, (N.) fut l'un des plus agréables et des plus féconds musiciens François. Ses Opéra offrent le point de transition de l'ancienne musique de *Campra* et de *Rameau* à la musique italienne qui règne sur notre scène. Savant compositeur, son harmonie est expressive, travaillée ; mais le chant manque souvent d'intérêt et de mélodie. En gé-

néral le talent de cet artiste, supérieur dans les Opéra bouffons, n'a pu se soutenir aussi bien dans le genre lyrique et le grand opéra. *Philidor* passoit pour un érudit en musique, mais sans esprit; aussi *Laborde* son admirateur l'entendant un jour dans un repas dire beaucoup de trivialités, se tira de l'embarras où il le mettoit en s'écriant: *Voyez-vous cet homme-là? il n'a pas le sens commun; c'est tout génie.* Ce musicien, grand calculateur, fut le premier joueur d'échecs de l'Europe. Il conserva jusqu'au dernier moment la justesse de son jugement; quoique aveugle, il fit, un mois avant de mourir et à l'âge de 80 ans, deux parties d'échecs à la fois, contre d'habiles joueurs, et les gagna. *Philidor* est mort à Londres le 30 août 1795. Son égalité d'humeur, sa probité, son extrême désintéressement malgré la modicité de sa fortune, le firent aimer. Ceux de ses Opéra qui réussirent le mieux au théâtre Italien furent le *Maréchal Ferrant*, *Tom-Jones*, le *Bucheron*, le *Sorcier*, *Sancho-Pança*, les *Femmes vengées*, le *Soldat Magicien* et *Blaise le Savetier*. Ses autres productions sur le même théâtre furent *Zémire* et *Mélide*, comédie en deux actes, paroles d'*Anseaume;* le *Quiproquo*, la *Nouvelle Ecole des Femmes*, l'*Amitié au village*, le *Bon Fils*, l'*Huître et les Plaideurs*, le *Jardinier de Sidon*, le *Jardinier supposé*, *le Jardinier et son Seigneur*. Il a donné au grand Opéra: I. *Bélisaire*, en 3 actes, paroles de *Bertin*. II. *Thémistocle*, paroles de *Morel*. III. *Persée*, poëme de *Quinault*, réduit en trois actes par *Marmontel*. On y applaudit deux chœurs très-animés et le morceau de *Méduse; J'ai perdu la beauté qui me rendoit si vaine:* c'est un chef-d'œuvre d'harmonie. Les autres airs sont bien inférieurs à celui-là. IV. *Ernelinde*, paroles de *Poinsinet*. La musique de cet Opéra commença la réputation de *Philidor*. Elle est souvent dure et trop bruyante, mais un monologue en récitatif obligé, le beau chœur *Jurons sur ces glaives sanglans*, et l'air *Né dans un camp parmi les armes*, excitèrent un juste enthousiasme et suffiroient pour mériter la célébrité. Le même auteur a mis en musique le poëme séculaire d'*Horace* qui obtint le plus grand succès à Paris et à Londres, sur-tout lorsqu'on entendit l'effet des strophes, *Alme sol* et *Cuique vos bonus*.

SAINTS.

I. PHILIPPE, (St.) Apôtre de JÉSUS-CHRIST, naquit à Bethsaïde, ville de Galilée sur le bord du lac de Génésareth. Il fut le premier que le Sauveur appela à sa suite. Ce fut à lui que l'Homme-Dieu s'adressa, lorsque voulant nourrir cinq mille hommes qui le suivoient, il demanda où l'on pourroit acheter du pain pour tant de monde?. *Philippe* lui répondit « qu'il en faudroit pour plus de deux cents deniers. » Pendant le long discours que Jésus-Christ tint à ses Apôtres la veille de sa Passion, *Philippe* le pria de leur faire voir le Père. Mais le Sauveur lui répondit : *Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père.* Voilà tout ce que l'Evangile nous apprend de ce saint Apôtre. Les auteurs ecclésiastiques ajoutent qu'il étoit marié, qu'il avoit plusieurs filles, qu'il alla prêcher l'Evangile en

Phrygie, et qu'il mourut à Hiérapie ville de cette province.

II. PHILIPPE-BENITI *ou* BENIZZI, (Saint) cinquième général des Servites, [*ou* Serviteurs de la *Ste Vierge*] et non fondateur de ces religieux comme quelques-uns l'ont dit, né à Florence en 1232 d'une famille noble, obtint l'approbation de son ordre dans le concile général de Lyon en 1274, et mourut à Todi le 22 août 1284. *Léon X* le béatifia en 1516, et *Clément X* le mit en 1671 dans le catalogue des Saints. Quelques membres de l'ordre des *Servites* ne croyant pas que ce titre répondît assez à leur zèle, prirent celui d'*Esclaves de la Vierge*. Ils portoient aux bras des chaînes, au cou des colliers avec des médailles qui représentoient les confrères enchaînés comme des captifs de *Marie*. Mais l'Eglise convaincue, dit *Baillet*, sur l'autorité de *St. Augustin*, que le culte de servitude n'est dû qu'à Dieu, n'approuva point cet excès de zèle.... Sa Vie a été écrite par l'abbé *Malaval*.

PHILIPPE DE NERI, (Saint) *Voyez* NERI.

EMPEREURS et ROIS.

III. PHILIPPE II, roi de Macédoine, 4e fils d'*Amyntas*, fut élevé à Thèbes où son père l'avoit envoyé en ôtage. Il fit éclater dès sa jeunesse cette souplesse de génie, cette grandeur de courage, qui lui firent un nom si célèbre et de si puissans ennemis. Après la mort de *Perdiccas III* son frère, il se fit déclarer le tuteur de son neveu et se mit bientôt sur le trône à sa place, l'an 360 avant Jésus-Christ. L'état étoit ébranlé par les secousses de différentes révolutions; *Philippe* s'appliqua à l'affermir. Les Illyriens, les Péoniens et les Thraces voulurent profiter de sa jeunesse pour lui déclarer la guerre. Il désarma ces deux derniers peuples par des présens et des promesses, et l'autre n'osa remuer. Vainqueur par la politique et par la ruse, il déclara libre Amphipolis que la ville d'Athènes revendiquoit comme une colonie. Son dessein étoit de ménager cette république, et de ne point épuiser ses forces en voulant garder cette place. Les Athéniens peu sensibles à son attention, armèrent pour lui ôter la couronne; mais le roi Macédonien les vainquit auprès de Méthonte, et fit un grand nombre de prisonniers qu'il renvoya sans rançon. Cette victoire fut le fruit de la discipline qu'il avoit mise dans ses troupes: la phalange Macédonienne en eut le principal honneur: c'étoit un corps d'infanterie pesamment armé, composé pour l'ordinaire de 16000 hommes, qui avoient chacun un bouclier de 6 pieds de hauteur et une pique de 21 pieds de long. Le succès de ses armes et surtout sa générosité après la victoire, firent desirer son alliance et la paix au peuple d'Athènes; et les esprits y étant disposés de part et d'autre, elle ne tarda pas d'être conclue. Les circonstances étoient favorables pour se venger des Illyriens. *Philippe* arma contr'eux, les vainquit, et affranchit ses états de leur joug. Son ambition secondée par sa prudence et par sa valeur, le rendit maître de Crénides ville bâtie par les Thrasiens, et à laquelle il donna son nom. Les mines d'or qui étoient aux environs de cette ville

en rendoient la prise très-importante. Il y mit beaucoup d'ouvriers, et il fut le premier qui fit battre en son nom de la monnoie d'or. *Philippe* employa ses richesses à acheter des espions et des partisans dans toutes les villes importantes de la Grèce, et à faire des conquêtes sans la voie des armes. Le mariage du monarque Macédonien avec *Olympias* fille de *Néoptolème* roi des Molosses, et la naissance d'*Alexandre* depuis surnommé *le Grand*, mirent le comble à son bonheur. (*Voyez* ARISTANDRE.) *Plutarque* rapporte que *Philippe* absent de ses états, apprit trois grandes nouvelles le même jour: qu'il avoit été couronné aux jeux Olympiques; qu'il avoit remporté une victoire contre les Illyriens et qu'il lui étoit né un fils. Il écrivit lui-même à *Aristote* pour le prier de se charger de son éducation, et la lettre ne fait pas moins d'honneur au monarque qu'au philosophe. (*Voyez* ARISTOTE.) Cependant il étendoit ses conquêtes dans la Thrace. Méthon petite ville de cette contrée ne put résister long-temps à sa bravoure; mais ce siége lui devint funeste par un coup de flèche que lui lança *Aster* dans l'œil droit. (*Voyez* ASTER.) *Philippe* méditoit depuis long-temps le projet d'envahir la Grèce. Il fit la première tentative sur Olynthe colonie et rempart d'Athènes. Cette république fortement animée par l'éloquence de *Démosthènes*, envoya 17 galères et deux mille hommes à son secours; mais tous ses efforts furent inutiles contre les ressources de *Philippe*. Ce prince corrompit les principaux citoyens de la ville, et Olynthe lui fut livrée. Maître de cette place, il la détruisit de fond en comble, et gagna les villes voisines par ses largesses et par les fêtes qu'il donna au peuple. Il tomba ensuite sur les Phocéens et les vainquit. *Philippe* agissant toujours en politique, se fit déclarer chef des Amphyctions et leur fit ordonner la ruine des villes de la Phocide. La Grèce commençoit à ouvrir les yeux sur sa politique cruelle. *Philippe* craignant de la soulever, retourna comblé de gloire dans la Macédoine; mais toujours avide du sang et de l'or, il porta le feu de la guerre dans l'Illyrie, dans la Thrace et dans la Chersonèse. Il se tourna ensuite contre l'Eubée, isle qu'il nommoit à cause de sa situation les entraves de la Grèce. Il se rendit maître de la plus grande partie de ce pays autant par l'or que par le fer; mais *Phocion* héros Athénien, vint délivrer ce pays de la domination tyrannique du roi de Macédoine. *Philippe* poursuivi par un ennemi, que ni son argent ni ses armes ne purent ébranler, déclara la guerre aux Scythes et fit sur eux un butin considérable. Obligé de combattre à son retour les Triballiens, il fut atteint d'une flèche qui le blessa à la cuisse. A peine fut-il guéri de cette blessure, qu'il tourna de nouveau toutes ses vues contre la Grèce. Il entra d'abord dans la Béotie, et les armées en vinrent aux mains à Chéronée l'an 338 avant J. C. Le combat fut long, et la victoire se décida enfin pour *Philippe*. Le vainqueur érigea un trophée, offrit des sacrifices aux Dieux et se livra à la débauche dans une fête qu'il ordonna pour célébrer son triomphe. L'ivresse du vin augmentant

celle de son orgueil, il vint sur le champ de bataille insulter aux morts et aux prisonniers. L'orateur *Démades* qui étoit du nombre des captifs, choqué de cette indignité, ne put s'empêcher de dire au prince : *Pourquoi jouer le rôle de Thersite lorsque vous pourriez être un Agamemnon ?* Cet avis généreux valut la liberté à *Démades* et des traitemens plus doux aux compagnons de son infortune. *Philippe* vainqueur de la Grèce, osa prétendre à la conquête des Perses ; il se fit nommer chef de cette entreprise dans l'assemblée générale des Grecs. Il se préparoit à exécuter ce projet lorsqu'il fut assassiné dans un festin par *Pausanias* un de ses gardes, l'an 336 avant J. C., dans la 47e année de son âge, après en avoir régné 24. *Philippe* avoit les vices et les apparences des vertus qui naissent d'une ambition démesurée. Sa politique, son art de dissimuler, ses intrigues doivent être attribués à son ardeur pour les conquêtes : il avoit cette éloquence que donnent les fortes passions ; cette activité et cette patience dans les fatigues de la guerre, fruit d'un amour insatiable pour la gloire. Il étoit généreux, magnanime, vertueux moins par principes que par caprice. On ne sait pourquoi il se faisoit dire tous les jours : *PHILIPPE, souviens-toi que tu es mortel !* La conséquence de cette vérité n'étoit-elle pas de rendre ses états heureux et de laisser en paix ceux des autres ? Cependant l'abbé *de Mably* le préfère à *Alexandre* son fils, du moins pour les talens. « Si l'on rapproche, dit-il, ces deux princes, quelle étrange disproportion on remarque entr'eux ? Dans *Philippe* je vois un homme supérieur à tous les événemens. La fortune ne peut lui opposer d'obstacle qu'il n'ait prévu et qu'il ne surmonte par sa sagesse, sa patience, son courage ou son activité. Je découvre un génie vaste dont toutes les entreprises sont liées et se prêtent une force mutuelle. Ce qu'il exécute prépare toujours le succès de l'entreprise qu'il va commencer. Dans *Alexandre* je ne vois qu'un guerrier extraordinaire qui n'a qu'une manière, et dont le courage téméraire et impatient (qu'on me permette cette expression) tranche partout le nœud gordien que *Philippe* eût dénoué. L'excès de toutes ses qualités surprend notre imagination, et le fait paroître grand parce qu'il fait sentir à ceux qui le considèrent la foiblesse de leur caractère. Au lieu de ne donner que de la surprise à ce phénomène rare, nous lui donnerons de l'admiration. Qu'on suppose *Philippe* dans l'Asie à la tête des forces de la Grèce. Si sa sagesse paroît d'abord moins capable d'en imposer à *Darius* que l'enthousiasme d'*Alexandre*, elle le conduira cependant au même but. L'audace d'*Alexandre* lui réussit, parce qu'elle excita dans son ennemi la crainte : passion qui resserre l'esprit, glace l'imagination et engourdit toutes les facultés de l'ame. *Philippe* eût entouré *Darius* de piéges et de précipices. Il eût profité des divisions qui régnoient dans l'Asie, dont les provinces désunies par leurs mœurs, leurs lois, leur religion n'avoient aucune union entr'elles. Il eût tenté l'ambition et l'avarice de ces satrapes orgueilleux et avides qui gouvernoient les Provinces de l'empire,

sans être attachés à son gouvernement; il eût marchandé leurs villes, et, comme on l'a dit, faisant autant la guerre en marchand qu'en capitaine, il eût peut-être ruiné la monarchie des Perses sans vaincre *Darius* les armes à la main. Placez *Alexandre* dans les mêmes circonstances où s'est trouvé son père; et la Macédoine qui n'avoit pas entièrement succombé sous l'imbécillité de ses derniers rois sera écrasée par le courage d'*Alexandre*. Qu'un de ses amis veuille profiter de sa foiblesse et de la confusion de ses affaires, il courra à la vengeance avant de l'avoir préparée. Il seroit inutile de parcourir toutes les conjonctures délicates où *Philippe* s'est trouvé; je me borne à rappeler la levée des siéges de Perinthe et de Bisance: *Alexandre* étoit-il capable d'une pareille conduite? » Quoi qu'il en soit de ce jugement que nous abandonnons à la sagacité de nos lecteurs, faisons connoître *Philippe* par les faits. Parmi le grand nombre de traits et de paroles mémorables qu'a rapportés *Plutarque* de ce prince, voici ceux qui le caractérisent davantage. Il étoit présent à la vente de quelques captifs, dans une posture indécente: l'un d'eux l'en avertit. *Qu'on mette cet homme en liberté*, dit PHILIPPE; *je ne savois pas qu'il fût de mes amis.* — On le sollicitoit de favoriser un seigneur de sa cour qui alloit perdre sa réputation par un jugement juste, mais sévère; *Philippe* ne voulut pas y consentir, et ajouta: *J'aime mieux qu'il soit déshonoré que moi.* — Une pauvre femme le pressoit de lui rendre justice; et comme il la renvoyoit de jour en jour sous prétexte qu'il n'avoit pas le temps: *Cessez donc d'être Roi*, lui dit-elle avec émotion. *Philippe* sentit toute la force de ce reproche et la satisfit sur-le-champ. — Une autre femme vint lui demander justice au sortir d'un grand repas, et fut condamnée. *J'en appelle*, s'écria-t-elle tout de suite. — *Et à qui en appelez-vous?* lui dit le monarque: — *A* PHILIPPE *à jeun*. Cette réponse ouvrit les yeux du roi qui rétracta son jugement. — S'il possédoit quelque vertu, c'étoit surtout celle de souffrir patiemment les injures. *Démochare*, à qui les Grecs avoient donné le surnom de *Pharrhésiaste* à cause de la trop grande pétulance de sa langue, étoit au nombre des députés que les Athéniens avoient envoyés à ce monarque. *Philippe*, à la fin de l'audience, pria les ambassadeurs de lui dire *s'il pouvoit rendre quelque service aux Athéniens?* et il n'eut de *Démochare* qu'une réponse insolente qu'il pardonna. (*Voy.* DÉMOCHARE.) — Ayant appris que des ambassadeurs Athéniens le chargeoient en pleine assemblée de calomnies atroces: *J'ai*, dit-il, *de grandes obligations à ces gens-là; car je serai désormais si circonspect dans mes actions et mes paroles que je les convaincrai de mensonge.* — Un mot de *Philippe* qui lui fait moins d'honneur que les actions précédentes, étoit: qu'*on amuse les enfans avec des jouets et les hommes avec des sermens.* Cette maxime odieuse qui fut l'ame et le mobile de sa politique, a fait dire: « qu'il étoit en grand ce que *Louis XI* fut dans la suite en petit..... » *Voyez aussi* MÉNÉCRATE, VI. OLIVIER.

IV. PHILIPPE V,

IV. PHILIPPE V, roi de Macédoine étoit enfant quand son père *Démétrius III* mourut. Il fut laissé sous la tutelle d'*Antigone* son cousin, qui prit le titre de roi et le porta pendant douze ans. Après la mort de ce prince, *Philippe* âgé de 15 ans monta sur le trône l'an 220 avant J. C. Les commencemens de son règne furent glorieux par les conquêtes d'*Aratus*. Ce général étoit aussi recommandable par son amour pour la justice que par son habileté dans la guerre. Un caractère si vertueux devint à charge à un prince qui vouloit se livrer à tous les vices, *Philippe* eut la lâche cruauté de le faire empoisonner. Son caractère ambitieux et inquiet l'engagea dans une guerre dont les suites lui furent peu favorables. Ayant appris les conquêtes d'*Annibal* en Italie, il fit alliance avec lui contre les Romains. Le consul *Lævinus* fut chargé par le sénat de marcher contre *Philippe*. Il entra donc en Macédoine, et l'ayant surpris dans Apollonie à la faveur d'une nuit obscure, il le battit et le força de prendre la fuite après avoir mis le feu à ses vaisseaux. Cette guerre fut suivie d'une paix peu durable. Les Romains ayant eu à se plaindre de nouveau de *Philippe* qui avoit envoyé à *Annibal* en Afrique des secours d'hommes et d'argent, envoyèrent contre lui le consul *Titus-Quintus Flaminius*. Les deux armées s'étant rencontrées près de Scotuse ville de la Pélasgie en Thessalie, le combat fut engagé sur des hauteurs appelées *Cynocéphales*. L'armée de *Philippe* ayant été entièrement défaite, il fut obligé de prendre la fuite et de demander la paix par des ambassadeurs. Le sénat lui en prescrivit les conditions qui furent humiliantes; et ce nouveau traité termina la guerre l'an 196 avant J. C. Des chagrins domestiques vinrent aigrir ceux que lui causoient les pertes qu'il essuyoit au dehors. Le mérite de son fils *Démétrius* excita sa jalousie et celle de *Persée* son autre fils. Ce frère indigne l'accusa auprès de son père d'avoir des vues sur la couronne. *Philippe* trop crédule le fit mourir par le poison. La privation d'un tel fils lui ouvrit les yeux sur son injustice et sur celle de *Persée*. Il avoit dessein d'élever *Antigone* sur le trône, à la place d'un fils injuste et barbare; la mort l'empêcha d'exécuter son projet; il mourut à Amphipolis l'an 178 avant J. C. après un règne de 42 ans. Ce prince a été avec raison comparé au célèbre *Philippe* père d'*Alexandre le Grand*: il avoit ses vertus et ses vices; mais il y a cette différence entr'eux, que le premier annonça la grandeur et le second la décadence de la Macédoine.

V. PHILIPPE, fils d'*Hérode le Grand* et de *Cléopâtre*, et frère d'*Antipas*, épousa *Salomé*, cette danseuse qui demanda la tête de *St. Jean-Baptiste*. *Auguste* ayant confirmé le testament d'*Hérode* qui laissoit à *Philippe* la tétrarchie de la Gaulonite, de la Béthanie et de la Panéade, ce prince vint dans ses états où il ne s'occupa qu'à rendre ses sujets heureux. Il aimoit sur-tout la justice, et pour en assurer l'exécution il parcouroit toutes les villes de son obéissance, faisant porter une espèce de trône où il s'asseyoit pour la rendre, et satis-

faisoit tout le monde par sa clémence et son équité. Il fit rétablir magnifiquement la ville de Panéade, qu'il appela Césarée en l'honneur de *Tibère*, et c'est ce qui la fit nommer *Césarée de Philippe*. Il augmenta aussi le bourg de Bethsaïde, et lui donna le nom de *Juliade*, à cause de *Julie* fille d'*Auguste*. Il mourut après trente-sept ans de règne, la 20e année de *Tibère*. — Il y a eu un autre PHILIPPE, fils aussi du grand *Hérode*, mais d'une femme nommée *Mariamne*; il épousa *Hérodias* et fut père de *Salomé* dont nous parlons à la tête de cet article.

VI. PHILIPPE, (Marc-Jules empereur Romain, surnommé l'*Arabe*) né à Bostres en Arabie d'une famille obscure, s'éleva par son mérite aux premiers grades militaires. Dévoré par l'ambition de régner, il fit assassiner *Gordien le Jeune* dont il étoit capitaine des gardes, et se fit élire empereur à sa place l'an 244. (*Voyez* BABYLAS.) *Philippe* impatient de retourner à Rome, céda la Mésopotamie aux Perses et revint en Syrie avec son armée. De là il passa à Rome, où il tâcha de s'attirer l'amitié du peuple par sa douceur et ses libéralités. Il fit faire un canal au-delà du Tibre, pour fournir de l'eau à un quartier de la ville qui en manquoit. Il célébra ensuite les Jeux séculaires, destinés à solenniser de cent en cent ans le jour de la fondation de Rome. *Philippe* rendit cette fête plus magnifique qu'aucun des princes qui l'avoient précédé. Les chasses, les combats des bêtes dans le grand Cirque, y furent sans nombre. Deux mille gladiateurs combattirent jusqu'à la mort, afin de donner plus de plaisir aux Romains. Il y eut d'un autre côté des jeux différens au théâtre de *Pompée*, pendant trois jours et trois nuits. Mais sur la fin de ces divertissemens brillans, la joie publique fut troublée par l'incendie de ce superbe édifice dont le feu consuma la plus grande partie. On prétend que ce fut à l'occasion de ces Jeux séculaires, que *Philippe* et son fils embrassèrent le Christianisme. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Chrétiens obtinrent la permission de faire en public tous les exercices de leur religion. *Philippe* ne jouit pas long-temps de son usurpation. Il fut tué près de Vérone en 249 par ses propres soldats, après avoir été défait par *Dèce* qui avoit pris le titre d'empereur dans la Pannonie. Il étoit alors âgé de quarante-cinq ans, et en avoit régné cinq et quelques mois. Le crime l'avoit porté sur le trône, et la lâcheté l'y soutint pendant quelque temps; *il dégrada sa dignité pour la conserver.* Si ce parricide étoit Chrétien comme plusieurs le prétendent, il ne fit que déshonorer le Christianisme, qui tire plus d'éclat des mœurs et de la piété de ceux qui le professent que de leurs titres et de leurs couronnes. — PHILIPPE son fils fut massacré entre les bras de sa mère, n'ayant encore que douze ans et ayant déjà montré des qualités qui excitèrent les regrets de l'empire. *Voyez* OTACILIA.

ROIS DE FRANCE.

VII. PHILIPPE Ier, roi de France, obtint le sceptre après son père *Henri premier* en 1060, à l'âge de huit ans, sous la ré-

gence et la tutelle de *Baudouin V* comte de Flandre, qui s'acquitta avec zèle de son emploi de tuteur. Il défit les Gascons qui vouloient se soulever, et mourut laissant son pupille âgé de quinze ans. Ce jeune prince fit la guerre en Flandre contre *Robert* le fils cadet de *Baudouin*, qui avoit envahi le comté de Flandre sur les enfans de son aîné. *Philippe* marcha contre lui avec une armée nombreuse, qui fut taillée en pièces auprès du Mont-Cassel. La paix fut le prix de la victoire, et le vainqueur jouit tranquillement de son usurpation. *Guillaume le Conquérant* après avoir entièrement accablé l'Angleterre, tomba sur la Bretagne. Le duc implora le secours du roi de France, qui obtint la paix par ses armes. Elle fut rompue quelque temps après par un bon mot. (*Voyez* GUILLAUME le Conquérant, n.º I.) *Philippe* se délassa des fatigues de la guerre par les femmes et par le vin. Dégoûté de sa femme *Berthe* de Hollande et amoureux de *Bertrade* épouse de *Foulques* comte d'Anjou, il l'enleva à son mari : il se servit en 1093 du ministère des lois pour faire casser son mariage sous prétexte de parenté, et *Bertrade* fit casser le sien avec le comte *d'Anjou* sous le même prétexte : un évêque de Beauvais les maria ensuite solennellement. Les deux époux étoient très-condamnables ; mais ils avoient au moins rendu ce respect aux lois, de se servir d'elles pour couvrir leur faute. Cette union fut déclarée nulle par le pape *Urbain II*, François de nation, qui prononça cette sentence dans les propres états du roi où il étoit venu chercher un asile. *Philippe* craignant que les anathèmes du pontife Romain n'excitassent ses sujets à lever l'étendard de la rebellion, envoya au pape des députés qui obtinrent un délai, pendant lequel il fut permis d'user de la couronne. Pour savoir ce que c'est que cette permission, il faut se rappeler qu'en ce temps-là les rois paroissoient aux jours de fêtes solennelles en habit royal avec la couronne en tête, et la recevoient de la main d'un évêque. Ce délai ne fut pas d'une longue durée ; *Philippe* fut excommunié de nouveau dans un concile tenu à Poitiers en 1100 ; mais l'an 1104, *Lambert* évêque d'Arras, député du pape *Paschal II*, lui apporta enfin son absolution à Paris, après lui avoir fait promettre de ne plus voir *Bertrade* : promesse qu'il ne tint pas. Apparemment que le pape approuva ensuite leur mariage ; car *Suger* nous apprend que leurs fils furent déclarés capables de succéder à la couronne. (*Voyez* MONTLHERI.) *Philippe* mourut à Melun le 29 juillet 1108, à 57 ans, après avoir été témoin de la première Croisade à laquelle il ne voulut prendre aucune part. Son règne qui comprend quarante-huit ans, a été le plus long de ceux qui l'avoient précédé, excepté celui de *Clotaire ;* et de tous ceux qui l'ont suivi, excepté ceux de *Louis XIV* et de *Louis XV*. Il fut célèbre par plusieurs grands événemens ; mais *Philippe* quoique brave dans les combats et sage dans les conseils, ne joua aucun rôle important. Il parut d'autant plus méprisable à ses sujets, que ce siècle étoit plus fécond en héros. Aussi l'autorité royale s'affoiblit-elle dans ses mains. *Philippe* n'est pas le pre-

mier de nos rois, (comme on le dit communément) qui pour autoriser ses Chartes, les ait fait souscrire par les officiers de la couronne: *Henri premier* l'avoit fait quelquefois avant lui.

VIII. PHILIPPE II, surnommé *Auguste*, le *Conquérant* et *Dieu-donné*, fils de *Louis VII* dit *le Jeune*, roi de France, et d'*Alix* sa troisième femme fille de *Thibault* comte de Champagne, naquit le 22 août 1165. Il parvint à la couronne après la mort de son père en 1180, à l'âge de quinze ans. Sa jeunesse ne fut point comme celle de la plupart des autres princes; il évita l'écueil des plaisirs, et son courage n'en fut que plus vif. Le roi d'Angleterre paroissoit vouloir profiter de sa minorité pour envahir une partie de ses états. *Philippe* marcha contre lui, et le força les armes à la main, à confirmer les anciens traités entre les deux royaumes. Dès que la guerre fut terminée, il fit jouir son peuple des fruits de la paix. Il réprima les brigandages des grands seigneurs, chassa les comédiens, ordonna des peines contre les blasphémateurs, fit paver les rues et les places publiques de Paris, et réunit dans l'enceinte de cette capitale une partie des bourgs qui l'environnoient. Paris fut fermé par des murailles avec des tours. Les citoyens des autres villes se piquèrent aussi de fortifier et d'embellir les leurs. Les Juifs exerçoient depuis longtemps en France des friponneries horribles. *Philippe* les chassa de son royaume, et déclara ses sujets quittes envers eux: action injuste, contraire au droit naturel et par conséquent à la Religion. La tranquillité de la France fut troublée par un différend avec le comte de Flandre, qui fut heureusement terminé en 1184. Quelque temps après il fit la guerre à *Henri II* roi d'Angleterre, auquel il enleva les villes d'Issoudun, de Tours, du Mans et d'autres places. La fureur épidémique des Croisades agitoit alors toute l'Europe. *Philippe* en fut attaqué comme tous les autres princes. Il s'embarqua l'an 1190 avec *Richard I* roi d'Angleterre, pour secourir les Chrétiens de la Palestine opprimés par *Saladin*. Ces deux monarques allèrent mettre le siége devant Acre qui est l'ancienne *Ptolémaïs*. Presque tous les Chrétiens d'Orient s'étoient rassemblés devant cette place importante: *Saladin* étoit embarrassé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux monarques Européens eurent joint leurs forces à celles des Chrétiens d'Asie, on compta plus de 300,000 combattans. Acre se rendit le 13 juillet 1191: mais la discorde qui devoit nécessairement diviser deux rivaux de gloire et d'intérêt, tels que *Philippe* et *Richard*, fit plus de mal que ces 300 mille hommes ne firent d'exploits heureux. *Philippe* fatigué de ces divisions et de l'ascendant que prenoit en tout *Richard* son vassal, retourna dans sa patrie, qu'il n'eût pas dû quitter peut-être, mais qu'il eût dû revoir avec plus de gloire. Au reste il fut attaqué, dit l'Histoire, d'une maladie de langueur, dont on attribua les effets au poison, et qui pouvoit simplement avoir été occasionnée par la vivacité dévorante d'un climat si différent du nôtre. Il en perdit les cheveux, la barbe, les ongles; sa peau

même tomba. Les médecins le pressèrent de retourner en France, et il se décida à suivre leur conseil. L'année suivante, il obligea *Baudouin VIII* comte de Flandre de lui laisser le comté d'Artois. Il tourna ensuite ses armes contre *Richard* roi d'Angleterre, sur lequel il prit Evreux et le Vexin. *Philippe* avoit promis sur les saints Evangiles de ne rien entreprendre contre son rival pendant son absence ; aussi les suites de cette guerre ne furent pas heureuses. Le monarque François repoussé de Rouen avec perte, fit une trève de six mois, pendant laquelle il épousa *Ingelburge* princesse de Danemarck, d'une beauté et d'une vertu égales. La répudiation de cette femme qu'il quitta pour épouser *Agnès* fille du duc de *Méranie*, le brouilla avec la cour de Rome. Le pape fulmina une sentence d'excommunication contre lui ; mais elle fut levée sur la promesse qu'il fit de reprendre son ancienne épouse. (*Voyez* INGELBURGE.) *Jean Sans-Terre* succéda l'an 1199 à la couronne d'Angleterre, au préjudice de son neveu *Artus* à qui elle appartenoit de droit. Le neveu appuyé par *Philippe* prend les armes contre l'oncle. *Jean Sans-Terre* le défait dans le Poitou, le fait prisonnier et lui ôte la vie. Le meurtrier cité devant la cour des pairs de France, n'ayant pas comparu, fut déclaré coupable de la mort de son neveu et condamné à perdre la tête en 1203. Ses terres situées en France, furent confisquées au profit du roi. *Philippe* se mit bientôt en devoir de recueillir le fruit du crime du roi son vassal. Il s'empara de la Normandie, porta ensuite ses armes victorieuses dans le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, et remit ces provinces comme elles étoient anciennement, sous l'autorité immédiate de sa couronne. Il ne resta que la Guienne à l'Anglois dans le ressort de la France. Pour comble de bonheur, *Jean* son ennemi s'étoit brouillé avec la cour de Rome, qui venoit de l'excommunier. Cette foudre ecclésiastique fut très-favorable à *Philippe*. *Innocent II* lui mit entre les mains et lui transféra le royaume d'Angleterre en héritage perpétuel. Le roi de France excommunié autrefois par le pape, avoit déclaré ses censures nulles et abusives ; il pensa tout différemment quand il se vit l'exécuteur d'une Bulle qui lui donnoit l'Angleterre. Pour donner plus de force à la sentence de Rome, il employa une année entière à faire construire dix-sept cents vaisseaux, et à préparer la plus belle armée qu'on eût jamais vue en France. L'Europe s'attendoit à une bataille décisive entre les deux rois, lorsque le pape se moqua de l'un et de l'autre et prit adroitement pour lui ce qu'il avoit donné à *Philippe*. Un légat du saint Siége persuada à *Jean Sans-Terre* de donner sa couronne à la cour de Rome, qui la reçut avec enthousiasme. Alors le pontife défendit à *Philippe* de rien entreprendre contre l'Angleterre devenue fief de l'Eglise Romaine, et contre *Jean* qui étoit sous sa protection. Cependant les armemens qu'avoit faits *Philippe* avoient alarmé toute l'Europe ; l'Allemagne, l'Angleterre et les Pays-Bas se réunirent contre lui, ainsi que nous les avons vus se réunir contre *Louis XIV*. *Ferrand* comte de

Flandre se joignit à l'empereur *Othon IV;* il étoit vassal de *Philippe*, et c'étoit une raison de plus de se déclarer contre lui. Le roi de France ne se déconcerta pas : sa fortune et son courage dissipèrent tous ses ennemis. Sa valeur éclata sur-tout à la bataille de Bouvines, donnée le 27 juillet 1214; elle dura depuis midi jusqu'au soir. Avant que d'engager le combat, il sut que quelques grands ne le suivoient qu'avec peine. Il les assembla, et se plaçant au milieu d'eux, il prit une grande coupe d'or qu'il fit remplir de vin, et dans laquelle il mit plusieurs tranches de pain. Il en mangea une, et offrant la coupe aux autres : *Compagnons*, leur dit-il, *que ceux qui veulent vivre et mourir avec moi, en fassent autant que moi.* La coupe fut vidée à l'instant, et ceux qui étoient le moins disposés pour lui, combattirent avec tout le courage qu'on pouvoit attendre des mieux intentionnés. On dit aussi que montrant à l'armée la couronne que les rois portoient dans ces occasions, il dit, *que si quelqu'un se prétendoit plus digne que lui de la porter, il n'avoit qu'à s'expliquer ; qu'il seroit content si elle étoit le prix de celui qui feroit voir le plus de valeur dans la bataille.* Les ennemis avoient une armée de cent cinquante mille combattans ; celle de *Philippe* étoit plus foible de la moitié ; mais elle étoit composée de la fleur de sa Noblesse. Ce monarque courut grand risque de sa vie ; il fut abattu, foulé aux pieds des chevaux et blessé à la gorge. On tua trente mille Allemands : nombre probablement exagéré. Le comte de Flandre et le comte de Boulogne furent menés à Paris, les fers aux pieds et aux mains : c'étoit une coutume barbare de ce temps-là. Le roi de France ne fit aucune conquête du côté de l'Allemagne, après cette journée éternellement mémorable ; mais il en eut bien plus de pouvoir sur ses vassaux. *Philippe* vainqueur de l'Allemagne, (*Voyez* OTHON IV, n.° V.) possesseur de presque tous les états des Anglois en France, fut appelé au royaume d'Angleterre par les sujets du roi *Jean*, lassés de la domination tyrannique de ce monarque. Le roi de France se conduisit en grand politique. Il engagea les Anglois à demander son fils *Louis* pour roi; mais comme il vouloit en même temps ménager le pape et ne pas perdre la couronne d'Angleterre, il prit le parti d'aider le prince son fils, sans paroître agir lui-même. *Louis* fait une descente en Angleterre, est couronné à Londres et excommunié à Rome en *1216*; mais cette excommunication ne changea rien au sort de *Jean* qui mourut de douleur. Sa mort éteignit le ressentiment des Anglois, qui s'étant déclarés pour *Henri III* son fils, forcèrent *Louis* à sortir d'Angleterre. *Philippe-Auguste* mourut peu de temps après à Mantes, le 14 juillet 1223, à 59 ans, après un règne de quarante-trois. De tous les rois de la troisième race, c'est celui qui a le plus acquis de terres à la couronne et le plus de puissance aux rois ses successeurs. Il réunit à ses états la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Poitou, l'Auvergne, le Vermandois, l'Artois, etc. Après avoir assujetti *Jean Sans-Terre*, il abaissa les grands sei-

gneurs, et par la ruine des puissances du dehors et du dedans, il ôta le contrepoids qui balançoit son autorité dans le royaume. Ce prince étoit plus que conquérant : il fut un grand roi, un bon politique; magnifique dans les actions d'éclat, économe dans le particulier; exact à rendre la justice; sachant employer tour-à-tour les caresses et les menaces, les récompenses et les châtimens; zélé pour la Religion et toujours porté à défendre l'Eglise, mais sachant s'en procurer des secours dans les besoins de l'état. Les seigneurs de *Coucy*, de *Rhetel*, de *Rosey* et plusieurs autres, s'emparoient des biens du Clergé. Divers prélats eurent recours à la protection du roi, qui leur promit ses bons offices auprès des déprédateurs. Mais malgré ses recommandations, les pillages continuoient. Les évêques redoublèrent leurs plaintes, et supplièrent *Philippe* de marcher contre leurs ennemis. *Très-volontiers*, leur dit-il; *mais pour combattre il faut avoir des troupes, et pour avoir des troupes il faut de l'argent.* Le clergé entendit ce que cela signifioit; il fournit des subsides, et les pillages cessèrent. Les entreprises de *Philippe-Auguste* furent presque toujours heureuses, parce qu'il méditoit ses projets avec lenteur et qu'il les exécutoit avec célérité. On lui a reproché d'avoir fait quelques fautes à la tête de ses armées; mais il en fit bien peu dans son conseil. Il commença par rendre les François heureux, il finit par les rendre redoutables; et quoique plus porté à la colère qu'à la douceur et à punir qu'à pardonner, il fut regretté par ses sujets, comme un puissant génie et comme le père de la patrie. Ce fut sous son règne que l'on vit pour la première fois, le maréchal de France commander l'armée : (c'étoit *Henri Clément.*) Ce fut aussi de son temps que les familles commencèrent à avoir des surnoms fixes et héréditaires : les seigneurs les prenoient des terres qu'ils possédoient; les gens de lettres, du lieu de leur naissance; les Juifs convertis et les riches marchands, de celui de leur demeure. Il régnoit alors deux maux très-cruels, la lèpre et l'usure; l'une infectoit les corps, l'autre ruinoit les familles. Le nombre des lépreux étoit si considérable, que les plus petites bourgades étoient obligées d'avoir un hôpital pour cette maladie. On remarquera encore que lorsque *Philippe* alla combattre *Richard*, les Anglois qui s'étoient mis en embuscade auprès de la Loire, lui enlevèrent ses équipages, dans lesquels il faisoit porter tous les titres de la couronne, ainsi qu'on use encore aujourd'hui le grand Seigneur. *Philippe* fit recueillir les copies de ses Chartes par-tout où il put en trouver; mais ses soins ne purent réparer entièrement cette perte. Le surnom d'*Auguste* fut donné à *Philippe* par ses contemporains. *Mezerai* se trompe, lorsqu'il prétend que *Paul-Emile* fut le premier qui rendit le nom de Conquérant par celui d'*Auguste* : un savant critique a prouvé le contraire par des autorités sans réplique. *Philippe* avoit été marié trois fois. Sa première épouse *Isabelle de Hainaut* mourut en couches en 1190, à 22 ans. Il n'eut point d'enfans d'*Ingelburge* sa seconde femme; mais il eut un fils et une fille d'*Agnès de Meranie*.

IX. PHILIPPE III, surnommé *le Hardi*, fut proclamé roi de France en Afrique, après la mort de *St. Louis* son père, le 25 août 1270. Il remporta une victoire sur les Infidelles, et après avoir conclu avec le roi de Tunis une trève de dix ans, il revint en France. *Philippe*, obligé de porter les armes dans la Castille pour maintenir les droits d'*Alphonse de la Cerda* fils de *Blanche* sa sœur, qui venoit d'être exclus de la couronne, fit d'abord quelques actions de bravoure; mais il fut bientôt obligé de se retirer, sans avoir pu enlever le trône à l'usurpateur. Son règne est éternellement mémorable par la journée affreuse des *Vêpres Siciliennes*. On a appelé de ce nom, le massacre que *Pierre* roi d'Aragon fit faire de tous les François sujets du roi de Naples, qui étoient à Palerme en Sicile, de laquelle il s'empara et que ses successeurs ont toujours conservée depuis. Cette tragédie éclata le 30 mars, le lendemain du jour de Pâques 1282, au son de la cloche des Vêpres. Jamais la vengeance ne se signala par des fureurs aussi barbares : on vit des pères ouvrir le ventre de leurs filles, pour y chercher les fruits de l'amour qu'elles avoient eu pour les François. Les prêtres et les moines massacrèrent leurs pénitentes jusqu'au pied des autels. Un seul François vertueux échappa au massacre général : (*Voy*. PORCELETS.) *Philippe le Hardi*, pour s'en venger, marcha en personne contre le roi d'Aragon : il prend d'assaut et ruine de fond en comble la ville d'Elne et emporte aussi Gironne. En revenant de cette expédition, il mourut d'une fièvre maligne à Perpignan, le 6 octobre 1285, à 41 ans. Les qualités de ce prince furent la valeur, la bonté, l'amour de la justice et de la religion; il n'avoit aucune connoissance des lettres, et faisoit de mauvais choix par défaut d'étendue d'esprit. Sa simplicité et son peu de méfiance nuisirent aux entreprises qu'il fit au dehors du royaume. Sa conduite fut plus heureuse au dedans. La France fut riche et florissante, sans aucune vexation d'impôts. On dit cependant qu'il aimoit l'argent : et l'histoire remarque qu'ayant fait mettre en prison plusieurs usuriers, il leur fit payer une amende à son profit et les relâcha ensuite. Mais quelques traits de parcimonie domestique sont pardonnables à un roi, lorsque ses sujets sont épargnés. Il y eut sous ce règne des troubles dans le Languedoc et dans la Guienne, excités par les seigneurs du pays. Ils s'armoient les uns contre les autres, pour se réunir ensuite contre le roi. *Philippe le Hardi* fut occupé à les accorder entre eux ou à les réduire, et il y réussit quelquefois. Ce fut sous ce règne que les premières lettres de noblesse furent données, l'an 1270, en faveur de *Raoul* argentier du roi. « Il paroît que de tout temps, dit l'abbé *Millot*, les nobles dans la monarchie avoient été distingués des hommes qui n'étoient que libres. La naissance fit d'abord la seule noblesse. Ensuite la possession d'un fief anoblit à la 3e génération. On attachoit aussi la noblesse à la profession des armes. Les rois enfin donnèrent le titre de noble à qui ils voulurent : prérogative réservée à eux seuls. Il étoit juste sans doute de tirer de la foule des citoyens ceux qui se distinguoient

par leur mérite et leurs services. Mais falloit-il que les avantages passassent à des enfans qui pouvoient avilir souvent le nom de leurs pères, et devenir un fardeau pour la patrie ? *Voy.* I. BROSSE... II. ELIZABETH. IX. MARIE.

X. PHILIPPE IV, roi de France et de Navarre, surnommé *le Bel*, né à Fontainebleau en 1268, monta sur le trône après son père *Philippe le Hardi* en 1285. Il cita au parlement de Paris *Edouard I* roi d'Angleterre, pour rendre compte de quelques violences faites par les Anglois sur les côtes de Normandie. Ce prince ayant refusé de comparoître, fut déclaré convaincu du crime de félonie, et la Guienne lui fut enlevée en 1293 par *Raoul de Nesle* connétable de France. Le monarque Anglois implora le secours de l'empereur, du duc de *Bar*, et du comte de *Flandre*, qui se liguèrent en vain contre le roi de France. *Philippe* eut de grands avantages en Guienne et en Flandre. Vainqueur à Furnes en 1296, il obligea les Anglois et les Flamands à accepter les conditions de paix qu'il voulut leur dicter. Ces derniers la rompirent bientôt. Les gouverneurs François laissés dans leur pays par *Philippe*, se rendirent odieux par leur tyrannie. On se révolta : *Philippe* envoya une puissante armée; mais la jalousie des chefs fit perdre en 1302 la bataille de Courtrai, où périt le comte d'*Artois* avec 20,000 hommes et l'élite de la Noblesse Françoise. Le roi ne tarda pas à prendre sa revanche. Il eut divers avantages, et gagna, le 18 août 1304, la célèbre bataille de Mons-en-Puelle, où plus de 25000 Flamands restèrent sur la place. C'est en mémoire de cette victoire que fut élevée, dans l'église de *Notre Dame* de Paris, la statue équestre de ce prince. Il fit ensuite la paix avec les Flamands. Une guerre nouvelle, mais moins sanguinaire que les précédentes, occupa en même temps *Philippe*; nous voulons parler de ses démêlés avec le pape *Boniface VIII*. Le premier sujet du mécontentement de ce pontife, venoit de ce que le roi avoit donné retraite aux *Colonnes* ses ennemis; mais *Philippe* avoit aussi des sujets de se plaindre de *Boniface*. Ce pape poussoit extrêmement loin ses prétentions sur les collations des bénéfices, et vouloit partager avec le monarque les décimes levées sur le Clergé. La résistance de *Philippe* à ses volontés, irrita le pontife. Pour première vengeance, il donna la Bulle *Clericis Laïcos*, par laquelle il défendoit aux ecclésiastiques de payer aucun subside au prince sans l'autorité du saint Siége, sous peine d'être frappés des foudres de Rome. Une seconde bulle suivit de près la 1re; elle commence par ces mots : *Ausculta fili.* Toute la suite de cette pièce singulière prouve que le pape s'attribuoit le droit de faire rendre compte au roi du gouvernement de son Etat, et d'être le souverain juge entre lui et ses sujets. Une pareille prétention ne pouvoit qu'indisposer *Philippe* contre lui. Ce prince ayant fait brûler cette Bulle le 11 février 1302, le pape en donna une nouvelle qui débute ainsi : *Unam sanctam.* Il y prétendoit que la puissance temporelle étoit soumise à la spirituelle, et que le pape a droit de déposer les souverains. *Boni-*

face fit plus : pour braver le roi, il lui envoya un légat, ennemi personnel de ce monarque. La nation irritée contre ces démarches imprudentes, appela au concile général dans des états généraux convoqués par *Philippe*. Le pape venoit de l'excommunier par une Bulle foudroyante qui mettoit le royaume en interdit. *Nogaret* fut envoyé à cet homme impétueux, en apparence pour lui signifier l'appel au futur concile, mais réellement pour l'enlever de concert avec les *Colonnes*. Ils l'investirent dans la ville d'Anagni, et se saisirent de sa personne. On vouloit le mener au futur concile; mais il mourut avant qu'on eût le temps de le convoquer. *Benoît XI*, successeur paisible d'un pontife qui ne l'étoit guère, termina tous ces malheureux différends. *Clément V* qui fut pape après lui, annulla dans le concile de Vienne tout ce que *Boniface VIII* avoit fait contre la France. Ce fut dans cette assemblée que fut résolue la perte des Templiers. La rigueur des impôts et le rabais de la monnoie, avoient excité une sédition dans Paris en 1306. Les Templiers qui perdoient beaucoup à ce rabais, furent accusés d'avoir eu part à cette mutinerie. *Philippe le Bel* implacable dans ses vengeances, médita dès-lors l'extinction de ces moines guerriers. *Clément V*, créature de ce monarque, se prêta à tout : les bûchers furent dressés, et des citoyens respectables qui pour la plupart étoient innocens, et qui auroient mérité des supplices moins cruels quand même ils auroient été coupables, périrent dans les flammes comme des scélérats de la lie du peuple. *Philippe* souillé du sang de ces victimes de son avarice, (*Voyez* MOLAY.) mourut peu de temps après d'une chûte de cheval, le 29 novembre 1314, à 46 ans, après avoir recueilli une partie des biens des Templiers. Ce prince fut le plus bel homme de son temps. Né avec un cœur haut, un esprit vif, une ame ferme, une humeur libérale, il auroit pu être adoré de son peuple : mais il aliéna le cœur de ses sujets par ses exactions horribles, par les fréquentes altérations des monnoies, qui le firent appeler *le faux Monnoyeur*, par la puissance absolue qu'il donna à des ministres avares et insolens, et par sa sévérité qui tenoit de la cruauté. Ce roi si emporté sut pourtant se modérer dans quelques occasions. Ses courtisans lui conseilloient de punir l'évêque de Pamiers, en partie l'auteur de ses démêlés avec *Boniface VIII*. — *Je puis sans doute me venger*, leur dit-il; *mais il est beau de le pouvoir et de ne pas le faire*... *Philippe* est le premier de nos rois qui ait restreint les apanages aux seuls hoirs mâles, et qui ait fait entrer le tiers-état dans les états généraux. Ces assemblées de la nation, convoquées pour la première fois en 1302, se tinrent de temps en temps jusqu'en 1614. On n'en convoqua point depuis, parce que l'autorité royale craignoit le contrepoids que la nation assemblée pouvoit mettre au pouvoir despotique. Les états généraux étoient très-différens des anciennes assemblées tenues sous les rois de la première et de la seconde race. « Ils n'avoient point, dit *Robertson*, droit de suffrage pour la promulgation des lois, et ne possédoient point de juridiction.

qui leur fût propre. Voici quelle étoit la manière de procéder dans les états généraux. Le roi s'adressoit à tout le corps assemblé en un même lieu, et lui exposoit les objets pour lesquels il l'avoit convoqué. Les députés de chacun des trois ordres, c'est-à-dire de la noblesse, du clergé et du tiers-état, se réunissoient en particulier et préparoient leur *cahier* ou mémoire, contenant leur réponse aux propositions qui leur avoient été faites, avec les représentations qu'ils jugeoient convenables d'adresser au roi. Ces reponses et ces représentations étoient ensuite examinées par le roi dans son conseil, et donnoient ordinairement lieu à une ordonnance. Les ordonnances n'étoient point adressées aux trois ordres en commun. Quelquefois le roi adressoit une ordonnance à chaque ordre en particulier; quelquefois il y faisoit mention de l'assemblée des trois ordres; quelquefois il n'y étoit question que de l'assemblée de celui des ordres auquel l'ordonnance étoit adressée; quelquefois on n'y faisoit aucune mention de l'assemblée des états qui avoient suggéré l'idée de faire la nouvelle loi. » Ainsi l'autorité législative et le pouvoir exécutif étant dans la personne du roi seul, son pouvoir s'accrut toujours davantage. *Philippe* réforma plusieurs abus. C'est lui qui commença à réduire les seigneurs à vendre leur droit de battre monnoie. Il donna, en 1313, un édit qui gênoit si fort la fabrication qui s'en faisoit dans leurs terres, qu'ils trouvèrent plus avantageux d'y renoncer. *Philippe le Bel* avoit épousé *Jeanne*, héritière de Navarre et de Champagne, mère de *Louis X*, dont la fille unique *Jeanne* porta la Navarre dans la maison des comtes d'*Evreux*.

XI. PHILIPPE V, roi de France, surnommé *le Long* à cause de sa grande taille, étoit fils puîné de *Philippe le Bel*. Il portoit le nom de Comte de Poitou, lorsqu'il succéda, en 1316, à *Louis Hutin* son frère, ou plutôt à *Jean I* son neveu qui ne vécut que 8 jours, à l'exclusion de *Jeanne* sa nièce sœur de ce *Jean*. Il fit la guerre aux Flamands, renouvela l'alliance faite avec les Écossois, chassa les Juifs de son royaume, et mourut le 3 janvier 1331, à 28 ans. Sa douceur et sa générosité avoient donné des espérances. Il avoit formé le projet d'établir l'unité des poids et des mesures dans le royaume; mais il y rencontra des difficultés qu'il ne put surmonter. Les lépreux furent encore en grand nombre sous ce règne. Cette maladie, si dégoûtante et si horrible étoit presque recherchée. Ils jouissoient de grands biens dans leurs hôpitaux et ne payoient point de subsides. Ils commencèrent à exciter l'envie, et on les accusa d'avoir de concert avec les Juifs et les Turcs jeté leurs ordures et des sachets de poison dans les puits et dans les fontaines. On leur attribua, peut-être avec aussi peu de fondement, plusieurs crimes contre nature. Un grand nombre furent condamnés au feu, et les autres enfermés très-étroitement dans les *Léproseries*. Le règne de *Philippe le Long* est recommandable par quantité de sages ordonnances sur les Cours de justice et sur la manière de la rendre. Il avoit

épousé *Jeanne de Bourgogne.* (*Voyez* son article.)

XII. PHILIPPE DE VALOIS, 1er roi de France de la branche collatérale des *Valois*, étoit fils de *Charles* comte de *Valois* frère de *Philippe le Bel.* Il monta sur le trône en 1328, à la mort de son cousin *Charles le Bel*, après avoir eu pendant quelque temps la régence du royaume. La France fut déchirée au commencement de son règne, par des disputes sur la succession à la couronne. *Edouard III* roi d'Angleterre y prétendoit comme petit-fils de *Philippe le Bel* par sa mère; mais *Philippe de Valois* s'en saisit comme premier prince du sang. Les peuples lui donnèrent à son avénement au trône le nom de *Fortuné;* il put y joindre pendant quelque temps celui de *Victorieux* et de *Juste.* Le comte de *Flandre* son vassal ayant maltraité ses sujets et les sujets s'étant soulevés, il marcha au secours de ce prince. Il livre bataille aux rebelles à Cassel, fait des prodiges de valeur, et remporte une victoire signalée le 24 août 1328. (*Voyez* II. NOYERS.) Après avoir tout pacifié, il se retira, en disant au comte de *Flandre : Soyez plus prudent et plus humain, et vous aurez moins de rebelles... Philippe* vainqueur consacra le temps de la paix à régler le dedans de son royaume. Les financiers furent recherchés, et plusieurs condamnés à mort; entr'autres *Pierre Remy* général des finances qui laissa près de vingt millions. Il donna ensuite l'Ordonnance sur les francs-fiefs, qui impose des droits sur les églises et sur les roturiers qui avoient acquis des terres nobles. Ce fut alors que commença à s'introduire la forme de l'*Appel comme d'abus*, dont les principes sont plus anciens que le nom. L'année 1329 fut marquée par un hommage solennel qu'*Edouard* roi d'Angleterre vint lui rendre à Amiens genou en terre et tête nue, pour le duché de Guienne. La paix intérieure du royaume fut troublée par les différends sur la distinction des deux puissances, et sur la juridiction ecclésiastique attaquée fortement par *Pierre de Cugnières* avocat du roi, défenseur de la justice séculière. On indiqua une assemblée pour entendre les deux parties devant le Roi : ce magistrat y parla en homme instruit et en philosophe éclairé. *Bertrand* évêque d'Autun et *Roger* archevêque de Sens, soutinrent la cause du Clergé avec moins d'art et de raison. Le Roi n'en fut pas moins favorable aux ecclésiastiques. Cette querelle devint le fondement de toutes les disputes élevées depuis sur l'autorité des deux puissances : disputes qui n'ont pas peu servi à restreindre la juridiction ecclésiastique dans des bornes plus étroites. Les années suivantes furent employées à des réglemens utiles, qui furent malheureusement interrompus par la guerre qu'*Edouard III* déclara à la France. Cette malheureuse guerre qui dura à diverses reprises plus de 100 ans, fut commencée vers l'an 1336. *Edouard* retira d'abord les places de la Guienne dont *Philippe* étoit en possession. Les Flamands révoltés de nouveau contre la France malgré les sermens et les traités, se rangèrent sous ses étendards; ils exigèrent seulement qu'*Edouard* prît le titre de Roi de France,

en conséquence de ses prétentions sur la couronne, parce qu'alors, suivant la lettre de leur traité, ils ne faisoient que suivre le roi de France. « Voilà, dit *Saint-Foix*, l'époque de la jonction des Fleurs de lis et des Léopards dans les armoiries d'Angleterre. » *Édouard* pour justifier le changement de ses armes, fit répandre cette espèce de manifeste en vers du temps :

Rex sum regnorum, binâ ratione, duorum :
Anglorum in regno sum rex ego jure paterno ;
Matris jure quidem, Francorum nuncupor idem :
Hinc est armorum variatio facta meorum.

Philippe de Valois répondit par ces quatre vers, parodiés en partie des précédens :

Prædo regnorum qui diceris esse duorum :
Francorum regno privaberis atque paterno.
Succedunt mares huic regno, non mulieres :
Hinc est armorum variatio stulta tuorum.

En faveur de ceux qui n'entendent pas le latin, nous insérons ici la traduction françoise qu'on fit anciennement de ces quatrains :

Je suis roi par double raison,
Roi d'Angleterre en ma maison,
Roi de France par *Isabelle*,
Pourquoi de France j'écartelle.

Réponse de *Philippe de Valois* :

Tu te fais roi sans beaucoup de raison ;
Tu pourrois bien sortir de la maison ;
Quant à la France, elle exclut *Isabelle* ;
Ainsi jamais de France n'écartelle.

On ne s'en tint pas à ce combat de plume, comme on devroit toujours faire ; on eut recours aux soldats. *Philippe* se mit en état de se défendre. Ses armes eurent d'abord quelques succès ; mais ces avantages ne compensèrent pas la perte de la bataille de l'Écluse, où la flotte Françoise composée de cent vingt gros vaisseaux, montés par 40,000 hommes, fut battue l'an 1340 par celle d'Angleterre. On doit attribuer en partie cette défaite au peu de soin que nos rois avoient pris de la marine, quoique la France baignée par deux mers, soit si heureusement située. On étoit obligé de se servir de vaisseaux étrangers, qui n'obéissent qu'avec lenteur et avec répugnance. Cette guerre tour-à-tour discontinuée et reprise, recommença avec plus de chaleur que jamais en 1345. Les armées ennemies s'étant rencontrées le 26 août 1346, près de Créci village dans le comté de Ponthieu, les Anglois y remportèrent une victoire signalée. *Édouard* n'avoit que 40,000 hommes, *Philippe* en avoit près de 80,000 : mais l'armée du premier étoit aguerrie ; et celle du second mal disciplinée, étoit accablée de fatigues. La France y perdit 25 à 30,000 hommes ; (*car nul n'étoit prins à rançon ne à merci*, dit Froissard, *et ainsi l'avoient ordonné les Anglois entre eux*,) de ce nombre étoit *Jean* roi de Bohême, (qui quoique aveugle ne s'en battit pas moins,) et environ 1500 gentilshommes, la fleur de la noblesse Françoise. La perte de Calais et de plusieurs autres places, fut le triste fruit de cette défaite. Quelque temps auparavant *Édouard*

avoit défié *Philippe de Valois* à un combat singulier. Le roi de France le refusa : ce n'est pas qu'il ne fût brave; mais il crut qu'un souverain ne devoit pas combattre contre un roi son vassal. Enfin en 1487 on conclut une trève de six mois entre la France et l'Angleterre qui fut prolongée à diverses reprises. *Philippe de Valois* mourut peu de temps après, le 23 août 1350, à 57 ans, bien éloigné de porter au tombeau le titre de *Fortuné.* Cependant il venoit de réunir le Dauphiné à la France. *Humbert* le dernier prince de ce pays ayant perdu ses enfans, lassé des guerres qu'il avoit soutenues contre la Savoie, se fit Dominicain, et donna sa province à *Philippe* en 1349 avec la condition que le fils aîné de nos rois s'appelleroit Dauphin. *Philippe de Valois* ajouta encore à son domaine le Roussillon et une partie de la Cerdagne, en prêtant de l'argent au roi de Majorque qui lui donna ces provinces en nantissement; provinces que *Charles VIII* rendit depuis sans être remboursé. Il acquit aussi Montpellier qui est demeuré à la France. Il est surprenant que dans un règne si malheureux, il ait pu acheter ces provinces après avoir beaucoup payé pour le Dauphiné. L'impôt du sel, le haussement des tailles, les infidélités sur les monnoies, le mirent en état de faire ces acquisitions. On avoit non-seulement haussé le prix fictif et idéal des espèces; on en fabriquoit de bas aloi, on y mêloit trop d'alliage. *Philippe* faisoit jurer sur les Evangiles aux officiers des Monnoies de garder le secret; mais comment pouvoit-il se flatter qu'une telle infidélité ne seroit pas découverte? La première femme de *Philippe VI* fut *Jeanne de Bourgogne ;* la seconde *Blanche de Navarre*, morte en 1398.

Rois d'Espagne.

XIII. PHILIPPE Ier roi d'Espagne, etc. surnommé *le Bel*, étoit fils de *Maximilien I* archiduc d'Autriche depuis empereur, et de *Marie* de Bourgogne. Il épousa en 1490, *Jeanne la Folle* reine d'Espagne, seconde fille et principale héritière de *Ferdinand V* roi d'Aragon, et d'*Isabelle* reine de Castille. Il mourut à Burgos le 25 septembre 1506, à 28 ans, après une maladie de six jours, pour avoir fait un trop violent exercice de la paume. (*Voyez* l'article de JEANNE *la Folle*, n° IX.) C'étoit le prince le plus beau, le plus généreux et le plus facile de l'Europe; mais il s'en falloit bien qu'il eût le génie, l'application, la prudence et l'habileté de son beau-père. *On craignoit* s'il eût régné plus long-temps, que l'inquisition regardée alors comme nécessaire, n'eût été supprimée; que les grands n'eussent joui de leur ancienne autorité, et que les peuples ne fussent devenus aussi malheureux que sous *Henri l'Impuissant. Philippe* qui regardoit le roi de France comme le plus honnête homme de l'Europe, le préféra à l'empereur son père et à *Ferdinand* son beau-père, en confiant la tutelle et l'éducation de ses enfans à *Louis XII.*

XIV. PHILIPPE II, né à Valladolid le 21 mai 1527, de *Charles-Quint* et d'*Isabelle* de *Portugal*, devint roi de Naples

et de Sicile par l'abdication de son père en 1554; et roi d'Angleterre le même jour, par son mariage avec la reine *Marie*. Il monta sur le trône d'Espagne le 17 janvier 1556, après l'abdication de *Charles-Quint*. Ce prince avoit fait une trève avec les François; son fils la rompit. S'etant ligué avec les Anglois, il vint fondre en Picardie avec une armée de 40,000 hommes. Les François furent taillés en pièces à la bataille de Saint-Quentin le 10 août 1557. Cette ville fut emportée d'assaut, et le jour qu'on monta à la brèche, *Philippe* parut armé de toutes pièces pour encourager les soldats. C'est la première et la dernière fois qu'on le vit chargé de cet attirail militaire. On dit que pendant la bataille, *Philippe* entendant le sifflement des balles, demanda à son confesseur ce qu'il pensoit de cette musique : *Je la trouve très-désagréable*, répondit celui-ci. *Et moi aussi*, répliqua le prince : *et mon père étoit un homme bien étrange d'y prendre tant de plaisir*. On sait que sa terreur fut telle pendant le combat qu'il fit deux vœux; l'un de ne plus se trouver désormais à aucune bataille; et l'autre de bâtir un magnifique Monastère sous le nom de *Saint-Laurent*, à qui il attribuoit le succès de ses armes : ce qu'il exécuta à l'Escurial village à sept lieues de Madrid. Après la bataille, le Duc de Savoie son général voulut lui baiser les mains. *Philippe* l'en empêcha en disant : *C'est à moi de baiser les vôtres dont une si belle victoire est l'ouvrage;* et il lui fit présent des drapeaux pris pendant l'action. La prise du Catelet, de Ham et de Noyon; furent les seuls avantages qu'on tira d'une journée qui auroit pu perdre la France. *Charles-Quint* instruit d'une telle victoire, demanda, dit-on, à celui qui lui en apporta la nouvelle *si son fils étoit à Paris ?* et sur sa réponse il tourna le dos sans proférer un seul mot. Le duc de *Guise* ayant eu le temps de rassembler une armée, répara la honte de sa patrie par la prise de Calais et de Thionville. Tandis qu'il rassuroit les François, *Philippe* gagnoit une assez importante bataille contre le maréchal de *Thermes* auprès de Gravelines; sous le commandement du comte d'*Egmont* à qui il fit depuis trancher la tête. Le vainqueur ne profita pas plus de la victoire de Gravelines que de celle de Saint-Quentin; mais il en retira un assez grand fruit par la paix glorieuse de Cateau-Cambresis, le chef-d'œuvre de sa politique. Par ce traité conclu le 13 avril 1559, il gagna les places fortes de Thionville, de Marienbourg, de Montmédi, de Hesdin, et le comté de Charolois en pleine souveraineté. Cette guerre si terrible et si cruelle finit encore comme tant d'autres, par un mariage. *Philippe* prit pour troisième femme *Elizabeth* fille de *Henri II*, qui avoit été promise à *Dom Carlos*. Après de si glorieux commencemens *Philippe* retourna triomphant en Espagne, sans avoir tiré l'épée. Son premier soin en arrivant à Valladolid, fut de demander au grand Inquisiteur le spectacle d'un *AUTO-DA-FÉ*. On le lui accorda bientôt; quarante malheureux dont quelques-uns étoient prêtres ou religieux, furent étranglés et brûlés, et l'un d'eux fut

brûlé vif. *Dom Carlos de Seza* une de ces infortunées victimes, osa, s'approcher du roi et lui dit : *Comment, Seigneur, souffrez-vous qu'on brûle tant de malheureux ? Pouvez-vous être témoin d'une telle barbarie sans gémir ? — Si mon fils*, répondit froidement Philippe, *étoit suspect d'hérésie je l'abandonnerois moi-même à la sévérité de l'Inquisition. Mon horreur est telle pour vous et pour vos semblables, que si l'on manquoit de bourreau j'en servirois moi-même*. Ce monarque se conduisoit suivant l'esprit qui lui avoit dicté cette réponse. Dans une vallée de Piémont voisine du Milanez, il y avoit quelques Hérétiques : le gouverneur de Milan eut ordre de les faire périr tous par le gibet. Dans la Calabre quelques cantons avoient laissé pénétrer dans leur sein les opinions nouvelles ; il ordonna qu'on passât les novateurs au fil de l'épée, et qu'on en réservât soixante, dont trente finirent leur malheureuse vie par la corde, et trente par les flammes. Cet esprit de cruauté et l'abus de son pouvoir, affoiblirent ce pouvoir même. Les Flamands ne pouvant plus porter un joug si dur, se révoltèrent. La révolution commença par les belles et grandes provinces de Terre-ferme, mais il n'y eut que les provinces maritimes qui obtinrent leur liberté. Elles s'érigèrent en république, sous le titre de Provinces-Unies en 1579. *Philippe* envoya le duc d'*Albe* pour les réduire, et la cruauté de ce général ne fit qu'aigrir l'esprit des rebelles. Jamais on ne combattit de part et d'autre, ni avec plus de courage, ni avec plus de fureur. Les Espagnols au siége de Harlem, ayant jeté dans la ville la tête d'un officier Hollandois tué dans un petit combat, ceux-ci leur jetèrent onze têtes d'Espagnols avec cette inscription : *Dix têtes pour paiement du dixième denier, et la onzième pour l'intérêt*. Harlem s'étant rendu à discrétion les vainqueurs firent pendre tous les magistrats, tous les pasteurs et plus de quinze cents citoyens. Le duc d'*Albe* fut enfin rappelé ; on envoya à sa place le grand commandeur de *Requesens*, et après sa mort, Dom *Jean d'Autriche*; mais aucun de ces généraux ne put remettre le calme dans les Pays-Bas. A ce fils de *Charles-Quint* succéda un petit-fils non moins illustre : c'est *Alexandre Farnèse* duc de Parme, le plus grand homme de son temps ; mais il ne put empêcher ni la fondation des Provinces-Unies, ni le progrès de cette république qui naquit sous ses yeux. Ce fut alors que *Philippe* toujours tranquille en Espagne, au lieu de venir réduire les rebelles en Flandre, proscrivit le prince d'*Orange* et mit sa tête à 25,000 écus. *Guillaume* supérieur à *Philippe*, dédaigna d'employer cette espèce de vengeance, et n'attendit sa sureté que de son épée. Cependant le roi d'Espagne devenoit roi de Portugal, état sur lequel il avoit des droits par *Isabelle* sa mère. Le duc d'*Albe* lui soumit ce royaume en trois semaines l'an 1580. *Antoine* prieur de Crato, proclamé roi par la populace de Lisbonne, osa en venir aux mains; mais il fut vaincu, poursuivi, et obligé de prendre la fuite. Un lâche assassinat délivra *Philippe* de son plus implacable ennemi : *Balthasard Gérard*

tua en 1584 d'un coup de pistolet le prince d'*Orange*. (*Voyez* GERARD, n.° IV.) On chargea *Philippe* de ce crime : on croit que c'est sans raison ; mais il s'écria imprudemment en apprenant cette nouvelle : *Si le coup eût été fait il y a deux ans, la Religion Catholique et moi y aurions beaucoup gagné.* Ce meurtre ne put rendre les sept Provinces-Unies à *Philippe*. Cette République déjà puissante sur mer, servit l'Angleterre contre ce prince. *Philippe* ayant résolu de troubler *Elizabeth*, prépara en 1588 une flotte nommée l'*Invincible*. Elle consistoit en 150 gros vaisseaux, sur lesquels on comptoit 2650 pièces de canon, 8000 matelots, 20,000 soldats et toute la fleur de la Noblesse Espagnole. Cette flotte commandée par le duc *de Médina-Sidonia*, sortit trop tard de Lisbonne, et une tempête furieuse en dissipa une partie. Douze vaisseaux jetés sur les rivages d'Angleterre, tombèrent au pouvoir de la flotte Angloise qui étoit de 100 vaisseaux ; 50 périrent sur les côtes de France, d'Ecosse, d'Irlande, de Hollande et de Danemarck : tel fut le succès de *l'Invincible*. Cette entreprise coûta à l'Espagne 40 millions de ducats, 20,000 hommes, cent vaisseaux, et ne produisit que de la honte. *Philippe* supporta ce malheur avec la constance d'un héros. Un de ses courtisans lui ayant appris cette nouvelle d'un ton consterné, le monarque lui répondit froidement : *J'avois envoyé combattre les Anglois et non pas les vents. Que la volonté de Dieu soit accomplie.* Le lendemain *Philippe* ordonna aux évêques de remercier Dieu, de lui avoir conservé quelques débris de sa flotte, et il écrivit au pape : « Saint Père, tant que je resterai maître de la source, je regarderai comme peu de chose la perte d'un ruisseau. Je remercierai l'Arbitre suprême des empires, qui m'a donné le pouvoir de réparer aisément un désastre que mes ennemis ne doivent attribuer qu'aux élémens qui ont combattu pour eux. » Dans le même temps que *Philippe* attaquoit l'Angleterre, il animoit en France cette Ligue nommée *Sainte*, qui tendoit à renverser le trône et à déchirer l'état. Les Ligueurs lui déférèrent la qualité de *Protecteur* de leur association. Il l'accepta avidement, persuadé que les soins des rebelles le conduiroient bientôt, lui ou un de ses enfans sur le trône de France. Il se croyoit si sûr de sa proie, qu'en parlant de nos principales villes, il disoit : *Ma bonne ville de Paris, ma bonne ville d'Orléans*, tout comme s'il eût parlé de Madrid et de Séville. Quel fut le fruit de toutes ces intrigues ? *Henri IV* embrassa la Religion Catholique, et lui fit perdre par son abjuration la France en un quart-d'heure. *Philippe*, usé par les débauches de sa jeunesse et par les travaux du gouvernement, touchoit à sa dernière heure. Une fièvre lente, la goutte la plus cruelle, et divers maux compliqués, ne purent l'arracher aux affaires ni lui inspirer la moindre plainte : *Eh quoi !* disoit-il aux médecins qui n'osoient le faire saigner : *Quoi ! vous craignez de tirer quelques gouttes de sang des veines d'un Roi qui en a fait répandre des fleuves entiers aux Hérétiques ?* Enfin

consumé par une complication de maux qu'il supporta avec une patience héroïque, et dévoré par les poux, il expira le 13 septembre 1598, dans sa 72e année, après quarante-trois ans et huit mois de règne. Pendant les cinquante derniers jours de sa maladie, il montra de grands sentimens de religion, et eut presque toujours les yeux fixés vers le ciel. (*Voyez* II. MENEZÈS.) Il n'y a point de prince dont on ait écrit plus de bien et plus de mal. Quelques Catholiques le peignent comme un second *Salomon*, et les Protestans comme un autre *Tibère*. On peut trouver un juste milieu entre ces deux portraits, tracés par la haine et la flatterie. *Philippe*, né avec un génie vif, élevé, vaste et pénétrant, avec une mémoire prodigieuse, une sagacité rare, possédoit dans un degré éminent, l'art de gouverner les hommes. Personne ne sut mieux connoître et employer les talens et le mérite. Il sut faire respecter la majesté royale, les lois et la religion. Du fond de son cabinet il ébranla l'univers, en y répandant la terreur et la désolation. Il fut pendant tout son règne non pas le plus grand homme, mais le principal personnage de l'Europe; et sans ses trésors et ses travaux, la religion Catholique eût été détruite, si elle avoit pu l'être. L'abbé *de Condillac* ne pensoit pas aussi favorablement que nous des talens de *Philippe*, et il est bon de citer ce qu'en dit cet historien philosophe, quand ce ne seroit que pour fermer la bouche aux censeurs injustes, qui se plaignent que nous avons traité ce prince avec trop de rigueur. « On a représenté *Philippe* comme un grand politique, qui du fond de son cabinet remuoit toute l'Europe. Je ne conçois pas pourquoi on lui fait cet honneur. En effet qu'a-t-il remué? la France? Elle se remuoit assez toute seule. Il a fomenté les factions: il a sur-tout voulu soutenir la Ligue; mais sans autorité dans le parti pour lequel il se déclaroit, il croyoit le faire mouvoir, et il n'étoit que l'instrument dont il se servoit. Il a troublé le Milanez et le royaume de Naples avec l'inquisition, qu'il ne lui a pas été possible d'y établir. Il a remué les Pays-Bas si maladroitement qu'il en a perdu plusieurs provinces. Il a fait passer quelques secours en Irlande, et il a remué les rebelles qui se remuoient sans lui depuis longtemps. Il n'a pu causer le moindre soulèvement en Angleterre. Enfin souvent humilié par des ennemis qu'il paroissoit devoir écraser, il n'a remué l'Espagne que pour la ruiner. Elle étoit la première puissance de l'Europe lorsque *Charles-Quint* la lui céda; il ne lui laissa plus que l'ambition de l'être encore, et une politique artificieuse qui troubla ses voisins, et qui ne la releva pas elle-même. *Philippe II* n'a été qu'une ame cruelle, un esprit faux et brouillon. » (*Cours d'Histoire*, tome 13, page 373.) *Philippe*, quoique petit, avoit une figure agréable. Son maintien étoit grave, son air tranquille, et l'on ne pouvoit lire dans sa physionomie ni la joie des prospérités, ni le chagrin des revers. Les guerres contre la Hollande, la France et l'Angleterre, coûtèrent à *Philippe* 564 millions de ducats: l'Amérique lui four-

nit plus de la moitié de cette somme. On prétend que ses revenus, après la jonction du Portugal, montoient à 25 millions de ducats, dont il ne dépensoit que cent mille pour son entretien. *Philippe* étoit très-jaloux des respects extérieurs, il vouloit qu'on ne lui parlât qu'à genoux. Le duc *d'Albe* étant un jour entré dans le cabinet de ce prince sans être introduit, essuya ces terribles paroles, accompagnées d'un regard foudroyant : *Une hardiesse telle que la vôtre mériteroit la hache.* S'il ne songea qu'à se faire redouter, il y réussit : peu de princes ont été aussi craints, aussi abhorrés, et ont fait couler autant de sang. Il eut successivement ou tout à la fois, la guerre à soutenir contre la Turquie, la France, l'Angleterre, la Hollande, et presque tous les Protestans de l'Empire, sans avoir jamais d'alliés, pas même la branche de sa maison en Allemagne. Malgré tant de millions employés contre les ennemis de l'Espagne, *Philippe* trouva dans son économie et ses ressources, de quoi construire trente citadelles, soixante-quatre places fortifiées, neuf ports de mer, vingt-cinq arsenaux, autant de palais, sans compter l'Escurial. Ce dernier édifice coûta 60 millions. On y compte onze mille fenêtres, huit cents colonnes, vingt-deux cours, dix-sept cloîtres. La principale façade est de trois cents pas de large sur soixante d'élévation. L'église bâtie sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, a trois cents pieds de long sur deux cent quatre-vingt de large. Le marbre, les dorures, les tableaux des plus excellens maîtres d'Italie ornent cette basilique. Les ornemens sacerdotaux sont couverts de pierreries ; les vases et chandeliers sont d'or et d'argent. L'intérieur du tabernacle de la principale chapelle renferme une émeraude de la grosseur d'un œuf. Sous l'église est le fameux Panthéon, à l'entour duquel se trouvent des urnes noires en forme de tombeaux, où sont renfermés les tristes restes des rois d'Espagne. *Philippe* fixa son séjour dans ce palais, à la fin de sa carrière, et y mourut devant le maître autel de l'église où il s'étoit fait transporter. La place où il finit ses jours est environnée d'une balustrade que personne n'ose approcher. Ce monument de sa magnificence ne contribua point à arranger ses finances. Il laissa cent quarante millions de ducats de dettes, dont il payoit sept millions d'intérêt ; la plus grande partie étoit due aux Génois. Outre cela, il avoit vendu ou aliéné le fonds de cent millions de ducats en Italie. Ce prince donna un Décret, par lequel il fixoit à 14 ans la majorité des rois d'Espagne. *Philippe II* petit de taille, étoit quelquefois aussi petit au moral qu'au physique. Il affectoit une dévotion minutieuse ; il mangeoit souvent au réfectoire avec des religieux ; il n'entroit jamais dans leurs Eglises sans baiser toutes les reliques ; il faisoit pétrir son pain avec l'eau d'une fontaine qu'on croyoit miraculeuse ; il se vantoit de n'avoir jamais dansé, et de n'avoir jamais porté des haut-de-chausses à la grecque : grave dans toutes ses actions, il chassa de sa présence une femme qui avoit ri en se mouchant. Un grand événement de sa vie de-

mestique, est la mort de son fils *Don* CARLOS. Personne ne sait comment mourut ce prince. Son corps qui est dans le tombeau de l'Escurial, y est séparé de sa tête ; mais on prétend que cette tête n'est séparée que parce que la caisse de plomb qui renferme le corps est en effet trop petite. On ne connoît pas plus les détails de son crime que son genre de mort. Il n'est ni prouvé ni vraisemblable, que *Philippe II* l'ait fait condamner par l'inquisition. Tout ce qu'on sait, c'est qu'en 1568 son père ayant, dit-on, découvert qu'il avoit des intelligences avec les Hollandois ses ennemis, vint l'arrêter lui-même dans sa chambre. Il écrivit en même temps au pape *Pie V* pour lui rendre compte de l'emprisonnement de son fils; et dans sa lettre à ce pontife du 20 janvier 1568, il dit *que dès sa plus tendre jeunesse, la force d'un naturel vicieux a étouffé, dans Don* CARLOS *toutes les instructions paternelles*. (*Voyez* l'art. CARLOS.) — C'est *Philippe II* qui fit imprimer à Anvers, 1569 à 1572, en 8 volum. in-folio, la belle *Bible Polyglotte* qui porte son nom ; et c'est lui qui soumit les Isles depuis appelées *Philippines*.... Il épousa successivement, 1.° *Marie* fille de *Jean III*, roi de Portugal ; 2.° *Marie*, fille de *Henri VIII*, héritière d'Angleterre ; 3.° *Elizabeth de France* fille de *Henri II ;* (*Voy*. MONTGOMERRI, *initio*.) 4.° *Anne* fille de l'empereur *Maximilien II*. Don *Carlos* étoit fils de sa première épouse ; et *Philippe III* qui suit, de la dernière.

XV. PHILIPPE III, roi d'Espagne, fils de *Philippe II* et d'*Anne d'Autriche*, né à Madrid le 14 avril 1578, monta sur le trône après la mort de son père, le 13 septembre 1598. La guerre contre les Provinces-Unies continuoit toujours. *Philippe III* se rendit maître d'Ostende par la valeur de *Spinola* général de son armée, en 1604, après un siége de trois ans, qui coûta plus de 80,000 hommes. Ce succès ne fut pas soutenu, et le monarque Espagnol fut obligé de conclure une trève de douze ans. Par cette trève il leur laissa tout ce qui étoit en sa possession, et leur assura la liberté du commerce dans les grandes Indes. La maison de *Nassau* fut rétablie dans la possession de tous ses biens. L'expulsion des Maures fit encore plus de tort à la monarchie. Ces restes des anciens vainqueurs de l'Espagne, étoient la plupart désarmés, occupés du commerce et de la culture des terres, et utiles à la monarchie parce qu'ils étoient laborieux chez une nation qui l'étoit peu. On les accusoit d'être Musulmans au fond de l'ame, quoiqu'ils fussent Chrétiens à l'extérieur. Les preuves assez incertaines qu'ils méditoient un soulèvement général et qu'ils avoient mendié à Paris et à Constantinople des secours puissans, précipitèrent moins leur perte que la foiblesse du roi. Un arrêt sanglant parut le 10 janvier 1610, qui ordonnoit à ces malheureux de sortir de l'Espagne dans le terme de trente jours sous peine de mort. A cet ordre, plus d'un million de sujets quittèrent l'Espagne, et avec eux disparurent les laboureurs, les négocians, une partie de l'industrie et des arts. Les proscrits proposèrent en vain d'a-

cheter, de deux millions de ducats d'or, la permission de respirer l'air d'Espagne et de faire du bien à ce pays : le conseil fut inflexible, et bientôt la monarchie se ressentit de cette émigration. *Philippe* tâcha de réparer le mal qu'elle avoit fait à son royaume, par un édit le plus salutaire qui soit jamais émané du trône : il accorda les honneurs de la noblesse, avec exemption d'aller à la guerre, à tous les Espagnols qui s'adonneroient à la culture des terres. Cet édit si sage ne produisit pas un grand effet sur une nation dont une partie étoit oisive, et dont l'autre ne se faisoit gloire alors que du funeste métier des armes. *Philippe* mourut peu de temps après, le 31 mars 1621, à 43 ans. Ce prince fut la victime de l'étiquette. Etant au conseil, il se plaignit de la vapeur d'un brasier qui l'incommodoit d'autant plus qu'il relevoit d'une grande maladie. L'officier chargé du soin d'entretenir le feu étant absent, personne n'osa remplir son emploi, et cette délicatesse mal-entendue coûta la vie au monarque. *Philippe III* prince foible, indolent, inappliqué, avoit d'ailleurs de la piété, de la douceur, de l'humanité, les mœurs les plus pures, et la conscience fort timorée. La confiance aveugle qu'il eut pour des ministres avares et despotiques, son éloignement extrême pour les affaires auxquelles il donnoit à peine une heure par jour, lui causèrent à la mort les remords les plus violens. Le duc *d'Ossone* l'appeloit le *grand Tambour de la Monarchie.* A sa mort il ne se trouva pas un sou dans l'épargne. Ce qui dut paroître étrange dans un royaume, maître des trésors du nouveau monde, et qui en fournit aux autres états. *Mais l'Espagne est à l'Europe,* dit Boccalini, *ce que la bouche est au corps ; tout y passe et rien n'y reste.* (*Voyez* LERME.) Il avoit épousé, en 1599, *Marguerite d'Autriche*, fille de *Charles* archiduc de Gratz ; et c'est de ce mariage que naquit *Philippe IV*, qui suit.

XVI. PHILIPPE IV, roi d'Espagne, fils de *Philippe III* et de *Marguerite d'Autriche*, né le 8 avril 1605, succéda à son père le 31 mars 1621. Cette même année, la trève de douze ans faite avec la Hollande, étant expirée, la guerre se ralluma avec plus de vivacité que jamais. Elle fut heureuse pour les Espagnols, tant qu'ils eurent à leur tête le général *Spinola ;* mais en 1628 leur flotte fut défaite près de Lima par les Hollandois, qui depuis trois ans avoient formé la compagnie des Indes Occidentales. En 1635, il s'éleva entre *Philippe* et la France une guerre longue et cruelle, à laquelle les Espagnols donnèrent occasion, par la prise de Trèves, et par l'enlèvement de l'Electeur qui s'étoit mis sous la protection de la France. L'Espagne eut d'abord des succès ; mais la fortune l'abandonna ensuite. Elle perdit l'Artois. Ses troupes furent battues près d'Avesnes et de Casal. La Catalogne jalouse de ses priviléges, se révolta et se donna à la France. Le Portugal secoua le joug ; une conspiration aussi bien exécutée que bien conduite mit sur le trône, le 1er décembre 1640, la maison de *Bragance.* Tout ce qui restoit du

Brésil, ce qui n'avoit point été pris par les Hollandois aux Espagnols, retourna aux Portugais. Les isles Açores, Mozambique, Goa, Macao, s'arrachèrent en même temps à la domination de l'Espagne. *Philippe IV* ne sut cette révolution que lorsqu'il n'étoit plus temps d'y remédier. Les courtisans consternés n'osoient lui apprendre une nouvelle si accablante. Enfin *Olivarès* son ministre et son favori, s'avançant d'un air serein et riant: *Seigneur*, dit-il au Roi, *la tête a tourné au duc* de Bragance : *il vient de se faire proclamer Roi; sa folie vous vaut une confiscation de quatorze millions.... Philippe* étonné ne répondit que ces mots : *Il faut y mettre ordre*, et courut se consoler dans le sein des plaisirs. *Olivarès*, auteur en partie de cette perte par sa négligence, fut enfin disgracié. Ce ministre avoit fait prendre le nom de *Grand* à son maître, qui ne fit rien pour le mériter. Le lendemain de sa disgrace on afficha au palais ces mots : *C'est à présent que tu es* Philippe le Grand; *le Comte-Duc te rendoit petit.* (*Voyez* OLIVARÈS.) Cependant l'exemple des Portugais étoit funeste à l'Espagne. Les esprits s'ébranloient à Milan, à Naples, en Sicile. On lut partout avec avidité ces mots hardis : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci, ità et vos faciatis.* L'Espagne n'étoit pas plus heureuse dans sa guerre contre les François. Une paix conclue en 1659 dans l'isle des Faisans, vint terminer cette guerre. Les deux principaux articles du Traité furent, le mariage de l'Infante *Marie-Thérèse* avec *Louis XIV*, et la cession du Roussillon, de la meilleure partie de l'Artois, et des droits de l'Espagne sur l'Alsace. Il ne restoit plus d'ennemis à l'Espagne que les Portugais. *Philippe* les traita toujours d'esclaves révoltés qu'il alloit bientôt mettre à la chaîne; mais deux batailles perdues firent évanouir à ses yeux ses espérances. Il mourut le 17 septembre 1665, à soixante ans. Ce prince ne manquoit ni de génie, ni de talent, ni de santé: mais la mollesse honteuse dans laquelle il languit, rendit ses qualités inutiles. Ainsi, quoique humain, affable, modéré, clément, adroit, généreux, bienfaisant; quoiqu'il aimât ses sujets avec tendresse, il n'en fut jamais ni craint ni respecté. On l'accabla de plaisanteries. Quand il eut perdu le Roussillon, le Portugal et la Catalogne, on lui donna pour devise un fossé avec ces mots : *Plus on lui ôte, plus il est grand.* (*Voyez* III. AUBUSSON.) Il eut deux *femmes* : 1.° *Elizabeth de France* fille de *Henri IV*. 2.° *Marie-Anne d'Autriche* fille de l'empereur *Ferdinand III*. CHARLES II, qui régna après lui, naquit du deuxième mariage.

XVII. PHILIPPE V duc d'Anjou, second fils de *Louis* dauphin de France, et de *Marie-Anne de Bavière*, né à Versailles le 19 décembre 1683, fut appelé à la couronne d'Espagne le 2 octobre 1700 par le testament de *Charles II*. Ce prince étant mort sans enfans le 1er novembre de la même année, *Philippe V* fut déclaré roi d'Espagne à Fontainebleau le 16 du même mois, et le 24 à Madrid. Il fit son entrée en cette ville le 14 avril 1701,

et fut reçu avec acclamation par les uns, et avec murmure par les autres. *Philippe* fut d'abord reconnu par l'Angleterre, le Portugal, la Hollande, la Savoie; mais bientôt une partie de l'Europe arma contre lui. L'empereur *Léopold* voulant avoir la monarchie Espagnole pour l'archiduc *Charles* son fils, se ligua avec l'Angleterre et la Hollande (auxquelles se joignirent ensuite la Savoie, le Portugal et le roi de Prusse,) contre la France et l'Espagne, par le Traité connu sous le nom de *la Grande Alliance*. Les commencemens de cette guerre si cruelle furent mêlés de succès et de revers. *Philippe* passa en Italie pour conserver Naples, et après s'être assuré ce royaume par quelques combats, il retourna en Espagne. Le roi de Portugal s'étant déclaré contre lui, il perdit peu de temps après les principales villes de l'Aragon, Gibraltar, et les isles de Majorque et de Minorque : la Sardaigne et le royaume de Naples lui furent enlevés par la trahison et par la perfidie. *Philippe* fut obligé de sortir de Madrid. Dans cette extrémité, on lui conseilla de se joindre aux ennemis de la France, qui à ce prix lui laisseroient l'Espagne et l'Amérique; mais il répondit avec indignation : *Non, je ne tirerai jamais l'épée contre une Nation à qui après Dieu je dois le Trône.* Instruit que *Louis XIV* prêt à être accablé par ses ennemis, alloit l'abandonner, il prit la résolution de passer en Amérique avec ses principaux seigneurs pour y régner plutôt que de se désister honteusement de ses droits au royaume d'Espagne. Cette généreuse résolution de *Philippe V* fit changer le système de la cour de France. Le duc *de Vendôme* envoyé à son secours rétablit entièrement ses affaires. La bataille de Villaviciosa, donnée en 1710, les succès dont elle fut accompagnée, affermirent *Philippe* sur le trône d'Espagne. Les victoires de ce général, jointes à celles de *Villars* en Flandre, rendirent enfin la paix à l'Europe. Le Traité fut conclu à Utrecht le 11 avril 1713. *Philippe* après cette paix, eut la consolation de voir la couronne assurée pour jamais à sa postérité masculine. Le conseil d'Espagne promulgua une Loi solennelle, qui règle que « les Princes descendans de *Philippe*, en quelque degré qu'ils soient, parviendront à la couronne avant les Princesses, fussent-elles filles du roi régnant. » *Philippe* réduisit les isles de Majorque et d'Ivica, et Barcelone, qui persistoient dans leur révolte. Cette ville se signala par une résistance d'autant plus vigoureuse, qu'elle étoit soutenue par le fanatisme. Le maréchal *de Berwick* y entra en conquérant. Son premier soin fut de faire arrêter 60 des principaux chefs de la rebellion, parmi lesquels on comptoit plusieurs moines mendians. La ville et la province furent privées à jamais de leurs priviléges, traitées en pays de conquête, et sujettes aux lois de la Castille. Le roi s'occupa alors à rétablir l'ordre dans les finances, et y réussit en partie. Il y avoit dans ce temps-là en Espagne un homme dont le génie auroit beaucoup servi à la nation, si une ambition dangereuse n'avoit rendu ses talens funestes : c'étoit *Alberoni*. Parvenu à la dignité de

premier ministre, il s'empara de la Sardaigne en 1717, et se rendit maître de Palerme en Sicile. Une flotte de 50 vaisseaux de guerre, de dix galères, et une armée de 35000 hommes, de vieilles et excellentes troupes de débarquement, avoient fait cette nouvelle conquête. Au premier bruit de l'invasion de la Sicile, l'empereur se hâta de conclure une trève de vingt ans avec les Turcs, et de faire passer cinquante mille hommes en Italie. En même temps il accéda au traité de la triple alliance conclue entre la France, l'Angleterre et la Hollande, et signée le 4 janvier 1717 à la Haye. Une flotte puissante partit des ports de l'Angleterre, sous les ordres de l'amiral *Byng*, et fondit sur la flotte Espagnole ; elle fut vaincue. Les Espagnols perdirent 6000 hommes et 23 vaisseaux. (On peut voir dans l'article ALBERONI la suite des affaires de l'Espagne.) *Philippe* n'obtint la paix qu'à condition qu'il renverroit ce ministre intrigant. Ce fut à ce prix que la guerre fut terminée, et *Philippe* accéda au traité de la quadruple alliance en 1720. Le roi, délivré des agitations que cause la guerre n'en fut pas plus heureux. Les vapeurs et la mélancolie le rongeoient. Sans aucune incommodité apparente, il étoit quelquefois six mois sans vouloir quitter le lit, se faire raser, couper les ongles ni changer de linge ; et lorsque sa chemise étoit à demi-usée, il n'en prenoit point que la reine n'eût portée, de peur, disoit-il, qu'on ne l'empoisonnât dans une autre. Il mangeoit, digéroit, dormoit bien, mais à des heures différentes ; et il ne s'en croyoit pas moins voisin du tombeau, et demandoit pourquoi on ne l'enterroit pas. Il gardoit pendant plusieurs jours un morne silence; il sortoit souvent de cette tristesse par des fureurs, frappant, égratignant et se mordant les bras avec des cris douloureux. Avec ses ongles longs et tranchans il se déchiroit en dormant et prétendoit ensuite qu'on avoit profité de son sommeil pour le blesser, ou que des scorpions étoient autour de lui et le piquoient. Malgré ses égaremens apparens, il conservoit dans les affaires un sens droit et une mémoire sûre. Il refusa un jour une affaire qu'on lui proposoit : *Il y a un an*, dit-il, *que je l'ai rejetée*. Quoique la reine fût en possession de le gouverner, il secouoit souvent sa chaîne avec dépit. *Je veux*, disoit-il à ses domestiques, *qu'elle se défasse de ses quatre évangélistes*. Il appeloit ainsi le confesseur, la camériste de cette princesse, le marquis *Scoti*, et un aventurier nommé *Patino*. Enfin, pour se soulager du fardeau de la couronne, il l'abdiqua en 1724, et se retira à Saint-Ildefonse avec son épouse. *Louis* son fils monta sur le trône, et mourut quelques mois après de la petite vérole. *Philippe* fut obligé de reprendre le sceptre, et travailla au bonheur de son peuple. Ses vapeurs s'étoient presque entièrement dissipées. Tout entier aux affaires, il ordonna que les lois du royaume fussent observées avec exactitude. Il invita en cas de déni de justice, le moindre de ses sujets à s'adresser à lui-même ou à ses principaux ministres. Il enjoignit aux tribunaux d'expédier promptement les procès civils et cri-

minels, qui quelquefois n'étoient pas terminés d'un siècle. Il ordonna en même temps d'envoyer chaque mois à la cour un tarif des procès jugés, afin qu'elle sût de quelle manière la justice étoit administrée. Après avoir travaillé à la tranquillité de son peuple, il travailla à l'enrichir. Les étrangers furent invités à venir établir en Espagne des manufactures de fil, de toile et de papier fin. On chercha aussi à encourager celles qui y étoient déjà établies, en ordonnant aux Espagnols de ne faire usage que des soies et des laines fabriquées dans le royaume. Il couronna ses bienfaits en fondant un Monastère pour trente Dames nobles qui y sont reçues sans dot; en établissant un collége ou séminaire royal pour l'éducation de la jeune noblesse. L'académie royale de Madrid avoit déjà été instituée sur le même pied et avec les mêmes vues que l'Académie Françoise, c'est-à-dire pour perfectionner la langue de la patrie. En réglant ses états au dedans, il les augmenta au dehors. *Farnèse* duc de Parme et de Plaisance, étant mort sans enfans en 1731, l'infant Don *Carlos* fut mis en possession de ces deux états. La querelle qui s'éleva en 1733 à l'occasion de la nomination de *Stanislas* au trône de Pologne, ralluma la guerre en Europe. *Philippe V* y prit part, et s'unit à la France contre l'empereur. L'infant D. *Carlos* ayant sous ses ordres *Montemar* et 30,000 hommes, conquit la Sicile et le royaume de Naples, et se montra digne de la couronne par son activité et son courage. Toutes ces prospérités furent troublées par l'incendie du palais de Madrid arrivé le 25 décembre 1734. Un nombre prodigieux de tableaux des plus grands maîtres, la meilleure partie des archives de la couronne, furent la proie des flammes. La paix fut conclue en 1736. L'empereur céda à Don *Carlos* les royaumes de Naples et de Sicile, et quelques places sur les côtes de Toscane. Une nouvelle guerre vint troubler la tranquillité des peuples en 1739. *Philippe V* n'eut pas la consolation de la voir finir. Il mourut le 9 juillet 1746 à 63 ans, après en avoir régné 45. Il laissa de *Louise-Marie-Gabrielle de* SAVOIE, sa 1re femme, *Ferdinand VI* qui lui succéda.... et d'*Elizabeth* FARNÈSE, sa 2e femme, Don *Carlos* roi des deux Siciles et ensuite d'Espagne, *Philippe* duc de Parme et de Plaisance; l'infant Don *Louis*, etc. La piété, la candeur, la bonté, la modération, l'équité, la tendresse pour ses sujets formoient le caractère de *Philippe V*. Il étoit d'ailleurs irrésolu et trop souvent dirigé par la volonté des autres. Il avoit consenti en 1701 que sa nourrice le suivît à Madrid, et cette femme ne tarda pas d'abuser des bontés du prince; elle avoit une cour; elle ne rendoit pas les visites aux femmes de condition; elle obtenoit du roi tout ce qu'elle vouloit. *Il est facile*, dit Torci, *que la tête tourne aux François et principalement aux Françoises en pays étranger*. Il fallut que *Louis XIV* la rappelât en France. D'autres intrigans tâchèrent de dominer l'esprit de *Philippe V*. Sa cour fut un mélange de jalousies et d'intrigues toujours renaissantes, entre les seigneurs François et les seigneurs Espagnols. Plus de fermeté dans *Philippe V* auroit

mis fin à ces tracasseries, et lui auroit épargné des démarches dont il se repentit quelquefois. A ces défauts près, c'étoit un bon prince. La sagesse des lois et des réglemens qu'il donna à l'Espagne, ses nombreux établissemens en faveur du commerce, des sciences et des arts, prouvoient qu'il aimoit l'état. *Voyez* XIX. MARIE, *à la fin ;* JUVARA, MONTGON, DAUBENTON, FARINELLI, III. URSINS.

PRINCES.

XVIII. **PHILIPPE** duc de Souabe, fils de *Fréderic Barberousse* et frère de *Henri VI*, fut élu empereur après la mort de ce dernier en 1198 par une partie des électeurs, tandis que l'autre donnoit la couronne impériale à *Othon* duc de Saxe. Cette double élection alluma le feu de la guerre civile en Allemagne. Le pape demeura deux ans sans prendre aucun parti dans cette affaire, quoiqu'il fût sollicité fortement tant par les deux prétendans que par les seigneurs Allemands, et par les rois de France et d'Angleterre. Enfin l'an 1200 il céda à leurs sollicitations et se décida en faveur d'*Othon*, parce que, disoit-il, *Philippe de Souabe* est excommunié par le pape *Célestin* pour avoir envahi à main armée le patrimoine de Saint-Pierre, comme il l'a reconnu lui-même en en demandant l'absolution, et parce qu'il fait encore la guerre à l'Eglise Romaine par *Marcoualde* et *Diopoulde* ses capitaines. *Philippe* fut ensuite excommunié ; mais ayant écrit au pape une lettre pleine de respect en 1206, le pontife leva l'anathème et fit tous ses efforts pour réconcilier les deux rivaux. *Philippe* près de fondre sur *Othon* à la tête d'une grande armée, fut assassiné à Bamberg le 23 juin 1208, à 34 ans, par le Palatin *Othon de Vitelspach* cousin du duc *de Bavière*. Le meurtrier se vengea du refus que l'empereur avoit fait de lui donner sa fille, et de ce qu'il l'avoit empêché d'épouser celle du duc *de Pologne*. La mémoire de *Philippe* est respectée en Allemagne comme celle d'un monarque généreux et sage, et d'un guerrier courageux et prudent. Son règne ne fut que de onze années.

XIX. **PHILIPPE** *le Hardi*, quatrième fils du roi *Jean*, naquit à Pontoise en 1342. A peine avoit-il 16 ans qu'il fut honoré du surnom de *Hardi*, en récompense des actions de bravoure qu'il fit à la bataille de Poitiers. Son père enchanté d'avoir un tel fils, le créa duc de Bourgogne en 1363, avec la clause que faute d'enfans mâles, le duché seroit reversible à la couronne. Devenu chef de la seconde race des ducs de cette province, il éleva la Bourgogne au plus haut dégré de puissance qu'elle eût eu depuis ses anciens rois. *Marguerite* fille de *Louis de Male* comte de Flandre, lui ayant été accordée en mariage l'an 1369, il arma pour son beau-père contre les Gantois révoltés ; et ne contribua pas peu à les réduire. Les rebelles furent battus à la bataille de Rosebecq, donnée en 1382. Deux ans après le comte mourut, et *Philippe*, son héritier, vint à bout de rétablir entièrement la paix dans le pays. Les comtés de Flandre, de Nevers, d'Artois, de Rétel, formoient cet héritage. *Charles VI*

son neveu régnoit alors en France, mais avec beaucoup de trouble et de confusion; les rênes de l'Etat flottoient entre ses mains, et la nation chargea son oncle *Philippe* de les tenir. Cet emploi et son union avec la reine *Isabeau de Bavière*, excitèrent l'envie du duc *d'Orléans* son neveu. Ce fut la source de cette haine si fatale au royaume, qui s'éleva entre les maisons de *Bourgogne* et d'*Orléans*. *Marguerite de Flandre* contribua beaucoup à ces divisions, par l'ascendant qu'elle avoit sur l'esprit de son mari. *Philippe* mourut à Hall en Hainaut le 27 avril 1404, à 63 ans. La postérité l'a mis au rang des princes dont la sagesse et la prudence égaloient la bravoure. Sa valeur n'excluoit pas la bonté, et il poussoit même quelquefois cette qualité trop loin. On ne peut cependant l'excuser sur son excessive prodigalité, qui malgré ses immenses revenus, le rendit insolvable à sa mort, il fallut recourir à un emprunt pour les frais de sa sépulture; ses meubles furent saisis par une foule de créanciers et vendus publiquement; et la duchesse sa femme fut obligée de renoncer à la communauté des biens, en remettant sa ceinture, ses clefs et sa bourse sur le cercueil de son époux. *Jean Sans-Peur* son fils aîné, lui succéda.

XX. PHILIPPE *le Bon*, duc de Bourgogne, de Brabant et de Luxembourg, comte de Flandre, d'Artois, de Hainaut, de Hollande, de Zélande, etc., fils de *Jean Sans-Peur* tué à Montereau-Faut-Yonne en 1419, naquit à Dijon le 13 juin 1396. Animé du desir de venger la mort de son père, auquel il avoit succédé le 10 septembre 1419, il entra dans le parti des Anglois, et porta la désolation en France, sur la fin du règne de *Charles VI* et au commencement de celui de *Charles VII*. Il gagna sur le Dauphin la bataille de Mons en Vimeu l'an 1421, et fit la guerre avec succès contre *Jacqueline de Bavière* comtesse d'Hainaut, de Hollande et de Zélande, qu'il obligea l'an 1428 de le déclarer son héritier. *Philippe le Bon* quitta le parti des Anglois en 1435, et se réconcilia avec le roi *Charles VII* par le traité d'Arras, dont il régla lui-même les conditions. Après avoir tenté inutilement de raccommoder *Louis* dauphin de France avec son père, il reçut ce jeune prince dans ses états: mais il n'entra dans aucun de ses projets séditieux. *Mes soldats et mes finances*, lui dit-il, *sont à votre service, excepté contre votre père. Je ne puis entreprendre non plus de réformer ses conseils; cela ne convient ni à vous ni à moi. Je le connois si sage, que nous ne saurions mieux faire que de nous en rapporter à lui...* *Charles*, qui connoissoit son fils mieux que *Philippe*, disoit en parlant de la retraite que celui-ci lui avoit accordée: *Le Duc de Bourgogne nourrit un renard qui mangera ses poules.* En effet, les deux princes ne vécurent pas long-temps en bonne intelligence. *Louis XI* étant monté sur le trône en 1461, *Philippe* se déclara contre lui pour *Charles* duc *de Berri* son frère. Déterminé à lui faire la guerre, il céda au comte *de Charolois* son fils, l'administration de ses états, et lui donna le commandement de son armée, en lui

recommandant *de préférer toujours une mort glorieuse à une fuite humiliante.* Les habitans de la ville de Dinan dans le pays de Liége, lui avoient fait plusieurs outrages : *Philippe* envoya contre eux l'an 1466, le comte *de Charolois*, qui réduisit leur ville en cendres après avoir fait passer les habitans au fil de l'épée. Le vieux duc *de Bourgogne*, malgré les infirmités de son âge, eut le courage de se faire porter en chaise au siége, pour repaître ses yeux de cet affreux spectacle. Cette barbarie ne s'accorde guère avec le titre de *Bon*, que sa générosité lui avoit mérité. Il mourut à Bruges le 15 juin 1467, à 71 ans, après avoir institué l'ordre de la Toison d'or. On trouva dans ses coffres quatre cent mille écus d'or et vingt-sept mille marcs d'argent, sans parler de deux millions d'autres effets. Ce fut *Philippe le Bon* qui donna le premier exemple des perruques, quoique involontairement. Une longue maladie lui ayant fait tomber les cheveux, ce prince, par le conseil de ses médecins, couvrit sa tête chauve d'une chevelure artificielle; et par une politesse de courtisan, 500 gentilshommes en firent autant dans la ville de Bruxelles. Depuis ce temps, la commodité et l'air de magnificence contribuèrent à répandre une mode qui n'étoit originairement qu'une ordonnance de médecine. *Voyez* les articles X ANTOINE *et* JOUFFROY.

XXI. PHILIPPE DE DREUX, fils de *Robert* de France, comte de Dreux, embrassa l'état ecclésiastique, quoique né avec des inclinations guerrières. Elevé sur le siége de Beauvais, il se croisa pour la Terre-Sainte, et se signala devant Acre en 1191. *Philippe Auguste* ayant déclaré peu de temps après la guerre aux Anglois, l'évêque de Beauvais prit de nouveau les armes. Les ennemis s'étant montrés devant la ville épiscopale, il arma son peuple, parut à leur tête avec un casque pour mitre et une cuirasse pour chape. Les Anglois l'ayant poursuivi, le firent prisonnier et le traitèrent avec dureté. *Philippe* s'en plaignit au pape *Innocent III*, qui, demandant sa grace à *Richard II* roi d'Angleterre, intercéda pour lui comme pour son fils. Le monarque envoya au pontife la cotte-d'armes de l'évêque toute ensanglantée, et lui fit dire par celui qui la lui présenta, ces paroles des frères de *Joseph à Jacob* : *Voyez, Saint Père, si vous reconnoissez la tunique de votre fils !* Le pape répliqua, « que le traitement qu'on faisoit à cet évêque étoit juste, puisqu'il avoit quitté la milice de J. C. pour suivre celle des hommes. » *Philippe de Dreux* obtint sa liberté en 1202, et se trouva depuis à la fameuse bataille de Bouvines en 1214, où il abattit le comte *de Salisbury* d'un coup de massue; car il se servoit de cette arme, et ne vouloit point par scrupule, étant ecclésiastique, user d'épée, de sabre, ni de lance. Il combattit aussi en Languedoc contre les Albigeois, et mourut à Beauvais le 2 novembre 1217, avec la réputation d'un homme qui cachoit son humeur sanguinaire sous le masque du zèle et de la religion.

XXII. PHILIPPE DE FRANCE duc d'Orléans, fils de *Louis XIII*

et d'*Anne d'Autriche* et frère unique de *Louis XIV*, né le 21 septembre 1640, porta le titre de duc *d'Anjou* jusqu'en 1651, qu'il prit celui de duc *d'Orléans*. Son éducation répondit à sa naissance; mais il n'en profita pas autant qu'il auroit pu, s'il avoit eu moins de goût pour les plaisirs. Il épousa *Henriette* sœur de *Charles II* roi d'Angleterre, princesse accomplie et en qui les charmes de l'esprit étoient encore au-dessus de la beauté. Ce mariage ne fut pas heureux : (*Voyez* II. HENRIETTE.) Lorsque cette princesse mourut en 1670, on la crut empoisonnée, et le public malin fut assez injuste pour attribuer cette mort à *Philippe*. Ce prince s'étoit déjà fait connoître par son courage. Il avoit suivi le roi à ses conquêtes de Flandre en 1667; il l'accompagna encore à celle de Hollande en 1672. Il emporta Zutphen cette année, et Bouchain en 1676. L'année d'après il alla mettre le siége devant Saint-Omer, pendant que le roi étoit occupé à celui de Cambrai. Les maréchaux *de Luxembourg* et *d'Humières* commandoient l'armée sous *Monsieur*; le prince *d'Orange* étoit à la tête des ennemis : une faute de ce général et un mouvement habile de *Luxembourg* décidèrent du gain de la bataille, proche la petite ville de Cassel qui lui donna son nom. *Monsieur* chargea avec une valeur et une présence d'esprit qu'on n'attendoit pas d'un homme efféminé. Ce prince qui s'habilloit souvent en femme et qui en avoit les inclinations, agit en capitaine et en soldat. C'est dans le même endroit que le roi *Philippe de Valois* avoit défait les Flamands en 1328. Les malins prétendirent que *Louis XIV* avoit été jaloux de sa gloire; mais ces conjectures calomnieuses, prises dans des cœurs bas et lâches, ne doivent pas être formées sans de fortes preuves, sur des ames aussi grandes qu'étoit celle de ce monarque. *Louis XIV* donna quelquefois des avis à son frère; mais il lui marqua toujours beaucoup de bonté. Un jour *Monsieur* lui parlant du chevalier *de Lorraine* qu'il aimoit beaucoup et qui avoit été exilé, parut s'intéresser en sa faveur. *Je veux*, lui dit le Roi, *que vous l'aimiez pour l'amour de moi. Il y a deux jours que j'ai fait partir un courrier pour le rappeler. Je fais plus : car je le fais Maréchal de camp.* A l'instant *Monsieur* se jette aux pieds du Roi, et lui embrasse les genoux. *Louis XIV* lui dit : *Mon frère, ce n'est pas ainsi que des frères doivent s'embrasser;* et après l'avoir relevé, il l'embrassa tendrement.... La victoire de Cassel fut suivie d'un autre avantage. *Monsieur* entra dans les lignes à Saint-Omer, et soumit cette place huit jours après. De retour à Paris, il vécut dans la mollesse jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Cloud en 1701. Il mourut d'apoplexie le 9 juin de cette année à 61 ans. Ce prince cultivoit les lettres. L'abbé-*le-Vayer* fils de *la Mothe-le-Vayer* précepteur de ce prince, fit imprimer en 1670, in-12, la Traduction que *Philippe* avoit faite de *Florus*. Après la mort d'*Henriette*, il avoit épousé *Charlotte-Elizabeth de Bavière*, dont il eut le prince qui suit. Cette princesse fille de l'électeur Palatin, étoit respectable par son courage et sa fer-

meté pour la justice, dit l'abbé *de Saint-Pierre*. Hautaine seulement avec les grands, elle se fit aimer de tous ceux qui l'approchoient par son caractère doux, affable, compatissant et libéral. Elle gémit sur les excès de son fils et de sa petite-fille la duchesse *de Berry*. A sa mort arrivée le 8 décembre 1722, les mécontens, dit *Duclos*, lui firent une épitaphe très-injurieuse au régent et fort peu contredite alors : *Ci gît l'oisiveté*. On a publié sous son nom deux volumes de *Lettres*. Le duc *de Saint-Simon* en convenant de ses excellentes qualités, dit « qu'elle étoit aisée à prévenir et à choquer, fort difficile à ramener, quelquefois brusque et dangereuse à faire des sorties publiques, fort Allemande dans toutes ses mœurs, ignorant toute commodité et toute délicatesse pour soi et pour les autres, sobre, sauvage et ayant ses fantaisies. Elle aimoit les chiens, les chevaux passionnément, la chasse et les spectacles. Elle n'étoit guères qu'en grand habit ou en perruque d'homme, et en habit de cheval, et avoit plus de 60 ans qu'elle n'avoit pas connu une robe de chambre. »

XXIII. PHILIPPE, petit-fils de France et fils du précédent et de *Charlotte Elizabeth de Bavière* sa seconde femme, né le 2 août 1674, fut nommé duc *de Chartres* jusqu'à la mort de son père en 1701 qu'il prit le titre de duc *d'Orléans*. Dès sa tendre jeunesse il marqua un génie supérieur et universel ; il étoit curieux de tout et saisissoit tout. La littérature, les arts et la guerre l'occupèrent tour-à-tour. (*Voyez* ARLAUD ; III. BERNIER ; II. CHARPENTIER ; LONGUS.) Il fit sa première campagne en 1691. Après s'être signalé au siége de Mons sous *Louis XIV* son oncle, il accompagna tout l'été le maréchal *de Luxembourg* général de l'armée de Flandre. Chargé l'année d'après de commander le corps de réserve au combat de Steinkerque, il y fut blessé à l'épaule. En 1693 il se signala à la bataille de Nerwinde où il pensa être pris, ayant demeuré cinq fois au milieu des ennemis. La guerre étant éteinte, le duc *de Chartres* s'occupa pendant la paix à cultiver toutes les sciences et tous les arts ; géométrie, chimie, peinture, sculpture, musique, poésie ; tout étoit du ressort de son vaste génie. Il étoit au milieu des artistes et des philosophes, lorsque *Louis XIV* l'envoya en 1706 commander l'armée en Piémont ; elle étoit alors devant Turin dont elle formoit le siége. Le prince *Eugène* le suivit de près. Il y avoit deux *partis* à prendre : celui d'attendre le général ennemi dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui. Le duc *d'Orléans* fut du dernier sentiment ; mais le maréchal *de Marchin* montra un ordre du roi par lequel on devoit déférer à son avis en cas d'action ; et cet avis contraire à celui du duc *d'Orléans* fut malheureusement suivi. Les lignes étant trop étendues pour être bien gardées, il y eut un quartier forcé. Le duc *d'Orléans* y accourut, fut blessé de deux coups de feu et obligé de se retirer. Cette retraite jointe à la mort du maréchal *de Marchin*, occasionna une déroute générale. Les lignes et les tranchées furent

abandonnées, l'armée dispersée; tous les bagages, les provisions, la caisse militaire tombèrent dans les mains des vainqueurs. Le vaincu fut obligé de repasser les Alpes avec des troupes en désordre et en très-petit nombre. Le duc *d'Orléans* malheureux en Italie, crut qu'il le seroit moins en Espagne. Il y arriva en 1707 le lendemain de la bataille d'Almanza. Il profita en grand capitaine d'une victoire à laquelle il auroit bien voulu avoir part. Il soumit presque en les parcourant les royaumes de Valence et d'Aragon. Il n'y eut dans cette belle contrée que les villes de Xativa et d'Alcaraz qui osèrent se défendre. Le désespoir tint lieu de courage aux citoyens; mais ils furent punis de leur résistance. La plupart furent massacrés, et Xativa prise d'assaut fut brûlée et détruite jusqu'aux fondemens. Il pénétra ensuite dans la Catalogne où il conquit la forteresse de Lérida, l'écueil des plus grands capitaines (le *Grand Condé* et le comte *d'Harcourt*). Cependant la fortune favorable à *Philippe V* en Catalogne l'abandonnoit dans les autres contrées. Le bruit couroit que ce monarque alloit abdiquer la couronne, et l'on prétend que le duc *d'Orléans* songea à l'obtenir pour lui. Il est certain que le trône d'Espagne lui appartenoit au défaut des enfans du Dauphin. Déjà il avoit pris des mesures pour disputer à l'archiduc le sceptre au moment qu'il échapperoit à *Philippe*, lorsque la princesse *des Ursins* les pénétra et les présenta à *Philippe V* et à *Louis XIV* sous la forme de la plus odieuse conspiration. Deux agens du prince appelés *Flotte* et *Renaut* furent arrêtés; trois seigneurs Espagnols essuièrent le même sort. *Louis XIV* ne pardonna à son neveu qu'avec une peine extrême le desir ambitieux de parvenir à un trône dont il étoit digne. *Monseigneur* père de *Philippe V* opina dans le conseil qu'on fit le procès à celui qu'on regardoit comme coupable; mais *Louis XIV* crut qu'il valoit mieux ensévelir ce projet informe dans un profond oubli. On croit cependant que le souvenir de ce projet contribua beaucoup aux arrangemens que prit *Louis XIV* à sa mort arrivée le 2 septembre 1715 pour le priver de la régence. Ces arrangemens furent inutiles; le parlement la lui déféra, après avoir cassé le testament du monarque qui la lui enlevoit en semblant la lui conserver. La face des affaires changea alors totalement. Le duc *d'Orléans* quoique irréprochable sur les soins pour la conservation de son pupille, s'unit étroitement avec l'Angleterre et rompit ouvertement avec l'Espagne. Le cardinal *Alberoni* premier ministre de *Philippe V* excita des séditions en France, pour donner à son maître la régence d'un pays où il ne pouvoit régner. La conspiration étoit près d'éclater lorsqu'elle fut découverte par une courtisane, et elle devint inutile dès qu'elle fut connue. Le duc *d'Orléans* pardonna à tous les conjurés avec une clémence digne d'un petit-fils de *Henri IV*. Il fut indulgent; mais ses ministres le furent moins. Plusieurs personnes furent mises à la Bastille. Le comte *de Laval* fut de ce nombre; il prenoit deux lavemens par jour pour avoir plus souvent son apothicaire qui lui servoit de confident. Le cardinal

Dubois voulut le priver de cette consolation ; le duc *d'Orléans* s'y opposa en disant à ce ministre impitoyable : *Puisqu'il ne lui reste que ce plaisir, il faut le lui laisser*. Les beaux esprits satiriques ou soupçonnés de l'être furent enfermés ; mais le duc *d'Orléans* adoucit leur prison autant qu'il put. Par une suite de cette indulgence, il souffroit les plaisanteries de ses maîtresses et de ses favoris. La comtesse *de Sabran* lui dit un jour en plein souper que *Dieu après avoir créé l'homme prit un reste de boue dont il forma l'ame des princes et des laquais ;* et il rit parce que ce mot lui parut plaisant. [*Voyez* III. GRANGE (la) *et* VOLTAIRE.] Un des premiers soins du régent fut de gagner les Jansénistes et de pacifier les querelles de l'église; il y réussit en partie. Il falloit engager le cardinal *de Noailles* à rétracter son appel ; on lui fit promettre qu'il accepteroit. Le duc *d'Orléans* alla lui-même au grand conseil avec les princes et les pairs faire enregistrer un édit qui ordonnoit l'acceptation de la bulle, la suppression des appels, l'unanimité et la paix. Ces querelles si importantes pour tant d'esprits, ne furent pour le duc *d'Orléans* et son ministre *Dubois* qu'un sujet risible. Ce mépris joint à la fureur du jeu des actions qui venoit de saisir les François, éteignit presque cette guerre de controverse. Toute l'attention du public étoit portée de ce côté-là. *Law* avoit rédigé depuis long-temps le plan d'une compagnie qui payeroit en billets les dettes de l'état et qui se rembourseroit par les profits. (*Voyez* LAW.) Après la ruine de son système il fallut réformer l'état ; on fit un recensement de toutes les fortunes des citoyens vers la fin de 1721. (*Voyez* III. BLANC *et* BOURVALAIS.) Cinq cent onze mille hommes, la plupart pères de famille, portèrent leurs fortunes à ce tribunal. Tous les rentiers de l'état furent remboursés en papiers, et deux milliards de dettes éteintes. Le duc *d'Orléans* perdit le 10 août 1723 le cardinal *Dubois* son favori et ministre principal, qui par ses conseils perfides priva la nation de ce qu'elle devoit attendre des excellentes qualités de ce prince. Obligé de se charger du fardeau du gouvernement dont il se soulageoit sur lui, il fut revêtu du même titre de ministre principal le lendemain de la mort de *Dubois*. Il succomba bientôt à l'excès du travail et du plaisir, et mourut le 2 décembre 1723 âgé de 50 ans, d'une attaque d'apoplexie. A la mort du duc et de la duchesse *de Bourgogne* on avoit formé les soupçons les plus étranges et les plus téméraires. Des bruits non moins extraordinaires et non moins faux s'élevèrent à la mort de ce prince. Ces bruits, enfans de la calomnie, sont encore répétés par quelques vieillards en délire, et par quelques jeunes gens qui les adoptent pour avoir le plaisir de raconter des forfaits monstrueux. Ils sont aussi absurdes que calomnieux. La mort du duc *d'Orléans* fut très-naturelle. Il y avoit quelques jours qu'on s'appercevoit qu'il étoit mal : on lui dit qu'*il étoit menacé d'apoplexie ou d'hydropisie ; qu'il falloit qu'il fît des remèdes.* Il n'en voulut faire aucun et ne cessa de travailler malgré ces avertissemens : ce travail hâta sa mort. Ce prince auroit pu être l'idole

de

de la France par la bonté de son caractère ; (*Voy*. III. NOAILLES. III. ORMESSON.) mais les dangereuses nouveautés qu'il introduisit altérèrent l'amour que les peuples avoient pour lui. Homme unique, mais livré à ses sens, il donnoit tout le jour aux affaires et une partie de la nuit aux plaisirs, dans le sein desquels son ame sembloit reprendre une nouvelle vigueur pour les travaux et les débauches du lendemain. Il étoit peu laborieux, mais actif ; brave, quoique livré à la mollesse et aux plaisirs ; aimant tout et ne se passionnant pour rien ; permettant à ses favoris d'abuser de sa bonté et abusant lui-même de sa pénétration. Sans avoir un grand zèle pour la religion, il comprenoit pourtant qu'elle étoit le meilleur ressort du gouvernement, et que la corruption ou la réformation des mœurs du peuple dépendoient du choix des premiers pasteurs. Un ecclésiastique de grande qualité lui disant : *Je serai déshonoré si vous ne me faites évêque*. — *J'aime mieux*, lui répondit-il, *que vous le soyez que moi*. (Réponse semblable à celle que fit le père d'*Alexandre* à un courtisan.) Ses débauches l'écartèrent long-temps du commandement sous *Louis XIV*. Il aimoit les femmes avec passion, et dans ses orgies nocturnes avec elles il se livra à toutes les folies licencieuses reprochées à *Marc Antoine* et à *Héliogabale*. La décence dans les plaisirs étoit à ses yeux un reste des mœurs austères qui l'avoient tant gêné dans la cour de *Louis XIV*. Il faut avouer pourtant que ses maîtresses ne le gouvernèrent pas et que les caresses de l'amour ne lui arrachèrent jamais les secrets de l'état. A ces vices près le duc *d'Orléans* avoit tous les avantages de l'esprit et du corps ; pénétration vive, esprit étendu, goût pour tous les arts. Sa physionomie douce et vive réunissoit l'enjouement et la bonté à la majesté et à la noblesse. Né avec un caractère sensible, compatissant, droit, vrai, généreux, il fut comparé par ses courtisans à *Henri IV*, et il lui ressembloit à plusieurs égards. On peut soupçonner même qu'il auroit été le père de l'état, s'il n'avoit pas trouvé des dettes à éteindre et des plaies à fermer. Au milieu des illusions de son rang, il desiroit la liberté publique et vantoit la constitution de l'Angleterre où tout citoyen est soumis à la loi et n'est jugé que par elle. Il rappeloit avec complaisance l'anecdote du prieur de Vendôme qui enleva deux maîtresses à *Charles II*, sans que le monarque Anglois eût d'autres moyens de se venger qu'en priant *Louis XIV* de rappeler en France ce dangereux rival. On dit que le duc *d'Orléans* desira long-temps l'assemblée des états généraux, et qu'ils auroient été vraisemblablement convoqués sous sa régence, sans *Dubois* qui le détourna prudemment de ce dessein. Enfin ce qui le caractérise encore mieux, c'est qu'il prit plus d'une fois le parti du peuple contre ses ministres. Un tumulte populaire s'étant élevé lorsque *Law* menaçoit l'état d'une banqueroute, il rejeta le conseil violent de réprimer les murmures par la force militaire. *Le peuple a raison s'il se soulève*, dit le prince ; *il est bien bon de souffrir tant de choses*. Le duc *d'Orléans* avoit épousé le 18 février 1692 *Fran-*

çoise-Marie de Bourbon, dite Mlle *de Blois* fille de *Louis XIV* et de Mad. *de Montespan :* elle eut la beauté de sa mère avec un caractère plus heureux. Fière de sa naissance, elle ne faisoit pas la moindre attention à la marquise sa mère. On la comparoit à *Minerve* qui ne se reconnoissant point de mère, se glorifioit d'être fille de *Jupiter*. D'ailleurs sa modération, sa sagesse, un cœur excellent, une piété sincère, l'amour de tous ses devoirs et un attachement inviolable pour son époux et ses enfans, en firent le modèle des femmes de son rang. *Philippe* en eut un fils *Louis* duc *d'Orléans* mort en 1752, dont nous avons fait un article séparé, et plusieurs filles. La seconde, *Marie-Louise Elizabeth* née en 1695, mariée en 1710 à *Charles* de France duc de Berri et morte en 1719, fut celle qui ressembla le plus à son père ; (*Voyez* Berry) et la troisième, *Louise-Adélaïde*, abbesse de Chelles en 1719, eut la piété de sa mère. La duchesse *d'Orléans* mourut en 1749. Le duc *d'Orléans* eut trois enfans naturels de *Marie-Magdeleine le Bel de Seri* fille d'honneur de la duchesse *d'Orléans* et depuis honorée du titre de comtesse *d'Argenton : Jean Philippe* appelé le chevalier *d'Orléans* général des galères ; *Charles de Saint-Albin* archevêque de Cambrai ; *Philippe Angélique de Froissy* mariée au comte *de Segur*. On a imprimé la *Vie* du duc *d'Orléans* en 2 vol. in-12 ; livre fort imparfait : et les *Mémoires* de sa Régence dont nous avons parlé à l'article de l'abbé Lenglet.

XXIV. PHILIPPE d'Orléans, (Louis-Joseph) prince du sang de France, naquit à Saint-Cloud le 13 avril 1747, de *Louis-Philippe d'Orléans* et de *Louise-Henriette de Bourbon-Conti*. Nommé duc *de Chartres* dans sa jeunesse, un goût extrême pour le plaisir l'entraina dans des excès et le plaça surtout au milieu d'hommes pervers dont les conseils lui devinrent funestes. Ce prince devoit naturellement succéder à la place de grand amiral que possédoit son beau-père. Il voulut faire une campagne navale avant de la demander ; en conséquence, en 1778, au combat d'Ouessant, il monta le *Saint-Esprit*, vaisseau de 84 canons, et commanda l'arrière-garde. Par une manœuvre subite cette division se trouvant en face de l'ennemi, le comte *d'Orvilliers* amiral lui donna le signal de tenir le vent pour empêcher les Anglois de passer. Ce signal fut mal compris, ou les commandans de la division pour perdre *d'Orvilliers* feignirent de ne pas l'entendre, et l'arrière-garde angloise fut sauvée. On se plut à répandre alors que le duc *de Chartres* s'étoit caché à fond de cale, ce qui paroît peu probable, puisque le vaisseau où il se trouvoit ne fut jamais en péril, ni à la portée du canon. Cependant, la cour adopta ce bruit injurieux, et lorsqu'il y parut on le couvrit d'épigrammes, et au lieu d'obtenir la place de grand amiral, on lui donna celle de colonel des hussards : récompense singulière et dérisoire pour un service de mer. Le cœur de *Philippe*, porté naturellement à la vengeance, s'y livra tout entier. Elle fut durable et cruelle. On le vit chercher aussitôt toutes les occasions de paroître et de captiver les regards de la multitude, monter un ballon, se

faire nommer chef de toutes les loges maçonniques de France, paroître dans toutes les séances du parlement tenues pour s'opposer aux édits de la cour, et se faire exiler à Villers-Coterets. Après la mort de son père en 1787, *Philippe* prit le titre de duc *d'Orléans*. On dit qu'alors l'un de ses familiers lui ayant rapporté que la cour de Versailles l'avoit surnommé le *Bourbeux Bourbon*, il s'écria : « Si je suis dans la boue, je la plongerai dans des flots de sang. » Pour réussir dans ce dessein, il se fit nommer aux états généraux de 1789 comme député de la noblesse du bailliage de Crépy en Valois. Dès les premières séances, il quitta sa chambre pour se réunir au tiers-état, et parut dès-lors suivre constamment le projet qu'on lui avoit suggéré de faire interdire le roi, de mettre la reine en jugement, et de se faire proclamer lieutenant général du royaume. L'assemblée le nomma son président, mais il refusa de remplir cette place. Bientôt, accusé avec les plus grandes probabilités, d'avoir fomenté l'invasion de Versailles le 6 octobre, il fut poursuivi par le Châtelet, mais acquitté par l'assemblée. Forcé par le monarque de se retirer en Angleterre, il y resta huit mois; dès son retour, ceux qui cherchoient à agiter le gouvernement, recommencèrent à se servir de son nom et de sa fortune pour amener la disette des grains, favoriser les insurrections, ordonner les massacres et avancer le plan de la désorganisation générale. *Philippe* n'avoit ni l'habileté d'un chef de parti, ni assez d'énergie et de talens pour s'élever par lui-même au trône; mais son ame, esclave des factieux, se laissoit conduire à l'espoir dont ils l'enivroient; et bientôt après avoir été leur jouet, il fut leur victime. Au mois d'août 1791, *Philippe* s'opposa à ce que l'on privât les princes des droits de citoyen, et déclara que si cette proposition étoit adoptée, il étoit décidé à renoncer aux prérogatives de membre de la dynastie régnante, pour s'en tenir aux droits de citoyen François. Le 15 septembre 1792, on le vit se faire autoriser par la commune de Paris à changer son nom *d'Orléans* en celui d'*Egalité*. Dans le procès de *Louis XVI*, loin de s'abstenir du jugement, il osa de sang froid voter la mort de son parent; atrocité qui révolta les jacobins eux-mêmes, et qui suffiroit seule pour rendre à jamais son souvenir odieux. Bientôt après, abandonné par les principaux membres de la convention qui, après avoir épuisé ses trésors, jurèrent sa perte, il fut successivement mis en accusation, arrêté, transféré dans les prisons de Marseille, acquitté par le tribunal criminel de cette ville, ramené à Paris et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. « Si de l'épais nuage qui couvre les vues de la Providence, a dit un écrivain, il semble échapper de temps en temps quelques éclairs, quelques lueurs qui les découvrent, on doit mettre dans ce nombre la punition de l'un des plus grands artisans des maux de la France, par les hommes mêmes qu'il soudoya pour les opérer. » Le duc *d'Orléans* répondit avec calme à ses interrogatoires, entendit de sang froid son arrêt et subit le supplice avec plus de fermeté

qu'on ne l'en croyoit capable, le 6 novembre 1793, à l'âge de 46 ans. Il leva les épaules en entendant le peuple le huer et le maudire lorsqu'on le conduisit au supplice, et s'écria : *Ils m'applaudirent.* Il étoit d'une taille élevée ; sa figure avoit été régulière et agréable jusqu'à ce qu'elle se couvrit de pustules rouges, fruit des veilles et des plaisirs immodérés. Il devint chauve de bonne heure. Il étoit adroit à tous les exercices du corps. L'impartialité doit avouer qu'il fut affable et bon pour ses serviteurs ; on sait même qu'il se jetât à l'eau pour sauver l'un d'eux prêt à périr. Ignorant et très-crédule, il ne manquoit ni de facilité à s'énoncer, ni d'esprit naturel. Des historiens l'ont voulu considérer comme l'unique auteur de tous les crimes de la révolution : mais ces crimes eurent différens mobiles ; et *Philippe* mal entouré, aigri par la haine et le mépris que souvent on lui témoigna, fut un exemple frappant que les passions font le malheur des princes, et que la vengeance sur-tout qu'ils ont tant de moyens de satisfaire, entraîne souvent pour eux des suites plus funestes et plus cruelles que pour le commun des hommes. Sans la révolution, le duc *d'Orléans* n'eût vraisemblablement été qu'un prince foible et licencieux. Elle en fit le complice de ses excès, mais non un conspirateur énergique ni un scélérat à grandes vues. Il avoit épousé la fille du duc *de Penthièvre*, princesse pleine de raison et de vertus, dont il a eu plusieurs enfans.

XXV. PHILIPPE, infant d'Espagne, né en 1720 du roi *Philippe V* et d'*Elizabeth Farnèse*, se signala dans la guerre de 1742 contre les troupes d'Autriche et de Sardaigne. Cette guerre avoit pour objet de procurer à ce prince un établissement en Italie. Après avoir duré plusieurs années avec un mélange de succès et de revers, elle fut enfin terminée l'an 1748 par la paix d'Aix-la-Chapelle. Don *Philippe* obtint en toute souveraineté les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalle, qui lui furent cédés par la reine de Hongrie, à charge de réversion au défaut de postérité masculine, et il prit possession de la capitale de ses nouveaux états le 7 mars de la même année. Depuis le moment qu'il fut sur le trône, ce souverain ne s'occupa plus que du bonheur des sujets qu'il venoit d'acquérir : il répandit partout des marques de sa bienfaisance : il fit fleurir l'agriculture, le commerce et les arts. Il étoit les délices de ses peuples lorsqu'il leur fut enlevé en 1765, à 45 ans, par une petite vérole qui avoit emporté, six ans auparavant, *Louise-Elizabeth* de France son épouse, fille de *Louis XV*. La piété de ce prince, sa tendresse pour ses sujets, son amour pour la justice, ses sages réglemens pour le bien de ses états, le firent regretter. Le duc *Ferdinand* son fils, a hérité de ses états et de ses vertus. *Voy.* CLÉMENT XIII.

XXVI. PHILIPPE, Phrygien d'origine, qu'*Antiochus Epiphanes* établit gouverneur de Jérusalem. Il tourmenta cruellement les Juifs pour les obliger à changer de religion. *Antiochus* sur le

point de mourir établit le même *Philippe* régent du royaume, et lui mit entre les mains son diadème, son manteau royal et son anneau, afin qu'il les rendît à son fils le jeune *Antiochus Eupator.* Mais *Lysias* s'empara du gouvernement au nom de cet enfant. *Philippe* qui n'étoit pas le plus fort s'enfuit en Égypte avec le corps d'*Épiphanes* pour demander du secours contre l'usurpateur; et l'année suivante il profita de l'absence de *Lysias* qui étoit occupé contre les Juifs. Il se jeta dans la Syrie et prit Antioche; mais *Lysias* revenant aussitôt sur ses pas reprit la ville et fit mourir *Philippe.*

XXVII. PHILIPPE, le second des *sept Diacres* que les Apôtres choisirent après l'Ascension de Jésus-Christ. On croit qu'il étoit de Césarée en Palestine; au moins est-il certain qu'il y demeuroit et qu'il y avoit quatre filles, vierges et prophétesses. Après le martyre de *St. Étienne*, les Apôtres s'étant dispersés, le diacre *Philippe* alla prêcher l'Evangile dans Samarie, où il fit plusieurs conversions éclatantes. Il y étoit encore, lorsqu'un Ange lui commanda d'aller sur le chemin qui descendoit de Jérusalem à Gaza. *Philippe* obéit, et rencontra l'eunuque de *Candace* reine d'Ethiopie, qu'il baptisa.

XXVIII. PHILIPPE *le Solitaire*, auteur Grec vers 1105, dont nous avons *Dioptra*, ou la *Règle du Chrétien;* ouvrage inséré dans la bibliothèque des Pères... *Jacques Pontanus* en a donné une édition en grec et en latin, dans le recueil intitulé: *Versio et Notæ in varios Auctores Græcos*, Ingolstadt, 1604, in-fol.

XXIX. PHILIPPE *de Bonne-Espérance*, religieux Prémontré, est appelé aussi PHILIPPE *de Havinge*, nom du village où il étoit né; et l'*Aumônier*, à cause de ses abondantes aumônes. Devenu prieur de l'abbaye de Bonne-Espérance en Hainaut près Binche, sous l'abbé *Odon*, il écrivit trop vivement à *St. Bernard*, pour revendiquer le frère *Robert* son religieux, que ce Saint reçut à Clairvaux. *St. Bernard* qui auroit dû mépriser sa lettre, s'en plaignit, et *Philippe* fut déposé et envoyé dans une autre abbaye. Il se réconcilia dans la suite avec ce Saint, et devint en 1155 abbé de Bonne-Espérance, où il mourut l'an 1172. On a de lui: I. Des *Questions Théologiques.* II. Des *Vies* et des *Eloges* de plusieurs Saints; et d'autres Ouvrages recueillis à Douai en 1623, in-fol., par le P. *Chamart* abbé de Bonne-Espérance. *Philippe* étoit aussi savant que pieux. La vertu et les sciences fleurirent dans son abbaye.

XXX. PHILIPPE DE LA STE-TRINITÉ, né à Malaucène dans le diocèse de Vaison, étoit nommé *Esprit Julien*, avant de se faire Carme. Il fut nommé missionnaire dans le Levant, parcourut la Perse, l'Arabie, la Syrie, l'Arménie, visita le Mont-Liban, fut professeur à Goa et prieur. De retour dans la province de Lyon, il y fut élevé successivement à toutes les charges, et élu général de l'ordre à Rome en 1665. Il visita pendant son généralat presque tous les couvens de l'Europe, et mourut à Naples l'an 1671. On a de lui: I. *Summa Philosophiæ*, Lyon, 1648, in-fol. II. *Summa Theo-*

logiæ, Lyon, 1653, 5 vol. in-fol. III. *Summa Theologiæ mysticæ*, 1656, in-fol. IV. *Chronologia ab initio mundi ad sua tempora*, 1663, in-8.° V. *Itinerarium Orientale*, Lyon, 1649, in-8° : livre curieux et exact, traduit en françois par un Carme, et cité avec éloge dans le *Voyage en Perse* par *Chardin*. VI. Plusieurs Ouvrages en faveur de son ordre, où il manque de critique.

XXXI. PHILIPPE-LEVI, Juif converti, se signala par une bonne *Grammaire Hébraïque*, imprimée en anglois à Oxford en 1705. On ignore l'année de sa mort.

PHILIPPE, Landgrave de Hesse, *Voyez* LUTHER.

PHILIPPE DE LEYDE, *Voyez* LEYDE.

PHILIPPE DE MAIZIÈRES, *Voyez* MAIZIÈRES.

PHILIPPE DE BERGAME, *Voy.* FORESTI.

PHILIPPE, (le Marquis de Saint-) *Voyez* BACCALAR-Y-SANNA.

PHILIPPE DE PRETOT, *Voy.* PRETOT.

PHILIPPIN, (Dom) bâtard de Savoie. *Voyez* I. CRÉQUI.

PHILIPPIQUE- (*ou plutôt* FILÉPIQUE-) BARDANE, Arménien, d'une famille illustre, se fit proclamer empereur d'Orient l'an 711, après avoir fait tuer en trahison l'empereur *Justinien II*; mais il fut déposé et eut les yeux crevés la veille de la Pentecôte en 713. C'étoit un prince d'une belle figure, d'un maintien imposant, beau parleur; mais indolent, indigne du trône, et uniquement occupé de ses plaisirs. Il laissa l'empire en proie aux Barbares, et n'eut d'activité que pour persécuter la foi. Il mourut en exil, peu de temps après sa déposition. Quoique tous les historiens modernes l'appellent *Philippique*, il porte le nom de *Filépique* sur les médailles.

I. PHILIPS, (Catherine) dame Angloise, célèbre par ses *Poésies*, naquit à Londres le 11 janvier 1631 et mourut dans la même ville le 22 juin 1664. Ses *Poésies* parurent à Londres, 1678, in-fol. On y trouve une *Traduction* en anglois de la tragédie de *Pompée* du grand *Corneille*, qui fut reçue avec applaudissement.

II. PHILIPS, (Jean) poëte Anglois, né à Bampton dans le comté d'Oxford en 1676, a donné trois célèbres poëmes : I. *Pomone* ou *le Cidre*. II. La *Bataille d'Hochstet*. III. Le *Précieux Schelling*. Ils ont été traduits en françois par M. l'abbé *Yart* de l'académie de Rouen. Les vers de *Philips* sont travaillés avec soin. On voit qu'il avoit formé son goût par la lecture des ouvrages de *Milton*, de *Chaucer*, de *Spencer*, et des auteurs du siècle d'*Auguste*. Il consulta aussi la nature, étude non moins nécessaire à un poëte qu'à un peintre. *Ut pictura poësis erit*... *Philips* avoit d'abord enseigné le latin et le grec à Winchester; de là il passa à Londres. Il mourut à Hereford le 15 février 1708, à 32 ans. *Cazin* a publié à Paris ses Poésies in-12. Aussi bon citoyen qu'excellent poëte, il étoit aimé et estimé des grands.

Simon Harcourt lord-chancelier d'Angleterre, lui a élevé à Westminster un mausolée auprès de *Chaucer*. — Il ne faut pas le confondre avec *Ambroise* PHILIPS autre poëte Anglois, mort le 18 juin 1749, dont les Poésies ont été imprimées à Paris par *Cazin*, in-12. Ses *Pastorales* ne sont pas sans mérite. On a encore de lui diverses Pièces dramatiques, moins estimées que ses Églogues. *Pope* qui ne l'aimoit pas, le peint comme un poëte fort froid.

III. PHILIPS, (Thomas) chanoine de Tongres, né à Ickford dans le comté de Buckingham en 1708, exerça long-temps les fonctions de missionnaire en Angleterre, et mourut à Liége en 1774. Il est principalement connu par la *Vie du cardinal Polus*, en anglois, dont la seconde édition a paru en 1769 à Londres, 2 vol. in-8.° C'est l'histoire intéressante d'un homme célèbre qui a vécu dans un siècle fécond en grands personnages et en grandes révolutions.

PHILIPS, *Voyez* II. THOU.

PHILISTE, de Syracuse, historien renommé, favori de *Denys le Tyran*, fut d'un grand secours à ce prince pour établir sa domination. *Denys* le fit gouverneur de la citadelle de Syracuse; mais *Philiste* ayant épousé la fille de *Leptine* frère de ce prince, il le bannit. Le courtisan disgracié choisit la ville d'Adria pour sa retraite, et composa pendant sa disgrace une *Histoire de Sicile*, et celle de *Denys le Tyran*, dont *Cicéron* et les anciens font l'éloge. Loin de témoigner du ressentiment envers son persécuteur, il le loua même, comme s'il eût écrit dans le temps de sa plus grande faveur. La philosophie eut moins de part à cette action que le desir d'être rappelé. Il le fut en effet sous *Denys le Jeune*, dont il gagna tellement les bonnes graces qu'il fit chasser *Dion* frère de la seconde femme de *Denys l'Ancien*. *Dion* se trouva peu de temps après en état de faire la guerre à *Denys*, l'assiégea dans la citadelle de Syracuse, battit sa flotte commandée par *Philiste* qui fut fait prisonnier et qui périt par le dernier supplice, l'an 367 avant J. C. *Cicéron* appelle cet historien le petit *Thucydide*.... *Voyez* un Mémoire de l'abbé *Sevin* sur cet écrivain, dans ceux de l'*Académie des Inscriptions*, tome XIII.

PHILOCTÈTE, (Mythol.) fils de *Pæan*, fut compagnon d'*Hercule* qui, près de mourir, lui ordonna d'enfermer ses flèches dans sa tombe et le fit jurer de ne jamais découvrir le lieu de sa sépulture. Il lui donna en même temps ses armes teintes du sang de l'Hydre. Les Grecs ayant appris de l'oracle qu'on ne prendroit jamais Troye sans les flèches d'*Hercule*, *Philoctète* les leur fit connoître en frappant du pied à l'endroit du tombeau où elles étoient renfermées. Ce parjure fut puni à l'instant; il laissa tomber une de ces flèches sur celui de ses pieds dont il avoit frappé la terre. L'infection de sa plaie devint bientôt si grande, que les Grecs ne pouvant la supporter l'abandonnèrent dans l'isle de Lemnos où il souffrit d'horribles et longues douleurs. Mais après la mort d'*Achille* ils furent obligés de recourir à *Philoctète*,

qui, indigné de l'injure qu'on lui avoit faite, eut bien de la peine à se rendre à leurs prières. *Ulysse* l'engagea enfin à venir au camp des Grecs; il tua *Pâris* d'un coup de flèche et la ville de Troye fut prise. *Philoctète* ne voulant plus retourner dans sa patrie, vint aborder sur les côtes de la Calabre et y bâtit la ville de Pétilie.

PHILOLAÜS DE CROTONE, philosophe Pythagoricien, vers l'an 392 avant J. C., s'appliqua à l'astronomie et à la physique. Il enseignoit que tout se fait par harmonie et par nécessité, et que la terre tourne circulairement. *Dieu est le chef*, disoit-il, *c'est lui qui commande à tout ce qui existe.* — Il est différent d'un autre philosophe de ce nom, qui donna des lois aux Thébains.

I. PHILOMÈLE, (Mythol.) fille de *Pandion* roi d'Athènes. *Progné* sa sœur aînée, qui avoit épousé *Térée* roi de Thrace, le pria d'aller à Athènes et de lui amener *Philomèle*. Ce prince étant devenu amoureux de la jeune princesse lui fit violence en chemin, puis lui coupa la langue, et l'enferma dans un vieux château au milieu des bois. *Philomèle* peignit sur une toile tout ce que *Térée* lui avoit fait, et l'envoya à sa sœur. *Progné* vint à la tête d'une troupe de femmes, le jour de la fête des Orgyes, délivrer *Philomèle* de sa prison; puis ayant étranglé son propre fils *Itys*, elle le fit servir dans un festin qu'elle donna à son époux. Après que *Térée* eut bien mangé, pour lui montrer qu'elle connoissoit son crime et qu'elle l'avoit vengé, elle lui apporta la tête sanglante du malheureux *Itys*. Ce prince irrité s'étant mis en devoir de poursuivre sa femme et de la tuer, fut métamorphosé en épervier, *Progné* fut changée en hirondelle, et *Philomèle* en rossignol.

II. PHILOMÈLE, général des Phocéens au commencement de la guerre *Sacrée*, s'empara du temple de Delphes l'an 357 avant J. C. Son dessein étoit de faire servir les trésors de ce temple contre les Thébains ennemis de sa patrie. Ce sacrilége engagea ses concitoyens dans une guerre d'autant plus cruelle que la religion en étoit le motif. *Philomèle*, après avoir vaincu les Locriens en deux combats et fait alliance avec les Athéniens et les Lacédémoniens, marchoit contre les Thébains qui le poussèrent dans des défilés d'où il ne pouvoit sortir. Alors, craignant d'être pris et puni par ses ennemis comme sacrilége, il se précipita du haut d'un rocher. *Onomarque* et *Phayllus* ses frères lui succédèrent l'un après l'autre, et achevèrent de piller les richesses du temple de Delphes.

I. PHILON, écrivain Juif, d'Alexandrie, d'une famille illustre et sacerdotale, fut chef de la députation que les Juifs de sa patrie envoyèrent, à l'empereur *Caligula*, contre les Grecs habitans de la même ville, vers l'an 40 de J. C. Il ne put point obtenir une audience favorable de cet empereur, qui se croyant un Dieu, quoiqu'il n'eût pas même les qualités d'un homme, étoit irrité de ce que la nation Juive avoit refusé de placer ses portraits et ses statues dans leurs synagogues. S'il ne réussit pas dans sa négociation, les Mémoires qu'il nous a laissés à ce

sujet, intitulés *Discours contre Flaccus*, montrent néanmoins qu'il s'y comporta avec beaucoup d'esprit, de prudence et de courage. Nous avons de *Philon* plusieurs autres ouvrages, presque tous composés sur l'Écriture-Sainte. Un des plus connus est son livre de la *Vie contemplative*, traduit par Dom *de Montfaucon*. Quelques savans anciens et modernes ont appliqué aux premiers Chrétiens ce qu'il a écrit dans ce livre sur les *Thérapeutes*. A la vérité tout ce qu'il dit sur l'esprit de retraite de ces *Thérapeutes*, leur renoncement au monde, leurs occupations, leurs assemblées, leur vie austère et cachée, l'étendue de leur secte dans tous les pays du monde, paroît convenir à des Chrétiens qui réunissent cet assemblage de caractères. Ç'a été dans l'Église l'opinion dominante durant plusieurs siècles. Mais aujourd'hui cette opinion est fort contestée. Ceux qui la combattent ne manquent pas de bonnes raisons pour soutenir un sentiment contraire. Les signes de Christianisme que l'on remarque dans les *Thérapeutes* sont trop équivoques et trop mêlés de Judaïsme pour qu'on puisse en conclure qu'ils étoient Chrétiens. Tout ce qui résulte des preuves apportées de part et d'autre, c'est que la chose est très-problématique, quoique le sentiment qui en fait des Juifs paroisse le plus probable. Parmi les livres d'histoire de *Philon*, il y en a deux, de cinq qu'il avoit composés, *sur les maux que les Juifs souffrirent sous l'empereur Caïus*. Il les lut à Rome en plein sénat, et ils y furent si applaudis qu'on les fit mettre dans la bibliothèque publique. La meilleure édition des Œuvres de *Philon* est celle de Londres, 1742, en 2 volum. in-fol. Cet auteur écrit avec chaleur et est fécond en belles pensées; l'on sent qu'il s'étoit familiarisé avec les explications allégoriques et métaphoriques des Égyptiens. On y apperçoit aussi un certain penchant à l'idolâtrie, qui fait soupçonner qu'ils ont été altérés, et qu'une main étrangère y a ajouté beaucoup de traits indignes de cet illustre écrivain qui a mérité le surnom de *Platon Juif*. Il avoit si bien imité le style du philosophe Grec qu'on disoit en proverbe: « *Ou* Platon *philonise*, *ou* Philon *platonise*. » Son Traité *de l'Athéisme* et *de la Superstition* a été traduit en françois et imprimé à Amsterdam en 1740, in-8.°

II. PHILON DE BYBLOS, ainsi nommé du lieu de sa naissance, grammairien qui florissoit sous l'empire d'*Adrien*, s'acquit beaucoup de célébrité par ses ouvrages. Le plus connu est sa Traduction en grec de l'*Histoire Phénicienne* de *Sanchoniathon*. Il nous reste de ce dernier ouvrage des fragmens sur lesquels *Fourmont* et d'autres savans ont fait des Commentaires curieux.

III. PHILON DE BYSANCE, architecte qui florissoit trois siècles avant J. C., est auteur d'un *Traité sur les machines de guerre*, imprimé avec les *Mathematici veteres*, au Louvre, 1693, in-fol. On lui attribue le Traité qu'*Allatius* a publié *De septem orbis Spectaculis*, græco-lat. *Romæ*, 1640, in-8.° Mais quelques savans doutent qu'il soit de lui. *Denis Salvaing de Boissieu* Dauphinois, en a donné une nouvelle Traduction latine qui

fait partie de ses *Miscellanea*, Lyon, 1661, in-8.°

PHILONIDES, fameux coureur d'*Alexandre le Grand*, fit, à ce que prétendent des historiens crédules, le chemin de Sicyone à Élide en neuf heures, quoique ces deux villes fussent éloignées l'une de l'autre de 50 lieues.

PHILONOME, (Mythol.) seconde femme de *Cycnus*, ayant conçu une passion criminelle pour *Tenès* ou *Tenus*, que *Cycnus* avoit eu de sa première femme, elle essaya inutilement de l'engager à y répondre. Outrée de dépit, elle l'accusa auprès de son mari d'avoir voulu l'insulter. *Cycnus* trop crédule ayant aussitôt fait enfermer son fils dans un coffre, le fit jeter dans la mer; mais *Neptune* son aïeul en prit soin, et le fit aborder dans une isle où il régna et qui fut depuis appelée Ténédos.

PHILOPATOR, *Voyez* IV. PTOLOMÉE, *et* II. SÉLEUCUS.

PHILOPŒMEN, général des Achéens, né à Magalopolis en Arcadie, perdit son père de bonne heure et reçut une excellente éducation sous *Cassandre* de Mantinée son tuteur et son *Mentor*. Les philosophes *Ecdemus* et *Démophane* le formèrent ensuite à la politique. Dès qu'il fut en âge de porter les armes, il se mit dans les troupes que la ville de Magalopolis envoyoit pour faire des courses dans la Laconie. De retour dans sa patrie, il cultivoit lui-même ses champs et ses vignes. Il étoit dans sa 30e année lorsque *Cléomène* roi de Sparte, attaqua Magalopolis; il signala dans cette occasion sa prudence et son courage. Il suivit ensuite à la guerre *Antigone le Tuteur*, et gagna l'an 208 avant J. C. la fameuse bataille de Messène, contre les Étoliens alliés des Romains. Sa bravoure l'ayant élevé au grade de capitaine général, il tua dans un combat près de Mantinée *Méchanidas* tyran de Lacédémone. *Nabis* successeur de *Méchanidas*, défit sur mer *Philopœmen*; mais celui-ci eut sa revanche sur terre. Il prit Sparte, en fit raser les murailles, abolit les lois de *Lycurgue*, et soumit les Lacédémoniens aux Achéens l'an 188 avant J. C. Quatre ans après, les Messéniens sujets des Achéens, reprirent les armes. A la première nouvelle de cette rebellion, *Philopœmen* conduit ses troupes contr'eux, leur livre plusieurs combats, fait des actions extraordinaires de courage; mais étant tombé de cheval, il fut pris par les Messéniens. On le conduisit à Messène où il fut jeté dans une prison. *Dinocrate* général des Messéniens et son ennemi *particulier*, appréhendant qu'il ne fût obligé de le rendre, le fit empoisonner. Le bourreau étant descendu dans le cachot peur lui porter le poison, le premier empressement de *Philopœmen* fut de lui demander des nouvelles de ses cavaliers. L'exécuteur lui répondit qu'ils s'étoient presque tous sauvés. *Tu me donnes-là une bonne nouvelle*, lui dit le général Achéen: *Nous ne sommes donc pas tout-à-fait malheureux!* En même temps il prit froidement le poison et mourut l'an 183 avant Jésus-Christ. *Philopœmen* que l'on nomme le dernier des Grecs, avoit pris *Epaminondas* pour modèle. Il imita sa simplicité dans l'extérieur, sa prudence à délibérer et à se résoudre, son as-

tivité et son audace à exécuter, et sur-tout son parfait désintéressement. Les Spartiates ayant voulu lui faire un présent considérable, il dit aux députés: *Gardez cet argent pour acheter et gagner les méchans qui troublent la République; car il vaut beaucoup mieux fermer la bouche à ses ennemis qu'à ses amis.* Ses grandes qualités étoient obscurcies par quelques défauts. Né avec un caractère violent, il ne sut pas toujours se prêter aux circonstances. Il transporta dans la société l'austérité de la vie militaire. Il avoit fait beaucoup de réformes dans les troupes des Achéens. Il avoit changé leur ordonnance de bataille et leurs armures, et les avoit accoutumés à combattre de pied ferme en gagnant du terrain, au lieu de voltiger comme des troupes légères.

PHILOPONE, (Jean) *Voy.* JEAN, n° 86

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique de Cappadoce, étoit Arien. On a de lui, un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique* dans lequel il déchire les Orthodoxes, sur-tout *St. Athanase.* Il y a d'ailleurs bien des choses intéressantes pour les amateurs de l'antiquité ecclésiastique; mais il écrit d'un style trop ampoulé. La meilleure édition de cet auteur est celle de *Henri de Valois*, en grec et en latin, in-folio, 1673, avec *Eusèbe.* On estime aussi celle de *Godefroi*, 1642, in-4°, à cause des savantes Dissertations dont elle est ornée. *Philostorge* florissoit vers l'an 588. On lui attribue encore un livre contre *Porphyre.*

I. PHILOSTRATE, sophiste fameux, étoit né à Lemnos ou à Athènes où il enseigna la rhétorique. De là il vint à Rome, et fut admis au nombre des gens de lettres qui fréquentoient la cour de l'impératrice *Julie* femme de *Septime-Sévère.* Cette princesse ayant rassemblé des Mémoires sur la Vie d'*Apollonius de Thyane*, les confia à *Philostrate* qui les mit en ordre. Cette Histoire traduite en françois par *Vigenère*, in-4°, a passé à la postérité. (*Voy* V. BLOUNT *et* IV. LONGUEIL.) C'est un roman ou plutôt un ramas de mensonges grossiers, dans lequel le bon sens est blessé à chaque page. L'auteur y entasse les prodiges, et ce qui étonne c'est qu'un homme qui devoit avoir quelque jugement ait pu écrire sérieusement tant d'inepties. « C'est moins une Vie, dit *Crévier*, qu'un Panégyrique, écrit principalement sur les Mémoires de *Damis*, imbécille admirateur d'*Apollonius. Philostrate* y paroît lui-même rempli d'une profonde vénération pour son héros. Il le peint réellement comme un esprit supérieur, ayant une très-grande étendue de connoissances, détaché des plaisirs et de l'argent, frugal jusqu'au prodige, désintéressé, chaste. Mais contre son intention, ce même écrivain nous administre les preuves d'un orgueil poussé jusqu'à l'extravagance par *Apollonius*, et d'une conduite mystérieuse qui annonce la fourberie. Crédule et débitant froidement les fables les plus absurdes, même dans des cas auxquels son philosophe n'est pas directement intéressé, il décrédite son témoignage sur les merveilles dont il le fait auteur. Ajou-

tez des ignorances et des bévues grossières par rapport à des événemens récens et célèbres. En un mot, de la lecture de *Philostrate* il ne résulte qu'une impression de mépris pour l'historien et d'indignation contre le fourbe dont il a écrit l'histoire. Que seroit-ce si nous avions les Mémoires de ceux qui ont attaqué la réputation d'*Apollonius* encore vivant, et qui l'ont traité de charlatan et d'imposteur ? » On a encore de *Philostrate* IV livres de *Tableaux*. C'est un recueil de descriptions dans lesquelles on sent le rhéteur; mais qui sont écrites d'ailleurs avec la pureté et l'élégance d'un homme qui avoit professé l'éloquence à Athènes. Il fut traduit en françois, et imprimé à Paris en 1614, 1629 et 1637, in-folio. On estime surtout les exemplaires dont les vignettes sont en cuivre. On a donné à Leipzig une bonne édition de cet auteur en grec et en latin, in-folio, 1709, avec des notes par *Godefroi Olearius*.

II. PHILOSTRATE, neveu du précédent, écrivit les *Vies des Sophistes*. Il vivoit du temps de *Macrin* et d'*Héliogabale*. — Il ne faut pas le confondre avec PHILOSTRATE orateur Grec, applaudi de son temps, qui florissoit à Athènes sous l'empire de *Néron*.

PHILOTAS, fils de *Parménion*, l'un des généraux d'*Alexandre le Grand*, étaloit le faste d'un prince dans ses habits, dans sa table et dans tout son train. Son père lui disoit en gémissant de ses défauts : *Mon fils, fais-toi plus petit !* Il négligea ce sage avis : et son ambition l'ayant engagé dans une conjuration contre *Alexandre*, elle causa sa mort et celle de son père.

PHILOTHÉE, moine du Mont-Athos dans le XIVe siècle, se distingua par sa régularité et par ses connoissances dans les matières ecclésiastiques. Nous avons de lui plusieurs *Traités*, les uns dogmatiques, les autres ascétiques, avec des *Sermons*. On trouve quelques-uns de ses ouvrages dans la *Bibliothèque des Pères* et dans l'*Auctuarium* de *Fronton du Duc*.

PHILOXÈNE, que quelques-uns nomment POLIXÈNE, poëte Grec dithyrambique, étoit de l'isle de Cythère. *Denys* tyran de Sicile, répandit quelque temps sur lui ses bienfaits; mais ce poëte ayant séduit une joueuse de flûte, fut arrêté et condamné au cachot. C'est là qu'il fit un Poëme allégorique, intitulé : *Cyclops*, dans lequel il représentoit sous ce nom *Denys le Tyran*, la joueuse de flûte sous celui de la nymphe *Galathée*, et lui-même sous le nom d'*Ulysse*. *Denys* qui avoit la manie des vers, quoiqu'il n'en composât jamais que de médiocres, fit sortir *Philoxène* pour lui lire une pièce de sa façon. *Philoxène* sentit bien que le tyran vouloit capter son suffrage, et que ce n'étoit qu'en l'applaudissant qu'il pouvoit obtenir sa liberté; mais il ne voulut pas l'acheter à ce prix (*Voyez* DENYS, n° X.) Quelquefois cependant il répondoit d'une manière équivoque. *Denys* lui ayant lu une pièce sur un sujet lugubre, lui en demanda son sentiment. *Elle est si triste*, lui répondit Philoxène, *qu'elle fait pitié*. Ce poëte mourut à Éphèse l'an 380 avant J. C.

PHILYRE, (Mythol.) fille de l'*Océan*, fut aimée de *Saturne*. *Rhée* les ayant surpris ensemble, *Saturne* se métamorphosa en cheval pour s'enfuir plus vîte. *Philyre* erra sur les montagnes où elle accoucha du centaure *Chiron*. Elle eut tant d'horreur d'avoir mis au monde ce monstre, qu'elle demanda d'être changée en tilleul, et elle éprouva cette métamorphose.

PHINÉE, (Mythol.) roi de Paphlagonie petit-fils d'*Agénor*, épousa *Cléopâtre* fille de *Borée* et d'*Orithye*. Il la répudia après en avoir eu deux fils *Orithus* et *Crambus*, qu'il aveugla à la persuasion d'*Idée* fille de *Dardanus* sa seconde femme. *Borée* vengea ses crimes en crevant les yeux à *Phinée* lui-même, qui obtint pour toute consolation la connoissance de l'avenir. Ce fut aussi pour le punir de son inhumanité, que *Junon* avec *Neptune* envoyèrent les *Harpyes*, qui par leurs ordures gâtoient ses viandes sur sa table. Il ne fut délivré de ces monstres que lorsque *Calaïs* et *Zethès* deux fils de l'*Aquilon* et du nombre des Argonautes, les chassèrent et les poursuivirent jusqu'aux isles Strophades. *Hercule* ayant rencontré dans le désert les deux fils de *Phinée* qui étoient privés de la vue, fut si touché de leur malheur qu'il alla le tuer sur-le-champ pour le punir de sa barbarie — Il y eut un autre PHINÉE, roi de Thrace, et frère de *Céphée*, que *Persée* changea en pierre avec tous ses compagnons, en leur montrant la tête de *Méduse*, parce que ce roi prétendoit épouser *Andromède* qui lui avoit été promise.

PHINÉES, fils d'*Eléazar* et petit-fils d'*Aaron*, fut le troisième grand-prêtre des Juifs, et est célèbre dans l'Écriture par son zèle ardent pour la gloire de Dieu. Vers l'an 1455 avant J. C. les Madianites ayant envoyé leurs filles dans le camp d'Israël pour faire tomber les Hébreux dans la fornication et dans l'idolâtrie ; et *Zambri* un d'entr'eux, étant entré publiquement dans la tente d'une Madianite nommée *Cozbi*, *Phinée* le suivit la lance à la main, perça les deux coupables et les tua d'un seul coup. Alors la maladie dont le Seigneur avoit déjà commencé à frapper les Israélites cessa. Dieu pour récompenser le zèle de *Phinées*, lui promit d'établir la grande sacrificature dans sa famille. Cette promesse fut exactement accomplie. Le Sacerdoce demeura à sa race pendant environ 335 ans jusqu'à *Héli*, par lequel elle passa à celle d'*Ithamar*. Mais cette interruption ne dura pas. Le pontificat rentra bientôt dans la maison de *Phinées* par *Sadoc* à qui *Salomon* le rendit. Les descendans de ce pontife en jouirent jusqu'à la ruine du temple, l'espace de 1084 ans.

PHINÉES, *Voy.* OPHINI.

PHIROUZ, *Voy.* I. OMAR.

PHLEGIAS, (Mythol.) étoit fils de *Mars* roi des Lapithes et père d'*Ixion*. Ayant su que la nymphe *Coronis* sa fille avoit été insultée par *Apollon*, il alla mettre le feu au temple de ce Dieu, qui le tua à coups de flèches et le précipita dans les enfers. Il y fut condamné à demeurer éternellement sous un grand

rocher, qui paroissant toujours prêt à tomber, lui causoit une frayeur terrible. Ses descendans les *Phlégiens* furent si impies que *Neptune* les fit tous périr par un déluge.

PHLÉGON, surnommé *Trallien*, parce qu'il étoit de Tralles ville de Lydie, fut l'un des affranchis d'*Adrien*, et vécut jusqu'au temps d'*Antonin le Pieux*. Il nous reste de lui : I. Un Traité assez court *sur ceux qui ont long-temps vécu*. II. Un autre *Des choses merveilleuses*, en 136 chapitres, la plupart aussi très-courts. III. Un fragment de son *Histoire des Olympiades* qui étoit divisée en 16 livres. On prétend que dans le 13e et le 14e, il a parlé des ténèbres survenues à la mort de Notre-Seigneur. La meilleure édition de ces débris de *Phlégon* est celle que *Meursius* donna à Leyde, in-4°, l'an 1612, en grec et en latin avec de savantes remarques. *Phlégon* est, suivant *Photius*, un auteur aussi minutieux que crédule, sans élégance dans le style et sans discernement pour les faits.

PHLUGIUS, *Voy.* PFLUG.

I. PHOCAS, empereur ou plutôt tyran d'Orient, naquit à Chalcédoine d'une famille qui n'avoit rien d'illustre. Il prit de bonne heure la profession militaire et devint centurion. Encouragé par l'armée, il se plaça sur le trône impérial le 27 novembre 602, après avoir fait massacrer l'empereur *Maurice* et ses enfans. L'usurpateur sacrifia ses intérêts à ses ombrages. Il envoya des espions dans toutes les grandes villes de l'empire pour savoir ce qu'on disoit de lui ; et comme on n'en pouvoit pas dire du bien ; on voyoit arriver tous les jours à Constantinople des hommes chargés de chaînes que le tyran immoloit à sa cruauté. Cependant *Chosroès* se préparoit à venger la mort de *Maurice* son bienfaiteur. L'empire étoit ravagé de tous côtés ; mais de tous les ennemis de *Phocas*, les Perses étoient ceux qui l'inquiétoient le plus. Il gagna *Narsès* un de leurs généraux, qui séduit par ses promesses, eut l'imprudence de se rendre à Constantinople. Dès qu'il y fut arrivé, le barbare le fit brûler vif. Le peuple ne pouvoit plus supporter un joug aussi tyrannique : *Héraclius* gouverneur d'Afrique, conspira contre ce monstre. Il lui ôta le trône, et lui fit couper la main droite et la tête le 5 octobre 610. Son corps fut ensuite traîné par les rues et brûlé dans le marché aux bœufs. Un moment avant que de le conduire au supplice, *Héraclius* lui dit : *Malheureux, n'avois-tu usurpé l'Empire que pour faire tant de maux aux peuples ?* — *Phocas* lui répondit : *On verra si tu le gouverneras mieux...* Ainsi périt ce scélérat couronné, homme sans religion, sans humanité, sans pudeur et sans remords. Il étoit d'une dissolution que rien ne pouvoit arrêter, et qui coûta souvent la vie à ceux dont il enlevoit les femmes. Sa figure répondoit à ses mœurs, et tout en lui étoit horrible. (*Voyez* BONIFACE n^os V *et* VI ; et CYRIAQUE.) Il se forma sous son règne différentes conspirations que la crainte fit néanmoins échouer. Les soldats se répentant de lui avoir donné leurs suffrages, mirent un jour le feu au prétoire et au palais, pour venger la mort de

plusieurs d'entr'eux qu'il avoit fait mutiler, décapiter ou jeter dans la mer, parce qu'ils lui avoient reproché ses désordres. *Phocas* craignant un soulèvement général, se contenta de condamner au trépas les chefs de cette révolte. Il en éclata une autre peu de temps après dans l'Hippodrome où il étoit allé voir la course des chevaux. Les conjurés furent pris et exécutés avec des raffinemens de cruauté qui font horreur. Il crut gagner l'affection des troupes, en ordonnant aux évêques d'honorer comme martyrs les soldats qui mouroient courageusement dans le service pour la défense de l'empire; mais il ne put y réussir, et les soldats eux-mêmes lui tinrent peu de compte de cette singulière idée. Il n'y eut point de crimes dont il ne vendît l'impunité. Les Hérétiques d'Alexandrie égorgèrent *Théodore* surnommé *Scribon* patriarche de cette ville, et se mirent à couvert des poursuites en payant le tyran. Les Juifs, toujours pleins de haine contre les Chrétiens, excitèrent à Antioche une sédition, dont le patriarche *Anastase* fut la première victime. Ils le traînèrent dans les rues, firent à son cadavre les traitemens les plus ignominieux, tuèrent avec lui et brûlèrent les principaux de la ville, et massacrèrent une infinité de Chrétiens. La plupart des assassins échappèrent au supplice en donnant de l'argent —Ce *Phocas* ne doit pas être confondu avec Bardas Phocas général des Grecs, lequel chargé de repousser *Bardas Scelère*, qui s'étoit révolté contre l'empereur *Basile II*, devint lui-même rebelle et se fit proclamer empereur. *Voy*. II. Bardas.

II. PHOCAS, (Jean) moine du XIIe siècle, natif de l'isle de Crète selon les uns, ou de Calabre selon les autres, servit d'abord dans les armées de l'empereur *Emmanuel Comnène*. Dégoûté de la milice du siècle, il s'enrôla dans celle de J. C., visita les saints Lieux, et fit bâtir une petite église sur le Mont-Carmel, où il demeura avec d'autres religieux. Ce fut après une révélation du prophète *Elie*, qu'il fit cette fondation. Le Père *Papebroch* en conclut que les Carmes n'ont commencé qu'au XIIe siècle. On a de lui, (dans le *Symmichta* d'*Allatius*, 1653, in-8°) une *Description de la Terre-Sainte, de la Syrie, de la Phénicie*, et des autres pays qu'il avoit parcourus. Il raconte en homme pieux, mais simple et crédule.

PHOCILIDE, poëte Grec et philosophe de Milet dans l'Ionie, vivoit 540 ans avant J. C. Nous avons sous son nom une Pièce de poésie qui n'est pas de lui, mais d'un auteur qui vivoit sous *Adrien* ou sous *Trajan*, temps auquel on a forgé les vers Sibyllins, dont quelques-uns se trouvent dans *Phocilide*. On trouve le petit Poëme qui lui est attribué, dans plusieurs Recueils: entr'autres avec *Théognide*, à Heidelberg, 1597, in-8.° Il a été traduit en françois, Paris, 1698, in-12.

PHOCION, disciple de *Platon* et de *Xénocrate*, brilla beaucoup dans ces deux écoles par sa vertu et par son esprit. Né avec une éloquence douce, vive, forte et sur-tout concise, il faisoit entendre beaucoup de choses en peu de mots. Un jour paroissant rêveur dans une assemblée où il

se préparoit à parler, on lui en demanda la cause : *Je songe*, répondit-il, *si je ne puis rien retrancher de ce que j'ai à dire...* *Démosthènes* le voyant arriver un jour dans l'assemblée du peuple, s'écria : *Voilà la hache de mes discours.* En effet il s'opposa souvent à cet orateur, et presque toujours avec succès. Il étoit aussi zélé que lui pour le bien de la patrie ; mais il avoit plus de philosophie et de prudence. Lorsque *Démosthènes* voulut faire prendre les armes contre *Philippe*, *Phocion* qui envisageoit la guerre comme la ruine d'Athènes, lui répondit : *Vous voyez bien si nous pouvons faire la guerre, mais vous ne voyez pas si nous pouvons remporter la victoire. Il est malheureux que nous connoissant mutuellement si bien, vous ne puissiez faire de moi un brave, ni moi de vous des poltrons.* — Une autre fois qu'ils vouloient armer contre Thèbes, il leur dit : *Bonnes gens, servez-vous des armes que vous maniez le mieux ; plaidez et ne vous battez pas.* En effet, on ne remarquoit plus parmi les Athéniens ce zèle ardent pour le bien public, ce courage indomptable qui affrontoit tous les périls de la guerre. (*Voy.* aussi I. CHARÈS.) *Phocion* réunit ces deux qualités, la science politique et la valeur guerrière. Pendant qu'il fut en place, il eut toujours en vue la paix et ne cessa de se préparer à la guerre. Il fut chargé du gouvernement 45 fois, sans l'avoir brigué ; et dans les différentes expéditions qu'il fit à la tête des armées, il vécut avec la modestie d'un simple particulier. Quand il alloit à la campagne ou qu'il étoit à la tête des troupes, il marchoit toujours nu-pieds et sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif ; de sorte qu'alors le soldat disoit : *Voilà Phocion habillé ; c'est signe d'un grand hiver.* Un homme qui se contentoit de si peu, devoit être incorruptible. *Philippe* et *Alexandre* tentèrent en vain de corrompre sa fidélité. Il empêcha ce dernier de faire la guerre aux Grecs, et l'engagea à tourner ses armes contre les Perses. *Alexandre* se rappela ce conseil au milieu de ses conquêtes, et l'en remercia par un présent de cent talens. *Phocion*, peu touché de la grandeur du présent, s'informa de ceux qui étoient chargés de cette commission : *Pour quelle raison et dans quelle vue* Alexandre *le choisissoit-il seul parmi un si grand nombre d'Athéniens, pour lui faire des présens ?* — *C'est*, lui répondirent-ils, *qu'*Alexandre *vous juge seul homme de bien et vertueux.* — *Qu'il me laisse donc*, repartit-il, *passer pour tel et l'être en effet.* Cependant les députés étant entrés chez *lui*, et ayant vu de toutes parts des meubles de vil prix et sa femme pilant au mortier, le pressèrent encore davantage de recevoir la somme qu'ils avoient apportée. D'un autre côté, *Phocion* lui-même ayant tiré de l'eau du puits en leur présence, se lava les pieds. Il n'en persévéra pas moins dans son refus, et il répliqua : *Si j'acceptois la somme que vous m'offrez avec tant d'instances et que je n'en fisse point usage, un si grand trésor se trouveroit inutile et perdu dans mes mains. Si au contraire je m'en servois, ce seroit me donner et à votre maître* Alexandre, *une mauvaise réputation parmi les Athéniens...* *Alexandre*, mortifié de ce que *Phocion* avoit fait si

peu de cas de ses présens, lui écrivit : *Qu'il ne comptoit point au nombre de ses amis, les gens qui ne vouloient rien recevoir de lui*. Il revint une seconde fois à la charge, et lui fit présenter les noms de quatre villes de l'Asie, en lui laissant le choix de celle qui lui plairoit davantage, avec la jouissance de ses revenus. *Phocion* refusa toutes ses offres, mais afin de ne point affecter du mépris pour la majesté royale, il pria *Alexandre* de rendre la liberté à quatre prisonniers qui étoient enfermés dans la citadelle de Sardes : il l'obtint sur-le-champ. Ce héros modeste, ce citoyen désintéressé ne fut pas plus sensible aux offres que lui fit *Antipater* successeur du conquérant Macédonien. Comme il s'obstinoit à les refuser, on lui représenta que s'il n'en vouloit point pour lui, il devoit du moins les accepter pour ses enfans. *Si mes enfans*, répondit-il, *doivent me ressembler, ils en auront assez aussi bien que moi; et s'ils veulent être dissolus, je ne veux point leur laisser de quoi entretenir l'objet de leurs débauches*... (*Voy.* aussi CTESIPPE.) *Phocion* étoit trop austère pour plaire long-temps à un peuple aussi frivole que les Athéniens. Ces indignes citoyens, après la prise du port de Pyrée, l'accusèrent de trahison et le déposèrent du généralat. L'illustre opprimé se réfugia vers *Polysparchon*, celui-ci le renvoya pour être jugé par le peuple son plus cruel ennemi. Ce grand homme fut condamné d'une commune voix à perdre la vie ; et lorsqu'il fut conduit au cachot, il y alla avec le même visage qu'il rapportoit d'un combat où il avoit été vainqueur. Quand il fut arrivé à la prison, *Emphilète* son intime ami, étant venu lui dire en pleurant : *O mon cher* Phocion, *que vous souffrez-là un traitement injuste !* — *Oui*, lui répliqua-t-il, *mais je m'y attendois : c'est le sort qu'ont essuyé les plus illustres citoyens d'Athènes*. Ses ennemis rassemblés autour de lui, le couvroient d'insultes et d'opprobres. L'un d'eux, plus insolent que les autres, lui cracha au visage. *Phocion* ne fit, dit-on, que se tourner vers les magistrats, et leur dit : *Quelqu'un ne veut-il point empêcher cet homme de commettre des choses si indignes ?* —Un de ses amis lui ayant demandé, s'il avoit quelque chose à mander à son fils ? *Oui certes*, dit-il : *c'est de ne point se souvenir de l'injustice des Athéniens*. —Quand on eut apprêté la ciguë, *Nicoclè* un des plus fidelles amis de *Phocion*, le pria de lui permettre d'en goûter le premier : *Votre demande, ô mon cher Nicocle ! lui repartit* Phocion, *m'est fort désagréable et me cause une peine extrême ; mais comme je ne vous ai jamais rien refusé, je vous accorde encore ceci*... Ceux qui devoient subir la même peine ayant bu le poison, il n'en resta plus. Le bourreau ne voulut point broyer d'autre ciguë qu'on ne lui comptât douze drachmes. *Phocion* fit approcher quelqu'un de ses amis, et le pria de donner cette somme au bourreau ; *parce que*, ajouta-t-il, *il n'étoit pas permis à Athènes même de mourir sans payer*. Après ces paroles, il prit tranquillement la ciguë, et expira comme *Socrate* dont il avoit les vertus, victime d'une cabale sanguinaire, jalouse et ignorante. On défendit de lui rendre les derniers devoirs. Une

Athénienne, plus éclairée que ses injustes concitoyens, recueillit avec grand soin ses précieux restes, et les enterra sous son foyer avec cette inscription : « Cher et sacré foyer, je mets en dépôt dans ton sein les restes d'un homme de bien. Conserve-les fidellement, pour les rendre un jour au tombeau de ses ancêtres, quand Athènes sera plus sage. » Cette ville ouvrit bientôt les yeux sur le mérite du citoyen qu'elle avoit fait mourir. Elle lui éleva une statue, et fit périr par le dernier supplice son accusateur. On place la mort de *Phòcion* l'an 318 ou 319 avant Jésus-Christ. Il avoit alors plus de 80 ans, et à cet âge il soutenoit toutes les fatigues de la guerre comme un jeune officier. Toujours le même dans les succès et dans les revers, on ne le vit jamais ni rire ni pleurer. L'abbé *de Mably* a publié en 1763, in-12, un excellent ouvrage sous le titre d'*Entretiens de* Phocion *sur le rapport de la Morale avec la Politique*. Quoique cet ouvrage ne soit pas de *Phocion*, on l'y fait parler comme il pensoit, en grand homme.

PHOLUS, (Mythol.) fils d'*Ixion* et de la *Nue*, étoit l'un des principaux *Centaures*. Il donna l'hospitalité à *Hercule* qui alloit aux noces de *Pirithoüs*. Lorsque ce demi-dieu les défit aux noces d'*Hippodamie*, il traita humainement *Pholus*, en reconnoissance du bon accueil qu'il en avoit reçu.

PHORBAS, (Mythol.) fils de *Priam* et d'*Epithésie*, fut père d'*Ilionée* compagnon d'*Enée*. Il avoit été vainqueur dans tous les combats livrés au siége de Troye. Mais après plusieurs beaux exploits, *Ménélas* le vainquit et le tua. C'est sa figure qu'emprunta le Dieu du sommeil pour tromper *Palinure* pilote d'*Enée*.

PHORCYS *ou* PHORCUS, (Mythol.) fils de l'*Océan* et de la *Terre*, et selon d'autres, de la Nymphe *Thésée* et de *Neptune*. Il fut père de plusieurs monstres, tels que les *Gorgones*, le Dragon qui gardoit le jardin des Hespérides, etc. *Homère* y ajoute *Thoosa*, mère de *Polyphême*.

PHORMION, philosophe Péripatéticien, enseignoit à Ephèse. *Annibal* retiré dans cette ville, fut invité d'aller entendre *Phormion* qui discourut beaucoup et fort mal sur l'art militaire et sur les devoirs d'un général. *J'ai souvent entendu radoter des vieillards*, dit le héros Carthaginois indigné; *mais je n'ai jamais vu de plus grand radoteur que* Phormion.

PHORONÉE, (Mythol.) fils d'*Inachus* et roi d'Argos, fut pris pour arbitre dans un différend qui s'étoit élevé entre *Junon et Neptune*. On croit qu'il fut le premier qui apprit aux hommes à vivre en société.

PHOTIN, hérésiarque du IVe siècle, avoit été diacre et disciple de *Marcel* d'Ancyre, et fut élevé sur le siége de Sirmich avec applaudissement. Il avoit beaucoup d'esprit, de savoir et d'éloquence, et menoit une vie irréprochable; mais il donna dans des erreurs monstrueuses, et soutint que JÉSUS-CHRIST étoit un pur homme. Il fut déposé dans un concile de Sirmich en 351, puis exilé par l'empereur *Constance* quelque temps après. *Julien* le rappela et lui écrivit une lettre pleine d'éloges; mais il fut exilé de nou-

venu sous l'empire de *Valentinien* et mourut en Galatie l'an 376. Il avoit composé un grand nombre d'ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les principaux étoient, un *Traité* contre les Gentils, et les Livres adressés à l'empereur *Valentinien*. Il écrivoit bien en grec et en latin. Ses sectateurs furent nommés *Photiniens*.

PHOTIUS, patriarche de Constantinople, sortoit d'une des plus illustres et des plus riches maisons de cette ville. Il étoit petit-neveu du patriarche *Taraise*, et frère du patrice *Sergius* qui avoit épousé une des sœurs de l'empereur. Ses parens cultivèrent avec soin les heureuses dispositions dont la nature l'avoit favorisé. *Bardas* le restaurateur des lettres, fut le directeur de ses études, et les progrès du jeune disciple étonnèrent tous ses maîtres. Il devint à la fois grammairien, poëte, orateur, critique, philologue, mathématicien, philosophe, médecin, astronome. Ses talens contribuèrent autant que sa naissance à l'élever aux plus hautes dignités. Il fut grand écuyer, capitaine des gardes, ambassadeur en Perse, et premier secrétaire d'état. Ce fut après avoir passé par toutes ces charges qu'il embrassa l'état ecclésiastique. Alors ses études changèrent d'objet. Il se consacra à la théologie, et y devint aussi savant que s'il ne se fût jamais appliqué à autre chose. *Ignace* patriarche de Constantinople ayant été déposé, il aspira à sa place et l'obtint. Les évêques le firent passer en six jours par tous les degrés du Sacerdoce : le premier jour on le fit moine, parce que les moines étoient alors regardés comme faisant partie de la hiérarchie ; le second jour il fut lecteur ; le troisième, soudiacre ; puis diacre, prêtre, et enfin patriarche le jour de Noël, en 857. Par cette ordination, la ville impériale étoit censée avoir deux patriarches ; mais le pasteur intrus mit bientôt en œuvre l'artifice et la violence pour perdre le pasteur légitime. Maître de l'esprit de l'empereur *Michel*, il ne craignoit point les contradicteurs ; il ne leur répondoit qu'en les faisant frapper de verges jusqu'à ce qu'ils eussent souscrit à la condamnation de leur patriarche. Les cruautés qu'il exerçoit contre ses adversaires, lui firent craindre une révolte. Il crut en prévenir les effets en écrivant au pape *Nicolas I* une lettre artificieuse, dans laquelle il prodiguoit les mensonges et les flatteries. *Il gémissoit*, disoit-il, *de ce qu'on avoit mis sur ses épaules le fardeau de l'Episcopat, et de ce que le Patriarche* Ignace *s'en étoit déchargé. Quand je pense à la grandeur de l'Episcopat, à la foiblesse humaine, et à la mienne en particulier, j'ai toujours été surpris qu'il puisse se trouver quelqu'un qui veuille se charger d'un poids si accablant. Je ne puis exprimer quelle est ma douleur de m'en être chargé moi-même.* Dans le temps même que *Photius* tenoit ce langage, il fut convaincu d'avoir fabriqué des lettres, et conduit toute une manœuvre dont à peine on croiroit un homme capable. Il engagea un misérable qui portoit l'habit de moine et qui étoit inconnu à Constantinople, à lui remettre devant tout le monde une lettre que *Photius* lui-même avoit composée, en di-

sant qu'il l'apportoit de la part du pape. La fourberie fut découverte, et *Photius* tira des mains de la justice celui qui l'avoit servi, et lui procura même une charge considérable pour se maintenir à la cour. Il dissimuloit les impiétés de l'empereur *Michel*, qui se moquoit des plus saintes cérémonies de la religion, avec les compagnons de ses débauches. Il faisoit assidument la cour à ce prince, et mangeoit à sa table avec de sacriléges bouffons. *Photius* s'assura un grand nombre de partisans par deux moyens qui lui réussirent. Le premier fut de faire ordonner par l'empereur, que tous les legs pieux laissés par testament seroient distribués par ses mains. Ainsi il paroissoit fort libéral; car on ne faisoit pas toujours attention que c'étoit le bien d'autrui qu'il donnoit avec tant de générosité. L'autre finesse étoit d'obliger tous ceux qui venoient à lui pour apprendre les sciences profanes, de promettre par écrit qu'ils seroient toujours dans sa communion. Tous ses disciples qui étoient en grand nombre se trouvoient donc engagés à le soutenir, et il y avoit parmi eux des personnes de la plus haute distinction. Cependant le pape *Nicolas*, qu'il avoit prié d'envoyer ses légats à Constantinople pour détruire le reste des Iconoclastes, (ou plutôt pour confirmer la déposition d'*Ignace*) se rendit à ses desirs. Les légats étant arrivés, furent maltraités et eurent la douleur d'assister au conciliabule de Constantinople en 861, où *Photius* triompha. *Nicolas* irrité d'avoir été joué, rétablit le patriarche légitime dans tous ses droits, et prononça anathème contre l'ordination de l'antipatriarche, qui excommunia le pape à son tour. Le triomphe de ce prélat ambitieux ne fut pas de longue durée. *Basile le Macédonien* ayant succédé à *Michel*, chassa *Photius* du siége patriarcal, et y fit asseoir *Ignace*. Rome profita de cette conjoncture favorable pour faire assembler à Constantinople le VIIIe Concile œcuménique, convoqué en 869. *Photius* y fut anathématisé, et avec lui tous ceux qui ne voulurent pas abandonner sa cause. Les évêques souscrivirent au décret avec le sang de JÉSUS-CHRIST qu'on venoit de consacrer. *Photius* disgracié, se servit de toute la finesse de son esprit pour se faire rétablir. L'empereur *Basile* né dans l'obscurité, vouloit faire accroire qu'il étoit d'un sang illustre; *Photius* le prit par ce foible. Il composa une histoire chimérique, dans laquelle il le faisoit descendre en droite ligne du célèbre *Tiridate* roi d'*Arménie*. Ce prince, séduit par cette basse flatterie, lui accorda ses bonnes graces et le rétablit l'an 877, d'autant plus volontiers que le patriarche *Ignace* venoit de mourir. Le pape *Jean VIII* le reçut à sa communion, et envoya ses légats à un autre concile de Constantinople, dans lequel *Photius* se fit reconnoître patriarche légitime. L'approbation que *Jean* lui avoit accordée, déplut à ses successeurs. Les papes *Martin*, *Adrien* et *Etienne* se déclarèrent successivement contre lui, et la paix fut rompue. *Photius* éclata alors contre l'église Romaine, la traita d'hérétique au sujet de l'article du Symbole *Filioque procedit*, de l'Eucharistie faite avec du pain sans levain, et de quel-

ques autres usages réprouvés par l'église Grecque. *Léon le Philosophe* frappé des plaintes que les pontifes de Rome avoient formées contre lui, les fit examiner. On les trouva fondées, et il fut enlevé de nouveau l'an 886 du siége patriarcal, pour être enfermé le reste de ses jours dans un monastère d'Arménie, où il mourut l'an 891. *Fleury* trace en deux mots le portrait de ce fameux schismatique. *C'étoit*, dit-il, *le plus grand esprit et le plus savant homme de son siècle, mais c'étoit un parfait hypocrite, agissant en scélérat et parlant en saint.* Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. Sa *Bibliothèque*. C'est un des plus précieux monumens de littérature qui nous soit resté de l'antiquité. On y trouve des extraits de 280 auteurs, dont la plupart ont été perdus, tels que l'historien *Théopompe* et l'orateur *Hypéride*. Il fit cet ouvrage à l'imitation du grammairien *Télèphe*, qui pour faire connoître les bons livres, composa l'*Art des Bibliothèques* sous l'empereur *Antonin le Pieux*. On ne peut que louer *Photius* en qualité de bibliothécaire. Ses analyses sont faites avec art ; et ses jugemens sur le style et le fond des ouvrages, sont presque toujours dictés par le goût. Ce livre utile, qu'on peut regarder comme le père des *Bibliothèques raisonnées* plutôt que celui des *Journaux*, ne se soutient pas sur la fin ; on n'y trouve plus cette précision et cette justesse qui caractérisent le commencement. Le savant *Fabricius* prétend que cette différence vient de ce que cet ouvrage a été recueilli par plusieurs gens, et que ceux qui ont voulu remplir les lacunes l'ont gâté. En effet le style en est si différent dans plusieurs endroits, que l'on seroit porté à adopter cette conjecture. On en donna une bonne édition à Rouen en 1653, in-folio, avec la version d'*André Schot* et les notes d'*Hæschelius*. *Heich*, professeur d'éloquence à Leipzig, a publié un écrit intitulé : *Diatribe in Photii bibliothecam* ; et *Claude Capperonier* avoit commencé un grand ouvrage sur la même *bibliothèque*, mais il est resté manuscrit. II. *Nomocanon* : c'est un recueil qui comprend, sous quatorze titres, tous les Canons reconnus dans l'Eglise depuis ceux des Apôtres jusqu'au VIIe Concile œcuménique, et les lois des empereurs sur les matières ecclésiastiques. On sent combien une pareille collection est utile. On la trouve dans la *Bibliothèque du Droit* de *Justel* ; et on l'a imprimé séparément à Oxford, 1672, in-folio. III. Un recueil de 248 *Lettres*, Londres, 1651, in-folio, dans lesquelles on remarque, comme dans tous ses autres ouvrages, une étendue d'esprit étonnante, une profondeur d'érudition admirable, et une éloquence pleine de chaleur et d'abondance. IV. Plusieurs *Ouvrages manuscrits*, que quelque savant devroit se donner la peine de mettre au jour.

I. PHRAATES Ier, roi des Parthes, succéda à *Arsaces III* autrement *Priapatius*, et mourut l'an 141 avant J. C., sans avoir rien fait de remarquable ni dans la paix, ni dans la guerre. Mais son amour pour ses sujets doit le faire distinguer du commun des princes. Il avoit des en-

fans en bas-âge. Dans la crainte des troubles qui accompagnent les minorités, il désigna pour son successeur son frère *Mithridate* dont il connoissoit la sagesse et la valeur.

II. PHRAATES II, régna après *Mithridate* son père, l'an 131 avant J. C. Il fit la guerre contre *Antiochus Sidètes* roi de Syrie, qui périt dans un combat. Le vainqueur en contemplant le cadavre de son ennemi, lui reprocha en ces termes sa témérité et son intempérance : *Ton vin*, Antiochus, *et ta grande confiance ont hâté ta fin. Tu croyois pouvoir mettre dans une de tes grandes coupes le royaume des Parthes, et l'avaler !....* *Phraates* ne soutint pas de si heureux commencemens. Il fut ensuite défait lui-même et tué dans une bataille contre les Scythes, l'an 129 avant J. C.

III. PHRAATES III, surnommé *le Dieu*, succéda à son père *Sintricus* ou *Sinatrocès*, l'an 66 avant J. C. Il prit sous sa protection *Tygranes*, fils de *Tygranes le Grand* roi d'Arménie, et donna sa fille en mariage à ce jeune prince. Quelque temps après il voulut détrôner le père de son gendre; mais cette entreprise ne fut pas couronnée du succès. De retour dans ses états, il fut tué par ses fils *Orodes* et *Mithridate*, l'an 36 avant J. C.

IV. PHRAATES IV, fut nommé roi 53 ans avant J. C., par *Orodes* son père, qui eut bientôt sujet de s'en repentir. Ce fils dénaturé fit mourir tous ses frères et *Orodes* lui-même, avec lequel il avoit d'abord partagé l'autorité. Il n'épargna pas même son propre fils, de crainte qu'on ne le mît sur le trône en sa place. Il fit ensuite la guerre avec succès contre *Marc-Antoine*, qui fut obligé de se retirer avec perte. *Phraates* fut chassé de son trône peu de temps après, par *Tiridate ;* mais il y remonta avec le secours des Scythes l'an 23 avant l'ère Chrétienne. Il ne pensa plus alors qu'à jouir de la paix et des plaisirs, et mourut deux ans avant la venue de J. C., empoisonné par l'ordre de *Phraatice*, et regardé comme un prince cruel et injuste.

PHRAATICE, après avoir fait empoisonner son père *Phraates IV*, l'an 2 avant J. C., monta sur le trône des Parthes. Il ne jouit pas long-temps du fruit de son parricide. Ses sujets le regardant avec horreur le chassèrent de son royaume, et il mourut peu de temps après.

PHRANZA, (George) *maître* de la garde-robe des empereurs de Constantinople, eut la douleur de voir prendre cette ville par les Turcs en 1453. Témoin jusqu'en 1461 des malheurs arrivés à sa patrie, il les a transmis à la postérité. Son *Histoire Byzantine*, imprimée avec *Gennesius* et *J. Malala*, (Venise, 1733, in-fol.) est curieuse. Il dit « qu'après le saccagement de Constantinople, il fut esclave comme les autres et qu'on lui fit souffrir tous les maux de la servitude : après quoi il fut vendu et racheté à Lacédémone où il avoit été conduit, et devint domestique du prince *Thomas* frère du défunt *Constantin* empereur, qui lui donna une terre et qui se servit de lui en différentes ambassades. Il ajoute que sa femme

fut aussi captive avec ses enfans; savoir, un fils et une fille que les Turcs vendirent à un des écuyers de *Mahomet*, qui les acheta chèrement parce qu'ils étoient beaux et bien faits; que cet écuyer étrangla lui-même le garçon, que la fille mourut de la peste dans le palais, et que sa femme fut enfin rachetée. » (FABRE, *Histoire Ecclésiastique*, Liv. 110.) On a encore de lui une *Vie de Mahomet II*. Il se fit religieux sur la fin de ses jours, et mourut vers l'an 1491.

PHRAORTES, roi des Mèdes, succéda à *Déjocès* l'an 657 avant J. C. Il régna 22 ans, et fut tué en assiégeant Ninive. *Cyaxare* son fils lui succéda.

PHRYGION, (Paul-Constantin) de Schlestat, embrassa les erreurs de *Zuingle* et d'*Œcolampade*, et fut le premier ministre de l'église de Saint-Pierre à Basle en 1529. *Ulric* duc de Wittemberg, qui s'étoit réfugié dans cette ville, goûta son esprit; et dès qu'il fut rétabli dans ses états en 1534, il appela ce théologien. Il le fit ministre à Tubinge, où *Phrygion* mourut en 1643. On a de lui : I. Une *Chronologie*. II. Des *Commentaires* sur l'*Exode*, le *Lévitique*, *Michée*, et sur les deux *Epîtres à Timothée*.

PHRYNÉ, fameuse courtisane de l'ancienne Grèce vers l'an 328 avant J. C., fut la maîtresse du célèbre *Praxitèle*. Cet artiste lui ayant avoué que le *Cupidon* étoit son chef-d'œuvre, elle le lui enleva pour en faire présent à Therpies sa patrie. *Praxitèle* employa son ciseau à immortaliser l'objet de son amour. La statue faite de sa main fut placée à Delphes, entre celles d'*Archidamus* roi de Sparte et de *Philippe* roi de Macédoine. De toutes les prostituées de son temps, *Phryné* fut la plus piquante et la plus recherchée. Son infame mérite lui produisit tant qu'elle offrit de faire rebâtir Thèbes, pourvu qu'on y mît cette inscription : « *Alexandre* a détruit Thèbes, et la courtisane *Phryné* l'a rétablie. » (Alexander *diruit*, *sed meretrix* Phryne *refecit*.) [*Voy*. XÉNOCRATE.] — Il y eut une autre PHRYNÉ, surnommée la *Cribleuse*, parce qu'elle dépouilloit ses amans. — *Quintilien* parle d'une troisième PHRYNÉ, qui, accusée d'impiété, obtint son pardon en découvrant son sein à ses juges.

PHRYNIQUE, orateur Grec, natif de Bithynie, florissoit sous *Commode*. Nous avons de lui : I. Un Traité *des Dictions Attiques*, imprimé plusieurs fois en grec et en latin. Il le fut pour la première à Rome en 1517; et l'a été depuis plus exactement à Augsbourg, 1601, in-4°, et à Utrecht, 1739, in-4.° II. *Apparat Sophistique*. C'est une collection de phrases et de mots. — Il y a eu deux autres auteurs Grecs de ce nom : l'un poëte tragique, vers l'an 512 avant J. C., étoit disciple de *Thespis*, inventeur de la tragédie. Il introduisit le premier des femmes sur le théâtre. L'autre, poëte comique, florissoit vers l'an 436 avant Jésus-Christ.

PHRYNIS, musicien de Mitylène, remporta le premier prix de la cythare aux jeux des Panathenées, célébrés à Athènes l'an 438 avant J. C. Il ajouta deux

nouvelles cordes à cet instrument; au lieu de sept il en mit neuf, et lui ôta par un changement moins heureux la simplicité noble qui le caractérisoit, pour lui donner un ton efféminé. *Plutarque* a pris de là occasion de faire parler ainsi la Musique elle-même. Après avoir accusé d'abord *Cinesias* des changemens qu'on lui a fait éprouver, elle ajoute, dans des vers qu'*Amyot* a traduits de cette manière :

> Encore m'a celui-là moins traitée
> Cruellement, et non pas moins gâtée,
> Comme *Phrynis*, lequel en me jetant
> Son tourbillon, et me pirouettant,
> Tournant, virant, trouva douze harmonies,
> Selon sa mode, en cinq cordes garnies.

Ce musicien s'étant présenté avec sa cythare dans les jeux publics de Lacédémone, l'éphore *Ecprepès* coupa les deux cordes qu'il y avoit ajoutées.

PHRYXUS, (Mythol.) fils d'*Athamas* et frère de *Hellé*. Pendant qu'il étoit avec sa sœur chez *Creté* leur oncle roi d'Iolchos, *Démodice* femme de *Creté*, sollicita *Phryxus* à l'aimer; mais se voyant rebutée, elle l'accusa d'avoir voulu attenter à son honneur. Aussitôt une peste ravagea tout le pays : l'Oracle consulté répondit, que les Dieux s'appaiseroient en leur immolant les deux dernières personnes de la maison royale. Comme cet Oracle regardoit *Phryxus* et *Hellé*, on les condamna à être immolés; mais dans l'instant ils furent entourés d'une nue, d'où sortit un Bélier qui les enleva l'un et l'autre dans les airs, et prit le chemin de la Colchide. En traversant la mer, *Hellé* effrayée du bruit des flots, tomba et se noya dans cet endroit, qu'on appela depuis l'Hellespont. *Phryxus* étant arrivé dans la Colchide, y sacrifia ce Bélier à *Jupiter*, en prit la toison qui étoit d'or, la pendit à un arbre dans une forêt consacrée au Dieu *Mars*, et la fit garder par un Dragon, qui dévoroit tous ceux qui se présentoient pour l'enlever. *Mars* fut si content de ce sacrifice, qu'il voulut que ceux chez qui seroit cette toison vécussent dans l'abondance tant qu'ils la conserveroient, et qu'il fût cependant permis à tout le monde d'essayer d'en faire la conquête. Voilà, selon la Fable, cette fameuse Toison d'Or que *Jason* accompagné des Argonautes, enleva par le secours de *Médée*. (*Voy*. JASON.) Les poëtes dirent que ce Bélier avoit été mis au nombre des douze Signes du Zodiaque, et en étoit le premier. C'est *Aries* chez les Latins.

PHUL, roi d'Assyrie, s'avança sur les terres du royaume d'Israël pour s'en emparer vers l'an 765 avant J. C. Mais *Manahem* roi d'Israël, lui ayant donné 100 talens d'argent, il retourna dans ses états, avec la gloire d'avoir obtenu un tribut sans effusion de sang.

PHYLIRE, *Voy*. PHILYRE.

PHYLLIS, (Mythol.) fille de *Lycurgue* roi de Thrace, écouta favorablement *Démophoon* fils de *Thésée*, qui promit de l'épouser aussitôt après son retour de Crète. Elle se pendit parce qu'il tardoit trop à revenir, et fut métamorphosée en amandier. *Démophoon* de retour l'alla mouiller de ses pleurs, et aussitôt il poussa

des feuilles comme s'il eût été sensible à ses caresses.

PIA, (Philippe-Nicolas) né à Paris le 15 septembre 1721, mort le 11 mai 1799, étudia avec succès la chimie et remplit pendant long-temps la place de pharmacien en chef de l'hôpital de Strasbourg; de retour à Paris, il fut nommé échevin en 1770: dès-lors il chercha à signaler son administration par des établissemens utiles et il y réussit. L'un d'eux fut la formation et le dépôt des boîtes fumigatoires, propres à rappeler les noyés à la vie, lorsqu'ils ne sont encore qu'asphixiés par le défaut de respiration. *Pia* perfectionna les instrumens destinés à faire parvenir l'air dans les poumons et à introduire de la fumée dans les intestins. Par ces secours, la première année vingt-quatre noyés retirés de la Seine furent rendus à l'existence. La révolution détruisit en partie l'établissement de *Pia*, ruina sa fortune; et c'est dans l'indigence que cet ami des hommes a fini ses jours. Ses écrits ont pour titre: I. *Description* de la boîte d'entrepôt pour les secours des noyés, 1770, in-8.° II. *Détails* des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées, 1773, plusieurs volumes in-12.

PIALES, (Jean-Jacques) l'un des plus célèbres jurisconsultes du siècle qui vient de finir, naquit à Rhodez et est mort à Paris dans ces dernières années. Livré exclusivement à l'étude du droit canonique, il devint l'oracle du clergé et de tous ceux qui eurent à décider sur les matières bénéficiales. Ses nombreux traités ont été recueillis et forment 26 vol. in-12. La plupart, d'après les changemens politiques de la France, ne peuvent plus être consultés, et l'auteur eut le chagrin de survivre à leur usage.

PIANÈZE, (le Marquis de) *Voyez* SIMIANE.

PIASECKI, (Paul) *Piasecius*, évêque de Prémisli en Pologne, publia en 1646 une *Histoire* de tout ce qui s'est passé dans la Pologne, depuis *Etienne Battori* jusqu'à l'année de l'édition, in-fol. Elle est détaillée; voilà son mérite; mais elle est d'ailleurs pleine d'inexactitudes. On cite encore de lui un ouvrage moins connu, sous ce titre: *Praxis Episcopalis*, in-4.°

PIAZETTA, (Jean-Baptiste) peintre célèbre de l'école de Venise, né dans cette ville en 1682, y mourut en 1754, âgé de 72 ans. Il s'étoit formé un goût singulier du dessin. Il estropioit la plupart de ses figures, en voulant les dessiner d'une manière forte et proportionnée. On a cependant beaucoup gravé d'après lui, parce que ses dessins ont malgré leurs défauts un caractère de grandeur qui tient du goût de *Michel-Ange*. Son talent ne l'enrichit pas: il mourut si pauvre, qu'un de ses amis fut obligé de le faire enterrer à ses frais.

PIAZZA, (Jérôme-Barthélemi) Dominicain apostat, né à Alexandrie de la Paille, se maria et passa en Angleterre, où il publia une Histoire de l'Inquisition, Londres, 1722. Il mourut dans la misère en 1745, à Cambridge.

PIBRAC, *Voyez* I. FAUR.

I. PIC, (Jean) comte de la Mirandole et de Concordia, né le 24 février 1463 d'une famille illustre, fut dès sa plus tendre jeunesse un prodige par une mémoire étonnante. A peine avoit-il entendu trois fois la lecture d'un livre, qu'il répétoit les mots de deux pages entières, ou dans leur ordre naturel, ou dans leur ordre rétrograde. Après avoir étudié le droit à Bologne, il parcourut les plus célèbres universités de France et d'Italie. On prétend qu'à l'âge de 18 ans il savoit vingt-deux langues : chose extraordinaire et peut-être incroyable ! « Il n'y a point de langue, dit un homme d'esprit, qui ne demande environ une année pour la bien posséder : et quiconque dans une si grande jeunesse en sait vingt-deux, peut être soupçonné de n'en savoir que les élémens. » Une chose plus extraordinaire encore, c'est que ce prince ayant étudié tant d'idiomes différens, ait pu à 24 ans soutenir des Thèses sur tous les objets des Sciences, sans en excepter une seule : *De omni re scibili*. Ces Thèses affichées à Rome, où l'auteur s'étoit rendu pour paroître sur un théâtre plus digne de son nom, lui suscitèrent des adversaires. On l'accusa d'hérésie, et on l'empêcha de se donner de nouveau en spectacle. Le pape *Innocent VIII* en censura treize propositions, après les avoir fait examiner par des commissaires. *Pic* publia une Apologie, dans laquelle il se justifia en partie. Une chose assez singulière, c'est qu'un des théologiens qui se mêlèrent de censurer les Thèses, étant interrogé sur la signification du mot de *Cabale* contre lequel il déclamoit, répondit que « c'étoit un Hérétique qui avoit écrit contre *Jésus-Christ*, et que ses Sectateurs avoient eu de lui le nom de *Cabalistes*. » (Mémoires de *Niceron*, tome 34.) Ces Thèses, qui firent tant de bruit alors, auroient aujourd'hui moins de partisans et moins d'adversaires. On se garderoit bien sur-tout d'accuser l'auteur de magie : accusation qui fut intentée contre ce génie précoce par les ignorans qui le persécutèrent. On trouve à la tête de ses ouvrages les 1400 Conclusions générales, sur lesquelles il offrit de disputer. Un peu d'élémens de géométrie et de sphère étoient, dans cette étude immense, la seule chose qui méritoit ses peines. Tout le reste ne sert qu'à faire voir l'esprit du temps. C'est le précis des ouvrages d'*Albert*, surnommé *le Grand ;* c'est un fatras des questions ineptes de l'Ecole ; c'est un mauvais mélange de la théologie scolastique et de la philosophie Péripatéticienne. On y voit qu'un Ange est infini *secundùm quid ;* que les animaux et les plantes naissent d'une corruption animée par la vertu productive. Sa passion pour l'étude devint si forte, qu'il renonça à ses biens patrimoniaux pour s'y livrer sans réserve. Il s'enferma dans un de ses châteaux, et mourut à Florence le 17 novembre 1494, à 31 ans, le même jour que *Charles VIII* fit son entrée dans cette ville. Ce prince ayant appris qu'il étoit à l'extrémité, lui envoya deux de ses médecins ; mais leur art ne lui fut d'aucun secours. On lui fit cette épitaphe :

Joannes jacet hic Mirandola : cætera nôrunt

Et Tagus et Ganges; forsan et Antipodes.

Le pape *Alexandre VI* lui avoit donné son bref d'absolution quelque temps avant sa mort. Les mœurs de *Pic de la Mirandole* étoient aussi pures, que son esprit étoit actif et pénétrant. Outre ses *Thèses*, on a de lui plusieurs autres Ouvrages, écrits avec assez d'élégance et de facilité. Ils ont été recueillis en un vol. in-fol. à Basle en 1573 et en 1601. Les principaux sont : I. Ses Livres sur le commencement de la *Genèse*, dans lesquels on trouve bien des questions inutiles. II. Un *Traité de la dignité de l'Homme*. III. Un autre *de l'Être de l'Univers*. IV. Les *Règles de la vie Chrétienne*. V. Un *Traité du Royaume de Jésus-Christ* et de la *Vanité du monde*. VI. Trois livres sur le *Banquet de Platon*. VII. Une *Exposition de l'Oraison Dominicale*. VIII. Un livre de *Lettres*, pleines d'esprit et d'érudition suivant *Niceron*. C'est ce qui engagea *Christophe Cellarius* à les donner de nouveau au public, avec des sommaires et des notes, 1682, in-8.° IX. *Disputationes adversùs Astrologiam Divinatricem*, à Bologne, 1495, in-folio, rare. *Pic* s'y déclare contre l'Astrologie judiciaire; mais il ne faut pas s'y méprendre, c'est contre l'Astrologie pratiquée de son temps. Il en admettoit une autre, et c'étoit, selon lui, l'*ancienne*, la *véritable*, qui, disoit-il, étoit négligée, et par laquelle il croyoit pouvoir prédire la fin du monde. Il assure qu'*il n'y a aucune vertu dans le Ciel et sur la Terre, qu'un Magicien ne puisse faire agir;* et il prouve que *les paroles sont efficaces en Magie, parce que Dieu s'est servi de la parole pour arranger le Monde.* On peut juger à présent, s'il mérita tous les éloges dont on le combla. On prétend qu'il mourut le jour précis que *Lucius Bellantius* de Sienne lui avoit prédit. Ce *Bellantius* avoit réfuté le livre de *Pic* contre l'astrologie dans un ouvrage intitulé : *De Astrologicâ veritate quæstiones et Astrologiæ defensio contra Picum*, Basle, 1554, in-fol. *Voyez* sa vie par *Jean-François Pic* son neveu, à la tête du recueil des œuvres de son oncle. Cette vie est faite avec beaucoup de soin. *Voyez* aussi les éloges de *Paul Jove*. On voit par cet éloge, que *Pic* étoit appelé le *Phénix de son temps;* mais les louanges outrées ne coûtoient rien alors; la postérité seule leur donne une juste valeur. La plupart des géographes l'ont fait sans raison souverain de la Mirandole et de Concordia; il ne le fut jamais : son frère aîné *Galeoti Pic*, posséda cet état après la mort de leur père, et le transmit à *Jean-François Pic* son fils qui suit.

II. PIC, (Jean-François) prince de la Mirandole, neveu du précédent, et fils de *Galeoti Pic* prince de la Mirandole, naquit en 1570. Il cultiva les sciences avec autant d'ardeur que son oncle; mais sa passion pour la scolastique lui fit un peu négliger la belle latinité. Sa vie fut fort agitée, et il fut chassé deux fois de ses états : la première, par son frère, et la seconde, par les François en 1512. Il y rentra trois ans après; mais *Galeoti* son neveu, l'ayant surpris une nuit dans son château, l'as-

sassina avec son fils *Albert*, le 15 octobre 1533. Il reçut la mort en embrassant un crucifix. *Paul-Jove* dit que quelques-uns regardèrent cette fin funeste comme une juste punition de sa cruauté. *Pic* ayant fait altérer les espèces qui avoient cours dans ses états, par le directeur de sa monnoie, et ayant gagné considérablement par cette fraude, fit cependant mourir par un supplice cruel ce directeur, pour appaiser les murmures du peuple. Mais plusieurs, dit *Niceron*, ont rejeté tout l'odieux de cette affaire sur sa femme, qui l'avoit entreprise et conduite sans sa participation. En effet, ses contemporains lui donnent les plus grands éloges. C'étoit, selon *Sadolet*, un prince qui joignoit la force à la raison, la modestie à la puissance, la piété aux armes, la doctrine aux soins de l'administration. Nous avons quelques-uns de ses ouvrages, dans le recueil de son oncle. Il n'y montre pas autant d'esprit, de subtilité et d'érudition; mais on y trouve plus de solidité et d'égalité. Les principaux sont : I. Deux livres *sur la mort de* JESUS-CHRIST. II. Deux autres sur l'*Etude de la Philosophie profane et sacrée*. III. Un autre sur l'*Imagination*. IV. Un Traité *De rerum prænotione*, dans lequel il s'élève avec force contre les moyens illicites dont on se sert pour découvrir l'avenir. V. La *Vie de Sardanapale*. VI. *Des Poésies latines*. VII. Quatre livres de *Lettres*. On a encore de lui, séparément : I. *Stryx*, sive *De ludificatione Dæmonum*, 1612, vol. in-8.° II. *De animæ Immortalitate*, 1525, in-4.° III. *Vita Savonarolæ*; Paris, 1674, in-12 : morceau curieux. C'est une apologie de ce célèbre infortuné en deux livres, contenant quinze chapitres.

PICARD, *Voyez* PICART.

I. PICARD, fanatique, ainsi nommé, parce qu'il étoit de Picardie, renouvela les erreurs des Adamites au commencement du XVe siècle, et se fit suivre par une populace ignorante. Il prétendoit être un nouvel *Adam*, envoyé de Dieu pour rétablir la Loi de nature. Il fut chef des Hérétiques qui se répandirent dans la Bohême, et qui de son nom furent appelés PICARDS; *Zisca* détruisit leur principal asile en 1420; mais la secte ne fut pas entièrement détruite. On prétend que les Hernutes, dont *Zinzendorf* a été le père de nos jours, en sont une branche. *Voyez* ADAM.

II. PICARD, (Jean) prêtre et prieur de Rillé en Anjou, né à la Flèche, vint de bonne heure à Paris, où des talens supérieurs pour les mathématiques et l'astronomie le firent connoître. On le choisit pour membre de l'académie des Sciences en 1666. Cinq ans après, le roi l'envoya au château d'Uranienbourg, bâti par *Ticho-Brahé* en Danemarck, pour y faire des observations astronomiques. Cette course fut très-utile à l'astronomie. *Picard* rapporta de Danemarck des lumières nouvelles, et les manuscrits originaux des observations de *Ticho-Brahé*, augmentées d'un livre. Ces découvertes furent suivies de plusieurs autres; il observa le premier la lumière dans le vide du Baromètre, ou le *Phosphore mercuriel*. Il fut aussi

le premier qui parcourut divers endroits de la France par ordre du roi, pour y mesurer les degrés du Méridien terrestre, et déterminer la Méridienne de France. Il travailloit avec le célèbre *Cassini*, son ami et son émule, lorsqu'il mourut en 1683, avec la consolation de laisser un nom cher à ses amis, et respectable aux yeux de ses contemporains et de la postérité. Ses ouvrages sont : I. *Traité du Nivellement*, publié et augmenté par *la Hire*. II. *Pratique des grands Cadrans par le calcul*. III. *Fragmens de Dioptrique*. IV. *Experimenta circà aquas effluentes*. V. *De mensuris*. VI. *De mensurâ Liquidorum et Aridorum*. VII. *Abrégé de la mesure de la Terre*. VIII. *Voyage d'Uranienbourg* ou *Observations Astronomiques faites en Danemarck*. IX. *Observations Astronomiques faites en divers endroits du Royaume*. X. La *Connoissance des Temps*, pour les années 1679 et suivantes, jusqu'en 1683 inclusivement. Tous ces Ouvrages se trouvent dans les tomes VI et VII des *Mémoires* de l'académie des Sciences. Il fut un des premiers qui appliquèrent le télescope au quart de cercle. *Auzout* célèbre mathématicien eut le premier cette idée heureuse; mais *Picard* la perfectionna tellement qu'on lui en attribue assez généralement la gloire.

III. PICARD, (Benoît) Capucin, connu sous le nom de Père *Benoît de Toul*, naquit en cette ville en 1580, et se consacra aux recherches historiques. Nous avons de lui : I. Une *Histoire de la Maison de Lorraine*, 1704, in-8.° II. Une *Histoire Ecclésiastique de Toul*, 1707, in-4.° III. Un *Pouillé de Toul*, deux vol. in-8°, qui fut défendu par arrêt du parlement. Ces livres sont mal écrits, et manquent quelquefois de critique; mais il y a des choses qu'on ne trouve point ailleurs. L'auteur mourut en 1720, à 40 ans.

IV. PICARD, (Charles-André) mort au mois de mars 1779, a publié une *Lettre* sur quelques monumens antiques, et le *Catalogue* raisonné du cabinet de *Babault*, 1763, in-12.

PICARDET, (C. N.) né à Dijon, se fit ecclésiastique, et devint prieur de Neuilly et membre de l'Académie de sa patrie. Il réunit l'exercice de la bienfaisance à la culture des lettres, et établit un prix de vertu pour une Rosière. On lui doit : I. Les deux *Abdalonyme*, histoire Phénicienne, 1779, in-8.° Le sujet de ce roman moral propre à l'instruction de la jeunesse, est tiré de *Quinte-Curce*. II. *Histoire* météorologique pour l'année 1785. III. Il avoit entrepris un grand ouvrage intitulé : *La grande Apologétique*. C'étoit la réfutation de toutes les hérésies nées depuis l'origine du Christianisme. La mauvaise santé de l'auteur le força à abandonner cette entreprise. — Son frère, membre aussi de l'académie de Dijon, a publié des *Poésies* qui ne sont pas sans mérite, et un *Journal* des observations du baromètre de *Lavoisier*. Ce dernier écrit est inséré dans les *Mémoires* de l'académie de Dijon pour l'année 1785. Les deux frères sont morts dans leur patrie pendant la révolution.

I. PICART, (Michel) né à Nuremberg en 1754, devint pro-

fesseur de philosophie et de poésie à Altorf, où il mourut en 1620 à 46 ans, après avoir été ami d'*Isaac Casaubon*. Il a laissé : I. Des *Commentaires* sur la Politique et sur quelques autres ouvrages d'*Aristote*. II. Des *Disputes*. III. Des *Harangues*. IV. Des *Essais* de Critique. V. Une *Traduction* latine d'*Oppien* imprimée à Paris en 1604. Ce fut 37 ans après sa mort que *Jean Saubert*, ministre à Nuremberg, publia l'ouvrage de *Picart*, intitulé *Liber singularis periculorum criticorum*.

II. PICART, (François le) docteur de Sorbonne, né à Paris en 1504, mort dans la même ville le 15 septembre 1558 à 52 ans, fut doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois, et seigneur d'Artilli et de Villeron. Il se distingua par son zèle et par son savoir. Le P. *Hilarion de Coste* Minime, a écrit sa vie. On lui attribue un livre singulier et rare, intitulé : *Le Débat d'un JACOBIN et d'un CORDELIER, à qui aura sa Religion meilleure*, 1606, in-12.

III. PICART, (Bernard) né à Paris le 11 juin 1673, d'*Etienne Picart*, dit *le Romain*, fameux graveur, étudia cet art sous son père, et l'architecture et la perspective sous *Sébastien le Clerc*. Son goût pour la religion prétendue Réformée le fit passer en Hollande l'an 1710. Il s'y distingua par l'ordonnance, par l'exactitude, par la correction de ses dessins, par la propreté et par la délicatesse des estampes dont il orna un grand nombre de livres. Il ne fut guère occupé en Hollande que par des libraires; mais il avoit soin de garder une quantité d'épreuves de toutes les planches qu'il gravoit. Les curieux qui vouloient faire des collections les achetoient fort cher. Ses Dessins étoient aussi à un très-haut prix. Quand ce maître s'est écarté de sa manière *léchée*, il a fait des choses touchées avec assez de liberté et qui sont très-piquantes. Ses compositions en grand nombre font honneur à son génie. Les pensées en sont belles et pleines de noblesse; peut-être sont-elles quelquefois trop recherchées et trop allégoriques. Il altéra l'expression de ses têtes à force de les couvrir de petits points, et il chargea ses draperies de tailles roides, longues, unies, qui produisent un fini froid et insipide. Cet artiste mourut à Amsterdam le 8 mai 1733, à 60 ans, aimé et estimé. Il a fait un grand nombre d'estampes, qu'il nomma les *Impostures innocentes*, parce qu'il avoit tâché d'imiter les différens goûts pittoresques de certains maîtres savans, qui n'ont gravé qu'à l'eau forte, tels que *le Guide*, *Rembrant*, *Carle Maratte*, etc. Son but étoit d'embarrasser quelques personnes qui vouloient que les peintres seuls pussent graver avec esprit et liberté. En effet il eut le plaisir de voir ses Estampes vendues comme étant des maitres qu'il avoit imités, et achetées par ceux mêmes qui se donnoient pour connoisseurs du goût et de la manière des peintres dans la gravure à l'eau forte. Le recueil de ses Estampes forme un in-folio, Amsterdam, 1734. On a encore une collection de *Pierres antiques gravées, sur lesquelles les Graveurs ont mis leurs noms, dessinées et gravées en cuivre par* B. Picart, *avec les Explications latines tra-*

duites par *Limiers*, in-folio, Amsterdam, 1724. Il a fait encore beaucoup d'*Epithalames* : sortes d'estampes en usage dans la Hollande. On admire aussi les estampes dont il a enrichi le grand ouvrage des *Cérémonies Religieuses de tous les Peuples du monde*, Amsterdam, 1723 et années suivantes, qui parurent dans cet ordre-ci : I. Cinq vol. contenant *toutes les Religions qui ne reconnoissent qu'un Dieu*. II. Deux vol. pour les *Idolâtres*. III. Deux autres vol. intitulés : l'un, tom. 7, seconde partie ; l'autre, tome 8. IV. Deux vol. de *Superstitions*. L'abbé *Banier* et *le Mascrier* ont purgé ce recueil des préjugés de secte que le premier éditeur y avoit semés, Paris, 1741 et suivantes, en 9 vol. in-folio. Les figures en sont moins belles que celles de l'édition de Hollande ; mais il y a de plus un frontispice gravé, et le tombeau du diacre *Pâris*. Malgré les corrections des deux savans de France, ce recueil insuffisant pour les gens de lettres, et peu accommodé à la frivolité des gens du monde, est une compilation informe plutôt qu'un bon ouvrage. Les rédacteurs Hollandois y ont réuni une multitude de dissertations de mains différentes ; ils copient, ils traduisent ; ce qui produit une bigarrure de style fatigante à l'esprit et désagréable à l'oreille. Les reviseurs François corrigèrent des inexactitudes ; mais ils changèrent quelquefois cette histoire en discussion théologique ; et leur style sans chaleur et sans mouvement n'intéresse guères le lecteur. On a encore de *Picart* les figures du *Temple des Muses*, Amsterdam, 1733, in-folio. (*Voyez* STOSCH.) — *Etienne* PICART son père, doyen des académies de Peinture et de Sculpture de Paris, étoit mort à Amsterdam le 22 novembre 1721, à 90 ans.

IV. PICART DE SAINT-ADON, (François) doyen dignitaire de Sainte-Croix d'Etampes, né à Saint-Côme, diocèse de Rhodez, en 1698, et mort à Étampes en 1773, à 75 ans, fut le modèle des prêtres par ses mœurs, et servit à leur instruction par ses écrits. On a de lui divers ouvrages de piété, qui forment chacun un vol. in-12. I. L'*Histoire des Voyages de JÉSUS-CHRIST*. II. Les *Voyages de Saint Paul*. III. L'*Histoire de la Passion*. IV. Le *Livre des Affligés pénitens*. V. *Pratiques sur le Dogme et la Morale*. VI. *Livre de Piété* ou *Recueil de Prières*, etc. etc.

PICART, *Voyez* PICARD.

PICCINI, (Nicolas) célèbre musicien, naquit à Bari, dans le royaume de Naples, d'un père qui cultivoit la musique et qui ne vouloit pas l'apprendre à son fils. Il le destinoit à l'état ecclésiastique, mais le génie se jouant des obstacles que lui opposoit l'intérêt, il fallut placer le jeune *Piccini* au conservatoire de *Saint-Onuphre*. Le fameux *Léo* et ensuite *Durante*, non moins célèbre, furent ses maîtres. Le dernier le distingua bientôt de tous ses élèves. *Les autres sont mes écoliers*, disoit-il quelquefois, *mais celui-ci est mon fils*. Après 12 ans d'études, *Piccini* sortit du conservatoire en 1754, et l'Italie fut bientôt remplie de ses productions et de sa renommée. Les princes se disputoient le plaisir de le posséder ; la prin-

cesse *Belmonte-Pignatelli* surtout ne pouvoit se passer d'un homme si rare. La mort d'un mari qu'elle adoroit, l'avoit plongée dans une douleur qui tenoit du désespoir. La musique seule de *Piccini* put l'adoucir. Un si grand artiste parut devoir être une conquête précieuse pour la France. Des connoisseurs l'y attirèrent par l'espoir d'un établissement avantageux pour lui et sa nombreuse famille. Il arriva à Paris à la fin de novembre, et il s'accoutuma d'abord difficilement au temps brumeux, froid et humide de la capitale. *Comment*, disoit-il un jour à l'un de ses amis ; *il n'y a donc jamais de soleil dans ce pays-ci*. Les connoisseurs se partagèrent entre *Gluck* et lui ; mais tous convinrent que l'un et l'autre avoient reculé les bornes de leur art et augmenté nos plaisirs. Les petites tracasseries que lui suscitèrent les enthousiastes de son rival, lui firent regretter sa patrie ; il y retourna dans un moment où tout ce qui venoit de France étoit regardé comme infecté du levain révolutionnaire. On le peignit comme un jacobin au gouvernement Napolitain. Il fallut revenir à Paris avec une fortune délabrée par ses transmigrations et des maux physiques que l'âge et le chagrin aggravoient. Il y succomba bientôt, et mourut à Passy le 7 mai 1800 (17 floréal an 8) âgé de 72 ans. La douceur de son caractère, la simplicité de ses goûts, ses vertus domestiques, son désintéressement excitèrent les regrets de sa famille et de ses amis. Ses ouvrages portent l'empreinte de ses qualités morales. Les opéra qu'il a composés en Italie montent à plus de cent. On a joué avec succès aux Bouffons Italiens à Paris *Le Finte Gemelle*, dont les airs de chant sont d'une perfection rare, et à l'opéra la *Buona Figliola* qui avoit été depuis long-temps parodiée au théâtre Italien, mais jamais jouée en entier. Cet ouvrage fut entendu de scène en scène avec transport, et commença à donner à *Piccini* une foule d'admirateurs. Les pièces dont il a enrichi le répertoire François, sont : *Roland*, *Atys*, *Iphigénie en Tauride*, *Adèle de Ponthieu*, *Didon*, *Endymion*, *Pénélope*, *Clytemnestre*, *le faux Lord*, *Lucette*, *le Mensonge officieux* ; *le Dormeur éveillé* et *Phaon*. *Roland* offrit de grandes beautés ; il fut surpassé par *Atys* riche en morceaux d'exécution. Les *duo* d'*Atys* et de *Sangaride*, l'air de *Cybele* à la fin du second acte, le *chœur des Songes*, le *quatuor* du troisième acte, produisirent la plus vive sensation. Dans *Iphigénie*, *Piccini* ne craignit pas de se mesurer avec *Gluck* qui avoit mis en musique le même sujet ; il annonça qu'ayant commencé son ouvrage avant que son rival eût fait le sien, il n'avoit pas voulu perdre le fruit de son travail. L'expression du chant y est toujours claire et distincte. Trois morceaux consécutifs du troisième acte, le *rondeau* chanté par *Oreste* : *Cruel, et tu dis que tu m'aimes* ; l'air de *Pylade* commençant par ces mots : *Oreste, au nom de la patrie* ; et le *Trio* de la fin, ont enlevé tous les suffrages. *Didon* est regardée comme le chef-d'œuvre de *Piccini*. En convenant de la beauté ravissante de la musique de *Roland*, d'*Atys*, et d'*Iphigénie*, ses

ennemis

ennemis lui refusoient le talent de peindre les sentimens profonds et les passions fortes; mais il les rendit dans *Didon* avec toutes leurs couleurs, sans affoiblir la marche périodique qui fait le caractère et le charme de la musique. C'est en combattant les adversaires de son compatriote, que l'ambassadeur de Naples se plaignant de ce que le parterre étoit trop accoutumé au grand bruit, disoit : *Les oreilles des Italiens ne sont qu'un simple cartilage ; mais celles des François sont encore doublées de marroquin.* La beauté des airs de *Piccini* a contribué à les rendre plus sensibles à la modulation et à la délicatesse des sons. M. *Ginguené* ami de ce musicien célèbre, a publié une *notice* intéressante *sur sa vie et ses ouvrages ;* Paris, an 9, chez la veuve *Panckoucke.*

I. PICCOLOMINI, (Alexandre) archevêque de Patras, coadjuteur de Sienne sa patrie, où il naquit vers l'an 1508, étoit d'une illustre et ancienne maison, originaire de Rome et établie à Sienne. Il composa avec succès pour le théâtre ; et quoique occupé de cet art frivole, il joignit à ses talens une vie exemplaire, des mœurs pures, un caractère honnête. Sa charité étoit extrême; il l'exerçoit sur-tout à l'égard des gens de lettres indigens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien. Les plus distingués sont : I. Diverses *Pièces Dramatiques* qui furent le principal fondement de sa réputation. II. La *Morale des Nobles,* Venise, 1552, in-8.° III. Un *Traité de la Sphère.* IV. Une *Théorie des Planètes.* V. Une *Traduction* de la Rhétorique et de la Poétique d'*Aristote*, in-4.° VI. L'*Institution morale*, Venise, 1575, in-4°, traduite en françois par *Pierre de Larivey*, in-4°, Paris, 1581 ; et d'autres écrits qui prouvent ses grandes connoissances dans la physique, les mathématiques et la théologie. Il fut le premier qui se servit de la langue italienne pour écrire sur des matières philosophiques. Ce prélat mourut à Sienne le 12 mars 1578, à 70 ans. On peut voir le Catalogue détaillé de ses différens ouvrages dans le *Dictionnaire Typographique.* Ils ne sont pas assez recherchés pour que nous alongions davantage cet article. Il faut en excepter cependant son *Dialogo della bella Creanza delle Donne*, Milano, 1558, et Venetia, 1574, in-8° : ouvrage qui ne répond guère à la dignité d'un prélat. Il est rempli de mauvaises maximes, qui ne pourroient qu'être funestes aux jeunes femmes. Le nom de *Piccolomini* n'est pas à la tête, et il y a apparence que ce livre est une production de sa jeunesse. Il est fort rare, et il pourroit l'être encore davantage sans qu'on y perdît. Il a été traduit en françois par *François d'Amboise*, à Lyon, in-16, sous le titre d'*Instructions des jeunes Dames ;* et réimprimé en 1583, sous celui de *Dialogue et Devis des Demoiselles.*

II. PICCOLOMINI, (François) de la même famille que le précédent, enseigna avec succès la philosophie pendant vingt-deux ans, dans les plus fameuses universités d'Italie, et se retira ensuite à Sienne, où il mourut en 1604, à 84 ans. La ville prit le deuil à sa mort. Ses ouvrages sont : I. Des *Commentaires* sur

Aristote, Maïence, 1608, in-4.° II. *Universa Philosophia de moribus*, Venise, 1583, in-folio. Il s'efforça de faire revivre la doctrine de *Platon*, dont il tâcha aussi d'imiter les mœurs. Ses Commentaires sur *Aristote* furent estimés autrefois, à cause de leur clarté et de leur subtilité. Il eut pour rival le fameux *Jacques Zabarella*, qu'il surpassoit par la facilité de l'expression et la netteté du discours ; mais auquel il étoit inférieur pour la force et la suite du raisonnement, parce qu'il n'approfondissoit pas les matières comme lui et qu'il voltigeoit trop de proposition en proposition.

III. PICCOLOMINI D'ARAGON, (Octave) duc d'*Amalfi*, prince de l'Empire, général des armées de l'empereur, chevalier de la Toison d'or, naquit en 1599. Il porta d'abord les armes dans les troupes Espagnoles en Italie. Il servit ensuite dans les armées de *Ferdinand II*, qui l'envoya au secours de la Bohême, et qui lui confia le commandement des troupes Impériales en 1634. Après s'être signalé à la bataille de Nortlingue, il fit lever le siége de St-Omer au maréchal *de Châtillon*. Il eut le bonheur d'enlever la victoire au marquis *de Feuquières* en 1639. (*Voyez* I. PAS.) La perte de la bataille de Wolffembutel en 1651, n'affoiblit point sa gloire. Il mourut cinq ans après le 10 août 1656, à 57 ans, sans postérité, avec la réputation d'un négociateur habile et d'un général actif. Le célèbre *Caprara* étoit son neveu.

IV. PICCOLOMINI, (Jacques) dont le nom étoit *Ammanati*, prit celui de *Piccolomini* en l'honneur de *Pie II* son protecteur. Il étoit né dans un village près de Lucques, en 1422. Il devint évêque de Massa, puis de Frescati ; cardinal en 1461, sous le nom de *Cardinal de Pavie*; et mourut en 1479, à 57 ans, d'une indigestion de figures. Il laissa huit mille pistoles entre les mains des banquiers que le pape *Sixte IV* réclama, et dont il donna quelque chose à l'hôpital du Saint-Esprit. Ses ouvrages, qui consistent en des *Lettres* et en une *Histoire* de son temps, furent imprimées à Milan en 1521, in-folio. Son Histoire, intitulée *Commentaires*, commence le 18 juin 1464 et finit le 6 décembre 1469. On peut les regarder comme une suite des *Commentaires* du pape *Pie II*, qui se terminent à l'an 1463.

PICCOLOMINI, *Voyez* PIE II. — PIE III. — III. PATRICE.

PICHON, (Jean) né à Lyon en 1683, se fit Jésuite en 1697, et fut destiné à la chaire et à la direction. Le roi *Stanislas* ayant fondé des missions dans la Lorraine, jeta les yeux sur le Père *Pichon* pour donner de l'activité à cette fondation. Ce missionnaire voyant que quelques docteurs trop sévères éloignoient les fidelles de la communion, composa l'*Esprit de Jésus-Christ et de l'Eglise sur la fréquente Communion*, où en combattant des excès, il donna dans un excès contraire. Son livre fit beaucoup de bruit, fut condamné à Rome en 1748, et par plusieurs évêques de France. L'auteur le condamna lui-même par un acte public à Strasbourg, le 24 janvier 1748. Il fut relégué en Au-

vergne, et passa de là à Sion en Valais où l'évêque de cette ville l'avoit demandé. Il y fut grand vicaire et visiteur général du diocèse, et mourut en exerçant les fonctions du saint ministère, le 5 mai 1751. *Voyez* les articles III. LANGUET *et* III. CHAT *à la fin*.

PICHOT, (Pierre) médecin de Bordeaux au 16e siècle, réunit une grande pratique à la théorie. On lui doit : I. *Traité* pour se garder de la peste, in-12. II. *De Morbis animi*, 1594, in-8.° III. *De Rheumatismo, Catharro, etc.*, 1597, in-12. Ces écrits ne manquent ni de vues judicieuses, ni de profondeur.

PICHOU, (N.) Poëte François, né à Dijon, fut assassiné en 1631, à la fleur de son âge. Il n'est guère connu que par des Pièces de théâtre très-médiocres. Les principales sont : I. *Les Folies de Cardenio*, 1630, in-8.° II. *Les Aventures de Rosiléon*, 1630, in-8.° III. *L'Infidelle Confidente*, 1631, in-8°, pièce qui fut souvent représentée par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne. IV. Une Traduction en vers de la *Pastorale* de *la Filis de Scire*, 1631, in-8.° Le cardinal *de Richelieu* faisoit cas de cette traduction, qui n'est pas pourtant excellente. V. L'*Aminte*, 1632, in-8°, Pastorale en vers françois. Sa versification est négligée et lâche.

I. PICQUET, (François) né à Lyon en 1626, d'un banquier de cette ville, voyagea en France, en Italie et en Angleterre, et fut nommé consul d'Alep en Syrie l'an 1652. Quoiqu'il n'eût alors que vingt-six ans, il remplit cet important emploi avec l'applaudissement général des François, des Chrétiens d'Alep, et même des Infidelles. La république de Hollande, instruite de son mérite, le choisit aussi pour son consul à Alep. Il ne se servit du crédit que lui donnoit sa place, que pour le bien des nations qu'il servoit, et pour l'utilité de l'Eglise. Il rendit de grands services à la France, à la Hollande et aux Chrétiens du Levant, ramena un grand nombre de schismatiques à l'Eglise Catholique, et se montra aussi zélé missionnaire que consul fidelle et intelligent. *André* archevêque des Syriens, homme de mérite qui devoit son élévation à *Picquet*, sachant qu'il vouloit abdiquer le consulat pour retourner en France, et y embrasser l'état ecclésiastique, lui donna la tonsure cléricale en 1660. *Picquet* partit en 1662, emportant avec lui les regrets de tous les Chrétiens d'Alep, dont il étoit comme le père, et de tous les habitans de cette grande ville, admirateurs de ses vertus. Il passa à Rome pour rendre compte au pape *Alexandre VIII* de l'état de la religion en Syrie, et vint ensuite en France où il prit les ordres sacrés. Il fut nommé en 1574, vicaire apostolique de Bagdad, puis évêque de Césarople dans la Macédoine. Ce digne citoyen repartit pour Alep en 1679, et y rendit les services les plus importans à l'Eglise pendant tout le cours de sa mission. Il mourut à Hamadan ville de Perse, le 26 août 1685, à 60 ans, avec le titre d'ambassadeur de France auprès du roi de Perse. Il fournit plusieurs pièces importantes à *Nicole* pour son grand ouvrage de la *Perpétuité de la Foi*. Sa VIE a été

donnée au public à Paris en 1732. On l'attribue à *Anthelmi* évêque de Grasse, qui paroît avoir eu de bons Mémoires.

II. PICQUET, (le Père) Jésuite, est connu par deux ouvrages sur l'ordre de Frontevrault: I. *Histoire de cet Institut*, Paris, 1642, in-4.° II. *Vie de Robert d'Arbrisselles*, Angers, 1686, in-4.°

III. PICQUET, (François) célèbre missionnaire, né à Bourg en Bresse en 1708, mort près de la même ville en 1781, se rendit aussi recommandable par son zèle que par ses vertus apostoliques. Depuis 1733 qu'il se rendit au Canada, jusqu'en 1760 qu'il quitta ce pays, conquis alors par les Anglois, il établit des missions florissantes, et rendit à la France des services signalés. M. *de la Lande* son compatriote, a fait connoître ce pieux missionnaire dans un Mémoire curieux inséré dans le 26e volume de la nouvelle édition des *Lettres édifiantes et curieuses*.

IV. PICQUET, (Christophe) avocat, mort en 1779, a traduit quelques ouvrages de l'anglois, et entr'autres le roman de *Fielding*, intitulé : *Histoire de Jonathan Wild*, 1763, 2 vol. in-12.

PICTET, (Benoît) né à Genève en 1655 d'une famille distinguée, fit ses études avec beaucoup de succès. Après avoir voyagé en Hollande et en Angleterre, il professa la théologie dans sa patrie, avec une réputation extraordinaire. L'université de Leyde le sollicita après la mort de *Spantreina* de venir remplir sa place. Mais il crut qu'un citoyen se devoit à sa patrie; et la patrie le remercia de cette générosité par la bouche des membres du conseil. Une maladie de langueur, causée par un excès de travail, accéléra sa mort, arrivée le 9 juin 1724, à 69 ans. Ce ministre avoit beaucoup de douceur et de franchise. Le système de la tolérance étoit très-conforme à son caractère; il le soutenoit et le pratiquoit. Les pauvres trouvoient en lui un consolateur et un père. Son éloquence grave et naturelle, étoit soutenue par les talens de l'esprit et par la pureté de ses mœurs. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en latin et en françois, estimés des Protestans. Les principaux sont : I. Une *Théologie Chrétienne*, en latin, 3 vol. in-4°, dont la meilleure édition est de 1721. II. *Morale Chrétienne*, Genève, 1710, huit vol. in-12. III. *L'Histoire des onzième et douzième siècles*, pour servir de suite à celle de *le Sueur*, 1713, in-4°, 2 vol. Le continuateur est plus estimé que le premier auteur. IV. Plusieurs *Traités de Controverse*. V. Un grand nombre de Traités de morale et de piété parmi lesquels il faut distinguer *l'Art de bien vivre et de bien mourir*, Genève, 1705, in-12. VI. Des *Lettres*. VII. Des *Sermons*, 1697 à 1721, 4 vol. in-8.° VIII. *Traité contre l'indifférence des Religions*, Genève, 1716, in-12. Une foule d'autres livres « dont le nombre, dit M. *Sennebier*, a beaucoup nui à leur perfection. Mais chacun annonce du savoir et du jugement. Ils respirent tous au moins la piété la plus vive; on ne les lit point sans desirer de devenir meilleur. » (*Voyez* MÉMOIRES

de Niceron, tom. 1.er) — *Jean-Louis* PICTET, avocat de Genève, né en 1739, étoit de la même famille. Il fut membre du conseil de Deux-Cents, conseiller d'état, syndic, et mourut en 1781. Il s'attacha à l'étude de l'astronomie, et fit des voyages en France et en Angleterre pour s'y perfectionner. Peu d'hommes ont eu l'esprit aussi clair et aussi net. Il a laissé en manuscrit le *Journal d'un voyage en Russie et en Sibérie en* 1768 *et* 1769 *pour l'observation du passage de Vénus sur le disque du Soleil :* ouvrage intéressant par les peintures naïves des hommes et de la nature.

PICUMNUS, (Mythol.) frère de *Pilumnus*. Ils furent l'un et l'autre mis au nombre des Dieux et révérés comme protecteurs des liens du mariage. On les invoquoit aux fiançailles. *Picumnus* apprit à engraisser les terres avec du fumier, et *Pilumnus* à piler le blé pour faire du pain. Celui-ci épousa *Danaé* fille d'*Acrisius*, qui avoit été jetée sur la côte avec son fils *Persée*.

PICUS, (Mythol.) un des fils de *Saturne*, lui succéda en Italie. Il fut père de *Faune*, et étoit très-versé dans la science des Augures. *Circé* le métamorphosa en un oiseau qu'on appelle *Pivert*, parce qu'il n'avoit pas voulu l'épouser et lui avoit préféré la Nymphe *Canente*.

PIDOU, (François) chevalier, seigneur de SAINT-OLON, né en Touraine l'an 1640, obtint une place de gentilhomme ordinaire du roi en 1672. Cet emploi le mit à portée d'être connu de *Louis XIV*. Ce prince démêla les talens de *Saint-Olon*, et l'employa dans des affaires importantes. Il fut successivement envoyé extraordinaire à Gênes et à Madrid, et ambassadeur extraordinaire à Maroc : dans ces différentes fonctions, il soutint l'honneur de son caractère et celui de la France. Ses services furent récompensés par le titre de commandeur de l'ordre de Saint-Lazare. Cet homme estimable mourut à Paris en 1720, âgé de 80 ans, regretté des savans qu'il recherchoit, et pleuré de ses amis, qui avoient en lui un homme généreux et obligeant. On lui doit : I. *Etat présent de l'Empire de Maroc*, in-12, Paris, 1694. Cette relation est courte, mais sage, judicieuse et exacte. II. Les *Evénemens les plus considérables du règne de* Louis *le Grand*, Paris, 1690, in-12. Ce livre n'est qu'une version d'un ouvrage de *Marana*, et n'apprend pas grand'chose.

I. PIE Ier, (Saint) successeur du pape *Hygin* en 142, étoit Italien d'origine et fut martyrisé l'an 157. On ne trouve rien de remarquable pendant son pontificat. On prétend qu'il ordonna qu'on célébreroit la fête de Pâques le Dimanche après le 14 de la lune de mars ; mais ce fait n'est pas constant. On lui a attribué des *Lettres* qui sont supposées.

II. PIE II, (*Æneas-Sylvius Piccolomini*) naquit le 18 octobre 1405, à Corsigni dans le Siennois dont il changea ensuite le nom en celui de Pienza. *Victoire Forteguerra* sa mère étant enceinte de lui, avoit songé qu'elle accoucheroit d'un enfant mitré ; et comme c'étoit alors la

coutume de dégrader les clercs en leur mettant une mitre de papier sur la tête, elle crut qu'*Enée* seroit la honte de sa famille : mais ce qui lui paroissoit annoncer un opprobre, fut l'augure des plus grands honneurs. *Enée* fut élevé avec soin, et fit beaucoup de progrès dans les belles-lettres. Après avoir fait ses études à Sienne, il alla en 1431 au concile de Basle, avec le cardinal *Dominique Capranica*, qu'on appeloit *de Fermo* parce qu'il étoit administrateur de cette église. *Enée* fut son secrétaire, et n'avoit alors que vingt-six ans. Ensuite il exerça la même fonction auprès de quelques autres prélats et du cardinal *Albergati*. Le concile de Basle l'honora de différentes commissions, pour le récompenser du zèle avec lequel il avoit soutenu cette assemblée contre le pape *Eugène IV*. *Picolomini* fut ensuite secrétaire de *Frédéric III*, qui lui décerna la couronne poétique, et l'envoya en ambassade à Rome, à Milan, à Naples, en Bohême et ailleurs. *Nicolas V* l'éleva sur le siége de Trieste, qu'il quitta quelque temps après pour celui de Sienne. Enfin après s'être signalé dans diverses nonciatures, il fut revêtu de la pourpre Romaine par *Calixte III*, auquel il succéda deux ans après, le 27 août 1458. *Pie second* élevé sur le saint Siége vérifia le proverbe, *Honores mutant mores*. Il parut dès le commencement de son pontificat, jaloux des prérogatives de la papauté. Il donna en 1460 une Bulle « qui déclare les appels du pape au Concile, nuls, erronés, détestables et contraires aux saints Canons. » Cette Bulle n'empêcha pas le procureur général du parlement de Paris d'interjeter appel au Concile, pour la défense de la *Pragmatique-Sanction*, contre laquelle le pape ne cessoit de s'élever. *Pie* étoit alors à Mantoue, où il s'étoit rendu pour engager les princes Catholiques à entreprendre la guerre contre les Turcs : la plupart consentirent à fournir des troupes ou de l'argent ; d'autres refusèrent l'un et l'autre, entr'autres les François que le pape prit dès-lors en aversion. Cette haine diminua sous *Louis XI*, auquel il persuada en 1461 d'abolir la *Pragmatique-Sanction*, que le parlement de Paris avoit soutenue avec tant de vigueur. L'année suivante 1462, fut célèbre par une dispute entre les Cordeliers et les Dominicains, touchant le Sang de J. C. séparé de son Corps pendant qu'il étoit au tombeau. Il s'agissoit aussi de savoir s'il avoit été séparé de sa divinité ; les Cordeliers étoient pour l'affirmative, et les Dominicains pour la négative. Ils se traitoient réciproquement d'hérétiques, et le pape fut obligé de leur défendre par une Bulle de se charger les uns les autres de ces qualifications odieuses. Une Bulle qui lui fit moins d'honneur fut celle du 26 avril 1463, par laquelle il rétracta ce qu'il avoit écrit au concile de Basle lorsqu'il en étoit secrétaire. « Nous sommes homme, dit-il, et nous avons erré comme homme. Nous ne nions pas qu'on puisse condamner beaucoup de choses que nous avons dites et écrites. Nous avons prêché par séduction comme *Paul*, et nous avons persécuté l'Eglise de Dieu par ignorance. Nous imitons le bienheureux *Augustin*, qui ayant laissé échapper quel-

ques sentimens erronés dans ses ouvrages, les a rétractés. Nous faisons la même chose : nous reconnoissons ingénument nos ignorances, dans la crainte que ce que nous avons écrit étant jeune, ne soit l'occasion de quelque erreur qui puisse dans la suite porter quelque préjudice au saint Siége. Car s'il convient à quelqu'un de défendre et maintenir l'éminence et la gloire du premier trône de l'Eglise, c'est à nous que le Dieu rempli de miséricorde a élevé par sa seule bonté à la divinité de *Vicaire de Jésus-Christ* sans aucun mérite de notre part. Pour toutes ces raisons nous vous exhortons et nous vous avertissons dans le Seigneur, de ne point ajouter foi à tous ces écrits qui blessent en toutes manières l'autorité du siége apostolique, et qui établissent des sentimens que l'église Romaine ne reçoit point. Si vous trouvez donc quelque chose de contraire à sa doctrine, ou dans nos *Dialogues* ou dans d'autres Opuscules qui soient de nous, méprisez ces sentimens, rejetez-les, suivez ce que nous disons à présent. Croyez-moi plutôt maintenant que je suis vieillard, que quand je vous parlois en jeune homme. Faites plus de cas d'un souverain pontife que d'un particulier : récusez *Æneas-Sylvius*, et recevez *Pie II.* » On pouvoit objecter au pape, que c'étoit sa dignité seule qui lui avoit fait changer de sentiment. Il prévient cette objection, en racontant en peu de mots sa vie et ses actions, et en faisant toute l'histoire du Concile de Basle, où il vint avec le cardinal *Capranica*, en 1431 ; *mais jeune*, dit-il, *et sans aucune expérience, comme un oiseau qui sort du nid.* Cependant les Turcs menaçoient la Chrétienté. *Pie* toujours plein de zèle pour la défense de la Religion contre les Infidelles, prend la résolution d'équiper une flotte aux dépens de l'Eglise, et de passer lui-même en Asie, pour exciter les princes Chrétiens par son exemple. Il se rendit à Ancone dans le dessein de s'embarquer ; mais il y tomba malade de fatigue, et y mourut le 16 août 1464, âgé de 59 ans. On cite une de ses lettres, adressée peu de temps avant à *Mahomet II.* Il lui marquoit en substance : « Si vous voulez étendre votre empire parmi les Chrétiens, vous n'avez besoin que d'une petite chose qui se trouve facilement, d'un peu d'eau pour vous baptiser. Alors nous vous appellerions empereur des Grecs et de l'Orient. Nous implorerions votre bras contre les usurpateurs des biens de l'église Romaine. A l'exemple de nos prédécesseurs, *Etienne*, *Adrien* et *Léon* qui transférèrent l'empire des Grecs à *Pepin* et à *Charlemagne*, nous aurions recours à vous, et nous ne serions point ingrats. » Cette lettre d'un pape au sultan Turc, dit l'abbé *Millot*, est peut-être moins étonnante que les efforts de quelques écrivains pour y trouver des preuves d'un zèle admirable. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que *Pie II* ne fût un des plus savans hommes de son siècle et un des pontifes les plus zélés ; mais comme son génie étoit ambitieux et souple, il sacrifia quelquefois tout à cette ambition. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Mémoires sur le Concile de Basle*, depuis la suspension d'*Eugène* jusqu'à l'élection de *Félix*. II. L'*Histoire*

des Bohémiens, depuis leur origine jusqu'à l'an 1458. III. Deux livres de *Cosmographie*. IV. L'*Histoire de Fréderic III*, dont il avoit été vice-chancelier, 1785, in-folio : elle passe pour assez exacte et assez bien détaillée. V. *Traité de l'éducation des Enfans*. VI. Un *Poëme sur la Passion de Jésus-Christ*. VII. Un Recueil de *quatre cent trente-deux Lettres*, Milan, 1473, in-folio, dans lesquelles on trouve quelques particularités curieuses. VIII. Les *Mémoires de sa vie*, publiés par *Jean-Gobelin Personne* son secrétaire, et imprimés à Rome, in-4°, en 1584. On ne doute point que ce ne soit l'ouvrage même de ce pontife. IX. *Historia rerum ubicumque gestarum*, dont la première partie seulement vit le jour à Venise, 1477, in-folio. X. Il avoit composé en latin le Roman d'*Euriale et Lucrèce*, petit in-4° sans date, mais fort ancien, publié en françois à Paris, 1493, in-folio. Ses Œuvres ont été imprimées à Basle en 1571, et à Helmstadt en 1700, in-folio. On trouve sa Vie au commencement. On lui appliqua ce dernier vers de *Virgile*, Enéïde, livre 1er, vers 382 :

Sum plus Æneas. . . . . .

et la fin du vers suivant :

. . . . *famâ super athera notus*.

III. PIE III, (François *Thodeschini*) étoit fils d'une sœur du pape *Pie II*. Ce pontife lui permit de prendre le nom de *François Piccolomini*, et le fit archevêque de Sienne et cardinal. Il succéda au pape *Alexandre VI*, le 22 septembre 1503. Son prédécesseur avoit montré sur la chaire de Saint-Pierre, tous les vices d'un scélérat déterminé ; *Pie* y fit éclater les vertus d'un Apôtre. On concevoit de grandes espérances d'un tel pontife, mais il mourut vingt-un jours après son élection, le 13 octobre suivant.

IV. PIE IV, (Jean-Ange cardinal *de Médicis*) d'une autre famille que celle de Florence, étoit frère du fameux marquis *de Marignan*, général de *Charles-Quint*. Il naquit à Milan, de *Bernardin Medichino*, en 1499. Il s'éleva par son mérite, et eut divers emplois importans sous les papes *Clément VII* et *Paul III*. *Jules III* qui l'avoit chargé de plusieurs légations, l'honora du chapeau de cardinal en 1549. Après la mort de *Paul IV*, il fut élevé sur la chaire de St-Pierre, le 25 décembre 1559. Son prédécesseur s'étoit fait détester des Romains, qui outragèrent cruellement sa mémoire : *Pie IV* commença son pontificat en leur pardonnant. Il ne fut pas si clément envers les neveux du pape *Paul IV* ; car il fit étrangler le cardinal *Caraffe* au château Saint-Ange, et couper la tête au prince *de Palliano* son frère. Son zèle s'exerça ensuite contre les Turcs et contre les Hérétiques. Pour arrêter les progrès de ceux-ci, il rétablit le concile de Trente, qui avoit été malheureusement suspendu. « Il savoit bien, dit l'abbé *de Choisy*, que ce concile pourroit faire quelques réglemens qui diminueroient son autorité, mais il voyoit d'ailleurs de grands inconvéniens à ne le point assembler ; *et à tout prendre*, dit-il à ses confidens, *il vaut mieux*

sentir une fois le mal que de la craindre toujours.* » Il envoya en 1561 des nonces à tous les princes Catholiques et Protestans, pour leur présenter la Bulle de l'indiction de cette importante assemblée. Ce concile ayant été terminé en 1563 par les soins de *St. Charles Borromée* son neveu, le pape donna une Bulle le 26 janvier de l'année suivante, pour la confirmation des décrets du concile. Malgré cette Bulle, presque tous les décrets de discipline furent rejetés en France, et l'on connoît les raisons qui empêchèrent de les recevoir. Le concile soumet à la juridiction ecclésiastique non-seulement les adultères, mais tous ceux qui sont mariés ayant la tonsure cléricale. Il attribue aux seuls ordinaires le jugement des livres, et condamne à une amende ceux qui en débitent de prohibés. Il ordonne la confiscation, la saisie des biens, l'emprisonnement même des laïques en certains cas, et permet aux évêques de déposer les administrateurs des hôpitaux. Il leur commande de publier les censures ; il les fait exécuteurs des legs pieux ; enfin il les suppose délégués du pape dans leurs fonctions. Le concile excommunioit encore les rois qui prenoient les fruits des bénéfices pour quelque raison que ce puisse être, et par conséquent il anéantissoit l'ancien droit de régale. C'étoient autant de brèches faites soit puissance législatrice, soit à l'autorité des magistrats, soit aux libertés de l'église Gallicane. L'année 1565 vit éclore une conspiration contre la vie du pape par *Benoît Accolti* (Voyez *ce mot*) et quelques autres visionnaires. Ces insensés s'étoient imaginé que *Pie IV* n'étoit pas pape légitime, et qu'après sa mort on en mettroit un autre sur le saint Siége, qu'on nommeroit le *Pape Angélique*, sous lequel les erreurs seroient réformées et la paix rendue à l'Eglise. La conspiration fut découverte, et le fanatique *Benoît* périt par le dernier supplice. Ce pontife mourut peu de temps après, le 9 décembre 1565, à 66 ans, emportant dans le tombeau la haine des Romains que ses sévérités avoient aigris. C'étoit un esprit adroit et fécond en ressources. Il orna Rome de plusieurs édifices publics ; mais il l'appauvrit en l'embellissant. S'il contribua beaucoup à l'élévation de sa famille, au moins la plupart de ses parens lui firent-ils honneur.

V. PIE V, Saint (Michel *Ghisleri*) né à Boschi *ou* Bosco dans le diocèse de Tortone le 17 janvier 1504, étoit fils d'un sénateur de Milan, suivant l'abbé *de Choisy*. Il se fit religieux dans l'ordre de Saint-Dominique. *Paul IV* instruit de son mérite et de sa vertu, lui donna l'évêché de Sutri, le créa cardinal en 1557 et le fit inquisiteur général de la Foi dans le Milanès et la Lombardie ; mais la sévérité avec laquelle il exerça son emploi, l'obligea de quitter ce pays. On l'envoya à Venise, et l'ardeur de son zèle trouva encore plus d'obstacles. *Pie IV* ajouta au chapeau de cardinal l'évêché de Mondovi. Après la mort de ce pontife, il fut mis sur le siége de Saint-Pierre en 1566. Les Romains témoignèrent peu de joie à son couronnement, il s'en apperçut et dit : *J'espère qu'ils seront aussi fâchés à ma mort qu'ils le sont à mon*

élection ; il se trompoit. Élevé à la première place du Christianisme par son mérite, il ne put se dépouiller de la sévérité de son caractère ; et les circonstances où il se trouvoit rendoient peut-être cette sévérité nécessaire. Un de ses premiers soins fut de réprimer le luxe des ecclésiastiques, le faste des cardinaux, et les déréglemens des Romains. Il fit exécuter les décrets de réformation faits par le concile de Trente ; il défendit le combat des taureaux au cirque, il chassa de Rome les filles publiques, et permit de poursuivre les cardinaux pour dettes. Les erreurs qui inondoient la Chrétienté l'affligeoient sensiblement. Après avoir employé les voies de la douceur, il mettoit en usage celles de la rigueur contre les hérétiques, et quelques-uns d'eux finirent leur vie dans les bûchers de l'Inquisition. Il signala sur-tout en 1568 son zèle pour la grandeur du saint Siége, en ordonnant que la Bulle *In Cœnâ Domini,* qu'on publioit à Rome tous les ans le Jeudi-Saint, (et qu'a supprimée *Clément XIV,*) seroit publiée de même dans toute l'Église. Cette Bulle, l'ouvrage de plusieurs souverains pontifes, regarde principalement la juridiction de la puissance ecclésiastique et civile. Ceux qui appellent au concile général des décrets des papes ; ceux qui favorisent les appelans ; les universités qui enseignent que le pape est soumis aux conciles ; les princes qui veulent restreindre la juridiction ecclésiastique ou qui exigent des contributions du clergé, y sont frappés d'anathème. Toutes les puissances, à l'exception d'un petit nombre, la rejetèrent. En 1580, quelques évêques ayant tâché de la faire recevoir dans leurs diocèses, le parlement fit saisir leur temporel, et déclara criminel de lèse-Majesté quiconque voudroit imiter *le fanatisme de ces Prélats...* *Pie V* méditoit depuis quelque temps un armement contre les Turcs ; il eut le courage de faire la guerre à l'empire Ottoman, en se liguant avec les Vénitiens et le roi d'Espagne *Philippe II.* Ce fut la première fois que l'on vit l'étendard des Deux-Clefs déployé contre le Croissant. Les armées navales se rencontrèrent le 7 octobre 1571, dans le golfe de Lépante où les Turcs furent battus par la flotte des princes Chrétiens confédérés, et perdirent plus de 30,000 hommes et près de 200 galères. On dut principalement ce succès au pape, qui s'étoit épuisé en dépenses et en fatigues pour procurer cet armement. *Pie* mourut six mois après le 30 avril 1572, à 68 ans, de la pierre. Il répéta souvent, au milieu de ses souffrances : *Seigneur ! augmentez mes douleurs et ma patience.* Son nom ornera toujours la liste des pontifes Romains. Il est vrai que sa Bulle contre la reine *Elizabeth*, et son autre Bulle en faveur de l'inquisition, la chaleur avec laquelle il favorisa en France et en Irlande de la rigueur contre les hérétiques, prouvent qu'il avoit plus de zèle que de douceur ; mais il eut d'ailleurs les vertus d'un saint et les qualités d'un roi. *Pie V* fut le modèle du fameux *Sixte-Quint.* Il lui donna l'exemple d'amasser en peu d'années des épargnes assez considérables pour faire regarder le saint Siége comme une puissance redoutable. Le sultan *Selim* qui n'avoit point de plus

grand ennemi, fit faire à Constantinople, pendant trois jours, des réjouissances publiques de sa mort. Le pontificat de *Pie V* est encore célèbre par la condamnation de *Baïus*, par l'extinction de l'ordre des *Humiliés*, et par la réforme de celui de Cîteaux. *Clément XI* le canonisa en 1712. Il reste plusieurs *Lettres* de ce pape, imprimées à Anvers en 1640, in-4.° *Félibien* publia en 1672 sa *Vie* traduite de l'italien d'*Agatio di Somma;* mais elle n'est pas toujours fidelle.

VI. PIE VI, (Jean-Ange *Braschi*) né à Césène petite ville de l'État ecclésiastique, le 27 décembre 1717, mérita l'affection de *Benoît XIV* qui le fit trésorier de la chambre apostolique. Parvenu au cardinalat sous *Ganganelli*, il devint bientôt après son successeur. Le conclave s'ouvrit le 5 octobre 1774; la France favorisoit l'élection de *Pallavicini;* mais celui-ci ayant annoncé qu'il refuseroit le pontificat et ayant désigné à sa place le cardinal *Braschi*, tous les suffrages se réunirent en faveur de ce dernier, le 14 février 1775. Au moment de son élection, il fondit en larmes et s'écria: *ô mes amis, votre conclave est terminé, et c'est mon malheur peut-être qui commence.* Ces mots furent une prédiction. Son pontificat en effet fut l'un des plus longs qu'offre l'histoire de l'Église, mais aussi l'un des plus malheureux. Il prit à son avénement le nom de *Pie VI*, et justifia l'adage;

Semper sub sextis perdita Roma fuit.

Les premiers actes de l'autorité du nouveau pape furent de distribuer des aumônes, de réprimander le gouverneur de Rome qui n'avoit pas arrêté divers désordres, de supprimer pour quarante mille écus romains de pensions onéreuses au trésor public, de faire rendre un compte sévère au préfet de l'annone accusé de dilapidation, de compléter au Vatican un *Muséum* commencé par son prédécesseur, et consacré à recueillir les monumens, les vases, les statues et médailles que les fouilles découvroient dans les états de l'Église. On commença en 1783 à en publier les gravures et la description; et cet ouvrage contient 6 vol. in-folio. *Braschi*, jaloux d'étendre les progrès du commerce, fit réparer le port d'Ancone, et construire le beau fanal qui y manquoit. Le desséchement des marais *Pontins* devint sur-tout le but des efforts de son administration; et si ce desséchement n'a pas été terminé, le projet n'en fut pas moins grand et utile. Ces marais occupent toute la vallée qui s'étend des Apennins à la mer; ils commencent au port d'Astura, couvrent la côte de Terracine, et parviennent jusqu'au royaume de Naples. Rendre ce vaste territoire à l'agriculture, et le purger des vapeurs pestilentielles, avoit été l'objet des travaux du censeur *Appius Claudius*, qui y avoit fait élever la voie célèbre qui porte son nom, de l'empereur *Auguste* qui y fit creuser un large canal; des papes *Boniface VIII*, *Martin V*, *Léon X* et *Sixte-Quint*. *Pie VI* marcha sur leurs traces; il fit pratiquer une route sûre, réparer l'ancien aqueduc de Terracine, dégager la voie *Appienne* du limon sous lequel

elle avoit disparu, creuser le canal de Sogliano ; il consacra à cette entreprise toutes ses épargnes. Chaque année, il se plut à visiter les ouvrages, et à les ranimer par sa présence. Il est à desirer que le fruit de ses peines, de sa dépense et de ses soins ne soit point perdu pour l'avenir, et que les mêmes travaux soient continués par ses successeurs. « *Pie VI*, dit *John Watkins* dans son Dictionnaire universel, aussitôt après son exaltation conçut l'idée de dessécher les marais *Pontins* qui s'étendent à quarante milles autour de Velatri, Terracine et Piperno. Il suivit avec zèle ce projet auquel avoient renoncé des empereurs et plusieurs de ses prédécesseurs, et il y employa les meilleurs ingénieurs de Rome. » Le zèle du pontife ne se borna pas à cette grande entreprise ; il fit construire une église et une bibliothèque dans l'abbaye de Subiaco ; il fonda des hôpitaux ; il manquoit une sacristie à la superbe église de Saint-Pierre de Rome, *Pie VI* la fit élever avec magnificence. Il n'en déploya pas moins, lorsqu'il reçut les divers souverains de l'Europe qui vinrent pendant son pontificat visiter la capitale du monde chrétien. *Joseph II* empereur d'Allemagne, *Paul I* empereur de Russie, *Gustave-Adolphe* roi de Suède, les fils du roi d'Angleterre et son frère le duc de *Glocester*, furent touchés de son accueil et de ses vertus. Sa modération se développa dans l'affaire de Toscane, où *Léopold*, dès 1775, avoit assujetti tous les biens ecclésiastiques aux mêmes impôts que les autres, et supprimé les hermitages. En 1788, il abolit la nonciature dans ses états, et supprima dans les causes du clergé tout appel au saint Siége. *Pie VI* réclama pour ses ambassadeurs les mêmes droits qu'obtenoient ceux des autres souverains ; et en temporisant il parvint à empêcher à cet égard toute innovation. Les mêmes ménagemens n'eurent pas le même succès auprès de *Joseph II*. Celui-ci renversoit successivement dans ses états l'ancienne discipline ecclésiastique ; il plaçoit les ordres monastiques sous l'autorité immédiate des évêques, et les enlevoit à la juridiction papale ; il faisoit dresser l'état des revenus du clergé, et annonçoit le dessein formel de suivre ses projets avec activité. Dans cette occurrence, *Pie VI*, ne se fiant point à de froides négociations, prit le parti d'aller lui-même à Vienne conférer sur ses propres intérêts avec le chef de l'empire. Après avoir remis le gouvernement de Rome au cardinal *Colonne*, il partit de cette ville le 27 février 1782. L'empereur et son frère l'archiduc *Maximilien* allèrent à sa rencontre à quelques lieues de Vienne ; ils descendirent de voiture dès qu'ils apperçurent *Pie VI*, et l'embrassèrent. *Joseph* ayant pris le pape dans son carrosse, ils entrèrent ainsi, le 22 mars 1782, dans la capitale de l'Autriche. Leurs conférences furent fréquentes et toujours amicales; et quoiqu'elles n'aient point été rendues publiques, *Joseph* parut dans la suite moins ardent dans l'exécution de ses desseins, et permit même les dispenses dont il avoit supprimé jusqu'alors les droits ; il disoit souvent : *La vue du Pape m'a fait aimer sa personne ; c'est le meilleur des*

hommes. De retour à Rome, d'autres troubles avec la cour de Naples occupèrent *Pie VI;* ils furent relatifs tantôt à la nomination de l'archevêque de Naples, dans laquelle le monarque ne vouloit point admettre le concours du pape, tantôt à l'institution de l'évêque de Potenza, que *Pie VI* n'avoit pas voulu accorder, tantôt au refus de la présentation de la haquenée et de la redevance annuelle de quarante mille florins envers le saint Siége. Après de longs démêlés, il fut convenu en 1789, que chaque roi de Naples à son avénement au trône, payeroit cinq cent mille ducats en forme de pieuse offrande à *St. Pierre*, que celle de la haquenée seroit abolie pour jamais, et que le monarque cesseroit d'être nommé *vassal du saint Siége*. D'autres différends s'étoient élevés entre la république de Venise, le duc de Modène et la cour de Rome, ils alloient entraîner une rupture éclatante, lorsque la révolution Françoise vint subitement les éteindre, en faisant redouter son influence à toutes les puissances d'Italie. « *Pie VI*, écrivoit le cardinal *de Bernis*, a le cœur François. » Cependant, cette affection ne lui fit pas approuver les décrets relatifs à la nouvelle constitution du Clergé. Ces décrets ayant amené en 1792 la déportation d'un grand nombre de prêtres, *Pie VI* les accueillit, et les distribua dans les maisons religieuses d'Italie, où ils trouvèrent un asile et d'abondans secours. Les armées impériales couvroient alors cette contrée, et la cour de Rome parut favoriser leurs succès; bientôt *Bonaparte* qui maîtrisoit la victoire par son génie, reçut ordre du directoire d'entrer sur le territoire ecclésiastique, et en 1796 il s'empara d'Urbin, de Bologne, de Ferrare et d'Ancone. Mais ce guerrier arrêtant le pillage et la dévastation, respectant le culte dans lequel il étoit né, écrivit au gouvernement une lettre noble et touchante sur le sort du chef de l'Église, et on a toujours conservé en Italie le souvenir des égards qu'il lui montra. Le fruit de cette modération et des voies de conciliation qu'il ouvrit alors, fut la paix de Tolentino. Elle coûta au pontife 31 millions, et la livraison de plusieurs chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, dont la France s'enrichit. *Basseville*, envoyé extraordinaire de la république à Rome en 1793, avoit été poursuivi par la populace de cette ville, et en avoit été frappé d'un coup de rasoir dans le bas-ventre dont il étoit mort. Cet attentat étoit resté impuni, et avoit laissé des germes de ressentiment dans le gouvernement François; il éclata, lorsque *Duphot*, Lyonnois, jeune guerrier plein de courage, se trouvant à Rome, voulut dissiper par sa présence un attroupement, et fut tué le 28 décembre 1797, par les troupes du pape. L'ambassadeur de France en danger, fut forcé de fuir de Rome et de se retirer à Florence. *Pie VI* étoit loin sans doute de prévoir de si tristes événemens, et encore plus de les approuver; mais le meurtre de *Duphot* et l'outrage fait au gouvernement François, méritoient une réparation authentique qu'il ne se hâta pas d'ordonner. Aussitôt, les François qui étoient aux portes de Rome, s'emparèrent

de cette ville et de la personne du pape; celui-ci, conduit d'abord à Sienne, puis dans une Chartreuse près de Florence, fut enfin transféré dans l'intérieur de la France. Il traversa les Alpes et le Mont-Genèvre porté par quatre hommes, sans paroître ému des dangers d'une route escarpée et où il fut souvent presque suspendu sur les précipices. Ses cheveux, aussi blancs que les neiges qui l'environnoient, étoient agités par un vent piquant et froid. Des hussards Piémontois voulurent lui faire accepter leurs pelisses; *Pie VI* les remercia avec affection, mais il ne voulut jamais consentir à les en priver. Il n'y avoit que quelques heures qu'il étoit arrivé à Briançon, lorsqu'un peuple immense rassemblé sous ses fenêtres, demanda à le voir; les cris qui s'élevoient de la foule annonçoient souvent des intentions cruelles; et les menaces, les injures des uns se mêloient aux expressions de respect et d'amour des autres. Dans cette circonstance, le pontife hésita quelques instans à paroître, puis prenant son parti et s'avançant lentement, appuyé sur deux prêtres, et le corps chargé de douleurs, il se montra à la multitude, en s'écriant: *Ecce Homo*. Ces paroles pénétrèrent tous les cœurs d'attendrissement, et ceux même qui étoient venus pour l'outrager, se prosternèrent à ses pieds. A Gap, à Grenoble, à Voiron, il reçut les honneurs dûs à son rang et à son âge. Il avoit alors 82 ans, et déployoit encore un courage supérieur à son infortune et à la fatigue d'un si long voyage; mais à peine fut-il arrivé à Valence, où le gouvernement avoit fixé son séjour, qu'il y mourut, le 29 août 1798, après une maladie de onze jours. Il avoit gouverné l'Église près de vingt-cinq ans. Son corps transporté à Rome, y a été reçu avec pompe le 17 février 1802, par *Pie VII* assisté de dix-huit cardinaux. Ses intestins, renfermés dans une urne d'or, sont à Valence, où *Bonaparte* lui a fait faire des obsèques solennelles, et ordonné qu'on lui élevât un tombeau. *Pie VI* avoit une figure noble et heureuse, une taille élevée, moins d'esprit que de pénétration. Il étoit accessible et laborieux. Ses mœurs furent sévères, à l'abri de tout reproche. Il sortoit rarement, et toujours accompagné. Ses seuls délassemens furent des conversations sérieuses et savantes. « Ce pontife, dit un écrivain distingué, pendant sa longue carrière vit se former l'orage auquel il devoit se dévouer un jour; ses malheurs liés à ceux de la France et de l'Europe entière, comme si cette aînée des nations ne pouvoit chanceler sans ébranler toutes les autres; son voyage à travers l'Italie, où il montra tout l'héroïsme de la patience et les vraies grandeurs de l'humiliation; son entrevue avec le duc de Toscane et le roi de Sardaigne, où il donna et reçut de si grandes leçons des vicissitudes humaines; enfin son séjour en France, où le prince de l'Église devint un pauvre voyageur, mourant en apôtre, ces traits offrent des tableaux graves et touchans, dignes de l'histoire. » Il a paru des *Mémoires historiques et philosophiques* sur *Pie VI*, qui attaquent son pontificat, et l'accusent d'avarice, de vanité et de

népotisme. Pour fonder ce dernier reproche, l'auteur cite la succession d'*Amansio Lépri*, qui, après s'être enrichi dans les douanes ecclésiastiques, fit donation de ses biens aux deux neveux de *Pie VI*. Cet acte fut attaqué par les héritiers de droit. Après divers jugemens de la Rote, tantôt en faveur de la marquise de *Lépri*, tantôt en faveur des *Braschi*, le pape parvint à concilier tous les intérêts, dans une transaction qui partagea l'héritage entre les parens du donateur et les siens. M. *Blanchard* curé, a publié aussi un *Précis historique* sur la Vie du même pontife, qu'il défend contre tout reproche, et qu'il fait aimer. M. l'abbé *Delille* lui a consacré ces vers :

> Pontife révéré, souverain magnanime,
> Noble et touchant spectacle et du monde et du ciel,
> Il honore à la fois par sa vertu sublime
> Les malheurs, la vieillesse, et le trône et l'autel.

PIÉMONTOIS, (Alexis) nom fameux sous lequel *Guillaume Ruscelli* médecin Italien, mort en 1565, se cacha pour distribuer le secret de ses remèdes. Ils furent publiés par *François Sansovino*, sous le titre de *Secreti d'Alessio Piemontese*, en sept livres. Les éditions nombreuses qu'on en a faites sont in-8° et in-16. C'est un riche trésor pour les charlatans. On y trouve cependant quelques recettes dont de bons médecins ont fait usage.

PIENNES, (Jeanne de HALLUYN, demoiselle de) fille d'honneur de la reine *Cathérine de Médicis*, inspira une passion violente à *François de Montmorency* fils aîné du connétable; et cette passion le porta à faire à sa maîtresse une promesse de mariage par écrit à l'insçu de ses parens, parce qu'il craignoit avec raison qu'ils ne s'opposassent à ses vœux. Peut-être y auroient-ils consenti sans une raison d'intérêt qui les arrêtoit. Le roi *Henri II* vouloit que *François* épousât *Diane* sa fille naturelle veuve d'*Horace Farnèse* duc de Castro; et cette alliance flattoit trop l'ambition du connétable pour qu'il souffrît que l'engagement de son fils aîné subsistât. Tout fut mis en œuvre pour le faire rompre; *Anne* employa tout son crédit qui n'étoit pas modique auprès du roi, pour faire déclarer nulle la promesse que la Demoiselle *de Piennes* pouvoit alléguer. *Henri II* seconda les desirs de son favori, et il envoya à Rome *François de Montmorency* lui-même pour y solliciter en personne la dispense dont il étoit besoin. *François* trouva auprès du pape plus de difficultés qu'il n'avoit cru. *Paul IV* qui avoit dessein de faire épouser *Diane* à un de ses neveux, le remit de consistoire en consistoire, espérant d'engager par ces lenteurs le jeune *Montmorency* à renouer avec la Demoiselle *de Piennes* ou plutôt à ne pas rompre tout-à-fait avec elle l'alliance qui avoit été signée. Enfin n'ayant plus de prétexte à alléguer, pour dernier subterfuge il indiqua une congrégation composée de cardinaux et autres prélats et de théologiens canonistes, et il promit à *François de Montmorency* que son affaire y seroit absolument décidée. Elle le fut en effet, mais

en faveur de *Montmorency*. Cependant le pape qui ne s'étoit pas attendu à cette décision, ne voulut pas acquiescer à ce jugement. En vain on lui présenta l'acte par lequel la Demoiselle *de Piennes* renonçoit à ses prétentions, et le double d'une dispense qu'il avoit accordée en pareil cas. L'inflexible *Paul* s'opiniâtrant dans son refus, le roi *Henri* fut obligé d'avoir recours à un autre expédient: il publia un *Édit* qui déclaroit nuls les mariages clandestins. Il fit mettre la Demoiselle *de Piennes* au couvent des Filles-Dieu de Paris et elle y donna son désistement absolu. Enfin en vertu de cet édit on fit célébrer en dépit du pape, le mariage de *François de Montmorency* avec la fille de *Henri II*, et les noces se firent à Villers-Coterets au mois de mai 1557. Quelques années après, les scrupules se firent sentir à *Montmorency*. Il fit demander une dispense au pape *Pie IV* successeur de *Paul IV*, et le bref fut accordé *sans contestation et sans bornes*. C'est ainsi que s'exprime le P. *Bertier*, qui rend compte de cette affaire dans le 54e livre de son *Histoire de l'Eglise Gallicane*.

PIÉRIDES, (Mythol.) filles de *Piérus*, ayant défié les *Muses* à qui chanteroit le mieux, furent métamorphosées en Pies par ces déesses. On donne aussi ce nom aux *Muses*, à cause du mont *Piérus* qu'elles habitoient.

PIERINO DEL VAGA, peintre Toscan, né en 1500, mort en 1547, travailla dans le Vatican sous *Raphaël* dont il prit assez bien la manière, et sous *Jules Romain*. Les décorations étoient son genre principal.

PIÉRIUS VALÉRIANUS, (Jean-Pierre BOLZANI, connu sous le nom de) célèbre écrivain de l'ancienne famille des *Bolzani*, naquit à Belluno dans l'état de Venise. Il fut obligé dans son enfance de servir de domestique. Un Cordelier son oncle paternel qui avoit été précepteur de *Léon Dix*, le tira de ce vil état et lui donna des leçons de littérature. Ses progrès furent si rapides qu'il se vit bientôt ami des gens de lettres les plus célèbres, et surtout du cardinal *Bembo*. *Léon X* et *Clément VII* lui témoignèrent beaucoup d'estime et lui en firent sentir les effets. *Piérius* préférant l'étude et une honnête médiocrité à tout ce qui pouvoit le distraire en l'élevant, refusa l'évêché de Justinopolis et celui d'Avignon. Il se contenta d'une charge de protonotaire apostolique. Il fut chargé néanmoins de plusieurs négociations importantes dont il s'acquitta avec honneur. Cet homme estimable mourut à Padoue le 25 décembre 1558, à 81 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. Les *Hiéroglyphes*. Ce sont des Commentaires latins sur les Lettres saintes des Égiptiens et des autres nations, auxquels *Cælio-Augustin Curion* ajouta deux livres qu'il orna de figures et qu'il fit imprimer en 1579, in-fol. La meilleure édition est de Lyon, 1686, in-fol. *Henri Schwalemberg* en donna un Abrégé en 1606, à Leipzig, in-12. II. Son Traité si connu, *De infelicitate litteratorum*, que son premier état lui donna la pensée de composer. Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois en 1620 à Venise, par les soins d'*Aloysius Lollini* évêque de Belluno, qui en conservoit le manuscrit

manuscrit dans sa bibliothèque. Il a été réimprimé depuis avec ses Hiéroglyphes, en 1647, à Amsterdam; et à Leipzig, dans le recueil intitulé : *Analecta de calamitate litteratorum*, in-8°, avec une Préface de *Burchard Mencken*. III. *Pro Sacerdotum barbâ Apologia*, en 1533, in-8°, adressée au cardinal *Hippolyte de Médicis* qui avoit été son disciple, et réimprimée avec les Traités de *Musonius* et d'*Hospinien* sur l'usage de se raser la barbe et de se couper les cheveux, à Leyde, 1639, in-12. Cet écrit offre des recherches curieuses sur les grandes barbes, qu'il autorise par la loi de *Moyse*, par les exemples des papes *Jules II* et *Clément VII*, de beaucoup de magistrats de son temps, et de plusieurs cardinaux et évêques. IV. Les *Antiquités de Belluno*, en 1620, à Venise, in-8°, avec son Traité *De infelicitate litteratorum*. V. Diverses Leçons sur *Virgile*, dans l'édition du *Virgile* avec les Commentaires de *Servius*, chez *Robert Etienne*, in-folio, et plusieurs fois depuis. VI. Des *Poésies* latines. *Piérius* avoit reçu au baptême le nom de *Jean-Pierre*. *Sabellius* son maître changea ce dernier nom en celui de *Piérius*, par allusion aux Muses, en latin *Pierides*, dont il fut favorisé presque dès son enfance. D'ailleurs par une suite du pédantisme de ce temps-là, il falloit porter un nom qui rappelât l'antiquité.

PIERQUIN, (Jean) fils d'un avocat de Charleville, étudia à Rheims où il prit le degré de bachelier en théologie. Il a été pendant 40 ans curé du Châtel dans le diocèse de Rheims où il mourut en 1742, âgé d'environ 70 ans. Sans négliger les fonctions pastorales, il s'occupa de divers objets de curiosité et de science. Il a écrit sur *la couleur des Nègres*, sur l'*évocation des Morts*, sur l'*obsession naturelle*, sur *le sabbat des Sorciers*, sur *les transformations magiques*, sur *le chant du Coq*, sur *la pesanteur de la Flamme*, sur *la preuve de l'innocence par l'immersion*, sur *les Hommes amphibies*, etc. On a rassemblé ses Œuvres *Physiques* et *Géographiques*, in-12, Paris, 1744. Elles offrent des choses singulières et quelques idées fausses. On a encore de lui : I. Une *Vie de St. Juvin*, à Nancy, 1732, in-12. II. Une *Dissertation* sur la Conception de *Jésus-Christ*, et sur une *Sainte-Face* qu'on a voulu faire passer pour une image constellée, Amsterdam, 1742, in-12.

SAINTS.

I. PIERRE, (Saint) prince des Apôtres, fils de *Jean* et frère de *St. André*, naquit à Bethsaide. Son premier nom étoit *Simon*; mais en l'appelant à l'apostolat, le Sauveur lui donna celui de *Cephas* qui en Syriaque signifie *Pierre*. Jésus-Christ l'ayant rencontré avec son frère *André* qui lavoient leurs filets sur le bord du lac de Génésareth, ordonna à *Pierre* de les jeter en pleine mer. Quoiqu'ils n'eussent pu rien prendre de la nuit, de ce seul coup ils prirent tant de poissons que leurs barques en furent remplies. Alors *Pierre* se jeta d'étonnement aux pieds du Sauveur qui lui ordonna de quitter ses rets pour le suivre; et depuis ce temps-là il lui demeura toujours intimement attaché. Il avoit

une maison à Capharnaüm où *Jésus-Christ* vint guérir sa belle-mère ; et quand il choisit ses douze Apôtres, il mit *Pierre* à leur tête. *Pierre* fut un des témoins de sa gloire sur le Thabor. De retour à Capharnaüm, ceux qui levoient le demi-sicle pour le Temple demandèrent à *Pierre* si son Maître le payoit ? L'apôtre, par ordre de *J. C.*, jeta sa ligne dans la mer et prit un poisson, dans la gueule duquel il trouva un sicle qu'il donna pour son Maître et pour lui. *Pierre* assista à la dernière Cène et fut le premier à qui *J. C.* lava les pieds. Il se trouva dans le Jardin des Olives quand les soldats arrêtèrent *J. C.*; et transporté de colère, il coupa l'oreille à *Malchus* serviteur du grand prêtre *Caïphe* chez lequel il suivit *J. C.* Ce fut là qu'il renia trois fois Notre-Seigneur, et qu'ayant entendu le coq chanter, il sortit de la salle et témoigna son repentir par ses larmes. *St. Pierre* fut témoin de la Résurrection et de l'Ascension de *J. C.* Le seul jour que le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres, *Pierre* prêcha avec tant de force *J. C.* ressuscité que 3000 personnes se convertirent et demandèrent à être baptisées. Quelques jours après, comme il montoit au Temple avec *Jean* pour y faire sa prière, il trouva à la porte un homme perclus qui lui demanda l'aumône. *Pierre* lui ayant dit qu'il n'avoit ni or ni argent, lui commanda de se lever au nom de *Jésus de Nazareth.* Cet homme se leva aussitôt, marcha et entra dans le temple glorifiant Dieu. Son ombre rendoit la santé aux malades, et on les lui apportoit de tous cotés. Le grand prêtre et les Saducéens jaloux des progrès de l'Évangile firent saisir les Apôtres et les firent mettre en prison. Mais un Ange les ayant délivrés, ils allèrent dans le Temple annoncer de nouveau Jésus-Christ. Leurs ennemis plus irrités que jamais étoient sur le point de les faire mourir, lorsque *Gamaliel* les détourna de cette cruelle résolution. Ils se contentèrent donc de faire battre de verges les Apôtres. *Pierre* sortit de Jérusalem pour visiter les fidelles des environs. Il arriva à Lydde où il guérit *Enée*, paralytique depuis huit ans ; et cette guérison opéra la conversion des habitans. La résurrection de *Tabithe* produisit le même effet à Joppé. Peu de temps après il alla à Antioche et y fonda l'église Chrétienne dont il fut le premier évêque. Il parcourut aussi les provinces de l'Asie mineure, vint à Rome l'an 42 de l'ère vulgaire et y établit son siége épiscopal. En vain certains Hérétiques ont contesté ce point d'histoire ; *St. Irenée* et *St. Ignace* disciples de *St. Pierre*, nous apprennent que cet Apôtre avoit fixé son siége à Rome. *Tertullien* appelle les Hérétiques au témoignage de l'église Romaine fondée par *St. Pierre. St. Cyprien* nomme souvent cette église la *Chaire de Pierre. Arnobe, St. Épiphane, Origène, St. Athanase, Eusèbe, Lactance, St. Ambroise, Optat, St. Jérôme, St. Augustin, St. Chrysostôme, Paul Orose, St. Maxime, Théodoret, St. Paulin, St. Léon,* etc. nous ont laissé le catalogue des évêques de Rome depuis *St. Pierre* jusqu'au pontife qui occupoit le saint Siége de leur temps. La capitale du monde Chrétien parut au chef des Apôtres le lieu le plus propre à la propagation de la re-

ligion divine dont il étoit le premier ministre. Cette grande ville qui, comme dit *St. Léon*, avoit par sa célébrité et sa puissance répandu ses superstitions dans toute la terre, devenoit dans le dessein de Dieu l'humble servante de la vérité ; et sa domination spirituelle s'étendit bien au-delà des bornes de son ancien empire. C'est en cette année quarante-deux que commencent les 25 années de pontificat que l'on donne communément à *St. Pierre*. Revenu à Jérusalem pour célébrer la Pâque de l'an 44, *Hérode Agrippa* qui avoit fait mourir *St. Jacques le Majeur* fit arrêter *Pierre*. Son dessein étoit de le sacrifier à sa complaisance pour le peuple ; mais la nuit même du jour que le tyran avoit fixé pour le mettre à mort, l'Ange du Seigneur tira l'Apôtre de prison et il sortit de Jérusalem. On croit que de là il alla pour la seconde fois à Rome d'où il écrivit sa première Épître vers l'an 50e de l'ère vulgaire. On remarque dans cette Épître, dit l'éditeur de la *Bible* d'Avignon, diverses similitudes et diverses expressions pareilles à celles qui se voient dans *St. Paul*; par exemple, sur la prédestination de Jésus-Christ, sur les effets de sa mort, sur le baptême. On y trouve les mêmes avis aux évêques, aux personnes mariées, et la même attention à recommander aux fidelles l'esprit de douceur dans les souffrances, et l'obéissance aux princes et aux magistrats. *Grotius* y trouve une force, une véhémence, une vigueur digne du prince des Apôtres. *Erasme* et *Estius* reconnoissent qu'elle est pleine d'une majesté apostolique et qu'elle renferme de grands sens en peu de mots. *St. Pierre* ayant été chassé de Rome avec tous les autres Juifs par l'empereur *Claude*, revint en Judée, et fit l'ouverture du concile de Jérusalem. Il y parla avec beaucoup de sagesse, et il fut conclu que l'on n'imposeroit point aux Gentils le joug des cérémonies légales. Il alla peu de temps après à Antioche, et ce fut là que *St. Paul* lui résista. Retourné à Rome, il écrivit sa seconde Épître aux fidelles convertis. Le but de cette Épître est de les affermir dans l'attachement inviolable qu'ils doivent avoir à la doctrine, et à la tradition des Apôtres et de les prémunir contre les illusions des faux docteurs. La persécution étoit alors allumée, *Pierre* fut condamné à mourir en croix. Il demanda d'avoir la tête en bas « de peur, dit un St. Père, qu'on ne crût qu'il affectoit la gloire de Jésus-Christ s'il eût été crucifié comme lui. » Ce prince des Apôtres fut attaché à la croix le même jour et au même endroit que *St. Paul* fut décapité l'an 66 de J. C. et le douzième du règne du barbare *Néron*. Sa mort fixa irrévocablemant à Rome le premier siége de l'église Chrétienne qu'il avoit d'abord établi à Antioche. Dès-lors Rome devint la Jérusalem du Christianisme et la résidence de son premier pasteur. Outre les deux *Épîtres* de *St. Pierre* qui sont au nombre des Livres canoniques, on a attribué à cet apôtre plusieurs ouvrages, comme ses *Actes*, son *Évangile*, son *Apocalypse*, tous ouvrages supposés. Plusieurs Protestans et quelques philosophes modernes leurs copistes nient que *St. Pierre* ait jamais été à Rome. Ils fondent leur sen-

timent sur le silence de *St. Luc*, qui n'eût pas manqué de parler du voyage du prince des Apôtres s'il eût réellement prêché dans la capitale de l'Empire. Mais cette objection, la plus forte de toutes celles qu'on fait à ce sujet, peut aisément être détruite. *St. Luc* n'a pas tout dit. Il ne parle pas dans les *Actes des Apôtres* des voyages de *St. Paul* en Arabie, de son retour à Damas, puis à Jérusalem, ni de son voyage en Galatie. Ce sont pourtant des faits que les Protestans ne contestent point. Pourquoi donc veulent-ils s'autoriser du silence de *St. Luc* pour révoquer en doute la prédication de *St. Pierre* à Rome? *Cet Evangéliste*, dit *St. Jérôme* dans son Commentaire sur l'*Epître* aux Galates, *a omis bien des choses que* St. Paul *a souffertes; comme aussi que* St. Pierre *établit sa chaire à Antioche, puis à Rome.* A ce témoignage on pourroit joindre celui de presque toute l'antiquité ecclésiastique. Tous les Pères reconnoissent que l'évêque de Rome est le successeur de *St. Pierre;* c'est en cette qualité que dans tous les temps on s'est adressé à lui comme au chef de l'église. Il en a exercé les fonctions par lui-même ou par ses légats dans tous les siècles; on en trouve la preuve dans les conciles généraux et dans la condamnation de toutes les hérésies. Les Grecs eux-mêmes n'ont jamais contesté cette primauté avant le schisme. L'histoire ecclésiastique fournit mille exemples de l'exercice de la primauté du siége de Rome sur celui de Constantinople. *St. Grégoire* dit expressément: « Qui doute que l'église de Constantinople ne soit soumise au siége Apostolique! l'empereur et l'évêque de cette ville l'annoncent sans cesse. » Mais ces discussions appartiennent aux controversistes, et le peu que nous en disons doit suffire aux amateurs de l'histoire.

II. PIERRE, (Saint) évêque d'Alexandrie l'an 300, fut regardé comme un des prélats les plus illustres de son temps, soit pour sa doctrine, soit pour ses vertus. Sa constance fut éprouvée dans les persécutions de *Dioclétien* et de *Maximien*, et il reçut la palme du martyre en 311. Pendant son épiscopat il fit des Canons Pénitentiaux, et déposa dans un synode *Mélèce* évêque de Lycopolis, convaincu d'apostasie et d'autres crimes. *Théodoret* nous a conservé quelques *Lettres* de ce saint évêque dans le quatrième livre de son *Histoire*.

III. PIERRE CHRYSOLOGUE, (Saint) fut élu archevêque de Ravenne vers l'an 433. Il s'étoit préparé aux vertus épiscopales par les austérités de la vie cénobitique. *St. Germain* d'Auxerre s'étant rendu à Ravenne pour obtenir de l'empereur *Valentinien* la grace de quelques criminels, tomba dangereusement malade et eut la consolation de mourir entre les bras de *Pierre Chrysologue*, qui hérita de son cilice et de son camail. L'hérésiarque *Eutychès* instruit de l'éloquence de *Pierre*, voulut l'attirer dans son parti; mais le saint évêque lui répondit d'une manière à le confondre. Il le renvoya à la Lettre de *St. Léon le Grand* à *Flavien*: Lettre qui est un abrégé de ce que l'on doit croire sur le mystère de l'Incarnation. On croit qu'il mourut en 458. Ses *Ouvrages* ont été imprimés à Venise en 1750, in-fol., par les soins du père *Sébas-*

tien-Paul de la Mère de Dieu. On en a donné une nouvelle édition à Augsbourg, 1758, in-fol. On y trouve 176 *Sermons*, la plupart fort courts; et D. *Luc d'Acheri* en a publié cinq nouveaux dans son *Spicilége*. L'illustre évêque y explique en peu de mots d'une manière assez agréable le texte de l'Ecriture. Son style est coupé, quoique assez suivi : ses pensées sont ingénieuses; mais elles sortent quelquefois du naturel et ne renferment souvent que des jeux de mots. Les critiques du siècle dernier ont jugé que ses *Sermons* n'ont rien d'assez élevé, ni d'assez éloquent, pour lui avoir pu mériter le surnom de *Chrysologue*, (homme dont les paroles sont d'or) qui ne lui fut donné que 250 ans après sa mort par *Félix* évêque de Ravenne, rédacteur de ses ouvrages.

IV. PIERRE NOLASQUE, (Saint) fondateur de l'ordre de LA MERCI pour la rédemption des Captifs, naquit vers 1189 dans le Lauraguais au diocèse de Saint-Papoul en Languedoc. Ses parens étoient nobles. Il s'attacha dans sa jeunesse à *Simon de Montfort*, qui le mit auprès de *Jacques* roi d'Aragon. Son esprit et sa vertu lui acquirent les bonnes graces de ce prince. *Pierre* profita de son crédit auprès de lui, pour établir un ordre Religieux militaire, destiné à briser les fers des Chrétiens captifs chez les Musulmans. Ce fut le 10 août 1223 et non 1218, que se forma cette société respectable, connue d'abord sous le nom de *Confrérie de la Miséricorde* ou *de la Merci*. *Pierre Nolasque* qui l'institua étant laïque, voulut que les obligations de ses chevaliers ne fussent pas moindres que celles des religieux de chœur. Après avoir donné la première forme à son ordre, il réunit l'office de Rédempteur à celui de Supérieur général. On assure que, dans les deux premières expéditions qu'il fit dans les royaumes de Valence et de Grenade, il retira 400 captifs des mains des Infidelles. Il passa ensuite en Afrique, et y essuya beaucoup de traverses. Enfin, après avoir vécu 7 années dans l'exercice de toutes les vertus, il mourut saintement la nuit de Noël en 1256 ou 1258, à 67 ans. *St. Louis* faisoit un cas particulier de ce saint fondateur, et l'honora de plusieurs Lettres. *Pierre* s'étoit associé dans l'institution de son ordre avec *Raymond de Pennafort*; et ce fut conjointement avec ce Saint qu'il donna à ses religieux l'habit que nous leur voyons encore aujourd'hui. Les rapides succès de son ordre naissant le firent approuver en 1230 par *Grégoire IX*, qui le mit cinq ans après sous la règle de Saint-Augustin. En 1308 *Clément V* ordonna qu'il fût régi par un religieux prêtre. Ce changement occasionna la division des clercs et des laïques. Les chevaliers se séparèrent des ecclésiastiques, et insensiblement il n'y eut que ceux-ci qui furent admis dans l'ordre. Le nombre de leurs maisons fut fort diminué en France; mais il est encore considérable en Espagne où cette congrégation jouit d'un grand credit, et n'est pas moins riche qu'estimée.

V. PIERRE D'ALCANTARA, (Saint) né en 1499 à Alcantara, du gouverneur de cette ville, entra dans l'ordre de Saint-

François dont il fut provincial en 1538 et en 1542. Le desir d'une plus grande perfection le fit retirer sur la montagne d'Arabibida en Portugal; il y établit une Réforme, qui fut approuvée en 1554 par *Jules III*. Ce Saint mourut le 18 octobre 1522, à 63 ans. *Clément IX* le canonisa.

PIERRE *l'Exorciste*, (Saint) *Voyez* II. MARCELLIN.

PIERRE PASCHAL, (Saint) *Voyez* PASCHAL, n.º III.

SOUVERAINS.

VI. PIERRE *le Cruel* roi de Castille monta sur le trône après son père *Alphonse XI* en 1350, à l'âge de 16 ans. Le commencement de son règne n'annonça que des horreurs; il fit mourir plusieurs de ses sujets par des supplices recherchés. Il épousa *Blanche* fille de *Pierre premier* duc de Bourbon; mais il la quitta trois jours après son mariage et la fit mettre en prison, pour reprendre *Marie de Padilla* qu'il entretenoit. *Jeanne de Castro* qu'il épousa peu de temps après ne fut pas plus heureuse : il l'abandonna. Ce procédé joint à ses horribles cruautés, (*Voyez* ALBORNOS *et* CORONEL,) souleva les grands contre lui. *Pierre le Cruel* en fit mourir plusieurs, et n'épargna pas même son frère *Frederic*, ni dom *Juan* son cousin, ni la reine *Blanche de Bourbon*. Enfin ses sujets prirent les armes contre lui en 1366; et ayant à leur tête *Henri* comte *de Transtamare* son frère naturel, ils s'emparèrent de Tolède et de presque toute la Castille. *Pierre* passa alors dans la Guienne, et eut recours aux Anglois qui le rétablirent sur le trône en 1367; mais ce ne fut pas pour long-temps. *Henri de Transtamare* assisté des troupes Françoises conduites par *Bertrand du Guesclin*, le vainquit dans une bataille le 14 mars 1369, et le tua de sa propre main. Ainsi périt, à l'âge de 35 ans et 7 mois, *Pierre le Cruel* roi de Castille : exemple mémorable pour tous les souverains qui poussent à leur comble le despotisme, l'impiété et la vengeance. On croit que l'éducation auroit pu détruire ou du moins diminuer les défauts de ce prince; mais abandonné à *Albuquerque* son gouverneur qui lui fraya le chemin du vice, et se voyant absolu dans un âge où il auroit fallu pour un caractère tel que le sien une longue obéissance, il ne fut, avec de l'esprit, du courage et de l'application, qu'un tyran et un monstre. Ce prince qui s'abandonnoit ordinairement à la férocité de son caractère, donna, dit un écrivain Espagnol, quelques exemples d'amour pour la justice, qu'a conservé l'histoire. Il se plaisoit à courir la nuit par les rues. Une fois qu'il faisoit ce vacarme ténébreux, un garde du Guet croyant rencontrer un particulier, le battit vigoureusement; le roi se défendit et le tua. La justice le lendemain fit des perquisitions contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme qui avoit reconnu le roi, l'accusa. Les magistrats en corps allèrent lui porter des plaintes : le roi pour satisfaire à la loi, fit couper la tête à son effigie. On voit encore, dit-on, à Tolède cette statue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis.... Par la mort de *Pierre* finit la postérité légitime de *Raimond*

de Bourgogne ; la race bâtarde lui succéda dans la personne de *Henri de Transtamare. Voltaire* voulant rectifier les erreurs de l'histoire, s'est plu trop souvent à contredire les faits avérés. Il demandé pourquoi on donna à *Pierre* le titre de *Cruel*, plutôt qu'à tant d'autres princes qui le méritoient peut-être autant que lui ? C'est que le monarque Castillan parut barbare par inclination, par habitude, et qu'il mit dans ses cruautés tous les raffinemens de la perfidie. C'est ce qu'on verra dans son *Histoire*, publiée à Paris 1790, deux vol. in-8.° — Il ne faut pas le confondre avec PIERRE *III* roi d'Aragon, fils de *Jacques premier* auquel il succéda en 1276. Son premier soin fut de porter les armes dans la Navarre sur laquelle il avoit quelques prétentions. Il se vit bientôt obligé de revenir dans ses états, où son humeur bizarre et sévère avoit soulevé un parti des principaux seigneurs dont ses frères étoient les chefs. Ce prince qui avoit épousé *Constance* fille de *Mainfroy* roi de Sicile, voulut se rendre maître de ce royaume pour plaire à sa femme et pour satisfaire son ambition. Dans la vue de l'arracher à *Charles d'Anjou* premier de ce nom, il cabala avec quelques séditieux et conseilla, dit-on, la conspiration des Vêpres Siciliennes, c'est-à-dire le massacre de tous les François en Sicile, à l'heure de vêpres le jour de Pâques de l'an 1282. Ensuite il arriva dans le pays et s'en rendit facilement le maître. Le pape *Martin IV* pénétré de douleur d'une action si barbare, excommunia les Siciliens avec *Pierre*, et mit ses états d'Espagne en interdit. Pour prévenir les suites d'une cruelle guerre, le roi d'Aragon fit offrir à *Charles* de vider ce grand différend par un combat particulier, à condition de se faire assister chacun de cent chevaliers. *Charles* quoique âgé de soixante ans, accepta le combat contre *Pierre* qui n'en avoit que quarante. Le jour venu *Charles d'Anjou* entra dans le champ qui leur avoit été assigné à Bordeaux par le roi d'Angleterre ; mais l'Aragonois ne comparut que quand le jour fut passé. Cependant *Charles de Valois* prit le titre de roi d'Aragon après l'interdit jeté sur cet état par le pape ; et y fut conduit par *Philippe le Hardi* son père, avec une puissante armée ; il eut quelque succès, mais sans consistance. *Pierre* mourut le 28 novembre 1285 à Villefranche de Panades, où il reçut l'absolution des censures, sans renoncer cependant à la Sicile qu'il donna par testament à *Jacques* son second fils, qui s'y fit couronner l'année suivante. *Alphonse III* lui succéda en Aragon.

VII. PIERRE ALEXIOWITZ I[er] surnommé *le Grand*, né d'*Alexis Michaëlowitz* czar de Moscovie, fut mis sur le trône après la mort de son frère aîné *Théodore* ou *Fœdor*, au préjudice d'*Iwan* son autre frère dont la santé étoit aussi foible que l'esprit. Les Strélitz, milice à peu près semblable aux Janissaires des Turcs, excités par la princesse *Sophie* qui espéroit plus d'autorité sous *Iwan* son frère, se révoltèrent en faveur de celui-ci ; et pour éteindre la guerre civile, il fut réglé que les deux frères régneroient ensemble. L'inclination du czar *Pierre* pour les

exercices militaires se développa de bonne heure. Pour rétablir la discipline dans les troupes de Russie, il voulut donner à la fois la leçon et l'exemple : il se mit tambour dans la compagnie de *le Fort* Genevois, qui l'aida beaucoup à policer ses états. Il battit quelque temps la caisse, et ne voulut être avancé à des grades plus hauts qu'après l'avoir mérité. En veillant sur le militaire, il ne négligea pas les finances, et il pensa en même temps à avoir une place qui servît de rempart à ses états contre les Turcs. Il s'empara d'Azof en 1696 et défendit cette forteresse contre les insultes des Tartares. *Pierre* méditoit dès-lors de faire un voyage dans les différentes parties de l'Europe, pour s'instruire des lois, des mœurs et des arts. L'an 1697 après avoir parcouru l'Allemagne, il passa en Hollande et se rendit à Amsterdam, et ensuite à Saardam village à deux lieues de là, fameux par ses chantiers et par ses magasins. Le czar déguisé se mit parmi les ouvriers, prenant leurs instructions, mettant la main à l'œuvre, et se faisant passer pour un homme qui vouloit apprendre quelque métier. Il étoit des premiers au travail. Il fit lui-même un mât d'avant qui se démontoit en deux pièces; il les plaça sur une barque qu'il avoit achetée, et dont il se servoit pour aller à Amsterdam. Il construisit aussi un lit de bois et un bain. Ce prince se fit enrôler parmi les Charpentiers de la Compagnie des Indes, sous le nom de *Baas Petter*, c'est-à-dire *Maître Pierre:* ses compagnons l'appeloient ainsi. Un homme de Saardam qui étoit en Moscovie, ecrivit à son père et découvrit par sa lettre le mystère qui enveloppoit le czar. Tous les ouvriers instruits de son rang, voulurent changer de ton; mais le monarque leur persuada de continuer à l'appeler *Maître Pierre*. Le czar toujours assidu à l'ouvrage, devint un des plus habiles ouvriers et un des meilleurs pilotes. Il apprit aussi un peu de géométrie et quelques autres parties de mathématiques. *Pierre* quitta la Hollande en 1698 pour passer en Angleterre. On lui avoit préparé un hôtel magnifique; mais il aima mieux se placer près du chantier du roi. Il y vécut comme à Saardam, s'instruisant de tout et n'oubliant rien de ce qu'il apprenoit. Le roi d'Angleterre lui donna le plaisir d'un combat naval à la manière Européenne; il n'étoit pas possible de lui procurer une fête plus agréable. On travailloit alors en Russie à faire un canal qui devoit par le moyen des écluses, former une communication entre le Don et le Wolga. La jonction de ces deux fleuves ouvrit aux Russes le moyen de trafiquer sur la mer Noire, et en Perse par la mer Caspienne. *Pierre* trouva en Angleterre des ingénieurs propres à finir ce grand ouvrage. Enfin *Pierre* partit de Londres et se rendit à Vienne, d'où il se disposoit à passer en Italie; mais la nouvelle d'une sédition l'obligea de renoncer à son voyage. C'étoit encore la princesse *Sophie* qui l'avoit excitée du fond de son cloître. Le czar la calma à force de tortures et de supplices. Il coupa lui-même la tête à beaucoup de criminels. La plupart des Strélitz furent décimés ou envoyés en Sibérie, en sorte que ces troupes qui faisoient trembler la

Russie et le czar lui-même, furent dissipées et presque entièrement détruites. Le czar institua en 1699, l'ordre de Saint-André, pour répandre l'émulation parmi ses gentilshommes. Les Russes pensoient que *Dieu avoit créé le Monde en septembre*, et c'étoit par ce mois qu'ils commençoient l'année ; mais le czar déclara que l'on dateroit à l'avenir le commencement de l'année, du mois de janvier. Il consacra cette réforme au commencement de ce siècle par un grand Jubilé qu'il indiqua et qu'il célébra en qualité de chef de la Religion. Une affaire plus importante l'occupoit. Entraîné par les sollicitations d'*Auguste* roi de Pologne, et par l'espérance que lui donnoit la jeunesse de *Charles XII* roi de Suède, il déclara la guerre à ce dernier monarque en 1700. Les commencemens n'en furent pas heureux ; mais ses défaites ne le découragèrent point. *Je sais bien*, disoit-il, *que les Suédois nous battront long-temps ; mais enfin nous apprendrons à les battre. Evitons les actions générales avec eux, et nous les affoiblirons par de petits combats.* Ses espérances ne furent pas trompées. Après de grands désavantages, il remporta en 1709 devant Pultawa, une victoire complète. Il s'y montra aussi grand capitaine que brave soldat, et il fit sentir à ses ennemis combien ses troupes s'étoient instruites avec eux. Une grande partie de l'armée Suédoise fut prisonnière de guerre, et on vit un héros tel que le roi de Suède fugitif sur les terres de Turquie, et ensuite presque captif à Bender. Le czar se crut digne alors de monter au grade de lieutenant général. Il fit manger à sa table les généraux Suédois prisonniers ; et un jour qu'il but à la santé de ses maîtres dans l'art de la guerre, le comte *de Rinchild* l'un des plus illustres d'entre ses prisonniers, lui demanda qui étoient ceux à qui il donnoit un si beau titre ? *Vous*, dit-il, *Messieurs les généraux.* — *Votre Majesté est donc bien ingrate*, répliqua le comte, *d'avoir tant maltraité ses Maîtres.* Le czar pour réparer en quelque façon cette glorieuse ingratitude, fit rendre aussitôt une épée à chacun d'eux. Il les traita toujours comme auroit fait le roi qu'ils auroient rendu victorieux. *Pierre* profita du malheur et de l'éloignement du roi de Suède ; il acheva de conquérir la Livonie et l'Ingrie, et y joignit la Finlande et une partie de la Poméranie Suédoise. Il fut plus en état que jamais de donner ses soins à la ville de Pétersbourg dont il venoit de jeter les fondemens. Cependant les Turcs moins excités par *Charles XII* que par leur propre intérêt, rompirent la trève qu'ils avoient faite avec le czar, qui eut le malheur de se laisser enfermer en 1711 par leur armée, sur les bords de la rivière de Pruth, dans un poste où il étoit perdu sans ressource. Au milieu de la consternation générale de son armée, la czarine *Catherine* qui avoit voulu le suivre, osa seule imaginer un expédient; elle envoya négocier avec le grand visir *Baltagi Méhémet.* On lui fit des propositions de paix avantageuses; il se laissa tenter, et la prudence du czar acheva le reste. En mémoire de cet événement, il voulut que la czarine instituât l'ordre de Ste-

Catherine dont elle seroit chef, et où il n'entreroit que des femmes. Ses succès ayant produit la tranquillité dans ses états, il se prépara à recommencer ses voyages. Il s'arrêta quelque temps à Copenhague en 1715, où il s'occupa à visiter les colléges, les académies, les savans, et à examiner les côtes de Danemarck et de Suède : il alla de là à Hambourg, à Hanovre, à Wolffembutel, toujours observant; puis en Hollande, où il parut avec toute sa dignité; et en France en 1717. Il fut reçu à Paris avec les mêmes respects qu'ailleurs, mais avec une grace et des prévenances qu'il ne pouvoit trouver que chez les François. S'il alloit voir une manufacture et qu'un ouvrage parût attirer plus ses regards, on lui en faisoit présent le lendemain. Il alla dîner à Petit-bourg chez le duc d'*Antin*, et la première chose qu'il vit fut son portrait en grand avec le même habit qu'il portoit. Quand il alla voir la Monnoie royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espèce, et on les lui présentoit. Enfin on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses pieds et qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite avec ces mots : PIERRE LE GRAND. Le revers étoit une Renommée, et la légende : *VIRES ACQUIRIT EUNDO;* allégorie aussi juste que flatteuse pour un prince dont le mérite s'augmentoit en effet par ses voyages. En voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu* dans l'Eglise de la Sorbonne, et la statue de ce ministre, le czar monte sur le tombeau, embrasse la statue : *Grand Ministre*, dit-il, *que n'es-tu né de mon temps ? Je te donnerois la moitié de mon Empire pour m'apprendre à gouverner l'autre.* Le czar ne s'occupa pas uniquement à Paris à voir les beautés de la nature et de l'art. Il proposa au duc d'*Orléans* un traité qui auroit été également utile à la France et à la Moscovie. Son dessein étoit de se réunir à *Charles XII* qui lui cédoit de grandes provinces, d'ôter aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affoiblir les Anglois par une guerre civile et d'attirer en Moscovie tout le commerce du Nord, ce qui même temps auroit favorisé celui de la France. Il ne s'éloignoit pas même de remettre le roi *Stanislas* aux prises avec le roi *Auguste*, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre, selon qu'il y trouveroit ses avantages. Dans ces vues, il proposa au duc d'*Orléans* la médiation entre la Suède et la Moscovie, et de plus une alliance offensive avec ces couronnes et celle d'Espagne. Ce traité qui mettoit dans nos mains la balance de l'Europe, ne fut pas accepté par le duc d'*Orléans*, ou plutôt par l'abbé *Dubois* qui le gouvernoit. Pendant le séjour du czar à Paris quelques docteurs de Sorbonne lui proposèrent les moyens de réunir l'Église Russe avec la mère et le centre de toutes les Églises; il sembloit d'abord entrer dans des vues proposées par le seul amour de la vérité et de l'union. « De retour dans ses états, dit M. *Lévesque*, il fit du pape lui-même le principal personnage d'une fête burlesque. Nous avons vu que déjà depuis un grand nombre d'années il s'étoit joué souvent dans des parties de débauche, du chef si long-temps res-

pecté de l'Église Russe. *Pierre* s'avisa en 1718 de transporter sur la personne du pape, le ridicule qu'il avoit jeté sur le patriarche. Il avoit à sa cour un fou nommé *Zotof*, qui avoit été son maître à écrire. Il le créa prince-pape. Le pape *Zotof* intronisé en grande cérémonie par des bouffons ivres; quatre bègues le haranguèrent : il créa des cardinaux, il marcha en procession à leur tête. Les Russes virent avec joie le pape avili dans les jeux de leur souverain : mais ces jeux indisposèrent les cours Catholiques, et sur-tout celle de Vienne. » (Voy. *aussi* l'article BOURSIER.) Le czar, après avoir parcouru la France, où tout dispose les mœurs à la douceur, reprit sa sévérité dès qu'il fut en Russie. Le prince *Alexis* son fils lui ayant occasionné du mécontentement, il lui fit faire son procès, et les juges conclurent à la mort. Le lendemain de l'arrêt il eut, dit-on, une attaque d'apoplexie qui l'emporta. On raisonna beaucoup sur cet événement funeste : (*V.* ALEXIS PETROWITZ, n.° XI.) Le père alla voir son fils expirant, et on dit qu'il versa des larmes; mais, malgré ces larmes, quelques amis de ce prince infortuné périrent par le dernier supplice. En 1721 il conclut une paix glorieuse avec la Suède, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie et de Wibourg. Les États de Russie lui déférèrent alors le nom de *Grand*, de *Père de la Patrie* et d'*Empereur*. Le reste de la vie du czar ne fut qu'une suite de ses grands desseins. En 1722, le czar favorisant tout ce qui étoit utile, établit un comptoir à Schamachie ville de Perse, qu'on croit avoir été l'ancienne capitale de *Cyrus*. Les Tartares Lesghis s'en étant emparés, massacrèrent les Russes et les autres habitans. Pour venger cet outrage, *Pierre I* s'embarqua sur la mer Caspienne, mit le siége devant la ville de Derbent, s'en empara ainsi que de trois provinces qui furent rendues ensuite à *Thamas Kouli-Kan*. On ne peut que parcourir les différens établissemens que lui doit la Moscovie, et seulement les principaux : I. Une *Infanterie* de 100 mille hommes, aussi belle et aussi aguerrie qu'il y en ait en Europe, dont une assez grande partie des officiers sont Moscovites. II. Une *Marine* de 40 vaisseaux de ligne et de 400 galères. III. Des *Fortifications*, selon les dernières règles, à toutes les places qui en méritent. IV. Une excellente *Police* dans les grandes villes, qui auparavant étoient aussi dangereuses pendant la nuit que les bois les plus écartés. V. Une *Académie de Marine et de Navigation*, où toutes les familles nobles sont obligées d'envoyer quelques-uns de leurs enfans. Des *Colléges* à Moscow, à Pétersbourg et à Kiof, pour les langues, les belles-lettres et les mathématiques; de petites *Ecoles* dans les villages où les enfans des paysans apprennent à lire et à écrire. VII. Un *Collège de Médecine*, et une belle *Apothicairerie* publique à Moscow, qui fournit de remèdes les grandes villes et les armées. Jusque-là il n'y avoit eu dans tout l'empire aucun médecin que pour le czar, et nul apothicaire. VIII. Des *Leçons* publiques d'*Anatomie*, dont le nom n'étoit seulement pas connu; et ce qu'on peut compter pour une excellente leçon tou-

cusés dans sa vengeance, qu'il dut y envelopper des innocens. Monarque, il faisoit trembler ses peuples : homme, il descendoit jusqu'à la familiarité avec les derniers de ses sujets. Protecteur de la religion, il donna des lois pour obliger les Russes à remplir les devoirs extérieurs du Christianisme : ennemi du clergé, il profana les cérémonies de la religion pour rendre les prêtres ridicules. Sensible à l'amitié, constant dans ses goûts, il laissoit oublier à ses amis qu'il étoit leur maître : colère, emporté, capricieux, il les terrassoit, les frappoit de la main et de la canne; furieux dans l'ivresse, il tira quelquefois l'épée contre eux. Dur à lui-même, il ne pouvoit aimer que ceux qui ne craignoient pas les fatigues, et qui savoient mépriser la vie dans les hasards de la guerre, sur la face des mers irritées, et dans les débauches de la table. Ennemi de l'indolence, zélé jusqu'à l'excès pour les institutions dont il étoit l'auteur et qu'il croyoit utiles, il condamna son propre réformateur; il vouloit inspirer à sa nation des mœurs plus douces et plus décentes : entraîné par son penchant et par l'exemple des étrangers, il leur laissoit voir le souverain plongé dans la débauche, ami des plaisirs grossiers, livré a des vices crapuleux. » (*Histoire de Russie, tirée des chroniques originales, etc.* par *Lévesque*, Paris, 1781.) Les sévérités de *Pierre I* ont paru nécessaires à quelques auteurs; mais il faut sans doute que ces auteurs fassent bien peu de cas de la vie des hommes. On excuseroit plus facilement l'autorité despotique avec laquelle il gouverna ses sujets, s'il ne s'en étoit servi que pour leur faire du bien; mais il n'en fit pas toujours un aussi bon usage. Quoi qu'il en soit, rapportons ce qu'un philosophe (*Fontenelle*) a dit de plausible sur ce despotisme, dans l'Eloge qu'il prononça du czar dans l'académie des Sciences : « Le czar avoit affaire à un peuple dur, indocile, devenu paresseux par le peu de fruit de ses travaux; accoutumé à des châtimens cruels, et souvent injustes; détaché de l'amour de la vie par une affreuse misère; persuadé par une longue expérience que l'on ne pouvoit travailler à son bonheur, insensible à ce bonheur inconnu. Les changemens les plus indifférens et les plus légers, tels que celui des anciens habits ou le retranchement des longues barbes, trouvoient une opposition opiniâtre et suffisoient pour causer des séditions. Aussi, pour plier la nation à des nouveautés utiles, fallut-il porter la rigueur au-delà de celle qui eût suffi avec un peuple plus doux et plus traitable : et le czar y étoit d'autant plus obligé, que les Moscovites ne connoissoient la grandeur et la supériorité que par le pouvoir de faire du mal; et qu'un maître indulgent et facile ne leur auroit pas paru un grand prince, et à peine un maître. » Ce prince, qui fut si passionné pour la Marine, avoit, dans les premières années de sa jeunesse, une très-grande frayeur de l'eau; il parvint à se dépouiller de cette crainte. *Pierre* étoit l'homme le plus savant de son empire; il parloit plusieurs langues; il étoit très-habile dans les mathématiques et dans la géographie; il avoit appris jusqu'à la chirurgie qu'il exerça en plusieurs occa-

sions. Il aimoit les projets vastes; il les suivoit avec une ardeur incroyable, avec une constance à toute épreuve; son ambition étoit, pour ainsi dire, de créer. (*Voyez* GALLITZIN, nos I et II.) L'impératrice *Catherine II* a fait élever par *Etienne Falconnet*, avec des frais immenses, à Pétersbourg, une statue colossale à la mémoire de *Pierre le Grand*. Cette énorme masse de rocher, avec son piédestal qui est le même morceau, pèse 3 millions et 200 milliers. L'obélisque que l'empereur *Constance* fit transporter d'Alexandrie à Rome, et qui est le plus grand qui soit connu, ne pèse que le tiers de ce monument. Un simple forgeron Russe trouva le moyen de le transporter des marais de la Carelie dans la capitale, en le plaçant sur d'épais châssis à coulisse, remplis de boulets de canon, et en le faisant haler sur ces boulets avec des cabestans. *Pierre I* est vêtu à la Romaine et couronné de lauriers. Le cheval qu'il monte s'élance et a les deux pieds de devant en l'air; avec ceux de derrière il foule un serpent de bronze, qui mordant la queue flottante du cheval, en assure l'équilibre.

VIII. PIERRE II, empereur de Russie, étoit fils d'*Alexis Petrowitz*, que le czar *Pierre le Grand* priva de la couronne et de la vie. Il succéda en 1727 et à l'âge de 13 ans, à l'impératrice *Catherine*, qui l'avoit déclaré grand duc de Russie l'année précédente. L'événement le plus remarquable de son règne, fut la disgrace du fameux *Menzikoff* premier ministre, qui fut relégué dans la Sibérie. (*Voyez* MENZIKOFF) Cet empereur mourut en 1738, de la petite-vérole dans la 15e année de son âge, sans avoir été marié.

IX. PIERRE III, né en 1728 d'*Anne Pètrowna*, fille aînée de *Pierre le Grand*, et de *Charles Fréderic* duc de Holstein-Gottorp, fut déclaré grand duc de Russie le 18 novembre 1742, par l'impératrice *Elizabeth* sa tante, après avoir embrassé la religion Grecque. Il se nommoit auparavant *Charles-Pierre-Ulric*. Le lendemain même que *Pierre* fut désigné pour succéder à *Elizabeth*, trois ambassadeurs Suédois arrivèrent à Pétersbourg pour lui annoncer que le sénat de Stockholm l'avoit élu roi. *Pierre* remercia les envoyés, et les pria d'engager le sénat à choisir à sa place son oncle *Adolphe Fréderic de Holstein*; ce qui fut fait. Après la mort d'*Elizabeth*, il fut proclamé empereur de Russie, le 5 janvier 1762, ou le 25 décembre 1761, selon le vieux style. Les commencemens de son règne furent doux et heureux. Il se montra patient et juste; il sut pardonner à ceux qui avoient cherché à lui nuire près de l'impératrice, et rappela dans leur patrie près de 17 mille exilés. Il permit à la noblesse Russe de voyager hors de l'empire; ce qu'elle n'avoit encore jamais obtenu; et il abolit la *Chancellerie privée*, tribunal cruel et tyranique qui servoit à condamner tous ceux qu'on y traduisoit comme coupables de haute trahison ou qui déplaisoient au souverain. *Pierre III* ne jouit pas long-temps du trône. Admirateur extrême du roi de Prusse, il voulut l'imiter dans plusieurs choses; mais il le fit avec trop

de précipitation, quoique le prince qu'il prenoit pour son modèle lui eût écrit *d'aller bride en main*. Il avoit de bonnes intentions; mais on lui a reproché de manquer de caractère. Parmi les projets les plus sages, il en adoptoit souvent d'inutiles, même de dangereux, et le desir des améliorations lui fit hasarder des réformes trop prématurées. Son amour pour les nouveautés firent murmurer tous les ordres de l'état; des murmures on passa à la révolte. *Pierre* fut détrôné le 6 juillet 1762, et l'impératrice sa femme fut reconnue souveraine sous le nom de *Catherine II*. Ce prince mourut sept jours après. La cause de sa mort fut, dit-on, un flux hémorroïdal auquel il étoit sujet. Quelques historiens l'ont attribuée à la violence. Plus décidé pour la religion Protestante que pour la Grecque, il avoit dessein de faire des changemens à celle des Russes; et il l'avoit déclaré à l'archevêque de Novogorod. Cette imprudence ne contribua pas peu à aliéner les cœurs de la nation. *Pierre III* a éprouvé la vérité de la fameuse maxime : *Vœ victis*. Certains gazetiers l'ont peint comme un prince crapuleux et imbécille. L'auteur des *Anecdotes de Fréderic le Grand*, plus impartial, dit : « Ses prétendus excès de boisson étoient si peu véritables, que le prince usoit d'une grande sobriété, ne déjeûnoit pas et ne quittoit jamais après dîner la compagnie des femmes. Il avoit l'esprit élevé, le cœur juste et sincère; ennemi de la flatterie et de l'oppression; incapable de soupçon et de cruauté. »

PIERRE roi de Hongrie, *Voyez* ABA.

PIERRE Ier, roi de Portugal *Voyez* INÈS DE CASTRO.

SAVANS et autres personnages.

X. PIERRE, écrivain ecclésiastique, n'est connu que par un *Traité sur l'Incarnation et la Grace*, que l'on a joint aux Œuvres de *St. Fulgence*. Cet ouvrage se trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères*. L'auteur s'y donne le titre de Diacre; c'est tout ce que l'on en sait. Il vivoit dans le VIe siècle.

XI. PIERRE DE SICILE, naquit en cette isle vers le milieu du IXe siècle. Il est connu par son *Histoire des Manichéens*. Cet ouvrage que l'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, contient des faits curieux et importans, qui font connoître l'état et les sentimens de cette secte, dans le temps où l'auteur vivoit. Il a été donné séparément par *Matthieu Raderus*, Ingolstadt, 1604, en grec et en latin.

XII. PIERRE DAMIEN, né à Ravenne, fit concevoir d'heureuses espérances dès son enfance; elles ne furent pas vaines. Après avoir enseigné avec réputation, il s'enferma dans la solitude de Sainte-Croix d'Avellane près d'Eugubio, et devint prieur, puis abbé de ce monastère. Le pape *Etienne IX* instruit de son mérite, le fit cardinal et évêque d'Ostie en 1057, et l'employa dans les affaires de l'Eglise Romaine. *Pierre Damien* continua, sous les papes suivans, d'être chargé de diverses affaires, dont il s'acquitta avec applaudissement. Il consacra tous ses soins à faire revivre la discipline dans le clergé et dans les monastères. Il mourut saintement comme il avoit vécu

à

à Faënza, le 23 février 1073, à 66 ans. Il s'étoit démis auparavant de son évêché. On a de lui, des *Lettres*, des *Sermons*, des *Opuscules*, et d'autres Ouvrages, qui ont été recueillis en 4 tomes formant un in-folio; ils sont utiles pour la connoissance de l'Histoire ecclésiastique du onzième siècle. On y trouve une érudition variée, mais peu de solidité dans le raisonnement, de justesse dans les idées, de pureté et de précision dans le style; et trop d'allégories, de visions, de faux miracles. Son esprit n'étoit pas au-dessus de celui de son siècle. Il prit le surnom de *Damien* par reconnoissance pour un de ses frères qui portoit ce nom, et auquel il devoit son éducation. L'édition des Ouvrages de ce Père, donnée à Paris en 1663, in-fol., est assez estimée. Sa vie écrite par *St. Jean de Lodi* son disciple, se trouve dans *Mabillon*, *Secul.* 6. *Bened.* *Voy.* CADALOÜS *et* HONESTIS.

XIII. PIERRE IGNÉE, c'est-à-dire DE FEU, fameux religieux de l'ordre de Vallombreuse, et issu de l'illustre maison des *Aldobrandins*, fut fait cardinal et évêque d'Albano en 1073. Long-temps avant cette promotion, *Pierre de Pavie* évêque de Florence avoit été accusé de simonie et d'hérésie par les religieux du monastère de Saint-Jean-Gualbert. Cette accusation agitoit tous les esprits; on proposa de la justifier. *Pierre Ignée* fut choisi en 1063 par les moines de son couvent, pour faire l'épreuve du feu contre l'évêque. On dit qu'il entra gravement, les pieds nus et à petits pas, en présence de tout le peuple de Florence, dans un brasier ardent, entre deux bûchers embrasés, et qu'il alla avec une démarche mesurée jusqu'au bout. S'étant apperçu qu'il avoit laissé tomber son manipule, il retourna sur ses pas, et le retira du milieu des flammes aussi entier, dit-on, et aussi blanc qu'il l'avoit en y entrant. Le vent de la flamme agita ses cheveux, fit flotter son étole et son aube; mais rien ne brûla, pas même les poils de ses jambes. Quand il sortit du feu, il voulut y rentrer; mais le peuple arrêta les mouvemens d'un zèle qui lui auroit peut-être été funeste. Ce récit est tiré de la Lettre que le clergé et le peuple de Florence écrivirent à cette occasion au pape *Alexandre II*. Les écrivains de ce temps-là, et sur-tout *Didier* abbé du Mont-Cassin, depuis pape sous le nom de *Victor III*, en parlent comme d'une chose très-certaine. Cependant *Pierre de Pavie* continua d'être évêque de Florence, nonobstant cette épreuve qui étoit défendue par les canons de l'Eglise. Ses adversaires soutinrent que le passage de *Pierre* par le feu étoit un miracle. Il ne s'agit que de savoir si Dieu peut opérer des prodiges lorsqu'on se sert des moyens illégitimes pour les obtenir.

XIV. PIERRE, *dit* L'HERMITE, gentilhomme François d'Amiens en Picardie, quitta la profession des armes pour embrasser la vie érémitique, et ensuite celle-ci pour la vie de pélerin. Vers la fin du 10e siècle et au commencement du 11e, l'opinion que la fin du monde arriveroit bientôt avoit répandu une alarme générale. Plusieurs chartes écrites dans ce temps-là, commencent ainsi: *Puisque la fin du monde*

approche et que différentes calamités et jugémens de Dieu annoncent cette catastrophe comme très-prochaine, etc. etc. (*Vaissette*, Hist. du Languedoc.) Par un effet de cette frayeur, un grand nombre de pélerins se rendirent à Jérusalem dans le dessein d'y mourir dans une terre sainte ou d'y attendre la venue du Seigneur. Rois, comtes, marquis, évêques, femmes, bourgeois, artisans, tous couroient en foule en Palestine. *Pierre* fut animé du même zèle. Il fit un voyage dans la Terre-Sainte vers l'an 1093. Touché de l'état déplorable où étoient réduits les Chrétiens, il en parla à son retour d'une manière si vive au pape *Urbain II*, et fit des tableaux si touchans que ce pape l'envoya de province en province exciter les princes à délivrer les fidelles de l'oppression. *Pierre* paroissoit peu propre au premier abord à conduire une négociation. C'étoit un petit homme, d'une physionomie peu agréable, ne mangeant que du pain, ne buvant que de l'eau; il avoit l'air très-mortifié, portant une longue barbe et un habit fort grossier; mais sous cet extérieur humble il cachoit un grand cœur, du feu, de l'éloquence, de l'enthousiasme, enfin tout ce qu'il faut pour persuader la multitude. Il eut bientôt à sa suite une foule innombrable de petit peuple. *Godefroi de Bouillon*, chef de la partie la plus brillante de la Croisade, lui confia l'autre. L'Hermite guerrier se mit à leur tête, vêtu d'une longue tunique de grosse laine, sans ceinture, les pieds nus, avec un grand froc et un petit manteau d'hermite. Il divisa son armée en deux parties; il donna la première à *Gauthier* pauvre gentilhomme de ses amis, et conduisit l'autre. Ce solitaire commandoit 40,000 hommes d'infanterie, et une nombreuse cavalerie. Ses soldats en traversant la Hongrie, exercèrent toutes sortes de brigandages. Il ne pouvoit plus les contenir, peut-être parce qu'ils ne le considéroient plus ni comme général ni comme prêtre, depuis qu'il avoit voulu être l'un et l'autre. Cette multitude indisciplinée fut défaite dans plusieurs combats par les Turcs; et de cette foule innombrable qui avoit suivi l'hermite Picard, il ne resta que trois mille hommes qui se réfugièrent à Constantinople. En 1097, quelques-uns des principaux chefs des Chrétiens, ennuyés des longues fatigues du siége d'Antioche, résolurent de prendre la fuite. *Pierre l'Hermite* croyant avoir rempli sa tâche, fut de ce nombre; mais *Tancrède* le fit revenir, et lui fit faire serment de n'abandonner jamais une entreprise dont il étoit le premier auteur. Il signala depuis son zèle pour la conquête de la Terre-Sainte, et fit des merveilles au siege de Jérusalem l'an 1099. Après la prise de cette ville, le nouveau patriarche le fit son vicaire général en son absence, pendant qu'il accompagna *Godefroi de Bouillon*, qui alloit au-devant du soudan d'Egypte pour lui livrer bataille auprès d'Ascalon. Il mourut dans l'abbaye de Neu-Moutier près de Hui, dont il étoit fondateur. Son tombeau qui étoit dans une grotte sous la tour, a été comblé dans ces dernières années, lorsqu'on a réparé l'église. Son corps a été transporté dans la sacristie où on le voit dans une urne de bois. Ceux de nos auteurs

modernes, dit *Moreau*, pour qui toute entreprise religieuse est un objet de raillerie, et ceux qui ont été plus frappés des désordres que nos Croisés se permirent en Orient, que de la grandeur et de la noblesse du projet qui les réunit, ont voulu faire de *Pierre l'Hermite* un fou enthousiaste, un homme qui eût mérité d'être enfermé. Ceux qui réfléchissent plus mûrement, ceux qui pour juger des actions se transportent au siècle qui les a produites, ont dû se former une toute autre idée de cet homme singulier. Pour moi, j'avoue que son génie m'étonne, et que son courage me paroît approcher de celui qui fait les héros dans tous les genres. Je le vois arriver de Jérusalem à Rome, parcourir ensuite l'Italie, la France, l'Allemagne, et ne manquer son but nulle part. Quelle devoit être l'élévation de ses idées, la force des images dont il savoit les revêtir, la rapidité de ses mouvemens, le feu de ses expressions?» En convenant avec *Moreau* du courage, de la force d'esprit de *Pierre l'Hermite*, il sera toujours permis de desirer avec le sage *Fleuri*, que le zèle de la religion ne l'eût pas fait pécher quelquefois contre les règles de la prudence. Les Croisades bien conduites auroient pu être très-utiles; et malgré les plaies qu'elles firent à la discipline de l'église et aux revenus de l'état, elles eurent quelques avantages. Les Mahométans armés par l'ambition et le fanatisme, pilloient impunément l'Italie depuis près de 200 ans; ils étoient maîtres de la Sicile et de toute l'Espagne. L'enthousiasme que produisit le zèle des Croisés, contribua beaucoup à les chasser de cette partie de l'Europe, et à les affoiblir en Égypte et en Syrie. Mais les maux que ces expéditions lointaines produisirent, furent encore plus grands que les biens. *Voyez* l'article de St. BERNARD.

XV. PIERRE DE CLUNI *ou* PIERRE *le Vénérable*, né en Auvergne de la famille des comtes *de Montboissier*, étoit le 7e de huit enfans mâles. Un d'eux seulement resta dans le siècle. *Pierre* suivant l'exemple de ses frères, se fit religieux à Cluni. De prieur de Vézelay, il devint abbé, puis général de son ordre en 1121, à l'âge de 28 ans. Ses talens et ses vertus lui méritèrent cette place. A peine y fut-il élevé, qu'il fit revivre la discipline monastique sans affecter des austérités recherchées. Le pape *Innocent II* vint à Cluni en 1130; *Pierre* l'y reçut avec magnificence. Il donna un asile à *Abailard*, qui trouva en lui un ami et un père. L'abbé de Cluni combattit les erreurs de *Pierre de Bruys* et de son sectateur *Henri*, dans la Provence, dans le Languedoc et dans la Gascogne. Enfin, après avoir rempli dignement sa carrière, il mourut saintement dans son abbaye le 24 décembre 1156, âgé de près de 65 ans. Il laissa dans la seule abbaye de Cluni 400 Religieux, «qui faisoient, dit *Baillet*, la gloire de leur père. Les Martyrologes des Bénédictins et de France le mettent avec un éloge magnifique dans la première classe qui est pour les Saints canonisés, et dont le culte est public et universel dans l'Eglise. Il n'est pas encore canonisé selon les formes établies.» On a de lui six livres

de *Lettres*, et plusieurs autres Ouvrages curieux et intéressans, entr'autres un excellent Traité sur la *Divinité de J. C.*, un contre les *Juifs ;* des Traités sur le *Baptême des Enfans* contre *Pierre de Bruys ;* sur l'*Autorité de l'Eglise ;* sur les *Basiliques*, les *Eglises* et les *Autels ;* sur le *Sacrifice de la Messe ;* sur les *Suffrages pour les Morts ;* sur les *Louanges de Dieu* par les Cantiques et les instrumens de musique ; sur le *Culte de la Croix*, etc. Quoique son raisonnement n'ait ni la chaleur ni la vigueur de celui de *St. Bernard*, il présente et développe insensiblement les preuves d'une manière qui ne subjugue pas les esprits avec le même empire, mais qui opère la même persuasion dans ceux qui ne se lassent point de le suivre. Son style est ordinairement net et correct, sur-tout dans ses *Lettres*, qu'on a conservées au nombre de près de 200, et qui annoncent une façon de voir et de sentir conforme à sa prudence. *Pierre le Vénérable* étoit un homme d'un sens droit et naturel, d'une charité rare, d'un cœur compatissant. Il partagea constamment avec *St. Bernard* et l'abbé *Suger*, la supériorité du mérite et de la célébrité sur les grands hommes du même temps. Ses qualités, moins brillantes que celles de ces deux émules, n'étoient pas moins solides ; et les chefs de l'Église les employèrent souvent avec un égal succès à la conduite des affaires les plus importantes. Dans les négociations délicates qui lui furent confiées, il montra de la prudence et de la dextérité. En gagnant la confiance par les charmes de sa candeur et de sa douceur, il ne trahit jamais sa cause par une molle complaisance, ni par une simplicité imprudente. Il défendit son ordre contre *St. Bernard*, qui reprochoit aux Religieux de Cluni d'être trop somptueux en bâtimens, d'avoir une table trop peu frugale, de s'éloigner de quelques pratiques de la règle de Saint-Benoît, par exemple de porter des culottes. *Pierre le Vénérable* répondit à ces reproches, dont quelques-uns étoient minutieux, d'une manière satisfaisante. Son *Apologie*, ainsi que ses autres écrits, se trouvent dans la *Bibliothèque de Cluni*, publiée à Paris en 1614, in-fol.

XVI. PIERRE LOMBARD, appelé *le Maître des Sentences*, fut nommé LOMBARD, parce qu'il étoit de Novare dans la Lombardie. Il se distingua tellement dans l'université de Paris, (*Voy.* IRNERIUS) qu'il fut pourvu de l'évêché de cette capitale. *Philippe* fils du roi *Louis le Gros* et frère de *Louis le Jeune*, refusa cet évêché et le fit donner à *Pierre Lombard* son maître. (*Voyez* I. ÉLÉONORE.) Ce savant en prit possession l'an 1159. Il n'en jouit pas long-temps, étant mort en 1164. Ce prélat étoit bien capable d'instruire son peuple ; ses exemples soutenoient ses instructions. Tout le monde connoît son excellent ouvrage des *Sentences*, sur lequel nous avons tant de Commentaires et si peu de bons. (*Voyez* ESTIUS.) C'est un recueil de passages des Pères, dont il concilie les contradictions apparentes, à peu près comme *Gratien* l'avoit fait dans son *Décret*. Le dernier compilateur étoit sans doute fort inférieur à *Pierre Lombard ;* mais celui-ci tombe dans

quelques-uns de ses défauts. Il fourmille de questions inutiles; il en omet d'essentielles. Il appuie quelquefois ses raisonnemens sur des sens figurés, qui sont moins des preuves solides du dogme que du peu de sagacité de ceux qui s'en servent. « Les sens figurés, dit *Fleury*, sont tirés de *St. Grégoire* ou d'autres Pères; mais étant arbitraires, ils ne peuvent faire de preuve solide. Comme quand il dit que dans l'ancienne loi les simples croyoient sur la foi des mieux instruits, parce qu'il est dit dans l'Histoire de *Job*, que les ânes paissoient auprès des bœufs. L'auteur suppose ordinairement ces sens figurés comme connus et reçus de tout le monde. Dans la matière des Sacremens, il cite plusieurs autorités que *Gratien* a aussi rapportées dans son Décret; et les fausses Décrétales comme les autres. On s'étonnera moins que le *Maître des Sentences* ait traité des questions qui nous paroissent inutiles, si l'on considère l'état des études de son temps. Depuis plus d'un siècle on étudioit ardemment la *Philosophie* d'*Aristote*, particulièrement sa *Logique;* et l'application que quelques docteurs voulurent faire des principes de ce philosophe aux mystères de la Religion, en fit tomber plusieurs dans les erreurs, comme nous avons vu par les exemples de *Roscelin*, d'*Abailard* et de *Gilbert de la Poirée*. Le *Maître des Sentences* prit une autre route: sans citer *Aristote* ni s'abandonner au raisonnement humain, il s'appliqua à rapporter les sentimens des Pères... Son ouvrage eut le même succès que celui de *Gratien* pendant les siècles suivans. Ceux qui enseignèrent la théologie, ne prenoient point d'autre texte pour lire et pour expliquer à leurs écoliers, que le livre des *Sentences;* et l'on compte jusqu'à 244 auteurs qui y ont fait des Commentaires, entre lesquels sont les plus fameux théologiens de chaque siècle. Le *Maître des Sentences* n'est pas toutefois regardé comme infaillible, et on a marqué jusqu'à vingt-six articles sur lesquels il n'est pas suivi.» Sa physique est celle de son siècle; elle n'entre heureusement que fort peu dans sa théologie. On doit lui pardonner toutes ses imperfections, si l'on considère que *Pierre* vivoit dans un temps barbare, et qu'il fut le premier auteur qui entreprit de réduire la théologie en un corps entier. Il est certain qu'il s'en acquitta avec assez d'ordre et de méthode. Mais quoiqu'il employât une manière d'instruction plus aisée et plus solide, on éprouva à la longue, dit le Père *Fontenay*, qu'elle contraignoit et mortifioit trop l'esprit qui est naturellement raisonneur. On revint de temps en temps aux pensées et aux explications arbitraires qu'il avoit voulu bannir et dont lui-même n'avoit pas été exempt. (*Voy.* BANDINUS.) Son Ouvrage, dont la 1re édition est de Venise, 1477, in-fol., est divisé en quatre livres, et chaque livre en plusieurs paragraphes. On trouva dans cet ouvrage, après la mort de l'auteur, une proposition anathématisée par le pape *Alexandre III*. La voici: *CHRISTUS, secundùm quod est homo, non est aliquid...* (*Voyez* IV. JOACHIM.) On a encore de *Pierre Lombard* un *Commentaire* sur les *Pseaumes*, à Paris, 1541, in-fol.; et un autre sur les *Epîtres de saint*

Paul, 1537, in-folio. (Voy. l'*Histoire Littéraire de France*, t. XII.)

XVII. PIERRE DE CELLES, Religieux, natif de Troyes, s'étant distingué par sa piété et par son savoir, fut élu abbé de Celles vers 1150, et de là transféré à l'abbaye de Saint-Rémi de Rheims en 1162. Placé sur le siége épiscopal de Chartres en 1182, il l'occupa jusqu'au 17 février 1187, jour et année de sa mort. On a de lui des *Lettres*, des *Sermons*, des *Traités* de Morale, et d'autres ouvrages, dans la *Bibliothèque des Pères*, et recueillis par Dom *Ambroise Janvier*, Paris, 1671, in-4.°

XVIII. PIERRE COMESTOR ou *le Mangeur*, né à Troyes, fut chanoine et doyen de cette ville, puis chancelier de l'Église de Paris. Il quitta ses bénéfices pour se faire chanoine régulier de Saint-Victor à Paris, où il finit sa vie en octobre 1198, après avoir nommé les pauvres ses héritiers. On fit cette Épitaphe à *Pierre Comestor :*

> Petrus *eram, quem petra tegit, dictusque* Comestor,
> *Nunc comedor. Vivus docui, nec cesso docere*
> *Mortuus; ut dicat, qui me videt incineratum :*
> « *Quod sumus iste fuit, erimus quandòque quod hic est* »

Nous avons de lui : I. L'*Histoire Scolastique*, qui comprend en abrégé l'Histoire sainte depuis la Genèse jusqu'aux Actes des Apôtres, Basle, 1686, in-fol. Cet ouvrage, qu'il dédia au cardinal *Guillaume de Champagne* archevêque de Sens, est plus dogmatique qu'historique. L'auteur charge sa narration de longues dissertations; qui renferment ou des raisonnemens bizarres ou des fables ridicules. II. Des *Sermons* publiés sous le nom de *Pierre de Blois*, par le P. *Busée* Jésuite, en 1600, in-4.° On lui atttribue *Catena Temporum*. C'est une compilation indigeste de l'Histoire universelle, publiée à Lubeck en 1475, 2 vol. in-folio; traduite en françois sous le titre de *Mer des Histoires*, Paris, 1488, en deux vol. in-folio.... *Voy.* II. MÉTIUS, *et* I. MOULINS.

XIX. PIERRE LE CHANTRE, docteur de l'université et chantre de l'Église de Paris, auteur d'un livre intitulé : *Verbum abbreviatum*, se fit religieux dans l'abbaye de Longpont, où il mourut vers 1197. On trouve dans les bibliothèques plusieurs autres Ouvrages de cet auteur, en manuscrit. Celui que nous avons cité n'est pas toujours exact. Il fut imprimé à Mons en 1637, in-4.°

XX. PIERRE dit *le Colombario*, étoit évêque d'Ostie vers le milieu du XIVe siècle. Il couronna l'empereur *Charles IV* à Rome l'an 1346, et fit l'*Histoire de son Voyage* en cette ville. L'auteur et l'ouvrage seroient oubliés, si le Père *Labbe* n'en eût fait mention dans sa *Bibliothèque des Manuscrits*.

XXI. PIERRE DE POITIERS, chancelier de l'Église de Paris, mort l'an 1200, est auteur de quelques *Ecrits* insérés dans la *Bibliothèque des Pères;* et d'un *Traité des Sciences*, imprimé à la fin des Œuvres de *Robert Pullus*, 1655, in-folio. Ce Traité prouve que l'auteur étoit un des premiers théologiens de son siècle.

XXII. PIERRE DE BLOIS, fut ainsi appelé, parce qu'il avoit vu le jour dans cette ville. Après avoir étudié à Paris et à Bologne, il devint précepteur, puis secrétaire de *Guillaume II* roi de Sicile. Appelé en Angleterre par le roi *Henri II*, il obtint l'archidiaconat de Bath, dont il fut dépouillé sur la fin de ses jours. On lui donna celui de Londres; mais il y trouva plus d'honneurs que de revenus. Il avoit été auparavant chancelier de *Richard* archevêque de Cantorbery, qui faisoit un grand cas de son mérite. Cet estimable écrivain mourut en Angleterre l'an 1200. Il étoit d'un caractère austère, et il se signala par son zèle pour la discipline et les règles ecclésiastiques. On a de lui 183 *Lettres*, 65 *Sermons*, et d'autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle de *Pierre de Goussainville*, in-folio, en 1667. Il s'y élève avec force contre les déréglemens du clergé. Les écrivains Protestans l'ont souvent cité dans leurs déclamations contre ce corps, sans faire attention que le langage d'un enfant zélé pour la gloire de sa mère, ne doit pas être employé par un ennemi acharné à la calomnier. Il est certain que *Pierre* en parle avec une liberté qui n'auroit pas été soufferte dans ce siècle; mais ses intentions étoient droites. Son style est coupé et sententieux, plein d'antithèses et de jeux de mots. Les *Sermons* publiés sous le nom de *Pierre de Blois* par le Père *Busée*, Maïence, 1600, sont de *Pierre Comestor*. Il a continué l'*Histoire des Monastères d'Angleterre* d'*Inculfe*, depuis 1091 jusqu'en 1118, publiée par *Savil* en 1596. Les auteurs de l'*Histoire de l'Église Gallicane* disent que *Pierre de Blois* est le premier qui se soit servi du mot *Transsubstantiation;* c'est une erreur. (*Voyez* HILDEBERT.) *Etienne* évêque d'Autun, contemporain d'*Hildebert*, qui assista au sacré de *Philippe* fils de *Louis le Gros*, le 14 avril 1129, dit dans son *Traité du Sacrement de l'Autel*, chap. 13 : *Oramus ut.... oblatio panis et vini transsubstantietur in corpus et sanguinem Jesu-Christi.* (*Voyez* I. ÉLÉONORE, *à la fin.*)

XXIII. PIERRE ALPHONSE, Juif Portugais, converti à la Foi dans le XIIe siècle, prouva que sa conversion étoit sincère; ce qui n'est pas toujours ordinaire chez cette nation. La *Bibliothèque des Pères* offre de cet auteur un *Dialogue contre les Juifs*, qui renferme les motifs de sa conversion et d'assez fortes raisons pour ses anciens confrères de suivre son exemple.

XXIV. PIERRE, moine de Vaux-de-Cernai, ordre de Cîteaux, au diocèse de Paris, dans le XIIIe siècle, accompagna en Languedoc *Guy* son abbé, un des douze que le pape *Innocent IV* nomma pour aller combattre les Albigeois. Il fut témoin oculaire des événemens de cette guerre dont il a écrit l'*Histoire*. Elle est curieuse et intéressante: mais on peut reprocher à l'auteur d'exagérer les déréglemens des Hérétiques, et de ne rendre pas assez de justice à leurs vertus. Cette Histoire a été imprimée à Troyes en 1615, in-8°, et dans la *Bibliothèque de Cîteaux de D. Tissier*. *Arnaud Sorbin* l'avoit traduite de latin en françois, à Paris, 1569.

XXV. PIERRE d'Auvergne, surnommé l'*Ancien*, troubadour célèbre, adressa diverses chansons aux Dames de son temps. Il les mettoit lui-même en musique et les chantoit agréablement. Né à Clermont en Auvergne, il fut le premier qui dans sa province fit connoître la langue et la poésie provençale. Ses talens distingués, la beauté de sa figure, sa facilité à parler le firent appeler *le Maître* des troubadours. Outre ses chansons, on lui doit : I. Un Poëme intitulé *le Contrat du Corps et de l'Ame*. Il le laissa imparfait; mais *Richard Arquier* de Lambesc l'acheva dans la suite avec succès. II. Une *Sirvente*, c'est-à-dire une satyre contre les Siciliens, auteurs du massacre des François pendant les Vêpres Siciliennes. III. Un *Eloge* des poëtes de son temps, où il ne s'oublie pas, en annonçant « qu'il avoit la voix plus belle que les autres; et que, dès qu'il avoit eu pris de l'amour en Provence, ses poésies avoient été supérieures à celles de tous les poëtes du pays.» IV. Des *Poésies spirituelles*, entr'autres, une *Canzone* ou *Hymne* en honneur de la Vierge, qui a servi de modèle à celle que *Pétrarque* composa ensuite sur le même sujet. V. Des *Vers* sur différens sujets qu'on peut lire dans le manuscrit 3204 du Vatican. *Pierre d'Auvergne* est nommé *Pierre Roger* dans quelques anciens manuscrits qui disent qu'il fut chanoine dans sa jeunesse, mais qu'il quitta son bénéfice pour jouer la comédie et faire l'amour. Il fut aimé d'*Ermengarde* comtesse de Foix, présidente de la cour d'amour de Gascogne, et mourut assassiné vers l'an 1330 par les parens de *Huguette de Baux*, jeune beauté qu'il avoit aussi rendu sensible. *Voyez* I. BAUX.

XXVI. PIERRE MARTYR, dont le vrai nom étoit *Pierre* VERMIGLI, naquit à Florence l'an 1500 d'une bonne famille de cette ville. Ses parens étoient riches et considérés. Il entra malgré eux chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ses sermons et son savoir lui firent un nom en Italie; mais la lecture de *Zuingle* et de *Bucer* le jeta dans l'hérésie. Comme il dogmatisoit dans des maisons particulières à Naples, il fut sur le point d'être arrêté. Il se retira à Lucques, et y pervertit plusieurs savans avec lesquels il prit la résolution de passer chez les Hérétiques. Il emmena avec lui *Bernardin Ochin* général des Capucins; et se rendit à Zurich, puis à Basle, et ensuite à Strasbourg où il épousa une jeune religieuse. Sa réputation le fit appeler en Angleterre, où il alla avec sa femme en 1547. Il y obtint une chaire de théologie dans l'université d'Oxford : mais la reine *Marie* ayant succédé à *Edouard* en 1553, le chassa de ses états avec les autres hérétiques. Sa femme étant morte quelque temps après, son corps fut déterré dans la suite en 1557, et jeté dans un fumier par sentence juridique. *Pierre* ainsi chassé vint à Augsbourg, d'où il alla ensuite à Zurich; il y mourut en 1562, à 62 ans. Sa fille posthume, réduite à la mendicité par la mauvaise conduite de son époux, fut, en considération du mérite du père, secourue par le sénat de Zurich. *Pierre Martyr* a laissé

un grand nombre d'Ouvrages presque tous réunis sous le titre de *Loci communes Theologici*, 1624, trois vol. in-folio. Il en composa la plus grande partie pour soutenir ses erreurs; elles lui étoient communes avec les Calvinistes. Il faut pourtant en excepter son opinion sur l'Eucharistie, dans laquelle il alloit plus loin qu'eux; car non-seulement il soutenoit que *Jésus-Christ n'étoit pas corporellement dans le Sacrement de l'Autel*, mais même qu'*on ne pouvoit pas dire qu'il y fût réellement*. Il nous reste encore de cet apostat un recueil de *Lettres* en latin, imprimées avec quelques ouvrages de *Ferdinand de Pulgar* par *Elzevir*, 1670, in-folio. « De tous les prétendus réformateurs, il n'y en a point eu après *Calvin* qui écrivît mieux que *Pierre Martyr*. Il surpassoit même *Calvin* en érudition et dans la connoissance des langues. Il avoit beaucoup lu les Pères et s'étoit appliqué à étudier l'ancienne discipline de l'Église. Il avoit de la modération et de la douceur plus qu'aucun des autres Protestans, non-seulement dans ses expressions, mais encore dans ses sentimens. S'il eût été écouté, il n'eût pas tenu à lui que non-seulement les Luthériens, les Zuingliens et les Calvinistes ne se fussent réunis ensemble, mais même qu'ils ne se fussent réunis avec l'Église Catholique. Malheureux d'avoir quitté le sein de l'Église, peut-être par l'occasion que pouvoient l'en avoir donnée les mauvais traitemens de quelques personnes trop zélées, qui éloignèrent un sujet très-propre à rendre de grands services à la religion et à l'état. » C'est le jugement que porte *Dupin* de cet auteur.

XXVI. PIERRE, (Corneille de la) *Cornelius à Lapide*, né dans le pays de Liége, entra dans la Compagnie de *Jésus* et s'y consacra à l'étude des langues, des belles-lettres, et sur-tout à celle de l'Écriture-Sainte. Après avoir professé avec succès à Louvain et à Rome, il mourut dans cette dernière ville le 12 mars 1637, âgé de 71 ans, avec une réputation de piété et de savoir. Nous avons de lui dix volumes de *Commentaires* sur l'*Écriture-Sainte*. Ce ne sont proprement que des compilations informes. *Corneille de la Pierre* dénué de goût et de jugement, alonge ce qu'il faudroit raccourcir et abrége ce qui demanderoit de l'étendue. Voici le jugement que *Richard Simon* en porte dans son *Histoire critique du Vieux Testament*: « Les Commentaires de *Cornelius à Lapide* ont le défaut de contenir de l'érudition et des questions éloignées de leur texte; et cependant cet auteur fait profession dès le commmencement d'être court, et de recueillir en peu de mots ce qui a été déjà remarqué par les autres avec plus d'étendue. Je sais que ces sortes de Commentaires, qui sont remplis d'érudition, plaisent à une infinité de gens et sur-tout aux prédicateurs; mais ils ne peuvent être du goût des personnes judicieuses, qui veulent que chaque chose soit traitée séparément et en son lieu. » Ajoutons qu'il fait entrer dans ces *Commentaires* des contes, des légendes et des bagatelles, qui ne méritoient point d'y avoir place,

et qui ne peuvent que défigurer des ouvrages de cette nature. On estime cependant plus que le reste de ses Commentaires, ce qui regarde le *Pentateuque* et les *Epîtres de St. Paul.* La meilleure édition du corps complet de ces *Commentaires* est celle d'Anvers. 1681 et années suivantes, dix vol. in-folio. *Tirin* et *Menochius* n'ont fait souvent que les abréger en retranchant tout ce qui est étranger au sens littéral.

XXVIII. PIERRE DE SAINT-ROMUALD. (Pierre *Guillebaud*) né à Angoulême en 1585, fut d'abord chanoine de sa ville, puis Feuillant, et mourut en 1667 à 81 ans. C'étoit un bon homme dont la mémoire étoit vaste et le jugement très-borné. Ses livres sont un mélange de bon et de mauvais, ramassé sans choix de côté et d'autre, entrelardé de réflexions monacales et d'expressions gothiques. Sa critique est toujours en défaut, et les faits les plus extraordinaires et les moins vraisemblables sont ceux qu'il rapporte de préférence. On a de lui : I. Un recueil d'*Epitaphes*, deux vol. in-12. II. Le *Trésor Chronologique*, 1658, trois vol. in-folio. III. L'*Abrégé* en trois vol. in-12, 1660, bon pour la date des faits arrivés de son temps. IV. La *Chronique d'Adhémar*, avec une continuation, 1652, deux vol. in-12, qui fut censurée par l'archevêque de Paris en 1653. La Censure fut supprimée par arrêt du parlement.

XXIX. PIERRE D'OSMA, professeur de théologie à Salamanque, fut dans le XVe siècle l'un des précurseurs du Calvinisme. Dans un *Traité de la Confession*, il enseigna : « 1.° Que les péchés mortels quant à la coulpe et à la peine de l'autre vie, sont effacés par la seule contrition du cœur. 2.° Que la confession des péchés en particulier et quant à l'espèce, n'est point de droit divin, mais seulement fondée sur un statut de l'Église universelle. 3.° Qu'on ne doit point se confesser des mauvaises pensées, qui sont effacées par l'aversion qu'on en a, sans rapport à la confession. 4.° Que la confession doit se faire des péchés secrets et non de ceux qui sont connus. » *Alphonse Carillo* archevêque de Tolède ayant assemblé les plus savans théologiens de son diocèse, condamna ces propositions comme hérétiques, erronées, scandaleuses, mal sonnantes, et le livre de l'auteur fut brûlé avec sa chaire. *Sixte IV* confirma ce jugement en 1479.

XXX. PIERRE DE SAINT-LOUIS, (le Père) dont le nom de famille étoit *Barthélemi*, naquit à Valréas dans le diocèse de Vaison en 1626. Devenu amoureux à l'âge de 18 ans, d'une demoiselle nommée *Magdeleine*, il eut la douleur de se la voir enlever par la petite vérole dans le temps qu'il étoit sur le point de l'épouser. Sa mélancolie après une telle perte lui inspira le dessein de se faire Dominicain. Mais se rappelant que sa chère *Magdeleine* lui avoit fait présent d'un Scapulaire quelques jours avant sa mort, il n'en fallut pas davantage pour lui persuader que Dieu vouloit qu'il fût Carme. Il embrassa donc cette profession. Le P. *Pierre* étoit né avec quelque

goût pour la poésie ; il la cultiva dans son nouvel état. Pour sanctifier son travail, il forma le dessein de chanter dans un Poëme les actions de quelque Saint ou de quelque Sainte. Il balança long-temps entre *Elie* qu'il regardoit judicieusement comme le fondateur de son ordre, et la *Magdeleine*, patronne de son ancienne maîtresse. Enfin les reproches que lui fit dans un songe sa chère *Magdeleine*, le déterminèrent à célébrer cette Sainte. Il entreprit une espèce de Poëme héroïque, qui lui coûta cinq ans de veilles. Dès que ce bel ouvrage fut achevé, il se rendit à Lyon, où, après quelques traverses, il vint à bout de le faire imprimer sous ce titre : *La Magdeleine au désert de la Sainte-Baume en Provence ; Poëme spirituel et Chrétien, en XII livres.* Ce Poëme, *chef-d'œuvre de pieuse extravagance*, selon l'expression de *la Monnoye*, jouit de l'honneur d'une seconde édition. Le P. *de Saint-Louis* ne vit pas cette espèce de triomphe de sa *Magdeleine ;* il étoit mort d'une hydropisie de poitrine quelque temps auparavant. C'étoit un de ces hommes qui, suivant l'expression d'un auteur, ont l'esprit froid et la tête chaude. Quoique mauvais poëte, il étoit bon religieux et très-appliqué à l'étude. Son ouvrage étoit devenu fort rare. *La Monnoye* le fit réimprimer dans son recueil de *Pièces choisies*, à la Haye, (Paris) 1714, 2 vol. in-12. Le P. *de Saint-Louis* avoit achevé avant sa mort, un autre *Poëme* sur le prophète *Elie*, et il lui avoit donné pour titre, l'*Eliade*. La ressemblance de ce nom avec celui d'*Iliade* lui paroissoit d'un heureux augure pour le succès de son Poëme ; mais il n'a point paru : les Carmes eurent la prudence de le supprimer. Ce rimailleur étoit aussi le plus grand faiseur d'Anagrammes de son temps. Il avoit anagrammatisé les noms de tous les papes, des empereurs, des rois de France, des généraux de son ordre, et de presque tous les Saints. Il avoit la simplicité de croire que la destinée des hommes étoit marquée dans leurs noms, et il citoit le sien en preuve. Il avoit trouvé dans ces deux mots *Ludovicus Barthélemi*, cette anagramme, *Carmelo se devovet ;* et en françois, *Il est du Carmel.* Dans son Poëme de la *Magdeleine*, il prodigue l'esprit, le ridicule, les allusions burlesques, les métaphores bizarres, les hyperboles gigantesques, le jeu perpétuel des pensées et des expressions. Il dit que le *ramage* des arbres s'accorderoit fort bien avec le *ramage* des oiseaux ; et il fait rimer ces deux ramages ensemble, en prenant le premier dans le sens de rameaux, et en donnant au second son sens naturel. Il appelle le *Rossignol* et les *Pinsons* des *Luths animés*, des *Orgues vivantes*, des *Syrènes volantes*. Les arbres sont de *vieux Barbons*, de *grands Enfans* d'une plus grande Mère, d'*énormes Géans*, des *Colosses éternels*... *Magdeleine*, par la contemplation de son crucifix, apprend la grammaire. Elle frémit de voir que, par un *cas du tout déraisonnable*, l'amour du Sauveur lui ait rendu la mort *indéclinable ;* qu'à force d'être *Actif*, il se soit fait lui-même *Passif :*

Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait

De son temps *Prétérit*, qui ne fut
qu'*Imparfait*;
Temps de qui le *Futur* réparera les
pertes,
. . . .
Et le présent est tel, que c'est l'*Indicatif*
D'un amour qui s'en va jusqu'à l'*Infinitif*,
Mais c'est dans un degré toujours *Superlatif*;
En tournant contre soi toujours l'*Accusatif*,
Direz-vous pas après, qu'ici notre
écolière,
Faisant de la façon, est vraiment
Singulière,
D'avoir quitté le monde et sa *Pluralité*?

XXXI. PIERRE DE SAINT-ANDRÉ, nommé dans le siècle *Jean-Antoine Rampalle*, étoit de l'Isle, dans le Comtat Venaissin. Il se fit Carme en 1640, et se distingua tellement par sa science et ses vertus, qu'il fut élevé aux premières charges de son ordre. Il fut fait définiteur général l'an 1667, et mourut à Rome le 29 novembre 1671. On a de lui : I. *De la Chiromancie naturelle*, Lyon, 1653, in-8.° II. *Vie* de plusieurs Saints de son ordre. III. Une *Traduction* en françois du *Voyage dans l'Orient* du P. *Philippe de la Sainte-Trinité*, Lyon, 1653, in-8.° IV. Des *Tragédies* sacrées. V. Une édition de l'*Histoire générale des Carmes de la congrégation d'Italie*, par le P. *Isidore de Saint-Joseph*, avec des supplémens et des corrections, en latin, Rome, 1668—1671, 2 vol. in-fol.

PIERRE MARTYR, *Voyez* I. *et* II. MARTYR.

PIERRE DE HONESTIS, *Voy.* HONESTIS.

PIERRE DE LÉON, *Voyez* II. ANACLET; *et* LÉON, n.° XXIV.

PIERRE, *Voyez* III. PASCHAL.

PIERRE, (La) *Voyez* MALLEROT.

PIERRE LE FOULON, *Voyez* I. FOULON.

PIERRE DE NAVARRE, *Voy.* NAVARRE.

PIERRE DE BRUYS, *Voyez* I. BRUYS.

PIERRE DE CORBIÈRE, *Voy.* CORBIÈRE.

PIERRE DE LUNÉ, *Voy.* BENOIT, n.° XVIII.

PIERRE DE LUXEMBOURG, *Voyez* III. LUXEMBOURG.

PIERRE, (Eustache de ST-) et l'abbé de SAINT-) *Voy.* SAINT-PIERRE, n.os I. *et* II.

PIERUS, (Mythol.) étoit roi de Macédoine; il eut d'*Evippe* sa femme, neuf filles, qui osèrent disputer aux *Muses* le prix de la voix. Elles furent vaincues, et changées en pies, en punition de leur orgueil. Cette victoire mérita aux *Muses* le nom de *Piérides*.

PIET, (Baudouin-Vander-) né à Gand en 1546, d'une famille patricienne, fut, à la naissance de l'université de Douai, le premier qui eut le titre de Bachelier. Il devint docteur, puis professeur en droit à Douai, et remplit cette place avec distinction. Le Conseil de Malines le nomma plusieurs fois pour être un de ses membres; mais Piet refusa constamment cet hon-

neur, aimant mieux former les juges lui-même. Il fut l'oracle des grands et du peuple jusqu'à sa mort, arrivée à Douai le 19 janvier 1609, à 63 ans. Sa profonde érudition étoit appuyée sur un jugement très-solide. Les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, sont : I. *De Fructibus.* II. *De duobus reis.* III. *De Emptione et Venditione.* IV. *De Pignoribus et Hypothecis.* V. *Responsa Juris, sive Consilia.*

PIÉTISTES, *Voy.* ARNOLD *et* SPENER, n.° I.

PIETRINI, (Joseph) habile peintre d'histoire, mort en 1757, étoit né dans le bailliage de Lugano.

I. PIETRO DELLA FRANCESCA, peintre, natif de Florence, mort en 1443, fut long-temps employé par le pape *Nicolas V* à peindre dans le Vatican. Il réussissoit à faire des portraits; mais son goût dominant étoit pour les sujets de nuit et les combats. On a de lui des ouvrages sur l'Arithmétique et sur la Géométrie.

II. PIETRO DI PETRI, habile peintre, mort à Rome sa patrie en 1716, à 35 ans, excelloit sur-tout dans le dessin. Il imitoit très-exactement les originaux. Tout ce qui est sorti de ses mains, est estimé des connoisseurs.

PIETRO COSIMO, *Voyez* COSIMO.

PIETRO LONGO, *Voyez* AERTSEN.

PIETRO DE CORTONE, *Voy.* BERETIN.

PIETRO RICCIO, *Voy.* CRINITUS (Pierre).

Fin du Tome neuvième.